



**UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE**

**UNIVERSITÀ DEGLI STUDI  
DI FIRENZE**

**ÉCOLE DOCTORALE I  
Centre Roland Mousnier (UMR 8596)**

**T H È S E**  
pour obtenir le grade de  
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Histoire du Moyen Âge  
Présentée et soutenue par :

**Jean-Baptiste DELZANT**

le : 7 décembre 2013

***Magnificus dominus.***  
**Pouvoir, art et culture**  
**dans les seigneuries d'Italie centrale**  
**à la fin du Moyen Âge**

**Sous la direction de :**

**Mme Elisabeth CROUZET-PAVAN** Professeur, Université Paris-Sorbonne  
**M. Jean-Claude MAIRE VIGUEUR** Professore ordinario, Università di Roma Tre

**JURY :**

**M. Patrick BOUCHERON** Professeur, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,  
Président du jury

**M. Sandro CAROCCI** Professore ordinario, Università di Roma « Tor Vergata »

**M. François MENANT** Professeur, École normale supérieure

**M. Andrea ZORZI** Professore ordinario, Università degli Studi di Firenze



## Remerciements

A l'issue de ce parcours, je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont accompagné, aidé et témoigné leur bienveillance. Elles sont si nombreuses que je ne peux toutes les citer et je prie celles dont le nom n'apparaîtrait pas ci-après de bien vouloir m'en excuser.

Je remercie en premier lieu, avec une infinie reconnaissance, Elisabeth Crouzet-Pavan et Jean-Claude Maire Vigueur, mes directeurs de recherche qui m'ont apporté un soutien permanent, scientifique et humain, durant les longues années de ce travail. Leurs encouragements et leurs conseils, aussi rigoureux et exigeants que profondément bienveillants m'ont permis de le mener à son terme. Je n'aurais rien accompli sans eux.

A l'université Paris-Sorbonne, d'excellentes conditions de recherche m'ont été offertes. Allocataire de recherches puis Ater dans cette université, j'ai bénéficié d'aménagements très favorables à la conduite de ma thèse. Mes déplacements en Italie, notamment à travers la bourse d'aide à la mobilité du programme « Aires culturelles », ont été pris en charge. L'UMR 8596 (Centre Roland Mousnier) a quant à elle financé d'autres séquences de mon travail de terrain ainsi que ma participation à des rencontres scientifiques, parfois fort lointaines, grâce auxquelles j'ai pu progresser en partageant et en testant mes analyses. Pour ces conditions matérielles et intellectuelles, pour le soutien financier, professionnel et personnel que j'ai reçus au sein de Paris-Sorbonne et du Centre Roland Mousnier, en particulier parmi les médiévistes de cette université, je tiens à exprimer ma très profonde reconnaissance.

Je remercie aussi l'Université franco-italienne qui m'a généreusement accordé une bourse du programme « Vinci », grâce à laquelle j'ai pu mener mon enquête en Italie centrale et y financer mes déplacements comme mon logement.

Je tiens également à témoigner ma gratitude à l'Ecole française de Rome, à Catherine Virlovet, sa directrice, et à Stéphane Gioanni, son directeur des études médiévales, qui m'ont soutenu et permis d'achever ma thèse dans les meilleures conditions.

Je remercie celles et ceux qui m'ont apporté leurs conseils avec générosité et disponibilité : Attilio Bartoli Langeli, Patrick Boucheron, Armand Jamme, Jean-Marie Martin, François Menant, Ennio Igor Mineo, Sandro Carocci, Ilaria Taddei, Andrea Zorzi.

Je remercie Elisa Nicoud, Clémence Revest et Rosanna Scatamacchia qui, dans le temps de la rédaction, m'ont apporté une aide inestimable, tout comme l'ont fait celles et ceux qui m'ont prêté assistance, dans l'urgence, pour les dernières mises au point du mémoire : Julie Delamard, Camille Delzant, Jean-Pascal Gay, Aurélien Girard, Emilie Kurdziel, Christian Monjou, Alexandre Vincent, Pascal Vuillemin.

Je remercie les personnes qui, à Rome, dans les Marches ou en Ombrie, m'ont prodigué sans compter leurs conseils et leur gentillesse, me permettant d'accéder aux précieuses images que je désirais étudier et mettant à ma disposition le matériel ou le toit dont je pouvais avoir besoin : Giordana Benazzi, Pier Luigi Falaschi, don Francesco Gregori, Gaïa Remiddi.

Je remercie le personnel des archives, des bibliothèques et des musées où j'ai eu la chance de pouvoir travailler, en particulier à la bibliothèque de l'Ecole française de Rome : Maria Silvia

Boari, Jean Candela et Serge Daudey ; à la bibliothèque communale Valentiniana de Camerino ; à la Pinacothèque communale de Camerino : Katarina Kusà ; à la bibliothèque publique « Romualdo Sassi » de Fabriano : Barbara Zenobi ; à la bibliothèque communale de Foligno ; au Palais Trinci : Anna Maria Menichelli ; à bibliothèque communale de Bevagna : Antonio Lanari ; aux sections locales de l'Archivio di Stato, à Camerino, à Fabriano et à Foligno.

Je remercie les institutions publiques, les communautés religieuses et les personnes privées qui m'ont généreusement donné accès à de splendides images : la commune d'Esanatoglia, les sœurs clarisses de Santa Chiara à Camerino, la commune de Foligno, les sœurs tertiaires franciscaines de la Beata Angelina à Foligno, les Petits Frères de la Communauté Jésus Caritas à Sassovivo, Giuseppe Bocci, Maria Gianatempo, Carlo Morosi.

Je remercie les nombreuses personnes avec lesquelles j'ai eu la chance de travailler à Rome et qui m'ont aidé de leurs remarques lors de discussions fructueuses : Cécile Caby, Bertrand Cosnet, Cyril Courier, Arnaud Fossier, Thomas Granier, Amandine Leroux, Sylvain Parent, Annick Peters-Custot, Giulia Puma, Benoît Schmitz.

Je remercie enfin ma famille, mes parents, Anne et Nicolas Delzant, et mon épouse, Céline Branchi, qui m'ont apporté un soutien sans faille, depuis le début et malgré toutes les difficultés.

## Liste des abréviations

### Abréviations courantes

*TOB* : traduction œcuménique de la Bible

### Fonds

*ASCam* : *Archivio di Stato di Macerata, sezione di Camerino*

*ASCFol* : *Archivio storico comunale di Foligno (presso l'Archivio di Stato di Perugia, sezione di Foligno)*

*ASCFab* : *Archivio storico comunale di Fabriano*

*ASFab* : *Archivio di Stato di Ancona, sezione di Fabriano*

*ASFi* : *Archivio di Stato di Firenze*

*ASMo* : *Archivio di Stato di Modena*

*ASPa* : *Archivio di Stato di Parma*

*ASV* : *Archivio Segreto Vaticano*

*BAV* : *Biblioteca apostolica vaticana*

*BCFol* : *Biblioteca comunale di Foligno*

*BCVCam* : *Biblioteca comunale Valentiniana di Camerino*

*BCBev* : *Biblioteca comunale di Bevagna*

*BCMONT* : *Biblioteca comunale di Montefalco*

*BLJFol* : *Biblioteca Ludovico Jacobilli, Foligno*

*BVR* : *Biblioteca Vallicelliana, Rome*

### Institutions

*CISAM* : *Centro italiano di studi sull'alto Medioevo*

*DSPU* : *Deputazione di storia patria per l'Umbria*

*EFR* : *Ecole française de Rome*

*ISIME* : *Istituto storico italiano per il Medio Evo*

### Publications (collections, périodiques, séries)

*ASI* : *Archivio storico italiano*

*ASMU* : *Archivio Storico per le Marche e per l'Umbria*

*AMDSPM* : *Atti e memorie della deputazione della deputazione di storia per le Marche*<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Cette publication, qui a succédé à l'*Archivio storico per le Marche e per l'Umbria* (1884-1889) a connu quatre fois des variations de nom. Nous l'indiquons toujours sous le nom qui est le sien depuis 1978 mais par souci de précision, nous donnons ci-après les dénominations successives. Elle commence à paraître en 1895, sous le titre *Atti e memorie della regia deputazione di storia patria per le province delle Marche* ; à partir de 1916, elle est plus simplement : *Atti e memorie della regia deputazione di storia patria per le Marche* ; puis, à partir de 1937 : *Atti e memorie. Regia deputazione di storia patria per le Marche*. Elle reparait après la guerre et la fin de la monarchie, en 1946, sous le titre *Atti e memorie. Deputazione di storia patria per le Marche*. Un dernier changement a lieu en 1978 : *Atti e memorie della deputazione di storia patria per le Marche*.

*BDSPU : Bollettino della deputazione di storia patria per l'Umbria*<sup>2</sup>

*BEFAR : Bibliothèque des Ecoles françaises de Rome et d'Athènes*

*BSCF : Bollettino storico della città di Foligno*

*DBI : Dizionario biografico degli italiani*

*JWCI: Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*

*QFIAB : Quellen und Forschungen aus Italienischen Archiven und Bibliotheken.*

*Herausgegeben vom koeniglichen preussischen historischen Institut in Rom*

*RIS : Rerum Italicarum Scriptores*

*RIS<sup>2</sup> : Rerum Italicarum Scriptores, nouvelle série.*

*Remarque sur la forme italienne ou française des noms :*

*Autant que faire se peut, nous optons pour les formes italiennes des noms de lieux et de personnes. Cependant, lorsque l'usage français est courant, nous le suivons. Ainsi de Frédéric de Montefeltre et des familles Gonzague ou Médicis. Formes françaises et italiennes des noms cohabitent donc dans notre texte, afin de respecter la souplesse qui prévaut habituellement dans ce domaine.*

---

<sup>2</sup> Cette revue connaît une évolution similaire à celle de la précédente.

## Prologue

Dès la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, les communes d'Italie centrale expérimentent des formes de gouvernement personnel. Des pouvoirs étendus sont remis à un homme choisi pour une période brève mais ce dernier est laissé sous l'autorité des organes communaux ou de ceux du Peuple, qui permettent le maintien du système socio-politique assurant la domination de quelques groupes restreints. Une mutation s'opère cependant au siècle suivant, quand le pouvoir se personnalise de façon accrue, devenant plus durablement capté par un seul groupe familial<sup>1</sup>. Des véritables seigneuries urbaines se mettent alors en place, selon des modalités extrêmement variables. Appuyées sur l'une des factions qui occupent le champ politique, certaines dominations restent informelles et extérieures aux institutions quand d'autres s'exercent dans le cadre de magistratures. Leurs détenteurs parviennent parfois à monopoliser durablement ces dernières, voire à en obtenir la transmission de droit à l'intérieur de leur famille.

Le maintien à l'intérieur d'un seul groupe familial des plus hautes charges, et l'hypertrophie de l'une d'entre elles dénaturent la commune. Cette dernière repose sur un équilibre des institutions dont les différentes composantes du corps politique se sont progressivement dotées, ainsi que sur le partage du pouvoir et des revenus publics entre les membres de l'élite urbaine<sup>2</sup>. La mise en place de la domination seigneuriale bouleverse les rapports de force antérieurs mais ne renverse pas les cadres de la commune. Car les organes politiques de cette dernière restent détenteurs d'une légitimité irremplaçable et ses cadres administratifs ne sauraient être substitués. Suivant des chronologies et des formes d'organisation qui leur sont propres, de très nombreuses villes connaissent ces évolutions à peine esquissées. Les plus grandes comme celles de moindre importance sont concernées. Certaines seigneuries restent circonscrites à une seule ville, d'autres s'étendent et aboutissent à de véritables constructions territoriales. Sous l'une ou l'autre de ces formes, il a été estimé qu'en Vénétie, en Lombardie ou en Romagne, en Emilie, en Toscane ou dans les Marches,

---

<sup>1</sup> Pour un tableau d'ensemble : Elisabeth CROUZET-PAVAN, *Enfers et paradis. L'Italie de Dante et de Giotto*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 242-252 ; Jean-Claude MAIRE VIGUEUR, *Comuni e signorie in Umbria, Marche e Lazio*, dans *Comuni e signorie nell'Italia nordorientale e centrale : Lazio, Umbria e Marche, Lucca*, Storia d'Italia, vol. VII, t. 2, Turin, UTET, 1987, p. 321-606.

<sup>2</sup> MAIRE VIGUEUR, « La parola agli storici », dans FAINI et ID., *Il sistema politico dei comuni italiani (secoli XII-XIV)*, Milan, B. Mondadori, 2010, p. 72-109. Selon Elisabeth Crouzet-Pavan, « désormais, en apparence inchangées, [les institutions communales] sont dénaturées puisque la rotation des charges principales n'existe plus, puisque le pouvoir d'une des magistratures se voit à ce point hypertrophié qu'il prive de pertinence politique toutes les autres charges » (*Enfers et paradis, op. cit.*, p. 247).

environ 80% des cités de tradition communale avaient fait l'expérience d'un régime seigneurial<sup>3</sup>. Ainsi à Vérone où Alberto della Scala se fait remettre l'*arbitrium* et est élu capitaine du peuple en 1277, confortant la domination initiée par son frère quelques années auparavant<sup>4</sup>.

\*

\* \*

Notre étude se concentre sur trois petites seigneuries d'Italie centrale : celle des Trinci à Foligno, dans l'actuelle région de l'Ombrie, celles des Chiavelli à Fabriano et des da Varano à Camerino, dans l'actuelle région des Marches. A la fin du Moyen Age, les trois villes font partie des Etats pontificaux. La première se trouve dans la province du Duché de Spolète, les deux autres dans celle de la Marche d'Ancône. Elles sont placées sous l'autorité du pape qui peut exercer son pouvoir sur ses terres directement, par ses officiers, ou indirectement, en s'appuyant notamment sur le vicariat au temporel<sup>5</sup>. Cette particularité politique et juridique est de première importance car elle place la famille seigneuriale au cœur d'une relation complexe entre elle-même d'une part, la ville et la commune d'autre part, et la papauté enfin. L'une des conditions du maintien de sa domination est la capacité du seigneur à convaincre les deux autres parties qu'il défend au mieux leurs intérêts quand bien même ceux-là s'avèrent difficilement conciliables.

Le phénomène des seigneuries urbaines connaît une vitalité particulière dans les Etats du pape. Au cours de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, aucune des villes, ou presque, de plus de 5 000 habitants qui s'y trouve n'est épargnée par des formes de pouvoir personnel dont les plus brèves ne durent que quelques années mais les plus longues plusieurs décennies<sup>6</sup>. Dans la seconde moitié du Trecento, de nombreuses expériences font long feu. Fermo en connaît quatre, dont celle de Rinaldo da Monteverde qui se fait remettre la charge de gonfalonier de justice en 1371, dans une ville dont son père avait été seigneur de 1331 à 1340<sup>7</sup>. Une dizaine de familles seigneuriales, en revanche, parvient à s'enraciner. Cette inscription dans la durée

---

<sup>3</sup> Gian Maria VARANINI, « Aristocrazie e poteri nell'Italia centro-settentrionale. Dalla crisi comunale alle guerre d'Italia », dans Renato BORDONE (dir.), *Le aristocrazie dai signori rurali al patriziato*, Rome/Bari, Laterza, 2004 (Medioevo italiano. Manuali Laterza, 196), p. 137.

<sup>4</sup> ID., « Della Scala, Alberto », *DBI*, vol. XXXVII, 1989, p. 370-374.

<sup>5</sup> Sandro CAROCCI, « The Papal State », dans Andrea GAMBERINI et Isabella LAZZARINI (dir.), *The Italian Renaissance State*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 69-89.

<sup>6</sup> MAIRE VIGUEUR, « Comuni e signorie nelle province dello Stato della Chiesa », dans ID. (dir.), *Signorie cittadine nell'Italia comunale*, actes du colloque (Rome, 10-13 octobre 2012), Rome, Viella, 2013 (Italia comunale e signorile, 1), p. 114.

<sup>7</sup> D'après une chronique écrite dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle à Fermo : *Cronaca fermana di Antonio di Niccolò, notaro e cancelliere della città di Fermo dall'anno 1176 sino all'anno 1447*, dans Gaetano DE MINICIS (éd.), *Cronache della città di Fermo*, Florence, Cellini, 1870 (Documenti di storia italiana, IV), p. 5. Le texte établi par De Minicis a été réédité : ANTONIO DI NICCOLÒ, *Cronaca della città di Fermo*, éd. DE MINICIS, intro. et trad. Paolo PETRUZZI, Fermo, Andrea Livi, 2008 (Biblioteca storica del Fermano, 8).

est rendue possible par une institutionnalisation accrue ou par une transmission dynastique du pouvoir<sup>8</sup>. Les Trinci et les da Varano dont l'influence sur la vie politique de leurs cités respectives est forte depuis le début du siècle sont rejoints dans ce petit groupe par les Chiavelli. L'emprise de ces derniers s'affirment sur Fabriano après un coup de main réussi en 1378, qui fait suite à de multiples tentatives antérieures dont aucune n'avait véritablement duré.

\*  
\* \*

Bien qu'elle ne s'interdise pas des regards sur les périodes antérieures, notre enquête débute à ce moment, autour des années 1370-1380. Avec la fin de la période avignonnaise et le début du Grand Schisme, les équilibres locaux et régionaux du centre de l'Italie sont modifiés. Les seigneurs profitent d'une situation qui ne travaille cependant pas seulement en leur faveur et qui n'a, quoi qu'il en soit, pas causé leur ascension.

Dans les villes étudiées, une construction politique irréductible aux précédentes est en cours d'élaboration. Alors même qu'elle se crée et qu'elle reconfigure les rapports politiques, sociaux et institutionnels qui structurent la communauté civique, elle fabrique un nouveau discours afin de proclamer sa légitimité. Elle doit obtenir le soutien de la population et des élites dirigeantes, ou à défaut leur consentement. Notre recherche se déroule sur ce terrain. Elle se propose de mettre en lumière les aspects saillants du pouvoir seigneurial urbain, à travers l'étude de l'image que les seigneurs ont voulu présenter d'eux-mêmes par les arts, par l'urbanisme et par la culture.

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 126-127.



**Première partie : Mais comment faire ? historiographie, sources et méthodes.**



# Chapitre 1 : Les seigneuries urbaines d'Italie centrale durant les derniers siècles du Moyen Age

## Objets et espaces. Les cadres de la recherche

En 1987, Jean-Claude Maire Vigueur notait que les espaces qui composent aujourd'hui le Latium, l'Ombrie et les Marches ne présentent pas au Bas Moyen Age de spécificités intrinsèques qui permettraient de les distinguer des régions voisines. Ce qui les caractérisait alors dans le paysage historiographique, c'était l'absence d'études générales donnant une vision synthétique des développements de chacun d'eux et de l'ensemble politique composite dans lequel ils s'étaient insérés<sup>1</sup>. Vingt-cinq ans après avoir été établi, le constat reste valable. Les travaux disponibles sur l'Italie centrale sont toujours fragmentés. S'il existe de longue date des publications monographiques de très bonne qualité, la bibliographie n'offre pas de vues globales, pas plus sur le plan de la région que sur celui de la comparaison entre quelques entités.

C'est cette dernière perspective que nous avons choisie afin de proposer un panorama renouvelé et élargi, qui tienne compte des spécificités des trois villes de Camerino, de Fabriano et de Foligno, ainsi que de leurs chronologies propres. Cette démarche nous permet de mettre en lumière des mécanismes de pouvoir communs et des langages politiques partagés, des éléments qui se retrouvent dans bien d'autres régimes seigneuriaux du temps et facilitent la compréhension du phénomène étudié. Les questions méthodologiques posées par cette approche sont nombreuses, nous tenterons d'y répondre par la suite. Que l'on nous permette pour le moment de ne justifier le choix des trois villes qu'en évoquant les liens économiques et diplomatiques qui les unissent, ainsi que l'étroitesse des alliances militaires et matrimoniales conclues entre les trois familles qui les dirigent au tournant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

L'adjectif « petite » que nous utilisons pour qualifier ces seigneuries urbaines ne renvoie pas à une typologie rigide. Il est utilisé en écho à une catégorie à laquelle notre objet n'appartient pas mais dont la définition présente des éléments utiles pour notre réflexion. Depuis plusieurs années, l'historiographie italienne a désigné comme « petits Etats seigneuriaux » les « petites formations seigneuriales d'Italie centro-septentrionale » agrégeant

---

<sup>1</sup> MAIRE VIGUEUR, *Comuni e signorie in Umbria, Marche e Lazio*, op. cit., p. 323-324.

des territoires autour de plusieurs châteaux ou villages fortifiées, dans les campagnes aux marges des communes. Ces entités se caractérisent par l'étroitesse des liens personnels unissant les hommes aux seigneurs, par le rôle structurant des droits féodaux ou seigneuriaux qui s'y appliquent, par l'organisation administrative, judiciaire et fiscale de leurs territoires, par leurs moyens militaires et par leur capacité à s'immiscer dans le jeu politique des puissances de la péninsule, à une échelle régionale<sup>2</sup>. Elles se différencient fondamentalement des seigneuries que nous étudions en ceci que ces dernières sont d'abord des formes de domination exercées sur une ville et à partir d'elle. Le pouvoir des Trinci, des Chiavelli et des da Varano s'inscrit à l'intérieur des rapports de force qui traversent une communauté urbaine, dans les structures politiques issues de ces rapports. Une large part de leurs réseaux ou de leurs références culturelles est rattaché au monde des villes.

Si ces trois seigneuries peuvent être dites « petites », c'est d'abord en raison de leur poids démographique et politique. A l'échelle des grands acteurs de l'Italie communale, les populations des trois villes sont de faible importance. Elles prennent plus de relief à l'intérieur du réseau urbain d'Italie centrale, composé de nombreuses villes petites ou moyennes, dense, peu hiérarchisé et peu structuré. Très durement touchées par la crise du XIV<sup>e</sup> siècle, ces populations ne connaissent pas de véritable reprise démographique à la fin du Moyen Age. Au XV<sup>e</sup> siècle, elles se maintiennent autour du tiers ou de la moitié de leur niveau antérieur. Selon les estimations de Maria Ginatempo et Lucia Sandri, Foligno pourrait compter de 8 à 10 000 habitants au tournant des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle mais n'en dépasserait pas 5 000 dans les années 1440. Initialement plus peuplées, Fabriano et Camerino auraient, quant à elles, chacune des populations de 10 à 15 000 âmes au début de la même période. Au milieu du Trecento, la première a toujours un poids démographique comparable à celui de la seconde, qui est encore celui d'Urbino. La population de Fabriano n'atteindrait plus que 4 ou 5 000 personnes en 1472, là où la cité des da Varano en compterait 5 ou 6 000 dans le courant du même siècle<sup>3</sup>. En 1502-1503, le nombre de feux des *terzieri* de cette dernière s'élève à 1 223<sup>4</sup>. Les seigneuries urbaines les mieux connues, que nous aurons l'occasion de citer à titre de

---

<sup>2</sup> Giorgio CHITTOLINI, « Ascesa e declino di piccoli stati signorili (Italia centro-settentrionale, metà Trecento – inizi Cinquecento). Alcune note », *Società e storia*, anno XXXI, n° 121, juillet-septembre 2008, p. 473-498, en particulier p. 473-476 pour la définition. Voir également Laura BARLETTA, Franco CARDINI, Giuseppe GALASSO (dir.), *Il piccolo Stato. Politica, storia, diplomazia*, actes du colloque de San Marin (11-13 octobre 2001), San Marin, AIEP, 2004.

<sup>3</sup> Maria GINATEMPO et Lucia SANDRI, *L'Italia delle città. Il popolamento urbano tra Medioevo e Rinascimento (secoli XIII-XVI)*, Florence, Le Lettere, 1990, p. 148-149.

<sup>4</sup> Selon les *Ragioni e descrizione del Ducato di Camerino*, publiés par Sandro CORRADINI, « Camerino e i Borgia : cronistoria dell'occupazione e Inventario del Ducato (luglio 1502 – agosto 1503) », dans Giulio TOMASSINI (dir.), *Studi camerti in onore di Giacomo Boccanera*, Camerino, Università degli studi di Camerino, 1993 : *Subsancto* en compte 426 (p. 77), *Mezzo*, 324 (p. 79) et *Murrupio, Muralto et Cisterna* 473 (p. 81).

comparaison à plusieurs reprises au fil de notre étude, sont d'une autre dimension. La Vérone des della Scala compte 35 à 40 000 habitants en 1254, la Mantoue des Gonzague plus de 20 000 avant la crise démographique, 26 500 en 1463. Pour ne rien dire de la Milan des Visconti puis des Sforza, l'une des cités les plus peuplées d'Europe, qui regroupe 150 000 personnes en 1288 et dont la population atteint entre 100 et 120 000 habitants durant le dernier tiers du XV<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

Le poids démographique ne correspond ni à une hiérarchie entre Camerino, Foligno et Fabriano, ni à leur degré d'autonomie. Les villes des Trinci et des da Varano ont toutes deux le rang de cité. Fabriano, bien que plus peuplée que Foligno, n'est pas un siège épiscopal. Elle est une *terra* indiquée parmi les neuf *civitates et terrae magnae* que l'administration pontificale recense dans la *Descriptio Marchiae Anconitanae*, au début de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Camerino fait alors partie des cinq *civitates maiores*<sup>7</sup>. En 1371, dans les *Praecepta* qu'il rédige alors que son mandat s'achève, Anglic Grimoard, vicaire général au temporel du pape en Italie, confirme l'importance de Fabriano dans la Marche. Il écrit d'elle que « *non est utilior locus* » et que « *clavis est provinciae* »<sup>8</sup>. A des niveaux différents bien qu'également susceptibles de varier au cours de la période retenue, les trois seigneuries parviennent se faire reconnaître comme des acteurs au sein du système des Etats qui se met en place dans la péninsule, entre le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. Par des jeux d'alliances, elles pèsent sur la scène politique d'Italie centrale. Elles ne parviennent cependant jamais à développer une véritable politique autonome qui leur permette de se projeter à une échelle régionale et d'y faire triompher durablement leurs ambitions. Si les Malatesta étendent leur domination sur une région entière et s'imposent à plusieurs cités<sup>9</sup>, aucune des trois familles étudiées ne peut prétendre à un tel succès. En juin 1380, Rodolfo II da Varano, ses frères et ses *nepotes* passent un accord avec quelques capitaines de la compagnie de Saint-Georges afin que soit

---

<sup>5</sup> GINATEMPO et SANDRI, *L'Italia delle città*, *op. cit.*, p. 78 et p. 100-101.

<sup>6</sup> Emilia SARACCO PREVIDI (éd.), *Descriptio Marchiae anconitanae (da Collectoriae 203 dell'Archivio Segreto Vaticano). Seconda edizione riveduta e aggiornata*, Spolète, CISAM, 2010, p. 53-54.

Par son poids démographique, son organisation socio-politique et ses fonctions économiques différenciées, Fabriano appartient clairement à la catégorie de « *quasi-città* », qui s'est imposée depuis l'article de Giorgio CHITTOLINI, « "Quasi-città". Borghi e terre in area lombarda nel tardo medioevo », *Società e storia*, anno XIII, 47, janvier-mars 1990, p. 3-26, en particulier p. 13-14 pour la définition.

<sup>7</sup> *Descriptio Marchiae anconitanae*, *op. cit.*, p. 53-54. Avec Ancône, Fermo, Ascoli et Urbino.

<sup>8</sup> Augustin THEINER, *Codex diplomaticus domini temporalis S. Sedis. Recueil de documents pour servir à l'histoire du gouvernement temporel du Saint-Siège extraits des archives du Vatican*, t. II : 1335-1389, Rome, Imprimerie du Vatican, 1862, p. 537.

<sup>9</sup> Voir Philip JONES, *The Malatesta of Rimini and the Papal State. A Political History*, Londres, The Cambridge University Press, 1974.

épargné ce qui est décrit comme les « terres » de Rodolfo<sup>10</sup>. Il s'agit d'un agrégat territorial comportant trois cités (Camerino, Macerata et Numana), ainsi qu'un grand nombre de *terrae* et de *castra* répartis dans plusieurs diocèses de la Marche d'Ancône et du Duché de Spolète. Les circonstances sont exceptionnelles. Face à la menace que font peser les sociétés de mercenaires sur la région dans les années 1370-1380, les communautés urbaines et rurales recherchent des protecteurs, des intermédiaires capables de négocier le montant des sommes extorquées par les compagnies. Macerata et Numana semblent particulièrement désarmées, elles qui quelques décennies auparavant apparaissaient dans la *Descriptio Marchiae anconitanae* comme dépourvues de tout système défensif extra-urbain<sup>11</sup>. Des tendances centrifuges fortes traversent l'ensemble constitué autour de Rodolfo et conduisent à sa désagrégation rapide. Les constructions territoriales mises sur pied par les seigneuries étudiées restent éphémères et instables. Leur étendue varie sans cesse, parfois de façon considérable en très peu de temps. Elles n'incluent que rarement d'autres cités, et encore n'est-ce que pour de courtes durées. Pour ces raisons, elles seront principalement envisagées au cours de notre étude comme des seigneuries monocitadines<sup>12</sup>. L'angle de vue privilégié sera celui des rapports de la famille dominante avec la ville, sa communauté et ses institutions politiques et religieuses.

### **Aperçu des études antérieures et orientations de notre recherche. La seigneurie contre la commune ?**

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, la recherche italienne s'est penchée sur ce aspect majeur de l'histoire de la péninsule<sup>13</sup> et a tenté de rendre compte de ce qu'il a été convenu d'appeler le passage de la commune à la seigneurie. Entre la fin des années 1970 et le milieu des années 2000, le champ d'études a ensuite été négligé, ne connaissant ni renouvellement notable ni

---

<sup>10</sup> Voir le texte édité par Pietro FERRANTI, *Memorie storiche della città di Amandola*, t. II: *codice diplomatico*, Ripatransone (AP), Maroni, 1985 (1<sup>re</sup> éd. : 1891), p. 274-275.

<sup>11</sup> *Descriptio Marchiae anconitanae*, *op. cit.*, p. 15 : « *Civitas Humana non habet castra, nec villas nec comitatum. / Civitas Macerate non habet castra, sed habet villas infrascriptas, videlicet : / Mellicianum / Casale / Cimarella / Colline / Villa Montis Fani* ». Humana est de taille bien modeste. Dans la *Descriptio*, elle n'apparaît qu'avec cinquante feux alors que Macerata en compte 1 800 et Camerino 8 000 (*ibid.*, p. 46). Sur Macerata, voir Philippe JANSEN, *Macerata aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Démographie et société dans les Marches à la fin du Moyen Age*, Rome, EFR, 2001 (Coll. de l'EFR, 279), notamment p. 87-90 pour la domination de Rodolfo da Varano. Ce dernier s'empare de la cité avec la complicité des prieurs du lieu en 1377.

<sup>12</sup> Selon une traduction d'un autre terme de l'historiographie italienne.

<sup>13</sup> Giorgio Chittolini décrit ces formes de pouvoir comme un particularisme italien, les seigneuries urbaines étant « des institutions inconnues des autres pays européens ». « *Ascesa e declino di piccoli stati signorili* », *Società e storia*, n° 121, 2008, art. cit., p. 480.

véritable réflexion globale. Paolo Grillo a regretté qu'il soit en fait resté « presque inexploré »<sup>14</sup>. La situation est cependant modifiée en profondeur depuis quelques années, en particulier grâce à la tenue d'une enquête collective de grande ampleur, « *Esperienze signorili cittadine in Romagna, Umbria, Marche, Lazio (metà XIII secolo - inizio XV secolo)* », lancée en 2008 dans le cadre d'un *Programma di Ricerca scientifica di rilevante Interesse Nazionale* et dont les derniers résultats sont publiés au moment où nous achevons notre recherche<sup>15</sup>.

Sans rentrer dans le détail des grandes phases de l'historiographie des seigneuries urbaines, il nous faut en rappeler brièvement les axes directeurs afin de mieux situer les orientations de notre propre travail<sup>16</sup>. Il ne saurait s'agir ni de dresser un panorama exhaustif des études ayant façonné le paysage historiographique, ni même de prétendre présenter l'ensemble des grands travaux qui l'ont jalonné. Les quelques références qui suivent ne sont citées qu'afin d'esquisser les principales directions de notre étude.

L'une des interprétations les plus anciennes des dominations personnelles exercées sur les villes italiennes de la fin du Moyen Age est celle de la tyrannie. Epaulé par une poignée de fidèles, un homme puissant et volontiers dépravé s'emparerait brutalement du pouvoir puis imposerait un règne sans partage sur la ville et sur son territoire. Violent et sanguinaire, il ne devrait sa chute qu'à ses excès. Dominante au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, inscrite dans le mouvement politique et culturel du *Risorgimento*, reposant autant sur l'exaltation de la supposée liberté républicaine que sur la dénonciation des tares morales des despotes, cette lecture est dépassée<sup>17</sup>. Elle n'en a pas moins posé les bases d'une approche binaire durable opposant frontalement une commune et une seigneurie aisément tyrannique, deux systèmes politiques présentés comme distincts et inconciliables. Les premières études systématiques sur les Trinci, menées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par Michele Faloci Pulignani, sont emblématiques de ce courant. Cherchant les raisons de la ruine brutale d'une dynastie dont il a auparavant loué les réalisations artistiques et l'habileté politique, l'historien de Foligno désigne le dernier

---

<sup>14</sup> Paolo GRILLO, « Un dominio multiforme. I comuni nell'Italia nord-occidentale soggetti a Carlo I d'Angiò », dans Rinaldo COMBA (dir.), *Gli Angiò nell'Italia nord-occidentale (1259-1382)*, Milan, Unicopli, 2006, p. 31-101, cit. p. 33 (*non vidi*). Référence donnée par Giorgio CHITTOLINI, « "Crisi" e "lunga durata" delle istituzioni comunali in alcuni dibattiti recenti », dans Luigi LACCHÈ, Carlota LATINI, Paolo MARCHETTA et Massimo MECCARELLI (dir.), *Penale, giustizia, potere. Metodi, ricerche, storiografie. Per ricordare Mario Sbriccoli*, Macerata, Edizioni Università di Macerata, 2007, p. 127.

<sup>15</sup> MAIRE VIGUEUR (dir.), *Signorie cittadine nell'Italia comunale, op. cit.*

<sup>16</sup> Pour un aperçu de la question : Andrea ZORZI, *Le signorie cittadine in Italia (secoli XIII-XV)*, Milan, B. Mondadori, 2010, p. 1-10.

<sup>17</sup> Elle est le cœur de l'œuvre monumentale de Jean-Charles Léonard Simonde de SISMONTI, *Histoire des républiques italiennes du Moyen Age*, 8 vol., Zurich, H. Gesner, 1807-1809 (rééd. : *Storia delle Repubbliche italiane*, Turin, Bollati Boringhieri, 1996). Voir la présentation faite par Elisabeth Crouzet-Pavan du mythe du prince de la Renaissance dans *Renaissances italiennes. 1380-1500*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 141-151. Voir encore, du même auteur, *Les villes vivantes. Italie XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2009, p. 20-26.

seigneur, Corrado III comme l'unique responsable du désastre. Ses fautes sont si graves, ses ambitions et sa cruauté telles qu'elles contraignent le pape à intervenir et le peuple à se révolter<sup>18</sup>.

L'opposition de la commune à la seigneurie tyrannique se fonde de façon non critique les termes mêmes des acteurs du temps. Il est vrai que la propagande florentine développée au tournant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, au moment de l'expansion milanaise, repose largement sur l'opposition de la tyrannie et de la liberté républicaine<sup>19</sup>. Il est vrai encore que lorsqu'ils racontent la chute d'un seigneur à la suite d'un soulèvement, les chroniqueurs du Quattrocento écrivent fréquemment que le « *popolo* » a chassé le seigneur au nom de la liberté<sup>20</sup>. Mais cette approche dualiste et la terminologie qui lui est liée ressortent à une pratique d'étiquetage, à un discours politique qui permet de désigner les amis et les ennemis. Au cours des deux derniers siècles du Moyen Âge, le terme de tyran reçoit des acceptions multiples, parfois contradictoires, tandis que le tyran comme concept et figure politiques fait l'objet d'une élaboration complexe<sup>21</sup>.

Pour chacune des trois seigneuries étudiées, la documentation atteste l'usage du lexique de la tyrannie et de certaines de ses illustrations visuelles. Les seigneurs de Foligno, de Fabriano et de Camerino, qui sont tantôt appelés tyrans, tantôt seigneurs légitimes, ne reçoivent pas passivement de telles qualifications. Ils s'attachent à contrôler leur image. Ils tentent de peser sur le choix des termes qui servent à les désigner et développent à cette fin une véritable propagande<sup>22</sup>. Cette dernière est alimentée par les débats des intellectuels du

---

<sup>18</sup> Michele FALOCI PULIGNANI, « *Le arti e le lettere a la corte dei Trinci* », ASMU, vol. IV, 1888, p. 115 : « *La dominazione di quella famiglia ebbe fine nel 1439 fra le imprecazioni del popolo, che era stanco della crudeltà e del mal governo di Corrado Trinci che fu l'ultimo Principe di quella casa.* » ; ID., « *Il vicariato dei Trinci* », BDSPU, vol. XVIII, 1912, p. 9 : « *E il Papa perdonò, e il 19 marzo 1436 lo assolse, e lo ripristinò nel suo officio di Vicario Pontificio. Ma Corrado continuò ad imperversare, e furon tanti i di lui soprusi, il suo malgoverno fu tale, che dopo tre anni perdetto tutto. Il cardinal Vitelleschi nel 1439 gli tolse con un forte esercito il dominio, e nel 1441 egli ed i suoi, per ordine del Papa, perdettero la vita.* »

<sup>19</sup> Antonio LANZA, *Firenze contro Milano. Gli intellettuali fiorentini nelle guerre contro i Visconti, 1390-1440*, Rome, De Rubeis, 1991.

<sup>20</sup> Ainsi en 1434, selon un chroniqueur de Gubbio, « *el popolo de Camerino* » se soulève et tue le seigneur da Varano au cri de « *Viva la libertà* ». *Cronaca di ser Guerriero da Gubbio dall'anno MCCCL all'anno MCCCLXXII*, éd. Giuseppe MAZZATINTI, RIS<sup>2</sup>, t. XXI, 4<sup>e</sup> partie, Città di Castello, Lapi, 1902, p. 51. Jean-Claude Maire Vigueur a montré que la plupart des révoltes contre les « tyrans » du Trecento étaient le fait de petits groupes issus des fractions aisées ou supérieures de la population urbaine. MAIRE VIGUEUR, « *Le rivolte cittadine contro i "tiranni"* », dans Monique BOURIN, Giovanni CHERUBINI et Giuliano PINTO (dir.), *Rivolte urbane e rivolte contadine nell'Europa del Trecento. Un confronto*, Florence, Firenze University Press, 2008 (Biblioteca di Storia, 6), p. 337-380.

<sup>21</sup> Renaud VILLARD, *Du bien commun au mal nécessaire. Tyrannies, assassinats politiques et souveraineté en Italie, vers 1470-vers 1600*, Rome, EFR, 2008 (BEFAR, 308), p. 75-144. Le thème de la tyrannie est abordé au quatrième chapitre de notre enquête.

<sup>22</sup> Nous revenons sur l'usage de ce terme dans la suite de cette présentation.

début du XV<sup>e</sup> siècle autour du tyrannicide et de sa légitimité, qui trouvent des échos jusque dans les cours des petites seigneuries.

\*

\* \*

Durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le régime seigneurial connaît une profonde réévaluation. Une première revalorisation provient du lien qui est alors établi entre ce système de domination et le développement des arts à la Renaissance. Jacob Burckhardt pose les premiers jalons d'une nouvelle lecture de la période lorsqu'il associe étroitement l'art et la politique, puis reconnaît au mécénat des seigneurs un rôle essentiel dans la floraison artistique du Quattrocento<sup>23</sup>. Il est vrai que pour illustrer le « désordre » de la péninsule mis « à son comble » par les tyrans du XV<sup>e</sup> siècle, Burckhardt cite l'élimination de ses deux demi-frères par Berardo da Varano en 1434<sup>24</sup>. Il fait encore du neveu de ce dernier, Giulio Cesare, l'artisan du complot qui coûte la vie à Guido, Astorre, Simonetto et Sigismondo Baglioni à l'été 1500. Giulio Cesare devient « l'auteur de tout le mal », celui qui agit avec « une astuce diabolique » lors du mariage d'Astorre et de Lavinia Colonna, semant la discorde au milieu de la famille dirigeante de Pérouse<sup>25</sup>. L'attention n'en est pas moins, un temps, de nouveau portée sur les seigneurs et sur quelques aspects de leurs réalisations. L'art – la peinture en particulier – est l'un des domaines qui rendent ces formes de pouvoir personnel de nouveau dignes d'intérêt.

La montée en puissance des idéologies autoritaires contribue par la suite à une nouvelle forme de réévaluation des régimes seigneuriaux. L'idéologie fasciste qui défend le rôle du chef et promeut comme valeurs la virilité, la détermination dans l'action ou le courage au combat croit trouver des antécédents historiques dans les expériences politiques des seigneurs condottières<sup>26</sup>. En écho avec la situation mussolinienne, elle s'intéresse notamment à la supposément plus grande efficacité du pouvoir détenu par un seul homme ainsi qu'à la légitimation de l'action de ce dernier. Sans réduire la totalité des travaux italiens portant sur cette question au cours des cinq premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle à une simple production pré-fasciste ou fascisante qui illustrerait les thèses du régime du *duce*, il faut souligner la

---

<sup>23</sup> Jacob BURCKHARDT, *La civilisation de la Renaissance en Italie*, 2 vol., Genève, Gonthier, 1963 (1<sup>re</sup> éd. : *Die Kultur der Renaissance in Italien, ein Versuch*, Bâle, Schweighauser, 1860). La figure emblématique de l'association entre art et tyrannie est bien sûr Sigismondo Pandolfo Malatesta, dont Burckhardt écrit : « On a vu rarement la scélératesse, l'impiété, le talent militaire et la culture intellectuelle réunis au même degré que dans Sigismond Malatesta » (vol. 1, p. 30-31).

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 28-29.

<sup>26</sup> L'un des rares films reprenant de manière aussi explicite qu'univoque l'idéologie et l'esthétique fascistes est justement le *Condottieri* de Luis Trenkerr. Réalisé en 1937, ce film germano-italien met en scène Giovanni de' Medici, dit des Bandes Noires, qu'il présente comme le précurseur visionnaire d'une unité italienne que la guerre seule rend possible.

convergence des préoccupations dans le domaine politique et dans le champ de l'histoire des seigneuries urbaines. La recherche s'est focalisée sur le processus de légitimation juridique et institutionnelle des différentes formes de pouvoir personnel de la fin du Moyen et du début de l'époque moderne, mettant l'accent sur la transformation d'une domination exercée de fait en un pouvoir détenu de droit<sup>27</sup>.

Il y a là, il est vrai, un moment essentiel de la construction du pouvoir seigneurial. L'obtention de charges s'accompagne souvent de la modification des statuts de la commune ou du Peuple. Les révisions permettent l'allongement des mandats ou la suppression de références à leur durée, avant que des réécritures plus profondes ne bouleversent les équilibres entre les organes du pouvoir. Comme Obizzo d'Este à Ferrare en 1264, Alberto della Scala obtient à Vérone le droit de rédiger de nouvelles normes statutaires. A ce dernier, le podestat qui prend ses fonctions, les Anciens ou les gastalds doivent jurer de tout mettre en œuvre pour préserver sa position et pour le maintenir « *in predicta Capitaneria et Rectoria* »<sup>28</sup>. La commune ou le *Popolo* confie des charges à un seigneur qui peut encore solliciter une reconnaissance populaire directe. Acclamé par les citoyens de Ferrare en 1264, Obizzo peut se prévaloir de cette élection pour légitimer son accession au pouvoir<sup>29</sup>. Une validation de ce type, tout à fait formelle, est inscrite dans le temps long de l'histoire politique italienne. Francesco Sforza qui s'est emparé de la couronne ducale de Milan par la force y a encore recours en 1450<sup>30</sup>.

La légitimation du pouvoir seigneurial peut également venir de l'extérieur. Les charges de vicaire pontifical ou impérial sont conférées à un nombre croissant de familles au cours du XIV<sup>e</sup> siècle. La reconnaissance par un pouvoir supérieur s'accompagne d'une délégation d'autorité et de compétences importantes dans les domaines fiscal, militaire et judiciaire. L'autonomie du pouvoir seigneurial se trouve accrue à l'intérieur comme à l'extérieur de la ville. En outre, le vicariat renforce le poids du seigneur sur les espaces qu'il a placés sous son contrôle, même si tous ne sont pas inclus dans la concession. Au sein des Etats pontificaux, de nombreux territoires passent ainsi du statut de *terrae immediate subiectae*, où un représentant

---

<sup>27</sup> Les travaux de Francesco ERCOLE en sont un bon exemple. Voir notamment « Comuni e signori nel Veneto (Scaligeri Caminesi Carraresi). Saggio storico-giuridico », *Nuovo archivio veneto*, nouvelle série, t. XIX, 2<sup>e</sup> partie, 1910, p. 255-337. Ercole, qui exerce d'importantes responsabilités dans le parti fasciste et devient ministre de l'Education nationale entre 1932 et 1934, a par ailleurs consacré une part importante de son travail à la pensée de Machiavel. En 1926, il publie *La politica di Machiavelli*.

<sup>28</sup> Luigi SIMEONI, *Studi su Verona nel Medioevo*, Vérone, Istituto per gli studi storici veronesi, vol. II, 1959 (Studi storici veronesi, X), p. 218-219.

<sup>29</sup> CROUZET-PAVAN, *Enfers et paradis*, op. cit., p. 246.

<sup>30</sup> Alessandro CERESATTO et Marco FOSSATI, « Dai Visconti agli Sforza », dans Giancarlo ANDENNA, Renato BORDONE, Francesco SOMAINI et Massimo Vallerani, *Comuni e signorie nell'Italia settentrionale : la Lombardia*, Storia d'Italia, vol. VI, Turin, UTET, 1998, p. 612-613.

extérieur du pouvoir pontifical intervient directement dans certains domaines de la vie publique, à celui de *terre mediate subiecte*, où un vaste ensemble des prérogatives est placé entre les mains du seigneur.

Ces aspects juridiques sont essentiels à la compréhension du fonctionnement des seigneuries. L'attention constante que portent les membres des familles au pouvoir à leur obtention, à leur élargissement ou leur renouvellement souligne sans ambiguïté, pour peu que cela ait été nécessaire, l'importance qu'ils revêtaient pour les acteurs eux-mêmes. Les différentes légitimations ne doivent cependant pas être prises pour des conditions *sine qua non* de la seigneurie. Par ailleurs, leur étude ne rend qu'imparfaitement compte du fonctionnement du pouvoir seigneurial. Elle néglige les rapports de force sociaux et politiques qui le sous-tendent, elle passe sous silence la question du consensus que doit forger puis entretenir le nouveau maître de la ville autour de sa personne et de sa famille. Sans le consentement d'une large part de la population, une domination, même légitimée, ne peut perdurer. Il s'agit de l'un des fils rouges de notre enquête. Le pouvoir seigneurial est une construction fragile, faite d'équilibres institutionnels, politiques et sociaux que le droit vient stabiliser, mais jamais de façon irréversible. Un court exemple suffit à l'illustrer. Rinaldo da Monteverde a beau avoir arraché le bâton de gonfalonier de justice à la commune de Fermo, il finit par être chassé, puis arrêté, humilié devant les prieurs de la cité et décapité. Quelques mois après sa mort, en février 1381, une inscription vient commémorer les faits sur le lieu même de l'exécution. Elle proclame que Rinaldo fut un « tyran [...] très mauvais et cruel »<sup>31</sup>.

Focaliser son attention sur la légitimité juridique du seigneur risque de faire perdre de vue un aspect important du problème. Qu'il soit reconnu par le pape ou par la commune, le seigneur ne se substitue pas aux institutions antérieures. La commune peut lui avoir délégué la *potestas* ou l'*auctoritas*, elle reste détentrice des droits et, dans les relations avec l'extérieur, le principal sujet du droit. Dans chacune des trois seigneuries étudiées, les entrées fiscales ou à la délimitation des zones géographiques sur lesquelles s'exerce une juridiction sont de son ressort. C'est à elle que le pape concède ou confirme des droits dans ces domaines, non à la personne même du seigneur. Dès 1910, Francesco Ercole a pointé cet aspect et souligné la coexistence des deux organes de pouvoir. Il a forgé l'expression de « diarchie » pour rendre compte de ce système politique et juridique<sup>32</sup>. Cette approche a été utilisée pour l'étude des régimes mis en place à Trévise et à Vérone, puis, plus récemment pour relire l'histoire des

---

<sup>31</sup> DE MINICIS (éd.), *Cronache della città di Fermo*, op. cit., p. 7-8 : « Tiranno fui pessimo e crudele ».

<sup>32</sup> ERCOLE, « Comuni e signori nel Veneto », *Nuovo archivio veneto*, t. XIX, 1910, art. cit., p. 336.

seigneuries d'Italie centro-septentrionale<sup>33</sup>. Dans les trois cas étudiés, une telle grille risque de déformer la situation observée, de conduire à présenter comme des entités trop nettement séparées, voire indépendantes et opposées, les composantes d'un même système politique que nous tenterons d'éclairer dans sa complexité, sous certains de ses aspects institutionnels et juridiques, mais aussi sociaux, économiques et culturels.

### **Les recherches sur l'origine de la seigneurie : revanche du contado, aboutissement de la crise du système communal, construction de l'Etat territorial.**

De la légitimation et de l'architecture juridique, la recherche s'est tournée vers l'origine et les causes de la seigneurie. Ernesto Sestan a vu l'émergence des nouveaux pouvoirs, en particulier celui des Este, comme la conséquence d'une crise des institutions communales et comme la résurgence, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, de l'aristocratie seigneuriale du *contado* un temps soumise par la commune populaire<sup>34</sup>. De grandes productions anglo-saxonnes se sont inscrites dans une même ligne. Elles ont mis l'accent sur l'origine sociale des seigneurs. Selon elles, l'organisation féodale aurait durablement perduré, la commune ayant échoué à briser la puissance des familles aristocratiques des campagnes<sup>35</sup>. Appuyées sur un patrimoine foncier considérable, fortes de leurs droits féodaux et de leurs réseaux de clientèles, ces dernières auraient maintenu leur influence à l'intérieure des cités. A la tête de l'une ou de l'autre des factions, intégrées aux organes de gouvernement, elles seraient parvenues à lutter efficacement contre les tentatives d'exclusion conduites par le *Popolo*. Elles auraient surtout profité des guerres endémiques entre les villes pour assurer leur situation matérielle et leur influence politique. Dans la vaste synthèse qu'il publie en 1997 sur les cités italiennes médiévales, Philip Jones propose une formulation condensée de cette interprétation, dont la

---

<sup>33</sup> Philip J. JONES, « Communes and Despots : the City State in Late-Medieval Italy », dans John Easton LAW et Bernadette PATON (dir.), *Communes and Despots in Medieval and Renaissance Italy* Farnham, Ashgate Publishing, 2010, p. 3-24 (1<sup>re</sup> éd. : 1965).

<sup>34</sup> Ernesto SESTAN, « Le origini delle signorie cittadine : un problema storico esaurito ? », *Bollettino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo e Archivio Muratoriano*, vol. LXXIII, 1961, p. 41-70. Repris dans Giorgio CHITTOLINI (dir.), *La crisi degli ordinamenti comunali e le origini dello Stato del Rinascimento*, Bologne, Il Mulino, 1979, p. 53-75.

<sup>35</sup> Evoquant les seigneuries rurales, laïques et ecclésiastiques, et le système féodal, Giovanni Tabacco écrit : « *Nelle città le signorie vescovili o comitali o marchionali o ducali ora sopravvissero al di sopra degli organi cittadini di autogoverno, ora invece illanguidirono e scomparvero, come largamente avvenne nell'Italia di pertinenza imperiale o papale ; ma anche in questi casi il tessuto signorile per lo più resistette, mortificato nelle sue tradizioni di autonomia giurisdizionale dalla preponderanza degli organi comunali delle città, non tanto però da non riuscire a penetrare in essi, con tendenza a egemonizzarli dall'interno* ». Giovanni TABACCO, « L'Italia delle signorie » dans *Signorie in Umbria tra Medioevo e Rinascimento : l'esperienza dei Trinci*, actes du colloque (Foligno, 10-13 décembre 1986), vol. I, Pérouse, DSPU, 1989, p. 1-21, cit. p. 6-7.

valeur explicative générale est aujourd'hui fortement battue en brèche : « c'est à travers et grâce aux communes, en fin de comptes, que le féodalisme a survécu puis s'est régénéré sous la forme de la *tirannia*. Et cela, il le doit en premier lieu aux luttes entre les cités, à la jalousie et à l'expansionnisme »<sup>36</sup>. Le lien entre féodalisme et seigneurie ne saurait être exprimé plus clairement. Il reposerait en grande partie sur la violence et la conflictualité qui, à l'intérieur des villes comme dans les relations qu'elles entretiennent elles, sont bien une des composantes essentielles du monde communal<sup>37</sup>.

Quelques-uns des écueils contre lesquels cette lecture se heurte doivent être pointés. Le premier tient à l'usage de la catégorie de féodalisme. Au XIV<sup>e</sup> siècles, les terres que possèdent de nombreux seigneurs urbains dans le *contado* sont de simples propriétés foncières, parfois associées à des droits seigneuriaux, mais pas des terres formellement tenues en fief à l'intérieur d'un rapport personnel féodo-vassalique<sup>38</sup>. Dans les communes d'Italie centrale, et d'Ombrie notamment, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, les références à la féodalité se font de plus en plus rares<sup>39</sup>. Nous n'avons trouvé de mentions des fiefs que pour une seule des trois seigneuries étudiées. Il s'agit de deux petites villes, les *castra* de Tolentino et de San Ginesio, qu'Innocent VI remet « *in feudum* » à Rodolfo II da Varano en 1355, pour une durée de douze ans. Rodolfo prête serment (« *iuramentum* »), jure fidélité et rend l'hommage lige (« *plenam fidelitatem et ligium homagium faciens* ») au représentant du pape, le cardinal Gil Alvarez de Albornoz<sup>40</sup>. La concession est renouvelée à plusieurs reprises au cours du XIV<sup>e</sup> siècle et au début du XV<sup>e</sup>, alternant avec celle du vicariat pontifical au temporel<sup>41</sup>. On est bien loin de pouvoir parler ici de revanche de la féodalité. San Ginesio est un *castrum* voisin de Camerino, organisé en commune et immédiatement sujet de l'Eglise, sur lequel les da Varano ont une

---

<sup>36</sup> JONES, *The Italian City-State. From Comune to Signoria*, Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 553 : « *It was through and by the communes ultimately that feudalism survived and was regenerated in tirannia, and in the first place by the effects of inter-city conflict, jealousy and expansionism.* »

<sup>37</sup> MAIRE VIGUEUR, *Cavaliers et citoyens. Guerre, conflits et société dans l'Italie communale. XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, 2003.

<sup>38</sup> La nécessité de placer au cœur de la notion de féodalisme la domination exercée simultanément sur la terre et sur les hommes est rappelée dans plusieurs de ses mises au point par Alain GUERREAU, « Fief, féodalité, féodalisme. Enjeux sociaux et réflexion historique », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 45<sup>e</sup> année, n° 1, janvier-février 1990, p. 137-166 ; ID., « Féodalité », dans Jacques LE GOFF et Jean-Claude SCHMITT (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, p. 387-406.

<sup>39</sup> Comme l'a montré Jean-Claude Maire Vigueur avec l'exemple de Spolète, « Féodalité montagnarde et expansion communale : le cas de Spolète au XIII<sup>e</sup> siècle », dans *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranée (X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles). Bilan et perspectives de recherches*, actes du colloque (Rome, 10-13 octobre 1978), Rome, EFR, 1980 (Coll. de l'EFR, 44), p. 429-438.

<sup>40</sup> *Documenti inediti tratti dal Regestrum recognitionum et iuramentorum fidelitatis civitatum sub Innocento VI esistente nell'Archivio vaticano pubblicati per cura dell'Accademia di conferenze storico-giuridiche*, Rome, Tipografia Vaticana, 1887, doc. II, p. 19-25, en part. p. 23.

<sup>41</sup> En 1400, la concession de Boniface IX est faite à Rodolfo III, neveu de Rodolfo II, et à ses propres fils (ASV, Reg. Vat. 316, fol. 332v-334v). En 1419, Martin V renouvelle le fief à Rodolfo et ses cinq garçons pour une durée de douze ans (ASV, Reg. Vat. 348, fol. 62v).

forte influence depuis la fin du Duecento. Durant la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, ils exercent un quasi-monopole sur la charge de podestat du lieu<sup>42</sup>. La remise en fief de San Ginesio ne vient que confirmer une domination ancienne sur le *castrum* alors que la famille pèse déjà sur la cité de Camerino. La date tardive de ces concessions impliquant des communautés urbaines dotées d'une large autonomie fait paraître bien éloignées les aristocraties féodales des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles.

Par ailleurs, la possession de terres ou de forteresses n'est pas un trait caractéristique de l'ancienne aristocratie rurale. Les élites et la noblesse communales investissent massivement leurs revenus dans le *contado* où elles acquièrent des exploitations agricoles avec maisons fortifiées et dépendances, terres arables et vergers, mais aussi des tours, des châteaux et des *castra*, avec droits de péage et juridictions. Ce mouvement général, qui est aussi celui de la dépossession des paysans et d'une concentration de la propriété foncière toujours plus nette à mesure que le Moyen Age s'achève, a été mis en lumière de longue date<sup>43</sup>. Il ne s'agit pas pour nous de discuter ici de ce que l'historiographie a désigné comme la « reféodalisation » des campagnes<sup>44</sup>. Il nous faut seulement souligner que les élites urbaines, anciennes ou récentes, adoptent des stratégies d'investissement économique communes qui les conduisent à exercer une forte emprise sur le *contado*, où elles rivalisent avec l'aristocratie ancienne dont une large part a fait son *inurbamento* depuis le début de l'âge communal. Le mouvement est donc loin d'être à sens unique, du *contado* vers la ville. Grâce à ces biens, ces élites renforcent leur contrôle sur les cités. La documentation conservée atteste cette orientation sans aucune ambiguïté pour les da Varano et les Chiavelli. Elle éclaire la façon dont la main mise sur la campagne, parce qu'elle permet de contrôler l'approvisionnement et la défense militaire, offre aux puissants des moyens de pression efficaces sur les villes qu'ils gouvernent ou aspirent à gouverner<sup>45</sup>.

Quand bien même la seigneurie urbaine marquerait-elle le retour de l'aristocratie féodale ou rurale, encore faudrait-il expliquer la façon dont un groupe social sorti de l'ombre s'insérerait dans un système politique correspondant à une organisation spécifique de la société, marquée par la montée en puissance des Arts et du *Popolo*. A Foligno comme à Fabriano et à Camerino, ainsi que dans de nombreuses seigneuries mieux étudiées, les

---

<sup>42</sup> Giuseppe COLUCCI, *Antichità Picene dell'abate Giuseppe Colucci patrizio camerinese*, t. XIX, Fermo, dai torchi dell'Autore per Giuseppe Agostino Paccaroni, 1792, p. 76-85.

<sup>43</sup> Giovanni CHERUBINI, *L'Italia rurale del basso Medioevo*, Rome/Bari, Laterza, 1985, p. 65-74.

<sup>44</sup> MAIRE VIGUEUR, *Comuni e signorie in Umbria, Marche e Lazio*, op. cit., p. 551.

<sup>45</sup> Nous traitons plus spécifiquement des questions militaires et de défense dans le sixième chapitre.

institutions communales perdurent<sup>46</sup>. Durant la toute période étudiée, ponctuellement, les sources mentionnent les conseils de la commune et les grandes magistratures qui sont celles des prieurs du Peuple ou des capitaines des Arts. Des différences s'observent d'une ville à l'autre et pour chaque communauté civique, sans doute, le rôle des organes représentatifs évolue dans le temps, des séquences de retrait pouvant succéder à des moments de présence plus marquée. La documentation ne permet que d'entre-apercevoir ces évolutions. Il n'empêche que les institutions sont actives et entourent le seigneur. Leur absence inquiéterait les citoyens, elle menacerait la position du maître de la ville et le ferait passer pour un tyran. Niccolò de' Rossi, pour disqualifier Cangrande I della Scala qu'il honnit, affirme de ce dernier qu'il avait cessé de faire sonner la cloche pour réunir le conseil<sup>47</sup>. Le seigneur illégitime est celui qui gouverne seul et prend ses décisions sans avoir consulté les citoyens. Même lorsqu'il est étendu, le pouvoir seigneurial reste indissociable des organes représentatifs, il ne peut s'exercer qu'en coopérant avec eux. Ils lui apportent leurs moyens pour administrer la ville et lui procurent la légitimité. Les seigneuries urbaines de la Marche d'Ancône et du Duché de Spolète sont une forme de pouvoir originale qui doit inventer son organisation et son mode d'exercice. La loi du plus fort permet au mieux le succès d'un coup main, pas une domination durable sur une communauté forte de plusieurs milliers d'habitants et politiquement bien structurée.

La thèse de la revanche du *contado* a nourri un autre courant des recherches sur la naissance des seigneuries, celui de la crise des institutions communales. Pour Ovidio Capitani, la question de l'origine du pouvoir seigneurial n'est d'ailleurs qu'un faux problème dérivant d'une interrogation mal formulée sur les crises traversées par le régime communal<sup>48</sup>. Après l'équilibre politique de la commune consulaire, découlant de la domination d'une élite socialement homogène soudée par des pratiques sociales et des valeurs partagées, le second âge communal se serait caractérisé par une extrême fragmentation du pouvoir entre les différentes composantes du corps politique. Dès lors « la commune ne pouvait qu'engendrer

---

<sup>46</sup> Voir par exemple les Malatesta à Cesena : Ian ROBERTSON, « Cesena : governo e società dal sacco dei Brettoni al dominio di Cesare Borgia », dans Augusto VASINA (dir.), *Storia di Cesena*, vol. II : *Il Medioevo*, t. 2 : *Secoli XIV-XV*, Rimini, Ghigi, 1985, p. 5-92, en particulier p. 30-33 (*non vidi*). Référence empruntée à LAW, « Communes and Despots : The Nature of "Diarchy" », dans ID. et PATON (dir.), *Communes and Despots*, *op. cit.*, p. 167-168. John Law remarque qu'à Cesena non plus, « la commune n'a jamais été réduite à une quantité négligeable » (« *the commune never became reduced to a cipher* », *ibid.*, p. 168).

<sup>47</sup> « *Al suo consiglio non suona campane* ». Cité par VARANINI, « Aristocrazie e poteri », dans BORDONE (dir.), *Le aristocrazie*, art. cit., p. 135.

<sup>48</sup> Ovidio CAPITANI, « Dal comune alla signoria », dans *Comuni e signorie : istituzioni, società, lotta per l'egemonia*, Storia d'Italia, vol. IV, Turin, UTET, 1981, p. 137 : « *escludere la trattazione di un problema di origini, come di falsa questione* ».

la seigneurie<sup>49</sup> », l'émergence d'un homme fort ayant « absolutisé » la parcelle de pouvoir détenue par le groupe dont il avait pris la tête permettant *in fine* d'apaiser les tensions violentes d'un système profondément instable<sup>50</sup>. La seigneurie serait l'issue de la lutte des factions.

Des recherches ont avancé que la seigneurie urbaine se serait formée pour répondre à une autre nécessité, celle de contrôler un territoire étendu et fragmenté que la commune ne serait pas parvenue à dominer véritablement. Le regard s'est de nouveau tourné vers le *contado*, vers les liens établis entre la ville et la campagne afin de permettre à la première de régir la seconde<sup>51</sup>. Le pouvoir seigneurial serait une des manifestations de la tendance globale qu'ont, à la fin du Moyen Age, les structures sociales à se rigidifier et les formes de gouvernement à se stabiliser<sup>52</sup>.

### **Originalités d'une forme de pouvoir et expérimentations politiques.**

Les orientations qui viennent d'être brièvement évoquées ont été celles de nombreux travaux dont les résultats ont été fructueux. Cependant, elles nous semblent avoir été tracées en lien avec des conceptions de l'histoire dont notre propre enquête tente de se démarquer par plusieurs aspects.

Etudier les seigneuries dans un lien étroit avec la formation des Etats territoriaux ressort d'une démarche à bien des égards téléologique<sup>53</sup>, au sein de laquelle ce qui a été est d'abord compris à la lumière de ce qui l'a suivi<sup>54</sup>. Moins dépendant des luttes de factions, le pouvoir du seigneur serait plus stable, plus personnalisé, plus centralisé. Il annoncerait les principautés

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>50</sup> D'après l'expression d'Ovidio Capitani, *op. cit.*, p. 141 : « [...] *il potere, nel suo stesso parcellizzarsi, dava alle singole parcelle un carattere di assolutezza* ». Nous soulignons.

<sup>51</sup> CHITTOLINI, « Alcune considerazioni sulla storia politico-istituzionale del tardo medioevo : alle origini degli stati regionali », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, vol. II, 1976, p. 401-419 ; ID., « La crisi delle libertà comunali e le origini dello Stato territoriale », dans ID., *La formazione dello Stato regionale e le istituzioni del contado. Secoli XIV-XV*, Turin, Einaudi, 1979 (1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1970), p. 3-35. Plus récemment, ID., Anthony MOLHO, Pierangelo SCHIERA (dir.), *Origini dello Stato. Processi di formazione statale in Italia fra Medioevo ed età moderna*, Bologne, Il Mulino, 1994.

<sup>52</sup> Giovanni TABACCO, « La storia politica e sociale. Dal tramonto dell'Impero alle prime formazioni di Stati regionali », dans *Storia d'Italia*, vol. II : *Dalla caduta dell'Impero romano al secolo XVIII*, Turin, Einaudi, 1974, p. 240-249.

<sup>53</sup> CROUZET-PAVAN, *Enfers et paradis, op. cit.*, p. 244.

<sup>54</sup> Récemment, Giorgio Chittolini a souligné l'importance de ne pas circonscrire l'étude des seigneuries urbaines à l'intérieur des cadres conceptuels de la « décadence italienne » et de la crise des communes ou de la naissance d'un supposé Etat-moderne. Voir CHITTOLINI, « "Crisi" e "lunga durata" », dans LACCHÈ, LATINI, MARCHETTA et MECCARELLI (dir.), *Penale, giustizia, potere*, 2007, art. cit., p. 146.

ou les monarchies de l'époque moderne, entendues comme constructions territoriales et politiques.

A plusieurs occasions, les seigneuries ont été décrites comme des formes de pouvoir absolu exercé sur une ville et de vastes territoires. Elles ont pu apparaître comme des jalons vers l'absolutisme royal. La différence ne résiderait que dans l'échelle des supposés Etats étudiés, ce qui n'empêcherait nullement l'emploi de l'adjectif « absolu » pour qualifier le pouvoir qui y serait exercé<sup>55</sup>. A ce stade du raisonnement, l'appartenance des espaces dominés à l'une ou l'autre des provinces des Etats pontificaux fait figure de détail. Or, il s'agit d'un non-sens, tant du point de vue juridique que du point de vue de l'exercice du pouvoir. Le pouvoir seigneurial ne trouve pas en lui-même son propre fondement, il reste encadré par des statuts communaux – même lorsqu'il peut les modifier –, par les conditions de l'éventuelle délégation d'autorité obtenue du pape ou de l'empereur – limitée dans le temps ou révocable –, ou encore, dans le cas des dominations les moins formalisées, par la simple existence des deux pouvoirs suprêmes. Il ne s'agit ni de prôner le retour à une approche purement juridique de la seigneurie, ni d'avoir la naïveté de croire que ces limitations endiguent efficacement un pouvoir qui peut être très étendu dans les faits. Mettre en avant ces quelques éléments ne doit nous permettre, à ce point de notre introduction, que de mentionner très brièvement la complexité de l'ordre juridique médiéval<sup>56</sup> et le feuilletage des institutions politiques du temps, afin d'écarter quelques raccourcis conceptuels et les anachronismes faciles.

Par ailleurs, le lien étroit établi entre seigneurie et construction territoriale risque de conduire à réduire la grande variété des expériences seigneuriales à quelques cas parmi les plus visibles. Ceux classiques et bien documentés des Este ou des Gonzague, par exemple, sont parfois considérés comme représentatifs de l'ensemble des seigneuries urbaines. Ces familles ont dirigé un marquisat ou un duché au xv<sup>e</sup> siècle, elles ont gouverné des espaces étendus aux statuts juridiques variés. Les territoires leur ont apporté hommes, ressources ou avantages stratégiques. Ils leur ont permis de figurer parmi les puissances de la péninsule et ont contribué à leur longévité. La multitude des autres seigneuries urbaines a cependant eu un destin bien différent. Durant quelques années seulement, voire quelques décennies, de puissants groupes familiaux se sont trouvés à la tête de leur ville sans que des organisations

---

<sup>55</sup> L'expression « pouvoir absolu » apparaît notamment sous la plume de Giovanni LAZZARONI, *I Trinci di Foligno. Dalla signoria al vicariato apostolico*, Bologne, Forni, 1969 (Biblioteca storica della antica e nuova Italia, 14), p. 28.

<sup>56</sup> Sur cette notion, voir Paolo GROSSI, *L'ordine giuridico medievale*, Rome/Bari, Laterza, 1995.

territoriales complexes soient systématiquement mises sur pied. L'Etat territorial n'est ni la visée première ni la condition d'être de la seigneurie urbaine.

Plus largement, une grande part des travaux cités nous semble sous-tendue par l'idée d'un processus historique de longue durée, à l'intérieur duquel les seigneuries urbaines devraient être intégrées pour être perçues dans toute leur portée historique. Réfléchissant sur le concept d'histoire, Hannah Arendt indique que la notion de processus a joué un rôle croissant dans la démarche historique, à l'image de celui qui lui avait été accordé par les sciences de la nature. Or, poursuit l'auteur, elle est liée à celle de la fabrication, à un « commencement défini et à une fin qui peut être fixée d'avance<sup>57</sup> ». Elle implique soit un projet et une action délibérée des acteurs en vue de l'accomplissement de ce dernier, soit un développement naturel, relativement linéaire et structuré. Elle conduit à la dissociation du concret et du général, de la chose ou de l'événement singuliers et du sens universel, et ce au profit du général et de l'universel<sup>58</sup>. Ensermée dans un processus, la seigneurie urbaine n'est pas étudiée comme une forme nouvelle d'organisation et d'exercice du pouvoir. Lorsqu'elle est placée comme moment conclusif de l'histoire des communes italiennes, elle devient soit l'aboutissement d'une longue dégénérescence à l'issue de laquelle la liberté cède le pas à la tyrannie, soit la solution politique apportée aux contradictions du régime devenues insupportables. Resituée à la naissance des formations politiques de l'époque moderne, elle est prise comme une première manifestation de l'Etat territorial. En simplifiant les choses de façon un peu excessive, on pourrait dire que la seigneurie urbaine apparaît coincée entre la commune et l'Etat moderne. Elle est réduite au statut de maillon dans une chaîne temporelle, à un moment d'un processus plus vaste « qui seul rend significatif tout ce qu'il lui arrive de charrier » et qui acquiert dès lors « un monopole d'universalité et de signification »<sup>59</sup>. De telles orientations ne permettent pas de saisir les modes de fonctionnement des seigneuries urbaines, les expérimentations qu'elles ont tentées, les compromis auxquels elles sont parvenues pour pérenniser un pouvoir en construction.

Bien des travaux évoqués ont accordé leur attention aux structures politiques et sociales liées à la mise en place des seigneuries. La persistance des cadres institutionnels de la commune, les redéfinitions des groupes composant la société urbaine ou les rapports de force

---

<sup>57</sup> Hannah ARENDT, « Le concept d'histoire », dans *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1989 (1<sup>re</sup> éd. : *Between Past and Future : Six Exercises in Political Thought*, Londres, Faber and Faber, 1961), p. 81.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>59</sup> *Ibid.*

entre ces groupes ont été étudiés<sup>60</sup>. Les apports des enquêtes menées dans ces perspectives ont été considérables. Mais une part de l'action des seigneurs, de leurs réalisations et des discours qu'ils ont produits, a été laissée dans l'ombre. Il ne saurait s'agir de suivre une démarche apologétique et de proposer un nouveau catalogue des accomplissements grandioses des régimes seigneuriaux. En revanche, l'urbanisme, les politiques artistiques et culturelles des seigneuries urbaines permettent d'insérer une forme d'action concrète, individuelle ou collective, au sein des structures. Dans la mesure où elle permet d'étudier les choix des acteurs sur les contenus et le médium des messages qu'ils diffusent, la réception et les effets de ces messages ainsi que la mémoire qui en est conservée, le prisme de la commande artistique autorise l'écriture d'une histoire plus incarnée et, nous l'espérons, plus évocatrice des réalités plurielles et vécues de la période étudiée<sup>61</sup>.

\*

\* \*

Comme le fait remarquer Gian Maria Varanini, l'opposition entre commune et seigneurie doit être dédramatisée<sup>62</sup>. Il s'agit de deux idéaux-types présentant en réalité des modes de fonctionnement communs et requérant tous deux le consentement du corps politique<sup>63</sup>. Les images peintes ou sculptées commandées par les seigneurs contribuent à l'élaboration de ce consentement. Porteuses de messages pluriels et parfois contradictoires, elles parviennent à mettre en avant la continuité des institutions anciennes aussi bien que la nature personnelle du nouveau pouvoir.

---

<sup>60</sup> Le terme de « structure » est entendu ici au sens d'« organisation » et de « rapports assez fixes entre réalités et masses sociales », sans qu'il faille nécessairement l'inscrire dans la longue durée braudelienne. Voir la définition que Fernand Braudel donne de la notion dans « Histoire et Sciences sociales. La longue durée », dans ses *Ecrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969 (1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1958), p. 50-51. Pour une présentation générale du courant : Krzysztof POMIAN, « L'histoire des structures », dans Jacques LE GOFF, Roger CHARTIER et Jacques REVEL (dir.), *La Nouvelle histoire*, Paris, Retz/CEPL, 1978, p. 528-553.

<sup>61</sup> Nous pensons ici à la mise en garde de Paul Ricœur contre « la prétention de dissoudre l'histoire dans une combinaison logique ou algébrique, au nom de la corrélation entre processus et système », prétention à laquelle « l'histoire a dû faire face dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, comme si le structuralisme avait déposé sur le visage de l'historiographie un perfide baiser de mort ». Paul RICŒUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 199.

<sup>62</sup> VARANINI, « Aristocrazie e poteri », dans BORDONE (dir.), *Le aristocrazie dai signori rurali al patriziato*, art. cit., p. 137.

<sup>63</sup> ID., « Francesco Petrarca e i Da Carrara, signori di Padova », dans *Petrarca politico*, actes du colloque (Rome-Arezzo, 19-20 mars 2004) organisé par le « Comitato nazionale VII centenario della nascita di Francesco Petrarca », Rome, ISIME, 2006 (Nuovi studi storici, 70), p. 84 (*non vidi*). Passage cité par CHITTOLINI, « “Crisi” e “lunga durata” », dans LACCHÈ, LATINI, MARCHETTA et MECCARELLI (dir.), *Penale, giustizia, potere*, art. cit., note 44, p. 146.

## La commande artistique, élément constitutif d'un processus de légitimation en actes

Il ne suffit pas de construire en images un discours articulant savamment différents registres politiques, de présenter une nouvelle conception du pouvoir à partir d'allégories érudites ou de scènes narratives plus ou moins connues, pour convaincre et persuader une population du bien fondé de son pouvoir.

La légitimation du pouvoir seigneurial a été évoquée jusqu'à présent de façon abstraite, sous son aspect juridique et formel. Dès lors qu'il est énoncé, le droit produit de l'effet. Les concessions de charges et les délégations d'autorité ne peuvent que faciliter l'acceptation d'une domination. Néanmoins, le pouvoir ne vaut que s'il est exercé et c'est dans son exercice même qu'il trouve sa légitimité. Cette dernière doit être comprise dans son épaisseur, non seulement comme l'état de ce qui est fondé sur le droit et sur la loi, mais aussi comme la qualité de ce qui est conforme à l'équité et au droit naturel, et plus largement encore, suivant une définition volontairement circulaire, comme la qualité de ce qui est accepté et reconnu comme légitime. Pour prendre tout son sens, la légitimité du pouvoir seigneurial doit se construire en actes<sup>64</sup>, lors des délibérations avec les conseils, où le maître de la ville peut être accompagné par des parents, lors de l'administration de la justice, lors des entreprises de pacification interne, lors des opérations de conquête territoriale ou de défense du *contado*<sup>65</sup>. La seigneurie est perçue et évaluée par la communauté qu'elle dirige à l'aune de l'ensemble de ces éléments. Les apports de ces derniers sont cumulatifs, ils s'ajoutent les uns aux autres, s'entrelacent en un manteau protecteur dont les pans retombent sur les membres de la famille. La transmission du pouvoir entre les hommes d'un même sang en est facilitée. Sans cesse, le nouveau ordre politique doit montrer sa capacité à administrer la ville, à en garantir la cohésion et la stabilité, à en défendre la prospérité, à en promouvoir l'honneur. En

---

<sup>64</sup> Selon l'expression de Giovanni Tabacco : « *un processo graduale di legittimazione effettiva* », tirée de « L'Italia delle signorie », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., p. 11. La conception de l'histoire comme processus ayant été écartée un peu auparavant, il nous faut préciser l'acception qui est retenue ici. Hannah Arendt rejette la notion de processus dans la mesure où celle-ci est importée des sciences de la nature vers les sciences de l'homme. Le processus est alors, suivant la définition du *Nouveau Petit Robert*, « une suite ordonnée d'opérations aboutissant à un résultat », c'est-à-dire qu'il s'inscrit dans une perspective évolutionniste linéaire, celle d'une succession de faits obéissant à un principe causal et orientés vers un hypothétique progrès. Pour notre propos, de façon plus lâche, le terme est entendu comme un ensemble de phénomènes pouvant agir les uns avec les autres, contribuant de façon directe ou indirecte à la construction ou au fonctionnement de la seigneurie, et dont les effets ne sont pas nécessairement identiques lorsque ces phénomènes se répètent au cours du temps.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

un mot, il doit reprendre à son compte puis mettre en œuvre le programme du Bien Commun que la commune a précédemment établi et grâce auquel elle a justifié son existence<sup>66</sup>.

Une des composantes de ce programme est l'action en faveur de la beauté de la ville. Motivant leurs décisions de mener de nouveaux chantiers dans l'espace urbain ou à l'intérieur des palais publics, les autorités communales ont mis en avant la « *pulchritudo* » et le « *decus* » de la cité<sup>67</sup>. Elles ont affirmé la nécessité esthétique du politique et investi dans le beau. Les considérations pratiques d'hygiène, de bonne circulation, d'ordre public ou de rationalité économique n'orientent pas à elles seules les interventions par laquelle les rues sont rectifiées, les places dégagées, les édifices reconstruits. L'action publique est aussi, selon les termes d'Elisabeth Crouzet-Pavan, « légitimée par la quête, plus sacrée encore que politique, d'une ville idéale ». Elle se veut « œuvre d'harmonie et de beauté : une beauté qui est d'abord synonyme d'ordre, de distribution claire des fonctions et des activités, mais qui se confond plus généralement avec un nouveau rapport à l'espace »<sup>68</sup>. L'harmonie des grands espaces publics, leur beauté comme celle des constructions qui les dessinent et les animent, la décoration peinte ou sculptée qui s'y déploie, en tant que telle et avant même l'interprétation de son contenu, sont porteurs d'une idéologie. S'ils contribuent à accroître l'honneur de la communauté civique dans le monde de compétition permanente qui est celui des villes italiennes, ces éléments traduisent encore la participation des dirigeants à l'ordre terrestre que Dieu a voulu. Le beau est une des voies par lesquelles la Jérusalem terrestre peut se rapprocher de la Jérusalem céleste.

A bien des égards, ces conceptions et ces pratiques se retrouvent sans solution de continuité au cœur de l'action seigneuriale. L'aménagement et la protection de l'espace public, l'ornementation et l'entretien des palais communaux, l'enrichissement des édifices religieux se poursuivent. Ils ont la même fonction légitimatrice. Les mêmes répertoires iconographiques, les mêmes techniques, peinture murale à fresque et à sec, peinture sur panneau, sont utilisés. Les polyptyques dorés commandés par les Trinci ou les Chiavelli présentent des caractéristiques formelles comparables à ceux commandés par les communes, les corporations, ou les membres de l'élite marchande des villes voisines. Comment pourrait-il vraiment en être autrement ? Des variantes peuvent apparaître, ce sont parfois des

---

<sup>66</sup> ZORZI, « Bien Commun et conflits politiques dans l'Italie communale », dans Elodie LECUPPRE-DESJARDIN et Anne-Laure VAN BRUAENE (dir.), « *De Bono Communi* ». *The Discourse and Practice of the Common Good in the European City (13<sup>th</sup>-16<sup>th</sup> c.)*, Turnhout, Brepols, 2010 (Studies in European Urban History (1100-1800), 22), p. 286-288.

<sup>67</sup> Voir les remarques formulées sur ce sujet dès 1944, à partir du cas siennois, par Helene WIERUSZOWSKI « Art and the Commune in the Time of Dante », *Speculum. A Journal of Medieval Studies*, vol. XIX, n° 1, janvier 1944, p. 31-33.

<sup>68</sup> CROUZET-PAVAN, *Les villes vivantes*, op. cit., p. 155.

innovations, voire des ruptures. Mais elles ne se manifestent pas seules, la permanence du pouvoir et la stabilité de la cité qui sont affichées simultanément viennent les contrebalancer dans un fragile jeu d'équilibre. Des messages se superposent aux précédents, s'ajoutent à eux, les brouillent, modifient leur signification mais ne les font pas disparaître.

### **L'« art de cour », une notion peu adaptée à l'étude des seigneureries urbaines**

Les explications qui associaient étroitement un style artistique ou un type d'œuvre d'art à un commanditaire, à son milieu social, à ses supposées idéologie ou mentalités, n'ont plus, ou ne devraient plus avoir, cours. Federick Antal avait proposé l'une des formalisations les plus abouties de ce courant avec son étude sur la peinture florentine du XIV<sup>e</sup> et du début du XV<sup>e</sup> siècles. A l'intérieur du cadre conceptuel marxiste et déterministe qui était le sien, l'auteur lisait les évolutions de la production picturale de la cité toscane comme le reflet de la succession au pouvoir des différentes composantes de la classe bourgeoise. Un accent réaliste ou émotionnel s'affirmant dans un groupe de peintres à un moment donné, une tendance archaïsante, une recherche de l'émotion ne pouvaient être que la conséquence d'une évolution de la stratification sociale, la traduction de la montée en puissance d'un « secteur médian de la bourgeoisie », plus « populaire »<sup>69</sup>.

Une forme de raisonnement similaire est implicitement à l'œuvre lorsque l'art produit dans les cours seigneuriales de l'Italie septentrionale est opposé schématiquement à celui des « républiques » du centre, de la Toscane en particulier puisque c'est elle qui est le plus étudiée. Les commandes des Visconti, des della Scala, des da Carrara, des Este ou des Gonzague – de ceux sur qui se focalise habituellement l'attention – se caractériseraient par une iconographie chevaleresque et courtoise, de batailles et de tournois, de chasses et de jeux amoureux. Nécessairement, comme doit l'être tout ce qui touche à une vraie vie de cours, le mode de représentation serait fastueux, le style à la fois vif et élégant<sup>70</sup>. Il ne s'agit pas pour

---

<sup>69</sup> Frederick ANTAL, *La pittura fiorentina e il suo ambiente sociale nel Trecento e nel primo Quattrocento*, Turin, Einaudi, 1960 (1<sup>re</sup> éd. : *Florentine Painting and its Social Background : the Bourgeois Republic before Cosimo de' Medici's Advent to Power (Fourteenth and Early Fifteenth Centuries)*, Londres, P. Kegan 1947), par ex. p. 195 et p. 269 pour quelques formulations explicitant clairement la grille de lecture. Sur l'auteur, voir la notice « Antal, Frederick (Frigyes) », dans Lee SORENSEN (dir.), *Dictionary of Art Historians. A Biographical Dictionary of Historic Scholars, Museum Professionals and Academic Historians of Arts*, dictionnaire électronique, URL : <http://www.dictionarofarthistorians.org/antalf.htm> Consulté le 20 juillet 2012. Pour une critique précoce du déterminisme de Antal, voir le compte-rendu de l'ouvrage par Millard MEISS dans les « Book Reviews » de *The Art Bulletin*, vol. XXXI, n° 2, juin 1949, p. 143-150.

<sup>70</sup> Julius VON SCHLOSSER, *L'arte di corte nel secolo XIV*, éd. Gian Lorenzo MELLINI, Pise, Edizioni di Comunità, 1965 (1<sup>re</sup> éd. : « Ein veronesisches Bilderbuch und die höfische Kunst des XIV. Jahrhunderts », *Jahrbuch der*

nous de prétendre qu'il n'existe pas de réelle différence entre les fresques réalisées pour Francesco il Vecchio da Carrara et celles du palais de la commune de Sienne. Chaque forme de pouvoir construit une image de lui-même qui lui est propre, chaque message politique s'énonce suivant une mise en représentation particulière, à partir de différents éléments symboliques<sup>71</sup>. Cependant, dans le domaine des arts visuels et de l'urbanisme comme dans celui des rituels urbains, cette mise en scène s'opère à partir d'un ensemble de formes et de thèmes partagés. La diffusion de ces derniers est une des conditions de leur efficacité à l'intérieur du monde des villes. Ce sont avant tout les combinaisons sans cesse recommencées de ces formes et de ces thèmes en vue de l'élaboration de nouveaux messages qui retiendront notre attention.

Il faut le redire, l'association d'un certain style, défini avec peu de clarté conceptuelle, avec un groupe social ou un type de gouvernement repose sur des catégories socio-politiques inutilement rigides ou artificielles. La réutilisation du couple antinomique commune-seigneurie pour tenter d'éclairer des formes de production littéraire et artistique illustre bien les limites de la démarche qui y a recours. Au fond, cette dernière aboutit surtout à montrer que l'art de cour, que l'on caractérise à partir des supposés valeurs et mode de vie du milieu à l'intérieur duquel il s'épanouit, est bien le reflet des valeurs et du mode de vie que l'on a prêtés audit milieu.

Un dernier point peut être souligné à ce sujet. La notion d'art de cour eût-elle une définition rigoureuse et une véritable portée heuristique concernant l'étude des seigneuries des Este ou des Gonzague, elle n'en serait pas pour autant transposable *mutatis mutandis* à celle des seigneuries urbaines d'Italie centrale. La possession d'un titre de comte, de marquis ou de duc ne conduit pas à la disparition des instances représentatives de la commune mais elle provoque de profonds rééquilibres institutionnels et entraîne une nouvelle mutation du pouvoir seigneurial. En quittant les seigneuries de la plaine padane pour celles des Marches ou de l'Ombrie, on n'opère pas seulement un changement d'échelle. Les formes du pouvoir personnel changent aussi, et avec elles son image. Décidemment, il ne suffit plus de dire que la production artistique de la cour des Trinci ou des Varano est somptueuse, qu'elle exalte la « conscience civique, la munificence souveraine, la courtoisie, la piété religieuse » des maîtres des lieux<sup>72</sup>.

---

*kunsthistorischen Sammlungen der allerhöchsten Kaiserhauses*, t. XVI, 1895, p. 144-230) (Raccolta Pisana di saggi e studi, 15), en particulier p. 50 et p. 78.

<sup>71</sup> CROUZET-PAVAN, *Les villes vivantes*, *op. cit.*, p. 159.

<sup>72</sup> FALOCI PULIGNANI, « *Le arti e le lettere* », *ASMU*, vol. IV, 1888, art. cit., p. 117. Le cadre de cette étude est très daté, ce que l'on ne saurait reprocher à un texte écrit il y a près de cent vingt-cinq ans. L'article du grand

La peinture ne reflète pas plus les valeurs morales d'une société que les théories politiques que cette dernière a formalisées avant la réalisation de l'image. Elle n'illustre pas de notions abstraites, elle est un acte de communication qui dépasse le programme initial et les intentions du commanditaire et de l'artiste. Pour reprendre la formule de Pierre Francastel, la peinture est une « pensée figurative » où s'élabore, dans l'œuvre d'art elle-même, un message original<sup>73</sup>. La commande artistique seigneuriale permet au nouveau pouvoir de se mettre en scène et ce faisant contribue à sa construction. Elle le met en forme dans la représentation qu'elle en donne, elle informe de sa complexité et de ses contradictions<sup>74</sup>. C'est ainsi que les grands cycles de fresque peuvent offrir plusieurs lectures, affirmant la personnalisation du pouvoir et l'appartenance du dirigeant aux institutions communales, proclamant les vertus individuelles et la continuité dynastique, exaltant la puissance du maître de la ville et son engagement au service de la communauté civique.

---

érudit de Foligno reste une contribution pionnière qui a précocement, et non sans orgueil civique, attiré l'attention sur la production artistique et culturelle des centres mineurs d'Italie centrale. Il a notamment mis en lumière la grande diversité des domaines des œuvres réalisées (littérature, architecture, peinture ou orfèvrerie).

<sup>73</sup> Pierre FRANCASTEL, *La figure et le lieu. L'ordre visuel du Quattrocento*, Œuvres, vol. III, Paris, Denoël/Gonthier, 1980 (Coll. Grand format médiations) (1<sup>re</sup> éd. : Paris, Gallimard, 1967), p. 16.

<sup>74</sup> Daniel ARASSE, « L'art et l'illustration du pouvoir », dans *Culture et idéologie dans la genèse de l'Etat moderne*, actes de la table ronde, (Rome, 15-17 octobre 1984), Rome, EFR, 1985 (Coll. de l'EFR, 82), p. 233.

## **Chapitre 2 : Une étude comparée des seigneuries des Trinci, des Chiavelli et des da Varano. Les sources textuelles et leur exploitation.**

Le mouvement de personnalisation et de captation du pouvoir politique à l'intérieur d'un groupe familial parcourt la majorité des communes de l'Italie centro-septentrionale à la fin du Moyen Age. Longtemps, son étude s'est soit focalisée sur quelques cas saillants proposés comme représentatifs d'un phénomène plus général, soit limitée à des monographies locales coupées de l'histoire du reste de la péninsule. Le cadre que nous avons défini permet d'explorer une autre voie. Il nous conduit à proposer des interprétations de la seigneurie urbaine ancrées dans la réalité politique de deux provinces voisines des Etats pontificaux mais non nécessairement particulières ou restreintes à cette réalité. En dépit de l'aire géographique réduite qui est la nôtre et de séquences chronologiques parfois resserrées, nous espérons qu'une partie des explications avancées puisse contribuer à une meilleure compréhension du long moment de l'histoire des seigneuries. Si l'adoption d'une démarche comparatiste correspond bien à cette visée, elle a en outre été imposée par les sources disponibles. Avant d'aborder ce point, il nous faut apporter quelques précisions sur la façon dont nous entendons le terme de comparaison.

### **Quelques remarques autour de la comparaison et du modèle.**

Au sens large, la comparaison conduit à établir l'ensemble des différences et des ressemblances entre plusieurs objets afin de mieux les comprendre<sup>1</sup>. Il ne s'agit pas pour nous de traiter séparément chacune des trois seigneuries afin d'établir le relevé de ce qui distingue ou rapproche chacune d'elles des deux autres. Une telle énumération s'approcherait du catalogue et apprendrait peu. Elle pétrifierait les oppositions, exagérerait l'importance de différences formelles, négligerait les relations entre les trois villes, transformerait une évolution dynamique, avec ses accélérations et ses involutions, en une succession de points distincts<sup>2</sup>. Au mieux, elle aboutirait à une tentative de typologie des seigneuries urbaines à partir de trois cas supposément représentatifs. L'essai de classification qui en résulterait serait

---

<sup>1</sup> Pour une première approche de la question et un aperçu bibliographique, voir Elise JULIEN, « Le comparatisme en histoire. Rappels historiographiques et approches méthodologiques », *Hypothèses*, 2004/1, p. 191-201.

<sup>2</sup> Pour certains des problèmes que pose le comparatisme, voir Michel ESPAGNE, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, vol. 17, 1994, p. 112-121.

à la fois trop rigide pour rendre compte des pratiques communes de l'exercice du pouvoir et trop fragile pour être fiable en raison de l'état de la documentation.

Le point de vue comparatiste que nous adoptons ne vise pas non plus à dégager un invariant dissimulé sous la pluralité des phénomènes, qui serait scandé par une succession de séquences ordonnées. Même limité dans un temps et dans un espace déterminés, il n'y a pas d'archétype, de modèle ontologique de la seigneurie urbaine dont chaque ville offrirait une manifestation imparfaite. Pas plus qu'il n'y a de prototype dont chaque régime serait une déclinaison<sup>3</sup>. Quel que soit le principe qu'il adopte, un raisonnement centré sur un modèle unique nous semble se heurter aux mêmes obstacles que la démarche typologique. Ce qui n'implique pas qu'il n'y ait que des expériences singulières, irréductibles les unes aux autres, ni qu'il faille renoncer à tenter de comprendre un phénomène aussi important dans sa globalité, sans prétendre l'épuiser. La comparaison permet de mettre en lumière un ensemble de pratiques communes aux trois seigneuries, dans l'accession au pouvoir comme dans l'exercice et l'autoreprésentation légitimatrice de ce dernier. Il y a bien une forme commune du pouvoir seigneurial, susceptible de varier selon les contextes sociaux, économiques et politiques de chaque ville, mais caractérisée par une même conception du pouvoir, un pouvoir qui se tient et se conserve au sein d'une même famille, qui ne se partage plus<sup>4</sup>. La seigneurie se développe à l'intérieur d'une communauté civique fortement structurée et en partie organisée autour de la commune, elle se construit par rapport à cette communauté. L'art est un des moyens de cette relation et c'est sur lui que porte notre attention.

### **Le destin tumultueux des seigneuries et de leurs archives.**

Pour notre étude, la comparaison procède autant d'un choix heuristique que d'une nécessité imposée par l'état fragmentaire des sources textuelles<sup>5</sup>. Le constat est ancien. En 1986, Mario Sensi voyait là le principal obstacle à l'étude de la seigneurie de Foligno. Il déplorait

la perte des archives de la maison Trinci et [...] le fait que les documents nécessaires à la reconstitution des entreprises des seigneurs de Foligno so[ie]nt dispersés dans de trop

---

<sup>3</sup> Voir les remarques d'Yves LABBE, « Réflexions philosophiques sur la comparaison », dans François BËSPFLUG et Françoise DUNAND (dir.), *Le comparatisme en histoire des religions*, actes du colloque (Strasbourg, 18-20 septembre 1996), Paris, Editions du Cerf, 1997, p. 38-42.

<sup>4</sup> CROUZET-PAVAN, *Enfers et paradis*, op. cit., p. 245.

<sup>5</sup> C'est une des caractéristiques que Paul Veyne reconnaît à l'histoire comparée (cette dernière concernant la mise en relation d'objets appartenant à des espaces et des temporalités éloignés les uns des autres, à la différence de notre sujet d'étude). Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1971, p. 170-171.

nombreux fonds d'archives ; et [, poursuivait-il], même lorsqu'elles nous sont parvenues, ces archives sont définitivement lacunaires.<sup>6</sup>

La situation n'est qu'à peine meilleure concernant les Chiavelli, elle est sans doute pire au sujet des da Varano. Les multiples bribes documentaires recueillies durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle par Bernardino Feliciangeli à Camerino donnent un net aperçu du degré de dispersion des documents pouvant servir à l'histoire des seigneurs du lieu. L'historien recopiait ces fragments au gré de ses déplacements, à l'*Archivio di Stato* de Rome et aux Archives secrètes du Vatican notamment, ou les recevait par les lettres d'amis savants avec lesquels il entretenait des relations à travers toute l'Italie, de Naples à Modène. Des centaines de petites notes griffonnées sur des feuilles de calepin ou des cartes postales ont ainsi été réunies avant d'être léguées à la bibliothèque communale de Camerino. Elles devaient idéalement servir de base à la reconstitution d'un vaste fonds d'archives da Varano dans la propre cité de ces derniers mais ce projet titanesque est demeuré sans suite. Les notes réunies sont restées quant à elles peu exploitées<sup>7</sup>.

A première vue donc, la situation documentaire se prête peu à la comparaison. Ce qui est valable pour les sources textuelles l'est tout autant pour les sources iconographiques que nous présenterons dans notre prochain chapitre. La quasi-totalité de ce qui a été l'importante production documentaire de la période seigneuriale a bel et bien disparu. Il reste quelques pièces disparates ressortant de l'une ou de l'autre des catégories de documents produits, livres de comptes, registres de délibération ou recueil de lettres patentes. Cependant, la documentation conservée pour les Trinci n'offre aucun équivalent aux fragments de la comptabilité de Chiavello Chiavelli autour de 1400<sup>8</sup>. Si Foligno possède aujourd'hui un registre des délibérations de la commune datant de la seigneurie de Corrado III (1425-1433)<sup>9</sup>, les recueils du même type ont disparu pour la domination seigneuriale de Fabriano. A Camerino, il existe à notre connaissance, pour la période, un seul volume de *Riformanze*, qui concerne l'année 1404<sup>10</sup>. Ces documents mettent en lumière un aspect du fonctionnement de la seigneurie et de l'histoire de la ville, pendant quelques mois, voire quelques années, mais le plus souvent, d'un régime à l'autre, ces brèves séquences chronologiques ne se recouvrent

---

<sup>6</sup> Mario SENSI, « I Trinci tra storia, storiografia ed erudizione », dans *Signorie in Umbria, op. cit.*, vol. I, p. 172 : « [la] perdita dell'archivio di Casa Trinci e [il] fatto che i documenti utili per la ricostruzione delle vicende dei signori di Foligno sono disseminati in fin troppo archivi ; e, comunque, quanto a noi pervenuto è decisamente lacunoso ».

<sup>7</sup> Elles sont du reste d'utilisation délicate, les indications de localisation des pièces citées étant parfois peu lisibles, voire incomplètes.

<sup>8</sup> Voir *infra*, note 34.

<sup>9</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24.

<sup>10</sup> Voir *infra*, note 56.

pas. Dès lors, ce ne sont pas les différentes pièces d'archives issues du milieu seigneurial et leurs contenus singuliers qui peuvent comparés. Mis en relation les uns avec les autres puis avec d'autres archives du temps, réinsérés dans les pratiques documentaires d'alors et dans le monde des villes italiennes, les fragments s'éclairent mutuellement et permettent d'évoquer des pans entiers d'une histoire disparue.

Le problème de la conservation de la documentation n'est pas propre à l'historiographie des seigneuries urbaines. Très importantes pour la période médiévale dans son ensemble, les pertes et les destructions d'archives ont ponctué les époques au gré des catastrophes et des accidents. Elles sont cependant particulièrement fortes pour les villes de faible ou de moyenne importance et ont été aggravées du temps même des seigneuries par la forte instabilité de ces régimes<sup>11</sup>.

Les révoltes et la succession parfois très rapide des groupes rivaux au pouvoir entraînent pillages et dévastations aux dépens des vaincus. Les interventions extérieures visant à chasser une famille du pouvoir ont les mêmes suites, ces mises à sac que les chroniques du temps rapportent comme autant de passages obligés<sup>12</sup>. Après quoi, les seigneurs déchus peuvent subir une *damnatio memoriae* systématique, comme à Foligno ou à Fabriano. Les emblèmes des Trinci et des Chiavelli sculptés dans la pierre, apposés sur de nombreux édifices civils et religieux à travers la ville, ont été méthodiquement recherchés et détruits<sup>13</sup>. Dans la cité ombrienne, les armes de la famille seigneuriale qui flanquaient le portail de l'église de San Giacomo, sur la façade principale, ont été martelées<sup>14</sup>. Brisées, outragées et laissées en place, elles ont longtemps matérialisé la ruine des anciens maîtres. Au dessus des portes, sur les murailles civiques, les signes héraldiques des dirigeants chassés ont été supprimés<sup>15</sup>. Les officiers de la papauté qui reprennent en main Foligno au lendemain de

---

<sup>11</sup> MAIRE VIGUEUR, *Comuni e signorie in Umbria, Marche e Lazio*, op. cit., p. 558-561.

<sup>12</sup> En 1439, l'entrée dans la ville des armées pontificales du cardinal Vitelleschi met un terme définitif à la seigneurie des Trinci. Un *miles* de la voisine Spolète, podestat de Florence en 1438, note ainsi dans sa chronique qu'après avoir pénétré dans la ville les soldats trouvèrent les filles et la belle-fille du seigneur « dans une des chambres du palais de Corrado et, dépourvus de toute humanité, ils dépouillèrent de tout les femmes et les jeunes filles, puis livrèrent encore l'entière maison de Corrado au pillage ». *Commentarium Thomae Martani*, dans Achille SANZI (éd.), *Documenti storici inediti, in sussidio allo studio delle memorie umbre*, 1<sup>re</sup> partie, Foligno, P. Sgariglia, 1879, p. 191 : « [...] filiae et nurus inventae fuerunt per pedites illos, qui intraverunt civitatem Fulginei in quadam camera in domo ipsius Corradi, et sine humanitate aliqua illas mulieres et puellas spoliauerunt omni, ac etiam universam domum ipsius Corradi spoliauerunt [...] ».

<sup>13</sup> Alessandro TRINCI, « Gli stemmi superstiti di casa Trinci », dans *Signorie in Umbria*, op. cit., vol. II, p. 561-562.

<sup>14</sup> Vladimiro CRUCIANI, *La Chiesa e il convento di San Giacomo a Foligno. "In itinere Sancti Iacobi"*, Foligno, Orfini Numeister, 2005, p. 59 et doc. 3, p. 79.

<sup>15</sup> Andrea di Cagno, peintre de Foligno, réalise pour les prieurs du Peuple « *plura laboreria et picturas ad portas civitatis Fulginei, in domibus olim Corradi de Trinciis et in palatio residentie dominorum Priorum populi dictie civitatis* ». Etant donné les emplacements cités, il est tout à fait vraisemblable que le travail ait consisté à recouvrir des emblèmes des Trinci. Voir le compte-rendu de la supplique dans les *Riformanze* de la commune,

la chute de Corrado III, en 1439, ont eux aussi eu à cœur d'effacer les traces de l'ancienne domination. Dans le palais Trinci où loge le représentant du pape à partir de 1443, une partie des fresques est recouverte par des emblèmes pontificaux<sup>16</sup>.

La démolition des symboles seigneuriaux s'accompagne de la destruction d'archives familiales qui peuvent être étroitement liées à celles de la ville en raison du fonctionnement des institutions. Chef de la commune, le seigneur influe sur ses conseils et sur son administration. Les documents conservés dans sa résidence familiale disparaissent dans la tourmente des saccages qui accompagnent sa défaite, tandis qu'ailleurs d'autres fonds peuvent être l'objet d'attaques ciblées. En 1435, une conjuration se solde par l'extermination des principaux membres masculins de la famille Chiavelli. Un récit détaillé de la fin du xv<sup>e</sup> ou du début du xvi<sup>e</sup> siècle rapporte sans surprise que « *furono robbate la case dei signori* » mais précise qu'auparavant le tumulte (« *rumore* ») avait conduit aux incendies des bureaux de la gabelle et de la chancellerie de ser Ambrogio, dans le palais des prieurs<sup>17</sup>. Le tyrannicide s'est accompagné d'émeutes qui ont attaqué les différents organes du pouvoir urbain, tout au moins ceux considérés comme les plus oppressifs ou les plus liés à la famille visée. Mais les destructions d'archives, des droits et des privilèges seigneuriaux, ne se produisent pas seulement durant les troubles, dans la fièvre du moment. Elles sont encore le produit d'une action réfléchie car elles contribuent à saper les revendications des membres survivants des familles seigneuriales qui feraient valoir leurs droits sur des biens saisis ou accaparés, voire sur la ville elle-même dont ils revendiqueraient de nouveau le gouvernement en vertu des concessions faites à leurs ascendants. La disparition de la documentation permet sans doute, encore, que s'estompe opportunément la mémoire de l'implication de nombreux membres de l'élite locale aux côtés des dirigeants que leur chute conduit désormais de qualifier de tyrans.

Les modalités de conservation des archives contribuent à expliquer la disparition de pans entiers de la documentation. A Camerino, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, Giulio Cesare da Varano envoie des notaires dans les archives de la ville pour en extraire des documents. Le travail est effectué « *in pubblico archivio magnifice civitatis Camerini* », où, précise un des actes

---

publié par Adamo ROSSI, « I pittori di Foligno nel secolo d'oro delle arti italiane. Testimonianze autentiche raccolte ed ordinate », *Giornale di erudizione artistica*, vol. I, fasc. 9, septembre 1872, doc. II, p. 293-294. Michele Faloci Pulignani fait référence à ce passage, qu'il interprète de la même manière que nous lorsqu'il affirme que les armes des seigneurs déchus sont déjà effacées à travers la ville en 1446 (FALOCI PULIGNANI, « Le arti e le lettere », *ASMU*, vol. IV, 1888, art. cit., p. 133.

<sup>16</sup> Laura TEZA, « La decorazione di Palazzo Trinci nel XV e XVI secolo », dans Giordana BENAZZI et Francesco Federico MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci di Foligno*, Pérouse, Quattroemme, 2001, p. 537.

<sup>17</sup> Romualdo SASSI (éd.), « Un' antica narrazione inedita dell'eccidio dei Chiavelli », *Studia Picena*, vol. VIII, 1932, p. 221-233 (consulté en tiré à part, passage cité p. 11). Le texte édité mentionne également l'incendie de la « *nobbola* », que nous ne sommes pas parvenu à identifier.

authentiques produits à l'issue de l'enquête, « *reposita sunt iura dicte magnifice civitatis et domus inclite et excelse dominorum de Varano* »<sup>18</sup>. Nous ignorons si un principe de conservation comparable était en vigueur à Fabriano ou à Foligno mais cet exemple aide à comprendre comment les pertes ont pu concerner précocement et conjointement les productions documentaires des différents détenteurs du pouvoir. Dans les trois villes étudiées, la documentation communale fait presque complètement défaut. Les troubles liés à l'effondrement des régimes personnels en sont visiblement la cause principale puisqu'à Foligno comme à Fabriano, à de rares exceptions sur lesquelles nous reviendrons, les délibérations communales ne sont conservées qu'à partir du lendemain de la chute des seigneurs. Pour la ville des Chiavelli, la série des *Riformanze* débute le 2 juin 1435<sup>19</sup>, soit huit jours après le massacre de Tommaso et des siens.

Ces destructions n'interviennent pas qu'au moment de l'effondrement définitif du régime. L'histoire des familles dominantes de Camerino, de Fabriano et de Foligno est mouvementée, bien plus sans doute que ce que l'historiographie a pu le présenter à la suite des monographies érudites du début de l'époque moderne. Avant d'instaurer plus fermement leur pouvoir, pour quelques décennies, les Chiavelli ont subi à plusieurs reprises l'exil et la confiscation de leurs biens. A Foligno, en 1377, Trincia Trinci est défenestré au cours d'une révolte qui voit triompher une faction rivale<sup>20</sup>. L'éclipse est de courte durée et quelques semaines plus tard, Corrado II, frère de Trincia, reprend le contrôle de la cité. L'épisode n'en a pas moins été violent. Selon une chronique siennoise contemporaine, une fois leur forfait accompli, les meurtriers du seigneur « se précipitèrent à sa demeure, y tuèrent deux de ses fils et mirent le palais à sac »<sup>21</sup>. L'histoire des da Varano est elle aussi ponctuée de séquences de ce type. A la mort de Rodolfo II, en 1385, une lutte farouche oppose les fils de son frère défunt, Venanzio, à Gentile III, un autre de ses frères appuyé par son propre aîné, Rodolfo III. Ceux-ci chassent ceux-là de la ville et les excluent du pouvoir, non sans accaparer leurs biens. L'épisode a laissé des traces dans les archives, il est en outre raconté par le notaire-chroniqueur de Fermo, Antonio di Nicolò, qui rapporte que « [Gentile III et Rodolfo] expulsèrent Gentile et Berardo, les fils du seigneur Berardo [*sic, pour Venanzio*] de Camerino,

<sup>18</sup> ASPa, *feudi e comunità*, reg. 19 (désormais ASPa, *codice varanesco*), par exemple fol. 245r.

<sup>19</sup> Dans la section *Cancelleria* de l'*Archivio storico comunale*.

<sup>20</sup> Pour l'analyse de l'épisode et le contexte de luttes de factions, voir MAIRE VIGUEUR, « Le rivolte cittadine », dans BOURIN, CHERUBINI et PINTO *Rivolte urbane e rivolte contadine*, art. cit., p. 357.

<sup>21</sup> *Cronaca senese di Donato di Neri e di suo figlio Neri*, éd. Giosue CARDUCCI, Vittorio FIORINI et Pietro FEDELE, dans *Cronache senesi*, éd. Fabio IACOMETTI et Alessandro LISINI, *RIS*<sup>2</sup>, t. XV, 6<sup>e</sup> partie, 1934, p. 668 : « *a furore uccisero [miser Trinci], e corsero a le case e uccisero due suoi figliuoli e robaro in tutto.* »

mirent le feu à leurs maisons et leur firent la guerre »<sup>22</sup>. Une cinquantaine d'années plus tard, les héritiers de Rodolfo III sont à leur tour affaiblis par des dissensions internes et la progression de Francesco Sforza dans la Marche d'Ancône. Ils subissent un important revers de fortune. Après la mort de ses deux demi-frères à laquelle il a activement contribué, puis celle de son frère Berardo III dont il était l'allié, Gentilpandolfo da Varano est renversé par un soulèvement à l'intérieur même de Camerino, en octobre 1434. Il est décapité avec plusieurs de ses fils et de ses neveux<sup>23</sup>. Un gouvernement des Arts est mis en place et il est plus que probable que les propriétés des seigneurs aient subi le même sort que celles des Chiavelli et des Trinci.

L'histoire agitée des familles seigneuriales, les révoltes qu'elles affrontent et les chutes brutales qu'elles connaissent expliquent la disparition d'une large part de leurs archives, ce que la suite des péripéties des seigneurs de Camerino ne dément pas. Si la décennie 1430 est marquée par l'écroulement en série de plusieurs seigneuries urbaines d'Italie centrale et s'avère fatale aux Trinci comme aux Chiavelli, elle ne met pas fin au pouvoir des da Varano. En 1443, Elisabetta Malatesta, veuve de l'un des demi-frères de Gentilpandolfo, Piergentile, est réinstallée à la tête de Camerino. Elle est accompagnée par son fils, Rodolfo IV, et par un de ses neveux, Giulio Cesare di Giovanni<sup>24</sup>. Une nouvelle séquence de la domination familiale sur la cité commence alors, qui s'achève en 1502 lorsque Giulio Cesare est capturé par Cesare Borgia après la reddition de Camerino, puis emprisonné et exécuté avec plusieurs membres de sa famille<sup>25</sup>. Nous retenons cette date comme borne de fin pour notre étude, non pas tant parce qu'elle concorderait peu ou prou avec la coupure académique séparant les époques médiévale et moderne que parce qu'elle correspond à un changement profond de la donne politique. Au cours de la décennie suivante, l'obtention du titre ducal par Giovanni Maria da Varano, fils survivant de Giulio Cesare, bouleverse la nature du pouvoir seigneurial et les conditions de son exercice sur la cité. Le pontificat de Jules II est marqué par une profonde réorganisation des Etats pontificaux alors que l'influence des grandes familles qui dominent l'histoire de l'Italie centrale durant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle ne s'apprécie plus à l'intérieur d'un cadre régional.

---

<sup>22</sup> DE MINICIS (éd.), *Cronache della città di Fermo*, op. cit., p. 13.

<sup>23</sup> L'événement a eu un large écho dans les chroniques du temps. Voir par exemple celle de Fermo, *ibid.*, p. 71.

<sup>24</sup> Bernardino FELICIANGLI, « Notizie della vita di Elisabetta Malatesta-Varano (Contributo alla storia della famiglia Varano », *AMDSPM*, nouvelle série, vol. VI, 1909-1910, p. 171-216.

<sup>25</sup> LAW, « City, Court and *Contado* in Camerino », dans Trevor DEAN et Chris WICKHAM (dir.), *City and Countryside in late Medieval and Renaissance Italy. Essays presented to Philip Jones*, Londres – Ronceverte, The Hambleton Press, 1990, p. 171-182.

Les relations entre Giulio Cesare et les Borgia s'étaient détériorées plusieurs années avant la date fatidique de 1502, avant même la menace représentée par les ambitions du fils d'Alexandre VI sur la région. Face à l'imminence du danger, à en croire Marino Sanudo, Giulio Cesare da Varano et Guidobaldo da Montefeltro avaient tous deux mis à l'abri dans un lieu qu'ils croyaient sûr, hors de leur cité respective, des biens parmi lesquels pouvaient se trouver une partie de leurs documents les plus précieux. L'emplacement choisi, la forteresse de San Leo, tombe cependant rapidement entre les mains de Cesare Borgia<sup>26</sup>. Un an plus tard, Giovanni Maria reprend pied à Camerino<sup>27</sup>. En 1515, il obtient de Léon X de Médicis la confirmation de l'élévation de la cité et de son territoire au rang de duché<sup>28</sup>. Encore chassé, brièvement, en 1521, par un neveu rival, Giovanni Maria réussit peu après un nouveau retour avant d'être emporté par la peste en 1527. Son épouse Caterina Cibo exerce alors une régence troublée par les actions armées de nombreux prétendants au duché, avec laquelle s'achève l'ultime séquence de la domination des da Varano<sup>29</sup>. L'héritière et successeur désigné de Giovanni Maria, Giulia, devient en 1534 la femme de Guidobaldo della Rovere, fils du nouveau duc d'Urbino. Cinq ans plus tard, son mari remet le duché entre les mains de Paul III. Le pape entre triomphalement dans la petite capitale le 14 octobre 1540 et confie Camerino à son petit-fils Ottavio. Lorsque Pier Luigi Farnese reçoit le duché de Parme, en 1545, la cité et son territoire passent sous l'administration directe de la papauté<sup>30</sup>. Trop brièvement présentés, ces quelques jalons permettent d'ajouter la dispersion aux problèmes de

---

<sup>26</sup> Marino SANUDO, *I Diarii di Marino Sanuto*, t. IV, éd. Nicolò BAROZZI, Venise, édition à compte d'auteur (Tipografia del commercio di Marco Visentini), 1880, col. 371 : « *Item [le 11 octobre 1502] ha inteso di San Leo, per letere, dove era le robe dil ducha de Urbin in dita rocha e dil signor di Chamarin. Item, c'è letere dil vescovo di Montefeltro, di la rebelion di quelli lochi e di le pene di San Marino, il papa non fa dimostration.* »

<sup>27</sup> Fabrizio CIAPPARONI, « Giovanni Maria Varano duca di Camerino », dans *Camilla Battista da Varano e il suo tempo*, actes du colloque du 5<sup>e</sup> centenaire du monastère des clarisses de Camerino (Camerino, 7-9 septembre 1984), Camerino, Centro Stampa ORAC, 1987, p. 39-118, p. 43-50 pour les retours successifs de Giovanni Maria en 1502-1503 ; LAW, « City, Court and *Contado* », dans DEAN et WICKHAM (dir.), *City and countryside*, art. cit., p. 171-182.

<sup>28</sup> En 1502, Alexandre VI transforme Camerino en duché. Il destine le petit État à son fils Giovanni.

<sup>29</sup> Sur les vicissitudes du jeune duché et les difficultés de Giovanni Maria da Varano, outre la contribution de cet auteur citée précédemment, voir LAW, « The Ending of the Duchy of Camerino », dans Christine SHAW (dir.), *Italy and the European Powers. The Impact of War, 1500-1530*, Leyde/Boston, Brill, 2006 (History and Warfare, 38), p. 77-90. Sur Caterina Cibo, dernièrement, voir Pierluigi MORICONI (dir.), *Caterina Cybo duchessa di Camerino (1501-1557)*, actes du colloque (Camerino, 28-30 octobre 2004), Camerino, Dipartimento per i beni archivistici e librari/Fondazione Cassa di risparmio della provincia di Macerata/Archivio di Stato di Macerata, Sezione di Camerino, 2005. L'étude pionnière est celle de Bernardino FELICIANGELI, *Notizie e documenti sulla vita di Caterina Cibo-Varano duchessa di Camerino*, Camerino, Tip. Savini, 1891 (rééd. anastatique, Camerino, 2005).

<sup>30</sup> LAW, « The Ending of the Duchy », dans SHAW (dir.), *Italy and the European Powers*, art. cit., p. 87-88.

la conservation des archives. Ils expliquent que quelques épaves documentaires des da Varano aient échoué à Pesaro, à Modène, à Parme ou à Florence<sup>31</sup>.

Malgré une situation peu favorable sur le plan des archives, nos recherches nous ont conduit à mettre à jour une documentation manuscrite peu connue qui, sans être surabondante, n'en est pas moins raisonnablement étoffée. Nous pouvons à présent la présenter.

### **Une situation documentaire paradoxale, entre manque et trop-plein.**

La dissémination des sources et la dispersion des fonds qui les abritent ont représenté des difficultés réelles au cours de l'enquête. Ces dernières ont d'abord été matérielles, conduisant à de nombreux déplacements et à des campagnes de dépouillement elles-mêmes fractionnées entre des institutions dotées chacune de modes de fonctionnement et de classement spécifiques.

Au-delà de ces aspects pratiques communs à de nombreuses investigations historiques, l'éparpillement des fonds conduit à s'interroger sur la façon dont ils peuvent être exploités en lien avec les objectifs ou les ambitions de l'enquête. Les nôtres restent limités. Il ne s'agit pas de prétendre réécrire l'histoire des Trinci, des Chiavelli et des da Varano, sous la diversité de ses aspects politiques, institutionnels, militaires ou économiques. Outre le fait qu'elle sorte du cadre d'une thèse de doctorat nouveau régime, une telle tâche dépasse largement nos capacités. Plus restreint, le cœur de notre travail est constitué par les images ; le plaisir de les regarder et l'envie de mieux les comprendre sont ce qui nous a poussé à mener notre recherche. Nous avons souhaité nous intéresser à la communication politique à travers ces images, principalement peintes ou sculptées, aux rôles, aux fonctions et aux usages qui ont été les leurs à l'intérieur du système de domination de la seigneurie urbaine. Nous reviendrons plus en détails sur ce point dans notre prochain chapitre mais le mentionner ici nous permet de préciser la façon dont nous avons mené le travail en archives. Nous espérons découvrir des documents centrés sur la commande artistique, des délibérations d'assemblées en vue de la réalisation ou de l'entretien d'un cycle de fresques, des contrats passés pour l'élaboration de

---

<sup>31</sup> ID., « Communes and Despots », dans ID. et PATON (dir.), *Communes and Despots*, art. cit., p. 170. Les archives florentines conservent des nombreux documents liés à Giulia da Varano-della Rovere (bulles pontificales, testament de Giovanni Maria la désignant comme héritière, correspondance). Voir l'inventaire mis en ligne par l'Università degli Studi d'Urbino : URL : [http://www.uniurb.it/storia/edocs/giulia\\_varano1.pdf](http://www.uniurb.it/storia/edocs/giulia_varano1.pdf). Sur le transfert des archives de Camerino, voir Monica MIRETTI, « La documentazione sul Ducato di Urbino nell'Archivio di Stato di Firenze », p. 8. Article en ligne, URL : <http://www.uniurb.it/storia/edocs/ducatodiurbino.pdf> Consulté le 26 juillet 2012.

peintures sur paroi ou sur panneau, des quittances de paiement établies par des notaires ou encore des achats de pigments ou de métaux précieux reportés dans les livres des comptes des seigneurs. La commande artistique seigneuriale étant multiforme, elle nous semblait susceptible d'avoir laissé des traces dans les archives produites par de nombreux acteurs, privés ou institutionnels, laïques ou religieux. Une typologie très large de documents s'est offerte à nous. Nous avons fait face à cette diversité, nous confrontant à l'éventail ouvert de sources de nature variée, celles manuscrites dont nous parlons ici mais également celles publiées que nous évoquerons dans la suite de ce chapitre. Autant que faire se pouvait, nous avons cherché à rendre compte de cette pluralité et à étudier des types d'archives différents, convaincu que par son mode d'élaboration et ses finalités, chaque genre de document disait déjà quelque chose du pouvoir seigneurial, que le contenu ne permettait pas nécessairement d'appréhender.

Sous l'angle proprement artistique, hélas, la récolte a été assez maigre. Les quelques fragments conservés ne se prêtent pas à une étude sérielle, pas plus qu'ils ne ressortent d'un même type documentaire que l'on puisse suivre à intervalle régulier afin de déceler des variations de forme ou de contenu. On aurait aimé entrevoir dans les sources écrites des modifications concernant les objets et les modalités de la commande artistique, à mesure que le pouvoir seigneurial dynastique se mettait en place. On ne le peut pas. On aurait aimé être informé sur les motivations exprimées par le commanditaire, sur les significations données par le seigneur à l'œuvre réalisée. A la différence d'études portant sur des réalisations telles que le retable peint par Mantegna pour Francesco II Gonzague après la victoire de Fornoue, on ne le peut pas<sup>32</sup>. Un registre des paiements effectués en 1338 pour la reconstruction du palais des prieurs de Fabriano a bien été retrouvé mais aucun document du même genre ne l'a été pour les palais des Chiavelli, des da Varano ou des Trinci<sup>33</sup>. Les fragments découverts des registre de paiements de Chiavello Chiavelli ne concernent que quelques mois des années

---

<sup>32</sup> Sur la *Madone de la Victoire*, voir la notice de Giovanni AGOSTI, avec les indications bibliographiques pertinentes, dans ID. et Dominique THIEBAUT (dir.), *Mantegna 1431-1506*, catalogue de l'exposition (Paris, 26 septembre 2008-5 janvier 2009), Paris, Hazan/Musée du Louvre, 2008, p. 304-306. Voir également dans Molly BOURNE, « Mantegna's *Madonna della Vittoria* and the Rewriting of Gonzaga History », dans Jonathan K. NELSON et Richard J. ZECKHAUSER (dir.), *The Patron's Payoff. Conspicuous Commissions in Italian Renaissance Art*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2008, p. 167-183. Une somme sur les sources disponibles pour l'étude de l'œuvre d'Andrea Mantegna est actuellement en préparation : AGOSTI, Andrea CANOVA et Daniela FERRARI, *Andrea Mantegna nei documenti del suo tempo*, à paraître. Dans l'attente de sa publication, la référence reste Paul KRISTELLER, *Andrea Mantegna*, Berlin/Leipzig, Cosmos, 1902, notamment pour les sources éditées renseignant sur le paiement que les Gonzaga ont extorqué à Daniele Norsa, banquier juif de Mantoue.

<sup>33</sup> ASCFab, *Entrata e uscita*, 423. Il s'agit d'un registre de papier de 28 folios non numérotés, avec une couverture de parchemin portant l'inscription ancienne : « *Liber pecuniarum expensarum pro actatione palatii dominorum priorum artium* ».

1398-1401, et ce de façon discontinue<sup>34</sup>. S'ils comportent les mentions de plusieurs travaux réalisés par le peintre Franceschino di Cicco, inconnu ou presque par ailleurs, ils ne se prêtent pas à une analyse poussée des rapports entre artiste et commanditaire<sup>35</sup>.

Il faut donc préciser d'emblée que mises à part ces indications maigres mais utiles<sup>36</sup>, aucun nouveau document n'est venu s'ajouter au seul exemple connu d'archive dédiée à la commande de fresques ou de retables par les régimes étudiés. Effectuée dans un fonds privé il y a plus de vingt ans, une heureuse découverte avait permis de mettre au jour les copies de quittances de paiements versés pour les fresques peintes dans les salles des *Imperatores* et des roses du palais Trinci. Les actes originaux provenaient des registres du notaire folignat Giovanni Germani, dans lesquels nos propres recherches n'ont pas produit de résultat<sup>37</sup>. Il s'agit du seul document écrit renseignant la réalisation de la riche décoration peinte de l'édifice, pour laquelle les chantiers postérieurs à la chute de la seigneurie sont un peu mieux documentés<sup>38</sup>.

Dans les domaines de la construction, la situation est à peine plus favorable. Quelques documents sont venus compléter le panorama de la construction des Trinci, des Chiavelli et da Varano, s'ajoutant par exemple à la quittance de paiement établie en juillet 1491 par Francesco di Matteo Fosini da Settignano devant les représentants de Giulio Cesare, pour la participation de celui-là à construction du palais de celui-ci<sup>39</sup>.

Dans d'autres domaines, une documentation variée existe. Nous nous y sommes confronté bien qu'elle ne soit pas en lien direct avec notre sujet. Nous l'avons travaillée avec l'idée qu'elle puisse être rattachée, ne serait-ce que de manière assez lâche, aux sources iconographiques dans la mesure où elle permet d'esquisser les lignes du paysage à l'intérieur duquel les images étudiées venaient prendre place. Nous nous sommes alors trouvé dans une

---

<sup>34</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 690, 691 et 695, busta 6.

<sup>35</sup> Walter ANGELELLI « Ghissi, Francescuccio di Cecco », *DBI*, vol. LIV, 2000, p. 74-75.

<sup>36</sup> Certains éléments étaient connus depuis la publication de Romualdo SASSI, « Documenti di pittori fabrianesi », *Rassegna Marchigiana*, anno II, fasc. 12, 1924 ; anno III, fasc. 2, 3 et 5, 1925 ; article consulté en tiré à part où les passages cités sont aux p. 19-20. Le dépouillement de l'intégralité du registre a permis de compléter, préciser ou corriger plusieurs mentions.

<sup>37</sup> Les copies datant de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ont été transcrites et reproduites en fac-similé dans Laura LAMETTI, « Il manoscritto intitolato *Appunti sopra la città di Fuligno. Scritti da Lodovico Coltellini accademico fulginio. Parte nona. 1770-1780* », ainsi que commentées par Bruno GIALLUCA, « Osservazioni sugli *Appunti sopra la città di Fuligno. Scritti da Lodovico Coltellini accademico fulginio. Parte nona. 1770-1780* », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci, op. cit.*, respectivement p. 427-446 et p. 447-457.

<sup>38</sup> Voir ainsi Stefano FELICETTI, « Per una documentazione archivistica sugli affreschi di Palazzo Trinci a Foligno. Il contratto con i pittori Ugolino di Gisberto e Polidoro di maestro Bartolomeo del 1477 », *BSCF*, vol. XX-XXI, 1996-1997, p. 811-822.

<sup>39</sup> Document du 12 juillet 1491, publié par Bernardino FELICANGELI, « Ricevuta di un lapicida da Settignano a Giulio Cesare da Varano », Appendice II dans ID., « L'itinerario d'Isabella d'Este Gonzaga attraverso la Marca nell'aprile del 1494 », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, p. 110-113, où la référence suivante est donnée : « ASCam, *Notarile, rogiti di Antonio Pascucci, cred. 8., I. n. di posiz. 122* ».

situation documentaire paradoxale, pris entre deux extrêmes contradictoires. D'un côté, la perte des archives seigneuriales met face à un vide particulièrement béant pour qui s'intéresse à l'étude de la commande artistique. De l'autre, la tentative de contournement de ces lacunes, visant à restituer par les archives disponibles quelque chose du contexte de production et de réception des œuvres, nous a très rapidement confronté à une masse difficilement traitable de documents disparates à la pertinence très inégale.

Les dépouillements progressant, de nombreux aspects du fonctionnement des institutions et de l'exercice du pouvoir, de la situation militaire ou de la richesse familiale sont apparus avec plus de netteté. A travers eux, les conditions de perception, de réception et de compréhension des images ont pu être en partie reconstituées, des significations et des sens construits par les images ont pu être explicités. De multiples facettes des seigneuries urbaines jusqu'à présent laissées dans l'ombre ont émergé de lectures qui n'étaient pas initialement focalisées sur elles, elles ont occupé une place de plus en plus importante dans une enquête qui n'avait pas d'abord été conçue autour d'elles.

Du fait de l'état des sources, de leur lecture et de l'usage qui en a été fait, notre méthode de travail peut paraître insolite. Ne pouvant travailler sur des séries documentaires linéaires et continues, nous avons opté pour une recherche que l'on pourrait qualifier d'irradiante. Dans les trois villes étudiées, quelques rares registres procédant directement des seigneurs ont été repérés. A Foligno, l'enquête s'est orientée vers la section locale de l'*Archivio di Stato* où est conservée la documentation communale médiévale, ainsi que vers la bibliothèque de la commune et la bibliothèque Jacobilli ; à Fabriano, vers la bibliothèque communale qui abrite l'*Archivio storico comunale* ; à Camerino, vers la section locale de l'*Archivio di Stato* où ont été déposées les archives de la commune puis vers la bibliothèque Valentiniana. A chaque fois, les pièces liées au pouvoir seigneurial ont été dépouillées puis utilisées comme autant de centres rayonnants, à partir desquels l'enquête s'est poursuivie dans les autres sections du dépôt. Nous nous sommes efforcé de faire naître une tâche de lumière capable d'éclairer, dans la pluralité de ses dimensions politique, religieuse ou économique, une séquence temporelle à l'intérieur de laquelle puisse être replacé un ensemble d'images. Chaque fois que cela a été faisable, cet éclairage a été élargi par l'extension de la recherche aux fonds d'autres institutions, parfois dans d'autres villes. De nombreux sondages ont donc été réalisés. Beaucoup l'ont été en vain, d'autres ont apporté des éléments difficilement exploitables dans la perspective qui était la nôtre. Au risque de nuire à la cohérence du propos, tout ce qui a été recueilli n'a pas été utilisé. A l'inverse, étant donné l'extrême fragmentation de la documentation, voire sa pulvérisation dans certains fonds (que l'on pense

à la correspondance de Giulio Cesare da Varano, dont les traces ont été repérées à Milan, Pérouse, Mantoue ou Venise<sup>40</sup>), nous ne saurions aucunement prétendre avoir consulté la totalité de la documentation manuscrite concernant les trois familles seigneuriales. Le travail réalisé permet néanmoins de proposer une vision d'ensemble, à l'intérieure de laquelle viennent prendre place, de façon cohérente, les sources picturales étudiées. Sans doute, de nouvelles découvertes documentaires permettront-elles par la suite d'apporter des corrections au tableau proposé.

### **Le choix face aux fonds des notaires.**

En ce qui concerne les fonds eux-mêmes, des choix ont du être faits. Les archives des notaires, en particulier, n'ont pas été au cœur de l'enquête. S'ils représentent, suivant une situation commune à de nombreuses villes italiennes de la fin du Moyen Age, une masse documentaire importante, la décision de ne pas approfondir les premiers dépouillements qui y ont été conduits ne relève ni du goût du paradoxe ni de la négligence. Deux raisons la justifient. Tout d'abord, la richesse de leurs informations n'est accessible qu'à la suite de dépouillements systématiques et chronophages, peu compatibles avec la façon dont nous avons pu organiser notre travail et surtout très aléatoires en raison du type de documents recherchés. Les sondages effectués à partir des mentions des historiens du XVII<sup>e</sup> ou du tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles n'ont pas donné de résultats probants. Ils nous ont dissuadé de poursuivre dans cette voie, quelque fort qu'ait été notre désir de retrouver le contrat oublié d'un polyptique ou d'un cycle de fresques. Par ailleurs, les fonds des notaires des trois villes ont été récemment ou sont encore l'objet d'investigations conduites par des historiens des lieux<sup>41</sup>. Les recherches qui y sont conduites visent en particulier à retrouver les traces de la présence et de l'activité des peintres dans les villes concernées, avec parfois l'idée que chacune d'elles serait le lieu d'une « école » spécifique. Plusieurs registres ont ainsi été publiés, sur lesquels nous avons pu nous appuyer. Le *Notarile* de Foligno a été étudié dans les années 1980 puis 1990, parallèlement à la restauration du palais Trinci. Grâce à Laura Lametti, il a livré de informations essentielles sur les phases de construction, d'occupation et

---

<sup>40</sup> Pour une première recension réalisée principalement à partir des notes de Bernardino Feliciangeli, voir Anna MASSARI, « Regesto delle lettere di Giulio Cesare da Varano », *Studi maceratesi*, vol. X : *Documenti per la storia della Marca*, actes du colloque (Macerata, 14-15 décembre 1974), 1976, p. 288-318.

<sup>41</sup> Récemment, voir Maria BIVIGLIA et Elena LAURETI (dir.), *Il vescovo e il notaio. Regesti e trascrizioni dai protocolli (1404-1410) di Francesco d'Antonio, notaio del vescovo Federico Frezzi da Foligno*, Foligno, Centro studi Federico Frezzi, 2011.

de décoration de la résidence seigneuriale, ainsi que sur la présence de nombreux peintres, locaux et étrangers, à Foligno<sup>42</sup>. Les dépouillements ont ensuite été poursuivis<sup>43</sup>. Le fonds des notaires de Camerino, quant à lui, est principalement exploité par deux historiens de la ville, Matteo Mazzalupi et Emanuela Di Stefano. Le premier reconstitue progressivement le milieu des peintres et des sculpteurs de la cité, à la fin du Moyen Âge<sup>44</sup>. L'enquête a été favorisée par la préparation de la grande exposition de 2002 dédiée à la peinture du XV<sup>e</sup> siècle dans la ville de Varano<sup>45</sup>. Le *Notarile* de l'Archivio di Stato di Fabriano a probablement été moins étudié par une historiographie locale centrée de longue date sur la production du papier. La publication d'une monographie consacrée au maître de Campodonico a cependant été l'occasion d'éditer ou de rééditer plusieurs éléments tirés des registres des notaires de la ville<sup>46</sup>.

### **Des sources manuscrites éparpillées dans de multiples fonds.**

L'état de la documentation comme l'usage que nous faisons de cette dernière pour notre enquête ne favorisent pas à un exposé traditionnel des sources manuscrites. Nous avons choisi de présenter ici les fonds inspectés et, pour chacun d'eux, de citer les ensembles ou les unités documentaires sur lesquels notre réflexion s'est appuyée. Les pièces n'ayant fait l'objet que d'une utilisation ponctuelle sont omises de ce tableau, elles apparaîtront directement dans le corps de notre étude.

---

<sup>42</sup> LAMETTI, « Palazzo Trinci a Foligno : origine, struttura, storia e stile di una dimora signorile dell'inizio del XV secolo », dans *Signorie in Umbria, op. cit.*, vol. II, p. 307-402, en particulier l'appendice documentaire, p. 347-402.

<sup>43</sup> Voir ainsi Stefano FELICETTI, « Pittori forestieri a Foligno nel primo Quattrocento. Regesto documentario », dans *Nuovi studi sulla pittura tardogotica*, vol. *Palazzo Trinci*, dir. Antonino CALECA et Bruno TOSCANO, actes du colloque (Fabriano-Foligno-Florence, 31 mai-3 juin 2006), Sillabe, Livourne, 2009, p. 113-132, qui reprend, vérifie et regroupe des mentions parues dans des travaux antérieurs.

<sup>44</sup> Matteo MAZZALUPI, « Tra pittura e scultura. Ricerche nell'Archivio notarile di Camerino », dans Pierluigi MORICONI (dir.), *Storie da un Archivio : frequentazioni, vicende e ricerche negli archivi camerinesi*, actes de la conférence (Camerino, 8 avril 2006), Camerino, La Nuova Stampa, 2006, p. 1-32 ; ID., « Mercanti, nobili, sacerdoti, notai : appunti d'archivio sui committenti di Carlo Crivelli a Camerino », dans Emanuela DAFFRA (dir.), *Crivelli e Brera*, catalogue de l'exposition (Milan, 26 novembre 2009-28 mars 2010), Milan, Mondadori/Electa, 2009, p. 74-92.

<sup>45</sup> Voir Andrea DE MARCHI et Maria GIANNATIEMPO LOPEZ, *Il Quattrocento a Camerino. Luce e prospettiva nel cuore della Marca*, catalogue de l'exposition (Camerino, 19 juillet-17 novembre 2002), Milan, Federico Motta, 2002. Voir également Rossano CICONI et Emanuela DI STEFANO, « Regesto dei pittori a Camerino nel Quattrocento », dans DE MARCHI (dir.), *Pittori a Camerino nel Quattrocento*, Jesi, Banca delle Marche, 2002, p. 448-466, avec les références de documents provenant de nombreux fonds d'Italie centrale.

<sup>46</sup> Stefano FELICETTI, « Regesti documentari (1299-1499) » inclus dans les « Documenti per la storia dell'arte medievale a Fabriano e nel suo contado », dans Fabio MARCELLI (dir.), *Il maestro di Campodonico. Rapporti artistici fra Umbria e Marche nel Trecento*, Fabriano, Cassa di risparmio di Fabriano e Cupramontana, 1998, p. 214-227.

Il faut encore ajouter qu'une part importante de la documentation présente dans les fonds étudiés est constituée par des registres regroupant en vrac les écrits et les nombreuses copies de documents anciens des historiens de l'époque moderne. Cette documentation touffue est parfois très difficile d'utilisation – tant sur le plan de la lecture elle-même que sur celui d'une fiabilité parfois problématique<sup>47</sup>. Nous n'y avons eu recours que de façon marginale. L'attention s'est concentrée sur les originaux des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

### *Camerino*

Il s'agit probablement celle des trois villes étudiées pour laquelle la situation documentaire est la moins favorable à l'étude de la seigneurie sous les angles politique et artistique. L'*Archivio comunale* a été confié à la section de Camerino de l'*Archivio di Stato* de Macerata. Situé dans la ville même des da Varano, ses premières sections (I : *Cancellaria* ; II : *Camerlingo e tesoreria* ; III : *Affari diversi*) ne conservent plus que de la documentation postérieure à 1546. Viennent ensuite diverses autres composantes. Nous citons les plus consultées afin d'éclairer l'hétérogénéité de la documentation.

### *Codici membranacei (1207-1563)*

Ce fonds conserve en particulier le *Libro rosso* (Rp-3/1), qui recueille les copies authentiques des nombreux privilèges concédés à la cité aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

### *Pergamene (1240-1822)*

Soixante-et-onze pièces s'inscrivent ici dans l'arc chronologique qui est le nôtre. Peu sont en lien direct avec la seigneurie des da Varano. On retiendra cependant une copie moderne de l'acte (F. 9. bis) par lequel Giovanni da Varano transmet le gouvernement de Macerata à son neveu Rodolfo III, en janvier 1385.

### *Confini (1464-1777)*

Le 1<sup>er</sup> fascicule de la 7<sup>e</sup> busta est un épais registre de papier de 291 folios, composé par l'administration pontificale lors d'un litige de confins entre Foligno et Camerino (1465). L'enquête a nécessité la consultation et la copie d'un grand nombre de documents qui ont été enregistrés dans le volume. L'organisation politique de la ville au milieu du XV<sup>e</sup> siècle y apparaît en filigrane.

---

<sup>47</sup> Nous revenons sur le problème des faux dans la suite de ce chapitre, lorsque nous abordons les sources publiées.

### *Codici diversi (1264-1885)*

Plusieurs fragments de *catasti* sont conservés ici. L'un d'eux (v. 9) est désigné dans l'inventaire comme un *catastino dei signori Varano (secc. XIV-XV)*. De nombreux folios sont manquants mais des listes de biens possédés par Piergentile da Varano sont bien présentes.

### *Miscellanea (secc. XVI-XX)*

Une partie des *miscellanea* est dite « *dentro armadio* », du fait de son lieu spécifique de conservation. Le carton Vv. 1 contient des planches de cartes de tarot du xv<sup>e</sup> siècle portant les armes des da Varano. Le Vv. 10 est intitulé « *Documenti della casa Varano 1258-1785* ». Il regroupe sept pochettes contenant notamment des copies, manuscrites modernes ou photographiques contemporaines, de documents médiévaux. Certaines reprennent des documents anciens conservés dans d'autres parties de l'*Archivio*. Ainsi, la pochette « d », que l'inventaire présente comme des « *Copie manoscritte autenticate riguardanti la famiglia Varano 1770-1785* » contient la copie du testament de Rodolfo III et le partage des territoires qui lui étaient soumis entre ses quatre fils. Les deux documents avaient déjà été recopiés à la fin du xv<sup>e</sup> siècle dans un grand registre aujourd'hui conservé à Parme, dont l'*Archivio di Stato* de Camerino possède une copie digitale, la pochette Vv. 10 « g » des mêmes *Miscellanea dentro armadio*.

Outre celles des notaires et de la commune de Camerino, l'*Archivio di Stato* abrite les archives de plusieurs institutions. Dans l'*Archivio delle Istituzioni pubbliche di assistenza e beneficenza*, on trouve par exemple une sentence (1 (I)) du 6 février 1415, prononcée par le commissaire de Rodolfo III concernant l'administration des biens d'un mineur par son curateur. L'inventaire de l'*Archivio* réserve une place à part au registre photocopié des statuts de Sefro (1423), dont la rédaction a été effectuée alors que Rodolfo III était seigneur de la *villa*<sup>48</sup>.

Enfin, la section locale de l'*Archivio di Stato di Macerata* a reçu en dépôt la totalité de l'*Archivio storico comunale* de Camporotondo, petit *castrum* voisin de la cité jouissant d'une autonomie mais précocement intégré à la sphère d'influence des da Varano. D'une grande richesse, cet ensemble permet de mieux saisir les relations des seigneurs avec les communautés soumises et le pouvoir exercé sur les *castra* du *contado*<sup>49</sup>.

---

<sup>48</sup> Un temps conservé à l'*Archivio* de Camerino, le volume original des statuts de Sefro a été renvoyé dans la petite ville d'où il provenait. Il a fait l'objet d'une édition scientifique : Dante CECCHI (éd.) *Gli statuti di Sefro (1423), Fiastra (1436), Serrapetrona (1473), Camporotondo (1475)*, Macerata, Topografia maceratese, 1971 (DSPM. Studi e testi, 7).

<sup>49</sup> Le fonds se compose comme suit. *Pergamene* : dix-neuf pièces ; *Riformanze* : treize volumes conservés pour la période 1392-1512. Il y a là un matériau d'une richesse exceptionnelle qui couvre de façon presque continue, dans divers domaines, les années 1392-1399, puis, après une longue interruption de soixante ans (à l'exception

Un second gisement d'archives est conservé à la bibliothèque municipale Valentiniana<sup>50</sup>. Deux de ses composantes ont fait l'objet d'une attention particulière. La première est constituée par les *miscellaneae liliane* (manuscrits 142 à 149) provenant de l'une des grandes familles de la cité. L'un de ses membres, Camillo est l'auteur d'une histoire de Camerino encore largement utilisée aujourd'hui<sup>51</sup>. Lili et les siens ont laissé un grand nombre de documents, originaux ou copies de documents médiévaux aujourd'hui disparus. On trouve dans cet ensemble désordonné le *Diario* de Pierantonio Lili, qui couvre les années 1259-1515 et agrège des fragments de chroniques plus anciennes avant que le *diario* à proprement parler ne commence. Ce texte composite représente l'unique source narrative conservée pour Camerino à la fin du Moyen Age. Il est presque entièrement inédit<sup>52</sup>. Les *miscellaneae* ont été regroupées et reliées sans souci de cohérence, ce qui rend leur utilisation malaisée. Le *Diario* de Pierantonio Lili est reparti entre deux manuscrits différents (n<sup>os</sup> 142 et 144), sur de nombreux folios intercalés de façon désordonnée et hors de toute chronologie entre des pages contenant des documents d'un tout autre ordre<sup>53</sup>. Le second ensemble de la Valentiniana est constitué par les archives manuscrites de Bernardino Feliciangeli, que nous avons évoquées précédemment. Il faut ajouter à cela deux manuscrits, l'un du XVI<sup>e</sup>, l'autre du XVII<sup>e</sup> siècle, dans lesquels ont été copiés les textes peints et les emblèmes qui les surmontaient dans la grande salle du palais ducal de Camerino, au début du Cinquecento<sup>54</sup>, ainsi qu'un fascicule composé à la fin du XV<sup>e</sup> ou au début du XVI<sup>e</sup> siècle, contenant les normes de la commune relatives à l'entretien des rues, des routes et des ponts de Camerino, établies une cinquantaine d'années plus tôt<sup>55</sup>.

---

d'un volume pour 1443-1447), les années 1455-1512 ; *Statuti e capitoli* : le manuscrit 54 contient les *statuta* et *reformationes* de la période 1322-1357, alors que Camerino est déjà sous la domination des da Varano depuis plusieurs décennies. La puissante famille y monopolise la charge de podestat et apparaît très régulièrement dans la documentation. Les statuts de 1475, publiés en 1971 (voir note précédente), sont copiés dans deux registres différents (manuscrits 55 et 56) ; *Camerlingo* : un registre contient les dépenses (*Esiti*) de 1407, huit autres, de façon discontinue, les dépenses et les recettes de la période 1409-1501.

<sup>50</sup> Voir l'inventaire des manuscrits publiés par Giacomo BOCCANERA et Daniela BRANCANI, *Camerino. Biblioteca comunale Valentiniana. Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, vol. CVII, Florence, Leo S. Olschki, 1993.

<sup>51</sup> Camillo LILI (ou LILII), *Istoria della città di Camerino di Camillo Lili istoriografo di Luigi XIV il Grande re di Francia, supplita da Filippo Camerini*, 2 vol., Camerino, Tipografia Sarti, 1835. Nous revenons sur cette *Istoria* dans la suite de notre chapitre.

<sup>52</sup> A l'exception de la description de l'enterrement de la veuve de Giulio Cesare da Varano, mentionné ci-après.

<sup>53</sup> Ainsi, par exemple, la notice qu'établit Pierantonio sur sa propre généalogie, clairement conçue comme une seule entité cohérente et divisées entre les folios 20r-21v et 198r-199r du manuscrit 144.

<sup>54</sup> BCVCam., ms. 1, 42 fol., pour le manuscrit du XVII<sup>e</sup> siècle comportant aux fol. 2r-22r les *Memoria et cronica stirpe Varanea Camerte ut habetur in aula magna palatii ducalis* ; ms. 5, 20 fol. pour la version du siècle précédent, qui présente quelques variantes textuelles et iconographiques.

<sup>55</sup> BCVCam., ms. 312, 43 fol.

*D'autres fonds pour les da Varano : Florence et Parme.*

D'importants documents concernant les seigneurs de Camerino se trouvent hors de leur cité d'origine. Trois villes ont été mises à contribution pour notre enquête : Florence, Modène et Parme.

La première abrite une grande part des archives du duché d'Urbino, dont les liens avec l'éphémère duché de Camerino ont été mentionnés. L'*Archivio di Stato* de Florence conserve ainsi l'unique volume conservé des *Riformanze* de la commune médiévale de Camerino, que nous avons déjà évoqué<sup>56</sup>. D'autres documents liés aux da Varano sont conservés par cette institution mais, par manque de temps, nous n'avons pas pu consulter les originaux. Soixante-treize ont été publiés en 1902, en annexe de la monographie que Tullia Zampetti a dédiée à Giulio Cesare da Varano. Tous concernent ce seigneur, le plus ancien date de 1449, le plus récent de 1502<sup>57</sup>. En revanche, si la *Biblioteca nazionale centrale* comporte bien un *fondo Varano*, il ne regroupe que des archives de la branche de Ferrare concernant avant tout la charnière des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>58</sup>.

Hors de Camerino, le second dépôt permettant des recherches sur les da Varano se trouve à Parme. Là est conservée ce qui est aujourd'hui l'une des pièces majeures des archives varanesques, complètement oubliée de l'historiographie contemporaine en dépit de son immense intérêt. Il s'agit d'un épais volume de parchemin de 359 folios, dont la composition au cours des années 1490 a permis le regroupement de 487 documents<sup>59</sup>. Disposés en ordre chronologiques, à de rares exceptions près, ce sont ces textes qui ont été recopiés à partir de documents conservés dans les archives publiques de Camerino. Ils s'échelonnent de 1207 à 1435 et concernent les droits et les possessions progressivement accumulés par les da Varano, ainsi que l'exercice du pouvoir seigneurial de ces derniers<sup>60</sup>. On y trouve plusieurs testaments des grandes figures de la famille mais aucune référence directe à une commande artistique.

---

<sup>56</sup> ASFi, *Ducato di Urbino, Classe I, n. 13, inserto 3*, 144 fol.

<sup>57</sup> Tullia ZAMPETTI, « Documenti riguardanti Giulio Cesare da Varano tolti dall'Archivio di Stato di Firenze », dans EAD., *Giulio Cesare Varano signore di Camerino*, Rome, Unione Cooperativa Editrice, 1900, p. 77-173.

<sup>58</sup> Palmira PANEDIGRANO (dir.), *Il fondo Varano della Biblioteca nazionale centrale di Firenze*, Rome, Istituto poligrafico e Zecca dello Stato/Libreria dello Stato, 2009 (Indici e cataloghi. Nuova serie, XVIII). Quelques documents sont plus anciens, notamment la copie de la protestation d'Ercole da Varano face au projet de Paul III de confier le duché de Camerino à Ottavio Farnese au prétexte que la lignée légitime des da Varano se serait éteinte (*ibid.*, p. 141). Fils de Rodolfo IV, Ercole n'a cessé de faire valoir ses droits sur la cité, pour lui-même et ses fils, alors son père avait gouverné conjointement à son cousin germain Giulio Cesare, jusqu'à sa mort en 1464.

<sup>59</sup> ASPa, *codice varanesco*.

<sup>60</sup> Le dernier document date cependant de 1521. Il s'agit de l'usage prévu de la dote de Caterina Cibo (*ibid.*, fol. 353r-354r).

## Fabriano

En comparaison avec les da Varano et les Trinci, les Chiavelli sont la famille pour laquelle la documentation est la plus fournie. Ils sont également celle pour laquelle l'historiographie récente a montré le moins d'intérêt. Cette situation paradoxale s'explique sans doute en partie par l'absence de l'une de ces grandes monographies érudites de l'époque moderne qui ont servi de fondement à tant d'études postérieures<sup>61</sup>, ainsi que par l'attention portée à l'histoire du papier dans une ville qui reste très attachée à la fabrication de ce produit.

La recherche s'est concentrée sur l'*Archivio storico comunale* de Fabriano, dont l'organisation actuelle est assez problématique. La première mise en ordre est due à Aurelio Zonghi et remonte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les documents portaient alors une cote unique, suivant leur ordre chronologique. Ils se répartissaient ensuite dans vingt-deux sections différentes, dont celle des *carte diplomatiche*, la plus fournie avec son millier de pièces couvrant la période 1011-1751. En 1971, l'archiviste en fonction a cru bon de refondre toute l'architecture de l'*Archivio* : il a créé trente-huit séries, commencé à renuméroter au crayon de papier une large partie des documents (2 080) puis a été affecté dans une autre ville. Le nouvel inventaire est resté inachevé. Le désastre n'a été complet qu'en 1997, lorsqu'après le grand tremblement de terre, les archives ont été déménagées en lieu sûr et redispesées suivant l'ordre croissant de la nouvelle numérotation et non ventilées à l'intérieur des séries de 1971. On a ensuite tenté de reconstituer ces dernières mais sans inventaire correspondant aux nouvelles cotes ni table de correspondance, plus de huit cents documents sont restés non classés. Depuis lors, certains registres sont introuvables quand d'autres peuvent porter jusqu'à trois numérations différentes.

La plus grande partie des documents concernant les Chiavelli avait été réunie par Zonghi dans une section à part, le *Clavellorum*<sup>62</sup>. La majorité est composée de documents d'époque. L'ensemble est réparti dans dix *buste* de taille variable, certaines contenant plusieurs registres, d'autres quelques instruments. Quelques pièces méritent d'être signalées dès à présent. A côté du registre des grâces concédées par Tommaso et Battista Chiavelli entre

---

<sup>61</sup> L'*Histoire de Fabriano* du frère Giovanni Domenico Scevolini (dont le titre complet est : *Dell'istorie di Fabriano di fra Giovanni Domenico Scevolini da Bertinoro dell' Ordine de' Predicatori colle annotazioni dell'editore*), parue en 1607, est d'ampleur bien plus modeste. Ecrite dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, elle ne cite que très peu de sources, à la différence des histoires de Dorio et Lili, qui s'efforcent de s'appuyer sur des documents originaux ou supposés tels. Scevolini n'a pas connu de postérité comparable à celle des deux auteurs cités. Son *Histoire* a cependant été rééditée à la fin du XVIII<sup>e</sup> dans les imposantes *Antichità picene* du père Giuseppe Colucci, *op. cit.*, t. XVII, 1792, p. 1-151.

<sup>62</sup> Nous suivons la numérotation la plus récente du *Clavellorum*, celle inscrite au crayon de papier suivant les numéros de 686 à 695. Les diverses modifications faites manuellement aux côtes plus anciennes, sur la tranche même des unités d'archives comme sur le regeste de Zonghi, ont apporté beaucoup de confusion.

1418 et 1421<sup>63</sup>, plusieurs livres de paiements ont été conservés. Deux sont de petits fascicules d'une dizaine de folios chacun concernant les dépenses de la maison pour les mois de novembre 1400 et d'août 1401<sup>64</sup>, un troisième est un épais livre de papier couvrant la période juillet 1400-février 1401<sup>65</sup>. Un document du même type contient les paiements effectués quelques mois plus tôt, entre novembre 1398 et novembre 1399<sup>66</sup>. Il existe encore un registre de comptes de Battista Chiavelli correspondant une période allant de juillet 1430 à novembre 1434. Égaré au cours des récents déménagements de *l'Archivio storico comunale*, retrouvé au moment où nous achevions de rédiger notre thèse, il présente une très grande majorité de folios laissés blancs<sup>67</sup>.

Les dépouillements conduits dans le *Clavellorum* ont été complétés par des recherches menées dans deux autres ensembles du même *Archivio*, les *carte diplomatiche (collezione delle pergamene)* et les *Riformanze*. Parmi ces dernières, cinq registres ont été consultés, les trois plus récents abordant à plusieurs reprises l'élimination des Chiavelli et ses conséquences<sup>68</sup>. Plusieurs parchemins des *carte diplomatiche*, quant à eux, bien qu'ils n'aient pas été versés au *Clavellorum*, concernent au premier chef les Chiavelli<sup>69</sup>.

---

<sup>63</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 693, 196 fol. mais non folié. L'ouvrage est organisé de façon alphabétique, en dix-sept sections à l'intérieur de chacune desquelles l'enregistrement suit l'ordre chronologique. Il est ainsi relativement aisé d'y retrouver les citations. Une dernière partie du registre regroupe les sauf-conduits octroyés par Tommaso Chiavelli entre 1418 et 1421.

<sup>64</sup> *Ibid.*, 695, busta 6.

<sup>65</sup> *Ibid.*, 691. Les paiements de Chiavello Chiavelli s'arrêtent au recto du folio 61. Les pages suivantes ont servi à la comptabilité de l'hôpital du Buon Gesù pour les années 1490-1492.

<sup>66</sup> *Ibid.*, 690. Le registre a été très abimé par l'humidité, de nombreuses pages sont volantes et présentent des manques importants. L'ensemble est constitué de 89 pages numérotées au XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>67</sup> *Ibid.*, 694, 208 fol. mais utilisé aux folios 3r, 18r-v, 26r-27r, 28r-v, 30r-32r, 33r, 34r-35v, 100r-v, 108r-109r, 132r, 134r. Il s'agit de bribes de comptes correspondant, par exemple, au paiement de quelques familiers, au règlement de diverses fournitures ou à l'enregistrement de l'argent prêté par le seigneur.

<sup>68</sup> ASCFab, *Riformanze*, 1 (1304, 29 fol.), 2 (1325-1327, 54 fol.), 3 (1435-1437, 120 puis 65 fol.), 7 (1447-1448, 144 fol.) et 8 (1448-1450, 194 fol.).

<sup>69</sup> Comme la bulle de concession du vicariat pontifical au temporel pour la *terra* de Fabriano et les *castri* de Rochetta di Tanghi et de Domo, concédée le 25 janvier 1404 à Chiavello di Guido et Tommaso di Nolfo Chiavelli. ASCFab, *carte diplomatiche*, busta 12, n° 523.

## *Foligno*

Le principal dépôt d'archives de la cité des Trinci est la section locale de l'*Archivio di Stato* de Pérouse. Le *Notarile* y est conservé, tout comme l'*Archivio storico comunale* de Foligno. Plusieurs séries de ce dernier ont été étudiées.

### *Riformanze*

Il ne reste plus qu'un seul registre de délibérations communales coïncidant avec la domination des Trinci. Il couvre la période 1425-1433<sup>70</sup>. Cinq autres volumes permettent de rejoindre l'année 1450.

### *Priorale*

Plusieurs statuts de métiers (juges et notaires, 1346 ; cordiers, 1385 ; taverniers et aubergistes, 1353 puis 1426 pour la version vulgarisée) ainsi qu'une rédaction des statuts de la commune et de ceux du Popolo sont conservés dans ce fonds<sup>71</sup>. Ce dernier contient en outre un intéressant registre des rentrées et des dépenses de la commune de mai à octobre 1381, alors que Corrado II Trinci est gonfalonier de justice<sup>72</sup>.

### *Archivio delle Sei Chiavi*

Ce fonds comporte plusieurs registres concernant des litiges de propriété et de confins. Quelques-uns concernent les Trinci et ont nécessité l'intervention des représentants ecclésiastiques. Des sondages ont été effectués parmi ces documents<sup>73</sup>.

L'*Archivio di Stato di Foligno* abrite encore les *Archivi della congregazione di Carità*. Un des registres qui le composent contient les matricules de la confraternité de Saint-Félicien, à laquelle appartiennent plusieurs des Trinci et de leurs familiers<sup>74</sup>. L'*Archivio* réserve enfin une place à part au *Liber officiorum tempore Corradi de Trinciis* dans lequel sont recensés les officiers placés par Corrado III à la tête des villes et des *castra* qu'il contrôle au début des années 1420<sup>75</sup>.

---

<sup>70</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24. Plusieurs extraits du registre ont été publiés par Maria Virginia PROSPERI VALENTI, « Corrado Trinci ultimo signore di Foligno », *BDSPU*, vol. LV, 1958, *appendice di documenti*, doc. IV-XIII, p. 166-174.

<sup>71</sup> Plusieurs ont fait l'objet de publications que nous indiquons dans la partie « sources éditées ». Ce sont elles que nous avons utilisées pour notre étude, non les versions manuscrites.

<sup>72</sup> ASCFol, *Priorale*, b. 581, n. 2.

<sup>73</sup> Notamment dans *Credenzino IV*, libro III, fasc. 47 (contestation des droits d'Ugolino III sur la forêt de Terminaria, 1407) ; fasc. 48 (litige entre les cités de Foligno et Spolète, aboutissant à la composition d'un dossier d'actes notariés dont certains concernent des propriétés des Trinci au XIV<sup>e</sup> siècle).

<sup>74</sup> ASCFol, *Archivi della congregazione di Carità di Foligno*, n° 926 (1400-1496).

<sup>75</sup> *Ibid.*, n° 257. Le document est l'objet d'une publication ancienne : FALOCI PULIGNANI, « Il vicariato dei Trinci », *BDSPU*, vol. XVIII, 1912, p. 3-43.

La bibliothèque communale de Foligno héberge elle aussi des documents d'archive. Ses fonds les plus précieux ont été constitués autour de deux noyaux, celui des bibliothèques des anciens couvents et monastères de la cité, tout d'abord, auquel est venu s'ajouter ensuite celui légué par le grand historien de la ville mort en 1940, Michele Faloci Pulignani. C'est lui qui avait contribué à la réorganisation en profondeur de la bibliothèque et à sa réouverture au public en 1936<sup>76</sup>. Parmi les documents laissés par l'historien figure un registre de papier original contenant des actes de gouvernement établis sous la seigneurie de Corrado III Trinci entre 1427 et 1432<sup>77</sup>.

Jusque dans les années 1980, le *Fondo dei Conventi soppressi e comunale* conservait un manuscrit du *Livre des sentences* de Pierre Lombard, offert en 1435 par Corrado III au monastère San Bartolomeo di Marano<sup>78</sup>. Il a été volé et n'a jamais été retrouvé, comme l'a malheureusement confirmé notre dernière vérification au mois de mars 2012.

A Foligno, un dernier gisement est conservé par une troisième institution. Il s'agit de la bibliothèque du séminaire épiscopal de Foligno, dont le cœur est constitué par les quelques 8 500 volumes reçus en don puis en legs de l'historien moderne Ludovico Jacobilli<sup>79</sup>. Beaucoup sont des manuscrits du xvii<sup>e</sup> siècle. Confectionné par Jacobilli lui-même, un des ouvrages enserme en son sein vingt-huit folios de papier originaux, sur lesquels sont copiés des lettres patentes des Trinci et des magistrats communaux pour les années 1383-1384<sup>80</sup>. Un autre volume contient la copie réalisée au xvii<sup>e</sup> siècle d'une description de la grande salle du palais ducal de Camerino, faite par un observateur en 1584. Elle a été utilisée pour reconstituer un grand ensemble d'images aujourd'hui disparu<sup>81</sup>. Dans celle qui est devenue la bibliothèque « Ludovico Jacobilli », il faut encore signaler de brèves annales médiévales conservées dans un manuscrit du xiv<sup>e</sup> siècle que le dernier éditeur du texte, Michele Faloci

---

<sup>76</sup> Une notice du *Dizionario biografico degli Italiani* lui est consacrée : Guido FAGIOLI VERCELLONE, « Faloci Pulignani, Michele », *DBI*, vol. XLIV, 1994, p. 489-492. Voir Angelo MESSINI, *Inventario della biblioteca comunale di Foligno*, Florence, Leo S. Olschki, 1959 (*Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, vol. LXXXIII).

<sup>77</sup> BCFol, F. 257 (ancienne numérotation : F-55-1-257), 133 folios. Un regeste du document a été réalisé par Feliciano BALDACCINI « Il ms. F. 257 alla biblioteca comunale di Foligno : atti di Corrado Trinci (1427-1432) », *BSCF*, vol. XI, 1987, p. 39-54.

<sup>78</sup> Il était référencé sous la cote C. 150 (ancienne numérotation : A- X- III-141).

<sup>79</sup> Michele FALOCI PULIGNANI, *Inventario dei manoscritti della Biblioteca Jacobilli di Foligno*, Florence, Leo S. Olschki, 1930 (*Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, vol. XLI). Voir également, Cristina CASCIOLO, « Origine e sviluppo della Biblioteca "Ludovico Jacobilli" in Foligno », dans Maria DURANTI (éd.), *Ludovico Jacobilli, erudito umbro del '600*, actes des journées d'études (Foligno, 17 avril et 18 mai 1999), Foligno, Biblioteca Jacobilli, 2004 (I Quaderni della Biblioteca Jacobilli), p. 59-81.

<sup>80</sup> BJFol, B. VI. 8, fol. 382r-410v. Les lettres ont été éditées : M. SENSI, « Lettere patenti di Corrado e Ugolino Trinci (1383-1384) », *BSCF*, vol. VII, 1983, p. 7-55.

<sup>81</sup> *Ibid.*, AA V. 11, fol. 52r-55v.

Pulignani, décrit comme autographe<sup>82</sup>. Nous utiliserons ce texte dans sa version publiée, comme nous le ferons pour la *Légende de saint Félicien* écrite au début du xv<sup>e</sup> siècle et contenue dans un autre manuscrit médiéval de la même bibliothèque<sup>83</sup>.

La bibliothèque du séminaire conserve enfin les archives du chapitre de la cathédrale de Foligno, qui renseignent sur quelques pièces d'orfèvreries offertes à *l'ecclesia matrix* par les Trinci dans les premières décennies du xv<sup>e</sup> siècle.

### *Quelques élargissements autour de Foligno : Montefalco et Bevagna*

L'enquête a également été menée dans les deux principaux *castra* sur lesquels les Trinci ont appuyé leur domination territoriale. Il s'agissait initialement de repérages visant à évaluer l'importance de la documentation utilisable dans des petites villes que les seigneurs de Foligno ont contrôlées à plusieurs reprises, parfois pendant de longues périodes.

La bibliothèque communale de Montefalco comporte un important fonds notarié. Les registres ne sont conservés qu'à partir du xv<sup>e</sup> siècle et seulement trois d'entre eux concernent l'époque de la seigneurie des Trinci<sup>84</sup>. Les sondages qui y ont été effectués n'ont pas produit de résultat satisfaisant. Cependant, il s'est avéré qu'un notaire du siècle suivant avait utilisé les feuilles de parchemin d'un ancien registre de la commune pour recouvrir quelques-uns de ses propres registres. Ont ainsi été conservés quelques feuillets des *introitus et excitus* de Montefalco pour les mois de mars-avril 1412, ainsi que pour les mois de juillet et d'octobre d'une année non précisée mais probablement voisine de la précédente. Durant la période, Ugolino III est seigneur du *castrum* et reçoit des cadeaux ou des versements d'argent de la part de la commune<sup>85</sup>.

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, B. III. 23. Voir la brève présentation de ce texte dans la suite de ce chapitre. Voir également les indications de Michele Faloci Pulignani dans ID., *Fragmenta Fulginatis Historiae, RIS*<sup>2</sup>, t. XXVI, 2<sup>e</sup> partie, Bologne, Zanichelli, 1933, p. V-VII. Le manuscrit n'est pas recensé dans le catalogue de la bibliothèque publié par le même auteur en 1930.

<sup>83</sup> *Ibid.*, C. I. 5. Voir FALOCI PULIGNANI, *Inventario dei manoscritti della Biblioteca Jacobilli, op. cit.*, p. 133-134. Pour la publication: Pierangelo di Angelo BUCCIOLINI, *Legenda di San Feliciano. Poemetto in volgare degli inizi del secolo XV*, éd. Silvestro NESSI, 4<sup>e</sup> supplément au *BSCF*, 2003.

<sup>84</sup> Il s'agit des registres de Pietro di Andreolo (1400-1409) ; Marino di ser Cola Brancalupi (1437-1443) et Ser Onofrio di Vico (1440-1449). Vingt-deux autres notaires ont des registres dont le début au moins est située au xv<sup>e</sup> siècle. Ser Pietro di ser Pietro Agatoni est celui pour lequel la conservation est la plus importante : elle représente vingt-et-un registres couvrant la période 1482-1527.

<sup>85</sup> BCMont, *Notarile*, Piercesaro Moriconi, 1 (1512-1520), 3 (1520), 4 (1521), 5 (1521-1522). Notre attention a été attirée sur ce notaire par les travaux de Silvestro NESSI, *I Trinci signori di Foligno*, Foligno, Orfini Numeister, 2006.

Après l'avoir reconnu « bien d'intérêt historique remarquable » en janvier 1980, la commune de Montefalco a acquis en 2007 la totalité du fonds privé Abbati-Trinci<sup>86</sup>. Composé de trente registres et de deux cartons contenant respectivement trente-cinq et vingt-unes unités documentaires, le fonds regroupe un ensemble disparate de manuscrits et d'imprimés de l'époque moderne, à l'intérieur desquels figurent quelques copies de documents médiévaux. Les dépouillements de l'intégralité de cet ensemble a fourni des résultats en deçà de nos espérances. Les mentions récoltées apportent néanmoins quelques renseignements sur l'implantation immobilière des seigneurs dans les *castra* qui leur sont soumis ainsi que sur leurs relations avec les institutions de ces derniers.

Une recherche a enfin été conduite à la bibliothèque communale de Bevagna. Elle a permis d'étudier la *Vie du bienheureux Giacomo Bianconi* composée par fra Ventura Camassei au tournant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, dans cette petite ville que dominait alors Ugolino III Trinci. Avec plusieurs membres de sa famille, réels ou mythiques, le seigneur apparaît dans la première partie de l'hagiographie<sup>87</sup>. Le texte nous est parvenu sous la forme d'une copie réalisée en 1801 par le père Carlo Ugolini, que nous avons comparée avec une seconde transcription, réalisée quant à elle au XVII<sup>e</sup> siècle et conservée à la bibliothèque Vallicelliana à Rome<sup>88</sup>.

#### *Un détour par le Vatican et les archives de la papauté*

L'histoire des seigneuries urbaines d'Italie centrale ne se comprend qu'à travers l'emboîtement d'au moins trois niveaux indissociables, celui la ville, celui de la région et des relations entre villes voisines, celui des Etats pontificaux. L'influence de la papauté est lourde sur le destin des Trinci, des Varano et des Chiavelli, ne serait-ce qu'au moment de leur chute puisque c'est le cardinal-légit Giovanni Vitelleschi qui provoque la ruine définitive de la première famille en 1439, lorsqu'il s'empare de Foligno et capture Corrado III<sup>89</sup>, ou puisque c'est Cesare Borgia qui met la main sur Camerino en 1502 après qu'Alexandre VI eut excommunié le vieux seigneur da Varano au motif qu'il ne s'était pas acquitté des sommes

---

<sup>86</sup> Délibération du conseil communal du 28 janvier 1980 : « *bene di notevole interesse storico* ». Cité dans l'*elenco di consistenza* du fonds, daté du 31 janvier 2007 et conservé sous forme de copie à la bibliothèque communale de Montefalco. Voir également Antonio PAPA (dir.), *Archivi privati in Umbria*, Pérouse, DSPU, 1981 (Fonti per la storia dell'Umbria, 14), p. 25

<sup>87</sup> BCBev, ms. 68, 54 pages.

<sup>88</sup> BVR, ms. H. 29, fol. 253r-271v.

<sup>89</sup> Voir LAW, « Giovanni Vitelleschi : "prelato guerriero" », *Renaissance Studies. Journal of the Society for Renaissance Studies*, vol. XII, n° 1, mars 1998, p. 40-66.

dues à la papauté<sup>90</sup>. Plus profondément, le pouvoir seigneurial est reconfiguré au fil des concessions du vicariat au temporel, de privilèges fiscaux ou juridictionnels. Il dépend étroitement des *condotte* qu'obtiennent de l'Eglise les membres des puissantes familles, ou des indulgences pontificales que ces dernières sollicitent en faveur des établissements religieux de leur ville. Les archives des papes aident à mieux saisir les rythmes et l'étendue du contrôle territorial des seigneurs, elles renseignent sur les modalités du paiement du cens du au pontife. Elles permettent là encore de mieux appréhender, à une autre échelle, le contexte politique, militaire ou économique à l'intérieur duquel les commandes artistiques sont réalisées. Elles ont été utilisées dans cette perspective, afin de permettre ponctuellement de changer de focale.

Aucun des travaux dédiés aux Chiavelli, aux Trinci ou aux da Varano depuis près de cent cinquante ans ne s'est appuyé sur une exploitation rigoureuse des fonds du Vatican. En 1900, Tullia Zampetti publie un nombre important de documents concernant Giulio Cesare da Varano mais si soixante des soixante-treize textes édités ou résumés émanent de la papauté, ces lettres, bulles ou actes notariés proviennent de l'*Archivio di Stato* de Florence<sup>91</sup>. De plus, cette publication pionnière n'est que très peu exploitée par les études qui lui succèdent. En 1933, Michele Faloci Pulignani formule au sujet des Trinci une remarque dont la validité concerne encore les Chiavelli ou les da Varano :

Les fonds précieux et abondants qui sont conservés aux Archives secrètes du Vatican restent presque tous inexplorés. C'est à eux que devra recourir le futur historien de cette illustre famille qui, dans ses relations avec les papes, faisait alterner la paix et la guerre, l'excommunication et l'absolution<sup>92</sup>.

Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, quelques travaux portant sur les Trinci font appel aux sources pontificales. Un long article monographique de Maria Virginia Proserpi Valenti dédié à Corrado III montre la richesse de ces apports documentaires<sup>93</sup>. Dix ans plus tard, Giovanni Lazzaroni fonde une partie l'étude qu'il consacre à l'avènement de la seigneurie des Trinci, au XIV<sup>e</sup> siècle, sur les concessions de vicariat conservées dans les registres pontificaux. Il accompagne son travail de la publication de onze documents, sous forme intégrale ou de

---

<sup>90</sup> Pour une première approche, voir Pier Luigi FALASCHI, « La signoria di Giulio Cesare da Varano » dans *Camilla Battista da Varano e il suo tempo*, op. cit., p. 15-38, en particulier la bibliographie p. 36-38.

<sup>91</sup> Voir *supra*, note 57.

<sup>92</sup> FALOCI PULIGNANI, *Fragmenta Fulginatis Historiae*, op. cit., p. 32 : « Ma le fonti preziose, numerose, che si conservano nell'Archivio Vaticano, sono quasi tutte inesplorate. E a quelle dovrà ricorrere il futuro storico di questa illustra famiglia, la quale alternava con i papi ora le paci, ora le guerre, ora le scomuniche, ora le assoluzioni. »

<sup>93</sup> PROSPERI VALENTI, « Corrado Trinci », *BDSPU*, vol. LV, 1958, art. cit., sources citées p. 178-180 ; deux documents de l'ASV publiés p. 164-166 et p. 174-176.

larges extraits, dont six proviennent de l'*Archivio segreto vaticano*<sup>94</sup>. Se référant à la remarque de Michele Faloci Pulignani, Mario Sensi mène ensuite une nouvelle recherche à partir de cette documentation. Il en publie les résultats en 1989, au sein des actes d'un colloque qui fait date dans le domaine de l'étude des seigneuries urbaines. Les quarante-et-un documents édités ou mentionnés en annexe couvrent la période 1296-1435<sup>95</sup>. Certains, corrigés, sont tirés de publications antérieures. Mario Sensi présente lui-même son étude comme partielle dans la mesure où il a travaillé sur les microfilms que la bibliothèque communale de Foligno a fait réalisés en 1961, à partir de la rubrique « Trinci » du *schedario Garampi*<sup>96</sup>. De nouvelles recherches approfondies dans les archives vaticanes restent à mener.

En ce qui concerne notre propre enquête, pour abondantes et riches qu'elles soient, ces archives n'en restent pas moins secondaires. L'origine géographique et institutionnelle de leur production autant que les objets sur lesquels elles se focalisent en sont la cause. La satisfaction de trouver ou retrouver de la documentation éclairant des aspects du fonctionnement militaire et politique des trois seigneuries pouvait risquer de détourner l'étude de son objet initial, conduisant au traitement d'un tout autre sujet. Si le point de vue pontifical permet à l'observateur d'aujourd'hui de mieux appréhender les différents moments dans lesquels s'inscrit la commande artistique seigneuriale, il ne permet pas de saisir le regard porté par la papauté ou par ses officiers sur les images produites par les dirigeants locaux.

A partir de la documentation publiée et des études disponibles<sup>97</sup>, des dépouillements ont été réalisés au sein d'une séquence commençant au début des années 1390 et s'achevant au milieu des années 1420. Cette dernière correspond d'une part à un long moment de relations nourries entre la papauté romaine et chacune des trois familles, durant le Schisme puis les années qui le suivent. D'autre part, elle englobe les intervalles à l'intérieur desquels les spécialistes situent la réalisation de la plupart des œuvres d'art étudiées dans le cadre de notre enquête, ou ceux pour lesquels sont conservés les documents de Fabriano, de Camerino ou de Foligno les plus utiles à notre étude. Nous avons travaillé sur plusieurs des registres d'où provient une part importante de la documentation publiée sur les Trinci, afin d'y

---

<sup>94</sup> LAZZARONI, *I Trinci di Foligno*, *op. cit.*, annexes, p. 63-85.

<sup>95</sup> M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., p. 171-238, appendice documentaire p. 196-238.

<sup>96</sup> *Ibid.*, note 1, p. 171. Les microfilms sont conservés à la bibliothèque communale sous la cote F. 267.

Le *schedario Garampi* est l'index des noms propres et des sujets de la documentation conservée à l'*Archivio* au moment où Giuseppe Garampi en était préfet (1751-1772). Réalisé sous la direction de ce dernier, il comporte cent vingt-cinq volumes.

<sup>97</sup> En plus des sources citées précédemment, nous avons eu recours aux indications données par Peter PARTNER, *The Papal State under Martin V. The Administration and Government of the Temporal Power in the Early Fifteenth Italy*, Londres, The British School at Rome, 1958 ; ID., *The Lands of Saint Peter. The Papal State in the Middle Ages and the Early Renaissance*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1972.

rechercher des données comparables sur les Chiavelli et sur les da Varano, et de disposer d'un panorama élargi. La recherche antérieure ayant notablement porté sur les registres du Vatican (Reg. Vat.), nous avons poursuivi dans cette voie afin d'exploiter et d'étoffer les résultats disponibles. Nous avons ensuite exploré en complément plusieurs registres d'*Introitus et excitus* de la Chambre apostolique, qui ont offert de maigres résultats.

*Registri vaticani*

N<sup>os</sup> 313 (1392), 314 (1393), 315 (1396), 316 (1399-1400), 317 (1401-1404), 335 (1407), 336 (1407), 348 (1418).

*Camera apostolica, Introitus et excitus*

N<sup>os</sup> 371 (1393-1394), 374 (1396-1397), 379 (1418-1419), 380 (1423-1424), 382 (1423-1425), 383 (1425-1426).

L'ensemble de ces dépouillements a cependant permis de récolter une petite quantité d'informations pour chacune des trois familles étudiées. Ils ne recouvrent pas, ne serait-ce que pour partie, la deuxième séquence de la domination des da Varano, celle qui va du retour de Rodolfo IV et de Giulio Cesare à la conquête de Camerino par le duc de Valentinois. Le développement de la production documentaire de la papauté durant la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle a laissé une masse d'archives telle que les sondages que nous pouvions y réaliser nous ont paru trop aléatoires. Le travail à fournir était sans commune mesure avec le nombre et l'utilité de ses possibles résultats et nous avons préféré y renoncer pour nous concentrer sur d'autres documents. Le recours à la documentation publiée nous a paru à même de pallier en partie cette lacune.

### **Les sources éditées**

L'ensemble des sources manuscrites tel qu'il vient d'être décrit a été complété par la documentation publiée. Pour l'étude des villes italiennes de la fin du Moyen Age, la quantité de sources imprimées est immense et des villes de petite ou moyenne importance comme celles qui sont l'objet de notre recherche ont elles bénéficié de notables entreprises

éditoriales. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous en dessinons à présent les contours<sup>98</sup>. A la différence de ce que nous avons proposé pour les sources manuscrites, de la situation desquelles une présentation par fonds rendait mieux compte, nous optons à présent pour un exposé typologique des principales sources éditées, plus concis.

*Sources d'archives, sources normatives*

La présentation des sources manuscrites a permis d'indiquer plusieurs des documents ayant fait l'objet de publications. Il faut ajouter une pièce tirée des *Atti camerali* de l'*Archivio di Stato* de Modène, un registre du premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle regroupant des documents relatifs à l'érection du duché de Camerino et à son gouvernement, ainsi qu'à son patrimoine, à ses ressources et à ses dépenses. Parmi eux se trouvent les inventaires du palais urbain des da Varano et de leur château de Beldiletto, des documents qui permettent de mieux saisir la disposition et la décoration de ces résidences seigneuriales dont une fraction seulement de la décoration murale est aujourd'hui conservée<sup>99</sup>.

La part la plus conséquente de l'édition des sources concerne cependant les textes normatifs. Conservés en grand nombre dans les villes d'Italie centrale, parfois en plusieurs copies, les statuts ont bénéficié d'une attention renouvelée de la part des historiens du Moyen Age. Des outils sont élaborés pour leur étude, de nouvelles lectures sont proposées<sup>100</sup>. Pour Camerino, Foligno et Fabriano, des statuts de la commune ou du Peuple sont conservés. Ceux de la première datent de 1424, ceux de la seconde du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, ceux de la troisième de 1415. Cet ensemble de normes comporte également la réglementation de plusieurs métiers ainsi que la législation en vigueur dans quelques *castra* placés sous la domination seigneuriale<sup>101</sup>. A travers les normes organisant l'activité des aubergistes de Foligno ou celle des lainiers de Fabriano, sont évoqués la configuration et les usages des

---

<sup>98</sup> Nous renvoyons à la bibliographie placée en fin d'ouvrage pour l'ensemble des références utilisées.

<sup>99</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 57-103.

<sup>100</sup> Voir ainsi le *Repertorio degli statuti comunali umbri*, sous la direction de Patrizia BIANCIARDI et Maria Grazia NICO OTTAVIANI, Spolète, CISAM, 1992 (Quaderni del Centro per il collegamento degli studi medievali e umanistici nell'Umbria, 28).

Mario ASCHERI, « Gli statuti : un nuovo interesse per una fonte di complessa tipologia », dans Giuseppe PIERANGELI et Sandro BULGARELLI (dir.), *Catalogo della raccolta di statuti, consuetudini, leggi, decreti, ordini e privilegi dei comuni, delle associazioni e degli enti locali italiani dal Medioevo alle fine del secolo XVIII*, vol. VII, Florence, La Nuova Italia, 1990, p. XXXI-XLIX ; dernièrement, ID., « Agli albori della primavera statutaria », dans Emanuele CONTE et Massimo MIGLIO (dir.), *Il diritto per la storia. Gli studi giuridici nella ricerca medievistica*, actes du colloque (Rome, 21-22 mai 2007), Rome, ISIME, 2010 (Nuovi studi storici, 83), p. 19-24 ; Andrea ZORZI, « Scrivere le regole : l'Italia degli statuti », dans Sergio LUZZATTO et Gabrielle PEDULLÀ (dir.), *Atlante della letteratura italiana*, vol. I : *Delle origini al Rinascimento*, dir. Amedeo DE VINCENZIIS, Turin, Einaudi, 2010, p. 48-54.

<sup>101</sup> Il est intégré aux sources éditées indiquées à la fin de ce volume.

espaces urbains, leur aspect et leur décoration. A travers les statuts des communautés dominées se dessine l'architecture des relations institutionnelles et des rapports de force unissant une cité aux *castra* qui lui sont soumis. Le lexique employé dans les invocations et les prologues de ces textes éclaire enfin l'image que le seigneur souhaite renvoyer de lui-même.

### *Sources narratives*

Aucune des trois villes étudiées ne peut se vanter d'avoir été l'objet de l'une des vastes chroniques médiévales qui ont tant fait pour les postérités de certaines cités de la péninsule. Les *Histoires* de Foligno, de Camerino ou de Fabriano ont été écrites au début de l'époque moderne.

Pour la cité des Trinci, la moins mal lotie des trois du point de vue de la conservation de la production historiographique de la fin du Moyen Age, quelques fragments de chroniques ont été préservés. Le premier est la liste de podestats établie pour les années 1198-1341 par le notaire Bonaventura di Benvenuto, il est conservé dans une version du XIV<sup>e</sup> siècle qui a été mentionnée plus haut<sup>102</sup>. Elle est rédigée sous la forme d'Annales, une courte phrase, parfois un petit paragraphe, suivant le nom du podestat pour évoquer les événements à l'échelle de la ville, de la région ou, plus largement, de la péninsule. Un second texte recouvre la période 1424-1440. Il est l'œuvre de Pietruccio degli Unti, riche marchand de Foligno, responsable de la monnaie, puis prieur de la commune en 1438, sous la seigneurie de Corrado III dont il vante l'action avant de se réjouir de la chute de celui qu'il désigne *a posteriori* comme un écorcheur (« *segnoie overo scortecatore che dirò meglio*<sup>103</sup> »). L'original du *Memoriale* est perdu. Dans la veine abondante des marchands écrivains<sup>104</sup>, il associe notations autobiographiques, éléments comptables, domestiques ou professionnels, commentaires sur l'actualité. Le manuscrit existait encore au XVIII<sup>e</sup> siècle et plusieurs copies partielles ont été effectuées au cours des trois premiers siècles de l'époque moderne. Elles sont le reflet des intérêts de ceux qui les ont réalisées et se focalisent sur les événements alors jugés importants. Le texte édité en 1933 dans la nouvelle série des *Rerum Italicum Scriptores* par Michele

---

<sup>102</sup> A la bibliothèque Jacobilli de Foligno, sous la cote B. III 23.

<sup>103</sup> FALOCI PULIGNANI, *Memoriale degli Unti*, dans ID., *Fragmenta Fulginatis Historiae*, op. cit., p. 39.

<sup>104</sup> Voir l'étude pionnière de Christian BEC, *Les marchands écrivains : affaires et humanisme à Florence 1375-1434*, Paris/La Haye, Mouton, 1967 (Civilisations et sociétés, 9).

Faloci Pulignani se présente comme la réunion des passages transmis par trois personnes différentes<sup>105</sup>.

La situation est encore moins favorable dans les Marches. D'une manière générale, la production historiographique médiévale conservée y est rare, ce qui est paradoxal étant donné le rôle des notaires, le développement de la conscience civique et l'importance des écrits publics dans cette région<sup>106</sup>. Quoi qu'il en soit, des œuvres comme celle d'Antonio di Nicolò, notaire de Fermo, ou celle plus modeste du juge et magistrat originaire de San Severino, Cola di Lemmo Procacci, font figure d'exception<sup>107</sup>. Les cas de Fabriano et de Camerino sont à l'image de l'ensemble du paysage marchésan. Dans la première des deux villes, les chroniques de notaire ou de marchand, même fragmentaires, font aujourd'hui totalement défaut. On ne dispose concernant la seigneurie des Chiavelli que d'un récit court, mais bien informé, du massacre de 1435, composé à la fin du xv<sup>e</sup> ou au début du xvi<sup>e</sup> siècle<sup>108</sup>. Dans la cité des da Varano, quelques très brefs passages de chroniques médiévales ont été recopiés par Pierantonio Lili, comme nous l'avons mentionné plus haut, et les développements du *Diario* se font plus conséquents après la fin de Giulio Cesare. Une seule longue séquence en a été publiée, celle du récit des funérailles de la veuve du seigneur déchu, Giovanna Malatesta, en 1511<sup>109</sup>.

Face à ces lacunes, un grand nombre d'histoires, chroniques ou *diari* des xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles écrits dans d'autres villes a été utilisé. Ont été rassemblés des témoignages sur les trois seigneuries provenant de villes voisines de Foligno, telles Spolète, Trevi ou Pérouse, mais encore de Toscane (Florence, Sienne, Lucques) et de cités telles que Rome, Venise ou Milan<sup>110</sup>. Là où bien souvent la trame événementielle de l'histoire des trois familles reste lacunaire, les récits ou la correspondance du temps apportent de nombreuses informations. Cependant, il ne saurait s'agir d'en faire une lecture littérale, ni de tenter de reconstruire à

---

<sup>105</sup> FALOCI PULIGNANI, introduction au *Memoriale degli Unti*, *op. cit.*, p. 29-32.

<sup>106</sup> Francesco PIRANI, « Memoria e tradizione civica nella cronaca di Fermo del notaio Antonio di Nicolò (metà XV secolo) », dans Giuseppe CAPRIOTTI et PIRANI (dir.), *Incontri. Storie di spazi, immagini*, Macerata, Eum, 2011 (Quaderni del dipartimento di beni culturali, 2), note 2, p. 331. Article disponible en ligne:

URL : [http://fermi.univr.it/rm/biblioteca/scaffale/Download/Autori\\_P/RM-Pirani-Memoria.pdf](http://fermi.univr.it/rm/biblioteca/scaffale/Download/Autori_P/RM-Pirani-Memoria.pdf) Consulté le 3 septembre 2012.

<sup>107</sup> Déjà citée, la première est publiée dans DE MINICIS (éd.), *Cronache della città di Fermo*, *op. cit.*, p. 1-98 ; pour la seconde : Raoul PACIARONI, « La cronaca di Cola di Lemmo Procacci da Sanseverino (1415-1475) », *Studi maceratesi*, vol. X : *Documenti per la storia della Marca*, actes du colloque (Macerata, 14-15 décembre 1974), 1976, p. 266-287.

<sup>108</sup> SASSI, « Un' antica narrazione », *Studia Picena*, vol. VIII, 1932, art. cit., p. 221-233. Le texte est connu grâce à une copie réalisée à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle par un certain Andrea Lippera, dans laquelle il est précédé du titre : « *In questo libro sintende il successo de la morte de li signori di Fabriano* ».

<sup>109</sup> Milziade SANTONI, *I funerali di Giovanna Malatesta in Camerino. MDXI*, Camerino, Savini, 1881.

<sup>110</sup> Nous renvoyons de nouveau à la liste des sources éditées, 3<sup>e</sup> section : « Sources narratives et littéraires, chroniques, correspondances traités ».

partir d'elles une chronologie cohérente. Outre le fait qu'elles reprennent le plus souvent le même événement, se répétant plus qu'elles ne se complètent, on connaît depuis la leçon donnée par Arsenio Frugoni dans son *Arnoldo da Brescia* l'inanité d'une telle entreprise<sup>111</sup>. Le choix de l'inscription d'une péripétie dans une histoire renseigne en revanche sur la perception qu'en ont l'auteur et ses contemporains, sur la notoriété des personnages impliqués, sur la circulation des nouvelles et sur les relations que cette dernière nécessite entre les villes concernées. Les nombreux échos donnés à la mort de Trincia Trinci en 1377 permettent ainsi d'enrichir la lecture des fresques que son fils Ugolino III fait réaliser dans le palais familial une trentaine d'années plus tard.

Une part importante des travaux dédiés aux trois seigneuries depuis le XX<sup>e</sup> siècle repose sur une exploitation des chroniques médiévales évoquées, menée conjointement à celle des historiens du début de l'époque moderne. Une œuvre comme celle écrite par Pompeo Pellini (1523-1594) est fréquemment utilisée par les études portant sur la période médiévale comme si elle était une source d'époque<sup>112</sup>. L'historiographie locale de Fabriano s'appuie fréquemment sur les *Histoires* de Giovanni Domenico Scevolini écrites à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, quant bien même, dans leur réédition du XVIII<sup>e</sup> siècle tout au moins – la seule version vraiment accessible aujourd'hui –, elles ne font référence à aucun fonds<sup>113</sup>. Les problèmes posés par une telle démarche sont nombreux. Si, pour composer son *Istoria della famiglia Trinci*, Durante Dorio da Leonessa recourt à de nombreuses sources de première main et aux archives de la ville, il se fonde régulièrement sur des documents à l'authenticité douteuse<sup>114</sup>. En fait, les trois premiers des cinq livres de son *Histoire* sont basés sur des forgeries du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans son introduction à la réimpression de l'*Istoria*, en 1973, Giuseppe Chiaretti remarque :

il plane, hélas, sur l'œuvre de Dorio elle aussi, l'ombre du fameux faussaire Alfonso Ceccarelli, décapité à Rome le 9 juillet 1583 pour avoir réalisé des faux très ingénieux

---

<sup>111</sup> Arsenio FRUGONI, *Arnaldo da Brescia nelle fonti del secolo XII*, Rome, Istituto storico italiano per il Medio Evo, 1954 (Studi storici, fasc. 8-9). A la page VII de son introduction, l'auteur met en garde contre les « efforts combinatoires » (« *sforzi combinatori* ») visant à associer entre eux les supposés « faits attestés » par les chroniques (« *fatti testimoniati* ») comme les « tesselles parfaites d'une mosaïque » (« *tessere perfette di un mosaico* »), « avec une confiance infinie dans la Providence » (« *con una infinita fiducia nella Provvidenza* »).

<sup>112</sup> Pompeo PELLINI, *Dell'istoria di Perugia di Pompeo Pellini, nella quale si contengono oltre l'origine e fatti della città, li principali successi d'Italia, per il corso d'anni 3525*, Venise, Giovanni Giacomo Hertz, 1664 (réimpression : 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> partie, Bologne, Forni, (Historiae Urbium et regionum Italiae rariores, XV, 1-2 ; 3<sup>e</sup> partie, Pérouse, DSPU, 1970 (Fonti per la storia dell'Umbria, 8)).

<sup>113</sup> Voir *supra*, note 61.

<sup>114</sup> Durante DORIO, *Istoria della famiglia Trinci nella quale si narrano l'origine, genealogia, dominij, dignità, e fatti de' descendentij da essa*, Foligno, Agostino Alterij, 1638. Sauf indication contraire, nous nous référons à cette édition dans la suite de ce travail.

qui, aujourd'hui encore, suscitent l'étonnement autant qu'ils embrouillent les faits, plongeant dans l'embarras jusqu'aux historiens aguerris<sup>115</sup>.

Ceccarelli, que Pierre Toubert qualifie de « faussaire le plus créatif de la Renaissance italienne », a en effet produit des faux en tous genres, généalogies nobiliaires, chroniques, diplômes impériaux ou pontificaux, actes notariés tels que testaments ou cessions de propriétés<sup>116</sup>. Il a mis ses talents de falsificateur au service d'une noblesse d'Italie centrale, et notamment romaine, en quête d'origines prestigieuses, composant pour elle un grand nombre de pièces d'archive et d'œuvres dont les mythifications s'immiscent dans les travaux des érudits modernes les plus renommés, tels que Ludovico Jacobilli<sup>117</sup>.

Le grand érudit moderne de Camerino, Camillo Lili, a consacré à sa cité une *Istoria* dont il a déjà été fait mention<sup>118</sup>. Au siècle suivant, le chanoine Ottavio Turchi a composé quant à lui une vaste histoire de Camerino du point de vue de son Eglise, publiant en annexe de nombreux documents<sup>119</sup>. L'œuvre de Lili comporte naturellement de longs développements sur les da Varano, résumant ou citant des passages entiers de documents anciens, recopiant des textes épigraphiques, décrivant des peintures murales aujourd'hui disparues. Méprisé par Muratori, Lili a connu un retour en grâce à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il étaye depuis lors un nombre important de publications sur Camerino et a récemment été qualifié d'« historiographe dénigré et pourtant irremplaçable<sup>120</sup> ». Plusieurs des sources qu'il cite ou transcrit sont, il est vrai, fidèles aux originaux que nous avons retrouvés, ceux de Parme notamment. Mais si, pour la production historiographique d'un érudit comme

---

<sup>115</sup> DORIO, *Istoria della famiglia Trinci*, présentation et notes Giuseppe CHIARETTI, Foligno, Ediclio, 1973 (Bibliotheca Umbriae, 1), p. IX-X : « [...] grava, purtroppo, anche sull'opera del Dorio l'ombra del celeberrimo falsario mevanate Alfonso Ceccarelli, decapitato a Roma il 9 luglio 1583 in conseguenza delle sue truffe ingegnossissime, che seguitano ancor oggi a meravigliare e a confondere i dati mettendo in imbarazzo persino gli storici di valore [...] ». Citation empruntée à M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., p. 174.

<sup>116</sup> Dernièrement, voir Isabelle HEULLANT-DONAT, « L'historiographe, le faussaire et la truffe. Les falsifications d'Alfonso Ceccarelli sur les chroniques de Fra Elemosina », dans Danièle BOHLER et Catherine MAGNIEN SIMONIN (éd.), *Ecritures de l'histoire (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, actes du colloque (Bordeaux, 19-21 septembre 2002), Genève, Droz, 2005 (Travaux d'Humanisme et de Renaissance, 406), p. 219-237, d'où la référence à Pierre Toubert est tirée, p. 220-221 (cette dernière provient de : *Dalla terra ai castelli. Paesaggio, agricoltura e poteri nell'Italia medievale*, éd. Giuseppe SERGI, Turin, Einaudi, 1995 (Biblioteca studio, 7), p. 9 : « il più inventivo falsario del Rinascimento »).

Sur cet étonnant personnage, outre l'article précédent, voir Armando PETRUCCI, « Ceccarelli, Alfonso », *DBI*, vol. XXIII, 1979, p. 199-202.

<sup>117</sup> HEULLANT-DONAT, « L'historiographe, le faussaire et la truffe. », dans BOHLER et MAGNIEN SIMONIN (éd.), *Ecritures de l'histoire*, art. cit., p. 235.

<sup>118</sup> Voir *supra*, note 51. Sur l'histoire sinieuse du manuscrit de Lili, voir la notice de Milziade Santoni dans Carlo LOZZI, *Biblioteca storica della antica e nuova Italia. Saggio di bibliografia analitico comparato e critico*, vol. I, Imola, Galeati e figlio, 1886 (rééd. anast. : Bologne, Forni, 1963), p. 214.

<sup>119</sup> Ottavio TURCHI, *De Ecclesiae Camerinensis pontificibus libri VI*, Romae, Typis de Rubeis, 1762.

<sup>120</sup> FALASCHI, « Berardo I da Varano signore di Camerino », *Studi maceratesi*, vol. XVIII : *Camerino e il suo territorio fino al tramonto della signoria*, actes du colloque (Camerino, 13-14 novembre 1982), 1982, p. 9 : « storiografo denigrato eppure insostituibile ».

Ludovico Jacobilli, les jalons d'une histoire critique commencent à peine à être posés, l'œuvre de Lili reste largement ignorée de la recherche actuelle.

A bien des égards, les *Histoires* de l'époque moderne nous semblent poser plus de problèmes qu'elles n'en résolvent. Comme les transcriptions manuscrites de la même période que nous avons évoquées plus haut, nous avons choisi de ne les utiliser que très ponctuellement.

Un second ensemble peut être ajouté à celui constitué par les annales, les chroniques, les *diarii* ou encore par les correspondances. Il s'agit d'œuvres littéraires orientées vers la fiction et la création poétiques, dont la frontière avec les textes narratifs que nous venons d'évoquer est parfois poreuse. Le milieu de cour des Trinci, sous la domination d'Ugolino III en particulier, a favorisé la production de textes exaltant la famille seigneuriale. La *Légende de saint Félicien*, qui raconte l'histoire du premier évêque et saint patron de Foligno, s'achève sur une série de strophes dédiées aux membres de la *casa* Trinci. Elle est écrite au début du xv<sup>e</sup> siècle par Pierangelo di Angelo Bucciolini qui appartient à l'entourage immédiat des seigneurs<sup>121</sup>. Un autre proche des Trinci, le dominicain Federico Frezzi, dédie un long poème de plus de douze mille vers en tierce rime à Ugolino III, qu'il présente dans la diégèse comme un seigneur « *magnanimo e benegno* »<sup>122</sup>. Frezzi succède sur la cathèdre de Foligno à Onofrio Trinci, un des frères d'Ugolino, peu après la rédaction du *Quadriregio*. Suivant le modèle dantesque, son texte relate à la première personne une pérégrination initiatique s'achevant sur la contemplation de Dieu. Il est tissé d'emprunts aux mythes et à l'histoire antiques ainsi que d'allusions aux événements du temps. Un tel ensemble de références est diffusé dans la kyrielle des seigneuries d'Italie. Il est la base des compositions pétrarquisantes d'un auteur comme Alberto Orlando de Fabriano, qui rédige une *canzone* dédiée à Berardo di Rodolfo da

---

<sup>121</sup> BUCCIOLINI, *Legenda di San Feliciano*, op. cit. Voir l'introduction au texte due au même éditeur : NESSI, « *Legenda di San Feliciano. Poemetto in volgare degli inizi del secolo XV* », *BSCF*, vol. XX-XXI, 1996-1997, p. 111-124.

<sup>122</sup> Federico FREZZI, *Il Quadriregio*, éd. Enrico FILIPPINI, Bari, Laterza, 1914 (Scrittori d'Italia). Citation au livre II, chap. 1, v. 6, p. 97.

Le manuscrit autographe de Frezzi est perdu mais vingt-et-une copies manuscrites et quatre versions imprimées sont recensées pour le seul xv<sup>e</sup> siècle (l'édition *princeps* est parue à Pérouse en 1481). Les deux dernières éditions datent de 1725 et de 1914, la plus récente faisant l'objet d'un jugement sévère de la part de Gabriella Corbo qui lui reproche des choix arbitraires, voire parfois fautifs. Gabriella CORBO, « Osservazioni sul titolo originale del poema di Federico Frezzi », *Rassegna della letteratura italiana*, 89, série 8, n<sup>os</sup> 2-3, mai-décembre 1985, pp. 444-451. L'usage que nous faisons du texte de Frezzi nous semble pouvoir s'accommoder de ces défauts et, par commodité, nous utiliserons l'édition de Filippini ainsi que, ponctuellement, celle de 1725 que nous indiquons parmi les sources publiées.

Un commentaire linéaire de l'œuvre de Frezzi est proposé par Elena LAURETI, *Il Quadriregio di Federico Frezzi da Foligno. Un viaggio nei Quattro Regni*, Foligno, Orfini Numeister, 2007.

Varano<sup>123</sup>, dédie quelques œuvres à Sigismondo Pandolfo Malatesta, loue Bianca Maria Visconti et devient chancelier du mari de cette dernière, Francesco Sforza<sup>124</sup>. La poésie vernaculaire destinée aux petites cours seigneuriales de la première moitié du Quattrocento a peu retenu l'attention des historiens, contrairement à celle produite autour Mantoue, Ferrare et Urbino après les années 1450 par des auteurs de l'envergure de Matteo Maria Boiardo ou de Ludovico Ariosto. A Camerino, Giulio Cesare est le dédicataire de plusieurs poèmes composés par des auteurs à la recherche d'un protecteur. Giovambattista Cantalicio est l'un d'eux, qui attribue au seigneur toutes les caractéristiques typiques du bon dirigeant<sup>125</sup>. Le petit corpus de textes que nous avons rassemblé et dont nous donnons ici un premier aperçu, apporte un éclairage essentiel sur le milieu dont ces œuvres sont issues. Ces dernières travaillent la même matière culturelle que celle modelée par les images peintes, contribuant de façon convergente à la représentation du pouvoir. Elles recourent à des formes et à des répertoires qui traversent le XV<sup>e</sup> siècle et connaissent d'importants développements dans l'entourage des seigneurs plus prestigieux, offrant à l'étude l'opportunité de nouveaux rapprochements avec ces figures mieux connues<sup>126</sup>.

Certaines œuvres littéraires entretiennent un rapport bien plus étroit avec les images. Il s'agit des écritures peintes, strophes écrites en latin ou en vernaculaire pour être placées sous des fresques dont elles explicitent – ou tout au moins accompagnent – le contenu. Le palais Trinci en comportait plusieurs séries, dans la salle des roses, dans la loggia de Romulus ou dans la salle des *Imperatores*. Elles sont aujourd'hui lacunaires ou perdues mais des transcriptions anciennes permettent de les restituer. La plus célèbre de ces séries est sans doute celle composée par l'humaniste Francesco da Fiano à la demande d'Ugolino III<sup>127</sup>. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, à Camerino, le palais de Giovanni Maria da Varano comportait également une décoration associant étroitement textes et images, dont il ne reste rien

<sup>123</sup> BAV, Vat. Lat. 4787, fol. 179r-181r et également, parmi d'autres versions, dans Baltimore, Maryland Walters Art Gallery, ms. W. 410, fol. 109r-111r. Nous donnons une transcription de cette version en annexe (doc. 5).

<sup>124</sup> Ernesto LAMMA, « Rime inedite di Alberto Orlando », *ASMU* vol. IV, fasc. 15-16, 1889, p. 494-517 ; Lodovico FRATI (éd.), *Le rime del codice isoldiano (Bologn. univ. 1739)*, vol. I, Bologne, Romagnoli/Dell'Acqua, 1913, p. 103-111.

<sup>125</sup> Pour un bilan des études dans ce domaine qui confirment l'attractivité des seigneuries citées, voir Rinaldo RINALDI, « Scrivere in corte », dans Marco FOLIN (dir.), *Corti italiane del Rinascimento. Arti, cultura e politica, 1395-1530*, Milan, Officina Libraria, 2010, p. 63-74. Extraits des *Epigrammata* parus à Venise en 1493, trois des poèmes de Cantalicio sont proposés en annexe (doc. 2-4).

<sup>126</sup> Voir par exemple l'éloge de Frédéric de Montefeltre composé par le Florentin Giovanni di Bartolomeo après la prise de Volterra, en 1472 : Lodovico FRATI, « Federico duca d'Urbino e il *Veltrò* dantesco », *ASMU*, vol. II, 1885, p. 360-367.

<sup>127</sup> Parmi les études pionnières sur les vers de Francesco da Fiano, voir Ludwig BERTALOT, « Humanistisches in der *Anthologia Latina* », *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. LXVI, 1911, p. 56-80. Pour une édition plus récente des textes, Roberto GUERRINI, « "Uomini di pace e di guerra che l'aurea Roma generò". Fonti antiche e tradizione classica negli epigrammi di Francesco da Fiano per la Sala degli Imperatori (*Anthologia Latina*, Riese, 1906, 831-855<sup>d</sup>) », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il palazzo Trinci, op. cit.*, p. 375-400.

aujourd'hui. Les premiers étaient les *Elogia* composés par Varino Favorino en l'honneur des membres éminents de la dynastie, sous les emblèmes desquels les vers étaient inscrits<sup>128</sup>. Ils participaient à la reconstruction de la mémoire familiale et s'inscrivaient dans la pleine continuité des entreprises culturelles conduites par Giulio Cesare. Pour cette raison et bien qu'ils aient été écrits dans les années 1510, nous les avons intégrés dans notre étude.

Pour achever ce tour d'horizon, il faut enfin mentionner les ouvrages théoriques et les traités qui aident à saisir les conceptions philosophiques et politiques développées dans le milieu à l'intérieur duquel les images viennent s'inscrire. Les interprétations plurielles, voire contradictoires, dont elles peuvent faire l'objet apparaissent ainsi plus nettement. Le *De institutione regiminis dignitatum* que Giovanni Tinto Vicini da Fabriano dédie au jeune Battista Chiavelli s'attache à décrire, de façon traditionnelle, les vertus que doit posséder le *princeps* et les principes qui doivent guider son action<sup>129</sup>. Le texte entre en résonance avec plusieurs ensembles d'allégories politiques peints dans le palais Trinci, alors même que son auteur tente de mettre sa plume au service de Corrado III au début des années 1420<sup>130</sup>. D'autres écrits s'avèrent utiles pour percevoir les enjeux de la commande artistique. Au début de la période, le long passage autonome que Galvano Fiamma consacre aux réalisations d'Azzone Visconti dans sa chronique marque la réaffirmation de la théorie aristotélicienne de la magnificence. Il constitue une clef pour la compréhension des objectifs visés par la propagande seigneuriale dans le domaine de l'édilité et de la peinture. A la fin de la période, Giovanni Pontano consacre cinq livres aux vertus qui doivent animer les grands hommes. L'un d'eux traite de la magnificence, un autre de la libéralité, qualités indispensables d'un seigneur qui doit savoir faire opportunément de grandes dépenses pour l'utilité de ses concitoyens et pour l'ornement de la cité<sup>131</sup>. Les réalisations qui en découlent le rapprochent des modèles de l'Antiquité et améliorent le bien commun, elles sont indispensables à la légitimation du pouvoir exercé.

Les œuvres évoquées, qu'elles soient poétiques ou théoriques, ne constituent pas une origine supposée des images étudiées. Les chantiers de décoration, à l'échelle d'un palais ou

---

<sup>128</sup> Angelo BITTARELLI, « Varino Favorino e i suoi "Elogia" », *Studia Picena*, vol. XLIV, actes du colloque d'études historiques pour le 8<sup>e</sup> centenaire de la naissance de saint Silvestro 1177-1977 (3-4 juin 1977), 1977, p. 215-229.

<sup>129</sup> Giovanni Tinto VICINI, *De institutione regiminis dignitatum*, éd. Pasquale SMIRAGLIA, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1977 (Temi e testi, 23).

<sup>130</sup> Voir les lettres qu'il envoie à Foligno après la mort de Niccolò Trinci, en 1421 : Heinrich OTTO, « Eine Briefsammlung vornehmlich zur Geschichte italienischer Kommunen in der zweiten Hälfte des Mittelalters », *QFLAB*, vol. XI, 1908, doc. 1 et 2, p. 97-101.

<sup>131</sup> Giovanni PONTANO, *I libri delle virtù sociali*, éd. Francesco TATEO, Rome, Bulzoni, 1999. Les cinq livres sont les suivants : *De liberalitate*, *De beneficentia*, *De magnificentia*, *De splendore* et *De conviventia*.

d'une ville, ne sont ni l'illustration cohérente d'une théorie politique ni la réalisation fidèle d'un hypothétique programme préexistant. L'une ou l'autre peuvent guider l'exécution des images mais ces dernières ne s'y limitent pas. Elles construisent selon des moyens proprement picturaux des messages qui dépassent les intentions du commanditaire, du concepteur ou des artistes qui les produisent. Elles sont ensuite l'objet d'usages et d'interprétations irréductibles aux textes. Ces derniers sont donc utilisés, au cours de ce travail, à travers les dialogues qu'ils entretiennent avec les images, à travers les échos qui s'établissent et les écarts qui se creusent entre l'écrit et le visuel.

Afin de préciser ce point et de présenter les images issues de la commande seigneuriale des da Varano, des Chiavelli et des Trinci, le chapitre suivant est dédié au corpus iconographique.

### **Chapitre 3 : L'étude des textes croisée avec celle des images. Présentation du corpus iconographique et principes pour le lire.**

La présentation des sources textuelles a permis d'évoquer la méthode mise en œuvre pour cette recherche, le croisement des sources textuelles et iconographiques. Le présent chapitre est consacré plus précisément à ces dernières. Il commencera par rappeler l'importance des images peintes dans la communication des seigneuries urbaines puis présentera les ensembles de peintures murales qui seront étudiés dans les développements ultérieurs<sup>1</sup>. Après quoi, il précisera la façon dont le corpus iconographique est interrogé.

#### **Mécénat, patronage, commande artistique ou commande d'images ? Choix de termes et orientation de la recherche.**

Pour ouvrir ce chapitre, quelques mots expliquent les raisons qui nous conduisent à ne pas recourir aux notions de mécénat et de patronage pour notre travail mais à leur préférer celle de commande.

Le mécénat, en effet, est un ensemble de pratiques et d'attitudes impliquant des rapports normés entre le mécène, les créateurs, l'art de ces derniers et l'image que le premier offre de lui à l'extérieur. La référence à la figure de Caius Cilnius Mæcenas (v. 69 av. J.-C. – 8 av. J.-C.) n'est pas fréquente dans l'Italie du xv<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. D'abord utilisée à l'intérieur des milieux humanistes, dans les relations de ces derniers avec leurs protecteurs, elle sert à l'antonomase qui fait du puissant un « *alter Mæcenas* »<sup>3</sup>. Par ce trope, dans sa correspondance avec Leonello d'Este, Flavio Biondo désigne Prospero Colonna. Il associe encore le cardinal à Mécène dans sa *Roma instaurata*, en 1444<sup>4</sup>. Plusieurs décennies auparavant, à la fin du

---

<sup>1</sup> Pour les descriptions d'images faites dans ce mémoire, le point de vue utilisé est externe, c'est celui de l'observateur. Les indications « à gauche » et « à droite » font référence à la gauche et à la droite du spectateur situé en face de l'image. Les mentions « à dextre » et « à senestre » sont plus rarement utilisées, elles servent à situer des éléments par rapport aux personnages à l'intérieur de l'image. Ce qui est à dextre des protagonistes peints est à gauche du spectateur.

<sup>2</sup> Il ne s'agit là que d'une première impression, assez générale. Voir les questionnements formulés par Luciano PATETTA, « Mecenati e protettori degli artisti oppure ricchi committenti ? », dans Luisa SECCHI TARUGI (dir.), *Mecenati, artisti e pubblico nel Rinascimento*, actes du congrès (Pienza-Chianciano Terme, 20-23 juillet 2009), Florence, Franco Cesati Editore, 2011 (Quaderni della Rassegna, 68), p. 25-37.

<sup>3</sup> Ainsi du cardinal Maramauro Maramaldo selon Giovanni Quatrario di Sulmona. Dieter GIRGENSOHN, « Maramaldo (Maramauro) », *DBI*, vol. LXIX, 2007, p. 404.

<sup>4</sup> Stefano BORSI, *Leon Battista Alberti e l'antichità romana*, Florence, Edizioni Polistampa, 2004 (Biblioteca della nuova antologia, 14), p. 28.

XIV<sup>e</sup> siècle, un écrivain s'était attaché à renouveler l'idéologie antique du mécénat culturel. Francesco da Fiano développe l'idée selon laquelle il existe entre les poètes et les hommes de pouvoir une relation de dépendance réciproque. Les premiers doivent jouir d'un soutien matériel pour disposer de l'*otium*, dans lequel seulement les grandes œuvres peuvent être composées, les seconds doivent trouver celui qui chantera leurs hauts faits pour accéder à la gloire et à l'immortalité. L'humaniste consacre un opuscule à cette question, le *Contra oblocutores et fellitos detractores poetarum*, qu'il traite par ailleurs à plusieurs reprises dans ses échanges épistolaires<sup>5</sup>. Da Fiano est l'auteur des strophes latines qui accompagnent les *Imperatores* peints dans le palais d'Ugolino III Trinci, mais dans l'état actuel de nos connaissances, ce n'est pas aux petits seigneurs urbains étudiés que le protecteur d'Horace et de Virgile paraît avoir été proposé comme modèle. Les écrits encomiastiques utilisent des figures comme celles d'Alexandre ou de Jules César, présentés de façon assez habituelle comme les incarnations de la libéralité et de la magnificence. Le transfert du modèle du mécénat de l'écrit littéraire aux arts visuels ne s'opère que lentement, selon une chronologie et des principes qui restent encore à étudier<sup>6</sup>. Rien n'indique à ce jour qu'il ait fonctionné, tel qu'il vient d'être rapidement esquissé, pour les seigneuries de Foligno, de Fabriano et de Camerino.

Plus généralement, la notion de mécénat renvoie à la protection des écrivains et des artistes, dans le double sens du soutien financier de leurs activités – Paul-Emile Littré dit du mécène qu'il « encourage les sciences, les lettres et les arts », Paul Robert croit bon de préciser qu'il « aide les écrivains et les artistes » « par goût des arts » – et de leur appartenance au réseau de clientèle du puissant<sup>7</sup>. Dans les études portant sur l'Italie

<sup>5</sup> Igino TAU, « Il *Contra oblocutores et detractores poetarum* di Francesco da Fiano (con appendice di documenti biografici) », *Archivio italiano per la storia della pietà*, vol. IV, 1965, p. 253-350 (p. 295-331 pour l'édition du texte).

Si « les grands hommes amis des Muses ont manqué », écrit da Fiano à Francesco Piendibeni, vers 1389-1390, « [...] c'est parce qu'à la vérité notre misérable époque n'a eu ni un nouvel Auguste, ni un Mécène ni un Asinius Pollion, non plus qu'un nouveau Virgile, un Horace ou un Varron ». Inédite au moment où nous écrivons, la lettre est transcrite et traduite par Clémence Revest dans une thèse de doctorat dont la publication est attendue (*"Romam veni". L'humanisme à la curie de la fin du Grand Schisme, d'Innocent VII au concile de Constance (1404-1417)*, thèse de doctorat en histoire sous la direction d'Elisabeth Crouzet-Pavan et Jean-Claude Maire Vigueur, soutenue le 16 juin 2012 à l'université de Paris-Sorbonne). Nous remercions très chaleureusement Clémence Revest qui nous a communiqué les éléments que nous présentons trop brièvement dans ce paragraphe.

<sup>6</sup> Le terme de mécénat est couramment utilisé sans être défini, et de façon parfois inexacte, pour désigner toute forme de commande d'images. Il implique pourtant une idéologie assumée qui se réfère à une Antiquité romaine mythifiée, ainsi que des relations personnelles bien établies entre le mécène et l'artiste. Cette hésitation lexicale n'existe pas dans la littérature anglo-saxonne qui recourt au terme de « *patronage* », à la large acception. La recherche italienne dispose comme la française de deux mots, « *mecenatismo* » et « *committenza* », mais il nous semble qu'elle ait davantage recours au second et soit en ceci plus précise.

<sup>7</sup> Christian JOUHAUD et Hélène MERLIN, « Mécènes, patrons et clients. Les médiations textuelles comme pratiques clientélares au XVII<sup>e</sup> siècle », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe* [En ligne], n° 21 : *Liens de*

seigneuriale de la fin du Moyen Age, la question du mécénat est fréquemment liée à celles de l'artiste de cour, de l'émergence puis de l'insertion de ce dernier dans le monde curial, à celles enfin de ses relations avec le seigneur du lieu<sup>8</sup>. Les modèles avancés sont là encore ceux d'Urbino ou de Mantoue<sup>9</sup>. De telles pistes de réflexion ne sont pas étrangères à notre enquête et nous aurons l'occasion de les emprunter. Mais, d'une part, qu'elle soit textuelle ou iconographique, la documentation ne se prête pas à une recherche menée dans cette direction. De nombreuses images étudiées ne sont pas attribuées avec certitude. D'autre part, les peintres évoqués pratiquent d'abord leur art au sein d'ateliers, à l'intérieur d'équipes, et effectuent des déplacements fréquents entre communes, seigneurs ou établissements religieux<sup>10</sup>. Enfin, notre projet est ailleurs. Les images, celles peintes sur les murs en particulier, sont appréhendées comme les éléments d'une politique de communication, comme l'une des ressources utilisées pour le pouvoir seigneurial pour son affirmation et pour son maintien. La relation du seigneur et de l'artiste, qui ressort donc plus souvent du patronage médiéval que du mécénat à proprement parler et fait l'objet de savantes mises en scène, est intégrée à notre recherche mais elle n'en constitue pas l'axe principal.

Telles sont les raisons pour lesquelles le terme de *commande* a été retenu. Il met en effet l'accent sur l'utilisation de l'image par des seigneurs cherchant à en obtenir des effets politiques. Ce qui n'implique pas que ces derniers soient toujours maîtrisés et ni qu'ils se réduisent aux intentions du commanditaire<sup>11</sup>. Ce qui n'implique pas non plus de limiter l'étude à la restitution des programmes iconographiques plus ou moins complexes. Si la notion même de programme peut être utilisée, c'est en recevant une acception souple. Le programme est la rencontre d'un donneur d'ordres, le commanditaire, d'un concepteur et d'un créateur. Il est réalisé dans le temps et dans l'espace, qui imposent leurs contraintes, il peut être interrompu et évoluer bien après la disparition du premier commanditaire. Il est un

---

*pouvoir ou le clientélisme revisité*, 1993, URL : <http://terrain.revues.org/3070> (§ 1-3), DOI : 10.4000/terrain.3070 Mis en ligne le 15 juin 2007, consulté le 15 décembre 2012.

<sup>8</sup> Martin WARNKE, *L'artiste et la cour. Aux origines de l'artiste moderne*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'Homme, 1989 (1<sup>re</sup> éd. : *Hofkünstler : zur Vorgeschichte des modernen Künstlers*, Cologne, DuMont Buchverlag, 1985). Pour une discussion récente des thèses de Warnke, Stephen J. CAMPBELL (dir.), *Artists at Court. Image-Making and Identity, 1300-1550*, actes du symposium (2 mars 2002), Boston, Isabella Stewart Gardner Museum, 2004 (Fenway Court, 31), en part. ID., « Introduction », p. 9-18.

<sup>9</sup> Voir les études classiques de Salvatore SETTIS, « Artisti e committenti fra Quattro e Cinquecento », dans ID., *Artisti e committenti fra Quattro e Cinquecento*, Turin, Einaudi, 2010 (1<sup>re</sup> éd. dans *Annali della Storia d'Italia*, vol. IV : *Intelletuali e potere*, Turin, Einaudi, 1981), p. 3-88 ; Bram KEMPERS, *Peintres et mécènes de la Renaissance italienne*, Paris, Gérard Monfort, 1997 (1<sup>re</sup> éd. : *Kunst, macht en mecenaat. Het beroep van schilder in sociale verhoudingen 1250-1600*, Amsterdam/Anvers, De Arbeiderspers, 1987), en part. le premier chapitre de la quatrième partie ; « Frédéric de Montefeltre : chevalier, humaniste et mécène », p. 227-248.

<sup>10</sup> Sur ce thème, voir Damien CERUTTI et Serena ROMANO (dir.), *L'artista girovago. Forestieri, avventurieri, emigranti e missionari nell'arte del Trecento in Italia del Nord*, actes du colloque (Lausanne, 7-8 mai 2010), Roma, Viella (Etudes lausannoises d'histoire de l'art, 14 ; Studi lombardi, 1), 2012.

<sup>11</sup> Nous revenons sur cet aspect dans la suite de ce chapitre.

ensemble qui produit un sens irréductible aux sens de ses composantes, enrichi par l'existence d'autres programmes voisins. Il fait l'objet de lectures qui varient, de réinterprétations, il comporte des contradictions<sup>12</sup>.

Alors qu'elle concerne des images parfois simples, anonymes, maladroitement ou décoratives, la commande des petites seigneuries étudiées doit-elle être qualifiée d'artistique ? La quasi-totalité du corpus présenté dans la suite de ce chapitre est produite au cours du XV<sup>e</sup> siècle, au moment où, en Italie, se construit le statut spécifique d'artiste. Les meilleurs des peintres, des sculpteurs ou des architectes, soutenus par de nombreux penseurs et par leurs commanditaires, affirment que leur activité relève d'une sphère particulière et revendiquent une dignité spécifique<sup>13</sup>. Sans être la dupe ni de ce discours ni du mythe de l'artiste renaissant minutieusement ajusté par Giorgio Vasari, conscient que les notions modernes d'*art* et d'*artiste* ne sont pas partagées par la fin du Moyen Âge<sup>14</sup>, nous recourons néanmoins à ces termes. La forte sensibilité des hommes du temps au savoir-faire technique de ces artisans en quête de reconnaissance, comme aux dimensions esthétiques de leur production, nous semble pouvoir justifier ce choix<sup>15</sup>. S'attaquant aux connaisseurs qui attachent une importance excessive aux réalisations de ceux qui sont aujourd'hui désignés comme des artistes, Jean Hus écrit :

Ces objets leur font oublier les choses du ciel, alors que c'est vers elle qu'ils devraient guider leur pensée. La beauté d'une image ou d'une peinture détourne leur attention et la concentre toute entière sur la perfection de la forme. Ils examinent, admirent, s'émerveillent devant l'art du peintre ou du sculpteur, oubliant l'horrible humiliation du Christ et son martyre très cruel.<sup>16</sup>

---

<sup>12</sup> Sur ces points, nous suivons les rappels de Michel PASTOUREAU, « Programme. Histoire d'un mot, histoire d'un concept », dans Jean-Marie GUILLOUËT et Claudia RABEL (études réunies par), *Le programme. Une notion pertinente en histoire de l'art médiéval ?*, Paris, Le Léopard d'or, 2011 (Cahiers du Léopard d'or, 12), p. 17-25.

<sup>13</sup> WARNKE, *L'artiste et la cour*, op. cit. ; Edouard POMMIER, *Comment l'art devient l'Art dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Gallimard, 2007 (Bibliothèque illustrée des histoires). Voir *infra*, chap. 8, notes 127-130.

<sup>14</sup> L'intégration de la sculpture, de la peinture, de l'architecture, de la musique et de la poésie à l'intérieur d'une même catégorie fait l'objet de plusieurs tentatives au cours du XV<sup>e</sup> siècle. Elle trouve des solutions abouties au siècle suivant. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les trois premières activités sont fréquemment associées comme « *arti del disegno* ». Vasari est un des grands promoteurs de cette notion. Wladyslaw TATARKIEWICZ, « L'idée de l'Art : de l'Antiquité à la Renaissance », dans *Homo*, V. *Annales publiées trimestriellement par la Faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse*, nouvelle série, t. II, fasc. 2, mars 1966, p. 20-27 ; Jean WIRTH, *Sur le statut de l'objet d'art au Moyen Âge*, Genève, Haute école d'art et de design, 2007 (coll. « n'est-ce pas ? », 7).

<sup>15</sup> Jérôme BASCHET, « Les images : des objets pour l'historien ? », dans Jacques LE GOFF et Guy LOBRICHON (dir.), *Le Moyen Âge aujourd'hui. Trois regards contemporains sur le Moyen Âge : histoire, théologie, cinéma*, actes de la rencontre (Cerisy-la-Salle, juillet 1991), Paris, Le Léopard d'or, 1997 (Cahiers du Léopard d'or, 7), p. 103.

<sup>16</sup> Jan LAVICKA, *Anthologie hussite. De la scholastique à la Réforme*, Paris, Presses orientalistes de France, 1985, p. 122 (*non vidi*). Nous empruntons la citation traduite et sa référence à Jean WIRTH, *Sur le statut de l'objet d'art*, op. cit., p. 18-19.

## Recours aux images, préoccupation de son image. Une mésaventure de Rodolfo II da Varano à Florence.

Une peinture effacée peu de temps après sa réalisation introduit la présentation du corpus. Après avoir commandé les troupes florentines au début de la guerre des Huit saints, Rodolfo da Varano abandonne la Ligue en 1377 et rejoint le camp du pape<sup>17</sup>. Furieuse de cette trahison, la cité du lys ordonne que soient réalisées des images infamantes du condottière sur les façades de plusieurs palais publics, ainsi qu'au-dessus de portes de l'enceinte. Rodolfo II est peint coiffé d'une mitre, la tête en bas, suspendu par le pied gauche à un gibet. Il est encadré par une sirène et par un basilic alors qu'un diable le tient par le cou<sup>18</sup>.

Dans l'étude qu'il a consacrée à la peinture infamante, Gherardo Ortalli a indiqué que la condamnation de Rodolfo était une des composantes de la communication par l'image développée par les communes italiennes<sup>19</sup>. Il a démontré qu'une image de ce type est à la fois une sanction judiciaire, le plus souvent prononcée par contumace, et une condamnation politique. La représentation porte atteinte au statut juridique du condamné dont elle « [...] rappell[e], [...] certifi[e], [...] ou provoqu[e] l'infamie »<sup>20</sup>. Dans le cas de Rodolfo, elle constitue l'une des mesures qui, après avoir atteint la *fama* et l'honneur du capitaine, sont annulées en mars 1382. Florence est alors en train de renouer ses liens avec le seigneur de Camerino et pour ce faire, le restaure dans sa dignité et dans ses privilèges. La cité prétend ne l'avoir condamné que sur la base de mauvais renseignements puis elle fait effacer les peintures de la discorde<sup>21</sup>.

---

<sup>17</sup> Voir *infra*, chap. 6, notes 41-44.

<sup>18</sup> *Diario d'anonimo Fiorentino dall'anno 1358 al 1389*, éd. Alessandro GHERARDI, dans Carlo MINUTOLI (dir.), *Cronache dei secoli XIII e XIV*, Firenze, Cellini, 1876 (Documenti di storia italiana, VI), p. 340 : « Oggi, a' dì 13 d'ottobre anno 1377, si cominciò a' intonicare nella faccia del palagio dove sta messer lo Podestà, e dipigniere la faccia e la persona del traditore di messer Ridolfo da Camerino, traditore della Santa Madre Chiesa e del popolo e del Comune di Firenze, e della Lega e di tutti collegati. E simile si si dipignie nella faccia del Palagio, sopra la Condotta, così dipinto. Egli è in su'n uno paio di forche, di sopra, legato lo piè manco, impiccato, e da lato, dalla man manca, à una serena e dal lato ritto un bavalischio ; ed à in capo di sotto una gran mitra ; e dal lato a lui è legato pella gola da un diavolo ; ed egli à dispartite le braccia da ma' ritta e dan man manca, e fa le fica alla Chiesa e al Comune di Firenze, com'egli à tradito il Papa e 'l Comune di Firenze. »

<sup>19</sup> Gherardo ORTALLI, *La peinture infamante du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gérard Monfort, 1994 (1<sup>re</sup> éd. : *La pittura infamante nei secoli 13.-16.*, Rome, Jouvence, 1979). Bien documenté par les sources narratives du temps, le cas de Rodolfo da Varano est étudié par Ortalli (p. 20-21 et 38, notamment). Pour une mise au point récente, Giuliano MILANI, « Pittura infamante e *damnatio memoriae*. Note su Brescia e Mantova », dans Isa LORI SANFILIPPO et Antonio RIGON (dir.), *Condannare all'oblio. Pratiche della damnatio memoriae nel Medioevo*, actes du colloque (Ascoli Piceno, 27-29 novembre 2008) Rome, ISIME, 2010, p. 179-199.

<sup>20</sup> ORTALLI, *La peinture infamante*, *op. cit.*, p. 80.

<sup>21</sup> GHERARDI (éd.), *Diario d'anonimo Fiorentino*, dans *Cronache dei secoli XIII e XIV*, *op. cit.*, p. 531-532.

Le procédé a pourtant déjà atteint son but. Comme d'autres grands personnages du temps attaqués de la sorte, Rodolfo n'y est pas resté pas indifférent<sup>22</sup>. Franco Sacchetti raconte des anecdotes plaisantes à ce sujet, dans lesquelles le seigneur apparaît sous les traits du personnage bonhomme qu'il est habituellement chez cet auteur. Les différents passages reposent sur les réparties ironiques de Rodolfo, des réponses compensatoires qui révèlent en fait la profondeur de l'offense. D'après Sacchetti, alors qu'il reçoit des ambassadeurs florentins au milieu de l'été, l'ancien capitaine général fait se tenir ses hôtes devant une cheminée où brûle un grand feu. Les émissaires sont fortement incommodés et interrogent Rodolfo sur les raisons d'une telle flambée, inhabituelle pour la saison. Le seigneur goguenard leur répond qu'il n'est pas parvenu à se réchauffer depuis qu'il a été représenté chez eux en peinture, à l'extérieur et sans ses chausses<sup>23</sup>. Une chronique du XV<sup>e</sup> siècle fait état d'une réplique moins distanciée. Lorenzo Bonincontri rapporte que Rodolfo, après avoir appris la place qui lui avait été réservée sur les murs de Florence, aurait immédiatement fait réaliser sur ses terres une peinture des responsables militaires de la cité. Une légende aurait accompagné l'image des magistrats assis sous une chaise percée, qui disait :

Je suis Rodolfo da Camerino, seigneur loyal sur ses terres, qui chie dans la bouche des Huit de la guerre<sup>24</sup>.

Les récits de l'écrivain et du chroniqueur présentent deux réponses bien différentes dont il n'importe pas ici de déterminer si elles ont été celles du seigneur dans la réalité. Ils permettent de formuler deux remarques qui seront développées au fil de la recherche.

La première concerne l'utilisation des images peintes par les seigneurs étudiés, dans le cadre d'une véritable stratégie de communication. Rapportée à l'histoire de l'Italie centro-septentrionale, la pratique n'est pas pour surprendre. Les usages politiques de peintures mettant en scène des contemporains, capitaines victorieux, ennemis vaincus ou citoyens condamnés, sont courants dans les régimes communaux comme dans les régimes seigneuriaux du temps, ceux des della Scala ou des da Camino par exemple<sup>25</sup>. On ne conçoit pas bien

<sup>22</sup> ORTALLI, *La peinture infamante*, op. cit., p. 38-39.

<sup>23</sup> Franco SACCHETTI, *Il Trecentonovelle*, éd. Valerio MARUCCI, Rome, Salerno editrice, 1996 (I novellieri italiani, 6), nouvelle XLI, p. 128-133, en part. 131-132 : « *Messer Ridolfo rispose che ciò pacea perché quando i Fiorentini l'aveano dipinto, l'aveano dipinto senza calze in gamba ; di per quello avea sì infrigidite le gambe, che mai da là in qua non l'avea possute riscaldare, e però gli convenia tenere il fuoco presso per riscaldarle. Gli ambasciatori sorrisono un poco, ma quasi amutolorono.* »

<sup>24</sup> Lorenzo BONINCONTRI, *Chronicon sive annales Laurentii Bonincontrii miniatensis, ab anno MCCCLX usque ad MCCCCLVIII*, éd. Ludovico MURATORI, *RIS*, t. XXI, Mediolani, ex typographia societatis palatinae, 1782, col. 27D : « *Io sono Ridolfo da Camerino, leale signore di terra, che caco in gola a gli Otto della guerra* ».

<sup>25</sup> Marina GARGIULO, « Programmi politici dei palazzi comunali in Italia settentrionale », dans Arturo Carlo QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : la Chiesa e il Palazzo*, actes du colloque (Parma, 20-24 septembre 2005), Milan, Università di Parma/Electa, 2007 (I convegni di Parma, 8), p. 355.

pourquoi les villes de taille modeste se seraient tenues à l'écart d'un tel mouvement, quand la circulation des hommes et des marchandises était alors si importante. La peinture infamante de Rodolfo et la réplique scatologique qu'elle a suscitée auraient été effacées au moment de la réconciliation de Florence avec son ancien capitaine, leur destruction constituant un préalable à un rapprochement diplomatique. Cet effacement qui provoque une perte pour l'historien est également, en tant que geste, un élément d'information : il souligne la rapidité des réactions face aux images, la vélocité de la réponse qu'apporte une image à une autre malgré la distance géographique. L'observation ne vaut d'ailleurs pas pour les seules images infamantes, produits d'une conjoncture et d'une pratique institutionnelle bien encadrée. Les stratégies de communication par l'image s'inscrivent dans des horizons temporels variés, dans celui des fresques coûteuses réalisées pour durer comme dans celui des appareils festifs éphémères ou des peintures murales rapidement exécutées, qui doivent accompagner un événement puis disparaître avec la fin de ce dernier .

Une seconde remarque peut être ajoutée. Rodolfo n'a pas vu la peinture le représentant pendu par un pied, pas plus que les Huit de la guerre ni aucun dignitaire de Florence n'ont vu celle qui portait atteinte à l'honneur de toute leur cité. Dans un cas comme dans l'autre, il suffit que le contenu de l'image soit connu pour qu'un effet soit produit et que le but visé soit, au moins partiellement, atteint. Ce qui est perçu, su, imaginé de l'image, ce que la mémoire individuelle de celui qui l'a vue ou ce que la mémoire collective de ceux qui savent qu'elle a existé conserve, sont autant de composantes importantes des rôles joués par l'image peinte. Nous y reviendrons dans la suite de ce développement. Il s'agit d'un élément qui ne se laisse que difficilement appréhender par l'historien mais l'image mentale doit rester à l'horizon de la recherche. Aussi étroite que circulaire, sa relation avec l'image matérielle est utilisée dans les méthodes mnémotechniques que préconisent les arts de la mémoire médiévaux comme dans les manuels de dévotion du temps. Elle sert également les entreprises de légitimation des pouvoirs seigneuriaux. Comme l'indique Hans Belting,

à cet égard, la vraie question n'est pas le dualisme entre images extérieures et images intérieures, mais plutôt l'interaction entre ce que nous voyons et ce que nous imaginons ou ce dont nous nous souvenons<sup>26</sup>.

---

<sup>26</sup> Hans BELTING, *Pour une anthropologie des images*, Paris, Gallimard, 2004, p. 8.

## Les villes italiennes à la fin du Moyen Age, un monde saturé d'images. Circonscrire un corpus pour l'étude de la commande seigneuriale.

Ephémères ou durables, les peintures murales occupent une place centrale dans la communication politique des villes médiévales. Les régimes communaux en font un usage abondant, commandant en particulier des ensembles d'allégories profanes dont les fresques siennoises du Bon Gouvernement sont un des exemples les plus fameux<sup>27</sup>. Les deux types d'images précédemment cités, des images « vastes, directes et efficaces » selon Maria Monica Donato<sup>28</sup>, sont loin d'être le tout des surfaces peintes. A fresque, à sec ou selon des techniques mixtes, les peintures se déploient sur un grand nombre d'édifices, chargées de significations de tous ordres<sup>29</sup>. Elles couvrent les murs à l'intérieur comme à l'extérieur des constructions, elles sont réalisées sur les murs d'enceinte de la ville, dans ses rues et dans ses églises, dans les palais de la commune ou du seigneur, dans les bâtiments publics et dans les résidences privées. Narratives, allégoriques ou ornementales, religieuses ou profanes, les images murales sont surabondantes<sup>30</sup>. Le paysage des citadins en est saturé<sup>31</sup>.

Dans les villes du centre de l'Italie contemporaine, les traces des peintures murales de l'époque médiévale sont abondantes. Leur état de conservation est extrêmement varié. Certaines sont maintenues *in situ* quand d'autres ont été détachées et privées de leur contexte pour être exposées dans les musées.

A ce premier type d'images, bien d'autres s'ajoutent qui enrichissent encore l'environnement visuel des hommes du temps. Les seigneurs utilisent toute la diversité des supports disponibles. Ils enrichissent de tableaux d'autel les édifices culturels, chapelle familiale, église conventuelle, collégiale ou cathédrale. Polyptiques dorés ou retables

---

<sup>27</sup> Maria Monica DONATO, « Testi, contesti, immagini politiche nel tardo Medioevo : esempi toscani. In margine a una discussione sul "Bon Governo" », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, vol. 19, 1993, p. 305-308. Sur le Bon Gouvernement siennois et la bibliographie le concernant, voir les deux lectures récentes et contrastées de EAD., « Dal *Comune rubato* di Giotto al *Comune sovrano* di Ambrogio Lorenzetti (con una proposta per la "canzone" del Buon governo) », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : immagini e ideologie*, actes du colloque (Parme, 23-27 septembre 2002), Milan, Electa, 2005 (I convegni di Parma, 5), p. 489-509 ; Patrick BOUCHERON, « "Tournez les yeux pour admirer, vous qui exercez le pouvoir, celle qui est peinte ici." La fresque du Bon Gouvernement d'Ambrogio Lorenzetti », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 6, novembre-décembre 2005 (60<sup>e</sup> année), p. 1137-1199 ainsi que ID., *Conjurer la peur. Sienne, 1338 : essai sur la force politique des images*, Paris, Le Seuil, 2013.

<sup>28</sup> DONATO, « Testi, contesti, immagini », *Annali dell'Istituto storico*, vol. 19, 1993, art. cit., p. 308.

<sup>29</sup> La majeure partie de la décoration murale du temps est réalisée selon une technique mixte, associant travaux *a fresco* et *a secco*. Elle comporte parfois des éléments en relief, comme des modelés en stuc peints ou recouverts de feuilles de métal. Steffi ROETTGEN, *Fresques italiennes de la Renaissance, 1400-1470*, Paris, Citadelles & Mazenod, 1996 (1<sup>re</sup> éd. : *Wandmalerei der Frührenaissance in Italien*, vol. I : *Anfänge und Entfaltung, 1400-1470*, München, Hirmer Verlag GmbH, 1996), p. 11.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>31</sup> D'après l'expression d'Elisabeth Crouzet-Pavan pour qui l'espace urbain est « saturé de messages et chargé de sens » (*Enfers et paradis, op. cit.*, p. 75).

quadrangulaires, les œuvres réalisées pour les familles seigneuriales de Foligno, de Fabriano ou de Camerino appartiennent à des catégories qui sont celles d'œuvres comme la *Pala Montefeltro* ou la *Pala sforzesca*<sup>32</sup>. Les lieux de culte sont encore embellis de revêtements de pierres colorées et des marqueteries. Les Chiavelli et les da Varano font exécuter des stalles et des pièces de mobilier rehaussées de petites pièces de bois assemblées, tel le banc destiné au chœur de l'église Santa Maria de Pievebovigliana, qui porte le monogramme marqueté de Giulio Cesare et les emblèmes de sa famille<sup>33</sup>. Quand les traces matérielles ont disparu, la documentation mentionne encore les riches étoffes destinées à la vêtue des clercs ou à l'ornement des autels, l'orfèvrerie culturelle, vaisselle et joaillerie, les cloches de bronze marquées des armes seigneuriales et des emblèmes civiques.

L'usage de l'héraldique et la référence au travail du métal permettent de mentionner les sceaux, les pièces et les médailles. Sur l'avvers des monnaies frappées dans les dernières années de la seigneurie de Corrado III Trinci comme de celles réalisées sous la domination de Giulio Cesare da Varano, initiales et emblèmes seigneuriaux sont représentés<sup>34</sup>. Le profil du père du premier duc de Camerino apparaît sur une médaille ainsi que sur une plaquette, toutes deux réalisées à partir du travail d'Antonio Marescotti<sup>35</sup>. Connu pour son activité à la cour de Ferrare, ce dernier est auteur de portraits de Borso d'Este mais aussi de Galeazzo Maria, le fils de Francesco Sforza<sup>36</sup>. Là encore, les da Varano partagent pleinement les pratiques culturelles du temps, selon lesquelles, avec une intensité accrue dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, les seigneurs utilisent les talents de maîtres médailleurs comme Pisanello ou Matteo de' Pasti pour diffuser leur portrait et accroître leur renommée<sup>37</sup>.

Archives, chroniques et sources littéraires transmettent le souvenir d'autres images, mobiles, éphémères ou réalisées sur des supports peu durables. Quelques exemples peuvent être brièvement apportés. Les Trinci et les da Varano font copier des manuscrits. Avec les

---

<sup>32</sup> Toutes deux à la pinacothèque de Brera, à Milan.

<sup>33</sup> Antonio Angelo BITTARELLI, *Pievebovigliana e il suo museo*, L'Aquila, Japadre, 1972, p. 57-58 ; Valeria RIVOLA et Paolo VERDARELLI (dir.), *I volti di una dinastia. I da Varano di Camerino*, catalogue de l'exposition (Camerino, 21 juillet – 4 novembre 2001), Milan, Federico Motta, 2001, p. 101.

<sup>34</sup> Milziade SANTONI, *Della zecca e delle monete di Camerino*, Florence, M. Ricci, 1875, p. 27-30 et planche III ; *Corpus nummorum italicorum*, vol. XIII : Marche, Milan, Ulrico Hoepli, 1932, p. 222-224 et planches XIV-XV ; *ibid.*, vol. XIV : Umbria – Lazio (*zecche minori*), 1933, p. 1-2 et planche I.

<sup>35</sup> Illustration 40.

<sup>36</sup> Barbara DI SABATINO, « Marescotti, Antonio », *DBI*, vol. LXX, 2007, p. 70-72. L'attribution des deux œuvres à Marescotti remonte à Jean de FOVILLE, « La médaille de Jules-César Varano seigneur de Camerino », *Revue numismatique*, 1912, p. 268-275.

<sup>37</sup> John POPE-HENNESSY, *The Portrait in the Renaissance*, New York, Bollingen Foundation, 1966 (The A. W. Mellon Lectures in the Fine Arts, 12 ; Bollingen Series XXXV-12), 1966, p. 155-162 ; Stephen K. SCHER, « *Immortalitas in nummis*. The Origins of the Italian Renaissance Medal », *Médailles et antiques*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1989 (Trésors monétaires, supplément n° 2), p. 9-19 ; CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, *op. cit.*, p. 374-375.

Chiavelli, ils sont dédicataires d'œuvres littéraires et de traités politiques, ils sont propriétaires de bibliothèques dont on ne peut aujourd'hui guère faire mieux que supposer l'importance. Les *case vecchie* du palais da Varano comportaient plusieurs *studioli* ainsi qu'une salle spécifique utilisée comme bibliothèque, « à couverture plat, avec, le long des murs, des étagères et des coffres pour poser les livres » selon la description de l'inventaire du début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>. Profanes ou religieux, les ouvrages possédés par les trois familles devaient être pour certains richement enluminés<sup>39</sup>. Bien que de dimensions réduites au regard des importantes décorations murales, de tels ouvrages contribuent au prestige du seigneur. Borso d'Este, dont la sœur Camilla est l'épouse de Rodolfo IV da Varano, confie à Taddeo Crivelli et à Franco de' Russi, par un contrat qui prévoit six ans de travail, la réalisation d'une splendide bible enluminée<sup>40</sup>. L'ouvrage est présenté aux ambassadeurs présents à Ferrare et Borso l'emporte avec lui à Rome en 1471, lorsqu'il part recevoir du pape l'investiture ducal. Le livre est transporté comme le « véritable symbole de [la] piété chrétienne [du futur duc] et de son prestige éclatant<sup>41</sup> ». De taille plus importante sont les tapisseries appendues sur les murs des palais. Coûteuses, parfois venues de Flandres et brodées de fils d'or, elles indiquent la richesse de leur propriétaire et les valeurs dont il se réclame. Les tapisseries fonctionnent comme de véritables signes de reconnaissance sociale<sup>42</sup> et leur absence, en raison de leur coût ou des difficultés à s'en procurer, est fréquemment palliée par le recours à des peintures en trompe-l'œil. Ces dernières peuvent encore redoubler la présence de tapisseries réelles, selon des processus de rappel ou de substitution provisoire. Il s'en trouve en plusieurs endroits des demeures urbaines des Trinci. De même, au château de Malpaga, la salle d'apparat de

<sup>38</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 90 : « *Item una Stantia dove stava la Libreria suffictata con soe scaffè atorno da ponere libere et cassoni intorno da ponere li libri [...]* ». Sur la bibliothèque de Giulio Cesare da Varano et l'art de la miniature à Camerino : Maria Grazia CIARDI DUPRE DAL POGETTO, « Per la ricostruzione di un'illustrazione libraria a Camerino nel Rinascimento », dans DE MARCHI et GIANNATIEMPO LÓPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, op. cit., p. 78-83. Un manuscrit des *Priapea* de Virgile et du *Corpus Tibullianum* (ms. 23) ainsi qu'un incunable du *De natura animalium* d'Aristote (inc. 69) ayant appartenu à Giulio Cesare sont conservés à la Biblioteca Valentiniana de Camerino. Ils sont tous deux munis de la reliure ancienne marquée du chiffre du seigneur. Sur l'incunable, daté de 1492, voir Carlo PASERO, *Incunabuli ed edizioni cinquecentesche nella biblioteca valentiniana e comunale di Camerino*, Camerino, Sta. Tip. Successori Savini-Mercuri, 1933, p. 43.

<sup>39</sup> La bibliothèque Valentiniana possède un psautier de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, vraisemblablement enluminé dans l'atelier des Olivétains de Santa Maria Nuova de Camerino. Le monastère est lié aux da Varano (voir *infra*, chap. 8, notes 387-391). Voir BOCCANERA et BRANCANI, *Camerino. Biblioteca comunale. Inventari dei manoscritti*, vol. CVII, op. cit., p. 12-13.

<sup>40</sup> Charles M. ROSENBERG, « The Bible of Borso d'Este. Inspiration and Use », dans *Cultura figurativa ferrarese tra XV e XVI secolo. In memoria di Giacomo Bargellesi*, Venise, Corbo e Fiore, 1981 (Arte e Grafica, 1), p. 62.

<sup>41</sup> Alison COLE, *La Renaissance dans les cours italiennes*, Paris, Flammarion, 1995 (1<sup>re</sup> éd. : *Virtue and Magnificence. Art of the Italian Renaissance Courts*, Londres, Calmann and King Ltd., 1995) (Tout l'art), p. 130.

<sup>42</sup> Thomas P. CAMPBELL (dir.), *Tapestry in the Renaissance. Art and Magnificence*, catalogue de l'exposition (New York, 12 mars – 19 juin 2002), New Haven, Yale University Press, 2002.

Bartolomeo Colleoni, à l'étage noble, est décorée à l'aide d'un dispositif pictural de ce type. Des épisodes courtois de chasse et de danse sont intégrés dans des cadres fictifs aux bords de franges torsadées, en apparence suspendus à de petits crochets noirs peints sur la paroi. Le palais des da Varano, à Camerino, accueillait des tentures bien réelles. Leur valeur marchande et les sujets qu'elles représentaient sont inconnus, seules leur existence est attestée par un indice de l'inventaire de la demeure, qui mentionne dans la « grande salle où sont deux cheminées » des « petites pièces de fer pour appendre des tapisseries »<sup>43</sup>.

Les seigneurs font encore réaliser des décors de toile et de bois lors des grandes célébrations, ils disposent d'amples bannières, font peindre des écus pour les cortèges ou les funérailles de leurs parents. Ces armes colorées font écho à celles de pierre ou de terre cuite, encastrées sur les façades des édifices publics ou des résidences privées.

A la multiplicité des supports et des techniques, à la variété des formats s'ajoute la différence de degré d'élaboration des messages construits par les œuvres. Les programmes aux allégories complexes sont associés aux marques de piété ou à l'affirmation orgueilleuse de la présence familiale que constituent des emblèmes largement diffusés. Doté d'une logique interne qui lui est propre, chaque élément visuel se combine ensuite aux autres, contribuant à l'élaboration d'un discours aux significations multiples. Toutes ces composantes s'insèrent dans un environnement préexistant qu'elles remodelent, entrant en résonance ou en contradiction avec lui. Elles s'associent à des images anciennes ou élaborées contemporanément dans la ville et en dehors d'elle, par les institutions, par les différentes organisations collectives ou par les autres familles dominantes. Ce n'est que réinscrites dans un monde plein de ses images qu'elles apparaissent chargés de tous leurs sens.

Ce monde n'est plus et la plupart des images par lesquelles il se donnait en représentation, à lui-même puis à l'extérieur, a disparu. Détruites, fragmentées, déplacées, isolées, les images de la commande seigneuriale ont vu s'étioler les significations dont elles étaient porteuses.

\*  
\* \*

Dans les villes qui connaissent la domination seigneuriale, les images réalisées à la demande de la famille dirigeante occupent une place à part. Deux orientations s'offrent pour leur étude. La première consiste à accorder une importance *a priori* égale à chaque témoignage conservé ou à chaque type d'images, afin de se tenir au plus près de la diversité de la commande et de la multiplicité de ses usages. L'état de la documentation

---

<sup>43</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 90-91 : dans la « *Sala grande con doi camini* » ; « *con ferrecti da pendere panni de raza* ».

iconographique ne permet cependant pas de dépasser la forme de l'énumération à laquelle nous nous sommes livré plus haut, ni de se prononcer sur la représentativité des traces attestées au sein de l'ensemble de la production. Leur conservation étant le plus souvent le fruit du hasard, on ne saurait restituer les choix des seigneurs et affirmer que tel support ou telle thématique ait été préféré. Proposer une reconstitution d'ensemble serait par trop aléatoire.

La seconde orientation consiste à délimiter au sein du regroupement esquissé un sous-groupe doté d'une certaine homogénéité. Cette option a été retenue. Le choix a été fait d'étudier d'abord les images exécutées dans les résidences des seigneurs, à la ville comme à la campagne. Bien que parfois lourdement endommagées, elles présentent le double avantage d'être conservées *in situ* et de constituer des ensembles étendus, offrant par là des bases plus solides à l'interprétation. Sans renoncer à rendre compte de la pluralité des images directement liées au pouvoir seigneurial – considérées comme autant de composantes d'un tout signifiant mais dont une part n'est examinée qu'en complément du cœur de l'étude – l'enquête est focalisée sur plusieurs groupes de ces peintures murales. Les dimensions des surfaces peintes ainsi que leur intégration dans un contexte architectural et urbanistique précis en font des ensembles cohérents se prêtant à une analyse plus approfondie.

Trois blocs d'images sont au centre de notre travail. Les da Varano sont à l'origine de deux d'entre eux : il s'agit du palais seigneurial de Camerino et du château de Beldiletto, dans le *contado*. Les Trinci ont créé le troisième, un palais implanté en plein cœur de Foligno. A ces ensembles s'ajoutent d'autres peintures murales sur lesquelles nous reviendrons par la suite. Pour chacun des trois édifices, les peintures conservées correspondent à une même phase de décoration ou à des séquences très rapprochées dans le temps. Si elles ne permettent pas de donner un aperçu continu de l'histoire des familles étudiées, elles mettent en lumière plusieurs intervalles suffisamment denses pour se prêter à un examen attentif. Elles offrent une même vision du pouvoir seigneurial à un moment donné, structurée par un ensemble de conceptions politiques diffusées dans la société d'alors.

Les Chiavelli sont ainsi les parents pauvres du corpus. En dépit de l'importance de la production picturale dans leur ville à la fin du Moyen Age, comme de celle d'un artiste aussi influent que Gentile da Fabriano, aucune des peintures murales conservées aujourd'hui ne peut être directement reliée à une commande de ces seigneurs. Une telle situation est problématique au regard de notre projet initial. Elle pose la question de la pertinence de l'insertion des Chiavelli dans notre étude. Si la similitude des pratiques entre les trois villes étudiées ne peut être posée *a priori*, plusieurs éléments ont conduit toutefois à prendre en

compte Fabriano et ses seigneurs. Dès le début de l'enquête, les liens d'interdépendance unissant les trois familles ont été remis en lumière. Pratiquant toutes trois la guerre stipendiée, elles ont les mêmes groupes d'employeurs. Elles sont associées par de nombreux mariages croisés ou voient encore travailler dans leurs villes respectives, de part et d'autre des Apennins, les mêmes ateliers de peintres. Placer les Chiavelli aux marges du travail aurait équivalu à se priver de nombreux éléments permettant d'appréhender à l'échelle régionale le fonctionnement et la mise en scène du pouvoir seigneurial urbain, alors même que des pièces d'archive prometteuses étaient précisément issues de cette famille. Le choix s'est trouvé conforté après coup par une documentation attestant le recours des Chiavelli aux images et leurs relations avec ceux qui les produisent. Indiquons le dès à présent, l'unique témoignage iconographique conservé de cette pratique est le polyptyque de Valle Romita, qui fut commandé par Chiavello Chiavelli pour un ermitage voisin de Fabriano.

Le déséquilibre du corpus iconographique est patent mais la réduction de perspectives qu'aurait induite sa correction a paru plus dommageable que les possibles conséquences de cette dernière sur les résultats de notre travail. Nous nous sommes efforcé de comprendre un phénomène historique dans sa complexité et avons pensé qu'il aurait été regrettable d'y renoncer pour pouvoir présenter un corpus prétendument plus cohérent. Si la prise en charge de la disparité a semblé profitable, elle n'en nécessite pas moins une prudence accrue dans la formulation de conclusions dont nous avons souhaité qu'elles dépassent les limites étroites de la monographie urbaine. On le voit, les problèmes méthodologiques rencontrés pour la documentation écrite – dispersion, conservation fragmentaire, discontinuité chronologique, hétérogénéité des documents conservés entre les seigneuries – se posent à nouveau pour les sources iconographiques. Leurs réponses obéissent en fait aux mêmes principes que ceux exposés au chapitre précédent.

La présentation du corpus rend compte de la place occupée par les différents types d'images à l'intérieur de l'étude. Elle commence donc de façon détaillée par les peintures murales.

## Autour des da Varano et de Camerino

*Les résidences urbaines des da Varano à Camerino. Une grande décoration presque perdue.*

L'inventaire commencé en 1502, joint à la description de Camerino et de son territoire, indique l'importance de l'ornementation du palais laissé par Giulio Cesare. Les parties les plus récentes de la vaste demeure, les *case nuove* construites au cours des décennies précédant l'état des lieux, comportent plusieurs pièces baptisées d'après le thème principal de leur décoration. Se succèdent ainsi une chambre des Lions et une chambre des Paons, une autre des Miroirs et une dite des Griffons puis, après un grand salon à couverture plat, une chambre de l'Amitié, une chambre des Nymphes et une chambre de l'Aigle<sup>44</sup>. Les appellations peuvent provenir de sculptures sur un plafond de bois, de motifs sur des panneaux de cuir repoussé, d'éléments de mobilier ou de peintures murales. Ces dernières occupent sans aucun doute une place importante. Lorsqu'il décrit le palais tel qu'il lui apparaît vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, Camillo Lili évoque avec enthousiasme les différentes pièces « toutes entièrement historiées, avec des scènes peintes et des portraits des grands capitaines de Camerino ». Elles ne peuvent que susciter l'admiration et méritent d'être examinées avec soin, dit celui qui se lamente par ailleurs qu'une grande part de la décoration ait déjà été détruite, « occultée par quelque barbare sous l'enduit et la chaux »<sup>45</sup>. La situation

---

<sup>44</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 91 : « una Camera de la Fortuna », « la Camera deli Leoni », « la Camera deli Paoni », « la Camera deli Specchi », « la Camera deli Grefoni », « la Camera dela Amicitia », « la Camera dele Nymphe », « la Camera del'Aquile »; Emma TAGLIACOLLO, « Il palazzo da Varano nella prima metà del Cinquecento : ricostruzione attraverso due inventari », dans DE MARCHI et GIANNATIEMPO LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, op. cit., p. 271.

<sup>45</sup> LILI, *Dell'istoria di Camerino*, op. cit., t. II : « [...] è degno di maraviglia, e d'osservatione il Palazzo di Giulio per le stanze historiate universalmente tutte con pitture, e co' ritratti di vari condottieri camerinesi [...] » (p. 213). L'auteur a indiqué auparavant que plusieurs peintures avaient été « *barbaramente [...] offuscat[e] col bianco, e con la calce* » (p. 165). L'édition de l'*Historia* parue à Rome en 1719 comporte un frontispice et plusieurs planches hors textes, des estampes initialement prévues par Lili mais absentes de la première édition (Macerata, 1649-1652) (LOZZI, *Biblioteca istorica della antica e nuova italia*, op. cit., p. 214). La réédition de l'œuvre est dirigée par Giovanni Antonio Antonucci qui confie les illustrations à Hubert Vincent, un graveur actif à Rome entre 1680 et 1730 (Charles LE BLANC, *Manuel de l'amateur d'estampes...*, t. IV, Paris, P. Jannet, 1890, p. 126). Le frontispice porte les mentions suivantes : « *Sumpt. Io. Ant. Antonucci. Romae, sup. Per., 1719. Hub. Vincent sculp.* » Un exemplaire de cette édition est conservé à la Biblioteca Angelica, à Rome. En 1719, deux planches sont placées en face des passages évoquant les peintures du palais (p. 212-213). Elles peuvent être des gravures d'interprétation faites à partir de dessins préparés par Lili un demi siècle auparavant, d'après les images murales que l'auteur dit avoir directement observées. L'aspect un peu gauche du dessin, en comparaison du frontispice original de Vincent, conforterait cette interprétation. A l'inverse, les planches peuvent être une traduction visuelle des écrits de l'historiographe qui ne donne que très peu de détails sur les peintures murales. La seule indication concerne en fait le personnage de Camilla d'Este dont il est dit qu'elle est « *in habito diverso dagli altri habiti d'altre principesse* ». Les gravures peuvent encore être une combinaison des deux hypothèses précédentes, une adaptation libre réalisée à partir de dessins plus anciens et du texte. Quoi qu'il en soit, le thème

empire au fil du temps et les peintures murales sont considérées comme totalement perdues au début <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle<sup>46</sup>. En 1984-1985 pourtant, des travaux mettent à jour les plafonds peints de deux salles situées dans une partie ancienne du palais, les *case vecchie*. L'exécution de cette décoration a été située par les historiens de l'art dans un large dernier tiers du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle avant d'être placée, plus récemment, autour de 1465-1470. Les images sont réalisées selon une technique mixte associant la *tempera* appliquée sur l'enduit déjà sec à la peinture à fresque, la première de ces méthodes étant utilisée de façon prédominante<sup>47</sup>.

Les deux pièces se trouvent au rez-de-chaussée<sup>48</sup>. La plus imposante, la salle A<sup>49</sup>, a aujourd'hui une surface de 115-120 m<sup>2</sup>. Rectangle irrégulier d'environ quinze mètres sur huit, elle était à l'origine constituée d'espaces distincts, comme le montrent les deux ensembles iconographiques différents et l'arc de briques nues qui les sépare aujourd'hui<sup>50</sup>. Le premier de ces espaces donne sur une cour du palais, ouverte vers l'extérieur et vers les monts Sibillins. Sa superficie au sol est celle d'un quadrilatère de 9,2 mètres sur 8, soit une aire un peu inférieure à 74 m<sup>2</sup>. Au centre de la voûte en anse de panier, les armes de Giulio Cesare da Varano sont représentées. Son écu écartelé porte dans le premier et le quatrième quartier les armoiries parlantes de la famille, le vair<sup>51</sup>. Il est surmonté d'un casque dont le cimier prend la

---

comme la mise en page restent cohérents avec d'autres peintures du Quattrocento, telles celles de la *Chambre des Epoux* à Mantoue. Les gravures accompagnant le texte de Lili sont intégrées à notre réflexion et reproduites en annexe. Voir illustrations 43-44.

<sup>46</sup> Voir notamment le commentaire attristé de Bernardino FELICIANGLI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », art. cit., « Nota A : Cenni storici sul Palazzo dei Varano a Camerino », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, p. 31.

<sup>47</sup> Fiorella PAINO, « Il Palazzo ducale di Camerino : storia, architettura, ambienti e decorazioni pittoriche », dans Marta PARAVENTI (dir.), *I da Varano e le arti a Camerino e nel territorio. Atlante dei beni culturali di epoca varanesca*, Recanati, Regione Marche/Comune di Camerino, 2003, p. 64. Sur les peintures au moment de leur redécouverte et les techniques utilisées : Brunella TEODORI, « Dipinti murali nella residenza di Giulio Cesare Varano. Recupero ed ipotesi », dans Franco PEDROTTI (dir.), *L'Orto Botanico e il verde di Camerino*, actes de la rencontre (Camerino, 7 mai 1988), Camerino, Università degli studi, 1989 (« L'uomo e l'ambiente ». Studi di conservazione della natura, ecologia e cultura naturalistica, 11), p. 41.

<sup>48</sup> Illustrations 3 et 14 à 28.

<sup>49</sup> Selon la désignation adoptée par PAINO et PARAVENTI, « Una rappresentazione cortese : i dipinti murali del Palazzo Ducale di Camerino », dans Giulio TOMASSINI (dir.), *Studi storici per Angelo Antonio Bittarelli*, Camerino, Università di Camerino, 2001 (Camerino, città e cultura), p. 175-196.

<sup>50</sup> Cette séparation est conservée jusqu'à ce que le palais soit profondément réaménagé au cours du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Elle apparaît encore sur le plan de ce qui est alors le palais apostolique de Camerino, tel que le dessine G. Filippini en 1829 (conservé à l'Archivio di Stato di Roma, Disegni e Piante, coll. I, cart. 11, fol. 13).

Les quelques mesures que nous donnons de l'édifice sont des estimations qui n'ont de valeur qu'indicative. Nous les proposons à partir de documents que nous a très aimablement permis de consulter l'architecte Gaia Remiddi. Nous lui témoignons notre plus vive gratitude pour son aide et pour sa disponibilité. Outre le plan de 1829 à peine cité (que nous avons examiné sous la forme d'une copie numérique), nous utilisons les relevés du palais datés du 3 septembre 1970 et réalisés par le *studio tecnico* de Giorgio Gamberoni (Camerino) ainsi que différents plans et projets établis par Gaia Remiddi elle-même.

<sup>51</sup> Le vair désigne à l'origine la fourrure du petit-gris, un écreuil à la fourrure gris ardoisé. Il est aussi l'une des deux fourrures du blason, « composée de petites pièces en forme de clochetons, disposés tête-bêche sur des lignes horizontales » (*Le nouveau Petit Robert*, 1994). En toute rigueur, les cloches d'argent doivent alterner avec les cloches d'azur sur quatre rangs (Jean-François DEMANGE, *Glossaire historique et héraldique. L'archéologie des mots*, Anglet, Atlantica, 2004, p. 459).

forme de l’emblème familial (habituellement identifié comme un chien mariné), et se trouve entouré d’un panache ondoyant à l’aspect tentaculaire. Inscrites dans une large couronne de feuillages et de fruits, ces armes prennent place sur un ciel d’azur semé d’étoiles en relief, jadis dorées, qu’encadre une frise où alternent écus et festons. La voûte repose sur dix pendentifs, cinq pour chaque mur, que la peinture transforme en une longue loggia discontinue en trompe-l’œil. Dans chacun d’eux, des personnages à mi-corps discutent posément derrière une rambarde, par groupes de deux ou de trois. Au nombre de vingt-huit, ils sont vêtus à la mode contemporaine. Les espaces concaves triangulaires situés entre les supports du plafond accueillent chacun la représentation d’une tente où se tient un personnage couronné. Ils surmontaient des lunettes peintes sur les parois verticales, dont seule la partie supérieure est encore visible. Ces dernières laissent apparaître de nouvelles architectures en trompe-l’œil, avec des voûtes à caissons sous lesquelles réapparaissent des hommes de cour conversant. Le principe structurant de la décoration peinte, dans cette première partie de la salle A, est l’intégration et le redoublement de l’architecture réelle par une architecture fictive complexe, qui ouvre les murs et la voûte de pierres sur de profonds espaces fictifs grâce à des *loggie* et à des entablements.

Telle qu’elle est encore visible, la seconde partie de la grande salle est peinte de motifs ornementaux et héraldiques. La pièce originelle donnait sur la rue. Son sol mesurant approximativement 7,8 mètres sur 5, elle était d’environ 39 m<sup>2</sup>. Au milieu de la voûte est représenté un grand écu aujourd’hui blanc, placé à l’intérieur d’une couronne semblable à la précédente. Un nouveau cadre rectangulaire, décoré cette fois de rinceaux, borde le ciel sur lequel se découpe l’emblème central. La voûte maçonnerie repose là encore sur des pendentifs. Des écus y sont peints suspendus à des guirlandes courbées. Les zones qui accueillent dans l’espace voisin des monarques sont occupées par de grosses fleurs dardant des rayons dorés. Le contenu des lunettes, au registre inférieur, est complètement perdu<sup>52</sup>.

Dans une pièce attenante<sup>53</sup>, un autre plafond peint a été découvert. L’organisation de la décoration et les motifs utilisés sont identiques à ceux de la salle précédente : sur la voûte, un écu inscrit dans un anneau de feuilles, de fleurs et de fruits, lequel est encadré par une

---

<sup>52</sup> Aux 39 et aux 74 m<sup>2</sup> des deux pièces, il faut ajouter les 3 m<sup>2</sup> d’emprise au sol du mur de séparation (d’à peu près quarante centimètres de large sur trois mètres long). Le total obtenu est ainsi de 116 m<sup>2</sup>, pour 115 à 120 annoncés au début du paragraphe précédent. Les instruments dont nous disposons ne nous permettent pas d’avancer des chiffres exacts. Il faut nous limiter à ces mesures indicatives.

<sup>53</sup> La salle appelée B par Fiorella Paino et Marta Paraventi, qui accueille le cyber-café de l’université de Camerino à l’heure où ces pages sont écrites. Sa structure est trop lourdement modifiée pour nous puissions avancer des chiffres.

corniche rectangulaire en trompe-l'œil<sup>54</sup> ; en dessous, des pendentifs où sont appendus des festons enrubannés.

A l'intérieur du palais, un autre ensemble d'images peut être mentionné. Taillé dans la pierre et incisé, situé dans la cour rectangulaire des *case nuove* de Giulio Cesare<sup>55</sup>, il ne subsiste qu'à l'état de fragments<sup>56</sup>. La décoration sculptée qui orne le portique est lourdement endommagée car le grès utilisé, trop tendre, s'est progressivement délité sous l'effet des intempéries et des importantes amplitudes thermiques saisonnières<sup>57</sup>. L'ensemble est composé de quatre registres superposés. Les colonnes doubles des coins exceptées, chacun des dix fûts cylindriques coiffés de chapiteaux composites est surmonté d'un *tondo*, une couronne végétale entourant les armes du seigneur. A un second niveau que délimitent deux corniches apparaissent de nouveaux boucliers. Sculptés dans des plaques rectangulaires de pierre grise, marqués des emblèmes des da Varano et de l'épouse du seigneur, Giovanna Malatesta, ils étaient initialement au nombre de vingt-quatre et se trouvaient régulièrement disposés à raison de cinq pour les côtés courts du *cortile* et de sept pour les côtés longs<sup>58</sup>. Le registre du dessus est quant à lui scandé par dix fenêtres rectangulaires à remplage positionnées dans l'axe des colonnes et des *tondi*. Entre ces baies apparaissaient quatorze scènes incisées dans l'enduit (*aggraffito*), à l'intérieur d'une structure architecturale feinte constituée d'ouvertures rectangulaires surmontées de frises et de corniches. Les figures représentées ont presque toutes disparu. Lorsque ce n'est pas le cas, les fragments sont trop réduits pour permettre une lecture satisfaisante. Seul un Mercure en pied, avec un chapeau ailé, fait exception. Ailleurs, on distingue quatre femmes à la longue chevelure réunies autour d'un autel où brûle un feu ; là, une autre femme, casquée, l'épée à la main ; plus loin, un personnage nu, debout les bras levés, probablement Vulcain brandissant un marteau ; plus loin encore, dans le coin supérieur droit du cadre, une créature fantastique semblable à un dragon. Les références proviennent majoritairement de l'Antiquité gréco-latine et de sa mythologie mais la correspondance avec

---

<sup>54</sup> Les rinceaux ont été remplacés par des couples d'animaux fantastiques s'extirpant chacun d'une corne, ailés avec une tête de dragon ou de mammifère doté de longues dents et d'oreilles pointues, adossés, attachés par le cou à l'intérieur d'un même anneau. Ils sont parfois identifiés comme l'animal emblématique de la famille.

<sup>55</sup> A partir des mêmes documents que ceux utilisés pour les deux salles peintes, nous proposons les indications chiffrées suivantes : la cour est d'une surface totale d'environ 1 150 m<sup>2</sup>, soit un rectangle – en fait un quadrilatère irrégulier, comme tous les espaces étudiés – de 36,5 mètres de long sur 31,5 de large. Sur les quatre côtés, les arcades ont une largeur variant entre 6 et 7,5 mètres, ce qui laisse un espace central découvert rectangulaire de 22 m, environ, sur 17,3, soit une superficie d'un peu plus de 380 m<sup>2</sup>.

<sup>56</sup> Illustrations 3-13.

<sup>57</sup> FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota A », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., p. 40.

<sup>58</sup> Bernardino Feliciangeli indique qu'entre chacun de ces écus étaient gravés des dessins de sirènes. De la cour, elles ne sont pas visibles aujourd'hui. *Ibid.*, p. 33.

les sujets indiqués par Bernardino Feliciangeli en 1912 n'est pas facile à établir. Ce dernier évoque

la décoration incisée qui consistait en des figures mythologiques accompagnées chacune d'une inscription l'identifiant : *Mélpomène*, *Vénus* (la déesse apparaît sur un coquillage, dirigeant les dauphins qui la tirent), *Apollon* (jouant de la lyre, entouré des muses), *l'Aurore* (sur un char tiré par des colombes), la *Fortune* (une roue dans la main, elle aussi sur un char, tiré par des chevaux), les *Grâces*, *Mercur*e, *Minerve*.<sup>59</sup>

Le registre supérieur, enfin, est constitué d'une large frise qui s'étire au-dessus des corniches surplombant les baies. Elle est réalisée suivant la même technique que le reste de la décoration et associe candélabres, rinceaux et cornes d'abondance.

#### *Châteaux et résidences hors de la cité : fragments sauvés et cycles préservés.*

La famille seigneuriale de Camerino possédait de nombreuses places fortes autour de la cité. Si certaines ont disparu, telle Pioraco, quelques-unes existent encore. Elles présentent des restes plus ou moins importants de peintures murales de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, exécutées à sec sur un enduit fin. Elles témoignent de l'importance des décorations réalisées jusque dans des édifices militaires de taille modeste.

Les peintures du château d'Ajello et de la tour de Mergnano San Savino sont dans un mauvais état de conservation. Dans une des salles du premier, au *piano terra*, les murs portent une tenture en trompe-l'œil sur laquelle des motifs floraux et géométriques alternent avec le monogramme « C. V. » (pour Cesare Varano), réalisé au pochoir. Dans la tour de Margnano San Savino, les parois d'une pièce voûtée d'arêtes conservent elles un enduit peint d'un motif couvrant, le vair héraldique. Ce dernier est traversé par deux lignes horizontales rouges entre lesquelles sont représentées des fleurs stylisées de la même couleur, à quatre pétales. Le sommet de la voûte est occupé par une figure géométrique composée par cinq étoiles de taille différente, superposées, dont les quatre plus petites ont des branches foliacées. Sur le mur situé au dessus de l'escalier menant au premier étage apparaît une figure humaine presque illisible, que Bernardino Feliciangeli a pu décrire en 1912 comme un guerrier casqué tenant une lance et un bouclier. Les bordures des surfaces peintes sont constituées par un cadre de

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 33-34 : « Tra l'una e l'altra delle finestre guelfe continuava la decorazione a graffito e consisteva in figure mitologiche ciascuna con la propria denominazione : Melpomene, Venere (la dea sulla conchiglia in atto di guidare i delfini), Apollo (suonante la lira, circondato dalle muse), l'Aurora (sul carro tirato dalle colombe), la Fortuna (anche questa, la ruota in mano, sul carro tirato da cavalli), le Grazie, Mercurio, Minerva. » Feliciangeli a utilisé des dessins et des relevés établis quelques années auparavant par l'ingénieur Luigi Mariani mais ces derniers n'ont pu être retrouvés.

rinçaux et de candélabres. Alors que les motifs ornementaux ont été principalement réalisés à l'aide d'une peinture au lait de chaux, la détrempe a été préférée pour le personnage<sup>60</sup>.

Camillo Lili rapporte que l'épouse de Giulio Cesare avait fait réaliser d'importants travaux dans le château de Lanciano, à l'intérieur duquel se serait trouvée une « grande salle ornée de peintures ainsi que de portraits des *Femmes illustres*<sup>61</sup> ». Aucune trace d'un tel cycle n'est conservée. Plusieurs fragments suggèrent cependant l'étendue de la décoration disparue. A l'extérieur, dans la loggia, il restait encore récemment une fleur peinte bordée d'un cercle rouge mais des travaux peu précautionneux l'ont détruite<sup>62</sup>. Au premier étage, un élégant rinceau bleu demeure, à moitié caché dans l'épaisseur d'un mur<sup>63</sup>. La partie préservée la plus importante se trouve dans une salle du rez-de-chaussée<sup>64</sup>. Redécouverte à la suite du grand tremblement de terre qui secoua la région en 1997, elle représente un épisode de chasse dont il ne subsiste plus, du fait de la construction postérieure d'un plancher à mi-hauteur de la pièce, que la partie inférieure<sup>65</sup>. La scène se déroule sur un large bandeau qui laisse apparaître un paysage vallonné planté d'arbres fruitiers et de fleurs. Un lièvre en pleine course y est poursuivi par un chien dont on n'aperçoit que les jambes du maître. Un félin tacheté désormais privé de tête fait face à ces personnages.

La chasse est le thème principal d'une salle d'une autre résidence des da Varano, à Esanatoglia<sup>66</sup>. Il est vraisemblable que la totalité des murs de la pièce ait été peinte suivant une composition en plusieurs registres mais seule la partie haute est conservée. Constituée d'une frise délimitée dans sa partie supérieure par un épais trait jaune et noir, elle court sur les

---

<sup>60</sup> Faute d'avoir pu accéder à ces deux édifices, nous reprenons ici les principaux éléments des publications suivantes : FELICIANGELI, « Cenni storici », dans « Isabella d'Este Gonzaga », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., p. 86 ; Vincenzo GHEROLDI, « Pitture su scialbo di tema profano per i da Varano », dans DE MARCHI et FALASCHI (dir.), *I da Varano e le arti*, actes du colloque (Camerino, 4-6 octobre 2001), vol. I, Ripatransone, Maroni, 2003, p. 462-463. L'auteur qualifie les tentures feintes d'Ajello, tout comme les motifs floraux de la loggia de Lanciano dont il va être immédiatement question, de « surfaces de sacrifice », c'est-à-dire de zones peintes selon des techniques peu coûteuses car situées dans des espaces de passage et exposées à une usure rapide. Voir également Francesca ARCANGELI, *I dipinti murali a soggetto corteste nella signoria di Giulio Cesare da Varano*, s. l., CRACE/Comune di Pievebovigliana, 2009, p. 60-68, p. 162-172 et p. 182-190.

<sup>61</sup> LILI, *Dell'istoria di Camerino*, op. cit., vol. II, p. 241 : « una gran sala ornata di pitture, e de' ritratti delle Donne illustri ».

<sup>62</sup> Voir la brève fiche dans PARAVENTI, *I da Varano e le arti a Camerino e nel territorio*, op. cit., cat. 98, p. 247.

<sup>63</sup> Illustration 64.

<sup>64</sup> Illustrations 65-66.

<sup>65</sup> ARCANGELI, *I dipinti murali a soggetto corteste*, op. cit., p. 173-174.

<sup>66</sup> Illustrations 71-74. Le complexe a subi de profondes modifications au cours du temps, il est aujourd'hui le siège de la commune. Nous l'avons visité dans de très bonnes conditions grâce à l'accueil du personnel municipal et aux recommandations de la dott.ssa Giordana Benazzi.

La pièce citée sert aujourd'hui de dépôt d'archives à l'administration. Elle semble avoir totalement échappé aux recherches récemment menées sur la peinture à l'époque des da Varano. A notre connaissance, ces images n'ont pas été commentées et restent inédites. Elles nous paraissent avoir été exécutées selon la même technique que les autres images de la résidence seigneuriale, peintes sur un enduit sec avec un important recours à la *tempera*.

quatre parois. Sur toute sa longueur, l'une d'elles présente une ville avec de hauts édifices civils et religieux, des tours et des murailles crénelées. Dans la campagne environnante qu'évoquent sur les murs voisins des arbres stylisés, on distingue le profil des figures humaines, de chiens de chasse, lévrier ou mâtins, et d'oiseaux de proie en plein vol. Tous pourchassent volatiles et quadrupèdes sauvages parmi lesquels on reconnaît une grue ou un héron, un cerf, un lièvre et peut-être un renard.

Le bâtiment principal de la résidence d'Esanatoglia abritait deux cycles différents au moins, en des pièces distinctes de l'étage noble. Des fragments sont apparus en 1997 lorsqu'une partie de l'enduit moderne est tombée. Dans les deux cas, la même technique d'exécution a été utilisée, l'application de couleurs sur un enduit déjà sec suivie de nombreuses reprises à la détrempe. Le premier ensemble<sup>67</sup> est réduit à deux scènes endommagées : sur l'une est représenté un chevalier dont ne subsistent plus que la tête coiffée d'un casque à la visière relevée, le torse cuirassé, le cheval réduit à ses oreilles et à sa crinière emplumée, ainsi que la longue lance de tournoi à l'extrémité brisée. Sur l'autre émerge le haut du corps d'un élégant jeune homme tenant un rapace sur le poing. Le second cycle est plus imposant, bien que des réaménagements internes à l'édifice aient causé la destruction de toute sa partie inférieure. Vraisemblablement composé d'un registre unique<sup>68</sup>, il faisait se déployer sur trois murs au moins, de la droite vers la gauche, une théorie de cavaliers. Neuf hommes en armure sont représentés de profil<sup>69</sup>, chevauchant des montures pour la plupart protégées par un chanfrein. L'une d'elles porte une barde d'encolure. Le fond est blanc mais des arbres aux formes simplifiées et des oiseaux virevoltants, réduits à des silhouettes monochromes, campent un décor champêtre. Le cycle est inachevé. Dessinée au fusain, la tête des cavaliers n'est pas peinte, à la différence des autres composantes de l'image. Le cortège met en scène la succession des figures principales, ou voulues telles, de la famille da Varano. L'avant-dernier personnage n'est autre que Giulio Cesare, comme l'atteste une comparaison avec les autres portraits peints ou sculptés du seigneur.

---

<sup>67</sup> Pour cette décoration, à la différence de la suivante mettant en scène les cavaliers, le dessin au fusain a été réalisé sur un enduit encore humide.

<sup>68</sup> Illustrations 67-70. GHEROLDI, « Pitture su scialbo », dans DE MARCHI et FALASCHI (dir.), *I da Varano e le arti*, vol. I, art. cit, p. 459-460.

<sup>69</sup> Sept sont visibles aujourd'hui mais deux autres se devinent, l'un par la tête de son cheval, l'autre par l'extrémité d'un pan de son vêtement. La frise est interrompue par quelques lacunes suffisamment larges pour la représentation d'autres personnages. Par ailleurs, il n'est pas à exclure que la frise ait commencé sur un quatrième mur. Sur les sept cavaliers conservés, un seul apparaît de trois-quarts, afin de rendre lisible un symbole sur lequel nous reviendrons.

Une telle thématique est reprise et développée de façon monumentale à l'intérieur du château de Beldiletto, la principale résidence de la famille seigneuriale dans le *contado*<sup>70</sup>. Cette place forte est construite sur un plan carré presque régulier, d'environ soixante mètres de côté. Un vaste espace libre est ménagé à l'intérieur<sup>71</sup>. La description de Camerino et de son territoire faite au début du XVI<sup>e</sup> siècle énumère les nombreuses pièces situées autour de la grande cour, dont les noms évoquent encore une riche décoration : la chambre du Paradis ou la chambre de l'Enfer, la chambre « peinte de nombreux emblèmes » ou celle « peinte avec des vaches et des brebis »<sup>72</sup>. Après bien des vicissitudes, les bâtiments du château ont servi d'entrepôts à une exploitation agricole, et ce jusqu'à une date avancée du siècle dernier. Une part des décors peints qui, dans leur état actuel, ont été réalisés sous la seigneurie de Giulio Cesare, est cependant conservée et doit être à son tour brièvement présentée.

Les parties les plus endommagées se trouvent dans deux pièces donnant sur la cour à portique. Elles représentent des scènes d'élevage et d'agriculture. On y voit un attelage de deux bœufs tirant une charrue, des troupeaux de bovins et d'ovins traversant la campagne sous la garde de pasteurs armés et de chiens, des hommes circulant accompagnés de bêtes de somme.

Le *piano nobile* abrite les peintures les plus importantes. Elles sont réparties dans quatre salles. De la cour, un escalier permet d'accéder au côté ouest de l'édifice. Il débouche sur un *Atlante* peint musculeux<sup>73</sup> puis ouvre à droite sur une loggia, qui se poursuit en équerre le long du côté Sud et dont la décoration est perdue. On distingue cependant une lunette composée d'une arcade en trompe-l'œil rehaussée de rouge, à l'intérieur de laquelle se détachent des personnages en *terra verde*.

En tournant à gauche en haut des marches, on accède à la grande salle<sup>74</sup>. Là, les images peintes qui occupaient toute la superficie des murs s'organisent sur plusieurs niveaux. Malgré de très importantes dégradations – la maçonnerie apparaît à nu sur de larges surfaces – l'ensemble décoratif reste imposant. Entre la frise inférieure, constituée d'un fond rouge

---

<sup>70</sup> Le château est aujourd'hui une propriété privée, à l'accès délicat. Nous avons pu le visiter et y faire des relevés photographiques grâce à l'aimable intervention des *dott.sse* Giordana Benazzi et Maria Giannatiempo, ainsi qu'à la grande disponibilité de l'ingénieur Carlo Morosi, qui nous a accompagné sur les lieux. Nous les remercions tous trois très sincèrement.

<sup>71</sup> Illustrations 47-49. La mesure est donnée par Gabor BONIFAZI et Lucia CASCINI, *Ma che bel castello*, Macerata, Biemmegraf, 1984, p. 19.

<sup>72</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 93-94 : « una Stantia dipinta tucta de vache et pecora », « la Camera con più armi depicta », « la Stantia del Paradiso » et enfin la « Camera delo Inferno ».

<sup>73</sup> DE MARCHI et MAZZALUPI, « Prosopografie cortesi per i Da Varano, nel castello di Beldiletto », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : i committenti*, actes du colloque (Parme, 21-26 septembre 2010), Milan, Electa, 2011 (I convegni di Parma, 13), p. 669.

<sup>74</sup> Illustrations 50-56.

rehaussé de motifs verts, peut-être des festons<sup>75</sup>, et celle supérieure, jaune, où se suivent rinceaux, masques et chandeliers, deux files de cavaliers vus de profil courent sur deux registres superposés. Dans leur ensemble, les figures suivent le sens antihoraire<sup>76</sup>. La quasi totalité des figures conservées est composée d'hommes en armure, portant sceptre et couronne. On distingue cependant sur le mur Ouest deux personnages féminins, vêtus de robes jaunes et montant en amazone<sup>77</sup>. Les bribes de tercets en vernaculaire lisibles sous quelques personnages font penser que chacun des participants ait été identifié par une courte strophe. Celles qui se laissent déchiffrer désignent les membres de la dynastie normande de Sicile, Robert Guiscard, son fils Roger Borsa ou Guillaume II le Bon. Ils évoluent comme à Esanatoglia sur un fond blanc parsemé d'arbres, de poires et de silhouettes rouges ou noires d'oiseaux. A côté de quelques-uns apparaissent des écus dont le champ est aujourd'hui blanc. Les côtés courts de la salle, au Nord et au Sud, pouvaient accueillir chacun sept ou huit personnages. La paroi Est en présentait probablement vingt, bien que seuls dix-sept se laissent encore voir ou deviner. Elle était à l'origine percée de trois portes étroites en plein cintre. Le mur Ouest conserve lui les fragments de neuf cavaliers. Le nombre de figures qui y chevauchaient a du être inférieur à celui de son vis-à-vis, en raison de la présence de plusieurs baies donnant sur l'extérieur. On peut supposer que les cavaliers y étaient environ seize. Si la chevauchée occupait, comme nous le pensons, de façon continue les deux niveaux centraux de la décoration murale, ses participants devaient être environ au nombre de cinquante.

Par une porte située sur la droite du mur septentrional de la grande salle, on rejoint le côté nord du château à plan carré. La disposition interne des pièces originelles est inconnue, cette partie de l'édifice se présente aujourd'hui comme un vaste espace décloisonné. Seul un pan de mur comporte encore un enduit peint, de part et d'autre de la porte à peine évoquée. Le côté droit est occupé par un grand poirier vert portant des fruits jaunes, le gauche par un entrelacs de larges anneaux disposés comme les pièces d'une cotte de mailles, avec, en leur centre, les emblèmes de Giulio Cesare et de son épouse<sup>78</sup>. Sur la partie basse du mur est disposée une frise : elle prend la forme de faux marbre polychrome, sous l'arbre, puis accueille animaux et guirlandes, sous les anneaux.

Il faut ensuite retraverser le côté Ouest et la salle des cavaliers pour rejoindre les deux dernières pièces peintes, sur le côté sud de la résidence seigneuriale. La première d'entre elles

---

<sup>75</sup> Cela constituerait une reprise cohérente de la structure spatiale et chromatique de la lunette située dans la loggia.

<sup>76</sup> Sur les murs Ouest et Nord, très dégradés, le sens change pour certaines figures. Plusieurs cavaliers se retrouvent face-à-face.

<sup>77</sup> Ces deux figures portent également un sceptre et, pour l'une au moins, une couronne.

<sup>78</sup> Illustration 63.

présente sur deux murs perpendiculaires une ornementation héraldique obéissant à la même structure que celle du côté Nord<sup>79</sup>. Seulement, les armes et les monogrammes sont ceux de Giulio Cesare, de son fils Venanzio et de leurs épouses respectives, tandis que les courbes sinueuses qui les entourent n'étant plus fermées, elles constituant des torsades et non des anneaux. Au registre inférieur, la frise est mieux conservée que la précédente. Elle fait apparaître de beaux festons sur lesquels évoluent tantôt un cerf, tantôt un singe, tantôt des oiseaux. Des petites poires sont glissées dans de nombreux interstices de la décoration. Elles réapparaissent dans la plupart des salles du château et constituent le fil reliant des pièces aux thématiques distinctes.

La dernière salle décorée de Beldiletto est contiguë à la précédente. Sur un mur entier, à l'Ouest, elle offre une décoration bien préservée dont la structure est semblable à celle de la pièce attenante<sup>80</sup>. Son registre inférieur présente le même thème que celui de la salle des emblèmes, seule changeant la taille de festons devenus gigantesques. Au second niveau, sur une file unique, se suivent de nouveaux cavaliers cuirassés. Ils sont quatre sur le mur cité, précédés et suivis sur les murs voisins de deux autres réduits à l'état de fragment. Ainsi, comme dans la résidence d'Esanatoglia ou dans la grande salle voisine, la théorie des hommes d'armes se déroulait sans interruption sur plusieurs parois<sup>81</sup>. Si la structure observable était reproduite avec régularité dans l'ensemble de la salle, elle devait mettre en scène une vingtaine de personnages<sup>82</sup>. Ces derniers étaient accompagnés chacun d'une strophe de trois vers, dont les restes permettent d'identifier certains membres de la famille Visconti, Ottone et un certain Galeazzo.

#### *Deux témoignages d'une peinture murale religieuse.*

La peinture murale liée à la commande religieuse des da Varano a presque disparu. La cathédrale Santa Maria dans laquelle était située la chapelle familiale, richement redécorée par Giulio Cesare, a connu d'importants réaménagements avant d'être détruite par un tremblement de terre en 1799. L'édifice actuel a été construit au début du XIX<sup>e</sup> siècle et ne conserve que peu d'éléments des périodes antérieures. Dans le faubourg de San Venanzio en revanche, le monastère de Santa Chiara abrite une grande *Crucifixion* peinte par Giovanni di

---

<sup>79</sup> Illustrations 60-62.

<sup>80</sup> Illustrations 57-59.

<sup>81</sup> Dans le sens horaire cette fois.

<sup>82</sup> Comme le pensent justement Andrea De Marchi et Matteo Mazzalupi, « Prosopografie cortesi », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : i committenti*, art. cit., p. 668.

Corraduccio dans les années 1410<sup>83</sup>. La fresque a été réalisée pour la salle capitulaire du complexe alors appelé Santa Maria Nuova, que fonde Giovanni da Varano à la fin du *Trecento* et qui demeure sous l'influence de la famille tout au long du XV<sup>e</sup> siècle. Après sa rénovation, Giulio Cesare le place sous le vocable de sainte Claire. Au milieu de la foule peinte aux pieds du Christ, Giovanni di Corraduccio a représenté un personnage à genoux, les mains jointes. Il faut probablement y reconnaître Rodolfo III, neveu du fondateur et principal seigneur de la cité au moment où la peinture a été réalisée.

De nombreux édifices religieux du territoire avoisinant Camerino conservent des peintures murales exécutées durant la domination des da Varano<sup>84</sup>. Il ne faut évidemment pas toujours voir en ceux-ci les promoteurs de celles-là. Dans leur ville pas plus que dans les lieux qui leur sont soumis, les seigneurs n'ont le monopole de la commande d'images. Une référence explicite aux seigneurs, telle que leurs emblèmes héraldiques, peut être le simple signe de la reconnaissance de leur pouvoir ou un hommage que le commanditaire, individuel ou collectif, a tenu à rendre à la dynastie. Les da Varano ne se sont pas nécessairement impliqués dans la réalisation d'une telle œuvre. Les exemples de ces images sont néanmoins rares et un cas emblématique, bien que peu connu, mérite d'être cité ici. Dans la petite église Santa Maria di Garufo<sup>85</sup>, au cours de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, un peintre resté anonyme a représenté une *Vierge en trône avec l'Enfant Jésus*. Le siège monumental a été intégré à une structure architecturale plus vaste, à voûte d'arêtes, sur la face extérieure de laquelle, au-dessus des pilastres, apparaissaient deux écus. L'image est aujourd'hui tronquée, les parties latérales d'origine qui faisaient peut-être figurer des saints de part et d'autre de Marie ont disparu<sup>86</sup>. Sur l'édicule, les seules armes conservées sont celles de droite. Il s'agit du vair des da Varano. L'emblème est repris sur la Vierge elle-même, dont les plis du manteau laissent ostensiblement apparaître une doublure en fourrure de petit-gris.

---

<sup>83</sup> Aujourd'hui détachée, la fresque a été transférée sur le mur situé en face de sa position d'origine. Elle mesure 2,80 mètres de haut sur 7,60 de large. Nos remerciements les plus chaleureux vont aux sœurs clarisses qui nous ont ouvert les portes de la salle ainsi que celles de l'église du monastère, avec une gentillesse et une disponibilité peu communes.

<sup>84</sup> Voir le catalogue des œuvres entrepris par la région des Marches (Dipartimento Sviluppo Economico, Servizio Tecnico alla Cultura) : PARAVENTI (dir.), *I da Varano e le arti a Camerino e nel territorio*, op. cit. Le projet visait à promouvoir le patrimoine régional auprès d'un public étendu. Les résultats de l'enquête ont été publiés sous deux formats, l'un papier, hors commerce, l'autre électronique. Le catalogue est accessible sur internet URL : <http://www.cultura.marche.it/cultura/camerino400/storia.htm> Consulté le 30 novembre 2012.

<sup>85</sup> *Frazione* de Camporotondo di Fiastrene. Nous devons à la grande amabilité du propriétaire du lieu, l'architecte Giuseppe Bocci, le plaisir d'avoir pu admirer cette image. Nous l'en remercions sincèrement.

<sup>86</sup> Un second arc prend naissance au-dessus du pilier de droite pour s'interrompre net. Au XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> siècle ont été peints agenouillés, à droite saint Marc et à senestre saint Venanzio.

## Les Trinci au-dedans et au-dehors de leur cité.

*Le palais des Trinci à Foligno. Une résidence familiale, cœur du pouvoir politique.*

Le palais qui s'étend aujourd'hui perpendiculairement à la cathédrale de Foligno est le résultat d'une vaste entreprise lancée par Ugolino III à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Plusieurs bâtiments sont alors acquis et restructurés, des pièces sont réunies, des voûtes et de nouveaux passages construits en vue de la constitution d'un nouvel ensemble fonctionnel. Aujourd'hui, quatre ensembles de peintures peuvent y être distingués<sup>87</sup>. Ils correspondent chacun à une étape de la construction et de l'ornementation de la demeure seigneuriale<sup>88</sup>.

Laura Lametti a proposé de regrouper les différentes séquences de l'aménagement du palais en deux moments principaux<sup>89</sup>. Lors de la « première période gothique » sont réalisées les peintures conservées au premier étage<sup>90</sup>. Les parois de plusieurs pièces sont intégralement recouvertes de fresques à motifs géométriques. Dans l'une ce sont des feuillages réguliers disposés en croix de saint André dans un quadrillage, dans l'autre, des octogones rouges ou verts donnant l'illusion du relief, à l'intérieur desquels sont inscrits de petits carrés jaunes. Les voûtes en croisée, aux arêtes peintes de flèches rouges et blanches, sont semées d'étoiles blanches ou dorées. L'escalier monumental, désigné comme l'« escalier gothique », appartient à la même phase de construction. Il s'articule autour de quatre piliers octogonaux peints comme le reste de la structure, dessert plusieurs salles du premier étage puis s'ouvre sur les pièces d'apparat du second niveau. Certains pans de ses murs sont décorés de cubes en trompe-l'œil, d'autres fictivement ajourés par des quadrilobes en semis régulièrement disposés.

La « deuxième période gothique » a correspondu à l'aménagement de l'étage supérieur, au cours duquel plusieurs espaces sont restructurés. De vastes pièces doivent accueillir les réunions des instances de la commune, l'ensemble hétéroclite de tours et de maisons est transformé en un ensemble unifié. Des cycles historiés y sont réalisés. Autour de 1407, un atelier local, peut-être celui de Giovanni di Corraduccio, représente les *Sept Ages de*

---

<sup>87</sup> Les indications métriques figurant dans le paragraphe suivant sont issues des relevés que nous avons réalisés sur les plans d'architecte aimablement communiqués par l'Ufficio Urbanistica de la commune de Foligno. Nous l'en remercions vivement.

<sup>88</sup> Nous avons pu travailler dans le palais dans des conditions extraordinaires, grâce à la bienveillance de l'ensemble du personnel et à la très grande amabilité de sa directrice, la dott.ssa Anna Maria Menichelli. Nous leur témoignons notre plus vive gratitude.

<sup>89</sup> Pour la seule période à laquelle nous nous intéressons ici. LAMETTI, « Il palazzo : dalle preesistenze all'Unità d'Italia », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci, op. cit.*, p. 60-84. Voir illustrations 88-89.

<sup>90</sup> Illustrations 101-103.

la vie sur une paroi du passage couvert qui relie la résidence seigneuriale au complexe cathédral<sup>91</sup>. La structure se compose d'un pont qui enjambe la rue et se prolonge, après un coude, par un couloir appartenant à l'édifice voisin. Les deux sections ont une largeur proche de deux mètres<sup>92</sup>, la première mesure environ huit mètres de long et la seconde cinq.

A la même période, de l'autre côté de la grande place, est décorée une loggia située au sommet d'un édifice attenant au complexe palatial de la commune<sup>93</sup>. Une seconde passerelle jetée du palais de la famille dominante y débouche<sup>94</sup>. Des scènes narratives et allégoriques sont représentées sur un bandeau en haut des quatre murs, selon la technique du monochrome qui est également utilisée pour le passage donnant sur la cathédrale. Au-dessus des arches de la loggia ouvertes vers la place, sur la paroi interne, des vertus trônent. Sur l'extérieur, les vertus cardinales en buste ont pris place. Sous l'arcade, sur la façade qui fait face au porche latéral de l'*ecclesia matrix*, une décoration aujourd'hui endommagée a été peinte au pochoir. Elle répétait les mêmes motifs, sur des registre alternés, une croix fleuronée et un quadrilobe au sein duquel apparaissaient, au centre d'une couronne tressée, les initiales « F. A. » de la devise des Trinci<sup>95</sup>.

Ces deux lettres sont reprises comme un leitmotiv lors de l'exécution d'une nouvelle décoration du palais seigneurial, plus prestigieuse. Rapidement, un nouveau chantier est lancé. Dans le corridor menant à la cathédrale, les fresques sont recouvertes et remplacées par

---

<sup>91</sup> Illustrations 125-127.

<sup>92</sup> Qui se resserre sur quelques dizaines de centimètres au niveau du coude.

<sup>93</sup> Illustrations 92-100. Au moment où nous l'avons visitée, la loggia dont les ouvertures sont à présent fermées par de grandes vitres servait de bureau au maire de Foligno, le dott. Nando Mismetti. Nous le remercions pour son accueil courtois.

<sup>94</sup> Ce passage n'existe plus aujourd'hui.

<sup>95</sup> « F. A. » pour *fides adiuvat*. Voir le dessin anonyme de la façade de la *loggia nuova* conservé à la bibliothèque communale de Foligno, reproduit dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il palazzo Trinci di Foligno, op. cit.*, fig. 2, p. 304 et en annexe, illustration 92.

Les deux ensembles de la *loggia* et du passage couvert, couramment appelé le « *corridoio* », paraissent issus de campagnes de décoration rapprochées, si ce n'est d'une séquence unique. La question de l'attribution n'est pas résolue. Les discussions se sont développées en particulier à partir de la seconde moitié des années 1970, autour des travaux de Pietro SCARPELLINI (dir.), *Giovanni di Corraduccio*, catalogue de l'exposition (Montefalco, août 1976), Foligno, Ediclio, 1976, et de Miklòs BOSKOVITS, « Osservazioni sulla pittura tardogotica nelle Marche », dans ID., *Immagini da meditare. Ricerche su dipinti di tema religioso nei secoli XII-XV*, Milan, Vita e pensiero 1994 (Arti e scritture, 5) (éd. revue et augmentée de l'article en 1977 issu d'une communication de 1974), p. 275-278. Pour Giordana Benazzi, les peintures extérieures et intérieures de la loggia sont de la même main que celle qui réalise les sept personnages monochromes du *corridoio*. L'auteur retient comme date les années 1407-1410 et rattache ces images à la production de l'une des deux figures de pointe de la peinture folignate du début du Quattrocento, Giovanni di Corraduccio, *alias* Mazzaforte, ou Paolo Nocchi, fils de Vagnozzoro (ou Noccuro) Angeluti. Il rejette en revanche le nom d'Andrea di Cagno di Morico, dit « *de Ciocchis* » pour des raisons de chronologie. BENAZZI, « I cicli pittorici del tempo di Ugolino e Corrado Trinci », dans EAD. et MANCINI (dir.), *Il palazzo Trinci, op. cit.*, p. 470-471. Pour le rappel de ces propositions et la bibliographie les concernant, voir Veruska PICCHIARELLI, « Prima di Gentile : alcune ipotesi sui monocromi della *Loggia Nova*, l'identità di Paolo Nocchi e l'attività di Francesco da Fiano », dans *Nuovi studi sulla pittura*, vol. *Palazzo Trinci*, dir. CALECA et TOSCANO, *op. cit.*, p. 172-173.

d'autres images<sup>96</sup>. L'entreprise est confiée à Gentile da Fabriano qui dépêche une équipe de peintres à Foligno. Celle-ci est à l'œuvre jusqu'en 1412, quand le maître donne quittance à Ugolino III des paiements effectués pour les fresques. Un thème différent est choisi pour chacune des pièces principales, dont quatre présentent aujourd'hui de grands cycles d'images. La même structuration de l'espace pictural, en revanche, est adoptée partout. Les surfaces peintes sont divisées en grandes bandes horizontales pour faire se succéder, du bas vers le haut : un premier registre ornemental, de pierres colorées ou de tapisseries en trompe-l'œil ; un bandeau accueillant des textes peints, en vernaculaire ou en latin ; un registre principal, dont la hauteur dépasse celles des trois autres réunies ; une bande supérieure, enfin, avec des éléments décoratifs et de nombreux emblèmes familiaux<sup>97</sup>.

Au débouché de l'escalier gothique, une loggia met en scène l'histoire de Rhéa Silvia et de ses fils, Romulus et Rémus<sup>98</sup>. Elle occupe une surface au sol de presque trente-sept mètres carrés, closes par trois parois pleines décorées à fresque. Sur le mur Nord (5, 6 m de long), sont peintes la séduction de la vestale par le dieu Mars et la naissance des jumeaux. Le mur principal, à l'Est constitue un côté de la pièce d'environ six mètres et demi. Une partie importante de ses peintures est perdue mais apparaissent encore distinctement l'exécution de Rhéa Silvia, le sauvetage de Romulus et Remus par le berger Faustulus, ainsi que le siège d'Albe la Longue. Le mur Sud (5, 30 mètres) est aujourd'hui presque entièrement blanc. Il n'offre plus au regard qu'un fragment représentant la restauration de Numitor sur son trône par ses deux petits-fils.

L'espace semi-ouvert commande l'accès de trois salles dont une est mentionnée dans les archives du temps comme la *sala rosarum*<sup>99</sup>. Elle est la deuxième plus importante du palais par sa taille (74, 3 m<sup>2</sup>) et par l'étendue des surfaces peintes conservées<sup>100</sup>. Son plan est celui d'un rectangle irrégulier d'environ douze mètres de long sur un peu moins de six mètres de large<sup>101</sup>. Elle est couverte par un toit à double pente qui a laissé aux fresquistes sur les quatre murs, entre les premiers soutiens de sa charpente et le sol, un bandeau plan d'environ cinq mètres et demi de haut<sup>102</sup>. Dans la moitié gauche, en entrant, les murs présentent les

---

<sup>96</sup> Illustrations 125-130.

<sup>97</sup> Le corridor présente une petite exception à cette structure. Les Neuf Preux n'y sont pas accompagnés de strophes poétiques, pas plus que les Ages de la Vie dont les allégories sont néanmoins rendues parlantes par de nombreux phylactères.

<sup>98</sup> Illustrations 105-110.

<sup>99</sup> De nos jours aussi appelée salle des Arts libéraux et des planètes.

<sup>100</sup> Toujours en ce qui concerne la période étudiée. Illustrations 115-116, 118, 120, 122, 124.

<sup>101</sup> Il s'agit en réalité d'un pentagone très aplati, le côté ouest de la salle suivant une ligne brisée en son milieu.

<sup>102</sup> Les murs sont entièrement peints. Pour les deux largeurs de la pièce, les peintures se prolongent sur la surface en triangle isocèle délimitée par la toiture, jusqu'au point départ de la ligne de faîte.

allégories des sept Arts libéraux, assises de part et d'autre de la Philosophie sur d'imposants trônes. Elles sont réparties en « U » sur la largeur Nord et sur une première partie de chacune des longueurs de la salle. En face d'elles, sur la seconde partie des murs précédents et la largeur Sud, se déploie une frise de personnages incarnant à la fois des dieux de la mythologie gréco-latine, des astres et les jours de la semaine leur correspondant. Entre ces figures, des *tondi* sont insérés qui associent l'allégorie de l'un des âges de la vie à une heure du jour ou de la nuit<sup>103</sup>. C'est au fond de cette salle que s'ouvre le passage menant au palais des chanoines. Les peintures de Giovanni di Corraduccio ou de son entourage qui se trouvent sur la paroi de gauche en entrant sont réapparues à la suite de la chute partielle de l'enduit postérieur. Ce dernier a été posé pour accueillir les Neuf Preux, ainsi que Romulus et Scipion l'Africain qui les précèdent. L'ensemble de ces personnages n'occupe qu'une part de la surface qui s'étend sur environ 14, 5 mètres de long et un peu moins de quatre de haut<sup>104</sup>. Les sept figures représentant les étapes de la vie humaine, quant à elles, sont reprises sur le mur d'en face, selon une composition qui reprend celle du cycle d'origine et s'étend sur un peu moins de douze mètres de long.

Par une autre porte de la salle des roses, on accède à une autre des pièces communiquant directement avec la loggia. Sa décoration est presque complètement perdue mais elle être constituée pour une part au moins de motifs géométriques comparables à ceux de l'étage inférieur. De là, on pénètre dans la plus grande des salles décorées. Ses dimensions sont impressionnantes et sa surface au sol ne fait pas moins de cent trente mètres carrés. Elle prend elle aussi la forme d'un rectangle irrégulier d'environ seize mètres de long<sup>105</sup>, dont les largeurs sont respectivement de neuf (côté Nord-Ouest) et sept mètres (côté Sud-Est). Couverte d'un toit dont la double pente commence à près de sept mètres du sol, elle culmine à huit mètres de haut. La documentation la désigne dès les années 1410 comme la salle des *Imperatores*. Les vingt personnages de la Rome antique qui y étaient représentés en pied sous

---

<sup>103</sup> Dans l'ordre chronologique des jours de la semaine se succèdent Diane (la Lune, lundi), la Décépitude, Mars (Mars, mardi), l'*Infanzia*, Mercure (Mercure, mercredi), la *Puerizia*, Jupiter (Jupiter, jeudi), l'*Adolescenza*, Vénus (Vénus, vendredi), la *Giovinetza*, Saturne (Saturne, samedi), la *Consistentia* (l'*Età matura*), Apollon (le Soleil, dimanche), la *Vecchiaia*.

<sup>104</sup> Les trois Juifs : Josué, David et Judas Maccabée ; les trois Païens : Hector (figure perdue), Jules César et Alexandre le Grand ; les trois Chrétiens : Arthur, Charlemagne (figure perdue), Godefroy de Bouillon (figure perdue).

<sup>105</sup> Plus exactement d'un pentagone car une de ses longueurs, celle qui est opposée au côté de la rue, est une ligne brisée.

des arches, plus grands que nature et à la mesure de cet espace<sup>106</sup>, appartiennent à la période de la République et à celle de l'Empire<sup>107</sup>.

Une quatrième séquence se déroule en 1423-1424. Corrado III, le fils survivant d'Ugolino III, fait orner la petite chapelle palatine par Ottoviano Nelli qui réalise un somptueux cycle représentant la *Vie de la Vierge* sur les quatre murs et sur la voûte. L'espace situé immédiatement au-dessus de l'autel est réservé à une *Crucifixion*. Au pied de la Croix se tiennent Félicien, évêque et patron de Foligno ainsi que Pietro Crisci, bienheureux local dont le culte a été officialisé à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Des panneaux latéraux permettent d'ajouter des saints tels qu'Antoine abbé ou Jean-Baptiste, ainsi qu'une scène de saint François recevant les stigmates. La profusion du décor occulte les dimensions réduites de la chapelle qui n'occupe qu'une surface de vingt mètres carrés : elle présente un plan carré avec des côtés longs d'environ 4, 5 m ainsi qu'une couverture en croisée d'ogives culminant à 6, 20 mètres de hauteur<sup>108</sup>.

*L'abbaye Santa Croce de Sassovivo et l'église San Francesco de Montefalco : des scènes profanes et deux témoignages inédits.*

Dans le voisinage de Foligno, deux édifices religieux conservent une décoration peinte liée aux Trinci. Le premier est le complexe conventuel de Santa Croce de Sassovivo, une abbaye bénédictine encore puissante au moment où Ugolino III Trinci en obtient le droit de patronage, en 1393. Au cours des deux premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, une équipe d'artistes locaux que l'on a le plus souvent identifiée avec Giovanni di Corraduccio et des membres de son atelier y travailla<sup>109</sup>. Elle décora là un édicule, la *loggia del Paradiso*, d'images monochromes brunes. Sur l'intrados d'un arc brisé sont représentés deux épisodes de l'histoire d'Hercule. La lunette qu'il surplombe a perdu son enduit peint, à la différence de sa voisine sur le même côté de la structure. Là, on assiste à une furieuse mêlée de cavaliers.

---

<sup>106</sup> Ils sont chacun haut de près de 3,5 mètres.

<sup>107</sup> Illustrations 111-114. Quinze sont aujourd'hui conservés : Auguste, Tibère, Marcus Furius Camillus, Gaius Fabricius Lucinus, Manius Curius Dentatus, Titus Manlius Torquatus, Lucius Quinctius Cincinnatus, Marcus Claudius Marcellus, Scipion l'Africain, Marcus Cassius Scaeva, Caton d'Utique, Gaius Marius, Publius Decius Mus, Caius Claudius Nero, Quintus Fabius Maximus, dit Cunctator. Les cinq autres noms sont connus grâce aux transcriptions des strophes de Francesco da Fiano : Romulus, Jules César, Caligula, Pompée et Trajan.

<sup>108</sup> Nous empruntons ce dernier chiffre à Claire VADEE, « Note sugli affreschi della cappella di Palazzo Trinci a Foligno », *BSCF*, vol. XIV, 1990, p. 184.

<sup>109</sup> Voir la notice de Federica BORDONI dans Giordana BENAZZI et Elvio LUNGI (dir.), « *Nicolaus Pictor* ». *Nicolò di Liberatore detto l'Alunno. Artisti e botteghe a Foligno nel Quattrocento*, catalogue de l'exposition (Foligno, 29 mai-3 octobre 2004), Foligno, Orfini Numeister, 2004, cat. 4a-4b, p. 140-141. Les mêmes questions d'attribution se posent que pour le *corridoio* du palais Trinci et la loggia voisine.

Un fragment visible sur le mur perpendiculaire représente un scène de banquet. Plusieurs pans de la fresque ont été détachés lors d'une restauration en 1956-1957. Ils constituent aujourd'hui six panneaux suspendus à l'intérieur de l'abbaye. On y observe des figures allégoriques et différents épisodes narratifs, issus pour certains de la vie d'un bienheureux<sup>110</sup>.

Au premier étage de l'un des bâtiments donnant sur la cour inférieure de l'abbaye, une grande salle comporte les restes d'une frise, récemment découverte et encore inédite<sup>111</sup>. Elle constitue une frise de quelques dizaines de centimètres en haut de l'un des murs. Vraisemblablement peinte sur un enduit déjà sec, endommagée et très fragmentaire, l'image se présente comme une suite horizontale de symboles héraldiques. Les armes de plusieurs grandes familles se succèdent sur des écus surmontés de casques à cimier, inscrites à l'intérieur de formes polylobées. Sur les quatre emblèmes encore présents, un seul est illisible. Nous avons identifié les trois autres et reconnu ceux des Trinci, des da Varano et des Orsini da Pitigaliano. Le bandeau comporte en outre un carré quadrilobé avec une vue de ville. Travaillé au pochoir à l'aide d'une couleur sombre, un autre registre est situé au-dessus du précédent. Il se compose de couronnes de feuillages entourant l'emblème de petite taille des seigneurs de Foligno, les deux bustes de cheval adossés. Ces médaillons sont reliés par deux branches feuillues, courbées pour l'une vers le haut, pour l'autre vers le bas. Par endroits, une grosse fleur ronde et rouge les remplace. D'étroits bandeaux à ornements géométriques sont intercalés entre les deux registres principaux.

Les restes d'un second décor peint inédit, pour partie héraldique, se trouvent dans une pièce attenante au chœur de l'église San Francesco de Montefalco<sup>112</sup>. Il date de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ou du premiers tiers du siècle suivant et a été réalisé sur un enduit sec. Sur toute une paroi au moins, il déployait ses motifs répétés comme le faisait celui placé sous la loggia à

---

<sup>110</sup> Les images se sont nettement dégradées entre leur publication dans la monographie dédiée à l'abbaye en 1992 (*L'abbazia di Sassovivo a Foligno*, Foligno, Cassa di Risparmio di Foligno, 1992, p. 141-143) et le moment où nous les avons observées, en octobre 2010. Les sujets représentés peuvent être brièvement énumérés : 1/ une file de trois couples d'anges orientés vers la gauche ; 2/ cinq soldats en armure dont un est couronné, avec, à droite de l'image, une épée levée et l'extrémité haute d'une bannière portant une couronne ; 3/ un groupe de quinze hommes dans un paysage rocheux, l'un d'eux barbu avec un nimbe polygonal ; 4/ deux arbres dans des montagnes avec, au premier plan, quatre têtes de personnages ; 5/ le personnage nimbé à côté d'un attroupement d'hommes et de femmes buvant et mangeant, un homme portant une barbe, les mains jointes ayant le regard tourné vers le bienheureux ; 6/ deux vertus cardinales de face, la Force et la Tempérance, portant toutes deux une couronne.

<sup>111</sup> Illustrations 131-133. L'abbaye a été divisée et vendue après 1860 : une partie est devenue propriété publique, une autre diocésaine, une troisième particulière. Cette situation perdure aujourd'hui. Depuis 1979, la plupart des bâtiments est occupée par les Petits Frères de la *Comunità Jesus Charitas*, qui nous ont accueilli avec une grande gentillesse. La frise à motifs héraldiques se trouve elle dans une partie distincte, privée, de l'abbaye. Elle nous a été signalée par la dott.ssa Giordana Benazzi. Grâce à son aide et avec l'aimable autorisation des propriétaires du lieu, nous avons pu accéder à ces images. Que tous reçoivent l'expression de notre vive gratitude.

<sup>112</sup> Illustrations 134-135. La dott.ssa Giordana Benazzi nous l'a indiqué. Nous en lui sommes une nouvelle fois reconnaissant.

côté des palais de la commune, à Foligno. En un double alignement vertical et horizontal, il reproduit une couronne tressée circonscrivant la devise familiale « F. A. ». Dans les interstices, tout aussi régulièrement, il reprend l'écu à cimier des Trinci placé entre deux rinceaux rouges disposés en flammèches. On aperçoit en haut du mur quelques grands écus peints dont le champ est illisible. Il s'agit du vestige d'un registre supérieur présentant un nouvel alignement de signes héraldiques. Tout en bas, on distingue un registre de faux marbre polychrome. D'autres murs de la pièce portent les traces d'une décoration similaire. Ils laissent voir une structure de bois fictive où devaient apparaître des tentures en trompe-l'oeil ornées des petits motifs végétaux géométriques constituant un quadrillage.

### **Autres supports et autres matériaux. La place des autres images dans l'étude.**

Un aperçu de la diversité des images conservées a été donné au début de ce chapitre. Ces dernières sont intégrées à la réflexion d'ensemble, considérées comme des compléments au service de l'étude des peintures murales. Le contact direct avec des œuvres prises, autant que faire se peut, dans leur contexte d'origine est toujours privilégié<sup>113</sup>.

Ce second ensemble est disparate. Faute de données précises disponibles, quant aux techniques utilisées, aux supports et aux dimensions des objets, il ne se prête pas à une présentation exhaustive. Cette dernière ne pourrait que prendre la forme d'un inventaire bancal et de peu d'intérêt. Un petit groupe fait cependant exception. Il s'agit des quatre œuvres cultuelles peintes sur bois et commandées par des membres des familles seigneuriales. Elles peuvent l'objet d'une présentation synthétique<sup>114</sup>.

---

<sup>113</sup> Cette relation n'a pas toujours été possible du fait de la disparition ou de l'inaccessibilité de l'œuvre. Nous avons alors eu recours à des témoignages photographiques.

<sup>114</sup> Lorsque des informations concernant le format sont disponibles, nous indiquons en premier les dimensions du support, en second celles de la surface peinte. La hauteur est mentionnée avant la largeur, les mesures sont données en centimètres.

## Camerino et les da Varano

Giovanni Angelo d'Antonio, *Annonciation avec deux orants* (Piergentile da Varano et Elisabetta Malatesta ?) ; *Christ de pitié* (lunette)<sup>115</sup>

Technique et format : tempera sur bois, 220 x 166 ; 198 x 152

Date : vers 1455

Emplacement d'origine : Camerino, monastère de l'Observance franciscaine de Spermento

Localisation actuelle : Camerino, Pinacoteca e Museo civici

Giovanni Angelo d'Antonio, *Saint Jean-Baptiste avec Giulio Cesare da Varano en orant*<sup>116</sup>

Technique et format : tempera sur bois (peuplier), 205 x 83 ; 192 x 71

Date : vers 1464

Emplacement d'origine : probablement Camerino, cathédrale Santa Maria Maggiore, chapelle seigneuriale

Localisation actuelle : Avignon, musée du Petit Palais

## Fabriano et les Chiavelli

Gentile da Fabriano, *Polyptyque de Valle Romita*<sup>117</sup>

Panneau central : *Couronnement de la Vierge* ; registre inférieur, à gauche : *Saint Jérôme, Saint François*, à droite : *Saint Dominique, Sainte Marie-Madeleine* ; registre supérieur, à gauche : *Assassinat de saint Pierre martyr, Saint Jean-Baptiste au désert*, à droite : *Saint François recevant les stigmates, saint franciscain lisant* ; couronnement : *Crucifixion*

Technique et format : détrempe et or sur bois (peuplier) ; panneau central : 157,2 x 79,6 ; chacun des panneaux du registre inférieur, environ 118 x 40 ; chacun des panneaux du registre supérieur, environ 49 x 38<sup>118</sup> ; couronnement : 60 x 40,5

Date : vers 1405

Emplacement d'origine : Valle Romita, couvent de Santa Maria in Valdissasso

Localisation actuelle : Milan, Pinacoteca di Brera

---

<sup>115</sup> Illustrations 33-35. DE MARCHI et GIANNATIEMPO LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino, op. cit.*, cat. 37, p. 192-197, en part. p. 192.

<sup>116</sup> Illustrations 36-38. AGOSTI et THIEBAUT (dir.), *Mantegna, op. cit.*, cat. 23, p. 98-100, en part. p. 98.

<sup>117</sup> Laura LAUREATI et Lorenza MOCHI ONORI (dir.), *Gentile da Fabriano and the Other Renaissance*, catalogue de l'exposition (Fabriano, 21 avril-23 juillet 2006), Milan, Mondadori/Electa, 2006, cat. III. 1, p. 128-135, en part. p. 128. Le polyptyque est incomplet. Il a été démembré, a perdu son cadre d'origine et reste privé de plusieurs registres. En particulier, la prédelle fait défaut.

<sup>118</sup> Les saints en pied, au registre inférieur, constituent des paires sur un même panneau.

## Foligno et les Trinci

Bartolomeo di Tommaso, *Triptyque de San Salvatore*<sup>119</sup>

Panneau central : *Vierge en trône avec l'Enfant Jésus et donateur* (Rinaldo Trinci) ; registre central, à gauche : *Saint Jean-Baptiste*, à droite : *le bienheureux Pietro Crisci* ; prédelle : *Prière au jardin des Oliviers* (a), *Arrestation du Christ* (b), *Portement de Croix* (c), *Mise au tombeau* (d) ; cuspide, à gauche : *Saint Barthélémy* ; cuspide, à droite : *Sainte Ursule*

Technique et format : détrempe et or sur bois (peuplier) ; panneau central : 104 x 55 ; chacun des panneaux latéraux : 104 x 31 ; chacune des cuspidés : 47 x 20 ; éléments de la prédelle : (a) : 22,6 x 50, (b) : 23, 2 x 52, 2 (c) : 23 x 40, (d) : 24 x 48

Date : 1432

Emplacement d'origine : Foligno, collégiale San Salvatore

Localisation actuelle : Foligno, Museo della Città in Palazzo Trinci, dépôt du diocèse, à l'exception des éléments de la prédelle : (a) et (b) : Rome, Pinacothèque du Vatican, (c) : Avignon, Musée du Petit Palais, (d) : Pérouse, Galleria Nazionale dell'Umbria

\*

\*\*

L'évocation des images issues des familles seigneuriales est complétée, à un troisième niveau, par les indications tirées des archives ou des textes du temps. En dernier lieu, il nous arrive de nous tourner vers les textes des érudits de l'époque moderne : Durante Dorio qui évoque la décoration de la chapelle des Trinci dans l'église San Francesco, à Foligno ; Camillo Lili qui mentionne, nous l'avons vu, les peintures des résidences de Camerino et de Lanciano<sup>120</sup>. Ces auteurs constituent des témoignages uniques sur certaines images perdues mais posent par là même un problème insoluble : ils ne peuvent être soumis à vérification. Aussi séduisantes soient-elles, les identifications de scènes représentées, d'auteurs ou des commanditaires, tout comme les datations issues de ces écrits ne peuvent être mises sur le même plan que le reste du matériel textuel et visuel de l'enquête. Nous avons cependant adopté le parti de les prendre en considération, sans perdre de vue leur statut et leur provenance au cours du développement.

---

<sup>119</sup> Voir la notice de Fabio MARCELLI dans BENAZZI et LUNGHI (dir.), « *Nicolaus Pictor* », *op. cit.*, cat. 5, p. 156-159 ; Michel LACLOTTE et Esther MOENCH, *Peinture italienne. Musée du Petit Palais. Avignon*, Paris, RMN, 2005, cat. 27, p. 68-69 et p. 228 (reconstitution de l'ensemble) ; *La pinacoteca Vaticana. Catalogo dell'esposizione*, Città del Vaticano, Musei vaticani, 2008, p. 58 ; Vittoria GARIBALDI et Paola MERCURELLI SALARI, *Galleria Nazionale dell'Umbria. Guida storico-artistica*, Milan, Silvana Editoriale, 2006, p. 40 (reproduction en couleurs du panneau conservé à Pérouse).

<sup>120</sup> LILI, *Dell'Istoria di Camerino*, *op. cit.*, vol. II, p. 240-241.

## Sur la lecture des images. Les grandes lignes de la méthode suivie.

Le cœur du corpus iconographique étant circonscrit et ses contours esquissés, il faut préciser les grandes lignes qui en orientent la lecture.

*Les notions de « privé » et de « public » : quelle pertinence pour l'étude proposée ?*

La première d'entre elles est l'attention portée aux lieux dans lesquels les peintures murales sont réalisées. Les études évoquant les seigneuries urbaines ont longtemps décrit les résidences de la famille dominante à l'intérieur de la ville et ses châteaux situés en dehors comme des espaces privés, dont les décorations auraient été l'objet d'usages privés. Ainsi de l'ouvrage, par ailleurs plein de qualités, de John Lerner, selon qui « [dans le domaine de la peinture,] l'aspect principal du mécénat du *signore* était l'embellissement de ses propres palais, à des fins privées bien plus que publiques »<sup>121</sup>. Or, les résidences des Chiavelli, des Trinci et des da Varano deviennent clairement des lieux publics et le siège du pouvoir, au sens le plus immédiat d'un pouvoir politique institutionnel puisque les conseils de la commune s'y réunissent.

Une telle remarque risque cependant de faire passer à côté de la confusion introduite par le recours au dualisme du privé et du public. Ce n'est pas parce qu'elle ne se situe pas dans un espace ouvert, accessible à tous, qu'une image est une image « privée » vouée à la jouissance égoïste de son propriétaire. Il suffit que son existence soit connue pour qu'elle contribue à accroître l'honneur du maître des lieux et de la cité tout entière. Elle peut même avoir une portée politique d'autant plus grande qu'elle est peu accessible ou difficilement compréhensible. Le nombre des objets représentés, la profusion du décor et la richesse des matériaux sont la manifestation d'une puissance avant même que les éléments iconographiques aient été décodés et interprétés. L'image peut marquer l'esprit de ceux qui, n'y ayant pas accès, n'en ont qu'entendu parler et savent qu'elle se trouve au-delà de ce qu'ils peuvent en imaginer<sup>122</sup>. Par son existence même, considérée comme une surface peinte

---

<sup>121</sup> John LARNER, *Culture and Society in Italy, 1290-1420*, Londres, B. T. Batsford Ltd., 1971 (Studies in Cultural History), p. 106 : « [...] *the principal patronage of the signore was directed more to the embellishment of his own palaces, to private rather than public ends* ». Voir également la construction de l'anthologie de documents de David CHAMBERS, *Patrons and Artists in the Italian Renaissance*, Londres/Basingstoke, Macmillan, 1970, qui regroupe en une seule partie, la quatrième, « *Princely and Private Patronage* », à la suite de « *Clerical Patronage* », « *Guild Patronage* » et « *Civic Patronage* ».

<sup>122</sup> Enrico CASTELNUOVO, *Un pittore italiano alla corte di Avignone. Matteo Giovannetti e la pittura in Provenza nel secolo XIV*, Turin, Einaudi, 1962, p. 18-19.

indépendamment, dans un premier temps, de son contenu, l'image est signifiante et remplit des fonctions<sup>123</sup>.

Il importe de ne pas associer les fonctions d'un espace avec celles des images qui s'y trouvent. Une chapelle comme celle du palais Trinci peut être de dimensions restreintes, à l'usage du seigneur et de son entourage, sans que les images qui s'y trouvent soient réduites au statut d'images privées, symboles d'une dévotion particulière. Il en va de même pour d'autres types d'espace. Les *studioli* qui apparaissent à la cour du pape et du roi de France dès le second tiers du XIV<sup>e</sup> siècle, puis qui se développent dans les décennies suivantes parmi les marchands florentins comme parmi les seigneurs du nord de la péninsule italienne, permettent de mettre en scène le retrait hors du monde de leur propriétaire ainsi que le dialogue personnel de ce dernier avec les auteurs anciens. Ils remplissent en même temps des fonctions bien concrètes, de cabinet de travail et d'espaces pour les collections de livres, d'objets rares ou d'œuvres d'art. Avec son décor de marqueteries et de peintures, celui de Frédéric de Montefeltre à Urbino est le lieu d'une méditation sur le pouvoir du prince en même temps qu'une « salle de représentation où [le seigneur] dresse une image de lui-même destinée à d'autres que lui »<sup>124</sup>. L'accès qui y est consenti est un honneur, une marque de reconnaissance, un signe de confiance enfin puisque l'hôte est invité à contempler l'intimité du seigneur.

Ainsi, le binôme espace privé-espace public ne recoupe pas celui des usages privés ou publics de l'image. Pour notre étude, les notions de privé et de public paraissent peu opératoires. Elles ne servent pas tant à définir de façon figée un espace ou une image qu'à désigner les deux côtés d'une limite fluctuante dont le franchissement est un geste politique.

### *L'iconographie traditionnelle et ses limites. Deux élargissements méthodologiques.*

Cette première remarque en contient une seconde en filigrane. On l'a vu, les peintures murales du corpus sont pour beaucoup endommagées ou fragmentaires, les concepteurs des cycles et les artistes qui les ont réalisés restent pour la plupart inconnus. Pour pallier de tels vides, certaines études raisonnent en termes d'influences thématiques et iconographiques. Les

---

<sup>123</sup> BASCHET, « Introduction : l'image-objet », dans ID. et Jean-Claude SCHMITT (dir.), *L'image. Fonctions et usages des images dans l'Occident médiéval*, actes de l'atelier, (Erice, 17-23 octobre 1992), Paris, Le Léopard d'or, 1996 (Cahiers du Léopard d'or, 5), p. 7-26 ; Jean WIRTH, *L'image médiévale. Naissance et développements, VI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1989.

<sup>124</sup> Daniel ARASSE, « Frédéric dans son cabinet : le *studiolo* d'Urbino », dans ID., *Le sujet dans le tableau. Essais d'iconographie analytique*, Paris, Flammarion, 1997 (Idées et recherches), p. 27 ( 1<sup>re</sup> éd. de l'article dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° XLVIII, automne 1993).

conclusions qui en sont tirées sont indispensables, elles permettent d'identifier le sujet de la représentation mais elles n'en épuisent pas le sens. Le modèle iconographique utilisé pour l'élaboration d'une image est une forme qui ne se charge de significations nouvelles qu'à l'intérieur d'une pièce ou d'un bâtiment, sur des formats particuliers et suivant les techniques mises en œuvre, en lien avec l'ensemble des composantes internes de cette image<sup>125</sup>. Il n'est pas nécessairement profitable de comparer le portrait de Sigismondo Pandolfo Malatesta, dans le *tempio* de Rimini, et celui de Frédéric de Montefeltre, dans le retable de la Brera, sur les seules bases d'une conformité des modes de représentation – les deux seigneurs sont peints à genoux et de profil – et de l'identité de l'artiste – Piero della Francesca. A partir de ces points communs, les différences de composition ont pu être interprétées de façon surprenante. La place de Sigismondo seul devant son saint patron serait le signe d'une forte conscience de soi et d'un défi individuel à l'autorité du pape. Par contraste, l'insertion de Frédéric sur le côté d'une Sainte conversation témoignerait d'une piété plus affirmée et plus respectueuse d'une Eglise comprise à la fois comme communauté et comme hiérarchie<sup>126</sup>. Si une telle interprétation convainc peu, c'est d'abord parce qu'elle ne prend pas en compte des différences matérielles essentielles. Les support, les dimensions et la localisation des œuvres dans les édifices destinés à les accueillir ne peuvent être ignorés : dans une église, un mur latéral peint à fresque n'accueille ni les mêmes formes ni les mêmes types d'images qu'un autel<sup>127</sup>. L'image n'est ni une simple représentation ni la matérialisation d'un projet antérieur, elle est objet dont la matérialité, sous ses différents aspects, oriente en partie les usages et les fonctions, et en façonne les sens<sup>128</sup>.

---

<sup>125</sup> Nos remarques ressortent d'une histoire qui se définit comme « histoire des images », par contraste avec une « histoire de l'art » à laquelle la première reproche sa focalisation sur des questions d'attribution, de datation et de filiation ainsi qu'une conception iconographique étroite dissociant le sens de la forme. Voir la présentation de BASCHET, « Les images : des objets pour l'historien ? », dans LE GOFF et LOBRICHON (dir.), *Le Moyen Age aujourd'hui*, art. cit., p. 101-135.

Il ne s'agit pas de dire que le choix d'un modèle est insignifiant : il renseigne sur la diffusion des formes, le partage des expériences visuelles ou la circulation des hommes. Il ne doit cependant pas occulter les sens nouveaux qui se construisent à l'intérieur de la nouvelle image

<sup>126</sup> Maria Grazia PERNIS et Laurie SCHNEIDER ADAMS, *Federico da Montefeltro and Sigismondo Malatesta. The Eagle and the Elephant*, New York, Washington D. C./Baltimore/Bern/Francfort-sur-le-Main/Berlin, Peter Lang, 2003 (Studies in Italian Culture. Literature and History, 20) (1<sup>re</sup> éd. : 1996), p. 84-86.

<sup>127</sup> Le face-à-face sur un retable du donateur et d'une figure sainte, serait-elle la Vierge, est chose rare au XV<sup>e</sup> siècle. Dans la péninsule, jusque vers 1500, la composition du retable est fréquemment celle de la *Sainte Conversation* (André CHASTEL, *Histoire du retable italien des origines à 1500*, Paris, Liana Levi, 2005 (1<sup>re</sup> éd. : *La Pala ou le retable italien des origines à 1500*, Paris, Liana Levi, 1993)). A l'inverse, pour une grande composition sur le mode du face-à-face, hors de l'espace italien, le cas de la *Vierge au chancelier Rollin* de Van Eyck doit être cité.

<sup>128</sup> Il y a une relation entre la matérialité de l'image, le sujet qu'elle représente et ses fonctions, et non une adéquation stricte ni un déterminisme par lequel l'une de ces trois composantes conditionnerait les deux autres.

Quatre plans différents peuvent être distingués lorsque sont évoquées les fonctions de l'image, sans qu'il faille supposer entre eux une séparation trop nette : celui de la norme établie par les détenteurs d'une autorité concernant l'emploi de l'image en général ou de certains de ses types ; celui de l'intention, du commanditaire ou de celui qui réalise une image spécifique ; celui des différents usages dont cette dernière peut faire l'objet ; celui du rôle enfin, plus délicat à définir, qui concerne les effets produits au sein d'un groupe donné et intégrés par lui<sup>129</sup>.

\*  
\* \*

Des recherches fondées sur une conception trop étroite de l'iconographie proposent parfois d'isoler des « textes-source ». Ces derniers seraient à l'origine d'images qui n'en seraient en retour que les illustrations. La démarche se limite souvent à identifier ou à décrypter le sujet représenté sans tenir compte des modalités de la représentation. Il arrive même qu'un texte soit promu au statut de source malgré les multiples incohérences de la lecture qu'il impose, en raison du fait qu'il soit le seul conservé pouvant être mis en relation avec l'image pour une certaine date et un certain lieu<sup>130</sup>. Or, les intentions du commanditaire, son projet ou celui de l'homme auquel a été confié le programme théorique que l'on devine parfois, les discussions, enfin, avec l'équipe chargée de la réalisation des images, de tout cela il ne reste le plus souvent pas de trace écrite. Il faut donc d'abord « s'en remettre aux œuvres elles-mêmes, ce qui ne met pas à l'abri des spéculations », comme le note Joachim Poeschke, mais invite à ne pas surestimer l'importance d'un texte dans lorsque l'on étudie les messages présentés par une image<sup>131</sup>. Au moins autant que par l'écrit, la mise en forme imagée des messages politiques dans les grands cycles peints est redevable de nombreuses expériences visuelles antérieures, qu'elles soient artistiques ou issues de la vie quotidienne<sup>132</sup>. Avec elles s'établissent des échos et des réminiscences, un jeu de reprises et de variations qui viennent étoffer les sens de l'image prise dans son propre contexte.

Partir de l'image et de ses caractéristiques matérielles n'est pas qu'un choix par défaut. La quête de l'origine textuelle, le plus souvent littéraire ou philosophique, se conclut par un appauvrissement des sens construits par l'image. Ces derniers se trouvent rapportés à une

---

<sup>129</sup> Ces quatre plans sont ceux présentés par Jérôme Baschet dans une réflexion sur les fonctions de l'image. BASCHET, « Introduction », dans ID. et SCHMITT (dir.), *L'image. Fonctions et usages*, art. cit., p. 15-21.

<sup>130</sup> Ainsi du *Quadrifoglio* de Federico Frezzi, régulièrement présenté comme le « programme » de la loggia voisine du complexe communal à Foligno.

<sup>131</sup> Joachim POESCHKE, *Fresques italiennes du temps de Giotto, 1280-1400*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2003 (1<sup>re</sup> éd. : *Wandmalerei der Giottozeit in Italien, 1280-1400*, München, Hirmer Verlag GmbH, 2003), p. 35.

<sup>132</sup> DONATO, « Testi, contesti », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, vol. 19, 1993, art. cit., p. 321.

monosémie forcée. Nous avons eu l'occasion d'évoquer ce point à la fin de notre premier chapitre, lorsque nous avons rappelé après tant d'autres que l'image élabore elle-même des significations nouvelles au moyen de dispositifs proprement picturaux<sup>133</sup>. De fait, la réduction des sens de l'image peinte à des écrits ou à un corps de doctrines ne rend pas justice à la nature des sources iconographiques. Ces dernières ne permettent pas tant de délivrer un message univoque réductible à quelques concepts qu'à condenser et tenir ensemble des sens pluriels et parfois contradictoires. Daniel Arasse présente clairement les limites de l'iconographie traditionnelle (qu'il appelle également « panofskienne ») lorsqu'il dit de cette dernière qu'elle

se contente [...] d'*épeler* le contenu de l'œuvre : traitant ingénument le tableau comme un texte, l'iconographe utilise son érudition livresque pour nommer successivement ses éléments comme les lettres d'un mot. [...] Mais il ne fait jamais que commencer à lire son contenu car il ne prend pas en considération l'unité propre de sens constituée par le *mode d'assemblage* de ces motifs à travers la surface de la représentation<sup>134</sup>.

Après avoir déchiffré l'image et distingué ses composantes, il faut interroger les associations – associations d'idées et d'images – auxquelles elle procède, ainsi que les modalités de ces dernières. Ces rapprochements créent des sens compréhensibles ou à tout le moins perceptibles, qu'ils soient ou non voulus par l'artiste et par son commanditaire<sup>135</sup>. Daniel Arasse parle à ce sujet de « trame » que le tableau (ou l'image) ourdit, ce mot désignant « à la fois la structure de la représentation et la façon dont le matériau accède à cette représentation »<sup>136</sup>.

*Messages recomposés et sens nouveaux donnés : deux cas d'appropriation et de réinterprétation des images dans les villes italiennes à la fin du Moyen Age.*

Peinte ou sculptée, quels que soient son degré d'élaboration et le raffinement des messages qu'elle présente, l'image fait l'objet de réinterprétations. Contenus et sens changent au cours de la transmission, la réception des images n'est pas passive mais doit être considérée comme « une forme de production », un acte d'« appropriation, d'assimilation,

---

<sup>133</sup> Voir *supra*, chap. 1, note 78.

<sup>134</sup> ARASSE, « Introduction », dans ID., *Le sujet dans le tableau*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 7-15. Daniel Arasse adopte un mode de lecture et des notions qu'il emprunte explicitement à la psychanalyse. L'adjectif « analytique » du sous-titre du recueil d'articles cité (*Essais d'iconographie analytique*) s'entend aussi en ce sens, alors que l'auteur cite régulièrement dans son œuvre *L'interprétation du rêve* de Sigmund Freud. Sur les questions de la représentation et de la figurabilité posées par Freud en lien avec arts visuels, voir également Georges DIDI-HUBERMAN, *Devant l'image*, Paris, Les Editions de Minuit, 1990, p. 176-200.

<sup>136</sup> ARASSE, « Introduction », dans ID., *Le sujet dans le tableau*, art. cit., p. 13.

d'adaptation, de réaction»<sup>137</sup>. Le sens recherché initialement peut être perdu, déformé ou sciemment altéré. Là où une iconographie pratiquée de façon trop étroite verrouille la lecture sur une seule signification, l'attention doit se porter sur les sens pluriels que porte – en germe parfois – et qu'élabore l'image. A Sienne, les fresques du Bon Gouvernement offrent un exemple éclairant des détournements auxquels les images elles-mêmes se prêtent. Les références complexes qui sous-tendent ces peintures ont fait l'objet de nombreuses études<sup>138</sup>. Ont été mis en lumière les références bibliques, celles provenant des philosophies politiques grecques et latines ainsi que les traits communs de cette pensée en images avec les discours des dirigeants, les traités d'*ars dictaminis* et, plus généralement, avec la littérature pré-humaniste, ou encore avec les prédications des ordres mendiants. De nombreuses « écritures exposées » – cartels situés à l'intérieur de l'espace fictif ou sur ses marges, phylactères, inscriptions placées au dessus des figures – viennent orienter la lecture du cycle et renforcer sa portée didactique première : la paix, la concorde et la justice au sein de la cité ne sont garantis que grâce au gouvernement de la Commune incarnée en son principal magistrat<sup>139</sup>. Moins d'un siècle après l'élaboration du cycle cependant, c'est une lecture plus simple qu'en propose saint Bernardin dans un de ses sermons. Prêchant la paix en 1425 sur le Campo de Sienne, il évoque les murs peints par Lorenzetti, situés derrière lui, dans le Palais public. Il décrit à un auditoire dont il suppose qu'il les a présentes à l'esprit, des peintures qu'il ne cite que comme étant des scènes de la Guerre et de la Paix<sup>140</sup>.

Des images moins sophistiquées peuvent servir d'appui à des messages dont elles sont initialement très éloignées. Un élément décoratif ou un simple personnage peuvent être isolés de l'ensemble auquel ils appartiennent pour être utilisés au sein d'un nouveau discours. Dans les dernières années du XII<sup>e</sup> siècle, un important chantier est entrepris sur le côté occidental de la cathédrale de Foligno. Le transept modifié doit être clos par une nouvelle façade dominant la *platea vetus*, dont elle contribue à établir la centralité politico-religieuse. Les travaux se poursuivent dans les années 1210 pour ne s'achever qu'après 1230. Ils ont probablement lieu au moment où, en face, à quelques dizaines de mètres, s'élève le nouveau palais de la commune et, sur la même place, se creuse un puits profond soigneusement maçonné de

<sup>137</sup> Peter BURKE, *La Renaissance européenne*, Paris, Le Seuil, 2000 (Faire l'Europe) (1<sup>re</sup> éd. : *The European Renaissance : Centres and Peripheries*, Oxford, Blackwell, 1998), p. 15.

<sup>138</sup> Voir *supra*, note 28, pour deux jalons récents importants sur ces images.

<sup>139</sup> DONATO, « Dal Comune rubato », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : immagini e ideologie*, art. cit., en part. p. 502.

<sup>140</sup> POESCHKE, *Fresques italiennes*, op. cit., p. 294 ainsi que BOUCHERON, « "Tournez les yeux pour admirer" », *Annales*, n° 6, 2005, art. cit., p. 1197-1199, qui cite un extrait du sermon, les références de la source et donne la bibliographie afférente (en particulier : BERNARDINO DA SIENA, *Siena 1425. Le prediche volgari. La predicazione del 1425*, vol. 2, éd. Ciro CANNAROZZI, Florence, Libreria Editrice Fiorentina, 1940, p. 276-277).

calcaire rose<sup>141</sup>. La façade ouest du *duomo* est décorée de nombreuses sculptures. De part et d'autre de la petite galerie à colonnes qui surmonte le portail ouvragé, au-dessus d'une frise pour partie composée de pièces de réemploi, se tiennent deux griffons. Ils sont taillés dans le travertin et font saillie malgré leur tête baissée<sup>142</sup>. Figure fréquente de la statuaire monumentale romane et gothique<sup>143</sup>, couramment employée comme symbole christique<sup>144</sup>, les animaux fantastiques installés à l'extérieur de la cathédrale se voient chargés d'une signification singulière dans la Foligno du début du XIV<sup>e</sup> siècle. Dans la seconde partie des statuts de la commune, rédigés alors puis recopiés au cours de la première moitié du *Quattrocento*<sup>145</sup>, ces sculptures deviennent le signe de l'amitié qui lie la cité à sa voisine Pérouse, dont l'emblème se trouve être un griffon. Une rubrique du nouveau corpus normatif présente la chose ainsi :

Afin que demeure éternellement inaltéré l'amour sincère et sans tâche unissant les cités de Pérouse et de Foligno, dont nous savons qu'il remonte à des temps reculés ainsi que l'ont rapporté les Anciens et que nous le prescrivons, l'ont établi et l'exposent les griffons sculptés installés à l'intérieur et à l'extérieur, sur la façade, de l'église du bienheureux martyr Félicien, et dont il revient à notre patrie, aujourd'hui, qu'il se dresse renouvelé, afin que cet amour se perpétue, s'épanouisse et soit accru dans le sens d'une perfection toujours plus grande, nous statuons par la présente loi que personne n'ose [...] par quelque moyen que ce soit, parole ou acte, troubler un tel amour.<sup>146</sup>

La déclaration d'un pareil sentiment laisse songeur. La seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle a été ponctuée de conflits longs et violents entre les deux villes, dont le dernier, qui s'est déroulé en 1282-1283 puis en 1288-1289, a été marqué par une défaite folignate aux conditions

<sup>141</sup> Mario SENSI et Bernardino SPERANDIO, « La loggia dei Trinci sul Palazzo già municipale e pretorio, il cosiddetto palazzo del podestà », *BSCF*, vol. X, 1986, p. 386-387.

<sup>142</sup> Sur la façade occidentale de la cathédrale, voir Adamo ROSSI, « Memorie sulla cattedrale di Foligno raccolte ed annotate dal professor A. Rossi », *Giornale di erudizione artistica*, vol. VI, fasc. 11-12, 1877, p. 338-339, puis LAMETTI, « Alcune riflessioni sul duomo di S. Feliciano a Foligno », *BSCF*, vol. XIV, 1990, p. 100-104 ; BENAZZI, « La decorazione scultorea nella facciata "minore" di San Feliciano », dans EAD. (dir.), *Foligno A. D. 1201. La facciata della cattedrale di San Feliciano*, Milan, Silvana Editoriale, 1993, p. 31-61 ; M. SENSI, « Le cattedrali di Foligno », dans *ibid.*, p. 98-100.

<sup>143</sup> BENAZZI, « La decorazione scultorea » dans EAD. (dir.), *Foligno A. D. 1201*, art. cit., note 30, p. 61.

<sup>144</sup> Eduard HOLLERBACH et Géza JASZAI, « Greif », dans Engelbert KIRSCHBAUM (dir.), *Lexikon der Christlichen Ikonographie*, vol. II : *Allgemeine Ikonographie « Fabelwesen » bis « Kynokephalen »*, Rome/Fribourg/Bâle/Vienne, Herder, 1970, p. 202-203.

<sup>145</sup> La datation de 1328 pour la rédaction de la deuxième partie du corpus législatif repose sur une annotation de Ludovico Jacobilli. Angelo MESSINI, « Introduzione », dans ID. et Feliciano BALDACCINI, *Statuta communis Fulginei*, vol. I : *Statutum communis Fulginei*, Pérouse, DSPU, 1969 (Fonti per la storia dell'Umbria, 1969, p. VIII-IX (désormais : *Statutum communis Fulginei*)).

<sup>146</sup> *Statutum communis Fulginei*, 2<sup>e</sup> partie, rub. 68, p. 165 : « *Ut verus et purus amor, qui fuisset inter civitatem Perusii et civitatem Fulginei ab antiquo cognoscimus, prout antiqui retulerunt et grifones sculti et positi intus in ecclesia et extra in facie ecclesie beati Felitiani martiris nobis iniungunt, prefixerunt et demonstrent, qui nostro tempore rediens ad patriam nostram renovatus existit, perpetuis temporibus remaneat incorruptus et ut perseveret et vigeat et de bono in melius augmentetur, presenti lege statuimus ut nulla persona audeat vel presumat prefatum amorem [...], dicto vel facto quomodolibet audeat perturbare [...].* »

humiliantes<sup>147</sup>. Les premières décennies du siècle suivant voient l'accroissement de la puissance de Pérouse et l'expansion de sa zone d'influence, grâce à la position de la cité à la tête de l'alliance régionale guelfe à laquelle Foligno s'est ralliée<sup>148</sup>. Le paragraphe qui proclame l'amour pour Pérouse est logiquement précédé de la réaffirmation de l'appartenance de Foligno au parti de l'Eglise et de l'interdiction faite à ses habitants de prendre celui des Gibelins<sup>149</sup>. Réalisées environ un siècle plus tôt, les sculptures de la cathédrale sont transformées en symbole du nouvel engagement politique de la cité. Elles sont mises au service de la recomposition de la mémoire de la communauté<sup>150</sup>.

*Questions autour de la réception : « public » et « propagande ».*

S'interroger sur les usages des images et sur leurs réinterprétations, tenter de restituer les messages construits par elles conduit à s'interroger sur les publics entrant en contact, par la vue ou par l'imagination, avec les représentations étudiées.

La diversité des lectures qu'offrent les peintures murales tient encore à la variété des publics qui peuvent y avoir accès ou se les représenter de manière plus ou moins précise. Plusieurs catégories de population sont susceptibles de connaître ces images et chacune dispose d'un ensemble de références politiques et culturelles lui permettant de s'en approprier le sens. Au risque de réduire la portée de la communication par l'image, la notion de *public*

---

<sup>147</sup> Giovanni CECCHINI, « Fra Bevignate e la guerra perugina contro Foligno », dans *Storia e arte in Umbria nell'età comunale*, actes du colloque (Gubbio, 26-30 mai 1968), Gubbio/Pérouse, Centro di studi umbri/Facoltà di lettere e filosofia dell'Università degli studi di Perugia, 1971, vol. II, p. 353-362 ; Attilio BARTOLI LANGELI, « I documenti sulla guerra tra Perugia e Foligno del 1253-1254 », *BDSPU*, vol. LXIX, 1972, p. 1-44 ; Enrico MENESTO, « L'Umbria nel XIII secolo », dans ID. (dir.), *L'Umbria nel XIII secolo*, Todi/Spolète, Centro italiano di studi sul basso medioevo/Accademia Tudertina/Fondazione CISAM, 2011 (Uomini e mondi medievali, 30), p. 1-43.

<sup>148</sup> MAIRE VIGUEUR, *Comuni e signorie in Umbria, Storia d'Italia*, vol. VII, op. cit., p. 512-515.

<sup>149</sup> *Statutum communis Fulginei*, 2<sup>e</sup> partie, rub. 67, p. 164-165. Les rédacteurs des statuts associent les guelfes, partisans de l'Eglise, aux Hébreux, peuple de Dieu. Discutant l'étymologie du terme de gibelin, ils évoquent une origine vétérotestamentaire et mentionnent Jésus et les Jésuséens, nom de l'un des clans cananéens issus de Cham (Gen 10, 15-20) ainsi que du peuple chassé de Jérusalem par David et Israël (1 Ch 11, 4-7), puis exterminé ou réduit en esclavage par Salomon (2 Ch 8, 7-8).

<sup>150</sup> Le coup de force interprétatif des statuts de la commune connaît une certaine prospérité. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Adamo Rossi présente les sculptures de la façade comme « *i grifi di Perugia* » (« Memorie sulla cattedrale », *Giornale di erudizione artistica*, vol. VI, 1877, art. cit., p. 338). Mais contrairement à ce qu'affirment plusieurs études parues depuis les années 1990, Adamo décrit bien les griffons comme les symboles de l'amitié entre les deux villes (et non comme le rappel d'une défaite péruquine qui n'a de toute façon pas eu lieu) et appuie son propos sur une citation exacte du texte normatif dont il donne les références correctes (*Ibid.*, note 1, p. 339). L'auteur indique en outre la mention de « *duo grifones ferrey* » dans un inventaire de la cathédrale daté de 1443. Il pourrait s'agir des animaux dont les statuts disent qu'ils se trouvent à l'intérieur de l'église.

utilisée doit rester assez lâche et être employée avec le pluriel<sup>151</sup>. Mais même ainsi, elle reste fuyante, la documentation ne permettant dans le meilleur des cas que de lui donner un contenu très général.

Une telle situation met face à des difficultés qu'il ne faut ni nier ni sous-estimer. Elle rend difficile l'appréciation de l'efficacité des messages construits, appréciation qui fait partie d'une étude sur la communication et sur la propagande. Cette dernière concerne le contenu et les moyens de diffusion de discours de persuasion produits par un groupe ou une institution afin d'exercer une influence, de provoquer ou d'entretenir un consensus à l'intérieur d'une part importante de la population, et ce autour d'une action à venir, d'une idée ou d'un état de fait<sup>152</sup>. A bien des égards, le terme permet de caractériser la communication par l'image mise en place dans les milieux seigneuriaux de Camerino, de Fabriano et de Foligno.

Le thème de la propagande occupe une place importante dans la recherche sur la communication médiévale, notamment, pour ce qui concerne l'Italie des derniers siècles du Moyen Age, depuis le colloque organisé à Trieste en 1993<sup>153</sup>. Comme le demandait déjà Paolo Cammarosano :

Qui pouvait comprendre des figures allégoriques plus ou moins obscures, qui était en mesure de lire les écritures peintes commémoratives, composées en majuscules gothiques serrées, peut-être en latin, peut-être inscrits en haut de murs de plusieurs mètres de hauteur ?<sup>154</sup>

Même, comme il est prudent de le faire, en écartant l'idée d'un destinataire universel et le concept d'opinion publique, « mystérieux s'il en est, à l'existence pour le moins hypothétique dans les derniers siècles du Moyen Age<sup>155</sup> », le terme de propagande pose problème. Il faut se résoudre à adopter une approche à la fois humble et pragmatique,

---

<sup>151</sup> Daniel RUSSO, « Iconographie et publics en Italie à la fin du Moyen Age (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », dans Raymonde MOULIN (dir.), *Sociologie de l'art*, actes du colloque (Marseille, 13-14 juin 1985), Paris, La Documentation française, 1986, p. 297.

<sup>152</sup> Jürgen MIETHKE, « Propaganda politica nel tardo Medioevo », dans ID. (dir.), *La propaganda politica nel basso Medioevo*, actes du colloque (Todi, 14-17 octobre 2001), Todi/Spolète, Centro italiano di studi sul basso Medioevo/Accademia Tudertina/CISAM, 2002 (Atti dei Convegni del Centro italiano..., 15), p. 1-28 ; Karel HRUZA, « Propaganda, Kommunikation und Öffentlichkeit im Mittelalter », dans ID. (dir.), *Propaganda, Kommunikation und Öffentlichkeit (11.-16. Jahrhundert)*, actes du colloque (Vienne, 20-21 janvier 2000), Vienne, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2002 (Forschungen zur Geschichte des Mittelalters, 6), p. 25 pour l'utilisation du terme « propagande » pour la période médiévale. L'accent est mis sur la « publicité » des moyens de diffusion (*Öffentlichkeit*) et sur leur possible caractère indirect.

<sup>153</sup> Paolo CAMMAROSANO (dir.), *Le forme della propaganda politica nel Due e nel Trecento*, actes du colloque (Trieste, 2-5 mars 1993), Rome, EFR, 1994 (Coll. de l'EFR, 201).

<sup>154</sup> ID., « Presentazione », dans *ibid.*, p. 2 : « Anzitutto la difficoltà intrinseca all'argomento, perché affrontare il tema delle forme di comunicazione politica significa affrontare il tema del pubblico, dei destinatari, che è questione quanto mai difficile e sfuggente nello stato delle fonti, e delle nostre conoscenze, e a volte francamente intrigante : chi comprendeva figurazioni allegoriche più o meno oscure, chi era in grado di leggere epigrafi celebrative scritte in compatte maiuscole gotiche, magari in latino, magari poste a parecchi metri di altezza ? »

<sup>155</sup> CROUZET-PAVAN, « Gênes et Venise : discours historiques et imaginaires de la cité », dans CAMMAROSANO (dir.), *Le forme della propaganda politica*, op. cit., p. 429.

recueillir au cas par cas les indices permettant d'éclairer les conditions dans lesquelles les images étudiées sont perçues et peuvent être comprises, puis, de là, proposer d'évaluer la façon dont elles ont pu plaire, convaincre ou persuader.

\*

\* \*

Après avoir brossé à grands traits le paysage historiographique dans lequel se déroule notre enquête, nous avons présenté les matériaux textuels et iconographiques que cette dernière prendra en considération. Les principales orientations de méthode ayant, enfin, été données, notre cheminement vers les seigneuries urbaines et vers l'univers visuel qu'elles ont construit autour d'elles peut commencer.



**Deuxième partie : Parmi les élites urbaines. Discours sur le pouvoir et pratiques du gouvernement**



## **Chapitre 4 : Tyran vicieux ou seigneur vertueux. Rejeter l'accusation de tyrannie et promouvoir le bon gouvernement.**

Au cours des deux derniers siècles du Moyen Age, la notion de tyrannie est au cœur d'une réflexion politique poussée et d'une production écrite abondante. Elle est l'objet d'une attention particulière dans l'Italie du XIV<sup>e</sup> siècle où la situation locale – la multiplication des seigneuries urbaines qui engendrent de fortes inquiétudes dans le *Popolo* – et régionale – les entreprises impériales et pontificales s'appuyant sur la concession du vicariat – en fait un enjeu de première importance. Le point focal des développements qui la concernent est celui de la légitimité du pouvoir, qui se prolonge par la question corollaire du tyrannicide<sup>1</sup>.

### **Traquer les marques du tyran derrière les actes du dirigeant. Bartolo da Sassoferrato et la qualification du gouvernement tyrannique.**

Dans les écrits du temps, les essais de définition de la tyrannie se multiplient. La notion est d'une plasticité qui la rend tout à la fois difficile à cerner et commode à employer dans des situations concrètes : elle est une étiquette que l'on appose aisément sur un ennemi que l'on souhaite disqualifier. Au milieu du Trecento, fort de ses observations sur les régimes seigneuriaux qui l'entourent en Italie centrale, Bartolo da Sassoferrato compose son *Tractatus de tyranno*. Les textes qui traitent d'un argument voisin s'y réfèrent durant plus de cent cinquante ans. L'œuvre est complexe, elle se développe autour des problèmes de la légitimité et de la légalité du pouvoir, dans les rapports que ce dernier entretient avec l'autorité du pape et avec celle de l'empereur. Elle vise à donner une formulation juridique du concept de tyrannie, qui permette de traiter concrètement, dans les domaines politique et judiciaire, les multiples cas que présente l'Italie du temps. Au sein d'une réflexion d'ensemble, la tyrannie exercée dans la cité n'est qu'un cas spécifique. Elle est néanmoins l'objet d'un traitement particulier de la part d'un auteur attentif à la réalité dans laquelle il est immergé, celle de la péninsule et celle, plus spécifique, de l'Italie centrale où il vit<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir la présentation de Mario TURCHETTI, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, PUF, 2001 (Fondements de la politique), p. 291-318. L'ouvrage doit être complété par : Monique COTTRET, *Tuer le tyran ? Le tyrannicide dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard, 2009, qui dresse un tableau de la question du tyrannicide avant le début de l'époque moderne.

<sup>2</sup> Diego QUAGLIONI, *Politica e diritto nel Trecento italiano. Il "De tyranno" di Bartolo da Sassoferrato (1314-1357). Con l'edizione critica dei trattati "De Guelphis et Gebellinis", "De regimine civitatis" e "De tyranno"*, Florence, Leo S. Olschki, 1983 (Il pensiero politico. Biblioteca, 11), p. 43-44.

Certains des aspects pointés par Bartolo retiennent ici l'attention, du fait des résonances qu'ils éveillent avec les situations de Camerino, de Fabriano et de Foligno.

Le juriste distingue différents types de tyrannie dont il élabore une catégorisation promise à une grande postérité. Le premier cas est celui du tyran manifeste qui gouverne sans titre valide (« *tyrannus manifestus ex defectu tituli* »). Il peut s'agir d'un dirigeant (*rector*) élu par une communauté ne jouissant pas du *ius eligendi* ou d'un seigneur ayant arraché son élection par la force, à la suite d'un tumulte ou de l'occupation d'une forteresse qui lui a permis d'effrayer ses concitoyens. Ce tyran, dit Bartolo, s'est alors imposé par la *timor*. Chacune de ces configurations rend invalide le titre revendiqué<sup>3</sup>.

Le dirigeant peut encore être qualifié de tyran manifeste d'après la façon dont il gouverne (*ex parte exercitii*), lorsqu'il « commet des actions tyranniques, c'est-à-dire, lorsque ses actions ne sont pas tournées vers le bien commun mais au contraire vers le sien propre<sup>4</sup> ». Ce point fait l'objet de la huitième *quaestio* où Bartolo donne une liste de tels agissements : la répression contre les « *excellentes et potentes homines* » de la cité et le meurtre de ses propres parents par le tyran, l'oppression des sages (*sapientes*) et la volonté de décourager l'étude, l'interdiction des associations (*sodalitates et congregationes*), le recours à des espions et des garnisons étrangères pour sa propre sécurité, l'appauvrissement des citoyens et le maintien des divisions parmi eux, l'entretien des guerres extérieures, l'adhésion à une faction et l'oppression des rivales de cette dernière. Autant d'actions qui contredisent la finalité ultime du gouvernement des hommes qui ne peut être, rappelle l'auteur, que la tranquillité et la paix des citoyens<sup>5</sup>.

Ce passage du *De tyranno* s'appuie sur la description des moyens utilisés par le tyran pour assurer son pouvoir, telle que la propose Aristote dans le cinquième livre de la *Politique* avant que les penseurs médiévaux comme Gilles de Rome ne la reprennent dans leurs propres écrits<sup>6</sup>. Le juriste met l'accent sur deux de ces pratiques lorsqu'il résume son propos et avance que les principales preuves du gouvernement tyrannique peuvent être réduites à deux éléments : « *conservare civitatem in divisione et depauperare subditos et eos affligere in personis et rebus* ».

---

<sup>3</sup> BARTOLO DA SASSOFERRATO, *Tractatus de tyranno*, dans QUAGLIONI (éd.), *Politica e diritto nel Trecento italiano*, op. cit., p. 185-187.

<sup>4</sup> *Ibid.*, *quaestio* 8, p. 196 : « *Dico quod ille tyrannus est ex parte exercitii, qui opera tyrannica facit, hoc est, opera eius non tendunt ad bonum comune, sed proprium ipsius tyranni.* »

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 201 : « [...] *cum ultimus finis civilitatis sit quies et pax civium, ut dictum est.* »

<sup>6</sup> ARISTOTE, *Politique*, texte établi et traduit par Jean Aubonnet, t. II, 2<sup>e</sup> partie, livres V-VI, Paris, Les Belles Lettres, 1973, livre V, chap. 11, en particulier § 4-10, p. 83-85 (1313a-b).

Le second grand type de tyrannie est plus insidieux. Il concerne le tyran discret et dissimulé (*tyrannus tacitus et velatus*), qui peut gouverner sous l'apparence de la légalité. Les deux premiers cas distingués par Bartolo appartiennent à la tyrannie *propter titulum*. Ils ont pour point commun de renvoyer à des formes d'appropriation illégitime d'attributs de la *potestas* royale, telles que la perpétuité et la détention de l'ensemble des juridictions<sup>7</sup>.

La légitimité du titre peut donc être faussée par ces deux facteurs. Devient tyran le haut magistrat qui conserve son poste au-delà de la limite temporelle initiale ou qui se fait réélire pour un nouveau mandat en recourant à la contrainte ou à la peur (*electus per metum*). Il peut se dissimuler derrière un second voile, celui d'un pouvoir exercé au delà des limites de ses attributions ou d'un titre ne correspondant à aucune véritable juridiction : ainsi de ceux qui se font appeler gonfalonier ou *vexillifer*, qui se font remettre la garde de la cité ou la conduite des hommes d'armes de la ville. La réalité de leur puissance (*potentia*) est cependant telle que les officiers de la ville leur obéissent comme à un seigneur sans que les hommes forts aient même à se rendre fréquemment au palais de la commune. Les instances du gouvernement suivent leurs ordres écrits ou oraux<sup>8</sup>.

A la recherche de signes attestant qu'un gouvernement de ce type est bien une tyrannie, Bartolo en revient à certains des critères de la huitième *quaestio*. L'utilité commune est une nouvelle fois le crible auquel les preuves permettant de qualifier un dirigeant de tyran sont passées. Le juriste en convient :

[...] de même que l'on trouve rarement un homme sain en toutes les parties de son corps, qui n'ait à souffrir de quelque maladie en quelque endroit, il est rare de trouver un gouvernement qui poursuive seulement le bien public, sans qu'il n'y ait en lui quelque signe de tyrannie. En vérité, il doit être dieu plus qu'homme, le dirigeant qui ne recherche en rien son profit personnel mais agit en vue de l'utilité commune. Nous dirons ainsi d'un gouvernement qu'il est bon et non tyrannique lorsque l'utilité publique et commune y prévaut sur celle propre des dirigeants ; et qu'il est véritablement tyrannique lorsque c'est cette dernière qui est poursuivie<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> BARTOLO DA SASSOFERRATO, *Tractatus de tyranno*, dans QUAGLIONI (éd.), *Politica e diritto nel Trecento italiano*, op. cit., *quaestio* 12, p. 208 : « *Sed de regia potestate est, quod sit perpetuus ; item quod habeat omnem iurisdictionem, ut patet ex capitulis supra relatis.* »

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 207-210.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 212 : « *Propter quod sciendum est, quod sicut raro reperitur unus homo sanus per omnia, quin in corpore aliquid patiatur defectus ; ita raro reperitur aliquod regimen, in quo simpliciter ad bonum publicum attendatur et in quo aliquid tyrannidis non sit. Magis enim esset divinum quam humanum, si illi qui principantur nullo modo commodum proprium sed communem utilitatem respicerent. Illud tamen dicimus bonum regimen et non tyrannicum, in quo plus prevalet communis utilitas et publica, quam propria regentis ; illud vero tyrannicum, in quo propria utilitas plus attenditur.* »

Le juriste évoque pour conclure son traité une troisième forme de tyrannie voilée. Là, le tyran n'agit en vertu d'aucun titre (*nullum titulum*) mais sa position dominante est telle que tous les organes de la commune procèdent selon sa volonté<sup>10</sup>.

Les écrits de Bartolo offrent plusieurs pistes à notre enquête, dont deux peuvent être présentées dès à présent. La première est celle des réactions face à la tyrannie. La typologie du *Tractatus de tyranno* a une finalité pratique, elle est un instrument d'action politique et légale<sup>11</sup> : une fois le régime tyrannique caractérisé, les sanctions prévues par le droit doivent être appliquées ou des légitimations juridiques effectuées. Le tyran manifeste *ex parte exercitii* doit ainsi être déposé, privé de son titre et de son office par l'autorité supérieure, le pape ou l'empereur<sup>12</sup>. Une autre solution existe, courante au moment où Bartolo écrit et traitée par lui : il s'agit de la concession du vicariat. Clément VI en Romagne, Charles IV en Lombardie, Egidio Albornoz dans la Marche d'Ancône ont procédé ainsi, dit-il, afin de contrôler des tyrans qu'ils n'auraient pu soumettre sans causer de grands dommages aux populations assujetties<sup>13</sup>.

La révolte est la seconde branche de l'alternative. Un autre traité, le *De Guelfis et Gebellinis*, permet à Bartolo de s'interroger sur l'attitude que peut légitimement adopter une cité placée sous le joug d'une tyrannie caractérisée. Pour le juriste, si la *res publica* est accaparée par un tyran, la création d'une faction (*pars*) visant à déposer ce dernier est licite à deux conditions : le recours à l'autorité supérieure doit être épuisé, la visée doit être juste, c'est-à-dire qu'elle doit être l'utilité publique. S'il a pour objectif le bien commun et non celui de quelques-uns, le tumulte ne peut être qualifié de sédition<sup>14</sup>.

\*

\*\*

Bartolo da Sassoferato n'est pas placé au début de ce chapitre pour qu'il soit proposé de cet auteur une nouvelle interprétation. L'objet de notre propos n'est pas de réexaminer le positionnement de sa pensée à la confluence de courants scolastiques issus d'Aristote, de Grégoire le Grand ou de Thomas d'Aquin. Il est d'ailleurs indéniable que l'attention portée à la notion de bien commun puise sa vigueur à cette longue réflexion tout à la fois théologique,

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 212-213.

<sup>11</sup> D'après les termes d'Elisabeth Crouzet-Pavan dans *Renaissances italiennes*, *op. cit.*, p. 159.

<sup>12</sup> BARTOLO DA SASSOFERRATO, *Tractatus de tyranno*, dans QUAGLIONI (éd.), *Politica e diritto nel Trecento italiano*, *op. cit.*, *quaestio* 9, p. 202-204.

<sup>13</sup> *Ibid.*, *quaestio* 10, p. 204-205.

<sup>14</sup> *Id.*, *Tractatus de guelfis et gebellinis*, dans QUAGLIONI (éd.), *Politica e diritto nel Trecento italiano*, *op. cit.*, *quaestio* 3, p. 138-139.

politique et morale<sup>15</sup>. Il ne s'agit pas non plus de faire de cet éminent juriste la clef unique de la lecture du phénomène seigneurial. Ses textes peuvent néanmoins être lus comme la formulation particulièrement réussie de certaines des préoccupations qui traversent des villes confrontées à l'appesantissement du pouvoir seigneurial. Dès lors les grandes lignes de ces écrits, telles qu'elles viennent d'être présentées, peuvent servir comme autant de pistes d'investigation. Un constat s'impose : la plupart des critères retenus par Bartolo da Sassoferrato pour qualifier de tyrannie une forme de pouvoir personnel sont susceptibles de concerner les trois familles étudiées et, plus largement, l'ensemble des seigneuries urbaines du temps. Sans qu'ils en soient une simple conséquence, les discours de la propagande seigneuriale doivent être à même de répondre aux accusations de tyrannie étayées par des arguments semblables à ceux présentés plus haut. En cela, ces critères à l'aune desquels la nature des régimes personnels peut être dévaluée constituent une deuxième orientation de notre recherche.

### **« Le seigneur-tyran versus la cité et la commune » ou « le seigneur à la tête de la cité versus le tyran » ? La recomposition des antagonismes idéologiques.**

*La tyrannie, une accusation portée à travers une documentation variée. Quelques lignes de recherche.*

La façon dont les régimes seigneuriaux sont perçus dans les villes étudiées ne se laisse que difficilement appréhender, qu'il s'agisse des positions de leurs promoteurs ou de celles de leurs détracteurs. Pour le XIV<sup>e</sup> siècle, à Camerino, Fabriano ou Foligno, alors que la domination seigneuriale se fait plus pesante, qu'elle s'impose non sans résistance et se mue en un véritable système d'organisation politique, les traités de théoriciens ou les récits de chroniqueurs font défaut<sup>16</sup>. A travers d'autres formes d'écrit pourtant, quelques grandes lignes des discours sur la seigneurie urbaine apparaissent. La pensée politique nourrit de nombreux textes, elle est formulée dans les préambules qui motivent l'énoncé de normes ou la conclusion de concordances entre anciens ennemis, elle peut être développée dans les considérants de certaines clauses testamentaires. Ailleurs, elle est formulée par des témoins lors d'enquêtes ou de procès. Présentée sous une forme plus ramassée et moins élaborée que

---

<sup>15</sup> En dernier lieu, voir Matthew S. KEMPSHALL, « The Language of the Common Good in Scholastic Political Thought », dans *Il bene comune : forme di governo e gerarchie sociali nel basso medioevo*, actes du colloque (Todi, 9-12 octobre 2011), Spolète, Fondazione CISAM, 2012 (Atti dei Convegni del Centro italiano di studi sul basso medioevo – Accademia Tudertina, Nouvelle série, 25), p. 15-34.

<sup>16</sup> La situation documentaire est différente pour le siècle suivant.

dans les traités, parfois réduite à l'état de slogan mais dotée d'une forte valeur mobilisatrice, elle s'avère d'un grand intérêt pour qui se donne la peine d'aller là l'y déceler, dans la mesure où elle est celle que partagent les hommes impliqués dans l'exercice du pouvoir, ceux chargés de produire les documents grâce auxquels ce dernier devient effectif. Scribes à la curie du pape, notaires et magistrats au service de la commune ou du recteur d'une province pontificale, ces hommes ont la charge de formuler dans les normes, les lettres ou les actes de la pratique les conceptions politiques qui fondent l'exercice d'une domination<sup>17</sup>. Nous nous proposons de parcourir un large échantillon de la documentation dont les types viennent d'être mentionnés, afin d'aller observer les formulations de cette pensée.

Par ailleurs, à travers ce prisme discursif déformant, derrière ce que ces propos entendent défendre ou combattre, quelque chose est dit de l'expérience vécue qu'est la seigneurie. Que ceux qui y sont confrontés y soient soumis, qu'ils en soient acteurs ou spectateurs, de l'intérieur ou de l'extérieur de la ville, c'est en fonction de ces expériences et de ces conceptions que les images commandées par les seigneurs sont élaborées puis reçues. Dans le même temps mais dans un mouvement contraire, c'est sur ces expériences et sur ces conceptions que les images agissent, ce sont elles que les images contribuent à refaçonner.

Pour ces deux raisons, l'enquête s'oriente vers ces sources de nature différente mais au contenu éclairant, dont quelques traces impliquant les Chiavelli, les da Varano et les Trinci ont été retrouvées.

\*  
\* \*

Indubitablement, « seigneur » est une notion polysémique, fuyante par bien des aspects. Pour qui exerce un pouvoir personnel de type seigneurial, la figure-repoussoir du tyran a ceci de commode qu'elle lui permet de dire ce qu'il est en affichant ce qu'il n'est pas. Non que le seigneur ne donne de lui-même qu'une définition par le négatif<sup>18</sup> mais, de même qu'à Sienne le bon gouvernement et ses effets offrent une image plus intelligible d'eux-mêmes en faisant voir ce qu'ils ne sont pas, il construit son pouvoir en présentant à côté de ce dernier, en creux, ce que son pouvoir n'est pas. Dans le discours seigneurial des villes

---

<sup>17</sup> Sur l'image du pouvoir construit par les chancelleries impériale, pontificale ou royales à la fin du Moyen Age, voir Benoît GREVIN, « Les mystères rhétoriques de l'Etat médiéval. L'écriture du pouvoir en Europe occidentale (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 63<sup>e</sup> année, n° 2, mars-avril 2008, p. 271 : « Autant et plus que dans les controverses scolastiques sur la nature de la politique ou dans les constructions juridiques du XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle, la théocratie papale et le pouvoir impérial ou royal construisirent et diffusèrent leur représentation dans le perpétuel réagencement des lieux communs rhétoriques ciselés dans le préambule et le corps de la lettre solennelle, qu'elle fût message d'information ou acte à valeur juridique. »

<sup>18</sup> Ce chapitre éclaire deux aspects de la seigneurie mis en avant par la propagande : les effets que le bon gouvernement seigneurial prétend produire et les vertus politico-morales que revendique le dirigeant.

étudiées, l'opposition centrale n'est pas celle de la commune et du seigneur mais bien celle du seigneur et du tyran. Alors que leurs adversaires s'efforcent de poser l'équivalence de la seigneurie et de la tyrannie pour mieux contraster la première et le gouvernement du peuple, les seigneurs affichent l'hétérogénéité de leur pouvoir et de celui du tyran pour mieux s'associer au peuple, à la cité ou à la commune.

Pour éclairer le fonctionnement durable de cette logique argumentative, l'investigation se concentre tout d'abord sur les emplois des composantes du champ lexical de la tyrannie. Il faut préciser la démarche adoptée. L'emploi de ce lexique en lien avec les familles dominantes de Foligno, de Camerino et de Fabriano n'est pas rare. Les documents concernés sont produits à des époques différentes, dans des contextes politiques et des milieux hétérogènes, chacun avec sa finalité propre. Il est certain que les acceptions du terme de « tyran » et de ses dérivés peuvent différer d'un texte à l'autre. Le contenu de ces mots et les implications de leur usage varient selon qu'ils se trouvent sous la plume du légat pontifical enquêtant sur la situation politique de la Marche d'Ancône en 1341 ou sous celle d'un membre du groupe dirigeant de Foligno, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Il y a une histoire de la tyrannie comme catégorie dans les procédures judiciaires lancées par la papauté, qui ne recouvre pas l'histoire de la tyrannie comme catégorie utilisée par les chroniqueurs. Nous sommes bien conscient de cela comme nous sommes conscient des filtres que sont les mises par écrit des témoignages dans une *informatio*<sup>19</sup>.

Si le relevé des occurrences du champ lexical du tyran ne doit pas conduire à l'arasement des différences dans les emplois de chaque terme, il permet de mettre en lumière la fréquence avec laquelle, au cours de leur domination et en dépit de la variation des formes et du poids de cette dernière, les familles seigneuriales étudiées font face à l'accusation de tyrannie. Explicitée par les écrits de Bartolo da Sassoferrato qui dénonce le tyran derrière chacun de ses masques, la plasticité de la notion facilite la multiplication de ces mises en cause. La qualification comme tyrannique de l'exercice d'un pouvoir peut avoir des conséquences concrètes immédiates, devenant la légitimation d'une révolte urbaine qui entraîne la mise à mort du seigneur ou la cause invoquée pour une sanction politique, économique ou militaire de la part de la papauté. Quand bien même elles ressortent de domaines différents, les accusations répétées portent atteinte à la réputation de celui qui en est

---

<sup>19</sup> Ainsi de celle de 1341 dont il va être question. L'enquêteur mène son investigation en fonction de catégories qu'il peut plaquer sur l'objet de l'enquête. Il conditionne par la formulation de ses questions les réponses du témoin convoqué qui peut quant à lui répondre en fonction de ce qu'il pense être les attentes et les catégories de son interrogateur. Tout comme il peut en jouer en utilisant la polysémie des termes pour défendre ses propres intérêts.

victime. Elles marquent la mémoire de la famille, elles s'agglomèrent pour constituer une figure maléfique dont l'ombre portée obscurcit toute la lignée. Elles contribuent à façonner la perception de la domination familiale, passée ou présente, à accréditer la qualification d'une tyrannie publiquement et notoirement connue. En retour, dans la documentation notariée ou dans la correspondance, les références à la mémoire d'un défunt proche parent du seigneur, qu'elle soit dite bonne, célèbre ou illustre, participent d'une entreprise de réécriture de l'histoire familiale et, sans qu'elles s'y réduisent, contribuent à effacer le souvenir des accusations de tyrannie qui ont été portées de son vivant contre le disparu<sup>20</sup>.

*L'accusation de tyrannie. Modalités et finalités d'une dénonciation dans l'enquête pontificale de 1341 (et dans deux situations postérieures).*

Au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, le pouvoir pontifical recourt à la qualification de tyran lorsqu'il entreprend d'obtenir la reconnaissance de son autorité de la part de seigneurs qui détiennent un pouvoir acquis puis exercé sans son accord sur une ville ou sur une région. Étroitement associée à celles de rébellion et d'hérésie, l'accusation de tyrannie est au cœur du discours sur la dissidence qui s'élabore à travers les grands procès lancés contre les seigneurs gibelins, en Italie du Nord ou dans les terres de l'Église, sous le pontificat de Jean XXII (1316-1334)<sup>21</sup>. Les formes de la domination régulièrement imposée sur leur ville par les Chiavelli, les Trinci ou les da Varano au cours Trecento se voient apposer l'étiquette de tyrannie dans la documentation issue du pouvoir pontifical. Dans les années 1320-1340, les coups de main qu'ils multiplient contre les villes et les places fortes situées autour de leurs propres centres urbains contribuent à établir leur réputation d'usurpateur ou de tyran auprès de la papauté, quand bien même ces opérations se soldent-elles dans plusieurs *castra* et *terrae* par l'obtention formelle d'une charge de podestat. Selon la typologie de Bartolo, aux yeux du

---

<sup>20</sup> Dans la concorde de 1386 évoquée plus bas (voir *infra*, notes 62-65) qui vise à mettre fin à la guerre opposant Gentile III et son fils à leurs neveux et cousins, Gentile est dit fils du magnifique seigneur Berardo, « *bone memorie* ». Ses adversaires ont pour père le seigneur Venanzio, lui aussi « de bonne mémoire » et fils du seigneur Berardo (ASPa, *codice varanesco*, fol. 257r). Dans la version de 1418 de son testament, Rodolfo III se présente comme le fils du défunt Gentile (III) de célèbre mémoire (« *natus celebris memorie quondam domini Gentilis* » (*ibid.*, fol. 320v). Dans un document établi, notamment, en présence de l'évêque de Camerino et des capitaines des Arts de la cité, en 1429, ses fils se réfèrent à lui en citant le « *celebrate et recolende memorie magnific[us] excels[us] domin[us] Rodulf[us] domini Gentilis de Camerino* » (*ibid.*, fol. 350r). Les adjectifs se font de plus en plus emphatiques mais l'échantillon est trop réduit pour que l'on puisse aller au-delà du constat de l'autocélébration familiale.

<sup>21</sup> Sylvain PARENT, *Dans les abysses de l'infidélité. Les poursuites judiciaires contre les rebelles et les ennemis de l'Église (Italie du Nord et du centre, 1<sup>re</sup> moitié du XIV<sup>e</sup> siècle)*, thèse de doctorat en histoire sous la direction de Jacques Chiffolleau, soutenue le 26 novembre 2010 à l'université Lumière-Lyon 2, à paraître. Nous remercions chaleureusement Sylvain Parent de nous avoir permis de consulter le manuscrit de sa thèse alors que ce travail était encore inédit.

pontife, ils sont alors des tyrans « *ex defectu tituli* ». Dans les rapports qu'ils rédigent lors de leurs missions, les envoyés du pape en Italie centro-septentrionale utilisent ce lexique pour décrire les situations qu'ils observent. Mais les témoignages recueillis et mis en forme par les représentants pontificaux attestent encore le recours à la catégorie du tyran de la part de ceux qui disent en subir directement les méfaits ou de la part des membres de l'administration pontificale dans les provinces concernées.

Sur ordre de Benoît XII, en juin 1341, Jean Dalpérier conduit une enquête minutieuse afin de rendre compte de la situation politique dans la Marche d'Ancône<sup>22</sup>. Il entend de nombreux témoins qui, régulièrement, dénoncent les seigneurs de la province qui se sont emparés tyranniquement (*tyrannice*) de telle ou telle ville et l'ont gouvernée durant plusieurs années. Le frère Monaldo da Tolentino, gardien du monastère des frères mineurs de la ville, est entendu à Camerino. Il déclare au légat que vingt ans plus tôt, Alberghetto Chiavelli et ses frères se sont emparés de Fabriano, de Rocca Contrada et de nombreux autres lieux du district, qu'ils ont conservés sous leur coupe « *per magnus tempus* ». Ce n'est que trois ans avant la venue du légat, dit le franciscain, que le peuple de Fabriano est parvenu à chasser les tyrans<sup>23</sup>. La dénonciation des Chiavelli et leur inclusion dans le groupe des tyrans, des gibelins et des rebelles à l'Eglise sont récurrentes dans les dépositions faites par la suite devant Jean Dalpérier à San Severino, Cingoli, Ancône, Osimo, Recanati et Macerata.

Interrogé sur les soutiens dont les tyrans de la Marche, au premier rang desquels figure Mecenario da Monteverde, ont pu bénéficier, fra Monaldo déclare qu'ils se sont aidés mutuellement et qu'ils ont été assistés par tous les gibelins de la province. Tout cela, conclut-il, il le sait car il l'a entendu dire, il s'agit là de choses notoirement connues<sup>24</sup>.

Les témoignages enregistrés à Camerino ce même 1<sup>er</sup> juin 1341 sont plutôt concordants. Le dixième et dernier est celui apporté par Gentile et Giovanni da Varano,

---

<sup>22</sup> Le texte a fait l'objet d'une édition électronique en ligne : PIRANI, « *Informatio status Marchie Anconitane. Una inchiesta politica del 1341 nelle terre dello Stato della Chiesa* » [En ligne], URL : <http://www.rm.unina.it/iper/infomatio/pagine/edizione.htm> Consulté le 9 mars 2013. Voir les analyses du même auteur dans « L'inchiesta legatizia del 1341 sulle condizioni politiche della Marca », *AMDSPM*, vol. CIII : *Istituzioni e società nelle Marche (secc. XIV-XV)*, 1998, p. 199-228.

<sup>23</sup> PIRANI, « *Informatio status Marchie Anconitane* » [En ligne], *op. cit.* : « *Item dixit quod dominus Albergectus domini Thomassi de Fabriano et fratres iam sunt XX anni et ultra, occupaverunt castrum de Fabriano et castrum Rochecontrate, et villas, terras et loca districtus Fabriani, et quod ea tenuerunt tyrannice occupata contra dictam Ecclesiam per magnum tempus, et quod postea, iam sunt tres anni vel circa, populus Fabriani insurrexit contra eosdem tyrannos, et eos expulerunt seu privaverunt de dominio violenter, et rediverunt ad mandata Ecclesie et rectoris predicti.* »

<sup>24</sup> *Ibid.*, « *Interrogatus qui erant complices et fautores dictorum tyrannorum occupatorum, respondit quod erant omnes sibi ad invicem complices et fautores, et quod etiam omnes ghibellini de Marchia favebant ipsis tyrannis. Interrogatus quomodo scit predicta, respondit quia publice dici audivit, et quia omnia sunt publica et notoria.* »

lesquels ont soigneusement préparé une réponse qu'ils présentent par écrit<sup>25</sup>. Ils confirment que Fabriano a jadis été abusivement occupée par les Chiavelli. Le texte s'achève par une prétérition : les deux hommes n'entendent rien dire de Camerino, de San Ginesio ou des autres villes (*terrae*) dépendantes de la cité car « la louange que l'on fait de soi-même salit son propre honneur<sup>26</sup> ». Ils n'en ajoutent pas moins que leur fidélité et celle de Camerino envers l'Eglise romaine est aussi ancienne que connue de tous, un propos qui doit contribuer à écarter l'accusation de rébellion et de tyrannie.

Dans ce premier ensemble de dépositions faites à Camerino, une voix se singularise. Elle est celle d'un homme que la documentation mentionne en 1338 comme juge de la province pour les causes civiles<sup>27</sup>. En sa qualité d'expert en droit (« *iurisperitus* »), *dominus Nunctius domini Ragiani* de Camerino s'autorise à exposer devant le légat ses propres conceptions politiques alors qu'il est interrogé sur la situation générale de la Marche. De nombreuses villes, affirme-t-il, sont soumises à « la dépravation de la tyrannie » (« *tirannica pravitas* »). Elles sont mal gouvernées, la justice y est asservie et corrompue, l'injustice domine. Les sujets et les droits de l'Eglise y sont opprimés<sup>28</sup>. Ser Nuccio donne ensuite la liste des villes dont les dirigeants sont des tyrans, qu'il résume finalement à l'ensemble des lieux « où le gouvernement du peuple ne prévaut pas » (« *in quibus non viget status popularis* »). Les premiers *tiranni* cités sont ceux de Camerino, Gentile et Giovanni da Varano, « *cum eorum filiis et nepotibus* ». Nuccio affirme que ses déclarations reposent sur sa propre connaissance, qu'il a vu les hommes qu'il dénonce gouverner tyranniquement (« *tirannice regere* »). Mais cela, conclut-il, « est notoirement connu dans la province<sup>29</sup> ».

Dans son discours, l'expert en droit de Camerino oppose frontalement deux groupes de mots à l'intérieur desquels chaque terme est si étroitement lié aux autres qu'il paraît en devenir l'équivalent : au tyran, au mauvais gouvernement et l'injustice, d'une part, font face le peuple, le bon gouvernement et la justice, de l'autre. L'enquête de Jean Dalpérier vise à

---

<sup>25</sup> *Ibid.* : « *responderunt ad singula capitula per quamdam papiri cedula* ». Gentile II di Berardo et Giovanni di Rodolfo sont deux cousins germains, petits-fils de Gentile I. Gentile II est le grand-père des frères Rodolfo II, Venanzio, Giovanni Brisefer et Gentile III.

<sup>26</sup> *Ibid.* : « *qui laus propria in proprio honore sordescit* ».

<sup>27</sup> Virginio VILLANI (éd.), *Regesti di Rocca Contrada. Secoli XIV-XV. Spoglio delle pergamene dell'archivio comunale di Arcevia*, Ancône, DSPM, 1997 (Studi e testi, 18), n° 316, p. 136 (élément trouvé grâce à la mention faite par PIRANI, « L'inchiesta legatizia », *AMDSPM*, vol. CIII, 1998, art. cit., p. 205).

<sup>28</sup> PIRANI, « *Informatio status Marchie Anconitane* » [En ligne], *op. cit.* : « *Interrogatus super generali statu Marchie, super III capitulo qui incipit "in primis quomodo regitur" et cetera, suo sacramento dixit se tantum inde scire de hiis, que in ipso articulo continentur, videlicet quod civitates, terre et loca, in quibus preminet tirannica pravitas, male reguntur, et quod in eis servetur iustitia, sed magis iniustitia dominatur ; nam omnibus iustitia in eis venalis est, et quod homines et iura domini nostri et Ecclesie opprimuntur et oppressa iacent et nedum in aliquo, set in omnibus obmictitur [...]* »

<sup>29</sup> *Ibid.* : « [...] et sic publicum et notorium est in dicta provincia ».

s'assurer que la province soit effectivement sous le contrôle de l'Église et du recteur de la Marche, et le dualisme indiqué se trouve subsumé sous l'antagonisme de la rébellion et de la fidélité envers l'institution fondée par Pierre. Plusieurs intervenants interprètent cela à travers le prisme du guelfisme et du gibelinisme<sup>30</sup>. Comme de nombreux témoins qui lui succèdent dans d'autres lieux, Nuccio déclare que le meilleur moyen de ramener ou de maintenir la Marche dans l'obéissance et dans la révérence envers l'Église est de s'assurer que partout les villes soient gouvernées par le *popolo*<sup>31</sup>.

Nous ignorons les conséquences qu'a eu sur son destin la déposition de Nuccio di Ragiano. Quinze jours plus tard, loin de Camerino et d'éventuelles représailles, des accusations contre les da Varano sont une nouvelle fois lancées. Elles figurent dans le document remis au légat par le trésorier de la province, l'archidiacre de Camerino – un certain *Botius* da Montelupo – et plusieurs experts en droit de Macerata, avocats à la cour du recteur de la Marche<sup>32</sup>. Le texte affirme que

le seigneur Gentile et le seigneur Giovanni da Varano de Camerino, avec leurs fils et leurs neveux (*ou* leurs petits-fils), ont tenu sous leur tyrannie (« *per tirannidem* ») la cité de Camerino et la totalité de son district, ainsi que la ville (*terra*) de San Ginesio et la place forte (*castrum*) de Sernano. Ils les ont conservées durant trente ans et plus, et les tiennent encore maintenant sous leur emprise, à l'exception de la ville de San Ginesio<sup>33</sup>.

Gentile est une nouvelle fois mis en cause lorsque les auteurs de la note au légat évoquent le passé récent de Tolentino. La *terra* a été tenue « *in tirannide* » par Accorimbono Accorimboni et les siens, parents des da Varano, qui ont dominé la ville grâce à l'aide et à la présence de gens extérieurs avant d'être eux-mêmes renversés. Avec l'implication de Gentile, Tolentino a été placée sous la garde d'hommes venus de Camerino tandis que des officiers et des conseillers été nommés « *contra voluntatem populi* ».

---

<sup>30</sup> La déposition de ser Nuccio n'y recourt pas.

<sup>31</sup> Ainsi le frère Bartolomeo de Rimini, prieur du monastère dominicain d'Ancône : « *Interrogatus super V capitulo dicte inquisitionis, respondit quod sibi videtur utile et necessarium ad conservandam Marchiam in reverentiam et obbedientiam Ecclesie quod civitates et terre dicte Marchie regantur ad populum et quod in eis non dominantur tiranni [...].* » (*Ibid.*) La pensée de l'évêque de la cité portuaire est structurée par le même type de rapprochement : « *Ad sextum articulum respondit quod causa inobbedientie fuit tirannica pravitas [...].* » Le 15 juin, dans le palais de la commune de Macerata, dans leur réponse écrite, le trésorier de la Marche et plusieurs hommes déclarent : « *Circa alia capitula super generali statu et primo circa primum capitulum notificatur quod omnes terre predictae, que reducte sunt ad populum et exempte de manibus tyrannorum una cum aliis qui primo vivebant ad populum bene reguntur et secundum iustitiam et ad fidelitatem Ecclesie et rectoris predicti et in eis bene conservantur honores Ecclesie; alie autem reguntur per tyrannos secundum prava opera tyrannorum [...].* » (*Ibid.*)

<sup>32</sup> L'un est *doctor legum*. PIRANI, « L'inchiesta legatizia », *AMDSPM*, vol. CIII, 1998, art. cit., p. 205.

<sup>33</sup> PIRANI, « *Informatio status Marchie Anconitane* » [En ligne], *op. cit.* : « *Dominus Gentilis et dominus Iohannes de Varano de Camerino et eorum filii et nepotes tenebant per tirannidem civitatem Camerini cum toto eius districtu et terram Sancti Genesii et castrum Sernani, que omnia tenerunt XXX annis et plus, et adhuc tenent, preter terram Sancti Genesii.* »

Le même jour, les prieurs du Peuple et des Arts de Macerata, le camérier de la commune et les syndics de la cité confirment que bien qu'ils appartiennent au parti guelfe, les da Varano tiennent sous leur coupe (*tenent occupatam*) Camerino et son district, la ville d'Esanatoglia et la place forte de Serrapetrona<sup>34</sup>. Les dirigeants de la cité qui accueille la curie du recteur de la Marche<sup>35</sup> achèvent leur déposition en rappelant la liste des villes dominées par les tyrans au moment où ils parlent : Camerino, Pesaro, Fano, Fossombrone, San Severino et Cingoli. Il n'y a qu'une cause à la désobéissance de ces dernières envers l'Eglise, disent ces témoins, la puissance des tyrans et la terreur qu'ils inspirent<sup>36</sup>. Les jours suivants, à la demande du légat, des représentants de centres voisins sont auditionnés. Ceux de Tolentino, de Jesi et de Sant'Elpidio confirment les assertions des prieurs de Macerata, qui toutes, selon eux, sont « *publica et notoria* ».

De nouveau, une déposition fait écart. Le lendemain même de la déclaration des hauts magistrats, les émissaires de Montolmo<sup>37</sup> – un *castrum* situé au sud de Macerata – viennent contredire les prieurs de la grande ville voisine. Tout est vrai dans le témoignage de ces derniers, disent ces envoyés, sauf ce qui concerne Gentile et Giovanni da Varano : ce ne sont pas des tyrans, ils ne s'opposent pas à l'Eglise. Ni eux ni certains des autres seigneurs cités ne sont sortis de l'obéissance et de la révérence qu'ils doivent à cette dernière.

La tyrannie et son champ lexical sont assurément l'un des éléments-clefs de l'enquête de 1341<sup>38</sup>. Ce point appelle plusieurs remarques. Le premier est, on l'a vu, la malléabilité du terme de tyran. L'adverbe *tirannice* apparaît dans le premier article du formulaire du légat, il renvoie d'abord à l'usurpation de biens et de droits de l'Eglise, à l'occupation de lieux immédiatement sujets à cette dernière et finalement à la révérence qui doit lui être manifestée à travers, notamment, l'obéissance au recteur de la province. Plusieurs des témoins de la Marche comprennent cette importance et reprennent l'accusation de tyrannie tout en lui donnant une acception différente, celle de l'antithèse du gouvernement du *Popolo*. Ils en forcent le sens en posant la série d'équivalences déjà citée au sujet de la déposition de Nuccio di Ragiano<sup>39</sup>. Leurs adversaires, à l'intérieur comme à l'extérieur de Camerino, peuvent ainsi

---

<sup>34</sup> Les premiers articles de cette déposition sont organisés autour de l'antagonisme des guelfes et des gibelins.

<sup>35</sup> *Ibid.* Entre les témoignages XXXII et XXXIII, le texte de l'enquête indique que Jean s'arrête à Macerata car il sait qu'« *in civitate Macerate generalis curia rectorum dicte provincie residentiam fecit longo tempore, et adhuc residet ipsa curia [...]* ». Il y écoute les officiers du recteur et y convoque les Prieurs du Peuple et des Arts, les procureurs de la cité ainsi que des représentants, des clercs et des laïcs, de plusieurs villes des environs.

<sup>36</sup> *Ibid.* : « [...] *et causa eorum inobbedientie est terror et fortitudo tyrannorum ipsarum civitatum et terrarum.* »

<sup>37</sup> Aujourd'hui Corridonia.

<sup>38</sup> PIRANI, « L'inchiesta legatizia », *AMDSPM*, vol. CIII, 1998, art. cit., p. 208-209.

<sup>39</sup> Le substantif *tyrannus* nous semble indissociable de ses dérivés lexicaux et, plus largement, du bloc sémantique que nous avons indiqué. Il a une forte connotation péjorative. Sur ce point notre analyse ne concorde pas avec celle de Francesco Pirani, selon qui « [n]ell'inchiesta del 1341 il termine "tiranno", usato in alcune

tenter de décrédibiliser les da Varano aux yeux de l’Eglise. Macerata, qui accède à la dignité de cité épiscopale en 1320 et obtient le droit d’accroître les défenses de son *contado* en 1343, connaît alors un notable renforcement des institutions de sa commune. Le poids régional qu’elle acquiert dans la première moitié du siècle ainsi que les enjeux liés à la délimitation du nouveau diocèse qu’elle constitue se heurtent aux intérêts territoriaux de Camerino et des da Varano<sup>40</sup>. La présence du légat est une belle occasion pour tenter de déstabiliser le pouvoir à la tête de l’une des villes les plus puissantes de la région.

L’agrégation de notions passe-partout en un même bloc argumentatif (tel celui constitué de la justice, de la paix, du peuple, du bon gouvernement et de la fidélité à l’Eglise) est un élément décisif de la rhétorique politique déployée dans les villes italiennes de la fin du Moyen Age<sup>41</sup>. Elle permet le marquage au fer rouge des hommes et des partis adverses. La définition composite et extensive de la tyrannie fait de cette dernière un instrument efficace au service d’un tel marquage, disponible dans de nombreuses situations. Chacun dans la perspective qui est la sienne, le légat du pape, l’officier du recteur de la Marche, le seigneur d’une cité ou le magistrat d’une commune populaire peut y recourir. Grâce à une notion de ce type, au large champ de compréhension, ils trouvent un terrain commun où leur parole est audible pour leurs interlocuteurs. L’enquête de 1341 permet de mieux cerner ce fonctionnement au sein même du discours des acteurs. Ces rouages ont une grande efficacité persuasive et restent à l’œuvre derrière de nombreux discours pro ou antiseigneuriaux de la période.

\*

\*\*

Le recours à l’accusation de la tyrannie pour mettre en cause un rival auprès de la papauté n’est pas le fait de la seule Macerata. Il s’observe sur la longue durée. En 1371, le vicaire général du pape en Italie, Anglic Grimoard, achève un mandat commencé quatre ans

---

*testimonianze come sinonimo di dominus e di nobilis, acquista una valenza semantica tecnica, [...] e non comporta in sé valutazioni di tipo morale, [ma], diversamente, la forma di governo signorile, la tirannide, è unanimemente giudicata come nociva per la collettività [...].* » *Ibid.*, p. 208-209.

<sup>40</sup> Sur Macerata dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, voir JANSEN, *Démographie et société dans les Marches*, *op. cit.*, p. 74-82. Gentile est podestat de Macerata en 1317, son père Berardo l’est l’année suivante comme l’est, en 1320 son cousin germain, l’un des frères de Giovanni, Nuccio. Luigi COLINI BALDESCHI, « Vita pubblica e privata maceratese nel Duecento e Trecento », *AMDSPM*, vol. VI, 1903, doc. 19, p. 332 ; FALASCHI, « Berardo I da Varano signore di Camerino », *Studi Maceratesi*, vol. XVIII : *Camerino e il suo territorio fino al tramonto della signoria*, actes du colloque (Camerino, 13-14 novembre 1982), 1982, p. 39 (Berardo podestat de Macerata) ; p. 53-61 (opposition de Camerino et de Fermo à l’érection de l’évêché de Macerata).

<sup>41</sup> Il ne s’agit naturellement pas de dire ici que ces notions sont synonymes, ni qu’elles sont confondues à l’intérieur des systèmes de pensée médiévaux ou de l’esprit des hommes du temps. De même, il est clair que pour ces derniers, ces notions ne sont en rien univoques. Nous souhaitons seulement mettre l’accent sur les réductions qui en sont volontairement faites dans certaines formes de discours politiques, en fonction d’objectifs précis.

auparavant. Il rédige pour son successeur des *Praecepta* dans lesquels il brosse, ville par ville, le tableau des terres sur lesquelles s'est étendue sa juridiction. De Fabriano, il dit notamment qu'elle est dominée par les Chiavelli. Le vicaire croit savoir que Guido di Alberghetto est celui de la famille que le peuple hait le plus : ce dernier s'en est plaint, affirmant que le seigneur s'était montré tyrannique envers lui<sup>42</sup>. Les tensions entre la commune et les Chiavelli sont encore vives en ce début des années 1370, alors qu'après des nouvelles luttes, le père et l'oncle de Guido ont conclu une paix fragile avec Fabriano en janvier 1368. Ils se sont vu remettre la garde de la *terra* par le représentant de Grimoard avant de reconnaître formellement les pleins droits de l'Eglise sur la ville<sup>43</sup>. Dans ce contexte conflictuel, la dénonciation de la tyrannie des Chiavelli auprès du vicaire pontifical, faite par une fraction des gens de Fabriano, montre encore la façon dont le champ lexical de la tyrannie est utilisé par les populations soumises aux seigneurs, à l'intérieur d'échanges visant à retoucher les équilibres politiques entre les élites urbaines, les familles dominantes et le pouvoir pontifical.

Les Trinci offrent un autre exemple d'une telle dénonciation. Elle ne provient pas d'un texte issu du pouvoir pontifical mais d'un message adressé au pape. Les *terrae* placées sous la juridiction de Corrado III par Martin V et par Eugène IV se servent de l'argument du tyran lorsqu'elles tentent de se soustraire à l'influence du seigneur de Foligno au cours des années 1420-1430. En 1421, Corrado III obtient d'Odonne Colonna le vicariat au temporel sur la ville de Trevi mais ses relations avec le pape restent tendues<sup>44</sup>. Accusé de rébellion, menacé par l'interdit et engagé dans une lutte armée avec les troupes pontificales que conduit Francesco Sforza, Corrado III doit implorer le pardon de Martin V et lui renouveler son serment de fidélité en 1424<sup>45</sup>. Il perd néanmoins le contrôle de plusieurs places fortes de la région, dont Montefalco, Nocera et Trevi brièvement occupées par Sforza. Certaines d'entre elles se bercent de l'illusion que cette levée de la tutelle seigneuriale s'accompagnera d'une autonomie politique retrouvée à l'intérieur des terres de l'Eglise. Elles sollicitent du pape la disparition des mesures et des symboles qui contredisent le rêve de la liberté civique. En 1424, Montefalco obtient de Martin V une bulle par laquelle le pontife fait repasser la *terra* sous le gouvernement direct de l'Eglise<sup>46</sup>. Lors de sa réunion du 14 octobre 1426, le conseil

<sup>42</sup> THEINER, *Codex diplomaticus*, t. II, *op. cit.*, p. 537 : « *Item isti de Clavellis sunt multi numeros, inter illos magis odiosus populo domino Guido miles, filius predicti domini Albergheti, credo quod subsit causa, quia plus ceteris rexit tempore suo, et eos, ut asserunt, tyrannizavit.* »

<sup>43</sup> SASSI, « L'anno della morte di Alberghetto II Chiavelli », *AMDSPM*, 6<sup>e</sup> série, vol. III, 1943, doc. I-III, p. 13-23.

<sup>44</sup> M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. XXV, p. 226-227.

<sup>45</sup> Voir *infra*, chap. 6, note 21 ; PROSPERI VALENTI, « Corrado Trinci », *BDSPU*, vol. LV, 1958, art. cit., p. 52-67.

<sup>46</sup> BCMont, Fondo Abbate-Trinci, vol. 2, fol. 16r.

de la commune de Trevi mandate deux ambassadeurs auprès du pontife, en vue d'obtenir l'autorisation de détruire la « tour neuve » construite par Corrado III, « autrefois tyran de la ville<sup>47</sup> ». Craignant que l'avènement d'Eugène IV ne s'accompagne d'une réorientation de la politique pontificale en Italie centrale et d'un nouveau recours à des formes de gouvernement indirect qui les ferait retomber entre les mains du seigneur de Foligno, Trevi, Montefalco et Nocera envoient des émissaires à Pérouse en 1432 afin d'obtenir sa protection contre Corrado III et son intercession auprès du pape<sup>48</sup>. L'argument de la tyrannie qui réapparaît au cours de cette séquence associe toujours le défaut de légitimité juridique, l'oppression militaire et la confrontation avec l'élite dirigeante locale du *Popolo*.

*Retour au milieu du Trecento et à Fabriano. Quelques testaments, signes du rejet d'une seigneurie assimilée à la tyrannie.*

Dans la documentation de Fabriano, l'opposition rhétorique du seigneur-tyran et du peuple émerge avec une netteté particulière au cours de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, de dispositions de plusieurs testaments d'artisans et d'entrepreneurs. Régulièrement, les testateurs conditionnent le règlement de leur succession au maintien du régime de *Popolo* et à la lutte contre la tyrannie<sup>49</sup>. Comme à Camerino à la même époque, les discours posent l'antagonisme radical de la domination d'un seigneur, associé à un tyran, et du gouvernement du peuple.

Un exemple illustre le propos. Le 26 juillet 1348, Balduccio *quondam Condei Matthei Raynierii*, du quartier de San Biagio, fait coucher ses dernières volontés. « Sain d'esprit, par la grâce de Dieu, bien que très affaibli de corps », il élit sépulture dans l'église de Santa Maria Nuova et prévoit de nombreux legs au bénéfice de clercs, d'institutions religieuses, de parents et de proches. Les biens restants sont laissés à la confrérie de Santa Maria Nuova, instituée héritier universel. Les légataires sont soumis à deux conditions qui doivent pérenniser l'action politique du défunt au delà de sa mort ou, tout au moins, assurer la transmission de ses convictions. Balduccio demande à ses héritiers de respecter la paix conclue entre sa ville et la cité de Camerino puis de veiller

---

<sup>47</sup> NESSI, *I Trinci*, *op. cit.*, doc. 177, p. 249. Corrado III est dit « *olim tyrampnu[s] dicte terre* » (citation extraite par Silvestro Nesi de : Trevi, *Archivio Storico Comunale, Riformanze*, 65, fol. 33r).

<sup>48</sup> NESSI, *I Trinci*, *op. cit.*, doc. 194-195, p. 252.

<sup>49</sup> Sur cet ensemble de testaments, provenant pour beaucoup du fonds Brefotrofio de l'Archivio storico comunale de Fabriano, voir Elisabetta ARCHETTI GIAMPAOLINI, « Prassi economico-giuridiche e religiosità tra '200 e '300. La verifica in un centro della Marca. », *AMDSPM*, vol. XCII, 1987, p. 125-171 ; p. 151 pour les références au système politique.

à ce que la *terra* de Fabriano soit gouvernée par le peuple et à ce que jamais on ne consente à ce qu'en cette ville un homme ne se fasse tyran, ni à ce que quiconque parmi les gens de Fabriano ne prenne le titre de seigneur<sup>50</sup>.

La formulation est très proche de celles de testaments contemporains mentionnés par Francesco Pirani, notamment ceux de Nuccio di Ventruccio, de novembre 1338 ou de Bonta di Atto di Puzzolo, de juin 1340<sup>51</sup>. Les décennies centrales du XIV<sup>e</sup> siècle correspondent à une longue séquence d'affrontements armés entre les Chiavelli et leurs adversaires pour le contrôle de Fabriano. Le *Popolo* remporte plusieurs succès militaires contre Alberghetto et les siens, sans jamais parvenir à arracher une victoire décisive<sup>52</sup>. Le petit corpus des testaments cités éclaire la profondeur de l'opposition idéologique entre gouvernement du peuple et seigneurie. Cette dernière fait l'objet d'un rejet viscéral de la part des membres du parti populaire installés au pouvoir, d'un rejet durable expliquant que le pouvoir seigneurial ne puisse se construire qu'à l'intérieur d'une structure communale qui prétend précisément correspondre au gouvernement du peuple par lui-même.

*L'enquête de 1341, fin du propos et prolongement. Des condamnations pontificales répétées.*

Après avoir souligné la prégnance, à Camerino comme à Fabriano, du discours politique associant seigneur et tyran pour mieux valoriser les formes de gouvernement du *Popolo*, il faut formuler une seconde remarque. Leur position dominante au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et leurs récentes actions militaires dans le camp guelfe ne mettent pas les da Varano à l'abri de l'accusation de rébellion et de tyrannie. Elle n'empêche pas que s'élève devant le légat, dans leur propre cité, une voix les accusant d'être des tyrans. D'autres, convergentes, se font entendre dans des villes voisines. La dénonciation est d'autant plus grave qu'elle est étayée par l'invocation du public et du notoire, deux notions que les canonistes et les civilistes des siècles précédents ont placé au centre du processus judiciaire, conférant au *notorium* une

---

<sup>50</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, n° 410 : « [...] *quod terra Fabriani regatur ad populum et quod numquam consentiat que sit aliquis in ipsa terra tyrannus vel habet titulum domini aliquis Fabrianensis* [...] »

<sup>51</sup> Tous deux proviennent du fonds Brefotroffio. PIRANI, « L'inchiesta legatizia », *AMDSPM*, vol. CIII, 1998, art. cit., note 40, p. 214 : « *quod terra Fabriani gubernetur ad populum et quod numquam consentiet quod aliquis sit in terra Fabriani dominus vel titulum domini aliquis Fabrianensis habeat ad poenam maleditionis et puditionis hereditatis, que hereditas perveniat in comune* » (Nuccio di Ventruccio, 28 novembre 1338) ; « *quod terra Fabriani regatur ad populum et per populum et quod numquam consentiet quod aliquis sit in ipsa terra tyrannus* » (Bonta di Atto del fu Puzzolo, 14 décembre 1340).

<sup>52</sup> FALASCHI, « Chiavelli, Alberghetto », *DBI*, vol. XXIV, 1980, p. 634-635.

valeur probatoire<sup>53</sup>. Le *notorium* a l'évidence du fait, il n'a pas à être démontré, il permet le déclenchement du procès sans enquête préalable<sup>54</sup>.

Les da Varano ne prennent pas ces accusations à la légère. Non contents de faire leur autopromotion devant l'envoyé du pape, ils exercent une influence suffisamment forte sur plusieurs places de la province pour que des témoignages en leur faveur soient apportés au légat lors de ses déplacements<sup>55</sup> et après qu'il a élu résidence à Macerata. L'intervention des envoyés de Montolmo, certes convoqués par Jean Dalpérier mais opportunément entendus le lendemain même de la mise en cause des seigneurs de Camerino, en est une manifestation éloquente. Elle n'a rien de spontané ni de désintéressé. Si la nature du pouvoir exercé par les da Varano sur le *castrum* à cette date n'est pas claire, il est en revanche attesté qu'en 1363, Rodolfo II gouverne le lieu<sup>56</sup>.

Les premiers mots des émissaires de Montolmo, en 1341, portent précisément sur l'accusation de tyrannie lancée contre Gentile et Giovanni. Il est affirmé que ces derniers ne tiennent Camerino ni comme des tyrans ni contre l'Eglise. Une correction lexicale d'importance est apportée : les da Varano ne sont pas des tyrans, ils ne sont, comme d'autres seigneurs de la province, que les « premiers citoyens » (« *maiores* ») de leur ville<sup>57</sup>. Cette distinction est essentielle. Elle se comprend comme un démenti opposé aux charges portées devant le représentant du pape alors que les années précédentes ont vu se multiplier les procès contre les rebelles gibelins qualifiés de tyrans et d'hérétiques. Néanmoins, elle ne se réduit pas au cadre de l'administration et des procédures pontificales mises en place durant la

---

<sup>53</sup> Francesco MIGLIORINO, "*Fama et infamia*". *Problemi della società medievale nel pensiero giuridico nei secoli XII e XIII*, Catagne, Giannotta, 1985, p. 49-57.

<sup>54</sup> Jacques CHIFFOLEAU, *La Chiesa, il segreto e l'obbedienza*, trad. du français par Massimo Vallerani, Bologne, Il Mulino, 2010 (Saggi, 728), p. 90-100.

<sup>55</sup> Un autre témoignage à décharge est apporté par le consul et les prieurs de San Severino. Après avoir dénoncé les gibelins comme infidèles, rebelles à l'Eglise et oppresseurs des guelfes, ils déclarent que les da Varano « depuis des temps immémoriaux » (« *a tempore, cuius memoria non existit* ») sont des défenseurs des biens et des droits de l'Eglise. Ils vantent également la fidélité d'Accurombono Accuromboni, seigneur défunt de Tolentino, et de leur propre seigneur, Smeduccio Smeducci, qu'une révolte urbaine chasse pourtant deux ans plus tard. Les liens entre les trois familles Smeducci, da Varano et Accuromboni sont étroits. Voir la notice biographique du seigneur de San Severino établie par PIRANI, « *Informatio status Marchie Anconitane* » [En ligne], *op. cit.*, URL : <http://www.rm.unina.it/iper/informatio/pagine/pers14.htm> Consulté le 14 mars 2013.

<sup>56</sup> Par un laissez-passer émis par le cardinal-légat Alborno. Rodolfo II est alors gonfalonier de l'Eglise dans la Marche d'Ancône. Jean GLENISSON et Guillaume MOLLAT, *L'administration des Etats de l'Eglise au XIV<sup>e</sup> siècle. Correspondance des légats et vicaires généraux. Gil Alborno et Androin de la Roche (1353-1367)*, Paris, E. De Boccard, 1964 (BEFAR, 212), n° 854, p. 275.

<sup>57</sup> La nuance concerne également d'autres seigneurs : « [...] *responderunt vera esse quod in dicta informatione continentur salvo et excepto quod disserunt quod domini Gentilis et Iohannis de Camerino non retinent civitatem Camerini et alias terras in quibus sunt tamquam tiranni nec contra Ecclesiam. Et disserunt quod predicti domini Gentilis et Iohannis et Smedutius, dominus Raynaldus et filii domini Pangionis non recalcitrant nec recalcitraverunt contra reverentiam et obbedientiam Ecclesie sed semper fecerunt omne id quod pertinet ad obbedientiam et reverentiam Ecclesie, salvo retinent eorum terras ut maiores* ». (PIRANI, « *Informatio status Marchie Anconitane* » [En ligne], *op. cit.*)

période avignonnaise. Elle rend compte d'une perception durable de la domination seigneuriale à l'intérieur des villes où elle s'exerce. Au cours des décennies suivantes, les modalités de cette domination évoluent, le pouvoir s'institutionnalise et de nouvelles formes de légitimation sont construites. Le vicariat pontifical en est une, l'accaparement de hautes magistratures de la commune en est une autre. La prise d'un titre comme celui de « seigneur de la ville », reconnu par les autorités civiques, est encore une possibilité. Le recours à l'argument du statut de *maior*, lui, perdure : quarante-cinq ans après l'enquête de Jean Dalpérier, une courte justification *pro domo* du pouvoir des da Varano sur Camerino le montre, comme nous le verrons au paragraphe suivant.

Durant la période avignonnaise, pendant le Schisme et après sa résolution, les seigneurs sont régulièrement mis en cause pour leur tyrannie ou pour leur rébellion contre le pouvoir pontifical. Les da Varano sont particulièrement concernés dans les années 1380-1390, les Trinci dans les années 1420-1430. Les villes qui leur sont soumises le savent et en jouent. La menace de l'accusation plane, lourde de conséquence puisqu'elle peut se conclure par la privation des titres, des droits et des privilèges accordés, et au premier chef par la révocation du vicariat lorsqu'il a été concédé. Elle est au cœur d'un processus de négociation entre la papauté et les seigneurs, d'un cycle qui s'achève, avant de recommencer, par la soumission du seigneur et sa reconnaissance de l'autorité souveraine, puis par la concession de prérogatives par le pape. Deux ans après l'enquête de 1341, Rodolfo II est cité à comparaître à la curie pontificale avec son grand-père Gentile et Giovanni da Varano pour avoir occupé « *tirannice* » Camerino et son *contado*, ainsi que pour avoir envahi les *castra* de Tolentino et de San Ginesio. Dans la *Descriptio Marchiae* que compose le cardinal-légat Albornoz entre 1362 et 1367, il est indiqué que la cité est encore tenue « *sine titulo, tirampnice* » par Rodolfo et ses frères<sup>58</sup>. Après que le Grand Schisme a éclaté et alors qu'il louvoie entre les deux obédiences, en 1389, l'un de ces frères, Gentile III, est condamné pour rébellion avec son fils Rodolfo III par Urbain VI : ces deux « *usurpatores* » se sont rendus coupables de « *notorie invadere et occupare tyrannice ac detinere* » Camerino et de nombreux autres lieux. L'absolution leur est accordée en avril 1390 par Boniface IX qui obtient ainsi une nouvelle soumission, formelle, à l'autorité romaine<sup>59</sup>.

---

<sup>58</sup> THEINER, *Codex diplomaticus*, t. II, *op. cit.*, p. 620-621.

<sup>59</sup> ASCam, *Libro Rosso (Codicì membranacei, Rp. 3/1 ; désormais : Libro rosso)*, fol. 33r-35r. Rodolfo II a commencé par prendre ouvertement le parti de Clément VII dont il a été l'un des vicaires au temporel (ASCFab, *carte diplomatiche*, busta X, n° 491). Gentile joue sur les tableaux des deux obédiences et maintient des liens avec le camp avignonnais.

La tyrannie des seigneurs de Foligno et de Camerino justifie encore, dans les années 1430, les interventions de Giovanni Vitelleschi contre Piergentile da Varano ou contre Corrado III Trinci<sup>60</sup>. Le légat du pape prend la pose du libérateur au cours de la campagne militaire qu'il conduit, au nom de l'obéissance à l'Eglise, pour abattre les seigneurs de Foligno. Le sens qu'il donne à son entreprise apparaît dans la localisation des lettres adressées aux prieurs de Terni durant le siège de Foligno, aux mois d'août et de septembre 1439. Après un « *ex felici campo sancti domini nostri pape* » ou un « *ex castris felicissimis sanctissimi domini nostri pape* », presque toutes portent la mention « *contra tirannum Fulginei*<sup>61</sup> ».

*Paix, tranquillité, concorde... Des signes d'un gouvernement bon et légitime repris par le seigneur, par la commune et par le pape.*

Les violentes divisions familiales qui suivent la mort de Rodolfo II da Varano, en 1384, sont ponctuées par plusieurs tentatives de conciliation<sup>62</sup>. La concorde établie en mars 1386 entre le frère du défunt, Gentile III, le fils de ce dernier, Rodolfo III, et la commune de Camerino, d'une part et, de l'autre, les fils d'un second frère de Rodolfo II mort en 1377, Gentile et Berardo, est le produit de l'une d'elles<sup>63</sup>. Elle doit mettre fin à une guerre familiale qui sape les prétentions de la famille à diriger la cité et les villes voisines. Le texte de la concorde le rappelle comme le font tant d'autres sources du temps : la division et la discorde sont des atteintes à l'ordre terrestre institué par Dieu, elles sont inspirées par l'Ennemi du genre humain<sup>64</sup>, par le diable dont le nom signifie justement, selon une étymologie médiévale répandue, « celui qui est divisé »<sup>65</sup>. Pour Bartolo, on l'a vu, la division est un des signes de la tyrannie.

---

<sup>60</sup> LAW, « Giovanni Vitelleschi », *Renaissance Studies*, vol. XII, n° 1, 1998, art. cit., p. 44-66.

<sup>61</sup> NESSI, « Il carteggio del cardinal Giovanni Vitelleschi con il comune di Terni », *BDSPU*, vol. LXXXIII, 1986, doc. 45-52, p. 151-155, par exemple le 21 août 1439 : « *Ex castris felicissimis sanctissimi domini nostri pape prope et contra tirannum Fulginei* » (doc. 48, p. 153).

<sup>62</sup> Voir *supra*, chap. 2, note 22.

<sup>63</sup> ASPA, *codice varanesco*, fol. 257r-258v.

<sup>64</sup> *Ibid.*, fol. 257r : la conciliation est nécessaire car entre les parties « *inimico humane nature operante a Deo gravis orta erat discordia* [...] ».

Lors de l'enquête de 1341, évoquant les luttes entre guelfes et gibelins, les Prieurs de Macerata ouvrent leur déclaration devant le légat pontifical par une considération de même nature : « [...] *respondetur quod sicut inimicus humani generis seminavit zizaniam inter christianos, due partes insurrexerunt in provintia Marchie, scilicet pars que appellatur guelfa, et alia que appellatur gebellina.* » (PIRANI, « *Informatio status Marchie Anconitane* » [En ligne], *op. cit.*)

<sup>65</sup> UGUCCIONE DA PISA, *Derivationes*, éd. Enzo Cecchini, t. II, Florence, SISMELE/Edizioni del Galluzzo, 2004, B [21], p. 133 : « *Item bolus componitur cum dia, quod est duo, et dicitur diabolus, quasi duplex morsellus* [...] ». Commencées vers 1160, les *Derivationes* sont encore citées par Dante ou Leonardo Bruni et largement diffusées jusqu'au milieu du xv<sup>e</sup> siècle. Ce lexique sert de base au *Catholicon* de Giovanni Balbi, composé au XIII<sup>e</sup> siècle, abondamment recopié, puis imprimé à de nombreuses reprises entre 1460 et 1520. Aristide Marigo, *I codici manoscritti delle "Derivationes" di Ugucione Pisano. Saggio d'inventario bibliografico con appendice*

La littérature savante le répète, se référant à la pensée politique gréco-latine comme à aux sources scripturaires, les prédicateurs le proclament, les serments des magistrats le reprennent comme le font les lettres pontificales ou les préambules des statuts communaux : le bon gouvernement des hommes doit permettre le triomphe de la justice, l'avènement de la paix, de la concorde et la tranquillité<sup>66</sup> et, partant, le développement de la prospérité matérielle<sup>67</sup>. Il y a là un élément constitutif des langages politiques de la fin du Moyen Age, qui traduisent la « formidable aspiration à la paix et à ses victoires », qui valorisent la *concordia* et ses bienfaits<sup>68</sup>. Les communes y sont particulièrement sensibles, alors qu'avec l'avènement des régimes de *Popolo*, les formes et les types de conflits se multiplient<sup>69</sup>. Une nouvelle fois, les fresques de la salle des Neuf à Sienne, réalisées à la fin des années 1330, peuvent être citées. Sur les deux parois qui évoquent la paix, on y voit en particulier la Concorde qui a pris place sous la Justice. La première réunit les deux fils qui trouvent leur origine sur les plateaux de la balance de la seconde, les deux brins qui constituent la corde tenue par la calme procession des citoyens et dont l'extrémité est fixée au poing droit du magistrat incarnant la Commune en majesté<sup>70</sup>. Sur le mur perpendiculaire, la *Divisio* est un des vices trônant de part et d'autre de la Tyrannie, aux pieds de laquelle gît la Justice ligotée.

---

*sui codici del "Catholicon" di Giovanni da Genova*, Rome, Istituto di studi romani, 1936, p. IX ; Jacques-Charles BRUNET, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, t. III, Paris, Firmin Didot Frères, 1862, coll. 501-503.

<sup>66</sup> La tranquillité s'oppose à la peur (*timor* ou *terror*) qui caractérise le règne du tyran.

<sup>67</sup> Sur l'insertion de la *praedicatio* des mendiants dans la vie politique des villes italiennes, autour de l'association de la paix, de la justice et du *bonum commune*, Rosa Maria DESSI, « Pratiche della parola di pace nella storia dell'Italia urbana », dans *Pace e guerra nel basso Medioevo*, actes du colloque (Todi, 12-14 octobre 2003), Spolète, CISAM, 2004 (Atti dei Convegni del Centro italiano di studi sul basso medioevo – Accademia Tudertina e del centro di studi sulla spiritualità medievale, 17), p. 270-312. Sur la justice : EAD., « La giustizia in alcune forme di comunicazione medievale. Intorno ai protesti di Giannozzo Manetti e alle prediche di Bernardino da Siena », dans Ginetta AUZZAS, Giovanni BAFFETTI et Carlo DELCORNO (dir.), *Letteratura in forma di sermone. I rapporti tra predicazione e letteratura nei secoli XIII-XVI*, Florence, Leo S. Olschiki, 2003 (Biblioteca di "Lettere Italiane". Studi e testi, 60), p. 201-232.

<sup>68</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, op. cit., p. 160.

<sup>69</sup> MAIRE VIGUEUR, « La parola agli storici », dans Enrico FAINI et ID., *Il sistema politico*, op. cit., p. 102 : « Da una parte si allarga a dismisura il ventaglio delle tipologie conflittuali : si diffondono nuovi tipi di conflitti, come quelli che oppongono tra loro frazioni antagoniste del Popolo, oppure si propagano come le cellule di un cancro forme di conflitti finora circoscritte a poche zone e a una piccola frangia della nobiltà [...] »

<sup>70</sup> D'après l'identification avancée par DONATO, « Dal Comune rubato », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : immagini e ideologie*, art. cit., p. 499-502, développée auparavant dans « Il princeps, il giudice, il "sindaco" e la città. Novità su Ambrogio Lorenzetti nel Palazzo Pubblico di Siena », dans Francesca BOCCHI et Rosa SMURRA (dir.), *"Imago urbis". L'immagine della città nella storia d'Italia*, actes du colloque (Bologne, 5-7 septembre 2001), Rome, Viella, 2003, p. 389-416.

Patrick Boucheron souligne la richesse d'une lecture qui laisse ouverte la pluralité des sens de l'allégorie. Selon lui, le personnage central du mur Nord représente « et la souveraineté des lois et le bien commun », ou, sans que la formulation n'ait rien d'exclusive, « le gouvernement communal, en tant qu'il s'incarne dans la figure souveraine d'un juge vénérable ». BOUCHERON, « "Tournez les yeux pour admirer" », *Annales*, n° 6, 2005, art. cit., p. 1171.

Pour la description et les reproductions des fresques, nous renvoyons à DONATO, « Il pittore del Buon Governo : le "opere politiche" di Ambrogio in Palazzo Pubblico », dans Chiara FRUGONI (dir.), *Pietro e Ambrogio Lorenzetti*, Florence, Le Lettere, 2002, p. 218-220 et p. 242-244.

Avec sa scie et son vêtement bipartite où se font face les mots « *si* » et « *no* », la Division est assise entre la Fureur et la Guerre<sup>71</sup>.

Le discours sur la paix fonde l'existence même des systèmes politiques du temps, la commune populaire comme la seigneurie déclarée. Les régimes reposant sur de fortes dominations personnelles ne peuvent en faire l'économie. Comme l'indique Rosa Maria Dessi à propos d'une forme spécifique de ce discours, le sermon de paix, ce dernier « devi[e]nt une sorte de fondement indispensable à l'existence d'un pouvoir », il « p[eu]t aboutir à réformer, à légitimer un ordre nouveau, à conquérir et à dominer<sup>72</sup>. »

La lutte pour le pouvoir qui déchire la famille da Varano autour de 1385 a des effets politiques calamiteux. Non seulement elle mine les fondements matériels et idéologiques de leur domination sur la cité mais elle porte aussi atteinte à leur image de seigneurs légitimes dans toute la région, voire dans les régions voisines comme le Duché de Spolète où leur conflit intestin est connu. Avant que la concorde ne soit conclue à Pérouse, une première médiation, sans véritable effet semble-t-il, a été proposée par Ugolino III Trinci<sup>73</sup>. Pour effectuer leur tâche, les arbitres de la cité du griffon consultent quant à eux plusieurs villes de la Marche, Ancône, Fermo, Recanati et Ascoli<sup>74</sup>. A tous, la famille dominante de Camerino renvoie l'image de sa discorde : comment peut-elle prétendre apporter aux hommes la paix et l'union quant elle est elle-même si violemment divisée ? La distance géographique qui la sépare de l'arbitre choisi est un gage de l'impartialité du jugement mais la centralité spatiale et politique de Pérouse à l'intérieur des terres de l'Eglise garantit par ailleurs la publicité de la décision. Proclamée dans l'anté-chapelle du palais des prieurs pérugins avec toute la solennité requise, devant une assemblée de dix-sept témoins<sup>75</sup>, la concorde permet de réaffirmer aux gens de Camerino et aux autres que les da Varano restent les seigneurs légitimes de leur ville et de ses environs. L'assertion a d'autant plus de poids qu'elle est formellement faite de l'extérieur par des arbitres mandatés par

---

<sup>71</sup> Sur l'opposition thématique des vertus et des vices sur les deux parois, accentuée par leur localisation dans l'espace pictural, Quentin SKINNER, *Virtù rinascimentali*, trad. Carlo Sandrelli, Bologne, Il Mulino, 2006 (Saggi, 644), (1<sup>re</sup> éd. : *Visions of Politics*, vol. II : *Renaissance Virtues*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002), p. 124-127.

<sup>72</sup> DESSI, « Pratiques de la parole de paix dans l'histoire de l'Italie urbaine », dans EAD., (dir.), *Prêcher la paix et discipliner la société. Italie, France, Angleterre (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Turnhout, Brepols, 2005 (Collection d'études médiévales de Nice, 5), p. 269.

<sup>73</sup> Elle n'a pas permis la fin des hostilités mais elle est citée, sans plus de précision, par les médiateurs de 1385. ASPa, *codice varanesco*, fol. 257v.

<sup>74</sup> *Ibid.*, fol. 257r.

<sup>75</sup> *Ibid.*, fol. 258v. L'assemblée comporte plusieurs docteurs en loi ainsi qu'un *excellentissimus utriusque iuris doctor*, ser Niccolò di ser Lello.

les seigneurs prieurs, les officiers et les sages qui représentent la république et la commune de Pérouse, en vue du bien et d'une paix solide et durable ainsi que d'un accord ferme entre les dites parties, pour l'honneur de la commune de Pérouse [...].

Le premier chapitre de la concorde s'ouvre par un préambule qui précède les mesures visant à la reconnaissance de la prééminence de Gentile da Varano sur la ville et sur sa famille. Il condense les notions usuelles du bon gouvernement, paix, tranquillité et prospérité, qu'il relie étroitement à la domination familiale. En effet, affirment les arbitres,

il importe que les citoyens de Camerino, les gens de son *contado* et ceux de son district soient placés sous le gouvernement bienveillant, ainsi qu'il en est l'usage, de l'un des membres de la maison da Varano, sous la protection, la férule et le bon gouvernement desquels les dits citoyens, gens du *contado* et gens du district de Camerino ont toujours vécu dans la paix et dans de bonnes conditions, dans la tranquillité et dans l'abondance de biens ; il convient en outre que la maison dotée de la plus grande noblesse, du plus d'honneur et de la plus grande ancienneté, celle ayant la plus grande expérience et la plus grande compétence dans les choses du gouvernement dirige la république<sup>76</sup>.

A partir des années 1340-1350, alors qu'ils renforcent leurs assises en Italie septentrionale, les régimes seigneuriaux justifient leur existence par leur prétendue capacité à apporter l'unité et la concorde. Gian Maria Varanini a montré que dans les seigneuries urbaines de la plaine du Pô, au cours de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, les nouveaux gouvernements conservaient une nette « dimension citadino-communale » et se référaient pendant longtemps à la commune de l'âge précédent, sans rupture idéologique ni politico-administrative<sup>77</sup>. Paix, unité, concorde et prospérité, les valeurs promues par les gouvernements communaux sont celles dont se revendiquent encore les seigneuries d'Italie centrale. Elles leur confèrent une légitimité politique reposant à la fois sur la mise à distance de la figure du tyran qu'érigent les

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, fol. 257r-v : « *Nos Jacobus Angelelli de Marsiano et Ranutius vocatus Mecha de Mechis cives magnifici comunis civitatis Perusii et ambaxiatores per dictum comune Perusii destinati super pace, concordia et unitate magnificorum dominorum domus de Varano [...], arbitri et abritatores electi vice et nomine comunis dicte civitatis Perusii [...], auctoritate ac potestate nobis concessis per dictas partes vice et nomine comunis Perusii prefati de praesentia conscientia, deliberatione et voluntate magnificorum et excelsorum dominorum priorum artium dicte civitatis Perusii [...], nec non de praesentia conscientia, deliberatione et voluntate notabilium civium perusinorum septem ex decem officialibus et sapientibus super unione, bono et pacifico statu civitatis predictae [...], qui domini priores, officiales et sapientes representant rem publicam perusinam et comune dicte civitatis Perusini, pro bono et perpetue pacis et solide ac firme concordie partium predictarum, et pro honore dicti comunis Perusini, Christi et sue matris Marie Virginis gloriose nominibus invocatis, dicimus, laudamus, arbitramur, componimus, statuimus, mandamus et diffinimus inter dictas partes in hunc modum videlicet :*

*In primis cum expediat civibus ac comitatensibus et districtualibus Camerinensis regi benigne et more solito ab uno de dominis de domo de Varano sub quorum protectione, gubernaculo et benigno regimine dicti cives et comitatenses et districtuales civitatis Camerini semper vixerunt in pace et bono statu tranquillitate ac rerum abundantia, et decens sit que maior, honorabilior et antiquior domus et magis praticus et expertus in regimine regat rem publicam [...]. »*

<sup>77</sup> VARANINI, « Propaganda dei regimi signorili : le esperienze venete del Trecento », dans CAMMAROSANO (dir.), *Le forme della propaganda politica*, op. cit., p. 325-331.

régimes populaires<sup>78</sup> et sur la continuité affichée du système politique dont ils ont pris la tête et dont ils peuvent se présenter comme un aboutissement. C'est une paix bien réelle que disent apporter les da Varano, celle de l'élimination des conflits par la concorde et non par l'oppression, celle où règne la tranquillité et non la peur, la paix dont, précisément, un gouvernement comme celui des Neuf à Sienne affirme qu'elle ne peut être que le fruit de son action et qu'elle s'oppose aux effets du gouvernement seigneurial réduit à la tyrannie et à la guerre<sup>79</sup>. Dans la concorde établie à Pérouse, ces effets du bon gouvernement sont la première partie d'une justification qui s'appuie d'autre part sur l'ancienneté et l'honneur de la famille, ainsi que sur sa capacité éprouvée à gouverner.

La revendication d'une maîtrise dans ce domaine, la conception du gouvernement comme véritable métier sont un même ressort d'une nouvelle de Franco Sacchetti mettant en scène Rodolfo II da Varano. Dans le récit, le seigneur de Camerino devient le porte-parole d'un discours techniciste dans lequel l'exercice du pouvoir est décrit comme un métier (« *mestiero* » et « *arte* »). Il répond ironiquement à un cordonnier de San Ginesio, qui a critiqué la façon dont il gouverne le *castrum* et comploté contre lui, qu'il devrait, lui l'artisan, « demeurer dans le palais et [s']adonner aux choses plus hautes » du gouvernement tandis que lui, le seigneur, devrait « apprendre à coudre et à faire des chaussures »<sup>80</sup>. Contemporaine de l'accord conclu devant témoins et notaires par les membres de la famille da Varano, la fiction littéraire relaie les conceptions politiques qui s'y expriment.

\*  
\* \*

Les principes du bon gouvernement sont encore formulés dans les invocations de nombreux statuts communaux. Ceux rédigés à Foligno et à Fabriano alors que l'influence des Trinci et des Chiavelli est devenue déterminante ne font pas exception<sup>81</sup>. En 1415, dans la *terra* marchésane, le législateur de la commune indique que la révision du corpus normatif a été menée pour l'honneur et la gloire de la Trinité, de la Vierge et des saints, pour l'honneur et le maintien de l'heureuse condition de Tommaso Chiavelli et de ses fils, « ainsi que pour la paix et la tranquillité de la commune et des hommes de la ville »<sup>82</sup>. Après une référence

---

<sup>78</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, *op. cit.*, p. 160-161.

<sup>79</sup> BOUCHERON, « "Tournez les yeux pour admirer" », *Annales*, n° 6, 2005, art. cit., p. 1195-1196.

<sup>80</sup> SACCHETTI, *Il Trecentonovelle*, éd. MARUCCI, 1996, *op. cit.*, nouvelle XC, p. 278-280, en particulier p. 279 : « *l'arte tua è di stare per questo bello palazzo e darti alle cose più alte ; ed io voglio tener quelle forme per imprendere di cucire e di fare scarpe e calzari, se mi bisognassi.* »

<sup>81</sup> La tonalité du préambule du statut communal de Camerino (1424) est d'une teneur différente. Il met l'accent sur la dimension morale et religieuse du législateur qui doit par son œuvre remettre sur la bonne voie l'homme devenu pécheur après la chute originelle.

<sup>82</sup> *Lo statuto comunale di Fabriano*, *op. cit.*, p. 32 : « *Ad laudem, honorem, gloria et reverentiam sancte et individue Trinitatis et beate ac gloriose virginis Marie [...], et ad honorem, magnificentiam et exaltationem*

comparable à Dieu, à ses saints et au seigneur de la cité, le dernier alinéa de l'invocation du quatrième livre des statuts de la commune de Foligno, en 1426, présente un développement plus conséquent que celui de son homologue fabrianais. Les valeurs mises en avant restent néanmoins celles qui désignent le bon gouvernement et s'opposent à l'imaginaire du mauvais gouvernement tyrannique, résumé par Bartolo da Sassoferrato à la division et à l'appauvrissement des habitants de la ville. Le texte est en effet présenté comme étant rédigé

pour l'honneur du peuple de la cité de Foligno, pour le maintien et l'amélioration de sa situation présente, bonne et pacifique, ainsi que pour la paix, l'union et la préservation des citoyens et des gens du *contado* de cette cité et pour que ceux qui veulent porter atteinte à tout cela soient couverts de honte<sup>83</sup>.

\*

\*\*

Il est une troisième « nappe de discours<sup>84</sup> » sur le gouvernement des villes, qui coexiste avec celles des discours de la commune et du seigneur. Elle affleure dans les préambules des bulles pontificales de concession de vicariat. Avec une persistance remarquable dans l'emploi des formules, ces textes commencent par justifier la délégation par le pape de pouvoirs étendus à l'aide des qualités morales qui doivent être celles des bénéficiaires et de l'action politique que ces derniers sont supposés à même de conduire. Le seigneur qui devient vicaire pontifical se voit ainsi reconnaître une légitimité morale et politique par le document même qui établit sa légitimité juridique. De quelque manière que ce soit, il ne doit plus pouvoir être qualifié de tyran. Utilisant des expressions qui figurent déjà dans le préambule de la concession de Foligno à Trincia Trinci en 1367, les scribes de Grégoire XII utilisent dans la bulle adressée en 1407 à Rodolfo da Varano et à ses fils, comme dans celle destinée la même année à Roberto da San Severino pour le gouvernement de

---

*atque conservationem felicitatis status magnifici domini Thome de Chiavellis [...], et suorum magnificorum filiorum, nec non ad pacificum et tranquillum statum comunis et hominum dicte terre Fabriani.* »

La traduction de *status*, ici en latin, mais ailleurs de *stato* en vernaculaire, est une véritable pierre d'achoppement. Parmi tant des possibilités comme « position », « situation », « statut », « état », « condition » voire « gouvernement » ou « terres » dans certains contextes, la seule qu'il nous semble nécessaire d'écarter est celle d'« Etat ». Les débats historiographiques autour de la notion d'Etat au Moyen Age sont vifs mais l'emploi de cette dernière est clairement inadapté aux seigneuries urbaines qui se développent dans les terres de l'Eglise. Le *status* du seigneur renvoie d'une part à sa position sociale, à sa richesse matérielle et à son pouvoir (lié également à l'étendue géographique des territoires placés sous sa juridiction ou sous son simple contrôle), et, de l'autre, à son honneur et à sa réputation.

<sup>83</sup> L'une des études les plus importantes sur ce thème est celle d'Heinrich FICHTENAU, *Arenga. Spätantike und Mittelalter im Spiegel von Urkundenformeln*, Graz-Cologne, H. Böhlau Nachf, 1957 (Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung. Ergänzungsbände, 18) (*non vidi*). Plus récemment, voir Sébastien BARRET, « "Ad captandam benevolentiam". Stéréotype et inventivité dans les préambules d'actes médiévaux », dans Michel ZIMMERMANN (dir.), *Auctor et Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale*, actes du colloque (Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 14-16 juin 1999), Paris, Ecole des Chartes, 2001 (Mémoires et documents de l'Ecole des Chartes, 59), p. 321-336.

<sup>84</sup> Selon l'expression d'Elisabeth Crouzet-Pavan dans *Renaissances italiennes*, *op. cit.*, p. 161.

Recanati<sup>85</sup>, des mots qu'emploient encore les rédacteurs de la bulle envoyée à Tommaso Chiavelli par les émissaires du concile de Constance en 1415 pour le vicariat sur Serra San Quirico<sup>86</sup>. Pour gouverner ses terres, l'Eglise affirme envoyer (*deputare*) des hommes dignes d'une telle responsabilité (*idonei*), c'est-à-dire des hommes remarquables par leur foi (*fide praeclari*), prudents et prévoyants (*providentia* ou *prudencia circumspecti*), expérimentés (*experimentia docti*), des hommes qui veillent sur l'honneur de l'Eglise, qui aiment la paix (*pacem ament*) et entretiennent la concorde (*concordiam nutriunt*), qui administrent la justice sans en exclure personne (*sine personarum exceptione iustitiam administrent*), des hommes, en un mot, qui gouvernent selon la prudence et la justice (*prudenter et iuste*).

La stabilité du formulaire employé assure la permanence de l'image idéale du vicaire au temporel offerte par le pouvoir pontifical<sup>87</sup>. Les qualités et les vertus supposément reconnues avant que le vicariat soit concédé sont les propriétés topiques du bon dirigeant, les antonymes de celles qui caractérisent le tyran<sup>88</sup>.

La place qu'occupe, au sein des institutions communales, le discours pontifical sur les vertus personnelles du délégataire apparaît à travers le processus de copie des lettres envoyées par le pontife aux Chiavelli. Les archives de Fabriano offrent de remarquables témoignages sur ce point, qui constituent un petit dossier couvrant la toute fin du XIV<sup>e</sup> siècle et les deux premières décennies du XV<sup>e</sup>. Il regroupe plusieurs bulles originales, quelques copies réalisées sur des feuilles de parchemin et, parfois, le même document dans les deux états. Au cours des décennies précédentes, les Chiavelli comme les da Varano et bien d'autres seigneurs de la Marche d'Ancône font l'objet de condamnations par la papauté. A chaque fois, les terres qu'ils dominent risquent de tomber sous le coup des mêmes sanctions que leurs seigneurs au motif que, contraintes ou de leur plein gré, elles ont contribué aux opérations condamnées par

---

<sup>85</sup> ASV, Reg. Vat. 336, fol. 80v-81r (Roberto da San Severino à Recanati), fol. 174r (da Varano vicaires à Montefortino). Les préambules des deux bulles sont identiques.

<sup>86</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, busta XII, n° 527. On pourrait encore citer la bulle de concession du vicariat de Boniface IX à Tommaso Chiavelli en février 1403, pour la *terra* de Fabriano et les *castra* de Domo et Rochetta di Tanghi (*ibid.*, busta XII, n° 523).

Le préambule de la bulle d'Urbain VI à Trincia Trinci est plus étoffé que les précédents. Après la référence à la justice, elle comporte une partie absente des concessions postérieures citées : l'Eglise choisit des hommes qui « *subditosque non gravent sed cunctorum malorum radicem avaritiam excrentur, bonos honorent et malos condigna retributione castigant* ». Le texte se poursuit avec la mention donnée de ceux qui gouvernent « *prudenter et iuste* ». M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. II, p. 198-199.

<sup>87</sup> Elle ne se limite bien sûr pas à cela. La re-production des textes caractérise une part immense de l'écriture médiévale, en particulier dans les chancelleries où elle renforce l'autorité de l'écrit par la référence à un ordre ancien idéalisé. GREVIN, *Le parchemin des cieux. Essai sur le Moyen Age du langage*, Paris, Le Seuil, 2012 (L'Univers historique), p. 260.

<sup>88</sup> Ces vertus ne sont pas seulement constatées par le pape, elles sont également les lignes directrices de l'action du vicaire, l'horizon de son gouvernement. Nous revenons sur ce point dans la suite du présent paragraphe.

le pape<sup>89</sup>. En mars 1393, après qu'ils ont occupé illégalement des terres de la Marche, Guido et son fils Chiavello sont cités à comparaître devant le pape pour répondre de leurs crimes<sup>90</sup>. Ils se soumettent et obtiennent en mai une absolution qui touche également le petit-fils de Guido, Tomasso di Nolfo, ainsi que les gens de la ville et des autres terres qu'ils contrôlent. En août de la même année, le juge et assesseur de la commune de Fabriano ordonne que soit faite une copie authentique de la bulle d'absolution concédée quatre mois plus tôt par Boniface IX à Guido Chiavelli<sup>91</sup>. En 1419, soucieuse de conserver dans ses propres archives les documents fondant en droit son ordre politique, attentive à détenir les pièces légitimant la domination seigneuriale face à une papauté à peine sortie du Schisme et lui permettant, le cas échéant, de se justifier, la commune ordonne que plusieurs bulles de concession de vicariat aux Chiavelli soient copiées sur de grands parchemins. Son vicaire et podestat, Spinalbello *de Fontanensibus* ordonne la réalisation de cette entreprise qui inclut également, au moins, une bulle d'absolution des seigneurs. Les documents conservés aujourd'hui concernent les années 1403<sup>92</sup> et 1415<sup>93</sup>. Le travail est effectué en une seule journée, le 29 novembre, en la salle du palais de la commune où est rendue la justice. Le seigneur et les siens n'ont probablement pas jugé nécessaire d'être présents ou représentés pour ce qui peut être perçu comme une simple formalité bureaucratique : ils ne sont pas cités dans le dispositif entourant les actes originels. Le travail emploie pour chacun des textes un notaire différent dont un, ser Angelo di Angelo Manciarelli, est un des officiers du podestat<sup>94</sup>. Chaque acte est authentifié par le *signum* de trois hommes de la profession, en présence qu'au moins quatre témoins. L'un d'eux n'est autre que le chancelier de la commune, Cristofano di Patregnano.

Quel peut être l'effet des formules citées, sans cesse réemployées, qui ventent les vertus des dirigeants ? Quelle force de persuasion peuvent-elles avoir alors que sont copiés simultanément des textes évoquant les violences commises par les seigneurs et la rébellion dont ils se sont rendus coupables ? La contradiction des actes condamnés avec les principes exposés peut sembler d'autant plus criante que l'opération de copie est réalisée le même jour, par les mêmes hommes. Nous ignorerons toujours ce que les témoins présents, les notaires et

---

<sup>89</sup> En octobre 1424, Martin V absout les gens de Trevi puis ceux de Montefalco, tous étant considérés comme fautifs pour avoir adhéré à la cause des Trinci ou tout au moins pour ne s'être pas opposés à elle alors que les seigneurs de Foligno étaient coupables de rébellion contre l'Église. M. SENSI, « I Trinci tra storia » dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. XXXII et XXXIII, p. 231-232.

<sup>90</sup> THEINER, *Codex diplomaticus*, *op. cit.*, t. III, doc. XXVI, p. 76. Gentile da Varano et son fils Rodolfo sont également convoqués.

<sup>91</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, busta IX, n° 513.

<sup>92</sup> *Ibid.*, busta XII, n° 523. Il s'agit du vicariat sur Fabriano, Domo et Rochetta di Tanghi.

<sup>93</sup> *Ibid.*, busta XII, n° 527. Ce vicariat est celui concédé par le concile de Constance sur Serra San Quirico.

<sup>94</sup> Ses deux confrères sont Bartolo di Clemente Bartoli (copie de l'absolution de 1415) et Lorenzo di Antonio Crissi (vicariat de 1415). Angelo copie la bulle de 1403.

le chancelier de la commune, le podestat et ses officiers ont pu en penser. Sans qu'il faille réduire ces stéréotypes sur les hommes aptes à gouverner à de simples « formules insignifiantes et routinières<sup>95</sup> », l'opposition n'est peut-être pas si forte qu'elle paraît car les valeurs reprises par les préambules ne servent pas seulement à juger les actions passées. Par leur répétition même, ces formules disent la force des attentes politiques partagées, elles redessinent inlassablement l'horizon rêvé d'un idéal du pouvoir. Le seigneur a pu s'égarer et s'en éloigner mais ses fautes lui ont été pardonnées. Il peut de nouveau exercer son pouvoir si, par ses actions et par l'image qu'il donne d'elles, il montre qu'il a repris le bon chemin<sup>96</sup>.

S'il n'y a pas identité stricte entre les thèmes que développent les trois strates du discours politique sur le bon gouvernement des villes, il y a à tout le moins des convergences remarquables dont l'écho est renforcé par le processus de production documentaire. La figure idéale du vicaire pontifical vient ainsi se superposer harmonieusement sur celle du bon dirigeant selon la commune, et sur elles, celle du bon seigneur. Aucune ne se substitue à l'autre mais elles se rapprochent et se ressemblent. Ce gouvernant parfait se reconnaît à ses actions, de même que, *a contrario*, le tyran dissimulé de Bartolo da Sassoferrato est reconnaissable à sa façon de gouverner.

Pour accentuer le contraste avec ce dernier, la propagande seigneuriale dresse un épouvantail, une figure de tyran à laquelle celle du seigneur s'oppose point par point. A Foligno, ce rôle est joué par le rival malheureux des Trinci, dont la sinistre mémoire est soigneusement entretenue.

### **Corrado degli Anastasi et sa mémoire sous les Trinci. La construction de la figure du tyran de Foligno.**

L'affrontement qui a opposé les Trinci à leur faction rivale à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup> est présenté par les vainqueurs comme une lutte menée pour la justice et contre la tyrannie. A deux moments différents, le milieu du Trecento et le début du Quattrocento, deux types de source distincts indiquent que la défaite des Anastasi et l'accession au pouvoir de Nallo Trinci font l'objet de réécritures qui contribuent à légitimer le pouvoir familial.

---

<sup>95</sup> Sébastien Barret utilise cette expression pour inviter à ne pas réduire le sens des préambules médiévaux : « *Ad captandam benevolentiam* » », dans ZIMMERMANN (dir.), *Auctor et auctoritas*, art. cit., p. 335.

<sup>96</sup> Pour Olivier Guyotjeannin, les formulaires sont d' « authentiques créations culturelles », « ils promettent de révéler moins un constat qu'une demande de la société, moins un bureau d'écriture qu'une communauté d'esprit, moins un pouvoir qu'une parabole du pouvoir ». (« *Ecrire en chancellerie* », dans ZIMMERMANN (dir.), *Auctor et auctoritas*, op. cit., p. 35.)

*Maintenir un rival à l'écart, annuler ses actes mais se souvenir de ses crimes. Les fonctions de la catégorie de tyran dans les normes statutaires.*

L'un des problèmes de droit examinés par Bartolo da Sassoferrato est la validité des actes établis par un gouvernement tyrannique ou sous sa domination<sup>97</sup>. Classiquement, il répond que ceux pris par le tyran doivent être reconnus comme nuls car ils sont privés de fondement juridique dès lors qu'ils émanent d'un pouvoir illégitime. Les condamnations contre ses ennemis sont sans valeur et la cité n'est pas tenue par les engagements qu'il a pris à l'extérieur.

La question se pose concrètement aux législateurs du temps, lorsque de nouvelles lois doivent être établies à la suite d'un changement de régime. Sans qu'ils aient à recourir à la catégorie de tyrannie, les statuts de la commune de Foligno annulent tous les actes de gouvernement pris (*ordinamenta et stantiamenta*), les sentences et les arbitrages rendus, les faveurs et les grâces concédées, ainsi que les contrats conclus sous la peur ou la menace – les ventes de biens et les donations notamment – à l'époque de Corrado degli Anastasi et des consuls en poste sous sa domination<sup>98</sup>.

Les statuts du Peuple reviennent sur la question de façon plus détaillée et plus radicale. Ils répètent que les condamnations prononcées à l'époque des rivaux des Trinci sont cassées, en particulier celles visant certains *maiores* de la cité ainsi que les membres de *conventicula*, vraisemblablement les ennemis des Anastasi regroupés dans des associations alors déclarées illégales<sup>99</sup>. Ils prévoient que leurs biens soient restitués à ceux auxquels ils ont été confisqués sur l'accusation de rébellion, à ceux qui ont été « manifestement et notoirement condamnés et accablés de façon inique, contre la vérité et la justice, du temps où l'injuste Corrado degli Anastasi et ses partisans dominaient la cité<sup>100</sup> ». La loi ordonne encore que celles de leurs propriétés immobilières qui ont été vendues à un tiers leur soient rendues, ainsi que les revenus afférents dont ils ont été spoliés dans l'intervalle séparant la confiscation de la restitution. Sur ce point, la rubrique des statuts du Peuple se réfère bien à la tyrannie et rappelle que de tels événements ont eu lieu « *tempore perfidi tiramni Corradi Anextasii*<sup>101</sup> ».

---

<sup>97</sup> BARTOLO DA SASSOFERRATO, *Tractatus de tyranno*, dans QUAGLIONI (éd.), *Politica e diritto nel Trecento italiano*, op. cit., quaestio 7, p. 188-196 ; quaestio 11, p. 205-207.

<sup>98</sup> *Statutum communis Fulginei*, 3<sup>e</sup> partie, rub. 23-25, p. 262-265.

<sup>99</sup> *Statutum populi Fulginei*, rub. 69, p. 95.

<sup>100</sup> *Ibid.*, rub. 109, p. 130-131 : le podestat, le capitaine et les Prieurs du Peuple doivent « *facere satisfactionem de bonis et rebus que fuerunt olim rebellium dicte civitatis Fulginei illis personis que manifeste et notorie fuerunt condemnate et gravate inique et contra veritatem et iustitiam, tempore quo iniquus Corradus Anestaxii et sui sequaces dominabantur in ipsa civitate [...]* ».

<sup>101</sup> *Ibid.*, rub. 162, p. 204-206, notamment p. 205. Les statuts de la commune désignent cette période d'une expression plus sobre : « *temporis regiminis Corradi* » (*Statutum communis Fulginei*, 3<sup>e</sup> partie, rub. 23, p. 262).

Le champ lexical de la tyrannie est repris pour désigner le leader déchu une seconde fois dans les statuts du *Popolo*, à l'intérieur d'un *capitulum contra rebelles* proclamant l'irrévocabilité du bannissement et des condamnations touchant Corrado, ses frères, tous les membres de la maison de Filippo Manenti et les partisans (*sequatores*) de la faction vaincue<sup>102</sup>.

L'érection de l'adversaire politique en ennemi public, la criminalisation de l'appartenance au parti adverse et sa condamnation au bannissement pour cause de rébellion sont au cœur de la vie des communes de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>103</sup>. Ces pratiques renvoient au développement quantitatif et qualitatif de l'appareil judiciaire mais également à la force des prétentions politiques des régimes populaires affirmées dans les décennies précédentes, dans la mesure où le recours à la catégorie juridique de rébellion renvoie à la perception d'une atteinte à l'*auctoritas* que revendiquent les communes pour elles-mêmes. La punition prévue par les statuts du *Popolo* de Foligno contre les officiers qui tenteraient de favoriser le retour d'un membre de la maison Anastasi en est exemplaire : le coupable doit être brûlé vif, puni par un châtement soulignant la gravité de l'offense faite à l'autorité publique dont la faction victorieuse prétend être dépositaire<sup>104</sup>.

---

<sup>102</sup> *Statutum populi Fulginei*, rub. 213, p. 256-257. La charge est encore un peu plus lourde puisque Corrado est dit avoir été un tyran « inique et perfide ». Les mesures contre les rebelles et ceux qui voudraient favoriser leur retour se poursuivent dans les rubriques suivantes (*ibid.*, rub. 215 à 217, p. 258-260). Les biens des vaincus ont été confisqués par la commune (*ibid.*, rub. 162, p. 205 ; rub. 245, p. 293).

Les Manenti ont été l'une des puissantes familles de Foligno alliées des Anastasi. Les statuts de la commune citent un ser Rinaldo di ser Manenti, ancien capitaine du peuple de la cité (2<sup>e</sup> partie, rub. 128, p. 221) ainsi qu'un Manenti propriétaire d'un vaste champ (2<sup>e</sup> partie, rub. 127, p. 208). Les biens des Manenti sont confisqués après l'expulsion de la famille : la *domus* que possédaient les défunts fils de Manenti di Rinaldo (*olim fili Manentis Raynaldi*) tout à côté du palais de la commune est transformée en prison (*Statutum populi*, rub. 135, p. 166-167). Les biens cédés à un monastère par *domina Maxia*, épouse de feu Leonardo di Filippo Manenti, restent propriété de ce dernier (*ibid.*, rub. 162, p. 205).

<sup>103</sup> Giuliano MILANI, « Banditi, *malesardi* e ribelli. L'evoluzione del nemico pubblico nell'Italia comunale (secoli XII-XIV) », *Quaderni fiorentini per la storia del pensiero giuridico moderno*, vol. 38 : *I diritti dei nemici*, dir. Pietro COSTA, t. I, 2009, p. 109-140 ; partiellement repris dans ID., « Le ragioni dell'esclusione : definire il nemico pubblico nei comuni italiani », dans Fabio DI GIANNATALE (dir.), *Escludere per governare. L'esilio politico fra Medioevo e Risorgimento*, actes du colloque (Teramo, 7-8 octobre 2009), Milan, Mondadori, 2011, p. 17-31.

<sup>104</sup> *Statutum populi Fulginei*, rub. 215, p. 258. La peine est alourdie par rapport à celle des statuts de la commune qui, pour le crime d'aide aux rebelles (sans qu'il soit fait référence aux Anastasi), ne prévoyaient qu'une décapitation. Voir la note suivante. Les statuts du Peuple stipulent encore que les Prieurs qui ne feront pas appliquer les lois contre les Anastasi seront décapités (rub. 217, p. 260).

Les juristes italiens des Tre et Quattrocento distinguent le crime de rébellion de celui de lèse-majesté, comme le rappelle Mario SBRICCOLI, « *Crimen laesae maiestatis*. » *Il problema del reato politico alle soglie della scienza penalistica moderna*, Milan, Giuffrè, 1974 (Per la storia del pensiero politico moderno, 2), p. 263-273. Sur le crime de lèse-majesté, puni par des châtements comparables à ceux évoqués ici, voir Jacques CHIFFOLEAU, « Sur le crime de majesté médiéval », dans *Genèse de l'Etat moderne en Méditerranée. Approches historiques et anthropologiques des pratiques et des représentations*, actes de la table-ronde, (Paris, 25-27 septembre 1987 et 18-19 mars 1988), Rome, EFR, 1993 (Coll. de l'EFR, 168), p. 183-213, en particulier p. 202, où l'auteur indique la difficulté de lancer l'accusation de *crimen maiestatis* pour les cités de la péninsule. Certains juristes n'y développent pas moins la notion de *maiestas civitatis*.

Il est notable que la notion de rébellion apparaisse avec une vigueur particulière dans les statuts du *Popolo*. Ces derniers ne comptent pas moins de trois rubriques intitulées « *capitulum contra rebelles* » ou « *contra rebelles* », chacune d'elles citant explicitement Corrado degli Anastasi et les siens en une association qui tend à réduire à ce parti toute la catégorie de « rebelle »<sup>105</sup>. Les deux occurrences du mot « tyran » apparaissent à l'intérieur de rubriques traitant de la rébellion et de ses conséquences judiciaires. L'attention portée à la rébellion par ces statuts dénote l'identification du gouvernement de *Popolo* à l'institution communale et, par conséquent, la captation de l'*auctoritas* de celle-ci par celui-là. Le parti adverse, celui de Corrado degli Anastasi, qui s'oppose à la volonté du Peuple devient une faction de rebelles ou, pour le mieux dire, l'incarnation même du rebelle, et son chef ne peut plus être qualifié que de tyran puisqu'il a gouverné sans en avoir l'autorité. A ce stade, alors que les statuts du Peuple de Foligno sont rédigés au cours des mêmes décennies que celles qui voient se déployer dans la Marche d'Ancône les discours analysés plus haut, ceux opposant

---

La qualification de Corrado par l'adjectif au superlatif « *nephandissimus* » souligne l'énormité des crimes qui lui sont imputés (*Statutum populi*, rub. 69, p. 95). Les condamnations prononcées sous son gouvernement sont dites l'avoir été « *contra Deum et iustitiam* ». Le *nefandum*, qui signifie à la fois criminel et impie, qui renvoie à des actes d'une gravité telle qu'ils peuvent en être indicibles, est utilisé pour caractériser l'hérésie et la lèse-majesté. Jacques Chiffolleau indique que la notion possède de fortes connotations politico-religieuses et la qualifie de « méta-juridique ». Elle renvoie à l'abominable, à une violence extraordinaire, monstrueuse et contre-nature qui sort du cadre des procédures judiciaires ordinaires. (CHIFFOLEAU, « Dire l'indicible. Remarques sur la catégorie du *nefandum* du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 45<sup>e</sup> année, n° 2, mars-avril 1990, p. 295-296). Pour la France, Claude Gauvard note que les chroniqueurs de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle font un usage accru du mot *nefas* pour évoquer des situations graves et des désordres extrêmes. Claude GAUVARD, « De grace especial ». *Crime, Etat et société en France à la fin du Moyen Age*, vol. I, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, p. 116-117.

<sup>105</sup> *Statutum populi Fulginei*, rub. 213, p. 256-257 ; rub. 216, p. 258-259 ; rub. 217, p. 259-260. Les rubriques 104 et 105 (p. 128-129) traitent de la confiscation des biens des rebelles et leur gestion, sans mentionner les Anastasi, pas plus que ne le fait la rubrique 222 (p. 264-265) qui stipule que les bannis et les rebelles peuvent être impunément attaqués et tués.

En leur second livre, les statuts de la commune prévoient aussi les sanctions contre les agitateurs et les fauteurs de troubles mais ils ne les désignent pas comme des rebelles. Ils s'attaquent à celui qui oserait causer « la division, la trahison, la sédition, le tumulte et l'agitation » (*Statutum communis Fulginei*, 2<sup>e</sup> partie, rub. 19, p. 124 : « *sismam, prodicionem, seditionem, tumultum et rumorem* »), des crimes qui sont, il est vrai, différentes formes de rébellion et de sédition (SBRICCOLI, « *Crimen laesae maiestatis* », *op. cit.*, p. 266-306).

La rubrique des statuts de la commune qui traite de l'adhésion des gens de Foligno au parti gibelin n'associe pas ce dernier à un regroupement de rebelles (2<sup>e</sup> partie, rub. 67, p. 164-165). Le terme de « rebelle » apparaît pour la première fois dans ce texte à l'intérieur de la rubrique qui demande au podestat et au capitaine du peuple d'expulser de Foligno et de son district « les hérétiques, les schismatiques et les patarins ». Cette triade est suivie d'une autre série de personnes à bannir : « *omnes rebelles civitatis Fulginei* », « *lenones, meretrices et homines male fame et conditionis* » (« les souteneurs, les prostituées et les hommes de mauvaise réputation et de mauvaise condition ») (*ibid.*, rub. 36, p. 138-139). Plus loin, dans le même livre, une rubrique interdit aux gens de Foligno tout contact avec les rebelles de la cité : la présence de messagers, de lettres ou de signes de reconnaissance provenant de ces derniers doit être dénoncée aux Prieurs et au gonfalonier. Celui qui traite avec les traîtres est passible de la peine de mort et encourt la décollation (*ibid.*, rub. 89, p. 183-184). La rubrique 80 de la troisième partie rappelle que les biens confisqués des rebelles à la commune sont la propriété de cette dernière. Ils sont affectés « *ad commodum communis et hominum dicte civitatis* » et ne doivent pas être l'objet d'appropriations sauvages (p. 325-326). La seule apparition du nom Anastasi en lien avec le terme de rebelle se trouve à la rubrique 64, perdue, de la 3<sup>e</sup> partie qui évoque la gestion de certains biens de Corrado degli Anastati ainsi que « d'autres rebelles » (p. 300).

frontalement le tyran au *popolo*, la tyrannie de Corrado degli Anastasi se définit par l'opposition de ce dernier au parti du *Popolo*. Si les Trinci ne figurent pas nommément dans cette construction rhétorico-juridique, ils renforcent leurs positions depuis l'intérieur du parti, dissimulés par lui.

L'annulation des actes publics et privés passés sous la domination du rival de Nallo Trinci, la saisie des biens des rebelles et la restitution de leurs propriétés aux anciens bannis bénéficient en premier lieu aux Trinci et à leurs partisans. Elles leur permettent assurément de renforcer leur pouvoir, conformes en cela aux pratiques les plus courantes dans une Italie communale qu'animent de violentes luttes de factions<sup>106</sup>. A travers l'énoncé de ces mesures, les statuts du Peuple transforment les rivaux des Trinci en ennemis du *Popolo* et, partant, de la cité tout entière. Ils érigent la figure repoussoir du tyran degli Anastasi, ils agrègent et fixent en elle, pour longtemps, les accusations de tyrannie qui se trouvent par là détournées des Trinci. Le message prend tout son sens au moment où les descendants de Nallo exercent un fort contrôle sur les institutions populaires, du fait notamment de l'accaparement de la charge de gonfalonier de justice. En 1354, au moment où sont rédigés de nouveaux statuts des notaires, Trincia Trincia porte le titre de « gonfalonier de justice et du Peuple de la cité de Foligno<sup>107</sup> ».

*Permanence ou résurgence ponctuelle, la figure de Corrado degli Anastasi, tyran ennemi du Peuple, dans la poésie courtoise de Pierangelo di Bucciolino.*

A Foligno, la cohérence et l'efficacité du discours qui traverse les normes populaires du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle sont grandes. Elles lui permettent probablement d'être réemployé durant toute la durée de la seigneurie des Trinci qui entretiennent leur image de défenseurs du *Popolo* contre l'oppression des tyrans. Il transparaît dans les textes littéraires issus de l'entourage seigneurial qui mettent en avant, comme fréquemment ceux de ce type de régime,

---

<sup>106</sup> Jacques Heers voit dans les confiscations et dans les expropriations réalisées par la commune au détriment des bannis le moyen de renforcer la position du parti au pouvoir. La recherche affichée du bien commun dans ces circonstances ne serait qu'un prétexte dissimulant la défense d'intérêts particuliers. HEERS, « En Italie centrale : les paysages construits, reflets d'une politique urbaine », dans MAIRE VIGUEUR (éd.), *D'une ville à l'autre. Structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes européennes (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, actes du colloque (Rome, 1<sup>er</sup>-4 décembre 1986), Rome, EFR, 1989 (Coll. de l'EFR, 122), p. 279-322. Elisabeth Crouzet-Pavan préfère replacer ces pratiques dans la perspective de la construction d'un véritable espace public, sur le long terme, sans les réduire à des seuls produits des luttes de factions : « "Pour le bien commun"... A propos des politiques urbaines dans l'Italie commune », dans EAD. (études réunies par), *Pouvoir et édilité. Les grands chantiers dans l'Italie communale et seigneuriale*, acte des rencontres (Rome, 12 décembre 1994, 22 janvier 1996, 20 janvier 1997, 26 janvier 1998), Rome, EFR, 2003 (Collection de l'EFR, 302), p. 32-34.

<sup>107</sup> BALDACCINI, « Il collegio dei giudici e notai a Foligno e lo statuto del 1346 », *Archivi. Archivi d'Italia e rassegna internazionale degli archivi*, vol. 23, fasc. 2-3, 1956, p. 239.

l'idée que le peuple s'est librement doté d'un seigneur. Le pouvoir n'aurait été ni conquis ni imposé, il aurait été remis par la ville au maître qu'elle se serait choisi.

Pierangelo di Bucciolino propose une reconstruction de l'avènement des Trinci sans ambigüité sur ce point. Son auteur apparaît d'abord dans les premiers cercles de la famille seigneuriale, avant qu'il ne se manifeste avec d'importantes responsabilités au sein de la commune. Ses liens avec les Trinci sont documentés à partir du milieu des années 1410 quand, en 1416, les transactions par lesquelles il acquiert plusieurs biens immobiliers sont localisées dans des maisons leur appartenant. Pierangelo fait ensuite régulièrement partie des témoins présents lors de l'établissement d'actes dans le palais de Niccolò et de ses frères aux côtés d'hommes de confiance de ces derniers, tel Apollonio Boncompagni da Visso qui est alors vicaire du gonfalonier de justice, après avoir été celui de son père et avant d'être celui de son cadet Corrado III<sup>108</sup>. En mai 1428, Pierangelo siège parmi les prieurs du Peuple<sup>109</sup>.

Du vivant d'Ugolino III, ce fidèle de la famille seigneuriale compose une *Légende de saint Félicien*, un poème en vernaculaire de cent quatre-vingt cinq octains. Le texte est pour sa plus grande part une réécriture de la *passio* médiévale du patron de la cité mais il s'achève sur un éloge des Trinci. Martyr monté aux cieus, agenouillé devant Dieu, Félicien intercède sans cesse pour le « *popul fulignato*<sup>110</sup> » puis pour les membres de la famille seigneuriale que lui recommande le poète lui-même. La protection de Félicien s'avère efficace : alors qu'à un moment de leur histoire, les gens de Foligno ploient sous l'oppression de Corrado degli Anastasi, Dieu consent à ce que le cruel tyran soit chassé<sup>111</sup>. Le poète insiste sur ce point, c'est bien le peuple qui se libère avec l'aide divine. Ce n'est qu'ensuite, parce que Félicien a demandé qu'un homme « digne de gouverner » soit envoyé à ses fidèles, que Dieu indique la maison des Trinci au sein de laquelle le peuple choisit son seigneur :

Par le peuple en fureur, comme il plut à Dieu,  
Par amour pour saint Félicien,  
Corrado fut chassé, et personne ne le regretta.

---

<sup>108</sup> Sur la mention de Pierangelo Bucciolini dans la documentation notariée, voir BUCCIOLINI, *Legenda di San Feliciano*, *op. cit.*, p. 29-30. Apollonio est l'inoxydable homme de confiance des Trinci : il est cité comme vicaire d'Ugolino III en 1400 (NESSI, *I Trinci*, *op. cit.*, doc. 85, p. 234 ; ASCFol, *Notarile*, Maseo di Gervisa, 3. 10, fol. 82r pour le 25 octobre 1400) puis de Niccolò en novembre 1416 dans une opération commerciale (acte publié par M. SENSI, « Una società commerciale tra i Trinci ed i Varano agli inizi del sec. XV », *AMDSPM*, vol. LXXXIII, 1978, p. 192). C'est probablement encore à ce titre qu'il est présent à Montefalco pour la vente d'une terre et d'une maison appartenant à Niccolò Trinci, le 20 juillet 1420 (BCMONT, Fondo Abbate-Trinci, vol. 4 (copies *ex originali* du XVIII<sup>e</sup> siècle), fol. 15v-16r). Enfin, en mai 1426, Apollonio reçoit son salaire de la commune, en tant que vicaire de Corrado III : ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 73r).

<sup>109</sup> BCFol, ms. F. 257, fol. 26v.

<sup>110</sup> BUCCIOLINI, *Legenda di San Feliciano*, *op. cit.*, strophe CLI, v. 5, p. 65.

<sup>111</sup> *Ibid.*, strophe CLIV, v. 2-8, p. 66 : « [...] in questa terra regnava un tiranno, / qual desfacia tucti li folignati, / et mectia ciascheun nello malanno. / Era crudele et de vil gente nati ; / Foligno nostro sofferia gran danno ; / a molti fece aver de gran desasi ; / et questo fo Corrado d'Anestasi. »

Ses maisons furent rasées jusqu'à terre,  
 Comme on le voit aujourd'hui  
 Tout contre ma maison, où des ruines le rappellent.  
 Et le Dieu du ciel, dans un même mouvement,  
 Daigna envoyer un homme digne de gouverner.  
 [...]
 De ce dernier le peuple fit son seigneur<sup>112</sup>.

Dans la première de ces deux strophes, la référence aux maisons ruinées des Anastasi peut faire écho à une situation bien réelle, celle des *guasti* (« destructions »), courante dans l'Italie communale où les biens immobiliers des bannis peuvent être détruits puis ostensiblement laissés comme tels<sup>113</sup>. Ainsi, à Bologne ou à Florence où l'espace qu'occupaient avant leur chute les maisons des Uberti est laissé vacant<sup>114</sup>. La ruine est la marque de l'infamie, le signe matériel entretenu de la déchéance politique et sociale des vaincus. A son tour, citant et redoublant la *damnatio memoriae* inscrite dans le paysage urbain, le poème ravive la sinistre mémoire du tyran déchu.

Lorsqu'il évoque la domination de Corrado degli Anastasi à laquelle il a fallu que la seigneurie de Nallo succède, Pierangelo di Bucciolino insiste sur l'action du *populu*. Cette dernière est à la base du nouveau pouvoir. Il est notable qu'à ce moment de son récit, le thuriféraire de la famille dominante place dans la bouche du saint protecteur une tirade dont les accents ne sont pas sans évoquer ceux de la rhétorique des régimes de *Popolo* :

Je vous implore, Dieu vrai et très haut,  
 Qu'il vous agrée de m'accorder cette grâce ;  
 Seigneur, s'il vous plaît, veuillez me faire ce don,  
 Veuillez libérer ma chère cité,  
 Elle qui se trouve soumise à un loup rapace  
 Qui la veut toute dévorer,  
 Qui dévaste les environs et la fait désertier

<sup>112</sup> *Ibid.*, strophes CLX, v. 1-8 et CLXI, v. 8 : « *Dal popul con furor, com'a Dio piacque, / et per amor de san Felitiano, / cacciato fo, che a nisuno spiacque. / Tucte suoi case li fuor messe al piano ; / oggi se vegon là dove che giacque / nescontra alla mia casa ad tal rechiamo. / Et Dio del cielo, come che movesse, / volse mandare un digno che reggesse. / [...] / Fo dallu populu chiamato segnore.* »

<sup>113</sup> CROUZET PAVAN, *Les villes vivantes*, op. cit., p. 120 et p. 365-366 pour l'exemple de la *Ca' Grande* des Querini à Venise, rasée, à la place de laquelle la commune fait construire la Boucherie. Ce choix rappelle « implicitement le souvenir du forfait, de la honte et de la souillure » de la partie du lignage la plus compromise dans la conjuration de 1310. Sur cet épisode, Fabien FAUGERON, « L'art du compromis politique : Venise au lendemain de la conjuration Tiepolo-Querini (1310) », *Journal des savants*, juillet-décembre 2004, p. 380-383 pour le *guasto* qui reste exceptionnel à Venise.

A Foligno, le palais des Manenti, alliés des Anastasi est transformé en prison communale. Cette nouvelle affectation permet d'entretenir l'infamie attachée à la mémoire des ennemis. Celle qui est donnée aux édifices et aux terrains urbains des Anastasi n'est pas connue mais les statuts de la commune cités plus haut (*supra*, note 105) rappellent qu'ils sont la propriété de cette dernière : la loi leur reconnaît une place et une signification politique spécifiques.

<sup>114</sup> HEERS, « En Italie centrale », dans MAIRE VIGUEUR (éd.), *D'une ville à l'autre*, art. cit., p. 318.

Pour tous les citoyens, les grands comme les petits<sup>115</sup>.

Au tournant des Due et Trecento, la législation populaire a fréquemment recours à la métaphore du loup rapace pour désigner les magnats<sup>116</sup>. Les juristes italiens puisent à la tradition biblique qui associe le loup aux hérétiques et aux faux-prophètes – comme le fait encore Dante<sup>117</sup> – mais ils utilisent l’expression dans un contexte où elle vient souligner l’antagonisme entre *popolani* et *magnati*. Le groupe nominal « loup rapace » qualifie sans ambiguïté le magnat dans les lois, dans les chroniques et dans des dénonciations anonymes<sup>118</sup>, projetant sur l’homme et le groupe stigmatisé auquel il est dit appartenir les qualités attribuées à l’animal : la violence, la cruauté, la superbe, l’envie ou la rapacité, autant de vices qui servent ensuite à caractériser les tyrans. Ce serait forcer le trait que de réduire la dénonciation des *lupi rapaces* à cette seule propagande communale. Elle peut être employée dans tout contexte politique de lutte de factions ou dans celui, théologico-moral, de la condamnation des vices<sup>119</sup>. Lorsqu’elle apparaît sous la plume de Pierangelo di Bucciolino, en lien avec les thèmes de la liberté, du peuple et l’expulsion du tyran, elle n’en conserve pas moins les résonnances de l’ancienne rhétorique du *Popolo*.

---

<sup>115</sup> BUCCIOLINI, *Legenda di San Feliciano*, op. cit., strophe CLVI, v. 1-8, p. 66 : « *Io vi dimando, altissimo verace, / che questa gratia a me ve piaccia fare ; / in don vi chiedo, Signor, se vi piace, / la ciptà mia vi piaccia liberare, / che recta è da un lupu rapace, / et tucta quanta la vol consumare ; / desfà la terra et poi li ceptadini, / tucti deserta grandi et piccinini.* »

<sup>116</sup> L’un des exemples les plus célèbres est sans doute celui des *Ordinamenti sacrali* de Bologne, de 1282. Sergio RAVEGGI, « Appunti sulle forme di propaganda nel conflitto tra magnati e popolani », dans CAMMAROSANO (dir.), *Le forme della propaganda politica*, op. cit., p. 473-474. Voir également Fabrizio RICCIARDELLI, « Lupi e agnelli nel discorso politico dell’Italia comunale », dans Andrea GAMBERINI, Jean-Pierre GENET et Andrea ZORZI (dir.), *The Languages of Political Society. Western Europe, 14<sup>th</sup>-17<sup>th</sup> Centuries*, actes du colloque (Milan, 30 septembre-2 octobre 2010), Rome, Viella, 2011 (I libri di Viella, 128), p. 269-285.

<sup>117</sup> *Paradiso*, XXVII, v. 55-57, d’après la citation de Massimo GIANANTE, « I lupi e gli agnelli. Ideologia e storia di una metafora », *Nuova rivista storica*, anno LXXXIII, fasc. II, mai-août 1999, p. 222.

<sup>118</sup> C’est le cas à Florence. RAVEGGI, « Appunti sulle forme di propaganda », dans CAMMAROSANO (dir.), *Le forme della propaganda politica*, art. cit., p. 472.

<sup>119</sup> Dans le *Quadreregio*, Federico Frezzi utilise l’expression dans un contexte religieux, en lien avec des faits d’une gravité particulière. Il qualifie Judas de « *lupo rapace* » alors qu’il le présente comme un des archétypes de l’homme animé par l’Avarice, puis, après avoir dit que les martyrs avaient parcouru le monde armés de leurs vertus, « *agnelli tra li lupi crudi* », il prête à saint Stéphane des paroles par lesquelles le protomartyr demande à Dieu la grâce d’être « *agnello del lupo rapace* ». FREZZI, *Il Quadreregio*, op. cit., livre III, chap. 8, v. 158-159, p. 236 ; livre IV, chap. 14, v. 70, p. 344 et chap. 15, v. 38, p. 348.

## **Le développement d'une pensée politique centrée sur l'exercice du pouvoir personnel et sur les vertus des dirigeants.**

Recourant à des sources variées, l'enquête sur les usages du champ lexical de la tyrannie a permis d'examiner, symétriquement, l'emploi d'un lexique politique des plus courants combiné au précédent pour construire ou déconstruire l'image du pouvoir seigneurial. Les accusations comme les légitimations présentées au fil des témoignages, des actes et des normes sont le signe d'une pensée politique mise en action.

La recherche sur les thèmes et les vecteurs de la propagande seigneuriale se poursuit pour les premières décennies du xv<sup>e</sup> siècle à travers une autre documentation. Cette dernière confirme qu'au moment où, à Foligno, le palais Trinci et les édifices voisins sont ornés de fresques monumentales, le pouvoir seigneurial est en lui-même un véritable objet de pensée. Les réflexions développées dans l'entourage d'Ugolino III ne sont certes pas d'une originalité confondante mais elles révèlent par là même une communauté de pensée autour des questions du pouvoir, de ses fondements et de ses finalités. L'étude se fait de nouveau plus théorique, elle retrouve les grandes lignes données par Bartolo da Sassoferrato mais elle converge avec bien des éléments dégagés au cours des parties précédentes.

*Le tyran, son action, ses vices et sa mort méritée selon Federico Frezzi (Foligno, début du xv<sup>e</sup> siècle).*

Les vices mentionnés précédemment, des magnats sont transférés aux tyrans qu'ils viennent caractériser fréquemment lorsque se multiplient les régimes seigneuriaux en Italie centro-septentrionale. Le tyran, à son tour, peut être désigné comme un loup.

Le thème des vices et des vertus est la colonne vertébrale du *Quadriregio*, le long poème que dédie le dominicain Federico Frezzi à Ugolino III Trinci<sup>120</sup>. Une analyse détaillée du texte n'entre pas dans le cadre de notre étude. On ne peut suivre ici l'auteur à travers son œuvre touffue ni le narrateur sur tous les chemins sinueux qu'il emprunte. Intégré à notre enquête, pour ce chapitre comme pour les suivants, le poème n'est pas examiné pour lui-même, dans une perspective littéraire, pas plus qu'il n'est pris comme le texte inspirant supposément, de manière directe ou indirecte, les réalisations picturales de la Foligno du début du xv<sup>e</sup> siècle. Il est utilisé comme l'un des témoins de la matière culturelle à partir de laquelle les discours seigneuriaux sont produits et reçus.

---

<sup>120</sup> Voir *supra*, chap. 2, note 122.

Le caractère didactique du poème est étayé par le recours permanent aux *exempla* de l'Antiquité, aux personnages illustres dont l'histoire redouble d'une dimension concrète les considérations plus abstraites sur les vices et les vertus. Le parcours initiatique du narrateur offre plusieurs niveaux de lectures interdépendants, éthique, moral, politique et religieux : la réflexion éthique sur le perfectionnement individuel se double d'un questionnement moralo-politique sur le bon gouvernement<sup>121</sup>.

Au fil du texte, classiquement, la tyrannie et la cruauté sont rapprochées, associées à la colère<sup>122</sup>. Frezzi convoque au cours de son récit plusieurs figures contemporaines qu'il fait comparaître comme exemples ou comme contre-exemple devant le narrateur. Ainsi d'Ugucione Urbano Casali dont la fille a été promise en mariage à un fils d'Ugolino Trinci, battu aux sang dans les Enfers pour avoir été « comme un brochet parmi les petits poissons<sup>123</sup> » alors qu'il dominait Cortone. A l'opposé d'un tel comportement, la clémence (« *Clemenza [...] over Mansuetudo* ») est une des vertus que doit nécessairement posséder le seigneur, elle lui permet d'échapper aux pièges où sont tombés les orgueilleux (« *superbi* ») et les cruels (« *crudeli* »)<sup>124</sup>.

Les figures typiques de monarques devenus tyrans du fait de leur orgueil, Sextus Tarquin, Nabuchodonosor et Nemrod, sont présents dans le chapitre que Frezzi dédie aux conséquences de la *superbia*. L'orgueil est également la cause de la discorde au sein de famille et des cités, il conduit les membres du corps à refuser d'obéir à la tête. Il est donc

<sup>121</sup> Il faut redire que ce n'est là qu'un des aspects d'un texte foisonnant, auquel ce dernier ne peut être réduit.

<sup>122</sup> FREZZI, *Il Quadriregio*, op. cit., livre III, chap. 10, v. 67-69, p. 244 : « *Questa [l'ira che "mai vendetta lassa"] è detta Ira difficile e griève ; / crudele e tirannasca ovver superba, / che mai non posa, / se 'l sangue non beve* » ; *ibid.*, chap. 12, v. 4-24, p. 252.

<sup>123</sup> *Ibid.*, livre III, chap. 11, v. 76-81 : « *Ed egli, volto a me : - Io son Uguccio, / che ressi già lo popul di Cortona / tra i quali fui come tra pesci il luccio. / Così ferita è qui la mia persona, / ché la iustizia, secondo l'offese, / agli offendenti angoscia e pena dona.* »

Uguccio Urbano meurt en 1400, quatre ans après qu'il a promis sa fille Armellina en mariage à Corrado III (NESSI, *I Trinci*, op. cit., p. 94, qui cite comme source Ludovico Jacobilli). Le gouvernement de Cortone passe entre les mains du neveu d'Uguccio Urbano, Francesco, autre personnage de la diégèse du *Quadriregio*. Le narrateur s'engage à donner à ce dernier des nouvelles de son oncle, disant de lui qu'il est un bon seigneur auquel Minerve a fait don de la Prudence (*ibid.*, v. 86-96, p. 249). Cette vertu est désignée par la périphrase : « *i mentali occhi a tutti i casi accorti* », qui renvoie à l'allégorie du premier livre où elle est dite « *fulcita d'occhi* » (*ibid.*, livre I, chap. 12, v. 80, p. 62 (ce que rappelle LAURETI, *Il Quadriregio di Federico Frezzi*, op. cit., note 295, p. 332.)) Francesco Casali n'en est pas moins tué puis défenestré au cours d'une conjuration ourdie par son neveu, en 1407.

<sup>124</sup> *Ibid.*, livre IV, chap. 3, v. 124-135, p. 288. L'idée est exprimée plus tôt dans l'ouvrage, lors de la rencontre du narrateur avec le cruel prince « d'Alborea » (*sic*). Se repentant de son action, ce dernier déclare : « *E, se la Signoria non prende a sposa / la Virtù mansueta over Clemenza, / è a sé ed anche altrui pericolosa ; / ché, quando ira s'aggiunge alla potenza, / se la virtù benigna non raffrena / fa più ruina, quant'ha più eccellenza* » (*ibid.*, livre III, chap. 11, v. 130-135, p. 250). D'après Giustiniano Pagliarini et Giovanni Battista Bocolini, le personnage serait Mariano d'Arborea, de Sardaigne (FREZZI, *Il Quadriregio o Poema de' quattro Regni, con le annotazioni del P. M. Angelo Guglielmo Artegiani, le osservazioni storiche di Giustiniano Pagliarini e le dichiarazioni di alcune voci di Gio. Batista Bocolini, aggiuntavi in fine la dissertazione apologetica del P. Don Pietro Canneti*, Venise, Giuseppe Antonelli editore, 1839, (rééd. d'après : Foligno, Pompeo Campana stampator pubblico, 1725), note 8, col. 345-347).

étroitement lié à la tyrannie car, s'il caractérise la personne du tyran, il en favorise encore l'ascension lorsqu'il se manifeste chez les citoyens parmi lesquels il fait naître la division. Ce vice délétère sévit enfin au niveau supérieur, lorsque les cités en guerre les unes contre les autres doivent finalement se soumettre à un tyran plus puissant qu'elles. Affligé par les divisions qui règnent entre les villes d'Italie, rivales et opposées comme les têtes de l'hydre, le guide du narrateur en vient à souhaiter la venue d'un nouveau Lycos « *crudo e diro*<sup>125</sup> ». Grâce à une décomposition pleine d'imagination du nom de « tyran » (*tiranno*), Frezzi retrouve l'essence de la tyrannie au cœur du mot qui la désigne. Il présente ce dernier comme l'assemblage de « *tiro* », un serpent vénéneux, probablement la vipère<sup>126</sup>, et de « *ranno* » – ou « *ramno* » –, un arbuste épineux<sup>127</sup> :

Que ne règne parmi les serpents la vipère,  
 Que ne règne dans les bois le buisson d'épines,  
 Qui détruit l'un après l'autre les arbres alentours ?  
 [...]
 Mais il en viendra un et il faudra qu'il te domine [, Italie,]  
 Et qu'il fasse de tes habitants ses sujets :  
 Que vipère et buisson d'épines il soit, par ses actes comme par son nom<sup>128</sup>.

Le développement de Frezzi autour du nom *ramno* s'avère être une paraphrase d'un verset de l'Ancien Testament. Le mot italien renvoie au *rhamnus* du Livre des Juges, qui apparaît dans un apologue racontant la façon dont les arbres choisissent leur roi. Après avoir sollicité l'olivier, le figuier et la vigne, ces derniers demandent au buisson d'épines de régner sur eux :

<sup>125</sup> *Ibid.*, livre III, chap. 3, v. 137, p. 211. Lycos est le nom de plusieurs personnages de la mythologie. L'un des plus célèbres est un petit-fils de Poséidon : il usurpe le pouvoir à Thèbes à la mort du roi Penthée qui l'y a accueilli. Pierre GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 2002 (1<sup>re</sup> éd. : 1951), p. 267.

<sup>126</sup> A la rubrique « *tiro* », le *Grande dizionario della lingua italiana* de Salvatore Battaglia indique : « *Ant. Serpente velenoso* » (vol. XX, Turin, UTET, 2000, p. 1078). Le titre d'un petit traité de Niccolò da Lonigo (*alias* Leonicensi, 1428-1524), *De tiro sive vipera*, nous conduit à proposer de traduire ici « *tiro* » par « vipère » (voir *Nicolai Leonicensi Vicentini, philosophi e medici clarissimi opuscula*, Bâle, 1532, fol. 108v-111r). Ce choix est en outre cohérent avec une des lectures du passage, qui voit derrière le serpent le symbole de Gian Galeazzo Visconti (voir *infra*, note 128).

<sup>127</sup> En vernaculaire, le *ramno* est un arbuste de la famille des *rhamnaceae* dont plusieurs espèces portent des épines.

<sup>128</sup> *Ibid.*, v. 139-141, 146-148, p. 211 : « *Perché non regge tra li serpi un tiro ? / perché non regge nelle selve un ranno, / che gli arbori consumi a giro a giro ? [...] Ma un verrà, che convien che ti dome, / e che le genti tua tenga subbiette : / e tiro e ranno sia in fatti e nome.* »

Les échos du texte de Frezzi avec l'actualité sont évidents et les références aux divisions de l'Italie nombreuses. La mention du serpent vénéneux qui domine ses congénères, « *capo* » derrière lequel « *l'altre province* » (*ibid.*, chap. 3, v. 142, p. 211) se sont rangées, peut renvoyer à Gian Galeazzo Visconti – dont l'emblème est une guivre, parfois vue comme une vipère – et à sa vaste entreprise expansionniste en Italie du Nord. La péninsule personnifiée est de nouveau apostrophée dans le chapitre 11 du troisième livre, consacré aux châtiments de la colère. Elle y est accusée de se meurtrir elle-même à travers la fausse opposition des guelfes et des gibelins dont les guerres évoquent les luttes fratricides qui ont déchiré Thèbes (*ibid.*, chap. 11, v. 40-66, p. 248-249). Le thème de la division est encore d'une actualité brûlante avec le Grand schisme d'Occident.

Dixeruntque omnia ligna ad rhamnum : Veni, et impera super nos. Quae respondit eis : Si vere me regem vobis constituitis, venite et sub umbra mea requiescite ; si autem non vultis, egrediatur ignis de rhamno et devoret cedros Libani<sup>129</sup>.

Dans ce court récit exemplaire fait par Yotam, le buisson représente Abimélek, fils de Yeroubbaal comme l'est le narrateur lui-même, qui vient de s'emparer du pouvoir après avoir assassiné ses soixante-dix autres frères. Les vers de Frezzi font apparaître en filigrane les questions de la violence et de la légitimité de celui qui domine – *imperat*, selon le passage de la Vulgate. Ils rappellent encore que la discorde débouche sur la tyrannie et portent en eux le souvenir du passage biblique, l'idée sous-jacente que le seigneur qui n'est pas devenu tel en vertu du droit ou du consentement réel de ses sujets (*vere regem constituere*) ne peut que conduire ces derniers à leur perte.

\*  
\* \*

A Foligno, sous le gouvernement et la domination d'Ugolino III, les réflexions sur la tyrannie ne se limitent pas à des apparitions ponctuelles dans l'œuvre poétique du futur évêque de la cité. Les résurgences du *Quadriregio* sont le signe d'une pensée structurée qui prend pour objet le bon gouvernement et la tyrannie, une pensée qui se déploie au plus près du pouvoir seigneurial. Une formulation clairement structurée et organisée en est donnée par l'auteur du poème d'inspiration dantesque, dans un contexte autrement plus solennel.

Le moment du Grand schisme est l'occasion d'un approfondissement de la pensée politique sur la tyrannie. Il engage le passage au crible de nombreuses formes de pouvoirs dont la légitimité est remise en question<sup>130</sup>. Les différentes obédiences s'accusent mutuellement d'usurpation, ce qui induit la possibilité de la contestation en chaîne des pouvoirs qui ont été délégués aux vicaires au temporel en Italie.

Les bulles de concession du vicariat en sont un témoignage. Le 25 janvier 1404, Boniface IX fait de Chiavello Chiavelli et de Tommaso, le neveu de ce dernier, les vicaires pontificaux pour la *terra* de Fabriano ainsi que pour les châteaux de Domo et de Rochetta di

---

<sup>129</sup> Jg 9, 14-15. Selon la TOB, employée comme version française de la Bible tout au long de notre étude : « Alors tous les arbres dirent au buisson d'épines : "Viens donc, toi, régner sur nous." Mais le buisson d'épines dit aux arbres : "Si c'est loyalement que vous me donnez l'onction pour que je sois votre roi, alors venez vous abriter sous mon ombre. Mais s'il n'en est pas ainsi, un feu sortira du buisson d'épines et il dévorera les cèdres du Liban." »

Nous avons retrouvé la provenance de cette allusion à partir de Heinrich FINKE (éd.), *Acta concilii Constantiensis*, vol. IV : *Schluss-Band*, Münster, Regensburg, 1928, p. 290 (voir *infra*, note 139), où la référence est indiquée de façon inexacte à cause d'une erreur d'impression (« *Judic. I. capitulo* » et en note « *Vers 15* »). L'origine vétero-testamentaire de la référence a été justement pressentie par Giustiniano Pagliarini et Giovanni Batista Boccolini dans FREZZI, *Il Quadriregio o Poema de' quattro Regni*, *op. cit.*, note 7, col. 307.

<sup>130</sup> Selon Bernard Guenée, « [...] le Grand Schisme faisait de la tyrannie un souci quotidien des clercs ». GUENÉE, *Un meurtre, une société. L'assassinat du duc d'Orléans, 23 novembre 1407*, Paris, Gallimard, 1992 (Bibliothèque des Histoires), p. 192.

Tanghi. La bulle comporte le texte du serment prêté par les deux hommes qui s'engagent à lutter « contre Pietro de Luna, jadis cardinal-diacre de Sainte-Marie-en-Cosmédine, désormais antipape, qui ose, dans une audace inconsidérée, se faire appeler Benoît XIII » et plus concrètement à œuvrer à pour la protection des droits et des biens de l'Eglise romaine ainsi que pour la récupération de ceux qui sont détenus *tyrannice* par des usurpateurs<sup>131</sup>. Cette partie du serment est un véritable passage obligé inséré, au cours de la période, dans de nombreuses bulles du même type. Ainsi de celle de la concession par Grégoire XII du *castrum* de Monte Fortino à Rodolfo III da Varano et à ses fils, en 1407<sup>132</sup>, ou de celle de la remise de Serra San Quirico à Tommaso Chiavelli par les émissaires du concile de Constance, en 1415<sup>133</sup>.

A l'intérieur comme à l'extérieur de la péninsule, l'actualité donne une acuité particulière aux discussions portant sur la définition du tyran et sur la licéité de son élimination physique. Si Bartolo da Sassoferrato reste une autorité en la matière, de nouveaux jalons de la réflexion sont posés au début du xv<sup>e</sup> siècle par les humanistes florentins qui s'interrogent sur le sens à donner au meurtre de Jules-César. En 1400, Coluccio Salutati écrit un *De Tyranno* dans la dernière partie duquel il explique pourquoi Dante a eu raison de faire de Cassius et de Brutus deux des plus grands traîtres que l'humanité ait connus<sup>134</sup>. Trois ans plus tard, dans sa *Laudatio Florentinae Urbis*, Leonardo Bruni s'oppose à son maître sur ce point : César ayant aboli la République, il a aboli la liberté et méritait bien d'être tué comme tyran<sup>135</sup>. Loin de se cantonner à l'érudition historique des *studia humanitatis*, le débat vient nourrir les arguments des partisans et des opposants des hommes qui, en 1412, se revendiquant du tyrannicide, assassinent le duc de Milan Giovanni Maria Visconti.

Un événement d'une portée considérable s'ajoute à ces éléments. En 1407, Louis d'Orléans est poignardé sur ordre de son cousin Jean sans Peur. Le duc de Bourgogne ne se cache pas et prétend fièrement avoir éliminé le tyran qui menaçait la couronne de France. A la demande du duc, Jean Petit rédige un texte invoquant la lèse-majesté et le tyrannicide pour

<sup>131</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, busta XII, n° 523 : « *contra Petrum de Luna olim Sancte Marie in Cosmedim dyaconum cardinalem nunc antipapam qui se Benedictum XIII ausu temerario nominare presumit* ».

<sup>132</sup> ASV, Reg. Vat. 336, fol. 177r.

<sup>133</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, busta XII, n° 527.

<sup>134</sup> Le troisième n'est autre que Judas.

<sup>135</sup> Sur le *De Tyranno* de Salutati, Francesco ERCOLE, « Il "Tractatus De Tyranno" di Coluccio Salutati » dans ID., *Da Bartolo all'Althusio. Saggi sulla storia del pensiero pubblicistico del Rinascimento italiano*, Florence, Vallecchi, 1932, p. 219-389. Sur les différentes formes de justification ou de réprobation du tyrannicide dans l'Italie du Quattrocento : Riccardo FUBINI, « Congiure e Stato nel secolo XV », dans Glauco Maria CANTARELLA et Francesco SANTI (dir.), *I re nudi. Congiure, assassini, tracolli ed altri imprevisti nella storia del potere*, actes du colloque (Certosa del Galluzzo), Spolète/Florence, CISAM/Fondazione Ezio Franceschini, 1996 (Quaderni di cultura mediolatina, 12), p. 143-161.

justifier cet acte. Le retentissement de la *Justification du duc de Bourgogne* (1408) dépasse les frontières du royaume. Jean Gerson attaque les thèses de Petit, dont il tente de faire confirmer la condamnation par le concile de Constance<sup>136</sup>. Le vote intervient le 11 janvier 1416. A une large majorité, les Pères estiment qu'ils n'ont pas à se prononcer sur une question qui ne relève pas d'un problème de foi et qui n'est donc pas de leurs compétences. Sur le fond, cela revient à rejeter la thèse de Gerson qui faisait du « Tu ne tueras pas » un absolu. Le principe, donc, souffre des exceptions, parmi lesquelles figure le meurtre du tyran<sup>137</sup>.

Des débats animés précèdent le vote, les membres du concile discutent de la validité des thèses de l'un et de l'autre camp. Le vieil évêque de Foligno, Federico Frezzi, prend la parole. Son argumentation développe plusieurs des éléments utilisés une vingtaine d'années auparavant dans le *Quadriregio*<sup>138</sup>. Elle s'ouvre sur l'étymologie de « *tirannus* », faisant de nouveau découler ce mot de « *tyro* », le serpent roi des reptiles qui, comme le mauvais monarque, dévore ses sujets au lieu de les protéger, et de « *rampnus* », l'arbre épineux qui ne porte pas de fruits mais détruit et consume les arbres voisins<sup>139</sup>. Les allusions poétiques antérieures sont explicitées : le lien unissant les métaphores animale et végétale n'est autre que la destruction dont sont victimes ceux qui sont soumis au pouvoir mauvais.

Les deux parties suivantes du discours de l'évêque sont dédiées à la définition du tyran « *secundum operationem* » et « *secundum effectum* ». La première se réfère à saint Thomas d'Aquin et à Gilles de Rome pour avancer classiquement que le tyran est le contraire du roi juste. Résumant en quelques mots les grandes lignes de la pensée médiévale sur la question, synthétisant à l'extrême les commentaires d'Aristote, de Grégoire le Grand ou des autres

---

<sup>136</sup> Pour une première présentation du dossier et quelques renvois bibliographiques, TURCHETTI, *Tyrannie et tyrannicide*, *op. cit.*, p. 319-332. Sur les thèses de Petit et le lien entre tyrannie et lèse-majesté, GUENEE, *Un meurtre, une société*, *op. cit.*, p. 189-201 ; sur les attaques portées à Petit (mort en 1411) par Gerson, avant et pendant le Concile de Constance : *ibid.*, p. 232-264. Sur les discussions autour des thèses de Petit à Constance et la non confirmation par les Pères de la condamnation prononcée par les autorités ecclésiastiques françaises : Bernhard BESS, « Die Lehre vom Tyrannenmord auf dem Konstanzer Konzil », *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, vol. XXXVI, 1916, p. 1-61 (*non vidi*).

<sup>137</sup> GUENEE, *Un meurtre, une société*, *op. cit.*, p. 255-264.

<sup>138</sup> FINKE (éd.), *Acta concilii Constanciensis*, vol. IV, *op. cit.*, p. 289-291 pour l'intervention de Frezzi. La prise de parole de l'évêque de Foligno au concile est notamment indiquée, avec la référence à la source publiée, par Simona FOA, « Frezzi, Federico », *DBI*, vol. L, 1998, p. 522. Elle est encore mentionnée par LAURETI, *Il Quadriregio di Federico Frezzi*, *op. cit.*, p. 548-556.

<sup>139</sup> FINKE (éd.), *Acta concilii Constanciensis*, vol. IV, *op. cit.*, p. 290 : « *Quantum ad primum sciendum est, quod istud nomen "tirannus" est compositum ex isto nomine "tyro" et "rampno", ex eo quod tyro est serpens rex reptilium, qui, cum ad ipsum tamquam ad regem suum conveniunt reptilia, ipse ea devorat et occidit tamquam malus rex, quoniam, si esset bonus, illa defenderet et conservaret, ut ait Plinius. Rampnus vero est arbor devorans et consumens per girum omnes alias arbores vicinas se circumstantes, nullum habens in se fructum bonum, sed multam asperitatem, ut habetur in antiquo testamento (Judic. I. capitulo). Et sic patet, quid nominis tyrampni. »*

auteurs qui ont nourri le *De tyranno* de Bartolo da Sassoferrato<sup>140</sup>, retrouvant les positions de théoriciens du politique comme Marsile de Padoue<sup>141</sup>, Frezzi avance que le *rex iustus* cherche à défendre la justice, à accroître le bien-être matériel et moral de son peuple, à augmenter tout ce qui contribue à l'amélioration de la chose publique et de la dignité de son royaume<sup>142</sup>. Le *tyrannus*, lui, fait disparaître la justice, se préoccupe de son intérêt propre et non de la chose publique. Il persécute les hommes bons, vertueux et savants. Le dominicain rappelle ensuite que l'on peut encore reconnaître la tyrannie à ses effets qui sont « la destruction de la justice et de la chose publique<sup>143</sup> ».

Après cette introduction, l'évêque de Foligno examine les *assertiones* soumises au concile. Il les approuve sur le fond, conclut à la licéité du tyrannicide et affirme que l'on doit rendre hommage aux tueurs de tyrans :

De tout ce qui précède, j'affirme, tout d'abord, que ceux qui ont abattu un tel tyran doivent recevoir en récompense des honneurs et des offices, publics comme privés<sup>144</sup>.

Federico Frezzi a une connaissance solide des textes sacrés et des auteurs sur lesquels repose le savoir médiéval traditionnel. Après avoir été nommé *sacrae scripturae lector* au *studium generale* de l'ordre pour la province de Rome, en 1378, il étudie à Bologne puis, à Pise, en 1390 ou 1391, devient maître en théologie<sup>145</sup>. Avant de devenir évêque de Foligno, il exerce de hautes responsabilités dans l'ordre dominicain. En janvier 1403, il est *padre provinciale* pour la province de Rome<sup>146</sup>. Le réemploi de l'étymologie avancée dans le *Quadriregio* à l'intérieur d'un discours tenu lors de l'une des séances du concile de Constance indique que les vers révélant la nature profonde de la tyrannie à partir de la décomposition du mot qui la désigne ne sont pas une trouvaille poétique ponctuelle. Au sein de la même argumentation, le recours aux auteurs médiévaux de référence sur la question du gouvernement tyrannique

<sup>140</sup> Voir ainsi, pour saint Thomas d'Aquin : Sofia VANNI ROVIGHI, « S. Tommaso d'Aquino », dans Luigi FIRPO (dir.), *Storia delle idee politiche, economiche e sociali*, vol. II : *Ebraismo e Cristianesimo. Il Medioevo*, t. 2 : *Il Medioevo*, Turin, UTET, 1983, p. 479-485.

<sup>141</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, op. cit., p. 157-158.

<sup>142</sup> FINKE (éd.), *Acta concilii Constanciensis*, vol. IV, op. cit., p. 290 : « *Ad quod respondetur secundum Thomam et Egidium in libro "De regimine principum", quod tyrannus intendit totum oppositum eius, quod intendit rex iustus. Nam rex iustus intendit conservacionem iusticie et augmentum populi quoad virtutes et facultates, substanciam et omnia alia, que conservant rem publicam et regni decorem. Tyrampnus vero iusticiam tollit et non intendit conservacionem rei publice, sed rei proprie et non diligit bonos et virtuosos et sapientes, ymmo contra eos machinatur in malum et multa alia mala committit, que dicti auctores enarrant.* »

<sup>143</sup> *Ibid.* : « *effectus regimini tyranni est consumpcio iusticie rei publice [...].* »

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 291 : « *De qua dico primo, quod interfectores huiusmodi tyranni debent premiari honoribus et muneribus publicis et privatis [...].* »

<sup>145</sup> Thomas KAEPPELI, *Scriptores Ordinis Praedicatorum Medii Aevi*, vol. I, Romae ad S. Sabinae, Typis polyglottis Vaticanis, 1970, p. 403-405 ; FOA, « Frezzi, Federico », *DBI*, vol. L, art. cit., p. 521.

<sup>146</sup> Armando NUZZO (éd.), *Lettere di Stato di Coluccio Salutati cancellierato Fiorentino (1375-1406). Censimento delle fonti e indice degli Incipit della tradizione archivistico-documentaria*, vol. I, Rome, ISIME, 2008 (Nuovi studi storici, 77), n° 634 (31 janvier 1403), p. 109.

témoigne de l'existence d'une véritable réflexion sur ce que c'est que de bien ou de mal gouverner et, plus précisément, sur la tyrannie et sur le tyrannicide, dans l'entourage direct d'Ugolino III. Les conceptions politiques de Frezzi sont nourries de la pensée de bien d'autres auteurs, de leurs lectures ou des commentaires de leurs textes alors en circulation.

*Le seigneur, son action et ses vertus selon le même Federico Frezzi.*

Le quatrième livre du *Quadriregio* s'ouvre avec l'entrée du narrateur dans le Paradis terrestre, lieu de résidence des vertus qui ont quitté un monde humain devenu semblable à une porcherie (« *stalla* », étable) pour qui le compare à ce jardin fleuri<sup>147</sup>. La pérégrination est rythmée par les stations devant les différentes vertus dont les principales sont les vertus cardinales (la Tempérance, la Force, la Prudence puis la Justice) auxquelles succèdent les vertus théologiques (la Foi, l'Espérance puis la Charité qui conduit finalement l'auteur au ciel)<sup>148</sup>. Cette hiérarchie des vertus qui va du terrestre et de l'actif vers le céleste et le contemplatif est répandue. Elle structure tout autant les entreprises d'édifications morales et spirituelles telles que les mènent les ordres mendiants (qui placent depuis le début du XIV<sup>e</sup> siècle le discours sur les vertus au centre de leur pastorale) que les traités politiques qui, s'interrogeant sur les qualités des magistrats nécessaires à la promotion de la paix et du bien commun, soulignent que les vertus cardinales ou politiques sont le fondement de tout gouvernement<sup>149</sup>.

Sur les terres de la Justice, vertu cardinale éminente qui ouvre le chemin vers les vertus théologiques, le narrateur du *Quadriregio* s'entretient longuement avec Astrée<sup>150</sup>. La divinité qui gouvernait la terre selon la justice et qui maintenait la paix durant l'Age d'or a été chassée par les Vices, en tête desquels figuraient l'Avarice et l'Orgueil. Avec eux, « *quel reggimento*

---

<sup>147</sup> FREZZI, *Il Quadriregio, op. cit.*, livre IV, chap. 1, v. 91-93, p. 277.

<sup>148</sup> A l'image des auteurs médiévaux traitant des vertus, Frezzi subdivise chacune des sept vertus en vertus secondaires qu'il présente comme les servantes des vertus cardinales et théologiques personnifiées. Pour une présentation de la classification des vertus adoptés par les auteurs antiques et médiévaux, voir István BEJCYZ, *The Cardinal Virtues in the Middle Ages. A Study in Moral Thought from the Fourth to the Fourteenth Century*, Leyde/Boston, Brill, 2011 (Brill's Studies in Intellectual History, 202), appendix, I, p. 291-293.

<sup>149</sup> Sur ce passage, SKINNER, *Virtù rinascimentali, op. cit.*, p. 81-84. D'après ces pages de Skinner, le classement des vertus par Frezzi se rapporte davantage à la tradition issue de Sénèque, dont elle respecte l'ordre en mettant la Justice à la fin, comme vertu suprême, plutôt qu'à celle issue de Cicéron, selon laquelle la Justice suit la Prudence, première de toutes les vertus, mais a la préséance sur la Force et la Tempérance.

<sup>150</sup> Astrée est fille de Zeus et de Thémis, la Justice. Elle prend la fuite alors que les Vices envahissent son royaume et monte au ciel où elle devient la constellation de la Vierge. GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie, op. cit.*, p. 55. Frezzi évoque à plusieurs reprises la fuite d'Astrée devant les Vices. (*Il Quadriregio, op. cit.*, livre I, chap. 12, v. 100-105, p. 63 ou encore livre II, chap. 2, v. 55-63, p. 104. Le passage le plus développé est celui cité ici : livre IV, chap. 11, v. 25-51, p. 326-327.)

*buon fu tutto guasto* », « *la forza vinse la ragione* » et « *li denar fen la ragion subietta* »<sup>151</sup>. Pour mener les hommes qui ont oublié la loi divine et la loi naturelle, de nouvelles lois ont dû être inventées. Toute bonne loi devant être inspirée par la Justice et celle-ci étant présentée comme une fille de Dieu, celle-là se trouve par là même être une petite-fille de la divinité<sup>152</sup>. Les rédacteurs des lois humaines et les magistrats qui sont chargés de les faire appliquer doivent être inspirés par la *pietà*, sans laquelle la « *iustizia punitiva è crudeltà*<sup>153</sup> ». Astrée décrit les deux formes que peut prendre cette piété – l’amour de la créature pour le Créateur, qui s’exprime par le culte divin, d’une part, l’amour de l’enfant pour ses parents et de l’homme pour la patrie qui l’a vu naître, de l’autre – puis annonce au narrateur l’arrivée des grands hommes de loi dont l’œuvre législative contribue à la restauration de la véritable justice sur la terre. Portant le vair, la tête nimbée de lumière, les « jurisconsultes et les docteurs les plus excellents » sont conduits par Justinien. En deuxième position dans le cortège, à la suite de Raimondo di Peñafort<sup>154</sup>, vient Bartolo da Sassoferrato. Il est suivi par Baldo degli Ubaldi, Cino da Pistoia, Enrico da Susa, dit l’Ostiense, Accurso da Bagnolo et Giovanni d’Andrea<sup>155</sup>.

\*  
\* \*

Les éléments évoqués au sujet du tyran et de la place accordée à la Justice éclairent la pensée politique qui sourd de l’œuvre poétique de l’évêque dominicain. Ils soulignent sa cohérence et invitent à poursuivre celle des lectures de l’œuvre que le présent chapitre a commencée.

La Clémence, permet, on l’a vu de modérer les effets de l’*Ira*, ce dont un seigneur ne saurait se passer. Elle est une des adjuvantes de la Tempérance dans la lutte conduite par cette dernière contre la Colère, l’Orgueil, l’Avarice et les vices qui ont trait aux plaisirs de la chair (« *della gola e di lussuria* »)<sup>156</sup>. Bien que rapidement, il faut revenir sur le parcours du narrateur dans le quatrième royaume. Cheminant d’une vertu à l’autre, il suit un itinéraire qui dessine les grandes lignes d’un art du gouvernement. Après la Tempérance, la seconde

<sup>151</sup> *Ibid.*, livre IV, chap. 11, v. 28, 29, 47, p. 327.

<sup>152</sup> *Ibid.*, v. 131-132, p. 329 : « *Iustizia fu da cielo e di Dio è figlia, / ed ogni bona legge a Dio è nipote.* »

<sup>153</sup> *Ibid.*, livre IV, chap. 13, v. 35, p. 337.

<sup>154</sup> Chapelain de Grégoire IX, troisième général de l’ordre dominicain, fra Raimondo est chargé par le pontife de la collation des Décrétales.

<sup>155</sup> FREZZI, *Il Quadriregio*, op. cit., livre IV, chap. 13, v. 140-168, p. 340 ; v. 145 pour la citation : « *Iurisconsulti e gran dottori egregi* ».

<sup>156</sup> Pour les principaux ennemis de la Tempérance dans le *Quadriregio*, voir livre IV, chap. 4, v. 19-39, p. 290-291.

allégorie rencontrée est la Force<sup>157</sup>. Son royaume est celui des grands rois et des grands guerriers. Trincia Trinci, père d'Ugolino III, est parmi eux. La Force éperonne les hommes, elle leur fait cultiver leurs autres vertus et accéder à la *fama*. C'est elle qui ouvre la route vers la Prudence. Cette dernière est le fondement de tout vrai gouvernement (« *del reggimento è la prima radice*<sup>158</sup> »), le seigneur qui en manque ne peut être que faible et son régime fragile. Il doit d'abord bien se gouverner lui-même avant de pouvoir gouverner les autres. La Prudence reçoit l'assistance de plusieurs auxiliaires dont les trois premières sont l'Anticipation des faits à venir (*Provvidenza*), l'Intelligence du moment présent (*Presente Intelligenza*) et la Mémoire de l'expérience passée (*Memoria*). La *Provvidenza* est accompagnée de la vertu du Conseil car « sans prise d'avis autour de soi, on ne prend que de mauvaises décisions<sup>159</sup> ». Parmi les autres qualités se trouve la Circonspection qui permet au dirigeant de ne pas être victime d'actes malveillants. C'est après ces rencontres que le narrateur se trouve face à la Justice.

\*  
\* \*

Il faut ajouter que l'évocation de la piété dans le passage consacré à la dernière des vertus cardinales conforte la lecture politique du quatrième livre du *Quadriregio*. Cette association est fréquemment faite par les traités consacrés aux vertus dans la perspective du gouvernement des hommes<sup>160</sup>. Chez Federico Frezzi, Astrée déclare au narrateur que « le culte divin est la première des vertus, la première des qualités morales<sup>161</sup> ». A l'appui de son propos, elle cite Priam, Quirinus, Alexandre et Salomon dont les premières réalisations ont été l'érection et l'embellissement des temples. Par leurs offrandes, ces rois païens ont donné l'exemple au peuple<sup>162</sup>. A la fin de son entretien avec le narrateur, Astrée recommande que ce

<sup>157</sup> *Ibid.*, livre IV, chap. 6-7, p. 300-310.

<sup>158</sup> *Ibid.*, chap. 10, v. 86, p. 323.

<sup>159</sup> *Ibid.*, v. 105, p. 324 : « *senza consigliar sempre mal piglia* ». Il s'agit là encore d'une assertion courante dans la pensée politique du temps, qui occupe une place centrale dans la conception et la pratique des gouvernements de podestat. Enrico ARTIFONI, « Prudenza del consigliare. L'educazione del cittadino nel *Liber consolationis et consilii* di Albertano da Brescia (1246) », dans Carla CASAGRANDE, Chiara CRISCIANI et Silvana VECCHIO (dir.), *Consilium. Teorie e pratiche del consigliare nella cultura medievale*, actes du colloque (Pavie, décembre 2000), Florence, SISMEL/Edizioni del Galluzzo, 2004 (Micrologus' Library, 10), p. 195-216.

<sup>160</sup> Voir le rôle donné à la construction des édifices de culte dans la pensée politique de la magnificence, *infra*, chap. 7, en part. notes 224, 228 et 258.

<sup>161</sup> Frezzi, *Il Quadriregio*, *op. cit.*, livre IV, chap. 13, v. 104-105, p. 339 : « *Questo primaio amor prima pietade / disson gli antichi, e che 'l culto divino / è la prima vertu, prima bontade.* »

<sup>162</sup> *Ibid.*, v. 106-111, p. 339. Le nom de Quirinus renvoie probablement à Romulus qui est appelé ainsi après avoir été déifié.

Astrée raconte également que les barbares qui ont saccagé Rome ont respecté les temples où les citoyens de la capitale impériale avaient cherché refuge. Elle conclut ce passage en disant : « *Io ho toccati questi esempli strani / degl' infideli, e questo ho posto solo / per emendar li crudeli cristiani* » (*ibid.*, v. 130-132, p. 339). L'argument n'est pas rare, qui consiste à donner au prince chrétien l'exemple de la dévotion religieuse du prince païen, d'autant plus admirable dans sa pratique qu'il n'était pas éclairé par la lumière de la vraie foi. BEJCZY,

dernier se mette en prière pour que s'ouvre à lui l'accès aux vertus théologiques, « *over divine* ». Les auteurs des traités sur les vertus ou sur le gouvernement des princes, Gilles de Rome, Enrico da Rimini ou Borromeo da Bologna, concordent pour dire qu'un gouvernement ne peut être véritablement vertueux que s'il est inspiré par les vertus chrétiennes. Il doit en dernier lieu obéir à la Charité, la vertu suprême du *Quadriregio*<sup>163</sup>.

*Les seigneurs au miroir de l'humanisme. Giovanni Tinto Vicini et Francesco da Fiano.*

Hors du texte de Frezzi et de ses différentes strates de lecture, le discours sur les vertus comme fondement de tout gouvernement est omniprésent dans les villes italiennes, quelle que soit la forme de leur gouvernement. Il est l'argument de traités célèbres dont certains ont été cités ici et dont le contenu est largement diffusé. Il est le cœur d'un ouvrage politique peu connu dédié à Battista Chiavelli<sup>164</sup>. L'auteur, Giovanni Tinto Vicini, originaire de Fabriano, lui donne l'aspect d'un dialogue qu'il aurait entretenu, à sa demande, avec le fils du seigneur encore *adolescens*.

A la charnière des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, alors que Coluccio Salutati adresse régulièrement des missives aux seigneurs de Fabriano<sup>165</sup>, Vicini échange quelques lettres avec le chancelier florentin qui l'invite à se rendre dans sa cité<sup>166</sup>. Le *De institutione regiminis dignitatum* est composé au cours de cette période<sup>167</sup>. Vicini connaît bien le milieu seigneurial dans lequel il évolue pendant plusieurs années : de 1407 à 1416, il est au service de Pandolfo III Malatesta, seigneur de Brescia et de Fano. Auprès de lui, il exerce les fonctions de chancelier et, ponctuellement, d'ambassadeur<sup>168</sup>. Il retourne sans doute de temps à autre à Fabriano et c'est

---

*The Cardinal Virtues in the Middle Ages*, op. cit., p. 215 (avec le cas de Borromeo da Bologna, dominicain, auteur vers 1319-1320 d'un *Liber de quattuor virtutibus*).

<sup>163</sup> BEJCZY, *The Cardinal Virtues in the Middle Ages*, op. cit., p. 213-216. Enrico da Rimini († v. 1314), dominicain lui aussi, compose un *Tractatus de quattuor virtutibus cardinalibus* (v. 1295) et un *De regimine principum seu de quattuor virtutibus cardinalibus pro eruditione principum*.

<sup>164</sup> Giovanni Tinto VICINI, *De istituzione regiminis dignitatum*, éd. Pasquale SMIRAGLIA, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1977 (Temi e testi, 23). L'attention a été attirée sur ce texte par Francesco Novati dans son article « Un umanista fabrianese del sec. XIV. Giovanni Tinti », *ASMU*, vol. II, 1885, p. 117-130 pour la présentation du traité.

<sup>165</sup> Notamment à Chiavello Chiavelli, le grand-oncle de Battista, le 2 avril 1403. NUZZO (éd.), *Lettere di Stato di Coluccio Salutati*, op. cit., n° 2173, p. 316.

<sup>166</sup> NOVATI, « Un umanista fabrianese », *ASMU*, vol. II, 1885, art. cit., doc. I, p. 147-149.

<sup>167</sup> SMIRAGLIA, « Introduzione », dans VICINI, *De istituzione regiminis dignitatum*, op. cit., p. X.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. XI.

Battista Chiavelli épouse Guglielma da Varano, fille d'un deuxième lit de Rodolfo III. Issu lui du premier lit, Gentilpendolfo voit une de ses filles, Antonia, devenir la femme de Pandolfo III Malatesta. Les liens des seigneur de Camerino avec les Malatesta sont encore plus anciens puisque Rodolfo II, oncle de Rodolfo III, a

probablement lui qui est le « *ser Giovangni Tinto* » auquel la commune, par l'intermédiaire de Battista Chiavelli, offre un roncín<sup>169</sup>. Après un passage à Florence où il est officier à l'Art de la laine, il tente d'obtenir une place auprès de Corrado III Trinci. Il formule sa demande dans une lettre de février 1421, où il propose ses services après avoir offert des mots de réconfort au seigneur dont le frère Niccolò vient d'être assassiné<sup>170</sup>. La suite de sa carrière le voit maintenir d'étroites relations avec Florence : il est chancelier du cardinal Gabriele Condulmer, légat pontifical, aux côtés duquel il participe aux tractations avec la cité du lys en vue d'une alliance anti-viscontéenne<sup>171</sup>.

Son *De institutione regiminis dignitatum* est un miroir du prince dont les cinq témoins manuscrits du XV<sup>e</sup> siècle attestent qu'il a joui d'une petite diffusion. L'un d'eux, peut-être un autographe, est dédié par l'auteur au cardinal Alfonso Carillo avant de rejoindre la splendide bibliothèque d'Urbino<sup>172</sup>. L'ouvrage figure également dans la bibliothèque que le cardinal Giordano Orsini lègue en 1438 à la basilique Saint-Pierre de Rome, mais la copie en est aujourd'hui perdue<sup>173</sup>.

---

donné sa fille Gentile à Galeazzo di Pandolfo I. Les enfants de ce couple ne sont autre que Carlo, Pandolfo III, Andrea dit Malatesta et Galeazzo Novello dit Belfiore.

Les alliances matrimoniales unissent également les da Varano aux Malatesta de Pesaro. Malatesta dei Sonetti, seigneur de Pesaro, se marie en 1383 avec Elisabetta di Rodolfo II da Varano, cousine germaine de Rodolfo III. Issu de ce mariage, Galeazzo épouse Battista di Antonio da Montefeltro et donne naissance à Elisabetta, laquelle devient la femme de Piergentile di Rodolfo III da Varano, frère de Guiglielma et beau-frère de Battista Chiavelli.

<sup>169</sup> ASCFab, n° 1431, fol. 69v : « *A Bactista de Tomasso de Chiavelli da Fabriano ducati vinticinque a bolognini 40 per ducato quali fi pagati a ser Giovangni Tinto per uno ronzeno.* »

<sup>170</sup> Giovanni Tinto écrit à Antonio Morici de Foligno, officier des gabelles de Lucques, le 15 février 1421. Il lui adresse un exemplaire de sa lettre à Corrado III qu'Antonio est probablement chargé de transmettre au seigneur. Dans cette première lettre, Vicini se définit comme « *officialis lanificum Florentiae* ». BAV, Vat. Lat. 6531, fol. 14v (a)–15r (b). Le manuscrit du Vatican contient encore la lettre envoyée par Antonio Morici à Corrado III, le 4 mars 1421. Ces documents sont publiés par Heinrich OTTO, « Eine Briefsammlung vornehmlich zur Geschichte italienischer Kommunen in der zweiten Hälfte des Mittelalters », *QFIAB*, vol. XI, 1908, doc. 1-2, p. 97-101 ; doc. 6, p. 102-103.

La présence d'Antonio Morici à Lucques s'explique peut-être par les liens étroits qui unissent alors les Trinci au seigneur de la ville (voir *infra*, note 221).

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. XII.

<sup>172</sup> Il se trouve à présent à la Bibliothèque apostolique (Urb. Lat. 1192). Sur les manuscrits du *De institutione regiminis dignitatum* et pour la bibliographie sur la question, voir l'introduction à l'édition du texte de SMIRAGLIA, *op. cit.*, p. XVI- XVIII.

Deux des cinq manuscrits connus sont conservés à la bibliothèque de la cathédrale de Burgo de Osma, tête du diocèse espagnol dont Alfonso Carrillo est fait administrateur au temporel et au spirituel par Benoît XIII en novembre 1408. Carillo conserve cette charge jusqu'à ce qu'il soit fait administrateur de Sigüenza par Martin V, en 1422.

La lettre de dédicace du *De institutione regiminis dignitatum* est adressée à Alfonso, cardinal-diacre titulaire de Saint-Eustache. Le titre lui est remis par Benoît XIII le 22 septembre 1408. La lettre est donc rédigée entre cette date et le 16 mars 1424, quand Martin V confère à Carrillo le titre des Quatre-Saints-Couronnés. Voir Alfred A. STRNAD, « Carrillo De Albornoz, Alfonso », *DBI*, vol. XX, 1977, p. 753-758.

<sup>173</sup> SMIRAGLIA, « Introduzione », dans VICINI, *De institutione regiminis dignitatum*, *op. cit.*, p. XVII.

Dans son prologue, Giovanni Tinto Vicini se revendique d'Aristote et de l'*Ethique* comme de Cicéron et du *De Officio*<sup>174</sup>. Son traité est organisé en quinze chapitres dont le premier explique que

le prince, parce qu'il est le plus sage (*sapientior*), est choisi parmi tous les hommes selon l'accord et l'autorité des plus puissants pour être le protecteur de la justice, et donc de l'équité, pour la protection et la direction des hommes [...]<sup>175</sup>.

Le principat est une dignité, nommée ainsi selon Vicini car ceux qui y sont appelés doivent s'en montrer dignes. Ils doivent pour cela agir selon les vertus, c'est-à-dire connaître et commettre les actions honnêtes et louables qui sont utiles à toute la société<sup>176</sup>. Cet objectif ne peut être atteint qu'au moyen des quatre vertus « morales et cardinales », la prudence, la justice, la force et la tempérance, qui constituent chacune l'argument des quatre chapitres suivants<sup>177</sup>. Le pédagogue explique que ces vertus nécessaires au prince s'acquièrent grâce à l'exercice de l'esprit et qu'elles sont le fondement de toute vie humaine. La suite du traité aborde la façon dont l'esprit du prince doit être cultivé afin qu'y croissent les vertus, traitant du rôle de la sagesse et de l'importance de l'*otium* – objet du chapitre de clôture –, ainsi que du comportement que le *princeps* doit adopter, dans son maintien, dans ses relations avec ses sujets et avec son entourage<sup>178</sup>, et dans le choix de ses amis ou de ses officiers.

Dans cet ouvrage traversé par la pensée humaniste sur l'éducation du prince idéal, un prince capable de se gouverner lui-même comme il gouverne les autres grâce à une sagesse cultivée en retrait du monde avant de mieux retourner à ce dernier, les vertus sont les piliers de la légitimité du pouvoir. Giovanni Tinto Vicini recourt à la forme du dialogue, il emprunte à l'Antiquité gréco-latine ses *exempla* qu'il utilise volontiers dans de belles concaténations. Lorsqu'il enseigne au jeune seigneur que la majesté du prince est indissociable de son mode d'être (*habitus*), qu'elle impose de maîtriser ses gestes et ses passions intérieures, de cacher ses pensées réelles et de se composer un visage grave en toutes circonstances, il illustre son propos par le comportement de César apprenant la mort de Pompée<sup>179</sup>. Lorsqu'il défend l'*otium*, il cite d'abord la retraite de Scipion l'Africain à la suite de l'ingratitude du peuple de

---

<sup>174</sup> VICINI, *De institutione regiminis dignitatum*, éd. SMIRAGLIA, *op. cit.*, p. 9.

<sup>175</sup> *Ibid.*, chap. 1, p. 12 : « *Princeps est ex multis unus, ut sapientior assensu et auctoritate potentialibus, conservator iusticie et perconsequens equitatis, aliorum tutele et regimini constitutus ; quia prima capit dictus princeps.* »

<sup>176</sup> *Ibid.* : « BA. : *Quid est operari secundum virtutes ?* / TL. : *Que honesta et laudabilia sunt, utilia humane societati scire et facere et hec ipsa instruere et docere.* »

<sup>177</sup> Vicini suit ici l'ordre cicéronien des vertus, qu'il rappelle lui-même au début du second chapitre : « *Primam Cicero in ordine describit prudentiam.* » (*ibid.*, chap. 2, p. 14).

<sup>178</sup> Le prince doit s'écarter de trois dangers qui le guettent dans son entourage et menacent la rectitude de ses jugements : la flatterie (« *adulatio* »), l'acquiescement servile (« *assentatio* ») et la rumeur (« *susurrum* ») (*ibid.*, chap. 11, p. 53-54).

<sup>179</sup> *Ibid.*, chap. 6, p. 34.

Rome, puis il énumère les noms de Cincinnatus, Fabritius, Emilien et Scipion avant de conclure par ceux de Périclès, Anaxagore et Xénophon<sup>180</sup>. La forme, la rhétorique et, pour une part, les thèmes abordés rattachent bien le traité au courant humaniste.

\*

\*\*

Le parcours de Giovanni Tinto Vicini le fait passer par les cours seigneuriales de Foligno, de Pesaro et de Fabriano ainsi que par Rome et par Florence. Les réseaux humanistes du début du xv<sup>e</sup> siècle conduisent les lettrés d'un mouvement culturel alors en pleine affirmation à chercher des places rémunératrices aussi bien à la curie pontificale, à Florence et à Milan que dans les seigneuries de moindre importance unies par les toiles des alliances matrimoniales.

La cour des Chiavelli à Fabriano ne constitue sans doute pas un des grands foyers de l'humanisme du premier Quattrocento. Comme celle des Trinci et des da Varano, elle semble bien cependant faire partie de la constellation des petits centres où, un temps, se rencontrent les propagateurs de second, voire de troisième ordre, des idées nouvelles, et ceux qui, à la recherche du savoir-faire d'un rédacteur, d'un orateur ou d'un pédagogue, les emploient. Cette impression est confirmée par les *Memoriali* que commence Pandolfo Collenuccio en 1487, à Venise où il se trouve en qualité « *oradore residente* » d'un Giulio Cesare da Varano alors gouverneur général des armées de la Sérénissime<sup>181</sup>. L'écrivain commence le récit familial par l'histoire tragique de son grand-père Giovanni, dit Sénèque, mortellement blessé

---

<sup>180</sup> *Ibid.*, chap. 15, p. 73.

<sup>181</sup> Le texte, provenant de la bibliothèque Jacobilli de Foligno, est publié dans Medardo MORICI, *La famiglia di Pandolfo Collenuccio*, Pistoia, Flori et Biagini, 1896 (p. 21 pour la citation).

La *condotta* vénitienne du seigneur de Camerino est mentionnée plus bas : voir *infra*, chap. 6, notes 82-84.

La carrière de Collenuccio passe par quelques-unes des grandes cours italiennes du dernier tiers du xv<sup>e</sup> siècle. A la suite de son père, il jouit d'abord de la protection des Sforza de Pesaro (de Costanzo puis de son fils illégitime, Giovanni) et rédige une oraison funèbre pour Battista Sforza, épouse de Frédéric de Montefeltre, fille d'Alessandro Sforza et de Costanza da Varano. Cette dernière se trouve être la fille de Piergentile di Rodolfo III, donc la cousine germaine de Giulio Cesare da Varano : ce lien familial explique peut-être le service de Pandolfo auprès du seigneur de Camerino. Pandolfo Collenuccio assume à plusieurs reprises la fonction d'ambassadeur des Sforza à Rome, avant de tomber en disgrâce auprès de Giovanni. En 1487, il traduit l'*Amphitryon* de Plaute pour qu'une représentation de la pièce soit donnée à Ferrare lors des noces de Lucrezia d'Este avec Annibale Bentivoglio. Il est ensuite nommé podestat à Florence et à Mantoue, ville où il demeure comme conseiller d'Ercole d'Este. Pour le duc, il effectue plusieurs ambassades dans l'Empire, auprès de Maximilien de Habsbourg, et à Rome, auprès d'Alexandre VI. A chacune de ces étapes, il poursuit en latin et en vernaculaire une intense activité littéraire, poétique, historique ou polémique, intervenant notamment dans la controverse que lance Niccolò Leonicensi (cité *supra*, note 126) en s'attaquant à la médecine de Pline. Collenuccio est nommé capitaine de justice à Ferrare en 1500. Après la prise de Pesaro par Cesare Borgia, les biens que lui avait confisqués Giovanni Sforza lui sont restitués. Quand les Borgia sont chassés et que le vieux seigneur de Pesaro reprend possession de ses terres, Collenuccio espère cependant une réconciliation. Il rentre dans sa ville d'origine en 1504 mais y est arrêté et exécuté pour trahison. Pour une biographie plus détaillée et les indications bibliographiques : Eduardo MELFI, « Collenuccio (Coldonese, da Coldenose), Pandolfo », *DBI*, vol. XXVII, 1982, p. 1-5.

durant le siège de son château par Francesco Sforza<sup>182</sup>. Deux de ses garçons sont envoyés chez les Malatesta, à Pesaro, tandis que le troisième, Matteo, père de Pandolfo, est confié aux Chiavelli. Le garçon reçoit là une première formation avant que la chute des seigneurs ne le fasse partir à Mantoue où, aux côtés des enfants du marquis Gianfrancesco, il suit l'enseignement humaniste de Vittorino da Feltre à la Ca'Zoiosa. A l'issue d'un tel parcours, Matteo est considéré par son fils comme un « *huomo dottissimo in studi d'humanita*<sup>183</sup> ».

Au moins autant qu'à former un seigneur dont, dans les *Commentari* qu'il compose au cours des années 1470, Giovanni Simonetta affirme que la cupidité, les désirs déréglés et les appropriations violentes ont provoqué la conjuration sanglante des citoyens de Fabriano<sup>184</sup>, le texte de Vicini permet de diffuser l'image d'une seigneurie fondée sur les vertus cardinales et sur le soin que ses dirigeants accordent à la sagesse.

\*

\* \*

---

<sup>182</sup> MORICI, *La famiglia di Pandolfo Collenuccio*, op. cit., p. 30.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 32 : « Matteo, quattro figliuolo di Giovan-Seneca, questi fu mio padre, fu huomo dottissimo in studi d'humanità : morto il padre, lui fu portato piccolino in corte dalli signori di Fabriano, dove stette a scola buon tempo ; poi essendo stati tagliati quei signori, lui fu mandato nella corte di Mantova, ove col signore Giovan-Lucido da Gonzaga imparò lettere sotto Vettorino ; fu Segretario di Pandolfo Malatesta, arcivescovo di Patras, e, morto lui, fu cancelliere di Galeazzo Malatesta, suo fratello, signore di Pesaro, quale gli diede per donna sua Margarita Fannuzza, mia madre. Fu posto da Alessandro Sforza, signor di Pesaro all'erudizione di Costanzo, suo figliuolo ; fu Cancelliere, fu ambasciatore et hebbe alcuni degni Magistrati ; fu ambasciatore a Roma a papa Pio per l'acquisto de Gradara et ne riportò l'investitura et il breve al signore Alessandro Sforza. Morì di peste, li 1465, lasciò tre figliuoli [...] »

<sup>184</sup> GIOVANNI SIMONETTA, *Rerum gestarum Francisci Sfortiae mediolanensium ducis. Commentarii*, éd. Giovanni SORANZO, *RIS*<sup>2</sup>, t. XXI, 2<sup>e</sup> partie, Bologne, Zanichelli, 1934. Pour la datation, p. XXX-XXXI ; pour le récit des événements, p. 59-60, en part. p. 59 : « *Sub idem etiam tempus Fabrianenses, quorum oppidum in Picentibus est mercatorum et incolarum industria non ignobile, imitati finitimorum Camertium exemplum, Clavellorum familiam durius sibi et avarius dominantem funditus deleuerunt. Erat enim per id temporis natu grandior aetateque jam confectus Thomas Clavellus qui oppido dominabatur, cujus filius aetate major Baptista patris indulgentia munera fere omnia pro arbitrio obibat. Is supra facultates elatus animo, cum opes non suppeterent, plurima per tyrannidem exercebat, neque rapinae, neque libidini cuiquam parcebat ; omnia divina humanaque eodem exemplo permiscebat. Quae mala ubi diutius oppidani ferre non possent, irritatis animum incendiis, clam et per insidias se invicem alii alios cohortati, duodecim ex primoribus oppidi ad conjurandum in tyrannos induxerunt.* » Nous traduisons : « En ce temps là, les gens de Fabriano – une ville fortifiée du pays des Picentins jouissant d'une certaine renommée grâce à l'industrie de ses marchands et de ses habitants – suivirent l'exemple de leurs voisins de Camerino et éradiquèrent la famille des Chiavelli qui les opprimaient avec la plus grande rigueur et la plus grande cupidité. En effet, Tomasso Chiavelli qui dirigeait la ville se trouvait alors diminué par son très grand âge et par sa vieillesse : du fait de sa complaisance, son fils aîné, Battista, exerçait presque tous les offices selon son propre bon vouloir. Ce dernier se voyant élevé au-dessus de ses moyens, jugeant ses richesses insuffisantes, il se révélait tyrannique dans la plupart de ses charges et n'épargnait personne, ni de ses désirs immodérés ni de ses rapines. Il semait le trouble de la même façon dans les affaires de Dieu et dans celles des hommes. Comme les gens de la ville ne pouvaient supporter ces mauvais traitements plus longtemps, leurs esprits chauffés à blanc, ils s'exhortaient les uns les autres en secret à ourdir un complot et douze parmi les premiers d'entre eux furent conduits à prêter serment d'agir contre les tyrans. »

Ce passage reprend plusieurs vices typiques du tyran. Il permet à Simonetta de justifier le tyrannicide de 1435. Le héros du récit, Francesco Sforza, peut ensuite légitimement accepter de recevoir une ville qui se donne librement à lui après avoir éliminé des seigneurs dénaturés. Le jugement de Simonetta sur le complot est pourtant sans concession : l'auteur le qualifie de forfait (« *facinus* ») et emploie les mots les plus durs contre les meurtriers qui ont accompli leur besogne de façon particulièrement sanglante dans la collégiale San Venanzo, en plein milieu de l'office.

Au début du xv<sup>e</sup> siècle, Foligno est un autre de ces petits centres urbains par lesquels passent des hommes de lettres initiés à l'humanisme. Francesco da Fiano, l'auteur des *tituli* de la salle des *Imperatores* du palais Trinci, en est un des plus éminents. Dès 1368, il est aux côtés de Pandolfo Malatesta alors que ce dernier est vicaire pontifical à Città di Castello, puis il sert son protecteur à Pesaro. En 1379, six ans après la mort de Pandolfo, Francesco est scripteur et abrégiateur apostolique. Il est au service d'Urbain VI puis de Boniface IX grâce auquel il accumule plusieurs bénéfices dont deux canonicats à Foligno<sup>185</sup>. Le choix de la cité des Trinci ne doit rien au hasard. Peut-être par la médiation de Costanza Orsini, épouse du seigneur de Foligno, l'humaniste est en relation avec Ugolino III depuis la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. Son bourg d'origine, Fiano, est un des fiefs des Orsini et dans une lettre écrite dans les années 1380-1390, Francesco recommande Ludovico di Romano da Fabriano de composer des œuvres poétiques en l'honneur de Costanza et de son mari<sup>186</sup>. Il intervient en personne à la curie lors de la rédaction de bulles adressées au seigneur de Foligno<sup>187</sup>. Son frère Pepo réside à Foligno où, en 1404, il est cité comme familier d'Ugolino III quand il remet solennellement au nouvel évêque de la ville, Federico Frezzi, la bulle pontificale de sa nomination<sup>188</sup>.

Parmi les grands hommes de l'Antiquité peints dans la salle d'honneur du palais seigneurial était inclus un contre-exemple. Parmi tant de héros offerts en modèle était placé un repoussoir. L'image est perdue mais la transcription de la strophe latine qui l'accompagnait permet de savoir qu'il s'agissait de Caligula. Si, comme cela est vraisemblable, les vers de da Fiano ont fonctionné là aussi comme une *ekphrasis*, le personnage tenait un miroir. Après Suétone auquel ce détail peut avoir été emprunté, le texte dit de l'accessoire que l'empereur s'exerçait à y rendre son visage encore plus effrayant<sup>189</sup>. Peut-être recouvert, comme l'étaient de nombreuses pièces d'armement ou de vêtement des hommes illustres de la fresque, d'une feuille de métal brillant voire de verre ou de laque

<sup>185</sup> Franco BACCHELLI, « Francesco da Fiano », *DBI*, vol. XLIX, 1997, p. 747-748.

<sup>186</sup> Costanza est la fille de Marsobilia di Benedetto Caetani et d'Aldobrandino di Guidone Orsini. Sur la lettre et sa datation, Carla Maria MONTI, « Una raccolta di "exempla epistolarum". Lettere e carmi di Francesco da Fiano », *Italia medioevale e Umanistica*, XXVII, 1984, p. 136-138. Ce point est repris et développé dans la suite de notre mémoire. Voir *infra*, chap. 8, notes 24-25.

<sup>187</sup> Il est notamment le scripteur apostolique d'une bulle datée du 4 février 1398, publiée par M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. XV, p. 214-215. Durante Dorio précise dans une note marginale que Francesco da Fiano est encore le scripteur du serment que doivent prêter Niccolò, Bartolomeo et Corrado Trinci en 1415, pour le renouvellement de leur vicariat au temporel. DORIO, *Istoria della famiglia Trinci*, *op. cit.*, p. 198.

<sup>188</sup> MESSINI, « Documenti per la storia del palazzo Trinci di Foligno », *Rivista d'arte*, anno XXIV, n<sup>os</sup> 1-2, janvier-juin 1942, p. 78. L'implantation à Foligno des da Fiano, de Francesco, de son frère Pepo et de ses neveux, est précisée plus bas, *infra*, chap. 8, note 29.

<sup>189</sup> GUERRINI, « "Uomini di pace e di guerra" », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 388 : « *Horridus in facie maiorem ut sepe tremorem / gentibus incuteret, speculo componis et ipsum / terribilem formas in cuncta ferocia vultum.* » L'auteur indique que da Fiano emprunte à Suétone l'anecdote du miroir (p. 389 et note 177 p. 399).

translucide<sup>190</sup>, le miroir de Caligula était au sens propre un « miroir du tyran », matérialisation à rebours et inversée d'un traité du miroir du prince. Présenté réellement au seigneur de Foligno, il était une invitation permanente faite à ce dernier à ne pas se reconnaître en lui. Ugolino III était appelé à agir de telle sorte qu'il ne puisse voir son reflet dans le miroir fictif car en le contemplant il aurait vu et serait donc lui-même devenu l'image du tyran. De Caligula, Francesco da Fiano dresse un portrait terrible, celui d'un homme qui est le déshonneur de Rome, ou de sa cité (« *dedecus urbis* »), d'un monstre inspirant la peur, d'un incestueux<sup>191</sup>.

\*  
\* \*

A travers les déplacements des hommes et de leurs écrits, les thèmes de la culture humaniste repris par la propagande seigneuriale se diffusent. Ils contribuent à façonner une conception du pouvoir personnel fondée sur la sagesse, sur l'*otium*<sup>192</sup> et sur le développement des vertus. Dans un discours comme celui de Giovanni Tinto Vicini, cependant, des pans entiers proviennent d'une pensée politique plus ancienne, retravaillée et réorientée, relative aux vertus des dirigeants soucieux du bien commun, une pensée qui a structuré les discours des élites de la commune populaire. Cet enracinement dans une culture politique diffusée contribue assurément à rendre le discours seigneurial audible, compréhensible et efficace, même lorsqu'il vante un pouvoir personnalisé dont le détenteur ne prétend plus seulement représenter les vertus mais bien les incarner.

### **Les vertus personnifiées. Vertus peintes ou sculptées, seigneurs vertueux.**

Sous l'action des ordres mendiants, en Italie, les images des vices et des vertus se multiplient à partir de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Elles sont abondamment reprises par la propagande en images des régimes communaux et, peintes ou sculptées, ces personnifications morales deviennent au siècle suivant, des « images incontournables de l'univers visuel et intellectuel aussi bien des laïcs que des clercs<sup>193</sup> ».

---

<sup>190</sup> Patrizia FELICETTI, « I cicli pittorici di Palazzo Trinci : le tecniche e il restauro », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, op. cit., p. 579-581.

<sup>191</sup> GUERRINI, « «Uomini di pace e di guerra» », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 388.

<sup>192</sup> L'*otium* est un des sujets traités par Francesco da Fiano dans le *Contra oblocutores et fellitos detractores poetarum* et repris dans sa correspondance. Voir *supra*, chap 3, note 5.

<sup>193</sup> Bertrand COSNET, « Les personnifications dans la peinture monumentale en Italie au XIV<sup>e</sup> siècle : la grisaille et ses vertus », dans Marion BOUDON-MACHUEL, Maurice BROCK et Pascale CHARRON (textes réunis par), *Aux*

Elles ornent les murs de très nombreux palais du début du Quattrocento, résidences de dignitaires ecclésiastiques, de seigneurs ou de riches marchands. Elles se retrouvent à Corneto, dans les demeures de Giovanni Vitelleschi dont la famille a été bannie de Foligno au XIV<sup>e</sup> siècle, qui a juré la perte des Trinci et qui met effectivement fin à leur domination par le siège victorieux de 1439<sup>194</sup>. Durant les années qui précèdent la chute de Corrado III, le prélat fait peindre des représentations de la Prudence, de la Tempérance, de la Force et de la Justice dans la salle rectangulaire attenante à la chapelle de son palais de Corneto<sup>195</sup>. Les vertus en trône sont figurées en couleurs, intercalées chacune entre deux des six épisodes monochromes de l'histoire de Lucrece<sup>196</sup>. L'ensemble constitue deux bandeaux placés en haut des côtés longs de la pièce, avant le départ de la voûte en berceau. Sur chaque paroi apparaissent, au milieu d'un même parterre peint de mille fleurs mais séparées les unes des autres par des colonnes torses trois scènes narratives et deux vertus personnifiées. Elles flanquent sur un des côtés courts une grande scène représentant le Christ parmi les docteurs<sup>197</sup>.

L'association des trois composantes de la décoration a conduit à faire de cette dernière une évocation du *conubium virtutis ac scientiae*<sup>198</sup>. L'enseignement du Christ est le fondement de la sagesse véritable. Les savoirs humains plongent leurs racines dans la Révélation et doivent être associés aux vertus dont la Lucrece antique est un parangon. L'union de la *sapientia* et de la *virtus* fonde la noblesse personnelle affichée par le commanditaire sur le quatrième mur, en même temps qu'elle constitue le thème idéal de la

---

*limites de la couleur. Monochromie et polychromie dans les arts (1300-1600)*, actes du colloque (Tours, 12-13 juin 2009), Turnhout, Brepols, 2011 (Études renaissantes), p. 125.

<sup>194</sup> Voir *supra*, note 61.

<sup>195</sup> Corneto a été renommée Tarquinia. John E. LAW, « Giovanni Vitelleschi », *Renaissance Studies*, vol. 12, 1998, art. cit., p. 49-52 pour le palais construit entre 1436 et 1440. Giuseppe CULTRERA, « Il palazzo Vitelleschi in Corneto Tarquinia », *Ausonia. Rivista della Società italiana di archeologia e storia dell'arte*, vol. X, 1921, p. 260-297, reste une référence utile. Sur les fresques, de nouveau accessibles depuis février 2011 après une longue période de restauration : Renate SCHUMACHER-WOLFGASTEN, « “Anticappella” del palazzo Vitelleschi », *Bollettino. Società tarquiniense di arte e storia (BSTAS)*, vol. XIV, 1985, p. 73-90 (disponible en ligne, URL : [http://www.artestoriatarquinia.it/1985\\_Bollettino/SCHUMACKER%20R\\_W%20\\_%20ANTICAPPELLA%20PALAZZO%20VITELLESCHI.pdf](http://www.artestoriatarquinia.it/1985_Bollettino/SCHUMACKER%20R_W%20_%20ANTICAPPELLA%20PALAZZO%20VITELLESCHI.pdf) Consulté le 2 avril 2013). La Prudence ne nous paraît pas suivre l'iconographie la plus répandue et si cette figure peut être identifiée comme une des vertus cardinales, c'est d'abord en raison de la présence de trois autres. Portant sur les cheveux un voile qui lui laisse le visage découvert, elle a la taille ceinte d'une corde à nœuds. Elle ramène de la main gauche le pan de son manteau sur ses genoux et présente de la droite un piédestal fait de deux cônes foliacés réunis par la pointe. Au sommet se tient un quadrupède, peut-être un veau, l'animal-emblème de la famille Vitelleschi. Renate Schumacher-Wolfgasten voit en cet attribut une clepsydre surmontée d'un faon.

<sup>196</sup> Illustration 136.

<sup>197</sup> L'épisode se déroule dans un grand temple à l'architecture fantastique, au milieu duquel trône Jésus enfant. Il occupe toute la surface que constituerait l'addition d'une frise haute comme les bandeaux latéraux et de la lunette de ce mur. Sur la quatrième paroi, en face du Christ parmi les docteurs, seule la lunette est peinte. Elle comporte un médaillon polylobé à l'intérieur duquel est figuré l'écu de Giovanni Vitelleschi, frappé de deux veaux face à face, que surmonte le chapeau de cardinal remis en 1437.

<sup>198</sup> Nous reprenons ici les conclusions de SCHUMACHER-WOLFGASTEN, « “Anticappella” del palazzo Vitelleschi », *BSTAS*, vol. XIV, 1985, art. cit.

décoration du *studiolo* d'un ecclésiastique de haut rang. Séduisante, cette lecture des fresques est à l'origine de l'identification de l'*anticapella* comme bibliothèque du cardinal Vitelleschi mais elle n'exclue pas une autre interprétation, plus politique.

En juin 1434, face à la double menace d'un tumulte à l'intérieur de la ville et d'une avance des troupes milanaises à l'extérieur, Eugène IV quitte Rome pour se réfugier à Florence. Quelques mois plus tard, Giovanni Vitelleschi reprend le contrôle de la cité de saint Pierre avant de porter de durs coups à la puissance des Savelli, des Vico et des Colonna, dont il rase plusieurs forteresses. La prise de Palestrina en 1436 lui permet de faire une entrée triomphale à Rome dont la Commune l'accueille en héros libérateur. Elle délibère de lui faire ériger une statue équestre sur le socle laquelle aurait été portée l'inscription « Giovanni Vitelleschi, troisième père de Rome depuis Romulus<sup>199</sup> ».

L'histoire de Lucrèce devient alors aisément le support d'un autre récit qui se superpose à elle sans la réduire à lui. Les fresques de l'*anticapella* font entendre deux voix car avec celle qui raconte les malheurs de l'héroïne antique on peut entendre celle qui narre les hauts faits du prélat. Derrière la jeune femme violente par Sextus Tarquin se profile l'Eglise humiliée par les barons qui ont forcé le pape à fuir. Derrière Tarquin Collatin et Junius Brutus qui vengent l'affront et abattent la tyrannie de Tarquin le Superbe apparaît Vitelleschi qui soumet les usurpateurs, à Camerino, à Rome puis à Foligno. Les deux héros de l'Antiquité sont les fondateurs de la République romaine mais celui qui est devenu en une seule année, en 1435, patriarche d'Alexandrie puis archevêque de Florence, ne peut-il pas se prévaloir après 1436 d'être un nouveau Romulus, un *pater patriae* ? Le siège d'Ardée ou la bataille du bois Arsia<sup>200</sup> offrent alors des visions déformées des succès militaires qui ont permis de restaurer la majesté pontificale. Grâce à eux, le pape Eugène IV peut trôner, image du Christ dont il est le vicaire, et dominer les membres du concile qui a tenté de limiter son pouvoir, comme Jésus domine les docteurs réunis dans le Temple<sup>201</sup>.

---

<sup>199</sup> PARTNER, *The Lands of Saint Peter*, *op. cit.*, p. 410-413 ; Mario CARAVALE, « Lo Stato pontificio da Martino V a Gregorio XIII », dans ID. et Alberto CARACCILO, *Lo Stato pontificio da Martino V a Pio IX*, Storia d'Italia, vol. XIV, Turin, UTET, 1978, p. 55 ; LAW, « Giovanni Vitelleschi », *Renaissance Studies*, vol. XII, 1998, art. cit., p. 46 (pour l'entrée de 1436, la statue équestre et l'inscription sur le socle, donnée en anglais dans son texte, l'auteur renvoie à Vittorio Emanuele BIANCHI, « Giovanni Maria Vitelleschi ed un verbale del consiglio del Comune di Roma nel 1436 », *Rassegna nazionale*, 26, 1904, p. 9-12. *Non vidi*).

<sup>200</sup> Ardée est la capitale des Rutules, qu'assiègent Tarquin le Superbe et les Romains pendant que Lucrèce est violée par Sextus Tarquin à Collatia. L'épisode est longuement raconté par Tite-Live, *Histoire romaine*, éd. Annette FLOBERT, livres I-V : *De la fondation de Rome à l'invasion gauloise*, Paris, GF Flammarion, 1995, livre I, § 57-60, p. 148-153. La bataille du bois Arsia est celle au cours de laquelle Tarquin, allié aux Etrusques, est définitivement vaincu mais où le consul Brutus trouve la mort. *Ibid.*, livre II, § 6-7, p. 165-168.

<sup>201</sup> Le 9 avril 1437, le pape ordonne le transfert du concile de Bâle à Ferrare où les sessions s'ouvrent le 8 janvier 1438.

Il ne s'agit pas de dire que, dans les fresques de Corneto, Lucrèce est une métaphore de l'Eglise ou de la ville de Rome, ni que le Christ représente le pape. Il n'est pas nécessaire de trouver un équivalent exact entre un épisode du mythe et un événement historique précis. Exécutées dans la deuxième moitié des années 1430, les images de l'histoire ancienne laissent résonner l'écho de l'actualité. Elles se prêtent à l'association d'idées, à une lecture à plusieurs niveaux et laissent ouverts des passages entre les strates temporelles du contemporain, de l'Antiquité romaine et du Nouveau Testament, autour des repères stables situés hors du temps que sont les figures allégoriques des vertus<sup>202</sup>. Ces dernières rappellent la présence de Vitelleschi en son palais, elles renvoient à lui comme au guerrier, au prélat et au gouvernant, lui qui par ses hautes responsabilités au temporel comme au spirituel est amené à diriger les hommes<sup>203</sup>. Unités lexicales porteuses de sens identifiables, elles sont associées à d'autres éléments visuels pour élaborer une pensée en images complexe. Par les relations qui se tissent entre les composantes de ce discours, elles s'enrichissent de significations nouvelles.

\*

\* \*

Les vertus cardinales trouvent une place de choix dans la sculpture monumentale funéraire, depuis les tombeaux des Angevin à Naples jusqu'à celui de Bernabò Visconti à Milan<sup>204</sup>. Camerino ne reste pas étrangère à la diffusion de ces modèles artistiques. La cathédrale abrite le monument funèbre de saint Ansovino, construit à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et peut-être installé dans la chapelle des da Varano. L'imposant édifice sculpté est composé de quatre registres. Sur le second, autour du sarcophage reliquaire, huit statues-pilastres de vertus couronnées alternent avec des bas-reliefs racontant des épisodes de la vie du patron de la

---

<sup>202</sup> Cette lecture n'enclot pas le sens des images. Elle repose sur un jeu d'associations d'idées possible en un moment particulier, la seconde moitié des années 1430, alors que s'élèvent la puissance et le palais de Vitelleschi. Sur les associations d'idées dans l'interprétation des images, Daniel ARASSE, *Histoires de peintures*, Paris, Denoël, 2004, p. 201-205.

<sup>203</sup> En 1431, Giovanni Vitelleschi est fait évêque de Macerata et de Recanati, et devient légat pontifical dans la Marche d'Ancône. En 1435, il est nommé patriarche d'Alexandrie et, quelques mois plus tard, en octobre, archevêque de Florence. Il se voit confié la même année une importante légation dans le royaume de Naples, à la suite de la mort de Jeanne II. En 1437 enfin, il est élevé à la dignité cardinalice. LAW, « Giovanni Vitelleschi », *Renaissance Studies*, vol. 12, 1998, art. cit., p. 42-43.

<sup>204</sup> Le tombeau de Cansignorio della Scala, sculpté à partir de 1364 par le même Bonino da Campione assisté de plusieurs aides, peut également être cité. Les quatre vertus cardinales, la Charité et l'Espérance sont représentées sur le couronnement (la Foi serait alors le cavalier lui-même, au sommet de l'édifice). Voir Ettore NAPIONE, *Le arche scaligere*, Venise, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, 2009, p. 331-361 pour le monument de Cansignorio. Sur le modèle angevin et sa diffusion, ainsi que sur la réunion des personifications des vertus dans l'iconographie seigneuriale, voir COSNET, *L'imagerie morale italienne (v. 1315-v. 1415) : figurer et personnifier les vertus selon les ordres mendiants et les communes toscanes*, thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Maurice Brock, soutenue le 24 septembre 2011 à l'université François-Rabelais, Tours, PUF, à paraître. Nous remercions Bertrand Cosnet qui nous a très aimablement communiqué des éléments de ce travail encore inédit.

citée<sup>205</sup>. La Prudence, la Justice en armes, l'Espérance et l'Humilité – telles que Luca Palozzi propose de les identifier – occupent chacune un angle de la structure<sup>206</sup>. Les réaménagements, restaurations et déplacements du monument funéraire du saint évêque ne facilitent pas l'interprétation d'un message dont l'iconographie se serait faite porteuse. La possible localisation de cet ensemble sculpté dans la chapelle marquée des emblèmes des da Varano, il est vrai, pouvait suggérer des rapprochements entre les vertus du saint et celles traditionnellement attribuées aux seigneurs<sup>207</sup>.

L'usage politique de la figuration des vertus apparaît plus clairement à Milan. Situé à l'origine dans l'église San Giovanni in Conca, le monument de Bernabò Visconti est l'œuvre de Bonino da Campione et de son équipe. Le sarcophage orné de bas reliefs est posé sur six colonnes et six pilastres octogonaux. Il est surmonté d'une statue équestre représentant l'oncle de Gian Galeazzo<sup>208</sup>. Visconti est vêtu de son armure. Il tient de sa main droite son bâton de commandement. A ses pieds, l'allégorie de la Justice semble soutenir le formidable destrier de Bernabò, sous le ventre duquel son épaule est glissée. De l'autre côté, à la gauche du cavalier, la Force se dresse dans une position similaire. La partie haute du monument est porteuse d'un message politique clair lié de son vivant même au gouvernement de Bernabò. La sculpture du seigneur et de sa monture est réalisée entre la fin des années 1350 et l'année 1363 pour être placée dans l'église que Bernabò vient de faire restaurer, alors que ses deux frères et lui ont obtenu le titre de *domini generales* de Milan neuf ans plus tôt<sup>209</sup>. Dans la description qu'il fait du monument avant 1363, le notaire Pietro Azario explique que les deux

---

<sup>205</sup> Illustrations 45 et 46. Selon le même principe d'organisation que celui adopté dans le palais Vitelleschi, les représentations allégoriques des vertus sont combinées à des scènes narratives.

Luca Palozzi interprète les vertus sculptées de Camerino comme les quatre cardinales, les trois théologiques et l'Humilité. La perte de plusieurs de leurs attributs rend l'identification de plusieurs statues incertaine. La Force, la Justice et la Tempérance, en revanche, se reconnaissent clairement. Voir Luca PALOZZI, *L'arca di Sant'Ansovino nel duomo di Camerino. Ricerche sulla scultura tardo-trecentesca nelle Marche*, Cinisello Balsamo, Silvana Editoriale, 2010 (Biblioteca d'arte, 27), p. 53-127.

<sup>206</sup> L'auteur propose de voir dans l'association des quatre vertus angulaires l'évocation de l'exercice d'un gouvernement (de soi ou d'une communauté) – représenté par la Prudence et par la Justice – tendu vers un horizon eschatologique – retracé par l'Humilité et par l'Espérance.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 98-101. Nous ne rejoignons cependant pas l'historien de l'art lorsqu'il fait du monument l'« exalta[tion], de manière immédiatement perceptible, des dons des seigneurs [da Varano] », ni lorsqu'il présente la Justice armée comme une allusion « au rôle joué dans la ville et dans les terres qu'elle domine par une lignée de condottières, de dirigeants laïcs et de fonctionnaires ecclésiastiques. » L'arca de saint Ansovino ne nous paraît pas être un monument à la gloire de la famille dirigeante, qui délivrerait un message politique explicite sur le mode symbolique ou allégorique. Le monument funéraire du saint patron, qui ne porte pas les armes des da Varano, ne peut servir la propagande seigneuriale de la même façon que le ferait le tombeau d'un membre de la famille dominante. Sur la représentation de la Justice en armes, voir *infra*, note 240.

<sup>208</sup> L'ensemble mesure environ six mètres de haut. Costantino BARONI, « La scultura gotica », dans *Storia di Milano*, vol. V : *La signoria dei Visconti (1310-1392)*, Milan, Fondazione Treccani degli Alfieri per la storia di Milano, 1955, p. 808-812. Plus récemment, voir l'ouvrage joliment illustré de Graziano Alfredo VERGANI, *L'arca di Bernabò Visconti al Castello Sforzesco di Milano*, Milan, Silvana Editoriale, 2001.

<sup>209</sup> Le sarcophage et le reste du monument sont complétés à la fin de l'année 1385, après la mort de Bernabò.

vertus postées à côté du chevalier sont celles sur lesquelles Bernabò s'appuie pour gouverner<sup>210</sup>.

Les représentations des vertus sont fréquemment situées dans des emplacements à forte valeur symbolique. Sur un soubassement, sur une clef de voûte ou sur un écoinçon, à la base d'une colonne ou sur un chapiteau où vient s'appuyer une arche, elles ornent des points supportant la structure architecturale réelle. L'image peinte ou sculptée rend alors sensible une idée commune selon laquelle « les valeurs morales sont des principes fondateurs<sup>211</sup> ». Si une telle disposition des figures à l'intérieur de la construction monumentale connaît un grand succès au Trecento, elle conserve sa force évocatrice au siècle suivant. Elle est, parmi tant d'exemples, à l'œuvre dans la chapelle dédiée à saint Sigismond dans le *tempio malatestiano* de Rimini. Les vertus théologiques et cardinales sculptées par Agostino di Duccio sont positionnées sur le troisième des quatre registres des pilastres qui soutiennent le grand arc en ogive de l'entrée. Le registre inférieur, base de la construction, est composé par les massifs éléphants héraldiques de la famille de Sigismondo Pandolfo. Au-dessus de lui, comme au-dessus du registre des vertus qui se trouvent par eux encadrés, sont représentés différents emblèmes des Malatesta avec des portraits de profil représentant, peut-être, le seigneur et Isotta<sup>212</sup>. La superposition des registres indique que les vertus sont au cœur de l'identité familiale et personnelle de Sigismondo Pandolfo. Elles la constituent et la soutiennent, elles lui permettent de porter l'édicule qui abrite l'autel dédié au saint protecteur du maître de Rimini et qui devait, selon un premier projet abandonné, accueillir la sépulture de ce dernier<sup>213</sup>.

---

<sup>210</sup> Dans son *Chronicon de gestis principum Vicecomitum* : « [...] ac a lateribus stipatum, statuis referentibus eius iustitiam et fortitudinem, quibus virtutibus innixus regit ; eamque statuam locavit in superficie altaris maioris ». (Cité par VERGANI, *L'arca di Bernabò Visconti*, op. cit., p. 121.)

<sup>211</sup> COSNET, « Les personnifications dans la peinture monumentale », dans BOUDON-MACHUEL, BROCK et CHARRON (textes réunis par), *Aux limites de la couleur*, art. cit., p. 130-131.

<sup>212</sup> Le second registre est constitué par les initiales enlacées omniprésentes dans le *tempio* ainsi que par les portraits, aujourd'hui effacés, inscrits dans une couronne de feuillages ; le quatrième l'est par des statuettes de personnages portant des écus aux armes et emblèmes des Malatesta.

<sup>213</sup> Gabriele FATTORINI, « “*Signis potius quam tabulis delectabor.*” La decorazione plastica del tempio malatestiano » dans Luciano BELLOSI (dir.), *Le arti figurative nelle corte dei Malatesti*, Rimini, Bruno Ghigi Editore, 2002 (Centro studi malatestiani. Storia delle signorie dei Malatesti, XIII), p. 317-330 pour la chapelle de Saint-Sigismond, avec le schéma de la décoration iconographique p. 319. Au nombre de six, les vertus sont disposées de la façon suivante, de l'extérieur vers l'intérieur : sur le pilastre de gauche, la Charité, la Prudence et la Tempérance ; sur le pilastre de droite : la Foi, l'Espérance et la Force. La Justice manquante pourrait être incarnée sur la paroi centrale par le modèle du seigneur de Rimini, le saint Sigismond assis, surplombant l'autel, sur un trône constitué de deux éléphants (pour cette lecture assez convaincante et les renvois bibliographiques idoines, *ibid.*, note 150 p. 320 et p. 328).

## **Intermède lucquois. Les conseils de Giovanni Sercambi pour assurer le pouvoir seigneurial et un exemple de revendication inappropriée des vertus cardinales.**

Le discours des seigneurs guerriers sur les vertus qu'ils possèdent en propre et qui soutendent leur gouvernement est très répandu mais sa généralisation peut susciter la perplexité de ceux qui l'entendent si régulièrement. Le décalage avec la réalité de bien des comportements, de fait, ne peut pas échapper à tout le monde. S'il reste difficile d'apprécier la portée de la propagande seigneuriale et en particulier son efficacité différenciée sur les groupes qui en sont la cible, l'accueil ironique qui peut lui être réservé par les hommes appartenant aux cercles du pouvoir apparaît dans une des nouvelles de Giovanni Sercambi.

L'auteur est un partisan des seigneurs de Lucques, les Guinigi. En 1392, il compose pour Lazzaro une *Nota*, véritable programme de gouvernement indiquant les moyens d'assurer les bases de la domination familiale sur la ville. Parmi eux se trouvent la sécurité militaire, la participation des citoyens à des conseils bien contrôlés, l'importance de disposer d'amis fidèles à qui confier les charges stratégiques, le maintien de la concorde et l'apaisement des luttes de factions<sup>214</sup>. A ces derniers thèmes, Sercambi consacre plusieurs de ses nouvelles<sup>215</sup> ainsi que de nombreux passages de ses *Chroniques*. L'un d'eux est dédié au massacre de Nocera, en 1421. Niccolò et Bartolomeo Trinci y ont été assassinés par un de leurs châtelains, présenté par Sercambi comme le fils d'un officier banni par leur père puis gracié sur l'avis peu inspiré de mauvais conseillers. Le récit a la valeur d'un apologue, il illustre la maxime placée dans le paragraphe introductif : « Ne te fie jamais à un ennemi repentant<sup>216</sup> », ainsi que le verset tiré du *Livre des Proverbes* cité peu après :

---

<sup>214</sup> Giovanni SINICROPI, « Giovanni Sercambi, *Nota ai Guinigi*, testo critico, introduzione e note », *Momus*, n<sup>os</sup> 3-4, 1995, p. 7-45. Le texte a d'abord été publié par Salvatore Bonghi dans SERCAMBI, *Le croniche di Giovanni Sercambi lucchese pubblicate sui manoscritti originali*, éd. BONGHI, vol. III, Lucques, Giusti, 1892, p. 397-407.

<sup>215</sup> En particulier la nouvelle intitulée « *De maxima ingratitude* » qui met en scène la lutte entre les « *gentilomini* » et les « *gran populani* » dans une cité provençale appelée Nice. Les trois chefs du *popolo grasso* parviennent à s'entendre et à chasser les deux comtes qui dirigent le parti des « *gentilotti* ». Mais la discorde naît entre eux. Deux des leaders populaires tentent successivement de se faire seigneur et d'écarter leurs anciens alliés, n'hésitant pas pour cela à s'allier à des ennemis de la ville. Ils scellent leur perte : le premier est empoisonné, le second chassé par une révolte populaire. « *Ultimamente, il popolo di Nizza vegendo quanto Troilo signor li avea mal condutti, non trovandosi amici presti, un giorno si levarono a romore e lui uccisero. [...] E per questo modo fu punito Troilo per aversi acostato col nimico et abbandonato l'amico* ». Giovanni SERCAMBI, *Novelle*, éd. Giovanni SINICROPI, vol. II, Florence, Le Lettere, 1995 (Università degli studi di Torino-Fondo di studi Parini-Chirio. Filologia. Testi et studi, 5), nouvelle CXLV, p. 1223-1229 (p. 1228 pour la citation). Voir l'étude introductive de Giovanni Sinicropi dans l'édition citée, p. 20-21 pour les références des autres nouvelles pouvant faire être lues comme des leçons politiques. « *De maxima ingratitude* » se trouve également dans l'ancienne édition des *Novelle* par Rodolfo Renier, avec le numéro 103 : *Novelle inedite di Giovanni Sercambi tratte dal codice trivulziano CXCI*, Turin, Ermanno Loescher, 1889, p. 383-386.

<sup>216</sup> « *In nemico reconciliato ne confidas in eternum* ». SERCAMBI, *Le croniche, op. cit.*, vol. III, chap. 308, p. 266-272. Sur l'épisode et son interprétation par Sercambi, nous nous permettons de renvoyer à Jean-Baptiste DELZANT, « Les Trinci à Nocera. Mise en scène et construction de la violence dans une seigneurie italienne du

Un chef prête-t-il attention à une parole mensongère, tous ses officiers deviennent méchants<sup>217</sup>.

Un long chapitre des *Chroniques* est dédié à l'épisode. Les deux suivants traitent de ses suites, le bilan de la répression et les cérémonies organisées en l'honneur des seigneurs assassinés. Le troisième est dédié au frère survivant et à sa mère, qu'il interpelle directement. Il prétend leur apporter la consolation en rappelant au travers une chanson l'inconstance de la Fortune, la chute des empires et la mort des héros<sup>218</sup>.

Sercambi exerce plusieurs charges dans la commune avant que Paolo Guinigi, frère cadet de Lazzaro, ne s'empare du pouvoir. Il est gonfalonier de justice en 1400 et contribue vraisemblablement au succès de l'entreprise par laquelle Paolo se fait proclamer seigneur de la cité<sup>219</sup>. Ami et conseiller du maître de Lucques, Sercambi reste à ses côtés. Il côtoie ainsi les Trinci et les da Varano, qui s'allient par des mariages croisés aux Guinigi et, de temps à autre, résident dans la ville de la soie. Le seigneur de Lucques épouse ainsi Piacentina da Varano en 1407 et lorsque Rodolfo III, père de cette dernière, accompagne Grégoire XII dans

---

premier Quattrocento », dans Léonard DAUPHANT (dir.), *Questes. Bulletin des jeunes chercheurs médiévistes*, vol. 14 : *Violences médiévales*, avril 2008, p. 63-75.

Les échos entre les *Chroniques* de Sercambi et le recueil de ses nouvelles sont nombreux : sur les seize que comportent celles-là, quatorze proviennent de celui-ci (Myriam SWENNEN RUTHENBERG, « Telling Lies, Telling Lives. Giovanni Sercambi between *Cronaca* and *Novella* », dans Gloria ALLAIRE (études réunies par), *The Italian Novella. A Book of Essays*, communications présentées à l'International Congress on Medieval Studies de Kalamazoo (35<sup>e</sup> et 36<sup>e</sup> sessions, 2000-2001), New York/Londres, Routledge, 2003 (Routledge Medieval casebooks), note 10, p. 79). La maxime de l'épisode de Nocera est le titre d'une des nouvelles (« *De nemico reconciliato ne confidetur* », SERCAMBI, *Novelle*, éd. SINICROPI, vol. 2, *op. cit.*, nouvelle CXVIII, p. 934-937) intégrée aux *Chroniques*. Elle est insérée au milieu les épisodes de la seigneurie de Gabriele Maria Visconti et de sa mère sur Pise, sous la forme d'une des *Note* que Sercambi dédie à plusieurs puissants de la péninsule afin de les éclairer quant à la bonne façon de gouverner. Le récit réemployé est précédé d'un paragraphe qui en révèle la finalité : « *Somma virtù è di colui che dia amaestramenti a ciascuno, acciò che sempre le persone si sappino guardare. E per tanto si dirà a voi, madona Nieza et messer Gabriello, quanto la persona si de' guardare di non fidarsi in nel suo nimico. E però ad exemplo si dirà a voi in questo modo, cioè : [...]*. » SERCAMBI, *Le croniche*, *op. cit.*, vol. III, chap. 81, p. 84-86.

<sup>217</sup> Prv 29, 12. Le verset de la Vulgate est exactement cité par Sercambi lorsqu'il raconte qu'Ugolino III a confié des responsabilités à ser Pasquale bien qu'il ait eu connaissance de la cruauté de ce dernier, « *come alcune volta sogliono fare alquanti signori, non volendo guardare a quella che si narra in ne' proverbii di Salamone, quine u dicie : "princeps qui libenter audit verba mendacii omnes ministros habet impios" [...]*. » SERCAMBI, *Le croniche*, *op. cit.*, vol. III, chap. 308, p. 267.

Les renvois entre les *Chroniques* et le *Novelliere* sont également thématiques. La narration du massacre de Nocera s'inscrit dans un des axes de la nouvelle « *De maxima ingratitude* » citée plus haut, celui des conséquences des mauvais conseils écoutés par le seigneur et de l'importance des soutiens véritables que peuvent seuls constituer les vrais amis. Un passage de l'histoire des seigneurs du *Popolo* nicéen paraît se référer au même verset des *Proverbes* que celui utilisé dans les *Chroniques*, attribué au roi Salomon. Du leader populaire Midas qui prête l'oreille aux propos de ses faux amis il est dit : « *Mida, che cominciato era a non vedere né cognoscer il consiglio de' rei e suoi nemici, diè fede alle loro parole.* » SERCAMBI, *Novelle*, éd. SINICROPI, vol. 2, *op. cit.*, p. 1225.

<sup>218</sup> SERCAMBI, *Le croniche*, *op. cit.*, vol. III, chap. 311, p. 274-278.

<sup>219</sup> Sur les relations entre Paolo Guinigi et Giovanni Sercambi, Riccardo AMBROSINI, « Per una rilettura del *Novelliere* di Giovanni Sercambi », *Atti dell'Accademia Lucchese di Scienze, Lettere e Arti*, nouvelle série, vol. XIX-XX, 1987, p. 165-189. Voir également SINICROPI « Studio introduttivo », dans SERCAMBI, *Novelle*, éd. SINICROPI, *op. cit.*, vol. I, p. 16-20.

la cité toscane où le pape romain réside en attendant une hypothétique rencontre avec Benoît XIII, il demeure chez Paolo<sup>220</sup>. En 1420, quelques années après que Piacentina a trouvé la mort lors d'une grossesse malheureuse, Paolo prend pour femme Jacopa Trinci, fille d'Ugolino III et sœur des trois seigneurs de Foligno. Il conserve des liens très étroits avec Camerino puisqu'il fait épouser à son fils Ladislao Maria da Varano, fille de Gentilpandolfo et petite-fille de Rodolfo III. Le double mariage est célébré à Lucques le 7 août 1420<sup>221</sup>. Trois ans plus tard, en route pour Sant'Antonio où elle se rend en pèlerinage, Sveva, la mère de Maria, se repose une nuit chez son gendre<sup>222</sup>.

Par les conseils écrits ou oraux qu'il donne à Paolo Guinigi, par l'image positive qu'il élabore de son seigneur à travers son œuvre<sup>223</sup>, Giovanni Sercambi est un acteur du système seigneurial. A Lucques, il contribue à le construire et à le légitimer, il en maîtrise le langage et les rouages. Il est informé de bien des aspects de ceux de Foligno et de Camerino, dont il connaît les dirigeants. Si, pas plus que Federico Frezzi, Giovanni Sercambi n'est un théoricien ou un juriste du politique, ses écrits n'en sont pas moins traversés par une réflexion sur le pouvoir personnel et sur les moyens de le conserver. Sous la plume d'un tel défenseur de la seigneurie, il faut prêter attention à la résurgence du thème des vertus.

Il apparaît dans une nouvelle comique tournant en dérision l'arrogance des condottières<sup>224</sup>. Lors de la guerre entre Florence et Pise, au début des années 1360, chacune des deux villes enrôle des mercenaires issus des rangs de *fuorusciti* de son adversaire. Folaga de' Peruzzi est un des Florentins qui combattent pour les Pisans. Fanfaron obèse, « homme d'une formidable corpulence, qu'un plein chaudron de macaroni n'aurait pas rassasié<sup>225</sup> », il tient le discours suivant à l'agent de Pise venu l'embaucher :

Tu pourras désormais faire ton rapport et dire que tu as trouvé le champion le plus valeureux qui soit à Florence, celui qui avec la plus grande haine provoquera la ruine de Florence. Car je te le dis, moi, cinquante hommes ne pourraient pas me faire bouger d'un pouce si je ne le voulais. Comme tu me vois fait de ma personne, joliment et puissamment fort, tu peux te dire que les autres vertus cardinales guident également mes

<sup>220</sup> SERCAMBI, *Le croniche, op. cit.*, vol. III, chap. 124 et 126 p. 126-128.

<sup>221</sup> *Ibid.*, chap. 266, p. 233-234 ; chap. 292 et 295 à 297, p. 254-257. Parmi les invités présents pour les festivités nuptiales, Sercambi mentionne Pietro di Pasquale da Rasiglia, le fils de l'homme qui assassine Niccolò et Bartolomeo Trinci quelques mois plus tard. A cette date, il a encore toute leur confiance. Jacopa Trinci meurt moins d'un an plus tard, des suites d'une grossesse (*ibid.*, chap. 334, p. 291).

<sup>222</sup> *Ibid.*, chap. 402, p. 361-362. Nous ignorons ce qu'est le lieu de Sant'Antonio où se rend Sveva. En quittant Lucques vers sa destination, elle emprunte la route du Nord qui passe par Garfagnana.

<sup>223</sup> Voir l'épisode de la grâce accordée en mai 1408 à des comploteurs : les coupables sont bannis et non exécutés, Paolo apparaît comme un seigneur miséricordieux (*ibid.*, chap. 136, p. 139-140).

<sup>224</sup> SERCAMBI, *Novelle*, éd. SINICROPI, *op. cit.*, vol. II, nouvelle 97 : « *De captivitate stipendiari* », p. 775-781.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 776-777 : « *omo di corpo smisurato che non si serè' sazio di un paiuolo di macaroni.* »

pas. Ne crois pas que la commune de Pise puisse trouver un homme d'une plus grande force que la mienne, ni d'une plus grande fiabilité [...].<sup>226</sup>

Les paroles sont rapidement mises à l'épreuve des faits. Folaga est envoyé à la tête de quelques brigades dévaster le *contado* florentin, où il pénètre un matin après avoir dévoré dix pains et le quart d'un agneau en guise de petit-déjeuner. Mais la peur le travaille. Ressentant le besoin pressant de se soulager, il descend de cheval pour déféquer sur le bas-côté de la route. Alors qu'il s'accroupit, ses culottes baissées sur ses chevilles s'accrochent à un râteau. Il se croit pris par l'ennemi et hurle qu'il se constitue prisonnier avec ses cinquante hommes lesquels, accourant à ses cris, le trouvent « *preso da uno rastello per lo culo* ».

Folaga de' Peruzzi n'est pas le seigneur d'une ville. Il est florentin et mercenaire, deux groupes que vise Sercambi à travers lui. L'insertion des vertus cardinales dans son discours parachève le ridicule d'une vantardise qui est un *topos* littéraire des hommes d'armes. Le mercenaire issu de Florence prétendant incarner en plus de la force, la tempérance, la prudence et la justice revendique pour lui les vertus caractéristiques du grand chef de guerre, du dirigeant politique ou, plus généralement dans l'Italie du temps, de tout prétendant à une certaine noblesse issue du sang ou acquise par le savoir. En illustrant le grotesque de ces présomptions chez ceux que rien n'autorise à avoir de tel, l'auteur lucquois indique qu'elles peuvent être assez largement partagées et qu'elles doivent être parfois sanctionnées. Elles exposent ceux qui les formulent au sarcasme ou, à tout le moins, au sourire sardonique de qui sait les prétentions autorisées pour une position sociale donnée.

A Foligno, les Trinci pensent être en mesure de revendiquer les vertus cardinales comme les attributs de leur personne et comme les piliers de leur action. Pierangelo di Bucciolino ne craint pas de trop flatter Ugolino III dans les strophes qu'il lui dédie à la fin de la *Légende de saint Félicien*, lorsqu'il fait de son seigneur l'amant des quatre vertus. Puissance et courtoisie, sagesse et magnanimité sont les termes qui reviennent au fil des huit octains constituant son éloge. Tous sont réunis dans le paragraphe où apparaissent les vertus :

Il a revêtu les sept arts libéraux,  
A Jupiter il a emprunté toute sa puissance,  
Il s'est épris des quatre vertus cardinales  
Et à Mercure il a emprunté l'éloquence.  
Ses ailes battent pour tout un chacun,  
Il est le compagnon de la suprême sagesse.  
Il dépasse Alexandre en majesté,

---

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 778 : « *Omai potrai fare relazione che tu hai trovato il più valente campione che in Firenze sia e quello che più nimichevolmente Firenze disfarà ; narrandoti che L persone non mi farenno mover più che io volesse. E così come vedi la mia persona bella grande forte, così pensa che tutte l'altre vertudi cardinali regnano in me. E non pensi il comune di Pisa di poter trovare omo di maggior fortezza di me né più seguro [...].* »

Au dessus de César il s'élève par sa magnanimité<sup>227</sup>.

### **La loggia nuova des Trinci. Vertus, concorde et bon gouvernement.**

Les vertus dont se parent les seigneurs sont celles que revendiquent les communes<sup>228</sup>. Ce sont elles qui, selon la pensée politique du temps, orientent l'exercice de tout pouvoir vers la recherche du bien commun hors duquel aucun dirigeant individuel ou collectif ne saurait prétendre gouverner. Leur mise en avant par les régimes seigneuriaux se fait avec d'autant plus de facilité que les vertus se rattachent tout autant à la personne du seigneur, détenteur comme individu et comme membre d'une famille de pouvoirs étendus, qu'à ses charges et à ses fonctions dans la commune, dans la cité ou dans les terres de l'Eglise.

La Prudence, la Force, la Justice et la Tempérance sont peintes au sommet de la loggia qui coiffe l'un des édifices appartenant à l'ensemble des palais de la commune, à Foligno<sup>229</sup>. Elles sont la composante extérieure d'un ensemble pictural dont une partie s'étend en un long bandeau à l'intérieur de la pièce<sup>230</sup>. Donnant sur la Place Vieille, la construction fait face au portail latéral occidental de la cathédrale<sup>231</sup>. Elle appartient à l'un des espaces constitutifs de

---

<sup>227</sup> BUCCIOLINI, *Legenda di San Feliciano*, op. cit., strophe CLXIX, p. 69 : « Vestise delle septe liberali, / ad Iove à tolta tucta sua potentia, / admantase dele quactro cardenali, / et a Mercurio à tolta la eloquentia. / Bacton per tucto el mondo le sue ali / compagno è della somma sapientia. / Passò Alesandro de realetade, / Cesari avança par magnanimitade ».

Pierangelo Buciolini reprend les vertus topiques du bon seigneur, dont plusieurs parent le personnage de Rodolfo II da Varano dans les nouvelles de Sacchetti et de Poggio Bracciolini. L'épisode du cordonnier de San Ginesio permet à Franco Sacchetti de louer « la misericordia », « la magnanimità » de Rodolfo da Varano, vertus qui lui font pardonner à l'artisan rebelle, tout comme son « animo liberale » qui « fait de lui un grand homme et l'élève jusqu'aux étoiles » dès lors qu'il le conduit à faire peu de cas des offenses d'un vilain (SACCHETTI, *Il Trecentonovelle*, éd. MARUCCI, 1996, op. cit., nouvelle XC, p. 279 : « Oh, quanto egli è da commendare uno signore quando per uno vile uomo gli è fatto simile offensa, che egli se ne curi come curò costui, mostrando la sua magnanimità e l'animo liberale, il quale il fa grande e montare fino alle stelle, per aver annullate e fatto poco stima di quelle cose le quali molti vili fanno maggiori, temendo che ogni mosca non gli offenda. ») Dans ses *Facéties*, Poggio Bracciolini présente également Rodolfo comme un seigneur miséricordieux, capable de pardonner à un homme qui l'a blessé accidentellement alors que, pensant lui plaire, ses courtisans rivalisent de cruauté dans les châtements qu'ils proposent (Poggio BRACCIOLINI (dit LE POGGE), *Confabulationes*, éd. Stefano PITTALUGA et Etienne WOLFF, Paris, Les Belles Lettres/Bibliothèque italienne, 2005, p. 34-35).

<sup>228</sup> Et, ailleurs, les monarques.

<sup>229</sup> Illustrations 92-93.

<sup>230</sup> Illustrations 93-94. Voir la reproduction du cycle proposée en noir et blanc dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, op. cit., p. 300-301, avec une erreur d'impression quant aux indications de localisation.

La disposition des images sur une seule bande, en haut de la paroi, suivrait celle de l'*antecapella* du palais Vitelleschi de Corneto-Tarquinia. L'hypothèse est confirmée par la décoration des parties basses et médianes des parois internes. La niche du mur Nord, qui accueillait peut-être déjà deux étagères, ainsi que les piédroits et le fond du renforcement percé d'un quadrilobe donnant sur la place sont ornés d'éléments décoratifs indépendants des scènes supérieures : fleurs, oiseaux et, pour les deux espaces, jeu de ballon entre deux personnages. La peinture devait couvrir la totalité des murs.

<sup>231</sup> Voir *supra*, chap. 3, notes 142-147. Illustrations 87 et 90.

l'identité et de la mémoire civiques, celui-là même où Ugolino III fait construire le palais familial que deux ponts relient au complexe cathédral, pour l'un, et au complexe communal, pour l'autre. Cette dernière passerelle n'existe plus aujourd'hui mais, outre les traces encore visibles dans la maçonnerie, elle est attestée par la documentation notariée. La mention connue la plus ancienne la cite en même temps que la loggia qu'elle présente comme un prolongement direct du palais seigneurial. Elle se trouve dans un acte notarié établi le 18 janvier 1429

dans la maison nouvelle, demeure habituelle et résidence du magnifique et illustre seigneur Corrado Trinci de Foligno, vicaire etc., à savoir dans une certaine loggia nouvelle, attenante à la maison, de l'autre côté de l'élégant pont qui enjambe la rue des marchands, à côté du palais de la commune de Foligno, demeure et résidence du seigneur podestat de la dite cité [...].<sup>232</sup>

Au premier niveau de ce petit palais, au-dessus de l'arcade qui donne sur la place et au dessous de la loggia à cinq arches qui domine la structure, se trouve la tapisserie en trompe-l'œil portant la devise des seigneurs de Foligno. Les motifs peints au pochoir recouvrent toute la largeur de la façade<sup>233</sup>. L'édifice ainsi décoré est d'autant plus remarquable qu'il se distingue des constructions voisines abritant les instances de la commune et du Peuple, sur les palais desquels, prévoient les statuts, nul dirigeant ne doit oser faire peindre ses armes aux frais de la collectivité<sup>234</sup>. Le parapet qui, au-dessus de la peinture, ferme le côté de la loggia donnant sur la place et sur lequel s'élèvent les piliers qui soutiennent le toit, comporte sept petites consoles de pierre. Au XV<sup>e</sup> siècle, elles accueillent chacune une tête de statue antique ayant toutes appartenu à des personnages d'âges différents<sup>235</sup>. Ces fragments ont été minutieusement collectés puis disposés sur des supports taillés sur-mesure. Mis en ordre, ils deviennent les composantes de la série des sept âges de la vie et, sous cette forme, dialoguent

---

<sup>232</sup> SENSI et SPERANDIO, « La loggia dei Trinci », *BSCF*, vol. X, 1986, art. cit., note 36, p. 394 : « *in domibus novis consuete habitationis et residentie Magnifici et Illustris Domini Corradi de Trinciis de Fulgineo, vicarii etc., videlicet in quadam loggia nova ipsis domibus contigua, ultra pontem scitum super stratam mercatorum, iuxta palatium communis Fulginei habitationis et residentie Domini Potestatis dicte civitatis [...].* »

L'adjectif *nova* est utilisé pour distinguer cette loggia de structures similaires plus anciennes dans l'édifice principal, comme celle qui est évoquée par un acte de 1423 et située à côté de la salles des Imperatores (*ibid.*).

<sup>233</sup> Voir *supra*, chap. 3, notes 78 à 80, et illustration 92.

<sup>234</sup> *Statutum communis Fulginei*, 3<sup>e</sup> partie, rub. 30, p. 269-270 : « *Item dicimus et ordinamus quod nullus qui fuerit ad regimen civitatis Fulginei possit nec debeat aliqua sua arma facere depingi exepensis communis Fulginei in aliquo palatio vel domo communis vel populi civitatis Fulginei [...].* »

L'interdiction concerne le financement public de la peinture, non la peinture elle-même. Elle n'en contribue pas moins à restreindre le nombre des emblèmes et la surface qu'ils recouvrent.

<sup>235</sup> Illustration 93. Par exemple, pour l'enfance, un portrait idéal de Philippe dans une copie datant probablement du II<sup>e</sup> siècle ; pour l'adolescence, un portrait d'Hadrien ; pour la Décrépitude, une tête de Zeus, copie romaine du II<sup>e</sup> siècle également d'un original de l'époque classique. Ces morceaux de statues sont demeurés en place jusqu'au début des années 1830. Ils sont aujourd'hui conservés au Museo Palazzo Trinci de Foligno. Sur l'ensemble de ces éléments, Luigi SENSI, « La collezione archeologica dei Trinci », dans *Signorie in Umbria, op. cit.*, vol. I, p. 293-296 (contribution reprise et résumée sous le titre « *Aurea quondam Roma* », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci, op. cit.*, p. 217-228).

avec les images peintes de la façade. Peintures, sculptures et architecture sont intégrés en un tout signifiant<sup>236</sup>. Le réemploi des têtes de l'Antiquité permet que rejaillisse sur les Trinci un peu de la gloire passée de la Rome ancienne et de ses empereurs, en même temps qu'elle en rappelle la chute<sup>237</sup>. Dans la partie basse de la loggia, les chefs sculptés rappellent que les hommes comme les empires sont soumis au passage du temps, linéaire et horizontal, et que contre lui, le seul recours est la stabilité immuable des vertus, placées dans le prolongement vertical des piliers.

Là, dans les écoinçons des arcs, à l'intérieur d'un encadrement trilobé, sont représentées en couleurs les vertus cardinales<sup>238</sup>. Des rinceaux peints sur un fond rouge et bleu se déroulent entre elles, au dessus des arches. La Prudence est figurée le miroir à la main, avec la tête aux trois visages qui la caractérise dans bien des contextes mais dont la lecture politique est rappelée par Federico Frezzi<sup>239</sup>. La Justice est lourdement armée. Elle porte d'une main une balance, de l'autre, une épée, elle est équipée d'un casque, d'un gorgerin et d'épaulières. C'est une vertu combattante, luttant contre les malfaiteurs et contre les ennemis de la commune, pour le maintien de la concorde et de la tranquillité<sup>240</sup>.

\*  
\* \*

Les statuts du *castrum* de Piediluco, dans la rédaction de 1417 réalisée sous la seigneurie de Niccolò Trinci, mettent en avant cet aspect de la justice à travers trois folios où

---

<sup>236</sup> L'intégration d'une sculpture antique dans un décor peint se retrouve à l'intérieur de la loggia de Romulus, dans le palais voisin. Un bas-relief avec Hermès et une chèvre est scellé au beau milieu d'une scène représentant un troupeau paissant.

<sup>237</sup> MAIRE VIGUEUR, *L'autre Rome. Une histoire des Romains à l'époque communale (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Tallandier, 2010, p. 463, qui souligne la double nature idéologique et esthétique du réemploi de fragments antiques.

<sup>238</sup> Elles apparaissent de face. Le dessin anonyme de la bibliothèque communale de Foligno (ill. 1) montre qu'elles n'étaient pas en buste mais en pied, ou presque, la limite inférieure de la représentation correspondant aux genoux, au bas de la robe ou de la tunique.

<sup>239</sup> Voir *supra*, note 158.

<sup>240</sup> Mario Sbriccoli analyse dans ce sens l'apparition de l'iconographie de la Justice munie de la balance et de l'épée, qu'il place sous le ciseau d'Andrea Pisano, à Florence au milieu des années 1330. Les sculptures trouvent place sur le campanile de la cathédrale et sur les portes du baptistère. Il s'agit, selon l'auteur, de la première apparition d'une telle image « *in ambiente pubblico, su monumenti che simbolizzano l'anima della città* ». L'épée représente le *ius gladii*, le droit de punir les délits car la *Respublica* « *ritiene di avere il dovere di tutelare se stessa, il prestigio delle leggi, la pace pubblica e la pubblica utilità.* » SBRICCOLI, « La benda della Giustizia. Iconografia, diritto e leggi penali dal medioevo all'età moderna », dans « *Ordo iuris* ». *Storia e forme dell'esperienza giuridica*, Milan, Giufrè, 2003, p. 70-71 (c'est cet auteur qui souligne). Voir également sur ce point les remarques d'Andrea ZORZI, « L'angoscia delle repubbliche. Il "timor" nell'Italia comunale degli anni trenta del Trecento », dans GAMBERINI, GENET, ZORZI (dir.), *The Languages of Political Society, op. cit.*, p. 311, qui inscrit cette iconographie dans la séquence du début du XIV<sup>e</sup> siècle où Mario Sbriccoli voit s'affirmer une justice punitive et « hégémonique » au détriment d'une justice négociée (« *Giustizia negoziata, giustizia egemonica. Riflessioni su una nuova fase degli studi di storia della giustizia criminale* », dans Marco BELLABARBA, Gerd SCHWERHOFF et ZORZI (dir.), *Criminalità e giustizia in Germania e in Italia. Pratiche giudiziarie e linguaggi giuridici tra tardo medioevo ed età moderna*, actes du colloque (Trente, 21-23 octobre 1999), Bologne/Berlin, Il Mulino/Duncker & Humblot, 2001 (Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento. Contributi, 11), p. 360-361.

se combinent scènes illustrées et poésie en vernaculaire. Sur une première page, des citoyens se réunissent pour comploter contre la commune qui apparaît, sur une seconde, sous la forme d'un homme assis les mains liées, battu et dépouillé. Un agresseur tire son couvre-chef, un second arrache ses chausses pendant que deux autres lui dérobent, qui son manteau, qui sa bourse. Derrière lui, deux hommes s'enfuient en ployant sous le poids de leur butin. Devant lui, un jeune homme serre contre sa poitrine un livre fermé qui représente peut-être la loi ignorée. La commune en appelle à la Justice et lui demande de la venger<sup>241</sup>. Cette dernière apparaît sur une troisième page, assise en trône sous un dais et sous le fléau d'une balance, le glaive dans la main droite. Deux gibets sont dressés à proximité d'elle, où sont accrochés des pendus<sup>242</sup>. Un dizain explique :

Je suis la Justice, vertu couronnée  
 Conçue dans les cieux par le Créateur suprême.  
 Par lui j'ai été envoyée ici bas, sur cette terre,  
 Modèle et loi pour tout bon dirigeant.  
 Voilà pourquoi je suis armée de cette épée,  
 Pour rétablir la concorde entre ceux qui sont divisés :  
 Qui entretient la discorde suscite ma colère  
 Et je ne connais alors ni roi ni empereur.  
 Que chacun se garde d'une telle offense  
 Car je tiens la balance pour rendre la justice<sup>243</sup>.

Dans cette évocation des enluminures des statuts de Piediluco, il faut ajouter un élément. Une image et plusieurs des vers insérés dans le corpus normatif sont directement empruntés à Florence. La représentation de la commune dépouillée est une reprise de la figure peinte par Giotto dans le palais du podestat, avant 1330, que Lorenzo Ghiberti désigne comme « *el comune come era rubato*<sup>244</sup> ». Elle se conforme à ce modèle tout en n'utilisant qu'une partie du diptyque giottesque puisqu'elle délaisse la figuration, sous les traits d'un juge assis entre les vertus cardinales, de la commune rétablie dans sa souveraineté. La double image du

<sup>241</sup> MANCINI, « *“Regno desiderabilis debet esse tranquillitas”* Per una interpretazione delle immagini miniate dello statuto di Piediluco », dans Maria Grazia NICO OTTAVIANI (dir.), *Piediluco, i Trinci e lo statuto del 1417*, Pérouse, Protagon/Regione dell'Umbria, 1988 (Archivi dell'Umbria. Inventari e ricerche, 13), p. LI-LXXXIX, en part. p. LVII : « *poiché iustitia me fa [v]indicare.* »

<sup>242</sup> Une des potences est installée directement à sa droite, la seconde à ses pieds, à sa gauche où se déroule, plus haut, ce qui semble bien être une exécution. Voir l'illustration reproduite dans *ibid.*, p. LXII.

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. LXII et LXIV : « *Io son iustitia virtù incoronata / creata in cielo dal summo factore / da lui qua giò in terra fui mandata / exemplo et lege ad ogni buon rectore / però de questa spada sonno armata / per concordare ciascheduno errore / contra che falla son multa turbata / et non riguardo re né imperadore. / Ciascun se guardi dall'offensione / ch'i'o bilance per far per rascione.* »

<sup>244</sup> Puis par Giorgio Vasari comme « *il Comune ch'è rubato da molti* ». L'image est aujourd'hui perdue. Elle est au cœur de plusieurs analyses de Maria Monica Donato, à laquelle nous empruntons les citations précédentes tout comme les éléments sur les fresques du palais du Podestat : « *Dal Comune rubato* », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : immagini e ideologie*, art. cit., p. 495. L'auteur signale que l'unique étude spécifique sur cette œuvre de Giotto est celle de Salomone MORPURGO, *Un affresco perduto di Giotto nel Palazzo del Podestà. Per le nozze di Igino Benvenuto Supino con Valentina Finzi*, Florence, Carnesecchi, 1897 (*non vidi*).

*Comune rubato* puis restauré est reprise ailleurs, à l'intérieur de programmes visuels louant des régimes politique. Elle figure sur le tombeau du seigneur gibelin d'Arezzo, l'évêque Guido Tarlati, sculpté autour de 1330 par les siennois Agostino di Giovanni et Agnolo di Ventura<sup>245</sup>. La proximité iconographique de cette image taillée avec celle peinte pour le *castrum* lacustre est remarquable. Le texte de la lamentation de la commune, qui accompagne la miniature de Piediluco, est quant à lui une reprise presque littérale des compositions d'Antonio Pucci (v. 1310–1388) directement liées à la fresque perdue du palais du podestat<sup>246</sup>. Les seigneurs de Foligno sont étroitement liés à la grande cité toscane. Des membres de la famille y sont podestats au cours du XIV<sup>e</sup> siècle et des Florentins, en retour, sont choisis pour exercer une magistrature similiaire à Foligno<sup>247</sup>. Ugolino III, dont le père a reçu la citoyenneté florentine, appartient aux *raccomandati* de la cité du lys comme ses fils après lui. Les Trinci se trouvent impliqués dans les affaires diplomatiques et militaires de Florence à l'intérieur du Duché<sup>248</sup>. Ces relations d'amitié politique et de protection sont inscrites à l'intérieur de la famille puisqu'en 1416 le fils de Corrado III, Ugolino, se voit donner pour parrains plusieurs membres éminents du patriciat florentin. Parmi eux se trouve l'ambassadeur d'alors à Foligno, Bonacorso Pitti<sup>249</sup>. Il agit durant le baptême en son nom propre et, notamment, en celui de Palla Strozzi, l'homme qui commande à Gentile da Fabriano sa grande *Adoration des mages*. Les Trinci se rendent parfois à Florence, ce qu'attestent par exemple les comptes publics de Pérouse où figurent les dépenses faites pour accueillir les seigneurs de Foligno lors de leurs voyages<sup>250</sup>.

Les grands thèmes de la propagande politique florentine, celle de la commune puis de la république, ne peuvent qu'être bien connus à Foligno. Ils sont partagés, si ce n'est

---

<sup>245</sup> Nous reprenons ici les éléments développés par DONATO, art. cit., p. 495-497. Sur le tombeau de Guido Tarlati, Georgina PELHAM, « Reconstructing the Programme of the Tomb of Guido Tarlati, Bishop and Lord of Arezzo », dans Joanna CANNON et Beth WILLIAMSON (dir.), *Art, Politics, and Civic Religion in Central Italy. 1261-1352. Essays by Postgraduate Students at the Courtauld Institute of Art*, Aldershot, Ashgate, 2000 (Courtauld Research Papers, 1), p. 71-115.

<sup>246</sup> Le texte de Pucci qui est une description de l'image a pu être peint sur le mur où se trouvaient les fresques de Giotto. DONATO, « Dal *Comune rubato* », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : immagini e ideologie*, art. cit., p. 495-496.

Le rapprochement des deux textes est dû à Maria Monica Donato, il est rappelé par MANCINI, « “*Regno desiderabilis debet esse tranquillitas*” », dans NICO OTTAVIANI (dir.), *Piediluco, i Trinci*, art. cit., p. LV, LVII et LXI-LXII pour les passages concernés.

<sup>247</sup> Maria Virginia PROSPERI VALENTI, « Due Trinci podestà di Firenze nel XIV secolo », *BSCF*, vol. II, 1978, p. 115-142.

<sup>248</sup> Voir *infra*, chap. 6, notes 139-145.

<sup>249</sup> Vittore BRANCA (éd.), *Mercanti scrittori. Ricordi nella Firenze tra Medioevo e Rinascimento*, Milan, Rusconi, 1986, p. 470.

<sup>250</sup> Corrado III s'arrête dans la cité du griffon, sur le chemin aller, le 9 avril 1419 puis, au retour, le 24 mai. Niccolò Trinci passe par Florence puis fait une halte à Pérouse, après avoir assisté au mariage de sa sœur à Lucques, en août 1420. NESSI, *I Trinci*, op. cit., doc. 144-145 et 150, p. 244-245.

directement repris, par le régime des Trinci qui recourt à des mots et à des images semblables pour justifier l'exercice de son propre pouvoir. Le registre de Piediluco ne laisse aucun doute à ce sujet mais il ne concerne qu'un *castrum* soumis à la domination de Niccolò et de ses siens, et le processus ayant conduit à son élaboration reste inconnu. La disposition des vertus peintes sur la *loggia nuova*, au cœur de Foligno, confirme cependant la proximité des discours de légitimation issus des deux villes et éclaire la teneur de celui sur le bon gouvernement seigneurial.

\*  
\* \*

Les vertus cardinales représentées en face de la cathédrale de Foligno sont de dimensions modestes mais leur emplacement les rend porteuses d'un message essentiel, semblable à celui déjà pointé pour de telles personnifications. Elles couronnent et prolongent les piliers de pierre de la loggia auxquelles une peinture veinée donne l'aspect du porphyre ou de la serpentine. Elles font corps avec l'architecture. Elles sont au plus haut de la façade, sur elles s'appuie le toit protecteur. Sur la place de la Seigneurie à Florence, les vertus en trône de la loggia des prieurs, sculptées dans la première moitié des années 1380, occupent une position identique<sup>251</sup>. Les « quatre cardinales » sont là aussi placées au-dessus des piliers, vers l'extérieur, quand les trois théologiques sont situées à l'intérieur de l'édifice, une place où se retrouvent la Foi, l'Espérance et la Charité peintes sous la partie couverte de la loggia de Foligno<sup>252</sup>.

La décoration de cette dernière a été réalisée dans un intervalle de temps restreint, si ce n'est au cours d'une même campagne. Le résultat final est un message politique unifié associant les vertus polychromes du dehors au cycle en *terra verde* du dedans, sur lequel nous

---

<sup>251</sup> La construction de la loggia des Prieurs, dite aussi de la Seigneurie ou, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, *dei Lanzi*, dure de 1376 à 1382. Elle est confiée aux plus grands architectes de la ville dont plusieurs travaillent également sur le chantier du *duomo*. La décoration sculptée mobilise des sculpteurs de renom comme Giovanni d'Ambrogio qui taille dans la pierre les personnifications de la Justice et de la Prudence d'après des dessins d'Agnolo Gaddi. Carl FREY, *Die Loggia dei Lanzi zu Florenz. Eine quellenkritische Untersuchung*, Berlin, W. Hertz, 1885 ; Gert KREYTENBERG, « Firenze. Scultura. Secolo 14<sup>o</sup> », dans *Enciclopedia dell'arte medievale*, vol. VI, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1995, p. 234-243, en part. p. 241 ; Stefano PETROCCHI, « Giovanni d'Ambrogio », dans *ibid.*, p. 698-700.

<sup>252</sup> Comme l'indique très justement Bertrand Cosnet, *L'imagerie morale italienne, op. cit.*, dans un paragraphe de la 3<sup>e</sup> partie intitulé « Le Bon gouvernement des régimes républicains ou le thème de la réunion des vertus ». Foi, Espérance et Charité apparaissent dans cet ordre, de gauche à droite, à l'intérieur de la loggia. La série se conclut sur la droite du mur avec une quatrième vertu que nous évoquons dans la suite de notre propos.

Selon Bertrand Cosnet, la loggia de Foligno emprunterait sa thématique et son organisation à la loggia des Prieurs de Florence ainsi qu'au cycle siennois de la salle des Neuf. Pour cet auteur, la référence à l'imagerie toscane est d'autant plus manifeste que les séries de vertus « procèdent de la même recherche de bien-fondé », d'une même recherche de légitimité politique.

nous concentrons à présent<sup>253</sup>. Sur la base de l'identification avec Troie de la ville assiégée et dévorée par les flammes peinte sur le mur Nord, le cycle a été lu comme une illustration du *Quadriregio*<sup>254</sup>. Federico Frezzi serait le concepteur du programme ou du moins son inspirateur, les personnages peints sortiraient tout droit du poème d'inspiration dantesque. Or aucun élément iconographique probant ne vient étayer cette lecture<sup>255</sup>. Rien n'autorise l'identification précise des personnages avec Ugolino III ou son père, qu'il faudrait reconnaître dans le cavalier couronné chevauchant à côté du vieillard portant sceptre et couronne fermée<sup>256</sup>, avec Astrée ou bien Minerve, qu'il faudrait voir en la figure féminine couronnée de feuillages et portant une discipline à trois lanières<sup>257</sup>. Cette lecture n'est pas seulement entachée d'un certain arbitraire, elle n'attribue pas seulement au dominicain une pensée sur les vertus et sur le bon gouvernement dont on a souligné plus haut la large diffusion dans l'Italie du temps. Elle force le sens des images et dénature le message qu'elles délivrent.

Il faut en reprendre brièvement la description. La paroi Est est percée des quatre arches donnant sur la Place Vieille et sur la cathédrale. En sa partie haute, elle porte le bandeau où sont peintes les trois vertus théologales et une de leurs consœurs. Toutes quatre apparaissent sur des trônes architecturés massifs dont les dossiers et les parties latérales ajourés constituent, sur trois côtés, autant de petites cloisons protectrices avec colonnettes, pilastres et pinacles. Un mur crénelé où sont scellées des plaques rectangulaires portant en leur centre un losange en relief sépare ce premier plan d'un second, à l'intérieur duquel, au milieu d'arbres aux hauts fûts régulièrement espacés, se déroulent des scènes de chasse et de cueillette ainsi qu'un épisode de lutte impliquant quatre hommes<sup>258</sup>.

Les trois premières allégories sont, de gauche à droite, les vertus théologales représentées dans l'ordre canonique qui suggère un sens de lecture de l'image<sup>259</sup>.

<sup>253</sup> Illustration 94. Attribution et datation de ces ensembles sont l'objet de débats anciens qui n'ont pas été tranchés. Nous en avons fait état *supra*, chap. 3, note 95.

<sup>254</sup> Illustration 100. SENSI et SPERANDIO, « La loggia dei Trinci », *BSCF*, vol. X, 1986, art. cit., p. 396-397. Cette lecture se fonde sur le court passage du poème de Frezzi où des origines troyennes sont attribuées aux Trinci, passage sur lequel nous revenons dans la suite de ce mémoire. La piste est suivie par MANCINI, « La Loggia delle Virtù, allegoria di un governo illuminato », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci, op. cit.*, p. 303-336 ; puis de façon plus systématique encore par PICCHIARELLI, « Prima di Gentile », dans *Nuovi studi sulla pittura*, vol. *Palazzo Trinci*, dir. CALECA et TOSCANO, art. cit.

<sup>255</sup> Voir nos remarques sur la quête du « texte-source », *supra*, chap. 3, notes 131-133.

<sup>256</sup> Parfois identifié à tort comme un pape et donc comme Boniface IX ou Urbain V, selon que l'on veuille voir en son compagnon Ugolino ou son père, alors même que ni le sceptre fleurdéliné, ni le couvre-chef, ni le vêtement dont est muni le personnage ne sont des attributs pontificaux.

<sup>257</sup> Illustration 98.

<sup>258</sup> Illustrations 96-97.

<sup>259</sup> Un sens et non le sens, il n'est pas nécessaire de parcourir le mur du regard de gauche à droite pour saisir la portée politique du message.

L'adjonction de la quatrième figure, à droite, ne permet pas seulement de placer les vertus dans l'alignement des piliers comme sur la façade extérieure, bien qu'une telle disposition présente le double avantage de conférer aux images la même portée symbolique des deux côtés du mur et d'équilibrer la composition sur toute la longueur de la frise. Foi, Espérance et Charité sont dites théologiques car elles sont ce par quoi Dieu intervient spécifiquement en l'homme. Par leur effet, ce dernier tend vers Dieu et traduit en actes la vérité révélée. L'ordre adopté pour les présenter dans la loggia correspond à ce qui est, selon les théologiens, la hiérarchie des actes générés par l'effet de ces mêmes vertus, du moins parfait vers le plus parfait<sup>260</sup>. Dans la loggia, cet ordre ne se conclut pas avec la contemplation divine, comme c'est le cas dans le *Quadriregio*, mais avec la Concorde<sup>261</sup>. La personnification est une femme vigoureuse, vêtue d'une robe élégante serrée haut sous la poitrine. Elle est assise de face et, de ses deux mains, pousse deux hommes dans les bras l'un de l'autre<sup>262</sup>.

La réconciliation des ennemis et la fin des conflits entre factions sont un des idéaux les plus forts des communautés urbaines. Mises en avant par les régimes populaires, appelées par les prédicateurs, elles sont l'horizon politico-religieux des dirigeants qui proclament vouloir réaliser dans la Jérusalem terrestre ce qui sera accompli dans la Jérusalem céleste. Le thème du loup rapace et de l'agneau développé par le *Popolo* est marqué de cette empreinte messianique car il porte en lui l'écho de la parole divine sortie de la bouche d'Ésaïe, l'un des prophètes les plus présents dans la culture rhétorique des juristes bolonais<sup>263</sup>. Le Seigneur, en effet, promet à son peuple qu'il va « créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle », une

---

L'ordre est certes celui suivi par Federicco Frezzi mais le poète se conforme au classement le plus couramment utilisé. Il est celui donné par Paul dans le premier Épître aux Corinthiens, repris et développé par les théologiens médiévaux : « Maintenant donc ces trois-là demeurent, la foi, l'espérance et l'amour, mais l'amour est le plus grand » (1 Co 13, 13).

<sup>260</sup> A. MICHEL, « Vertu », dans Alfred VACANT, Eugène MANGENOT et Emile AMANN (dir.), *Dictionnaire de théologie catholique contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire*, t. XV, 2<sup>e</sup> partie, Paris, Letouzet et Ané, 1950, coll. 2739-2799, en part. coll. 2782-2784 : « Le mot "théologique" suffit à indiquer que Dieu intervient immédiatement pour spécifier ces vertus dans leur objet, dans leur cause et dans le moyen de nous les faire connaître. Les vertus théologiques ont Dieu pour objet formel immédiat, puisque, par elles, notre nature est dirigée et ordonnée droit vers lui ; elles sont infusées dans l'âme par Dieu lui-même ; enfin, elles ne parviennent à notre connaissance que par voie de révélation divine. »

<sup>261</sup> Après avoir correctement identifié la quatrième figure comme la Concorde (« *Regno desiderabilis debet esse tranquillitas.* » », dans NICO OTTAVIANI (dir.), *Piediluco, i Trinci*, 1988, art. cit., p. LXVI), Francesco Federico Mancini tente de relire les peintures de la loggia à la lumière du *Quadriregio*. Cela le conduit à faire finalement du personnage une allégorie de la Clémence, *alias* la Mansuétude (« La Loggia delle Virtù », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, 2001, art. cit., p. 321 ; sur la place de la Clémence dans le poème, voir *supra*, note 124). Il est suivi dans cette ornière par Veruska Picchiarrelli (« Prima di Gentile », dans *Nuovi studi sulla pittura*, vol. *Palazzo Trinci*, dir. CALECA et TOSCANO, 2009, art. cit., p. 164-165). Cependant, c'est bien à cet auteur que l'on doit d'avoir tracé les grandes lignes d'interprétation du cycle et d'avoir vu en elles une représentation du bon gouvernement orienté vers la paix.

<sup>262</sup> Illustration 95.

<sup>263</sup> GIANSANTE, « I lupi », *Nuova rivista storica*, anno LXXXIII, fasc. II, mai-août 1999, art. cit., p. 216-217 (avec la référence des passages d'Ésaïe que nous citons) ; RICCIARDELLI, « Lupi e agnelli nel discorso politico », dans GAMBERINI, GENET et ZORZI (dir.), *The Languages of Political Society*, art. cit., p. 269-285

terre où ses élus habiteront les maisons qu'ils ont construites et mangeront les fruits de la vigne qu'ils ont plantée, où « ils ne se fatigueront plus en vain, ils n'enfanteront plus pour l'hécatombe », une terre enfin où « le loup et l'agneau brouteront ensemble [...] »<sup>264</sup>. Dans le pays « rempli de la connaissance du Seigneur », prédit le prophète, un « rejeton jaillira » des racines de la souche de Jessé. « La justice sera la ceinture de ses hanches » et, alors, « le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau »<sup>265</sup>.

La disposition et l'iconographie des vertus sur le mur de la loggia contribuent à faire de la concorde, autant qu'un programme politique, une perspective messianique. Paul le rappelle dans l'Épître aux Corinthiens, repris par Thomas d'Aquin, la charité est la plus haute des vertus. Elle est la plus parfaite, la mère des autres, elle est celle qui rapproche le plus de Dieu<sup>266</sup>. Dans la loggia, la Charité porte une robe très simple ouverte sur une poitrine généreuse. Elle y fait boire deux enfants nus qui se tiennent à genoux sur ses cuisses et dont elle caresse doucement la tête de ses mains. Charité et Concorde sont représentées dans des attitudes très proches<sup>267</sup>. Avec quelques variations évitant la monotonie d'une répétition à l'identique, elles sont presque le symétrique l'une de l'autre : là où la tête de la première penche vers la gauche, celle de la seconde est inclinée vers la droite, les deux nourrissons nus face à face sur les genoux de l'une deviennent deux hommes vêtus sur le point de s'embrasser, debout devant l'autre ; les mains posées sur des cheveux, enfin, descendent sur des épaules et le haut d'un dos. Les proximités spatiale et formelle de la Charité et de la Concorde, la position de cette dernière à la suite des trois vertus théologiques font de *Concordia* le bien terrestre suprême. Elle est ce vers quoi la Charité conduit, elle lui ressemble et l'accomplit. Elle est enfin le signe de la présence de Dieu au milieu des hommes, elle manifeste l'avènement prochain de son royaume. Dans le prolongement de son palais du haut duquel son regard porte vers l'*ecclesia matrix*, au plus près du siège des instances communales, c'est à atteindre la concorde qu'œuvre le seigneur de la cité.

\*  
\* \*

La construction des images peintes et leur disposition dans la salle inscrivent le seigneur dans le camp des vertus. Elles inscrivent dans l'espace pictural l'opposition de la concorde voulue par Dieu et de la discorde insufflée par le diable. L'antagonisme thématique de celle-ci et de celle-là est rendu par le positionnement des éléments les évoquant de part et d'autre de

---

<sup>264</sup> Es 65, 17-25, en part. au verset 25 : « *Lupus et agnus pascentur simul* ».

<sup>265</sup> Es 11, 1-9, en part. verset 6 : « *Habitabit lupus cum agno et pardus cum hedo habitabit* ».

<sup>266</sup> MICHEL, « Vertu », dans VACANT, MANGENOT, AMANN (dir.), *Dictionnaire de théologie catholique*, t. XV, 2<sup>e</sup> partie, art. cit., coll. 2783-2790.

<sup>267</sup> Illustration 95.

la personnification de la Charité, à l'intérieur de deux lieux picturaux distincts manifestés par le mur crénelé qui les sépare et les oppose tout en prolongeant la maçonnerie réelle des arcades l'intérieur de l'espace pictural. La discorde est présentée à travers la scène de rixe que l'on aperçoit derrière les créneaux, entre l'Espérance et la Charité et donc au milieu de l'arrière-plan c'est-à-dire au centre du lieu des activités mondaines qui se poursuit dans l'espace urbain réel visible à travers les ouvertures de la loggia. Et c'est de l'autre côté de la muraille peinte, à droite de la Charité, que se tient la Concorde. Elle appartient au monde des vertus délimité par la muraille comme un jardin clos, dont l'espace se prolonge lui avec l'espace réel de l'intérieur de la loggia, là où se trouvent le seigneur et le spectateur.

Si l'on poursuit une telle interprétation, il ne faut pas d'abord voir dans les scènes de chasse de l'arrière-plan les images bucoliques d'activités menées à travers une campagne pacifiée<sup>268</sup>. De telles activités seraient étonnement monothématiques et la lutte à coups de poings qui se déroule au centre de la frise y détonnerait. Sur le mode de l'allégorie, la menace de la discorde est évoquée, qui se concrétise dans la rixe. La discorde, nous l'avons vu, est insufflée par le diable que les Ecritures comparent fréquemment au chasseur. Comme le chasseur qui tend ses filets, « l'Ennemi du genre humain » guette l'homme pécheur pour le prendre dans ses pièges<sup>269</sup>. Sur les fresques monochromes, hors de l'abri des murailles derrière lesquelles siègent les vertus, le danger rôde. Les oiseaux dénichés sont menacés par le faucon, par les flèches prêtes à être décochées et par le filet déjà tendu quand, derrière la Foi, un malheureux petit lapin est déjà capturé.

\*

\* \*

Il reste trois murs dans la loggia dont le programme, assurément, est construit comme un tout cohérent. Hélas, les fresques sont partout privées de leur partie inférieure et, en certains endroits, des pans entiers d'enduits peints sont manquants<sup>270</sup>. Une identification précise des personnages peints était voulue à l'origine, gestes et attributs permettant alors de

---

<sup>268</sup> Illustrations 95 et 97.

<sup>269</sup> En voici quelques exemples. Le psaume 91 (90) chante : « C'est lui le Seigneur qui te délivre du filet du chasseur et de la peste perniciose. De ses ailes il te fait un abri, et sous ses plumes tu te réfugies » (Ps 91 (90), 3-4 ; « *Quoniam ipse liberabit me de laqueo venantium et a verbo aspero / in scapulis suis obumbrabit te et sub pinnis eius sperabis* »). Exhortant ses disciples à la vigilance, dans l'attente de la venue du Fils de l'homme, Jésus rappelle que le filet « s'abattra sur tous ceux qui se trouvent sur la face de la terre entière » (Lc 21, 34-36, en part. verset 35 : « *tamquam laqueus enim superveniet in omnes qui sedent super faciem omnis terrae* »). Paul enfin, recourt souvent à cette image. Dans la seconde épître à Timothée, il indique que le serviteur du Seigneur doit répondre à ses contradicteurs avec douceur car Dieu peut donner à ces derniers de se convertir, « de revenir à eux-mêmes en se dégageant des filets du diable qui les tenaient captifs et assujettis à sa volonté » (2 Tm 2, 25-26 : « *Cum modestia corripientem eos qui resistunt nequando det illis Deus paenitentiam ad cognoscendam veritatem / et respiscant a diaboli laqueis a quo capti tenentur ad ipsius voluntatem* »).

<sup>270</sup> Illustration 94.

reconnaître des figures nettement caractérisées, impliquées dans une ou plusieurs séquences narratives à portée allégorique<sup>271</sup>. L'interprétation du cycle dans son ensemble est hautement problématique mais l'on peut faire, pour conclure, quelques observations. La première consiste à pointer que la structure de l'image n'était probablement pas homogène sur les quatre parois. Le haut du mur Ouest voit se dérouler une hélice en trompe-l'œil, sur un fond rouge, qui se poursuit sans rupture le long des deux murs adjacents<sup>272</sup>. La partie supérieure du mur Est est effacée mais la frise qui se prolongeait peut-être au-dessus des vertus, comme le suggèrent les deux bordures verticales torsadées dans l'angle Sud-Est<sup>273</sup>, ne pouvait le faire sans discontinuité, à une hauteur supérieure à celle des trois autres parois. Le mur crénelé qui ne pouvait lui non plus s'élever à un même niveau sur les quatre murs ne se retrouvait de toute façon, selon nous, pas ailleurs que derrière les vertus où il répète la séparation d'avec le monde réel visible à travers les arches. Cette discontinuité dans la structure figurative distingue les images des vertus du mur Est du point de vue de la forme et accentue l'importance de leur message.

Il faut remarquer, ensuite, que cette interruption souligne simultanément l'unité des parois Nord, Ouest et Sud, dont il n'est pas aisé de savoir si elles présentent un même épisode réparti sur trois murs ou un diptyque constitué autour d'un thème commun. Nous penchons pour la seconde solution. Clairement, la composition d'ensemble est binaire. En voici la description, de gauche à droite, à partir du mur Sud. A l'extrémité gauche apparaissent les deux cavaliers couronnés cités plus haut puis un personnage levant un fouet puis, après une lacune, un personnage avec le visage tourné vers la droite, un saint encapuchonné et un homme barbu muni d'un baluchon. Sur le mur Ouest se dresse ensuite un grand trône laissé vide entre un homme au manteau noué sur l'épaule et le personnage à la discipline et au front ceint d'une couronne de feuillages, lui aussi évoqué précédemment<sup>274</sup>. Il est précédé d'un être au large front dégarni qui se trouve face à face avec un autre personnage ouvrant, lui, ce qui

<sup>271</sup> Sur l'interpénétration de l'allégorie et du réalisme dans la peinture monumentale de la fin du Moyen Age, voir les remarques de Patrick Boucheron sur les fresques de la salle des Neuf : « "Tournez les yeux pour admirer" », *Annales*, n° 6, 2005, art. cit., p. 1178-1185. Voir également le texte plus ancien d'Hans Belting qui avance que la peinture monumentale du Trecento intègre les allégories dans une structure narrative pour leur donner plus de force, en même temps qu'elle confère une portée allégorique à la représentation de récits historiques : Hans BELTING, « The New Role of Narrative in Public Painting of the Trecento : *Historia* and *Allegory* », dans Herbert L. Kessler et Marianna Shreve Simpson (dir.), *Studies in the History of Art (National Gallery of Art, Washington)*, vol. 16 : *Pictorial Narrative in Antiquity and the Middle Ages*, actes du symposium (Baltimore, mars 1984), 1985, p. 158-159.

<sup>272</sup> Illustrations 94, 98-100.

<sup>273</sup> Les bordures verticales peintes entre les bandeaux des murs Est et Sud marquent la séparation des deux représentations mais elles sont placées sur le seul angle saillant de la pièce. Les trois autres angles sont en équerre, en particulier celui qui voit se rencontrer le bord gauche du mur Est et le bord droit du mur Nord. Aucun d'eux ne semble avoir porté d'autres frises torsadées verticales.

<sup>274</sup> Illustration 98.

semble être une seconde série d'individus cheminant dans la même direction que lui mais dans le sens contraire de celui des précédents. L'un d'eux semble être tenu au cou par une lourde chaîne. La file se clôt avec un autre protagoniste couronné, à l'extrémité droite du mur Ouest. Une continuité apparaît donc entre les murs Sud et Ouest, à travers la rencontre de deux cortèges royaux dont un se déroule sur la première de ces parois et se prolonge sur la seconde. Tous deux passent à travers un paysage vallonné et arboré, au milieu duquel se dressent sept forteresses<sup>275</sup>.

Le mur Nord a en son centre une large lacune équivalant à plus du tiers de la surface peinte. On aperçoit cependant une ville en flammes à gauche<sup>276</sup> et un camp de tentes à droite, avec des hommes en armure et un héraut à cheval sonnante la trompette. Nous ignorons la façon dont cette scène se rattachait à la précédente au sein de l'ensemble original et, au risque de l'évidence, nous devons nous limiter au constat suivant : la décoration intérieure de la *loggia nuova* est construite autour de l'opposition de la discorde et de la concorde, de la guerre et de la paix<sup>277</sup>. La thématique élaborée spatialement et thématiquement sur le mur Est est reprise à travers le *continuum* des murs Sud, Ouest et Nord selon des modalités qui nous échappent en très grande partie. Nous ignorons si elles sont historiques, mythologiques, contemporaines ou allégoriques<sup>278</sup> mais sur les cloisons Sud et Ouest, les figures des deux cortèges concordent, elles convergent vers le centre de la paroi, en face du mur Est où trônent les vertus. Elles évoluent à travers un décor pacifié qui contraste fortement avec celui de la cloison Nord, dominée par l'incendie d'une ville et par l'agitation des soldats. La guerre représentée peut être juste ou injuste, sceller la défaite du méchant ou marquer la victoire provisoire du tyran, elle doit prendre fin pour que la paix et la tranquillité soient rétablies. Ces dernières doivent être l'aboutissement de l'action politique du chef de la cité et l'effet de ses vertus, elles le désignent comme le seigneur légitime et non comme le tyran.

---

<sup>275</sup> Illustrations 98-99. Le chiffre peut avoir une portée symbolique (il a été relié aux sept vertus abritées derrière des murailles que rencontre le narrateur du *Quadriregio*) mais du fait des manques importants trouant les peintures, on ne peut exclure que le nombre des châteaux ait été plus important.

L'idée de convergence des cortèges est renforcée par la présence des deux petits sonneurs de trompe perchés chacun en haut d'une tour, au centre du bandeau : ce sont les seuls personnages de ce type sur les constructions fortifiées de l'arrière-plan, ils se tournent le dos et soufflent dans des directions opposées (illustration 99).

<sup>276</sup> Illustration 100. Les flammes se trouvent derrière la ville, elles ne sortent pas des portes ou des fenêtres des bâtiments. L'impression d'ensemble reste celle d'un grand incendie de la cité.

<sup>277</sup> Les fresques de Lorenzetti à Sienne comme celles de Mantegna à Mantoue, dans la Chambre des Epoux, sont construites selon une structure binaire qui leur permet à toutes deux, avec des visées différentes, d'élaborer l'image d'un bon gouvernement. Voir ARASSE, « Le programme politique de la Chambre des Epoux ou le secret de l'immortalité », dans ID., *Décors italiens de la Renaissance*, Paris, Hazan, 2009 (1<sup>re</sup> éd. en italien dans *Quaderni di Palazzo Te*, n° 6, janvier-juin 1987), p. 96-98.

A Foligno, ce dualisme est important dans la mesure où il correspond à l'impression générale donnée par les fresques. Il n'en épuise évidemment pas les lectures dont on a vu qu'elles s'appuyaient sur des identifications, à plusieurs niveaux sans doute, dont il faut accepter qu'elles ne nous soient plus accessibles.

<sup>278</sup> Ces dimensions ne sont pas exclusives les unes des autres.

\*

\* \*

Reprenons quelques éléments de ce chapitre. A l'accusation de tyrannie, régulièrement lancée par le pape et entretenue par les factions rivales, le seigneur oppose le bouclier des vertus qu'il incarne. Par elles, il est choisi par le pontife qui en fait son vicaire ; par elles, il se voit remettre des pouvoirs élargis par les autorités de la commune. Les discours politiques centrés sur ces vertus, élaborés aux différents niveaux institutionnels, se croisent et se superposent. Leur récupération est facilitée par ce jeu de convergences qui inscrit les fondements et les finalités des différentes formes d'exercice du pouvoir dans un même horizon. Le seigneur qui y prend place fait siennes les vertus et ces dernières ne sont plus tant un modèle vers lequel doit tendre une assemblée qu'un attribut exclusif revendiqué par le maître de la ville. Ainsi, la concorde civique qui en découle, dont la disparition est un des effets identifiés de la tyrannie et dont, *a contrario*, l'accomplissement désigne et légitime le bon gouvernant, est placée sous la dépendance d'un homme et de sa famille sans que les justifications du pouvoir aient à être réélaborées.



## **Chapitre 5 : Enracinement communal et transmission familiale. Regards sur deux facettes du pouvoir seigneurial.**

Le développement des régimes seigneuriaux en Italie centro-septentrionale a été interprété comme la manifestation d'une profonde crise politique et sociale du monde communal<sup>1</sup>. Dans des villes déchirées par les luttes de faction, l'émergence puis le maintien durable d'un pouvoir personnel auraient permis de sauvegarder la cohésion de la communauté civique. La concorde, nous l'avons vu, est bien une des notions centrales de la propagande seigneuriale mais la documentation offre peu d'éléments sur les modalités et sur l'efficacité de l'action des seigneurs en vue de la réconciliation entre les factions. Elle éclaire en revanche deux aspects du pouvoir seigneurial, constitutifs de son fonctionnement et de l'image qu'il donne de lui-même. Le présent chapitre leur est consacré.

Le premier d'entre eux est le maintien durable de la prise de décision politique au sein des organes collégiaux de la commune ainsi que la persistance de l'appareil administratif de cette dernière. Dans les trois villes étudiées, le pouvoir seigneurial ne peut s'exercer que dans la mesure où il s'inscrit à l'intérieur d'une commune dont il apparaît comme une composante hypertrophiée. Hors d'elle, de la légitimité qu'elle détient, de ses institutions et de son personnel, il ne peut exister. La seigneurie apparaît comme une reconfiguration des rapports de force sociaux et politiques traversant les institutions anciennes, une modalité spécifique de l'exercice du pouvoir personnel dans un système qui en a déjà, sous d'autres formes, une longue expérience.

Le second aspect est la dimension familiale du pouvoir seigneurial. Pendant de longues séquences, plusieurs hommes de la famille dirigeante gouvernent conjointement la ville et son territoire. La captation du pouvoir à l'intérieur d'une même parentèle s'accompagne de la mise en place de mécanismes qui tentent d'en réguler la transmission. La succession patrilinéaire peine cependant à s'imposer et n'empêche pas l'explosion de fortes dissensions internes. Les da Varano en pâtissent lourdement.

Ces deux dimensions sont étudiées au fil des différentes étapes de notre développement. Centrée sur Foligno, la première rappelle que l'exercice du pouvoir personnel est intégré au sein même de la commune populaire. Cette dernière prend, au cours du Trecento, une configuration institutionnelle étroitement liée au renforcement de la domination

---

<sup>1</sup> Voir *supra*, chap. 1, notes 53-55.

des Trinci sur la ville. La captation du pouvoir est légitimée *a posteriori* par l'obtention du vicariat pontifical qui contribue à formaliser sa transmission au sein d'une même famille. Un second moment évoque cet aspect. Un troisième souligne la coexistence de la légitimité pontificale avec une légitimité populaire. Rappelée par le seigneur lui-même, cette dernière est mise en scène au cours du fonctionnement des institutions communales. Les deux étapes suivantes invitent cependant à reconsidérer le dualisme qui semble contraster le seigneur et la commune. La production documentaire d'une part, le parcours de quelques figures du pouvoir urbain de l'autre, éclairent l'encastrement du seigneur dans la commune et permettent d'appréhender quelques-unes des modalités selon lesquelles s'exerce, dans le cadre institutionnel de la commune, le gouvernement urbain sous sa forme seigneuriale. Un septième et dernier moment porte le regard sur les relations extérieures. Renforçant sa position, le seigneur peut y intervenir comme le représentant d'une communauté civique qui ne se réduit pourtant pas à lui.

\*  
\* \*

Il faut formuler une remarque préalable de méthode. Pour ce chapitre, les statuts communaux sont fréquemment sollicités. Bien qu'incomplets, les corpus législatifs de Camerino, de Fabriano et de Foligno forment un ensemble riche. Ils comportent de nombreuses références à la place du seigneur dans les institutions communales. Grâce à ces indications, sans prétendre reconstituer les fonctionnements institutionnels et sociaux dans leur complexité, cette position peut être mieux cernée.

Mais les limites d'une telle démarche sont clairement présentes à notre esprit. Les statuts sont une émanation de la commune ou du *Popolo*. Ils en véhiculent l'idéologie et en valorisent le rôle. En outre, l'esquisse des structures du pouvoir présentée par ces textes est un instantané, unique pour chacune des villes étudiées mais susceptible de connaître de notables évolutions. Certaines d'entre elles sont clairement visibles dans la documentation. Il ne saurait donc s'agir de considérer les rapports institutionnels décrits par ces textes comme immuables. Enfin, l'écart entre l'architecture des institutions établie par le droit et le fonctionnement de ces dernières peut être grand. Il n'est pas question de prendre les éclairages donnés par les normes pour le reflet fidèle des rapports de force changeants qui travaillent le corps social<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Sur les questions liées à l'usage des statuts comme source historique, voir Claudia STORTI, « Gli statuti tra autonomia e centralizzazioni nel Medioevo », dans Emanuele CONTE et Massimo MIGLIO (dir.), *Il diritto per la storia. Gli studi storico giuridici nella ricerca medievistica*, Rome, ISIME, 2010 (Nuovi studi storici, 83), p. 35-52. L'auteur rappelle que les statuts restent une source « controversée » (p. 35).

Il y néanmoins dans ces textes des éléments récurrents qu'il ne faut pas négliger. Régulièrement, de différentes manières, ils arriment le pouvoir seigneurial à la commune, rappelant la dépendance juridique et politique dont le seigneur ne peut s'affranchir. Par ailleurs, les normes sont en elles-mêmes une vision du pouvoir, qu'il faut étudier à la lumière d'autres documents comme les registres de délibérations.

### **Expériences du pouvoir personnel et justification du pouvoir dynastique. L'exemple de Foligno au XIV<sup>e</sup> siècle.**

Précocement, pour des périodes d'abord brèves, les communes italiennes confient des pouvoirs étendus à un magistrat unique choisi à l'intérieur ou à l'extérieur de la ville. Des moments de tension justifient souvent ces mesures exceptionnelles<sup>3</sup>. Au cours de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, Florence se dote à deux reprises de seigneurs qu'elle choisit parmi les membres de la dynastie angevine : Charles de Calabre reçoit la seigneurie sur la cité du lys pour dix ans, en 1326<sup>4</sup>, tandis que Gaultier de Brienne en est fait seigneur à vie en 1342<sup>5</sup>. Jusqu'à cette date, comme le note Amedeo De Vincentiis,

le système politique florentin est encore assez souple pour pouvoir s'adapter à des expériences seigneuriales répétées, sans que ces dernières ne soient perçues comme totalement étrangères ou radicalement alternatives au régime communale<sup>6</sup>.

Au cours des mêmes décennies, à en croire les *Annales* d'un notaire de la ville, le contemporain Bonaventura de Benvenuto, Foligno expérimente elle aussi de brèves formes de pouvoir personnel. Elle élit comme podestat en 1311, lors de la descente d'Henri VII, le roi Robert d'Anjou qui envoie un de ses vicaires occuper la charge<sup>7</sup>. Pendant les mois qui suivent, la cité est gouvernée par des recteurs dont Bonaventura dit qu'ils « gouvernent » ou « régissent » (*regnare*) Foligno. De tels magistrats sont de nouveau cités trois ans plus tard

---

<sup>3</sup> MAIRE VIGUEUR « La parola agli storici », dans FAINI et ID., *Il sistema politico*, op. cit., p. 108-109.

<sup>4</sup> En réponse à la progression de Castruccio Castracani. Charles de Calabre ne conserve le pouvoir qu'un an.

<sup>5</sup> Il est chassé l'année suivante. Sur la reconstruction de la mémoire civique autour de cet événement, voir Amedeo DE VINCENTIIS, « Politica, memoria e oblio a Firenze del XIV secolo. La tradizione documentaria della signoria del duca d'Atene », *ASI*, n° 596, fasc. II (avril-juin), anno CLXI, 2003, p. 209-248.

<sup>6</sup> ID., « Le signorie angioine a Firenze. Storiografia e prospettive », *Reti Medievali Rivista* [En ligne], II/2, juillet-décembre 2001, p. 6 : « *Le presenze angioine fino al 1343 indicano che il sistema politico di Firenze era ancora sufficientemente aperto da potersi adattare a periodiche sperimentazioni signorili, senza che queste venissero percepite come assolutamente estranee o radicalmente alternative al regime comunale.* » URL : <http://www.rmojs.unina.it/~rmojs/index.php/rm/article/view/urn%3Anbn%3Ait%3Aunina-3259/447> Consulté le 19 janvier 2013.

<sup>7</sup> Il s'agit d'un certain Gaetano d'Anagnia. *Cronaca di Benvenuto*, dans FALOCI PULIGNANI, *Fragmenta Fulginatis Historiae*, op. cit., p. 22-23 : « *MCCCXI. Dominus Catenatius de Anagnia per regem Robertum pro sex primis mensibus, et quia non venit in termino, regerunt ut rectores fere duobus mensibus dominus Philippus de Pasano, Gentilis Thomae et Mathiolus Hermanni.* »

alors qu'ils se substituent encore une fois, brièvement, au podestat dont les statuts de la commune rédigés la même année qualifient également le mandat de *regimen*<sup>8</sup>.

De telles expériences coïncident avec la montée en puissance du Peuple au début du XIV<sup>e</sup> siècle. A Foligno comme dans bien d'autres cités italiennes, la multiplication de ces formes de pouvoir et l'émergence de la seigneurie constituent un « moment organique de la commune du *Popolo* », elles présentent une forte « compatibilité » avec la « tradition de l'administration municipale »<sup>9</sup>. Le succès durable de la domination des Trinci sur Foligno est indissociable de l'ascension du parti populaire et de sa structuration en organe de gouvernement à l'intérieur duquel la famille conquiert une place prépondérante. Au cours d'une phase précédente, la documentation laisse apercevoir la coexistence de consuls et du podestat jusqu'à ce que les premiers disparaissent au profit du capitaine du Peuple. Le préambule du *catasto* de 1286 indique que le document est rédigé « *tempore potestatis nobilis viri Iacobi Parentii romani per consules civitatis Fulginei potestatis et consulatus prudentis viri domini Riccardi Rizzardi de Reate consulis civitatis predictae*<sup>10</sup> » mais trente huit ans plus tard le cadastre est réélaboré sous le contrôle d'un podestat et d'un nouveau magistrat, le capitaine de la commune et du Peuple de la cité<sup>11</sup>. A lire Bonaventura di Benvenuto, le changement serait étroitement lié à la victoire politique des Trinci. La déroute de Corrado degli Anastasi en 1305 se serait accompagnée, selon les mots du chroniqueur, de la fuite des *consules populi*. Alors, est-il raconté, Nallo aurait été élu capitaine du Peuple<sup>12</sup>. La réécriture de l'épisode met l'accent sur un élément : le renforcement de la position des Trinci dans la cité est concomitant d'un changement dans les institutions du *Popolo* et de l'ascension de la

---

<sup>8</sup> Sur la charge de podestat dans les statuts de la commune, voir la rubrique 19 du premier livre évoquée *infra*, note 16.

<sup>9</sup> Selon les termes de Riccardo RAO, *Signori di Popolo. Signoria cittadina e società comunale nell'Italia nord-occidentale. 1275-1350*, Milan, FrancoAngeli, 2011, p. 57.

<sup>10</sup> D'après la copie d'un extrait du cadastre réalisée en 1321 par les moines de l'abbaye de Sassovivo (fasc. 62, n° 905, 5931). Référence et citation tirées de FALOCI PULIGNANI, *Fragmenta Fulginatis historiae, op. cit.*, p. IX.

<sup>11</sup> Le document est là encore connu par une copie effectuée pour les moines de Sassovivo (fasc. 51, n° 684). *Ibid.*, p. XII : « *tempore capitaneus nobilis viri Iacobini de Parma honorabilis capitani comunis et populi civitatis Fuglinei* ». Le capitaine du Peuple a pu apparaître de façon épisodique auparavant. La documentation fait totalement défaut pour les périodes antérieures. Nous ne faisons que retracer pour Foligno les grandes lignes d'un mouvement général, conforme à celui qui anime les communes italiennes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Voir MAIRE VIGUEUR, « La parola agli storici », dans FAINI et ID., *Il sistema politico, op. cit.*, p. 5-109.

<sup>12</sup> *Cronaca di Benvenuto* dans FALOCI PULIGNANI, *Fragmenta Fulginatis historiae, op. cit.*, p. 20 : « *Item die penultima iunii potestas et milites Perusini venerunt et hospitati fuerunt Fulginei, et die prima iulii de mane intraerunt plateam veterem et multi Fulginates secuti sunt eos, et populus elegit in capitaneum populi Nallum domini Trincie, et ceperunt palatium populi cum turre, et ex eo expulerunt consules populi circa tertiam, et tunc Conradus Anastasii exivit civitatem et ivit Tudertum.* »

famille au sein de ce dernier. Les statuts du Peuple précisent la chose lorsqu'ils indiquent que l'on élisait des *maiori consules* « *usque ad expulsionem nephantissimi Corradi Anestaxii*<sup>13</sup> ».

\*

\* \*

Le premier livre des statuts de la Commune – dont il est couramment admis qu'il est rédigé en 1314<sup>14</sup> – confie d'importants pouvoirs au podestat, sous le contrôle des prieurs du Peuple, en vue de la défense « de tous les intérêts, de la paix et de la concorde, et ce concernant la commune comme chacun des particuliers<sup>15</sup> ». Les prieurs sont responsables de l'organisation de l'élection du haut magistrat, ils doivent pour ce faire convoquer le « conseil général et spécial de la commune et du Peuple de la cité, ainsi que les consuls des différentes sociétés », comme ils doivent mettre sur pied un nouveau scrutin si le podestat élu refuse sa charge<sup>16</sup>. Les prieurs vérifient encore les autorisations d'absence données au podestat ou à ses officiers, qui sont normalement tenus de ne pas quitter la ville<sup>17</sup>. Dans l'exercice de ces fonctions, en plusieurs occasions, ils sont assistés par le gonfalonier de justice dont les prérogatives restent mal connues<sup>18</sup>.

Ces quelques éléments mettent en évidence la superposition, attendue et fréquente dans l'Italie d'alors, des magistratures issues de différents organismes politiques ainsi que la place prédominante des représentants du *Popolo*. Dans les premières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle, Nallo Trinci joue un des premiers rôles sur la scène politique de sa cité et exerce selon toutes vraisemblances à plusieurs reprises les charges de gonfalonier de justice et de capitaine du Peuple, ainsi que celle de podestat<sup>19</sup>. Signe de son influence sur la vie politique de sa cité, lorsque Florence demande à la commune de Foligno de restituer à ses concitoyens leurs biens

---

<sup>13</sup> *Statutum populi Fulginei*, rub. 69, p. 95. Bonaventura di Benvenuto parle de « *consules populi* » mais son récit comporte une ambiguïté, liée notamment au mot *populus*. Le peuple, entendu comme population et comme parti politique, aurait chassé ses propres consuls avec les Anastasi pour accueillir les *fuorusciti* et élire Nallo capitaine du Peuple ? La rubrique citée des Statuts du *Popolo* laisse plutôt entrevoir une lutte de factions, peut-être au sein même du *Popolo*, entre les *maiores* et les autres.

<sup>14</sup> Durante Dorio avance cette date qu'Angelo Messini considère comme vraisemblable : « [...] *le date del 1314 e del 1328* [cette dernière pour le second livre] *possono essere senza difficoltà ammesse per la redazione* [...] », *Statutum communis Fulginei*, Introduzione, p. IX.

<sup>15</sup> *Statutum communis Fulginei*, 1<sup>re</sup> partie, rub. 200, p. 29 : « [...] *omnem utilitatem, pacem et concordiam, tam communis quam specialium personarum ipsius* [...] ».

<sup>16</sup> *Ibid.*, 1<sup>re</sup> partie, rub. 19, p. 24, rub. 20, p. 34.

<sup>17</sup> *Ibid.*, rub. 20, p. 31.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>19</sup> Durante Dorio cite un instrument des archives de l'abbaye de Sassovivo selon lequel Nallo aurait été « *confalonierus iustitie, et capitaneus populi civitatis Fulginei* » en 1309, 1319 et 1321 (DORIO, *Istoria della famiglia Trinci*, *op. cit.*, p. 146). La mention pose un problème de chronologie puisqu'une permutation de bénéfices ecclésiastiques de 1319 fait référence à « feu Nallo, fils du seigneur Trincia » (NESSI, *I Trinci*, *op. cit.*, doc. 7, p. 221). Les statuts du *Popolo*, compilés vers 1350 (nous en reparlons plus bas), font référence à des événements survenus « *tempore potestarie nobilis viri Nalli domini Trincie* » (*Statutum populi Fulginei*, rub. 162, p. 205).

qui ont été séquestrés dans la ville ombrienne, elle ne manque pas d'envoyer également la lettre à Nallo même si elle ne s'adresse à lui que comme citoyen de Foligno<sup>20</sup>.

L'ajout de nouveaux livres à la suite de la première partie des statuts de la commune ainsi que la rédaction des statuts du Peuple, présentés comme rénovés et achevés en 1350 alors que Trincia Trinci est gonfalonier de justice, précisent ces orientations<sup>21</sup>. Les *statuta Populi* consacrent la victoire du parti du Peuple. La forme sous laquelle ils sont conservés est le résultat d'ajouts successifs mais la chronologie de cette élaboration nous échappe, là encore. Une première partie doit être rédigée peu de temps après le premier livre des statuts de la commune, qu'elle confirme, lui et lui seul, avant de proclamer sa propre supériorité sur ce dernier (« *semper statutum populi prevaleat statuto communis*<sup>22</sup> »). Ce corpus législatif achève de faire des prieurs, pour un temps, le principal organe du pouvoir. Elus pour deux mois par l'assemblée de leurs prédécesseurs, provenant chacun de l'un des trois *terzieri* de la ville, ces magistrats se réunissent en conseil assistés de douze bons hommes pour prendre des décisions dans les champs de leurs vastes prérogatives, judiciaires, commerciales ou liées au maintien de l'ordre public<sup>23</sup>.

Le gonfalonier de justice, capitaine du parti guelfe, exerce cependant une forte influence sur cette instance et ce dès le début du processus d'élection de ses membres. Il désigne avec les magistrats sortants et douze électeurs tirés au sort, les neuf candidats parmi lesquels les trois nouveaux dignitaires sont élus par l'assemblée de ceux qui ont déjà été prieurs. Lorsque les prieurs convoquent le conseil général et spécial de la commune dans lequel siègent les recteurs des Arts, ils doivent recevoir l'accord du gonfalonier<sup>24</sup>. Ce dernier peut en revanche convoquer le conseil des prieurs quand il le désire et y faire les propositions qu'il souhaite. Les mesures ainsi adoptées s'imposent aux décisions de tous les autres conseils, elles acquièrent le même statut que les décisions du conseil du Peuple et des recteurs des Arts. Ainsi, dès la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, l'architecture des institutions populaires est-elle conçue de telle sorte que soit réservé à un seul homme un important pouvoir. Ces orientations

---

<sup>20</sup> Giustiniano DEGLI AZZI VITELLESCHI, *Le relazioni tra la Repubblica di Firenze e l'Umbria nei secoli XIII e XIV*, vol. I : *Dai carteggi*, Pérouse, Unione tipografica cooperativa, 1904, p. 14-15.

<sup>21</sup> *Statutum populi Fulginei*, p. 308-311.

<sup>22</sup> *Ibid.*, rub. 1 et 3, p. 21-24.

<sup>23</sup> *Ibid.*, rub. 231, p. 272-282. Le nombre en est ensuite modifié. La rubrique 253 (p. 298) indique qu'il est un temps porté à six, « deux nouveaux » et « quatre anciens » mais les ajouts de 1350 n'en mentionnent que quatre (*ibid.*, p. 308) Les *riformanze* des années 1425-1432 montrent que ce nombre est conservé. Le quatrième magistrat, appelé « *prior novellus* » prête un serment spécifique lors de son entrée en fonction, au moment où il intègre le collège des prieurs, « *adiunctus et adgregatus venerabili collegio prioratus* ». (Ainsi de Francesco Fidei, du *terziere* Supérieur, le 2 juillet 1425. ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 13r et fol. 14r).

<sup>24</sup> Les *Riformanze* de 1425-1433 précisent au sujet des réunions de nombreuses instances de la commune qu'elles se tiennent « à la demande et avec l'approbation » du seigneur.

se dessinent alors que la position des Trinci dans la ville se renforce. Les membres de la famille parviennent à monopoliser la charge de gonfalonier de justice qu'ils cumulent ensuite, à partir du gouvernement de Trincia Trinci, avec celle de vicaire apostolique *in temporalibus*. La double légitimation populaire et pontificale ainsi que la délégation de larges compétences de la part du pape accentuent le déséquilibre des pouvoirs en faveur du gonfalonier, et, partant, de la famille qui s'est appropriée la charge. Il faut situer dans le troisième quart du Trecento le moment où le gonfalonier devient prépondérant à l'intérieur des institutions communales, sans pour autant que l'ordre prieural – les textes désignent ainsi le groupe des hommes ayant exercé la charge de prieurs – ne soit rejeté aux marges de la scène politique.

Le gonfalonier partage avec les prieurs plusieurs prérogatives qui doivent être exercées conjointement par les deux instances. Toutes deux doivent par exemple se mettre d'accord pour désigner le syndic de la commune, un homme « *in iure peritus* » choisi hors de la ville et de son district afin de contrôler (*sindicare*) en toute neutralité, à l'issue de leurs mandats, l'ensemble des officiers de Foligno, les étrangers (le podestat et le capitaine de la ville mais aussi leurs officiers et leurs familiers) comme les citoyens<sup>25</sup>.

Prévue par les normes de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, cette collaboration reste tout au long de la domination des Trinci la condition *sine qua non* de l'exercice du pouvoir seigneurial. Elle n'est pas équitable et les prieurs en charge ne disposent ni des mêmes prérogatives ni des mêmes moyens d'action que le seigneur. Les deux mois que dure leur mandat ne les destinent pas à contrebalancer le pouvoir que ce dernier se fait attribuer à vie. Mais telle n'est pas la finalité du maintien du priorat. Ses magistrats sont les représentants de l'élite dirigeante, la « *maior, sanior et potior pars* » des citoyens, celle qui prend la parole et les décisions lors du conseil de la commune et du Peuple de la cité<sup>26</sup>. Leur tâche accomplie, ils rejoignent cette assemblée. Si leur autonomie politique est progressivement réduite, comme le montrent plusieurs éléments traités dans la suite de ce développement, les prieurs représentent le consentement donné, puis renouvelé à chacune de leurs décisions, par le *Popolo* à la domination seigneuriale. Issus des trois principales divisions territoriales de la cité selon un principe de répartition géographique adopté lors de nombreuses autres élections, ils incarnent la cité tout entière.

\*  
\* \*

---

<sup>25</sup> *Statutum populi Fulginei*, rub. 119, p. 143.

<sup>26</sup> D'après l'expression figurant dans le registre des *riformanze*, dans le compte-rendu de la séance du conseil du 12 août 1428. ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 161v.

La main mise des Trinci sur la charge de gonfalonier de justice bouleverse assurément le fonctionnement de la commune fondé sur le partage des ressources publiques et des magistratures entre les familles les plus puissantes. Cependant, il n'est étranger ni aux modalités antérieures de gouvernement ni aux structures institutionnelles existantes. Par bien des aspects, il n'est pas non plus incompatible avec l'idéologie communale. La propagande seigneuriale s'attache à souligner cette continuité tout en légitimant la confiscation du pouvoir au profit de la famille hégémonique.

La rubrique 188 des statuts du *Popolo* prévoit que la charge de gonfalonier de justice et de capitaine du parti guelfe soit exercée à vie par Trincia Trinci († 1377) puis transmise à sa mort à un membre de sa famille<sup>27</sup>. Le texte s'ouvre avec un intéressant préambule qui justifie l'existence d'un « chef du peuple » (*praesul populo*) par une comparaison avec le monde des abeilles :

parmi l'espèce des abeilles, il y a un roi unique, le seul à ne pas avoir d'aiguillon. De même, qu'il y ait dans la cité de Foligno un seul chef du peuple<sup>28</sup>.

Le dard dont le roi des abeilles est dépourvu symbolise la cupidité des avarés et l'audace des superbes, deux vices – poursuivent les statuts – qui menacent la paix et la concorde. Parce qu'il en est privé, le gonfalonier peut œuvrer à la justice, le bien suprême dont il porte l'étendard et dont le nom caractérise sa fonction même<sup>29</sup>. Une telle argumentation rappelle la finalité pour laquelle la charge a été instituée et justifie l'attribution de cette dernière à l'homme qui sera le plus à même de conduire la ville vers cet idéal. Que le magistrat soit élu pour une durée déterminée, nommé à vie ou qu'il occupe ce poste du seul fait de son appartenance à une famille ne change pas la forme du discours, même si les fondements de la légitimité du pouvoir qu'il soutient sont différents. Dans un des modèles d'allocation en assemblée, qu'il propose au cours de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, le notaire florentin Filippo Cessi recourt à des arguments comparables à ceux des statuts folignats. Les menaces que la guerre fait peser sur la cité fictive de Girabella conduisent un des membres du conseil de la ville à proposer à ses pairs qu'un certain duc d'Altoborgo, « *persona savia e costante* », soit élu seigneur du lieu. L'orateur imaginaire avance qu'ainsi la justice sera préservée et, en

---

<sup>27</sup> *Statutum populi Fulginei*, rub. 188, p. 235-236.

<sup>28</sup> *Ibid.* : « [...] *secuti apum exemplum in quorum genere unus est rex qui solus non habet aculeos, ita in ipsius civitatis Fulginei populo presul existat [...]* ».

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 235 (suite immédiate du passage précédent) : « [...] *et ut iustitie, que unicuique tribuit quod est suum, nomen assumat, vocetur quoque vessillifer iustitie populi Fulginatis, cuius sollicitudine, industria ac probitate ipsa tota civitas in iustitia conducatur, et vigeat in eadem perpetuo pacis et concordie unitas, et cupiditas et superbiorum audacia reprimatur; et ne iustitie nomen habeat sic unusquisque quod solum est totaliter assequatur.* »

conséquence, la victoire extérieure acquise en même temps que la concorde intérieure maintenue<sup>30</sup>.

La référence aux abeilles permet cependant d'opérer un glissement dans l'argumentation. Si cet exemple animalier ne semble pas courant dans les normes statutaires d'Italie centrale, il ne doit pas surprendre. L'abeille, « animal vedette » des bestiaires médiévaux selon le mot de Michel Pastoureau, occupe une place à part dans l'imaginaire animalier du temps. Perçue comme chaste, vertueuse, laborieuse, elle est un modèle pour l'homme. Elle vit dans une société organisée où chaque membre a une fonction et travaille pour l'intérêt général. La communauté des abeilles est dirigée par un roi choisi en fonction de ses marques de noblesse. De nombreux traités de la fin du Moyen Age affirment que ce souverain est magnanime mais, à la différence de ce qu'avance le texte de Foligno, ils disent qu'il possède bien un aiguillon dont il ne fait que refuser de se servir, par générosité<sup>31</sup>. Cet écart entre le préambule de la rubrique et la représentation commune permet d'introduire l'idée d'une différence de nature entre le dirigeant et les dirigés, sur laquelle il nous faudra revenir.

\*

\* \*

A la suite de la justification typique associant la justice, la concorde et la paix<sup>32</sup>, un second élément est présenté par les normes du *Popolo*. Il conforte la réorientation du discours. La condition (« *status* ») saine, tranquille et prospère de la cité ainsi que sa puissance, ses honneurs et ses droits auraient été améliorés grâce « aux soins constants et aux actions parfaites » de Nallo Trinci et de ses successeurs<sup>33</sup>. La remise perpétuelle de la charge de gonfalonier à Trincia est présentée comme la simple continuation de cette histoire, elle consiste simplement à faire ajouter le nom du seigneur à la chaîne des noms de ses devanciers, que les statuts rapportent : Nallo, son frère Ugolino et son fils Corrado, puis

---

<sup>30</sup> Giuliana GIANNARDI, « Le “dicerie” di Filippo Ceffi », *Studio di filologia italiana. Bullettino della Reale Accademia della Crusca*, vol. VI, 1942, p. 61-62.

<sup>31</sup> Nous empruntons ces éléments à PASTOUREAU, *Bestiaire du Moyen Age*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 218-220.

<sup>32</sup> MAIRE VIGUEUR, « La parola agli storici », dans FAINI et ID., *Il sistema politico, op. cit.*, p. 57, p. 99-100 et *supra*, chap. 4.

<sup>33</sup> *Statutum populi Fulginei*, rub. 188, p. 235-236 : « *Et quia ab experto didicimus qualiter ipsa civitas tota fuit retroactis temporibus in salubri, tranquillo ac prospero statu gubernata et ipsius potentia, honores et iurisdictiones fuerunt multipliciter augmentate ex continuis vigiliis ac perfectis operibus per olim bonarum memoriarum Nalli avi egregiorum et magnificorum militum domini Ugolini et domini Corradi patrum et fratris carnalis egregii et magnifici militis domini Ugolini Novelli, genitoris olim in dictio officio vexilliferie presidentium nobilis et egregii militis domini Trincis olim dicti domini Ugolini Novelli filii, et predictorum Nalli et domini Corradi nepotis de Trinciis de Fulgineo, verisimiliter ex presumptione nature tanquam progressus ex eis firmiter, Deo sibi annuente, speratur et infallibiliter creditur, quod sic per eum ipsa civitas in iustitia et pacis tranquillitate conducetur pariter et regetur.* »

Ugolino Novello, frère de ce dernier et père de Trincia<sup>34</sup>. C'est parce que, dans le passé, la cité a été conduite par les Trinci « sur la voie de la justice et de la tranquillité de la paix », que le peuple décide de remettre la magistrature suprême à Trincia, dans l'espoir qu'il le gouverne sur le même chemin, dans l'avenir. Comme pour les da Varano d'après les termes liminaires de la concorde de 1386<sup>35</sup>, l'inscription de la domination personnelle dans la durée et dans la succession des générations renforce la légitimation d'un pouvoir qui tend à devenir dynastique. Dès lors, les vertus de celui qui était appelé pour diriger seul la cité – vertus qu'il possédait en propre et qui justifiaient qu'il se voit confier la seigneurie<sup>36</sup> –, deviennent l'apanage d'un groupe familial tout entier dont les membres sont ainsi les seuls à même de gouverner<sup>37</sup>.

La référence initiale au monde animal renforce l'idée d'une singularité de la famille, produit de la nature elle-même. L'association du champ lexical de la monarchie (*rex, praesul*), de la référence aux abeilles, du thème des vertus exploité par les gouvernements communaux et, enfin, de la reconstruction mémorielle du rôle des Trinci permet le glissement d'un pouvoir personnel conçu comme exceptionnel – et non anormal –, temporaire, lié aux vertus individuelles de son bénéficiaire, à un pouvoir personnel durablement capté par une famille, justifié par des vertus devenues héréditaires.

### **Le vicariat pontifical au temporel, une autre légitimation de la transmission du pouvoir à l'intérieur de la famille seigneuriale.**

La domination familiale sur la ville n'est pas seulement formalisée à l'intérieur du système communal. Elle est confortée par les choix politiques de la papauté à la fin de la période avignonnaise et durant le Grand Schisme, qui recourt de plus en plus fréquemment à la concession en vicariat de cités, *terra* et *castra*. Après 1378, l'usage en devient de plus fréquent, il permet aux villes et aux familles qui les dominent de jouir à bon prix d'une large

---

<sup>34</sup> Voir le schéma généalogique des Trinci proposé en annexe.

<sup>35</sup> Voir *infra*, chap. 4, note 35.

<sup>36</sup> La mise en avant des vertus des dirigeants est une des caractéristiques de l'idéologie des régimes populaires qui affirment ainsi leur supériorité sur le système antérieur. MAIRE VIGUEUR, « La parola agli storici », dans FAINI et ID., *Il sistema politico, op. cit.*, p. 100-101. Nous avons vu la reprise de ce thème dans la loggia de Foligno.

<sup>37</sup> La spécificité de la famille relativement à ses vertus et à son action en faveur de la cité justifie le statut juridique exceptionnel du seigneur qui est autorisé, avec les siens, à porter des armes à l'intérieur de l'enceinte civique. L'absence de dard, moral, du roi des abeilles l'autorise à être réellement armé.

autonomie vis-à-vis du pouvoir pontifical<sup>38</sup>. L'analyse du phénomène dans la complexité de sa chronologie et de ses implications politiques excédant le cadre de cette étude, il nous faut nous borner à en souligner quelques éléments<sup>39</sup>. Renouvelé avec régularité à partir du dernier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle, en particulier au moment de la mort du pontife qui l'a concédé ou de la disparition de l'un de ses titulaires, le vicariat au temporel est communément attribué à plusieurs membres d'une même famille. Il entérine le pouvoir exercé par cette dernière et lui confère une légitimité politico-juridique supérieure, qui s'ajoute à celle que peut avoir déjà donnée la commune. Il renforce simultanément la nature collective du pouvoir seigneurial, dans son exercice présent comme dans sa transmission future, et contribue à forger une troisième forme de légitimité, celle de la dynastie. Dès sa première attestation, en 1367, la concession du vicariat au temporel faite aux Trinci conforte la domination de plusieurs des membres de la famille<sup>40</sup>. Trincia Trinci est le premier bénéficiaire de la bulle d'Urbain V mais s'il vient à mourir avant la fin des dix années que doit durer sa charge, cette dernière est transmise à son frère Corrado (II) et à son fils Ugolino (III) qui doivent l'exercer « *communiter* »<sup>41</sup>. De fait, Corrado II et Ugolino III sont tous deux cités comme vicaires au temporel de Foligno, en 1383-1384 notamment<sup>42</sup>. A la mort de son oncle, Ugolino est seul détenteur du vicariat mais lorsqu'il disparaît à son tour, ses trois fils prêtent ensemble serment

<sup>38</sup> Selon les termes d'Armand Jamme qui qualifie d'« effréné » l'usage du vicariat au temporel par les papes urbanistes et qui insiste sur les conditions « désastreuses pour la papauté » auxquelles la charge de vicaire est concédée durant le Schisme. JAMME, « De la République dans la monarchie ? Genèse et développements diplomatiques de la contractualité dans l'Etat pontifical (fin XII<sup>e</sup>-début XVI<sup>e</sup> siècle) », dans François FORONDA (dir.), *Avant le contrat social. Le contrat politique dans l'Occident médiéval. XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, acte du colloque (Madrid, 2008), Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, p. 67-68.

<sup>39</sup> Plusieurs aspects du vicariat au temporel sont ponctuellement évoqués dans le présent mémoire. Pour une relecture de l'usage du vicariat par la papauté aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, qui voit en ce dernier un « instrument de construction de l'Etat pontifical et non un agent de son affaiblissement », base des relations négociées entre les villes et le pape, voir JAMME, « De la République dans la monarchie ? », dans FORONDA (dir.), *Avant le contrat social*, art. cit., p. 37-79. Sur le gouvernement des terres de l'Eglise, *mediate subiectae* et *immediate subiectae*, nous nous bornons à mentionner les études suivantes : Giovanni DE VERGOTTINI, « Note per la storia del vicariato apostolico durante il secolo XIV » dans ID., *Scritti di storia del diritto italiano*, éd. Guido ROSSI, Milan, Giuffrè, 1977 (1<sup>re</sup> parution de l'article cité : 1939) (Seminaro giuridico della Università di Bologna, LXXIV<sup>2</sup>), p. 585-612 ; Sandro CAROCCI, « Governo papale e città nello Stato della Chiesa. Ricerche sul Quattrocento », dans Sergio GENSINI (dir.), *Principi e città alla fine del Medioevo*, actes du colloque (San Miniato, 20-23 octobre 1994), Ospedaletto (Pisa), Pacini, 1996 (Pubblicazioni degli Archivi di Stato. Saggi, 41), p. 151-224 ; FALASCHI, « Intorno al vicariato *in temporalibus* », dans Italo BIROCCI, Mario CARVALE, Emanuele CONTE et Ugo PETRONIO (études réunies par), *A Ennio Cortese*, t. II, Rome, Il Cigno Galileo Galilei, 2001, p. 1-26 ; CAROCCI, « The Papal State », dans GAMBERINI et LAZZARINI (dir.), *The Italian Renaissance State*, art. cit.

<sup>40</sup> La concession du vicariat à plusieurs membres d'une même famille est chose courante. Elle s'observe par exemple pour les Malatesta. JONES, *The Malatesta of Rimini and the Papal State. A Political History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1974, p. 267. Ainsi, Carlo, Pandolfo, Malatesta et Gentile de Malatestis sont faits vicaires *in temporalibus* de Rimini en octobre 1399 (Reg. Vat. 316, fol. 254v-255r).

<sup>41</sup> D'après la bulle du 30 novembre 1367, publiée par M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. 2, p. 196-204, en part. p. 201.

<sup>42</sup> BLJFol, ms. B. VI. 8., fol. 383v et 393r.

pour en obtenir le renouvellement<sup>43</sup>. Les seigneurs de Fabriano et de Camerino s'inscrivent dans une logique similaire que quelques exemples suffisent à illustrer. En septembre 1419, Tommaso Chiavelli et ses cinq fils sont faits « vicaires généraux au temporel, recteurs, gouverneurs et administrateurs » des *castra* de Serra San Quirico et de Domo. Seul le père, cependant, est qualifié de « *domicellus de Fabriano*<sup>44</sup> ». Une vingtaine d'années auparavant, en 1396, Gentile da Varano reçoit, avec son fils Rodolfo III et les deux aînés de ce dernier, le vicariat *in temporalibus* sur San Ginesio, Tolentino et neuf autres *terra* et *castris*<sup>45</sup>. Rodolfo prête serment au pape, à plusieurs reprises, avec ses fils qui deviennent vicaires en même temps que lui. Pour le vicariat de Montefortino, en 1407, ou, en 1418, pour le gouvernement de Camerino, les cinq garçons s'engagent aux côtés de leur père<sup>46</sup>. Après la mort de ce dernier, les quatre fils qui lui survivent reçoivent encore des vicariats collectifs, tel celui accordé par Martin V pour cinq ans sur Cerreto Ponte, Montecchio, Amandola, Belforte et dix autres lieux en janvier 1429<sup>47</sup>.

Le pontificat de Boniface IX marque une étape essentielle, bien que non irréversible, dans la mise en place d'un véritable pouvoir seigneurial dynastique. Les seigneurs voient dans les graves difficultés que rencontre la papauté romaine au cours du Schisme persistant une occasion favorable au succès d'une de leurs revendications : les négociations pour l'obtention d'un vicariat – dont l'étendue géographique a alors tendance à croître – comportent un volet sur la transmission de ce dernier, qui permet aux dirigeants de satisfaire au thème de la *providentia* selon lequel la première vertu du prince est de savoir assurer la stabilité présente de son pouvoir en en garantissant la continuité<sup>48</sup>. Le thème de la descendance et de la succession occupe alors une place plus importante dans les bulles pontificales, en des termes très favorables aux seigneurs. En 1392, Ugolino III obtient que son vicariat puisse être transmis à « [s]on ou à [s]es enfants masculins, légitimes comme naturels, aussi nombreux que soient [s]es descendants immédiats et légitimes, déjà nés ou à naître », puis aux descendants de ses propres héritiers, et ce sur une durée de douze ans<sup>49</sup>. En mai de l'année suivante, le vicariat de Guido Chiavelli sur la *terra* de Fabriano et sur les *castra* de Domo,

<sup>43</sup> D'après DORIO, *Istoria della famiglia Trinci*, op. cit., p. 198.

<sup>44</sup> ASCFab, busta XII, n° 530.

<sup>45</sup> ASV, Reg. Vat. 315, fol. 134r.

<sup>46</sup> ASV, Reg. Vat. 336, fol. 174r ; Reg. Vat. 348, fol. 60r.

<sup>47</sup> BCVCam, *carte Feliciangeli*, G. 4b (avec la référence suivante : ASV, Reg. Vat. 351, fol. 52v (*non vidi*)).

<sup>48</sup> ARASSE, « Frédéric dans son cabinet », dans ID., *Le sujet dans le tableau*, art. cit., p. 27.

<sup>49</sup> Bulle du 17 août 1392, publiée par M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. 7, p. 208-209 : « [...] *tibi ac si forsitan interim te migrare contigerit ab hac luce filiis tuis masculis legitimis et naturalibus uni vel pluribus, quotquot fuerint ex te immediate et legitime descendentibus natis et nascituris [...]* ».

Precicchie et Rocchetta de Tanghi est confirmé pour douze années au seigneur et à ses héritiers. Si le premier mourrait, les seconds deviendraient titulaires de la charge sur trois générations<sup>50</sup>. Cinq ans plus tard, en février 1398, les conditions de transmission deviennent encore plus avantageuses pour les Trinci, grâce à une renégociation que mène Ugolino avec la papauté alors que la concession de son vicariat n'arrive à échéance que plusieurs années plus tard. Un nouveau *castrum* – Limisciano, dans le diocèse d'Assise – est ajouté aux lieux placés sous son gouvernement mais surtout, à la référence à une durée déterminée du vicariat est substitué un nombre donné de générations<sup>51</sup>. Il en va de même en septembre 1410, lorsque Jean XXIII fait d'Ugolino et de ses descendants sur quatre générations les vicaires de Bettona et de Collemancio<sup>52</sup>. S'il est toujours révocable et si son renouvellement reste une préoccupation constante de ses détenteurs<sup>53</sup>, le vicariat trouve à s'inscrire dans la perspective de la succession générationnelle. Un changement important s'opère alors, qui rapproche la charge, sous cet aspect, des titres de noblesse tant convoités dans l'Italie du temps<sup>54</sup>. Les débuts du XV<sup>e</sup> siècle laissent apercevoir aux seigneurs les possibilités d'un pouvoir personnel accru, dont la légitimité s'enracinerait toujours plus profondément dans la famille tandis que se relâcheraient les liens de dépendance envers la commune. Ce moment est celui où

---

<sup>50</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, busta XI, n° 512.

<sup>51</sup> Bulle du 4 février 1398, publiée par M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. 16, p. 215-218. La concession est faite pour cinq générations. Giovanni De Vergottini souligne ces changements dans la concession du vicariat apostolique à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Il commence par indiquer le choix de Grégoire XI de faire des Este des vicaires à vie en 1372 puis insiste sur l'extension de la concession par Boniface IX à Alberto d'Este et à ses fils, jusqu'à la mort de ces derniers. Il poursuit : « *Dunque al cader del Trecento il Vicariato apostolico iniziava una fase di avviamento all'ereditarietà, abbandonando così uno degli ultimi attribuiti del suo carattere formalmente burocratico. E ciò non solo a Ferrara [...]. Ma come norme generale rimase ancor sempre il carattere temporaneo delle concessioni vicariali.* » DE VERGOTTINI « Note per la storia del vicariato » dans ID., *Scritti di storia*, art. cit., p. 609-612, p. 611 pour la citation.

<sup>52</sup> Bulle du 13 septembre 1410, publiée par M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. 18, p. 218-219.

<sup>53</sup> La transmission du vicariat sur plusieurs générations, contrairement à celle des titres de noblesse, n'est pas automatique. Elle ne suit pas non plus un ordre de primogéniture et ne règle pas les questions de succession. Elle peut même exacerber les tensions car elle appuie les prétentions de tous ceux qui ont exercé la charge conjointement. Par ailleurs, le vicariat doit toujours être confirmé par le pontife régnant. La mention de la transmission aux héritiers fonctionne dès lors moins comme un droit acquis que comme une option prise sur l'avenir, un pion avancé par les seigneurs en vue d'une reconnaissance future. Enfin, tous les vicariats concédés à un même moment ne comportent pas de façon uniforme la référence à la transmission sur plusieurs générations.

<sup>54</sup> Sur la course aux titres de noblesse auprès du pape comme auprès de l'empereur, dans la péninsule au Quattrocento, voir le rappel d'Elisabeth CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, *op. cit.*, p. 94-95 : « Dans cette histoire qui est celle d'une recherche de tous les moyens et de toutes les formes de légitimation, puisque sur la conservation du pouvoir pèsent de multiples menaces, les titres héréditaires valent comme des garanties en même temps qu'ils servent dans la course aux honneurs et à la préséance. » On peut mentionner la vaine tentative de Sigismondo Pandolfo Maltatesta pour obtenir de Nicolas V, en 1452, la transformation de son vicariat *in temporalibus* sur Rimini en marquisat. La démarche est rapportée par Francesco da Lusano, depuis la cité de Sigismondo Pandolfo, dans une des lettres adressées à son maître le duc de Milan. Ce texte est publié par Luigi ROSSI, « I prodromi della guerra in Italia del 1452-1453, i tiranni di Romagna e Federico da Montefeltro », *AMDSPM*, vol. C : *Tardo medioevo nelle Marche*, 1995, doc. 20, p. 632-635 (1<sup>re</sup> édition : *AMDSPM*, nouvelle série, vol. II-III, 1905-1906, en part., vol. II, 1905, p. 82-85 pour le document).

Ugolino III Trinci lance la grande entreprise de construction puis de décoration du nouveau palais familial, sur la Place Vieille de Foligno. Les fresques qui ornent l'édifice contribuent, nous le verrons, à la redéfinition de son pouvoir.

Cependant, une telle modalité de transmission du vicariat ne devient pas la règle. Elle s'observe à un moment de faiblesse particulière de la papauté et ne s'applique pas à tous les vicaires au temporel. Elle ne concerne pas de façon uniforme l'ensemble des villes et des places fortes confiées à un même groupe familial. Cité ou *terra*, l'entité urbaine principale n'est pas concernée par chacune des bulles octroyées. Il ne nous en semble pas moins que ces conditions de succession, quand bien même le vicariat ne concerne que quelques *castra*, ne peuvent que renforcer des aspirations à la mutation de la nature du pouvoir seigneurial, en direction d'un pouvoir dynastique stable.

\*

\* \*

Le Schisme résolu, les papes revoient leur politique envers les vicaires au temporel et tendent à restreindre le cadre de l'autonomie accordée antérieurement<sup>55</sup>. Les choix se font toujours au cas par cas, en fonction des besoins qui n'excluent pas que des situations plus propices aux délégués s'observent ponctuellement. En 1415, le vicariat accordé aux Chiavelli par les « *oratores et commissarii* » du concile de Constance ne doit durer qu'autant que persiste le *beneplicitum* de l'assemblée des pères, tout comme celui remis en 1419 à Tommaso et à ses fils par Martin V cesse d'être valide lorsque prend fin le bon plaisir du pontife<sup>56</sup>. Rodolfo III da Varano et ses garçons sont eux en mesure d'obtenir la confirmation à vie de la remise du gouvernement de Camerino<sup>57</sup>. En 1421, Trevi est concédée par Oddone Colonna à Corrado III pour trois ans<sup>58</sup> avant qu'au début des années 1430, Eugène IV ait recours à des concessions plus longues, *ad vitam* ou parfois, de nouveau pour les Trinci, sur plusieurs générations<sup>59</sup>. Le 15 mai 1431, Serra San Quirico est remis à Tommaso Chiavelli pour dix ans<sup>60</sup>. Le pape vénitien tout juste élu qui doit faire face à la contestation conciliaire et affronter par les armes, autour de Rome, les Colonna qui ne se soumettent qu'au mois

---

<sup>55</sup> JAMME, « De la République dans la monarchie ? », dans FORONDA (dir.), *Avant le contrat social*, art. cit., p. 70-72. Une autre modification des conditions de succession concerne la transmission aux fils naturels légitimés : cette possibilité tend à disparaître elle aussi après le Schisme. Sur les réorientations de la politique pontificale vis-à-vis des terres de l'Eglise, de Boniface IX aux années 1420-1430, PARTNER, *The Papal State*, *op. cit.*, p. 186-192 ; CAROCCI, « Governo papale e città Nello Stato della Chiesa », dans GENSINI (dir.), *Principi e città*, art. cit., p. 160-169.

<sup>56</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, busta XII, n<sup>os</sup> 527 et 530.

<sup>57</sup> ASV, Reg. Vat. 348, fol. 59v-60v.

<sup>58</sup> Bulle du 6 septembre 1421, publiée par M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. 25, p. 226-227.

<sup>59</sup> Bulle du 15 mars 1432 et texte non daté, publiés par *ibid.*, doc. 37-38, p. 234-236.

<sup>60</sup> BCVCam, *carte Feliciangeli*, G. 4b (avec la référence suivante : ASV, Reg. Vat. 376, fol. 5v (*non vidi*)).

septembre 1431. Dans la province du Duché de Spolète, Corrado Trinci tient encore plusieurs places dont la papauté réclame la restitution<sup>61</sup>.

**Une image à entretenir. Un pouvoir appuyé sur l'autorité déléguée et sur la volonté exprimée par la commune, le Peuple ou les Arts.**

La captation du pouvoir par une famille dominante trouve des justifications internes liées au caractère prétendument exceptionnel de cette dernière. Ces justifications tendent à présenter les relations de pouvoir comme la conséquence d'une nature donnée et non comme le produit de rapports de force socio-politiques. Un tel discours est renforcé par l'obtention d'une légitimité extérieure, la délégation de l'autorité pontificale qui renforce juridiquement l'hégémonie familiale en fixant provisoirement le pouvoir au sein du groupe restreint et en prévoyant sa transmission à l'intérieur de ce dernier. Mais la famille reste indissociable de la communauté civique à laquelle elle appartient, et des institutions par lesquelles cette communauté est constituée en corps politique. Au début des années 1380, Giovanni di Berardo da Varano peut ainsi affirmer que la construction d'un ensemble fortifié à Monte Beragna a été réalisée « au nom de la commune et du peuple de la cité de Camerino, au nom de tous les membres de la maison des da Varano et au service de la Sainte Eglise<sup>62</sup> ». La première des trois références invoquées est l'objet de cette partie.

\*  
\* \*

Bien qu'il jouisse d'un pouvoir étendu, les statuts le montrent, le gonfalonier de justice de Foligno demeure dépendant du *Popolo*. Il n'a pas l'autorité qui lui permette de se présenter comme la source de la loi ou de son propre pouvoir. Les verbes « *statuimus* », « *ordinamus* », « *firmamus* » et « *volumus* » qui scandent la rubrique 188 comme chacune des rubriques des statuts du Peuple ont pour sujet le « *nos statutarii* » du premier paragraphe du texte. La remarque vaut encore pour Fabriano et Camerino.

Dans la cité des Trinci, les quelques rubriques ajoutées aux statuts du *Popolo* après 1350, en 1384 sous le gouvernement de Corrado II, en 1395 sous celui d'Ugolino III ou encore en 1439 sous celui de Corrado III, sont présentées comme issues de réunions du

---

<sup>61</sup> CARAVALE, « Lo Stato pontificio da Martino V a Gregorio XIII », dans ID. et CARACCILO, *Lo Stato pontificio da Martino V a Pio IX*, Storia d'Italia, vol. XIV, art. cit., p. 49-52 ; NESSI, *I Trinci*, op. cit., p. 158-160.

<sup>62</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 245r : « *nomine et vice communis et populi civitatis Camerini et nomine omnium de domo sua de Varano et in servitium Sancte Ecclesie* ».

gonfalonier et des prieurs du *Popolo*, parfois assistés des bons hommes<sup>63</sup>. L'exorde du quatrième livre des statuts de la commune, composé en 1426 sous le même Corrado III, rappelle très précisément que les rédacteurs de la nouvelle législation somptuaire agissent « *ex auctoritate et facultate eis concessa par consilium generale dicti communis Fulginei* », « *habentes auctoritatem et facultatem tam ex forma statutorum populi civitatis predictae quam vigore reformationis consilii generalis communitatis civitatis predictae*<sup>64</sup> ».

La référence à la commune et à l'autorité populaire reste prégnante dans la seigneurie des da Varano après que la famille dominante a acquis des prérogatives étendues. La concorde de 1385 qui doit mettre fin au conflit de succession opposant les héritiers de Rodolfo II mentionne le droit de grâce, concernant les délits, dont ont joui le défunt et ses trois frères dans la cité, le *contado* et le district. Nous ignorons l'étendue de ce droit, les modalités de sa concession comme celles de son exercice mais rien ne permet de le présenter comme un pouvoir arbitraire court-circuitant les décisions des magistrats de la commune<sup>65</sup>. En réalité, le seigneur concède grâces et privilèges en vertu de l'autorité qu'il tient de la commune, par des actes qui font explicitement référence à cette délégation. C'est ce qu'il ressort des privilèges et des exemptions dont Rodolfo III da Varano fait bénéficier le *magister* Marano di Vanuccio, docteur en médecine, le 27 décembre 1401. A plusieurs reprises, le texte rappelle que le seigneur agit au nom de l'autorité qu'il a reçue du conseil de la commune et du

---

<sup>63</sup> *Statutum populi Fulginei, op. cit.*, p. 310-317.

<sup>64</sup> *Statutum communis Fulginei*, p. 332. Sur la question, voir Massimo VALLERANI, « L'arbitrio negli statuti cittadini del Trecento », dans ID. (dir.), *Tecniche di potere nel tardo medioevo. Regimi comunali e signorie in Italia*, actes du séminaire (Turin, 21 mai 2009), Rome, Viella, 2010 (I libri di Viella, 114), p. 117-147.

<sup>65</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 257v : « *facere gratias de maleficiis et aliis in civitate et comitatus et districtu Camerini* ». A Foligno, certaines grâces sont accordées, formellement, à la suite d'une concertation entre les prieurs du Peuple et le gonfalonier de justice. La lettre patente par laquelle Matteo di ser Matteo da Rasiglia est autorisé à rentrer d'exil en octobre 1383 mentionne le processus : « *ex deliberatione dominorum priorum Populi ac mei [Corradi de Trinciis] de gratia et misericordia habet licentiam repatriandi [...]* » (BLJFol, ms. B VI 8, fol. 390r ; publié par M. SENSI, « Lettere patenti », *BSCF*, vol. VII, 1983, art. cit., doc. 15, p. 25).

Pour les da Varano, le droit de grâce est encore évoqué en 1424 dans le document par lequel les quatre fils de Rodolfo III tentent de préserver les fondements de la puissance familiale, alors que leur père est à l'article de la mort. L'un des enjeux de la concorde est le maintien des équilibres économiques entre les frères. La grâce, qui ne concerne ici que les *terre* et les *castri* familiaux, est évoquée sous l'angle du manque à gagner qu'elle occasionne dès lors qu'elle dispense le condamné de verser tout ou partie de l'amende. ASPa, *codice varanesco*, fol. 326r : « *Item che tutte lore terre e fortezze desse terre siano commune tra tutti loro quatro, si che ciasschuno de loro passa fare gratie in civile e in criminale cioe fare gratie de maleficiis, essendoce la pace, de la mita de la pena. Et qualunque de loro facesse gratia de piu che la mita, quella gratia oltra ad la mita faccia ad sue expese, et che de cose extraordinarie ciasschuno de loro possa fare quella gratia che li pare, e che de dampni dati, ciasschuno de loro quatro fratelli possa integramente fare gratia ad chi fosse condempnato en non piu quantita che de dece soldi. Et ad chi fosse condempnato in maiore quantita, essendoce la pace, possa fare gratia de la mita, et chi de piu facesse la gratia la faccia ad sue expese de quello piu.* » Le texte mentionne ensuite la libération des prisonniers ou l'octroi de sauf-conduits, qui doivent tous deux faire l'objet d'une concertation et d'un accord entre les fils de Rodolfo III.

peuple de Camerino, ainsi que cela est écrit dans le livre des *riformanze* tenu par le chancelier de la cité, Giovanni di Filippo<sup>66</sup>.

Cette dépendance juridique persiste. Lorsque les quatre fils de Rodolfo III tentent une nouvelle fois de se partager les biens laissés par leur père, après l'échec de l'accord de 1424, ils font rédiger un acte notarié qui apporte d'importantes précisions sur la nature et la forme de leur domination<sup>67</sup>. La nouvelle répartition des places fortes du *contado* entre Gentilpandolfo, Berardo, Piergentile et Berardo doit permettre à chacun de percevoir des lieux qui lui échoient des revenus équivalents à ceux de ses frères. Les calculs sur lesquels reposait la précédente division s'étant avérés erronés, quatre nouveaux lots sont constitués puis approuvés par les intéressés. Leur attribution se fait par tirage au sort. Il revient à l'évêque de Camerino de sortir du couvre-chef (« *de quodam biretto* ») où elles ont été déposées les boules de cire qui contiennent les listes des forteresses, puis de les attribuer à chaque frère. Les parties décident ensuite que l'ensemble des sommes dues à la commune de Camerino par les hommes de *castra*, *villa* et autres lieux concernés doivent être perçues par elles et partagées en quatre parts égales<sup>68</sup>. Cette captation des ressources publiques renforce la mainmise des da Varano sur le *contado* dont ils accaparent une large part de la gestion administrative, militaire et financière. Mais en même temps qu'elle révèle ce phénomène, la documentation éclaire sa double légitimation politique et juridique. L'ensemble de l'opération de janvier 1429 est effectué dans la résidence de Gentilpandolfo da Varano, à l'intérieur du complexe familial qui jouxte la cathédrale Sainte-Marie-Majeure, sur l'une des places de la commune. Les premiers témoins cités après l'évêque Giovanni et l'archidiacre Rodolfo di Giovanni di Gentile sont les capitaines des sept Arts de la cité, qui appartiennent aux différentes divisions territoriales de cette dernière<sup>69</sup>. Ils sont les principaux magistrats de la ville, ils représentent l'ensemble des citoyens de Camerino, le corps politique structuré autour des organisations de métiers et des *contrade*<sup>70</sup>. Ils attestent le bon déroulement de la procédure et valident son issue. A travers eux, symboliquement, la cité entière assiste au partage et l'approuve. La mention du lieu et des personnes présentes est suivie d'un court

---

<sup>66</sup> Le document est conservé sous la forme d'une copie de l'époque moderne. ASCam, *collezione delle carte*, busta I, fasc. 1.

<sup>67</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 350r-351r.

<sup>68</sup> *Ibid.*, fol. 350v.

<sup>69</sup> *Ibid.*, fol. 350r.

<sup>70</sup> Le registre des délibérations de 1404 montre qu'ils sont à cette date le principal organe de la commune. Ce sont eux que réunit Rodolfo III pour faire connaître le contenu d'une lettre adressée par le pape à la ville, eux encore qui signent la missive envoyée au futur capitaine du Peuple pour lui annoncer son élection. Ils figurent en premier dans la liste des auteurs du document, avant la commune et le seigneur. ASFi, Ducato di Urbino, Classe I, n. 13, inserto 3, fol. 55r-v et fol. 60r.

préambule qui fonde en droit les décisions formalisées immédiatement après, en proclamant que la *potestas*, l'*auctoritas* et la *bayla* dans le gouvernement, la garde et la direction (*regimen, custodia et gubernatio*) de Camerino et de son territoire ont été attribués aux fils de Rodolfo III par les statuts communaux<sup>71</sup>.

A la différence des Trinci, les da Varano n'exercent pas leur pouvoir en lien avec une magistrature du *Popolo*. Ils n'en jouissent pas moins d'une délégation d'autorité de la part de la commune et du régime des Arts, qui légitime leur domination. Pour calamiteuse qu'elle soit, la succession de Rodolfo III indique avec netteté que le pouvoir sur la ville est conçu et exercé comme une prérogative familiale étroitement liée au système communal. Sur ce point, la situation de Camerino entre 1424 et 1435 est proche de celle de Foligno entre 1415 et 1421 où, après la mort d'Ugolino III, les frères Niccolò, Corrado (III) et Bartolomeo peuvent être tous trois qualifiés de seigneurs bien que seul le premier détienne la charge de gonfalonier<sup>72</sup>. Auparavant, les associations de très proches parents pour gouverner la ville et son territoire semblent bel et bien avoir été la règle : les ententes entre frères, entre un oncle et son neveu, entre un père et ses fils apparaissent très régulièrement dans la documentation du Trecento. Le pouvoir sur la ville est maintenu à l'intérieur d'une même branche familiale formellement reconnue par la commune.

\*

\* \*

Fondement juridique indispensable à la légitimité du seigneur, la délégation d'autorité de la commune, du Peuple ou des Arts renforce le pouvoir personnel en même temps qu'elle en rappelle la nature contingente. Celui qui délègue peut reprendre, celui qui s'est choisi un maître peut ne plus en vouloir. Pour la famille seigneuriale, il n'est finalement pas d'horizon politique dégagé de la menace que le corps civique se ressaisisse de l'autorité qu'il lui a un temps confiée. De là les références à un passé récent ou mythique, de là les projections dans l'avenir ou les efforts pour formaliser les successions. De là aussi la tentation de geler l'ordre juridique du présent, pourtant expression de l'équilibre provisoire des forces qui travaillent la société. Sous la dictée incantatoire des seigneurs, le législateur affirme l'intangibilité des normes conférant à ces derniers les pouvoirs les plus étendus. La loi se dote d'une « garantie

---

<sup>71</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 350r : « *Cum ex forma statutorum et ordinamentorum Comunis civitatis Camerinensis magnificis et potentibus dominis Gentilipandulfo, Berardo, Piergentili et Iohanni natis celebrate et recolende memorie magnifici excelsi domini Rodulfi domini Gentilis de Camerino, regiminis, custodie et gubernationis dicite civitatis Camerinensis eiusque comitatus et districtualium fuerit et sit attributa potestas auctoritas et bayla [...]*. » Les statuts dont il est question ne sont pas conservés.

<sup>72</sup> Les frères Trinci sont désignés collectivement comme « seigneurs de Foligno » dans la comptabilité de la commune de Pérouse, en mai et juin 1420. NESSI, *I Trinci*, op. cit., doc. 147, p. 244.

de pérennité<sup>73</sup> ». Comme toute assurance souscrite, cette garantie dit la conscience d'un risque. A Camerino, les statuts qui légitiment la domination de Rodolfo III, autour de 1410, proclament leur validité perpétuelle (*perpetua firmitas*). Se fondant sur leur autorité propre et sur celle des statuts du Peuple, ils prétendent ne pouvoir être modifiés ni par le *consilium* ni par le *parlamentum*<sup>74</sup>. Les statuts du Peuple de Foligno, lorsqu'ils font de Trincia un gonfalonier de justice à vie, se placent dans la même perspective. Exceptionnelle, la disposition se présente comme dérogoire à toutes les règles de droit antérieures et exige d'être observée de façon inviolable<sup>75</sup>. L'inscription de la domination seigneuriale dans les statuts urbains se traduit fréquemment par le simple ajout de mesures de ce type à un ensemble de textes antérieurs. Ces mentions parfois fort brèves permettent à la ville, telle Asti se donnant à Gian Galeazzo Visconti en 1379, de maintenir opératoire la quasi totalité du corpus législatif tout en supprimant les mesures ponctuelles qui contrediraient les intérêts du nouveau pouvoir seigneurial<sup>76</sup>. Là encore, la seigneurie n'affiche pas de rupture juridique et politique en regard de l'ordre communal.

\*

\* \*

La volonté de présenter le pouvoir seigneurial comme le produit d'une volonté populaire ou, tout au moins, comme l'objet d'un consensus, trouve à s'exprimer dans une source narrative telle que le poème de Pierangelo di Bucciolino. Le fidèle des Trinci, nous l'avons vu, entretient la fiction selon laquelle le peuple de Foligno aurait lui-même choisi son seigneur en la personne de Nallo<sup>77</sup>. Dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, l'argument est repris en faveur des da Varano. D'après la chronique de Lemmo Procacci, consul de San Severino en 1468, le retour des seigneurs en 1443 serait dû à un repentir du peuple de Camerino, qui les aurait rappelés après les avoir chassés une dizaine d'années auparavant<sup>78</sup>. Il est possible qu'en dépit de l'ancienneté de leur domination, la reprise en main du pouvoir par les da Varano se soit accompagnée de la mise en scène d'une acclamation populaire. Comme

---

<sup>73</sup> Selon l'expression de la Loi fondamentale allemande de 1949, qui concerne certains aspects de l'organisation de la République fédérale.

<sup>74</sup> *Statuti risalenti al periodo di Rodolfo di Gentile di Berardo*, dans *Statuta comunis et populi civitatis Camerini*, *op. cit.*, rub. 49, p. 324.

<sup>75</sup> *Statutum populi Fulginei*, rub. 188, p. 236 : « *Ideo statuimus et ordinamus ac presenti statuto et lege firmamus et volumus inviolabiliter observari, derogatorio omnibus aliis statutis et ordinamentis ante vel retro positis, quod...* ».

<sup>76</sup> Renato BORDONE, « Gli statuti di Asti fra sopravvivenza comunale e sottomissione principesca », dans Rolando DONDARINI, Gian Maria VARANINI et Maria VENTICELLI (dir.), *Signori, regimi signorili e statuti nel tardo Medioevo. Atti del VII convegno del Comitato italiano per gli studi e le edizioni delle fonti normative* (Ferrare, 5-7 octobre 2000), Bologne, Pàtron, 2003, p. 75.

<sup>77</sup> Voir *supra*, chap. 4, notes 110-112.

<sup>78</sup> Voir *supra*, chap. 2, note 24.

il se doit, l'épisode raconté par Procacci commence aux cris de « *Viva casa Varani e Santa Chiesa* » et se conclut par l'élection comme seigneurs de Rodolfo et de son cousin germain, « *de bona volontà di tutto il popolo* »<sup>79</sup>.

L'expérience de gouvernement d'une commune des Arts libérée de la tutelle seigneuriale, donc, fait long feu. Elle n'a duré que neuf ans. Buttant sur les soutiens que conservent les da Varano à l'intérieur de la ville, l'éphémère régime souffre en outre de faiblesse militaire alors qu'il doit faire face aux ambitions des seigneurs déchus<sup>80</sup> ainsi qu'au violent conflit qui oppose dans la Marche en 1442-1444 Eugène IV et Alphonse d'Aragon à Francesco Sforza – lequel s'empare par la force de nombreux lieux de la province, comme Esanatoglia et Castelraimondo en juin 1443 aux dépens de Camerino<sup>81</sup>. L'impossibilité de conserver les anciennes possessions de la ville et de préserver la sécurité de ses habitants fragilise le nouveau pouvoir.

Le retour à la domination des da Varano n'est en rien une évidence acceptée de tous<sup>82</sup>. A la fin de l'année 1448, le pouvoir de Rodolfo IV et de Giulio Cesare est violemment contesté. Un fragment de chronique recopié dans son *Diario* par Pierantonio Lili rapporte qu'une révolte éclate le 16 décembre. La grande place est envahie avant que les insurgés soient finalement repoussés. Deux d'entre eux sont décapités sur la même place au cours des jours suivants<sup>83</sup>. La situation n'est cependant pas rétablie. Elle reste suffisamment tendue pour que les deux cousins fassent appel directement au pontife romain, puis pour que Nicolas V

---

<sup>79</sup> Raoul PACIARONI, « La Cronaca di Cola di Lemmo Procacci da Sanseverino (1415-1475) », *Studi maceratesi*, vol. X : *Documenti per la storia della Marca*, actes du colloque (Macerata, 14-15 décembre 1974), 1976, p. 277-278 : « *Li 29 novembre 1443. Lo Commune e popolo di Camerino si levò a romore e gridando: viva casa Varani e S. Chiesa e alli 14 del mese di dicembre ci rimise il signore Ridolfo figliolo del signore Piergentile con grande allegrezza e festa. [...] Li 28 dicembre. Il Commune e popolo di Camerino con grande allegrezza e festa et honore rimise nella città di Camerino il magnifico e potente signore Giulio figliolo del signore Giovanni Maria e della signora madonna Bartolomea figliola del magnifico messer Antonio da S. Severino, et insieme col magnifico messer Ridolfo furono eletti e fatti signori della città di Camerino e di tutto il suo contado, forze e distretto de bona volontà di tutto il popolo.* »

<sup>80</sup> Soutenus par Carlo Fortebracci, fils de Braccio da Montone et neveu par alliance d'Elisabetta, la mère de Rodolfo IV, ainsi que par Frédéric de Montefeltre.

<sup>81</sup> Pour les points de vue des chroniqueurs : PACIARONI, « La Cronaca di Cola », *Studi maceratesi*, vol. X, 1976, *op. cit.*, p. 277 ; *Cronaca fernana di Antonio di Niccolò* dans DE MINICIS (éd.), *Cronache della città di Fermo*, 1870, *op. cit.*, p. 82-85. Pour un bref aperçu des événements, voir PARTNER, *The Lands of Saint Peter*, *op. cit.*, p. 414-415 ; pour une chronologie plus détaillée, voir la série d'études publiées à partir d'archives locales, intitulées *Della Signoria di Francesco Sforza nella Marca* (Antonio GIANANDREA pour Iesi (1881), Sanseverino (1885) et Fabriano (1889) ; Gioacchino VALERI pour Serrasanquirico, 1884 ; Giovanni BENADUCCI pour Tolentino (1892)). Enfin, sur les relations entre Camerino et Francesco Sforza, voir FELICIANGELI, « Intorno ai rapporti tra il comune di Camerino e Francesco Sforza signore della Marca (1433-1443) », *AMDSPM*, vol. I, 1895, p. 43-63 ; ID., « Delle relazioni di Francesco Sforza coi Camerti e del suo governo nella Marca », *AMDSPM*, vol. V, fasc. III-IV, 1908, p. 311-462.

<sup>82</sup> Voir également Emanuela DI STEFANO, *Una città mercantile. Camerino nel tardo medioevo*, Camerino, Università di Camerino, 1998 (Per la storia dell'Università degli Studi di Camerino. Studi e testi, 4), p. 58-59, 136-140.

<sup>83</sup> BCVCam, ms. 142, fol. 87v.

réponde immédiatement à leur sollicitation par le moyen d'un bref. Cette procédure implique que le dossier a été confié à l'un des très proches collaborateurs du pape, à un familier placé directement sous ses ordres. Les canaux habituels de la chancellerie pontificale sont court-circuités, ce qui peut traduire autant l'urgence de la situation que l'importance de ses enjeux – l'autorité du pape est directement mise en cause lorsque ses représentants sont attaqués – ou encore suggérer les entrées dont les da Varano disposent à Rome. Quoi qu'il en soit, le message rédigé par le secrétaire apostolique Marcello de' Rustici à l'attention des capitaines des Arts et du Peuple de Camerino est sans ambiguïté<sup>84</sup>. Le Saint Père est indigné, on a comploté contre des da Varano pourtant confirmés dans leur charge de vicaires apostoliques. Le scandale et la discorde doivent à présent cesser, la cité doit retourner à l'obéissance envers Rodolfo et Giulio Cesare<sup>85</sup>.

La documentation dont nous avons connaissance, archives ou chroniques, éclairent peu la fin de cette décennie à Camerino<sup>86</sup>. Quelques indices laissent voir que, de manière sporadique au moins, des troubles resurgissent. Un autre bref, adressé cette fois à Giulio Cesare en février 1480, mentionne une « conspiration » ourdie contre le seigneur. Démasqué,

---

<sup>84</sup> Nous remercions Clémence Revest pour son aide sur ce point. Concernant les secrétaires apostoliques du premier XV<sup>e</sup> siècle, nous renvoyons une nouvelle fois à sa thèse à paraître, « *Roma veni* », *op. cit.*, en part. au cinquième chapitre.

<sup>85</sup> ASCam, *Pergamene*, G. 1. Le document présente une anomalie de datation : l'année mentionnée, 1449, ne correspond pas à l'année de règne, la troisième, qui devrait être 1450 puisque le bref est rédigé le 7 janvier et que Nicolas V est couronné le 19 mars 1447. Nous ne sommes parvenu à expliquer cette bizarrerie. Le document est publié par C. Lili, *Istoria della città di Camerino*, *op. cit.*, vol. II, p. 202 et reproduit en fac-similé dans DI STEFANO, *Una città mercantile*, p. 143. Voici le texte transcrit d'après l'original, adressé sur le dos du parchemin aux « *Dilectis filiis capitaneis artium et populo civitatis Camerini* » :

*Nicolaus papa V*

*Dilecti filii salutem et apostolicam benedictionem. Audiuimus his diebus novitatem quandam contra dilectos filios nobiles viros Rodulfum et Julium Cæsarem de Varano per aliquos non bene sentientes sequutam quæ res nobis satis fuit molesta. Cum enim in civitate illa Camerini ipsos Rodulfum et Julium in vicarios nostros confirmauerimus : graviter ferimus que aliqua contra eorum statum machinentur et displicet tales novitates sentire : quæ scandala, cædes et discordias quas abhorremus habent suscitare. Quare hortamur plurimum in domino vestrorum omnium devotiones ut sic vivere procuretis, quæ talia omnino cessent, quæ non sine magna nostras indignatione possent perpetrari. Et præfatis Rodulfo ac Julio fidis obsequiis in dies magis studeatis obedire, quod nobis plurimum placebit. Datum Romæ apud Sanctum Petrum sub anulo piscatoris anno MCCCCXL nono die septimo januarii. Pontificatus nostri anno tertio.*

*Marcellus*

Marcello de' Rustici est le fils d'un autre secrétaire apostolique, Cencio, actif au service de Martin V et d'Eugène IV. Le document cité ne figure pas dans la liste des brefs de Nicolas V constituée par Thomas FRENZ, *L'introduzione della scrittura umanistica nei documenti e negli atti della curia pontificia del secolo XV*, Città del Vaticano, Scuola Vaticana di Paleografia, Diplomatica e Archivistica, 2005 (Littera Antiqua, 12), p. 233. Sur Marcello et la bibliographie le concernant : *ibid.*, p. 182. Voir également Walther VON HOFMANN, *Forschungen zur Geschichte der kurialen Behörden vom Schisma bis zur Reformation*, vol. II : *Quellen, Listen und Exkurse*, Rome, Loescher & C°, 1914 (Bibliothek des Kgl. preußischen historischen Instituts in Rom, XIII), p. 112-113.

<sup>86</sup> Les deux textes que nous citons à partir des documents originaux sont utilisés – et publiés – par Camillo Lili dans son *Istoria della città di Camerino*, *op. cit.*, vol. II, p. 201-202. Selon cet auteur, la demande de protection envoyée au pape par les cousins da Varano aurait été portée par un certain Matteo Lili.

le comploteur dont l'identité n'est pas communiquée s'est réfugié à San Severino<sup>87</sup>. Trois ans plus tard, Sixte IV doit de nouveau intervenir en faveur du malheureux seigneur dont de nombreux revenus, biens meubles et immeubles auraient été spoliés<sup>88</sup>. S'il est impossible, à partir de telles mentions, de préciser la nature de ces révoltes (règlement de comptes, soulèvement populaire, lutte de factions ou rébellion d'une élite urbaine dépossédée d'une partie de son pouvoir politique), leur répétition laisse voir que dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, la seigneurie de Giulio Cesare doit composer avec une élite locale vigoureuse.

La volonté populaire n'est pas un acquis définitif, elle doit être régulièrement renforcée, mise en scène de façon répétée pour que la légitimité de la domination seigneuriale soit entretenue. Si, dans la seconde moitié du Quattrocento, la légitimation et l'exercice de la domination seigneuriale sur Camerino sont de plus en plus étroitement liés à la personne de Giulio Cesare da Varano, on ne peut faire de ce dernier le détenteur incontesté d'un pouvoir absolu. Etroitement imbriqués, le passé de la communauté civique et celui de la commune ne sauraient être occultés alors que, au présent, le gouvernement ne saurait se passer ni d'un large consensus au sein de la population ni de l'appareil administratif communal.

### **La commune aux côtés du seigneur et de sa famille. Les mots et les gestes.**

Au fil des documents qu'il produit, le pouvoir construit pour la diffuser une image de lui-même<sup>89</sup>. Il complète celle qui est élaborée à travers les gestes et les mots choisis pour les cérémonies au cours desquelles il se donne à voir. Les préambules des lois, les élections des magistrats et les serments prêtés par ces derniers à chacune de leurs entrées en fonction sont autant de mises en scène du pouvoir faisant apparaître simultanément la commune et le seigneur.

Les statuts de la commune de Fabriano connaissent une nouvelle rédaction en 1415, sous le gouvernement de Tommaso Chiavelli. Directement après la Trinité, la Vierge et les saints, l'invocation cite Tommaso, qualifié de vicaire au temporel, de seigneur et de gouverneur général de la *terra*, puis elle mentionne ses fils. Ce n'est qu'ensuite qu'elle se réfère à la « condition de tranquillité et de paix de la commune et des hommes » de Fabriano, en vue de laquelle les normes sont également composées. Encore est-il précisé que la révision

---

<sup>87</sup> ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano, op. cit.*, doc. 47, p. 140-141.

<sup>88</sup> *Ibid.*, doc. 57, p. 151-152. Ce sont cette fois deux clercs qui sont chargés de rétablir la situation. L'un d'eux est le vicaire général au spirituel d'un évêque de Camerino qui se trouve être Fabrizio da Varano, le neveu de Giulio Cesare élu l'année précédente à la tête du diocèse.

<sup>89</sup> Voir le chapitre précédent.

des statuts a eu lieu « à la demande, selon la volonté et sur la commission » du seigneur<sup>90</sup>. Une hiérarchie comparable, liée vraisemblablement au titre de vicaire apostolique dont jouissent les chefs des familles dominantes, est adoptée dans l’invocation du quatrième livre de la commune de Foligno (1426)<sup>91</sup> ainsi que dans les textes des serments prononcés par les prieurs du *Popolo* ou par le podestat de la cité lorsqu’ils commencent leurs mandats respectifs, entre 1425 et 1433<sup>92</sup>. Mettant l’accent sur la nature familiale du pouvoir seigneurial, les prieurs jurent en outre fidélité à la personne du seigneur et à sa famille<sup>93</sup>. A Camerino, en 1404, le même ordonnancement et les mêmes principes sont repris dans les invocations des serments du podestat et du capitaine du Peuple, qui, avant de jurer de respecter les statuts de la commune et du Peuple, se réfèrent à Dieu et aux saints, à Boniface IX et à Ladislas de Hongrie puis

[...] *ad magnificentiam et augmentationem et bonum statum magnifici domini Rodulfi, Gentilpandulfi et Berardi suorum filiorum et aliorum filiorum et descendendum eorum*  
 [...] *necnon ad magnificentiam, honorem, et pacificum statum communis et populi civitatis Camerini* [...]<sup>94</sup>.

Les sociétés de la fin du Moyen Age ont pu être décrites comme des « sociétés jurées » dans lesquelles le serment aurait été un « instrument fondamental de la transformation en droit d’une réalité du fait », un point d’équilibre au sein d’une réalité sociale et politique fluctuante<sup>95</sup>. D’après les fragments des *riformanze* conservées, les familles seigneuriales de

<sup>90</sup> *Lo statuto comunale di Fabriano, op. cit.*, p. 32.

<sup>91</sup> *Statutum communis Fulginei, op. cit.*, p. 331. A Foligno, la préséance accordée au seigneur dans les invocations des statuts n’apparaît qu’à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Trincia Trinci qui est gonfalonier de justice mais pas encore vicaire pontifical est cité après les prieurs dans les normes des proconsuls des marchands de 1353. M. SENSI (éd.), « Gli statuti dei mercanti e degli artigiani, dei merciai e dei bambagiai di Foligno (secc. XIV-XV) », *BSCF*, vol. X, 1986, p. 139.

<sup>92</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, par ex. fol. 2r (1<sup>er</sup> janvier 1425, serments des prieurs élus pour les mois de janvier et février), fol. 3r (1<sup>er</sup> janvier 1425, serment du podestat Antonio Astrubali d’Urbino), fol. 112r (1<sup>er</sup> décembre 1426, serment du podestat Giovanni di Adriano de Gubbio), 132v (1<sup>er</sup> juin 1427, serment du podestat Giacomo Grandenati de Naples), 164r (1<sup>er</sup> septembre 1428, serment des prieurs élus pour les mois de septembre et octobre).

<sup>93</sup> *Ibid.*, fol. 2r : « *Iurauerunt ad sancta Dei Evangelia corporaliter manutactis scripturis in manibus mei Benedicti cancellarii infrascripti tamquam publice persone recipientis vice et nomine supradicti magnifici domini et comunis dicte civitatis Fulginei, et omnium quorum interest vel interesse poterit in futurum, nunc et semper esse fideles, devotos et constantes sacro sanctae romane Ecclesie Sedi apostolice et domino nostro pape et prefato magnifico domino nostro Corrado de Trinciis et eius generose domui et presenti bono statui populi et comunis dicte civitatis Fulginei* [...] »

Dans la Vérone d’Alberto della Scala, le podestat, les gastalds et les Anciens, on l’a vu, prêtent également serment de protéger la position du seigneur.

Le texte est publié dans PROSPERI VALENTI, « Corrado Trinci », *BDSPU*, vol. LV, 1958, art. cit., doc. IV, p. 166-167

<sup>94</sup> ASFi, Ducato di Urbino, Classe I, n. 13, inserto 3, fol. 56r-57v (serment du capitaine Cristoforo di Niccolò de Cristoforis de Faenza, élu pour six mois à compter du 1<sup>er</sup> janvier), fol. 107r-108v (serment du podestat Lambertus de Lucis de Monte Regalii, élu pour six mois à compter du 1<sup>er</sup> mai).

<sup>95</sup> Paolo PRODI, *Il sacramento del potere. Il giuramento politico nella storia costituzionale dell’Occidente*, Bologne, Il Mulino, 1992 (Annali dell’Istituto storico italo-germanico. Monografia, 15), p. 161 : « *L’apogeo della società corporata o per meglio dire della società “giurata” può situarsi tra la metà del secolo XIII e la*

Foligno et de Camerino ne reçoivent pas seules des magistrats et des officiers une fidélité jurée qui reste due à la commune. Les noms du seigneur da Varano et de siens ne réapparaissent d'ailleurs pas, après l'invocation, dans le corps du texte des serments du capitaine du Peuple et du podestat. Les statuts de Fabriano indiquent quant à eux que les conseillers généraux et spéciaux, les prieurs, le capitaine des Arts, les consuls des marchands et avec eux tous les membres des arts de la *terra*, doivent prêter serment d'agir en faveur de la commune, de faire en sorte qu'elle soit gouvernée en conformité avec les commandements divins et la justice mais ne mentionnent pas d'engagement collectif ou individuel envers la personne du seigneur<sup>96</sup>.

La préséance accordée aux seigneurs dans les invocations des statuts et des serments ne doit pas faire passer au second plan l'oscillation soigneusement entretenue, à l'intérieur des textes comme au cours des cérémonies, entre l'homme fort de la ville et les représentants de la commune. Les statuts prévoient qu'au moment de son entrée en fonction, le podestat de Fabriano puisse prêter serment entre les mains de Tommaso Chiavelli ou entre celles du chancelier de la commune, qui reçoit alors l'engagement du nouveau magistrat pour le seigneur mais également au nom de la commune et des hommes de Fabriano<sup>97</sup>. Le balancement se retrouve au cœur de l'énumération des missions du podestat, chargé notamment de lutter contre les ennemis de la commune et de la *terra* comme contre ceux du seigneur, de défendre les droits et privilèges des premières tout comme ceux du second<sup>98</sup>. A plusieurs reprises, le législateur rappelle le rôle des Arts et du Peuple à côté de celui de Tommaso. Le podestat se voit confier la responsabilité de faire respecter les décisions et les décrets de ce dernier (« *statuta seu ordinamenta atque decreta facta [...] per prephatum magnificum dominum Thomam* ») mais il doit également défendre les intérêts des Arts et des artisans de la *terra*, en conformité avec les statuts de la commune et avec ceux des différents métiers<sup>99</sup>.

Les *riformanze* de Foligno font état d'un va-et-vient comparable entre le pouvoir du seigneur et celui des prieurs du *Popolo*. Après que les proconsuls des marchands et des

---

*metà del xv. [...] [II] giuramento [è] lo strumento fondamentale per la trasformazione in diritto della realtà di fatto, il baricentro indispensabile per l'equilibrio generale di un sistema in perpetuo movimento. »*

<sup>96</sup> *Lo statuto comunale di Fabriano, op. cit.*, livre I, rub. 71, p. 75-76. Il faut rappeler cependant que le texte conservé est lacunaire, plusieurs rubriques n'étant connues que par leur titre recopié dans l'index.

<sup>97</sup> *Ibid.*, *op. cit.*, livre I, rub. 1, p. 33 : « *Qui dominus potestas et sui iudices [...] debeant iurare et sacramentum corporaliter prestare, manibus tactis scripturis, in manibus prefati magnifici domini Thome de Chiavellis seu cancellarii comunis dicte terre, pro eo et vice nomine comunis et hominum dicte terre Fabriani recipienti, in hac forma, videlicet [...] »*

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

<sup>99</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 116v.

artisans ont été tirés au sort, leurs noms sont proclamés devant le conseil du Peuple par le chancelier de la commune : selon les termes du registre, cette publication a lieu à la demande (*de mandato*) conjointe des prieurs et du fils du seigneur de la ville<sup>100</sup>. Mais cette oscillation apparaît avec le plus de netteté lors du renouvellement des quatre hauts magistrats du *Popolo*. Public, localisé dans le palais de la commune où résident les prieurs, le rituel se déroule six fois par ans au cours de la seconde moitié des années 1420. Il manifeste par chacune de ses occurrences la présence du seigneur et de sa famille au sein des institutions communales. La mise en registre de la cérémonie par le chancelier de la commune est une reconstruction qui se montre particulièrement attentive à présenter alternativement les prieurs et le représentant du seigneur dans l'exercice de leurs prérogatives respectives<sup>101</sup>. Elle contribue à conserver la mémoire de l'influence revendiquée par les Trinci sur la vie politique de la cité. Les noms des hommes éligibles au priorat sont inscrits sur des morceaux de papier puis insérés dans des boules elles-mêmes déposées, par *terziere*, dans une caisse peinte. Conservée dans la chancellerie de la commune, cette dernière doit rester fermée à clef entre chaque tirage<sup>102</sup>. Après avoir exposé que la réunion du conseil du Peuple et de la commune au cours de laquelle a lieu l'*extractio* a été convoquée par les prieurs et validée par le seigneur<sup>103</sup>, le chancelier précise dans son compte-rendu que le coffre est apporté « *de mandato supradictorum dominorum priorum et de mandato Ugonis nato supradicti magnifici domini* ». L'alternance se poursuit puisque la *cassecta* est ouverte par le chancelier de la commune sur ordre du jeune Ugone Trinci avant que ce dernier ne procède au tirage et que le même officier

<sup>100</sup> *Ibid.* Les proconsuls ont pour principale fonction de régler les litiges entre les membres des Arts de Foligno. D'après les *statuta preconsumorum mercatorum*, réformés en 1353 et traduits en vernaculaire en 1394, ils sont au nombre de trois et leur office dure quatre mois. Les normes conservées précisent le mode d'élection en vigueur au cours de la seconde moitié du Trecento. Les futurs proconsuls sont choisis tous les deux ans par les prieurs du Peuple, qui constituent une liste approuvée par le gonfalonier. Les noms des *boni homines* sont inscrits par trois sur des bulletins qui sont tirés au sort tous les quatre mois. Entre les tirages, le coffre est conservé dans la sacristie de l'église franciscaine. Le texte précise que le tirage des listes est effectué par le chancelier de la commune « *o vero altra persona che allor [li singiori priori del populo] parerà* ». M. SENSI, « Gli statuti dei mercanti », *BSCF*, vol. X, 1986, art. cit., rub. I, p. 139-140 (latin) et p. 150-151 (vernaculaire). Sur les tirages des proconsuls enregistrés dans les *riformanze* de 1425-1433, voir *infra*, note 111).

<sup>101</sup> Sur le rôle de la mise par écrit des rituels, Philippe BUC, *The Dangers of Ritual. Between Early Medieval Texts and Social Scientific Theory*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2001.

<sup>102</sup> ASCFol., *Riformanze*, 24, fol. 20v : « *In quo consilio publice et palam aperta fuit quedam cassecta depicta, in qua erant infrascripti bussoli [...]* » (pour les prieurs de septembre et octobre 1425) ; fol. 157v : « [...] *delata fuit de cancellaria cassecta serata et firmata clavibus de qua aperta mandato predictorum duorum Ugonis et priorum, extracti fuerunt bussuli in quibus inbussulati sunt domini priores dicte civitatis [...]* » (pour les prieurs de mai et juin 1428).

<sup>103</sup> Pour ce paragraphe, nous nous référons au tirage au sort du 29 décembre de la même année (nous corrigeons la date de 1427 figurant sur le folio, visiblement erronée), fol. 116r.

A l'autorisation et à l'accord donnés par le seigneur, le scribe ajoute cette fois l'autorité : « *cum licentia, autoritate et consensu* ». Les formules connaissent quelques variations de ce type au sein du registre.

ne proclame, enfin, les noms des nouveaux prieurs devant le conseil<sup>104</sup>. Selon une procédure semblable à celle en vigueur pour le podestat de Fabriano, le serment des hauts magistrats et des officiers de la ville est reçu par le chancelier de la commune, au nom du seigneur et de la commune<sup>105</sup>.

\*  
\* \*

Les écarts entre le compte-rendu du tirage enregistré dans les *riformanze* et le processus prévu par les statuts du *Popolo* – connus à travers une seule transcription datant de 1442<sup>106</sup> – sont notables. Les sources étant de nature différente, il ne faut pas tant mettre l’accent sur les probables évolutions du déroulement de la cérémonie, que pointer les éléments auxquels les rédacteurs de chaque texte se sont attachés. Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, nous l’avons vu, les normes prescrivent que les neuf noms des possibles prieurs soient proposés grâce à un accord conclu entre les douze électeurs issus du conseil des anciens prieurs, les trois prieurs en fonction et le gonfalonier. Les douze électeurs sont désignés grâce à un tirage au sort réalisé par deux garçons de douze ans, à raison de quatre électeurs par *terziere*. Après ce tirage au sort et la cooptation des candidats, l’élection des prieurs, à proprement parler, est faite par l’ensemble du conseil précédemment réuni. Elle se tient à scrutin secret, à la majorité simple<sup>107</sup>. La procédure est modifiée au cours du temps puisqu’en 1425-1433, elle se conclut par un tirage au sort sur de listes préétablies dont les *riformanze* ne permettent pas de connaître le mode de constitution. Comme dans la Florence d’après 1323, de telles listes peuvent être le produit d’une élection. Dans la République des Albizzi, l’établissement des listes de citoyens aptes à l’exercice des magistratures et la composition des bourses restreintes contenant leurs noms pour le tirage au sort ont favorisé les manipulations de la part du groupe dominant ; à Foligno, le remplacement du suffrage du collège des prieurs par un simple tirage au sort a pu remplir la même fonction et permettre aux Trinci de s’assurer plus facilement de la présence d’hommes de confiance parmi les prieurs en fonction<sup>108</sup>.

---

<sup>104</sup> *Ibid.* : « [...] et ita lecti fuerunt et publicati et numptiati in dicto consilio per me Benedetum cancellerum infrascriptum [...] »

<sup>105</sup> *Ibid.*, fol. 2r. Il s’agit de Benedetto di Domenico de Rochettis.

<sup>106</sup> MESSINI, « Introduzione », *Statuta communis Fulginei*, vol. I, *op. cit.*, p. XV-XVI.

<sup>107</sup> *Statutum populi Fulginei, op. cit.*, rub. 231, p. 273-274.

<sup>108</sup> Sur le processus électoral florentin et son évolution au XIV<sup>e</sup> et au début du XV<sup>e</sup> siècle, voir Ilaria TADDEI, « Du secret à la place publique. L’élection de la seigneurie à Florence (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », dans Gilles BERTRAND et EAD. (dir.), *Le destin des rituels. Faire corps dans l’espace urbain, Italie-France-Allemagne*, actes du colloque (Rome, janvier 2005), Rome, EFR, 2008 (Coll. de l’EFR, 404), p. 120-123 ; EAD., « Between Rules and Ritual : the Election of the Signoria in Florence in the Fourteenth and Fifteenth Centuries », dans Samuel COHN JR, Marcello FANTONI, Franco FRANCESCHI et Fabrizio RICCIARDELLI (éd.), *Late Medieval and Early Modern Ritual. Studies in Italian Urban Culture*, Turnhout, Brepols, 2013 (Europa Sacra, 7), p. 46-48. Nous remercions Ilaria Taddei pour les éclaircissements qu’elle nous a apportés sur ce sujet.

Non sans tensions, la mise en registre du déroulement du tirage au sort dans les années 1420 offre deux niveaux de lecture indissociables. Le principe de rotation politique qui doit assurer une large participation des citoyens à la gestion des affaires publiques est conservé, comme l'est le tirage au sort qui dit l'impartialité de l'institution. L'assemblage du scrutin – vraisemblable bien que de forme inconnue pour la constitution des listes – et du recours au hasard garantit l'intérêt de la *res publica* puisqu'il préserve l'équilibre entre la recherche « des vertus et des compétences nécessaires à la classe politique pour gouverner », dans le premier cas, et de la neutralité des charges, dans le second<sup>109</sup>. Mais si le sort doit décider à qui il incombe de diriger, les Trinci montrent qu'ils ne lui restent pas étrangers. Qu'ils aient effectivement disparu du processus ou que, présents, ils ne soient pas évoqués par le chancelier, les deux garçons cités dans les statuts pour le tirage au sort ont cédé la place dans le compte-rendu au jeune fils du seigneur. Ugone incarne l'innocence de la jeunesse en même temps qu'il est explicitement le représentant de son père : lorsqu'il est absent, le garçon peut être remplacé par le propre vicaire de Corrado<sup>110</sup>. Par son geste, il symbolise la main mise des Trinci, ou tout au moins leur influence, sur certaines grandes institutions de la cité. Ugone peut en effet procéder au tirage des proconsuls des marchands ainsi qu'à celui des notaires dits « du *banco* » de la cité<sup>111</sup>. A Florence, le discours de légitimation de l'oligarchie promeut une *libertas* qu'il oppose à toute forme de pouvoir personnel. La charge de prieur est y également attribuée pour deux mois mais ses titulaires sont, comme le gonfalonier de justice, tirés au sort par le podestat, un homme supposément étranger à la cité et extérieur aux intérêts des grandes familles<sup>112</sup>.

\*

\* \*

Au fil de ce développement, quelques points ont sailli. Dans la consignation écrite des rituels marquant la prise de fonction des magistrats et des officiers, dans les invocations

<sup>109</sup> Nous reprenons ici l'analyse d'Ilaria TADDEI, « Du secret à la place publique », dans BERTRAND et EAD. (dir.), *Le destin des rituels*, art. cit., p. 118-119 et p. 122.

<sup>110</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 193r : « [...] *extracte fuerunt dicte cartutie per dominum Jacobum de Grandenatis de Neapoli vicarium magnifici domini nostri Corradi de Trinciis* [...] » (pour les prieurs de novembre et décembre 1429).

<sup>111</sup> *Ibid.*, fol. 116v (tirage des proconsuls, le 29 décembre 1427), fol. 157v (tirage des proconsuls et des notaires du *banco*, le 29 avril 1428). Il faut noter que l'enregistrement du tirage des proconsuls du 2 mai 1425 ne mentionne ni Ugone ni aucun représentant des Trinci (fol. 12r). Le rôle d'Ugone n'est pas incompatible avec les statuts des marchands cités plus haut (*supra*, note 100) : le texte prévoit que le tirage soit fait par le chancelier de la commune ou par « toute autre personne » que les prieurs désigneront. Le fils du seigneur n'est pas précisément n'importe quelle « *altra persona* ».

<sup>112</sup> TADDEI, « Du secret à la place publique. », dans BERTRAND et EAD. (dir.), *Le destin des rituels*, art. cit., p. 118, p. 130 et p. 134-135. A Venise, la désignation du doge associe également vote et tirage au sort. Lors du processus, les boules (*ballote*) sont recueillies par un jeune garçon, le *ballotino*. CROUZET-PAVAN, *Venise triomphante. Les horizons d'un mythe*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 265.

précédant les normes qui règlent la vie de la communauté, les gestes racontés et les mots transcrits disent qu'un équilibre persisterait entre les organes collégiaux de la commune et le seigneur. En même temps qu'elle légitime la prépondérance de la famille seigneuriale sur la ville et sur ses institutions, la documentation conservée montre qu'à la fin du XIV<sup>e</sup> et au début du XV<sup>e</sup> siècle, la commune ne se contente pas de fonctionner comme un appareil de gestion administrative. Elle n'est pas non plus le simple fondement légal de l'autorité du seigneur dont elle servirait à reconnaître formellement la légitimité. Elle se revendique elle-même comme un véritable pouvoir en exercice, irréductible à la personne du seigneur.

Il ne faut pas exclure qu'il y ait là un effet de source. Si elle existait, une documentation émanant spécifiquement des seigneurs valoriserait peut-être davantage le rôle politique de ces derniers. La documentation communale – c'est un truisme – est produite en vue du fonctionnement des institutions de la commune et focalisée sur elles. Par plusieurs aspects, cependant, l'examen du mode de production des écrits communaux, que nous examinons dans le paragraphe suivant, suggère que la portée de cette objection – sous-tendue par une conception dualiste de la commune et de la seigneurie – est de portée limitée.

### **La production documentaire, signe de l'encastrement de la seigneurie dans la commune.**

#### *L'effet de trompe-l'œil des fragments isolés ?*

Parmi les documents qu'il insère au sein de son *Historia di Camerino*, Camillo Lili choisit un privilège dont la trace dans les archives, à notre connaissance, s'est depuis perdue. Il s'agit d'une exemption fiscale accordée par Giulio Cesare da Varano à des membres d'une même famille de Camerino, Ferrante di Antonio et Antonio di Giovanni Centoferro. Tous deux sont salués comme des parents (*consaguinei*) du seigneur. Le privilège qui leur est accordé est justifié par la fidélité sans faille (*fides integerrima*) dont leurs ascendants et eux-mêmes ont fait preuve envers le maître de la ville comme envers sa lignée (*domus Varaneorum*). Il leur permet de ne verser aucun des impôts ordinaires et extraordinaires dus la chambre du seigneur (une entité déjà mentionnée à l'époque de la seigneurie partagée des cousins Rodolfo IV et Giulio Cesare, au sujet de la perception de certaines amendes<sup>113</sup>) et à la

---

<sup>113</sup> BCVCam, ms. 312, fol. 40r-v. Il s'agit d'une amende de cent ducats infligée pour la violation du décret seigneurial qui interdit l'achat de biens immobiliers appartenant à des citoyens de Camerino partis habiter hors du district.

commune de Camerino<sup>114</sup>. Le document fait ressortir plusieurs éléments qui sont autant de raisons pour lesquelles l'historien du XVII<sup>e</sup> siècle a choisi de le publier. Pour Lili, la gloire de sa cité est indissociable de celle des anciens seigneurs, du pouvoir desquels il accentue les traits monarchiques et princiers. L'exemption des Centoferro renvoie à l'existence de prélèvements fiscaux distincts, l'un seigneurial et l'autre communal, dépendants tous deux *in fine* de Giulio Cesare. Par le biais de tels privilèges, le seigneur de Camerino dispose d'un levier sur la gestion des finances publiques en même temps que d'un signe visible de son bon vouloir. L'octroi de l'exemption n'est fondé que sur des liens personnels ou familiaux, aucun argument ne le lie à la cité, au *bonum comuni* ou à la *publica utilitas*. Il ne fait aucun doute que le document soit une manifestation délibérée du pouvoir personnel étendu dont jouit le seigneur de Camerino, à un moment où, dans les dernières décennies du Quattrocento, les petites seigneuries d'Italie centro-septentrionale s'orientent vers le principat.

Les sources archivistiques de Camerino font ici cruellement défaut mais la numismatique conforte cette interprétation. Le pouvoir qui s'affiche sur les pièces de monnaie est celui d'un homme et de sa lignée, les emblèmes représentés sont ceux du seigneur et les armes celles de sa famille. Le corpus des monnaies conservées n'est pas très étoffé et pose encore d'importants problèmes de datation. Si l'émergence de la mise en scène triomphante du pouvoir de Giulio Cesare à travers les monnaies et les médailles est difficilement situable dans le temps<sup>115</sup>, une comparaison éclaire la profondeur des changements qui ont eu lieu par rapport à une période antérieure. Elle porte sur les *bolognini* d'argent frappés durant la décennie de la commune populaire (1434-1443) puis après le retour des da Varano. Le revers conserve le même aspect puisqu'il représente dans les deux cas l'un des saints patrons de la cité, Venanzio, en pied et nimbé, tenant dans une main la ville en miniature et dans l'autre la palme du martyr. L'inscription « *S. Venantius* » est identique sur les deux pièces. Le droit, en revanche, est changé. Dans l'inscription circulaire, le nom de la ville disparaît au profit de celui de la dynastie. Dans le champ, les armes de la cité, un écu frappé de trois petites maisons, sont remplacées par le monogramme « *C. V.* » de Giulio Cesare<sup>116</sup>.

---

<sup>114</sup> LILI, *Istoria della città di Camerino*, *op. cit.*, vol. II, p. 218.

<sup>115</sup> Roberto Rossi propose de situer la plupart des monnaies connues de Giulio Cesare da Varano entre 1464 (année de la mort de Rodolfo IV) et 1484. Le *bolognino* évoqué ici aurait été frappé en 1464-1465. L'auteur voit dans l'élaboration de ces pièces un signe du « pouvoir absolu » (sic) du seigneur de Camerino. Roberto ROSSI, « Considerazioni cronologiche e politiche sulle monete di Giulio Cesare Varano », *Studi Maceratesi*, vol. XVIII : *Camerino e il suo territorio fino al tramonto della signoria*, actes du colloque (Camerino, 13-14 novembre 1982), 1982, p. 120.

<sup>116</sup> SANTONI, *Della zecca e delle monete di Camerino*, *op. cit.*, p. 24 et p. 30, planches II et III ; *Corpus nummorum italicorum*, vol. XIII : *Marche*, *op. cit.*, p. 218 et p. 223, planche XIV.

Une même image se dégage du texte de l'exemption et de la monnaie. Dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, la domination seigneuriale serait devenue un gouvernement de type princier, reposant sur la personne et sur la volonté du seul seigneur. Assurément, ces témoignages sont le signe d'un pouvoir personnel affirmé. A Florence, le florin et les monnaies d'argent conservent les mêmes sujets sur le droit, le lys, et sur l'avère, saint Jean-Baptiste, jusqu'à la fin de la période républicaine. Les armes des Médicis ou le profil d'un membre de la famille n'apparaissent qu'à partir de 1533, à la suite de l'accession au pouvoir d'Alessandro et de l'érection de Florence en duché<sup>117</sup>. Bien plus précocement, à Camerino, les monnaies deviennent celles de la famille dominante et non plus seulement celles de la ville. La marque des da Varano les authentifie, garantie leur valeur, assure la confiance dans l'un des instruments de la prospérité de la cité.

De tels signes, pourtant, sont isolés. Ils disent quelque chose de la seigneurie de Giulio Cesare mais ils n'en disent pas le tout. Ils ne sont pas les témoins d'une forme de pouvoir mise en place par les prédécesseurs du seigneur ou observable ne serait-ce que durant l'ensemble de la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle. Lorsqu'elle est possible, l'évocation du mode de production d'un document tel que le privilège fiscal de Ferrante et d'Antonio peut éclairer l'enracinement durable du pouvoir seigneurial dans l'appareil communal<sup>118</sup>. Nous allons essayer d'emprunter cette voie. Les éléments d'enquête indiqués par Attilio Bartoli Langeli dans un important article de 1985 sur la documentation des « *stati italiani* » de la fin du Moyen Age orientent notre réflexion<sup>119</sup>. Si « la formation d'une chancellerie personnelle comme organe de gouvernement » est « consubstantielle au caractère par définition individuel

---

<sup>117</sup> Voir le *Corpus nummorum Italicarum, op. cit.*, vol. XII : *Toscana*, 1930, p. 242, planche XIX. Sur la grande stabilité de l'iconographie des monnaies florentines, Beatrice PAOLOZZI STROZZI (dir.), *Monete fiorentine dalla repubblica ai Medici*, Florence, Museo nazionale del Bargello, 1984, notamment p. 55-56 ; EAD., notice dans « Il fiorino, immagine di Firenze nel mondo », dans Tim PARKS et Ludovica SEBREGONDI (dir.), *Denaro e Bellezza. I banchieri, Botticelli e il rogo delle vanità*, catalogue de l'exposition (Florence, 17 septembre 2011-22 janvier 2012), Florence, Giunti, 2011, p. 125-127.

<sup>118</sup> Le développement d'une production documentaire seigneuriale spécifique, en lien avec la construction du pouvoir, est étudié pour le cas des Gonzague de Mantoue par Isabella LAZZARINI, « Pratiques d'écriture et typologies textuelles : lettres et registres de chancellerie à Mantoue aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles », dans Guido CASTELNUOVO et Olivier MATTEONI (dir.), *Chancelleries et chanceliers des princes à la fin du Moyen Age*, actes de la table ronde (Chambéry, 5-6 octobre 2006), Université de Savoie, Chambéry, 2011 (Sociétés, religions, politiques, 19), p. 77-110.

<sup>119</sup> Attilio BARTOLI LANGELI, « La documentazione degli stati italiani nei secoli XIII-XV : forme, organizzazione, personale », dans *Culture et idéologie dans la genèse de l'Etat moderne*, actes de la table ronde (Rome, 15-17 octobre 1984), Rome, EFR, 1985 (Coll. de l'EFR, 82), p. 35-55, en part. p. 52-55. Sur la typologie de la documentation publique du Quattrocento, voir LAZZARINI, « Materiali per una didattica delle scritture pubbliche di cancelleria nell'Italia del Quattrocento », *Scrineum Rivista* [en ligne], n° 2, 2004, p. 1-85, URL : <http://scrineum.unipv.it/rivista/2-2004.lazzarini.pdf> Consulté le 17 juin 2013.

de la seigneurie »<sup>120</sup>, le fonctionnement pérenne du système de production documentaire de la commune, dans sa dimension notariale en particulier, nous paraît être l'indicateur de l'encastrement durable du pouvoir seigneurial dans le système communal.

*Enregistrer, copier, authentifier, conserver : la production documentaire et le personnel de la commune.*

Pris isolément, hors de leur registre, plusieurs lettres patentes de Corrado II de 1383-1384 donnent une impression voisine de celle du privilège de Giulio Cesare transcrit par Lili. Aux côtés de plusieurs sauf-conduits délivrés par le gonfalonier à des voyageurs ou à des marchands se trouvent deux lettres de recommandation dont la première concerne des mercenaires ayant servi Corrado (« *ad mea stipendia anno preterito fideliter serventes* »)<sup>121</sup> et dont la seconde implique un certain Costantino di Antonio Collazzone. En vertu de son comportement envers le seigneur et ses prédécesseurs, de son dévouement, de sa sincérité et de sa bienveillance, l'homme est formellement reçu dans la domesticité de Corrado et intégré au groupe de ses familiers. Cela lui assure une protection spécifique à l'intérieur comme à l'extérieur de la cité<sup>122</sup>.

Ces lettres font partie d'un recueil de cinquante-cinq documents<sup>123</sup>. Entre les actes à peine cités par lesquels gouverne un Corrado II à trois reprises flanqué de son neveu Ugolino III, en apparaissent d'autres qui mettent en jeu les prieurs du Peuple. Cinq textes traduisent les décisions conjointes de ces derniers et du gonfalonier de justice – tels que la grâce d'un exilé, la nomination du receveur de la gabelle de la cité et du territoire<sup>124</sup> ou la confirmation de l'élection du podestat de Foligno<sup>125</sup> –, un autre est le produit de la seule délibération des magistrats du *Popolo* – l'autorisation donnée à un citoyen de la ville de s'installer sur les terres gouvernées par Giovanni da Varano<sup>126</sup> –. L'enregistrement de ces documents dans un même fascicule est vraisemblablement le fait des plusieurs employés de la

---

<sup>120</sup> BARTOLI LANGELI, « La documentazione degli stati italiani », dans *Culture et idéologie*, art. cit., p. 54-54 : « *La formazione di una cancelleria personale come organo di governo è connaturata al carattere per definizione individuale della Signoria.* »

<sup>121</sup> BLJFol, ms. B VI 8, fol. 383r (publié par M. SENSI, « Lettere patenti », *BSCF*, vol. VII, 1983, art. cit., doc. 2, p. 15).

<sup>122</sup> *Ibid.*, fol. 410v (publié par M. SENSI, art. cit., doc. 55, p. 54-55) : « [...] *te in familiarem, meum domesticum presentium tenore recipio et familiarium meorum consortio agrego, honores tuos, et commoda quantum cum Deo petro [sic] opportuno promovere tempore favorabiliter intendens ac valens quod in posterum familiarium meorum prerogativa gauderis meque protectionis clipeo in possibilibus protegaris [...].* »

<sup>123</sup> Pour la présentation du registre et le décompte des documents, M. SENSI, art. cit., p. 10-13.

<sup>124</sup> BLJFol, ms. B VI 8, fol. 382r-v (publié par M. SENSI, art. cit., doc. 1, p. 14-15).

<sup>125</sup> *Ibid.*, fol. 386r-v (publié par M. SENSI, art. cit., doc. 6, p. 19-20).

<sup>126</sup> *Ibid.*, fol. 387v (publié par M. SENSI, art. cit., doc. 9, p. 21).

commune, notaires ou chancelier, et non d'officiers d'une chancellerie seigneuriale, organe administratif supposément autonome et séparé de l'appareil communal dont l'existence nous paraît incertaine à une telle date. La réunion de ces lettres en un même recueil indique qu'elles ne sont pas perçues comme des actes de nature différente émanant d'autorités distinctes ou rivales.

Il en va de même à Camerino, au début du siècle suivant. Un privilège comme celui dont bénéficie le médecin Marano di Vanuccio à partir du 27 décembre 1401 n'est pas seulement accordé par Rodolfo III en vertu de l'autorité reçue de la commune : il ne devient effectif qu'à travers l'établissement d'un acte authentique qui, bien que rédigé dans la résidence des da Varano, est un produit de la commune. Le rédacteur du document se désigne comme camérier de cette dernière et notaire des *reformationes*<sup>127</sup>.

L'*Archivio storico comunale* de Fabriano conserve un épais registre de grâces et de privilèges concédés par Tommaso Chiavelli et par son fils Battista Chiavello. A la suite des dix-sept sections alphabétiques regroupant les noms des bénéficiaires se trouve une partie destinée aux laissez-passer octroyés par les seigneurs<sup>128</sup>. L'attribution de ces permis de séjour et de circulation est une des prérogatives du maître de la ville, elle est liée à sa charge de vicaire apostolique au temporel mentionnée dans les documents. L'acte enregistré au profit de *Bartolus Actuctii*, le 8 mars 1418, précise que le *salvus conductus et licentia* est accordé « *ad beneplacitum dicti domini*<sup>129</sup> ». Le volume contient peu d'indications sur le personnel qui l'a produit. Cependant, la cordelette utilisée pour relier le dernier fascicule, celui où sont enregistrés les sauf-conduits, retient aujourd'hui une feuille de papier apportant un autre élément au soutien de notre développement. Ce document est un laissez-passer original, plié en six et marqué en son centre par la trace grasse d'un cachet de cire perdu. Daté du 13 octobre 1419, il permet aux moines Antonio et Mariano, de l'ordre du Saint-Esprit, de quêter pendant un an à travers tous les territoires gouvernés par Tommaso Chiavelli, Fabriano, Serra San Quirico et Domo. Illustration du bilinguisme administratif, il est rédigé en vernaculaire mais enregistré en latin au quatrième folio de la section des sauf-conduits du registre. A la différence du paragraphe latin, le texte italien comporte le nom du rédacteur, un certain *Ambrosius*. Ce prénom qui ne semble pas être des plus répandus dans la Fabriano de

---

<sup>127</sup> ASCam, *collezione delle carte*, busta I, fasc. 1. Il s'agit du document cité *supra*, note 66.

<sup>128</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 693, non folié. Les premières lignes du registre sont les suivantes : « *In nomine Domini amen. Anno domini a nativitate eiusdem mccccxviii<sup>o</sup>, indictione [blanc], tempore domini Martini pape v<sup>ti</sup>, die sabati prima, mensis januari. In isto libro sive registrate et scripte, omnes gratie et compositiones facte per magnificum Thomam de Chiavellis Fabriani, pro sancta romana ecclesia vicarium et Batistam Chiavellum eius natum, sub dictis anno, indictione et die.* »

<sup>129</sup> *Ibid.* Il s'agit du premier document enregistré dans la section des sauf-conduits.

l'époque<sup>130</sup> apparaît dans le récit du massacre des Chiavelli composé à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. L'auteur anonyme y mentionne la chancellerie de *ser Ambrogio* qu'il situe, avec le bureau de la gabelle, dans le palais des prieurs<sup>131</sup>. Il n'est pas invraisemblable que les deux mentions renvoient à un même personnage dont la carrière se déroule au sein de l'administration de la *terra*. Le personnel spécialisé de juristes et de notaires exerçant des hautes responsabilités dans le gouvernement de la ville, auprès du seigneur comme auprès de la commune, forme un cercle étroit. Les observations formulées dans la suite de notre développement le confirment.

\*

\* \*

Ces premiers indices relatifs à la rédaction des documents publics sont confortés par des éléments liés à la copie, à l'extraction et à l'authentification de cette documentation, trois activités qui demeurent des prérogatives de la commune. A travers ses magistrats, ses officiers et ses notaires, celle de Fabriano est à l'œuvre en 1393 et en 1419, nous l'avons vu, pour réaliser les copies authentiques des bulles pontificales reçues par les Chiavelli<sup>132</sup>. L'opération se répète de la même façon en 1427, lorsque le podestat de la *terra* ordonne la reproduction des cinq quittances délivrées par la Chambre apostolique contre le paiement du cens dû par Tommaso, au titre de son vicariat sur Domo et Serra San Quirico pour les années 1420-1425<sup>133</sup>. Cette fois encore, le travail est réalisé dans le palais du podestat, dans la salle inférieure « *ubi iura pro ipso comuni redduntur* ». La copie est effectuée sur une unique feuille de parchemin par le juge ordinaire de la commune, Giacomo di Benedetto Niccoluci da Domo. Elle est souscrite par trois autres notaires, en présence de plusieurs témoins dont le parchemin indique que l'un, le *legum doctor* Benigno di Ser Coluccio da Serra San Quirico, a versé le cens l'année précédente à Rome, au nom du seigneur et vicaire.

A Foligno, la documentation permet, enfin, d'observer le maintien du monopole de la commune sur l'authentification et la publication de la documentation publique durant la seigneurie des Trinci. Il faut en effet une décision favorable de la plus haute instance civique, le conseil du Peuple et de la commune et du collège de l'ordre des prieurs de la ville, pour que le chancelier communal – qui se trouve également être celui du seigneur<sup>134</sup> – soit autorisé à mettre sous sa forme étendue (*extendere, ornare et componere*) n'importe quel document écrit

---

<sup>130</sup> Pour la période couverte par le registre (janvier 1418-décembre 1421), il est porté par un seul des suppliants dont le prénom commence par A (Ambrogio di Filippo, 25 mai 1420), ainsi que par une seule suppliante (Ambrosina Francesci, 22 novembre 1421).

<sup>131</sup> SASSI (éd.), « Un' antica narrazione », *Studia Picena*, vol. VIII, 1932, art. cit., consulté en tiré à part, p. 11. Voir *supra*, chap. 2, note 17.

<sup>132</sup> Voir *supra*, chap. 4, notes 92 à 96.

<sup>133</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, busta XII, n° 532. Il n'y a que cinq quittances pour six années car les cens de 1422 et 1423 sont payés en même temps, le 26 avril 1425.

<sup>134</sup> Il s'agit de Benedetto *de Rocchettis*. Ce personnage est évoqué plus bas. Voir *infra*, notes 163-166.

(*scriptures*) conservé dans les archives communales. Pour rédiger intégralement des actes qui ne l'avaient pas été et leur conférer une pleine portée juridique, l'officier reçoit du conseil l'*auctoritas*, l'*arbitrium* et la *potestas*, à la quasi unanimité de quarante voix pour et de trois contre<sup>135</sup>.

Des remarques du même ordre peuvent être faite pour Camerino au cours de la seconde moitié du Quattrocento. Elles placent là encore la commune au centre de la production d'actes authentiques publics, sans que l'on puisse affirmer qu'elle soit seule à occuper cette place sur toute la période. Son rôle est particulièrement visible dans un document de 1444 intimement lié au pouvoir seigneurial. Il s'agit de la procuration par laquelle Elisabetta di Galeazzo Malatesta, veuve de Piergentile da Varano, autorise Frédéric de Montefeltre à négocier pour elle « concorde, paix, ligue, confédération et union parfaite » avec Francesco Sforza. L'alliance doit être scellée par le mariage de Costanza, fille d'Elisabetta, avec Alessandro, frère de Francesco<sup>136</sup>. L'acte est rédigé dans une des résidences urbaines des Varano, par le notaire Giordano di ser Angelo di Cola Actoni de Camerino. Le jour suivant, il est envoyé à la chancellerie de la commune. Là, le vice-chancelier y ajoute la mention selon laquelle le document a été examiné par les capitaines de Arts et certifie que ser Giordano est bien immatriculé à Camerino, où il exerce sa profession en toute légalité depuis près de quinze ans. Avant d'être expédié à Milan, la procuration d'Elisabetta, « *gubernatrix magnificorum et potentum dominorum nostrorum, domini Rodulfi et Julii de Varano* », est muni du grand sceau de la commune<sup>137</sup>.

On voit encore cette dernière à l'œuvre au milieu des années 1460, peu avant la disparition de Rodolfo IV puis au commencement du gouvernement personnel de Giulio Cesare, dans une importante affaire de confins opposant la cité marchésane à Foligno. Le règlement du litige est confié à Richard-Olivier de Longueil, *alias* le cardinal de Coutances, légat pontifical dans le duché de Spolète<sup>138</sup>. L'*Archivio storico comunale* de Camerino conserve aujourd'hui un épais registre de deux cent quatre-vingt-onze folios contenant les

---

<sup>135</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 204r-206v.

<sup>136</sup> Luigi OSIO, *Documenti diplomatici tratti dagli archivj milanesi*, vol. III, Milan, Giuseppe Bernardoni di Giovanni, 1872, doc. 298, p. 330-333 (22 novembre 1444).

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 333. Le même processus est à l'œuvre pour l'établissement de l'acte du serment que prête Elisabetta de respecter le pacte, conclu par Frédéric en son nom, avec le comte Sforza. Le document est rédigé le 22 décembre 1444 par Giordano, devenu dans l'intervalle « *cancellarius et scriba prefate illustris domine* ». Il est souscrit par le chancelier de la commune le 23. *Ibid.*, doc. 303, p. 342-344. Les conditions exigées par Francesco Sforza sont remplies, lui qui donne comme instructions le 19 octobre 1444 que la « *confederatione* » avec « *la donna de Camerino* » soit ratifiée « *per autentica scriptura, et opportuna forma* » (*ibid.*, doc. 292, p. 317-319).

<sup>138</sup> Pour un aperçu biographique sur ce personnage, Auguste LECANU, *Histoire des évêques de Coutances depuis la fondation de l'évêché jusqu'à nos jours*, Coutances, J. V. Voisin et Compagnie, 1839, p. 252-261.

pièces présentées par Camerino au légat<sup>139</sup>. Les premiers mots de la première page du volume qui date de 1465 indiquent l'objet de ce dernier, « *Super causa confinibus* », et précisent l'identité des parties. Il s'agit de la communauté de Foligno, représentée par son syndic ou procureur, d'une part, du « magnifique seigneur Giulio Cesare, *domicellum*, et de la « communauté de la cité de Camerino *seu sindicum et procuratorem eiusdem* », de l'autre. Les documents rassemblés par la ville des da Varano pour faire valoir ses droits sont nombreux et de diverses natures. Sont choisis, en autres pièces, une liste de biens fonciers de Berardo da Varano – l'un des oncles défunts du seigneur – établie d'après le *catasto* de la commune et des extraits des statuts communaux. La cinquante-cinquième rubrique de ces derniers est copiée, qui interdit la vente à des étrangers de biens situés dans les confins du territoire et liés aux intérêts stratégiques de la commune<sup>140</sup>. Dans ces deux cas, les copies impliquent le personnel, l'autorité et les lieux du pouvoir de la commune sans que le seigneur soit nommé. Les documents sont extraits par les notaires Cola di Domenico da Pievebovigliana et Bastiano di ser Franceschino puis comparés aux originaux par plusieurs de leurs confrères, avant d'être présentés à Domenico di Berardo da Cingoli, le juge des affaires civiles de la commune. Flanqué du podestat, ce dernier officie pour cette tâche, comme de coutume, au *bancus iuris*, sous la *loggia publica* de la commune située sur la place *Sant'Angelo*. Cette dernière qui compte parmi les *piazze* dites communales de la cité<sup>141</sup> apparaît clairement dans les statuts de 1424 comme le principal lieu où la justice est rendue au nom de la commune<sup>142</sup>. En vertu de l'autorité dont il est investi par cette dernière, en 1464, le juge Domenico di Berardo autorise la publication des documents destinés au légat du pape<sup>143</sup>. L'ensemble de la procédure confirme qu'à une date aussi avancée du XV<sup>e</sup> siècle, la seigneurie n'est toujours pas un régime *sui generis* reposant sur un nouvel appareil d'administration et de

<sup>139</sup> ASCam, *Confini*, busta 7, fasc. 1. Une copie est également conservée à Foligno, à partir de laquelle le dossier a été partiellement édité par M. SENSI, « Castellari e castelli dirimpettai : l'esempio di Talogna-Landolina tra Umbria e Marche », dans ID., *Vita di pietà e vita civile di un altopiano tra Umbria e Marche (secc. XI-XVI)*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1984 (Storia e Letteratura. Raccolta di Studi e Testi, 159), doc. 3, p. 34-49 (avec la référence suivante : ASCFol, *Priorale*, 20, t. I).

<sup>140</sup> *Ibid.*, fol. 56v-58r, 67r-71r. Cet extrait des statuts ne figure pas dans le texte conservé de 1424, publié par Fabrizio Ciapparoni (*Statuta comunis et populi civitatis Camerini, op. cit.*).

<sup>141</sup> D'après la copie des *Statuta et ordinamenta viarum, pontium et fontium* réalisée par le notaire Pier Marino Leonardi à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. BCVCam, ms. 312, rub. 18, fol. 20r : « *Quod nulla persona posit ligare somarium vuel mulum in quibusdam plateis et certis aliis locis.*

*Item dictus officialis teneatur et debeat vinculo iuramenti plateas communis videlicet plateam sancti angeli et plateam rasenghe, plateam sante marie maioris et sancti dominici remundare [...]. »*

<sup>142</sup> *Statuta comunis et populi civitatis Camerini, op. cit.*, par exemple, livre III, rub. 26, p. 185 pour les sentences d'appel dans les affaires criminelles, rendues par le capitaine du Peuple, en présence d'un notaire du podestat et du camérier de la commune.

<sup>143</sup> ASCam, *Confini*, busta 7, fasc. 1, fol. 58r-60r, fol. 62r-63v.

contrôle de la cité, qui aurait remplacé celui de la commune<sup>144</sup>. Dans les années 1460, le seigneur de Camerino dispose bien de certaines structures spécifiques de gouvernement, comme une chambre de comptes chargée des ressources fiscales qui lui sont destinées. Mais il s'appuie par ailleurs sur une lourde structure administrative dont le fonctionnement et la légitimité sont ceux de la commune.

\*  
\* \*

Outre la production et l'authentification des textes, la conservation des archives montre la pleine appartenance du seigneur aux structures communales. La majorité des documents familiaux copiés à la demande de Giulio Cesare da Varano en un seul registre, à la fin des années 1490, provient des archives publiques de Camerino<sup>145</sup>. Là, précisent les notaires qui rédigent les *exempla*, « *in publico archivio magnifice civitatis Camerini* », « *reposita sunt iura dicte magnifice civitatis et domus inclite et excelse dominorum de Varano*<sup>146</sup> ». Nous ignorons le mode d'organisation de ce fonds et les étapes de sa composition. A partir de quand et à l'initiative de qui les archives de la famille seigneuriale ont-elles été, pour tout ou parties, versées aux archives de la ville et de la commune ? Nos sources ne le disent pas. Toujours est-il qu'en ce xv<sup>e</sup> siècle finissant, la précieuse documentation familiale est toujours conservée dans le campanile de l'église San Francesco qu'un passage couvert relie au palais communal. Soixante ans auparavant, à en croire les statuts de 1424, « tous les documents de la commune », « les originaux de ses privilèges et ses instruments » doivent déjà être abrités chez les frères mineurs, dans un solide meuble verrouillé par trois serrures différentes<sup>147</sup>.

\*  
\* \*

L'antagonisme supposé de la commune et de la seigneurie perd de sa netteté et, à dire vrai, de sa pertinence en dehors de l'analyse de la propagande déployée à l'occasion des affrontements entre cités rivales. Le concept même de « diarchie », proposé par Francesco Ercole possède une grande valeur heuristique mais il est porteur d'un risque de confusion dès lors qu'il peut conduire à imaginer une organisation duale pour un pouvoir inégalement

---

<sup>144</sup> Ce qui ne préjuge en rien un possible développement ultérieur de l'administration seigneuriale, dont nous ignorons tout à ce jour.

<sup>145</sup> Voir *supra*, chap. 2, note 59.

<sup>146</sup> ASPa, *codice varanesco*, par ex. fol. 245r.

<sup>147</sup> *Statutum comunis et populi Camerini*, op. cit., lib. I, rub. 124, p. 31 : « *Item statuimus et ordinamus quod capitaneus Comunis omnes scripturas comunis conservari et custodiri faciat ad utilitatem comunis et originalia privilegia et instrumenta comunis apponi faciat apud ecclesiam fratrum minorum in bono scrinio cum tribus serraminibus variis et diversis clauso, quarum clavium unam camerarius aliam capitaneum retinere debeat et alia sit apud locum fratrum minorum quae clavis infra sacristiam in qua sunt scripturae et balistae comunis per capitaneum debeat conservari.* » Le *codice varanesco* mentionne encore, en 1497, un meuble à trois serrures.

partagé entre la commune et le seigneur<sup>148</sup>. Durablement, la production documentaire des petites seigneuries urbaines étudiées se déroule « *dans le sein même* des bureaux de la documentation communale<sup>149</sup> ». Pour la fin du XIV<sup>e</sup> et les premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, l'imbrication du seigneur dans la commune et la pleine appartenance du premier au système idéologique et administratif de la seconde s'observent à Camerino et à Fabriano comme à Foligno. Concernant ces deux dernières, ils sont révélés par les parcours des quelques figures de premier plan de l'administration.

La documentation fait apparaître à plusieurs reprises des personnages qualifiés de « chancelier du seigneur » et dotés de multiples attributions<sup>150</sup>. Lors de la ligue défensive conclue en 1388 par plusieurs seigneurs de la Marche interviennent un certain Niccolò da Fabriano, chancelier de Guido Chiavelli, et un Alfonso di Andrea da Campiglia, chancelier de Gentile et Berardo da Varano, les parents rivaux des seigneurs de Camerino Gentile III et Rodolfo III<sup>151</sup>. C'est peut-être au même Niccolò que renvoie la mention du « *ser Nicholo de*

<sup>148</sup> ERCOLE, « Comuni e signori nel Veneto », *Nuovo archivio veneto*, n. s., t. XIX, 2<sup>e</sup> partie, 1910, art. cit. ; LAW, « Communes and Despots : The Nature of "Diarchy" », dans ID. et PATON (dir.), *Communes and Despots*, art. cit., p. 161-164. Sur ce point, voir nos remarques *supra*, chap. 1, note 37.

<sup>149</sup> Selon l'expression de Gianmaria VARANINI, « I notai e la signoria cittadina. Appunti sulla documentazione dei Bonacolsi di Mantova fra Duecento e Trecento (rileggendo Pietro Torelli) », *Reti Medievali Rivista* [En ligne], IX : Isabella LAZZARINI (dir.), *Scritture e potere. Pratiche documentarie e forme di governo nell'Italia tardomedievale (XIV-XV secolo)*, 2008/1, p. 3-4 : « [Nelle signorie cittadine], la produzione documentaria signorile nasce dal seno stesso degli uffici documentari del comune, e si avvale del medesimo personale; nasce per dire a corpo a corpo con la tradizione documentaria cittadina. » L'auteur souligne. URL : <http://www.rmojs.unina.it/index.php/rm/article/view/96/78> , DOI : 10.6092/1593-2214/96, consulté le 17 juin 2013 ; EAD., « La documentazione delle signorie cittadine italiane tra Duecento e Trecento e l'*Eloquium super arengis* del notaio veronese Ivano di Bonafine de Berinzo », dans CASTELNUOVO et MATTEONI (dir.), *Chancelleries et chanceliers des princes*, *op. cit.*, p. 53-76. Les éléments que nous présentons ici suggèrent que le système de production documentaire de la commune reste opérant bien au-delà de la phase de prise de pouvoir par les seigneurs étudiés.

<sup>150</sup> La diversité des tâches confiées aux chanceliers s'observe quelle que soit la taille des organismes politiques pour lesquels ils travaillent (Robert-Henri BAUTIER, « Chancellerie et culture au Moyen Age », dans Germano GUALDO (dir.), *Chancellerie e cultura nel Medioevo*, actes de la journée d'études de la Commission internationale de diplomatique (Stoccarda, 29-30 août 1985), Città del Vaticano, Archivio Segreto Vaticano, 1990, p. 25-26). Sur la diversité des réalités professionnelles auxquelles renvoie le mot « chancelier » et sur la différence de fonctionnement des organes qualifiés de chancellerie, voir CASTELNUOVO et MATTEONI, « Introduction », dans ID., *Chancelleries et chanceliers des princes*, *op. cit.*, p. 9-11. Nous renvoyons à ces mêmes pages, notes 2 et 3, pour la bibliographie sur les chancelleries de la fin du Moyen Age. Sur celles des grandes seigneuries italiennes des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, voir les études de cas réunies dans le dossier coordonné par Franca LEVEROTTI, « Chancellerie e amministrazione negli stati italiani del Rinascimento », *Ricerche storiche*, anno XXIV, n° 2, mai-août 1994, p. 275-423.

A Camerino, Fabriano et Foligno, plusieurs de hommes qualifiés de chancelier sont utilisés comme émissaires pour des négociations diplomatiques, pour la signature d'accords, pour le paiement des sommes dues à l'administration pontificale. Ser Giacomo Benedetti da Domo, qui verse le 11 janvier 1433 au trésorier de la Marche d'Ancône la taille due par les communautés des *comitati* de Fabriano, de Domo et de Serra San Quirico, est qualifié dans le reçu de « *magnifici domini Thome, domini Fabriani, nunci[us] seu cancellari[us]* ». ASCFab, *Clavellorum*, 695, busta 7. Ce carton contient une liasse de documents non numérotés, dont la plus grande partie est constituée par trente-neuf quittances du trésorier de la Marche pour les paiements de la taille effectués par Tommaso entre 1421 et 1433. On y trouve également un folio avec un décompte fait à Fabriano de plusieurs de ces paiements à partir de septembre 1431.

<sup>151</sup> Giovanni CECCHINI, « Boldrino da Panicale », *BDSPU*, vol. LIX, 1962, p. 63 et note 69, p. 86.

*Ciccho cancellario* » apparaissant dans le petit registre de comptes établi sous le gouvernement de Tommaso Chiavelli, en 1398-1399, un document qui mentionne en outre la chancellerie du seigneur à l'occasion de l'achat des nouveaux chenets devant l'équiper<sup>152</sup>. En 1425, ser Filippo Gentilini da Fabriano se rend à Rome afin de verser à la Chambre apostolique le cens dû par Tommaso pour ses vicariats au temporel. La quittance le décrit comme le chancelier du seigneur<sup>153</sup>. Entre 1421 et 1432, les quittances de la taille payée cette fois à la Chambre du recteur de la Marche précisent que la plupart des versements effectués au nom de Tommaso l'ont été par ser Benedetto Credi da Fabriano, lui aussi qualifié de chancelier du seigneur<sup>154</sup>. Battista Chiavello, le fils de Tommaso, a un chancelier à son service. Il s'agit de ser Andrea da Cagli, connu notamment grâce aux comptes tenus en 1435 par un épicier et droguiste (*speziale*) de Fabriano, Gaspare di Niccolò di Antonio, auquel il effectue plusieurs paiements au nom de son maître<sup>155</sup>.

Des occurrences du même mot se trouvent également à Foligno et à Camerino. En 1418, lorsque Niccolò Trinci, « *dominus naturalis* » de Piediculo approuve les nouveaux statuts de ce *castrum*, le texte est publié et souscrit dans le palais familial de Foligno par Niccolò di Niccolò Rampeschi da Gualdo Cattaneo, « *publicus et imperiali auctoritate notarius* » et chancelier du seigneur<sup>156</sup>. Trois ans plus tard, Corrado III envoie en mission auprès des ambassadeurs florentins, Rinaldo degli Albizzi et Michele Castellani, ser Ghirardino et ser Benedetto qu'il décrit dans sa lettre de recommandation comme ses « chanceliers et [s]es secrétaires<sup>157</sup> ». En 1425, l'homme qui verse le cens dû à la papauté par les frères da Varano pour leur vicariat est identifié dans les registres d'*Introitus et excitus* du pontife comme le chancelier de Berardo<sup>158</sup>.

Lorsque la documentation laisse apparaître d'autres étapes de leur carrière, certains de ces hommes s'avèrent avoir appartenu ou appartenir encore à la commune. La mention de « chancelier du seigneur » ne signifie pas qu'un appareil administratif seigneurial ait été établi en parallèle à celui de la commune, pour contourner ce dernier ou s'y substituer, avec des

<sup>152</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 690, fol 83r ; fol. 61v : « *per dui capofochi [... ] per la cancellaria dello sengnore* ».

<sup>153</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, busta XII, n° 532.

<sup>154</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 695, busta 7.

<sup>155</sup> Romualdo SASSI, *Documenti chiavelleschi*, Ancône, DSPM, 1955 (Fonti per la storia delle Marche), p. 76-96, en part. p. 80, 82-83, 85-86.

<sup>156</sup> NICO OTTAVIANI (dir.), *Piediluco, i Trinci*, op. cit., p. 127.

<sup>157</sup> Cesare GUASTI (éd.), *Commissioni di Rinaldo degli Albizzi per il comune di Firenze dal MCCCXCIX al MCCCXXXIII*, vol. I, Florence, Cellini, 1867 (Documenti di Storia Italiana, 1), doc. 296, p. 363-364 : « *mando a voi lo detto ser Ghirardino e ser Benedetto, miei cancellieri e segretarii, pienamente informati di tutti i miei bisogni [... ]* ».

<sup>158</sup> ASV, Cam. Ap., Int. et Ex. 382, fol. 76r.

hommes nouveaux imprégnés d'une culture différente de celle des notaires communaux<sup>159</sup>. Le Giacomo Benedetti da Domo cité comme *nuncius* et chancelier de Tommaso Chiavelli dans deux quittances du trésorier de la Marche d'Ancône, le 11 janvier 1433, a été juge ordinaire de la commune de Fabriano en 1427<sup>160</sup>. A Foligno, le notaire Niccolò Rampeschi est chancelier communal sous la domination d'Ugolino III et de Niccolò Trinci : il est mentionné à ce poste en 1408<sup>161</sup> et en 1417<sup>162</sup> avant d'être qualifié de chancelier de l'aîné des fils d'Ugolino. Il a probablement pour successeur Benedetto *de Rocchettis* qui apparaît comme notaire des *riformazione* et chancelier de la commune dans la documentation de cette dernière, entre 1425 à 1433<sup>163</sup>. Benedetto jouit depuis plusieurs années de la confiance de la famille seigneuriale. A en croire Durante Dorio, c'est lui qui prête serment d'obéissance à l'Eglise au nom des trois frères Trinci, en 1415, devant le légat du pape à Rome, le cardinal Giacomo Insulani<sup>164</sup>. En 1431, le frère de Benedetto, Giovanni, se voit confié une haute responsabilité par Corrado III qui le nomme châtelain de Bevagna, un *castrum* stratégique que les Trinci s'efforcent, sans toujours y parvenir, de maintenir sous leur contrôle durant leur domination sur Foligno<sup>165</sup>. Le chancelier Benedetto que Corrado III envoie en ambassade auprès des Florentins en 1425 ne fait sans doute qu'un avec Benedetto *de Rocchettis*. En réalité, il n'y a pas nécessairement de distinction entre le chancelier de la commune et celui du seigneur. La fonction du second semble être facilement attribuée à l'homme qui exerce déjà la fonction du premier. Lorsqu'en février 1426, le même Benedetto réalise la mise en vernaculaire des statuts de l'art des taverniers et des aubergistes, il se présente comme le

<sup>159</sup> La présence des mêmes hommes dans la sphère du pouvoir urbain, dans l'entourage du seigneur comme dans l'appareil communal, est un des éléments les plus probants de l'importance de la « *cultura politica pubblica* [...] *all'interno del sistema tardomedievale degli stati italiani, nonostante le differenze di percorsi storici e di linguaggi politici* » selon Isabella LAZZARINI, « Introduzione », *Reti Medievali Rivista* [En ligne], IX : EAD. (dir.), *Scritture e potere*, 2008/1, *op. cit.*, p. 4, URL : <http://www.rmojs.unina.it/index.php/rm/article/view/95/77> Consulté le 17 juin 2013.

<sup>160</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, busta XII, n° 532 (voir *supra*, note 133) ; *Clavellorum*, 695, busta 7.

<sup>161</sup> BIVIGLIA et LAURETI (dir.), *Il vescovo e il notaio*, *op. cit.*, p. 83. D'après Durante Dorio, Niccolò apparaîtrait comme chancelier de la commune dès 1396 (dans un registre perdu de lettres patentes de 1396-1398) ainsi que comme secrétaire et chancelier d'Ugolino dès 1397. Il serait l'auteur de la lettre envoyée à Boniface IX citée dans notre prochain chapitre. DORIO, *Istoria della famiglia Trinci*, *op. cit.*, p. 183 et p. 185.

<sup>162</sup> NESSI, « *Legenda di san Feliciano*. Poemetto in volgare », *BSCF*, vol. XX-XXI, 1996-1997, art. cit., p. 123.

<sup>163</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 1r : le livre des *riformanze* est dit « *factus, editus, scriptus et compositus* » en 1425 par le chancelier de la commune, « *pro magnifico et potente domino domino meo Corrado de Trinciis* » gonfalonier de l'Eglise ainsi que « *pro dicto communi Fulginei* ». Benedetto mentionne son intervention jusqu'à la fin du registre, le 27 février 1433 (fol. 220v). Au sujet du poste de notaire des *riformazione* : fol. 159r. Benedetto est également l'auteur du registre conservé à la bibliothèque communale de Foligno, contenant des actes de gouvernement du seigneur et des prieurs pour les années 1427-1432 (BCFol, ms. F. 257). Il se désigne explicitement au folio 122v.

<sup>164</sup> DORIO, *Istoria della famiglia Trinci*, *op. cit.*, p. 198.

<sup>165</sup> BCFol, F. 257, fol. 108v.

« cancelliero [...] del magnifico ed excelso signore Corrado dei Trinci supradicto et del comuno della città di Foligno<sup>166</sup> ».

*Percevoir, enregistrer et reverser les recettes fiscales. Le camerlingue de la commune au travail pour les seigneurs.*

L'absence de séparation étanche entre le service du seigneur et celui de la commune se retrouve à Fabriano. Un registre dit de « *l'entrate e l'ussite* » de la *terra*, comportant des mentions pour les années 1412-1416, est tenu par le camerlingue de la commune, Piero di Marco qui touche pour son activité deux ducats de salaire mensuel<sup>167</sup>. En 1417 et 1418, associé à Benedetto di Tommasuccio di Crescenzo Chiavelli, Piero occupe encore la charge de camerlingue<sup>168</sup>. Le chancelier de la commune, ser Cristofano, est mentionné à plusieurs reprises dans le registre de 1412-1416, en particulier lorsqu'il rédige des actes liés aux versements enregistrés par Piero<sup>169</sup>. Le document comptable offre au regard les fournitures courantes de la bureaucratie communale. Le camérier paye ainsi des factures pour le bureau de la gabelle qui a besoin de charbon pour se chauffer, de bougies pour s'éclairer, d'encre, de cire et du papier pour produire ses écrits<sup>170</sup>. Les livres acquis sont destinés à des comptabilités spécialisées, tels le petit registre (« *bastardello* ») pour la viande ou bien celui où doivent être inscrites les taxes acquittées par les pâtres et par les aubergistes, tels encore celui pour le vin transporté au détail ou le registre des payeurs défaillants lors de leur passage des portes de la ville<sup>171</sup>. Piero achète des petites bougies qui permettent de continuer à écrire la nuit tombée<sup>172</sup>, il décaisse régulièrement les sommes nécessaires à l'acquisition des nouveaux registres dont a

---

<sup>166</sup> Voir le texte publié par Feliciano BALDACCINI, « Industria e disciplina alberghiera in Foligno nel sec. XIV », *Archivi. Archivi d'Italia e rassegna internazionale degli archivi*, vol. 22, fasc. 1-2, 1955, p. 81.

<sup>167</sup> ASCFab, *Entrata e uscita*, n° 1431. Le registre commence avec le paragraphe suivant, fol. 2r : « *Al nome de Dio e della Sua matre vergene Maria e tucti li santi e le sante della corte del Cielo qui in questo libro scrivero io Piero de Marcho da Fabriano camborlingho del dicto comuno tucte l'entrate e l'ussite che preverra alle mano de me Piero sopradicto e in prima [...].* » Pour le salaire, voir par exemple fol. 55r (janvier-février 1413), 55v (mars 1413). Piero se qualifie également de « *camborlingo da Fabriano* » (fragment détaché, inséré entre les fol. 41v et 42r).

<sup>168</sup> SASSI, *Documenti chiavelleschi*, *op. cit.*, doc. 58, p. 73 ; doc. 4, p. 75.

<sup>169</sup> ASCFab, *Entrata e uscita*, n° 1431, fol. 12v. Il s'agit de Cristofano di Patregnano, déjà cité comme chancelier de la commune en 1389 (SASSI, *Documenti chiavelleschi*, *op. cit.*, doc. 52, p. 72) et présent avec la même fonction lors de la copie des bulles de concession du vicariat aux Chiavelli en 1419 (voir *supra*, chap. 4, notes 94).

<sup>170</sup> *Ibid.*, par ex. fol. 54r-54v : « *un saccho de carbone per la ghabbella* », « *per cera, intenta e candele e carti per la gabella anco* ».

<sup>171</sup> *Ibid.*, fol. 55v : « *fo per tre libri per la ghabella cioe l'uno fo per li schonti e uno bastardello per la carne e uno per li prevencti e pascholi e albergadori* », fol. 63v : « *fo per tre libri per la ghabella cio l'uno per scrivere lo vino amenuto e l'altro per scrivere li malpaghi da le porte e l'altro per scrivere quilli che assegna* ».

<sup>172</sup> *Ibid.*, fol. 52v : « *per 3 li. de candellotti tolti da lui per scrivere la sera* ».

besoin la chancellerie<sup>173</sup> ou celles utiles à la restauration de documents anciens, comme ce livre des condamnations dont la couverture doit être refaite<sup>174</sup>. Il précise parfois la nature des supports vierges achetés, le parchemin (« *carta percorina* ») utilisé pour les condamnations<sup>175</sup>, le papier fin de plusieurs cahiers, celui en grandes ou en petites feuilles qui compose d'autres fascicules<sup>176</sup>. Piero di Marco n'est pas un inconnu dans les archives de Fabriano. Dans un petit livre de dépenses effectuées entre novembre 1398 et novembre 1399, il est cité comme notaire de la gabelle<sup>177</sup>, un office qui lui vaut une rémunération de cinq livres mensuelles versées semble-t-il par le seigneur<sup>178</sup>. Un an et demi plus tard, il tient les comptes de Chiavello Chiavelli et rédige en personne un autre des petits livres de dépenses conservés à l'*Archivio storico comunale* de Fabriano. Cette fonction n'est pas incompatible avec celle de notaire de gabelle et durant les premiers mois d'activité enregistrés, Piero touche le même salaire que précédemment, avant que le montant ne soit augmenté d'une livre mensuelle de juillet à septembre 1400<sup>179</sup>. Peu après, il devient camerlingue de la commune<sup>180</sup>. Il est remarquable que les petits fascicules de dépenses effectuées pour la maison Chiavelli, correspondant à plusieurs mois des années 1398-1401, mentionnent régulièrement des frais de fournitures engagés pour la gabelle et pour une chancellerie. Comme dans le registre de la commune de 1412-1416, Piero règle le papier, l'encre, la cire et le charbon dont les notaires et les *cancellieri* ont besoin pour travailler, auxquels vient s'ajouter, en janvier 1401, un nouvel encrier<sup>181</sup>.

Si ces quelques mentions ne permettent pas de préciser l'organisation de l'administration communale sous les dominations de Chiavello et de Tommaso Chiavelli, elles attirent l'attention sur deux points. Le premier touche à la double dimension restreinte et homogène du personnel administratif qualifié qui travaille à la tête de la ville. Les mêmes hommes produisent les actes authentiques et la documentation comptable pour la commune et

<sup>173</sup> *Ibid.*, fol. 55r : « *per dui libri per registri per la cancelleria* ».

<sup>174</sup> *Ibid.*, fol. 64v : « *per una coperta per lo libro delle condanagnione* ».

<sup>175</sup> *Ibid.*, fol. 72r.

<sup>176</sup> *Ibid.*, fol. 27r : « *per 4 quaterni di carta fina mandata alla castelletta e alla porcarella* », « *per diu quaterni di carta fina mandati a Pioraco* », fol. 61v : « *un quaterno de carta grande e tre quaterni de carta piccola per lo rachamadore* ».

<sup>177</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 690, fol. 77r. Le fol. 1r mentionne comme *cameriero* un certain Giovanni di Pietro.

<sup>178</sup> *Ibid.* Il touche ce montant pour les mois de novembre 1398 (fol. 13r), décembre et janvier 1399 (fol. 24v) puis de février (fol. 51v) et de mars (fol. 58r) de la même année. Il reçoit ensuite quinze livres pour son salaire de mars (de nouveau), avril et mai (fol. 77r) puis de juin 1399 (fol. 85r).

<sup>179</sup> *Ibid.*, 691, fol. 14r (pour les mois d'octobre et de novembre 1399 : dix livres), fol. 28r (pour les mois de décembre 1399 et de janvier et février 1400 : quinze livres), fol. 38r (pour les mois de mars et d'avril 1400 : dix livres), fol. 52r (pour les mois de juillet, août et septembre : dix-huit livres).

<sup>180</sup> Le salaire de camerlingue de la commune touché par Piero dans la première moitié des années 1410 est une fois et demie plus élevé puisqu'il se monte à deux ducats. En 1399 un ducat vaut trois livres, quinze sous et deux deniers (*ibid.*, 690, fol. 26v).

<sup>181</sup> *Ibid.*, 691, fol. 58v.

pour la famille du seigneur. Ils gèrent sans solution de continuité les affaires de la ville et celles des Chiavelli, payés qu'ils peuvent être par ces derniers pour les unes comme pour les autres. On peut lire comme le signe de cette porosité – voire comme l'aveu d'une hésitation – le blanc laissé par Piero di Marco en haut du premier folio d'un livre de comptes de 1400-1401. Au moment de décliner sa fonction, l'officier laisse vide l'espace qui doit comporter la mention de son employeur et ne le remplira plus. Il écrit :

Au nom de Dieu et de Sa mère la Vierge Marie, de tous les saints et les saintes de la cour céleste, nous inscrirons ci-après l'ensemble des dépenses que nous ferons pour le magnifique seigneur, le sire Chiavello. De ma main, Piero di Marco da Fabriano, camerlingue de [blanc]<sup>182</sup>.

Le deuxième point concerne l'utilisation d'un même support pour des dépenses qui paraissent hétérogènes, ce qui suggère le non cloisonnement des finances familiales et de celles de la commune. Le contenu du registre des entrées et des sorties de 1412-1416 confirme cette lecture. Sur la première moitié de la décennie, il montre que Tommaso a la haute main sur les ressources publiques. La commune contribue à l'entretien des chevaux du seigneur, achetant par exemple à la fin du mois d'août 1413 la paille qui doit nourrir ces animaux auprès de trois fournisseurs<sup>183</sup>. Elle paye le salaire de plusieurs des hommes de Tommaso, tel le jardinier Bartolo de Florence auquel elle verse deux ducats « *per parte de suo salario* » et à qui elle fournit des pelles, des bûches et d'autres outils (« *altri ferri* »)<sup>184</sup>. A Foligno, quelques-unes des personnes au service de Corrado III reçoivent également leur traitement de la commune. Si ser Bartolino di ser Cole da Sellano, « officier du magnifique seigneur » touche trois florins d'or par mois en 1426, le vicaire de Corrado, Appolonio Boncompagni da Visso, en reçoit lui dix-huit sur les fonds publics<sup>185</sup>.

Loin de se limiter à ces aspects ponctuels, la ponction des ressources publiques revêt un caractère systématique à un certain stade de développement de la seigneurie. A Camerino, nous l'avons vu, les fils de Rodolfo III perçoivent les recettes fiscales des *castra* et des terres qu'ils se partagent dans le *contado*<sup>186</sup>. A la fin du siècle précédent, une mention de la concorde établie entre les successeurs de Rodolfo II indique que les da Varano se sont approprié et partagé les entrées de la commune<sup>187</sup>. Une fois réaffirmée dans la première

---

<sup>182</sup> *Ibid.*, fol. 1r : « *Al nome de Dio e della sua matre vergene Maria e de tucti li santi e le sante della corte del cielo, qui de socto scriverimo tucta la spesa che farimo per lo mangnificho signore messer Chiavello, e scritto per me Piero de Marco de Fabriano come camborligho de [blanc]* ».

<sup>183</sup> ASCFab, *Entrata e uscita*, n° 1431, fol. 58r.

<sup>184</sup> *Ibid.*, fol. 65r. Bartolo est qualifié d'« *ortulano del sengnore* ».

<sup>185</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 73r.

<sup>186</sup> Voir *supra*, notes 67-68.

<sup>187</sup> Voir nos premières remarques sur ce document dans le chapitre précédent.

rubrique la domination de la famille sur la ville et une fois prescrites les relations de chefs appelés à se comporter les uns envers les autres comme un père avec son fils ou comme un frère avec son frère, le second paragraphe du document de 1386 organise la répartition des ressources publiques. Il prévoit que « toutes les gabelles, tous les péages et tous les revenus de la commune de Camerino doivent être restitués et redonnés au camerier de la dite commune de Camerino<sup>188</sup> » puis, une fois les recettes parvenues au trésor communal, comptabilisées et enregistrées par l'officier compétent, qu'elles soient attribuées aux principaux membres de la famille dominante par la commune elle-même. Avec la détermination que l'on sait, Gentile III et Rodolfo III s'engagent fermement à ce que les deux fils de Venanzio touchent la moitié des « *introitu[s] et proventu[s]* » de la commune, du *contado*, du territoire dominé (*fortia*) et du district.

A Fabriano, sous la seigneurie de Tommaso, le livre de recettes et de dépenses de 1412-1416 précise la façon dont peuvent fonctionner les mécanismes de ponction et de gestion des revenus fiscaux par la famille dominante. La concentration de ces ressources entre les mains des seigneurs s'explique d'abord par la nécessité de centraliser les revenus en vue du paiement des sommes dues à la papauté<sup>189</sup>. Des prélèvements directement attribués au seigneur permettent par ailleurs à ce dernier de financer les missions qui sont les siennes dans le cadre de ses prérogatives publiques, de défense militaire notamment. Mais ils prennent également l'aspect d'un véritable parasitisme utilisant les structures de l'administration communale pour l'accaparement d'une part des recettes. En 1404 et 1405, Chiavello et son neveu Tommaso donnent quitus à Piero di Marco pour la gestion des gabelles et des amendes reçues par le camerlingue<sup>190</sup>. Ces recettes sont celles remises au seigneur par la commune d'après le registre tenu par le même Piero entre novembre 1412 et mai 1416. Le volume a été composé en vue du transfert aux Chiavelli des fonds publics qui leur reviennent. Sa première partie est dévolue aux rentrées, sa deuxième aux sorties. Le plus souvent, un mois occupe une

---

<sup>188</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 257v : « *Quod omnes gabelle, pasagia et introitus communis Camerini et eius comitatus, fortie et districtus debeant reassignari et dari camerario dicti communis Camerini [...].* »

<sup>189</sup> En 1407, le montant du cens dû par Chiavello Chiavelli pour son vicariat au temporel est de quatre cent cinquante florins (Jean FAVIER, *Les finances pontificales à l'époque du Grand Schisme d'Occident, 1378-1409*, Paris, E. de Boccard, 1966 (BEFAR, 211), p. 447 avec la référence suivante : ASV, Reg. Vat. 335, fol. 87r). Le 28 juin 1429, ser Benedetto Credi da Fabriano, chancelier de Tommaso, verse à Lorenzo da Rotella, archidiacre d'Ascoli et notaire à la Chambre apostolique, des arriérés du cens pour le vicariat sur Fabriano : il n'y pas moins de trois cent soixante quatorze ducats vénitiens, cent quatre-vingt six ducats de la Chambre et plus de cinquante florins de la Chambre. Le reçu est conservé sous la forme d'une copie du XV<sup>e</sup> siècle, insérée parmi les quittances de la taille versée par Tommaso pour les *comitati* de Fabriano, de Domo et de Serra San Quirico entre 1421 et 1433 (voir *supra*, note 148). Les paiements peuvent avoir lieu tous les mois et concerner plusieurs centaines de ducats. Tommaso reçoit une quittance pour le solde de la taille due pour les mois de septembre 1431 à août 1432, dont le montant total s'élève à deux mille trois cent trente-sept ducats.

<sup>190</sup> SASSI, *Documenti chiavelleschi*, *op. cit.*, doc. 3-4, p. 75.

même page<sup>191</sup>. Les feuilles laissées blanches au milieu indiquent que le registre a été initialement divisé en deux et que les deux sections ont été remplies simultanément. Les opérations qui y sont couchées sont peu nombreuses et assez homogènes. Elles ne concernent pas l'ensemble de la comptabilité communale pour la période. Les entrées correspondent à des amendes – principalement infligées par le podestat –, à la gabelle, à l'affermage des péages aux principales portes de Fabriano ainsi qu'à divers autres taxes<sup>192</sup>. Dans la seconde section, les lignes de dépenses sont au nombre de trois cent trente. Deux cents concernent des remises d'argent faites à Battista di Patregnano, le dépositaire du seigneur Tommaso<sup>193</sup>. La provenance des fonds n'est pas toujours donnée mais lorsqu'elle l'est, les précisions indiquent que l'argent est justement issu des droits de passage payés à deux des entrées de la ville – la *porta del Borgo* et la *porta del Piano* –, de la caisse de la gabelle et des amendes fixées dans certaines affaires civiles<sup>194</sup>. A ces quelques 60 % des lignes, s'ajoutent ensuite les vingt-et-un dépôts (6 %) faits à Benedetto di Bartolone d'Attigio, dit Piccinino, familier du seigneur qui se présente en moyenne une à deux fois par bimestre devant le camerlingue, avant de remettre l'argent reçu à son maître ou à la femme de ce dernier, Piera<sup>195</sup>. A deux reprises, il est spécifié que les sommes proviennent de la caisse alimentée par les paiements des condamnations en justice<sup>196</sup>. Il suffit d'un ordre oral ou d'une lettre signée de la main du seigneur pour que Piero di Marco verse les sommes indiquées à ces hommes de confiance. Sur présentation d'une « *politia sottoscritta per mano del magnificho sengnore Tomasso* », dont il garde la trace dans son registre, l'officier peut remettre en une seule fois cent trente et un ducats, douze *anconitani* et cinq deniers à Battista di Patregnano<sup>197</sup>. Il arrive que l'argent issu des mêmes sources fiscales ou judiciaires soit remis en main propre à Tommaso, à ses fils ou à son épouse<sup>198</sup>. Ainsi, ce sont au minimum 70 % des lignes des « *pagamenti* » notés dans le registre qui correspondent directement à des transferts de fonds de la commune vers le seigneur et vers les siens. L'usage n'en est pas précisé, alors même que lorsqu'il paye un

<sup>191</sup> La plupart du temps pour les entrées et de façon systématique pour les sorties (à l'exception des premiers folios). Piero a adopté cette méthode régulière d'enregistrement après quelques mois.

<sup>192</sup> ASCFab, *Entrata e uscita*, n° 1431, fol. 2r-41r.

<sup>193</sup> *Ibid.*, fol. 54r-74v. Originaire du *castrum* de Duomo, l'homme qualifié de « *depogetario* » ou de « *depositorio* » est ensuite désigné comme « *da Fabriano* » (*Ibid.*, par ex. fol. 54v).

<sup>194</sup> Celles « *delli danni dati* », liées aux dégâts causés aux biens matériels et aux animaux. Des revenus proviennent également du « *cippo della guardia* ». « *Cippo* » désigne souvent une borne ou une petite colonne mais aussi, parfois, une urne. Le terme apparaît également dans le registre à l'intérieur de l'expression « *cippo degli danni dati* » (voir par ex. fol. 2v).

<sup>195</sup> *Ibid.*, fol. 56r, 57r, 58r, 59r, 60r-v, 61v, 62v, 63r-v, 65r-v, 66v, 67v, 68r-v, 71r, 72r-v, 73v.

<sup>196</sup> *Ibid.*, fol. 68r et 72r. L'argent provient « *delli denari delle condanagiune* ». Il s'agit respectivement de trente ducats, seize *anconitani* et seize deniers, le 16 avril 1415, et de cinq ducats, le 18 décembre.

<sup>197</sup> *Ibid.*, fol. 54v. L'origine des fonds n'est pas indiquée.

<sup>198</sup> 3,5 % des lignes pour Tommaso, 2 % pour ses plus proches parents. *Ibid.*, fol. 58r, 68r-v, 69v, 70r, 71v, 72r, 73r-v, 74r-v.

fournisseur ou un artisan, le camerlingue n'omet pas d'inscrire la nature et le nombre des biens acquis ou le type de service rémunéré. La corrélation étroite entre les deux parties du livre est évidente. L'argent encaissé d'un côté est le même que celui qui est reversé au seigneur de l'autre. L'origine des sommes concernées, l'identité des agents et les montants impliqués l'indiquent, l'exemple du mois de mars 1413, dans lequel apparaît la plupart des éléments évoqués, l'illustre avec netteté<sup>199</sup>. Le 16, Piero di Marco enregistre d'un côté la réception de quatre-vingt-quatorze ducats et de dix *anconitani* « *dalla casssetta della ghabella* » puis, de l'autre, la remise de la même somme à Battista di Patregnano, sans prendre la peine d'en préciser l'origine. Le 23, ce sont trois ducats et un demi *anconitano* qui sont reportés de la même façon dans les deux sections du registre. Ils proviennent du péage de la porte du Bourg. Le camerlingue note ensuite avoir reçu le paiement de trois condamnations, pour un montant total de sept ducats, puis, enfin, au dernier jour du mois, quatre versements correspondant à la gabelle, au péage de la *porta del Piano*, au « *cippo della guardia* » et au « *cippo delli danni dati* ». Au cours de la même journée, il indique dans les *ussite* avoir versé au dépositaire du seigneur, en une seule fois, l'argent provenant de ces quatre postes, soit plus de cent vingt-sept ducats, ainsi que, à lui-même, son propre salaire et aux *speziali* et au papetier, les sommes dues pour différentes fournitures de bureau.

En 1412-1416, la perception et l'enregistrement de ces ressources fiscales sont ainsi pris en charge par le trésorier de la commune, un ancien notaire de la gabelle qui a été, et est peut-être encore à cette période, le gestionnaire des finances de la famille seigneuriale. Grâce à un registre *ad hoc*, le même homme s'assure que ces taxes collectées viennent bien provisionner les caisses des Chiavelli. La lumière jetée par le registre trop rapidement dit « des entrées et des sorties de la commune de Fabriano » sur le personnel administratif et sur la documentation produite lors de la domination seigneuriale confirme l'insertion du seigneur dans l'appareil de la commune, le recours à ses structures administratives, à ses fonctionnaires, à ses ressources financières. En même temps, elle révèle l'un des moyens dont dispose celui-là pour contrôler celle-ci. Quelque distance doit être prise avec une lecture qui ferait de la seigneurie un système politique cohérent, dotée d'une structure administrative et de moyens de contrôle propres. Les différents organes du gouvernement de la cité ne sont pas cloisonnés, pas plus qu'ils sont séparés de la famille dominante. Les mêmes hommes œuvrent simultanément pour le seigneur et pour la commune, utilisant leurs compétences dans le cadre général de la gestion des affaires de la ville et de celles du groupe hégémonique.

---

<sup>199</sup> *Ibid.*, fol. 4v pour les entrées, fol. 55v pour les sorties.

## Les hommes du seigneur. Prieurs du Peuple et podestats, conseillers, syndics et notaires.

Le gouvernement seigneurial s'exerce grâce aux hommes qui produisent la documentation et les actes publics, qui gèrent les finances de la ville. Il repose encore sur des personnes de confiance placées à des postes stratégiques, siégeant au sein des organes où les décisions politiques sont prises puis mises en application. A Foligno, la documentation permet de composer plusieurs vignettes, sur lesquelles apparaissent des figures étroitement liées à Corrado III. Pierangelo di Bucciolino, thuriféraire de la famille Trinci, habitué du palais seigneurial puis prier du Peuple en 1428 est l'une d'elles, il est apparu au fil des pages précédentes<sup>200</sup>. Le registre des *riformanze* conserve la trace de plusieurs de ses interventions lors de réunions de conseils de la ville<sup>201</sup>. Le 11 septembre 1429, l'ordre du jour du conseil du *Popolo* comporte l'examen de deux requêtes. La première est adressée par des gens du *contado*, qui demandent à pouvoir apporter librement dans la cité le chanvre qu'ils cultivent. La prospérité de l'art des cordeliers et, partant, celle de toute la ville, ne pourra qu'en être accrue, affirment-ils<sup>202</sup>. La seconde requête est faite par les gens de Montefalco, qui souhaitent dévier de l'eau vers le territoire de Foligno, le temps pour eux de creuser un nouveau canal d'approvisionnement pour leurs propres moulins. Pierangelo est le huitième conseiller à prendre la parole lors de cette séance du conseil. Quant à la demande des habitants de Montefalco, il exprime un avis peu audacieux qui atteste l'influence de Corrado III sur l'assemblée : « que rien de soit fait, dit l'auteur de la *Légende de saint Félicien*, qui ne soit ce que notre seigneur considère être le plus opportun. Et s'il lui plaît de donner son autorisation, que l'on agisse en la matière avec prudence<sup>203</sup> ». Un tel renvoi à l'avis ou à la décision du seigneur de la part d'un membre de l'un des conseils n'est pas rare : on le retrouve émis par deux conseillers du conseil de surveillance, Francesco Bartoloni et Lorenzo di Pietro Nutilli, lors de la délibération du 8 septembre 1426 portant sur la restauration du palais des prieurs<sup>204</sup>.

---

<sup>200</sup> Voir *supra*, chap. 4, notes 111 et 112.

<sup>201</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, par ex. fol. 171r (conseil du collège de l'ordre des prieurs, 14 septembre 1428).

<sup>202</sup> *Ibid.*, fol. 189r. L'Art des cordeliers est d'un avis tout différent et avance qu'une telle pratique provoquerait sa ruine (*Ibid.*, fol. 204r). La production de cordes est une des activités prospères de Foligno à la fin du Moyen Age. Les cordeliers viennent en troisième position dans la procession des Arts à l'occasion de la fête du *Corpus Christi*. Ils suivent le collège des juges et des notaires et l'Art des marchands (*ibid.*, fol. 110v). Sur ce métier, voir BALDACCINI, « L'arte dei funari a Foligno e lo statuto del 1385 », *BSCF*, vol. XII, 1988, p. 43-102.

<sup>203</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 189v : « *Ser Pierangelus Angeli, unus ex consiliariis in dicto consilio existentibus, dixit quod nichil fiat in servitium illorum de Montefalconis nisi quatenus domino pro meliori placuerit, et si placuerit cum cautela.* »

<sup>204</sup> *Ibid.*, fol. 94r-96r. Sur ce point, voir *infra*, chap. 7, notes 314 et 413.

La voix du seigneur se fait entendre avec encore plus de clarté à l'intérieur de ce dernier conseil, restreint et chargé d'affaires sensibles. Dénommé conseil « de confiance ou de surveillance » (« *credentie sive custodie* »), il présente les deux éléments caractéristiques des organes de pouvoir mis en place dans l'Italie urbaine de la fin du Moyen Age, au moment où se rétrécissent les cercles de la décision politique et où se déroule la « mutation seigneuriale<sup>205</sup> ». Son effectif, tout d'abord, est limité puisqu'il se compose de vingt-quatre membres, provenant à part égale des trois *terzieri*. Ces hommes sont choisis au cours du conseil secret de la cité, qui se tient dans le palais du seigneur en présence de ce dernier et des prieurs du *Popolo*. Nul doute que leur nomination soit déterminée par le seigneur. La durée de leur mandat, par ailleurs, est considérablement plus longue que celle des autres dirigeants de la commune puisqu'elle est d'une année entière<sup>206</sup>. Les membres du *consiglio* ont toute la confiance de Corrado Trinci. Avant de s'éloigner pour quelques temps de la cité, il demande le 27 novembre 1426 aux prieurs de les convoquer. Il nomme six hommes au cours de cette réunion, trois par *terziere*, auxquels il associe trois *doctores* et confie le gouvernement de Foligno durant son absence. Les conseillers sont chargés d'assister le jeune Ugone Trinci âgé d'une dizaine d'années, au cours des délibérations avec les prieurs du *Popolo*<sup>207</sup>. Au moins cinq d'entre eux – il y a une ambiguïté quant au dernier nom – figurent sur la liste des huit citoyens qui composent le conseil de surveillance renouvelé un mois et demi plus tard. Nous ignorons l'étendue des pouvoirs de cette instance qui ne se présente pas, formellement, comme un conseil privé du seigneur. Elle peut, non sans avoir reçu le consentement de Corrado, être réunie par les prieurs et tenir ses séances dans le palais où résident les hauts magistrats du *Popolo*<sup>208</sup>. Composante importante du pouvoir de la commune, elle en est aussi l'élément sur lequel, dans la documentation conservée, le contrôle direct du seigneur nous apparaît avec le plus de netteté.

\*

\* \*

Le seigneur de Foligno influe sur le choix du podestat de la cité, comme le fait dans sa ville celui de Camerino<sup>209</sup>. A partir des années 1420, au plus tard, la nomination du magistrat incombe *in fine* à Corrado III. En témoignent les lettres qu'il envoie aux futurs magistrats

---

<sup>205</sup> ZORZI, *Le signorie cittadine in Italia*, op. cit., p. 108-109.

<sup>206</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 119r, d'où provient l'ensemble de ces informations, données à l'occasion du renouvellement du conseil le 15 janvier 1427.

<sup>207</sup> *Ibid.*, fol. 111v.

<sup>208</sup> *Ibid.*, fol. 119v (réunion du 9 février 1427).

<sup>209</sup> Le registre des *riformanze* de Camerino de 1404 indique que Giovanni Bardi de Florence est élu podestat le 25 juillet, pour six mois à compter du 1<sup>er</sup> novembre, au cours d'une réunion tenue dans le palais de Rodolfo entre ce dernier et les capitaines des Arts. ASFi, Ducato di Urbino, Classe I, n. 13, inserto 3, fol. 140r.

pour leur annoncer leur élection et dont il apparaît comme le seul auteur. Il nomme (« *eligimus, nominamus et deputamus* ») le nouveau titulaire de l'office et lui concède formellement l'*auctoritas* et la *plena facultas* nécessaires à son exercice<sup>210</sup>. Les documents enregistrés s'achèvent avec la double indication suivante : le seigneur a fait rédiger la missive par son chancelier et y a fait appendre son sceau<sup>211</sup>.

Le choix du podestat est étroitement lié à la politique extérieure conduite par la commune et par le seigneur. Il traduit la convergence de leurs intérêts. L'engagement du magistrat étranger peut être une contrepartie donnée pour son aide à un puissant allié, lui-même désireux d'offrir à des fidèles positions et revenus<sup>212</sup>. En 1424, parce qu'il refuse de restituer plusieurs places fortes à Martin V, Corrado III est mis à mal par les armées pontificales<sup>213</sup>. Un accord est finalement trouvé grâce à la médiation de Guidantonio da Montefeltro auquel le fils d'Ugolino III est lié par une récente alliance matrimoniale. Avant de se rendre lui-même à Rome, le seigneur de Foligno y dépêche auprès du comte l'un de ses garçons<sup>214</sup>. Deux ans plus tard, à la fin de l'année 1426, Corrado prévoit de se rendre une nouvelle dans la Cité éternelle, aux côtés de Guidantonio avec lequel il doit assister aux festivités données pour le mariage du neveu du pontife, Antonio Colonna, prince de Salerne, avec Giovanella, fille du défunt marquis de Crotona Nicolò Ruffo<sup>215</sup>. Au cours de cette

---

<sup>210</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 76r-v (20 mai 1426).

<sup>211</sup> *Ibid.*, fol. 76r-76v ; fol. 131r (15 mai 1427).

<sup>212</sup> Sur le recrutement et la circulation des podestats au cours de la période précédente : MAIRE VIGUEUR (dir.), *I podestà dell'Italia comunale*, 1<sup>re</sup> partie : *Reclutamento e circolazione degli ufficiali forestieri (fine XII sec.- metà XIV sec.)*, vol. II, Rome, EFR/ISIME, 2000 (Coll. de l'EFR, 268/Nuovi studi storici, 51).

<sup>213</sup> Voir *infra*, chap. 6, note 21.

<sup>214</sup> GUASTI (éd.), *Commissioni di Rinaldo degli Albizzi*, vol. I, *op. cit.*, p. 204-205. La littérature donne des avis divergents sur les liens de parenté mis en jeu à travers cette alliance matrimoniale. Voici ce qui nous paraît pouvoir être établi. L'une des nièces de Corrado, Bianchina di Niccolò, est donnée en mariage à Guidantonio Manfredi, fils du défunt seigneur de Faenza (LAZZARINI, « Manfredi, Guido Antonio », *DBI*, vol. LXVIII, 2007, p. 708). Durante Dorio situe ce mariage en janvier 1423 (*Istoria della famiglia Trinci*, *op. cit.*, p. 246). Le jeune homme est alors sous la tutelle de sa mère, Gentile di Galeotto Malatesta, et du comte de Montefeltro sous la responsabilité desquels il a été placé avec ses frères à la mort de son père Gian Galeazzo en 1417, alors que le gouvernement de Faenza et des autres terres des Manfredi était provisoirement confié au seigneur d'Urbino. La comptabilité de Pérouse conserve une mention de l'alliance matrimoniale sous la forme du paiement d'un messenger envoyé par la cité, au début de l'année 1422, auprès du seigneur de Foligno afin d'évoquer avec ce dernier les négociations en cours avec Guidantonio da Montefeltro. NESSI, *I Trinci*, *op. cit.*, doc. 158, p. 246.

<sup>215</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 111v ; Franca PETRUCCI, « Colonna, Antonio », *DBI*, vol. XXVII, 1982, p. 267-270. Guidantonio da Montefeltro est un des soutiens les plus fermes de Martin V qui l'a nommé recteur du duché de Spolète en janvier 1419 (il est encore cité avec ce titre en avril 1420 : THEINER, *Codex diplomaticus*, *op. cit.*, vol. III, 1862, doc. 162, p. 233-234 ; doc. 190, p. 262-263) avant de lui donner en mariage sa nièce Caterina, fille de son frère Lorenzo, en janvier 1424 (Tommaso DI CARPEGNA FALCONIERI, « Montefeltro, Guidantonio di », *DBI*, vol. LXXVI, 2012, p. 62). Les alliances diplomatiques s'avèrent souples, les familles seigneuriales les reconfigurent sans cesse. En 1419-1420, Guidantonio da Montefeltro s'oppose aux visées expansionnistes de Braccio da Montone dans les terres de l'Eglise, à un moment où le condottière pérugin compte les Trinci parmi ses plus fidèles alliés. Corrado et Niccolò agissent comme ses intermédiaires lors des accords de paix conclus entre Martin V et Braccio à Rome, puis à Florence en mars 1420, à la suite des succès militaires de Guidantonio (PARTNER, *The Papal State under Martin V*, *op. cit.*, doc. 25, p. 236 ; CARPEGNA FALCONIERI, « Montefeltro, Guidantonio di », *DBI*, vol. LXXVI, 2012, art. cit., p. 62 ; NESSI, *I Trinci*, *op. cit.*, doc. 143, p. 243). Corrado III

séquence de relations suivies avec les Montefeltre, le choix du podestat de Foligno s'oriente à deux reprises vers des hommes provenant de villes dont Guidantonio est seigneur. Ser Antonio Astrubali est originaire d'Urbino et prête serment le 1<sup>er</sup> janvier 1425<sup>216</sup>. Ser Giovanni di ser Adriano vient lui de Gubbio. Elu en 1426, il doit entrer en fonction le 1<sup>er</sup> mai mais à la demande du comte, il est autorisé à ne prendre sa charge qu'au début du mois suivant<sup>217</sup>.

A l'issue d'un second mandat qui suit immédiatement le précédent et porte de façon inhabituelle la durée de son gouvernement à un an<sup>218</sup>, ser Giovanni doit se soumettre à la reddition de comptes prévue par la loi. Le déroulement de la procédure est conçu de sorte que ni la commune ni le *Popolo* n'apparaissent tenus à l'écart de l'administration de la justice sur laquelle est fondée la légitimité de tout pouvoir. Son gouvernement achevé, le podestat nommé par le seigneur est placé sous le contrôle de trois syndics désignés par les prieurs. Ces *boni homines* composent avec un assesseur (ou conseiller, « *consultor* ») et un notaire une petite équipe qui ne risque pas d'infirmier une décision du vicaire pontifical au temporel. Une fois encore, le choix des représentants du Peuple doit être approuvé par Corrado III<sup>219</sup>. Une fois encore, l'appareil communal se révèle peuplé d'hommes ralliés à la cause du maître de Foligno. Corrado n'a aucune raison de s'opposer à la nomination comme syndics, le 31 mai 1427, de Gasparo di Mariano Varcanti, de Niccolò di Giacomo et de *Iannes* Ufreduti : il a lui-même placé les trois hommes cinq mois auparavant dans le conseil de surveillance de la cité<sup>220</sup>. Le notaire qui les accompagne se nomme Bartolomeo di Giovanni Germani. Il a intégré l'ordre des prieurs l'année précédente et occupé la haute magistrature du *Popolo* pour les mois de mars et avril 1426<sup>221</sup>. La famille de notaires à laquelle il appartient travaille de longue date avec les Trinci. Son père Giovanni exerce son art en 1376 aux côtés de Corrado Jaconelli *de Ciardis*, à Montefalco où ce dernier est le podestat nommé par Trincia Trinci<sup>222</sup>. Le 1<sup>er</sup> mai 1387, à Foligno, Giovanni rédige dans le palais des chanoines où réside Ugolino III un contrat de dote souscrit par le seigneur<sup>223</sup>. Lorsque ce dernier est installé dans son nouveau palais, le notaire travaille encore pour lui : il écrit dans les *domus novae* en 1413 l'acte par

---

reste dans le camp de Braccio da Montone jusqu'à la mort de ce dernier en juin 1424. Dès le mois suivant, Martin V charge le comte de Montefeltre de reprendre le contrôle des lieux que tenait son vieil adversaire dans la Marche et dans le Duché (THEINER, *Codex diplomaticus, op. cit.*, vol. III, 1862, doc. 225, p. 287).

<sup>216</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 3r.

<sup>217</sup> *Ibid.*, fol. 76r-v.

<sup>218</sup> *Ibid.*, fol. 112r-113r pour le serment prêté le 1<sup>er</sup> décembre 1426.

<sup>219</sup> *Ibid.*, fol. 132v.

<sup>220</sup> *Ibid.*, fol. 119r.

<sup>221</sup> *Ibid.*, fol. 45v et 46v. Bartolomeo est également cité comme « *prior novellus* » dans le quatrième livre des statuts de la commune publié en mars 1426. *Statutum communis Fulginei*, p. 332.

<sup>222</sup> ASCFol, *Notarile*, Giovanni Germani, 5. 1., fol. 131r-135r.

<sup>223</sup> *Ibid.*, 5. 3., fol. 60r (référence empruntée à LAMETTI, « Palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., doc. 8, p. 352).

lequel Ugolino remet à Rodolfo III da Varano les places fortifiées d'Amandola<sup>224</sup>. Bartolomeo di Giovanni travaille encore à l'intérieur du palais Trinci où il enregistre plusieurs actes, dans la salle des *Imperatores* en 1417<sup>225</sup> ou, pour la vente de plusieurs maisons par Corrado III, dans la salle des Lys en 1423<sup>226</sup>. Un an avant d'être élu prieur, Bartolomeo est un des deux hommes qui achètent à Giacomo Ciccarelli, au nom des fils de Corrado, les *castra* de Miranda et de Piediluco – avec les terres et le lac adjacents – ainsi que plusieurs maisons dans le voisinage immédiat du palais Trinci, à Foligno<sup>227</sup>. Il enregistre lui-même cette transaction à la négociation de laquelle il a participé et dont le montant considérable s'élève à vingt-cinq mille florins. La longue fidélité des Germani envers les Trinci n'est sans doute pas étrangère à l'entrée de Bartolomeo dans l'ordre des prieurs, huit mois à peine après la pleine acquisition de Piediluco.

\*

\* \*

Corrado III ne répugne pas à confier l'office du podestat à l'un de ses agents les plus fidèles, le *legum doctor* napolitain Giacomo *de Grandenatis* qui n'est autre que son vicaire. Après avoir pris ses fonctions le 15 novembre 1426<sup>228</sup>, il représente son maître durablement et

---

<sup>224</sup> *Ibid.*, 5. 5., fol. 25r-v (référence empruntée à LAMETTI, « Palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., doc. 46, p. 363).

<sup>225</sup> LAMETTI, « Palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., doc. 57, p. 366

<sup>226</sup> *Ibid.*, doc. 75-76, p. 371.

<sup>227</sup> *Ibid.*, doc. 80, p. 373. Le second acheteur est Antonio di Gregorio di Balciano. Piediluco et Miranda se trouvent dans le Patrimoine de Saint-Pierre, aux confins de Rieti et de Terni. Si Niccolò est seigneur de Piediluco en 1417 (voir *supra*, chap. 4, note 241), les Trinci sont propriétaires de biens et de droits à Piediluco et à Miranda depuis le milieu des années 1390. Ugolino III achète les deux *castra* à Niccolò Spinelli au tournant des années 1394-1395 pour un montant de seize mille florins qu'il semble avoir des difficultés à verser (Giacinto ROMANO, « Niccolò Spinelli da Giovinazzo diplomatico del secolo XIV », *Archivio storico per le province napoletane*, anno XXVI, fasc. IV, 1902, p. 524). Les places fortes sont promises en 1399 par le seigneur de Foligno à Andrea Tomacelli, à l'occasion du mariage de sa fille avec celui qui, frère de Boniface IX, est en outre recteur de la Marche d'Ancône (ASV, *schedario Garampi, Indice 520, Miscellanea*, I A, fol. 121v ; Alessandro CUTOLO, *Re Ladislao d'Angiò Durazzo*, Naples, Arturo Berisio, 1969 (1<sup>re</sup> éd. : 1936), p. 233 ; Arnold ESCH, *Bonifaz IX. und der Kirchenstaat*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1969, p. 575). Après la mort de son frère et la ruine de ses ambitions en Italie centrale, Andrea capitule face à Innocent VII, à Piediluco, en 1406 (ESCH, *Bonifaz IX, op. cit.*, p. 443-444 et p. 581). Nous ignorons la façon dont les deux *castra* repassent sous le contrôle d'Ugolino Trinci et de Giovanni Ciccarelli Venturelli, ainsi que la nature de l'entente, probable, entre les deux hommes. Riche marchand de Foligno, Giovanni Ciccarelli paraît proche du seigneur. Il lui vend les maisons de la Place Vieille qui constituent le cœur du nouveau palais Trinci (LAMETTI, « Palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., p. 316-317 ; doc. 27, p. 358 et doc. 40, p. 361. Giovanni Ciccarelli Venturelli meurt à la fin de l'année 1402 ou début de 1403. Le 1<sup>er</sup> février 1403, son fils Giacomo qui a entre vingt et vingt-cinq ans vend une part du patrimoine qu'il a hérité de son père aux Trinci. Par l'intermédiaire de ser Pasquale Vagnoli da Rasiglia, Niccolò lui achète des terres dans le *contado* de Foligno. Ugolino acquiert quant à lui l'entreprise de cordes que Giovanni possédait à Rieti. Le seigneur de Foligno entre en possession des murs, de la marchandise, des livres de comptes et de l'ensemble des affaires en cours, en fait de toute la société que gérait un certain Gregorio di Giacomo pour le compte de Giacomo Ciccarelli. ASCFol, *Notarile*, Francesco d'Antonio, 4. 4., fol. 143r-144v.

<sup>228</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 115r. Il faut noter que dans une lettre du même type, du 27 juin 1383, le podestat est nommé conjointement par le grand-oncle de Corrado III, Corrado II, qui peut se prévaloir des mêmes titres de vicaire pontifical au temporel et de gonfalonier de justice que son petit-neveu, et par les prieurs

en de nombreuses occasions. Corrado le nomme podestat de Foligno pour le deuxième semestre de l'année 1427 et le nouveau magistrat prête serment devant les prieurs du Peuple, dans la cathédrale Saint-Félicien<sup>229</sup>. Son mandat achevé, en novembre 1430, Giacomo tranche en tant que vicaire du seigneur, sous les arches (« *in claustro* ») du palais de ce dernier, un différend portant sur la succession de feu Niccolò di Pietro Gentiloni, du *castrum* de Miranda<sup>230</sup>. Lorsque, quelques mois plus tard, en juillet 1431, le podestat pérugin Giacomo Michelotti résigne sa charge en raison de sa très mauvaise santé, Giacomo, « *vicarius domini* » le remplace. Il prête alors serment pour lui succéder dans le palais des prieurs<sup>231</sup>. Le parcours de Giacomo n'est pas sans évoquer celui de son prédécesseur, Apollonio Boncompagni da Visso. Cet autre *legum doctor* est documenté comme vicaire d'Ugolino III et de ses fils entre 1400 et 1426. Dans un registre de notaire, il est cité comme *vicarius domini* puis, plusieurs folios plus loin, à la date du 11 novembre 1401, comme podestat de Foligno<sup>232</sup>. Un peu moins de deux ans plus tard, le 1<sup>er</sup> février 1403, il apparaît comme vicaire d'Ugolino et *judex ordinarius* de la commune<sup>233</sup>.

\*  
\* \*

Les lignes qui précèdent ont une ambition limitée. Elles ne prétendent nullement être une étude prosopographique capable de rendre compte de la composition du personnel de la commune à l'époque seigneuriale. Tel n'est pas l'objet de notre recherche. La documentation consultée nous conduit cependant à tenter de faire émerger quelques silhouettes, en de brefs moments. Au gré de leurs apparitions, elles composent un théâtre d'ombres où l'exercice du pouvoir seigneurial se fonde dans le cadre de la commune. Ce dernier est le décor inamovible où se joue la domination des Trinci. Des formes qui s'y agitent, du magistrat chargé de rendre la justice aux hommes chargés de le contrôler, du chancelier au camerlingue en passant par les grands notaires de la cité, les liens du clientélisme, de la fidélité personnelle et de l'intérêt bien compris rejoignent la famille seigneuriale. Ils sont les moyens efficaces d'une domination qui, longtemps, s'exerce sur un appareil institutionnel et idéologique qu'elle ne souhaite ni peut renverser. Au cours des années étudiées, la seigneurie se contente de le verrouiller.

---

du *Popolo*. BLJFol, ms. B. VI. 8, fol. 386r-v (publié par M. SENSI, « Lettere patenti », *BSCF*, vol. VII, 1983, art. cit., doc. VI, p. 19-20).

<sup>229</sup> *Ibid.*, fol. 131r, 132v-133r.

<sup>230</sup> BCFol, ms. F. 257, fol. 100v-101r.

<sup>231</sup> *Ibid.*, fol. 122v ; ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 212v-213r.

<sup>232</sup> ASCFol, *Notarile*, Masseo di Gervisa, 3. 10., fol. 82r (1400) ; 3. 11., fol. 9v (1401). Sur ce personnage, voir *supra*, chap. 4, note 111.

<sup>233</sup> ASCFol, *Notarile*, Francesco d'Antonio, 4. 4., fol. 144v.

## **Le seigneur, « honnête courtier » de la commune et de la ville dans les relations extérieures ?**

Les sources liées au fonctionnement interne des institutions communales, dont nous venons de rendre compte, mettent en lumière un trait que confirment les documents évoquant la politique extérieure des villes. Francesco Ercole l'a pointé il y plus d'un siècle à propos des seigneuries de Vénétie à la fin du Duecento et durant le Trecento : sous la domination seigneuriale, la commune n'est pas seulement la source de la légitimité du seigneur, elle ne se contente pas de déléguer une autorité abstraite. Elle conserve une personnalité juridique et demeure un acteur de la vie politique<sup>234</sup>. Le seigneur ne peut prétendre l'incarner, elle ne se réduit pas à lui. Il revendique néanmoins envers elle le rôle d'« honnête courtier<sup>235</sup> ». Pour les alliances militaires ou les concordats établies avec des cités voisines, pour l'obtention de privilèges auprès du pape, les actes précisent que le seigneur agit au nom de la communauté civique ou de ses institutions, qu'il intervient en leur faveur. Il en oriente les politiques, en améliore la condition mais n'apparaît le plus souvent qu'en tant qu'intermédiaire. Nous proposons d'examiner ce rôle joué durablement sous trois aspects, à partir de trois dossiers documentaires. Le premier est constitué par les engagements militaires et les relations avec la papauté. Plus ponctuel, le second concerne l'intervention dans l'approvisionnement d'une denrée de première importance, le sel. Le dernier, enfin, concerne la représentation de la ville lorsque le corps civique, dans sa délimitation juridique et spatiale, est redéfini.

\*

\* \*

En 1383, dans la Marche, une paix est conclue entre Camerino, d'une part, Fabriano et Matelica, de l'autre. Le texte qui l'organise rappelle que de durs combats ont opposé un premier camp composé des da Varano et de la commune de leur cité à un second réunissant les Chiavelli, les Smeducci et leurs communes respectives. Lors de la négociation, chacune des parties a son mandataire. Gentile di Venanzio da Varano, neveu de Rodolfo III, est cité comme commissaire de ce dernier, de ses cousins germains et de tous les membres de sa famille ; il s'exprime également « au nom de la commune de Camerino ». L'un des négociateurs adverses n'est autre que Guido di Alberghetto Chiavelli, qui parle en son nom propre et en celui des siens, ainsi qu'« au nom de la commune et des hommes de la *terra* de

---

<sup>234</sup> ERCOLE, « Comuni e signori nel Veneto », *Nuovo archivio veneto*, n. s., t. XIX, 2<sup>e</sup> partie, 1910, art. cit., p. 326-335.

<sup>235</sup> L'expression est celle par laquelle Otto von Bismarck définit son propre rôle lors du congrès de Berlin, en 1878. Le chancelier entend apaiser les tensions russo-autrichiennes et renforcer les équilibres politiques européens au profit du Reich récemment proclamé.

Fabriano »<sup>236</sup>. Le pacte met en avant la position éminente conquise par les da Varano et les Chiavelli dans leur ville respective au début des années 1380, grâce à la conduite des opérations militaires<sup>237</sup>. Il n'en reste pas moins que les communes de Camerino et de Fabriano apparaissent dès le début de l'acte comme des acteurs de la négociation et ce même si leur voix ne s'exprime que par le relais des seigneurs. A la différence de la cité de Macerata alors placée sous la protection des da Varano, elles ne sont pas rejetées dans le paragraphe qui détaille la liste des communautés devant respecter les termes de la paix.

La guerre reste endémique et de nouveaux affrontements ont lieu au gré des nouvelles alliances. Les seigneurs ne la gèrent pas seuls et les communes se maintiennent longtemps à leurs côtés. Dans les différents actes qui conduisent à la pacification de 1388 entre Guido Chiavelli, Contuccio di Simone, Fabriano et Rocca Contrada d'une part, les degli Atti, Sassoferrato, Serre de' Conti et Barbara de l'autre, les membres du premier camp sont représentés par un unique procureur qui agit explicitement au nom de chacun d'eux<sup>238</sup>.

Un des aspects essentiels du rôle de médiateur endossé par le seigneur se trouve dans les relations que ce dernier entretient avec le pape. Au bénéfice de la ville qu'il domine et de celui des *terra, castra* et autres lieux qui se retrouvent de gré ou de force placés sous sa protection, il obtient la confirmation des privilèges de ces communautés ainsi que des réductions du cens ou de la taille qu'elles doivent payer. Ces concessions pontificales apparaissent en lien étroit avec des engagements militaires. Elles sont parties intégrantes d'un système de paiements et de contreparties dont bénéficient des seigneurs condottières et qui constituent l'épine dorsale des relations entre la papauté, les seigneurs, les cités et les communautés urbaines d'Italie centrale<sup>239</sup>. En janvier 1377, Grégoire XI concède à Camerino le droit d'ouvrir un *studium generale* dans les deux droits, pour une durée de cinq ans. Si le texte précise que la requête a été présentée au pontife par Gentile (III) di Berardo, le privilège est adressé à la commune et au peuple de la cité de Camerino<sup>240</sup>.

La série de sept lettres datées du 1<sup>er</sup> mars 1400, adressées par Boniface IX aux da Varano, à la commune de Camerino ainsi qu'à plusieurs autres acteurs, éclaire le

---

<sup>236</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 251v-252v.

<sup>237</sup> Voir *infra*, chap. 6.

<sup>238</sup> Virginio VILLANI (éd.), *Regesti di Rocca Contrada. Secoli XIV-XVI. Spoglio delle pergamene dell'archivio storico comunale di Arcevia*, Ancône, DSPM, 1997 (Studi e testi, 18), doc. 552-554, p. 225-228.

<sup>239</sup> Comme nous le montrons au sixième chapitre de ce travail.

<sup>240</sup> D'après le texte publié par Pierluigi FALASCHI, « *Studium generale vigeat*. Alle origini della Università di Camerino. Lo studio generale » [En ligne], URL : [http://web.unicam.it/museomemoria/accademia/libro/studium\\_2\\_definitivo.htm](http://web.unicam.it/museomemoria/accademia/libro/studium_2_definitivo.htm) Consulté le 2 février 2013. La référence suivante est donnée : ASV, Reg. Aven. 201, Gregorius XI, an. VII, parte I, t. XXXIX, fol. 29r (*non vidi*.)

fonctionnement de ces médiations avec une netteté particulière. Le premier texte qu'il faut évoquer est la reconnaissance d'un important prêt de deux mille florins accordé par Rodolfo da Varano et deux de ses fils, Gentilpandolfo et Berardo, à la Chambre apostolique. A ce moment du Grand Schisme, leurs besoins en liquidité conduisent les deux obédiences à recourir à des expédients de toutes sortes pour payer leurs hommes d'armes. Les da Varano se sont ralliés au camp romain<sup>241</sup>. Le prêt prend la forme d'une avance sur le cens dû au titre du vicariat au temporel mais la lettre précise que, outre une défalcation sur les prochains cens, il pourra être compensé par l'annulation de toute autre dette à venir de la famille seigneuriale envers l'Eglise<sup>242</sup>. A l'intérieur du même registre, les deux actes précédents sont, précisément, des concessions faites en faveur des trois hommes : il s'agit du vicariat apostolique concédé sur Penne San Giovanni et de la remise en fief de Tolentino et de San Ginesio<sup>243</sup>. Mais les deux mille florins prêtés ne servent pas seulement à acquérir des charges ou à en obtenir la confirmation. Ils ont d'autres retombées, comme l'attribution à Berardo da Varano des dépouilles de l'évêque de Camerino décédé une dizaine d'années auparavant, Benedetto Chiavelli<sup>244</sup>. Le privilège permet au Saint Siècle d'alléger sa dette envers un de ses capitaines tout en s'épargnant la collecte de l'argent qui lui revient ; il permet vraisemblablement à Rodolfo III et aux siens de renforcer leur patrimoine, améliorant leur emprise sur des droits et sur des biens qui peuvent provenir des alliances matrimoniales conclues entre leur famille et celle du prélat défunt<sup>245</sup>.

Il faut pointer un second point important du dossier. La lettre enregistrée immédiatement après la reconnaissance de dette émise par la Chambre apostolique est la confirmation envoyée à la commune de Camerino de « *omnia et singula privilegia* », à la suite de la demande qu'elle en a elle-même formulée avec Rodolfo et ses fils<sup>246</sup>. Avec les lettres enregistrées immédiatement après la remise des biens de l'évêque défunt à Berardo, cette confirmation a comme point commun la mention de la médiation des da Varano au service d'un groupe donné. L'*universitas* de la *terra* de Montecchio, dans le diocèse de Camerino, a adressé une supplique au pontife afin que la taille qui pesait sur elle soit allégée. Les épidémies (*pestilentie*), les guerres et les autres troubles ont eu raison, dit-elle, de son ancienne opulence. Boniface IX consent à ramener le prélèvement de neuf cents à cinq cents

<sup>241</sup> Ce point est développé au chapitre 6.

<sup>242</sup> ASV, Reg. Vat. 316, fol. 335r.

<sup>243</sup> *Ibid.*, fol. 329r-332r (Penne San Giovanni), 332v-334v (San Ginesio et Tolentino).

<sup>244</sup> *Ibid.*, fol. 335v-336r.

<sup>245</sup> Benedetto Chiavelli est le petit-fils de Casaleta di Alberghetto I Chiavelli, une grand-tante du vieux seigneur de Fabriano Guido Napolitano. Ce dernier meurt vers 1404. Rodolfo III da Varano est quant à lui l'époux de Costanza Smeducci qui a été mariée en première noce à Galasso, fils du même Guido.

<sup>246</sup> ASV, Reg. Vat. 316, fol. 335r-v.

florins, non sans préciser que Rodolfo, Gentilpandolfo et Berardo l'ont également supplié d'agir en ce sens<sup>247</sup>. De fait, à cette époque, les da Varano sont seigneurs de Montecchio, ils veillent à sa sécurité et exercent de façon intrusive leur droit de regard sur ses finances<sup>248</sup>. Un autre groupe bénéficie de l'intervention des da Varano à la curie. Il s'agit des clercs de la cité et du diocèse de Camerino, dont les malheurs du temps ont également érodé les ressources. Avec l'appui des chefs de la famille seigneuriale, ils requièrent un soutien et l'obtiennent. Par une dernière lettre portant la date du 1<sup>er</sup> mars 1400, le pape demande à des évêques voisins de leur porter assistance<sup>249</sup>.

Rédigés concomitamment, tous ces documents sont issus d'une même plume, celle du secrétaire apostolique Giovanni *de Fuschis* da Bologna<sup>250</sup>. Ils constituent pour la curie les pièces interdépendantes d'une même négociation. Il s'agit d'un seul dossier traité sous le contrôle direct du pape par un de ses proches collaborateurs, comme le confirme un dernier élément. Les deux concessions de fief et de vicariat mises à part, les lettres accordent des grâces et des privilèges. La reconnaissance de dettes ne fait pas exception, qui prend la forme d'une remise sur les cens à venir. La plupart de ces documents se présente comme des réponses à des suppliques. Ils devraient émaner de la chancellerie et avoir été rédigés à titre onéreux. Ils sont pourtant copiés dans un registre *de curia* avec la mention « *gratis de mandato domini nostri pape* ». Cette gratuité est un cadeau de plus de la papauté à une famille dont elle attend beaucoup et qui peut compter de longue date de solides relais au sein de la curie. L'un des deux procureurs prêtant serment au nom de Gentile et de ses neveux pour le vicariat de 1396 est un homme de confiance de Boniface IX, l'avocat du consistoire Bartolomeo da Novara<sup>251</sup>.

Dans cet ensemble de lettres de l'année 1400, où s'intriquent des intérêts divers, le renforcement de la position des da Varano par la papauté s'accompagne de la confirmation des privilèges de la commune. Ces derniers apparaissent en fait comme la garantie d'une plus grande autonomie des seigneurs vis-à-vis de Rome, dans la mesure où Rodolfo et ses fils exercent eux-mêmes une forte influence sur la vie politique de leur cité. Ils n'en peuvent pas

---

<sup>247</sup> *Ibid.*, fol. 336r.

<sup>248</sup> Voir les documents publiés par Alberto MERIGGI, « *Honorabilibus amicis nostris carissimis* ». *Lettere inedite dei Da Varano di Camerino al Comune di Montecchio (Treia) (1381-1426)*, Camerino, Università degli studi di Camerino, 1996 (Per la storia dell'Università degli studi di Camerino. Studi e testi, 3).

<sup>249</sup> ASV, Reg. Vat. 316, fol. 336v-337r.

<sup>250</sup> D'après la mention « *Io. da Bononia* » mise en relation avec les indications données par VON HOFMANN, *Forschungen zur Geschichte der kurialen Behörden*, vol. II, *op. cit.*, p. 106.

<sup>251</sup> L'autre est le frère augustin *Boetius* Smeducci da Tolentino, « *professor in sacra theologia, magister* ». ASV, Reg. Vat. 315, fol. 137r (document cité *supra*, note 45). Voir en outre Maura PICCIALUTI, « Bartolomeo da Novara », *DBI*, vol. VI, 1964, p. 740-741.

moins brandir la bulle de confirmation comme le signe éloquent de leur investissement au service des intérêts de la communauté civique.

La relation triangulaire entre le pape, la famille dominante et la cité fonctionne pendant plusieurs décennies sur le même mode. Au mois de mai de l'année 1418, Martin V confirme les privilèges obtenus par Camerino depuis 1240 et les concessions du cardinal Sinibaldo Fieschi<sup>252</sup>, d'Innocent IV, d'Egidio Albornoz et de Grégoire XI. La validation est là encore adressée au podestat, à la commune et au peuple de Camerino, en réponse à la supplique présentée en leur nom par Rodolfo III<sup>253</sup>. Ce dernier est loin d'œuvrer de manière désintéressée au renforcement de l'autonomie communale : le document figurant immédiatement après le texte tout juste cité, dans le même registre, rappelle l'existence de privilèges accordés à Rodolfo par Grégoire XII puis accorde au seigneur et à ses cinq fils, à vie, le « *regimen, gubernationem et administrationem civitatis, comitatus, territori et districtus Camerinensis*<sup>254</sup> ». Une nouvelle fois, la défense des intérêts de la ville et de la commune va de pair avec celle des intérêts de la famille. La première, en faveur de laquelle l'intervention des da Varano est déterminante, légitime la seconde. La confirmation de l'autonomie communale vis-à-vis du recteur de la Marche d'Ancône et du pontife accompagne l'entérinement de la domination familiale sur la cité. Pour le dire mieux, elle en est indissociable.

Assurément, la conjoncture pèse de façon déterminante sur les décisions prises par le pape envers les da Varano en 1418. L'élection de Martin V met fin au schisme désastreux qui a divisé la chrétienté et fragilisé le gouvernement pontifical pendant près de quarante ans. Le nouveau pontife cherche à renforcer les soutiens qui doivent lui permettre de réaffirmer son pouvoir, en Italie centrale notamment où la situation est particulièrement critique du fait de la montée en puissance de Braccio da Montone<sup>255</sup>.

\*

\* \*

---

<sup>252</sup> Ces concessions concernent en particulier la capacité de la commune à juger les causes civiles et criminelles, ainsi que l'étendue de sa juridiction sur un vaste territoire. D'autres privilèges sont obtenus ultérieurement, comme la confirmation de l'autorisation pour la commune de se doter de capitaines des Arts, de conseillers et de notaires, ainsi que de désigner elle-même les podestats de la cité et du *contado* (1336). L'ensemble de ces privilèges est recopié dans le *Libro rosso* achevé en 1345 et aujourd'hui conservé à Camerino : *sezione Archivio di Stato, Archivio comunale, Libro rosso*, en part. fol. 19v et 31r-v pour les passages cités ci-dessus. Voir également le regeste de Milziade SANTONI, « Il libro rosso del comune di Camerino (1207-1336) », *ASMU*, vol. II, 1885, p. 37-62.

<sup>253</sup> ASV, Reg. Vat. 348, fol. 59r-v.

<sup>254</sup> *Ibid.*, fol. 59r-62v : par un troisième acte sont concédés, une nouvelle fois, à Rodolfo et à ses fils Gentilpandolfo, Berardo, Piergentile, Venanzio et Giovanni, les fiefs de San Ginesio et de Tolentino. La durée de la concession est de douze ans.

<sup>255</sup> PARTNER, *The Papal State under Martin V*, op. cit., p. 42-63.

Dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, la confirmation d'anciens privilèges ou l'acquisition de nouveaux auprès de la papauté reste l'un des moyens de l'affirmation de la légitimité seigneuriale. Celui concédé à Giulio Cesare en 1476 par Sixte IV permet à l'ensemble des communautés placées sous la juridiction du vicaire au temporel de se procurer du sel à un prix fixé – à un niveau que l'on suppose favorable – à Civitanova et dans l'ensemble des ports de la province pontificale<sup>256</sup>. Le sel est l'objet de soins attentifs de la part des villes qui contrôlent rigoureusement leur approvisionnement en cette denrée puis la vente de cette dernière, source d'importantes entrées fiscales<sup>257</sup>. Il s'agit d'un enjeu économique majeur pour les villes et pour les seigneurs qui les dominent. Les statuts de Camerino de 1424 en encadrent la cession et l'acquisition, qui ne peuvent s'effectuer qu'en deux jours de la semaine, le mercredi et le samedi, à l'aide du boisseau (« *ad starium* ») situé sur la place de la cathédrale<sup>258</sup>. Selon des modalités que nous ne sommes pas en mesure de préciser, les da Varano contrôlent directement une part des revenus du sel par l'intermédiaire d'agents qu'ils rétribuent eux-mêmes. L'index d'un registre perdu des comptes de Rodolfo III pour l'année 1405 indique, dans la partie de l'« *ussita de ser Rodolfo* », le paiement par le seigneur d'officiers « *sopra lo sale* »<sup>259</sup>. Dans la Marche d'Ancône, plusieurs familles seigneuriales obtiennent de Martin V des privilèges leur permettant de contourner le monopole pontifical et d'importer elles-mêmes pour les revendre, dans des conditions clairement déterminées, certaines quantités de sel. Berardo da Varano conclut un accord en ce sens avec la Chambre apostolique en 1422<sup>260</sup>. En mai 1431, Corrado Trinci obtient de Rome un laissez-passer pour

<sup>256</sup> « *Sixtus etc. Nobili viro Iulio Cæsari de Varano pro nobis et Romana Ecclesiæ in temporalibus vicario salutem. Eximiæ devotionis affectum quem ad nos et Romanam geris Ecclesiam nec non inconcussæ fidei probata constantia qua eandem Ecclesiam et Sedem apostolicam tam tu quam progenitores tui sinceris animis prosquuti fuistis etc. Nos tua, tuorumque progenitorum præclara merita pensantes tibi, hæredibus et successoribus tuis etc. hac ratione et pro gubernio vestrorum subditorum usum et commoditatem percipiendi sal in Civitate Nova aut quocumque alio portu provincæ sive plaga nobis et præfatæ Ecclesiæ subjecto pro pretio 14 solidorum currentium pro quolibet centenariio deputati tibi ac successoribus volumus quod dare et concedere teneantur. Datum anno 1476* ». D'après la transcription partielle donnée par LILI, *Istoria della città di Camerino*, op. cit., vol. II, p. 224, avec l'indication : « *Ex. reg. Sixti IV* ».

<sup>257</sup> Voir les exemples de Rome : Giuseppe TOMASSETTI, « Sale e focatico del Comune di Roma nel Medio Evo », *Archivio della regia società romana di storia patria*, vol. XX, 1897, p. 313-368 ; et de Parme : Giuseppe TRENTI et Marisa ZANZUCCHI CASTELLI (éd.), *L'estimo del sale di Parma del 1415*, Modène/Parme, Deputazione di storia patria per le antiche provincie modenesi, 1999 (Biblioteca, nuova serie, 157).

<sup>258</sup> *Statuta comunis et populi civitatis Camerini*, op. cit., livre I, rub. 81, p. 10.

<sup>259</sup> SANTONI, « Sigillo di Rodolfo Varano da Camerino », *Bollettino di numismatica e sfragistica per la storia d'Italia*, vol. II, n<sup>os</sup> 1-2, 1884, p. 49.

<sup>260</sup> ASV, Reg. Vat. 354, fol. 85v. Le trésorier de la Marche, Geminiano da Prato, se voit signifier par le pape que Berardo a obtenu le droit de commercialiser dix mille *salme* de sel, à raison de trois cents livres par *salma*. Le seigneur peut acquérir la denrée dans n'importe quel port de la Marche directement ou indirectement soumis à l'Église, puis l'exporter vers Monte Santo, Cerreto et Visso, ainsi que vers les terres que gouvernent Braccio da Montone et Corrado III Trinci.

le transport vers Foligno de quarante *salme* de sel en provenance de la Marche d'Ancône<sup>261</sup>. Si ces quelques mentions sont trop brèves pour permettre de saisir le fonctionnement de l'approvisionnement en sel de Foligno et de Camerino, elles n'en indiquent pas moins une implication directe du seigneur dans ce secteur économique rémunérateur, laquelle concorde avec les éléments relevés précédemment sur la gestion des ressources publiques par la famille dirigeante.

Au xv<sup>e</sup> siècle, l'impôt sur le sel est une recette très importante pour l'Etat pontifical dont la fiscalité est profondément modifiée à la suite du Grand Schisme. La restauration du monopole sur la denrée est un succès<sup>262</sup>. Dans le Patrimoine de Saint-Pierre, au milieu du Quattrocento, les rentrées qui en découlent sont le second poste plus important après le « *subsidium* », le tribut annuel dû par les communautés et les clercs<sup>263</sup>. A la fin du pontificat de Sixte IV et au début de celui d'Innocent VIII, la Chambre apostolique enregistre chaque année quelques 10 500 florins d'or provenant des revenus du sel de la Marche d'Ancône et du Duché de Spolète<sup>264</sup>. Le pape della Rovere annualise l'affermage du monopole de cette marchandise pour chaque province<sup>265</sup>. Les besoins financiers du pontife sont importants et les ressources provenant de la vente du sel contribuent à y pourvoir. Néanmoins, le poids de la taxe peut être ajusté localement en fonction d'objectifs spécifiques, pour avantager un groupe déterminé, comme l'a fait Martin V avec sa propre famille, ou pour s'assurer de la fidélité d'une cité.

L'accès favorisé à un produit comme le sel est assurément porté au crédit du seigneur par les communautés placées sous son gouvernement. En 1476, la décision du pape permet à Giulio Cesare d'apparaître dans ses territoires comme un bon gestionnaire soucieux du bien-être des populations<sup>266</sup>. Ses prédécesseurs sont eux aussi intervenus directement, bien qu'à un

---

<sup>261</sup> M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. 36, p. 234.

<sup>262</sup> Pendant cette période, le monopole sur le sel a été battu en brèche. PARTNER, *The Papal State under Martin V*, op. cit., p. 143.

<sup>263</sup> Les villes et les autres communautés sont contraintes d'acheter annuellement une quantité déterminée de sel à un prix fixé dans les entrepôts pontificaux de Corneto. ANZILOTTI, « Cenni sulle finanze del Patrimonio di S. Pietro in Tuscia nel secolo XV », *Archivio della R. società romana di storia patria*, vol. 42, fasc. III-IV, 1919, p. 355-356.

<sup>264</sup> Adolf GOTTLÖB, *Aus der Camera apostolica des 15. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Geschichte des päpstlichen Finanzwesens und des endenden Mittelalters*, Innsbruck, Verlag der Wagner'schen Universitätsbuchhandlung, 1889, p. 243.

<sup>265</sup> *Ibid.*, ainsi que TOMASSETTI, « Sale e focatico », *Arch. della r. società romana*, vol. XX, 1897, art. cit., p. 340-346 ; Jean-Claude HOCQUET, *Le Sel et le Pouvoir. De l'An mil à la Révolution française*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 276-278.

<sup>266</sup> Le privilège ne dure qu'un temps. En octobre 1484, Innocent VIII exige de Giulio Cesare que Camerino et les hommes placés sous la juridiction de son seigneur ne se procurent de sel qu'à Cesena. L'habitude prise d'en acheter ailleurs occasionne un manque à gagner trop important pour la Chambre apostolique. ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano*, op. cit., doc. 61, p. 155-156 : « *Quare hortamur nobilitatem tuam mandates, ut de cetero sal ab ipso portu Cesenatico et non ab alio aliquo accipere debeas, quemadmodum consuetum est, et prout ad bonum*

échelon inférieur, pour le bon fonctionnement du circuit d’approvisionnement voulu par le pape. Au début du Quattrocento, Rodolfo III, grand-père de Giulio Cesare, écrit à la commune de Montecchio pour lui rappeler l’obligation qui est la sienne de se procurer du sel auprès de la « *Camora de la Chiesa* », au risque d’encourir des nouvelles poursuites de la part des officiers de l’Eglise. Il indique dans une autre lettre que la route la plus sûre pour aller chercher le sel à Civitanova est la vallée du Chienti<sup>267</sup>.

La lettre de Sixte IV à son vicaire ne fait référence qu’aux services rendus par ce dernier à l’Eglise puis elle indique que ses héritiers et ses successeurs bénéficieront des mêmes avantages que lui. Le seigneur peut se vanter d’avoir obtenu cette faveur du pape sur la base de ses propres mérites. Le privilège ne peut être mis sur le même plan que ceux précédemment évoqués. Il ne concerne pas l’étendue de la juridiction de la cité ni les droits de cette dernière à s’organiser politiquement. Il est cependant un nouvel indice de la position déterminante de Giulio Cesare dans les relations de la cité avec la papauté, du rôle qu’il s’est approprié d’interlocuteur de premier plan.

Du côté de l’Eglise, un privilège comme celui de 1476 est une des pièces d’une politique menée à plus vaste échelle. En de nombreux lieux des terres de l’Eglise, Sixte IV favorise les régimes seigneuriaux, tel celui de Giovanni della Rovere à Senigallia ou celui de Girolamo Riario à Imola, ensuite étendu à Faenza et à Forlì. Ces soutiens ne bénéficient pas aux seuls membres de la famille du pape, ils doivent permettre au pontife de disposer de points d’appuis renforcés en Italie centrale<sup>268</sup>. Sixte IV recourt, de nouveau, fréquemment au vicariat, ce qui a pour effet d’exclure de vastes territoires de l’administration directe de l’Eglise mais, en contrepartie d’une autonomie citadine parfois accrue, de renforcer les moyens de contrôle dont disposent les dirigeants investis par le pape sur les oligarchies locales<sup>269</sup>. Du point de vue de Rome, Giulio Cesare qui est vicaire pontifical au temporel au moment de l’obtention du privilège sur le sel, est un élément de cette stratégie de grande

---

*devotumque Sancte Romane Ecclesie vicarium spectat.* » L’abolition du privilège octroyé par Sixte IV met une nouvelle fois l’accent sur la négociation permanente que doivent entretenir les seigneuries urbaines avec les pontifes qui se succèdent.

<sup>267</sup> MERIGGI, « *Honorabilibus amicis* », *op. cit.*, doc. 52 et 55, p. 74-76. Civitanova fait partie, à plusieurs reprises, des villes soumises aux da Varano. Elle est donnée en gage par la papauté en 1406 à Berardo da Varano (voir *infra*, chap. 6, note 183), lequel y est cité comme vicaire du pape l’année suivante. La ville est ensuite incluse dans le vicariat de Malatesta dei Malatesti (1412) avant de passer sous l’administration directe de l’Eglise en 1431 (Giacomo BOCCANERA, « Civitanova e la signoria da Varano », *Studi maceratesi*, vol. XVI : *La fascia costiera della Marca*, actes du colloque (Civitanova Marche, 29-30 novembre 1980), 1982, p. 206-207).

<sup>268</sup> Les armées pontificales interviennent en Ombrie en 1474, pour faire cesser des troubles encouragés par Laurent le Magnifique. Sur l’engagement militaire de Giulio Cesare da Varano au service de Sixte IV et sur sa participation aux opérations militaires contre Todi, voir *infra*, chap. 6, notes 75-77.

<sup>269</sup> Nous reprenons ici les grandes lignes tracées par Mario CARAVALE, « Lo Stato pontificio da Martino V a Gregorio XIII », dans ID. et CARACCILO, *Lo Stato pontificio da Martino V a Pio IX* (Storia d’Italia, vol. XIV), art. cit, p. 99-107.

ampleur. Il en tire profit et entretient grâce à elle, vis-à-vis des terres qu'il administre, son image de protecteur.

\*  
\* \*

Tout au long du Quattrocento, la commune possède ses propres représentants pour défendre ses intérêts. En 1415, les statuts de la ville des Chiavelli s'attardent sur les « *sindicus comunis Fabriani in curia Romana sive in curia domini marchionis seu alibi ubicumque* », chargés d'informer rapidement le podestat, le conseil et la commune des éventuelles condamnations prononcées contre cette dernière<sup>270</sup>. Tous les six mois pour celui en mission auprès de la papauté, chaque mois pour celui envoyé auprès du recteur de la Marche d'Ancône, les représentants sont tenus de rendre compte de l'avancée des affaires de la commune devant son conseil général. La commune de Camerino dispose elle aussi, en 1424, de son propre *syndicus* à la cour du recteur<sup>271</sup>. Les orateurs de Foligno envoyés à Rome pour obtenir l'aide du pape dans un épineux problème lié à la sécurité du territoire, en 1425, sont formellement nommés par une délibération des prieurs du Peuple<sup>272</sup>. Le 22 septembre 1426, l'un des quatre prieurs du *Popolo* n'assiste pas à la réunion du conseil de la commune et du Peuple de Foligno : il a été envoyé comme *orator* à la curie romaine « *occasione rei publice*<sup>273</sup> ». Si Corrado ne reste pas extérieur à leur désignation, les émissaires auprès du pontife sont d'abord les porte-paroles du groupe qui les a mandatés. Le seigneur de Foligno ne peut prétendre projeter vers l'extérieur ni le *Popolo* ni l'*universitas civium*, qu'il représenterait ou dont il choisirait lui-même les représentants. En Italie, dans la théorie juridique comme la pratique, la figure de l'ambassadeur doté d'un statut politique et de prérogatives éminentes, voix unique de pouvoirs politiques clairement institués, n'est que lentement façonnée au cours du XV<sup>e</sup> siècle<sup>274</sup>. Les seigneuries urbaines du premier

---

<sup>270</sup> *Ibid.*, livre I, rub. 75, p. 79.

<sup>271</sup> *Statuta comunis et populi civitatis Camerini, op. cit.*, livre I, rub. 161, p. 45.

<sup>272</sup> Voir *infra*, chap. 6, notes 250-251.

<sup>273</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 99r. Le conseil se tient « *cum ser Christoforus ser Egidii, quartus prior, de terziero Sociorum, Iohannis et Nicolai, esset absens occasione rei publice, videlicet orator in curia romana* ».

<sup>274</sup> Nous empruntons ces éléments à Patrick GILLI, « La fonction d'ambassadeur dans les traités juridiques italiens du XV<sup>e</sup> siècle : l'impossible représentation », *MEFRM*, t. 121/1, 2009, p. 181-187. Dans le second paragraphe de cet article (p. 173), l'auteur écrit : « Loin de n'être qu'un porte-parole du prince, le diplomate, singulièrement dans l'Italie convulsive du XV<sup>e</sup> siècle [...], porte en lui les conditions particulière du régime dont il est le mandataire. A cet égard, les procédures de qualification du personnel diplomatique [...] donnent une image du régime lui-même et traduisent ses évolutions les plus profondes [...] ». En plus de la riche bibliographie de cette contribution, on pourra se reporter à Marie-Céline ISAIA et Armand JAMME (éd.), *Les relations diplomatiques au Moyen Age. Formes et enjeux*, actes du XLI<sup>e</sup> congrès de la SHMESP (Lyon, 3-6 juin 2010), Paris, Publications de la Sorbonne, 2011 (Histoire ancienne et médiévale, 108), en part., pour une présentation historiographique, Stéphane PEQUIGNOT, « Les diplomaties occidentales, XIII<sup>e</sup> -XV<sup>e</sup> siècle », p. 47-66. L'un des points de repères des études récentes sur la diplomatie italienne de la fin du Moyen Age est l'article de Riccardo FUBINI, « Classe dirigente ed esercizio della diplomazia nella Firenze quattrocentesca », dans *I ceti*

Quattrocento ne font pas exception à cette évolution progressive par une quelconque précocité. Ils ne s'imposent pas à l'extérieur comme l'incarnation des lieux qu'ils gouvernent, ni comme celle des différents groupes sociaux présents dans ces derniers.

La présence de représentants agissant au nom de la cité ou de la commune revêt une importance symbolique particulière lorsque sont concernées les conditions d'appartenance à la communauté civique ou la délimitation de son territoire. En 1465, nous l'avons vu, la communauté de Camerino a son propre syndic aux côtés de Giulio Cesare da Varano lors du litige de confins qui l'oppose à Foligno<sup>275</sup>. Les archives offrent un second exemple montrant que le corps politique de la ville, loin de se confondre avec celui de l'homme qui le gouverne, s'efforce toujours d'apparaître pour lui-même dans les situations qui concernent sa propre définition. Le 28 mars 1474, Ancône, Ascoli Piceno et Camerino concluent un accord par lequel chacune des parties octroie sa propre citoyenneté aux citoyens des deux autres. Les objectifs de cet échange sont exposés clairement : il s'agit de favoriser le commerce entre des cités qui « regorgent de marchands et d'artisans depuis des temps reculés et en comptent aujourd'hui plus que toute autre cité de la Marche d'Ancône<sup>276</sup> ». Pour la prospérité de chacune des trois villes et pour celle de la province entière, ainsi que « *ad augmentum status sacro sancte romane ecclesie et sanctissimi domini nostri pape* », les privilèges et les immunités des *contadini* de l'une des parties – en particulier les exemptions de droits de douane et de péage – sont étendus aux membres du corps politique des deux autres qui sont alors créés « *ver[i], originari[i] et legitim[i] cives* » de la première<sup>277</sup>.

La question de l'octroi de la citoyenneté et à travers elle, de la composition de la communauté civique, est une des prérogatives essentielles des cités médiévales. Elle est le cœur de leur identité singulière et, du fait du serment prêté lors de sa constitution, se trouve au fondement de la commune conçue comme une entité contractuelle<sup>278</sup>. Par la suite, alors que se

---

*dirigenti della Toscana del Quattrocento*, actes des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> congrès du *Comitato di studi sulla storia dei ceti dirigenti in Toscana* (Florence, 10-11 décembre 1982 ; 2-3 décembre 1983), Florence, Francesco Papafava, 1987, p. 117-189 (repris dans FUBINI, *Quattrocento fiorentino. Politica, diplomazia, cultura*, Pacini, Ospedaletto (Pise), 1996 (Percorsi, 9), p. 11-98).

<sup>275</sup> Voir *supra*, notes 138-141.

<sup>276</sup> ASCam, Pergamene, G. 6 : « *ab antiquissimis temporibus mercatoribus et artificibus abundauerint et in praesentia abundant magisque alie civitate provintie Marche* ».

<sup>277</sup> *Ibid.* : « *Et similiter dictus ser Iohannes sindicus et procurator dicte civitatis Camerini dicto sindicario et procuratorio nomine fecit, creavit, ordinavit et deputavit omnes et singules cives civitatum Ancone et Asculi veros originarios et legitimos cives civitatis predictae Camerini, et pro veris originariis civibus haberi et voluit que gaudeant et gaudere possint et debeant omnibus privilegiis, honoribus, gratiis et inmunitatibus cuibus gaudent et potiuntur comitatenses et districtules civitatis Camerini* ».

<sup>278</sup> La bibliographie sur la notion de citoyenneté au Moyen Age est abondante. Nous ne renvoyons qu'à quelques références : Julius KIRSHNER, « *Civitas sibi faciat civem. Bartolus of Sassoferrato's Doctrine on the Making of Citizen* », *Speculum. A Journal of Medieval Studies*, vol. 48, n° 4, octobre 1973, p. 694-713 ; Diego QUAGLIONI, « *The Legal Definition of Citizenship in the Late Middle Ages* », dans Anthony MOLHO, Kurt RAAFLAUB et

développent son administration et ses organes de gouvernement, « accorder la citoyenneté [reste] l'un des actes les plus solennels [de la commune]<sup>279</sup> ». En mars 1474, pour la signature de l'accord avec Ascoli et Ancône dans la chancellerie du palais des Anciens de la grande ville portuaire, Camerino mandate un « *sindicus et procurator* », ser Giovanni di Antonio da Fiastra, et envoie un témoin, Venanzio de' Grimaldi. Tous deux agissent au nom de la seule cité. Dans l'acte qui redéfinit les conditions de circulation des hommes dans la province comme à travers le territoire de Camerino, qui modifie la collecte de certaines taxes et qui change les contours des composantes de la communauté, le seigneur n'apparaît pas explicitement<sup>280</sup>. Sans aucun doute, Giulio Cesare n'est pas étranger à la conclusion d'un accord qui a des conséquences juridiques et économiques immédiates sur les terres qu'il domine avec le titre de gouverneur général au temporel de la cité pour le pape et pour l'Eglise romaine<sup>281</sup>. Son absence du texte n'a pas valeur d'exclusion mais elle indique que la communauté ne remet pas formellement son destin entre les mains du seul seigneur, que le corps politique ne renonce pas à apparaître au moment où sont prises les décisions qui touchent à sa définition même.

Comme pour le cas des magistrats ou des officiers de la commune évoqué plus haut, il ne faut pas voir là le signe d'une indépendance vis-à-vis du maître de la ville. Lors d'une procédure visant à fixer ses limites avec la voisine Rocca Contrada, le 8 juillet 1422, la commune de Fabriano est représentée par un syndic. Elle donne mandat pour agir en son nom à Gandolfino di Contuccio sans qu'aucun Chiavelli n'apparaisse dans l'acte établi sur le lieu même des confins. La veille, dans le palais de la famille, ce n'en est pas moins Tommaso Chiavelli, recteur de la *terra* et vicaire du pape, qui a nommé Gandolfino *sindacus*<sup>282</sup>. Comme dans le conflit de frontière entre Camerino et Foligno, dans la première moitié des années 1460, l'épisode rappelle le cadre institutionnel et juridique qui est celui de la seigneurie. La commune conserve sa pleine personnalité juridique, elle reste l'entité de référence lorsqu'il

---

Julia EMLÉN (dir.), *City States in Classical Antiquity and Medieval Italy. Athens and Rome. Florence and Venice*, actes du colloque (mai 1989), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1991, p. 155-167 ; Pietro COSTA, "Civitas". *Storia della cittadinanza in Europa*, vol. I : *Dalla civiltà comunale al settecento*, Rome/Bari, Laterza, 1999 (Collezione Storica).

<sup>279</sup> Ennio CORTESE, « Cittadinanza (Diritto intermedio) » dans *Enciclopedia del diritto*, vol. VII, Milan, Giuffrè, 1960, p. 132-140, p. 138 pour la citation : « *la concessione del Comune, fatta dietro istanza sia a individui, sia a intere categorie di persone : come atto tra i più gravi, essa in origine è deliberata dall'ente dotato dal massimo potere [...]* ».

<sup>280</sup> Il ne s'agit pas d'un remodelage profond du corps civique. Bien que le procureur ait reçu le pouvoir de faire des citoyens d'Ascoli et d'Ancône de « vrais citoyens de Camerino, des citoyens originaires », le texte ne concerne pas les droits politiques associés à une citoyenneté pleine et entière. Il ne mentionne pas la participation aux assemblées ni l'éligibilité aux charges publiques mais les droits des gens du district et du *contado*. Il nous semble qu'il s'agisse principalement de droits tels que l'accès aux marchés de la ville ou l'exemption des péages.

<sup>281</sup> D'après une bulle de Sixte IV du 27 février 1474 : ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano*, op. cit., doc. 27, p. 122.

<sup>282</sup> VILLANI, *Regesti di Rocca Contrada*, op. cit., doc. 621-622, p. 252-253.

s'agit de redéfinir les limites territoriales de la juridiction de la cité, elle est la seule compétente pour décider de sa propre composition. A l'intérieur de ce cadre, le seigneur dispose de pouvoirs étendus. Il intervient dans la nomination du représentant de la commune et peut faire en sorte que ce dernier soit un de ses hommes de confiance. Nous ignorons tout des relations entre Tommaso et Gandolfino mais un cas comparable emprunté à Foligno indique qu'elles peuvent être très étroites. En 1428, la cité des Trinci est engagée dans un autre litige de confins. Pour défendre les droits et les intérêts de la commune, plusieurs syndics et procureurs sont successivement nommés, chargés des relations avec le voisin concerné – la *terra* de Spello – mais aussi avec la curie romaine. Le 12 août 1428, le conseil de la commune et du Peuple investit Giacomo Grandenati, ancien podestat et vicaire de Corrado III<sup>283</sup>. Pour ces affaires de même nature, à Fabriano et à Foligno, les procédures de désignation du procureur divergent mais le seigneur pèse sur elles dans un cas comme dans l'autre. A chaque fois néanmoins, la protection des limites territoriales et juridictionnelles de la ville est effectuée au nom de la commune.

Au milieu des années 1480, le procureur de Giulio Cesare à Rome est un juriste de Civitanova, Giacomo degli Alberti. L'homme est présenté comme *doctor* et agit également au niveau local où il intervient, notamment, au nom de son seigneur dans des opérations immobilières. En octobre 1488, un acte rédigé à l'occasion de l'une d'elles le met en scène en tant que « *referendarius et auditor illustrissimi domini Iulii Cesaris de Varano* » et que « *sindicus comunis et populi civitatis Camerini* »<sup>284</sup>. Il représente à la fois le seigneur et la commune mais ses différentes qualifications indiquent qu'il n'agit pas au même titre pour l'un et pour l'autre. Le mandat reçu de cette dernière doit être plus contraignant et avoir été précisément délimité par l'un des conseils. Un document de quatre ans plus ancien présente Giacomo à Rome, au cours d'une importante opération par laquelle Giulio Cesare reçoit du cardinal Battista Orsini, en emphytéose et pour trois générations, le territoire de l'ancien *castrum* de Rovineto. Situées dans la Marche d'Ancône, les terres appartiennent au monastère de Santa Maria di Farfa dont le cardinal est commendataire. La transaction a lieu dans le palais des Orsini de Monte Giordano, Giacomo y est cité comme *orator* du seigneur auprès de la curie. Comme il doit le faire, le notaire rédigeant l'acte indique qu'il a vérifié la procuration. La terre concédée est suffisamment importante pour que les capitaines des Arts de Camerino aient été consultés au sujet de sa remise aux da Varano : le document donnant

---

<sup>283</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 161v-163r. Cinq jours plus tard, la fonction est confiée à Rinaldo di Corrado Galassi (fol. 163v), autre homme de confiance du seigneur Trinci.

<sup>284</sup> BOCCANERA, « Civitanova e la signoria da Varano », *Studi maceratesi*, vol. XVI, 1982, art. cit., p. 208-209. Les sources citées sont : BCVCam, *carte Feliciangeli*, E 23 f/2 ; E 12 m/3 ; E 24 m/2 (*non vidi*).

pouvoir au représentant a été lu et visé « *cum fide* » par eux, il porte leurs sceaux<sup>285</sup>. Leur intervention laisse supposer que les terrains concernés ne sont pas seulement liés aux rentables exploitations agricoles de la famille seigneuriale. D'une manière ou d'une autre ils touchent au *bonum statum* de la cité, ce qui justifie, pour authentifier la procuration et lui donner une portée politique plus grande, que les capitaines des Arts soient impliqués.

Il y a ainsi un élément qui se maintient tout au long du xv<sup>e</sup> siècle. Dans les relations avec les acteurs extérieurs, ni la cité ni la commune ne disparaissent. Elles conservent des droits propres, elles ont une personnalité juridique, elles disposent de leurs représentants qui peuvent, certes, également être ceux du seigneur. Mais la cité ou la commune, ce n'est pas lui.

\*

\* \*

Au terme de cette analyse, les différents fils que nous avons tirés d'une documentation fragmentaire peuvent être repris en un seul faisceau. Le cas de Foligno confirme que la mise en place et le renforcement du pouvoir personnel ne sont pas étrangers à la commune des xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles mais qu'ils se développent à l'intérieur de ses structures de gouvernement. La domination seigneuriale apparaît comme une modalité du gouvernement communal, dont une des caractéristiques est que le contrôle des instances de décision est durablement assuré par un unique groupe familial. Cette composante familiale modifie la nature du pouvoir exercé sur la ville, elle fait de ce dernier un patrimoine dont la jouissance se fonde dans la succession des générations des seigneurs et dans les vertus qui leur sont propres. La légitimation dynastique est reprise et fondée en droit par la papauté lorsqu'elle recourt au vicariat au temporel mais elle reste incapable de remplacer seule la légitimité communale. Ecrites ou gestuelles, les mises en représentation du pouvoir urbain placent le seigneur sur la scène de la commune où l'éclairage se concentre sur lui. Mais les normes et les actes qui créent les droits et qui disent le vrai restent durablement produits par les différentes composantes du corps politique constitué que le seigneur ne saurait incarner. La légitimité de la domination seigneuriale est reconnue tant qu'elle tient ensemble ces légitimations diverses, tant que le gouvernement recourt simultanément aux différents moyens de pouvoir issus du groupe familial, de la papauté et de l'administration communale. Les images visuelles, parce qu'elles peuvent se faire les porteuses en un même lieu de sens pluriels, contribuent à assurer la cohésion d'une légitimité politique faite de pratiques et de justifications hétérogènes. Nous y revenons dans la dernière partie de ce travail.

---

<sup>285</sup> ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano, op. cit.*, doc. VII, p. 89-94, en part. p. 90 : « [...] *viso et lecto cum fide capitaneorum artium civitatis Camerini et cum eorum sigillo affixo* [...] »

## Chapitre 6 : Le métier des armes

A l'extérieur comme à l'intérieur de la ville, la domination seigneuriale repose sur les activités de la guerre. Ces dernières légitiment le pouvoir personnel car elles sont l'occasion de vanter les vertus militaires du dirigeant, homme d'exception œuvrant à la grandeur et à la protection de la cité. A l'extérieur, elles lui permettent d'acquérir une réputation flatteuse et de trouver alliances ou protections. Les études sur la politique artistique des seigneurs-condottières ajoutent souvent un troisième aspect : la guerre serait une source de revenus grâce à laquelle seraient financés palais et forteresses, peintures et sculptures. Il est vrai qu'elle apparaît souvent comme une entreprise économique profitable permettant, grâce aux salaires et aux indemnités reçus par les combattants<sup>1</sup>, aux fruits du pillage et aux produits de la rançon, l'accumulation d'un capital économique conséquent. Le présent chapitre se propose de réexaminer cette idée tout en soulignant le rôle effectif de la guerre dans l'exercice du pouvoir seigneurial et dans l'image que ce dernier donne de lui-même.

\*  
\* \*

Commençons par préciser la provenance de l'argument général selon lequel la guerre procurerait aux seigneurs des liquidités prêtes à être investies dans l'art. Il s'agit principalement d'une extrapolation faite à partir de figures brillantes telles que celles de Sigismondo Pandolfo Malatesta ou de Frédéric de Montefeltre. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les premières analyses du mécénat seigneurial italien développent ce raisonnement. Charles Yriarte place en exergue de l'étude sur les Malatesta, qu'il fait paraître en 1882, des mots empruntés à Joseph Archer Crow et à Giovanni Battista Cavalcaselle :

Rien n'est plus curieux, dans l'histoire de l'Italie au quinzième siècle, que de voir de farouches capitaines, soldats sans foi, souillés des crimes les plus odieux, employer le fruit de leurs rapines à élever des édifices sacrés, et appeler à eux pour les construire et les élever les plus célèbres architectes du monde et les plus grands peintres contemporains.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> En particulier le restaur (*emendatio* dans les sources italiennes), une indemnité versée au combattant pour les dommages et les pertes matérielles qu'il a subis durant la bataille. Elle concerne particulièrement le cavalier dont la monture est blessée ou tuée. Régulièrement surévaluée, elle offre d'importantes plus-values à la *militia* des communes italiennes comme aux soudoyers des ducs de Bourgogne, des rois de France ou d'Angleterre. MAIRE VIGUEUR, *Cavaliers et citoyens. Guerre, conflits et société dans l'Italie communale, XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Editions de l'EHESS, 2003 (Civilisations et Sociétés, 114), p. 143-166 ; Philippe CONTAMINE, *Guerre, Etat et société à la fin du Moyen Age. Etudes sur les armées des rois de France, 1337-1494*, Paris/La Haye, Mouton/EPHE, 1972 (Civilisations et Sociétés, 24), p. 103-106.

<sup>2</sup> Charles YRIARTE, *Rimini. Un condottière au XV<sup>e</sup> siècle. Etudes sur les lettres et les arts à la cour des Malatesta d'après les papiers d'Etat des archives d'Italie*, Paris, J. Rothschild, 1882, p. VII (trad. donnée avec la référence suivante : CROW et CAVALCASELLE, *History of the Painting in Italy*, vol. II, chap. XXII, p. 531).

Le passage réunit la légende noire du tyran sanguinaire et la fascination pour l'artiste de la Renaissance. Il campe deux figures annonciatrices de l'individu rationnel moderne tant recherché, deux types dont la rencontre serait rendue possible grâce à l'or amassé. L'idée est ensuite réélaborée sans être modifiée sur le fond. Elle s'exprime sous une forme voisine de celle-ci : par le biais de l'art, la légitimité des armes se mue en légitimité politique. La métamorphose s'opère grâce au réinvestissement du capital économique accumulé lors des guerres dans les domaines de l'art et de la culture, autrement dit par sa transformation en capital symbolique<sup>3</sup>. Si une telle ligne d'interprétation permet de mieux comprendre la cour d'Urbino – dont le fonctionnement est peut-être plus exceptionnel que paradigmatique –, son application à d'autres seigneuries ne va pas de soi.

\*  
\* \*

Appartenant au groupe de l'élite urbaine qui combat à cheval, pour beaucoup adoués et désignés dans la documentation comme *milites*, les membres des dynasties des Chiavelli, des Trinci et des da Varano participent aux nombreuses guerres dont la péninsule est agitée à la fin du Moyen Age. S'ils font partie des combattants rémunérés qui mettent leurs armes au service des puissances italiennes ou étrangères, ils asseyent également leur domination locale sur la guerre dans la mesure où le pouvoir qu'ils ont acquis dans leur ville a pour fondement et pour contrepartie la protection du territoire civique et, au-delà, des communautés qui leurs sont soumises. Depuis les dernières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1430, devant l'importance des menaces extérieures, l'enjeu est essentiel. Pour tenter d'éclairer le rôle et la place du combat militaire dans le pouvoir seigneurial, une première typologie des engagements guerriers peut être esquissée. Elle se compose de quatre parties. La première est la défense de la ville, de son *contado* ainsi que celle des *castra, terrae* ou *villae* qui, à l'intérieur ou à l'extérieur de la circonscription de la ville, reconnaissent l'un ou l'autre des puissants comme seigneur. La deuxième correspond aux chevauchées lancées au détriment des cités voisines pour renforcer la domination territoriale ou faire du butin, au profit des hommes de la ville qui y prennent part ; la troisième à la participation à des expéditions dans

---

<sup>3</sup> De Frédéric, Burckhardt écrit : « [...] comme souverain d'un petit pays, il n'avait d'autre politique que de dépenser dans son duché la solde qu'il avait gagnée à l'étranger, et d'imposer ses sujets le moins possible. » *La civilisation de la Renaissance, op. cit.*, vol. I, 1958, p. 40. Voir également Cecil H. CLOUGH, « Federigo da Montefeltro's Patronage of the Arts (1468-1482) », dans ID., *The Duchy of Urbino in the Renaissance*, Londres, Variorum Reprints, 1981, p. 129-148. L'idée réapparaît, par exemple, sous la plume de Leonardo BENEVOLO, « Il palazzo e la città », dans Giorgio CERBONI BAIARDI, Giorgio CHITTOLINI et Piero FLORIANI (dir.), *Federico da Montefeltro*, vol. II : *Le arti*, Rome, Bulzoni, 1986 (« Europa delle corti »). Biblioteca del Cinquecento, 30), p. 14 : « la capacità [di Federico] di far guerra per conto altrui [...] gli permette di sfuggire alla concorrenza fra spese civili e militari, anzi di trasformare la guerra in strumento per finanziare le opere di pace ». Elle sous-tend encore l'argument de l'exposition de 2001 dédiée aux Malatesta : *Il potere, le arti, la guerra. Lo splendore dei Malatesta*, catalogue de l'exposition (Rimini, 3 mars-15 juin 2001), Milan, Electa, 2001.

le cadre d'obligations militaires liant le seigneur au pape ou à l'un de ses protecteurs ; la quatrième, enfin, concerne le mercenariat contractualisé, rémunéré par les souverains, par de grands seigneurs ou par des capitaines qui, pour honorer leurs propres contrats, embauchent des mercenaires moins puissants qu'eux. La distinction de ces différentes formes d'engagements militaires, pour simple qu'elle soit, suggère d'ores et déjà que de nombreuses activités guerrières coûtent plus qu'elles ne rapportent et qu'il est difficile de parler d'une manière indifférenciée de la rentabilité économique de la guerre.

Le rapport établi entre la guerre et la commande artistique présente un second aspect qu'il faut examiner. Il reposerait sur une adéquation entre la situation politico-militaire et l'image construite par les peintures, les artistes relayant et amplifiant une gloire déjà acquise. Interroger un tel lien n'est pas certes pas original, l'efficacité avec laquelle fresques, retables ou médailles permettent de construire la mémoire d'un événement, parfois à l'encontre de sa réalité historique, est connue. L'exemple de la campagne de communication des Gonzague après la bataille de Fornovo, qui transforme Francesco II en « *liberator universae Italiae* », est bien étudié<sup>4</sup>. Cette dimension a cependant été peu prise en considération dans les études portant sur Camerino, Fabriano et Foligno.

\*

\* \*

La rentabilité économique de la guerre est donc le présupposé sur lequel est construit le rapport hypothétique entre succès militaire des condottières et vitalité de leur commande artistique. On l'a compris à partir des développements précédents, l'état des sources disponibles pour les seigneuries étudiées ne permet pas d'envisager un bilan comptable – ne serait-ce qu'approximatif – des bénéfices nets des *condotte*. Cette absence s'équilibre admirablement avec l'impossibilité, due aux mêmes raisons, d'estimer le montant dépenses des commandes de fresques, de polyptyques ou de sculptures. Pourtant, le questionnement sur la rentabilité de la guerre est la ligne qui court en filigrane tout au long ce chapitre. Développé à travers l'examen des différentes formes d'engagements militaires de la typologie, il fait émerger l'importance des coûts de la guerre mais surtout, il apporte des réponses dans d'autres champs, ceux des retombées sociales et politiques de conflits coûteux qui contribuent à entretenir l'image du seigneur guerrier.

Le premier moment de l'exposé prend la forme d'un panorama des activités militaires conduites par les principaux membres des familles étudiées pour le compte des grands acteurs

---

<sup>4</sup> Selon la formule du revers de la médaille réalisée par Bartolomeo Talpa pour célébrer la supposée victoire. Voir BOURNE, « Mantagna's *Madonna della Vittoria* », dans *The Patron's Payoff*, art. cit., p. 172 pour la reproduction de la médaille.

à l'œuvre dans la péninsule. Il concerne les deux dernières catégories de la typologie proposée – les engagements contractualisés, dus ou rémunérés – et rend compte tout à la fois de l'ancienneté et de la persistance de la tradition guerrière dans les familles étudiées.

### **Services dus ou vendus. La guerre hors des limites de la ville, un premier aperçu.**

Les soubresauts qui secouent la péninsule italienne durant les deux derniers siècles du Moyen Âge représentent, pour les hommes dont les armes sont le métier, autant d'opportunités d'embauche et d'occasions de gains. En Italie centrale en particulier, la période avignonnaise puis le Grand Schisme donnent lieu aux déploiements répétés de compagnies de mercenaires. La présence de contingents étrangers, pour n'être pas exclusive, n'en est pas moins massive au XIV<sup>e</sup> siècle. Dans les deux dernières décennies du Trecento néanmoins, elle décroît au profit de quelques puissantes familles italiennes qui dominent ensuite le marché du mercenariat<sup>5</sup>. Si de nombreux capitaines du milieu du siècle sont allemands et si les Anglais fournissent une part toujours plus importante des effectifs dans les années 1360-1370, quelques chefs de guerre italiens sont précocement prisés des employeurs<sup>6</sup>. Rodolfo II da Varano en fait partie. Certaines familles de la péninsule, comme les Orsini, les Fortebracci, les Malatesta, les Dal Verme<sup>7</sup> ou les Sforza occupent ensuite le devant de la scène alors que les grandes compagnies étrangères s'effacent progressivement, à partir des années 1380. Les da Varano poursuivent leurs activités avec une réelle constance et une certaine efficacité, à défaut d'éclatants succès. Les Trinci et les Chiavelli, dont l'importance régionale reste inférieure à celle de leurs voisins de Camerino, se retrouvent régulièrement à la tête de petites troupes, parfois à leurs frais, parfois stipendiés, ou de quelque armée de coalisés.

---

<sup>5</sup> Devant une bibliographie abondante, nous nous limitons à citer : Clemente ANCONA, « Milizie e condottieri », dans *Storia d'Italia*, vol. V : *I documenti*, t. 1, Turin, Einaudi, 1973, p. 642-665, en part. p. 657-658 ; Franco CARDINI, « Condottieri e uomini d'arme nell'Italia del Rinascimento », dans Mario DEL TREPPO (dir.), *Condottieri e uomini d'arme nell'Italia del Rinascimento*, Naples, Liguori, 2001 (Europa Mediterranea Quaderni, 18), p. 1-10, en part. p. 2-3 ; CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, *op. cit.*, p. 227-234.

<sup>6</sup> William CAFERRO, *John Hawkwood. An English Mercenary in Fourteenth-Century Italy*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2006, p. 144-146. Pour le cadre général : Stefania ZUCCHINI (dir.), *I capitani di ventura. Guerra e società nell'Italia centrale del Trecento*, actes du colloque (Pérouse, 5 mai 2006), Pérouse, Ugucione Ranieri di Sorbello Foundation, 2006 (Working papers of the Ugucione Ranieri di Sorbello Foundation, 8).

<sup>7</sup> Pierre SAVY, *Seigneurs et condottières : les Dal Verme. Appartenances sociales, constructions étatiques et pratiques politiques dans l'Italie de la Renaissance*, Rome, EFR, 2013 (BEFAR, 357).

*Les Trinci, un long engagement guelfe d'abord au service d'intérêts régionaux.*

Les Trinci offrent de multiples exemples de la spécialisation dans les activités de commandement militaire, dont quelques-unes, limitées aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, peuvent être évoquées. Ugolino I, frère de Nallo Trinci, est capitaine général de l'armée guelfe qui réunit en 1324 contre Spolète, alors forteresse gibeline au cœur du Duché, les forces de Florence, Sienne, Orvieto, Foligno et Camerino<sup>8</sup>. Son neveu Corrado, élu podestat à Florence en 1330, conduit les troupes qui s'emparent de Montecatini au cours d'une nouvelle guerre avec Lucques<sup>9</sup>. Onze ans plus tard, il dirige pour six mois la centaine de piétons (*famuli*) « *super bona custodia* » de la cité de Sienne<sup>10</sup>. Ugolino Novello, frère de Corrado et fils de Nallo, rejoint quant à lui le camp de Louis I<sup>er</sup> le Grand, roi de Hongrie, lorsque ce dernier descend sur Naples pour venger la mort de son frère André, mari de la reine Jeanne I<sup>er</sup><sup>11</sup>. Giovanni Villani indique qu'un accueil fastueux est réservé au monarque à Foligno en décembre 1347, tandis qu'un chroniqueur de l'Aquila évoque les responsabilités militaires confiées peu après à Ugolino, à Chieti puis à Sulmona, et que les *Histoires de Pistoia* mentionnent les biens reçus en récompense du roi par le seigneur de Foligno<sup>12</sup>. Trincia, fils et successeur d'Ugolino, est déjà vicaire pontifical au temporel lorsqu'il est investi « gonfalonier général du duché de Spolète pour la sainte Eglise romaine » le 4 juin 1371. Trois ans plus tard, il tient encore cet office<sup>13</sup>. Avec la guerre des Huit saints qui voit Trincia rallier tardivement le camp du pape, puis avec le Grand Schisme, les affrontements se multiplient et les provinces pontificales sont régulièrement ravagées par les grandes compagnies de mercenaires. Les effets de ces opérations sont d'autant plus dévastateurs que des contentieux anciens opposent encore de

---

<sup>8</sup> Giustiniano DEGLI AZZI, « Spigolature di storia politica e artistica folignate nel Archivio delle Riformazioni di Firenze e nell'Archivio Mediceo avanti il Principato », *BDSPU*, vol. X, 1904, p. 515 ; Maria Virginia PROSPERI VALENTI, « Due Trinci podestà di Firenze nel XIV secolo », *BSCF*, vol. II, 1978, p. 128.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>10</sup> M. SENSI, « Vita quotidiana a Sassovivo nei frammenti notarili (secoli XIV-XV) », *BSCF*, vol. IX, 1985, p. 33-34.

<sup>11</sup> Guido GUERRI DALL'ORO, « Les mercenaires dans les campagnes napolitaines de Louis le Grand, roi de Hongrie (1347-1350) », dans John FRANCE (dir.), *Mercenaries and Paid Men. The Mercenary Identity in the Middle Ages*, actes de la conférence (Swansea, 7-9 juillet 2005), Leyde/Boston, Brill, 2008, p. 61-88.

<sup>12</sup> Giovanni VILLANI, *Nuova Cronaca*, éd. Giuseppe PORTA, vol. III (livres XII-XIII), Parme, Fondazione Pietro Bembo/Ugo Guanda, 1991, livre XIII, chap. LXXXIX, p. 494 et chap. CVII, p. 528 ; Buccio DI RANALLO, *Cronaca aquilana rimata di Buccio di Ranallo di Popplito di Aquila*, éd. Vincenzo DE BARTHOLOMAEIS, Rome, Forzani, 1907 (ISIME ; Fonti per la Storia d'Italia, 41), p. 156, 164-165 ; *Storie pistoresi (MCCC-MCCCXLVIII)*, éd. Silvio Adrasto BARBI, *RIS*<sup>2</sup>, t. XI, 5<sup>e</sup> partie, Città di Castello, Lapi, 1907, p. 234.

<sup>13</sup> Guillaume MOLLAT, *Lettres secrètes & curiales du pape Grégoire XI (1370-1378) relatives à la France extraites des registres du Vatican*, fasc. 4, Paris, E. de Boccard, 1955 (BEFAR, 3<sup>e</sup> série), n° 2219, col. 761 (d'après ASV, Reg. Vat. 263, fol. 187r) ; LAZZARONI, *I Trinci di Foligno*, *op. cit.*, doc. VII, p. 82 pour la publication d'une lettre d'avril 1374 envoyée par Trincia à la commune de Sienne, signée « *Trincia de Trinciis civitatis Fulginie et terre Mevaniensis vicarius ac Spoletani ducatus vexillifer pro sanctam romanam Ecclesiam generalis* ».

nombreuses cités les unes aux autres. Pour un temps cependant, les relations difficiles de Foligno avec Pérouse s'apaisent<sup>14</sup>. Exerçant conjointement le pouvoir sur leur ville, Corrado II et son neveu Ugolino III forment avec la cité du griffon, dès 1378, une ligue qui est renouvelée à plusieurs reprises au cours de la décennie suivante. Le rapprochement est conforté par des liens personnels puisque deux des jeunes enfants d'Ugolino, Corrado (III) et Niccolò reçoivent la citoyenneté péruquine en 1381. L'embauche du seigneur de Foligno par Pérouse en avril 1388 s'inscrit dans cette séquence et précède la conclusion d'une nouvelle confédération en septembre de la même année<sup>15</sup>. Commandant cent lances pour trois mois, Ugolino est chargé de récupérer la terre de Cannara pour le compte de son employeur<sup>16</sup>. Quelques années plus tard, la montée en puissance de Biordo Michelotti renverse cette alliance fragile. L'homme fort de Pérouse s'oppose à Boniface IX qui ordonne en 1396 à Ugolino, son vicaire au temporel à Foligno, de lui faire la guerre et de prendre pour cela la tête de trois cents lances, aux frais de la papauté romaine<sup>17</sup>. Dans sa correspondance avec le fils de Trincia, au cours des années 1390, le pontife mentionne régulièrement les combats que ce dernier mène pour l'Eglise. Il rappelle son « *statum militantis Ecclesie*<sup>18</sup> » dont les années 1400 fournissent de nouveaux exemples.

Comme son père Trincia, Ugolino III trouve en l'Eglise romaine son principal employeur. Il entretient activement l'image de la fidélité guelfe de sa famille, qu'il maintient en phase avec la fidélité envers le pape et envers l'Eglise que proclament les statuts de la cité<sup>19</sup>. Les liens avec Florence qui ont été évoqués plus haut prennent place à l'intérieur du même système de références guelfes<sup>20</sup>.

<sup>14</sup> Elles ont été évoquées *supra*, chap. 3, notes 148-149.

<sup>15</sup> Sur la série de ces confédérations à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, voir les mentions tirées des *Riformanze* de Pérouse que donne NESSI, *I Trinci*, *op. cit.*, p. 227-229. Sur la citoyenneté conférée aux Trinci, d'après la même source, *ibid.*, p. 82-83. Plusieurs passages de ces archives avaient été signalés, et de petits extraits publiés par Ariodante FABRETTI, *Note e documenti raccolti e pubblicati da Ariodante Fabretti che servono ad illustrare le biografie dei capitani venturieri dell'Umbria*, Montepulciano, Angiolo Fiumi, 1842, p. 61-62.

<sup>16</sup> La délibération, telle qu'enregistrée par le notaire de la commune, est publiée par FABRETTI, *Note e documenti*, *op. cit.*, p. 63-64. Pour mener à bien sa mission, Ugolino prend à son service deux capitaines allemands dont il n'assume qu'une partie du salaire. En septembre 1388, le contrat des deux hommes est soldé par la commune de Pérouse qui verse 4 000 florins. Ugolino, lui, en a payé 2 000. NESSI, *I Trinci*, *op. cit.*, doc. 52, p. 229.

<sup>17</sup> ASV, Reg. Vat. 315, fol. 29r : « *cum presidio trecentarum lancearum gentium armigerarum, nostris et dicte Ecclesie stipendiis, sumptibus et expensis* ». La lettre du pontife est publiée par M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. XI, p. 211. Sur Biordo Michelotti et ses frères : FALASCHI, « Michelotti, Biordo », *DBI*, t. LXXIV, 2010, p. 240-245.

<sup>18</sup> ASV, Reg. Vat. 315, fol. 120r.

<sup>19</sup> *Statutum communis Fulginei*, *op. cit.*, livre II, rub. 67, p. 164-165 ; *Statutum Populi Fulginei*, *op. cit.*, rub. 18, p. 40, qui répète l'interdiction de l'adhésion à la *pars* gibeline.

<sup>20</sup> Voir *supra*, chap. 4, notes 247-250.

*Les Trinci, suite et fin. Marginalisation et perte de pouvoir face à la montée des grandes puissances.*

Après la résolution du Grand Schisme, la position des Trinci est fragilisée. Corrado III n'est pas en mesure de contrecarrer les ambitions de Martin V, la disparition de son protecteur, Braccio da Montone, en 1424, le laissant affaibli. Accusé de rébellion alors qu'il domine illégalement Trevi et Montefalco, assiégé par Francesco Sforza à la solde de l'Eglise, Corrado doit s'humilier devant le pontife, en public, et lui renouveler fidélité et obéissance<sup>21</sup>. Le rapport de force a changé. La négociation permettant l'absolution du seigneur de Foligno ne se conclut pas par l'embauche de ce dernier comme condottière. Une telle issue n'est pourtant pas rare, qui permet à deux adversaires de parvenir à un accord liant leurs intérêts respectifs. Elle avait été un temps envisagée par Boniface IX en 1396, lors des affrontements avec les Michelotti<sup>22</sup>. Or Corrado n'apparaît pas aux côtés de Pandolfo Malatesta, de Pietro da Navarino, d'Aloisio da San Severino ou des autres capitaines stipendiés par la papauté au cours des années 1423-1425<sup>23</sup>. Durant cette période, il verse au contraire à la Chambre apostolique plusieurs milliers de florins, dont certains constituent le paiement de la composition liée aux accords de la fin de l'année 1424<sup>24</sup>. Le métier des armes continue pourtant d'occuper la famille, mais l'adhésion à un parti clairement identifié devient moins lisible. En 1431, le fils aîné de Corrado III, Ugone, conduit vingt-cinq lances pour Niccolò Fortebracci, *alias* Niccolò della Stella, neveu de Braccio da Montone<sup>25</sup>. Le jeune homme a alors à peine plus de quinze ans<sup>26</sup> et son âge comme la taille de la *condotta*<sup>27</sup> font penser à une période de formation militaire à l'intérieur du réseau d'alliances des Trinci.

---

<sup>21</sup> ASV, Reg. Vat. 356, fol. 5v. Le texte de l'absolution pontificale est publié par PROSPERI VALENTI, « Corrado Trinci », *BDSPU*, vol. LV, 1958, art. cit., p. 164-166.

La séquence est évoquée par les ambassadeurs florentins présents à Rome. L'absolution est précédée d'une longue négociation, pour laquelle Corrado a envoyé l'un de ses fils. Martin V s'est montré d'autant moins enclin à la tolérance devant les ambitions de son vicaire que ce dernier tardait à prendre position pour les intérêts de l'Eglise face aux manœuvres du duc de Milan. Cesare GUASTI (éd.), *Commissioni di Rinaldo degli Albizzi*, *op. cit.*, vol. I, p. 185-186, p. 204, p. 242 et p. 282 avec, à cette dernière page, la mention de l'accord du 4 novembre 1424 : « *L'accordo del Signore di Fuligno è conchiuso, e oggi ci troviamo a Corte ; dove il Papa lo ricevette a Grazia, in presenza di più cardinali, e in publico, e con le cerimonie usate, lo ribenedisse, ec.* »

<sup>22</sup> FALASCHI, « Michelotti, Biordo », *DBI*, t. LXXIV, 2010, art. cit., p. 243.

<sup>23</sup> ASV, Cam. Ap., Intr. et Ex. 382, fol. 93v (Pandolfo Malatesta, capitaine général des armées pontificales) ; fol. 94v, fol. 97r, fol. 100r (Pietro da Navarino) ; fol. 155r, fol. 166v (Aloisio da San Severino) ; Intr. et Ex. 383, fol. 52v (Aloisio da San Severino).

<sup>24</sup> ASV, Cam. Ap., Intr. et Ex. 382, fol. 180v (mars 1425, 5 000 florins) ; Intr. et Ex. 383, fol. 2r (mai 1425, deux fois mille florins pour la composition).

<sup>25</sup> BCFol, ms. F. 257, fol. 126r.

<sup>26</sup> Le Florentin Bonacorso Pitti, ambassadeur à Foligno et parrain d'Ugone, note dans son journal que son filleul est né le 10 juillet 1416. Voir le passage publié par Vittore BRANCA (éd.), *Mercanti scrittori. Ricordi nella Firenze tra Medioevo e Rinascimento*, Milan, Rusconi, 1986, p. 470.

<sup>27</sup> La lance est l'unité de base du contrat des cavaliers mercenaires, la *condotta*. Elle comporte le plus souvent deux combattants à cheval, assistés d'un page chargé du soin des chevaux de guerre – les destriers – et de

*Les Chiavelli, des petits chefs de guerre dans l'ombre des grands.*

Bien que les données soient moins fournies pour les Chiavelli, une continuité similaire à celle des Trinci est observable dans le domaine des engagements militaires. En 1322, Alberghetto Chiavelli commande une petite troupe intégrée aux forces gibelines que les Gozzolini ont rassemblées pour reprendre Osimo<sup>28</sup>. Vingt-cinq ans plus tard, comme Ugolino Trinci et de nombreux autres seigneurs d'Italie centrale, il se joint à Louis I<sup>er</sup> de Hongrie. Il est probablement accompagné de son fils Guido qui aurait gagné son surnom de « Napolitain » (*Guido Napoletano*) au cours de l'expédition<sup>29</sup>. Chiavello, fils de Guido, met ses armes au service de Gian Galeazzo Visconti qui l'arme chevalier<sup>30</sup>. Il appartient aux troupes du duc de Milan qui battent les Florentins et Giovanni Bentivoglio à Casalecchio, en juin 1402. A cette occasion, Chiavello se trouve aux côtés de Francesco Gonzague, de Pandolfo et de Malatesta Malatesta ou encore d'Antonio da Montefeltro<sup>31</sup>. Dans la seconde moitié des années 1400, il combat avec Guidantonio da Montefeltro pour les Ubaldini dalla Carda lorsque ces derniers attaquent Città di Castello. Sous la pression de Florence, il joue ensuite le rôle de négociateur entre les parties<sup>32</sup>. Le court récit d'un notaire de Cingoli et la chronique d'un homme du même Art résidant à Fermo indiquent que Chiavello prend part à des opérations dans la Marche, à Jesi et autour de Fermo, aux côtés de Braccio da Montone et de Berardo da Varano<sup>33</sup>. Ces témoignages ne précisent ni à quel titre il intervient ni la nature de ses rapports avec les autres condottières mais il est vraisemblable que le seigneur de Fabriano ait alors été le chef d'une petite troupe employée par un homme de guerre plus important que lui. Des extraits notariés des livres de compte des da Varano mentionnent

---

l'entretien des armes, monté lui sur un roncín. Vingt-cinq lances regroupent tout de même soixante-quinze hommes et au moins autant de chevaux. Voir Mario DEL TREPPO, « Sulla struttura della compagnia o condotta militare », dans ID. (dir.), *Condottieri e uomini d'arme*, op. cit., p. 417-452.

<sup>28</sup> FALASCHI, « Chiavelli, Alberghetto », *DBI*, t. XXIV, 1980, p. 634.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 635.

<sup>30</sup> GUERRIERO DA GUBBIO, *Cronaca di ser Guerriero da Gubbio dall'anno MCCCL all'anno MCCCLXXII*, éd. Giuseppe MAZZATINTI, *RIS*<sup>2</sup>, t. XXI, 4<sup>e</sup> partie, Città di Castello, Lapi, 1902, p. 31 : « Del mese de luglio el conte de Virtù fecie invitare quasi tutti li signori de Italia et oltremontani asai, dove tra li altri Italiani cie andò el conte Antonio. Feciesi gran festa ; et el conte de Vertù se fecie duca di Milano, et el figliolo fe' conte de Vertù. Foro facti molti cavalieri, tra quali fo facto messer Chiavello da Fabriano che era andato col conte Antonio. »

<sup>31</sup> ESCH, *Bonifaz IX*, op. cit., p. 369. En 1389, Guido, père de Chiavello est inclus dans les listes des partisans et des *raccomandati* du comte Antonio da Montefeltro, à l'occasion d'une grande ligue conclue autour du duc de Milan et de nombreux acteurs de premier plan de la péninsule (Florence, Bologne, Pérouse ou encore Este, Gonzaga et Malatesta). OSIO, *Documenti diplomatici*, op. cit., vol. I, p. 285. Guido épouse en seconde noce une Margherita da Montefeltro.

<sup>32</sup> Voir les lettres échangées entre Florence et Chiavello, ainsi que la correspondance de la Seigneurie avec son ambassadeur Rinaldo degli Albizzi : *Commissioni di Rinaldo degli Albizzi*, op. cit., vol. I, p. 71, 75, 85, 109-112.

<sup>33</sup> L'extrait du récit de Cingoli est publié par FABRETTI, *Note e documenti raccolti*, op. cit., p. 87-88 ; pour Fermo : *Cronaca fermana di Antonio di Niccolò*, dans DE MINICIS (éd.), *Cronache della città di Fermo*, op. cit., p. 30.

d'ailleurs un versement de soixante-dix ducats à Chiavello, effectué dans le cadre d'une *condotta* passée en 1407 entre Berardo et Grégoire XII<sup>34</sup>. Ces mentions éparses mettent en lumière l'engagement des Chiavelli aux côtés des hommes de guerre plus importants de la région que sont les Montefeltre, les Malatesta et les da Varano.

Comme de nombreux autres seigneurs de la Marche d'Ancône, les Chiavelli entrent dans l'orbite de Ladislas de Duras, roi de Hongrie. Lorsque le monarque conclut la paix avec Florence en 1414, il inclut dans la liste de ses partisans un « *dominus Fabriani* », qui réapparaît dans le traité parmi les deux « *colligatorum* » de Rodolfo da Varano, tandis qu'un *Thomas de Clavellis*, sans doute le neveu de Chiavello, fait partie des « *adherentium* » des Malatesta, partisans comme les da Varano de Ladislas<sup>35</sup>. Une telle appartenance confirme l'insertion des Chiavelli à l'intérieur d'un réseau d'alliances et de protections que les engagements contractuels des *condotte* viennent resserrer, sans qu'il soit possible d'apporter beaucoup plus de précisions à ce sujet. En 1422, un Chiavello da Fabriano – deux petits-fils de Tommaso portent ce prénom – commande quelques lances au sein des troupes de Carlo Malatesta, alors employé par la république de Venise. En 1425, Battista di Tommaso fait partie des hommes avec lesquels Giovanni da Varano se met au service du duc de Milan<sup>36</sup>. Sept ans plus tard, Tommaso Chiavello est cité comme l'un des partisans de Guidantonio da Montefeltro, ce qui indique la persistance des liens militaires déjà évoqués<sup>37</sup>.

*Les da Varano et Rodolfo II. D'importants commandements militaires durant la seconde moitié du Trecento.*

La famille da Varano est celle des dynasties étudiées qui accumule les charges et les contrats les plus importants et, *a priori*, les plus rémunérateurs. La carrière de Rodolfo II, pendant tout le troisième quart du XIV<sup>e</sup> siècle, voit se succéder les responsabilités militaires prestigieuses. Après s'être imposé par la force et par l'intimidation dans de nombreux *castra* et *terrae* autour de Camerino, Rodolfo fait amende honorable devant le pouvoir pontifical

---

<sup>34</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 329r.

<sup>35</sup> Le texte de la paix de juin 1414, avec la liste de ses signataires, est publié par CUTOLO, *Re Ladislao*, *op. cit.*, p. 479-486. Ugolino Trinci est dans le camp florentin.

<sup>36</sup> Voir *infra*, notes 61-64.

<sup>37</sup> Riccardo PREDELLI, *I libri commemoriali della Repubblica di Venezia*, Regestri, vol. 4, Venise, a spese della società, 1896 (Monumenti storici pubblicati dalla Regia deputazione veneta di storia patria, 1<sup>re</sup> série. Documenti, vol. VIII) (réimp. : New York, Cambridge University Press, 2012), livre 11, n° 119, p. 44-45 (20 septembre 1422, Carlo Malatesta fait présenter à Venise son mémoire d'honoraires pour la *condotta* d'août 1422) ; livre 12, n° 200, p. 179 (21 juillet 1433, Guidantonio devient allié de Venise et déclare ses propres « *raccomandati e aderenti* »).

puis prête serment de fidélité entre les mains du cardinal Albornoz en 1354. Conformément à sa stratégie habituelle qui consiste à lier les seigneurs trublions d'Italie centrale en les prenant au service de l'Eglise ou en faisant ses représentants, le légat pontifical embauche Rodolfo l'année suivante et fait de lui de le « gonfalonier de la sainte Eglise romaine dans la Marche d'Ancône<sup>38</sup> ». A la fin de l'année 1369, Rodolfo obtient de la papauté l'autorisation d'accepter un engagement des Florentins. Il devient leur capitaine de guerre<sup>39</sup>, ce qui lui permet de recevoir, outre un traitement confortable, l'appellation flatteuse de « *capitaneus bellicosissimus*<sup>40</sup> » de la part de Coluccio Salutati. Pendant la guerre des Huit saints, il commence par poursuivre son service pour Florence, qui l'envoie protéger Bologne des soudoyers pontificaux bretons de Sylvestre Budes et de Jean de Malestroit<sup>41</sup>. L'embauche de John Hawkwood par la Ligue lui fait perdre son commandement alors que les armées de la Ligue de la liberté dont il est pourtant encore l'allié ravagent ses domaines dans la Marche : ulcéré, Rodolfo passe dans le camp du pape<sup>42</sup>. Grégoire XI place sans grand succès sous ses ordres Budes et plusieurs capitaines bretons<sup>43</sup>. Le conflit achevé et la colère florentine retombée, une réconciliation est conclue qui rétablit Rodolfo et ses héritiers dans leur situation antérieure vis-à-vis de la cité toscane<sup>44</sup>.

---

<sup>38</sup> Pour l'aveu de rébellion, la demande de pardon et le serment de fidélité de Rodolfo, voir : Accademia di conferenze storico-giuridiche (éd.), *Documenti inediti tratti dal "Regestrum recognitionum et iuramentorum fidelitatis civitatum sub Innocento VI" esistente nell'Archivio vaticano*, Rome, Tipografia Vaticana, 1887, doc. 1, p. 15-17 ; pour la remise du titre de gonfalonier, voir THEINER, *Codex diplomaticus, op. cit.*, t. II : 1335-1389, 1862, doc. CCXCVII, p. 288-289. Sur l'action d'Albornoz durant cette période, Peter PARTNER, *The Lands of Saint Peter, op. cit.*, p. 339-348 ; Paolo COLLIVA, *Il cardinale Albornoz, lo Stato della Chiesa, le "Constitutiones aegidianae" (1353-1357)*, Bologne, Pubblicaciones del Real Colegio de España, 1977 (Studia albornotiana, 32). Les interprétations de Paolo Colliva sont profondément remises en cause par Armand Jamme, notamment avec « De la République dans la monarchie ? », dans FORONDA (dir.), *Avant le contrat social*, art. cit., p. 63-66 : le vicariat apostolique est un des signes du pragmatisme politique d'Albornoz, un « moyen de médiatisation » avec la haute aristocratie locale, un pacte dont le non respect implique de lourdes sanctions.

<sup>39</sup> THEINER, *Codex diplomaticus*, t. II, *op. cit.*, doc. CCCCLIX, p. 466.

<sup>40</sup> C'est ainsi que le chancelier de la république parle de lui dans sa correspondance. Voir Coluccio SALUTATI, *Lini Coluci Pieri Salutati Epistolarum ex cod. mss. nunc primum in lucem editate*, Giuseppe RIGACCI (éd.), Florentiae, ex typographio Ioannis Baptistae Bruscaagli & Sociorum ad Insigne Centauri, pars prima & pars secunda, 1741, p. 52.

<sup>41</sup> Léon MIROT, *Sylvestre Budes (13 ??-1380) et les Bretons en Italie*, Paris, Picard, 1898 (extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LVIII-LIX, 1897-1898), p. 26.

<sup>42</sup> Duccio BALESTRACCI, *Le armi, i cavalli, l'oro. Giovanni Acuto e i condottieri nell'Italia del Trecento*, Bari, Laterza, 2009 (1<sup>re</sup> éd. : 2003), p. 141. Ce retournement, perçu par Florence comme une trahison, conduit à la peinture infamante évoquée précédemment (voir *supra*, chap. 3, note 18).

<sup>43</sup> Henri JASSEMINE, Léon Marie MIROT et Jeanne VIELLIARD, *Lettres secrètes & curiales du pape Grégoire XI (1370-1378) relatives à la France extraites des registres du Vatican*, Paris, E. de Boccard, 1942 (BEFAR, 3<sup>e</sup> série, VII, fasc. 3), col. 680-681, n° 2034 ; col. 683, n° 2037.

<sup>44</sup> Voir le texte de l'accord publié dans *Cronache dei secoli XIII e XIV, op. cit.*, p. 531-532.

*Berardo da Varano, un capitaine recherché par le pape et le roi de Hongrie.*

A la fin du siècle, Rodolfo III, nouveau seigneur de Camerino et neveu du précédent, obtient une charge de première importance de la cité du lys. En août 1395, il est fait capitaine général de l'armée florentine, pour une durée de six mois. Il prend lui-même la tête de deux cents lances et de cent fantassins, recevant pour sa peine un salaire mensuel de cinq cents florins<sup>45</sup>. Son fils Berardo mène à son tour une brillante carrière dont les traces les plus nombreuses se trouvent au cours des deux premières décennies du siècle suivant. Il semble alors participer physiquement à de nombreuses opérations militaires tandis que Rodolfo reste éloigné des champs de bataille. Bien qu'il ne soit pas l'aîné du seigneur de Camerino, il est clairement celui qui occupe le devant de la scène, accumulant les *condotte* et représentant son père en de nombreuses occasions.

Ainsi que les Trinci, Rodolfo III da Varano et les siens utilisent les difficultés de la papauté pour s'imposer à elle, au cours des décennies 1390-1400, comme des interlocuteurs incontournables dans la Marche et dans le Duché. Durant les années 1400, Berardo est embauché par les papes de l'obédience romaine. Boniface IX, Innocent VII puis Grégoire XII l'emploient et éprouvent, comme pour le reste de leurs mercenaires, les plus grandes difficultés à le payer<sup>46</sup>. En 1404, le pape Tomacelli écrit à Rodolfo III pour lui demander de le rejoindre avec sa compagnie dans les environs de Naples. Le seigneur propose de faire partir ses deux fils mais la préférence du pontife se porte sur le second, Berardo<sup>47</sup>. Une rencontre est prévue, qui doit permettre la réunion du condottière avec Boniface IX et le roi Ladislas. Le 1<sup>er</sup> juin 1407, le contrat passé par la Chambre apostolique pour deux cent vingt lances avec les da Varano engage Berardo comme capitaine, avec son père et son frère aîné, Gentilpandolfo. Le montant promis – près de douze mille florins – est considérable mais son versement n'est pas assuré<sup>48</sup>. Berardo en a sûrement conscience et tarde à faire enregistrer les hommes qu'il

---

<sup>45</sup> Voir l'extrait des *Deliberazioni e stanziamenti degli otto di balia* du 12 août 1395 publié par Ercole RICOTTI, *Storia delle compagnie di ventura in Italia*, vol. I, Turin, Unione Tipografica editrice, 1893, nota XIII, p. 436. Une lance reçoit seize florins d'or, les quatre connétables des piétons six, les autres fantassins trois.

De bonnes relations se poursuivent avec Florence qui fournit plusieurs podestats à Camerino : Filippo di Giovanni dei Bardi est élu pour six mois et prête serment le 1<sup>er</sup> novembre 1404 (voir le texte du serment enregistré dans les *Riformanze* de Camerino : ASFir, Ducato di Urbino, classe I, n° 13, inserto 3, fol. 149r-150v) ; Arrigo Angeli, quant à lui, est élu au début de l'année 1406. Son mandat arrivé à échéance, il est soutenu par la République qui prie en juin Rodolfo de favoriser sa reconduction. Voir Francesco NOVATI (éd.), *Epistolario di Coluccio Salutati*, vol. III, Rome, Forzani e C. tipografi del Senato, 1896 (Fonti per la storia d'Italia. Epistolari, 17), note 3, p. 402-403.

<sup>46</sup> FAVIER, *Les finances pontificales*, op. cit., p. 332-333, p. 436.

<sup>47</sup> ASFir, Ducato di Urbino, Classe I, n. 13, inserto 3, fol. 65r-v.

<sup>48</sup> ASV, Reg. Vat. 336, fol. 5v-7r. Nous revenons plus bas sur le paiement de cette *condotta*.

dit avoir embauchés pour l'Église, rendant difficile pour son employeur la vérification des effectifs réellement engagés<sup>49</sup>.

A la suite de cette séquence au service de la papauté, le fils du seigneur de Camerino sert les Duras, Ladislas dont Rodolfo est un des partisans déclarés en juin 1414, puis, à la mort du monarque, sa sœur Jeanne II<sup>50</sup>. La famille utilise ce ralliement au pouvoir qui domine alors la province pour renforcer les bases de son gouvernement sur Camerino<sup>51</sup>. Le roi s'adresse à Berardo comme à son « *armorum capitaneus et consiliarius fidelis*<sup>52</sup> », tout comme Jeanne qui fait, elle, précéder le *capitaneus* de l'épithète *strenuus*<sup>53</sup>. Berardo combat sur de nombreux fronts, du sud de la péninsule aux États pontificaux. Il reçoit une lettre de la reine lui intimant l'ordre, ainsi qu'à Gentile Migliorati, Muzzio Attendolo Sforza et Beccherino di Brunoro, de secourir Pérouse<sup>54</sup>. Selon la chronique de ser Guerriero da Gubbio, ce Beccherino aurait justement fait partie des condottières un temps employés par Rodolfo III<sup>55</sup>. En septembre 1414, quelques semaines après la mort de Ladislas, Berardo retourne à Naples pour conclure une *condotta* avec Jeanne : il s'engage à commander pour elle durant un an une troupe de quatre cents chevaux. Son salaire s'élève cette fois à deux mille ducats<sup>56</sup>. Quelques mois plus tard, il est envoyé dans les Abruzzes avec Conte da Carrara, alors que l'Aquila s'est rebellée contre Jeanne<sup>57</sup>.

Le service des Duras s'accompagne de l'obtention d'une charge qui confère à Berardo des pouvoirs étendus sur certaines provinces du royaume de Naples : le fils de Rodolfo est fait vice-roi du Val de Crati et de la Terre du Jourdain, en Calabre, avec probablement pour

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, fol. 55v.

<sup>50</sup> En 1411, la république de Venise n'a pas achevé de payer à Ladislas la somme due pour l'acquisition de Zara et des droits sur la Dalmatie, réalisée en juillet 1409. Elle verse 2 500 ducats au procureur du roi, qui sont destinés à payer Berardo da Varano. PREDELLI, *I libri commemoriali, op. cit.*, vol. III, livre 10, n° 130, p. 352. Lors de la nomination des procureurs royaux en vue de la cession des terres, Rodolfo III fait partie des témoins du monarque. Il est cité dans la liste des conseillers, hommes d'armes et capitaines. (*Ibid.*, n° 88, p. 340-341).

<sup>51</sup> Notamment par la rédaction de nouveaux statuts, autour de 1410. Les fragments conservés sont évoqués *supra*, chap. 5, notes 73-74. Nous revenons sur ces statuts dans la suite de ce chapitre.

<sup>52</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 316v-317r

<sup>53</sup> *Ibid.*, fol. 317r.

<sup>54</sup> FABRETTI, *Note e documenti, op. cit.*, p. 91-92.

<sup>55</sup> Becharino quitterait le service de Rodolfo en juin 1415, avant d'agir dans le Patrimoine de Saint-Pierre où il est capturé par Tartaglia, qui le fait décapiter. GUERRIERO DA GUBBIO, *Cronaca*, éd. MAZZATINTI, *RIS*<sup>2</sup>, t. XXI, 4<sup>e</sup> partie, *op. cit.*, p. 38.

<sup>56</sup> Chaque lance, dont le texte prend soin de préciser qu'elle est composée de trois chevaux et de trois hommes, reçoit douze ducats par mois. ASPa, *codice varensco*, fol. 317v-318r. Voir la transcription du texte en annexe (doc. 1). A partir d'une source florentine citant ce contrat, John Law écrit que la *condotta* concernerait quatre cents lances et non quatre cents chevaux (soit un maximum de cent trente trois lances), comme l'indique le registre de Parme. Le chiffre paraît déraisonnable. Il est d'autant plus problématique que quelques lignes plus loin, le même auteur mentionne de nouveau quatre cents lances pour le contrat de 1484 établie entre Giulio Cesare da Varano et Venise (voir *infra*, notes 82-83), quand les *Commemoriali* citent bien quatre cents chevaux. LAW, « The Da Varano Lords of Camerino as *condottiere* Princes », dans FRANCE (dir.), *Mercenaries and Paid Men, op. cit.*, p. 94.

<sup>57</sup> DE MINICIS (éd.), *Cronache della città di Fermo, op. cit.*, p. 43.

mission de lutter contre les rebelles et de s'assurer de la fidélité de ces provinces<sup>58</sup>. Le diplôme d'une concession faite à Luigi di Capua une vingtaine d'années auparavant indique que les prérogatives du vice-roi peuvent être très étendues. Elles concernent d'abord la défense militaire et le maintien de l'ordre public mais également la justice et l'administration. Elles impliquent que leur détenteur dispose d'une large autonomie, lui soumettant les officiers royaux et lui permettant de disposer des ressources fiscales. Pour remplir sa mission, le vice-roi peut prendre à solde les troupes qui lui semblent nécessaires et reçoit un traitement annuel généreux<sup>59</sup>.

En 1416, Berardo combat aux côtés de Braccio da Montone. Il fait partie des quelques capitaines qui épaulent le chef de guerre pérugin durant la brève occupation de Rome, en 1417<sup>60</sup>. Sa demi-sœur Niccolina épouse ensuite le grand condottière, en 1420.

Les premières décennies du xv<sup>e</sup> siècle montrent l'efficacité de la recherche, de la part des entrepreneurs de la guerre que sont Rodolfo III et son fils Berardo, du bon employeur. L'obédience romaine puis Ladislas puis Braccio revendiquent successivement, non sans rivalités, la domination de régions où sont implantés les da Varano. Ces derniers s'associent à ces pouvoirs dont ils savent être les soutiens locaux indispensables.

*Rome, Milan ou Venise ? Hésitations et retournements, des années 1420 à la chute des fils de Rodolfo III.*

La décennie 1420 voit les fils de Rodolfo da Varano se lancer à la recherche de nouveaux employeurs et s'insérer dans le camp milanais. La disparition de Braccio les incite à trouver un nouveau protecteur et Giovanni da Varano, demi-frère de Berardo, commence par approcher Rinaldo degli Albizzi afin de proposer ses armes à Florence<sup>61</sup>. Le duc de Milan a

---

<sup>58</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 316v (Berardo est cité comme vice-roi pour l'année en cours mais cette dernière n'est pas précisée. La charge est octroyée pour un an.) ; fol. 317r (Berardo occupe encore cette charge au début du règne de Jeanne II, comme l'indique la lettre par laquelle la reine reconnaît que son frère a contracté une dette financière auprès du fils de Rodolfo. Ladislas mourant en août et le texte étant daté du mois de septembre, l'année est probablement 1414).

<sup>59</sup> CUTOLO, *Re Ladislao*, *op. cit.*, p. 157 ; p. 168-175 pour l'édition du diplôme de vice-roi concédé en 1392 à Luigi di Capua.

<sup>60</sup> Antonio di Pietro DELLO SCHIAVO, *Il diario romano di Antonio di Pietro dello Schiavo dal 19 ottobre 1404 al 25 settembre 1417*, éd. Francesco ISOLDI, *RIS*<sup>2</sup>, t. XXIV, 5<sup>e</sup> partie, Città di Castello, Lapi, 1916-1917, p. 211. Sur l'épisode, ses échos et la bibliographie le concernant, voir Maria Grazia BLASIO, « Immagini di un condottiero : Braccio da Montone e l'occupazione di Roma nel 1417 », dans DEL TREPPO (dir.), *Condottieri e uomini d'arme*, *op. cit.*, p. 215-226. L'épisode figure un fragment de chronique de Camerino datant du xv<sup>e</sup> siècle : « 1417. [Braccio] [f]ece andare a Roma Berardo da Camerino e Rogiero Cane de Ranieri con 600 cavalli che gli teneva sotto la loro cara alla guardia della Marca. » BCVCam, ms. 144, fol. 93r.

<sup>61</sup> En juillet 1424. *Commissioni di Rinaldo degli Albizzi*, *op. cit.*, vol. II, 1869, p. 114-115 (juillet 1424) : « Dice, essere giovane e volontaroso di fare fatti d'arme ; ma perchè egli è guelfo, e guelfo vuol morire, malvolentieri servirebbe uno ghibellino, trovando altro avviamento [...] ».

voulu le recruter, fait-il valoir, mais guelfe il est, guelfe il veut mourir et il ne peut décidément pas servir un gibelin. Un an plus tard, il n'en rejoint pas moins Berardo dans le camp de Filippo Maria Visconti, en prétextant à son désormais ancien employeur qu'il agit sur ordre du pape<sup>62</sup>. Les émissaires de la République présents à Rome en août 1425 disent avoir entendu qu'un contrat aurait été passé entre Giovanni et des représentants du duc, le premier s'étant engagé à mener deux cents lances pour le prix de quatorze mille florins. Il en aurait réclamé dix mille de plus, ce que les Milanais auraient refusé, et aurait laissé en garantie son parent, Battista Chiavelli, afin de pouvoir aller lever ses troupes<sup>63</sup>. L'un des fils de Berardo, qui s'était également engagé envers Florence, suit son oncle et son père auprès de Filippo Maria avec quarante lances. Le retournement et le mensonge grossier de Giovanni da Varano ulcèrent Martin V, qui lui écrit pour lui faire savoir qu'il aurait mieux fait de rentrer chez lui plutôt que d'aller servir le duc, avant de confier sarcastiquement à un ambassadeur florentin que la perte n'est finalement pas bien grande, dans la mesure où « c'est le bout du monde si [Giovanni] a, en tout et pour tout, trois hommes dans sa compagnie »<sup>64</sup>. Giovanni procède rapidement à un nouveau revirement<sup>65</sup> et figure parmi les capitaines vénitiens entourant Ludovico III Gonzague à la fin de l'année 1427, alors qu'un nouvel épisode des guerres de Lombardie oppose les troupes milanaises à une ligue vénéto-florentine. Au mois de juin de l'année suivante, il fait partie des alliés, confédérés et partisans que peut déclarer le doge Francesco Foscarini<sup>66</sup>. Il retrouve ensuite le service de la papauté, avec laquelle il conclut une *condotta* en octobre 1431. Pour le salaire mensuel de mille florins d'or de la Chambre, il s'engage à servir pour six mois *di ferma* et six autres *di rispetto*, avec cent lances composés

---

<sup>62</sup> Le 11 juillet 1425, la Seigneurie écrit encore de Giovanni qu'il fait partie des hommes « *condotti a' nostri servigi* » (*ibid.*, p. 329). Après que Giovanni s'est finalement excusé de ne pas pouvoir honorer ses engagements, la Seigneurie laisse percer son mécontentement dans une lettre d'août 1425 à ses ambassadeurs : « *molto ci siamo maravigliati, perchè ci pare sia fuori d'ogni onestà e dovere ; essendo nostro soldato, preso il nostro danaio, e obligatosi* » (*ibid.*, p. 360).

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 378.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 366 pour le bref par lequel Martin V reproche son infidélité à Giovanni et déclare : « *Quia diximus tunc nuncio tuo, quem ad nos miserat, quod melius faceres reverti domum* » ; p. 401 pour les propos du pontife rapportés par Rinaldo degli Albizzi le 25 septembre 1425 : « *E bene ci disse il Papa, quasi in vilipensione di detto signor Giovanni : "E' non ha se non tre uomini d'armi, in tutto, nella sua compagnia"* ».

<sup>65</sup> Le comte Francesco Bussone, dit Carmagnola, constitue le plus bel exemple du passage du camp milanais au camp vénitien durant ces années. Il quitte l'armée viscontéenne en 1425 pour devenir capitaine général des Vénitiens, en février 1426. David Meredith BUENO DE MESQUITA, « Bussone, Francesco, detto il Carmagnola », *DBI*, vol. XV, 1972, p. 584.

<sup>66</sup> PREDELLI, *I libri commemoriali, op. cit.*, vol. 4, livre 11, n° 298, p. 91-92, n° 309, p. 94 ; livre 12, n° 27, p. 131.

d'hommes « bien armés de la tête jusqu'aux pieds »<sup>67</sup>. Quelques mois après, en janvier 1432, il tente d'être relevé de cet engagement pour pouvoir combattre à la solde du roi Sigismond<sup>68</sup>.

*Giulio Cesare da Varano. Réussites et demi-succès d'un capitaine oublié.*

Le fratricide de 1433 met un coup d'arrêt à la carrière sinieuse de Giovanni da Varano, dont un des traits marquants reste le glissement stratégique en direction de Venise. Dans la seconde moitié du Quattrocento, son fils, Giulio Cesare, remporte quelques beaux succès dans le domaine des activités militaires stipendiées. Les charges prestigieuses qu'il obtient simultanément à la domination qu'il exerce sur Camerino et sur son territoire l'inscrivent au sein de la relation entre exercice du pouvoir seigneurial et pratique d'un mercenariat de haut rang, que Maria Nadia Covini qualifie de syllogisme. En effet, selon cet auteur, un grand seigneur ne peut se revendiquer comme tel que s'il se présente comme un grand condottière<sup>69</sup>. Une telle conception semble être celle de Giovanni Maria da Varano, lorsqu'il commande à Venanzio da Camerino deux toiles votives probablement destinées à l'église de la Santissima Annunziata. Les peintures portent la date de 1512, elles sont mises en place dix ans après la mort de Giulio Cesare. L'une d'elles justement le représente en oraison devant un Christ glorieux qui s'extirpe d'un tombeau de marbre aux zébrures polychromes. Agenouillé, vêtu d'un long manteau de damas doré aux larges manches, Giulio Cesare occupe près d'un quart du tableau. Sa taille est disproportionnée au regard de celle des autres protagonistes, Jésus y compris. Derrière lui, quatre anges à genoux tiennent les hampes de quatre étendards écarlates. Peu concernés par l'irruption du Ressuscité, ils s'affairent pour que les plis tombants des drapeaux laissent apparaître les emblèmes dont ces derniers sont frappés, ceux de quatre grands employeurs du seigneur défunt : Sixte IV della Rovere, Matthias Corvin, Fernando d'Aragon et la république de Venise. Devant Giulio Cesare, autour d'un cartel qui le présente comme « *princeps optimus* », quatre *putti* brandissent chacun un bâton de commandement<sup>70</sup>.

<sup>67</sup> La *condotta* figure sous la forme d'une transcription intégrale dans les archives de Bernardino Feliciangeli : BCVCam, *carte Feliciangeli*, G. 4n : « *bene armati a capite usque ad pedes* ». La provenance indiquée est la suivante : « Arch. Vat. Regist. Cam. 15 e. 154 » (*non vidi*.)

<sup>68</sup> OSIO, *Documenti diplomatici*, *op. cit.*, vol. III, 1872, doc. LXVI, p. 56.

<sup>69</sup> Maria Nadia COVINI, « Milano e Bologna dopo il 1455. Scambi militari, condotte e diplomazia », dans DEL TREPPO (dir.), *Condottieri e uomini d'arme*, *op. cit.*, p. 165.

<sup>70</sup> Les deux toiles de Venanzio da Camerino ont les mêmes dimensions : 1,70 x 2,65 m. La seconde représente Giovanni Maria et sa mère, Giovanna Malatesta, en prière devant une *Fuite en Egypte* dont le bref exil des Varano à Venise, en 1502-1503 apparaît comme un écho. Les tableaux font partie de la collection des princes Lancellotti et sont conservés dans le palais familial romain. Nous avons sollicité à plusieurs reprises l'autorisation d'accéder aux œuvres mais nos différentes démarches sont restées sans réponse.

Les échos de ces engagements prestigieux apparaissent dans la documentation, avec une tonalité parfois moins triomphale. Les premières traces se trouvent au début des années 1460. En 1461-1462, Giulio Cesare adresse plusieurs lettres à Francesco Sforza afin de lui réclamer les arriérés que le duc de Milan doit lui verser. Le seigneur de Camerino demande mille ducats pour son service et le paiement de ses soldats, et n'oublie pas de solliciter une lettre de recommandation au profit de son fils naturel, Giulio Cesare Ottaviano, dont il souhaite que la carrière de mercenaire commence aux côtés d'Astorre II Manfredi<sup>71</sup>.

Plusieurs lettres du pape vénitien Paul II mentionnent ensuite Giulio Cesare comme « *conductor armorum noster* ». En décembre 1465, l'un des chefs d'escadron (*squadrierius*) du seigneur, Marino da Camerino, est envoyé en Romagne au service du pontife avec soixante cavaliers<sup>72</sup>. En novembre 1466, Giulio Cesare reçoit le paiement des vingt lances avec lesquelles il a servi le pape<sup>73</sup> et deux ans plus tard, il est payé pour avoir servi à la tête de fantassins<sup>74</sup>. En 1469, la chancellerie pontificale adresse à Giulio Cesare une missive au dos de laquelle elle le désigne comme « *gentium nostrarum et Sanctae Romanae Ecclesiae armorum dux* »<sup>75</sup>. Le fils de Giovanni sert ensuite Sixte IV, qui l'envoie dans le Duché de Spolète au début du mois de juin 1474, afin qu'il assiste son neveu, le cardinal Giuliano della Rovere chargé de mettre fin aux troubles qui agitent Todi. Le seigneur de Camerino est alors capitaine général<sup>76</sup>. Dans ses *Annales*, le Trévisan Francesco Mugnoni (1426-1502) indique que le même mois, le cardinal-prêtre titulaire de Saint-Pierre-aux-liens doit encore ramener l'ordre à Spolète et qu'il est de nouveau épaulé par Giulio Cesare. Les quatre mille hommes de ce dernier représenteraient le plus gros contingent de l'armée pontificale déployée devant l'ancienne capitale de la province<sup>77</sup>. En juillet 1478, le

---

Selon Camillo Lili, des drapeaux avec les armes de ces souverains sont appendus dans la cathédrale de Camerino, pour les funérailles offertes par Giovanni Maria à son père dont il a fait rapatrier la dépouille. L'inscription du cartel sur la toile correspond à celle qui, d'après Lilli, figurait en lettres d'or sur une pièce de velours noir accrochée dans le *duomo* pour l'enterrement. LILI, *Dell'istoria di Camerino, op. cit.*, t. II, p. 271.

Pour une étude des tableaux et leurs reproductions, voir Bruno TOSCANO, « Un pittore per i Varano fuggiaschi », dans DE MARCHI et FALASCHI (dir.), *I da Varano e le arti, op. cit.*, vol. I, p. 527-543 ; DE MARCHI, « L'area umbro-marchigiana », dans FOLIN (dir.), *Corti italiane, op. cit.*, p. 324-325.

<sup>71</sup> MASSARI, « Regesto delle lettere di Giulio Cesare da Varano », *Studi maceratesi*, vol. X, 1976, doc. 11-15, p. 297-298.

<sup>72</sup> ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano, op. cit.*, doc. XIV et XV, p. 102-103.

<sup>73</sup> BCVCam, carte Feliciangeli, B. 9f.

<sup>74</sup> *Ibid.*, E. 12a. Il reçoit quatre cents florins.

<sup>75</sup> ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano, op. cit.*, doc. XXII, p. 118-119. Le titre de *dux* ne doit pas prêter à confusion : il fait référence à la fonction de chef et de commandant militaire exercée par Giulio Cesare et ne désigne en aucun cas le titre de noblesse qui n'est conféré qu'à son fils.

<sup>76</sup> *Ibid.*, doc. XXIX, p. 127, doc. XXX, p. 127-128.

<sup>77</sup> PIRRI, Pietro (éd.), « Annali di ser Francesco Mugnoni da Trevi dall'anno 1416 al 1503 », *Archivio per la storia ecclesiastica dell'Umbria*, t. V, fasc. I-IV, 1921, p. 188-189. Membre de l'élite dirigeante de Trévise, Mugnoni effectue plusieurs ambassades pour sa cité, dont certaines le conduisent auprès de Giulio Cesare da Varano (*ibid.*, p. 152).

condottière bénéficie d'un contrat établi conjointement par Sixte IV et Ferrante (Ferdinando I<sup>er</sup>) d'Aragon, roi de Naples, qui prennent chacun en charge une part de son salaire<sup>78</sup>. Giulio Cesare reste capitaine général de l'Eglise pendant plusieurs années, avant d'être fait, en mai 1482, « gouverneur général de l'ensemble des hommes d'armes du pape et de l'Eglise romaine, cavaliers et piétons<sup>79</sup> ». Il porte ce titre en décembre de la même année, durant le conflit qui oppose aux Vénitiens soutenus par le pontife les membres de la Ligue italienne, les Este, les Gonzague et les Sforza auxquels s'est joint le roi Ferrante<sup>80</sup>. Dans ses *Commentaires sur la guerre de Ferrare*, Marino Sanudo indique que deux des fils de Giulio Cesare, Cesare et Annibale, font partie des condottières réunis sous le commandement de Roberto Malatesta, capitaine général des Vénitiens et gonfalonier de l'Eglise. En août 1482, les deux hommes sont dans les rangs de l'armée qui vainc le duc de Calabre et le contraint à s'éloigner de Rome<sup>81</sup>.

Après avoir décliné une première offre de Venise, son service auprès du pontife n'étant pas achevé, Giulio Cesare est finalement embauché par la cité de saint Marc<sup>82</sup>. Signé le 5 mai 1484 pour deux ans *de firmo* et un *de respectu*, son contrat fait de lui le gouverneur général des armées vénitiennes. Cette charge lucrative lui procure, durant la *ferma*, vingt-cinq mille ducats en temps de paix et cinquante mille en temps de guerre, elle implique qu'il dispose en période de conflit d'un contingent propre de trois cents cavaliers, cinquante arbalétriers à cheval et deux cent cinquante fantassins<sup>83</sup>. Le contrat est reconduit par le doge

<sup>78</sup> ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano, op. cit.*, doc. LXIII, p. 156-160.

<sup>79</sup> *Ibidem*, doc. LII, p. 145-146 : « *omnium gentium armigerarum nostrarum et eiusdem Romane ecclesie tam equestrium quam pedestrium generalis gubernator* ».

<sup>80</sup> Edoardo PIVA, *La guerra di Ferrara del 1482*, 2 vol., Padoue, Draghi, 1893-1894.

<sup>81</sup> Marino SANUDO, *Commentarii della guerra di Ferrara tra li Veniziani ed il duca Ercole d'Este nel MCCCLXXXII di Marino Sanuto per la prima volta publicati*, Venise, Giuseppe Picotti, 1829, p. 39 ; Anna FALCIONI, « Malatesta (de Malatestis), Roberto detto Roberto il Magnifico », *DBI*, vol. LXVIII, 2007, p. 103-107, en part. p. 106-107.

<sup>82</sup> SANUDO, *Commentarii della guerra, op. cit.*, p. 82, 119, 158.

<sup>83</sup> PREDELLI, *I libri commemoriali, op. cit.*, vol. 5, livre 17, n° 43, p. 283. Chaque homme d'armes doit disposer de quatre chevaux. L'année « *di rispetto* » correspond à l'année qui suit le service réel (les années *di ferma*), au cours de laquelle l'employeur peut choisir de reconduire le contrat du mercenaire qui doit donc rester disponible dans cet intervalle. Sur ce point, Michael Edward MALLETT, *Signori e mercenari : la guerra nell'Italia del Rinascimento*, Bologne, Il Mulino, 1983 (1<sup>re</sup> éd. : *Mercenaries and their Masters : Warfare in Renaissance Italy*, Londres, Bodley Head, 1974), p. 88-89. Dans une lettre du 4 juin 1484, le doge Giovanni Mocenigo avertit l'ensemble des capitaines et des troupes à la solde de Venise qu'il est placé sous les ordres de Giulio Cesare. ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano, op. cit.*, doc. LIX, p. 154. Le 9 du même mois, une copie du contrat est rédigée dans le palais ducal. On y lit que le doge confère à Giulio Cesare les « *dignitatem et titulum gubernatoris generalis gentium armigerarum* » de la République. *Ibid.*, doc. LXXIII, p. 168-173. L'embauche de Giulio Cesare par Venise fait partie des événements consignés par Pierantonio Lili dans son *Diario*. Elle est indiquée avec le montant exact du contrat (vingt-cinq mille ducats d'or) et complétée par l'indication de la rencontre du seigneur et du *commissario* de la République. BCVCam, ms. 142, fol. 48v. Quelques années plus tôt, Roberto Malatesta avait été embauché pour la même fonction, avec un salaire plus élevé, de 30 000 florins en temps de paix et 60 000 en temps de guerre. FALCIONI, « Malatesta (de Malatestis), Roberto », *DBI*, vol. LXVIII, *art. cit.*, p. 106.

pour l'année de transition, en 1486, puis de nouveau pour deux ans *de firmo* et un *de respectu* en juin 1487<sup>84</sup>. Venise tente alors d'étendre son contrôle sur la vallée de l'Adige mais lors de sa remontée vers le Nord, elle se heurte à l'archiduc Sigismond du Tyrol. A l'issue de l'infructueuse guerre de Rovereto, le Conseil des Dix sanctionne l'incapacité de Giulio Cesare à remporter une victoire décisive. Il le destitue de son commandement le 12 décembre 1487<sup>85</sup>.

Pour la décennie suivante, les écrits de Marino Sanudo donnent quelques indications sur les activités des fils du seigneur de Camerino, qui évoluent toujours entre la papauté et la dynastie aragonaise de Naples. Au début de l'année 1496, Annibale est un des nombreux mercenaires employés par Ferrandino (Ferdinando II) d'Aragon pour la reconquête de son royaume – dans les Pouilles et dans les Abruzzes en particulier – qu'occupent pour quelques mois encore des troupes français et leurs alliés à la suite de la descente de Charles VIII. Pour cette opération, Ferrandino a dû en outre faire appel à Venise, à laquelle il a cédé plusieurs possessions stratégiques comme Otrante ou Brindisi<sup>86</sup>. Au moins de juin, un *proveditor* fait savoir à la cité de saint Marc que ses troupes dans les Pouilles, commandées par Giovanni Gonzague, doivent recevoir d'importants renforts du « *signor di Camarin* », soit quatre cents chevaux et deux mille fantassins<sup>87</sup>. Le frère aîné d'Annibale sert, lui, dans le camp de l'Eglise, ce qui s'avère rétrospectivement être un choix moins heureux. Embauché pour un an par Alexandre VI en mars 1496, il se voit promettre un nouveau contrat d'une durée identique commençant le 1<sup>er</sup> mars 1497. Auparavant, il rejoint les troupes pontificales placées sous les ordres de Juan Borgia afin de mettre à bas la puissance des Orsini. L'armée du pape est tenue en échec devant la forteresse de Bracciano puis sèchement battue le 24 janvier 1497 dans les environs de Soriano. Blessé, le duc de Gandie prend la fuite en laissant derrière lui de centaines de morts ainsi que de nombreux prisonniers, parmi lesquels Guidobaldo de Montefeltre et Venanzio da Varano<sup>88</sup>.

---

<sup>84</sup> PREDELLI, *I libri commemoriali*, vol. 5, *op. cit.*, livre 17, n° 109, p. 301 ; n° 127, p. 306. Voir la lettre par laquelle Giulio Cesare charge son *orator* à Venise, Pandolfo Collenuccio, d'accepter en son nom le renouvellement du contrat, dans MORICI, *La famiglia di Pandolfo Collenuccio*, *op. cit.*, p. 36-37.

<sup>85</sup> PREDELLI, *I libri commemoriali*, vol. 5, *op. cit.*, livre 17, n° 127, p. 306. Dans ses *Diarii*, Sanudo écrit de Giulio Cesare : « *alias fue a nostro soldo con titolo di governador in Romagna, e fu casso per non haversi ben portato contra Todeschi a Roverè* ». SANUDO, *I diarii di Marino Sanuto*, t. II, éd. Guglielmo BERCHET, Venise, édition à compte d'auteur (Tipografia del commercio di Marco Visentini), 1878, col. 78.

<sup>86</sup> Giampiero BRUNELLI, « Ferdinando II (Ferrandino) d'Aragona, re di Napoli », *DBI*, vol. XLVI, 1996, p. 189-194, en part. p. 193 ; Giuseppe GALASSO, *Il Regno di Napoli. Il Mezzogiorno spagnolo (1494-1622)*, Turin, UTET (Storia d'Italia, vol. XV, t. 2), 2005, p. 118-122. Sur la présence d'Annibale da Varano, SANUDO, *I diarii*, *op. cit.*, t. I, éd. Federico STEFANI, 1879, col. 93 et col. 183.

<sup>87</sup> SANUDO, *I diarii*, *op. cit.*, t. I, col. 201.

<sup>88</sup> *Ibid.*, col. 424, col. 451 et col. 495-496. Pour l'épisode de Bracciano, voir le récit contemporain de Sigismondo DEI CONTI DA FOLIGNO, *Le storie de' suoi tempi, dal 1475 al 1510, ora la prima volta pubblicate nel testo latino con versione italiana a fronte*, t. II, Rome, s. e., 1883, livre XII, p. 168-172. Sur la lutte d'Alexandre VI contre les Orsini : MALLETT, *The Borgias. The Rise and Fall of a Renaissance Dynasty*,

Par la suite, Giulio Cesare tente en vain d'obtenir une nouvelle *condotta* auprès de la république vénitienne, pour lui-même et pour ses fils. A l'ambassadeur d'Urbino qui transmet sa requête, il est simplement répondu, selon Marino Sanudo que « ce n'est pas le moment ». Le chroniqueur, amusé par l'empressement de plusieurs petits seigneurs, note qu'il sait ce qui provoque leurs assauts de dévouement envers la Sérénissime :

En effet, tous les condottières d'Italie désirent se mettre à notre solde, parce que nous, les Vénitiens, nous payons bien et en argent comptant<sup>89</sup>.

Ainsi, au cours de la seconde moitié du Quattrocento, les da Varano tendent-ils à s'écarter des ducs de Milan dont ils s'étaient approchés un temps. Ils s'orientent vers Venise qui devient l'un des leurs premiers employeurs, tout en restant liés à la papauté qu'ils servent régulièrement. L'engagement au service des Aragonnais, autre ligne directrice de la période, s'accorde avec les intérêts de Rome qui appuie la dynastie espagnole en fonction de ses propres intérêts. Le second élément saillant de ce paragraphe est le nombre des engagements militaires qui conduisent leur premier bénéficiaire, Giulio Cesare, à se tenir fréquemment et pour d'assez longues périodes hors de Camerino. Le seigneur reste la principale figure politique et militaire de la famille durant toute la période mais il place ses fils Ottaviano, Cesare, Annibale et Venanzio auprès d'importants chefs militaires de la péninsule. Ce constat appelle une observation plus générale qui concerne les trois seigneuries étudiées. Avec de différences vraisemblables en termes de fréquence et de durée d'absence – différences que nous ne pouvons préciser – chacune des trois familles voit un de ses principaux représentants régulièrement impliqué dans de lointaines opérations militaires. La stabilité des institutions anciennes et la fiabilité du personnel qui les fait fonctionner, toutes deux mises en lumière dans le chapitre précédent, sont nécessaires au maintien de la domination personnelle sur une ville dont le seigneur est régulièrement absent.

### **Titres et charges et affirmation de la supériorité sociale.**

L'évocation de l'importance des engagements militaires des Trinci, des Chiavelli et des da Varano nous conduit à nous intéresser à l'un des principaux bénéfices que procure la guerre à ces familles : la légitimation de la supériorité sociale.

---

Londres, Paladin, 1971 (1<sup>re</sup> éd. : 1969), p. 132-137 ; CARVALE, « Lo Stato pontificio da Martino V a Gregorio XIII », dans ID. et CARACCILO, *Lo Stato pontificio*, Storia d'Italia, vol. XIV, 1978, p. 146-148.

<sup>89</sup> SANUDO, *I diarii*, op. cit., t. I, col. 1112 (septembre 1498) : « *In effeto, tutti li condutieri de Italia desiderano venir al nostro soldo, perchè Vinitiani pagano bene et dano danari* » ; *Ibid.*, t. II, col. 6-7, col. 78 (octobre 1498) : « *[el signor di Chamerino] ora volentiera el veria nostro soldato. Li fo risposto non era tempo* ».

A côté des revenus procurés par leur contrat – sur la rentabilité desquels nous reviendrons dans la suite de ce chapitre – l’un des apports de l’activité de condottière est l’obtention auprès des commanditaires de titres qui sont autant d’atouts dans la compétition opposant entre elles les grandes familles pour la prééminence. Il y a là un premier point à examiner. Les titres contribuent à distinguer les condottières, ils augmentent leur prestige et leur réputation. Ils marquent encore l’accroissement de leurs prérogatives sur les territoires qu’ils contrôlent. Pour les Etats qui en usent, le royaume de Naples ou le duché de Milan, il peut s’agir de l’inféodation de terres ou de forteresses, ou encore de l’octroi du titre de familier du prince. Dans ses Etats, le pape peut concéder à ses mercenaires le vicariat au temporel sur une ville et sur son territoire. Venise peut accorder un honneur qu’elle considère suprême, celui de la remise de sa citoyenneté. Toutes ces pratiques se développent au xv<sup>e</sup> siècle et permettent à l’employeur de s’assurer d’une plus grande fidélité de la part de ses capitaines. Le phénomène est là encore suffisamment connu pour qu’il n’y ait pas besoin de s’y attarder<sup>90</sup>.

Il suffit de souligner qu’à l’échelle qui est la leur, les da Varano prennent part à la course aux titres. Il a déjà été dit comment Giovanni Maria, au début du xvi<sup>e</sup> siècle, fait un pas qui aurait pu être décisif pour sa famille lorsqu’il obtient du pontife le titre convoité de duc. Mais il ne s’agit pas dans son cas d’une récompense après un service militaire. Au siècle précédent, l’acquisition d’une telle reconnaissance n’est à la portée, militairement et économiquement, que de très rares familles comme les Sforza, les Este ou les Montefeltre. Leurs engagements militaires n’en permettent pas moins aux da Varano de renforcer leur statut et plusieurs membres de la dynastie obtiennent des titres de Venise<sup>91</sup>. Marino Sanudo indique qu’en 1428 – un an après la première attestation de son service dans le camp de la Sérénissime – Giovanni di Rodolfo est inscrit parmi les nobles vénitiens et introduit devant le Grand Conseil<sup>92</sup>. Le privilège est renouvelé pour son fils Giulio Cesare au début des années 1480 alors que ce dernier exerce de hautes fonctions de commandement dans l’armée de la cité de saint Marc<sup>93</sup>. Il est d’importance car après les restrictions législatives des années 1380 qui ont accru les contraintes pour l’accès à la noblesse vénitienne, il consacre aux yeux de tous l’ancienneté et le haut niveau de celle des da Varano, confortant la composante

---

<sup>90</sup> MALLET, *Signori e mercenari, op. cit.*, p. 97-99.

<sup>91</sup> Les relations de Venise avec les da Varano permettent par ailleurs à la cité lagunaire de renforcer sa pénétration économique dans la Marche et de trouver des points d’appui contre Ancône. Nous remercions Armand Jamme qui a attiré notre attention sur ce point.

<sup>92</sup> Selon Michael Mallet, treize des quarante-quatre étrangers admis à faire partie de la noblesse vénitienne entre 1404 et 1454 sont des condottières de la Sérénissime. *Ibid.*, p. 99.

<sup>93</sup> SANUDO, *Vite de’ duchi di Venezia*, éd. Ludovico MURATORI, *RIS*, vol. XXII, Mediolani, ex typographia societatis palatinae, 1732, col. 433B, col. 434E, col. 999D.

dynastique du pouvoir seigneurial<sup>94</sup>. Sanudo rapporte encore que deux des fils de Giulio Cesare, Annibale et Cesare, sont armés chevaliers de Saint-Marc et se voient remettre le vêtement qui convient à leur nouvelle condition, un manteau de soie brodée d'or doublé de martre<sup>95</sup>. En 1499, pour la grande procession du lundi Saint, un troisième garçon de l'ancien capitaine général, Ercole, prend part au cortège de la place Saint-Marc vêtu d'une robe d'écarlate comme celle des sénateurs<sup>96</sup>. En dépit de son refus de confier de nouvelles responsabilités à Giulio Cesare et aux siens à la fin du Quattrocento, la République s'attache à entretenir de bonnes relations avec des da Varano qu'elle paye d'honneurs et de reconnaissances, auxquels elle offre une scène pour manifester leur statut.

La papauté offre également des titres à ses capitaines. Sixte IV envoie une lettre datée du 19 février 1481 à Giulio Cesare da Varano qui est alors « gouverneur, c'est-à-dire vicaire au temporel » de Camerino, par laquelle qu'il le fait baron de Rome<sup>97</sup>. Le titre est héréditaire mais étrangement, il ne semble pas réapparaître pas dans la documentation postérieure.

Le vicariat apostolique n'est pas un titre mais une charge. Sa concession implique la délégation d'importants pouvoirs et s'accompagne notamment, nous y reviendrons, d'un transfert de compétences en matière de défense. Qu'il en soit la cause ou la conséquence, il est indissociable de la pratique de la guerre. Juridiquement, il réduit les liens de dépendance du détenteur envers la commune en lui conférant une légitimité issue d'une autorité supérieure. Il contribue à accroître le prestige du bénéficiaire à l'intérieur de la communauté qu'il domine. La charge n'est pas anoblissante comme pourront l'être certains offices de l'époque moderne mais elle vaut à celui qui la détient d'être qualifié de « noble », voire de « magnifique » par ses contemporains. Quelque chose du prestige de la charge reste attaché à celui qui l'occupe ou l'a occupée, une poussière d'honneur qui s'accumule alors que les emplois se succèdent et qui entretient le lustre de la noblesse. La charge de vice-roi obtenue

---

<sup>94</sup> Stanley CHOJNACKI, « La formazione della nobiltà dopo la Serrata », dans Girolamo ARNALDI, Giorgio CRACCO, Alberto TENENTI (dir.), *Storia di Venezia. Dalle origini alla caduta della Serenissima*, vol. III : *La formazione dello Stato patrizio*, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, 1997, p. 641-725 ; CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes, op. cit.*, p. 450.

<sup>95</sup> SANUDO, *Commentarii della guerra di Ferrara, op. cit.*, p. 158 : « una veste di restagno d'oro, con fodera di zebilini ». L'ordre des chevaliers de Saint-Marc est le seul ordre chevaleresque institué par Venise. Il peut être conféré par le Sénat, le Grand Conseil ou le doge. Voir Daniele RICCIOTTI BRATTI, « I cavalieri di san Marco », *Nuovo Archivio Veneto*, t. XVI, 2<sup>e</sup> partie, 1898, p. 321-349 ; Andrea DA MOSTO, *L'archivio di Stato di Venezia*, t. I : *Archivi dell'amministrazione centrale della repubblica veneta e archivi notarili*, Rome, Biblioteca d'arte editrice (Bibliothèque des « Annales institutorum », V), 1937, p. 28.

<sup>96</sup> SANUDO, *I diarii, op. cit.*, t. II, col. 547-548.

<sup>97</sup> ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano, op. cit.*, doc. XLIX, p. 142-143 : « [...] te tuosque descendentes posteros et successores natos et natuscivos cives et barones sive domicellos romanos auctoritate apostolica presentium tenore facimus, creamus, constituimus et deputamus, ac aliorum baronum et domicellorum civium romanorum in Urbe habitantium pro tempore, numero et consortio, etiam quo ad honores et onerna quecunque favorabiliter aggregamus [...] »

de Ladislas de Hongrie s'inscrit pour une part dans cette logique d'accumulation qui est celle du *curriculum vitae* d'aujourd'hui<sup>98</sup>. La titulature spécifique de « vice-roi » – une charge qui ne permet à son détenteur de revendiquer aucun statut royal et n'est pas elle non plus anoblissante – confère une aura certaine, en particulier devant ceux qui, dans la ville d'origine, ignorent la réalité des prérogatives auxquelles elle correspond.

Les charges militaires assumées à l'extérieur comme à l'intérieur de l'espace civique, pour une autorité supérieure ou pour l'une des grandes puissances de la péninsule, jouent un rôle central dans le processus de reconnaissance sociale. Elles permettent aux membres des familles dominantes d'affirmer et de renouveler leur appartenance aux élites du temps, elles leurs offrent une visibilité plus large, un poids politique et militaire qui fait d'eux des éléments sur lesquels il faut compter aux niveaux local et régional. En termes de communication, cet affichage est également orienté vers l'intérieur, car il contribue à entretenir la suprématie des familles seigneuriales sur les autres groupes familiaux de leur ville, au sein de sociétés marquées par une hiérarchisation croissante. Pour les da Varano, comme pour les Chiavelli sans doute, la revendication de la supériorité sociale qui légitime les prétentions à la domination politique repose sur l'appartenance à l'ancienne aristocratie seigneuriale et militaire<sup>99</sup>. En ce sens, la pratique de la guerre, fût-elle menée au loin, par un membre de la famille est une nécessité qui contribue à particulariser la famille au sein du groupe social dominant. Services dus, charges ou *condotte* permettent aux seigneurs d'exercer pleinement leur rôle de chef de file. Ils renforcent leur contrôle sur les forces armées de la ville, captent à leur avantage les éventuels profits économiques liés aux conflits et œuvrent à la répartition des fonds, communaux notamment, qui y sont associés. Ils détiennent un quasi-monopole de la guerre, de la mobilisation des hommes et de leur commandement, s'assurant des ressources humaines, matérielles et financières sur lesquelles une opposition interne pourrait s'appuyer.

La mémoire des entreprises guerrières conduites au dehors comme le souvenir des emplois et des titres obtenus se conservent. Ils sont au cœur de l'identité familiale, se prêtant aux reconstructions courantes dans l'Italie du temps, selon un processus dont les da Varano offrent pour notre étude un point d'aboutissement. Les *Elogia* composés par Varino Favorino pour Giovanni Maria, puis peints sur les murs de la salle d'apparat du palais familial, au cœur de Camerino, caractérisent la vie des ancêtres du duc par quelques références à des charges

---

<sup>98</sup> Voir *supra*, note 58.

<sup>99</sup> Il en va encore probablement de même pour les Trinci, bien que les indices documentaires concernant leurs origines soient plus tenus.

militaires et à des titres pour certains assez fantaisistes<sup>100</sup>. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Gentile I<sup>er</sup> est présenté celui qui, plus de deux cent cinquante ans auparavant, a refondé la cité et la lignée familiale, avant de devenir capitaine d'Alexandre IV et d'Edouard I<sup>er</sup> d'Angleterre puis d'être fait comte de Campanie. La carrière de Rodolfo II est, elle, résumée par la charge de vice-roi des Abruzzes, de gonfalonier de l'Eglise, de capitaine des Florentins et de Grégoire XII. Les strophes de Favorino mêlent sans hésitation éléments attestés et déformations grossières, omissions opportunes et ajouts valorisants, avec pour objectif principal de trouver dans un passé reconstruit les justifications de la position présente du duc tout juste couronné. L'intérêt n'est pas ici de démêler le vrai du faux mais de souligner que le texte tisse la mémoire familiale avec les fils de deux champs lexicaux, le pouvoir exercé sous la forme univoque du règne (*regnare*) et la pratique de la guerre au service des puissants (*militare*). Le verbe *regnare* se prête admirablement à la présentation d'une domination familiale qui s'exercerait depuis des temps reculés sous une forme monarchique. Il renvoie à des situations politiques distinctes les unes des autres car s'il appartient aux dérivations de *rex*, *regnum*, *regimen* ou *regimentum*<sup>101</sup>, il peut aussi être employé dans le cadre du gouvernement communal. Le mandat des magistrats comme celui des officiers de la commune, du Peuple ou des Arts est appelé *regimen*, ainsi que le pouvoir remis aux seigneurs par les statuts civiques ou la direction d'une ville concédée par le pape<sup>102</sup>. Ces acceptions laissent place dans les vers du début du Cinquecento au sens de « gouvernement princier », qui peut être projeté rétrospectivement, grâce à la polysémie du terme, sur des situations politiques antérieures tout à fait différentes.

\*

\* \*

La pratique de la guerre contribue à la consolidation interne des hiérarchies sociales car elle apporte titres, honneurs et noblesse. Elle est encore une des composantes de la mémoire familiale. Elle affiche également la pleine appartenance des seigneurs à l'élite de la péninsule, avec laquelle elle leur permet d'entretenir des liens. C'est un second bénéfice qui est étudié à présent. Parce qu'elle offre la possibilité de jouir un temps d'une réelle proximité avec les puissants et d'établir avec eux des relations privilégiées, la guerre renforce la position de principal intermédiaire qui est celle du seigneur et des siens dans les relations unissant leur

---

<sup>100</sup> Angelo BITTARELLI, « Varino Favorino », *Studia Picena*, vol. XLIV, 1977, p. 226-229. Sur les *Elogia*, leur portée politique et leur intégration dans la décoration du palais ducal de Camerino, DELZANT, « *Instaurator et fundator*. Costruzione della signoria urbana e presenza monumentale del Comune (Italia centrale, fine del Medio Evo », *BDSPU*, vol. CIX, fasc. I-II, 2012, p. 291-299 ; ainsi que *infra*, chap. 7, notes 378-388.

<sup>101</sup> Voir par exemple Uguccone DA PISA, *Derivationes*, *op. cit.*, vol. II, R 22, [1]– [12], p. 1021-1022.

<sup>102</sup> Voir *supra*, chap. 5, notes 8 et 71.

ville à la papauté ou à Florence, au duc de Milan ou au roi de Naples. Elle contribue à la marginalisation des familles concurrentes et au renforcement de la centralité de celle du seigneur<sup>103</sup>. La fréquentation par les da Varano de plusieurs grandes figures du temps, dans le cadre de missions militaires, permet clairement aux maîtres de Camerino de s'imposer auprès d'elles comme des relais et d'en obtenir des missions de confiance. Berardo da Varano, qui jouit comme son père du titre de conseiller du roi de Hongrie, est envoyé par ce dernier en ambassade auprès de Sigismond de Luxembourg, en juillet 1413<sup>104</sup>. D'après la chronique de Gaspare Broglio, peu après le retour de Sigismondo Pandolfo Malatesta de Morée, en 1466, Giulio Cesare aurait été chargé par Paul II de convaincre le seigneur de Rimini de renoncer à sa cité au bénéfice du pape et en échange d'un vicariat sur Foligno et sur Spolète<sup>105</sup>. Quels qu'aient été les termes réels de la négociation, le choix du médiateur est lié à son rôle militaire, même s'il n'est pas été dicté par la seule confiance que le pontife aurait mise en un capitaine fidèle<sup>106</sup>. Le seigneur de Camerino se trouve être l'un des gendres de Sigismondo Pandolfo. Le service des armes redouble là comme bien souvent les alliances matrimoniales<sup>107</sup>.

Les charges exercées au service d'un puissant facilitent encore les démarches du seigneur quand il doit solliciter aide ou protection pour les hommes de sa ville<sup>108</sup>. Lorsqu'il ne

---

<sup>103</sup> Les rivalités internes se projettent à l'extérieur et se manifestent dans les partis pris en faveur de l'une ou de l'autres des puissances qui s'affrontent dans la péninsule. Selon Pietruccio degli Unti, chroniqueur contemporain de Foligno, Braccio da Montone est mortellement blessé lors du siège de l'Aquila par un capitaine nommé Armaleo Brancaleone. Ce dernier est originaire de Foligno et appartient à l'une des familles rivales de Trinci, de celles qui fomentent la révolte contre Trincia Trinci en 1377. Sur ce dernier point, voir MAIRE VIGUEUR, « Le rivolte citadine contro i "tiranni" », dans Monique BOURIN, Giovanni CHERUBINI et Giuliano PINTO (dir.), *Rivolte urbane e rivolte contadine nell'Europa del Trecento. Un confronto*, Florence, Firenze University Press, 2008 (Biblioteca di Storia, 6), p. 357.

<sup>104</sup> Giovanni SERCAMBI, *Le croniche di Giovanni Sercambi lucchese pubblicate sui manoscritti originali*, éd. Salvatore BONGI, vol. 3, Lucques, Tipografia Giusti, 1892 (Fonti per la Storia d'Italia, 19-21), p. 209.

<sup>105</sup> L'épisode est donné par Henri de Montherlant dans une traduction littéraire libre et élégante de Mathilde Pomès dans son essai *L'infini est du côté de Malatesta*, Paris, Gallimard, 1951, p. 92-105. Voir encore JONES, *The Malatesta of Rimini, op. cit.*, p. 244.

<sup>106</sup> La confiance est le principal argument que Gaspare Broglio met dans la bouche de Paul II lorsqu'il recompose l'entrevue du pape et du seigneur de Camerino : « Nous allons vous découvrir notre intention comme à une personne en qui nous avons une grande confiance » (*ibid.*)

<sup>107</sup> Dur comme il a l'habitude de l'être envers ceux qui se sont opposés à lui, Pie II porte un jugement peu flatteur sur Giulio Cesare dans ses *Commentaires*, qui confirme la bonne entente et la convergence d'intérêts du seigneur de Camerino et de son beau-père. Selon le pape Piccolomini, alors que Sigismondo Pandolfo est peu à peu repoussé par les armées pontificales au début des années 1460, Giulio Cesare apeuré se terre chez lui, en dépit de son impétuosité naturelle : « *Iulius Camertinus, qui unus fuerat ex conspiratoribus a Sigismundo citatis, domi contra naturam quiescens, oppidum Scorticatae quod non recto titulo invaserat trepidus reddidit* ». Enea Silvio PICCOLOMINI – Papa Pio II, *I commentarii*, éd. Luigi TOTARO, vol. II, Milan, Adelphi, 2008 (1<sup>re</sup> éd. : 1984) (Gli Adelphi, 338), p. 2428. Les liens entre les deux hommes apparaissent en 1457-1458, quand Giulio Cesare écrit à Francesco Sforza pour le remercier de l'aide militaire que le duc de Milan a envoyée au seigneur de Rimini et qu'il recommande le second au premier. MASSARI, « Regesto delle lettere di Giulio Cesare », *Studi maceratesi*, vol. X, 1976, art. cit., doc. 4-5, 7-8, p. 295-296.

<sup>108</sup> Voir *supra*, chap. 5, « Le seigneur "honnête courtier" de la commune et de la ville dans les relations extérieures ».

procure pas par ses propres entreprises à certains de ses concitoyens des emplois militaires et les revenus y afférents, il peut les recommander à d'autres employeurs. Les anciens patrons sont une des cibles de ces requêtes qui permettent au seigneur de resserrer les liens des obligations et des fidélités familiales parcourant la communauté civique et la reliant à lui. La guerre est un des champs d'application de la politique de recommandation qui se développe autour des seigneuries urbaines, champ dont l'art constitue un autre exemple<sup>109</sup>. Rodolfo et son cousin Giulio Cesare soutiennent ainsi Giovanni di Conte da Camerino qui souhaite entre à la solde de leur parent, ami, ancien protecteur et employeur, Francesco Sforza<sup>110</sup>. Quinze ans plus tard, en 1469, alors qu'il est resté seul au pouvoir et multiplie les relations avec Florence, Giulio Cesare intervient auprès de Pierre de Médicis en faveur de deux nouveaux hommes désireux d'embrasser la carrière des armes<sup>111</sup>.

\*  
\* \*

Au détour d'une strophe, la composition de Favorino pour le palais des Varano mentionne une autre caractéristique de l'identité sociale des groupes dominants, inscrite dans le temps long des derniers siècles du Moyen Age. Il faut s'y arrêter, en un troisième moment. De Giovanni di Berardo, mort en 1385, il est dit qu'il avait atteint « le sommet de l'art de la joute<sup>112</sup> ». Les affrontements ritualisés connaissent un immense succès dans toute l'Europe occidentale de la fin de la période médiévale<sup>113</sup> et parmi ces manifestations de guerre fictive dont raffolent notamment les villes italiennes, Ferrare et Milan comme Venise et Florence, les joutes et les tournois occupent une place à part<sup>114</sup>. Ils réunissent autour d'eux une part importante de la population pour la commémoration d'une grande victoire militaire ou pour la fête du saint patron, pour les festivités données à l'occasion d'un grand mariage, en l'honneur d'un hôte illustre ou d'un membre d'une famille dirigeante. Ils sont l'occasion de mises en scène élaborées par le pouvoir politique et les groupes dominants, permettant aux participants de faire montre de leur force physique comme de leur adresse dans le maniement des armes

<sup>109</sup> Voir *infra*, chap. 8, notes 371 et suivantes.

<sup>110</sup> Comme nous l'avons vu, le frère de Francesco a épousé Costanza da Varano, sœur de Rodolfo IV, en 1447. Trois ans plus tard, Giulio Cesare prend pour femme Giovanna Malatesta, fille de Sigismondo Pandolfo Malatesta et petite-fille, par sa mère Polissena, du seigneur de Milan.

<sup>111</sup> MASSARI, « Regesto delle lettere di Giulio Cesare », *Studi maceratesi*, vol. X, 1976, art. cit., doc. 1, p. 294 et 2, p. 303.

<sup>112</sup> BITTARELLI, « Varino Favorino », *Studia Picena*, vol. XLIV, 1977, art. cit., p. 228 : « *supremus in hastiludio* ».

<sup>113</sup> CARDINI, « Note sul torneo », dans ID., *Guerre di primavera. Studi sulla cavalleria e la tradizione cavalleresca*, Florence, Le Lettere, 1992 (1<sup>re</sup> éd. :1984), p. 237-258 ; BALESTRACCI, *La festa in armi. Giostre, tornei e giochi del Medioevo*, Rome/Bari, Laterza, 2001 ; CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes, op. cit.*, p. 22-24.

<sup>114</sup> MALLETT, *Signori e mercenari, op. cit.*, p. 215-219.

ou dans l'art de monter à cheval. Aussi est-ce sans surprise que l'on retrouve dans les sources du temps les mentions de la participation des seigneurs étudiés et de leurs garçons à de tels jeux. La chronique Gatari évoque le grand tournoi organisé à Padoue en 1402 pour le mariage de Bellafiore da Varano, sœur de Rodolfo III, et de Giacomo III da Carrara. Berardo, qui a accompagné sa tante dans la cité padane, remporte l'un des prix offerts aux meilleurs joueurs<sup>115</sup>. La comptabilité des Chiavelli atteste l'insertion des seigneurs de Fabriano dans ces pratiques, même si elle n'en précise pas l'occasion. En 1401, six ducats sont dus à un certain Giovanni di Pietro, « *corazzaro* », pour les cuirasses et les armes dont a eu besoin le seigneur « *quando ando [...] al torniamento*<sup>116</sup> ». Alors que dans le registre de compte se multiplient les notations relatives aux lourds coûts de l'entretien et de l'alimentation des chevaux, de l'achat de selles, de lanières et de harnais dont ont besoin les cavaliers et que l'on fait orner d'applications métalliques rutilantes, alors que simultanément sont inscrites les dépenses faites pour les riches étoffes qui doivent servir à habiller l'entourage du seigneur, la référence ponctuelle au tournoi vient trouver sa place dans le monde faste des jeux qui manifestent derrière la force militaire des participants individuels le statut et la richesse de toute la lignée<sup>117</sup>. Un autre mariage donne encore l'occasion d'associer les chocs des jeux guerriers au luxe des étoffes moelleuses. Il s'agit de celui de Paolo Guinigi, seigneur de Lucques, avec l'une des filles de Rodolfo III, Piacentina. Les festivités se déroulent en mars 1407 et comportent, selon le chroniqueur Giovanni Sercambi, une « *fiesta di armeggiare* » à laquelle assistent les ambassadeurs de Sienne et de Florence<sup>118</sup>.

Dans la seconde moitié du siècle, les joutes n'ont rien perdu de leur importance. Elles sont une des manifestations de la vivacité de la culture chevaleresque dans les villes italiennes de la fin du Quattrocento et restent fréquemment associées à de grandes fêtes civiques ou à d'importants moments de la vie politique des États<sup>119</sup>. A Camerino, elles accompagnent notamment les festivités organisées chaque année en l'honneur du protecteur saint Venanzio<sup>120</sup>. C'est peut-être à cette occasion, pour lui ou pour ses fils, que Giulio Cesare da

<sup>115</sup> Galeazzo et Bartolomeo GATARI, *Cronaca carrarese confrontata con la redazione di Andrea Gatari (1318-1407)*, éd. Antonio MEDIN et Guido TOLOMEI, *RIS*<sup>2</sup>, t. XVII, 1<sup>re</sup> partie, Città di Castello, Lapi, 1909, p. 501.

<sup>116</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 695, fol. 8v.

<sup>117</sup> Sur le cas florentin, Paola VENTRONE, « Cerimonialità e spettacolo nella festa cavalleresca fiorentina del Quattrocento », dans *La civiltà del torneo (sec. XII-XVII). Giostre e tornei tra Medioevo ed età moderna*, actes du colloque (Narni, 14-16 octobre 1988), Narni, Centro studi storici di Narni, 1990, p. 35-53.

<sup>118</sup> SERCAMBI, *Le croniche*, op. cit., p. 126-127.

<sup>119</sup> CROUZET-PAVAN, « A l'automne du Moyen Age en Italie du Nord : imaginaires chevaleresques et culture de cour », *Académie des inscriptions & belles lettres. Comptes rendus des séances de l'année*, fasc. IV, novembre-décembre 2008, p. 1725-1751.

<sup>120</sup> Giovanni BOCCANERA, « Antico folclore nella festa patronale di San Venanzio a Camerino », *AMDSPM*, série VII, vol. IX, 1954, p. 73-112.

Varano demande à Laurent de Médicis l'envoi de deux armures de tournoi complètes, en juin 1475<sup>121</sup>. A sa mort, le seigneur laisse un palais récemment achevé qui comporte un vaste champ pour les exercices et les jeux équestres. Dans l'armurerie, on retrouve « huit écus pour les tournois »<sup>122</sup>.

Pour ces combats simulés, comme participants ou comme spectateurs, les membres de la famille du seigneur peuvent se déplacer loin de leur cité. Lorsqu'elle fête la fin de la guerre de Ferrare et la levée de l'interdit qui l'a frappée, Venise organise durant cinq jours consécutifs du mois de février 1485 une grande joute à laquelle prennent part plusieurs hommes de Camerino. Dans le public, aux côtés du duc Ercole d'Este et des membres des familles Sforza, da Sanseverino, Rossi ou da Correggio, se trouvent Giulio Cesare et deux de ses fils. Le seigneur de Camerino reçoit ses attributs de gouverneur général des troupes de Romagne à l'issue des jeux, Annibale et Cesare leurs insignes de chevalier<sup>123</sup>. Ce moment rapporté par Sanudo entrelace toutes les composantes qui font la guerre l'un des piliers de l'identité et de la domination sociales des seigneurs urbains. Il la fait apparaître dans la multiplicité de ses aspects, la guerre simulée des joutes et celle bien réelle dirigée par les grands capitaines, la guerre source de revenus et de capital social, la guerre permettant de se différencier du reste de l'élite locale et d'entretenir à l'extérieur des relations privilégiées avec les grands acteurs de la péninsule.

### ***Services rémunérés et services aux frais assumés. Deux logiques différentes qui coexistent.***

Il faut à présent revenir sur la question de la rentabilité économique de la guerre. Les chroniques, les délibérations par lesquelles les conseils urbains décident d'embaucher un capitaine, les lettres envoyées par les employeurs ou les *condotte* – c'est-à-dire les principales sources utilisées pour la première partie de ce chapitre – donnent une image partielle du problème. L'une des finalités de ces documents est de décrire ou de prévoir la rémunération du chef de guerre pour un type d'engagement spécifique. La question des coûts demande à être réexaminée.

Il convient pour ce faire de distinguer les opérations militaires conduites dans le cadre d'un service du en contrepartie de privilèges concédés, d'une protection reçue ou d'une

---

<sup>121</sup> MASSARI, « Regesto delle lettere di Giulio Cesare », *Studi maceratesi*, vol. 10, 1976, art. cit., doc. 16, p. 306.

<sup>122</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 89 : « *octo schudi da iostra ad armillino* » ; p. 100 : « *Da canto ad la dicta logia è un parchitto de giostra longo canne 54 et largo 13 et 2 palme.* » Sur le palais de Giulio Cesare, voir *infra*, chap. 7.

<sup>123</sup> SANUDO, *Commentarii della guerra di Ferrara*, *op. cit.*, p. 158.

autorité déléguée, de la prestation de services rémunérés. Lorsque Rodolfo II da Varano reçoit en fief les *castra* de Tolentino et de San Ginesio pour douze ans, en 1355, il s'engage à verser annuellement un cens de trois cents florins et à servir le pape trois mois par an, avec dix cavaliers, vingt-cinq arbalétriers et vingt-cinq combattants porteurs de pavois<sup>124</sup>. La concession est renouvelée *perpetuo* en 1400 par Boniface IX, à Rodolfo III et à ses deux fils aînés<sup>125</sup>, puis en 1416 par les Pères du concile de Constance<sup>126</sup> et en 1418 par Martin V, pour une durée de douze ans<sup>127</sup>. Le pape Colonna attribue le fief à Rodolfo et à cinq de ses fils. En droit donc, en tant que vassaux de l'Eglise, les da Varano sont tenus d'apporter à leurs frais une aide militaire à l'Eglise.

Dans la mesure où les vicaires au temporel prêtent serment d'assister le pape au moment de la concession du vicariat, ils peuvent être sollicités pour l'envoi ponctuel d'hommes d'armes ou pour l'entretien de troupes passant sur leurs territoires. A partir des deux dernières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle, les distinctions que la papauté effectuait entre la concession en fief et celle en vicariat tendent à s'estomper<sup>128</sup>. Les bulles reçues par les da Varano pour San Ginesio et Tolentino utilisent tantôt un terme, tantôt l'autre. Leurs contenus diffèrent peu et les missions militaires du bénéficiaire sont toujours rappelées. Quel que soit le lieu concerné, les textes répètent ces devoirs, comme le fait la bulle de la concession de Foligno à Trincia Trinci par Urbain V, en 1367<sup>129</sup>. Durant le Grand Schisme, le serment du vicaire se fait plus précis et inclut une référence à la lutte armée contre ceux qui sont accusés par l'une obédience rivale d'être des anti-papes. Le récipiendaire s'engage à agir en vue de la restitution des droits et de la récupération des biens – cités, villes et châteaux – de celle qui revendique pour elle seule le statut d'Eglise. Pour être faits vicaires de Fabriano, de Domo et de Rochetta par Boniface IX en 1404, Guido et Tommaso Chiavelli prennent de tels engagements<sup>130</sup>. Le vicariat concédé par le pape pisan Jean XXIII à Ugolino III, en 1410, vise

<sup>124</sup> *Documenti inediti tratti dal "Regestrum recognitionum"*, op. cit., doc. II, p. 22-23 : Rodolfo doit se rendre « *in generali exercitu, cum illud prefata Ecclesia fecerit in dicta provintia [Marchie Anconitane] cum decem equitibus et quinquaginta peditibus, videlicet vigintiquinque balistariis et vigintiquinque pavesariis bonis et actis* ».

Sur cette concession, voir CARROCCI, *Vassali del papa. Potere pontificio, aristocrazie e città nello Stato della Chiesa (XII-XV sec.)*, Rome, Viella, 2010 (I libri di Viella, 115), p. 71 (à l'intérieur d'un chapitre publié pour la première fois sous forme d'article, en 2001).

<sup>125</sup> ASV, Reg. Vat. 316, fol. 332v-334v.

<sup>126</sup> Voir l'édition de la bulle de concession : Giuseppe COLUCCI, *Treja antica città picena oggi Montecchio illustrata*, Macerata, Stampe di Luigi Chiappini ed Antonio Cortesi, 1780, doc. CVI, p. XCII-XCIV.

<sup>127</sup> ASV, Reg. Vat. 348, fol. 62v.

<sup>128</sup> CARROCCI, *Vassali del papa, op. cit.*, p. 69-72.

<sup>129</sup> M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. 2, p. 196-204 (tiré du Reg. Vat. 258, fol. 128r-130r).

<sup>130</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, b. XII, n° 523.

lui les « fils de la ruine », Benoît XIII et Grégoire XII<sup>131</sup>, tandis que celui accordé par ce dernier à Rodolfo III et à ses fils, en 1407, demande que la lutte soit menée contre les successeurs de Clément VII, « de maudite mémoire »<sup>132</sup>. De manière habituelle, bien qu'à une date tardive, cette bulle mentionne encore l'obligation de se joindre à l'*exercitus generalis* et aux chevauchées organisées par le pouvoir pontifical<sup>133</sup>.

Il est difficile d'évaluer la réalité de ces engagements, les seigneurs ne se montrant pas nécessairement empressés d'envoyer au pape les troupes réclamées. Il est vrai qu'en 1373, lors de la guerre contre les Visconti, Grégoire XI ordonne à ses vicaires, parmi lesquels il cite Rodolfo II et ses trois frères ainsi que Trincia Trinci, de venir défendre la Romagne des ambitions de Bernabò et de Gian Galeazzo. Il demande l'envoi de troupes ou, à défaut, de subsides, et délivre un laissez-passer aux quatre da Varano qui ont dû prendre part aux hostilités<sup>134</sup>. Durant le dernier tiers du Trecento pourtant, la tendance générale reste la transformation du service militaire du en service militaire rémunéré, les vicaires pontificaux eux-mêmes combattant fréquemment pour l'Eglise dans le cadre de *condotte*<sup>135</sup>. Les sollicitations pontificales ne s'en poursuivent pas moins durant tout le Grand Schisme. Elles reçoivent peu de réponses mais elles montrent, comme le montrent encore les bulles de concession du vicariat et les serments exigés de leurs bénéficiaires, qu'il existe en Italie centrale, au moins dans les premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, un autre cadre juridique pour les engagements militaires au service du pape que celui du mercenariat. Fréquemment invoqué, il fait reposer les coûts de la guerre sur les dirigeants des villes et non sur celui qui les mobilise. Il semble s'affaiblir au cours du Quattrocento alors que le poids des *condottiere* se fait toujours plus important<sup>136</sup>.

Leur pouvoir judiciaire procure aux pontifes d'autres occasions d'obtenir des troupes sans avoir à en assumer les frais. Ainsi lors des absolutions accordées à ceux qui ont été condamnés comme rebelles. Plusieurs membres des familles Trinci, da Varano et Chiavelli sont dans cette situation à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Le pardon du pape est accordé après que le seigneur pénitent l'a formellement imploré et a renouvelé son obéissance à l'Eglise. La peuve

---

<sup>131</sup> M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. 18, p. 218-219 : « *contra perditionis filios* ».

<sup>132</sup> ASV, Reg. Vat. 336, fol. 177r. Il s'agit de la concession du *castrum* de Montefortino.

<sup>133</sup> *Ibid.*, fol. 175v.

<sup>134</sup> JASSEMINE, MIROT et VIELLIARD, *Lettres secrètes & curiales du pape Grégoire XI*, *op. cit.*, col. 926, n<sup>os</sup> 2826-2827 ; col. 1015, n<sup>o</sup> 3157.

<sup>135</sup> PARTNER, *The Lands of Saint Peter*, *op. cit.*, p. 372.

<sup>136</sup> Sur le rôle croissant des *condottiere* et la mise en place d'armées permanentes au Quattrocento, voir la synthèse de Maria Nadia CORVINI, « *Condottieri ed eserciti permanenti negli Stati italiani del XV secolo in alcuni studi recenti* », *Nuova rivista storica*, anno LXIX, fasc. III-IV, mai-août 1985, p. 329-352.

de fidélité peut être exigée sous la forme d'une aide militaire qui s'apparente à une amende. En décembre 1388, Gentile III da Varano se soumet formellement, avec son fils Rodolfo III, à l'autorité d'Urbain VI. Il s'engage à faire la guerre pour le pape là où il le lui sera demandé, ainsi qu'à se mettre au service du capitaine Konrad Altimberg avec un minimum de mille chevaux, à ses propres frais, durant deux mois<sup>137</sup>. S'il a tenu parole, Gentile a engagé des dépenses considérables.

\*  
\* \*

La mise à disposition de troupes au bénéfice d'un puissant peut advenir à l'intérieur d'une autre forme d'engagement, celle de la protection. L'usage, pour un grand, de désigner ses clients – alliés, partisans et recommandés (*colligati, adhaerentes, recommendati*) – se développe à partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, en parallèle à la menace pressante des grandes compagnies en l'Italie centrale. La pratique se poursuit tout au long du Quattrocento, dans une perspective qui ne consiste par la suite plus tant à établir une forme d'union défensive qu'à stabiliser les grands équilibres politiques<sup>138</sup>. A des échelles différentes, comme nous avons eu l'occasion de l'évoquer, les seigneurs de Foligno, de Camerino et de Fabriano s'intègrent pleinement à ce système. Le cas des Trinci permet d'apporter quelques précisions. En 1396, Ugolino III demande à être reçu par Florence en commendise, avec sa cité. Sa requête est acceptée, ce qui permet au seigneur de s'insérer officiellement dans la sphère d'influence de la cité toscane<sup>139</sup>. La démarche est renouvelée avec succès en 1413<sup>140</sup> et lorsque une paix est conclue entre Ladislas de Hongrie et Florence, en 1414, Ugolino apparaît dans le haut de la liste des « *nomina colligatorum, adherentium, sequacium seu accomandatorum Comunis Florentie* », immédiatement après ceux de Braccio da Montone et de Guidantonio da Montefeltro<sup>141</sup>. Cinq ans plus tard, lorsqu'un accord est trouvé entre Filippo Maria Visconti et Florence, Niccolò Trinci « *et fratres eius* » – Corrado III et Bartolomeo – sont mentionnés dans une situation quasiment identique<sup>142</sup>. S'ils peuvent alors se prévaloir de la protection florentine, les Trinci ont donné des contreparties. En termes généraux, Ugolino a promis de demeurer dans « un dévouement parfait et un sentiment filial

<sup>137</sup> THEINER, *Codex diplomaticus, op. cit.*, t. II, doc. DCXLVIII, p. 612-613.

<sup>138</sup> Giovanni SORANZO, « Collegati, raccomandati, aderenti negli Stati italiani dei secoli XIV-XV », *ASI*, anno XCIC, vol. I, 1941, p. 33-34. Sur les usages politiques et diplomatiques du service des armes, voir l'emploi des seigneurs-condottières par les Sforza étudié par CORVINI, *L'esercito del duca. Organizzazione militare e istituzioni al tempo degli Sforza (1450-1480)*, Roma, ISIME, 1998 (Nuovi studi storici, 42), p. 101-122.

<sup>139</sup> GUASTI, *I capitoli del comune di Firenze. Inventario e regesto*, t. I, Firenze, Cellini, 1866, livre VIII, n° 117, p. 528-529.

<sup>140</sup> *Ibid.*, livre IX, n° 26, p. 550.

<sup>141</sup> CUTOLO, *Re Ladislao, op. cit.*, note 182, p. 479-486, pour le texte de l'accord, en part. p. 485.

<sup>142</sup> *Commissioni di Rinaldo degli Albizzi, op. cit.*, vol. II, p. 232-235 pour les « *capitula pacis cum Duce Mediolani* », en part. p. 235.

sincère » envers la commune de la cité du lys puis s'est engagé à faire la guerre aux ennemis de cette dernière. Les clauses auxquelles il souscrit énumèrent plus concrètement la mise à disposition de ses forteresses, l'hébergement des troupes de Florence et l'envoi de gens d'armes en fonction de ses propres moyens<sup>143</sup>. Moins de deux plus tard, Ugolino est mis face à ses obligations. Il sert d'intermédiaire dans une négociation qui doit aboutir à l'embauche du Pérugin Biordo Michelotti par sa protectrice<sup>144</sup>. L'ambassadeur toscan à Foligno précise au seigneur qu'en cas d'échec, il devra lui-même tenir prêtes deux cents lances dans les environs de Foligno, dont il sera tenu d'assurer le paiement pour moitié au cas où ces cavaliers seraient déployés sur le terrain. Si ces troupes ne devaient pas être utilisées, Ugolino assumerait seul la totalité des coûts, soit quatorze florins et demi par lance et par mois, selon le tarif florentin du moment<sup>145</sup>. Un tel type de service contraint se trouve au cœur d'autres accords imposés aux petits seigneurs de la Marche. Il fait l'objet d'un article du traité d'alliance conclu en novembre 1444 entre, d'une part, le comte Francesco Sforza, « *marchese de la Marca d'Ancona* » et, de l'autre, Elisabetta Malatesta, son fils Rodolfo IV da Varano et son neveu Giulio Cesare. La position de Sforza lui permet alors de dominer un vaste espace au cœur des provinces pontificales et de s'imposer face aux seigneurs locaux. L'année même de l'accord avec les maîtres de Camerino, il fait épouser son frère Alessandro à Costanza, une fille d'Elisabetta. Le pacte de novembre prévoit que la taille de Camerino soit laissée aux parents de la nouvelle belle-sœur de Francesco Sforza, à condition qu'elle serve à l'entretien d'un nombre donné de cavaliers et de fantassins. En cas de menace, Rodolfo est tenu de porter assistance à Francesco avec ces forces<sup>146</sup>.

Nous ignorons la façon dont les petits seigneurs de la Marche d'Ancône et du Duché de Spolète s'acquittaient de leurs devoirs envers leurs différents protecteurs et amis, si les contraintes imposées par ces derniers dans les contrats d'alliance se traduisaient fréquemment par l'envoi coûteux d'hommes en armes. Le renouvellement de la protection florentine laisse supposer qu'un service minimum ait été rendu. La situation politique et la faiblesse militaire intrinsèque des petits régimes seigneuriaux les contraignent, à partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle au moins et jusqu'à leur chute, à se placer sous la protection de seigneurs plus puissants auxquels ils s'engagent à prêter assistance. L'appartenance à des réseaux d'obligations et de fidélités

<sup>143</sup> GUASTI, *I capitoli del comune di Firenze*, op. cit. : « *in perfecta devotione et sincera filiazione* ».

<sup>144</sup> Ugolino Trinci connaît bien Biordo, son voisin que Boniface IX lui a ordonné d'aller combattre au mois de janvier de la même année. Il est permis de se demander si les relations entre les deux hommes faisaient d'Ugolino le meilleur agent possible pour négocier l'embauche du seigneur de Pérouse.

<sup>145</sup> DEGLI AZZI VITELLESCHI, *Le relazioni tra la Repubblica di Firenze*, op. cit., vol. I, n° 881, p. 233. Biordo signe avec Florence une *condotta* de six mois, en mai 1397. Il reçoit seize florins mensuels par lance, ce qui confirme qu'Ugolino Trinci ne fait pas partie des mercenaires les plus cotés. *Ibid.*, p. 231-232 et p. 234.

<sup>146</sup> OSIO, *Documenti diplomatici*, op. cit., vol. III, doc. CCLXXXIX, p. 333-336.

parfois contradictoires, envers le pape comme envers les grands acteurs de la péninsule, éclaire la diversité des statuts d'interventions militaires extérieures irréductibles à un mercenariat hypothétiquement rémunérateur. Elle met en lumière l'importance des sollicitations dont les seigneurs font l'objet et auxquelles ils doivent répondre à leurs frais.

\*

\* \*

Les engagements contractualisés dans le cadre de la concession du vicariat ou de l'octroi de la protection de la part d'un acteur plus puissant peuvent être redoublés par les devoirs liés aux alliances matrimoniales. Les da Varano en ont offert un premier exemple avec le mariage de 1444, il faut à présent poursuivre l'analyse dans cette voie. La toile des obligations est là encore très serrée, elle associe entre eux de nombreux groupes familiaux du centre et du nord de la péninsule et inclut certains hommes d'armes à l'étoile montante. En 1404, Francesco III da Carrara s'impose militairement face à Milan et se fait proclamer seigneur de Vérone. Ce faisant, il contrarie les intérêts de Venise avec laquelle des hostilités éclatent en juin<sup>147</sup>. Les affrontements sont violents et le seigneur de Padoue doit recevoir des renforts, parmi lesquels se trouvent des contingents de Camerino. Un fils de Francesco, Giacomo, a épousé Bellafore di Rodolfo III da Varano l'année précédente<sup>148</sup>. La chronique des Gatari évoque la garde des bastions de Sant'Alberto, sur le Pô, par trois cents fantassins venus de la cité des da Varano<sup>149</sup>. Le registre des délibérations communales de 1406 précise la nature de l'aide envoyée depuis Camerino. En septembre, deux paiements sont effectués pour cinq cents fantassins et dix lances envoyés auprès de Francesco Novello durant un mois et demi. Le coût de l'intervention est de cinq cent vingt-cinq florins<sup>150</sup> mais le problème qu'elle pose n'est pas nature financière. Rodolfo se trouve en porte-à-faux vis-à-vis de la puissante Venise. Il faut faire partir vers la lagune, au nom de la commune, un ambassadeur chargé d'expliquer l'obligation à laquelle les da Varano ont été tenus par la « *consanguinitas*<sup>151</sup> ».

Les alliances fonctionnent naturellement dans les deux sens et permettent aux seigneurs de disposer de renforts pour certaines de leurs opérations. Le 5 avril 1428, le capitaine Taliano Antonio Furlano, alors à la solde de Florence, s'engage par l'intermédiaire de son procureur à épouser une nièce de Corrado III. La promesse, Elena, est la fille

---

<sup>147</sup> Benjamin G. KOHL, *Padua under the Carrara, 1318-1405*, Londres/Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1998, p. 329-336.

<sup>148</sup> GATARI, *Cronaca carrarese*, *op. cit.*, p. 498-502 ; KOHL, *Padua under the Carrara*, *op. cit.*, p. 326-327.

<sup>149</sup> GATARI, *Cronaca carrarese*, *op. cit.*, p. 541.

<sup>150</sup> ASFir, Ducato di Urbino, Classe I, n. 13, ins. 3, fol. 183v : deux cent cinquante florins pour les *famuli* et deux cent soixante-quinze pour les dix lances. Ce montant ne correspond pas au salaire de chaque lance, qui est annoncé à seize florins mensuels. Un mois et demi devrait coûter deux cent quarante florins. Nous ne nous expliquons pas les trente-cinq florins de différence.

<sup>151</sup> *Ibid.*, fol. 160r.

d'Agnese di Ugolino et d'Andrea Tomacelli, frère du défunt Boniface IX. Elle doit apporter avec elle une dot de mille florins<sup>152</sup>. Dix ans plus tard, Furlano participe au siège de Spolète avec deux autres capitaines, Francesco Piccinino et Santino da Riva, aux côtés de Corrado Trinci<sup>153</sup>. Il s'agit de secourir Pirro Tomacelli, abbé du Mont-Cassin et châtelain de la forteresse, contre lequel la ville s'est révoltée<sup>154</sup>. Une large partie des forces qui s'en prennent à Spolète en 1438 est à la solde du duc de Milan. Furlano et Piccinino s'en retournent de la Marche d'Ancône où ils ont dévasté, avec l'accord de leur employeur, plusieurs des possessions de Francesco Sforza<sup>155</sup>. Les assiégeants répondent à un lacs de motivations, où s'entrecroisent des intérêts politiques convergents – bien que déployés à des échelles différentes<sup>156</sup> – des solidarités guerrières et familiales, des opportunités de butin. La

---

<sup>152</sup> BCFol, ms. F. 257, fol. 19r. Voir également ASFol, Notarile, Tommaso di Angelo di Pietro (1426-1432), fol. 87v-88r (réf. donnée par NESSI, *I Trinci*, op. cit., doc. 181, p. 250).

<sup>153</sup> La prise de Spolète est rapportée dans la courte chronique de Tommaso Martani, *miles imperialis* de la ville, podestat de Florence au premier semestre 1438 : *Commentarium Thomae Martani* dans Achille SANZI (éd.), *Documenti storici inediti, in sussidio allo studio delle memorie umbre*, 1<sup>re</sup> partie, Foligno, P. Sgariglia, 1879, p. 177. Le chroniqueur énumère les capitaines qui assaillent Spolète, auxquels s'ajoute « *tota potentia Corradi domini de Fulginei* ». L'épisode est également rapporté par un des prieurs de Foligno, qui déplore « *la grandissima avversità, che ebbe la povera città di Spoleto* ». *Memoriale degli Unti* dans FALOCI PULIGNANI (éd.), *Fragmenta Fulginatis Historiae*, op. cit., p. 34-35.

<sup>154</sup> Agnese épouse en 1399 Andrea, frère du pape. Dès le début de son pontificat, Boniface IX s'attache à contrôler Spolète, l'un des verrous défensifs de la région. Andrea est nommé recteur du Duché en 1396 et Marino, peut-être un cousin du pape, châtelain de la forteresse en 1400. Il occupe encore cette charge à sa mort, en 1416, quand ses descendants (fils, neveux ou frères) lui succèdent pour quelques années. Après une interruption, le fils de l'un d'eux est de nouveau châtelain de la *rocca* : il s'agit de Pirro (Pyrrhus), fils de Roberto Tomacelli, dit Tartaro. Sur ces filiations, voir ESCH, *Bonifaz IX*, op. cit., p. 18 ; CUTOLO, *Re Ladislao*, op. cit., p. 233, 273-274 ; *Frammenti degli annali di Parruccio Zampolini*, dans SANZI (éd.), *Documenti storici inediti*, op. cit., p. 142-159. A partir des années 1410, Spolète perd de son importance politique et administrative. Martin V place la plupart des territoires du Duché sous la juridiction du légat de Pérouse. La cité est alors dirigée par un gouverneur, également compétent pour les terres immédiatement voisines. CARVALE, « Lo Stato pontificio da Martino V a Gregorio XIII » dans ID. et CARACCILO, *Lo Stato pontificio da Martino V a Pio IX*, Storia d'Italia, vol. XIV, art. cit., p. 95-101. Pour la situation antérieure, voir Chantal REYDELLET-GUTTINGER, *L'administration pontificale dans le Duché de Spolète*, Florence, Leo S. Olschki, 1975.

<sup>155</sup> Piccinino et Taliano sont alors employés par Filippo Maria Visconti depuis plusieurs années. En janvier 1434, le duc ordonne à l'un de ses émissaires : « *Item tu diray al pretacto signor Nicolò [della Stella] ch'il ne pare che tra luy e'l signor de Foligno habiano a tenere modo de fare stare contenti Antonello da Siena et Taliano cum quelli modi che ad esso signor Nicolò pare meglare, come saria in darli qualchi castelli, overo qualchi denari de quelli de le tagle del ducato* ». Santino da Riva est nommé gouverneur d'Amandola par Francesco Sforza en 1443. OSIO, *Documenti diplomatici*, op. cit., vol. III, p. 112, 281. Sur l'attitude de Filippo Maria envers Sforza à cette période, voir la contribution de Marco FOSSATI et Alessandro CERESATTO dans Giancarlo ANDENNA, Renato BORDONE, Francesco SOMAINI et Massimo VALERANI (dir.), *Comuni e signorie nell'Italia settentrionale : la Lombardia*, Turin, UTET (*Storia d'Italia*, vol. VI), 1998, en part. p. 598-600. L'intervention des deux condottières à Spolète, après le saccage des environs de Camerino, est rapportée par Giovanni Simonetta qui ne cite pas Corrado III mais indique que Pirro a appelé au secours les capitaines qui passaient dans les environs : SIMONETTA, *Rerum gestarum Francisci Sfortiae*, op. cit., p. 76-77.

<sup>156</sup> Corrado Trinci cherche des points d'appui dans la région alors que sa position se fragilise face à la papauté. A un tout autre niveau, le duc de Milan tente d'affaiblir les positions de Francesco Sforza et d'Eugène IV, qui soutient son ennemi florentin. Le siège de Spolète n'a sans doute pas été ordonné par Filippo Maria Visconti mais la présence opportune des mercenaires milanais dans la région s'inscrit dans un mouvement politico-militaire cohérent.

ville vaincue est soumise à une sévère mise à sac, de nombreux habitants sont capturés et rançonnés.

La participation à des opérations militaires au service de grands acteurs de la péninsule n'implique pas automatiquement des rentrées importantes dans les caisses des seigneurs. Les obligations multiples que doivent honorer Ugolino III Trinci, Rodolfo III da Varano ou Tommaso Chiavelli vis-à-vis du pape, de leurs protecteurs ou de leurs alliés les conduisent à supporter des coûts d'interventions extérieures lourds mais indispensables au maintien de leur position.

### **Piller et rançonner, deux activités ordinaires pour tout guerrier.**

Le problème de la rentabilité économique de la guerre peut être creusé dans une seconde direction. Les coûts et les profits ne sont pas seulement liés aux hommes qu'il faut équiper, payer et entretenir. Ils concernent également les dégâts subis ou causés ainsi que les captifs. Afin d'étayer l'idée d'une guerre pourvoyeuse de profits, il est d'usage d'ajouter au montant des *condotte* les revenus que les mercenaires tirent des prisonniers rançonnés et du butin fait lors des opérations. Une part importante des biens et des bêtes dérobés est immédiatement revendue aux habitants de la région où les prises ont été faites, y compris parfois à leurs propriétaires. Ces ressources peuvent être explicitement prises en compte dans les contrats des mercenaires, où elles font parfois l'objet d'une rubrique spécifique comme dans l'engagement vénitien de 1484 qui laisse à Giulio Cesare da Varano les prisonniers et les biens meubles sur lesquels il mettra la main<sup>157</sup>. Rançons et pillages constituent en outre des revenus compensatoires pour les seigneurs lorsqu'ils apportent à leurs frais un soutien militaire. Ils participent des stratégies de destruction qui visent à affaiblir l'ennemi, ils sont utilisés comme armes autant que comme sources d'enrichissement. Chroniques, sources notariées ou correspondances fourmillent de mentions de raids dévastateurs qui visent le bétail, ovins, bovins, caprins ou équidés. Les rançons se font au détriment d'hommes de toute condition et les prises modestes ne sont pas négligées. Ces pratiques sont constitutives de la guerre du temps et il aurait été plus que surprenant que les membres des familles seigneuriales ne s'y adonnassent pas. Quelques exemples montrent la fréquence de la pratique.

---

<sup>157</sup> ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano, op. cit.*, doc. LXXIII, paragraphe 13, p. 171 : « *Item quod captivi qui ab eodem illustrissimo domino Julio Cesare stipendiatique suis caperentur, similiter omnia bona mobilia que lucrarentur sint sua [...].* »

Le premier provient de Foligno. En octobre 1390, les hommes d'Ugolino III détiennent plusieurs prisonniers pour la libération desquels des négociations sont en cours. Elles impliquent les prieurs de Pérouse ainsi qu'Andreasio Cavalcabò, commissaire de Gian Galeazzo Visconti<sup>158</sup>. Les captifs ont pu être pris au cours des affrontements qui opposent depuis plusieurs mois Florence à Milan. Le seigneur de Foligno s'est mis à la disposition des Florentins au mois de janvier de la même année et les captifs doivent provenir d'engagements militaires faits en soutien de la cité toscane<sup>159</sup>, prémices des négociations aboutissant à la réception de Foligno et de son seigneur en commendise, en 1396<sup>160</sup>.

Dans les années qui suivent, en 1392-1393, d'importantes batailles ont lieu sur d'autres fronts. Une coalition rassemble plusieurs villes et seigneurs de la Marche d'Ancône contre les ambitions régionales des Tomacelli. Pour Boniface IX, l'opposition à laquelle se heurte le recteur de la Marche, son frère Andrea, est une rébellion contre l'autorité pontificale. Plusieurs condottières sont recrutés et une armée est envoyée sur le terrain. Elle s'avère incapable de soumettre les coalisés. A l'automne 1393, Andrea Tomacelli est retenu avec l'un de ses capitaines, Conte da Carrara, par Gentile da Varano<sup>161</sup>. Florence écrit à Camerino pour demander que Conte soit traité comme doivent l'être ses amis et comme l'exige son statut de prisonnier de guerre<sup>162</sup>. Les deux libérations interviennent après le passage de quelques mois et le paiement très vraisemblable de coquettes rançons. La guerre apporte aussi son lot de petits profits, de vols et de pillages dans les campagnes de l'adversaire du moment, alors que les alliances entre cités se reconfigurent sans cesse. Les monastères et les bourgades des environs, *castra* et *villae*, en font régulièrement les frais. Dans le testament qu'il rédige autour de 1380, Rodolfo II prévoit des legs au bénéfice des abbayes de Chiaravalle di Fiastra et de Piobbico « en réparation du grain dérobé et des autres dégâts [qu'il a] causés »<sup>163</sup>.

Les multiples escarmouches et batailles auxquelles il participe offre à Berardo da Varano la possibilité de faire des otages. Il arrive que la pratique aille contre les intérêts de l'employeur car les rançons exigées par le mercenaire peuvent interférer avec des tractations

<sup>158</sup> Cesare CENSI, *Documentazione di vita assisana 1300-1530*, vol. I : 1300-1448, Grottaferrata, Editiones Collegii S. Bonaventurae ad Claras aquas (Spicilegium Bonaventurianum, X), 1974, p. 228-229 ; Giancarlo ANDENNA, « Cavalcabò, Andreasio (Andrea de Cavalcabobus) », *DBI*, vol. XXII, 1979, p. 586-590.

<sup>159</sup> DEGLI AZZI VITELLESCHI, *Le relazioni tra la Repubblica di Firenze*, *op. cit.*, vol. I, doc. 724, p. 198.

<sup>160</sup> Voir *supra*, note 139.

<sup>161</sup> ESCH, *Bonifaz IX*, *op. cit.*, p. 94, 104, 121 ; ID., « Brancaccio, Carlo », *DBI*, vol. XIII, 1971, p. 768 ; KOHL, *Padua under the Carrara*, *op. cit.*, p. 308 (médiation de Venise pour la libération de Conte).

<sup>162</sup> Dans une lettre du 7 octobre 1393. DEGLI AZZI VITELLESCHI, *Le relazioni tra la Repubblica di Firenze*, *op. cit.*, vol. I, n° 782, p. 210.

<sup>163</sup> Giovanni BENADDUCI, « Un' inedito documento del secolo XIV. Testamento di Rodolfo II Varano », *ASMU*, vol. III, fasc. XI-XII, 1886, p. 712-713 : « *pro emenda grani rapti et aliorum dapnorum factorum etc.* » et « *pro emenda dapnorum factorum etc.* ». Les deux abbayes sont respectivement situées entre Tolentino et Urbisaglia, et dans le voisinage de Sarnano, non loin de Macerata.

diplomatiques se déroulant à un niveau supérieur. Tel semble être le cas lorsque Grégoire XII intime l'ordre à Rodolfo III, « *in virtute sancte obediencie* », de faire libérer les soldats pérugins que Berardo a fait prisonniers<sup>164</sup>. A l'inverse, les captifs peuvent être remis au condottière par son employeur. Giovanni Sercambi rapporte qu'en 1409, alors qu'il combat pour Ladislas de Duras ainsi que d'autres capitaines « *colle loro brigate* », Berardo prend part au siège de Cortone. La ville tombe et son seigneur, Guccio Casali, est saisi. Le chroniqueur lucquois indique que « le dit seigneur et plusieurs autres de ceux qui furent pris, le dit roi les remit en cadeau au seigneur Rodolfo da Camerino »<sup>165</sup>. La référence aux otages et à leur utilisation s'enrichit ici d'une précision sur la gestion familiale des opérations guerrières mais avant de traiter de ce point, il faut préciser un élément. En 1417, un accord est établi passé entre, d'une part, les Malatesta, de l'autre, Rodolfo III, Braccio da Montone, Ludovico Migliorati et la cité d'Ancône. Le texte organise la libération de Carlo et de Galeazzo Malatesta, capturés après leur défaite face à Braccio. Si la rançon considérable de trente mille florins est destinée au capitaine pérugin, les da Varano savent tirer profit de leur appartenance au camp des vainqueurs. Rodolfo fait inclure dans la paix une clause concernant la restitution des bijoux (« *iocalia et ornamenta* ») que sa fille Niccolina, désormais veuve, avait apporté en dot lors de son mariage avec Galeazzo Belfiore Malatesta<sup>166</sup>. Ces exemples montrent les différentes formes de transactions financières qui s'organisent autour des prisonniers, rançon directe, remise en récompense à un fidèle qui négocie lui-même les conditions politiques et financières de leurs libérations ou encore récupération d'un capital symbolique et économique.

Qu'ils soient au service du pape, du roi de Hongrie ou du duc de Milan, les hommes de guerre mènent systématiquement des opérations de pillage qui n'épargnent parfois pas les terres de leurs propres employeurs ou celles placées sous l'autorité dont dépendent les mercenaires. En septembre 1425, Rinaldo degli Albizzi rapporte aux Dix de la Balia de Florence le passage de Giovanni da Varano dans les environs de Gualdo et de Nocera, dans le Duché de Spolète. La traversée n'a pas manqué de se faire « *con dannificare i paesani* » et le pape ne peut que feindre de s'étonner que ses terres soient pillées par l'un de ses représentants dans la Marche d'Ancône<sup>167</sup>.

<sup>164</sup> ASV, Reg. Vat. 336, fol. 55r-v. La documentation ne livre pas le dénouement de l'affaire.

<sup>165</sup> SERCAMBI, *Le croniche, op. cit.*, vol. III, p. 158 : « *il dicto signore et alcuni altri che funno presi, il dicto re ne fe' dono al signor Rodolfo da Chamerino* ».

<sup>166</sup> Dante CECCHI, « Compagnie di ventura nella Marca », *Studi maceratesi*, vol. IX, actes du colloque (Portorecanati, 10-11 novembre 1973), 1973, p. 108-133 pour la publication du texte de l'accord du 18 février 1417, en particulier p. 119-120 pour la rubrique concernant la dot de Niccolina.

<sup>167</sup> *Commissioni di Rinaldo degli Albizzi, op. cit.*, vol. II, p. 389.

A l'autre extrémité du Quattrocento, les comportements similaires s'observent. Giulio Cesare ayant profité de l'interrègne pour s'emparer d'une des forteresses de Girolamo Riario et pour faire main basse sur d'importantes quantités de grain et de nombreux chevaux, il est sommé par Innocent VIII de restituer tous ces biens à leur propriétaire légitime qui s'était plaint auprès du pontife<sup>168</sup>. En mai 1496, alors qu'il combat dans les Abruzzes pour le compte de l'alliance vénéto-napolitaine, Annibale da Varano envoie à son père le compte-rendu détaillé d'un affrontement auquel il a pris part. L'opération a commencé comme une banale razzia visant du bétail et s'est soldée dans un premier temps par la prise de trois cent quatre bœufs, de vingt-deux chevaux et de seize ânes, auxquels sont venus s'ajouter sept prisonniers. L'ennemi tentant de récupérer son bien, une escarmouche a eu ensuite lieu qui a permis de capturer trente-six autres hommes. Annibale conclut son rapport sur une note triomphale :

et nous avons finalement conduit en lieu sûr tout le bétail et les prisonniers, pour la gloire et l'honneur de votre seigneurie<sup>169</sup>.

### ***Quels revenus perçus, quelles contreparties obtenues ?***

Si razzias, rapines, enlèvements et emprisonnements procurent aux seigneurs impliqués dans des guerres incessantes des revenus supplémentaires ou, tout au moins, des compensations pour les dépenses qu'ils assument, les *condotte* des familles seigneuriales ne se concluent pas toujours par un afflux de liquidités. Entre les années 1380 et 1430, puis, pour les da Varano, durant la seconde moitié du Quattrocento, les dynasties étudiées sont engagées dans des négociations permanentes avec la papauté en vue de l'extension ou du renforcement de leur contrôle territorial. Ce qui apparaît comme l'embauche de soldats est parfois une façon de recevoir sous forme de service une somme due ou à valoir en lien avec une délégation d'autorité. La prestation par le capitaine a alors une valeur équivalente à un montant dont ce dernier est débiteur. Pour les petits seigneurs condottières que nous étudions, la guerre stipendiée est aussi un moyen de paiement, voire un investissement dont les bénéfiques ne sont pas d'abord financiers.

Comme l'a montré Jean Favier, pendant le Grand Schisme, mécanismes de contreparties et expédients permettent aux obédiences rivales de remédier partiellement à une

---

<sup>168</sup> ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano, op. cit.*, doc. LX, p. 155.

<sup>169</sup> SANUDO, *I diarii, op. cit.*, vol. I, col. 188-190 : le document est présenté par Sanudo comme une « *copia di una littera per el fiol dil signor di Camerin di le nove di Apruzo* ». Le passage cité est le suivant : « [...] *et finaliter havemo conduto ditto bestiam et presoni a salvamento, con gloria et honore di la signoria vostra, a la quale ho voluto del tuto dare aviso.* »

situation de crise budgétaire caractérisée par le double mouvement d'une baisse drastique des ressources perçues et d'une explosion des dépenses militaires<sup>170</sup>. Faute de pouvoir payer leurs troupes, les papes assignent les revenus de leurs territoires à quelques puissants mercenaires chargés d'aller collecter eux-mêmes l'argent qui leur est dû. Du côté romain, le cas de Paolo Orsini illustre bien l'importance de ces méthodes de paiement. En 1399, le condottière est assignataire du cens de Pérouse (deux mille six cents florins d'or) ainsi que de celui de plusieurs vicaires au temporel individuels, tels Ugolino III pour Foligno (mille florins) ou Carlo, Pandolfo, Malatesta et Gentile Malatesta pour Rimini (six mille florins)<sup>171</sup>. L'exemple d'Orsini est rappelé par Grégoire XII en juin 1407, lorsqu'il embauche Berardo da Varano avec deux cent vingt lances pour défendre la Marche d'Ancône. Il est prévu que le capitaine perçoive salaires et provisions sur l'assignation de tailles et de cens de la province. Le total des cens à collecter auprès d'une dizaine de vicaires et de quelques communautés s'élève à onze mille huit cent soixante-cinq florins<sup>172</sup>. A toutes fins utiles, au mois d'octobre de la même année, la chancellerie pontificale rappelle aux personnes concernées, évêques, seigneurs et *universitates*, qu'elles encourent l'excommunication si elles refusent de verser cet argent à Berardo<sup>173</sup>. Rodolfo III fait partie des destinataires de l'avertissement, lui qui est débiteur de mille florins pour son vicariat sur San Ginesio et sur d'autres terres mais il est simultanément autorisé par la papauté à lever les sommes assignées en règlement de la *condotta* de son fils, pour son propre compte et pour celui de ses fils aînés. En août 1408, la Chambre apostolique est encore débitrice de sept mille trois cent dix-neuf florins pour le paiement des deux cent vingt lances. Cette fois, l'argent doit être collecté dans un espace plus restreint : Rodolfo, Gentilpandolfo et Berardo se voient assigné les tailles de Camerino, Belforte del Chianti, Montecchio, Monte San Martino, Montefortino, Penne San Giovanni ainsi que les trois cents ducats dus par les Juifs de Camerino et de plusieurs *terrae* et *castri* des alentours, toutes communautés placées dans l'orbite des da Varano<sup>174</sup>. La plupart de ces lieux a fait l'objet de concessions pontificales antérieures<sup>175</sup>, la totalité est concernée par le renouvellement des privilèges accordé par le concile de Constance en février 1416<sup>176</sup>. Nous ne

<sup>170</sup> FAVIER, *Les finances pontificales*, *op. cit.*

<sup>171</sup> ASV, Reg. Vat. 316, fol. 215v-216r (Pérouse), 216v-217r (Foligno), 254v-255r (Rimini).

<sup>172</sup> *Id.*, Reg. Vat. 336, fol. 5v-7r.

<sup>173</sup> *Ibid.*, fol. 148r-v.

<sup>174</sup> *Ibid.*, fol. 242v-243r. Les autres communautés juives sont celles de Tolentino, Montecchio, Sernano, San Ginesio, Visso, Cerreto Ponte et Monte Santo.

<sup>175</sup> ASV, Reg. Vat. 315, fol. 134r (Rodolfo, avec son père Gentile et ses fils Gentilpandolfo et Berardo, vicaires de Belforte del Chianti, Montecchio, Monte San Martino, ainsi que de San Ginesio, Tolentino, Sernano, Amandola, Gualdo, Visso, Monte Santo et Cerreto Ponte, 1396) ; Reg. Vat. 336, fol. 7r (cens du pour San Ginesio, 1407), 174r-177v (vicariat sur Montefortino pour cinq ans, 1407).

<sup>176</sup> COLUCCI, *Treja antica città picena*, *op. cit.*, doc. CVI, p. XCII-XCIV.

pouvons corroborer par d'autres documents le fait que les da Varano détiennent un vicariat au temporel juridiquement valide sur ces villes lors de l'assignation de 1408 mais il est clair que, de droit ou de fait, elles sont alors toutes sous la domination de Rodolfo et des siens<sup>177</sup>. Concrètement, l'assignation revient à autoriser la famille seigneuriale à conserver par-devers elle des sommes dont elle assure habituellement la collecte pour les reverser ensuite au pouvoir pontifical ou bien à percevoir auprès des communautés dominées des montants supérieurs à ceux des impôts que les vicaires sont légalement autorisés à encaisser<sup>178</sup>.

L'association de Rodolfo et de Gentilpandolfo à Berardo dans l'attribution des prélèvements, alors que seul le dernier est qualifié de « *non nullarum gentium [Ecclesiae] armingerarum capitaneus* » confirme la gestion familiale qui prévaut dans les entreprises militaires comme dans le gouvernement des territoires dominés. Titulaires ensemble du vicariat pontifical, Rodolfo et ses fils bénéficient tous trois de l'assignation, comme ils doivent assumer collectivement, grâce à l'argent familial, les coûts de la cavalerie lourde mise au service du pontife. Les hommes et le matériel de guerre constituent un patrimoine placé sous le contrôle du chef de famille, ils sont un instrument de la domination de la dynastie.

Les mécanismes comparables sous-tendent les relations qui unissent les da Varano à Ladislas de Hongrie. Percepteur de la taille dans la Marche d'Ancône, le monarque en exempte « les seigneurs de Camerino et les seigneurs Malatesta<sup>179</sup> », très probablement à la suite d'engagements militaires pris envers lui. Là encore, la conduite de lances par Berardo permet *in fine* de réduire le montant des impositions sans faire abonder les liquidités dans les caisses de la famille.

Même lorsqu'elle s'inscrit dans le cadre contractuel de la *condotta*, supposément rentable économiquement, la guerre ne permet pas nécessairement un grand enrichissement. La situation de Rodolfo da Varano et de ses fils vis-à-vis de la papauté et des Duras montre que les soldes sont loin d'être toujours versées. Le service stipendié des puissants fait partie des relations politiques et diplomatiques. Il permet d'entretenir la légitimation de la domination locale grâce aux privilèges et aux concessions qui sont une de ses contreparties, tout en permettant à la famille de maintenir une influence régionale. La guerre est assurément

---

<sup>177</sup> Comme nous venons de le voir avec l'exemple de Paolo Orsini, il ne faut pas forcer le trait et conclure à une équivalence stricte entre, d'une part, assignation du cens ou distribution du produit de la taille à une famille seigneuriale et, d'autre part, concession par la papauté de l'autorité sur les lieux concernés. Il faut insister sur le fait que l'administration pontificale trouve d'abord là un moyen d'assurer la perception de ce qui lui est dû mais qu'elle n'est pas toujours en mesure d'aller chercher. Nous remercions Armand Jamme pour les précisions qu'il nous a apportées ici.

<sup>178</sup> Voir *infra*, note 197-198.

<sup>179</sup> CIAPPARONI dans *Statuta comunis et populi civitatis Camerini, op. cit.*, p. xv, note 27 (avec une référence erronée : Reg. Vat. 335, fol. 405r, 29 octobre 1410).

l'un des instruments du pouvoir des da Varano, une des clefs de leur puissance dans la Marche et de leur contrôle sur Camerino.

\*  
\* \*

La lumière jetée sur les contreparties non-financières du service des puissants éclaire une nouvelle fois la nature familiale du pouvoir seigneurial. Comme les concessions du vicariat, les *condotte* ou les assignations bénéficient à plusieurs membres du groupe dominant. L'exemple des da Varano, durant les trois premières décennies du Quattrocento, permet de préciser quelques aspects du fonctionnement d'un tel pouvoir, de la collaboration et de la compétition interne qui l'animent. Il conduit à souligner le rôle des dettes creusées par les contrats non soldés dans les relations intrafamiliales puis dans les équilibres politiques régionaux.

La gestion familiale du pouvoir politique et militaire ne signifie pas que le patrimoine des Varano soit un ensemble indifférencié. Il s'agit plutôt d'une ressource collective utilisable par chacun dans la mesure où il contribue aux intérêts de la lignée, mais dont la répartition entre les différents membres est clairement arrêtée. Rodolfo et Berardo tiennent tous deux des livres de compte dans lesquels sont inscrites, notamment, leurs dettes réciproques. Chacun consigne les paiements qu'il a effectués pour l'autre et qui devront lui être remboursés. Il s'agit d'un important crédit intrafamilial engageant des sommes pouvant atteindre plusieurs milliers de ducats. Au lendemain de la mort de son père, en 1424, Berardo fait dresser le droit et l'avoir afin qu'une fois l'héritage paternel partagé, ses frères lui remboursent sur leur propre part la créance qu'il détenait sur Rodolfo. Le montant concerné est de trois mille ducats<sup>180</sup>. S'il appert des extraits de cette comptabilité que les mercenaires employés par le défunt seigneur de Camerino, comme Beccharino da Brunoro<sup>181</sup>, combattent aux côtés de Berardo et peuvent recevoir de lui une partie de leur paye, il en ressort surtout que les rentrées d'argent issues de *condotte* pontificales et les sorties liées au paiement des vicariats restent liées par des jeux d'écritures comptables limitant la circulation des liquidités. Dix-sept ans après son service pour Grégoire XII, Berardo n'a pas perçu la totalité de sa solde<sup>182</sup>. Mille trois cent soixante-dix ducats « environ » manquent encore. Pour plusieurs vicariats de Rodolfo, son fils a réglé un total de deux mille ducats au dernier des papes de l'obédience romaine.

---

<sup>180</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 328v-329r.

<sup>181</sup> Voir *supra*, note 54.

<sup>182</sup> La résolution du Schisme pose le problème de la continuité de l'Eglise durant la période qui vient de s'achever. Cette continuité concerne également le domaine financier avec les dettes contractées par les papes des obédiences rivales, auxquels est désormais niée toute légitimité institutionnelle.

La documentation ne livre que ces mentions ponctuelles, extraites d'une comptabilité élaborée dont les ressorts nous restent inaccessibles. Elle laisse cependant paraître quelques principes. Au cours des deux premières décennies du xv<sup>e</sup> siècle, ni Berardo qui mène les troupes stipendiées sur le champ de bataille, ni son père qui joue le rôle de président-directeur de l'entreprise familiale de services guerriers, ne perçoivent la totalité des montants prévus par les contrats. La carence de liquidités de leurs principaux employeurs, papes et prétendants au trône de Naples, est évidente mais elle ne suffit pas à rendre compte de la complexité des enjeux de la guerre stipendiée au sein de la seigneurie. Pour les da Varano comme pour les Trinci sur une période qui s'étend bien au delà de la fin du Schisme, les *condotte* sont des instruments permettant le rééquilibrage des relations avec les pouvoirs supérieurs et locaux, dans un sens plus favorable à la famille dominante. Elles permettent à cette dernière d'entretenir envers ces pouvoirs une position de créancier utile au maintien de l'influence politique. Comme le suggèrent le contrat non soldé passé avec Grégoire XII en 1407 puis l'utilisation de cette créance en 1424, au moment de la répartition des villes et des places fortes entre les fils de Rodolfo, les activités de mercenariat trouvent place dans les relations de dépendance et d'engagements qui lient entre eux les acteurs sociaux. L'accumulation de capital n'est pas leur finalité ultime. Le creusement de la dette crée des obligations pour les parents, pour la communauté civique et pour les grands acteurs régionaux, dont l'intérêt du capitaine est qu'elles ne s'éteignent pas.

L'association étroite des activités militaires, des créances financières et du pouvoir politique exercé sur une ville apparaît avec une netteté particulière pour le début du Quattrocento, grâce à une documentation un peu plus fournie. Avant d'indiquer sa persistance dans la seconde moitié du siècle, il faut apporter deux autres éléments à l'appui de l'argument. Le premier concerne les assignations. La papauté n'assigne pas que des impôts et à deux reprises au moins, pour les seigneuries étudiées, des villes sont concernées, laissées en gage avec revenus et droits. C'est le cas de Civitanova qui est remise à Berardo pour quelques années, en 1406, en guise de paiement pour les services rendus<sup>183</sup>, ou encore de Nocera et de sa forteresse, confiées « avec l'ensemble de leurs droits et des terres en dépendant » à Ugolino Trinci, pour cinq ans. Boniface IX règle ainsi le problème du salaire des gens d'armes engagés pour défendre le Duché de Spolète, en particulier celui des hommes de la garnison de Nocera qu'il a rémunérés grâce au prêt de plusieurs milliers de florins consenti par

---

<sup>183</sup> FAVIER, *Les finances pontificales, op. cit.*, p. 436 (à partir de : ASV, Reg. Vat. 334, fol. 242r-245r).

Ugolino<sup>184</sup>. Certes, ces cas exceptionnels se produisent à un moment particulièrement difficile pour la papauté romaine. Il est vrai qu'en procurant à cette dernière des guerriers ou des moyens pour en payer, les Trinci et les da Varano répondent à leurs devoirs de vicaires pontificaux. Il ne s'en retrouve pas moins là, poussée à un plus haut degré dans la mesure où le pouvoir offert n'a plus de racines locales, une logique de délégation d'autorité ou de concession de prérogatives, qui opère en contrepartie d'une aide militaro-financière. Une telle logique sous-tend encore l'octroi du vicariat ou du gouvernement d'une ville<sup>185</sup>.

Un second élément souligne le rôle de l'endettement des pouvoirs supérieurs envers les petites seigneuries dans le renforcement politique de ces dernières. Le service militaire à crédit est parfois redoublé par l'octroi d'un prêt à des fins guerrières<sup>186</sup>. L'un comme l'autre peut être contraint et répondre à des obligations<sup>187</sup>. Cependant, qu'il découle d'engagements antérieurs, qu'il soit forcé ou rendu impossible à refuser en raison de la position de celui qui le sollicite, le prêt crée des obligations pour l'emprunteur. Leur refus a un coût important, ne serait-ce qu'en termes de réputation. Les da Varano en ont bien conscience et tirent profit des différentes entreprises angevines dans la péninsule, mettant des troupes à disposition, accordant des prêts dont ils n'attendent probablement pas de remboursement intégral. Alors que les ressources de Ladislas de Duras sont insuffisantes pour couvrir les énormes besoins financiers occasionnés par le paiement de ses mercenaires, Rodolfo III et Berardo lui ouvrent leurs coffres. Giovanni Sercambi rapporte qu'en 1411, Muzio Attendolo Sforza aurait exigé quarante mille florins d'or pour abandonner le camp de Jean XXIII et rallier celui du roi de Naples. Sforza est en position de force, il sait qu'il est une carte maîtresse dans les mains d'un employeur alors que la guerre fait rage entre le pontife et Ladislas. Il offre effectivement à ce dernier des victoires importantes. Son ralliement, qui intervient un an plus tard, aurait été pris en charge par quatre capitaines du souverain, dont chacun aurait versé un quart de la somme

---

<sup>184</sup> ASV, Reg. Vat. 317, fol. 162r-164r : « *cum universis iuribus et pertinentiis ipsorum* ». Deux lettres ont été préparées par la chancellerie pontificale et enregistrées l'une à la suite de l'autre : la première mentionne un prêt de cinq mille florins, la seconde de trois mille. Jean Favier cite ces documents (*op. cit.*, p. 642) avec une erreur de lecture, puisqu'il évoque la « ville de Cassari » – qui n'existe pas, quand le document mentionne « la ville et la forteresse (*castarum*) de Nocera ».

<sup>185</sup> Elle la sous-tend mais pas de façon exclusive, comme nous l'évoquons immédiatement après. Les concessions obéissent à des nombreuses motivations, croisées et parfois contradictoires. Elles permettent au pape de se décharger financièrement et matériellement du gouvernement comme de la protection d'une partie de ses provinces, d'affirmer sa suprématie et d'obtenir une reconnaissance formelle de son autorité, de renforcer juridiquement ses moyens de contrôle sur les territoires concernés.

<sup>186</sup> Le cas de la mise en gage de Nocera à Ugolino Trinci, évoqué à propos des assignations, rentre également dans cette catégorie.

<sup>187</sup> Ni l'un ni l'autre n'est le résultat de simples stratégies ou calculs individuel visant à maximiser le produit de l'allocation des ressources. Ils sont au cœur d'interactions sociales impliquant différents acteurs à différents niveaux. Pour n'être pas libres, ils n'en ont pas moins des effets favorables que les familles dominantes savent mettre à profit et qui sont soulignés ici.

demandée. Sercambi croit savoir que Berardo, « *per dimostrazione [...] fu pagatore a fiorini 10 000* »<sup>188</sup>. Quels qu'aient été le montage de l'opération et le niveau des sommes engagées, le chroniqueur lucquois pointe un élément important : les capitaines contribuent directement au financement des guerres auxquelles ils participent, pour lesquelles ils sont embauchés et en principe rémunérés. Compilées dans le registre voulu par Giulio Cesare da Varano, deux reconnaissances de dettes confortent ce point. La première est établie par Ladislas. Elle concerne les quatre cents onces de carlin d'argent qui lui ont été remises par Berardo « *ex causa veri et puri mutui* ». Le roi s'engage formellement à restituer cette somme mais indique ce qui est sans doute pour le prêteur l'un des enjeux véritable de la transaction, sa reconduction dans son office de vice-roi avec les mêmes gages et une juridiction de même étendue<sup>189</sup>. Après la mort de son frère, Jeanne II confirme une dette de huit mille ducats d'or que Ladislas a contractée envers Berardo. L'argent a bien servi à financer les guerres des Duras. Le texte précise qu'il a été employé à la conclusion de « certains accords passés entre le seigneur roi et Paolo Orsini »<sup>190</sup>, lequel a fait preuve d'un pragmatisme remarquable en servant alternativement Benoît XIII, Louis II d'Anjou, Ladislas et Jean XXIII, opérant à plusieurs reprises des changements de camp spectaculaires<sup>191</sup>. A deux moments au moins, Berardo apporte au roi de Naples des fonds nécessaires au paiement de capitaines plus grands que lui. Nous nous garderons bien de conclure qu'il y a là une pratique généralisée, les points d'appui du raisonnement sont trop peu nombreux. Le dossier semble cependant assez consistant pour que les engagements de seigneurs mercenaires comme les remises de grands commandements militaires retrouvent la place qui est la leur au cœur de relations de pouvoir complexes, parfois à l'encontre de la rentabilité économique pour leurs bénéficiaires. Non seulement les soldes des capitaines que sont Ugolino Trinci et Berardo da Varano ne sont pas intégralement versées mais en plus ces derniers contribuent directement, par l'avance de sommes importantes, au financement des guerres de leurs employeurs.

\*

\* \*

Si de telles logiques ont une visibilité particulière durant le Grand Schisme, elles ne disparaissent pas avec l'élection de Martin V. La situation financière de la papauté s'améliore

---

<sup>188</sup> SERCAMBI, *Le croniche, op. cit.*, vol. III, p. 198. Piero PIERI, « Attendolo, Muzio (Giacomuccio), detto Sforza », *DBI*, vol. IV, 1962, p. 544.

<sup>189</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 316v.

<sup>190</sup> *Ibid.*, fol. 317r : « *certas conventiones habitas inter eumdem dominum regem et dictum Paulum de Ursinis* ».

<sup>191</sup> Alors capitaine des armées pontificales, Paolo Orsini ouvre à Ladislas la ville de Rome dont il a la garde, le 21 avril 1408. Il reçoit pour cela vingt-huit mille florins. Andreas KIESEWETTER, « Ladislao d'Angiò Durazzo, re di Sicilia », *DBI*, vol. LXIII, 2004, p. 39-50, en part. p. 43.

mais ses besoins militaires restent importants<sup>192</sup>. Tout au long du XV<sup>e</sup> siècle, les papes s'attachent les services de condottières, recourant notamment, mais pas exclusivement, aux familles baronniales romaines<sup>193</sup>. En 1424, Guidantonio da Montefeltro se lie par une *condotta* à Martin V. Quatre cents cavaliers sont mis à la disposition du pontife pour un an, pour un prix nominal de mille trois cents florins. Là encore, le contrat n'a probablement pas donné lieu à un transfert d'argent mais à de simples opérations comptables, dans la mesure où le montant de sa rémunération correspond précisément à celui du cens annuel que le condottière doit verser pour les terres qu'il tient en vicariat<sup>194</sup>. Cette technique qui permet à l'administration pontificale de limiter les décaissements perdure. En 1469, Giulio Cesare da Varano est au service de Paul II. Durant les trois premiers mois de l'année, ses procureurs à Rome perçoivent en plusieurs versements plus de quatre mille cinq cents florins au titre du salaire qui lui est dû. Il s'agit des suites d'une transaction plus importante qui a eu lieu en janvier, au cours de laquelle il est enregistré que le seigneur de Camerino a versé deux des cinq mille florins qu'il devait à la Chambre apostolique comme prix de la concession du gouvernement de la cité, mais en a reçu quatre mille au titre de sa solde<sup>195</sup>. L'opération laisse voir que le service stipendié de Giulio Cesare comme commandant de cavaliers lourds et de piétons est inscrit dans un ensemble de contreparties, dont le gouvernement pontifical concédé sur Camerino est un des éléments. Le seigneur ne perçoit qu'une partie des sommes prévues par le contrat, la différence contribuant à compenser la dette liée à l'obtention d'un pouvoir sur la cité.

***Fortifications et garnisons. La défense de la ville entre autorité pontificale, prérogative communale et intervention seigneuriale.***

Le premier moment de ce chapitre a été dédié l'évocation des engagements militaires des Chiavelli, des Trinci et des da Varano au service des grands acteurs de la péninsule italienne. Les séquences suivantes se sont focalisées sur le rôle de la guerre qui, si elle n'est pas toujours pratiquée à perte, est utilisée pour renforcer la légitimité sociale et politique des

---

<sup>192</sup> Andrea DA MOSTO, « Ordinamenti militari delle soldatesche dello Stato romano dal 1430 al 1470 », *QFIAB*, vol. V, 1903, p. 19-34.

<sup>193</sup> Christine SHAW, « The Roman Barons and the Security of the Papal States », dans DEL TREPPO (dir.), *Condottieri e uomini d'arme, op. cit.*, p. 311-325.

<sup>194</sup> PARTNER, « L'Umbria sotto Martino V e Eugenio IV », dans *Storia e cultura in Umbria nell'età moderna (secoli XV-XVIII)*, actes du colloque (Gubbio, 18-22 mai 1969), Gubbio/Pérouse, Centro di studi umbri/Facoltà di lettere e filosofia dell'Università degli studi, 1972, p. 93.

<sup>195</sup> BCVCam, carte Feliciangeli, E. 12a ; E. 12u.

seigneuries. Mais revenus et avantages ne peuvent être évoqués sans que les dépenses soient abordées. C'est là l'objet d'une nouvelle séquence qui revient en particulier sur le premier volet de la typologie de la guerre posée en introduction.

Les trois dynasties ont en commun d'être à la tête d'une ville et d'un territoire de dimension variable, soumis à de fréquentes attaques extérieures. L'équipement et le paiement des soldats, mais plus encore l'édification et l'entretien des systèmes de fortification constituent des dépenses structurelles très lourdes dont le poids s'accroît encore en des temps de guerres endémiques. Il est difficile de connaître l'origine des fonds utilisés pour le financement de la guerre, un mercenaire présenté comme étant « à la solde du seigneur » pouvant être payé avec de l'argent public dans la mesure où le seigneur est le chef militaire de la commune. Il en va de même avec les ouvrages de fortification de la ville et du *contado*, qui peuvent être érigés ou entretenus par un seigneur doté d'importances prérogatives en matière de défense. Le chapitre précédent a mis en lumière la mainmise des seigneurs sur une part importante des ressources de la commune<sup>196</sup>. Il faut ici se contenter de souligner l'importance des dépenses militaires, d'indiquer que si elles ne sont pas toutes payées sur la cassette seigneuriale, elles réduisent les ressources publiques disponibles et les profits que les familles dominantes peuvent tirer de leurs accaparements.

Du point de vue de la papauté, les charges remises aux seigneurs, comme le vicariat ou le gouvernorat, doivent permettre la protection des territoires concédés et leur maintien dans l'obédience pontificale. Leur défense est déléguée, et avec elle ses coûts. Pour y faire face, le détenteur de la charge se voit affecter des ressources locales exigibles par la papauté, des taxes indirectes coutumières – tonlieux et autres péages – ainsi que divers revenus – (*fructi, redditiones, praebendae, introitus*). Les frais d'entretien et de garnison des tours, châteaux et forteresses lui incombent et si les revenus des terres concédées venaient à être insuffisants, il devrait pallier le manque à partir de ses propres fonds car interdiction lui est faite de créer de nouveaux impôts de son propre chef<sup>197</sup>. La bulle de concession de Penne San Giovanni, en mars 1400, rappelle ainsi à Rodolfo III et à ses deux fils aînés qu'ils doivent, « à leurs frais et sur leurs ressources, fidèlement et avec soin, réparer, entretenir, conserver et défendre, assurer

---

<sup>196</sup> Voir *supra*, chap. 5, « Percevoir, enregistrer et reverser les recettes fiscales. Le camerlingue de la commune au travail pour le seigneur », notes 167 et suivantes.

<sup>197</sup> Voir le texte de la concession du vicariat au temporel sur San Ginesio, Tolentino, Montecchio, Belforte, Sarnano, Amandula, Monte San Martino, Gualdo, Visso, Monte Santo et Cerreto Ponte, faite aux da Varano en novembre 1396 : ASV, Reg. Vat. 315, fol. 134r-138v (au fol. 136r, le scribe souligne le passage, qu'il marque encore d'une croix rouge dans la marge, selon lequel les vicaires sont tenus de se contenter des péages, redevances (*vectigalia*) et gabelles habituels) ; voir également le texte concernant Montefortino en novembre 1407 : ASV, Reg. Vat. 336, fol. 174r-177v.

la garde du lieu, et supporter toutes les autres dépenses afférentes<sup>198</sup> ». Avant l'obtention du vicariat pontifical, les Chiavelli reçoivent des concessions qui leur permettent de renforcer leur position à Fabriano. Une nouvelle lutte ouverte avec la commune aboutit en 1368 à la conclusion d'une concorde, sous l'égide du réformateur envoyé par le vicaire général du pape en Italie. Alberghetto et les siens obtiennent la garde (*custodia*) de la *terra* assortie de l'autorisation de percevoir trois mille florins d'or sur les revenus de la papauté<sup>199</sup>. C'est peut-être dans ce contexte et grâce à cet argent que le chef de la famille contribue à l'entretien d'une partie de la muraille civique, qu'une rubrique aujourd'hui perdue des statuts communaux de 1415 désigne encore comme « l'enceinte du seigneur Alberghetto<sup>200</sup> ».

La défense de la ville et de son territoire peut requérir l'embauche de soldats professionnels étrangers. Lorsque les fortifications et leurs gardiens sont insuffisants, il est de la responsabilité du seigneur d'envoyer des secours aux villes ou aux villages menacés. Vicaire pontifical *in temporalibus* de Bevagna avec son neveu Ugolino III, Corrado II doit défendre la ville des attaques d'un château voisin en août 1383. Il prend à sa solde Giovanni d'Arezzo, connétable de trente lances, le fait capitaine de la *terra* et le charge de conduire la guerre contre Gaglioli, « *pro honore et statu* » de son neveu et de lui-même<sup>201</sup>. La lettre de nomination ne précise pas le montant du salaire du mercenaire ni la somme versée par l'employeur pour chaque lance. Elle rappelle cependant l'existence de dépenses militaires qui s'ajoutent aux cens de plusieurs milliers de florins d'or, dont la papauté obtient un versement plus régulier une fois le Schisme achevé<sup>202</sup>. Le coût financier de la légitimité politique apportée par le vicariat au temporel est élevé, il s'alourdit encore lorsque les seigneurs qui vendent par ailleurs le service de leurs armes, doivent à leur tour recourir à des mercenaires. Les forces armées de la commune, dont les statuts prévoient l'entretien<sup>203</sup>, ne suffisent pas à

---

<sup>198</sup> ASV, Reg. Vat. 316, fol. 329r-332v, en part. fol. 329v : « *vestris sumptibus et expensis diligenter et fideliter reparare, manutenere, conservare, defendere ac etiam custodire ac etiam alia ipsius onera supportare* ».

<sup>199</sup> THEINER, *Codex diplomaticus*, op. cit., t. II, doc. DXXVII, p. 537b. Sur l'institution et le fonctionnement de la *custodia* pontificale, CAROCCI, « Feudo, vassallaggi e potere papale nello Stato della Chiesa (metà XI sec.-inizio XIII sec.) », *Rivista storica italiana*, n° 112, 2000, p. 1020-1022.

<sup>200</sup> *Lo statuto comunale di Fabriano (1415)*, op. cit., livre II, rub. 114, p. 13 : « *vallatum domini Albergetti* ».

<sup>201</sup> BJFol, B VI 8, fol. 383v-384r pour le vicariat de Bevagna, fol. 387r pour la nomination de Giovanni d'Arezzo, « *conestabili triginta lancearum, ad mea stipendia militanti* » (documents publiés par M. SENSI, « Lettere patenti », *BSCF*, vol. VII, 1983, art. cit., doc. 3, p. 15-16 et doc. 8, p. 20-21).

<sup>202</sup> Le financement du cens repose largement sur les communautés placées par le pape sous l'autorité du vicaire.

<sup>203</sup> Les références à l'armée communale ne disparaissent pas des statuts des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Le texte publié sous la seigneurie de Tommaso Chiavelli, en 1415, reprend des dispositions antérieures. Proportionnellement au revenu déclaré, à l'intérieur de trois tranches différentes, chaque feu de la *terra* est tenu de posséder et d'entretenir un armement de fantassin dont la partie offensive se compose d'une lance de douze pieds, ou d'une arbalète, ou encore d'une hache. Le podestat et les prieurs des Arts de Fabriano sont chargés de vérifier le respect de la disposition (*Lo statuto comunale di Fabriano*, op. cit., livre I, rub. 120, p. 108-109). *Pedites* et *militēs* peuvent être convoqués en vue d'opérations ponctuelles ou d'affrontements de plus grande envergure, pour lesquels toute l'armée communale, l'*exercitus*, est alors réunie (livre II, rub. 46, p. 149 : « *si contingerit*

la protection du territoire civique. En 1382, Corrado II délivre un sauf-conduit à trois Hongrois, *Nicolaus Iohannis*, *Jacob Iohannis* et *Iohannes Niccolai*, dont il précise qu'ils ont fidèlement servi « *ad [su]a stipendia* »<sup>204</sup>. En 1396-1397, lorsqu'il subit les ravages causés sur ses terres par les Michelotti et leurs alliés puis fait face aux exactions de mercenaires bretons, Ugolino embauche des renforts extérieurs. Il écrit au pape qu'il a pris à son service durant deux mois Broglia Brandolino auquel il a versé sept cents florins<sup>205</sup>. Le recours aux troupes étrangères stipendiées est en fait une nécessité quand il s'agit de protéger contre les armées ennemies – fussent-elles à la solde du pontife – un territoire étendu. Devant la menace que Francesco Sforza fait peser sur Foligno en 1424, Corrado III réunit une petite armée de mercenaires dont le souvenir est rappelé par un notaire pérugin en 1441, qui évoque dans son registre un certain Cristoforo da Certaldo, « connétable de feu Corrado Trinci [...] lors de la guerre que l'Eglise romaine mena [...] contre le dit seigneur Corrado et son territoire »<sup>206</sup>.

\*  
\* \*

Ces entreprises font partie des obligations inhérentes aux charges pontificales mais le seigneur n'est pas un officier étranger à la ville qu'il gouverne. Elles sont indissociables du

---

*quod comune Fabriani fecerit exercitus vel cavalcata[m] [...] »). A Foligno, les statuts du Peuple prévoient que le gonfalonier puisse prendre à son service n'importe quel chevalier de la cité, aux frais de cette dernière. Le haut magistrat dispose de prérogatives militaires étendues, notamment dans le domaine du commandement. La loi organise le remboursement par la commune des montures tuées ou blessées lors des chevauchées, ainsi que lors de toute opération conduite par le gonfalonier (*Statutum populi*, rub. 188, p. 237-238).*

<sup>204</sup> BLJFol, B VI 8, fol. 383r (publié par M. SENSI, « Lettere patenti », *BSCF*, vol. VII, 1983, art. cit., doc. 2, p. 15). Corrado emploie bien des mercenaires hongrois en 1382, il en envoie garder la ville Assise qui les accueille en leur offrant des fruits et du vin. CENSI, *Documentazione di vita assisana*, op. cit., vol. I, p. 189.

<sup>205</sup> La lettre a été publiée par DORIO, *Istoria della famiglia Trinci*, op. cit., p. 185-186. Une chronique padovane du XV<sup>e</sup> siècle mentionne un « *sapiente messer Broglia Brandolino* » à la tête de l'un des escadrons de l'armée de Francesco Novello da Carrara, que commande John Hawkwood à la bataille des Brentelles (25 juin 1386). Andrea GATARI, *Chronicon patavinum italia lingua conscriptum ab anno MCCCXI usque ad annum MCCCCVI*, éd. Ludovico MURATORI et Filippo ARGELATI, *RIS*, t. XVII, 1<sup>re</sup> partie, Milan, Societas Palatina, 1730, p. 568. Ce Broglia est Cecchino Broglia, dit Broglia da Trino ou di Chieri, qui vend ses services au plus offrant en Italie centrale dans les années 1390. Il collabore souvent avec Brandolino Brandolini, dit Brandolino da Bagnacavallo, avec lequel Arnold Esch indique qu'il est souvent confondu. Voir les notices consacrées aux deux hommes par cet auteur dans le *DBI*, vol. XIV, 1972, p. 30-31 (« Brandolini, Brandolino ») ; p. 425-426 (« Broglia (Broglino), Cecchino, detto Broglia da Trino o da Tridino »). La documentation florentine confirme les relations entre Ugolino Trinci et Broglia dans les années 1396-1398. La correspondance de la Seigneurie avec ses ambassadeurs à Pérouse et à Foligno cite Broglia et Brandolino comme adversaires de Biordo Michelotti en mai 1396, puis relate des accords du premier avec Ugolino en 1398. Voir GUASTI, *I capitoli del comune di Firenze*, op. cit., t. I, p. 229, p. 237-238 et p. 244.

<sup>206</sup> NESSI, *I Trinci*, op. cit., note 37, p. 176 : « [...] *cum captivus fuit Cristofori de Certaldo conestabilis olim domini Corrado de Trinciis in Colle Mancio, in eo bello quod Ecclesia Romana iam XVII annis et ultra indixit contra dictum dominum Corradum et eius territorium* ». (cité avec la référence suivante : Pérouse, Archivio di Stato, *Notarile*, Bastardello di Petropaolo di Nuto, 1441-1442, fol. 81r). L'activité de Cristoforo Balassini da Certaldo est attestée par ailleurs. L'anonyme qui raconte en chanson le siège de l'Aquila par Braccio da Montone le cite parmi les adversaires du condottière pérugin. Au début des années 1430, Cristoforo est à la solde d'Eugène IV. Roberto VALENTINI (éd.), *Cantari sulla guerra aquilana di Braccio di anonimo contemporaneo*, Rome, Tipografia del Senato, 1935 (Fonti per la Storia d'Italia), p. 110, et note 3, p. 110-111. Sur l'attaque de Sforza contre Foligno en 1424, voir *supra*, chap. 5, note 213.

pouvoir qu'il exerce sur la collectivité et sur ses institutions, elles marquent son appartenance à celle-là comme à celles-ci. Le financement de tout ou partie des opérations de défense ou des expéditions militaires menées au profit de la communauté civique est une prérogative seigneuriale, un devoir ainsi qu'un puissant moyen de renforcement de la domination familiale. Il s'agit de l'un des leviers fréquemment utilisés par les détenteurs d'un pouvoir personnel – tenu *de facto* ou *de iure* –, grâce auquel une famille puissante pèse sur les institutions communales et légitime une position éminente. Le cas de Crémone constitue un bon exemple de la façon dont la prise en charge de la défense d'une ville permet d'exercer sur cette dernière une emprise politique. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, Cavalcabò II exerce une forte influence dans les instances dirigeantes de sa cité. Il l'accroît encore en proposant de prendre à sa charge, en juillet 1299, la solde des *milites* et des arbalétriers. Proclamé seigneur de Crémone quelques années plus tard, son fils Guglielmo avance l'argent nécessaire au financement d'importants travaux de fortification du district<sup>207</sup>.

Des logiques comparables sont à l'œuvre à Camerino. On se souvient que Giovanni da Varano présente des places fortes du *contado*, au début des années 1380, comme construites au nom de la commune et du Peuple ainsi qu'au nom des membres de sa maison et pour le service l'Eglise<sup>208</sup>. S'ils contribuent à renforcer le dispositif défensif de la ville, ces ouvrages permettent à la famille dominante de faire pression sur elle. Grâce à leurs possessions dans le *contado*, les da Varano sont un élément décisif du système militaire de Camerino à laquelle ils s'imposent comme des protecteurs incontournables. Par sa déclaration, Giovanni espère rassurer les gens de Camerino alors que des tensions persistantes opposent sa famille à la commune. Ses tours sont autant de nouveaux verrous de protection placés sous le contrôle d'un da Varano, elles viennent s'ajouter à ceux que les siens ont acheté ou édifié au cours du Trecento. En 1371, le légat du pape Anglic Grimoard met son successeur en garde contre la mainmise de Rodolfo II et de ses frères sur les places fortes des alentours de Camerino<sup>209</sup>. Une dizaine d'années plus tard, la dépendance militaire de la cité envers le groupe seigneurial s'est accrue<sup>210</sup>. La concorde de 1386 qui doit mettre fin aux affrontements opposant

---

<sup>207</sup> François MENANT, « Un lungo Duecento (1183-1311) : il comune fra maturità istituzionale e lotte di parte », dans Giancarlo ANDENNA (dir.), *Storia di Cremona*, vol. II : *Dall'Alto Medioevo all'età comunale*, Azzano San Paolo (Bergame), Bolis, 2004, p. 353-355.

<sup>208</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 245r : « *nomine et vice communis et populi civitatis Camerini et nomine omnium de domo sua de Varano et in servitium Sancte Ecclesie* ». Citation utilisée précédemment, *supra*, chap. 5, note 62.

<sup>209</sup> THEINER, *Codex diplomaticus*, op. cit., vol. II : *1335-1389*, doc. DXXVII, p. 536-537.

<sup>210</sup> Pour plus de précisions, nous renvoyons à DELZANT, « Costruire le difese del contado e imporsi alla città. Su qualche torre di Giovanni da Varano », de notre article « *Instaurator et fundator* », *BDSPU*, vol. CIX, 2012, art. cit., p. 308-320.

Gentile III à ses neveux, outre le partage des ressources évoqué plus haut et la restitution de leurs biens aux fils de Venanzio, prévoit que les deux branches de la famille gouvernent ensemble la cité et assument ensemble toutes les dépenses nécessaires à la défense de Camerino, de son *contado* et de leurs terres respectives<sup>211</sup>. L'index d'un livre de compte de Rodolfo III indique qu'en 1405, le seigneur verse sur ses fonds propres le salaire de « châtelains, serviteurs et fantassins » de quinze forteresses d'un *contado* qu'il contribue ainsi à garder<sup>212</sup>. A sa mort, ses quatre fils tentent en vain de se partager les villes et les places fortes contrôlées par la famille, de manière telle qu'ils en retirent chacun des revenus équivalents : en 1429, les *terre* concernées sont au nombre de trois mais les *castra* de cinquante-six<sup>213</sup>. Serré, le maillage du territoire est également coûteux puisque le paiement des officiers et des châtelains de ces lieux incombe aux héritiers de Rodolfo<sup>214</sup>.

Les différentes dépenses liées à la protection du territoire civique s'accumulent. Les places fortes doivent être construites, restaurées et entretenues, elles doivent être équipées en hommes et en matériel. Le seigneur ne se contente pas de nommer les châtelains et leur garnison, il prend également en charge leur rémunération. Il participe également à la rétribution des hommes de la cité mobilisés pour des opérations ponctuelles. A plusieurs reprises, pour le compte de son père, Berardo finance les paiements des cavaliers et des fantassins à la solde de la commune. Le montant total de sa contribution est élevé et à la mort de Rodolfo, l'ancien capitaine de Ladislas peut se prévaloir d'avoir réglé deux mille trois cent onze ducats et seize *bolognini* à cette fin<sup>215</sup>. Une telle implication dans les dépenses publiques doit être replacée dans le cadre des prérogatives étendues que les da Varano se font attribuer par la commune alors qu'ils servent Ladislas. Leur engagement militaire sert leurs intérêts

---

<sup>211</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 257r : « *Item que dicti Gentilis et Berardus post reversionem et reintroitum ipsorum teneantur et debeant contribuere cum dicto domino Gentile ad omnes expensas et onera necessarias et necessaria pro defensione dicte civitatis Camerini et sui comitatus et districtus et aliarum terrarum et locorum dicti domini Gentilis. Et ergo predictus dominus Gentilis donec uixerit. Et postea dictus Rodulfus eius filius teneatur et debeat contribuere cum dictis Gentile et Berardo ad omnes expensas et onera necessarias et necessaria pro defensione dicte civitatis Camerini et sui comitatus et districtus et aliarum terrarum et locorum dictorum Gentilis et Berardi ; et vicissim unus alterum et alteri alteros et eorum terras et iurisdictiones, honores et status ipsorum dominorum de Varano cum [a]ere et personis et cum toto posse contra omnem hominem mundi defendere teneantur.* » La concorde a été citée à plusieurs reprises, *supra*, chap. 4, « Paix, tranquillité, concorde... Des signes d'un gouvernement bon et légitime repris par le seigneur, par la commune et par le pape », notes 62 et suivantes.

<sup>212</sup> SANTONI, « Sigillo di Rodolfo Varano », *Bullettino di numismatica*, vol. II, n<sup>os</sup> 1-2, 1884, art. cit., p. 49 : « *provisioni et salari de castellani, servituri et fanti de le frascripte locora* ».

<sup>213</sup> Sur cet épisode, voir *supra*, chap. 5, notes 67-71.

<sup>214</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 326r-327v pour la partage de 1424, qui prévoit que les forteresses appartiennent en commun aux quatre frères et qu'ils en assument collectivement l'entretien ; fol. 350r-351r pour le partage de 1429, selon lequel chacun d'eux se voit attribuer un certain nombre de lieux dont il paye individuellement les frais de garde.

<sup>215</sup> *Ibid.*, fol. 329r.

locaux au moment où la position du monarque lui permet d'exercer une forte influence sur la Marche d'Ancône. A Camerino, de nouveaux statuts sont adoptés et probablement soumis à l'approbation du souverain vers 1410. Ils prévoient la conduite d'une lutte féroce contre les gibelins dont le bannissement doit être prononcé et les possessions détruites afin que

le peuple et la commune de Camerino soient maintenus fermement dans la dévotion et dans la foi envers la sainte Eglise romaine comme envers le seigneur Ladislas, sérénissime roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile<sup>216</sup>.

Le corpus normatif adopté à la fin des années 1400 accroît considérablement le pouvoir de Rodolfo da Varano. Il fournit une base juridique à l'élimination de ses rivaux dans la mesure où, selon une forme de nominalisme commodément appliqué à la politique, il définit comme gibelins tous ceux que Rodolfo qualifiera de tels<sup>217</sup>. Rodolfo obtient également que la garde de Camerino lui soit remise à perpétuité. Il lui revient dès lors d'assurer le « *statum tranquillum* » de la cité et de son territoire<sup>218</sup>. La loi conforte le lien entre protection militaire, gouvernement politique et domination sociale.

Le dispositif législatif validé par Ladislas confirme une situation ancienne, venue à maturation au cours du siècle précédent. Les da Varano ont progressivement mis la main sur les châteaux du *contado* et tenu une part croissante du système défensif de la cité. Il y a là une stratégie spécifique de conquête et de conservation du pouvoir, dont les Chiavelli offrent à une échelle inférieure un autre exemple. Le pouvoir exercé par la famille seigneuriale est indissociable de la participation à la défense de la communauté, une participation financière et matérielle, directe et indirecte, qui en est à la fois une des modalités d'exercice privilégiées et une des contreparties indispensables. Cette implication est présentée comme la traduction dans les faits du discours sur la tranquillité et sur la prospérité de la ville, qui légitime le pouvoir du bon dirigeant tout en le distinguant du tyran<sup>219</sup>.

---

<sup>216</sup> *Statuta comunis et populi civitatis Camerini, op. cit.*, rub. 50, p. 324 : « *Ut populus et comunis Camerini manuteneantur et firmiter in devotione et fide Sancte Romane Ecclesie et domini Ladislai serenissimi Ungarie Ierusalem et Sicilie regis, firma lege firmamus [...]* ».

<sup>217</sup> *Ibid.* : « [...] *et illi intelligantur gebellini quos vel quem declaraverit Rodulfus domini Gentilis domini Berardi.* »

<sup>218</sup> *Ibid.*, rub. 48, p. 323 : « [...] *volumus quod magnificus dominus Rodulfus domini Gentilis domini Berardi gubernator comunis et populi Camerini provideat et curam et guardiam habere debeat de civitate et custodia et clusimine civitatis et super statu tranquillo civitati, comitati et destrictus Camerini [...]* » ; rub. 49, p. 324 : « *Omnia et singula statuta ordinamenta et reformationes futura et future super custodia civitatis predictae et super statu pacifico civitatis eiusdem, commissa Rodulfo domini Gentilis predicto, valeant et teneant et perpetuo habeant firmitatem [...]* »

<sup>219</sup> Voir *supra*, chap. 4, paragraphe 2. 5.

## Protection de la cité et défense du contado.

### *Un partage inégal des frais et des prérogatives.*

Le coût de la défense de la ville et des communautés soumises ne repose pas sur le seul seigneur, fut-il détenteur d'un vicariat apostolique. S'il en assume une part dont il est difficile de préciser l'importance relative, il fait aussi exécuter des paiements décidés par les conseils de la commune et assure la collecte des fonds nécessaires auprès des communautés dominées.

Dans le *contado*, les collectivités assument une part de l'entretien des places fortes dont elles dépendent. Elles concourent également à l'entretien des forces armées auxquelles elles apportent hommes et argent, comme le font ailleurs celles placées sous la domination des Montefeltre ou des Malatesta<sup>220</sup>. L'accord conclu le 1<sup>er</sup> avril 1424 entre les quatre fils de Rodolfo III, pour la bonne gestion des terres placées sous leur domination, l'indique sans ambiguïté<sup>221</sup>. En 1434, une sentence arbitrale rendue par Elisabetta da Varano dans un litige opposant, à Mutia, les hommes du *castrum* à ceux de la *villa* rappelle aux seconds qu'ils ont l'obligation de contribuer aux travaux des murs et de la tour de la place forte, de participer au paiement de ses officiers et de collaborer à sa garde<sup>222</sup>. Les gens de la *villa* ont tenté de se décharger sur leurs voisins du *castrum* car les sollicitations dont l'ensemble des villages de la campagne sont l'objet se multiplient. Les coûts des prérogatives que les seigneuries urbaines ont acquises sur le *contado* pèsent sur ce dernier, en dépit des dispositions rappelées par la chancellerie apostolique. Les lettres échangées par trois générations de da Varano avec la petite commune de Montecchio jettent un jour cru sur le pressurage des collectivités soumises aux seigneurs. Elles sont sans cesse priées d'envoyer de l'argent. Montecchio participe aux coûts du vicariat pontifical dont Rodolfo da Varano et ses fils ont sur elle la concession, selon un partage qui lui est nettement défavorable. En 1402, elle verse cent florins pour le cens quand le seigneur de Camerino n'en paye que soixante-dix. Une vingtaine d'années plus tard, elle supporte toujours la part la plus importante de la charge alors que Gentilpandolfo da Varano ordonne au camerlingue de la commune de verser son salaire au châtelain du *cassaro*

---

<sup>220</sup> JONES, *The Malatesta of Rimini*, *op. cit.*, p. 305-307 ; CHITTOLINI, « Su alcuni aspetti dello Stato di Federico », dans CERBONI BAIARDI, CHITTOLINI, FLORIANI (dir.), *Federico di Montefeltro*, *op. cit.*, vol. I : *Lo Stato*, p. 91-98.

<sup>221</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 326v : « Item che lo fortificare dele terre, castella et cassari loro se dega procurare, fare ale expese del dicte terre, se possibile serra et ove non fosse possibile se faccia acconciare et fortificare ale expese commune de tucti loro quatro. Et similmente se faccia de la munitione de ipsi lochi, et che la usanza delo lassare de li denari per le balestra o altre cose che devesse lassare li officiali et castellani non se deggia impedire per alcuno de loro quatro, et chi ne facesse gratia lo deggia refare ad sue expese. »

<sup>222</sup> *Ibid.*, fol. 345r.

*nuovo*, un homme au nom évocateur de « *Villano della Rocchetta*<sup>223</sup> ». Montecchio est encore sollicitée lorsque Rodolfo III a besoin d'argent frais pour payer ses propres cavaliers, même si elle doit par ailleurs lui fournir des fantassins dont le salaire est à la charge de la petite commune<sup>224</sup>. A tout cela, il faut ajouter les sommes que ponctuellement, les grandes compagnies de mercenaires et les armées ennemies extorquent à des seigneurs qui se font ensuite dédommager par les communautés ainsi protégées<sup>225</sup>. Le cas de Montecchio est particulièrement bien documenté mais il est loin d'être unique. Des relations similaires à celles qui unissent les da Varano aux gens du *castrum* se retrouvent entre la famille seigneuriale et la population du *castrum* d'Ussita<sup>226</sup>.

Au regard du fonctionnement des constructions territoriales des seigneuries sur lesquelles les historiens se sont penchés, le cas de Montecchio n'a rien d'exceptionnel<sup>227</sup>. Si la défense du territoire représente une charge véritable pour les maîtres de Camerino, de Foligno ou de Fabriano, son poids est réparti sur de nombreux acteurs. Dans la première moitié des années 1420, différentes modalités de financement se conjuguent pour assurer le contrôle des *terrae*, *villae* et *castri* composant l'agrégat territorial placé sous la domination de Corrado III Trinci. La plupart des places fortes est tenue par des officiers nommés et directement rémunérés par le seigneur. Il s'agit le plus souvent d'un châtelain assisté de deux ou de trois hommes d'armes. Il arrive, comme à Castiglione, que les revenus propres du lieu assurent leur paye. Quelques places fortes sont sous la dépendance de l'abbaye de Sassovivo<sup>228</sup>, d'autres, plus nombreuses, les châteaux de Santa Cristina et de Pasano, le *castrum* de Piscignano, sont gardées par l'*universitas* du lieu ou par les hommes des environs<sup>229</sup>. Pour Montefalco, le coût des garnisons est supporté par la *terra* elle-même. Clef de voûte de la domination territoriale des Trinci, elle s'est arrachée à leur pouvoir à plusieurs reprises et fait l'objet d'une attention particulière. « *Rocca magna* », « *cassarectum* », « *fortellitium plebis* », « *turris porte Sancti Augustini* », pas moins de quatre édifices fortifiés doivent la tenir sous contrôle et la défendre.

---

<sup>223</sup> MERIGGI, « *Honorabilibus amicis* », *op. cit.*, doc. 132, p. 121-122 ; doc. 160, p. 139 ; doc. 162, p. 140-141 ; doc. 163, p. 141.

<sup>224</sup> *Ibid.*, doc. 119, p. 114 : « *Pregamone che ve piaccia sollicitare che se paghe li altri che se deve pagare, acciò che noi possiamo pagare nostri soldati per poderli far cavalcare* » (20 juin 1397) ; doc. 138, p. 125 ; doc. 141, p. 126 (10 novembre 1398 : vingt-trois hommes ont été envoyés) ; doc. 142, p. 127.

<sup>225</sup> Voir *infra*, notes 294-301.

<sup>226</sup> Pietro PIRRI, « La guaita d'Ussita dall'origine del castello ai giorni nostri », *AMDSPM*, 3<sup>e</sup> série, vol. I, fasc. 1, 1916, p. 109-110, p. 118-119, p. 124-128.

<sup>227</sup> Ainsi la communauté de Gubbio est-elle sollicitée par les Montefeltre pour le paiement du cens de leur vicariat. CHITTOLINI, « Su alcuni aspetti », dans CERBONI BAIARDI, CHITTOLINI, FLORIANI (dir.), *Federico di Montefeltro*, vol. I : *Lo Stato*, art. cit., p. 98.

<sup>228</sup> Voir *infra*, notes 248-249.

<sup>229</sup> Voir la *Tabula omnium officiorum et fortellitorum magnificis domini nostri Corradi de Trinciis*, dans FALOCI PULIGNANI, « Il vicariato dei Trinci », *BDSPU*, vol. XVIII, 1912, p. 14-43.

Un effectif de vingt hommes occupe la *rocca* que commande un châtelain assisté par quelques *factores* de Corrado. Tous sont rémunérés par la commune de Montefalco qui paye également les huit hommes installés par Corrado dans le *fortellitium*<sup>230</sup>.

\*  
\* \*

Les modalités de contrôle du territoire qui consistent à faire reposer sur les communautés les charges engendrées par leur intégration dans l'orbite d'une entité plus puissante ne sont pas propres aux seigneuries urbaines. Elles appartiennent à celles que les villes italiennes ont développées lorsqu'elles se sont lancées dans la conquête du *contado*, au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, et dont les traces se retrouvent jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>231</sup>. Elles font partie de celles que les grandes cités emploient pour construire autour d'elles des véritables entités territoriales, à partir du siècle suivant. Elles s'insèrent dans un mode de gestion qui laisse une large autonomie politique et juridique aux différentes collectivités soumises et s'appuie sur le développement des prélèvements fiscaux<sup>232</sup>. Il est donc malaisé de dégager ce que serait une construction territoriale spécifiquement seigneuriale. Les moyens de contrôle et d'administration de lieux soumis au seigneur sont comparables à ceux utilisés par la commune. La reconnaissance de la suprématie d'un homme sur tel ou tel lieu ne se distingue pas fondamentalement de celle de la supériorité d'une grande cité voisine. Envers bien des villes et bien des villages, le seigneur poursuit une politique de domination qui est celle de la cité ou de la *terra* qu'il gouverne. Il n'est pas surprenant de voir les institutions communales poursuivre leur action dans ce domaine, à ses côtés.

Une telle considération est banale, sans doute. Elle doit cependant être formulée dans la mesure où elle invite à replacer la gestion – et en particulier ici la défense – du territoire des petites seigneuries urbaines dans le mouvement plus long de la domination exercée par les villes italiennes sur les espaces qui les environnent. Principal dirigeant de la ville, le seigneur agit dans l'intérêt de cette dernière qui, si elle lui reconnaît la prééminence, ne s'abandonne pas entre ses mains. Là encore, la commune reste la première forme d'organisation politique d'une communauté civique avec laquelle elle prétend s'identifier. Elle veille attentivement à

---

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 25-26.

<sup>231</sup> Gino LUZZATTO, « Per la storia delle relazioni fra città e contado nel Medioevo », dans ID., *Per una storia economica delle Marche. Scritti e note in "Le Marche". 1902-1908*, éd. Paolo GIANNOTTI, Urbino, QuattroVenti, 1988, p. 85-89 (1<sup>re</sup> éd. : *Le Marche. Archeologia, storia, territorio*, vol. 2, 1902, p. 52-55).

<sup>232</sup> CHITTOLINI, « Ricerche sull'ordinamento territoriale del dominio Fiorentino agli inizi del secolo XV », dans ID., *La formazione dello Stato regionale e le istituzioni del contado*, Turin, Einaudi, 1979 (Piccola biblioteca Einaudi, 375) (1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1978), p. 292-352.

tout ce qui concerne l'*augmentum* et le *bonus status* de la ville<sup>233</sup>, auxquels le seigneur se doit de contribuer.

Si les statuts communaux de 1415 reconnaissent la prééminence de Tommaso Chiavelli<sup>234</sup>, ils confient en droit aux prieurs des Arts les principales responsabilités en matière de protection du territoire. Le *castrum* de Belvedere doit-il être muni d'une cloche afin que soit annoncée l'approche d'ennemis ? L'instrument sera installé parce que les prieurs le veulent et choisi d'après leur avis<sup>235</sup>. Les fortifications de ce village doivent-elles renforcées ? Les palissades qui protégeront chacune de ses portes seront dressées aux emplacements indiqués par une commission composée du vicaire du lieu et de quatre prieurs<sup>236</sup>. Dans le *castrum* de Collamato, des travaux plus importants sont planifiés. Après délibération, les prieurs des Arts décident de l'érection de trois grosses tours, l'une devant coiffer la porte principale, les deux autres surplomber ses remparts<sup>237</sup>. Le chapitre précédent a donné une idée de l'étroitesse des liens personnels unissant le seigneur aux magistrats et aux officiers de la commune. Il a souligné l'influence que le premier exerce sur les seconds et sur les conseils de la ville. Il est certain que Tommaso Chiavelli ne reste pas à l'écart des problèmes sur lesquels, dans les domaines tout juste cités, les prieurs des Arts de Fabriano doivent se prononcer. Il n'en est pas moins clair qu'il ne s'agit pas de prérogatives dont il se serait assuré l'exclusivité.

La situation semble à première vue différente à Camerino où les da Varano paraissent jouir de pouvoirs plus étendus. Pourtant, la remise de la *custodia* à Rodolfo III par la commune, autour de 1410, ne revient probablement à faire de ce dernier que l'unique gestionnaire de la défense de la cité. Elle permet d'utiliser au bénéfice de tous son expérience du commandement militaire et les ressources de sa famille<sup>238</sup>. Il faut encore une fois se garder de faire de la domination des da Varano un pouvoir monarchique en miniature, voire une dictature militaire avant l'heure. Si le ralliement à Ladislas permet l'attribution de pouvoirs élargis à Rodolfo, si les fils de ce dernier sont présentés en 1429 comme les détenteurs de la

---

<sup>233</sup> MAIRE VIGUEUR, « La parola agli storici », dans FAINI et ID., *Il sistema politico, op. cit.*, p. 56-58 et p. 99-100. Ces remarques se placent dans la continuité de celles faites sur l'organisation politique et institutionnelle des seigneuries, au chapitre précédent.

<sup>234</sup> Voir *supra*, chap. 5, note 90.

<sup>235</sup> *Lo statuto comunale di Fabriano (1415), op. cit.*, livre I, rub. 122, p. 110 : « [...] *debeat emi quedam campana condecens per priores artium terre Fabriani, que debeat poni in dicto castro ad voluntatem dictorum priorum* [...] ».

<sup>236</sup> *Ibid.*, livre IV, rub. 68, p. 285-286. Le statut du vicaire n'est pas précisé.

<sup>237</sup> *Ibid.*, livre IV, rub. 69, p. 286. Les tours de Collamato doivent être élevées grâce à la pierre, au sable et à l'eau que fourniront les gens du *castrum* et ceux de ses bourgs. Il en est encore ainsi pour la barbacane de la porte Abbadia à Foligno, un cas étudié plus bas (*infra*, notes 252-253).

<sup>238</sup> Voir d'exercer une forme de contrôle public sur les moyens dont il dispose.

« *potestas, auctoritas et bayla* » dans les « *regimen, custodia et gubernatio* » de Camerino<sup>239</sup>, les organes communaux ne se désintéressent pas de la protection de la cité. Les statuts de la commune et du *Popolo* compilés en 1424 sont sans doute toujours en vigueur cinq ans plus tard. Les attributions des Arts et des magistratures populaires qui y sont détaillées concernent encore le secteur clef de la défense, elles permettent en particulier aux institutions communales de conserver la haute main sur les murailles de la cité. Les sociétés communales ont investi l'enceinte d'une forte valeur idéologique, lui associant les idées de cohésion, de paix et de stabilité<sup>240</sup>. Le XV<sup>e</sup> siècle a pu être présenté comme le moment où, en raison de l'évolution économique, des nouveaux systèmes de défense territoriale et de la volonté des seigneurs de rompre avec le passé communal, les enceintes urbaines ont été délaissées. Patrick Boucheron indique qu'alors, « dans l'ordre des représentations, l'image de la ville [s'éloigne] de celle de ses fortifications<sup>241</sup> ». Il ne faut pas placer trop haut dans la chronologie le début de ce phénomène, ni penser que ce qui vaut pour Milan ou Florence s'applique toutes choses égales par ailleurs aux petites seigneuries d'Italie centrale. Au milieu des années 1420, l'enceinte de Camerino fait encore l'objet des soins attentifs du législateur. Des dispositions sont prises afin que la cité et le faubourg de San Venanzio soient bien enclos, grâce à « de bonnes pierres et [à] du mortier, partout où cela sera nécessaire », et que chacune des portes de la muraille soit munie de solides serrures de fer. Le podestat, le capitaine du Peuple et leurs officiers sont chargés de veiller à l'application de ces mesures. Le premier doit également faire réparer les murs de la cité là où ils seraient abîmés et décider avec le podestat, les capitaines des Arts et les habitants du lieu, de l'emplacement des trois portes qui seront ouvertes dans l'enceinte protégeant le faubourg lorsqu'elle sera achevée<sup>242</sup>.

Le cas folignat met en lumière de façon encore plus nette la gestion de la défense de la cité par les instances communales, qu'il s'agisse du territoire ou de la ville elle-même. Le registre de comptes de la commune pour le début de l'année 1381 indique de nombreuses interventions dans le *contado*, comparables à celles prescrites à Fabriano. Des paiements sont effectués pour la rénovation de la tour de Sant'Eraclio, pour l'expédition de matériaux de construction à la forteresse de Bevagna et, grâce à l'achat de nouvelles cordes d'arbalètes, pour l'entretien de l'arsenal de cette place forte. Foligno prend encore en charge la réparation

<sup>239</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 350r.

<sup>240</sup> Sur la place des murs civiques dans la propagande seigneuriale, voir notre chapitre suivant (*infra*, chap. 7).

<sup>241</sup> BOUCHERON, « De l'urbanisme communal à l'urbanisme seigneurial », dans *Pouvoir et édilité*, art. cit., p. 72-75, en part. p. 73 pour la citation.

<sup>242</sup> *Statuta comunis et populi civitatis Camerini, op. cit.*, livre I, rub. 92, p. 15-16 : « [...] *Et quod ipsa civitas cum ipso burgo praedicto claudatur circumcirca et muretur bonis lapidibus et cemento ubicunque oportunitum fuerit et ipsae portae claudantur circumcirca et murentur bonis lapidibus et serraminibus ferreis. [...]* »

de la serrure de l'une des portes de la *plebs* de Montefalco<sup>243</sup>. La sécurité de la cité elle-même est assurée par la commune qui achète un madrier de noyer pour consolider une poterne de l'enceinte située entre la porte de la Croix et celle de Contrastanghe. Les portes de San Claudio et de San Giacomo, elles, voient leurs serrures révisées, suivant une préoccupation constante des dirigeants pour ces mécanismes<sup>244</sup>. Les magistrats veillent en outre sur l'arsenal de la ville. Ils acquièrent une nouvelle bombarde pour quelques dix-sept florins, ainsi qu'un affût pour la mettre en batterie, ils font apprêter les boulets de pierre et se procurent le salpêtre, le soufre et le camphre nécessaires à la fabrication de la poudre<sup>245</sup>. Comme ceux de l'ensemble du registre, ces paiements sont effectués par le camérier de la commune, Andrea Tuti, sur ordre du gonfalonier de justice, Corrado II, et des prieurs du Peuple. Andrea prend soin de le préciser alors qu'il ouvre chaque série de versements.

La désignation conjointe des deux magistratures comme donneurs d'ordre indique un partage de responsabilité dans le domaine budgétaire, à tout le moins pour l'exécution des dépenses. Le registre de délibérations de la commune fait apparaître que l'implication des prieurs commence en amont, au moment de la prise de décision à laquelle sont associés les autres conseils. La commune tout entière participe à la gestion de la défense, depuis les orientations stratégiques jusqu'au financement. En dépit des importantes prérogatives militaires qui sont les siennes, le seigneur n'a pas fait de la protection de la ville et de son territoire un domaine réservé.

Deux ans après l'incursion de Francesco Sforza, les organes collégiaux sont amenés à réexaminer les différents éléments du dispositif défensif de la cité. Le conseil général doit d'abord établir une ligne d'action en réponse au problème soulevé par ser Apollonio Boncompagni da Visso. Le vicaire de Corrado III expose que le monastère voisin de Sassovivo a été transformé en une véritable « place forte inexpugnable » par son abbé, Giacomo Trinci. L'« attitude condamnable » de celui qui s'est révélé être « un ennemi du magnifique seigneur et de la commune de Foligno » provoque l'inquiétude car Giacomo a entrepris d'établir dans la tour fortifiée de Santa Croce une garnison à sa solde, commandée par le mercenaire Francesco da Lugnano<sup>246</sup>. Apollonio demande au conseil d'agir afin que soit

---

<sup>243</sup> ASCFol, *Priorale*, b. 581, n° 2, fol. 78v, fol. 79v, fol. 80v, fol. 82r.

<sup>244</sup> *Ibid.*, fol. 79v : « *per quadam asside magna et grossa de nuce per porticella qui est inter portam crucis et portam contrastanghe* », fol. 88v.

<sup>245</sup> *Ibid.*, fol. 80v : « *pro sale nitro canfora et sulfo per bombarde* », « *pro cippo bombarde predicte* », fol. 82r : paiement à « *ser Jacobo de Orçino* » qui a acheté la bombarde, fol. 88v : « *per actatura lapidum per bombarde* ».

<sup>246</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 15r : « *Et consideratis moribus dampnabilibus domini Jacobi abbatis dicti monasterii quibus demonstravit se [a]emulum superdicti magnifici domini et comunis Fulginei* ». Le conseil se réunit le 25 juillet, dans le palais de la commune.

conjuré ce « très grand danger ». L'affaire est des plus délicates car le monastère qui jouit des privilèges de l'ordre olivétain et de la protection pontificale est par ailleurs placé sous le patronage de la famille Trinci. Giacomo a été proposé comme abbé par Ugolino III et son élection, confirmée une première fois en 1411 par Grégoire XII, n'a pu obtenir une seconde validation en 1416 que grâce à l'argent prêté par Corrado et par ses frères<sup>247</sup>. A cela s'ajoute le fait que Santa Croce participe directement à l'entretien de plusieurs places fortes du *contado*, qu'elle finance sur les revenus d'établissements placés sous sa dépendance. Selon la *Tabula omnium officiorum* de Corrado III, Poggio di Parrano et la forteresse d'Andolina sont tous deux « gardé[s] par le seigneur abbé de Sassovivo, en fonction de la nécessité des temps<sup>248</sup> ». En 1415 déjà, un inventaire de la *rocca* d'Andolina indique que l'équipement entreposé là, armes, munitions, vivres et mobilier, a été fourni en partie par Niccolò Trinci, en partie par l'abbé Giacomo<sup>249</sup>. En termes juridiques, diplomatiques et militaires, une intervention directe contre Sassovivo n'est pas envisageable. Après avoir amèrement déploré qu'un monastère érigé dans les temps anciens grâce aux offrandes des gens de Foligno ait été transformé en forteresse – ce qui n'était, croit-on utile de préciser, absolument pas sa vocation initiale – les conseillers examinent le large éventail des actions possibles. Ils conviennent que la tour menaçante doit être détruite mais s'interrogent sur l'opportunité d'une initiative militaire de la commune. On évoque d'éventuelles démarches auprès du légat du pape à Pérouse ou mieux encore, une ambassade à Rome. On rappelle le rôle stratégique du monastère, l'importance d'y faire construire de nouvelles fortifications gardées par des hommes de la commune, la nécessité enfin que de telles défenses n'empiètent pas sur les propriétés que certains conseillers possèdent dans les environs. Peut-être lassé par le débat et sans doute désireux de plaire, le conseiller Barnabo Lini demande que « le seigneur Corrado qui connaît bien tout ce dossier fasse comme bon lui semble<sup>250</sup> ». Le conseil ne se déssaisit pas pour autant et décide finalement d'envoyer trois orateurs auprès du pontife. Choisis par les prieurs, ils devront s'exprimer au nom du seigneur et de la commune. Et ainsi est-il fait. De retour après deux semaines de mission, le 2 août 1425, les émissaires dressent dans la salle

<sup>247</sup> NESSI, *I Trinci*, op. cit., doc. 111, p. 238 ; doc. 122, p. 240.

<sup>248</sup> FALOCI PULIGNANI, « Il vicariato dei Trinci », *BDSPU*, vol. XVIII, 1912, art. cit., p. 17-18 : « *Podium Parrani. Custoditur per dominum abbatem Saxivivi de fructibus abbacie Parrani, et habet certum subsidium a Comuni Nucerii. / Custoditur per dominum abbatem Saxivivi secundum temporis exigentiam. / [...] / Fortellitium Andoline. Custoditur cura domini abbatis Saxivivi, ex fructibus Sancti Petri de Andolina, et quandoque, dum tempus exigeret suppletur per Dominum. / Custoditur per dominum abbatem Saxivivi secundum necessitatem temporum.* »

<sup>249</sup> M. SENSI, « Castellari e castelli dirimpettai », dans ID., *Vita di pietà e vita civile*, art. cit., p. 27 (l'inventaire publié est extrait de ASCFol, *Notarile* 132, Tommaso Vannutii (1415-1417), fol. 152r-v).

<sup>250</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 15v-16v : « *Addens nichilominus quod dominus noster Corradus qui cognoscit hec omnia provideat ut sibi videbatur* ».

des *Imperatores* du palais Trinci, devant le conseil général et en présence de Corrado, le compte-rendu de leur entretien avec Martin V. La plupart des demandes a été entendue : un bref pontifical est adressé au seigneur et vicaire du pape à Foligno, l'autorisant à abattre l'édifice incriminé ; un autre, au légat, l'informant de la décision et lui enjoignant de faire construire à ses propres frais de nouvelles défenses<sup>251</sup>. Même s'il entend les rassurer sur leur sécurité, le pape ne tient visiblement pas à laisser les mains libres à la commune et à son seigneur en matière de fortification.

L'épisode met en lumière les compétences du conseil dans la politique de défense de la cité. De la saisine par le vicaire du seigneur à la prise de parole de Barnabo Lini, l'influence de Corrado ne fait une nouvelle fois aucun doute et l'intervention de l'assemblée permet assurément d'estomper la dimension familiale du conflit qui oppose le gonfalonier de justice à son parent abbé. Elle ne se limite cependant pas à cela. La question de la tour de Sassovivo ressort bien du champ de compétence du conseil et des magistrats, sa solution ne peut être que le produit des délibérations collégiales qui engagent autant la sécurité immédiate de la cité que les relations avec le pouvoir pontifical. Le seigneur ne peut décider seul, comme il ne peut envoyer en son nom seul les orateurs auprès du pape pour traiter cette affaire.

Quelques jours plus tard, le 6 août, le conseil des prieurs se penche sur les fortifications de la cité elle-même. Il décide la construction d'une barbacane devant la porte Abbazia, au l'est de la ville. Il s'agit de rendre « les entrées et les sorties par cet accès plus sûres et mieux protégées, à quelque période que ce soit »<sup>252</sup>, alors que la porte ouvre sur l'axe stratégique de la via Flaminia, qui relie Rome au port d'Ancône. Le coût de l'avant-porte repose largement sur les communautés du district, obligation leur étant faite de fournir et de faire transporter sur le chantier les pierres nécessaires. La délibération puis le contrat d'embauche des maîtres maçons auxquels est confié le chantier détaillent le reste du financement. Ils prévoient que Corrado Trinci prenne en charge une autre partie des matériaux, le sable, la chaux, les étais de bois ainsi que la porte associée au nouveau pont-levis, et que les prieurs payent les ouvriers en fonction des dimensions des murs, c'est-à-dire

---

<sup>251</sup> *Ibid.*, fol. 17v-18r. Le procès-verbal rédigé par le chancelier de la commune n'indique pas ce que le pape a décidé au sujet de la garde du lieu par les gens de Foligno eux-mêmes. Lors de la délibération, plusieurs conseillers ont argué qu'elle avait lieu « *more solito* ».

<sup>252</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 86r : « *Itaque introitus et exitus dicte porte sit tutior et securior in omni tempore* ». L'ensemble de la délibération se trouve sur ce folio. Sur les suivants (fol. 86v-87r) est copié le contrat d'embauche des maîtres maçons lombards, Marco di Antonio, de Côme, et Ambrosio di Antonio, de Milan, « *magistri muraturi* ». Les deux paiements de Corrado III sont au folio 87v. Les textes ont été en partie publiés une première fois par Angelo ANGELUCCI, « Spigolature militari dell'archivio comunale di Foligno », *ASMU*, vol. III, 1886, doc. III-IV, p. 467-472. Le contrat est réédité par M. SENSI, « Porta Ancona, già porta Loreto, a Foligno. Note sui rapporti economici e religiosi con le confinanti Marche (secolo XV) », *BSCF*, vol. IX, 1985, doc. 1, p. 124-125.

qu'ils supportent le coût de la main d'œuvre. Le lendemain de la conclusion du contrat, 12 août, les artisans reçoivent vingt florins de la part de Corrado, qui leur verse la même somme à la fin du mois d'octobre. L'achat par le seigneur de cent *rasenghe* de chaux et de deux cents *salme* de sables, respectivement pour sept ducats et sept livres, est par ailleurs enregistré<sup>253</sup>. L'implication financière du seigneur dans les travaux de fortification est réelle, même si elle n'est que partielle et ne représente sans doute pas un effort démesuré. Si Corrado se limite à la petite cinquantaine de florins inscrite dans les *Riformanze*, sa contribution pour la barbacane représente environ deux mois et demi de salaire de son vicaire Apollonio (quarante-cinq florins)<sup>254</sup>.

Le plus important nous semble être ailleurs. Le conseil des prieurs se réunit toujours « à la demande et avec l'accord » du seigneur, sans doute à la suite de discussions et d'instructions qui orientent les délibérations. En apparence, le dossier se conclue par un accord unanime. Il ne nous semble pas pour autant, une nouvelle fois, que les différents conseils puissent être qualifiés de chambres d'enregistrement. Les Trinci exercent de droit comme de fait un contrôle sur eux, ils y placent des fidèles et y comptent de solides soutiens. Une influence peut s'exercer, des intérêts converger, sans que pour autant les institutions anciennes se laissent simplement manipuler. Sans elles, le seigneur ne peut ni gouverner ni même se maintenir. Elles sont indispensables aux équilibres sociaux et politiques sur lesquels s'est construit le pouvoir seigneurial. Structurant la communauté civique qui s'est placée sous la domination d'une famille, elles sont ce à travers quoi cette même communauté entend assurer sa cohésion et sa protection. Les décisions en matière de défense, lourdes de conséquences pour tous, ne sauraient reposer sur un seul homme. L'acte qui lie les magistrats aux maîtres maçons pour la construction de la barbacane est établi dans le palais de la commune, en absence d'un Corrado dont la parole est engagée par les prieurs. Selon les termes de la délibération et selon ceux du contrat, ce sont les prieurs qui sont à l'origine de l'entreprise, ils en portent la responsabilité car ils sont les seuls à contracter, sous leur nom

---

<sup>253</sup> La *rasenga* est la mesure folignate utilisée pour la chaux. Au XVI<sup>e</sup> siècle, elle représente environ 63 kilogrammes. Cent *rasenghe* équivaldraient donc à 6,3 tonnes. La *salma*, ou *soma*, est utilisée pour différentes mesures. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour le grain, elle représente 244,13 kilogrammes : à cette époque, le sable acheté par Corrado représenterait donc environ 49 tonnes. Pour le mortier comme pour l'enduit (les comptes précisent que le sable est fourni « *per ipsa calcina impastanda* »), on utilise aujourd'hui fréquemment un rapport d'un volume de chaux pour quatre à sept volumes de sable. Le chiffre le plus haut est cohérent avec les évaluations proposés ici, qui ne sont avancées que comme des ordres de grandeur. Voir Bernardino LATTANZI, « Monete e misura a Foligno negli ultimi vintitrè secoli », *BSCF*, vol. XVI, 1992, p. 233-234.

<sup>254</sup> La documentation conservée ne permet pas de savoir si Corrado a effectué d'autres paiements, qui peuvent avoir été consignés dans les livres de sa propre comptabilité. Le folio 87v des *Riformanze* de la Commune a été réservé à l'enregistrement des versements du seigneur : la page reste blanche après les deux paiements du 12 août et du 29 octobre.

propre, « au nom de la commune de Foligno ». Formellement au moins, les prieurs du *Popolo* ont l'initiative et la responsabilité de cet important chantier. Ce sont eux, encore, qui élisent au mois de novembre de la même année les inspecteurs – trois, un par *terziere* – chargés de contrôler l'avancée des travaux<sup>255</sup>.

Six jours après avoir décidé de la construction de la barbacane, les magistrats ont à traiter d'une nouvelle question de défense. En plusieurs endroits, les fossés de la ville situés « *circum muros novos* », autour de la seconde enceinte construite au milieu du siècle précédent, sont obstrués<sup>256</sup>. « Pour le bien et l'utilité de la commune ainsi que pour une meilleure protection de la cité », le conseil ordonne qu'ils soient curés. La tâche doit impliquer l'ensemble des hommes de Foligno et la décision des prieurs touche directement le plus proche entourage du seigneur : il est précisé qu'aucune dérogation ne sera accordée, les membres de l'ordre prioral, les nobles de la cité et les familiers de Corrado eux-mêmes devant contribuer à l'effort<sup>257</sup>. Neuf citoyens sont nommés, là encore suivant une répartition équitable par *terziere*, avec pleine autorité et plein pouvoir pour faire appliquer la délibération.

Ici comme dans les autres villes d'Italie, à travers ses registres et ses normes, la commune construit sa propre mémoire. Elle valorise le rôle de ses institutions, met en avant son efficacité, présente les relations entre ses organes comme harmonieuses, offre d'elle-même, enfin, une image expurgée des tensions et des rapports de force. Nous ne prenons pas cette documentation pour autre chose que ce qu'elle est, la réélaboration d'une réalité sociale et politique dont la complexité, dans l'état actuel de la recherche, nous échappe largement. Les sources n'en montrent pas moins, jusqu'au milieu du XV<sup>e</sup> siècle au moins, la réunion des conseils, leurs délibérations et leurs décisions dans les champs de compétence qui sont les leurs, au cœur desquels est placée la protection de la communauté. Ce sont les fonds de la commune, encore, qui contribuent à la mise en œuvre des projets de défense de la ville et de

---

<sup>255</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 111r.

<sup>256</sup> *Ibid.*, fol. 88r. Sur les murailles de Foligno : Klaus SCHUBRING, « Die Trinci und die "neuen Mauern" von Foligno », dans *Signorie in Umbria, op. cit.*, vol. II, p. 527-559 ; ID., « Foligno e le sue mura civiche dal Duecento fino ai nostri giorni », *BSCF*, vol. XVII, 1993, p. 10 ; DELZANT, « Relire et interpréter la ville. Les stratégies d'insertion du pouvoir seigneurial urbain dans l'espace civique (Italie centrale, XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », dans BOUCHERON et GENET (dir.), *Marquer la ville. Signes, empreintes et traces du pouvoir dans les espaces urbains (XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, actes de l'atelier (10-12 décembre 2009), Paris, Publications de la Sorbonne, à paraître. Les sources narratives indiquent que la construction de la seconde muraille aurait commencé en 1329. Une vingtaine d'années plus tard, les statuts du *Popolo* prévoient de nouvelles mesures en vue de l'achèvement de l'enceinte. A ce moment, donc, le mur qui est l'œuvre de la commune n'est pas encore terminé.

<sup>257</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 88r : « *pro bono et utili dicti comunis et pro tutiori statu dicte civitatis* ». « *Et que nulla fiat exceptio, de aliquibus exemptis et liberatis, pro aliquem modum, tam de illis de venerabili ordine prioratus, quam de nobilibus dicte civitatis et de familiaribus dicti magnifici domini nostri Corradi, et quibuscumque aliis, qui sint potentes persona, aut re ad fodiendum foveas supradictas* ».

son *contado*, ce sont ses magistrats et ses officiers qui veillent à leur réalisation. Sur tout cela sans doute, l'ombre du seigneur plane mais ce dernier, très présent, n'est pas omnipotent. A toutes les étapes du processus observé dans la première moitié du Quattrocento interviennent les conseils et les officiers de la commune, et non des hommes du seigneur. A Foligno, l'appel à une main d'œuvre spécialisée dans le domaine des fortifications, les maîtres lombards, est le fait des prieurs<sup>258</sup>. Jusqu'à la fin des années 1430, les Trinci, Chiavelli et da Varano ne disposent probablement pas d'officiers ou de spécialistes chargés par eux de traiter ces questions, architectes, ingénieurs ou inspecteurs. La rubrique « *magistri da preta (sic) et da ligname*<sup>259</sup> » de l'index du livre de compte de Rodolfo III, pour l'année 1405, ne doit renvoyer qu'aux artisans embauchés pour les chantiers ponctuels de l'une des multiples possessions familiales. Rien n'indique le recours à des techniciens liés à la personne du seigneur, rognant les prérogatives de la commune en redoublant ou en remplaçant les experts de cette dernière, se substituant aux citoyens désignés par ses conseils<sup>260</sup>.

*Protection des cités et défense des communautés du contado. Des titulatures différenciées ?*

Les actions des familles seigneuriales dans le domaine militaire, que leur coût repose effectivement sur le groupe dominant ou qu'il soit en réalité pris en charge par les institutions communales, sont l'objet d'une mise en scène légitimatrice dont la déclaration de Giovanni da Varano, au début des années 1380 atteste l'importance comme la permanence dans le temps. Le propos est mis par écrit et archivé sous la forme d'une simple notice avant d'être recopié plus d'un siècle plus tard par des notaires, à la demande de Giulio Cesare, et authentifié par le tribunal épiscopal de Camerino<sup>261</sup>.

La protection qu'apportent les soldats et les fortifications disposés par le seigneur aux collectivités qui reconnaissent ce dernier comme tel est la forme concrète prise par le titre de *defensor* que les Chiavelli, les Trinci et les da Varano peuvent revendiquer sur de nombreuses

---

<sup>258</sup> Les maîtres lombards spécialisés dans ce domaine sont recherchés. Ils se déplacent dans de nombreuses régions d'Italie centro-septentrionale. Une vingtaine d'entre eux apparaît par exemple dans la comptabilité du pape Nicolas V. BOUCHERON, « De l'urbanisme communal à l'urbanisme seigneurial. Cités, territoires et édilité publique en Italie du Nord (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », dans CROUZET-PAVAN (études réunies par), *Pouvoir et édilité*, *op. cit.*, p. 63.

<sup>259</sup> SANTONI, « Sigillo di Rodolfo Varano », *Bullettino di numismatica*, vol. II, n<sup>os</sup> 1-2, 1884, art. cit., p. 51.

<sup>260</sup> Sur l'emploi des ingénieurs et des architectes au service de l'affirmation du pouvoir seigneurial, voir le cas milanais étudié par BOUCHERON, « De l'urbanisme communal », dans CROUZET-PAVAN (études réunies par), *Pouvoir et édilité*, art. cit., p. 60-67.

<sup>261</sup> DELZANT, « *Instaurator et fundator* », *BDSPU*, vol. CIX, 2012, art. cit., p. 312-313. Le texte est examiné par le vicaire général de l'évêque, qui en autorise la publication en 1497.

communautés du *contado*<sup>262</sup>. Les titulatures utilisées donnent une idée de la diffusion de la rhétorique de la protection déjà évoquée. Dès 1378, au lendemain du coup de main qui lui permet d'imposer durablement la domination familiale sur la cité, Guido Chiavelli se présente comme le « *defensor comunis et populi* » de Fabriano alors qu'il conclue, au nom de sa ville, une alliance avec Pérouse<sup>263</sup>. Il jouit du même titre dans les réformes successives apportées aux statuts de l'Art de la laine de Fabriano, en 1381, 1382 et 1387<sup>264</sup>. La documentation est trop lacunaire pour permettre l'établissement de conclusions fermes mais le titre ne semble pas réapparaître par la suite. Lorsque Tommaso supervise la rédaction de nouveaux statuts communaux en 1415, seule apparaît la charge de vicaire apostolique, suivie des titres de seigneur et de gouverneur général de la ville. L'observation vaut encore pour les da Varano bien que les sources pertinentes fassent encore défaut. A Foligno où les Trinci monopolisent la charge de gonfalonier de justice depuis le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, le titre de *defensor* ne semble pas avoir été utilisé. Il devient inutile, redondant et, sous certains aspects, trop restrictif, dès lors que des compétences plus larges ont été légalement reconnues par la pape et par la commune.

Il est en revanche conféré aux Trinci par les communautés plus modestes, telles celle de Giani dont les magistrats appellent en 1384 Corrado II leur « *singularis dominus et gubernator* » ainsi que leur « *defens[or]*<sup>265</sup> », celle de Montefalco qui qualifie en 1412 Ugolino III de « *in temporalibus vicari[us], rect[or] generalis nec non rect[or] gubernat[or], protect[or] et defens[or] comunis et hominum dicte terre*<sup>266</sup> », celle de Piediluco dont en 1417 Niccolò est le « *domin[us] tamquam protect[or], gubernat[or] et defens[or] comunis et hominum dicti castr[is]*<sup>267</sup> ». Les da Varano jouissent de positions similaires. Rodolfo III apparaît comme « gouverneur et défenseur » d'Amandola en 1418<sup>268</sup>. Quelques années plus tard, en 1426, ses fils Gentilpandolfo et Berardo, tous deux vicaires pontificaux à San Ginesio, sont dits vicaires, gouverneurs et défenseurs de la *terra*<sup>269</sup>.

<sup>262</sup> Le terme de *defensor* n'a pas qu'une acception militaire, il s'entend également au sens d'intercesseur ou de protecteur des intérêts, des droits et des privilèges de la communauté.

<sup>263</sup> ASCFab, *Clavellorum*, busta 8, n° 23.

<sup>264</sup> ZONGHI (éd.), *Statuta artis lanae terrae Fabriani (1369-1674)*, Fabriano, Tipografia Gentile, 1880, p. 36, p. 38 et p. 44.

<sup>265</sup> BLJFol, cod. B. VI. 8, fol. 403r (publié par M. SENSI, « Lettere patenti », *BSCF*, vol. VII, 1983, art. cit., doc. 48, p. 46).

<sup>266</sup> BCMont, Notarile, Piercesare Moriconi (1512-1520), reg. 1, couverture du registre.

<sup>267</sup> NICO OTTAVIANI (dir.), *Piediluco, i Trinci, op. cit., Prohemium Statuti*, p. 13.

<sup>268</sup> Pietro FERRANTI, *Memorie storiche della città di Amandola*, t. I, Ripatransone (AP), Maroni, 1985 (1<sup>re</sup> éd. : 1891), p. 179.

<sup>269</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 334v.

La spécialisation militaire des Varano leur permet à plusieurs reprises, durant les dernières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle et les premières du XV<sup>e</sup>, de se trouver à la tête de plusieurs cités. Ils ne construisent pas une véritable seigneurie pluricitadine, embryon d'un Etat territorial dont on s'est parfois plu à rechercher les racines. L'ensemble qu'ils dominent reste fractionné, discontinu, composé d'entités politiquement et juridiquement autonomes aux statuts variés. Le seul lien qui les unisse est la famille sous la protection de laquelle elles se sont placées de plus ou moins bon gré. En 1413, le pacte passé entre Rodolfo III et Macerata prévoit que la seconde reconnaisse le premier comme « *governatore, protettore, defensore, signore, rettore* ». Rodolfo s'engage à repousser les ennemis qui menacent la cité et à envoyer son fils Gentilpandolfo pour la défendre. Soucieuse de sa liberté au moment où elle se remet entre les mains du seigneur de Camerino, Macerata exige de Rodolfo qu'il se contente du système de fortification existant et ne fasse édifier aucune forteresse, tour ou muraille grâce auxquelles il pourrait faire pression sur sa protégée<sup>270</sup>. Au début des années 1380 déjà, face à une autre situation de danger imminent, la ville avait fait appel à ses puissants voisins<sup>271</sup>.

Il est remarquable que les termes de *defensor*, *gubernator* ou *protector* soient ceux communément employés pour le ou pour les saints patrons des communautés civiques, qu'elles soient de petite ou de grande dimension. Lorsqu'il prête serment au moment de son entrée en fonction, en 1404, le podestat de Camerino doit invoquer Ansovino et Venanzio, les deux protecteurs et défenseurs de la commune et du peuple de la cité<sup>272</sup>. S'il ne doit pas conduire à parler d'une quelconque sacralisation de la personne du seigneur, le fait suggère une même recherche d'intermédiaires et de protecteurs clairement individualisés pour le spirituel comme pour le temporel, et dénote une personnalisation des rapports de pouvoir. Cette convergence apparaît bien au sujet du *castrum* de Piediluco. Le prologue des statuts de 1417 invoque saint Stéphane, « le protecteur, le défenseur, le chef et le guide de la commune et des hommes » du lieu<sup>273</sup>. Dans le registre où sont inscrites les lois, un folio est réservé à une représentation du saint, sous laquelle est inscrite une prière en vernaculaire. Il y est demandé à Stéphane de prier Dieu pour que les gens de Piediluco « soient toujours épargnés /

<sup>270</sup> Voir l'accord publié par Pompeo COMPAGNONI, *La reggia picena, ovvero dei presidi della Marca. Historia universale degli accidenti di tempo in tempo della provincia ; non meno che de' varj suoi reggimenti*, 1<sup>re</sup> partie, Macerata, Nella Stamperia degli heredi di Agostino Grisei e Giuseppe Piccini, 1661, p. 295-296.

<sup>271</sup> Voir *supra*, chap. 5, note 237.

<sup>272</sup> ASFi, Ducato di Urbino, Classe I, n. 13, inserto 3, fol. 107r. Les deux saints sont encore qualifiés de *protectores et gubernatores* dans un pacte d'alliance conclu entre Camerino et Cerreto Ponte en 1434, au lendemain de la chute des da Varano (ASPa, *codice varanesco*, fol. 345v).

<sup>273</sup> NICO OTTAVIANI (dir.), *Piediluco, i Trinci, op. cit., Prohemium statuti*, p. 13 : « *missis sancto Stefano protectore, defensore, capo et guida del comuno et de li homini del castello de Pedeluco* ».

de tout ravage et de la guerre mortelle / des malheurs comme des infortunes<sup>274</sup> ». Un sceau provenant du *castrum*, réalisé à l'époque de la domination des Trinci représente le protomartyr auréolé et vêtu d'une dalmatique, au centre d'une inscription proclamant « Je suis le bon pasteur et le défenseur de Piediluco<sup>275</sup> ». Le saint est représenté avec les Ecritures dans la main droite et, dans la gauche, avec une bannière aux armes des seigneurs de Foligno<sup>276</sup>. L'association des registres céleste et terrestre est étroite, l'intercesseur voué à agir dans le premier devenant le porte-drapeau de ceux qui ont la charge de protéger la communauté dans le second.

La protection de la cité, de son territoire et des différentes communautés soumises est un des principaux ressorts de la légitimation de la domination seigneuriale. Le seigneur ne monopolise pas les moyens institutionnels et matériels pour la défense militaire du *bonum statum* mais, nous l'avons vu, il exerce sur eux un réel contrôle. Le paragraphe qui suit se propose d'apporter quelques éléments permettant de mieux apprécier l'efficacité de la protection apportée.

### **En l'absence de moyens, deux recours : prévenir du danger, céder aux extorsions.**

Placés à la tête de territoires étendus et fragmentés, les seigneurs subissent des dégâts comparables à ceux qu'ils infligent eux-mêmes à leurs voisins lorsqu'ils prennent la tête d'expéditions militaires. Ils apparaissent totalement dépourvus de moyens pour lutter contre les compagnies de mercenaires qui saccagent l'Italie centrale au tournant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, contre les ennemis qui les attaquent ou contre les armées qui traversent leurs domaines.

Les terres du *contado* sont soumises aux dévastations, aux pillages et aux rançonnements. Certains coûts pèsent immédiatement sur les seigneurs quand d'autres ne sont qu'indirects car il faut consentir à recevoir moins d'impôts des communautés touchées. Si les guerres et le morcellement politique contribuent au renforcement des petites seigneuries

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. LXXXV pour la reproduction du folio, p. CVIII pour la transcription du texte : « *pregano te piaccia che preghi Dio signore / che questo popolo sempre sia deiuno / da omne nocumento et mortal guerra / et de caso sinistrante et infortunato* ».

<sup>275</sup> « † *Sum bonus pastor Castri Luci quoque defensor* ». Le sceau est publié dans : Andrea MUZZI, Bruna TOMASELLO, Attilio TORI (dir.), *Sigilli nel museo nazionale del Bargello*, t. I : *Sigilli ecclesiastici*, Florence, Associazione Amici del Bargello, 1988, p. 300-301 et n° 789, p. CXLIX. Il est repris dans L. SENSI, « Memorie trinciane », *BSCF*, vol. XVIII, 1994, p. 429-433.

<sup>276</sup> Le saint des statuts de 1417 porte également une bannière mais l'écu au centre de cette dernière est blanc. Le nom de Niccolò Trinci ayant été gratté dans le corps du texte, il n'est pas impossible que ses armes aient été effacées sur le dessin.

urbaines, durant le Grand Schisme notamment, et leur permettent d'accroître leur autonomie politique vis-à-vis du pouvoir pontifical, ils sont loin de constituer une causalité univoque. Ils font régulièrement peser des menaces sur les régimes seigneuriaux et engendrent des dépenses qui grèvent lourdement leurs finances. Les chroniques fourmillent de mentions d'exactions comme celles que subissent Rodolfo II da Varano et Trincia Trinci à la fin de la guerre des Huit saints<sup>277</sup>. Le passage de troupes de la Ligue dans les environs de Foligno constitue par ailleurs une aide décisive pour les conjurés qui parviennent à chasser brièvement les Trinci à la fin de l'année 1377. La chronique écrite à Fermo dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle met l'accent sur les méfaits ordinaires des hommes de guerre qui s'entendent pour piller la région, « parcourant la Marche [d'Ancône] à la recherche du bétail, s'empar[ant] des bêtes et parfois des hommes<sup>278</sup> ». Elle rapporte un raid de Boldrino da Panicale dans le territoire de la cité, en octobre 1387, qui aurait permis la capture de deux cents têtes de bétail et de six cents brebis<sup>279</sup>. Lorsque de nouveaux affrontements opposent des cités de la Marche aux mercenaires pontificaux embauchés par le cardinal Bontempi, peu de temps après, Gentile da Varano combat aux côtés de Fermo contre le même Boldrino. Selon Antonio di Nicolò, les razzias lancées par le capitaine lui permettent de s'emparer cette fois d'un grand nombre de bovins et de douze prisonniers. Le chef de guerre du pape rançonne ces derniers et envoie à Fermo l'oreille qu'il a tranchée à chacun d'eux, afin de convaincre leurs concitoyens du sérieux de ses exigences<sup>280</sup>.

La lettre qu'adresse Ugolino III à Boniface IX en 1397, pour se lamenter des ravages causés dans ses terres par deux années de guerre, présente le tableau affligeant. Le seigneur de Foligno dresse la liste des destructions et de leurs prix, des six mille florins de dégâts matériels, des maisons détruites, des quatre *villae* brûlées à Verchiano et à Aquafranca, des cent quinze soldats capturés pour lesquels une rançon de deux mille huit cents florins est exigée. Le ton de la lettre se fait plus pathétique encore lorsqu'est évoqué le sort des prisonniers de Foligno. Ils sont, dit leur seigneur :

sans dent pour la plupart, épuisés par la longue détention, la faim, les coups et les mauvais traitements<sup>281</sup>.

---

<sup>277</sup> Voir *supra*, note 42.

<sup>278</sup> DE MINICIS (éd.), *Cronache della città di Fermo*, op. cit., p. 12 : « et ibant per Marchiam discurrendo pro bestiis et capiebant bestias et aliquando homines ».

<sup>279</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>280</sup> *Ibidem*, p. 17.

<sup>281</sup> Nous ne connaissons ce document que par l'édition qu'en donne DORIO, *Istoria della famiglia Trinci*, op. cit., p. 185 : « captivati in debite in castro Capitoni, diu carceribus, fame, verberibusque et afflictionibus macerati, et pro maiori parte privati dentibus ».

Alors que selon lui, d'autres chevauchées se préparent, Ugolino estime le coût des malheurs survenus à près de treize mille florins. Il implore le pape de lui apporter l'aide nécessaire à la libération des captifs<sup>282</sup>. Pour l'obtenir, il doit émouvoir et exagérer. Le montant est peut-être gonflé, il n'en constitue pas moins une estimation qui se veut vraisemblable du prix des affrontements ravageant régulièrement un domaine seigneurial.

Les seigneurs ne sont pas en mesure de repousser par les armes les agressions dont ils sont victimes. Ils n'ont pas les moyens d'entretenir une armée de mercenaires et les forces de leur propre ville sont impuissantes face aux lances des véritables professionnels de la guerre, nombreux, mobiles et expérimentés. Si les années 1380-1390 voient se multiplier la constitution de ligues entre villes et seigneurs pour lutter contre les *societates*, rivalités internes et intérêts divergents minent l'efficacité de ces alliances<sup>283</sup>. La protection des puissants comme Florence ou comme Milan ne se concrétise par l'envoi d'aucune force destinée à vaincre les menaces qui pèsent sur les *racommandati*. Il ne reste alors plus qu'à s'enfermer à l'intérieur d'un lieu fortifié et à attendre que la menace soit passée.

Du point de vue militaire, le *defensor* des communautés du *contado* s'acquitte d'abord de sa mission en avertissant ses protégés de l'imminence du danger. Les échanges épistolaires des seigneurs avec les *terrae* ou les *castra* qu'ils dominent attestent la fréquence de la pratique. Au milieu des années 1390, Gentilpandolfo da Varano avertit les gens de Montecchio de l'avancée des compagnies de Galeazzo Belfiore Malatesta et de Conte da Carrara, leur enjoignant de mettre le grain à l'abri sans quoi ils pourraient « *recevere dampno* ». En 1399, ayant appris que des hommes d'armes ont pénétré dans la Marche et parcourent la région, Rodolfo fait ordonner à la même *terra* de rentrer tout le bétail, d'interdire aux habitants de s'éloigner du village, de placer des guetteurs le jour et des veilleurs la nuit<sup>284</sup>. Les livres de compte, au fil des petites sommes qui leur sont versées, enregistrent les va-et-vient de messagers venus « *colla novella della compangna* » de tel capitaine et attestent la circulation d'une ville à l'autre des informations relatives au passage des compagnies<sup>285</sup>. A la fin de l'année 1396, Spolète qui a décidé d'agir aux côtés d'Ugolino

---

<sup>282</sup> Ugolino ne perçoit pas d'aides directes mais, en 1401, il bénéficie pour lui et pour ses sujets d'une exemption totale de trois ans des impôts dus à l'Eglise. La lettre du pape prend soin de préciser que le service militaire et la participation aux chevauchées (« *praeterquam ab exercitibus et cavalcatis per te fieri consuetis* ») ne sont pas concernés. Elle confirme l'importance de la guerre menée à ses frais par le seigneur pour le pape et les négociations, contreparties et compensations auxquelles elle donne lieu. Voir le document partiellement publié par M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. 17, p. 218.

<sup>283</sup> Giovanni CECCHINI, « Boldrino da Panicale », *BDSPU*, vol. LIX, 1962, p. 43-96 ; CECCHI, « Compagnie di ventura nella Marca », *Studi maceratesi*, vol. X, 1973, art. cit., p. 71-78.

<sup>284</sup> MERIGGI, « *Honorabilibus amicis* », *op. cit.*, doc. 110, p. 109 ; doc. 130, p. 120-121.

<sup>285</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 691, fol. 48r-v.

Trinci contre celles qui infestent la région envoie des observateurs à Foligno « *ad explorandum de societate*<sup>286</sup> ». Rien de tout cela ne suffit. En dépit des avertissements des da Varano, la commune de Montecchio ne parvient pas toujours à soustraire son bétail aux agresseurs. En 1400, Mostarda della Strada s’empare d’un grand nombre de ses bœufs dont Gentilpandolfo doit ensuite négocier, et probablement payer, la restitution<sup>287</sup>. Protecteur de Duomo et de Precicchie, des *castra* inclus dans le vicariat au temporel concédé à son père pour trois générations en 1393<sup>288</sup>, Chiavello Chiavelli paye lui les quatre florins qu’exigent des pillards en 1399 pour rendre leurs bêtes aux membres des deux communautés<sup>289</sup>.

Les seigneurs sont eux aussi des propriétaires de bétails. Ils sont les victimes directes de raids ennemis, comme en témoignent plusieurs sources narratives. Dans une de ses nouvelles, Franco Sacchetti raconte qu’une chevauchée d’un certain Foscherello di Matelica, caporal de Boldrino da Panicale, permet au mercenaire de mettre la main sur huit cents porcs appartenant à Rodolfo II da Varano<sup>290</sup>. L’événement est un nouveau prétexte pour un bon mot du seigneur mais le récit n’a que plus de saveur pour le lecteur du temps s’il est inscrit dans un cadre crédible. Les chroniqueurs confirment l’importance des ravages subis en plusieurs occasions par les familles dominantes de Foligno et de Camerino. En 1415, une expédition de Malatesta da Cesena vise le château de Beldiletto, résidence fortifiée des da Varano et cœur d’une grande exploitation agricole. Rodolfo III parvient à prendre la fuite avec ses fils mais sa femme Costanza, de nombreux membres de son entourage ainsi que des gens de Fabriano alors présents sont capturés<sup>291</sup>. Les pertes sont lourdes, ce dont prétendent rendre compte les chiffres symboliques avancés par Antonio di Nicolò, de mille prisonniers et quatre-vingt-dix-neuf chevaux raziés<sup>292</sup>.

La persistance des affrontements dans les terres de l’Eglise tout au long du xv<sup>e</sup> siècle conduit à la répétition de tels épisodes, avec il est vrai une fréquence et une intensité sans doute inférieures à celles des deux dernières décennies du siècle précédant. Un chroniqueur de Viterbe, Nicola della Tuccia, consigne les dommages subis par Corrado Trinci en juillet 1435, lorsqu’une chevauchée de Leone Sforza sur le territoire de Foligno permet à ce dernier

<sup>286</sup> NESSI, *I Trinci*, *op. cit.*, doc. 71 et 73, p. 232.

<sup>287</sup> MERIGGI, « *Honorabilibus amicis* », *op. cit.*, doc. 134, p. 123.

<sup>288</sup> ASCFab, *carte diplomatiche*, busta XI, n° 512.

<sup>289</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 690, fol. 53r, le 5 juin 1399, « *per reconparare la preda de quilgli da Duomo, dale Precicchi. Vale.* ». Soit treize livres et quatre sous.

<sup>290</sup> SACCHETTI, *Il Trecentonovelle*, éd. MARUCCI, *op. cit.*, nouvelle xxxix, p. 124-125.

<sup>291</sup> Costanza avait épousé en première noce Galeazzo Chiavelli, frère de Chiavello.

<sup>292</sup> DE MINICIS (éd.), *Cronache della città di Fermo*, *op. cit.*, p. 43 ; Raoul PACIARONI (éd.), « La cronaca di Cola di Lemmo Procacci da Sanseverino (1415-1475) », *Studi maceratesi*, vol. X : *Documenti per la storia della Marca*, actes du colloque (Macerata, 14-15 décembre 1974), 1976, p. 274.

de s'emparer d'une grande quantité de bétail et de rançonner, affirme le chroniqueur, deux cents prisonniers<sup>293</sup>.

\*  
\* \*

Face aux dévastations des troupes de passage et des compagnies en quête de butin, le moyen le plus efficace de se prémunir est de céder aux extorsions. Ces dernières sont l'une des visées immédiates d'armées recherchant plus l'intimidation et les profits rapides que des coûteuses confrontations. Les chroniques conservent le souvenir des sommes ruineuses exigées par les hommes d'armes. Quand il évoque le passage de John Hawkwood à travers le territoire de sa ville, le notaire de Fermo n'omet pas de préciser le prix auquel la traversée a été négociée : la *concordia* a coûté deux mille florins d'or et trois mules<sup>294</sup>. Pour les groupes familiaux les plus influents, la participation au paiement de telles extorsions est un moyen de renforcer leur emprise sur leur ville. En septembre 1371, Rodolfo II da Varano fait lire dans le palais de la commune une citation à comparaitre que le juge général des affaires civiles de la Marche d'Ancône (« *iudex civilibus generalis* ») a adressée aux magistrats de Camerino. Il est enjoint à ces derniers de rembourser au chef de la puissante famille les presque trois mille florins qu'il a avancés à la commune sous la forme du grain remis à la *Magna societas*, afin que soit épargné le district de la cité<sup>295</sup>. Le recouvrement de la créance n'est peut-être pas l'objectif de Rodolfo. Celui-ci a pu saisir une juridiction supérieure pour exercer une pression accrue sur les institutions de sa ville. Cherchant à transformer un pouvoir économique et militaire en pouvoir politique, il peut ensuite abandonner les poursuites et renoncer à sa dette en échange de contreparties. Il apparaît comme un protecteur efficace de la communauté civique, quel qu'ait été pour lui le coût réel de l'opération. La controverse éclaire par ailleurs la vivacité d'institutions qui ne se plient pas aux exigences des da Varano.

En juin 1380, Rodolfo et les siens passent directement un accord avec un consortium de mercenaires allemands et italiens, ceux de la compagnie de Saint-Georges, pour que les « *terrae domini Rodulfi* » soient épargnées dans les mois qui suivent. Camerino figure en tête de la liste des lieux protégés par le paiement de cinq mille florins d'or dont il est dit qu'ils

---

<sup>293</sup> *Cronache di Viterbo e di altre città scritte da Niccola della Tuccia in due parti cioè nella prima di quanto è successo a Viterbo e luoghi vicini sino al 1476 e nella seconda di ciò ch' è avvenuto in Viterbo e in altre province del mondo dall'anno 1417 al 1468*, dans Ignazio CIAMPI (éd.), *Cronache e statuti della città di Viterbo*, Florence, Cellini, 1872, p. 152 : « *Lione Sforza [...] fece una correria a Foligni, e toseli gran quantità di bestiami e 200 prigioni da riscotere, e mandolli a Montefalco, e lui si pose in assedio a Foligni* ».

<sup>294</sup> DE MINICIS (éd.), *Cronache della città di Fermo*, op. cit., p. 13.

<sup>295</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 203v-204r. Datée du 19 septembre, la lettre est adressée aux « *nobilibus et prudentibus viris podestati, capitani, capitani artium, consilio communis et hominibus civitatis Camerini* ». Elle concerne les 2 947 florins d'or « *pro residuo pretii grani ambiasatis per eum [dominum Rodolfum] factis ad magnam societatem ne veniret in territorium Camerini et expensis factis in adventibus dominorum et aliis secundum vostra deliberationem* ».

proviennent « *de pecunia domini Rodulfi*<sup>296</sup> ». Il s'agit probablement d'une nouvelle avance offerte par le seigneur aux collectivités. Deux ans plus tard, après qu'une somme d'argent a encore tenu des compagnies à l'écart des territoires placés sous l'influence des da Varano, ces derniers obtiennent des communautés le remboursement progressif du montant extorqué. Entre juillet et décembre 1382, la *terra* d'Amandola verse près de mille trois cent quarante florins à cette fin<sup>297</sup>.

Trinci et Chiavelli sont amenés à jouer le même rôle de pourvoyeurs de fonds et de négociateurs. Leur propre pratique de la guerre et les relations qu'ils possèdent parmi les hommes de guerre les désignent pour les médiations avec les condottières extorqueurs. L'étendue de leur domination les met en situation de négocier des montants plus avantageux pour les collectivités concernées, des prix de gros en quelque sorte dont les maîtres chanteurs acceptent le montant en raison de la centralisation de la collecte et des facilités de versement offertes par les seigneurs. Au début de l'année 1384, Corrado II Trinci paye plus de quatre cent vingt florins d'or à John Hawkwood, à Richard Romsey et à Giovanni degli Ubaldini<sup>298</sup>, lesquels ont probablement fait un détour par Foligno alors qu'ils occupaient une partie du printemps à racketter Pérouse<sup>299</sup>. Une quinzaine d'années plus tard, les fragments de la comptabilité des Chiavelli indiquent la lourdeur des exigences financières des compagnies rivales. Pour protéger son territoire alors qu'il subit déjà, comme tant de villes de la Marche d'Ancône, les prélèvements réclamés par Paolo Orsini et Mostarda da Strada, le seigneur de Fabriano passe un accord (« *concordia* ») avec Cecchino Broglia<sup>300</sup>. La venue de la compagnie de ce dernier a été annoncée par un courrier dès le début du mois de mai. Une fois le montant négocié, les versements de la somme extorquée sont échelonnés. Le 16 juin, un

---

<sup>296</sup> Un large extrait du document est publié par Pietro FERRANTI, *Memorie storiche, op. cit.*, t. I : *Codice diplomatico*, doc. 874 bis, p. 274-275.

<sup>297</sup> *Ibid.*, doc. 877, p. 275-276. Il s'agit de 674 florins et de 670 ducats et 6 deniers.

<sup>298</sup> BLJFol, ms. B. VI. 8, fol. 409r-v (publié par M. SENSI, « Lettere patenti », *BSCF*, vol. VII, 1983, art. cit., doc. 53, p. 51-53).

<sup>299</sup> BALESTRACCI, *Le armi, i cavalli, l'oro, op. cit.*, p. 169.

<sup>300</sup> Le 13 novembre, un messenger arrive à Fabriano pour donner les instructions du recteur de la Marche concernant le paiement de la *condotta* de Paolo Orsini (ASCFab, *Clavellorum*, 690, fol. 88r). Ce dernier vient d'être nommé capitaine général d'une Eglise dont il doit défendre les territoires. Il est payé sur la taille qu'il percevait lui-même auprès des communautés qu'il protège. Ancien condottière pontifical et rival d'Orsini, Mostarda continue lui à faire valoir les droits dont il jouissait antérieurement en vertu de son emploi et qui l'autorisaient aussi à prélever sa paye dans les villes de la Marche d'Ancône. Fabriano semble être dans la situation douloureuse de devoir payer chacun des deux adversaires. Le 30 août, un envoyé reçoit dans la ville des Chiavelli vingt florins « *per parte della conducta* » de Mostarda. Trois jours avant l'arrivée de l'émissaire du recteur, Pippo, un familier du capitaine, vient cette fois chercher trois cent trente cinq florins « *per parte dei denari devia avere dal sengnore* ». Il revient un peu plus d'une semaine après pour toucher quatre-vingt six pièces de la même monnaie (ASCFab, *Clavellorum*, 690, fol. 74r ; fol. 88r-v). Sur les années 1398-1401, particulièrement difficiles : Anna FALCIONI, « Mostarda da Strada », *DBI*, vol. LXXVII, 2012, p. 337-340. Sur Broglia, ESCH, « Broglia », *DBI*, vol. XIV, 1972, art. cit., p. 425-427.

certain *Tartallio* – probablement le jeune Tartaglia qui commence alors sa carrière aux côtés de Broglia – vient chercher les quinze premiers des six cents florins demandés<sup>301</sup>.

Le départ des *societates* étrangères et la fin du Grand schisme ne mettent pas fin aux menaces qui pèsent sur les villes d'Italie centrale. Le passage régulier de puissantes troupes armées, celles de Francesco Sforza, des Fortebracci ou des Piccinino expose les petites seigneuries à des prélèvements forcés réguliers. En 1420, Paolo Guinigi épouse Jacopa Trinci, une sœur des seigneurs de Foligno, et fait prendre comme épouse à son fils Ladislao Maria di Gentilpandolfo, petite-fille de Rodolfo III da Varano. Sa quiétude est troublée par la réconciliation de Braccio da Montone avec Martin V, qui, selon Giovanni Sercambi, lui aurait fait craindre des chevauchées du condottière ou « d'autres gens de la Sainte Eglise » à travers son territoire. Proche de son seigneur, le chroniqueur évoque une négociation âpre avec le pontife afin de garantir les environs de Lucques des incursions dévastatrices. Martin V aurait exigé six mille florins « *per modo di prestito* », Paolo aurait accepté d'en verser deux mille « *per modo di dono* ». Le paiement effectué, le pape s'engage à ce que Braccio ne s'en prenne pas à la cité des Guinigi tant qu'il reste au service de l'Eglise. Et Sercambi de conclure :

c'est bien ainsi que l'on plume une oie<sup>302</sup>.

Le terme de « prêt » réapparaît dans la documentation concernant les Trinci et les da Varano, comme dans la chronique lucquoise où Paolo Guinigi l'oppose un « don ». Le seigneur signifie au pontife qu'il attend quelque privilège en retour de la générosité à laquelle il a été contraint, voire la seule reconnaissance de la libéralité que met en avant le discours seigneurial<sup>303</sup>. La dette d'argent née d'un emprunt, elle, se rembourse et s'efface. Quoi qu'il en soit, le langage du don ou du prêt permet au payeur de préserver les apparences, en même temps que de justifier une importante sortie d'argent dans sa comptabilité. L'argument vaut

---

<sup>301</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 690, fol. 46r : « *Item adi viiii de maggio pagai ad uno misso che venne da Fossato che ericho lectore che messer lo Broglio era venuto in lo piano de Gualdo* », fol. 53v : « *Item al dicto di [VII de giungno] a ser Ciccho del Biancone mandato ad Hugulino e a messer lu Broglio* », fol. 54v : « *Item pago al dicto di [XVI de giungno] al Tartallio fiorini XV ad bolognini XXXVI per fiorino. Fo per parte de pagamento de la concordia de VI<sup>f</sup> fiorini con messer lu Broglia. Vale.* ».

<sup>302</sup> SERCAMBI, *Le croniche*, op. cit., vol. III, 1892, p. 257-258 : « *Nondimeno il dicto papa si prese i dicti fiorini .MM. e così si pela l'oga* ». Le chroniqueur écrit que l'accord fait l'objet d'une bulle pontificale envoyée à Lucques le 18 juillet 1420.

<sup>303</sup> Voir les développements classiques de Marcel Mauss sur le don : MAUSS, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », dans ID., *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1999 (1<sup>re</sup> éd. aux PUF : 1950 ; 1<sup>re</sup> parution de l'*Essai* dans *Année sociologique*, 2<sup>e</sup> série, t. I, 1923-1924), p. 143-279.

pour le bénéficiaire, les registres d'*introitus et exitus* de la papauté n'ayant pas adopté le mot « extorsion » dans la typologie des recettes<sup>304</sup>.

\*

\* \*

Il est temps de conclure ce chapitre. Le parcours proposé s'est ouvert sur une double interrogation. La guerre offre-t-elle les ressources requises pour la conduite d'une politique artistique ? Est-elle l'occasion d'exploits, permet-elle la manifestation de la bravoure qui révèle la nature exceptionnelle du seigneur ? Dans sa formulation naïve, ce questionnement a conduit à réunir différentes évocations de la guerre et à reconsidérer le rôle de cette dernière au sein du régime seigneurial.

A Foligno, à Camerino et à Fabriano, les sources ne permettent pas d'évaluer la rentabilité économique d'un mercenariat qui représente assurément une activité centrale pour les familles au pouvoir. Au regard des modalités du paiement des seigneurs condottières durant les premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, l'enrichissement n'apparaît pas comme l'objectif principal de l'activité. Les éléments sont moins nombreux pour la seigneurie de Camerino dans la seconde moitié du Quattrocento mais ils vont dans la même direction. La défense du territoire, quant à elle, absorbe une part importante des ressources publiques et familiales alors qu'en de nombreuses occasions, des expéditions militaires sont financées par les seigneurs eux-mêmes au service d'une des grandes puissances de la péninsule. Les conflits touchant les terres soumises aux seigneuries occasionnent enfin d'importants dégâts. Si le bilan comptable de l'ensemble de ces opérations reste incertain, le bilan politique émerge avec clarté. Instrument de sa conquête et de son renforcement, modalité de son exercice, contrepartie de sa remise ou de sa délégation, la guerre est indissociable du pouvoir seigneurial. L'activité militaire se déploie au service des puissances de la péninsule. Ce sont Florence et la papauté pour Trincia, Corrado II et Ugolino III Trinci ou pour les da Varano de la fin du XIV<sup>e</sup> et du début du XV<sup>e</sup> siècle, puis ce sont pour les seigneurs de Camerino les Duras, Venise, le pape encore et les Aragonais, alors que pour les Chiavelli, ce sont les Visconti, les Montefeltre, les Malatesta ou les mêmes da Varano. Ces engagements créent des liens de protection et d'obligation réciproques, ils indiquent la dépendance des petits seigneurs urbains envers les principaux acteurs du temps. Ils leur apportent en retour des honneurs et la reconnaissance de leur statut social. Ils les maintiennent sur le devant d'une scène qu'ils ne

---

<sup>304</sup> Sur les pratiques de la comptabilité pontificale, JAMME, « De la banque à la chambre ? Naissance et mutations d'une culture comptable dans les provinces papales entre XIII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle », dans ID. et Olivier PONCET (études réunies par), *Offices, écrit et papauté (XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, actes des tables rondes (Paris, 25-26 novembre 2003 ; Avignon, 21-23 octobre 2004), Rome, EFR, 2007 (Coll. de l'EFR, 386), p. 97-251.

peuvent occuper seuls. La guerre place les seigneurs au cœur de négociations avec les pouvoirs supérieurs, elle leur permet d'obtenir de ceux-ci des prérogatives qui renforcent leur domination.

Les conflits militaires de la fin du Moyen Age sont également un élément central de la vie politique à l'échelle de la ville et de son territoire. La guerre contribue à accroître la légitimité de la famille hégémonique, le seigneur et les siens s'efforçant d'apparaître comme les protecteurs des communautés qu'ils dominent et comme les défenseurs des intérêts de leur ville. Elle renforce également la position du seigneur à l'intérieur des mécanismes de décisions politiques qui concernent et impliquent l'ensemble du corps civique. Le seigneur contribue au financement et au commandement des moyens militaires de la ville, sur lesquels les institutions de la commune, du *Popolo* et des Arts exercent un contrôle réel. La guerre constitue ainsi un champ d'observation privilégié du pouvoir seigneurial, dans lequel les composantes de ce dernier apparaissent à la fois clairement individualisées et inextricablement liées : vertus personnelles, domination familiale, légitimations venues d'en haut, insertion dans la commune et appartenance à la cité tout entière.

**Troisième partie : Un pouvoir construit, exercé et  
reconstruit à travers son image.**



## **Chapitre 7 : De la construction du palais à la fondation de la cité. Aménagement des résidences urbaines, réaménagements de la ville et récits de fondation.**

Dans les cités et les *terre* d'Italie centro-septentrionale, les entreprises édilitaires des seigneurs s'inscrivent d'abord dans la continuité de celles des communes<sup>1</sup>. L'aménagement de la ville, la construction de l'espace public et la définition de lieux du politique ont été au cœur de l'action des régimes communaux. Ils en ont été l'une des manifestations les plus spectaculaires et ont contribué à légitimer leur autorité<sup>2</sup>. L'équivalence entre l'action menée *pro bono comuni*, « pour le Bien Commun » ou « pour le bien de la communauté » et celle conduite *pro bono comunis*, « pour le bien de la commune » s'est progressivement imposée<sup>3</sup>. Lorsque les seigneuries s'affirment, qu'elles se présentent comme protectrices et défenseurs de la commune et qu'elles disent gouverner au nom d'un Bien Commun qu'elles prétendent être les plus aptes à promouvoir<sup>4</sup>, elles poursuivent la politique urbanistique et édilitaire précédente. Leurs réalisations s'effectuent autour d'une profonde ambivalence que renforce le jeu d'équivalence entre *bonum comuni* et *bonum comunis*. Les chantiers des nouveaux dirigeants contribuent à l'établissement d'un pouvoir familial mais simultanément, alors que

---

<sup>1</sup> Des passages de ce chapitre ont servi de base à des contributions proposées lors de rencontres scientifiques. Depuis ces dernières, notre recherche progressant, nous avons augmenté et corrigé le texte lorsque cela était nécessaire. Les publications issues de ces rencontres sont : DELZANT, « Au cœur de la cité. Construction et élaboration des palais seigneuriaux en Italie centrale : les exemples de Foligno et de Camerino (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », dans Vanessa OBRY et Clotilde DAUPHANT (dir.), *Rêves de pierre et de bois. Imaginer la construction au Moyen Age*, actes de la journée d'études (2 juin 2007), Paris, PUPS, 2009, p. 33-46 ; ID., « *Instaurator et fundator* : édification de la seigneurie urbaine et construction de la ville (Italie centrale, fin du Moyen Age) », dans Marc BOONE et Martha HOWELL (dir.), *The Power of Space in late Medieval and Early Modern Europe : the Cities of Italy, Northern France and the Low Countries*, actes du colloque (New York, 11-12 mars 2010), Turnhout, Brepols, 2013 (Studies in European Urban History, 30), p. 97-122, traduit et augmenté dans « *Instaurator et fundator* », *BDSPU*, vol. CIX, 2012, art.cit., p. 271-338.

<sup>2</sup> CROUZET-PAVAN, « "Pour le Bien Commun..." », dans EAD. (études présentées par), *Pouvoir et éditité*, art. cit., p. 11-40.

<sup>3</sup> Emilio PANELLA, « Dal bene comune al bene del comune. I trattati politici di Remigio dei Girolamo », *Memorie domenicane*, vol. XVI, 1985, p. 1-198. Sur l'évolution de la définition du Bien Commun, voir ZORZI, « Bien Commun et conflits politiques dans l'Italie communale », dans Elodie LECUPPRE-DESJARDIN et Anne-Laure VAN BRUAENE (dir.), « *De Bono Communi* ». *The Discourse and Practice of the Common Good in the European City (13<sup>th</sup>-16<sup>th</sup> c.)*, Turnhout, Brepols, 2010 (Studies in European Urban History (1100-1800), 22), p. 267-290 ; Ennio Igor MINEO, « Cose in comune e bene comune. L'ideologia della comunità in Italia nel tardo medioevo », dans GAMBERINI, GENET et ZORZI (dir.), *The Languages of Political Society*, *op. cit.*, p. 39-67.

<sup>4</sup> Le cas des Visconti a été bien étudié par Federica CENGARLE, « Le arenghe dei decreti viscontei (1330 ca.-1447) : alcune considerazioni », dans GAMBERINI et Giuseppe PETRALIA (dir.), *Linguaggi politici nell'Italia del Rinascimento*, actes du colloque (Pise, 9-11 novembre 2006), Rome, Viella, 2007 (I libri di Viella, 71), p. 55-87. Voir les observations de BOUCHERON, « Politisation et dépolitisation d'un lieu commun. Remarques sur la notion de Bien Commun dans les villes d'Italie centro-septentrionale entre commune et seigneurie », dans LECUPPRE-DESJARDIN et VAN BRUAENE (dir.), « *De Bono Communi* », *op. cit.*, p. 246-251.

les seigneurs affirment agir au nom du Bien Commun, leurs entreprises réaffirment le rôle d'institutions communales dont ils dépendent.

Le pouvoir seigneurial, on l'a vu, s'exerce sur la ville grâce à l'encastrement de la famille dominante à l'intérieur des institutions civiques dont l'organisation n'est pas profondément modifiée. L'étréitese des relations des magistrats et des officiers communaux avec le seigneur ainsi que le contrôle de ce dernier sur les différents conseils ont été mis en lumière<sup>5</sup>. S'appuyant sur l'appareil administratif de la commune et sur la légitimité juridico-politique dont seul le corps civique reste *in fine* le détenteur, les maîtres de Camerino, de Fabriano et de Foligno s'insèrent dans le tissu urbain que la commune a contribué à façonner. En érigeant leurs palais, ils prennent place dans les lieux où se constituent l'identité et la mémoire de la communauté civique. Notre septième chapitre se propose tout d'abord d'étudier les modalités et les significations de cette insertion spatiale. Il s'attachera ensuite à la façon dont ces pratiques de construction sont intégrées à une réflexion politique renouvelée autour de la notion de magnificence, réflexion faisant elle-même partie de la légitimation du pouvoir personnel par les vertus du dirigeant. Les chantiers prescrits dans les écrits promouvant la magnificence sont d'une ampleur telle qu'ils équivaudraient, s'ils étaient mis en œuvre, à une refondation de la ville. Irréalisable, l'entreprise peut être projetée dans un passé que reconstruisent les mythes des origines, tels ceux développés autour des Trinci et des da Varano et examinés dans un troisième moment. Ce discours radical est tempéré par la participation du seigneur à la prise en charge des palais et des monuments de la commune, un point qui conclut ce chapitre.

### **L'affirmation seigneuriale au cœur de la ville. La construction du palais.**

Aux premiers temps de leur domination, les seigneurs s'installent dans les lieux centraux de la cité dont ils poursuivent l'aménagement et l'embellissement. La continuité affichée avec la période communale témoigne d'une volonté d'appropriation des lieux de pouvoir mais elle traduit également une grande « rigidité des structures du bâti<sup>6</sup> » et des usages politiques et sociaux qui y sont attachés. Une seconde séquence peut être identifiée ensuite, qui s'ouvre dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Elle a eu comme avant-courrier Castruccio Castracani à Lucques où l'*Augusta*, forteresse-ville dans la ville, s'est élevée loin

---

<sup>5</sup> Voir *supra*, chap. 5.

<sup>6</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes, op. cit.*, p. 120.

de la place San Michele in Foro et du palais communal<sup>7</sup>. Après lui, viennent Cangrande II della Scala et le *Castelvecchio* à Vérone, ou Francesco il Vecchio da Carrara et le château de San Tommaso à Padoue<sup>8</sup>. Les seigneurs rompent alors la continuité de la ville, de ses places et de ses maisons. Ils construisent de nouveaux lieux de pouvoir en érigeant des places fortes au sein de la ville ou à ses marges. De cette chronologie générale et des familles les plus couramment citées, les petites seigneuries étudiées se distinguent. Les Chiavelli, les Trinci et les da Varano renforcent leur présence au cœur même de la ville et de ses espaces symboliques, sans marquer de séparation dans le tissu urbain. Ils développent un registre de leur discours qui proclame leur entière appartenance à l'histoire passée, présente et future de leur ville<sup>9</sup>.

*La place de la commune, lieu d'implantation privilégié du palais seigneurial.*

Les familles seigneuriales de Fabriano, de Foligno et de Camerino élisent toutes trois résidence sur l'une des principales places de leur ville. Malgré la disparité des sources, les processus et les significations de cette implantation peuvent être retracés. Le parcours commence avec les Chiavelli, se poursuit avec les Trinci et s'achève avec les da Varano pour lesquels la documentation s'avère la plus riche.

Fabriano. La concentration des édifices symboliques.

La place de la commune est un des cœurs de la ville, elle est le lieu du pouvoir politique et de l'identité civique. Le régime populaire lui accorde une attention particulière. Celle de Fabriano en concentre de façon remarquable les constructions emblématiques. Située

---

<sup>7</sup> Antonio ROMITI, « Il Palazzo signorile e il Palazzo comunale a Lucca nel XIV secolo : problemi, strutturali e funzionali », dans Isa BELLI BARSALI (dir.), *Il Palazzo pubblico di Lucca : architetture, opere d'arte, destinazioni*, actes du colloque (Lucques, 27-28 octobre 1979), Lucques, Maria Pacini Fazzi Editore, 1980, p. 37.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 119-121. Pour les entreprises édilitaires à Vérone et à Padoue, voir DONATO, « I signori, le immagini e la città. Per lo studio dell'immagine monumentale dei signori di Verona e di Padova », dans Andrea CASTAGNETTI et VARANINI (dir.), *Il Veneto nel Medioevo. Le signorie trecentesche*, Vérone, Arnoldo Mondadori, 1995, p. 379-454.

<sup>9</sup> Sur l'insertion des résidences seigneuriales dans le tissu urbain, voir les éléments communs à de nombreuses seigneuries rappelés par FOLIN, « La dimora del principe negli Stati italiani », dans *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, vol. VI : *Luoghi, spazi, architetture*, dir. Donatella CALABI et Elena SVALDUZ, Trévise/Costabissara, Fondazione Cassamarca/Angelo Colla editore, 2010, p. 352-358. Patrick Boucheron étudie des cas contraires avec les palais d'Urbino, de Milan et de Mantoue, qu'il décrit comme des « espaces réservés et redoutés », coupés de la ville et offrant « une certaine idée de la souveraineté ». BOUCHERON, « *Non domus ista sed urbs*. Palais princiers et environnement urbain au *Quattrocento* (Milan, Mantoue, Urbino) », dans ID. et Jacques CHIFFOLEAU (études réunies par), *Les palais dans la ville. Espaces urbains et lieux de la puissance publique dans la Méditerranée médiévale*, actes de la table ronde (Avignon, 3-5 décembre 1999), Lyon, PUL, 2004 (Collection d'histoire et d'archéologie médiévale, 13), p. 281.

entre deux anciens *castra* voisins, elle est le lieu où les habitants de ces derniers ont signé le pacte d'association donnant naissance à la commune de Fabriano, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Dans les années 1255-1260, le palais du podestat y est construit. Il prend la forme d'une arche monumentale qui relie deux collines en enjambant le principal axe de communication de la *terra*<sup>11</sup>. Au XIV<sup>e</sup> et au début du XV<sup>e</sup> siècle, il héberge toujours le magistrat et les officiers pour lesquels il a été conçu. Les affaires criminelles sont jugées dans l'édifice alors qu'au civil, les débiteurs fautifs y sont retenus<sup>12</sup>. Afin de préserver la dignité du lieu et de ses environs, il est interdit de jouer *ad tabulas* sous le grand passage dont la voûte d'ogive est richement décorée à fresque<sup>13</sup>. La place n'en est pas moins un lieu vivant et animé. Les jours de fête exceptés, les femmes peuvent y travailler à la quenouille et y mettre le fil en écheveau<sup>14</sup>. On y achète de la paille et de l'herbe, du bois et du poisson<sup>15</sup>. Les quartiers de viande peuvent être pesés sur la balance publique située à l'un des angles du palais<sup>16</sup>.

A quelques mètres, sur la *platea comunis*, une grande fontaine laisse couler dans deux vasques de pierre polygonales une eau claire et abondante. Pour la construire, la commune a fait appel au milieu des années 1280 à Jacopo di Grondolo, un Pérugin expert en hydraulique. Sept ans après celle de Pérouse, la fontaine de Fabriano constitue un nouvel exemple des travaux réalisés par les régimes communaux au service du Bien commun<sup>17</sup>. Elle est un objet de fierté pour la *terra*<sup>18</sup>.

Non loin de là, encore, légèrement en retrait sur la hauteur mais tout proche de la collégiale San Venanzio, s'élève le palais des prieurs où se tiennent de nombreuses réunions

---

<sup>10</sup> PIRANI, *Fabriano in età comunale. Nascita e affermazione di una città manifatturiera*, Florence, Nardini, 2003, p. 26.

<sup>11</sup> Illustration 78.

<sup>12</sup> *Lo statuto comunale di Fabriano, op. cit.*, livre II, rub. 4, p. 122-123 ; livre I, rub. 15, p. 43-44. C'est aussi là, on s'en souvient, que les agents de la commune copient les documents de l'administration pontificale concernant les seigneurs. Voir *infra*, chap. 4, note 92-94.

<sup>13</sup> *Ibid.*, livre II, rub. 41, p. 145. Nous revenons sur la décoration peinte de l'arche dans la suite de ce chapitre.

<sup>14</sup> *Ibid.*, livre II, rub. 84, p. 179-180.

<sup>15</sup> *Ibid.*, livre III, rub. 84, p. 252-253 ; livre II, rub. 348, p. 186.

<sup>16</sup> *Ibid.*, livre III, rub. 15, p. 214-215.

<sup>17</sup> Sur la gestion de l'eau à la période communale : BALESTRACCI, « La politica della acque urbane nell'Italia comunale », *MEFRM*, t. 104/2, 1992, p. 431-479 ; sur la place de cette gestion dans le discours sur le Bien Commun : CROUZET-PAVAN, « "Pour le Bien Commun..." », dans EAD. (études réunies par), *Pouvoir et édilité*, art. cit., p. 29-30. Les statuts de Fabriano de 1415 accordent un grand soin à l'entretien de la fontaine. Nous traitons ce point à la fin de ce chapitre (voir *infra*, note 405). *Lo statuto comunale di Fabriano, op. cit.*, livre V, rub. 2, p. 289-290. Les normes du *Popolo* de Foligno dédient deux rubriques à l'entretien des fontaines et des canalisations : *Statutum Populi Fulginei*, rub. 62, p. 81-85 et rub. 145, p. 182-184.

<sup>18</sup> SASSI, « La data e l'artefice perugino della fontana maggiore di Fabriano », *AMDSPM*, 7<sup>e</sup> série, vol. IV, 1949, p. 71-82 ; ID., « Un altro documento per la storia della fontana romanica nella piazza maggiore di Fabriano », *AMDSPM*, 7<sup>e</sup> série, vol. VI, 1951, p. 41-44 ; PIRANI, *Fabriano in età comunale, op. cit.*, p. 33-34.

des conseils et des magistrats de la commune<sup>19</sup>. Le 2 février 1392, « *in quadam camera ubi est cancellaria dicti comunis* », les nouveaux statuts de l'Art de la laine sont approuvés par les prieurs des Arts et par le *defensor comunis et populi*, Guido Chiavelli, en vertu de l'autorité conférée à ces hommes par le conseil de la commune<sup>20</sup>.

Depuis le début du XIV<sup>e</sup> siècle, au plus tard, alors que leur ascension politique s'accélère, les Chiavelli possèdent une demeure sur la place<sup>21</sup>. Un acte notarié de 1311 est établi « *in platea comunis ante domum Gratie et Gualterii de Clavellis*<sup>22</sup> ». Si Tommaso Chiavelli parvient à obtenir le titre de « gonfalonier et défenseur de la commune et du peuple » de Fabriano en 1325<sup>23</sup>, les instances collégiales de la ville s'opposent farouchement à ses tentatives répétées de prise de pouvoir, comme à celles de son fils Alberghetto II et de ses successeurs. Jusqu'au coup de force de 1378, la domination des Chiavelli sur la *terra* reste épisodique et contestée. Renforcée par l'obtention du vicariat pontifical à la fin du *Trecento*, elle finit par s'exercer plus durablement après l'insertion de Guido Chiavelli et des siens dans l'appareil communal<sup>24</sup>. L'implantation familiale précoce *in platea comunis* revêt une double signification. D'une part, elle manifeste, dans l'espace, le lien du pouvoir seigneurial aux organes civiques. La première localisation du palais seigneurial reste incertaine mais il est généralement admis qu'avant la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, les Chiavelli occupent l'édifice situé perpendiculairement au palais du podestat, devant la fontaine, face à la collégiale et au palais des prieurs<sup>25</sup>. Il se trouve dans le prolongement de l'église des Mendians dont la construction s'étend tout au long du *Trecento* et qui constitue à elle seule un côté de la place<sup>26</sup>. La

---

<sup>19</sup> ASCFab, *Riformanze*, 2, fol. 1r : le 5 février 1325, « *in palatio dictorum priorum* » se trouvent « *solito congregati* » le vicaire du podestat et capitaine de la *terra*, les prieurs des Arts, le gonfalonier et protecteur de la commune et du Peuple, avec huit *sapientes viri* désignés pour la défense de Fabriano. D'importants travaux y sont menés dans les années 1330, qui doivent aboutir à une reconstruction partielle de l'édifice. Un registre des paiements effectués aux ouvriers et aux artisans y ayant œuvré est conservé (ASCFab, *Entrate e Uscite*, 423). Le palais est reconstruit à plusieurs reprises à la période moderne. Il devient siège de l'évêché en 1729, un an après que la *terra* est devenue cité épiscopale. Il l'est encore aujourd'hui.

<sup>20</sup> La validation des statuts est enregistrée par le chancelier de la commune, Cristofano di Patregnano. ZONGHI (éd.), *Statuta artis lanae*, *op. cit.*, p. 44. Il est possible que les prieurs aient brièvement changé de lieu de résidence après la chute des Chiavelli. Dès la fin de l'année 1435 cependant, ils rejoignent l'ancien palais avec sa cour à arcades (ASCFab, *riformanze*, 3, fol. 83r). Le contrat passé le 16 novembre 1447 pour la réfection des toitures des *domorum comunis* est rédigé dans le *reclaustrum* du palais des prieurs, à côté de l'église San Venanzio et de la place de la commune (ASCFab, *riformanze*, 7, fol. 5r).

<sup>21</sup> Bruno MOLAJOLI, *Guida artistica di Fabriano*, Fabriano, Rotary Club di Fabriano, 1990 (3<sup>e</sup> éd. revue et augmentée par Giancarlo CASTAGNARI, Giamperio DONNINI et Pio RICCONI ; 1<sup>re</sup> éd. : 1956), p. 40 ; SASSI, *Documenti chiavelleschi*, *op. cit.*, note 1, p. 22.

<sup>22</sup> Document cité par SASSI, *Documenti chiavelleschi*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>23</sup> FALASCHI, « Chiavelli, Alberghetto », *DBI*, vol. XXIV, 1980, p. 633.

<sup>24</sup> Sur l'opposition du Popolo à la « tyrannie » des Chiavelli, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, voir *supra*, chap. 4, notes 49-52.

<sup>25</sup> A l'emplacement de l'actuel théâtre Gentile et de l'actuel siège de la commune.

<sup>26</sup> Illustration 77. MOLAJOLI, *Guida artistica*, *op. cit.*, p. 43-44 ; SASSI, *Le chiese di Fabriano. Brevi cenni storico-artistici*, Fabriano, Arti Grafiche Gentile, 1961, p. 24-26, qui indique que la consécration a lieu en 1398.

proximité géographique de la résidence aristocratique et des palais de la commune rend compte de la façon dont les Chiavelli s'associent à cette dernière, à sa légitimité politique comme à son appareil administratif.

La place et ses alentours immédiats constituent le principal pôle symbolique de la *terra*, l'espace réunissant les grandes composantes politiques et religieuses de la communauté. Moins de quinze ans après la chute de la seigneurie, l'accueil réservé à Nicolas V confirme le rôle durable de la *platea* et des constructions voisines dans l'identité fabrianaise. Elles restent les lieux emblématiques de la ville, le cadre des manifestations par lesquelles cette dernière affirme sa cohésion et présente à l'extérieur l'image d'elle-même<sup>27</sup>. Selon le récit d'un contemporain, donc, l'un des moments clefs de l'entrée triomphale du pontife s'y déroule<sup>28</sup>. Pour accueillir le pape, le 24 juillet 1449, des pièces de draps de laine sont tendues au-dessus du chemin qu'il doit parcourir. Le cœur du parcours est situé entre les grands édifices publics. La toiture éphémère, faite ici de pans d'un blanc immaculé, là de morceaux colorés, se déploie de San Venanzio où Nicolas se recueille et bénit la foule, jusqu'à l'arche du palais des prieurs. De là, elle se prolonge jusqu'au palais du podestat, le long duquel sont érigés deux des cinq autels extérieurs qui jalonnent l'itinéraire, puis jusqu'aux « maisons qui furent celles des Chiavelli », où réside le pontife<sup>29</sup>.

D'autre part et simultanément, la localisation de leur demeure permet aux Chiavelli d'ancrer leur domination. La création du nouveau lieu de pouvoir qu'est le palais familial conduit à un décentrement de la place principale jusqu'alors déterminée par la présence massive du palais de la commune et par celle du palais des prieurs. La résidence seigneuriale devient un des lieux où s'exerce l'administration communale, ainsi que le montre l'exemple

---

<sup>27</sup> Sur le rapport des processions à l'espace urbain, voir les remarques développées autour des cas vénitien et florentin par CROUZET-PAVAN, *Les villes vivantes*, *op. cit.*, p. 311-315.

<sup>28</sup> SASSI, *Documenti sul soggiorno a Fabriano di Nicolò V e della sua corte nel 1449 e nel 1450*, Ancône, DSPM, 1955 (*Fonti per la storia delle Marche*), doc. IX, p. 110-112. Écrit par le notaire Francesco di Giuliano di Miliuccio, le texte sert de base au récit du créatif Giovanni Domenico Scevolini dans son *Istoria di Fabriano* (reprise dans COLUCCI, *Dell'antichità picene*, t. XVII, 1792, *op. cit.*, p. 115).

<sup>29</sup> SASSI, *Documenti sul soggiorno a Fabriano di Nicolò V*, p. 111 : « *Et etiam fuit coopertum sive tectum pannis lane albe et colorate et aliis ornamentis ad ecclesiam Santi Venanti ad arcum palatii dominorum priorum et inde ad arcum qui est infra palatium olim dominorum de Clavellis, alias le case dette di corte et domum stallarum in quas nos Franciscus nunc tenemus scolas pro comune Fabriani super viam que vadit usque ad mattonatum quod est terminativum quartierii Santi Blasi et quartierii Castris Veteris et a palatio domini potestatis sine omissione usque ad portam Pigianam [...]. [H]omines quartierii Podii texerunt et cooperuerunt ab ecclesia Santi Venanti usque ad arcum palatii dominorum priorum pannis et cooperturis a lecto et aliis ornamentis et a dicto arcu palatii priorum et ab arcu qui est iuxta scolas pred.as et domos olim de Clavellis et a palatio domini potestatis usque ad fraternitatem Santi Francisci ab hominibus et personis quartierii Castris Veteris. »*

Tout le parcours aurait donc été couvert par le *tectum* de toile dont on imagine qu'il se déployait par segments, des espaces vides séparant les pièces de drap. L'itinéraire commence porta Pisana, par laquelle le pape entre dans la ville. Nicolas V rend ensuite vers San Venanzio « *ubi facta sua humili oratione, benedixit populo et omnibus dedit V annos et V quadragenas indulgentiae et facta pia oratione ibidem venit pedester ad domos olim dominorum de Clavellis benedicendo semper etc.* »

suisant. En 1404, Chiavello et Tommaso Chiavelli dirigent la *terra*. Le camerlingue de la commune, Piero di Marco, présente le bilan de la gestion des ressources fiscales assignées aux seigneurs. Le plus âgé des deux hommes lui donne quitus, en son nom et en celui de son neveu, le 7 septembre, « dans le palais des Chiavelli, dans la chambre à coucher du seigneur Chiavello ». Six mois et demi plus tard, Tommaso approuve à son tour l'action de Piero mais c'est « dans le palais de la commune, près de la très haute tour » que la reddition du camerlingue est validée<sup>30</sup>.

Les demeures des Trinci sur la Place Vieille. Un pont entre les palais de la commune et la cathédrale.

L'implantation des Trinci suit la même orientation. Comme celle des Chiavelli ou celle d'Antonio da Montefeltro à Urbino<sup>31</sup>, elle se traduit par l'installation des seigneurs sur la place de la commune, à proximité immédiate du siège du pouvoir politique et de l'église cathédrale. Dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, la grande demeure urbaine des Trinci se trouve dans la *contrada* Ammanniti. Elle est sise rue des marchands, à mi-chemin entre la cathédrale et l'église des Prêcheurs que la voie relie directement<sup>32</sup>. Dans le dernier tiers du siècle, au cours de la séquence qui voit Trincia Trinci recevoir le vicariat apostolique et son fils Ugolino franchir les premières étapes pour la transmission héréditaire de la charge<sup>33</sup>, la famille dominante de Foligno se transfère sur la Place Vieille. À partir de 1379, la présence des seigneurs est attestée dans l'ancien palais des chanoines attenant à la cathédrale. Corrado II y a sa chambre et y réside avec son neveu Ugolino<sup>34</sup>. Le frère de ce dernier,

---

<sup>30</sup> Documents cités par SASSI, *Documenti chiavelleschi, op. cit.*, p. 75 : « *In terra Fabriani, in palatio Clavellorum in camera a lecto domini Clavelli* » (7 septembre 1404), « *in palatio comunis prope turim altiore* » (18 février 1405). Le camerlingue Piero a été évoqué *supra*, chap. 5, notes 167 à 190 ainsi que, pour le quitus, note 190.

<sup>31</sup> GIANNATIEMPO LOPEZ, « Antefatti al palazzo di Federico : ritrovamenti, ipotesi », dans Francesco Paolo FIORE (dir.), *Francesco di Giorgio alla corte di Federico da Montefeltro*, actes du colloque (Urbino, 11-13 octobre 2001), vol. I, Florence, Leo S. Olschki, 2004 (Biblioteca dell'« Archivium Romanicum », 317), p. 147-166.

<sup>32</sup> Dans le palais dont s'empare Giovanni Vitelleschi après qu'il a renversé Corrado III, aujourd'hui le palais Piermarini. Durante Dorio écrit de Nallo Trinci : « [...] *si diede ad edificar cappelle in Foligno ; ergendone una sotto il titolo di Santa Maria Madalena, nel suo palazzo, ch'era nel luogo, ove al presente habitano tre famiglie de' Vitelleschi, e quella de' Vallati [...]*. » (*Istoria della famiglia Trinci, op. cit.*, p. 145.) La dernière affirmation est reprise *ibid.*, p. 237. Un acte notarié du 27 décembre 1409 mentionne encore ce palais des Trinci dans la *contrada* Ammanniti, il en évoque la cour à arcades et la loggia. Le document est cité dans une notice exposée dans les salles du palais Trinci avec la référence : ASCFol, *Notarile*, Francesco d'Antonio, 4. 6., fol. 128r, ainsi que dans LAMETTI, « Palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., note 7, p. 309. Au début du XV<sup>e</sup> siècle, l'édifice est qualifié de « *domus veteres* » d'Ugolino III (*ibid.*, doc. 41, p. 362 (17 février 1411).

<sup>33</sup> Voir *supra*, chap. 5, notes 40-43.

<sup>34</sup> LAMETTI, « Palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., doc. 1, p. 350 (25 mars 1379) ; doc. 3-4, p. 350-351 (11 mars 1380 et 23 novembre 1382). Nous reprenons les éléments développés par l'auteur dans cet article ainsi que dans « Il palazzo : dalle preesistenze », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 51-104.

Rodolfo, possède des maisons sur la *platea vetus*, dont il a peut-être hérité de son père Trincia<sup>35</sup>. Tout en continuant à occuper le « *palatium canonicorum maioris ecclesie Fulginei* », Ugolino III acquiert à la fin du siècle, auprès des héritiers de Giovanni Ciccarelli, un vaste ensemble immobilier bordant la place. Constitué de plusieurs maisons, de boutiques et d'une tour, le complexe jouxte les possessions familiales antérieures. Commencent alors les restructurations et les réaménagements de constructions auxquelles s'agrègent de nouvelles acquisitions. Le chantier dure jusqu'au début des années 1410. A ce moment seulement, la documentation cite les *domus novae* d'Ugolino comme le lieu habituel d'habitation du seigneur. Le palais est immense. Il constitue à lui seul le côté nord de la place et s'étend à l'intérieur de la *strata mercatorum*. Il se prolonge sur le côté Est par le palais des chanoines qui, avec sa tour, sa cour à arcades et son grand escalier menant à la grande salle, est encore occupé après la mort d'Ugolino par sa veuve Costanzia<sup>36</sup>. Sur le côté Ouest, face à l'*ecclesia matrix* et à son portail surmonté de griffons, il rejoint les maisons des Trinci attenantes au complexe communal<sup>37</sup>.

Les seigneurs de Foligno ne rasant pas l'ensemble immobilier patiemment constitué pour ériger *ex nihilo* une nouvelle résidence. Tour après tour, maison après maison, palais après palais, ils assemblent en un bloc hétérogène des bâtiments distincts qu'ils restructurent jusqu'à en faire un palais dont la façade extérieure reste la juxtaposition des façades antérieures<sup>38</sup>. Adjonctions et modifications se poursuivent sous les dominations de Niccolò et de Corrado III<sup>39</sup>. La place de la commune jusqu'alors caractérisée par le face-à-face de la cathédrale et du palais public est progressivement investie par la famille seigneuriale, qui l'unifie et la clôt en faisant de son palais le lien entre le pôle religieux et celui des institutions civiles. Par les usages qui en sont fait, la résidence familiale devient une composante du lieu du pouvoir urbain. Si les assemblées et les conseils de la cité se tiennent toujours dans le palais de prieurs, ils peuvent se réunir, sur un autre côté de la place, dans les salles ornées des maisons d'Ugolino III et de ses fils. La résidence des magistrats du *Popolo* reste utilisée pour

---

<sup>35</sup> Pour la mention des maisons de Rodolfo Trinci : LAMETTI, « Palazzo Trinci » dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., doc. 10, p. 535 (16 mars 1388) ; NESSI, *I Trinci, op. cit.*, p. 104. Selon Dorio (*op. cit.*, p. 164-165), une maison de Rodolfo est attestée sur la *platea vetus* en 1363. Trincia aurait acheté un palais adossé à celui de Giovanni Ciccarelli, au même endroit, dans les années 1370 (*ibid.*, p. 171). Ces mentions sont cohérentes avec le processus d'agrégation de maisons voisines en un même ensemble, processus qui se poursuit avec Ugolino III et qui s'observe dans la durée à Camerino, avec les da Varano.

<sup>36</sup> *Ibid.*, par exemple doc. 60, p. 367 (12 juin 1419). Les quelques composantes du palais sont indiquées dans les actes notariés repris en une courte synthèse par LAMETTI, « Palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., p. 310.

<sup>37</sup> Une de ces maisons est couronnée par la *loggia nuova* décorée à fresque.

<sup>38</sup> Illustration 90. La façade unifiée actuelle, néoclassique, a été plaquée sur l'édifice au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>39</sup> LAMETTI, « Palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., p. 317-318.

de grandes occasions. Là, réunis dans la petite salle inférieure avec le vicaire du seigneur et six bons hommes de la cité, le 16 mars 1426, les quatre dignitaires ajoutent de nouvelles lois somptuaires aux statuts urbains<sup>40</sup>. Dans la même pièce, le 9 février 1427, le conseil de surveillance tient sa séance alors qu'il s'est assemblé dans la salle des *Imperatores* du palais Trinci le 27 novembre de l'année précédente<sup>41</sup>. Dans la *camera liliorum* de ce dernier palais, le 15 janvier 1427, le renouvellement du conseil restreint est effectué par le conseil secret de la cité<sup>42</sup>. Plus que l'importance des problèmes abordés, la présence physique du seigneur semble déterminer le lieu de ces réunions. Lorsque Corrado préside en personne les assemblées, elles se tiennent dans son palais<sup>43</sup>.

Les *domus* des da Varano sur la place de la cathédrale. Longue durée de l'implantation et développement continu d'un complexe résidentiel.

De prime abord, la situation semble moins nette à Camerino où l'espace urbain s'est précocement structuré autour de deux centres principaux, la cathédrale d'une part, l'espace situé autour du monastère Sant'Angelo de l'autre. Les données de l'archéologie et des archives ne permettent pas de poser d'hypothèses sérieuses concernant la physionomie urbaine avant la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, période marquée par d'importants chantiers répondant aux dommages subis par la cité et renforçant une bipolarisation antérieure<sup>44</sup>. Mise à sac par les troupes de Manfred en 1259, Camerino est partiellement détruite par un tremblement de terre vingt ans plus tard<sup>45</sup>. L'*ecclesia matrix* est relevée et son nouvel autel

---

<sup>40</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 58r-v. Voir également *Statutum communis Fulginei*, 4<sup>e</sup> partie, p. 331-332.

<sup>41</sup> Voir *infra*, chap. 5, notes 207.

<sup>42</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 119r.

<sup>43</sup> A l'inverse, lorsque le vicaire de Corrado expose devant le conseil public et général du Peuple et de la commune de Foligno le problème de sécurité posé par l'abbaye de Sassovivo, l'assemblée se tient dans le palais des prieurs. ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 15r (25 juillet 1425). Voir *supra*, chap. 6, note 246.

<sup>44</sup> Paolo ANGELETTI et Gaia REMIDDI, « Le vicende urbane di Camerino nel Quattrocento », dans DE MARCHI et LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, 2002, *op. cit.*, p. 92.

<sup>45</sup> Pierantonio Lili recopie dans son *Diario* des fragments de chroniques anciennes relatant ces événements. BCVCam, ms. 142, fol. 68r-v : « Le 12 août 1259, sous le pontificat du Très Saint Pape Alexandre IV, Manfred, fils de l'Empereur romain Frédéric II, roi de Sicile et de Jérusalem [...] entra de nuit dans Camerino. Il mit le feu aux biens des habitants et s'empara des ornements des églises. Il massacra sans distinction les gens de la cité et laissa derrière lui une cité détruite, sans plus d'habitation. » (« *MCCLVIII die 12 augusti tempore sanctissimi Alexandri Papae Quarti. Manfredus filius Federici II Romanorum Imperatoris, Sicilie Rex, et Jerusalem [...] noctis tempore Camerinum intravit, et incendit civium bona, et ecclesiarum ornamenta subripuit, cives passim trucidavit, et civitatem habitatoribus distructam reliquit.* ») ; « Le dernier jour d'avril 1279, il y eut à Camerino, ainsi que dans la Marche et le duché de Spolète, un grand tremblement de terre. A cause de cela, le clocher de Santa Maria et la tour de San Giacomo s'effondrèrent, ainsi qu'un couvent de moniales, ce qui tua toutes les sœurs à l'exception d'une. » (« *1279. die ultima aprilis terremotus magnus fuit Camerini, et in Marchia, et in Ducatu Spoletano, quo tempore cecidit campanile S. Maria, turris S. Jacobi, monasterium monialium, quod omnes moniales interemit preter unam.* ») Le tremblement de terre d'avril 1279 sert de jalon chronologique à l'intérieur d'un acte notarié de 1283 enregistré dans le *Libro rosso* de la commune, l'importance de l'événement étant soulignée par la note marginale : « *1279 de mensis aprilis magnus terremotus in Camerini* ») ASCam, *Libro Rosso*, fol. 8r-9r, fol. 8v pour la citation.

consacré en 1295<sup>46</sup>. Au cours de cette séquence, selon la tradition historiographique, les da Varano acquièrent plusieurs maisons dans le voisinage du grand édifice religieux<sup>47</sup>. La commune, elle, fait construire son propre palais à l'intérieur du second pôle autour de 1290<sup>48</sup>, s'inscrivant pleinement dans la séquence qui voit s'élever alors des palais du Peuple à travers toute l'Italie centrale<sup>49</sup>.

Cette structuration de l'espace perdure. Pour la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> et pour le début du siècle suivant, la documentation permet d'indiquer avec une plus grande sûreté la physionomie des deux centres<sup>50</sup>. A l'Est se trouvent Santa Maria Maggiore et la place qui

---

<sup>46</sup> Sur la cathédrale de Camerino, voir dernièrement PALOZZI, « Una congiuntura romana nella Marca di fine Duecento ? Il vescovo francescano Rambotto Vicommani e la cattedrale di Santa Maria Maggiore a Camerino », *Porticvm. Revista d'Estudis Medievals* [En ligne], n° 3, 2012, p. 56-71, à la bibliographie duquel nous renvoyons. URL : <http://www.porticvm.com/images/stories/Imatges/Pdf/luca.pdf> Consulté le 23 juillet 2013.

<sup>47</sup> Nous revenons sur ce point quelques lignes plus bas, dans le développement sur le palais da Varano.

<sup>48</sup> La commune ne paraît pas posséder son propre palais avant la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle formalise l'acquisition de terrains, des places fortes ou des nouvelles juridictions, elle réunit solennellement ses conseils tantôt dans les principales églises de la ville – San Venanzio, San Francesco, Sant'Angelo ou la cathédrale Santa Maria Maggiore – tantôt dans la résidence de l'évêque, tantôt dans les maisons des membres de l'aristocratie urbaine. Gentile I da Varano fait partie de celle-ci et accueille à plusieurs reprises dans sa demeure les réunions des dirigeants de la ville, alors qu'il est podestat ou capitaine de cette dernière (ASCam, *Pergamene*, A. 8. (4 mars 1272) et A. 9. (*idem.*) ; B. 1. (13 décembre 1273)). Des transactions effectuées au nom de la commune, telles que l'achat de terres, ont également lieu dans son *palatium* de Camerino mais la documentation n'indique pas l'emplacement de l'édifice (ASCam, *Libro Rosso (Codici membranacei, Rp. 3/1)*, fol. 7r-8r (9, 14 et 16 décembre 1266).

Sur les réunions des conseils dans les églises et dans le palais épiscopal : le conseil général se réunit dans l'église Sant'Angelo le 11 mars 1252 (ASCam, *Libro Rosso*, fol. 20v ; ASPa, *codice varanesco*, fol. 10v) ; Gentile da Varano, capitaine de la ville, reçoit au nom de la commune de Camerino deux *castra* dans l'église San Venanzio le 31 décembre 1261 (ASCam, *Libro Rosso*, fol. 18v) ; un syndic de la commune achète au nom de cette dernière une ferme et un terrain (*casarenum*) le 5 avril 1264 dans l'église San Francesco (*ibid.*, fol. 18v-19r) ; le syndic de Rocchetta promet la fidélité des hommes et de l'université qu'il représente au syndic de la cité et de la commune de Camerino, le 4 juin 1265, dans la cathédrale, devant le podestat, le conseil et d'éminents témoins dont Gentile da Varano (*ibid.*, fol. 5r-v) ; le syndic de la commune de Camerino achète de nombreux droits, en particulier la juridiction sur les hommes et sur les vassaux de Fluminata, le 9 décembre 1283, dans le palais de l'évêque et ce en présence du podestat, du capitaine et de son juge et de nombreux témoins (*ibid.*, fol. 8r-9r ; ASPa, *codice varanesco*, fol. 44v-45r). Une transaction comparable a lieu la veille, le 8 décembre 1283, dans le même palais où, indique l'acte, le « conseil spécial et général de la commune et du peuple et des capitaines des Arts de la cité » se réunit « *more solito* » (ASPa, *codice varanesco*, fol. 43v). Le conseil général se tient encore dans la résidence épiscopale le 17 avril 1285 (ASCam, *Pergamene*, C. 1).

Les institutions communales se dotent vraisemblablement d'un édifice public après 1285. L'enregistrement des premiers documents dans le *Libro Rosso*, en 1297, est réalisé dans un bâtiment appelé parfois *palatium communis* (ASCam, *Libro Rosso*, fol. 3r ou 6r-v), parfois *domus communis* (*ibid.*, fol. 8r). Les deux termes renvoient à la même construction : dans les actes mentionnés, enregistrés à la même période, ils sont tous deux suivis d'une proposition relative qui précise « *ubi dominus capitaneus pro communi moratur* ». Les statuts de 1424 indiquent qu'entre leur arrivée dans la ville et le début de leur mandat, le podestat et le capitaine doivent résider dans un établissement religieux. *Statuta comunis et populi civitatis Camerini, op. cit.*, livre I, rub. 132, p. 35 : ils doivent « *hospitari ad loca relligiosa tantum ad voluntatem ipsorum et ibi morari donec eorum officium incipiant exercere* »

Notre lecture du *Libro Rosso* s'est appuyée sur le regeste établi par le chanoine Santoni, « Il Libro Rosso », *ASMU*, vol. II, 1885, art. cit., p. 37-62. Nos recherches confirment les conclusions de Bernardino Feliciangeli selon qui « *il Comune di Camerino pare non avesse apposite sedi per i Consigli e per i magistrati prima della fine del secolo XIII.* » (*Ricerche sull'origine dei da Varano signori di Camerino, op. cit.*, note 3, p. 13).

<sup>49</sup> En particulier en Toscane avec Prato, Pistoia, Florence ou Sienne, dans les dernières années du XIII<sup>e</sup> siècle. CROUZET-PAVAN, *Enfers et paradis, op. cit.*, p. 75.

<sup>50</sup> Illustration 1.

s'ouvre devant elle. Plus à l'Ouest, au cœur de la cité, un vaste lieu réunit d'une part la place de l'assemblée, avec le palais du capitaine du Peuple et le palais de la commune relié par un passage couvert à l'église San Francesco, et d'autre part la place Sant'Angelo, avec l'église bénédictine éponyme<sup>51</sup>. Cet espace concentre les édifices associés au pouvoir civique. Sous la domination des da Varano, il est le lieu bruisant d'activités d'où s'exerce le gouvernement communal. La plupart des assemblées s'y tient, l'administration de la cité y est conduite, la justice y est rendue. Le conseil du Peuple et les capitaines des Arts se réunissent là, en présence du podestat et du capitaine du Peuple, dans le palais de ce dernier<sup>52</sup>. Les archives de la commune, on s'en souvient, sont conservées dans le campanile des frères mineurs et ses arbalètes entreposées dans leur couvent<sup>53</sup>. Les activités de ses officiers sont rythmées par les cloches abritées dans la tour du complexe conventuel des frères de saint Benoît<sup>54</sup>. En face de ce dernier édifice, sous les arcades de la *trasanna*, le banc de la justice se dresse. On y lit les sentences des affaires criminelles jugées en appel<sup>55</sup>. Les statuts de 1424 désignent la *platea Sancti Angeli* comme le lieu de nombreuses proclamations publiques, au son des trompettes de la commune<sup>56</sup>.

La place Saint-Ange et celle, siamoise, de l'assemblée ne sont pas le lieu unique du politique. Le podestat et le capitaine sont tenus de prononcer leur *admonitio* sur la place Sainte-Marie-Majeure. Lorsqu'il prend ses fonctions, le 1<sup>er</sup> janvier 1404, Cristoforo di Niccolò *de Cristoforis* da Faenza prête là son serment de capitaine de la ville, devant le peuple rassemblé. Parmi les témoins de la cérémonie cités par le notaire de la Commune, le premier est Gentilpandolfo di Rodolfo (III) da Varano<sup>57</sup>. La cathédrale, son parvis et l'espace qui les bordent sont le second lieu de la cohésion du corps politique. La communauté civique tout entière y recrée et y affiche son unité, devant elle-même et devant Dieu. Les deux magistrats étrangers qui y prennent la parole quand commence leur mandat doivent y rappeler, en

---

<sup>51</sup> En 1371, les palais de la commune et du capitaine du Peuple sont localisés « *iuxta viam Aringhum* » (ASPa, *codice varanesco*, fol. 204r). La place a conservé les grands traits de sa physionomie médiévale jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. La tour de la commune a été détruite avec l'église Sant'Angelo en 1939, le palais communal à la fin des années 1960. Le professeur Falaschi a bien voulu évoquer avec nous ces édifices perdus. Nous le remercions pour son aide inestimable.

<sup>52</sup> ASFir, Ducato di Urbino, classe I, n° 13, inserto 3, fol. 52r (24 février 1403).

<sup>53</sup> Sur les archives dont la présence chez les Mineurs est bien attestée au XV<sup>e</sup> siècle, voir *supra*, chap. 5, notes 146-147). Les statuts de 1424 localisent les arbalètes de la commune dans l'église San Francesco : la troisième clef du coffre où sont conservés les privilèges et les instruments de la commune doit se trouver « *apud locum fratrum minorum quae clavis infra sacristiam in qua sunt scripturae et balistae comunis per capitaneum debeat conservari.* » *Statuta comunis et populi civitatis Camerini, op. cit.*, livre I, rub. 124, p. 31.

<sup>54</sup> Les juges et les officiers du podestat et du capitaine de la cité doivent se trouver à leurs bancs respectifs, sur la place, lorsque sonne la cloche de Sant'Angelo. *Ibid.*, livre II, rub. 2, p. 57-58.

<sup>55</sup> *Ibid.*, livre III, rub. 27, p. 185.

<sup>56</sup> Par exemple celles concernant les débiteurs. *Ibid.*, livre II, rub. 3, p. 58-59.

<sup>57</sup> ASFir, Ducato di Urbino, classe I, n° 13, inserto 3, fol. 56r-57v.

vernaculaire, les lois contre le crime infâme<sup>58</sup>. La défense de l'ordre terrestre que le Père tout-puissant a voulu et dont la ville doit être l'image s'opère également à travers la protection de la concorde. Les instruments de poids et de mesure bien calibrés, parce qu'ils préviennent les litiges lors des échanges, sont un des symboles de la confiance entre les hommes et de la paix au sein de la société. Le pied-étalon de la commune (*signatum passus comunis*) auquel les marchands de drap de laine doivent recourir est conservé dans le campanile de la cathédrale<sup>59</sup>.

La complémentarité des deux places dans l'organisation spatiale et symbolique de la cité apparaît explicitement à travers les rubriques des statuts de 1424, qui prévoient que les dispositions concernant les « jeunes dépravés » soient répétées chaque mois par les officiers de la commune, le jour du marché, *in platea Sancti Angeli et Sancte Marie Maioris*<sup>60</sup> ou qui répriment les délits qui y seraient commis plus durement que s'ils étaient perpétrés ailleurs<sup>61</sup>.

\*

\* \*

Suivant un processus comparable à celui mis en œuvre par les Trinci, en des séquences qui accompagnent le renforcement de leur pouvoir<sup>62</sup>, les da Varano s'implantent à proximité de l'*ecclesia matrix*. Ils marquent précocement de leur présence un des lieux de l'identité civique, conférant à ce dernier un rôle politique accru. Comme celles de Corrado III à Foligno, les demeures de Rodolfo III et de ses fils situées sur la place de la cathédrale accueillent les réunions des conseils de la commune présidés par le seigneur<sup>63</sup>. Rodolfo y

---

58 *Ibid.*, livre III, rub. 55, p. 204-205. La lutte contre la sodomie occupe quatre rubriques successives. Le podestat et le capitaine reçoivent le *plenum arbitrium* pour expulser hors du territoire de Camerino les coupables du « crime scélérat » (*ibid.*, rub. 56-58, p. 205-206).

<sup>59</sup> *Ibid.*, livre I, rub. 120, p. 29.

<sup>60</sup> *Ibid.*, livre III, rub. 62, p. 210.

<sup>61</sup> *Ibid.*, livre III, rub. 66 et 68, p. 214-216. Différentes rubriques des statuts liées à la réglementation de l'espace urbain sont recopiées à la charnière des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles dans un cahier autonome, vraisemblablement à l'usage d'un officier ou d'un magistrat. Toutes ne figurent pas dans la rédaction conservée des statuts de 1424. Ces *Statuta et ordinamenta viarum, fontium et pontium civitatis Camerini et totius sui comitatus* désignent plusieurs places comme « places de la commune ». Elles évoquent les « *plate[ae] comunis videlicet plateam sancti angeli et plateam rasenghe plateam sante marie maioris et sancti dominici* » (BCVCam, ms. 312, rub. 18, f. 20r-v).

<sup>62</sup> Sur cette chronologie, outre les éléments des précédents chapitres, voir FALASCHI, « *Intorno al vicariato apostolico in temporalibus* », *AMDSPM*, vol. CIII : *Istituzioni e società nelle Marche (secc. XIV-XV)*, actes du colloque (Ancône-Camerino, 1<sup>er</sup>-3 octobre 1998), 1998, p. 157-199.

<sup>63</sup> Il s'agit avant tout, là encore, des conseils restreints. Les huit capitaines des Arts et le conseil de surveillance se réunissent le 6 février 1404 « *in caminata domorum magnifici domini Berardi nati magnifici domini Rodulfi posita in platea Sancta Marie Maioris* » pour écouter une requête de Rodolfo (ASFir, Ducato di Urbino, classe I, n° 13, inserto 3, fol. 64v). Tout cela ne signifie nullement, nous l'avons vu, que le palais seigneurial et la place attenante monopolisent l'ensemble des fonctions politiques et symboliques dévolues aux autres espaces de la cité. Nous divergeons ici de conclusions comme celles de Fiorella Paino pour laquelle le palais de Venanzio « se substitu[e] définitivement [comme siège du gouvernement] à celui de la commune et devient le cœur civil et politique de la cité » (« Il Palazzo ducale di Camerino », dans PARAVENTI (dir.), *I da Varano e le arti a Camerino*, art. cit., p. 58 : « *Questa collocazione [sulla piazza] gli conferiva l'autorità di una sede di governo e come tale bon presto si imporrà soppiantando, definitivamente, quella del Comune divenendo il centro civile e politico della città* »).

convoque « *more solito* » le conseil de surveillance (*consilium credentie*), les capitaines des Arts et les hommes « bons et sages » de la cité pour leur donner lecture d'une lettre annonçant l'élection d'Innocent VII et pour leur demander d'approuver l'envoi d'un membre de sa maison auprès du nouveau pontife, auquel il rendra hommage au nom de la commune et de sa famille<sup>64</sup>. Trois mois auparavant, les capitaines des Arts assistés de vingt *boni homines* pour chaque *contrada*<sup>65</sup> se sont réunis dans le palais du podestat pour prendre des décisions quant à l'élection du prochain magistrat. Ils se sont rendus immédiatement après dans la grande salle du palais de Rodolfo pour faire approuver leur choix par ce dernier<sup>66</sup>.

L'enquête permet de saisir, dans leur durée comme dans leurs modalités, bien des phases du déroulement de cette occupation autour de la cathédrale. Le détail mérite d'en être exposé, ce que nous nous proposons de faire à présent. Le choix de l'implantation, nous l'avons dit, remonte probablement à la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>67</sup>. La documentation

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, fol. 143r-v : « *in caminata domorum magnifici domini Rodulfi domini Gentilis et Berardi sui filii* ». La réunion a lieu le 21 octobre, quatre jours après l'élection de Cosmato Migliorati. Le *legum doctor* Antonio Raynaldi demande que Gentilpandolfo et Berardo rendent tous deux visite au pape, « pour l'honneur de la commune et pour celui du magnifique seigneur Rodolfo et de ses fils ». La proposition est acceptée à l'unanimité.

<sup>65</sup> « *per contratam* », selon un principe de répartition géographique observé précédemment.

<sup>66</sup> *Ibid.*, fol. 138r-140v : « *in sala magna* » (25 juillet 1404). Lorsque le seigneur n'est pas physiquement présent, les réunions des conseils et les sessions des assemblées se tiennent dans les palais communaux. Voici des exemples illustrant les endroits les plus fréquemment utilisés : le 3 mai, les capitaines des Arts se réunissent dans la chancellerie de la commune (*ibid.*, fol. 109v) ; le 24 février, le conseil du Peuple, les capitaines des Arts et les bons hommes se rassemblent dans le palais du Peuple, lieu de résidence du capitaine du *Popolo* (*ibid.*, fol. 52r) ; le 26 mars, le conseil général et spécial, toujours avec les capitaines des Arts et les *boni homines* sont assemblés « *in sala palatii dicti comunis* » (*ibid.*, fol. 86r).

<sup>67</sup> Angelo Benigni (1580-1672), chanoine de la cathédrale de Camerino, affirme dans ses *Frammenti istoriali* que Gentile I construit son palais près de Santa Maria Maggiore, sur les bases des maisons qu'il a obtenues des Vicomanni, la puissante famille à laquelle appartient Rambotto, évêque de Camerino de 1285 à 1305. Il n'apporte pas d'éléments pour étayer cette affirmation. Conservé à la bibliothèque communale de Camerino (ms. 157), le manuscrit de Benigni est cité par FALASCHI, « Il palazzo ducale dei Varano di Camerino e i giardini rinascimentali », dans Franco PEDROTTI (dir.), *L'Orto Botanico e il verde di Camerino*, actes de la rencontre (Camerino, 7 mai 1988), Camerino, Università degli studi, 1989 (« L'uomo e l'ambiente ». Studi di conservazione della natura, ecologia e cultura naturalistica, 11), note 6, p. 12. Voir la brève notice biographique du chanoine et la description du volume autographe dans BOCCANERA et BRANCIANI, *Camerino. Biblioteca comunale Valentiniana*, vol. CVII des *Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, op. cit., p. 44 et p. 108. Selon Bernardino Feliciangeli, le père de Gentile, Rodolfo, possède déjà une maison à l'intérieur de l'enceinte civique. (FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota A », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., note 4, p. 22).

Le palais da Varano est l'objet d'une bibliographie conséquente mais de qualité inégale. Elle repose sur une documentation d'archives réduite, presque entièrement signalée et exploitée dès 1912 par Bernardino Feliciangeli. Sa contribution reste une base incontournable et, du reste, largement exploitée par ses successeurs. Nous avons trouvé plusieurs des documents que nous utilisons ici grâce aux indications de l'historien. Deux apports principaux ont été réalisés par la suite. Le premier est celui de Sandro Corradini qui étudie les inventaires du palais réalisés au début du XVI<sup>e</sup> siècle (« Il Palazzo di Giulio Cesare Varano e l'architetto Baccio Pontelli », *Studi maceratesi*, vol. V : *Civiltà del Rinascimento nel Maceratese*, actes du colloque (Recanati, 1969), 1969, p. 186-220) avant d'en proposer une édition (dans « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, 1993, art. cit., p. 89-95). Le second apport est celui des chantiers de consolidation et de restauration du palais, commencés à la fin des années 1960 par la Surintendance *per i Beni Ambientali e Architettonici delle Marche* pour être achevées en 1999. Les fouilles conduites à cette occasion ont apporté de précieux éléments regardant les phases et les techniques de construction des édifices. Outre la contribution de Pierluigi Falaschi (« Il Palazzo

dont nous avons connaissance ne précise la localisation de l'une des – si ce n'est la – principales demeures urbaines des da Varano qu'à partir de 1328, année où un acte de vente est établi « devant l'église Sainte-Marie et les maisons de l'illustre seigneur Gentile<sup>68</sup> ». La proximité des deux constructions est d'autant plus notable que, quelques années auparavant, la famille a fait construire contre l'*ecclesia matrix* une chapelle qu'elle a dédiée à saint Jean-Baptiste<sup>69</sup>. Il est admis de façon courante – bien qu'implicite – que les *domus* de 1328 appartiennent au même ensemble que celui mentionné à la fin du *Duecento*<sup>70</sup>. De fait, au long des deux siècles suivants, le complexe édilitaire de la branche principale des da Varano se développe autour d'un noyau ancien. Progressivement, l'édifice s'étend de l'Est vers l'Ouest, remontant le long de la cathédrale vers le parvis de cette dernière, de la *contrada* de Sossanto à celle de Mezzo<sup>71</sup>.

---

ducale dei Varano », dans PEDROTTI (dir.), *L'Orto Botanico*, 1989, art. cit., p. 5-15), citons dans le même ouvrage : Maria Antonietta DE ANGELIS, « Restauri e nuove acquisizioni nel palazzo dei da Varano a Camerino. I. Contribuiti alla conoscenza ed al recupero del "palazzo ducale" », p. 17-29 ; ainsi que les publications de Gaia REMIDDI : « Nuove cose nelle vecchie stanze del Palazzo », dans *Le pietre del Palazzo*, catalogue de l'exposition (Camerino, 30 janvier-14 février 1993), Camerino, Università degli studi di Camerino, 1993 (Camerino, città e cultura), s. p. ; EAD. et Paolo ANGELETTI, « Le vicende urbane di Camerino nel Quattrocento », dans DE MARCHI et LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, 2002, *op. cit.*, p. 92-97 ; EAD., « Il palazzo da Varano di Giulio Cesare », dans DE MARCHI et FALASCHI, *I da Varano e le arti*, *op. cit.*, vol. I, p. 93-104.

On peut consulter des articles reprenant pour la plupart des éléments cités dans les textes précédents : Emma TAGLIACOLLO, « Il palazzo da Varano nella prima metà del Cinquecento : ricostruzione attraverso due inventari », dans DE MARCHI et LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, *op. cit.*, p. 270-272 ; Francesco BENELLI, « Il palazzo ducale », dans *ibid.*, p. 273-274 ; ainsi que les contributions jumelles de Fiorella PAINO, « The Palazzo of the da Varano Family in Camerino (Fourteenth-Sixteenth Centuries) : Typology and Evolution of a Central Italian Aristocratic Residence », dans Cordelia BEATTIE, Anna MASLAKOVIC et Sarah REES JONES (éd.), *The Medieval Household in Christian Europe, c. 850-c. 1550. Managing Power, Wealth, and the Body*, actes du congrès (Leeds, 2001), Turnhout, Brepols, 2003 (International Medieval Research, 12), p. 335-358 et « Il Palazzo ducale di Camerino », dans PARAVENTI (dir.), *I da Varano e le arti a Camerino*, art. cit., p. 55-77.

<sup>68</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 85r : « in civitate Camerini, in strata publica sive platea ante ecclesiam Sancte Marie et domos incliti domini Gentilis » (22 octobre 1328). Berardo di Gentile acquiert une vigne, une parcelle de terre et une maison dans le *castrum* de Belforte, dans le district de Tolentino. Le document est cité en italien par Bernardino FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota A », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., note 5, p. 22 (avec une indication de folio différente.) L'acheteur est probablement Berardo II di Gentile II. Il est habituellement retenu que Berardo I, fils du Gentile I podestat et capitaine de Camerino à la fin du *Duecento*, meurt en 1325. En revanche, Gentile II meurt vers 1355, ce qui est cohérent avec l'acte de vente de 1328 qui n'indique pas que le Gentile propriétaire des *domus* soit décédé.

<sup>69</sup> Le 25 juillet 1321, Jean XXII accorde une indulgence de cinquante jours à qui se rendrait dans la chapelle « élevée en l'honneur du bienheureux Jean-Baptiste » par le *miles* Berardo da Camerino. Il s'agit vraisemblablement de Berardo I, père de Gentile II. L'indulgence en complète une autre, concédée le même jour, pour les visites de la cathédrale. Il s'agit de la plus ancienne attestation connue de la chapelle. Les deux indulgences sont mentionnées par Guillaume MOLLAT, *Jean XXII (1316-1334). Lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican*, t. III, Paris, Albert Fontemoing, 1906, n<sup>os</sup> 13882-13883, p. 329.

<sup>70</sup> Il faut tout de même remarquer que le Gentile (II) des *domus* de 1328 est le petit-fils du Gentile (I) du *palatio* de 1266, de 1272 ou de 1273 (voir *supra*, notes 18-19).

<sup>71</sup> Illustrations 1-2.

La configuration des maisons de Gentile II apparaît à travers le partage qu'en prévoit leur propriétaire, dans la version de son testament datée du 28 janvier 1350<sup>72</sup>. Située à Sossanto, la grande résidence du « *nobilis et potens dominus Dominus Gentilis* » est décrite comme un îlot composé de trois parties que des murs intérieurs contribuent à délimiter<sup>73</sup>. Chacune de ces entités revient à un petit-fils du légataire. En plus de celles du patriarche et de son épouse Gentilesca<sup>74</sup>, le texte mentionne la chambre de Bellafigliore, sa belle-fille, veuve de son fils Berardo II mort neuf ans plus tôt, ainsi que les *camerae* de Rodolfo II et de Giovanni Brisefer. Le complexe comporte de grandes écuries<sup>75</sup>, plusieurs chambres destinées à l'accueil d'étrangers<sup>76</sup> et des pièces de réception permettant les réunions de parents, d'alliés ou des conseils de la commune<sup>77</sup>. Il comporte un jardin et une cour à arcades sur laquelle débouchent les escaliers<sup>78</sup>. Ces *domus* possèdent les caractéristiques militaires des grandes demeures nobiliaires des Due et Trecento, qui en font tout à la fois un instrument de domination et de protection de la ville. Elles sont dotées d'une tour et incorporent des pans des fortifications civiques, murailles et ouvrages de défense<sup>79</sup>. L'assimilation d'éléments antérieurs ne se limite pas à des sections de rempart ou à des maisons. Une vaste citerne destinée à la collecte et au stockage de l'eau pour toute une partie de la cité est intégrée au complexe<sup>80</sup>.

<sup>72</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 92v-93v. A notre connaissance, il s'agit là de la description la plus ancienne de l'une des composantes du palais. Exception faite de Bernardino Feliciangeli, elle n'a pas retenu l'attention.

Les quatre principaux héritiers de Gentile II sont ses petits-fils, les fils de Berardo II décédé en 1341 : Rodolfo II, Giovanni *Spaccalferro*, Venanzio et Gentile III. Il est remarquable que le premier n'hérite pas d'une partie des *domus* de Sossanto. Il reçoit notamment, d'une part, de nombreux biens et droits à Cessapalombo et, d'autre part, un ensemble de maisons et de jardins situés dans une autre *contrade* urbaine de Camerino, Muralto, à proximité de l'hôpital de la confraternité San Giacomo, ainsi que des *domus* « *ipsius testatoris posit[ae] in civitate predicta in contrata Murruppi (c'est-à-dire Morrotto) iuxta viam a duobus lateribus et iuxta heredes Blaxioli Bonaiutate iuxta magistrum Paulum Raynaldi* ». Nous ignorons la raison de cette distinction qui correspond probablement à un traitement différencié favorable à Rodolfo, le premier des légataires évoqués. En l'absence de carte délimitant *terzieri* et *contrade*, nous ne savons pas situer les dernières *domus* mentionnées dont hérite Rodolfo II. Elles ne nous semblent cependant pas être directement reliées au complexe de Sossanto. Le partage indique que Gentile II possède des biens immobiliers conséquents en plusieurs endroits de la cité, tous n'étant pas concentrés autour de la cathédrale.

<sup>73</sup> La description de chacune des trois parties s'achève par une mention comparable à celle qui clôt la liste des biens immobiliers échus à Giovanni : « *cum medietate muri qui dividit partem ipsam ab aliis domibus ipsius testatoris a fundamento usque ad summitatem ipsarum domorum* ». *Ibid.*, fol. 92v.

<sup>74</sup> Les deux pièces ne sont pas côte à côte, elles se trouvent dans deux parties des *domus* laissées chacune à un héritier différent.

<sup>75</sup> *Ibid.*, fol. 93r : « *stalla magna* ».

<sup>76</sup> *Ibid.* : « *camera magna pro forensibus* » ; « *due camere pro forensibus* ».

<sup>77</sup> *Ibid.*, fol. 92v : « *sala magna superior* ».

<sup>78</sup> *Ibid.* : « *cum claustro usque ad columpnam qui est iuxta scalas* ». Mentionnons encore plusieurs pièces appelées cuisines, une salle avec une cheminée (*caminata*), un cellier ou encore une petite salle (*sala parva*).

<sup>79</sup> Sur la base des fouilles antérieures et des travaux qu'elle a conduits sur place entre 1986 et 2002, Gaia Remiddi avance que le palais da Varano a intégré une partie de l'ancien *cassarum* de la cité ainsi que tout ou partie de l'une des portes urbaines. ANGELETTI et REMIDDI, « Le vicende urbane di Camerino », dans DE MARCHI et LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, art. cit., p. 92.

<sup>80</sup> REMIDDI, « Nuove cose nelle vecchie stanze », dans *Le pietre del Palazzo*, art. cit., s. p. Le tailleur de pierres toscan engagé par Giulio Cesare da Varano en juin 1491 doit, entre autres tâches, « *facere buccham cisterne*

L'ensemble est régulièrement agrandi. En juin 1381, pour cinquante livres, Giovanni di Berardo acquiert auprès de *Porfirius Angelilli* une maison située « dans la contrade de Sossanto », « le long de la place de l'église Sainte-Marie » et contiguë à ses propriétés<sup>81</sup>. Non loin de là, sur la même place, son frère Gentile III fait construire une maison dont le nom évocateur – *La Tarpeia* – laisse supposer qu'elle domine le flanc de la colline sur laquelle est construite Camerino<sup>82</sup>.

Le testament couché par Rodolfo III en 1418 montre que perdure la répartition dans l'espace urbain, qui associe à un agrégat principal plusieurs maisons disséminées et qui assoie la présence des da Varano autour de Sainte-Marie-Majeure. Dans ses dernières volontés, le seigneur affirme que ses prédécesseurs ont toujours été fidèles à l'Eglise, qu'ils ont toujours évité la discorde et que pour ces raisons, les gens de Camerino et de son *contado* peuvent se considérer comme les fils de la *domus inclita, magnifica et munifica de Varano*<sup>83</sup>. Néanmoins inquiet, il exhorte ses fils à l'unité afin que perdure la domination des siens. Après quoi et après avoir organisé les legs religieux, Rodolfo attribue à son fils Gentilpandolfo les *domus* de Sossanto dont il a lui-même hérité de son oncle Giovanni<sup>84</sup>. Le testament rappelle la présence d'autres propriétés donnant sur la place Sainte-Marie : la maison habitée par le fabriquant de cuirasses (*corazarius*) Niccolò da Fabriano, séparée de celles de Brisefer par un passage semi-couvert (*androna*), les *domus* acquises auprès d'Angelilli, « attenantes aux maisons susdites » ou, un peu plus loin, celles du père du testateur, Gentile III<sup>85</sup>. Ces dernières se trouvent dans la

---

*existentis in re clastro dicte domus [dicti domini Iulii Cesaris].* » CORRADINI, « Il palazzo di Giulio Cesare », *Studi maceratesi*, vol. V, 1969, art. cit., doc. II, p. 218. Il peut s'agir de la même structure. La toponymie urbaine enregistre la présence d'une grande citerne dans la zone puisqu'une des circonscriptions territoriales de la cité, à cet endroit, se nomme *Cisterna* (voir *infra*, note 91).

A Gubbio, Francesco di Giorgio Martini assimile de la même façon un grand réservoir au palais de Frédéric de Montefeltre. L'édifice est érigé autour d'un ancien palais, le « *palazzo della guardia* » que la commune a offert au duc. FIORE, « Interventi urbani in una signoria territoriale del Quattrocento a Urbino e Gubbio », dans MAIRE VIGUEUR (éd.), *D'une ville à l'autre. Structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes européennes (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, actes du colloque (Rome, 1<sup>er</sup>-4 décembre 1986), Rome, EFR, 1989 (Collection de l'EFR, 122), p. 425-426.

<sup>81</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 244r.

<sup>82</sup> *Ibid.*, fol. 321v. La maison est léguée par Rodolfo III à son fils Giovanni, dans le testament de 1418 que nous citons au paragraphe suivant.

<sup>83</sup> *Ibid.*, fol. 320v.

<sup>84</sup> Comme son frère Rodolfo II, Giovanni est mort sans héritier masculin direct. Leur patrimoine immobilier est donc passé à leur frère Gentile III et au fils de ce dernier, Rodolfo III. Les hasards de la succession renforcent la position de Rodolfo III et mettent entre ses mains des biens considérables, dont le partage entre ses propres fils s'avère hautement problématique.

<sup>85</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 321r : « *Item reliquit iure legati superscripto Gentilipandolfo benedicto filio eius omnes et singulas domos simul vincas que fuerunt bone memorie domini Johannis domini Berardi de Camerino patruu ipsius testatoris dum vivebant bonarum memoriarum magnifici domini dominus Rodulfus, dominus Venantius et dominus Gentilis fratres carnales dicti domini Johannis, cum domibus emptis ab Angelo toli (sic) de Subsancio, contiguus domibus superdictis ; que domus omnes sunt posite in contrata Subsanti iuxta saxum comunis, iuxta domos que olim fuerunt prefati domini Gentilis patris dicti testatoris, iuxta plateam comunis et alios fines. Item domum in qua habitat Nicolaus corazarius de Fabriano positam in contrata Subsanti, iuxta*

*contrada* mitoyenne de Mezzo et échoient à Berardo. Quelques-unes des pièces qui s'y trouvent, la chambre de la tour et celle des Licornes, échappent cependant au second fils de Rodolfo III pour revenir à son demi-frère Giovanni, enfant naturel légitimé. Les deux hommes obtiennent par ailleurs le droit d'utiliser la porte d'entrée principale, le grand escalier de pierres et la cour (*reclaustrum*) des maisons de Venanzio di Berardo, reçues elles en héritage par un autre Venanzio, quatrième fils de Rodolfo III<sup>86</sup>. Ces *domus* jouxtent un autre ensemble, celui qui appartenait à Rodolfo II et dont la plus grande part revient au troisième des garçons de Rodolfo III, Piergentile.

\*

\*\*

Négligés par les études sur le palais des da Varano<sup>87</sup>, les testaments de 1350 et de 1418 sont pourtant riches d'informations. Ces éléments peuvent être regroupés en trois points. Le premier concerne la division des maisons familiales. La segmentation observée au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle perdue, elle permet de regrouper les différentes composantes de la lignée, père et fils, frères, grand-père et petits-fils, oncles et neveux. Du milieu du Trecento à celui du siècle suivant, les textes appellent chacune des parties du complexe « les maisons » (*domus*) de tel ou de tel membre de la famille, sans utiliser de singulier ni recourir au terme de palais. L'observation vaut encore pour Foligno et pour la plupart des villes seigneuriales, Vérone, Mantoue ou Pesaro. Dans ces cités où la tradition communale est ancienne, le *palatium* est le lieu du pouvoir communal. Le terme ne s'applique pas sans résistance à la demeure de la famille dominante : il est utilisé progressivement par la chancellerie des Este au cours du XV<sup>e</sup> siècle quand les chroniqueurs de la même époque continuent de parler de *domus* pour les mêmes édifices<sup>88</sup>.

En 1418, Rodolfo III lègue à chacun de ses fils, en respectant les grandes lignes des divisions antérieures, des groupes de constructions correspondant aux bâtiments occupés de leur vivant par son père et par ses oncles. De ces *domus*, celles de Venanzio semblent être les plus importantes, celles pour lesquelles les chantiers de construction et de réaménagement ont

---

*stratam publicam, iuxta domum heredum domini Venantii Mercati et iuxta andronam que est intermedia inter superscriptas domos et domum predictam et alios fines.* »

<sup>86</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 321r : « *Item reliquit et prelegauit ipsi Berardo ingressum et ianuam domorum olim dicti domini Venantii et praticam et usum reclaustrorum (sic) quod est immediate intus dictam ianuam et scalarum lapidearum qui sunt iuxta dictum reclaustrum communiter cum Venantio eius filio infrascripto.* »

<sup>87</sup> Il est utilisé succinctement par Bernardino FELICIANGLI : « L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota A », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., p. 24.

<sup>88</sup> FOLIN, « La dimora del principe », dans CALABI e SVALDUZ (dir.), *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, vol. VI, art. cit., p. 348-349. L'utilisation du nom *palatium* pour la demeure de Gentile I, dans la documentation de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, est une exception notable (voir *supra*, note 48).

été très conséquents<sup>89</sup>. C'est là que se trouvent les écuries attribuées à Berardo di Rodolfo, le cellier octroyé en indivision à Venanzio et à Giovanni, la grande porte, la cour et l'escalier monumental sur lesquels Giovanni et Berardo ont un droit d'usage. C'est là que s'accolent les « nouveaux édifices construits derrière les colonnes, tout contre ces maisons<sup>90</sup> ».

Deux remarques découlent de la première. Composite, fragmenté, réparti sur trois *contrade*, le complexe est pourtant le lieu de l'unité de la famille et, partant, de son pouvoir. Il regroupe plusieurs propriétés mais comporte des indivisions. Il s'articule autour d'éléments structurants, portail, escaliers, cour à arcades, qui en assurent la cohésion, y garantissent la circulation intérieure et fonctionnent comme espaces de représentation. Les *domus* ayant appartenu au père et aux oncles de Rodolfo III, rassemblées par ce dernier avant d'être léguées à ses fils, ne sont pas hermétiques. Elles sont trouées de salles appartenant à des membres de la famille distincts du propriétaire principal. Ainsi des quelques pièces des maisons de Gentile III remises à Giovanni, de celles équipées d'une cheminée dans les maisons de Venanzio et laissées à Berardo ou encore des parties occupées par *domina Gentilina* à l'intérieur des bâtiments de Rodolfo II dans la *contrade* de Cisterna<sup>91</sup>. Les blocs transmis aux héritiers de Rodolfo III sont mités par ces occupations qui assurent leur interdépendance. Hébergeant plusieurs générations, les maisons contribuent à la cohésion de la lignée par delà les tensions internes. Elles proposent vers l'extérieur l'image de la puissante unité des da Varano, la maison entendue comme édifice renvoyant à la maison entendue comme famille. Liés les uns aux autres tant matériellement par les éléments de raccord évoqués que socialement par les usages et par les différents modes de propriété, ces édifices s'agrandissent, développent des excroissances de pierre ou s'accroissent du fait de nouvelles acquisitions. Voici le troisième point. La présence des *domus* se fait écrasante et le contrôle

---

<sup>89</sup> La chronologie la plus courante de la construction du palais da Varano distingue trois étapes : celle des « *case di Gentile* » au XIII<sup>e</sup> siècle, celle du « *palazzo di Venanzio* » au XIV<sup>e</sup> et celle des « *case nuove* » de Giulio Cesare à la fin du XV<sup>e</sup>. Voir dernièrement PAINO, « Il Palazzo ducale di Camerino », dans PARAVENTI (dir.), *I da Varano e le arti a Camerino*, art. cit., p. 56-63. Parfois tempérée par la remarque – empruntée à Bernardino Feliciangeli qui se fonde, lui, à juste titre, sur le testament de Rodolfo III – de l'inachèvement du « palais de Venanzio » au début du Quattrocento (voir *infra*, note 93), cette périodisation trop rigide nous paraît directement tirée des *Elogia* de Varino Favorino dont nous reparlons dans la suite de ce chapitre. On y lit : « *Gentilus Primus Varanus [...] urbem Camerinum instauravit anno Domini MCCLX* », « *Venantius Falcifer Berardi II filius palatium istud vetus condidit* » et « *Iulius Cesar Ioannis II filius [...] palatii huius novi et atrii fundator* ». BITTARELLI, « Varino Favorino », *Studia Picena*, vol. XLIV, 1977, art. cit., p. 226-229. Or, avec des séquences de construction plus ou moins intenses – Venanzio di Berardo II a bel et bien apporté d'importantes modifications aux structures existantes – les *domus* des da Varano évoluent régulièrement au fil des nouvelles acquisitions et des agrandissements. Là encore, les remarques de Bernardino Feliciangeli restent très pertinentes (« L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota A », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., p. 24).

<sup>90</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 321v : « *cum edificis novis factis infra columnas retro ipsas domos* ».

<sup>91</sup> *Ibid.*, fol. 321v. Rodolfo lègue à Venanzio les *domus* habitées par Gentilina, situées dans la *contrada* de Cisterna « *iuxta plateam communis, videlicet Sancte Marie Maioris, iuxta saxum communis, iuxta domos que fuerunt superscripti magnifici domini olim domini Venantii [...]* ».

seigneurial sur la ville s'alourdit<sup>92</sup>. Acquisitions, constructions nouvelles et réélaborations se succèdent de façon continue. A la « *Tarpeia* » de Gentile III et à l'*edificus novus* de Venanzio s'ajoute une « *dom[us] nov[a] incept[a] et non dum perfect[a]* » que Rodolfo III laisse à Berardo. Elle jouxte les maisons du testateur et, bien qu'inachevée, elle abrite déjà en 1418 un officier de ce dernier<sup>93</sup>. Lorsque le législateur décrit la place communale de Sainte-Marie-Majeure, en 1424, ce sont presque exclusivement les possessions des da Varano qui servent à la délimiter : « les maisons de feu le seigneur Giovanni, fils du seigneur Berardo, à côté de la maison de feu Angelo Angelilli », « les maisons de Rodolfo fils du seigneur Gentile, qui appartinrent à feu Rinaldo dei Clementi », « la tour du seigneur Rodolfo » ou encore, pour le complexe principal, « les maisons des seigneurs da Varano »<sup>94</sup>.

\*  
\* \*

Le déploiement du complexe résidentiel se poursuit durant la seconde moitié du Quattrocento. Après que la domination familiale a vacillé au milieu du siècle<sup>95</sup>, les da Varano se réinstallent dans leur ancien palais puis réaffirment ostensiblement leur présence sur la place en une dernière phase d'extension de leurs demeures. Comme ses prédécesseurs, Giulio Cesare modifie les bâtiments existants<sup>96</sup>. Il fait ensuite ériger, dans les dernières décennies du siècle, des *case nuove*. Si la nouvelle structure repose sur des tronçons de murs anciens<sup>97</sup>, sa construction contraste par son ampleur avec le processus antérieur d'agrandissement des *domus* seigneuriales. Giulio Cesare s'inscrit pleinement dans une troisième phase de l'édilité

<sup>92</sup> Rodolfo III lègue encore à Berardo le *palatius custodie*, édifice fortifié lui-aussi situé « *iuxta plateam predictam* ». *Ibid.*, fol. 321r. L'édifice reste dans la famille seigneuriale. Selon les inventaires du début du XVI<sup>e</sup> siècle, Annibale, fils de Giulio Cesare, y réside. CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 92.

<sup>93</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 321r.

<sup>94</sup> *Statuta comunis et populi civitatis Camerini*, livre III, rub. 67, p. 215 : « [...] *ad hoc ut dicte platee et quolibet ipsarum lateribus et confinibus, platee vero sancte Marie Maioris hec sunt latera, videlicet a spiculo domus condam domini Iohannis domini Berardi iuxta domum condam Angeli Angelilli et respicit ad cimiterium, spiculum sancte Marie ubi est depicta ymago sancte Marie iuxta campanile et vadit et respicit ad cisternam sancte Marie, ad iuanam canonice et vadit et respicit ad domos Rodulphi domini Gentilis que condam fuerunt Rinalduti Clementis et vadit et pretenditur sursum et vadit usque ad plateam domini Fidesnudii et vadit prout respicit recte ad spiculum turris condam domini Rodulphi versus plateam et recte pretenditur ante domos dominorum de Varano et filiorum Merchati a parte posteriori et respicit spiculum cimiterii predicti.* »

<sup>95</sup> Les événements ont été rappelés précédemment, en particulier *supra*, chap. 2, notes 23-24.

<sup>96</sup> Des extensions réalisées grâce à la construction de voûtes de briques à croisées qui couvrent plusieurs ruelles, cours et autres lieux de passage sont aujourd'hui datées de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. On avance parfois les années 1460-1480 comme le moment de ces réalisations attribuées à des artisans lombards. CORRADINI, « Il palazzo di Giulio Cesare », *Studi maceratesi*, vol. V, 1969, art. cit., p. 189-192 ; REMIDDI, « Il palazzo da Varano », dans DE MARCHI et FALASCHI, *I da Varano e le arti*, vol. I, art. cit., p. 94.

L'étude de bâtiments dont l'occupation est ininterrompue depuis leur construction reste délicate du fait des incessantes reconfigurations et modifications qui y ont été apportées. Les données sont fragmentaires et les datations des éléments mis à jour doivent être insérés dans une fourchette chronologique large. Il est à ce jour illusoire d'établir des chronologies fines.

<sup>97</sup> En particulier les colonnes du portique Sud. BENELLI, « Il palazzo ducale », dans DE MARCHI et LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, art. cit., p. 273.

seigneuriale qui voit, après 1450, se multiplier à Ferrare, à Mantoue ou à Urbino, les reconstructions de grande ampleur et les vastes réaménagements des palais<sup>98</sup>. A travers eux, les seigneurs marquent profondément la ville de leur empreinte, réaffirmant sans ambiguïté leur pouvoir et leur autorité<sup>99</sup>. La nouvelle extension est le fruit d'un projet cohérent attribué à Baccio Pontelli sur la base d'indices assez solides<sup>100</sup>. Les reprendre nous permet de préciser les contours de l'entreprise de Giulio Cesare et de la replacer dans les pratiques architecturales du temps.

Un seul document atteste un lien entre le seigneur de Camerino et l'architecte florentin. Il s'agit d'une reconnaissance de dette datée du 21 juillet 1492, établie par le second en faveur du premier, de son épouse et de son fils Annibale, pour un montant de quatre cents florins<sup>101</sup>. Pontelli se trouve alors dans la Marche d'Ancône car il est chargé depuis 1487 d'y inspecter les forteresses du pape<sup>102</sup>. Son parcours rend plausible une implication dans le chantier de Camerino. L'architecte itinérant évolue dans un réseau de protecteurs et de clients dont deux des pôles sont constitués par les Montefeltre et par les della Rovere, familles avec lesquelles les liens des da Varano sont des plus étroits à la fin du xv<sup>e</sup> siècle<sup>103</sup>. Entre 1479 et 1481, Pontelli séjourne à Urbino où il se voit demander par Laurent de Médicis les plans du palais nouvellement construit pour Frédéric<sup>104</sup>. Protecteur de la veuve de Piergentile da

<sup>98</sup> Nous faisons suite au début de ce chapitre, dans lequel étaient évoquées deux phases des constructions seigneuriales, la première allant de la fin du XIII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, la seconde commençant après 1350.

<sup>99</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes, op. cit.*, p. 124 : « comme si le prince, las de se heurter à des traces d'histoire, capable désormais de surmonter les résistances des temporalités anciennes, après les premières solutions intermédiaires, choisissait de plus clairement inscrire ses marques et son autorité. »

<sup>100</sup> Dans son article de 1912, Bernardino Feliciangeli propose de voir en Baccio Pontelli l'architecte des *case nuove*. Reprise depuis presque sans discontinuer, l'attribution est confortée aux yeux des spécialistes par les similitudes entre les solutions architecturales adoptées à Camerino et celles retenues ailleurs par Pontelli. Voir à ce sujet BENELLI, « Baccio Pontelli e Francesco di Giorgio. Alcuni confronti fra rocche, chiese, cappelle e palazzi », dans FIORE (dir.), *Francesco di Giorgio alla corte di Federico*, op. cit., vol. II, p. 542-549.

<sup>101</sup> FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota A », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., p. 37 (qui cite comme source : V. ALEANDRI, « L'architetto Baccio Pontelli debitore di Giulio Cesare Varano », *Arte e storia*, 18, Florence, 1904 (*non vidi*). Le document provient de l'Archivio notarile de Camerino (Antonio Pascucci, 1492, fol. 376r), il est repris par CORRADINI, « Il palazzo di Giulio Cesare », *Studi maceratesi*, vol. V, 1969, art. cit., doc. III, p. 219-220. L'endettement de l'architecte n'est pas incompatible avec un service auprès de Giulio Cesare. Le sculpteur Francesco di Matteo Fosini da Settignano, embauché par le seigneur de Camerino, s'engage à accomplir pour lui certains travaux rémunérés (voir *infra*, note 115) en même temps qu'à lui restituer les vingt-sept ducats d'or qu'il a touchés à Florence.

<sup>102</sup> BENELLI, « Baccio Pontelli e Francesco di Giorgio », dans FIORE (dir.), *Francesco di Giorgio alla corte di Federico*, art. cit., p. 519 et p. 549.

<sup>103</sup> Pontelli travaille longuement à Rome dans les années 1480, son emploi s'y poursuivant sous Innocent VIII. En 1491, dans l'acte notarié qui le lie à Giulio Cesare da Varano, il est qualifié de « *prelibati sanctissimi domini nostri pape architectus* ».

<sup>104</sup> BENELLI, « Baccio Pontelli e Francesco di Giorgio », dans FIORE (dir.), *Francesco di Giorgio alla corte di Federico*, art. cit., p. 521-522. Pontelli répond à Laurent le 18 juin 1481 et lui expédie le « *disigno* ». Frédéric fait dire par son intermédiaire au seigneur de Florence qu'il aurait aimé pouvoir lui faire parvenir « *la casa propria* » pour lui être agréable. La lettre est publiée par Giovanni GAYE, *Carteggio inedito di artisti dei secoli XIV, XV, XVI*, t. I : 1326-1500, Florence, G. Molini, 1834, n° 117, p. 274-277. La même année, Frédéric Gonzague formule une demande similaire à celle du Magnifique. Il charge Matteo da Volterra, un de ses anciens familiers

Varano, le seigneur d'Urbino a épousé une nièce de Rodolfo IV<sup>105</sup>. Quelques décennies plus tard, Annibale demeure à la cour du duc tandis qu'en 1488, lors du mariage de Guidobaldo de Montefeltre avec Elisabetta Gonzague, l'un des fils de Giulio Cesare se trouve dans l'entourage du fils de Frédéric<sup>106</sup>. Ayant quitté Urbino, Pontelli travaille pour Sixte IV puis est engagé par le neveu du pontife, Giovanni della Rovere, pour de nombreux projets. Il œuvre pour lui au début des années 1480 et au commencement des années 1490<sup>107</sup>. Frère du cardinal Giuliano sous les ordres duquel le seigneur de Camerino a servi en 1474, Giovanni est un gendre du duc d'Urbino depuis 1478<sup>108</sup>. Il est également apparenté à Giulio Cesare puisque sa

---

passé au service des Montefeltre, de lui envoyer des dessins du palais d'Urbino car il veut agrandir le sien à Mantoue. Alessandro LUZIO et Rodolfo RENIER, *Mantova e Urbino. Isabella d'Este ed Elisabetta Gonzaga nelle relazioni familiari e nelle vicende politiche*, Turin/Rome, L. Roux e C., 1893, p. 9 et p. 12. Sur les relations diplomatiques et militaires anciennes des da Varano avec les Montefeltre, voir notamment *supra*, chap. 5, note 136.

<sup>105</sup> Battista Sforza, fille d'Alessandro, épouse Frédéric en 1460. Elle a pour mère Costanza di Piergentile da Varano et donc pour grand-mère Elisabetta Malatesta, la veuve de Piergentile.

Après avoir contribué militairement au retour des da Varano en 1443, Frédéric est, l'année suivante, le procureur d'Elisabetta Malatesta, de son fils Rodolfo IV et de son neveu Giulio Cesare, lors de l'accord par lequel les trois da Varano jurent fidélité à Francesco Sforza et entrent parmi ses *collegati*. Trois ans plus tard, Alessandro Sforza suggère à son frère Francesco qu'Elisabetta soit incluse parmi ses propres *recomandati* ou parmi ceux de Frédéric de Montefeltre, alors que les alliés des Sforza doivent porter assistance au roi d'Aragon. OSIO, *Documenti diplomatici, op. cit.*, vol. III, doc. 293, p. 319-324 ; doc. 298-299, p. 330-336 ; doc. 405, p. 501-504 (en part. p. 504). En 1477, Sixte IV demande à Giulio Cesare qu'il se tienne prêt à rejoindre les troupes de Frédéric, alors gonfalonier de l'Eglise. ZAMPETTI, *Giulio Cesare Varano, op. cit.*, doc. 42, p. 137.

<sup>106</sup> Annibale figure avec un de ses parents, un Piergentile, dans la liste de personnes présentes autour de Frédéric, telle que l'établit « *Susech da Castel Durante antiquo cortegiano, qual prima fu paggio, et poi cameriero del Sr. Octaviano* ». Le document est publié par Giovanni ZANNONI, « I due libri della *Martiadòs* di Giovan Mario Filelfo », *Rendiconti della reale accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 5<sup>e</sup> série, vol. III, 1894, p. 666-671 (p. 666 pour la mention des da Varano). On se souvient que Venanzio di Giulio Cesare est fait prisonnier à Bracciano en 1497 en même temps que le duc d'Urbino. Voir *supra*, chap. 6, note 88.

En 1488, Elisabetta Gonzague se rend à Urbino où elle doit épouser Guidobaldo da Montefeltro. L'un des hommes qui l'accompagnent, Benedetto Capiluppo, tient informée du voyage la sœur de la future duchesse, Magdalena, promise à Giovanni Sforza. Dans une lettre du 16 février, Benedetto raconte l'arrivée du cortège à Urbino et indique qu'un fils de Giulio Cesare se tient aux côtés de Guidobaldo : « *El sabato che fu a dì nove giongessimo quà circa le XX hore et ce venne incontro più de due milia lo illustrissimo signore duca con doi oratori del Papa, lo illustrissimo Zohanne [Sforza] vostro consorte, el signore perfetto [Giovanni della Rovere], el filiolo del signore da Camerino et un messo del magnifico m. Zohanne Bentivolio con molti castellani e gentilhomini [...]* ». La lettre est publiée par LUZIO et RENIER, *Mantova e Urbino, op. cit.*, p. 15-25 (p. 18 pour la citation).

Giovanni della Rovere est le mari de Giovanna, sœur du duc Guidobaldo da Montefeltro. Il est le père de Francesco Maria, dont le propre fils, Guidobaldo della Rovere, épouse en 1534 Giulia, fille unique du duc Giovanni Maria da Varano (voir *supra*, chap. 2, notes 29-30).

<sup>107</sup> Pour la *rocca* de Senigallia (v. 1481) et pour celles de Mondolfo et de Mondavio (début des années 1490), pour le couvent de Santa Maria delle Grazie, près de Senigallia, et pour l'église de Santa Maria Nuova d'Orciano (1490-1492). BENELLI, « Baccio Pontelli, Giovanni della Rovere, il convento e la chiesa di Santa Maria delle Grazie a Senigallia », *Quaderni dell'istituto di storia dell'architettura*, nouvelle série, fasc. 31, 1998, p. 13.

<sup>108</sup> Ajoutons que Giovanni della Rovere est fait préfet de Rome par son oncle le 17 décembre 1474, quelques jours après avoir reçu de Ferdinando d'Aragon les duchés d'Arce et de Sora. Il combat aux côtés de Giulio Cesare da Varano en 1478, sous les ordres de Matteo de Capoue, lors de l'affrontement qui oppose la papauté et les Aragonais de Naples à Florence soutenue par Venise et par Milan. Franca PETRUCCI, « Della Rovere, Giovanni », *DBI*, vol. XXXVII, 1989, p. 347-350, en part. p. 347-348. La seconde moitié des années 1470 et le début des années 1480 voient le seigneur de Camerino servir Sixte IV qui lui confie le commandement des troupes pontificales en 1482. Voir *supra*, chap. 6, notes 76-79.

filles Maria est promise en mariage à Venanzio, le premier fils légitime du seigneur de Camerino, au milieu des années 1480<sup>109</sup>.

Quelle que soit la nature des travaux effectués par Pontelli à Camerino, la date de la reconnaissance de dette correspond à celle d'importants travaux réalisés pour le seigneur de la ville<sup>110</sup>. Une nouvelle partie, donc, est ajoutée aux palais plus anciens. Le cœur des *case nuove* de Giulio Cesare est une majestueuse cour renaissance formant un quadrilatère irrégulier d'environ 36,5 mètres sur 31,5. Les quatre arcades qui la composent laissent un espace central à ciel ouvert de près de 22 mètres sur 17,3<sup>111</sup>. Commencé quelques années auparavant, le chantier doit toucher à sa fin le 7 avril 1491, pour qu'un acte notarié puisse être rédigé « dans la maison de l'illustre seigneur Giulio Cesare, dans la *contrada* de Mezzo, à proximité de la place de la commune et de la grande loggia de l'illustre seigneur<sup>112</sup> ». S'il emploie des maîtres maçons de Fabriano à certains travaux de ses *domus*<sup>113</sup>, Giulio Cesare fait appel pour le *cortile* à l'une des mains d'œuvre les plus réputées de son époque, celles des sculpteurs toscans. Il fait chercher Francesco di Filippo Leonardi, un Florentin alors employé sur le chantier de l'abbaye San Pietro de Pérouse qui n'honore pas son engagement<sup>114</sup>, puis Francesco di Matteo Fosini da Settignano, *alias* Lancino. Avec ses aides, Francesco travaille dans plusieurs possessions des da Varano<sup>115</sup> et déploie son activité dans la cour du palais. Il

---

<sup>109</sup> Giulio Cesare annonce l'engagement de Venanzio, âgé de neuf ans, à Galeazzo Maria Sforza le 15 juillet 1485. MASSARI, « Regesto delle lettere di Giulio Cesare », *Studi maceratesi*, vol. X, art. cit., n° 22, p. 300 ; BENELLI, « Baccio Pontelli e Francesco di Giorgio », dans FIORE (dir.), *Francesco di Giorgio alla corte di Federico*, art. cit. p. 523 et p. 526. D'après le *Diario* de Pierantonio Lili, Venanzio est né le 19 octobre 1476 : « *Magnificus dominus Venantius de Varano natus fuit 1476 die vero 19 octobris in castro Floraci, et erat pestis.* » (BCVCam, ms. 142, fol. 48r.)

<sup>110</sup> Le dossier documentaire est là encore constitué par Bernardino Feliciangeli qui l'exploite en 1912.

<sup>111</sup> Illustrations 3-4 et 6-7. Nous redonnons les mesures proposées *supra*, chap. 3, note 55. Elles ne s'écartent pas des calculs faits par Sandro Corradini à partir des mesures de l'inventaire du XVI<sup>e</sup> siècle. L'auteur indique que le *cortile* du « *palazzo ducale* » mesure 36,6 mètres sur 30,33. CORRADINI, « Il palazzo di Giulio Cesare », *Studi maceratesi*, vol. V, 1969, art. cit., p. 213.

<sup>112</sup> Cité par FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota A », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., note 2, p. 28 : « *Actum in civitate Camerini videlicet in domo Illus. Domini Iulii Cesaris posita in contrada Medii, iuxta plateam comunis et iuxta logiam magnam dicti Illu. Domini etc.* ».

<sup>113</sup> Une quittance de deux cent soixante-dix florins est établie le 11 décembre 1490 par deux artisans de la *terra* voisine, « *pro toto laborerio facto per ipsos magistrum Ciccum et magistrum Augustinum in domibus dicti illustrissimi domini usque in presentem diem* ». Cité par FELICIANGELI, art. cit., note 1, p. 39.

<sup>114</sup> Un contrat est passé le 3 mai 1491 mais le sculpteur ne se rend pas à Camerino. *Ibid.*, p. 39. Le document publié en 1865 est repris par CORRADINI, « Il palazzo di Giulio Cesare », *Studi maceratesi*, vol. V, 1969, art. cit., doc. I, p. 216-217.

<sup>115</sup> En particulier dans le monastère Santa Chiara de Camerino, reconstruit par Giulio Cesare. Le contrat avec Lancino est daté du 12 juillet 1491. Il est publié par FELICIANGELI, art. cit., doc. II, p. 110-113 (p. 111 pour la mention de Santa Chiara), et repris par CORRADINI, art. cit., doc. II, p. 217-219 (p. 218). La présence de Lancino est attestée à Camerino entre 1489 et 1492. Le sculpteur est employé sur plusieurs chantiers de la ville, dans l'église San Francesco et dans la cathédrale où il œuvre au campanile. MAZZALUPI, « Mercanti, nobili, sacerdoti, notai : appunti d'archivio sui committenti di Carlo Crivelli a Camerino », dans Emanuela DAFFRA (dir.), *Crivelli e Brera*, catalogue de l'exposition (Milan, 26 novembre 2009-28 mars 2010), Milan, Mondadori/Electa, 2009, p. 79 et note 48, p. 84-85.

sculpte là plusieurs des écus de pierre aux armes des da Varano et des Malatesta ainsi que d'autres pierres qu'il doit ensuite reprendre car elles s'avèrent mal ajustées<sup>116</sup>.

\*  
\* \*

Sur plus de deux siècles, les extensions des demeures des da Varano se succèdent alors que l'espace disponible pour les constructions est fortement limité : Camerino est située en haut d'une colline. Cependant les da Varano tirent profit des astreintes du relief. Une partie des fondations des bâtiments est posée au pied de la paroi rocheuse quand le reste est juché à son sommet. Le procédé permet que de vastes espaces soient conquis sur le vide. Ce parti-pris est adopté précocement puisque les édifices de la fin du XIII<sup>e</sup> et du début du XIV<sup>e</sup> siècle reposent déjà sur une série de pilastres carrés d'environ quatre-vingt centimètres de côté, de hauteur inégale<sup>117</sup>. Les voûtes qu'ils soutiennent sont le support des façades donnant sur les monts Sibillins, au Sud, lesquelles présentent au fil du temps plusieurs niveaux de plus que celles ouvrant sur la place publique, au Nord<sup>118</sup>. La différence de hauteur entre les deux faces de l'édifice est contrainte par la dénivellation très prononcée du site mais elle acquiert une portée symbolique aux yeux des contemporains<sup>119</sup>. Face au *contado*, le palais prend un aspect dominateur qui contraste nettement avec l'intégration harmonieuse, dans la ville, des façades fermant la place de la cathédrale.

---

<sup>116</sup> Illustrations 4-7. Le texte publié par CORRADINI, art. cit., doc. II, p. 218 ne diffère ici pas de celui proposé par FELICIANGELI, art. cit., doc. II, p. 111-112 : « [...] *item quod dictus Franciscus usque ad festum omnium Sanctorum proxime futurum teneatur et debeat in bona forma ad dictum boni magistri facere de lapidibus quatuor arma in spiculis cortilis dicte domus dicti illustrissimi domini secundum designum factum per prefatum illustrissimum dominum Iulium Cesarem et similiter teneatur et debeat reactare sive reaconciare omnia concimina lapidum de dicto cortile dicte domus in bona forma et ad dictum boni magistri videlicet illa concimina que non essent bene facta per dictum Franciscum vel ipsius Francisci ministros vel aliquem ipsorum Francisci et ministrorum suorum similiter usque ad festum omnium sanctorum proxime futurum.* »

Il est vrai que le *cortile* de l'acte ne renvoie pas explicitement à la cour à portiques et que le complexe palatin comporte plusieurs cours intérieures. Situer la série d'emblèmes sculptés dans la cour d'honneur semble cependant cohérent.

<sup>117</sup> REMIDDI, « Il palazzo da Varano », dans DE MARCHI et FALASCHI, *I da Varano e le arti*, vol. I, art. cit., p. 98-99.

<sup>118</sup> La dénivellation est double en réalité. A celle qui contraste les façades côté ville, au Nord, et côté *contado*, au Sud, il faut ajouter la différence de niveau liée au fait que le palais longe la rue montant suivant la direction Nord-Est/Sud-Ouest vers le parvis de la cathédrale. La partie la plus ancienne, appelée « palais de Gentile », est en contrebas des *case nuove* de Giulio Cesare, qui représentent donc, côté ville, la plus faible hauteur du complexe palatin.

<sup>119</sup> Comme l'écrivent Bernard Sournia et Jean-Louis Vayssettes, « l'espace médiéval n'est pas isotrope ; aucune position n'est neutre ; toute localisation renvoie à un ordre et comporte un sens dans l'économie générale du cosmos. [...] Dans la logique médiévale, servitudes et contraintes matérielles ne sont que la face visible d'un sens spirituel caché. » SOURNIA et VAYSSETTES, *Villeneuve-lès-Avignon : histoire artistique et monumentale d'une villégiature pontificale*, Paris, MONUM/Editions du Patrimoine, 2006 (Cahiers du Patrimoine, 72), p. 92.

Le palais de Frédéric de Montefeltre édifié à partir des années 1450 en face de la cathédrale d'Urbino fournit un point de comparaison éclairant<sup>120</sup>. Il occupe à lui seul un versant de la colline d'où il commande la campagne alentour<sup>121</sup>. Dans les deux cas, les palais seigneuriaux au profil de Janus affirment par la verticalité l'emprise de la ville et de la famille qui la dirige sur le territoire environnant, tout en manifestant l'insertion sans fracture des dirigeants dans l'horizontalité du paysage de la cité<sup>122</sup>. Ce dualisme renvoie aux sources d'un pouvoir lié à la ville et à ses institutions mais profondément enraciné dans le *contado*, dans les terres possédées et dans les nombreux *castra*, *terrae* et *villae* soumis à la domination familiale<sup>123</sup>.

\*

\* \*

Les *case nuove* achevées, les *domus* des da Varano occupent tout le côté sud de la place de la cathédrale. L'architecte adapte la dernière extension à la scénographie urbaine existante pour faire du nouveau palais un espace de représentation au cœur de la ville. Il n'ouvre pas le portail au centre du côté nord de la cour d'honneur mais dans son angle Nord-Est<sup>124</sup>, dans l'axe de l'une des largeurs. Un tel décentrage par rapport à l'espace intérieur du *cortile* permet que la porte soit située, par rapport à la place extérieure, au centre du côté perpendiculaire à celui que constitue la façade de Santa Maria Maggiore<sup>125</sup>. Cette entrée principale est surmontée d'une fenêtre et d'un balcon d'apparat<sup>126</sup>.

Relié aux structures anciennes, le bâtiment héberge au rez-de-chaussée et à l'étage intermédiaire les officiers du seigneur, dont certains disposent, tel le chancelier, d'espaces spécifiques pour leurs activités<sup>127</sup>. Une partie de la domesticité trouve également place dans le

<sup>120</sup> FIORE, « Interventi urbani in una signoria territoriale », dans MAIRE VIGUEUR (éd.), *D'une ville à l'autre*, art. cit., p. 407-437. Le début de la construction du nouveau palais d'Urbino est parfois situé à une date plus basse, dans le courant des années 1460 (*ibid.*, p. 413). Ajoutons que le palais de Frédéric à Gubbio est lui aussi situé face à la cathédrale.

<sup>121</sup> Leonardo BENEVOLO, « Il Palazzo e la Città », dans dir. Giorgio CERBONI BAIARDI, Giorgio CHITTOLINI et Piero FLORIANI, *Federico di Montefeltro*, vol. II : *Le arti*, Rome, Bulzoni editore, 1986 (« Europa delle Corti ». Centro studi sulle società di antico regime. Biblioteca del Cinquecento, 30), p. 21.

<sup>122</sup> Ce thème est développé par BOUCHERON, *Le pouvoir de bâtir. Urbanisme et politique éditariale à Milan, XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Rome, EFR, 1998 (Coll. de l'EFR, 239), p. 563. Voir également les remarques de FIORE, « Interventi urbani in una signoria territoriale », dans MAIRE VIGUEUR (éd.), *D'une ville à l'autre* art. cit., p. 423-424.

<sup>123</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes, op. cit.*, p. 123.

<sup>124</sup> Illustration 4 et plans 2-3.

<sup>125</sup> Nous empruntons cette remarque à BENELLI, « Baccio Pontelli e Francesco di Giorgio », dans FIORE (dir.), *Francesco di Giorgio alla corte di Federico*, art. cit., p. 545.

<sup>126</sup> D'après l'un des inventaires du début du XVI<sup>e</sup> siècle. CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 89 et p. 101 : « *In pe del salocto li è un pogiolo che guarda in piazza et è sopra la porta.* »

<sup>127</sup> L'inventaire « *dele case nove* » mentionne la chambre de l'économe (« *camera delo rasioneri* »), celle de l'intendant (« *camera del mastro di casa* ») et celle, voûtée, du chancelier (« *camera del cancelleri voltata* »). Ce dernier travaille une pièce attenante, la « *stantia dove feva la cancelleria* ». *Ibid.*, p. 91. Voir également la localisation de ces pièces dans les « *measure del palazzo novo* », p. 100-101.

« *palazo novo* ». Aux niveaux inférieurs logent les palefreniers, à proximité de la nouvelle écurie assez vaste pour accueillir quatre-vingt-quatorze chevaux<sup>128</sup>. L'étage noble comporte les pièces prestigieuses, celles dont les inventaires évoquent la riche décoration<sup>129</sup>. En enfilade ou desservies par un couloir, selon le côté du *cortile* où elles sont situées, ce sont la chambre des Lions, la chambre des Paons, celles des Miroirs, des Nymphes ou encore de l'Amitié<sup>130</sup>.

Les nouvelles demeures de Giulio Cesare sont conçues comme le lieu de l'exercice et de la représentation du pouvoir seigneurial<sup>131</sup>. Les puissants de la péninsule de passage à Camerino, telle Isabelle d'Este en 1494, y sont reçus. L'épouse du marquis de Mantoue s'y arrête les 5 et 6 avril, au cours du voyage qui la conduit aux sanctuaires de Lorette et d'Assise. Peu avant ce bref séjour, elle est à Gubbio où elle loge dans le palais du duc d'Urbino. Les remarques qu'elle fait de l'édifice dans sa correspondance indiquent l'attention lucide qu'elle porte à l'emplacement, à l'agencement et à la décoration d'un palais :

La décoration du palais [*dit-elle*] est tout à fait splendide, et ce alors que ce dernier est déjà, en lui-même, très beau et très bien situé – au point que j'ignore si j'ai déjà vu une chose qui me plaise plus que celle-là – car il est construit en un lieu d'où il domine la cité et la plaine. Il possède un petit jardin avec une fontaine en son milieu, qui procure un très grand délassement<sup>132</sup>.

Ces observations confirment le rôle donné aux résidences dans la construction de la réputation des seigneurs. Celle des Montefeltre à Urbino, déjà évoquée, est l'exemple paradigmatique du phénomène<sup>133</sup>. Exhibés, les palais deviennent objets du discours après avoir été objets du regard. A la fin du xv<sup>e</sup> siècle, Giulio Cesare met pleinement cette ressource au service de son image, lui qui insiste à deux reprises pour que la marquise de Mantoue lui rende visite « *a*

---

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 91-100 : la « *camera deli stafferi* » est située à proximité de celles du « *mastro di casa* » et du « *portinaro* ». La grande écurie est décrite ainsi par les rédacteurs de l'inventaire : « *Item una stalla con una fontana, una camera in capo de epsa stalla per li famiglia, et è capace de novantaquattro cavalli.* »

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 91. Ces pièces ont été mentionnées précédemment (*supra*, chap. 3, note 44). Il n'en reste rien aujourd'hui.

<sup>130</sup> Voir la proposition de localisation de ces pièces dans TAGLIACOLLO, « Il palazzo da Varano », dans DE MARCHI et GIANNATIEMPO LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, art. cit., p. 271.

<sup>131</sup> Nous ne connaissons pas de documents indiquant la réunion de conseils de la commune à l'intérieur du palais de Giulio Cesare. Nous pensons néanmoins qu'il y a là encore continuité avec la période antérieure. Les capitaines des Arts répondent probablement aux convocations du seigneur en se rendant dans les *case vecchie*.

<sup>132</sup> Nous empruntons cet extrait à LUZIO et RENIER, *Mantova e Urbino*, *op. cit.*, p. 74 : « *Lo aparato del palazzo è molto magnifico, ultra che da sè sia tanto bello et ben situato, che non scio se vedesse mai cosa che mi piacesse più de questa, per essere posto in loco che signorezza tutta la città et piano, et ha un giardinetto cum una fontana in mezo de grandissima recreacione* » (lettre du 30 mars 1494).

<sup>133</sup> L'édifice émerveille les visiteurs de tous rangs, qui contribuent par les évocations qu'ils en font dans leur correspondance à accroître sa réputation. Les formules employées sont génériques, ce sont celles qu'utilise Isabelle d'Este au sujet du palais de Camerino. De façon typique sont louées la « beauté » et la « décoration », dont il est souvent dit, selon la figure de la description impossible, que les mots ne peuvent en rendre compte.

Dans sa lettre du 1<sup>er</sup> février 1488 à Magdalena Gonzague (citée précédemment, *supra*, note 106), Benedetto Capiluppo rapporte l'impression que lui a faite le château ducal lors de son arrivée à Urbino. Il décrit ensuite la salle où se déroulent le banquet de nocé : « *La belezza et ornamento de questo palazzo non scriverò perchè pur a bocha non si potria esprimere : dirò solamente come è adornata la sala.* » (*Ibid.*, p. 19).

*casa sua* », « par amour de lui et pour resserrer les liens de l'amitié ancienne et de l'alliance qui unissent la maison des Gonzague à la sienne<sup>134</sup> ». Ses efforts sont récompensés, son opération de communication est un succès. Isabelle cède. Elle rapporte à Francesco II que lors de sa venue, le vieux maître de Camerino et ses fils n'ont eu de cesse de lui dire qu'ils reconnaissent son époux comme leur seigneur et qu'ils se considéraient comme ses serviteurs. Elle ajoute que Giulio Cesare a déclaré mettre ses terres et sa personne à la disposition des Gonzague puis elle conclut en disant au marquis qu'il peut voir les da Varano comme des amis. Instrument de sa diplomatie, espace lui permettant d'honorer ses visiteurs et de se montrer digne d'eux – si ce n'est d'être leur égal<sup>135</sup> – les *domus* de Giulio Cesare contribuent à la réputation de son propriétaire dans les cours de la péninsule. Les lettres qu'Isabelle échange avec Mantoue font partout savoir que le seigneur de Camerino possède un palais « très beau et très bien décoré<sup>136</sup> ».

Le seigneur et sa famille occupent quant à eux les *case vecchie* et les maisons attenantes. Les inventaires du début du XVI<sup>e</sup> siècle décrivent plusieurs pièces dont la succession évoque des appartements structurés. Le texte ne permet pas de les délimiter nettement mais il dessine un noyau cohérent. Est ainsi citée la « *stantia del Signore* » suivie d'un « *salotto* » avec une cheminée et d'une « *camera deli ragazzi* », qui précèdent l'« *anticamera* » et la « *camera de Signore* » sur laquelle donnent, à leur tour, une chapelle

<sup>134</sup> Ce sont les mots de Giulio Cesare rapportés par Isabelle d'Este dans la lettre qu'elle adresse à son époux depuis Gubbio le 2 avril 1494. Isabelle reçoit une première invitation de Giulio Cesare alors qu'elle est à Lorette. La marquise la décline, confie-t-elle à son mari, « *per non havere anche causa de prolungare el ritorno [suo]* », alors qu'elle s'est engagée envers Guidobaldo à fêter Pâques à Gubbio. Elle ne peut se désister devant la seconde invitation qui lui est transmise quand elle est encore en Ombrie. Selon la marquise, les propositions du seigneur de Camerino sont faites « *cum le maggiore offerte et maggiore instantia dil mondo.* » Le document est publié par FELICIANGELI, « L'itinerario Isabella d'Este », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., doc. II, p. 14-15 : « *per amor suo et per confirmatione de l'antiquita amicitia et affinità che è fra casa [dei Gonzaga] et sua.* »

<sup>135</sup> On l'a vu, la chronologie des extensions successives du palais da Varano reste incertaine. Il faut rappeler que Giulio Cesare est relevé de son commandement au service de Venise en 1487 et que, d'après Sanudo, les da Varano n'obtiennent ensuite plus de *condotta* prestigieuse de la part de la Sérénissime. Les années 1490 paraissent correspondre à des engagements militaires moins importants (voir *infra*, chap. 6, notes 85 et 89) mais les *case nuove* permettent au seigneur de Camerino de tenir ostensiblement le rang qu'il revendique pour lui et pour les siens.

<sup>136</sup> Revenue à Gubbio, Isabelle écrit de nouveau, le 10 avril 1494, à Francesco Gonzague. Elle lui raconte notamment la réception qui lui a été offerte à Camerino puis son départ vers la cité ombrienne des Montefeltre : « *Hebi incontro sopra da Seravalle dicto signore [de Camerino] cum li figlioli più de quatro milia dal quale cum tanto honore, careze et reverentia fui raccolta che, sel fusse stato pheudario, non haveria facto più, nominando sempre la Ex. V. per signor suo et lui per servitore de quella. El medesimo facevano li figlioli. [...]* Fui alloggiata [a Camerino] nel palazzo suo, quale è molto bello et era benissimo apparato. [...] *El marte partii de [Pioraco] a bonora. El signore cum li figlioli me fecero compagnia più de cinque milia. In ogni suo rasonamento et maxime nel tuore licencia me fecero le maggiore offerte del mondo, concludendo chel voleria che V. Ex. et io potessimo sempre disporre del stato et persona sua como de uno nostro affectionato servitore. Ad che feci conveniente risposta in nome de V. S. et mio, cum dire che lo volevimo per bon fratello et per la età sua per caro padre, ringraziandolo del honore et humane parole usate et offerendoli parimente le facultà nostre. Le dimostracione sue sono state de natura chel m'è parso mio debito cusi diffusamente significarle a V. Ex. a ciò che la cognosca li amici suoi.* » *Ibid.*, doc. IV, p. 16-19 (p. 17-18 pour les citations. Nous soulignons).

avec une petite fenêtre vitrée et la « *camera secreta dove dormiva lo Signore* ». Cet ensemble est complété par un *studiolo*, par « une pièce située au-dessus de la chambre du seigneur » et par une autre destinée aux familiers de ce dernier, ainsi que par une remise pour des armes<sup>137</sup>. La présence d'autres da Varano est rappelée à travers les chambres de Giovanni Maria, « les pièces qu'occupait Madonna Maria [della Rovere] » et celles réservées à son époux, la « *camera piccula [...] dove stava lu Signor Venanzo* » ou le « *studiolo delo Signor Venanzo* »<sup>138</sup>.

\*  
\* \*

Concluons cette première partie en reprenant quelques éléments sur le palais de Giulio Cesare da Varano. Recours à une main d'œuvre étrangère réputée, appel à un architecte à la mode évoluant dans les cercles déjà tracés des alliances aristocratiques de l'employeur, création d'espaces de représentation, tout contribue à faire des *case nuove* une entreprise de prestige orientée vers les grandes familles de la péninsule. Mais Giulio Cesare ne construit pas un nouveau palais *ex nihilo* dans un lieu périphérique bien protégé, pour s'y transférer avec sa famille, ses serviteurs et ses officiers. Il maintient l'implantation séculaire dans un des espaces constitutifs de l'identité civique. Il agrandit l'antique demeure des siens, proclamant la continuité dynastique et se posant comme unique successeur de Rodolfo III, son grand-père<sup>139</sup>. A l'intérieur du processus de développement des *domus* familiales, l'étape du *palazzo nuovo* se singularise par la cohérence fonctionnelle et stylistique de la construction mais ne se démarque pas de la logique antérieure. Elle parachève en une dernière extension l'occupation de l'espace urbain autour de la cathédrale. Les da Varano se distinguent clairement des grands seigneurs du second *Quattrocento* qui, tels les Gonzague à Mantoue, adoptent une stratégie de rupture et s'écartent d'un centre urbain trop lié au passé communal<sup>140</sup>. Les *case nuove* concluent une longue séquence qui a vu l'enracinement des seigneurs dans l'espace civique et

---

<sup>137</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 90.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 89-90. Annibale a ses *camere* dans le *palazzo dele guardie*, de l'autre côté de la place.

<sup>139</sup> Alors qu'il fait face aux revendications des descendants de son cousin Rodolfo IV réfugiés à Ferrare. L'enjeu de pouvoir que représente la possession du palais apparaît dans la concorde établie en 1386 entre Gentile III et son fils Rodolfo III d'une part, et les fils de Venanzio, frère défunt du même Gentile III, de l'autre. Les premiers s'engagent à restituer aux seconds les biens qu'ils ont accaparés en ville et dans le *contado* mais un paragraphe spécifique règle le cas des *domus* « de feu le magnifique seigneur Rodolfo ». Il concerne selon toutes vraisemblances des parties du palais familial, celles dont, par exemple, Rodolfo II a hérité de Gentile II par le testament de 1350. Si le texte ne précise pas la localisation des immeubles, il prévoit un ensemble de ventes et de permutations qui visent clairement à rétablir un équilibre entre les deux camps. L'accord tout entier vise à engager ces derniers à coopérer et à gouverner ensemble la cité. Dans cette logique de partage du pouvoir et des ressources, les parties des maisons du défunt seigneur Rodolfo que Gentile III promet de vendre à ses neveux font vraisemblablement partie du complexe familial. ASPa, *codice varanesco*, fol. 258r.

<sup>140</sup> En 1459-1460, Ludovico Gonzague transfère sa cour des anciens palais communaux réaménagés par ses prédécesseurs à la forteresse de San Giorgio qu'il transforme en palais princier. BOUCHERON, « *Non domus ista sed urbs* », dans ID. et CHIFFOLEAU (dir.), *Les palais dans la ville*, art. cit., p. 255-264.

la réinterprétation de ce dernier à leur profit. Le pôle urbain de Sainte-Marie-Majeure voit son importance politique considérablement accrue. Dire que, comme Frédéric de Montefeltre à Urbino<sup>141</sup>, Giulio Cesare transforme l'ancienne place communale en une simple projection du *cortile* du palais ducal, serait forcer le trait. Mais la place de la commune et de la cathédrale est désormais indissociable de la famille dominante qui joue de la continuité existante entre ses demeures et cet espace symbolique. Après la mort de l'épouse de Giulio Cesare, en 1511, un immense cortège endeuillé se déploie sur la *piazza* jusqu'à l'intérieur de la résidence seigneuriale. Pierantonio Lili qui est l'un des trente-six citoyens représentant les *terzieri* de la cité en propose une description saisissante : la cour d'honneur du palais et la place publique sont évoquées comme un même espace que la procession, quittant la grande salle où est exposée le corps, traverse pour rejoindre la cathédrale<sup>142</sup>.

*Des palais ouverts et enracinés dans la ville.*

Au-delà des différences morphologiques, le choix maintenu de l'implantation rapproche les palais de Chiavelli, des da Varano et des Trinci. Il faut présenter dans un second temps un autre point de convergence. De façon significative, les seigneurs qui n'ont pas choisi d'élire résidence dans une forteresse urbaine accolée aux remparts de leur ville ne transforment pas leur propre résidence en place fortifiée<sup>143</sup>. Ils décident d'occuper le cœur de leur ville, ils affichent leur appartenance au tissu urbain et à la communauté civique.

Après avoir évoqué l'extension des *domus* seigneuriales par l'agrégation de bâtiments attenants, il faut préciser la façon dont les édifices sont associés les uns aux autres. Ce sont les structures employées pour aménager les maisons et les réunir en une seule demeure, les matériaux utilisés et les motifs ornementaux sélectionnés qui permettent au palais de se fondre dans la ville. Ce choix, architectural autant que politique, est rendu possible grâce à la logique

---

<sup>141</sup> BOUCHERON, *Le pouvoir de bâtir, op. cit.*, p. 563-565.

<sup>142</sup> Le texte de quelques feuillets est publié par SANTONI, *I funerali di Giovanna Malatesta in Camerino. MDXI*, Camerino, Savini, 1881, p. 8-10 pour le passage cité. Giovanna Malatesta est morte dans le palais, « *in nella camera sua de sopra, sotto la torre de corte* ». (*ibid.*, p. 7).

<sup>143</sup> Une forteresse est construite à Fabriano à la fin des années 1360. La prise en charge de financement fait l'objet d'âpres négociations entre la papauté et la commune. L'*Archivio storico comunale* conserve un registre des paiements effectués en 1368-1369 des artisans et des ouvriers employés sur le chantier (ASFab, *Entrata e uscita*, 607). Des éléments de comptabilité publique du début du siècle suivant font apparaître çà et là la forteresse. Le 20 août 1401, son châtelain perçoit une livre, seize sous et huit deniers en remboursement du paiement qu'il a lui-même effectué aux « *dui maestri che ricopri el tecto del cassaro* » (*ibid.*, *Clavellorum*, 695, busta 6, fasc. 2, fol. 5r). Il s'agit d'un certain Bartolomeo de Florence, qui reçoit régulièrement au cours des années 1400-1401 de quoi acheter des fournitures pour la place forte, de l'huile en particulier (*ibid.*, 691, fol. 8r, fol. 17v, fol. 22r, fol. 28r). Selon Durante Dorio, une forteresse intra-urbaine (*cassaro*) est construite à Foligno au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle sur ordre du cardinal Alborno. Giovanni Vitelleschi l'aurait fait détruire après la chute de Corrado III, (*Istoria della famiglia Trinci, op. cit.*, p. 165 et p. 237).

constructive gothique : les grandes demeures devant être polyvalentes, les pièces ne sont pas construites en vue d'une spécialisation fonctionnelle poussée<sup>144</sup>. Les maîtres de la cité

ne conçoivent manifestement pas leurs demeures comme des objets achevés, des compositions fermées, mais comme des organismes en transformation, dont la principale qualité est d'être aptes à proliférer et à se transformer<sup>145</sup>.

A Camerino comme à Foligno, la construction du palais seigneurial n'est pas réalisée à l'aide de matériaux coûteux. Pas de pierres taillées en diamant ni de superstructures de marbre<sup>146</sup>. La brique et le grès local conviennent bien à la *dignitas* requise pour le siège d'un pouvoir qui s'affiche comme le garant du Bien Commun et des intérêts de la cité. Les façades des différentes unités du palais d'Ugolino et de ses fils ne se démarquent pas des demeures aristocratiques environnantes, leurs fenêtres sont identiques à celles du palais des chanoines. La résidence seigneuriale n'est pas un îlot fortifié isolé dans la ville. Dans leur cité, les ruelles et les sentiers séparant les groupes de maisons appartenant aux da Varano sont fermés et on jette par-dessus des voûtes de briques. Ainsi couverts, les espaces interstitiels deviennent des couloirs permettant la circulation d'une partie à l'autre du nouvel ensemble<sup>147</sup>. L'extérieur des maisons nouvellement acquises n'exprimant aucune fonction particulière, les façades sont facilement intégrées à un ensemble unifié que ne complètent ni créneaux ni tourelles ni machicoulis. L'ouverture ou le comblement de plusieurs baies permet de donner une cohérence extérieure au nouveau complexe sans lui conférer d'uniformité. La partie haute des *domus* du XIV<sup>e</sup> siècle est percée de fines baies jumelées en ogive et pour les *case nuove*, Giulio Cesare reprend ce type d'ouverture qu'il met néanmoins au goût du jour<sup>148</sup>. Les nouvelles fenêtres donnant sur la place, si elles sont bien géminées, adoptent un arc de décharge renaissant, en plein cintre. Ce type d'ouverture fait l'objet d'un choix délibéré et contraste avec les fenêtres du premier étage à l'intérieur de la cour d'honneur : elles sont carrées et à croisée, en croix guelfe. Dans un contexte de forte émulation entre les cours seigneuriales, ce choix rattache encore un peu plus étroitement le *cortile* du palais de Giulio Cesare à celui de Frédéric de Montelfeltre à Urbino. Ainsi, l'aspect extérieur des nouveaux bâtiments ne rompt pas avec celui des précédents. Il inscrit les *case nuove* dans la continuité

---

<sup>144</sup> Pour reprendre les mots de Bernard Sournia et de Jean-Louis Vayssettes au sujet des palais de la cour pontificale avignonnaise. SOURNIA et VAYSSETTES, *Villeneuve-lès-Avignon, op. cit.*, p. 90.

<sup>145</sup> *Ibid.*

<sup>146</sup> Contrairement par exemple au Palais des Diamants à Ferrare, construit par Ercole d'Este pour son frère Sigismondo. Edifié sous la direction de Biagio Rossetti à partir de 1493, au moment où s'achèvent les travaux de la nouvelle résidence de Giulio Cesare à Camerino, le palais ferrarais affiche une façade couverte de blocs de marbre d'Istrie taillés en pointe-de-diamant et ornée de bas reliefs. Ercole fait le choix de l'ostentation. COLE, *La Renaissance dans les cours, op. cit.*, p. 141.

<sup>147</sup> Voir *supra*, notes 90-91.

<sup>148</sup> FALASCHI, « Il palazzo ducale dei Varano », dans PEDROTTI (dir.), *L'Orto Botanico*, art. cit., p. 6.

de leur environnement urbain. Dans les inventaires du XVI<sup>e</sup> siècle, peu de fenêtres du palais da Varano sont citées comme grillagées. Seul un petit nombre est vitré, comme la « chambre secrète du seigneur », mentionnée auparavant, ou comme la « *stantia dove se diceva messa piccola* »<sup>149</sup>. Dans les Marches, le verre, utilisé sous forme de *tondi*, est encore un produit rare et cher, importé de Venise, de France ou des Flandres. Les fenêtres sont fermées par des *impannate*, des châssis de bois sur lesquels sont fixées par des petits clous à large tête, les broquettes, des pièces de lin rendu diaphane et imperméable grâce à un vernis à base d'huile d'olive et de térébenthine<sup>150</sup>.

Les *domus* des Chiavelli n'existent plus aujourd'hui mais elles présentaient également, selon toutes vraisemblances, des caractéristiques identiques à celles des maisons des da Varano. Malmenées lors de la chute de la seigneurie, elles n'ont cependant pas été détruites et restent un lieu de pouvoir. Devenues propriété de la Chambre apostolique après 1435, servant de résidence à Filippo Calandrini, légat général, gouverneur de la Marche d'Ancône et frère utérin du pape, elles sont choisies par Nicolas V lors de ses séjours à Fabriano en 1449 et 1450<sup>151</sup>. Entre les deux passages du pontife, un inventaire détaillé de la « *magnifica caxa gia delli Chiavelli* » est dressé et inséré dans les *ricordanze* de la commune<sup>152</sup>. La demeure a pu subir des modifications depuis la période seigneuriale mais son agencement général semble avoir été préservé. La description laisse imaginer l'allure générale de l'ancien palais des Chiavelli. Alors qu'il arpente des pièces qu'il désigne comme les chambres de Tommaso, de Guido, de Galasso Chiavelli ou de son épouse, le notaire Antonio de Pérouse n'indique pas moins de vingt-six fenêtres<sup>153</sup>. Elles sont à nouveau simplement vitrées ou bien closes à l'aide

<sup>149</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 90. La fenêtre de la chambre de Giulio Cesare porte des barreaux (« *una finestra ferrata invitriata* »).

<sup>150</sup> L'utilisation de papier huilé ou de tissu pour couvrir les fenêtres est la technique la plus répandue dans les maisons italiennes, nobles ou populaires, de l'Italie des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Venise fait figure d'exception, qui, dès le Trecento, voit l'usage fréquent du verre pour les fenêtres des demeures patriciennes. Patricia FORTINI BROWN, *La Renaissance à Venise*, Paris, Flammarion, 1997 (1<sup>re</sup> éd. : *The Renaissance in Venice. A World Apart*, Londres, Calmann and King Ltd., 1997), p. 123-124.

<sup>151</sup> Voir *supra*, notes 27-29. Le premier dure du 24 juillet 1449 jusqu'aux derniers jours de novembre ou aux premiers de décembre de la même année ; le second, en 1450, du 4 juillet jusqu'au mois de septembre. Lors de ce second séjour, Nicolas V reçoit la visite de Sigismondo Pandolfo Malatesta. Selon une chronique contemporaine anonyme, le seigneur de Rimini se rend à Fabriano et « *smontò al palazzo del papa cum grandissimo trionfo* ». Il obtient la confirmation de plusieurs vicariats ainsi que la légitimation de ses fils naturels Roberto et Malatesta. Voir SASSI, *Documenti sul soggiorno a Fabriano di Nicolò V*, op. cit., p. 7-13 pour la chronologie ainsi que doc. XI-XII, p. 114-118 (les deux bulles pontificales en faveur de Sigismondo Pandolfo) et doc. XIV, p.120-121 (extrait du *Chronicon Ariminense auctore anonymo*, par ailleurs publié dans les *Cronache malatestiane dei secoli XIV e XV (AA. 1295-1385 e 1416-1452)*, éd. Aldo Francesco MASSERA, *RIS*<sup>2</sup>, t. XV, 2<sup>e</sup> partie, Bologne, Zanichelli, 1924, p. 133 pour le passage relatif à Fabriano).

<sup>152</sup> ASCFab, *Riformanze*, 8, fol. 157v-159r. Le document figure avec une foliation différente dans SASSI, *Documenti sul soggiorno a Fabriano di Nicolò V*, op. cit., p. 61-64.

<sup>153</sup> Le registre est tenu par le chancelier de la *terra*, ser Filippino di Costerbosa (*ibid.*, fol. 3r) mais l'inventaire est souscrit par le notaire Antonio de Pérouse (*ibid.*, fol. 159r).

d'*impannate*. L'une éclaire la pièce voisine de la porte donnant sur la place, l'autre, grande et munie d'une jalousie, l'ancienne *camera* de Tommaso<sup>154</sup>. La grande salle où est aménagée une chapelle pour Nicolas V, compte à elle seule neuf ouvertures. L'édifice ne semble ni fortifié ni clos sur lui-même, il affiche un refus de l'isolement.

\*  
\*\*

A l'intérieur des maisons, les pièces qui ne sont pas construites selon une spécialisation fonctionnelle très marquée peuvent être réagencées. Des murs de jonction sont facilement élevés entre les bâtiments, dans lesquels on dresse ou abat des cloisons plus légères de brique, de plâtre ou de torchis. De vastes salles sont aménagées aux étages supérieurs des demeures seigneuriales. Les invités prestigieux comme Sigismond de Luxembourg, à Foligno, y sont reçus. Le seigneur y siège entouré des conseils de la commune. A côté de la grande salle du palais Trinci se trouve une petite pièce dont un fragment de la décoration peinte à motifs géométriques atteste l'appartenance à une phase de construction antérieure à celle d'Ugolino III. Au XV<sup>e</sup> siècle, ouverte sur la place de la commune, elle prolongeait la loggia de Romulus<sup>155</sup>. Alors que des murs sont détruits pour constituer la pièce d'apparat, des espaces plus anciens sont conservés. Lieu de transition entre les salles nouvellement installées, elles rendent compte de la fragmentation d'espaces juxtaposés.

D'ingénieux escaliers rendent par ailleurs possible la circulation entre les différents corps de bâtiments et leurs niveaux successifs. Ils jouent un grand rôle dans la réorganisation dont font l'objet des palais en perpétuelle construction. La tour carrée intégrée aux *case vecchie* des da Varano a été écimée. Elle accueille plusieurs chambres et, située à l'angle de la structure, elle assure le passage d'un étage à l'autre grâce à l'aménagement d'un escalier qui conduit notamment à la grande salle<sup>156</sup>. Avec ses trois rampes, l'escalier gothique du palais Trinci est l'épine dorsale du complexe. Il assure la circulation verticale et horizontale entre les différentes maisons qui le composent. Antérieur à l'entreprise d'Ugolino, il est adapté aux nouvelles demeures<sup>157</sup>. C'est également un élément clef de la mise en scène du pouvoir seigneurial. Sa dimension théâtrale apparaît clairement à travers la correspondance

---

<sup>154</sup> *Ibid.* Ainsi, une antichambre munie d'« *una finestra de vitro grande* » et d'« *una finestra de vitro longha et non troppo largha* » (fol. 158r), la chambre de Tommaso devenue celle du légat avec « *una finestra di vetro grande con larme* » (fol. 158v) ou encore la « *camora apresso alla porta della piazza* » avec « *una finestra impanata quadra* » (fol. 159r).

<sup>155</sup> Voir *infra*, note 163.

<sup>156</sup> TAGLIACOLLO, « Il palazzo da Varano », dans DE MARCHI et GIANNATIEMPO LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, art. cit., p. 272.

<sup>157</sup> Lanfranco RADI, « Il restauro della "scala gotica" nel palazzo Trinci a Foligno (1963) », *BSCF*, vol. XI, 1987, p. 219-259 ; LAMETTI, « Il palazzo : dalle preesistenze », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 62-65.

qu'établissent les peintures couvrant ses murs et ses voûtes avec l'architecture feinte de la salle des *Imperatores*<sup>158</sup>. La décoration géométrique de l'escalier gothique et des pièces du premier étage du palais est réalisée quelques dizaines d'années avant les grands cycles de fresques du second niveau. Cependant les architectures en trompe-l'œil sous lesquelles sont placés les héros romains dans la salle des *Imperatores* reprennent les structures (des arcs brisés), les couleurs (le blanc et le rouge) et les motifs décoratifs (les raies) des voûtes d'arêtes qui couvrent l'escalier. La continuité voulue entre l'architecture, ancienne et réelle, de l'escalier, et celle, récente et feinte, de la grande salle associe étroitement les deux espaces. Elle assure visuellement l'unité entre les différentes parties de l'édifice tout en inscrivant les grands hommes de la République romaine et de l'Empire dans l'espace contemporain du visiteur et du seigneur des lieux<sup>159</sup>.

La loggia joue enfin un rôle essentiel dans l'organisation des palais. Espace d'apparat dans lequel le seigneur se donne à voir tout en restant protégé, elle réunit et articule les corps de bâtiment. Les parties anciennes du palais da Varano comptent au moins cinq de ces terrasses ouvertes pour les unes, abritées par une toiture de pierre ou de bois pour les autres. Certaines loggias accueillent des jardins et des volières pour les oiseaux, rapaces pour la chasse ou volatiles rares. Les inventaires du début du XVI<sup>e</sup> siècle décrivent, dans les étages du *palazzo vecchio*, la « *loggia de Madonna con soi orticelli scoperta* », « *una loggia meza coperta* » ou encore « *una stantia dove è un orticello de sopra et una rete de ferro da tenere ucelli grandi* »<sup>160</sup>. Ces espaces semi-ouverts communiquent entre eux par des volées d'escaliers et donnent accès aux pièces intérieures du palais<sup>161</sup>. La loggia *di Madonna* est située à l'extrémité supérieure de l'escalier qui prend naissance dans la cour principale des anciennes demeures. Elle commande l'entrée de plusieurs salles et elle donne naissance au passage couvert qui, en enjambant la rue, relie le palais à la cathédrale<sup>162</sup>. A Foligno, une de ces structures est aménagée au faîte du grand escalier. Décorée à fresque par l'histoire de

---

<sup>158</sup> Illustrations 102 et 112.

<sup>159</sup> Ce point est développé dans le prochain chapitre.

<sup>160</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 90 : « la loggia *di Madonna*, ouverte, avec ses jardins suspendus », « une loggia à demi ouverte », « une pièce dans laquelle se trouve un petit jardin suspendu, tendu d'un filet métallique pour retenir de grands oiseaux ».

<sup>161</sup> Voir l'itinéraire décrit par les hommes qui établissent les « *mesure del palazzo vecchio* » : « *De la dicta loggia monta gradi 18 et li è una loggia parte coperta e parte scoperta [...] de canto li sondo doe stantie da monitione [...]. De la dicta loggia coperta et scoperta se monta gradi 23 et vene in la loggia un terzo coperta et l'altra scoperta [...] da la dicta loggia se entra in un salocto [...]. » (ibid., p. 101).*

<sup>162</sup> TAGLIACOLLO, « Il palazzo da Varano », dans DE MARCHI et GIANNATIEMPO LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, art. cit., p. 272. Le testament de Rodolfo III décrit ce point du palais, qui permet la jonction entre l'édifice et la cathédrale mais qui doit être réaménagé pour plus de commodité : « *Dicens dictus testator quod facere ad itum retro cameram unicornarum et ingressum de sala grandi et exire in logiam supra pontem que est ante et iuxta dictam capellam sibi videbatur actius et comodius quam per alias partes ipsarum domorum.* » ASPa, *codice varanesco*, fol. 321v.

Romulus, sous Ugolino III, elle donne sur trois pièces – dont la chapelle – et se poursuit après une arche double avec l'espace cité précédemment qui donne sur la place et assure un passage direct entre la salle des Roses et celle des *Imperatores*<sup>163</sup>. La *loggia nuova*, elle, se trouve au débouché du pont jeté entre la résidence seigneuriale et le complexe communale<sup>164</sup>.

\*  
\* \*

Avec ses cours, ses loggias et ses fenêtres, le palais n'est pas coupé de l'extérieur. La direction des affaires publiques n'y est pas assumée secrètement, hors d'atteinte des citoyens. Les *domus* disent le refus du seigneur de s'enclorre et proclament qu'il fait corps avec la ville. La proximité affichée avec le peuple gouverné rend plus acceptable l'étendue des pouvoirs accaparés. Giulio Cesare se montre accessible aux gens de Camerino qu'il reçoit chez lui avec une simplicité opportune, donnant de lui l'image d'un bon père sensible au sort de ses enfants<sup>165</sup>. La stratégie est bien perçue par l'archiprêtre Lodovico Clodio, spécialiste de questions militaires et familial d'Alexandre VI, nommé juge au spirituel dans la Marche d'Ancône en février 1501<sup>166</sup>. Éphémère gouverneur de la cité au nom de Giovanni Borgia, Clodio adresse au pontife une *Note sur l'Etat de Camerino* après le premier retour de Giovanni Maria da Varano<sup>167</sup>. Le texte est une série de recommandations qui doivent permettre de tenir la ville après avoir gagné le cœur des uns et étouffé les vellétés de liberté des autres. Il comporte une description idyllique du temps du seigneur déchu qui avait fait de son palais un lieu où tous pouvaient se divertir. A en croire Clodio,

à toute heure de la nuit, la cité se rendait à la cour, qui pour se réchauffer, qui pour jouer, manier les cartes ou les pièces d'échec, qui pour entendre les nouvelles ou parler au seigneur, et ce jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Dans la journée, chacun s'y rendait pour jouer à la balle ou chasser au vol avec le seigneur [...].<sup>168</sup>

---

<sup>163</sup> LAMETTI, « Palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., p. 328-329.

<sup>164</sup> Voir *supra*, chap. 4, notes 229-232.

<sup>165</sup> L'idée du seigneur gouvernant sa ville comme un père ses enfants est formulée par Rodolfo III dans son testament. Voir *supra*, note 83 : ASPa, *codice varanesco*, fol. 320v. Il s'agit d'un des lieux communs sur le pouvoir seigneurial que Pétrarque développe, par exemple, dans la longue lettre à Francesco il Vecchio da Carrara sur laquelle nous revenons dans la suite de ce développement (PETRARQUE, *Lettres de la vieillesse XII-XV – Rerum senilium XII-XV*, éd. Elvira NOTA, trad. Jean-Yves BORIAUD, prés. Ugo DOTTI, Paris, Les Belles Lettres, 2006 (coll. « Les classiques de l'humanisme »), livre XIV, lettre 1, [25]-[26], p. 246-149.

<sup>166</sup> Angelo Antonio BITTARELLI, « Lodovico Clodio scrittore e politico premachiavellico », *Studi maceratesi*, vol. V, 1969, *op. cit.*, p. 129-131.

<sup>167</sup> Voir les analyses qu'en propose LAW, « City, Court and *Contado* in Camerino, c. 1500 », dans DEAN et WICKHAM (dir.), *City and countryside*, art. cit., p. 175-182.

<sup>168</sup> La *Relazione* figure en annexe de BITTARELLI, « Lodovico Clodio », *Studi maceratesi*, vol. V, 1969, art. cit., p. 148-160. Selon Lodovico, la défaite des Borgia tient en partie au fait que les gens de Camerino regrettent la bonté de Giulio Cesare à leur endroit. Avec la nouvelle domination serait advenue « *una universal perdita di tutta la terra, e massime di giovani di tutta la ricreazione sua che avevano in Camerino la quale era nella Corte di Casa Varano adesso come erano 24 ore tutta la terra andava a Corte chi a scaldarsi, chi a giuocare, chi a ronfa, chi a tavolieri, chi a sentir nuove, chi a parlare al Signore, fino a tre, e quattr'ore di notte, poi il giorno chi a giuocare alla palla chi a uccellare col Signore [...]*. » Outre les divertissements que leur offraient leurs seigneurs, les habitants bénéficiaient, aux dires de Clodio, de leur générosité : les da Varano procuraient emplois

Parmi les remèdes prescrits afin qu'une nouvelle rébellion n'éclate après l'hypothétique retour de la « *Casa Borgia* », Clodio conseille que le futur gouverneur « tienne une cour semblable à celle des da Varano, avec des torches allumées le soir et des jeux de société<sup>169</sup> ». De fait, les da Varano font une utilisation délibérée de jeux qui réunissent leur cour autour d'eux. Utilisant les techniques qui se développent dans la péninsule à partir des années 1470, alors que le jeu s'est développé à Ferrare et à Milan au milieu du siècle, ils font graver et imprimer des jeux de tarot portant leurs emblèmes. Dans l'un d'eux, l'écu écartelé de Giulio Cesare sert d'as d'épées<sup>170</sup>.

Les penseurs politiques de la fin du Moyen Age ont établi bien avant l'archiprêtre de Caldarola – chez qui il n'apparaît qu'en filigrane – le lien entre la nature d'un gouvernement personnel et le type de résidence du détenteur du pouvoir. Dans le *De re aedificatoria* qu'il compose au cours des années 1440-1450<sup>171</sup>, Leon Battista Alberti reprend la distinction

---

et offices, ils faisaient de généreuses offrandes aux pauvres. (p. 151-152). Dans la *Relazione*, Giulio Cesare et son fils sont une incarnation du seigneur idéal, simple, libéral et miséricordieux.

Dans l'extrait cité, le terme de « cour » renvoie tout à la fois au lieu géographique, le palais du seigneur, qu'au milieu social, l'entourage de ce dernier. Sur ce point, voir Trevor DEAN, « Le corti. Un problema storiografico », dans CHITTOLINI, Anthony MOLHO, Pierangelo SCHIERA (dir.), *Origini dello Stato. Processi di formazione statale in Italia fra medioevo ed età moderna*, actes du colloque (Chicago, 26-29 avril 1993), Bologne, Il Mulino, 1994, p. 425-447.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 156 : « *Il terzo rimedio de la terza causa de la ribellione è che il governatore tenga in corte quelli stili che facevano Varani di fuochi torcie accese la sera di giochi domestici dare qualche nuova a chi se ne diletta menar questo, e quel altro a uccellare tener qualche volta questo e quello a mangiar [...], e così tener la terra in questi rifrigeri, la quale non ne può aver altro sempre avendo Casa Borgia in bocca acciocché non abbiano per la privazione di tutta la ricreazione sua sospirare ogni dì Casa Varana, e desiderarla.* » Pragmatique, Clodio prescrit des actions adaptées aux différents groupes sociaux de Camerino, en fonction du degré de fidélité de chacun d'eux envers les Borgia. Sa vision n'a rien d'angélique : il recommande le recours à l'exil et à la prise d'otages pour tenir calmes les grandes familles dont les membres devraient selon lui être tenus à l'écart des offices et des privilèges à Rome. Il indique que les conseils de la cité ne devraient plus être que rarement réunis et suggère encore que la ville soit gardée par une garnison étrangère, sa forteresse urbaine achevée et le nombre de ses portes réduit afin de faciliter son contrôle.

<sup>170</sup> Illustrations 41-42. ASCam, *Miscellanea*, dentro armadio, Vv. 1. Trois planches de cartes à jouer ont été récemment retrouvées, lors de sa restauration, dans la reliure d'un registre de l'époque moderne où ont été recopiés des documents liés à la famille da Varano.

Dans le dernier tiers du XV<sup>e</sup> siècle, plusieurs villes telles que Venise ou Ferrare se spécialisent dans la production de cartes à jouer imprimées qui remplacent progressivement celles réalisées à la main. Dans un premier temps, les cartes imprimées à partir de plaques incisées sont achevées manuellement par de simples rehauts de couleurs, parfois posés au pochoir, ou par un coloriage plus étendu. Thierry DEPAULIS, *Tarot, jeu et magie*, catalogue de l'exposition (Paris, 17 octobre 1984 - 6 janvier 1985), Paris, Bibliothèque nationale, 1984, p. 35-67 ; ainsi que les notices de Marzia FAIETTI, « Maestro Ferrarese. Tarocchi Sola-Busca » dans Andrea DI LORENZO, Alessandra MOTTOLA MOLFINO, Mauro NATALE et Annalisa ZANNI (dir.), *Le muse e il principe. Arte di corte nel Rinascimento padano*, vol. II : *Il catalogo*, catalogue de l'exposition (Milan, 20 septembre-1<sup>er</sup> décembre 1991), Milan/Modène, Museo Poldi Pezzoli/Franco Cosimo Panini, 1991, n<sup>os</sup> 71-71bis, p. 262-277.

<sup>171</sup> Alberti travaille à Rome pour les papes, il œuvre dans la Mantoue des Gonzague et dans la Rimini de Sigismondo Pandolfo Malatesta. Il dédie des écrits à Leonello d'Este et fréquente vraisemblablement la cour de Frédéric de Montefeltre. Il n'est pas étranger aux problèmes du pouvoir seigneurial. Andreas TÖNNESMANN, « Le palais ducal d'Urbino : humanisme et réalité sociale », dans Jean GUILLAUME (études réunies par), *Architecture et vie sociale. L'organisation intérieure des grandes demeures à la fin du Moyen Age et à la Renaissance*, actes du colloque (Tours, 6-10 juin 1988), Paris, Picard, 1994 (coll. *De architectura*), p. 139. Sur la diffusion de son traité : Giovanni ORLANDI, « Le prime fasi nella diffusione del Trattato architettonico », dans

traditionnelle entre le gouvernement légitime du prince et le pouvoir usurpé du tyran pour opposer la forteresse du second (*arx*) à la résidence du premier (*domus, aedes* ou *regia*)<sup>172</sup>. Pour Alberti, le palais du prince doit être situé au centre de la ville, accessible à tous, entouré des bâtiments les plus nobles de la cité<sup>173</sup>. On a pu écrire qu'avec Urbino, « Frédéric fut le seul prince italien apte à mettre en pratique les idées réformatrices d'Alberti<sup>174</sup> ». Les cas étudiés montrent au contraire que l'auteur du *De re aedificatoria* théorise et met sous une forme littéraire des pratiques édilitaires anciennes. Son texte offre une formulation claire des messages politiques lentement et empiriquement élaborés par les palais seigneuriaux. S'ils ne matérialisent pas des conceptions architecturales théoriques, les édifices donnent corps au discours de propagande qu'ils contribuent à construire. Lorsque ce dernier met en avant le rôle du seigneur comme intercesseur privilégié entre la cité et Dieu, un pont couvert relie le palais des da Varano ou des Trinci à la cathédrale. Quand il proclame que le seigneur dirige les affaires de la cité et défend les intérêts de la commune en vue du bien commun, une seconde passerelle associe la maison des Trinci au corps de bâtiments qui, de longue date, abrite les institutions civiques. Ponts et façades proclament haut et fort la continuité avec le régime du Peuple ou des Arts, contribuant à légitimer la confiscation du pouvoir au profit de la famille dominante. A Camerino, à Fabriano et à Foligno, le nouveau pouvoir ne détruit pas pour reconstruire : les murs sont réoccupés, les maisons acquises réaménagées, un sens politique nouveau se donne à lire à travers des constructions antérieures réinterprétées. Jusqu'à la fin du Quattrocento, la construction des palais étudiés n'est ni la traduction dans la pierre d'un plan tracé sur le papier, ni la matérialisation sur une *tabula rasa* d'une représentation mentale globalisante. La place et ses bâtiments anciens sont un palimpseste de pierres : le support reste inchangé mais il délivre un message nouveau, celui de la concentration des pouvoirs au sein d'une même dynastie.

---

Joseph RYKWERT et Anne ENGEL (dir.), *Leon Battista Alberti*, catalogue de l'exposition (Mantoue, 10 septembre-11 décembre 1994), Milan/Ivrea, Electa/Olivetti, 1994, p. 96-105

<sup>172</sup> TÖNNESMANN, « Le palais ducal d'Urbino », dans GUILLAUME (études réunies par), *Architecture et vie sociale*, art. cit., p. 139.

<sup>173</sup> Leon Battista ALBERTI, *L'architettura (De re aedificatoria)*, livre V, chapitre 3, éd. Giovanni ORLANDI et Paolo PORTOGHESI, vol. I, Milan, Il Polifilo, 1966, p. 346-347.

<sup>174</sup> TÖNNESMANN, « Le palais ducal d'Urbino », dans GUILLAUME (études réunies par), *Architecture et vie sociale*, art. cit., p. 139.

## Un palais pour l'honneur du seigneur et pour l'honneur de la ville.

*Honneur, beauté, plaisir de l'œil et de l'esprit. Quelques mots sur les palais de la commune.*

Les communes populaires modifient profondément les physionomies des villes, dégagant des places, perçant de nouveaux axes de circulation, élargissant des rues anciennes. En regard de la période précédente, la mutation n'est pas seulement d'ordre quantitatif, elle est aussi idéologique. Les grands chantiers sont réalisés en vue de l'utilité publique, du Bien Commun et de la commodité de tous ainsi qu'avec la volonté affichée d'œuvrer pour l'embellissement de la cité. A partir de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, la référence à l'*honor* devient dominante dans les délibérations des conseils communaux, les travaux sont engagés « *pro disoccupatione et comodo et pulchritudine terre* ». L'action des dirigeants tend vers un idéal d'ordre et de beauté, vers une ville modèle dont l'agencement traduise les dispositions divines. Pour l'honneur de Dieu et pour celui de la cité, les espaces publics se font plus vastes et les palais communaux plus ornés<sup>175</sup>. Car la décoration des lieux de pouvoir bénéficie d'une attention particulière. Les sièges des magistrats et des conseils matérialisent dans la pierre les aspirations à la *pulchritudo* de la communauté, ils contribuent à la dignité de l'élite gouvernante, ils sont un objet de fierté civique vis-à-vis de l'extérieur<sup>176</sup>. Soucieuse de la dégradation des fresques du palais du podestat, une pétition des Siennois adressée au conseil des Neuf en 1316 fait remarquer :

Un grand honneur revient à chaque commune lorsque ses gouvernants et ses dirigeants résident dans des demeures convenables, belles et honorables, et cela pour eux-mêmes mais également pour les étrangers qui, pour une raison ou pour une autre, se rendent dans les demeures des gouvernants. Cela est de grande importance pour la commune de Sienne, étant donné son rang.<sup>177</sup>

Quatre-vingt-dix ans plus tard, le conseil et le capitaine du Peuple décident de confier à Taddeo di Bartolo la réalisation de nouvelles peintures pour la chapelle du palais public. Les fresques, indique la délibération, avec leurs personnages, leurs ornements et les feuilles d'or

---

<sup>175</sup> Nous reprenons ici CROUZET-PAVAN, *Les villes vivantes, op. cit.*, p. 152-159, qui rappelle que « dans les sociétés anciennes, le message politique s'énonce souvent par la voie contournée d'une mise en représentation dans laquelle la part du symbolique est capitale » et que « l'ordre de la ville est au centre de ce jeu de symboliques ».

<sup>176</sup> Il n'est que de citer la fierté civique attachée à la beauté des monuments et des rues, qu'expriment des chroniqueurs comme Giovanni Villani.

<sup>177</sup> Gaetano MILANESI, *Documenti per la storia dell'arte senese*, t. I : *secoli XIII e XIV*, Sienne, Onorato Porri, 1854, n° 30 (28 octobre 1316), p. 180-181 : « *et magnus honor etiam comunibus singulis, ut eorum rectores et presides bene, pulcre et honorifice habitent, tum ratione eorum ipsorum, tum ratione forensium, qui persepe ad domos rectorum accedunt ex causis plurimis et diversis. Multo tamen constat Comuni Senensi secundum qualitatem ipsius* ».

qui doivent faire scintiller le lieu, seront exécutées « *pro ornatone dicte cappelle et honore nostri Communis*<sup>178</sup> ».

Les gens de Fabriano ont des préoccupations similaires et s'attachent également à la beauté des résidences de leurs magistrats. Les archives conservées montrent une activité importante dans ce domaine pour les années 1320-1330. En 1326, le palais du Peuple est réaménagé<sup>179</sup>. Une dizaine d'années plus tard, celui des prieurs est largement reconstruit. Les pierres, le sable et le bois convergent alors vers la grande place. Maçons et charpentiers sont à l'œuvre, les murs sont élevés puis recouverts d'enduits. Une chapelle avec son autel est disposée dans le nouvel édifice alors que la place communale est réaménagée et sa fontaine restaurée<sup>180</sup>. Le 3 juin 1326, le camérier de la commune reçoit l'ordre de verser sept livres à Ventura di Francesco pour les peintures que ce dernier a réalisées sous l'arche du palais public<sup>181</sup>. L'intrados imposant sous lequel il faut passer pour rejoindre la grande place lorsque l'on arrive du Nord et de la place du marché est entièrement décoré<sup>182</sup>. Les images les plus anciennes datent de la fin du XIII<sup>e</sup> ou du début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>183</sup>. Entre repeints, reprises et superpositions des couches picturales au fil des siècles, avant la chute de pans d'enduit, elles sont aujourd'hui lourdement endommagées mais leur aspect général reste lisible. La voûte déroule au-dessus de la tête du passant, de chaque côté, trois longues bandes horizontales. Les registres inférieurs offrent des scènes narratives et allégoriques. On y voit encore des combats de chevaliers et une roue de la Fortune<sup>184</sup>. Au-dessus, un bandeau s'étend avec des motifs géométriques aux couleurs éclatantes, différents pour chacune des parois. Ces derniers sont surmontés à leur tour, en haut et de part et d'autre de la brisure de l'arc, d'une multitude de petits disques frappés d'un motif étoilé qui font du faîte un beau ciel nocturne<sup>185</sup>. Nous ignorons la durée pendant laquelle cette décoration reste en place. Des fragments postérieurs

---

<sup>178</sup> *Ibid.*, n° 19 (25 août 1406), p. 27-30 (p. 27 pour la citation).

<sup>179</sup> On y construit une grande cuisine. ASCFab, *Riformanze*, 2, fol. 11v-12r (juillet 1326).

<sup>180</sup> ASCFab, *Entrata e uscita*, 423, en particulier fol. 16v (« *ad actandum fontem platee* », « *pro actando cannellas dicti fontis* ») et fol. 28v.

<sup>181</sup> ASCFab, *Riformanze*, 2, fol. 4r : le *pictor* reçoit sept livres « *pro salario sive pretio picturarum factorum sub archo palatii de mandato Raynerio de Casulis et gonfaloneriis societatum* ». Voir également FELICETTI, « Regesti documentari », dans MARCELLI (dir.), *Il maestro di Campodonico*, art. cit., n° 8, p. 214.

<sup>182</sup> Illustrations 78-79.

<sup>183</sup> MOLAJOLI, *Guida artistica*, op. cit., p. 38-39.

<sup>184</sup> Illustrations 81-82. Le sens de l'ensemble ne se déduit pas des fragments restants. Il peut s'agir de la célébration d'une victoire sur les magnats ou sur des seigneurs du *contado* (sur le renforcement du régime des Arts sur les luttes de faction, autour notamment de celle des Chiavelli, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, voir PIRANI, *Fabriano in età comunale*, op. cit., p. 144-152) ou encore d'une évocation des dangers et de l'instabilité du monde comme celle qui est peinte vers 1250 dans *Broletto* de Novara. Marina GARGIULO, « Pace e guerra negli affreschi medievali dei palazzi pubblici in Italia settentrionale : fra ideologia laica e affermazione del libero comune », dans *Pace e guerra nel basso Medioevo*, actes du colloque (Todi, 12-14 octobre 2003), Spolète, Fondazione CISAM, 2004 (Centro di studi sul basso Medioevo – Accademia tudertina, 40), p. 354-359.

<sup>185</sup> A moins qu'il ne s'agisse d'une prairie fleurie (illustration 80). La lisibilité est aujourd'hui très difficile.

montrent que des couches d'enduit sont posées par-dessus, peut-être à plusieurs reprises, avant la fin du Moyen Age et que de nouvelles images recouvrent les anciennes<sup>186</sup>. Représentant des épisodes tirés de la Bible ou de la vie des saints ainsi que des scènes profanes ou allégoriques, elles témoignent de l'utilisation continue de l'arche comme support des messages figurés que diffusent les autorités communales. Sur la paroi Est, le reste de colonne montre le soin apporté à la réalisation d'images dont la minutie des détails n'est qu'en partie visible pour l'observateur situé plusieurs mètres en contrebas. Les torsades s'élevant jusqu'au chapiteau foliacé portent, sur leur face extérieure, trois bandeaux de mosaïques géométriques en trompe-l'œil dont les tesselles sont de verre, d'or et de marbres colorés<sup>187</sup>. Entre les spirales blanches se dresse une figure monochrome. Vêtue d'une courte tunique au drapé ondoyant, telle un atlante, elle supporte la structure.

\*

\* \*

Les cycles allégoriques au programme complexe, les scènes narratives imposantes proclamant les faits glorieux de l'histoire civique ou les représentations de la Vierge et de saints ne sont pas les seuls à accroître l'honneur de la ville et de ses dirigeants. La voûte du palais du podestat de Fabriano le rappelle, avec ses motifs fleurrés rouges et blancs assemblés tête-bêche, ses entrelacs géométriques et végétaux, ou son quadrillage blanc et rouge frappé de croix de saint André, les éléments ornementaux régulièrement disposés sur de grandes surfaces ne sont pas un simple procédé permettant de couvrir les murs de peinture à moindre coût<sup>188</sup>. Le décor n'est pas l'accessoire. L'étymologisme médiéval entend *cor* dans *decor* et rapproche *ornare* de *ordinare*. Par delà le décodage iconographique, la peinture murale contribue à manifester l'ordre politique et social dont le gouvernement est à la fois l'expression et la garantie. Elle ne se contente pas d'embellir un espace, elle le distingue. *A*

---

<sup>186</sup> On distingue en particulier sur la paroi Ouest trois têtes auréolées assez espacées dont les nimbes rayonnants et anciennement dorés sont travaillés en relief, comme ils le sont fréquemment dans la peinture murale du XIV<sup>e</sup> et du début du XV<sup>e</sup> siècle. On reconnaît également une vue urbaine, avec un campanile et une loggia. En face apparaissent des éléments d'un appareil décoratif en trompe-l'œil, avec la colonne torsadée (illustrations 83-84).

<sup>187</sup> Le motif fait écho à des éléments d'architecture réelle, comme les colonnes des ambons ou des ciboriums des églises du XIII<sup>e</sup> siècle. Il est repris comme composante de l'architecture feinte dans la chapelle Saint-Augustin, peinte à fresque dans l'église du saint éponyme durant la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle (illustration 85). Sur la chapelle et ses fresques, MOLAJOLI, « Affreschi riminesi in S. Agostino di Fabriano », *Rivista d'arte*, vol. XVI, 1934, p. 319 ; ID., *Guida artistica, op. cit.*, p. 159-161 ; plus récemment, pour quelques images : Bonita CLERI et Giampiero DONNINI (dir.), *Le cappelle gotiche in Sant'Agostino e in San Domenico di Fabriano*, Fabriano, Fondazione Cassa di Risparmio di Fabriano e Cupramontana, 2006.

<sup>188</sup> Sur la peinture murale ornementale, notamment dans ses rapports avec la peinture narrative, *Le rôle de l'ornement dans la peinture murale du Moyen Age*, actes du colloque (Saint-Lizier, 1<sup>er</sup>-4 juin 1995), Poitiers, centre d'Etudes supérieures de civilisation médiévale, 1997 (Civilisation médiévale, t. IV) (*non vidi*). Voir le compte-rendu de Marie-Pasquine SUBES, dans le *Bulletin Monumental*, vol. 158, n° 4, 2000, p. 386-388.

*minima*, elle est un marqueur, le signe d'une position dominante<sup>189</sup>. Apposée sur les parois des palais, elle indique le lieu du pouvoir en même temps que, dépassant les capacités visuelles du spectateur en saturant les surfaces de couleurs et de motifs, elle désigne ce pouvoir comme irréductible à celui qui le contemple<sup>190</sup>.

Que l'image soit ornementale ou qu'elle comporte des personnages, la forte impression que laisse la prolifération jusqu'à l'excès des lignes et des couleurs provoque le recul et la déférence en même temps que, dans le mouvement contraire, elle engendre la fascination et le désir de proximité. Le plaisir est un autre aspect de la perception des images sur lequel les sources mettent l'accent. Plus individuel peut-être, plus subjectif sans doute et, partant, plus exposé à l'interprétation anachronique ou psychologisante, il n'en doit pas moins être mentionné. La participation des élites citadines aux conseils de la commune et leur appartenance aux fabriques des grandes églises urbaines aiguisent la sensibilité de ces dirigeants aux qualités esthétiques des réalisations humaines<sup>191</sup>. Avec la rotation des charges et la nomination de *boni homines* pour des opérations de contrôle ponctuelles, le fonctionnement des communes populaires confronte une partie conséquente des citoyens à l'évaluation d'œuvres d'art. Ces derniers participent à la détermination des programmes, au choix des artistes et à l'appréciation, en vue de son paiement, du travail réalisé. Dans les contrats et dans les délibérations du XIV<sup>e</sup> siècle, l'expression de jugements sur les peintures, les sculptures ou les constructions architecturales se fait de plus en plus présente<sup>192</sup>. Elle trouve aussi sa place, lentement, dans les écrits littéraires où elle acquiert une nouvelle

---

<sup>189</sup> Daniel RUSSO, « Couleur de temps, fragments d'histoires. Introduction à l'étude des peintures murales en Bourgogne et ailleurs à l'époque du Moyen Age » dans ID. (dir.), *Peintures murales médiévales, XI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. Regards comparés*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2005 (Art & Patrimoine), p. 7.

<sup>190</sup> Jean-Claude BONNE, « De l'ornemental dans l'art médiéval (VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle). Le modèle insulaire », dans BASCHET et SCHMITT, (dir.), *L'image. Fonctions et usages, op. cit.*, p. 207-211 ; ID., « Art ornemental, art environnemental : au-delà ou en deçà de l'image (art médiéval, art contemporain) », *Images Re-vues* [En ligne], n° 10 : *Inactualité de l'ornement*, 2012, § 1-2, URL : <http://imagesrevues.revues.org/2262> mis en ligne le 23 octobre 2012, consulté le 24 novembre 2012. Voir en outre les remarques introductives d'Oleg GRABAR, *L'ornement. Formes et fonctions dans l'art islamique*, Paris, Flammarion, 1996 (Idées et Recherches) (1<sup>re</sup> éd. : *The Mediation of Ornament*, Princeton, Princeton University Press, 1992 (The A. W. Mellon Lectures in the Fine Arts, 1989. Washington, D. C., The National Gallery of Art)), p. 11-33 ; ainsi que, pour les motifs géométriques, p. 75-86. Selon l'auteur (p. 84-85), « la géométrie est un intermédiaire parfait, car elle attire l'attention non sur elle-même mais sur d'autres lieux et d'autres fonctions qu'elle-même. »

Un partisan de l'architecture classique comme Alberti distingue *pulchritudo* et *ornamentum*, la première étant intrinsèquement liée à la nature de l'édifice et à ses proportions, le second venant s'y ajouter comme un élément accessoire. (ALBERTI, *L'architettura (De re aedificatoria)*, éd. ORLANDI et PORTOGHESI, *op. cit.*, vol. II, livre VI, chap. 2, p. 446-449).

<sup>191</sup> L'intérêt pour la dimension esthétique des œuvres ne naît pas à cette période et n'est pas propres aux communes italiennes. Il se manifeste, par exemple, bien plus tôt, chez les grands commanditaires du clergé. WIRTH, *Sur le statut de l'objet d'art, op. cit.*, p. 18-20. Le présent passage ne fait que proposer des éléments permettant de mieux saisir la façon dont les images peintes dans les palais ont pu être reçues dans un contexte politique et social donné, en particulier en lien avec la formulation publique fréquente d'un jugement esthétique.

<sup>192</sup> LARNER, *Culture and Society, op. cit.*, p. 113-115.

dignité. Elle se structure autour de deux notions principales, le *diletto*, qui mêle plaisir et émerveillement, et l'*intelletto* auquel les savants se plaisent à donner la primauté<sup>193</sup>. La qualité matérielle de l'œuvre et de ses matériaux mais aussi son degré de réalisation technique, l'association des couleurs, la profusion des détails, l'expression et agencement des figures, tout doit être fait pour « réjouir l'œil et l'esprit<sup>194</sup> ». Le grand conseil de Sienne recourt à ce lexique dans ses délibérations. Le 26 août 1415, il décide de faire installer de nouvelles stalles dans la chapelle du palais communal. Les précédentes dont il avait été demandé qu'elles soient « belles et ornées ainsi qu'il convient » (*pulcher et decoratus*) et que, « de l'avis de tous les citoyens, elles plaisent à l'œil et à l'esprit et contribuent à la beauté du palais » n'ont pas rempli le cahier des charges<sup>195</sup>. Aussi brefs soient-ils, ces jugements éclairent la façon dont les images sont perçues, ils pointent les principaux éléments qui y sont recherchés et à travers elles sont valorisées.

Les demeures peintes des seigneurs s'offrent au regard avec la beauté qui impressionne et qui émerveille, avec l'ornement qui convient au siège du pouvoir politique. Dans le palais Trinci, l'attention portée aux images en tant qu'elles sont le produit d'une maîtrise technique suscitant par elle-même des effets sur le spectateur est manifeste. Parmi tant d'exemples fascinants pourraient être évoquées la rupture des échelles entre personnages et architectures dans la salles des *Imperatores*<sup>196</sup> ou les variations de motifs et de structures entre les trônes de la salle des Arts libéraux et des Planètes. L'attention se portera cependant sur les deux cycles des *Sept âges de la vie* dans le passage couvert reliant l'édifice au complexe cathédral. La première réalisation est due à Giovanni di Corraduccio et à son atelier. Elle est exécutée en grisaille sur la paroi Nord puis recouverte quelques années plus tard lorsqu'Ugolino III commande à Gentile da Fabriano et à son équipe une décoration plus fastueuse<sup>197</sup>. Une série de onze personnages la fait disparaître mais son thème est repris sur le mur d'en face, en un nouvel ensemble. En réalité, ce n'est pas seulement le thème des Ages

<sup>193</sup> Joachim POESCHKE, *Fresques italiennes, op. cit.*, p. 12-13. Boccace est exemplaire de ces doctes qui revendiquent pour eux la capacité à bien comprendre les œuvres. Le connaisseur expérimenté est capable d'apprécier la qualité mimétique de la création artistique. La beauté de cette dernière tient à la capacité de l'artiste à rendre sensible l'invisible des sentiments par le visible de la composition de l'image et des gestes ou de la physionomie des personnages. Dans son *Décameron*, l'auteur écrit : « Pour avoir su reproduire cet art celui qui consiste à reproduire la nature demeuré enfoui pendant des siècles sous les erreurs de ceux qui peignaient plus pour amuser les yeux des ignorants que pour satisfaire l'intellect des sages, Giotto mérite sans conteste de compter parmi les astres de la gloire florentine [...] » (6<sup>e</sup> journée, nouvelle 5, trad. sous la direction de Christian BEC, Paris, Le Livre de Poche, 1994, p. 507).

<sup>194</sup> Ainsi que le demandent les consuls de *Calimala* dans le contrat par lequel ils embauchent Lippo di Benivieni. LARNER, *Culture and Society, op. cit.*, p. 114.

<sup>195</sup> MILANESI, *Documenti per la storia dell'arte, op. cit.*, t. II : *secoli XV e XVI*, n° 45 (26 août 1415), p. 71-72 : « [...] *quod ex omnibus convivibus placeat oculis et mentibus eorum ad pulcritudinem dicti palatii* [...] ».

<sup>196</sup> Illustration 112.

<sup>197</sup> Illustrations 125-127.

de la vie qui est réutilisé. La composition tout entière est transférée, même s'il s'agit d'une copie et non d'un décalque rigoureux. Les peintres de la deuxième campagne réutilisent la structure de l'image, avec les arbres séparant les personnages et les phylactères portant les dialogues en langue d'oïl. La comparaison des fragments lisibles après la chute de l'enduit montre que le texte peint du premier cycle est identique à celui du second<sup>198</sup>. L'iconographie achève le rapprochement car les attributs et les attitudes caractérisant les figures du mur Nord se retrouvent sur le mur Sud<sup>199</sup>. Ce n'est pas le choix de délivrer un nouveau message à l'aide d'un programme différent qui a conduit au remplacement du cycle de Giovanni di Corraduccio. Il s'agit d'un parti pris esthétique porteur de significations politiques qui donne en outre une homogénéité visuelle au couloir. A la monochromie austère du premier ensemble succède, dans le second, l'éclatement des couleurs et le rendu des matériaux luxueux<sup>200</sup>. La peinture affiche sa virtuosité technique. Sur les deux parois, par l'usage des modelés en clair-obscur et par une maîtrise de la perspective qui s'affiche crânement avec le trompe-l'œil de la cage à oiseau, elle construit des structures tridimensionnelles<sup>201</sup>. Elle les oppose immédiatement à la planéité des fonds devant lesquelles elle campe les personnages, jouant ainsi du contraste qui fait saillir les figures. Scintillement des broderies dorées et des accessoires métalliques, intensité des polychromies ou encore construction illusionniste des édifices et aptitudes des mouvements à rendre perceptible la force du corps, la sérénité de l'esprit ou la fatigue de l'âme, les nouvelles fresques savent plaire à l'œil et à l'esprit. Le niveau de qualité atteint singularise le palais qui les abrite et le seigneur qui en a la jouissance. Il contribue à l'honneur de la cité comme à celui de l'homme qui la dirige.

---

<sup>198</sup> Voir les textes publiés par Marilena CACIORGNA, « *Sanguinis et belli fusor*. Contribuito all'esegesi dei titoli di Palazzo Trinci (Loggia di Romolo e Remo, Sala delle Arti e dei Pianeti, Corridoio) », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci, op. cit.*, p. 420-421.

<sup>199</sup> Illustrations 127-128.

<sup>200</sup> Illustration 129.

<sup>201</sup> Sans qu'elle se réduise à cela, la cage à oiseau fonctionne comme une signature virtuose et s'affiche comme un artifice illusionniste. Le motif joue déjà ce rôle dans les fresques réalisées à la fin des années 1330 à l'intérieur de la chambre du pape en son palais d'Avignon. Dans le couloir du palais Trinci, la cage est une leçon de peinture cruellement infligée par l'équipe de Gentile à celle de Giovanni. Le motif est présent dans le premier cycle, au-dessus du pupitre de l'homme symbolisant la Maturité. Il n'est pas repris dans la figuration du même âge dans le second cycle mais, isolé, il est exhibé sur le mur d'en face en une nature-morte autonome.

*La demeure seigneuriale, un des grands travaux liés à la magnificence.*

Aristote et les vertus ; l'exemple des grands hommes de l'Antiquité. Les points d'articulation d'une pensée politique.

Qu'elles soient couvertes de personnages, d'architectures en trompe-l'œil ou de motifs ornementaux, les parois peintes ne sont pas le propre de quelques édifices liés au gouvernement urbain. Les institutions civiques et les seigneurs ne sont pas seuls à recourir à la peinture murale pour affirmer leur importance au sein de la société. Thèmes choisis et techniques employées sont repris dans les maisons de nombreuses familles influentes. Les grands marchands, tel Francesco Datini à Prato, et les membres de l'aristocratie urbaine, tels les Del Sale, fidèles des Este, à Ferrare, résident dans des palais dont de nombreuses pièces sont couvertes de peinture<sup>202</sup>. A Foligno, les *domus* qu'Ugolino III rachète à la famille Ciccarelli comportent déjà une importante décoration qui recouvre les murs et les hautes voûtes à croisées des salles du premier étage<sup>203</sup>. Ailleurs dans la ville, des fragments de peinture murale associant à des rinceaux les ouvertures quadrilobées et les rosaces d'une architecture feinte attestent qu'à la même période, dans leurs lieux d'habitation, les élites recourent au même type d'ornementation régulière et envahissante, dont une large part est réalisée au pochoir. Motifs et techniques, si ce ne sont les peintres eux-mêmes, se retrouvent dans les commandes passées par les seigneurs pour leurs demeures ou d'autres bâtiments<sup>204</sup>.

En raison de son rôle politique, la résidence seigneuriale occupe cependant une position à part. L'édifice et la décoration qui le rehausse se chargent de significations particulières. Dès le premier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle, alors que les seigneuries urbaines deviennent une composante centrale de la vie politique italienne, les pratiques artistiques et architecturales qui contribuent de longue date à la puissance des dirigeants sont l'objet de réflexions renouvelées. Les développements ainsi élaborés trouvent, à leur tour, place à l'intérieur du courant de pensée politique qui légitime l'exercice personnel du pouvoir par les vertus de celui qui le détient. Au sein de cette pensée, les notions de libéralité et de magnificence jouent un rôle de première importance. Elles sont deux des composantes de la *virtus* qui, à en croire les auteurs de Pétrarque à Giovanni Pontano, distingue le prince du reste

---

<sup>202</sup> Anne DUNLOP, *Painted Palaces. The Rise of Secular Art in Early Renaissance Italy*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 2009, p. 15-41 pour le palais Datini décoré à la charnière des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, p. 91-114 pour le palais Minerbi-Del Sale orné de fresques dans les années 1360. Les édifices comportent chacun un cycle des Vices et des Vertus.

<sup>203</sup> Illustrations 101 et 103.

<sup>204</sup> Voir le premier étage de la maison aujourd'hui dite « *ex conce Bartocci* ». Nous remercions une nouvelle fois la dott.ssa Benazzi avec laquelle nous avons pu visiter ce bâtiment. Illustration 91.

des hommes<sup>205</sup>. Elles servent de points d'articulation aux discours seigneuriaux car elles permettent la jonction conceptuelle entre bien commun et splendeur personnelle<sup>206</sup>. Elles embrassent donc en un regroupement spécifique et cohérent, centré sur le seigneur, un ensemble de pratiques et de conceptions largement diffusées dans les villes du temps, qu'elles réinterprètent.

\*  
\* \*

L'attention portée au Bien Commun, on l'a vu, est présentée comme l'un des critères distinguant le dirigeant juste du tyran<sup>207</sup>. Sur ce thème, la pensée scolastique trouve de nombreuses références dans la *Politique* qu'Aristote a conçue comme une partie d'un tout dont l'autre composante est l'*Ethique à Nicomaque*. Disponible dans une traduction latine intégrale à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>208</sup>, l'*Ethique* nourrit elle aussi la pensée de Thomas d'Aquin, de Marsile de Padoue ou de Gilles de Rome<sup>209</sup>, avant d'être citée comme source par des auteurs de moindre envergure. Elle connaît un immense succès au XV<sup>e</sup> siècle, en raison de l'importance prise par Aristote dans le mouvement humaniste. Leonardo Bruni en propose une nouvelle traduction qui suscite de vives controverses<sup>210</sup>.

Un des livres de l'*Ethique*, le quatrième, mérite une attention particulière. Ses premiers chapitres sont consacrés à la libéralité et à la magnificence. Nous en proposons très brièvement le résumé suivant<sup>211</sup>. Propre à l'homme de bien, la libéralité est le juste milieu dans l'usage des richesses. Elle se situe entre l'avarice et la prodigalité<sup>212</sup>. Lorsque les richesses dépensées sont importantes, si leur usage est approprié et s'il permet de grandes

---

<sup>205</sup> SKINNER, *Virtù rinascimentali, op. cit.*, p. 158-177.

<sup>206</sup> Louis GREEN, « Galvano Fiamma, Azzone Visconti and the Theory of Magnificence », *JWCI*, vol. LIII, 1990, p. 106.

<sup>207</sup> Voir *supra*, chap. 4, notes 4-15.

<sup>208</sup> La première traduction complète de l'*Ethique* à partir du texte grec est attribuée à Robert Grosseteste. Elle fait partie du *Corpus Ethicum* qu'il achève vers 1246-1247. H. Paul F. MERCKEN (éd.), *The Greek Commentaries on the Nicomachean Ethics of Aristotle in the Translation of Robert Grosseteste, Bishop of Lincoln († 1253)*, vol. I, Leiden, Brill, 1973 (*Corpus latinum commentariorum in Aristotelem graecorum*, VI, 1), p. 38-40.

<sup>209</sup> Guido GUERZONI, « *Liberalitas, Magnificentia, Splendor* : the Classic Origins of the Italian Renaissance Lifestyles », dans Neil DE MARCHI et Craufurd D. W. GOODWIN (dir.), *Economic Engagements with Art*, Durham/Londres, Duke University Press, 1999 (supplément annuel de *History of Political Economy*, vol. 31), p. 352-356.

<sup>210</sup> Eugenio GARIN, « La fortuna dell'*Etica* aristotelica nel 400 », dans « Notarelle sulla filosofia del Rinascimento », *Rinascimento. Rivista dell'istituto nazionale di studi sul Rinascimento*, 2<sup>e</sup> année, n<sup>os</sup> 3-4, décembre 1951 (repris dans ID., *La cultura filosofica del Rinascimento italiano. Ricerche e documenti*, Florence, Sansoni, 1961, p. 60-71), p. 319-336 ; p. 321-334, en part. p. 321-329. Nous revenons sur cette place de l'*Ethique* au Quattrocento dans la suite de ce développement.

<sup>211</sup> ARISTOTE, *The Nicomachean Ethics, with an English translation by H. Rackham*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1990 (Loeb Classical Library, 73) (1<sup>re</sup> éd. : 1926, revue en 1934), livre IV, p. 188-251. « Libéralité » est choisie pour « eleutheriotès », rendu en latin par *liberalitas*. On trouvera une présentation plus détaillée du livre IV dans GUERZONI, « *Liberalitas, Magnificentia* », dans N. DE MARCHI et C. GOODWIN (dir.), *Economic Engagements with Art*, art. cit., p. 340-346.

<sup>212</sup> ARISTOTE, *The Nicomachean Ethics*, livre IV, chap. 1, p. 188-203.

réalisations, elle se mue en magnificence. La magnificence englobe la libéralité mais la réciproque n'est pas vraie. La différence entre les deux vertus n'est pas seulement quantitative, le magnanime n'étant tel que si ses dépenses, conformément à ses moyens, contribuent au bien de la communauté en même temps qu'elles traduisent sa noblesse et accroissent son propre honneur. Aristote place les dépenses pour le culte des dieux au premier rang des manifestations de la magnificence, devant l'argent donné pour les affaires de la cité, chorégie, armement d'un navire de guerre ou organisation d'un banquet public<sup>213</sup>. Il ajoute qu'elle concerne également le domaine privé, en particulier la maison dont l'aménagement et la beauté des objets qui s'y trouvent doivent correspondre à la richesse de l'homme magnifique<sup>214</sup>.

Les entreprises de légitimation de la domination seigneuriale peuvent s'appuyer sur l'autorité d'Aristote et sur la clarté de notions présentées ici de façon sans doute trop schématique. Avec d'autres emprunts, en particulier au *De Officiis* de Cicéron qui s'attarde davantage que l'*Ethique* du philosophe grec sur la maison particulière, ces conceptions contribuent à façonner un discours qui devient un véritable lieu commun et dont les échos résonnent au-delà de la fin du xv<sup>e</sup> siècle<sup>215</sup>. Il connaît une formulation aussi explicite que précoce à l'intérieur de la chronique qu'un dominicain de Milan consacre, au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, à la gloire des Visconti. Il faut s'arrêter sur ce texte car il permet d'approcher les significations données aux réalisations seigneuriales dans le champ de l'édilité. Au milieu du dix-septième livre, Galvano Fiamma interrompt le récit des hauts faits d'Azzone pour consacrer plusieurs chapitres aux chantiers que ce dernier a menés à l'intérieur de la cité. Les actions du seigneur sont présentées comme autant d'illustrations de la vertu aristotélécienne de la magnificence. Selon Patrick Boucheron, le passage constitue « une théorisation originale et pénétrante du pouvoir princier », il pose « de façon systématique le problème idéologique des grands travaux »<sup>216</sup>. Sous oublier les mesures prises par son héros pour protéger la ville –

---

<sup>213</sup> *Ibid.*, chap. 2, § 11, p. 208-209.

<sup>214</sup> *Ibid.*, § 16, p. 210-211.

<sup>215</sup> Sur les principales sources nourrissant cette pensée, James R. LINDOW, *The Renaissance palace in Florence : Magnificence and Splendour in Fifteenth-Century Italy*, Aldershot/Burlington, Ashgate, 2007, p. 9-41.

<sup>216</sup> L'auteur offre une analyse détaillée du texte de Fiamma dans *Le pouvoir de bâtir*, *op. cit.*, p. 108-127, p. 109-110 pour les citations. Il résume la politique de la magnificence selon le dominicain milanais par la formule suivante : se faire aimer de Dieu, se faire craindre de ses sujets, défendre le bien public (p. 242).

Le passage de Fiamma est également étudié par GREEN, « Galvano Fiamma », *JWCI*, vol. LIII, 1990, art. cit., p. 98-113. Cet auteur en fait la première utilisation de la notion de magnificence par la propagande seigneuriale. L'article répond à celui d'A. D. Fraser Jenkins sur Cosme l'Ancien de Médicis, selon laquelle l'association entre magnificence et architecture aurait été faite dans la Florence des années 1430-1450, autour de l'action de Cosme de Médicis et de la pensée thomiste (FRASER JENKINS, « Cosimo de' Medici's Patronage of Architecture and the Theory of Magnificence », *JWCI*, vol. XXXIII, 1970, p. 162-170). Plus récemment, le texte de Fiamma a été étudié par Federica Cengarle dans la perspective de l'adoption, par Azzone, des modèles seigneuriaux et

grâce au développement et au renforcement des fortifications<sup>217</sup> – et pour en accroître la beauté et l'agrément (« *ad magnum decorem civitatis et ad consolationem itinerantium* ») – grâce à l'élargissement des rues et à la construction d'égouts souterrains<sup>218</sup> –, Fiamma consacre une part importante de son développement aux deux « œuvres magnifiques » du seigneur, le palais et la chapelle dédiée à la Vierge Marie. Libéré de toute menace, Azzone, selon le chroniqueur,

a décidé de faire construire une maison glorieuse car, comme l'a dit le Philosophe dans le quatrième livre de l'*Ethique*, il convient que le magnifique fasse ériger une demeure conforme à son rang (« *domum decentem* »). De fait, le peuple reste ébahi d'admiration devant une habitation merveilleuse, ainsi qu'il est dit dans le sixième livre de la *Politique*. Il lui vient alors à l'idée que le prince est d'une puissance telle qu'il est impossible que l'on puisse s'attaquer à lui<sup>219</sup>.

Galvano décrit les palais (« *edificia sive pallatia* ») dont il dit que ses propres mots ne peuvent rendre compte. Il s'attache en particulier à la grande tour dont il énumère les chambres, les salles et les couloirs, les jardins et les bassins. Au pied de cette dernière, dit-il, se trouvent de nombreuses salles « décorées de tant de peintures admirables qu'on serait bien en peine de trouver ici-bas un édifice plus beau<sup>220</sup> ». Il décrit plus loin une « grande salle extrêmement glorieuse » où Azzone lui-même est représenté au milieu de héros du temps jadis<sup>221</sup>. A nouveau, les figures peintes là avec de l'or, de l'outre-mer et des émaux sont « d'une telle beauté et d'un art si subtil que l'on n'en trouverait pas de pareilles sur toute la surface du globe<sup>222</sup> ».

---

princiers européens. L'historienne traite de l'instauration d'une cour manifestant la grandeur du prince et s'appuyant sur les références courtoises et chevaleresques. CENGARLE, « La signoria di Azzone Visconti tra prassi, retorica e iconografia (1329-1339) », dans Massimo VALLERANI, (dir.), *Tecniche di potere nel tardo medioevo. Regimi comunali e signorie in Italia*, actes du séminaire (Turin, 21 mai 2009), Rome, Viella, 2010 (I libri di Viella, 114), p. 108-113.

<sup>217</sup> Il s'agit d'un domaine dans lequel l'activité du seigneur est particulièrement attendue et valorisée. Sur le rôle joué par ce dernier dans la protection de la ville, voir *supra*, chap. 6.

<sup>218</sup> Galvano FIAMMA, *Gualvanei de la Flamma ordinis praedicatorum opusculum de rebus gestis ab Azonis, Luchino et Johanne Vicecomitibus ab anno MCCCXXVIII usque ad annum MCCCXLII*, éd. Carlo CASTIGLIONI, *RIS*<sup>2</sup>, t. XII, 4<sup>e</sup> partie, Bologne, Zanichelli, 1936, chap. XXI et XXV, p. 17-18 et p. 20.

<sup>219</sup> *Ibid.*, chap. XV, p. 15-16 : « [...] *disposuit cor suum, ut domum sibi faceret gloriosam, nam dicit philosophus in quarto ethicorum, quod opus magnifici est preparare domum decentem ; nam populus videns habitationes mirabiles, stat mente suspensus propter vehementem admirationem, sicut habetur in sexto polliticorum. Ex hoc opinatur principem esse tante potentie quod sit impossibile posse ipsum invadere : fit etiam habitatio magnifica, conveniens habitatio pro multitudine ministrorum.* »

<sup>220</sup> *Ibid.*, chap. XVII, p. 16 : « *In pede turris et circumquaque sunt camere multe et ornate cum tam mirabilis picturarum decore, quod vix mundus habeat pulciora edificia [...].* »

<sup>221</sup> Ce cycle est étudié par Creighton GILBERT, « The Fresco by Giotto in Milan », *Arte lombarda. Rivista di storia d'arte*, n<sup>os</sup> 47-48, 1977, p. 31-72.

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 17 : « *Suntque hec figure ex auro azurro et smaltis distincte in tanta pulchritudine et tam subtili artificio, sicut in toto orbe terrarum non contingeret reperiri.* » La description s'attache également au jardin, à sa ménagerie et à ses fontaines. Traditionnellement, le *locos amenus* décrit par Fiamma fait écho à l'Eden ou à l'*hortus conclusus* de la Vierge, avec leurs eaux vives, leurs arbres, leurs fleurs et leurs animaux. Là encore, l'émerveillement prime. Le seigneur reproduit dans son palais, en miniature, la création divine dans sa beauté.

La magnificence concerne également, et en premier lieu dit Fiamma en citant une nouvelle fois l'*Ethique à Nicomaque*, les dépenses faites pour honorer Dieu<sup>223</sup>. C'est là un devoir que le dominicain explicite quelques chapitres après celui consacré à la chapelle palatine, au sujet de l'érection par Azzone du campanile de la cathédrale. L'obligation de faire construire, de rénover ou d'embellir les lieux du culte est indissociable du Bien Commun auxquelles les ressources du magnifique doivent contribuer :

Ainsi, il sied au prince (*princeps*) magnifique de faire de grandes dépenses au profit de toute la communauté, comme le dit le Philosophe dans l'*Ethique*, et il se trouve que le Bien Commun se rapproche par de nombreux points, aux yeux de Dieu, des choses sacrées. C'est un fait, le service divin n'est qu'imparfaitement rendu lorsqu'il l'est par une personne seule, par un individu privé ou particulier, mais que le culte ou le service divin le soit par toute la communauté et il respand de toute sa beauté<sup>224</sup>.

Le thuriféraire des Visconti travaille les références aristotéliennes de sorte qu'elles puissent légitimer la domination du seigneur<sup>225</sup>. Tout en laissant entendre l'idéologie royale et les théories du bon monarque, le texte montre la récupération seigneuriale du discours sur le Bien Commun, que les régimes du *Popolo* ont élaboré à travers leurs grands chantiers. Par ses réalisations édilitaires, le seigneur peut se présenter comme la continuation et comme l'achèvement de la commune<sup>226</sup>. Si les grands aménagements urbains sont toujours menés au nom de l'utilité publique et de la beauté de la ville, ils sont, d'après la théorie de la magnificence, l'expression d'une vertu individuelle exceptionnelle. La gestion du Bien Commun est assumée par un seul homme en raison de sa nature hors du commun. L'extraordinaire résidence seigneuriale qui suscite stupeur et émerveillement contribue à imposer cette évidence en même temps que, merveille de la cité, elle embellit cette dernière et accroît son honneur.

---

L'imperfection de tout geste humain est en partie compensée par la qualité admirable des réalisations artistiques (peintures et sculptures) et techniques (horloge).

<sup>223</sup> *Ibid.*, chap. XV, p. 16 : « *Insuper requiritur ad magnificum principem construere templa magnifica honorabilia, unde dicit philosophus in quarto Ethicorum quod honorabiles sumptus, quos debet facere princeps magnificus sunt circa Deum.* »

<sup>224</sup> *Ibid.*, chap. XXIV, p. 20 : « *Quoniam ad magnificum principem decet facere magnos sumptus circa totam communitatem, dicente philosopho in ethicorum, quod bona communia habent aliquid simile bonis Deo sacratis. Bonum enim divinum in una persona singulari, vel in uno privato, sive particulari, debiliter representatur ; sed in tota communitate pulcrius lucessit cultum sive bonum divinum.* »

<sup>225</sup> Les pratiques présentées dans l'*Ethique à Nicomaque* comme l'expression de la vertu de magnificence – grandes festivités et sacrifices publiques, embellissement de la cité par de nouveaux bâtiments – sont décrites dans la *Politique* comme propres à l'oligarchie. Elles sont un moyen pour le groupe dirigeant de maintenir la stabilité du régime face à de possibles contestations populaires. Leur attribution à un pouvoir personnel par les penseurs du Trecento et leurs successeurs est un détournement adroit. ARISTOTE, *Politics, with an English Translation* by H. Rackham, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1990 (Loeb Classical Library, 264) (1<sup>re</sup> éd. : 1932, revue en 1944), livre VI, chap. 4, § 6 (1321a), p. 516-517.

<sup>226</sup> Nous rejoignons ici les conclusions de Patrick Boucheron dans *Le pouvoir de bâtir, op. cit.*, p. 241-242.

Le texte de Galvano Fiamma n'est pas un programme guidant les politiques seigneuriales. Il indique la façon dont l'urbanisme et, en premier lieu, le palais somptueusement décoré, sont pensés et utilisés comme des instruments de domination. Il montre le développement d'une propagande qui légitime le pouvoir personnel du seigneur par des entreprises édilitaires du type de celles sur lesquelles les régimes du *Popolo* ont construit leur propre légitimité.

\*  
\* \*

La pensée de la magnificence comme instrument du pouvoir seigneurial, telle qu'elle s'élabore au cours du Trecento en un système cohérent de réflexions sur le politique, comporte un second aspect. A la caution aristotélicienne s'ajoute la valeur exemplaire des réalisations des grands hommes de l'Antiquité, et d'abord celles des Grecs et des Romains. Le Moyen Age n'a pas ignoré ces derniers, loin s'en faut, mais le nouveau rapport à l'histoire qui s'instaure avec l'humanisme en fait les références premières. Le *De uiris illustribus* de Pétrarque est le paradigme de cette démarche qui trouve d'abord dans l'histoire romaine les racines et les modèles du présent. En 1373, l'écrivain adresse à son protecteur, Francesco il Vecchio da Carrara, une lettre qui est un véritable traité de gouvernement<sup>227</sup>. La solidité du pouvoir du prince, affirme Pétrarque à Francesco qui vient de subir une défaite humiliante face à Venise, repose sur sa capacité à se faire aimer de ses sujets. Il lui faut pour cela être à la fois juste et généreux. La générosité qui fait naître l'affection du peuple pour son *rector* est celle qui se manifeste à travers les services rendus par celui-ci à celui-là. Il s'agit d'abord de l'urbanisme et des grands travaux, de « la réparation des édifices religieux et publics<sup>228</sup> ». A bien y regarder, il y a dans le texte de Pétrarque tout ce que l'urbanisme communal place sous le vocable du Bien Commun et de l'utilité publique, la commodité, la beauté et la sécurité de la ville. Pétrarque cite Auguste « constructeur ou restaurateur de tous les temples » selon Tite-Live et dont il rappelle que, selon Suétone, « il s'était glorifié à bon droit de laisser en marbre une ville qu'il avait reçue en briques ». Il mentionne ensuite Aurélien et les murs de Rome<sup>229</sup>, il cite Epaminondas qui prit en charge le pavage des routes de Thèbes et donna à cette tâche sa dignité<sup>230</sup>, il évoque encore Jules César auquel on prêta les projets d'assécher les marais

---

<sup>227</sup> PETRARQUE, *Lettres de la vieillesse XII-XV – Rerum senilium XII-XV*, op. cit., livre XIV, lettre 1, p. 228-307. Le texte est également connu sous le nom de *De republica optime administranda liber*.

<sup>228</sup> *Ibid.*, [39], p. 254-255.

<sup>229</sup> *Ibid.* La traduction des Belles Lettres que nous suivons par ailleurs donne ici « [Auguste] s'était vanté à bon droit ». La gloire est un thème cher à Pétrarque et nous préférons rétablir « glorifié ». Pétrarque dit plus loin qu'avec Epaminondas « *manifestum est patrie gloria et natam et extinctam fuisse.* »

<sup>230</sup> *Ibid.*, [42], p. 256-259.

Pontins et de percer l'isthme de Corinthe<sup>231</sup>. Ces réalisations conjuguent l'élégance et le confort, la beauté et l'utilité<sup>232</sup>. Tout ce qui touche à l'aspect extérieur d'une ville, poursuit Pétrarque, contribue à sa grandeur et il faut

que les yeux aient leur part du bonheur général, que les citoyens tirent gloire et plaisir du changement d'allure de leur cité et que les étrangers comprennent qu'ils sont entrés non dans une ferme mais dans une ville.<sup>233</sup>

Bien qu'il ne cite pas nommément la magnificence<sup>234</sup>, Pétrarque dresse la liste de ce qui, au XV<sup>e</sup> siècle, est le canon des réalisations incontournables du magnifique, auxquelles s'ajoute le palais somptueux. Il constitue un second jalon de l'étude de la façon dont, au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, s'élabore un discours sur la légitimation seigneuriale qui se place sous l'autorité du modèle antique et fait de l'architecture et de l'urbanisme les domaines privilégiés de la manifestation d'une magnificence conçue comme vertu personnelle<sup>235</sup>. Il insiste sur la nature sensible d'une telle manifestation, sur le plaisir et sur l'émerveillement que causent à l'œil les grandes réalisations.

Ces thématiques réapparaissent ensuite liées en un faisceau serré, à l'intérieur des louanges des seigneurs. Elles deviennent incontournables. Vers 1404, Giovanni Conversino da Ravenna célèbre, pour ses grands travaux, Niccolò II d'Este mort une quinzaine d'années auparavant. Ses chantiers ont permis les « *augmentum urbis ornamentumque* ». A l'exemple des héros bibliques et des grands hommes de l'Antiquité, Niccolò II a remplacé des barraques de bois par des constructions de pierre, pavé les places et les rues, asséché des terres insalubres et élevé des fortifications. Il a rendu Ferrare « plus riche, plus peuplée et plus éclatante » que les villes voisines (« *opulencior [et] frequencior specciosiorque* »)<sup>236</sup>.

Le palais Trinci, demeure d'un seigneur magnifique.

A Foligno, les Trinci placent leur palais dans le flux de ces références, faisant en sorte que le discours de la magnificence s'y fasse entendre. S'ajoutant aux peintures fastueuses qui

---

<sup>231</sup> *Ibid.*, [49], p. 262-263.

<sup>232</sup> *Ibid.*, [41], p. 256-257 : « [...] *patrie decor et civium honesta solatia cure esse debent* [...] » ; [47], p. 262-263 : « *Ita undique utilitas cum decore certabit, tuque multiplicem tibi laudem unico labore conflaveris.* » Pétrarque écrit cette dernière phrase alors qu'il conseille à Francesco de faire assécher les marais autour de Padoue.

<sup>233</sup> *Ibid.*, [46], p. 260-261 : « [...] *oculi etiam partem suam de comuni felicitate percipiant, et cives mutata civitatis facie gloriantur et gaudeant, nec se villam sed urbem ingressos sentiant peregrini.* »

<sup>234</sup> Le « *rector populi* », ici, n'est pas *magnificus* mais « *beneficus* » (*ibid.*, [38], p. 255).

<sup>235</sup> Martin WARNKE, « *Liberalitas principis* », dans Arnold ESCH et Christoph Luitpold FROMMEL, (dir.), *Arte, committenza ed economia a Roma e nelle corti del Rinascimento 1420-1530*, actes du colloque (Rome, 24-27 octobre 1990), Turin, Einaudi, 1995 (Piccola biblioteca Einaudi, 630), p. 84-85.

<sup>236</sup> Nous reprenons ici les éléments résumés par FOLIN, « L'architecture et la ville », dans Jadranka BENTINI et Grazia AGOSTINI (dir.), *Une Renaissance singulière. La cour des Este à Ferrare*, catalogue de l'exposition (Bruxelles, 3 octobre 2003 – 11 janvier 2004), Gand, Snoeck, 2003, p. 76.

plaisent à l'œil, étonnent et frappent de stupeur, un autre exemple indique comment la demeure se prête à la lecture de la propagande seigneuriale.

La collection de sculptures antiques d'Ugolino ne se limite pas aux sept têtes placées sur le parapet extérieur de la *loggia nuova*<sup>237</sup>. Il utilise d'autres pièces anciennes pour faire rayonner sur sa demeure l'aura de la Rome ancienne. Ce faisant, il œuvre à sa réputation car il pare le palais d'œuvres prisées pour les qualités esthétiques que les contemporains, dans le milieu des humanistes en particulier, leur reconnaissent. Giovanni Dondi dall'Orologio, médecin et ami de Pétrarque, l'écrit en 1375 à un détracteur de l'Antiquité : par la pratique des vertus, les exploits militaires, la grandeur de leur esprit mais aussi par la maîtrise de l'architecture et de la sculpture, les Anciens surpassent les Modernes. Leurs œuvres d'art sont « recherchées avec avidité, estimées et payées très cher par ceux qui ont quelque connaissance dans ce domaine<sup>238</sup> ». Avec les bas-reliefs, en un mot, les Trinci *décorent* leur palais : ils augmentent son *decus* et sa dignité, ils en accroissent sa beauté, sa *pulchritudo*. Les pièces sculptées choisies pour la loggia de Romulus sont sélectionnées pour le dialogue qu'elles entretiennent avec la décoration peinte mais elles ont, entre elles, pour point commun de comporter la représentation d'éléments d'architecture antique. Une stèle est remployée, sur la partie basse de laquelle est gravé, sur six lignes, un nouveau texte latin célébrant l'achèvement de l'étonnant palais d'Ugolino III<sup>239</sup>.

Sur la partie haute se trouvent les bas-reliefs antiques d'Amour et de Psychée, deux enfants joufflus debout de part et d'autre d'un trépied. La stèle tout entière a l'aspect d'un édicule. C'est un rectangle de marbre surmonté d'un fronton triangulaire avec ses acrotères,

---

<sup>237</sup> Voir *supra*, chap. 4, notes 234-236.

<sup>238</sup> Neal W. GILBERT, « A Letter of Giovanni Dondi dall'Orologio to Fra' Guglielmo Centucri : a Fourteenth Century Episode in the Quarrel of the Ancients and the Moderns », *Viator. Medieval and Renaissance Studies*, vol. VIII, 1977, p. 299-346 ; p. 336 pour la citation suivante : « *De artificiis ingeniorum veterum quamquam pauca supersint, si qua tamen manent alicubi, ab his qui ea in re sentiunt cupide queruntur et videntur magnique penduntur et si illis hodierna contuleris, non latebit auctores fuisse ex natura ingenio potiores et artis magisterio doctiores. Edificia dico vetera et statuas sculpturasque cum aliis modi huius, quorum quedam cum diligenter observant huius temporis artifices obstupescunt.* »

Le passage est utilisé par Cristina DE BENEDICTIS, *Per la storia del collezionismo italiano. Fonti e documenti*, Florene, Ponte alle Grazie, 1998 (1<sup>re</sup> éd. : 1991), p. 16-19 et p. 150 pour la traduction italienne : « *Delle opere d'arte create dai grandi uomini dell'antichità, sono rare quelle che sono state conservate ; tuttavia quelle che esistono ancora in qualche luogo sono ricercate e considerate avidamente da quelli che se ne intendono e valgono molto. E se le si paragona a quelle che si creano oggi, appare evidente che i loro autori erano più dotati per natura e meglio preparati nell'applicazione della loro arte. Quando si osservano con attenzione i monumenti antichi, le statue, i rilievi e altre vestigia, gli artisti d'oggi sono pieni di ammirazione.* »

<sup>239</sup> On trouvera une reproduction de la stèle dans L. SENSI, « *Aurea quondam Roma* », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., fig. 1, p. 218, qui publie le texte p. 217 (ainsi que dans ID., « La collezione archeologica », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., note 1, p. 291) : « *Mille trecentenis domini si iunexeris annis / Octaginta novem de Trincis extitit ipse / Tunc Ugolinus terre huic dominatus et arci / Octavus decimus cum deinde relabatur annus / miris structuris operum domus hec reparatur / Urbanus sextus primo, Grego post duo denus.* »

au centre duquel est posée une couronne de feuillages où se nouent deux rubans serpentins. Maison abritant le couple sculpté, elle renvoie par synecdoque à la *domus* accueillant la famille seigneuriale. Des témoignages du XVIII<sup>e</sup> siècle la décrivent encastrée au débouché de l'escalier gothique, sur le côté par lequel on se rend à la salle des *Imperatores* où se dressent les héros de la République et de l'Empire<sup>240</sup>. Si tel est bien son emplacement sous les Trinci, elle se trouve alors à proximité du bas-relief antique d'Hermès, avec sa petite porte rectangulaire, non loin d'un troisième mur où est sans doute scellée vers l'extérieur, dès le début du XV<sup>e</sup> siècle, une sculpture des deux putti portant un carquois. Les angelots apparaissent à la peine devant une colonnade aux fûts cannelés coiffés de chapiteaux corinthiens<sup>241</sup>. Il ne faut pas chercher de ressemblance formelle avec des éléments de l'architecture réelle du palais ni de représentation directe de l'une de ses parties. Discrète, l'évocation est d'ordre typologique. La colonnade antique fait écho aux structures médiévales semi-ouvertes, aux loggias et à la grande cour à arcades. Construction admirable, le palais des Trinci est une réactualisation des admirables constructions de l'Antiquité dont elle a intégré les fragments. Comme elles, il est l'expression de la vertu de ses propriétaires.

La magnificence, lieu commun de la pensée sur la domination seigneuriale.

La diffusion de ces conceptions dans les cours du Quattrocento est bien connue<sup>242</sup>. La magnificence y rejoint un autre thème de la propagande seigneuriale, celui de la gloire du prince. Pétrarque affirme justement à Francesco da Carrara qu'en suivant ses conseils, ce dernier accomplira « une œuvre salutaire pour son corps et pour son âme, pour sa réputation (*fama*) présente et pour sa gloire (*gloria*) à venir<sup>243</sup> ». Avec une intensité accrue pour la

<sup>240</sup> La reconstitution de la collection des sculptures antiques des Trinci est difficile. Si l'on connaît la date, à l'époque moderne, où certaines pièces sont sorties de ce qui était devenu un palais apostolique, on ignore le moment où elles ont intégré l'édifice. De plus, les témoignages comme celui de Ludovico Jacobilli ne permettent pas de connaître les localisations originelles. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Ludovico Coltellini écrit que la stèle est encore « *murata nella loggia di Romolo, dalla parte verso la piazza grande, sul muro lungo.* » LAMETTI, « Il manoscritto intitolato *Appunti* », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 427.

<sup>241</sup> Illustration 104. Le cardinal Ludovico Ludovisi se fait offrir le bas-relief par le pape son oncle en 1622. La sculpture est aujourd'hui encore à Rome, dans le casino de l'Aurore de la villa Ludovisi-Boncompagni. Sur son transfert, voir Beatrice PALMA, *I Marmi Ludovisi : storia della collezione*, dans Antonio GIULIANO (dir.), *Museo nazionale romano. Le sculture*, t. I, vol. 4, Rome, De Luca, 1983, p. 17 et p. 35.

<sup>242</sup> Alison COLE, *La Renaissance dans les cours italiennes*, Paris, Flammarion, 1995 (Tout l'art) (1<sup>re</sup> éd. : *Virtue and Magnificence. Art of the Italian Renaissance Courts*, Londres, Calmann and King Ltd., 1995), p. 17-35. Voir également, Luisa GIORDANO, « Edificare per magnificenza. Testimonianze letterarie sulla teoria e la pratica della committenza di corte », dans Arturo CALZONA, FIORE, Alberto TENENTI et Cesare VASOLI (dir.), *Il principe architetto*, actes du colloque (Mantoue, 21-23 octobre 1999), Florence, L. Olschki, 2002 (Ingenium, 4), p. 215-227.

<sup>243</sup> PETRARQUE, *Lettres de la vieillesse*, op. cit., livre XIV, lettre 1, [7], p. 232-234 : « *Qua in re, si humiles ac fideles monitus meos exaudire dignabere, rem haud dubie et corpori et anime et fame tue presenti et venture glorie saluberrimam feceris [...].* »

seconde moitié du siècle, favorisées par l'avancée de l'humanisme conquérant et par la formalisation de cours princières plus stables pour lesquelles elles sont un appareillage idéologique puissant, les idées dont les éléments structurants ont été mentionnés plus haut se répandent. Dans le domaine de l'écrit, elles apparaissent à l'intérieur de traités sur l'architecture ou sur les vertus, tel le *In magnificentiae Cosimi Medicei Florentini detractores* écrit autour de 1455 par Timoteo Maffei<sup>244</sup>.

La place de l'Aristote moraliste dans l'humanisme du xv<sup>e</sup> siècle, sans être la cause du phénomène, contribue à la propagation de ces notions. L'*Ethique* est, avec le *De officio* de Cicéron, l'une des deux autorités sous lesquelles Giovanni Tinto Vicini place le *De institutione regiminis dignitatum* qu'il dédie à Battista Chiavello Chiavelli<sup>245</sup>. L'association du philosophe et de l'orateur est un passage obligé de l'humanisme, de Salutati à Ficin. La rhétorique est liée à l'art de bien gouverner la cité à l'intérieur de laquelle, seulement, l'homme peut atteindre son propre accomplissement en déployant ses qualités morales et ses vertus<sup>246</sup>. Le succès d'Aristote est suffisant pour qu'au début du xvi<sup>e</sup> siècle, les inventaires des demeures des da Varano mentionnent, dans les *domus* anciennes, une « *camera de Aristotile* » dont nous ignorons cependant autant la fonction que la décoration<sup>247</sup>.

Les manuscrits d'Aristote circulent, commentaires et traductions se succèdent. Entre 1461 et 1464, Niccolò Tignosi de Foligno qui enseigne au *studim* de Florence dédie une interprétation de l'*Etica Nicomachea* à Pierre le Goutteux de Médicis<sup>248</sup>. *Magister in arte medicina*, auteur d'un *De origine Fulginatum* dans lequel il attaque le récit attribuant la

---

Pétrarque est là encore un jalon bien connu. Il contribue à une pensée de la gloire humaine, qui, selon lui et les humanistes après lui, ne devient éternelle que grâce aux poètes qui chantent les faits glorieux des princes. L'idée apparaît notamment dans la lettre à Francesco il Vecchio, au sujet de Virgile (*ibid.*, [105], p. 304-305). Sur la valorisation de la gloire terrestre au Trecento, à Padoue en particulier, SKINNER, *Virtù rinascimentali*, *op. cit.*, p. 157-160. Pour une réflexion sur la notion de gloire et son usage dans le champ politique, Giorgio AGAMBEN, *Le règne et la gloire. Pour une généalogie théologique de l'économie et du gouvernement (Homo sacer, II, 2)* Paris, Le Seuil, 2008 (L'ordre philosophique) (1<sup>re</sup> éd. : *Il Regno e la Gloria : per una genealogia teologica dell'economia e del governo*, Vicence, Neri Posca Editore, 2007 (La quarta prosa)). Nous revenons sur ce thème dans notre prochain chapitre.

<sup>244</sup> FRASER JENKINS, « Cosimo de' Medici's Patronage », *JWCI*, vol. XXXIII, 1970p. 165-166.

<sup>245</sup> VICINI, *De institutione regiminis dignitatum*, éd. SMIRAGLIA, *op. cit.*, *Prologus*, p. 9 : Vicini se réfère à Aristote comme au « *philosophorum princeps in Ethicis* ».

<sup>246</sup> C'est, parmi tant d'exemples, le cœur du propos de Leonardo Bruni dans le prologue qu'il écrit pour sa traduction de la *Politique*. Sur l'association de Cicéron et d'Aristote voir Eugenio GARIN, « La fortuna dell'*Etica* aristotelica nel 400 », dans « Notarelle sulla filosofia del Rinascimento », *Rinascimento. Rivista dell'istituto nazionale di studi sul Rinascimento*, 2<sup>e</sup> année, n<sup>os</sup> 3-4, décembre 1951 (repris dans ID., *La cultura filosofica del Rinascimento italiano. Ricerche e documenti*, Florence, Sansoni, 1961, p. 60-71), en part. p. 321-323 : « Il politico e l'oratore sono tutt' uno ; e la politica è la morale stessa nella sua concreta pienezza ».

<sup>247</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 90. Cette *camera* est mentionnée juste après la *camera de Madonna* qui comporte un *studiolo* auquel la « chambre d'Aristote » est peut-être reliée et liée par ses fonctions.

<sup>248</sup> GARIN, « La fortuna dell'*Etica* », *Rinascimento*, 2<sup>e</sup> année, n<sup>os</sup> 3-4, décembre 1951, art. cit., p. 325 ; M. SENSI, « Niccolò Tignosi da Foligno. L'opera e il pensiero », *Annali della facoltà di lettere e filosofia. Università degli studi di Perugia*, vol. IX, 1971-1972, p. 385-394.

fondation de Foligno à un ancêtre mythique des Trinci<sup>249</sup>, Tignosi travaille à partir de la traduction de Leonardo Bruni. Aux côtés de cette dernière, parmi les nouvelles versions latines, qu'il suffise d'évoquer l'œuvre de Giannozzo Manetti. Son fils Agnolo dédie à Frédéric de Montefeltre un recueil comportant la *Nicomachea*, l'*Eudemia* et la *Magna Moralia*, toutes trois traduites par son père. Commencé dans la Naples d'Alphonse d'Aragon et poursuivie dans la Rome de Pie II, l'entreprise de Giannozzo trouve finalement sa place dans la bibliothèque d'Urbino dont le seigneur, disent ses contemporains, fait revivre la grandeur du temps d'Alexandre<sup>250</sup>.

Loin de nous l'idée de faire de quelques pages d'Aristote reprises et commentées par quelques grands penseurs du Quattrocento les lignes d'orientation consciemment et consciencieusement suivies par les seigneurs du temps. Il y a entre les premières et les secondes deux pas infranchissables. L'un correspond à la distance qui sépare la pensée du Stagirite des conceptions qui y sont apparentées à la fin du Moyen Age. Les notions que nous avons évoquées sont élaborées en fonction de problèmes contemporains ainsi que des lectures variées, des discussions et des enseignements dont nos auteurs se nourrissent. Nous n'évoquons la circulation des écrits d'Aristote que comme l'un des indices de l'importance, dans les cours seigneuriales, des interrogations auxquelles les éléments présentés dans l'*Ethique à Nicomaque* peuvent aider, au prix de déformations et de réinterprétations, à formuler des réponses mais pour le traitement desquelles ces mêmes éléments ne sont qu'un instrument parmi d'autres références disponibles. Lucide quant au caractère artificiel de notre démarche, nous retenons Galvano Fiamma au début du XIV<sup>e</sup> siècle, puis Pétrarque et après eux, à la fin du XV<sup>e</sup>, Giovanni Pontano – nous y revenons dans un instant – car les écrits de ces auteurs nous paraissent permettre d'observer des problèmes qui travaillent, dans la durée, les seigneuries urbaines. Pas plus qu'elles ne sont identiques d'une situation à l'autre, les solutions théoriques apportées ne sont immuables dans le temps. Nous ne prétendons pas non plus retracer la généalogie d'une doctrine, généalogie à laquelle nous ne croyons pas si elle s'entend comme une chaîne causale faisant se succéder des penseurs-maillons. Il nous semble que, plus simplement, l'enquête éclaire le déploiement d'une pensée de la magnificence qui devient partagée jusqu'à devenir un poncif de l'écrit comme de l'action politiques. Elle constitue un modèle auquel les seigneurs doivent se conformer ou dire qu'ils se conforment s'ils veulent paraître exercer une domination légitime.

---

<sup>249</sup> Voir *infra*, note 350.

<sup>250</sup> GARIN, « La fortuna dell'*Etica* », *Rinascimento*, 2<sup>e</sup> année, n<sup>os</sup> 3-4, décembre 1951, art. cit., p. 328-329.

Ce qui nous conduit à traiter du deuxième pas infranchissable que nous avons évoqué. Les productions des philosophes et des hommes de lettres ne sont pas l'origine de l'action des seigneurs. Poids du passé local et des usages sociaux de l'espace urbain, équilibres entre les composantes de la communauté, mimétisme entre villes et entre cours sont autant d'éléments qui stimulent ou qui freinent les grands projets. L'écrit contribue à la formation, à la déformation et la diffusion du sens mais ce dernier, tel qu'il est construit par la pierre ou par l'image, lui est irréductible. Les textes que nous étudions ici ne nous permettent que de nous en approcher. Ces précisions apportées, l'exemple de Giovanni Pontano peut maintenant être traité.

\*  
\* \*

Le *De magnificentia liber* écrit par Giovanni Pontano dans la seconde moitié des années 1480 commence en suivant de très près les propos d'Aristote mais la pensée du philosophe grec est devenue suffisamment courante pour que le besoin de mentionner le nom de son auteur ne soit pas ressenti<sup>251</sup>. Pontano, on le sait, est un serviteur zélé des Aragonais de Naples, d'une dynastie qui recourt à plusieurs reprises aux armes de Giulio Cesare et de ses fils dans les dernières décennies du siècle<sup>252</sup>. Arrivé dans la cité parthénopéenne en 1448, Pontano est chargé de l'éducation de Charles de Navarre et d'Alphonse, fils de Ferrante *alias* Ferdinando I<sup>er</sup>. Il sert la dynastie par sa plume, par son épée et par son sens de la diplomatie. Il devient le secrétaire du roi Ferrante puis d'Alphonse de Calabre, avant d'être fait premier ministre<sup>253</sup>. Dans son traité sur la magnificence, il présente cette dernière – qu'il prend soin de distinguer de la libéralité – comme une vertu proprement aristocratique liée à la grandeur d'âme (*magnitudo animi*)<sup>254</sup>. Il insiste sur l'importance des dépenses qui ne peuvent être effectuées que de façon désintéressées – sans quoi, affirme-t-il, les œuvres réalisées ne peuvent susciter l'admiration<sup>255</sup>. Tout en visant l'utilité publique, les œuvres du magnifique – seigneur d'une cité, *princeps civitatis*, ou roi, *rex* – doivent atteindre la grandeur

---

<sup>251</sup> Giovanni PONTANO, *De magnificentia*, dans ID., *I libri delle virtù sociali*, éd. Francesco TATEO, Rome, Bulzoni, 1999 (Biblioteca del Cinquecento, 88), en part. chap. I à VII, p. 164-178.

<sup>252</sup> Giulio Cesare est embauché conjointement par Sixte IV et Ferrante d'Aragon en 1478 pour la guerre de Toscane (1478-1480), durant laquelle Pontano est le grand secrétaire d'Alphonse de Calabre. Pour ce point comme pour le service d'Annibale à Ferrandino contre les Français de Charles VIII, voir *supra*, chap. 6, notes 78 et 86.

<sup>253</sup> On trouvera une notice biographique de Giovanni Pontano ainsi qu'une bibliographie mise à ce jour sur le personnage dans l'« Etude introductive » d'Hélène Casanova-Robin à Giovanni PONTANO, *Eglogues – Eglogae*, éd. EAD., Paris, Les Belles Lettres, 2011 (Les Classiques de l'Humanisme, 37), p. XV-XXVIII.

<sup>254</sup> PONTANO, *De magnificentia*, dans ID., *I libri delle virtù sociali*, éd. TATEO, *op. cit.*, chap. V, p. 176-177.

<sup>255</sup> *Ibid.*, chap. VI, p. 176-177.

(*magnitudo*), leur aspect extérieur doit être celui du *decor* et de l'*ornamentum*<sup>256</sup>. Comme le font avant lui Alberti et Filarete, Pontano traite de l'importance des matériaux dont la somptuosité contribue à la grandeur et à la dignité des réalisations, dont l'admiration et l'appréciation des œuvres dépendent, et dont la qualité assure à ces dernières la pérennité – un élément sur lequel il met l'accent à plusieurs reprises car il est lié à la mémoire de l'action des grands hommes et, partant, à leur gloire<sup>257</sup>.

Le *De magnificentia* se poursuit par un long développement illustrant ce que sont les œuvres du *magnificus vir*. Il reprend la distinction usuelle des réalisations publiques, les « portiques, les lieux de culte, les digues jetées à travers la mer, les rues pavées, les théâtres, les ponts » et des réalisations privées, les « demeures magnifiques, les villas somptueuses, les tours et les tombeaux »<sup>258</sup>, avant de donner un florilège d'exemples historiques<sup>259</sup>. Pontano cite en premier lieu l'assainissement des marais Pontins par Jules César et l'assèchement du lac Fucino par Claude, puis la construction des aqueducs de Rome et la fondation, par Constantin, de Byzance. Il poursuit puis il évoque les murs de Naples dont la grandeur fit reculer Hannibal et ceux de Babylone qui furent parmi les merveilles du monde (« *inter illa orbis spectacula* »). Après avoir traité d'autres sortes d'édifices, des temples en particulier grâce auxquels Auguste s'est illustré, il en vient aux constructions privées et aux palais.

Car, bien que la magnificence brille en premier lieu à travers les réalisations publiques, nous voulons encore que l'homme magnifique possède tantôt des résidences en ville, tantôt des villas à la campagne, et que toutes soient érigées et parées de façon magnifique et imposante (« *pro dignitate* »). D'une part, elles sont l'ornement de la ville, d'autre part, elles renforcent l'autorité du seigneur (« *domino pariunt auctoritatem* »).<sup>260</sup>

---

<sup>256</sup> *Ibid.*, chap. VIII, p. 178-179 : « *Multa tamen a principibus civitatum ac regibus fiunt, non tam utilitatis atque commodorum gratia, quam ipsius ornatus ; unde qui magnificentiae student aspectui plurimum consulunt, quanvis et opera quidem ipsa, quae publicae utilitatis suscepta sunt gratia, du mea sint, quae ad magnificentiam spectent, magnitudinem quoque prae se ferre debeant et speciem illam, quae decorem atque ornatum referat.* »

<sup>257</sup> *Ibid.*, chap. IX-X, p. 178-184.

<sup>258</sup> *Ibid.*, chap. XI, p. 185-186 : « *Quae autem opera magnificorum sint propria, distinctus dicenda sunt ; quorum alia publica sunt, alia privata : publica, ut porticus, templa, moles in mare iactae, viae stratae, theatra, pontes et eiusmodi alia ; privata, ut aedes magnificae, ut villae sumptuosae, turres, sepulcra.* »

<sup>259</sup> Auxquels il ajoute un exemple contemporain, le seul concernant la magnificence publique dans ce chapitre. Il s'agit de Cosme de Médicis : « *Aetate nostras Cosimus Florentinus imitatus est priscam magnificentiam tum in condendis templis ac villis, tum in bybliotheccis faciendis ; nec solum imitatus, sed, ut mihi videtur, is primus revocavit morem convertendi privatas divitias ad publicum bonum atque ad patriae ornamentum, quem non pauci, quanquam minore in re constituiti, imitari student.* » *Ibid.*, chap. XI, p. 188-189.

<sup>260</sup> *Ibid.*, chap. XI, p. 190-191 : « *Nam, etsi magnificentia in publicis maxime operibus enitescit, tamen tum urbana aedes, tum villas magnifice ac pro dignitate structas exornatasque habere magnificum volumus, quae et urbi sunt ornamento et domino pariunt auctoritatem.* » Pontano prend alors, pour la seconde fois, l'exemple de Cosme de Médicis. Il cite sa *domus* « *in qua condenda pervetustum atque oblitteratum iam structurae morem modumque revocavit [...]* ».

Et Pontano d'évoquer la tour de Mécène à Rome, et celles rectangulaires des cités d'Italie, puis les grandes sépultures qui incitent « à la vertu et à la gloire »<sup>261</sup>.

Giulio Cesare da Varano, ses grands travaux, son palais : un seigneur magnifique qui fait, lui aussi, revivre l'Antiquité.

L'image du prince magnifique est une de celles dont Giulio Cesare ne peut se détacher. Il s'attache à la diffuser mais elle est aussi celle qui lui est renvoyée. Le prince magnifique est l'archétype du bon dirigeant, au pouvoir légitime, soucieux de l'intérêt général. Ses traits caractéristiques sont repris dans les poèmes encomiastiques que Giovambattista Cantalicio dédie au seigneur de Camerino, des textes proches par bien des aspects de ceux que leur auteur adresse par ailleurs à Laurent le Magnifique ou à Frédéric de Montefeltre avant que sa carrière ne se fasse autour d'Alexandre VI et des Aragonais de Naples<sup>262</sup>. Cantalicio exerce son activité d'enseignant à Florence dans les années 1470 puis réside à Urbino. Il fait partie, un temps, des thuriféraires du duc. Il joint sa voix au chœur louant ce dernier après la prise de Volterra, en 1472, tout en adressant à Laurent de Médicis une *Elégie sur la rébellion des gens de Volterra et sur leurs malheurs*<sup>263</sup>. Il sait les vertus dont

---

<sup>261</sup> Le chapitre suivant, « *Enumeratio quorundam magnificorum* » établit une liste des hommes qui se sont adonnés à la magnificence. Aux grands hommes de l'Antiquité latine, grecque, égyptienne et assyrienne font suite les empereurs de l'Antiquité tardive puis Frédéric II, avant que n'entrent en scène les papes Paul II, Nicolas V et Sixte IV. Calixte III Borgia qui aurait dispersé la bibliothèque de Nicolas V est qualifié de « *fatuus* ». Le traité se poursuit avec les autres manifestations de la magnificence, les fêtes religieuses (chap. XIV), les manifestations populaires, les dons de nourriture au peuple et les funérailles (chap. XV), les noces (chap. XVI), les triomphes (chap. XVII) ainsi que l'accueil des hôtes (chap. XVIII), la remise de cadeaux (chap. XIX), la possession d'animaux (chap. XX). Dans ce troisième moment du traité, l'exemple récurrent est celui d'Alphonse d'Aragon, dit le Magnanime.

<sup>262</sup> *Alias* Giovanni Battista Valentini, dit « *il Cantalicio* ». Nous utilisons la forme du nom retenue par les études les plus récentes. L'écrivain accompagne Giovanni Borgia à Naples en 1494 pour l'investiture d'Alphonse II. Il devient le précepteur de Pier Luigi Borgia, neveu du pape qui le fait évêque en 1503.

Pour une mise au point biographique, voir la notice déjà ancienne de Benedetto CROCE, « Un maestro di scuola e versificatore latino del Rinascimento : il Cantalicio », dans ID., *Umanisti meridionali*, repris dans *Uomini e cose della vecchia Italia*, vol. I, Bari, Laterza, 1956 (1<sup>re</sup> éd. 1926) (Scritti di storia letteraria e politica, XX), p. 45-68. Plus récemment, Giuseppe GERMANO, « Giambattista Valentini detto il Cantalicio : vicende biografiche e produzione letteraria » dans Giovambattista CANTALICIO, *Bucolica – Spectacula Lucretiana*, éd. Liliana MONTI SABIA et Giuseppe GERMANO, Messine, Editrice Sicania, 1996 (Edizione nazionale dei testi umanistici, 1), p. 9-46. A notre connaissance, l'édition la plus accessible des poèmes de Cantalicio que nous évoquons ici est celle organisée par l'auteur et parue en 1493. Peut-être précédée par une première édition, une dizaine d'années plus tôt, elle est suivie d'une autre en 1509. L'édition de 1493 est celle que nous utilisons, elle n'est pas foliotée mais elle comporte comme repères, en bas de certaines pages, les lettres de l'alphabet suivies d'une numérotation (ainsi : *a i*, *a ii*, *a iii* etc.) : *Epigrammata Cantalycii et aliquorum discipulorum ejus*, Venise, s. e., 1493. Plusieurs des textes dédiés à Giulio Cesare da Varano sont repris par Luigi ALLEVI, « Umanisti camerinesi. Il Cantalicio e la corte dei Varano », *AMDSPM*, 4<sup>e</sup> série, vol. II, 1925, p. 167-195. Afin de faciliter la mise en regard de l'édition de 1493 et de l'article d'Allevi, nous reprenons la numérotation des strophes, en chiffre romain, adoptée par cet auteur.

<sup>263</sup> Voir les textes publiés par Lodovico FRATI, *Il sacco di Volterra nel 1472. Poesie storiche contemporanee*, Bologne, Romagnoli, 1886, p. 71-90 pour l'*Elégie*. Les faits de Volterra occupent le neuvième livre des *Epigrammata*. D'autres textes écrits par Cantalicio pour les Montefeltre sont présentés par Giovanni ZANNONI,

il convient de parer les seigneurs. Cela explique, sans doute, qu'il puisse prétendre comme il le fait dans la lettre qu'il place en ouverture de ses *Epigrammata* imprimées en 1493, que le « *Camerinus princeps Varanus* » ait accepté le recueil de vers qu'il lui avait fait parvenir<sup>264</sup>. Les vingt-et-un poèmes dédiés à Giulio Cesare sont regroupés dans le huitième livre du recueil. Ils sont composés autour de 1480<sup>265</sup>. Les premiers vers sont un avertissement au lecteur certifiant la véracité des *gesta* du héros : celui qui les a écrits n'étant certes pas un « *parasitus*<sup>266</sup> », quelles raisons y aurait-il de douter de l'exactitude du portrait qu'il trace du seigneur ? Avant de louer la piété et la valeur militaire de Giulio Cesare, manifestée notamment lors de son engagement pour le pontife et pour Ferrante d'Aragon auprès duquel, selon Cantalicio, le condottiere a envoyé son propre fils Annibale<sup>267</sup>, avant de vanter la paix dans laquelle le seigneur fait vivre son peuple, le poète conseille à son livre de bien choisir son moment pour se présenter à un dédicataire très occupé :

Tantôt il retravaille, conseillé par Mars, les plans des batailles qu'il a menées  
 Tantôt il prend soin des murs de la ville, sa patrie.  
 Tantôt il donne audience au peuple, il dit le droit, il gouverne  
 Tantôt il adresse offrandes et prières au dieu suprême.  
 Tantôt il chasse le sanglier, le lièvre fuyant et le cerf rapide,  
 Tantôt avec son fils il passe un agréable moment.<sup>268</sup>

La journée-type du seigneur standard, chef de guerre, protecteur de la ville, juge, gouverneur, dévot, chasseur et père de famille, est assurément bien remplie. Tout aussi typiques sont les grandes œuvres de défense et de bienfaisance pour lesquelles Giulio Cesare est loué dans de nouveaux poèmes. L'un vante les fortifications de Camerino qui dissuadent les ennemis et protègent le seigneur et son peuple<sup>269</sup>, l'autre célèbre l'hôpital que le vicaire apostolique est dit avoir construit (*exstruere*), mettant les nécessiteux et les orphelins à l'abri de la misère, de la maladie et de la faim<sup>270</sup>. Certes, Cantalicio est bien informé quant à l'édification d'un nouveau lieu d'assistance et de charité à Camerino, au cours des années 1470, mais il attribue

---

« Il Cantalicio alla corte d'Urbino », *Rendiconti dalla Regia Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 5<sup>e</sup> série, vol. III, 1894, p. 485-507.

<sup>264</sup> CANTALICIO, *Epigrammata*, *op. cit.*, s. f. (au verso de la xilographie du début de l'ouvrage) ; ALLEVI, « Umanisti camerinesi », *AMDSPM*, 4<sup>e</sup> série, vol. II, 1925, art. cit., p. 184.

<sup>265</sup> *Ibid.* Le livre VIII commence trois folios après le repère « *m iiii* ». Au cours de l'année 1480, Cantalicio tente de pénétrer dans l'entourage du duc de Calabre auquel il demande un soutien financier. CROCE, « Un maestro di scuola », dans *Id.*, *Uomini e cose*, vol. I, art. cit., p. 51.

<sup>266</sup> CANTALICIO, *Epigrammata*, *op. cit.*, *Ad lectorem* (I) ; ALLEVI, « Umanisti camerinesi », *AMDSPM*, 4<sup>e</sup> série, vol. II, 1925, art. cit., p. 186.

<sup>267</sup> CANTALICIO, *Epigrammata*, *op. cit.*, (IX). Sur les opérations de Giulio Cesare pour Sixte IV et les Aragonais, voir *supra*, chap. 6, notes 76-78 ; pour la présence d'Annibale dans les armées de Ferdinando II en 1496, note 86.

<sup>268</sup> *Ibid.*, (IV) ; ALLEVI, « Umanisti camerinesi », *AMDSPM*, 4<sup>e</sup> série, vol. II, 1925, art. cit., p. 192. Nous donnons le texte dans les annexes (doc. 2).

<sup>269</sup> *Ibid.*, (X).

<sup>270</sup> *Ibid.*, (XIV).

à Giulio Cesare une œuvre dont le commencement ne semble pas imputable au seigneur et dont une large part du financement repose sur des revenus ecclésiastiques<sup>271</sup>.

Une autre réalisation de Giulio Cesare mérite, selon le poète, d'être vantée et, selon nous, d'être détaillée. Le discours auquel elle se prête est exemplaire de l'enracinement de ce type de propos dans le terreau conceptuel de la magnificence dont nous avons observé la formation. A la fin du Quattrocento, la densité de ce terreau s'observe très aisément autour de Naples et des Aragonais. Il s'agit d'un milieu avec lequel les da Varano, nous l'avons vu, entretiennent directement ou indirectement de nombreux contacts et dont nous pensons qu'ils partagent bien des idées politiques qui s'y manifestent<sup>272</sup>. Si l'on nous autorisait l'expression d'une formule aussi schématique qu'évidente, nous présenterions la magnificence comme une

---

<sup>271</sup> Lili cite l'hôpital comme une « *opera egregia* » entreprise par Giulio Cesare « *con molta pietà* ». Il indique que la chapelle portait l'inscription : « *Iulius Caesar Varanus paupertati et misericordie pie dedicauit a natali christiano lustris 296 anno 4* » (*Istoria di Camerino, op. cit.*, vol. II, p. 234 et p. 241). Les travaux ont lieu au cours des années 1470, en un processus complexe sur lequel une documentation pontificale conservée dans les archives communales de Camerino jette un éclairage singulier. Plusieurs bulles originales traitent de la question qui ne se réduit pas à une magnifique fondation seigneuriale *ex nihilo*. Un premier document de 1472, émis par Sixte IV, répond à une supplique du prieur et des syndics de l'hôpital de Santa Maria della Pietà de Camerino, sans qu'il y soit fait référence à Giulio Cesare da Varano (ASCAM, *Pergamene*, G. 4). Les suppliants ont exposé que leur « *hospitale, quod sumptuoso opere inceptum est, pro structurarum eius perfectione et hospitalitate ibidem servanda sufficientes redditus non habet* ». Ils ont demandé à être réunis à l'hôpital de la Rotabella qui, disent-ils, bien qu'ayant des ressources, ne remplit pas ses fonctions et voit ses bâtiments tomber en ruine. Le pontife accède à la requête. L'*hospitalum novum*, placé sous le vocable de Santa Maria della Misericordia, est encore en construction en 1474 (*ibid.*, G. 5). Cette fois, Giulio Cesare s'est associé à la sollicitation envoyée au pontife. Il est mentionné au début de la bulle de Sixte IV comme *in civitate nostra Camerinensis pro nobis et romana Ecclesia gubernator*. Avec les confraternités de clercs et de laïcs de Camerino, il a supplié le pape d'autoriser la construction d'un lieu d'accueil, les maisons et les hôpitaux des confrères dédiés à la prise en charge des malheureux étant devenus insuffisants. L'entreprise nous semble être la continuation et le développement de celle de 1472, dans laquelle le seigneur a décidé de s'impliquer. Les structures préexistantes sont réunies et associées au nouvel hôpital qui, soustrait de la juridiction diocésaine, est placé sous la protection directe du Siège apostolique. Le chantier n'est pas achevé en 1477 quand le pontife lui affecte les revenus de l'église *campestris* de Santa Maria di Piè di Chienti et de plusieurs chapelles, afin que « les dits bâtiments et édifices soient achevés plus rapidement et dans de bons délais » (« *structure et edificia predicta celerius oportune compleri* », *ibid.*, G. 7) L'hôpital réapparaît sous le nom de Santa Maria della Pietà. Supprimée par Innocent VIII en 1487 (*ibid.*, G. 9), « l'union, annexion et incorporation » de l'église Santa Maria in Piè et de l'hôpital est rétablie par Alexandre VI en 1492, à la suite de la supplique déposée « humblement » par Giulio Cesare. Le « gouverneur au temporel, ou vicaire général de la cité, pour le pape, pour son prédécesseur et pour le Saint-Siège » a fait, affirme la bulle, cette demande en raison de son « sentiment particulier de dévotion » (*ibid.*, H. 1). Giulio Cesare a donc, sans doute, contribué activement à la mise en place de la nouvelle structure au cours des années 1470, mais, comme souvent pour un grand chantier de ce type, il n'en est pas nécessairement à l'initiative et n'en a pas supporté seul les coûts. La bulle de 1474 associe toujours son nom à la mention des confréries (*confratria*) qui jouent un rôle déterminant dans l'assistance aux pauvres et aux malades. Vingt ans après le début des travaux, le financement de Santa Maria della Carità n'est toujours pas assuré. Après la construction du bâtiment, le fonctionnement de l'hôpital reste dépendant de revenus ecclésiastiques que le seigneur s'efforce de capter tout en sachant tirer personnellement profit, en termes d'image, de sa participation. Rien de tout cela n'empêche Giulio Cesare de revendiquer pour lui-même la construction de l'hôpital. Hier comme aujourd'hui aussi, le financement public de la générosité individuelle porte ses fruits.

<sup>272</sup> La cour des Aragonais n'est qu'un des lieux où se déploient les pensées et les pratiques que nous tentons de cerner. Nous la citons pour la clarté du propos, parce que les indices que nous réunissons autour d'elle étayent notre essai de compréhension des rapports entretenus par les hommes du temps à la domination seigneuriale. L'exemple a une valeur heuristique. Nous n'entendons pas raisonner en termes d'influence ni tracer le sens d'une causalité factuelle qui irait de Naples à Camerino.

notion triangulaire dont chacune des composantes, les sommets, serait liée aux deux autres : un grand chantier, un exemple antique, une vertu individuelle exceptionnelle. Alimentée par la philosophie politique et morale, nourrie par le courant humaniste mais débordant l'érudition autour de laquelle elle s'est articulée, cette pensée devenue vulgate peut fonctionner en associant de manière parfois implicite un ensemble de références et de suggestions. Elle occupe dès lors une place centrale au sein de l'appareil idéologique de légitimation de la domination seigneuriale.

Mais voici la réalisation de Giulio Cesare chantée par Cantalicio : l'assainissement de la plaine de Colfiorito. Assurément, cela rapproche le seigneur des grands hommes de l'Antiquité qui ont la magnificence en partage. Il porte le nom de l'un des plus illustres d'entre eux et choisit d'appeler trois de ses fils en référence aux héros de Carthage, d'Épire et de Rome, Annibale, Pirro (Pyrrhus) et, logiquement, Cesare Ottaviano<sup>273</sup>. Ce qui n'échappe pas à la sagacité de Cantalicio qui affirme qu'Annibale est appelé aux exploits du général lybien<sup>274</sup>. Le choix que fait le poète de mentionner le chantier de Colfiorito, outre son appartenance à la typologie des réalisations du magnifique, s'impose en regard de l'exemple connu, repris par Pontano, du dessein nourri par l'homonyme du seigneur de Camerino d'assécher les marais Pontins<sup>275</sup>. Le poète ouvre pourtant la strophe dédiée à l'exploit du dédicataire avec le projet avorté du percement de l'isthme de Corinthe. Comme Pétrarque un siècle auparavant<sup>276</sup>, les lettrés de la fin du Quattrocento, connaisseurs de l'histoire romaine, peuvent également rattacher cette entreprise au Jules César romain que, peut-être afin d'éviter un risque de confusion entre les deux « *Caesar* » et confiant dans la capacité d'association du lecteur, le texte ne cite pas explicitement. Cantalicio rappelle que « l'illustre Démétrius » n'est pas parvenu à faire creuser le canal<sup>277</sup>. A la différence d'une œuvre malheureuse qui n'a jamais existé que dans l'esprit du Poliorcète mais qui s'apparente par sa nature – creusement de la roche et écoulement des eaux – à celle de Giulio Cesare da Varano, les travaux dans les plaines humides autour de Camerino ont été un succès. Ils sont le fait, proclame le poète, d'un seigneur démiurgique qui dépasse par son chantier cyclopéen un roi antique :

---

<sup>273</sup> Le succès de l'onomastique antique va croissant dans l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle. Les Trinci sont moins touchés mais ils n'y échappent pas. Corrado III est le père d'un Cesare.

<sup>274</sup> CANTALICIO, *Epigrammata*, *op. cit.*, (IX).

<sup>275</sup> PONTANO, *De magnificentia*, dans ID., *I libri delle virtù sociali*, éd. TATEO, *op. cit.*, livre IX, p. 186-187.

<sup>276</sup> Voir *supra*, note 231.

<sup>277</sup> Voici deux auteurs antiques célèbres qui évoquent l'isthme de Corinthe. Strabon (*Géographie*, I, 3, 11) rapporte l'histoire de Démétrios Poliorcète (336-282 av. J.-C.), qu'il dit emprunter à Eratosthène. Démétrios aurait voulu percer l'isthme de Corinthe pour faire traverser ses navires mais ses ingénieurs l'en auraient dissuadé, affirmant que le niveau des eaux étant plus élevé du côté du golfe de Corinthe, la mer se serait déversée de l'autre côté et aurait submergé Egine. Pline (*Histoire naturelle*, IV, 4) cite quant à lui les tentatives de « *Demetrius rex, dictator Caesar, Gaius princeps, Domitius Nero* ».

Mais à toi, il fut donné d'assécher les marais pestilentiels,  
César, qui étaient la plaie de ta région.  
Tu ouvres les rochers et les pierres rugueuses, tu les fends,  
A travers elles l'onde coule hors de tes champs.  
D'un lieu stérile, César, tu fais un val délicieux, une nouvelle vallée de Tempé<sup>278</sup>.

\*

\*\*

Le palais des da Varano, les *case nuove* en particulier, s'inscrivent au sein de cet ensemble de représentations politiques qu'articule la magnificence et que nous nous sommes efforcé de restituer. La demeure du magnifique est l'une des réalisations permettant à ce dernier de s'accomplir comme tel et d'être l'égal des grands hommes de l'Antiquité. A Camerino, la forme et l'ornementation de la maison du seigneur imposent ce rapprochement.

Avec ses arcades en plein cintre, la grande cour rectangulaire de Giulio Cesare est une évocation directe de l'*atrium* des maisons romaines. Alberti consacre à cet espace plusieurs passages de son *De re aedificatoria*, ce traité monumental qui réexamine les principes vitruviens. Il rappelle la centralité que l'*atrium* doit avoir dans la maison comme la place publique à l'intérieur de la cité. Il le cite comme l'un des éléments caractéristiques de la demeure du prince, le présentant comme le lieu où les clients (*clientes*) discutent en attendant leur patron ou protecteur (*patronus*) et comme celui où le *princeps* rend ses sentences<sup>279</sup>. Qu'une grille d'interprétation comparable soit appliquée dès leur réalisation aux *case nuove* de Giulio Cesare est plus que vraisemblable. Une quinzaine d'années après la mort du seigneur, la vaste cour est d'ailleurs appelée *atrium* par les *Elogia* de Varino Favorino peints dans les *case vecchie*. Le père du duc Giovanni Maria est remémoré comme le « *palatii huius novi et atrii fundator*<sup>280</sup> ». *Palatium* et non *domus*, *atrium* et non *logia*, le choix du lexique courtisan est une lecture de l'édifice à laquelle ce dernier se prête tant par sa structure que par son ornementation.

Dans la cour, les colonnes monolithiques, avec leurs fûts lisses et cylindriques contrastant par leur simplicité avec les chapiteaux composites où les feuilles d'acanthes se mélangent aux fleurs, aux putti et aux palmettes, font partie de l'ornement qui marque le retour des temps glorieux grâce au gouvernement du seigneur<sup>281</sup>. Les motifs choisis pour les

---

<sup>278</sup> Nous donnons le texte dans les annexes (doc. 4). La vallée de Tempé se trouve en Thessalie. Dans son dictionnaire, Félix Gaffiot cite des occurrences du nom *Tempe* dans les œuvres poétiques de Virgile, d'Ovide ou du Stace, et propose pour elles la traduction de « vallée délicieuse ».

<sup>279</sup> ALBERTI, *L'architettura (De re aedificatoria)*, op. cit., livre V, chap. 2, p. 338-341 ; chap. 3, p. 344-345.

<sup>280</sup> BITTARELLI, « Varino Favorino », *Studia Picena*, vol. XLIV, 1977, art. cit., p. 229. Voir *supra*, note 89. Nous revenons en détail sur les poésies de Favorino dans les développements qui suivent.

<sup>281</sup> Illustrations 8-9. Alberti consacre un chapitre entier aux colonnes, « *primarium ornamentum* ». Il insiste sur le fait qu'elles doivent être arrondies (*teretes*) et lisses (*tornatiles*), illustrant son propos d'un *exemplum* emprunté à l'*Histoire naturelle* de Pline. *Ibid.*, livre VI, chap. XIII, p. 522-523.

chapiteaux suspendus rythmant les murs intérieurs du *cortile*, dans l'axe des colonnes, sont une récitation du répertoire renaissant. L'un de ceux dont l'état de conservation permet la lisibilité de toute la richesse décorative présente deux dauphins face-à-face, de part et d'autre d'un trident surmontant un vase pansu coiffé d'une coquille<sup>282</sup>. La cohérence du lexique adopté est achevée par la décoration *a graffito* qui se déploie entre les baies du premier étage<sup>283</sup>. Les frises des entablements en trompe-l'œil portent rinceaux et cornes d'abondances, les personnages incisés sont pour certains des dieux païens, tels Mercure ou, probablement, Vulcain brandissant son marteau au-dessus de sa tête. La nudité héroïque du dieu des forges, bien qu'affadie et boursoufflée, est un lointain écho des travaux menés depuis Florence à partir du milieu du Quattrocento sur la représentation du nu masculin incarnant « l'énergie active<sup>284</sup> ». En quelques décennies, la nudité masculine devient un objet d'étude des plus courants associé aux réflexions sur la représentation du mouvement dynamique et sur les variations par rapport aux modèles antiques. La trace s'en retrouve sur les murs du *cortile* de Giulio Cesare. Ainsi, à Camerino, thématiques, ornements et modes de représentation concourent à restituer dans le palais l'Antiquité telle que son image est alors répandue<sup>285</sup>.

De manière systématique et cohérente, la *loggia grande* de Giulio Cesare reprend des motifs antiques à la mode, largement diffusés, que Camerino et ses seigneurs connaissent depuis plusieurs décennies<sup>286</sup>. Les deux œuvres de Giovanni Angelo d'Antonio réalisées pour la famille seigneuriale dans les années 1450-1460, l'*Annonciation* de Spermento et le *Saint*

<sup>282</sup> Illustration 10.

<sup>283</sup> Sur cette décoration, voir *supra*, chap. 3, notes 58-59. Illustrations 6-7 et 11-13. La dernière attribution de ces incisions les rattache à un « maître de Baregnano » travaillant à Camerino et dans ses environs autour de 1490. DE MARCHI, « Maestro di Baregnano », dans ID. (dir.), *Pittori a Camerino, op. cit.*, p. 410-413.

<sup>284</sup> Selon l'expression de Kenneth CLARK, *Le nu*, vol. I, Paris, Hachettes, 1998 (1<sup>re</sup> éd. : *The Nude : a Study in Ideal Form*, New York, Pantheon Books, 1956 (Bollingen Series, 35-2)), p. 286-307 (p. 296 pour la citation).

<sup>285</sup> Pour achever de se convaincre de la cohérence voulue, sur les plans de l'architecture et de l'ornement, de la cour de Giulio Cesare en référence à l'Antiquité, on peut prendre sous les yeux la *Naissance de la Vierge* de Fra Carnevale. Dans le panneau aujourd'hui conservé au Metropolitan Museum of Art de New York, l'édifice classique qui abrite sainte Anne reprend l'ensemble de la composition et du répertoire décoratif que nous avons décrits pour Camerino : arches en plein cintre, chapiteaux composites, médaillons (ici avec les armes des Montefeltre) dans les écoinçons, entablement, le tout chargé de motifs classiques. On y retrouve jusqu'aux personnages nus et aux créatures fantastiques, dans des cadres, entre les fenêtres du *piano nobile*. Voir Matteo CERIANA, « Fra Carnevale and the Practice of Architecture », dans Keith CHRISTIANSEN (éd.), *From Filippo Lippi to Piero della Francesca. Fra Carnevale and the Making of a Renaissance Master*, catalogue de l'exposition (Milan, 13 octobre 2004-9 janvier 2005 ; New York, 1<sup>er</sup> février-1<sup>er</sup> mai 2005), New York/Milan, The Metropolitan Museum of Art/Olivares, 2005, p. 97-135. Comme plusieurs peintres talentueux de Camerino, Giovanni Boccati en particulier, Fra Carnevale passe par Florence avant de travailler pour le comte, puis duc, d'Urbino. Il se montre très intéressé par les recherches d'Alberti et par le langage moderne et prétendument universel – c'est-à-dire antique – que ce dernier promeut. En 1455, il est désigné dans un document notarié, par un membre de la fabrique de la cathédrale d'Urbino, comme celui qui a dessiné les bases et les chapiteaux des colonnes de l'édifice. Voir le document publié par Matteo MAZZALUPI, « Documents in the Urbino Archives », dans CHRISTIANSEN (éd.), *From Filippo Lippi, op. cit.*, n° 8, p. 300.

<sup>286</sup> Le style moderne est bien présent dans la décoration de plusieurs églises de la cité dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, comme à San Francesco ou à Venanzio dont la façade est refaite dans les années 1470, avec un beau fronton triangulaire à l'antique.

*Jean-Baptiste* avec Giulio Cesare da Varano en donateur, destiné à la cathédrale, sont construites à partir du vocabulaire architectural et ornemental de l'Antiquité. Comme d'autres peintres de Camerino, Girolamo di Giovanni ou Giovanni Boccati, Giovanni Angelo travaille un temps, à la charnière des décennies 1440-1450, à Padoue où Francesco Squarcione tient un atelier dynamique et attractif, passionné par l'archéologie, les motifs et les structures antiques. Andrea Mantegna, on le sait bien, s'y forme. De cet apprentissage comme de leur passage à Florence, ces trois peintres marchésans rapportent un langage qu'ils déploient dès leur retour dans leur région d'origine<sup>287</sup>. Dans le retable de Spermento, l'Annonciation et la déploration sur le Christ mort se déroulent dans des décors construits sur une perspective centrée, structurés par des voûtes à caissons, des pilastres cannelés, de marbres polychromes et de frises à rinceaux. Au fond du tableau, le muret est couronné d'une corniche décorée d'oves et de dards<sup>288</sup>. Le saint Jean-Baptiste se tient debout sous une niche voûtée en berceau, également divisée en caissons. La mouluration de l'archivolte est composée de trois bandeaux où se succèdent un tressage de feuilles de laurier dorées, quatre vases longilignes portant des œillets et se détachant sur des plaques de porphyre et de serpentine que séparent des rosaces et, enfin, des fines feuilles lancéolées. L'ensemble repose sur des pilastres dont les fûts et les chapiteaux portent un décor doré de candélabres, pour ceux-là, de feuilles d'acanthes, pour ceux-ci<sup>289</sup>.

Ce vocabulaire est logiquement repris par les peintures des murs du palais seigneurial où il contribue à l'évocation du passé romain. Deux témoignages le confirment. Un renforcement d'un couloir du rez-de-chaussée des *case vecchie* laisse aujourd'hui apercevoir les lignes sinueuses d'un candélabre<sup>290</sup>. Il a pu appartenir à un ensemble ornemental plus vaste de grotesques, un type de décoration dont la diffusion se fait très rapidement dans la péninsule

<sup>287</sup> Girolamo di Giovanni montre son savoir-faire dans la décoration à fresque de l'oratoire du Santissimo Crocifisso del Patullo, à Paganico, dans les environs de Camerino. Le répertoire antique y est abondamment utilisé, tout comme les citations directes de Giotto, de Donatello et de Mantegna. La réalisation de l'œuvre est à situer dans les années 1456-1462. Dernièrement, voir Matteo MAZZALUPI, « Risarcimento di Girolamo di Giovanni », dans Alessandro MARCHI et Barbara MASTROCOLA (dir.), *Girolamo di Giovanni. Il Quattrocento a Camerino. Dipinti, carpenterie lignee, oreficerie e ceramiche fra gotico e rinascimento*, catalogue de l'exposition (Camerino, 10 mai - 29 septembre 2013), Camerino, Artelito, 2013, p. 39-59 et cat. 1, dans p. 68-75. La bibliographie sur ces artistes est, une fois encore, abondante. Nous renvoyons aux deux mises au point de 2002, déjà citées : DE MARCHI (dir.), *Pittori a Camerino, op. cit.* ; ID. et LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino, op. cit.*

<sup>288</sup> Illustrations 33-34. Daniel Arasse parle de ce panneau comme d'une « compréhension «régionale» des grandes inventions contemporaines ». Il ajoute que « l'image est presque un exercice de style moderne : perspective centrée (approximativement), style moderne et «urbinate» des architectures avec voûtes à caissons et pilastres à rinceaux, introduction hiérarchisée mais moderne du donateur agenouillé, chambre de la Vierge à la nature morte convaincante... » ARASSE, *L'Homme en perspective. Les primitifs d'Italie*, Paris, Hazan, 2008 (1<sup>re</sup> éd. Genève, Famot, 1978), p. 280.

<sup>289</sup> Illustrations 36-38.

<sup>290</sup> Illustration 29.

après 1480, tandis que les découvertes de peintures antiques se multiplient<sup>291</sup>. Les motifs sculptés présents sur les frises et sur les pilastres de nombreux édifices sont alors repris abondamment, en peinture, pour couvrir les murs et les voûtes des constructions prestigieuses. Le fragment du palais da Varano est exécuté suivant une technique simple, probablement une application à sec de la couleur. Son exécution rapide, à main levée, ne ménage de place ni aux matériaux de prix ni aux détails minutieux. S'il s'agit bien d'une grotesque, elle est réduite à sa plus simple expression, celle de la silhouette rouge d'un vase et de feuillages. Elle n'en apparaît pas moins comme il convient, hampe verticale sur fond blanc. Son aspect fruste ne doit pas faire oublier l'essentiel : replacée dans un ensemble décoratif cohérent que l'on ne peut plus qu'imaginer mais qui recouvrait probablement jusqu'aux parois les plus discrètes des demeures des da Varano, elle est une citation efficace de l'Antiquité<sup>292</sup>.

Dans la salle A du rez-de-chaussée, d'une tout autre ampleur, l'ensemble des peintures murales atteste l'importance du répertoire antique, qu'il s'agisse des formes architecturales ou des motifs ornementaux. Située dans une fourchette large qui s'étend du milieu des années 1460 au début des années 1490, parfois resserrée autour de 1470, son exécution est aujourd'hui attribuée à Giovanni Angelo d'Antonio et à son atelier<sup>293</sup>. La conversation des hommes de cour et de leur seigneur y est menée sous une architecture renaissante en trompe-l'œil dont la perspective parfois hasardeuse n'en transforme pas moins l'architecture réelle dans laquelle elle s'inscrit<sup>294</sup>. Tout autour, l'ornementation des voûtes entremêle emblèmes héraldiques et motifs classiques<sup>295</sup>. Dans la partie Sud, l'encadrement du médaillon central qui porte les armes imposantes de Giulio Cesare voit se déployer une série continue de festons et de

---

<sup>291</sup> Nicole DACOS, *La découverte de la Domus Aurea et la formation des grotesques à la Renaissance*, Londres/Leyde, The Warburg Institute (University of London)/Brill, 1969 (Studies of the Warburg Institute, vol. 31), p. 78-99. Pour la période postérieure : Philippe MOREL, *Les grotesques. Les figures de l'imaginaire dans la peinture italienne de la fin de la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1997 (Idées et Recherches).

<sup>292</sup> Il est inutile de souligner l'abîme qui sépare un tel fragment des grands décors à grotesques de la même époque. Pinturricchio est l'un des maîtres en la matière, qui travaille dans le palais romain du cardinal Domenico della Rovere ou, en 1493-1494, dans les appartements du pape Alexandre VI au Vatican.

<sup>293</sup> Nous ne sommes compétent ni pour les questions d'attribution ni pour celles de datation. La question a été posée au lendemain de la découverte des peintures en 1984-1985 (TEODORI, « Restauri e nuove acquisizioni. II. Dipinti murali », dans PEDROTTI (dir.), *L'Orto botanico*, art. cit., p. 31-50). Elle n'a pas été définitivement tranchée. Mauro Minardi place la réalisation des peintures autour de 1470 et voit derrière elle un « Maestro di Giulio Cesare da Varano », « continuateur génial de Girolamo di Giovanni (« Sotto il segno di Piero : il caso di Girolamo di Giovanni e un episodio di pittura di corte a Camerino », *Prospettiva. Rivista di storia dell'arte antica e moderna*, n<sup>os</sup> 89-90, janvier-avril 1998, p. 32). Formulée en 1996, la proposition d'Andrea De Marchi qui voit Giovanni Angelo d'Antonio à l'œuvre dans les *case vecchie* est aujourd'hui largement acceptée.

<sup>294</sup> Illustrations 22-25.

<sup>295</sup> Ces emblèmes appartiennent à une typologie parfois qualifiée de courtoise ou de chevaleresque et opposée, à tort, à une ornementation classicisante trop rapidement appelée humaniste. Il n'y a en réalité aucune antinomie entre ces répertoires combinés ici de façon astucieuse. Les peintures de la grande salle du château de Beldiletto le confirment s'il en était besoin. Les théories de cavaliers, en armure pour la plupart, qui parcourent les deux registres sur les quatre murs sont surmontés d'une frise jaune aux motifs antiquisants et fantastiques : candélabres, rinceaux et profils anthropomorphes (illustrations 21 et 51).

guirlandes<sup>296</sup>. L'art antique aimait apprendre de tels ornements à des burcanes. Le peintre les accroche ici à des écus armoriés oblongs dont la forme n'est cependant pas sans rappeler celle des têtes de bœufs décharnées. De part et d'autre du bandeau principal se déroulent des bandeaux plus étroits dont un est constitué de feuilles de lauriers tressées<sup>297</sup>. La décoration de la voûte dans la partie Nord est construite sur la même structure que celle de la partie Sud. Elle décline une variations de motifs. Le cadre autour du médaillon central, composé de plusieurs registres, présente d'étroites frises d'oves et de dards, ou encore de chapelets construits sur la répétition de deux perles et d'une fusarole<sup>298</sup>. Un jeu d'ombres subtile modèle les creux et les reliefs, donnant aux encadrements l'aspect d'une moulure sculptée.

Ainsi, dans les *case vecchie*, la décoration des salles du premier niveau crée une atmosphère d'Antiquité. La typologie des structures architecturales feintes avec leur couverture à caisson, plafond plat ou voûte en berceau<sup>299</sup>, la disposition des ornements en frise reprenant de façon répétée des motifs antiquisants, la réapparition de ces derniers qui jaillissent encore, telles les cornes d'abondance, dans les édicules en trompe-l'œil<sup>300</sup>, sont autant d'éléments qui, pris tous ensemble, contribuent efficacement à cette tentative. En dépit de la destruction de la plus grande part du programme, ce sens nous semble se dégager clairement. La peinture murale transforme l'édifice réel lentement élaboré au cours des siècles précédents en une demeure idéale que la cour d'honneur, à la fin du Quattrocento, vient parachever. Ailleurs, ce sont des bas-reliefs contemporains qui reprennent des motifs antiques. Sur l'un d'eux, des putti y portent un autre médaillon cerclé de feuillages présentant, une fois encore, les armes de Giulio Cesare<sup>301</sup>.

Contre l'avis des experts de leur époque qui prescrivent l'emploi de matériaux somptueux et durables afin que la gloire du maître des lieux perdure avec son palais, les da Varano ne font pas toujours les choix les plus coûteux pour l'ornement de leur demeure. Cela est regrettable et leur postérité en souffre encore, donnant raison aux théoriciens. Les peintures à sec et la pierre locale sculptée que les réaménagements successifs du palais n'ont

---

<sup>296</sup> Illustrations 14, 19, 21-22.

<sup>297</sup> Illustration 21 et 23.

<sup>298</sup> Illustrations 14, 16-17.

<sup>299</sup> Illustrations 24-25.

<sup>300</sup> Illustration 23.

<sup>301</sup> Il s'agirait d'un devant de cheminée exécuté vers la fin des années 1480 ou le début des années 1490. Matteo CERIANA, « Note sull' architettura e la scultura nella Camerino di Giulio Cesare da Varano », dans DE MARCHI et GIANNATIEMPO LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino, op. cit.*, p. 109. Un bas-relief comparable avec les armes du seigneur – à la différence près que le putto porte sur l'épaule et la taille une pièce de tissu ondoyante – est rapproché de la production de l'atelier de Polidoro di Stefano de Pérouse. Collaborateur d'Agostino da Duccio dans sa ville d'origine au cours des années 1470, l'architecte et sculpteur est employé dans la même décennie à Camerino, sur le chantier de reconstruction de l'église San Venanzio. Le relief pourrait provenir de l'hôpital associé à Giulio Cesare, évoqué plus haut (*ibid.*, p. 103-104, p. 106 et note 47, p. 114).

pas détruites ont été presque effacées par le temps. Les éléments que nous utilisons mettent cependant en évidence l'importance du répertoire décoratif antique utilisé dans la résidence de Giulio Cesare, à travers une grande variété de supports et de techniques. Les emprunts formels à l'Antiquité sont massifs, ils se sont imposés au cours du Quattrocento comme une nécessité pour qui entend se parer de la grandeur des Anciens. Ce répertoire appartient à une *lingua franca* ornementale que doit alors savoir parler l'élite dirigeante de la péninsule. Son succès est attesté par la présence des motifs à l'antique comme sujet autonome dans des albums d'atelier de la fin du Quattrocento. Dans le palais, il étaye le discours de la magnificence<sup>302</sup>. Au fil du siècle, marquant une différence avec la situation prévalant dans le palais Trinci, la similitude entre les éléments visuels des deux époques est devenue un signe authentifiant la proximité morale revendiquée, dans le présent, avec les grands hommes du passé<sup>303</sup>.

### **Fonder et construire la ville pour la contrôler. Le passage par le mythe.**

#### *Le seigneur-architecte.*

Élévation et extension du palais seigneurial modifient les équilibres spaciaux que les grands édifices civiques et religieux antérieurs ont composés. Mais en dépit des changements de polarisation de l'espace qui s'accomplissent durant la domination seigneuriale, la ville conserve sa physionomie d'ensemble à laquelle se rattache l'identité de la communauté. A Camerino, à Fabriano ou à Foligno, le seigneur n'impose pas à la ville ces entailles béantes

---

<sup>302</sup> Ainsi l'album Bonfiglioli-Sagredo-Rotschild conservé au Louvre. Le document regroupe des dessins réalisés sur plus d'un siècle, jusqu'à la fin du Quattrocento. C'est un recueil de copies d'après des fresques d'Altichiero, de motifs et d'architectures. On y retrouve des façades d'édifices décorées à l'antique, une frise avec rinceaux et cornes d'abondance ainsi qu'une guirlande avec rubans et putti voisine dans sa composition de celles des palais des da Varano à Camerino et à Beldiletto. Voir Catherine LOISEL et Pascal TORRES, *Les premiers ateliers italiens de la Renaissance de Finiguerra à Botticelli*, catalogue de l'exposition (Paris, 7 juillet-8 octobre 2011), Paris, Musée du Louvre/Le Passage, 2011 (Coll. Edmond de Rothschild au musée du Louvre).

<sup>303</sup> Notre lecture sur la place de la référence à l'Antiquité dans le palais se démarque de celle proposée il y a une dizaine d'années autour de l'exposition « Il Quattrocento a Camerino ». Andrea De Marchi indiquait à cette occasion que ce n'était qu'avec Giulio Cesare et « *il crescere di una piccola cerchia di letterati e umanisti* » que s'effectuait « *il salto verso un desiderio di legittimazione più colta e sofisticata* ». Encore ce tournant était-il limité. L'auteur notait la présence des souverains de l'Antiquité dans les peintures du palais et celle des divinités mythologiques incisées dans la cour mais il poursuivait en opposant ces maigres éléments à la décoration chevaleresque imposante de Beldiletto et d'Esanatoglia. Il concluait : « *E qualcosa vorrà dire non trovare nell'elenco del famoso inventario da Cesare Borgia nel 1502 ben poco richiami virtù antichi o temi classici, giusto una "camera de le nymphe" [...]*. » DE MARCHI, « Pittori a Camerino nel Quattrocento : le ombre di Gentile e la luce di Piero », dans ID. (dir.), *Pittori a Camerino, op. cit.*, p. 36.

que sont le percement de nouveaux axes ou le dégagement de nouvelles places, ni ces grosses excroissances que sont les adjonctions de nouveaux quartiers. Ailleurs, il est vrai, les grands travaux de ce type qui aboutissent à des modifications radicales de la ville restent rares même si les projets urbanistiques prennent de l'ampleur après 1450<sup>304</sup>. L'ouverture des rues triomphales, larges et droites, est inaugurée dans la Rome du pape Borgia<sup>305</sup>, les extensions d'importance, rationnelles et planifiées comme celle d'Ercole d'Este à Ferrare qui double la superficie de la cité<sup>306</sup>, sont exceptionnelles. Resseré par l'histoire passée et par les usages présents, le tissu urbain persiste.

Il est néanmoins un champ dans lequel le pouvoir du seigneur sur la ville est illimité : l'imaginaire de la fondation urbaine. Comme la propagande communale avant elle, la propagande seigneuriale y recourt fréquemment<sup>307</sup>. Dans sa réalisation et dans ses implications politiques, la création de la cité est au cœur du *Traité d'architecture* de Filarete. Antonio Averlino, dit le Filarete, est invité à Milan en 1451 par Francesco Sforza qui vient d'obtenir la couronne ducal. Il intervient dans plusieurs chantiers de la cité lombarde et joue un rôle de premier plan, un temps officiellement en tant qu'*architectus, fabricator, director et ingeniarius*, dans celui de l'Hôpital majeur auquel le duc accorde une grande importance<sup>308</sup>. L'une des singularités de son *Trattato* réside dans la forme adoptée, celle d'un dialogue impliquant notamment le prince et l'architecte-narrateur. Aux louanges du souverain écrites dans la veine de la littérature courtoise, Filarete associe la valorisation de l'architecture au sein de la hiérarchie des arts et sa promotion comme « *scienza di grande intelletto*<sup>309</sup> ». Il

<sup>304</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes, op. cit.*, p. 119-131.

<sup>305</sup> Maurizio GARGANO, « Alessandro VI e l'Antico : architettura e opere pubbliche tra *Magnificentia e Liberalitas* », dans Maria Chiabò, Silvia MADDALO et Massimo MIGLIO (dir.), *Roma di fronte all'Europa al tempo di Alessandro VI*, actes du colloque (Cité du Vatican-Rome, 1<sup>er</sup>-4 décembre 1999), vol. II, Rome, Ministero per i beni e le attività culturali, Direzione generale per gli archivi, 2001 (Pubblicazioni degli Archivi di Stato. Saggi, 68), p. 549-570.

<sup>306</sup> FOLIN, « L'architecture et la ville », dans BENTINI et AGOSTINI (dir.), *Une Renaissance singulière*, art. cit., p. 80-84.

<sup>307</sup> Au sein d'une production d'une littérature abondante, nous n'indiquons que quelques références. Parmi les plus récentes, pour un panorama des mythes de fondation des cités italiennes, voir : Maurizio BETTINI, Maurizio BOLDRINI, Omar CALABRESE et Gabriela PICCINI (dir.), *Miti di città*, Sienne, Banca Monte dei Paschi di Siena, 2010 (version électronique sur <http://rp.gruppo.mps.it/Public/AAA004KDS/mps/index.html>). Nous remercions Attilio Bartoli Langeli de nous avoir signalé cet ouvrage. Sur les usages des mythes dans la construction de l'histoire des villes, voir l'exemple florentin étudié par Armand JAMME et Véronique ROUCHON-MOUILLERON, « Construction et destruction des mythes de fondation chez Giovanni Villani », dans Véronique LAMAZOU-DUPLAN (dir.), « *Ab urbe condita* ». *Fonder et refonder la ville : récits et représentations (seconde moitié du Moyen Âge – premier XVI<sup>e</sup> siècle)*, actes du colloque (Pau, 14-16 mai 2009), Pau/Toulouse, PUPPA/Méridiennes, 2011, p. 207-240. Parmi les études classiques, voir Anna Imelde GALLETI, *Mitografie della memoria urbana*, dans Carla FROVA, Gabriella SEVERINO et Fiorella SIMONI (dir.), *Storiografia e poesia nella cultura medievale*, actes du colloque (Rome, 21-23 février 1990), Rome, ISIME, 1999 (Nuovi Studi Storici, 35), p. 299-324.

<sup>308</sup> BOUCHERON, *Le pouvoir de bâtir, op. cit.*, p. 217-248.

<sup>309</sup> Antonio AVERLINO dit IL FILARETE, *Trattato di architettura*, éd. Anna Maria FINOLI et Liliana GRASSI, Milan, Il Polifilo, 1972, livre 13, p. 381. Sur ce point, voir Luisa GIORDANO, « Il trattato del Filarete e

dresse le portrait exemplaire du seigneur fondateur de cité et s'attache à souligner la relation étroite unissant l'urbanisme et l'organisation de la vie politico-sociale. Il souligne que le prince doit savoir le dessin<sup>310</sup>. Avec ses règles, ses mesures, ses proportions, le *disegno* italien a une double acception. Il renvoie aux lignes tracées qui font apparaître la cité sur le papier mais signifie également le « dessein », le projet mental de celui qui agence dans son esprit le nouvel ordre de la communauté<sup>311</sup>. Sforzinda est une cité fondée par le prince et naturellement unie à lui, comme lui est naturellement unie la communauté politique dont la ville est la matérialisation<sup>312</sup>. Filarete formule ainsi l'aspiration de nombreux seigneurs urbains, celle d'un pouvoir personnel à la légitimité incontestable, reposant sur des liens organiques associant la cité à la famille qui la dirige. Il développe un argumentaire limpide autour du thème du prince-architecte, stéréotype de la propagande seigneuriale de la Renaissance qui valorise l'intervention directe du dirigeant<sup>313</sup>. La connaissance du *disegno* est attendue chez le prince, comme l'est celle de l'architecture.

Corrado III chez les Trinci, Giulio Cesare chez les da Varano sont dits avoir de telles compétences. En 1426, le conseil de surveillance de Foligno doit prendre des décisions quant à la rénovation du palais de la commune, dont une partie menace de s'effondrer. Au cours de la délibération, deux conseillers proposent de s'en remettre à leur seigneur. Corrado III, disent-ils, « s'y entend dans les travaux de ce genre et connaît bien ces questions », « il connaît les problèmes de construction et leurs coûts »<sup>314</sup>. A la fin du siècle, Giulio Cesare se conforme également au modèle dominant. Le contrat conclu en juillet 1491 avec le toscan Lancino précise que les emblèmes sculptés dans la grande cour doivent être réalisés « conformément au dessin réalisé par l'illustre seigneur<sup>315</sup> ». A l'instar d'un Frédéric de Montefeltre ayant acquis quelques compétences en matière d'architecture ou d'un Ercole I<sup>er</sup>

---

l'architettura lombarda », dans GUILLAUME (dir.), *Les traités d'architecture de la Renaissance*, actes du colloque (Tours, 1<sup>er</sup>-11 juillet 1981), Paris, Picard, 1988, p. 115-128.

<sup>310</sup> Au livre VII, l'architecte raconte au jeune prince que Néron et Adrien ont été « *de' primi pittori* » et que de nombreux seigneurs ont voulu acquérir la « *scienza* » du dessin. FILARETE, *Trattato, op. cit.*, p. 182-183.

<sup>311</sup> Filarete emploie le terme *disegno* dans l'une ou l'autre de ses acceptions. Une mise au point sur ces significations au XV<sup>e</sup> siècle est donnée par GRASSI dans AVERLINO dit IL FILARETE, *Trattato, op. cit.*, note 1, p. 11 ; note 1, p. 40.

<sup>312</sup> Robert KLEIN, « L'urbanisme utopique de Filarete à Valentin Andreae », dans ID., *La forme et l'intelligible : écrits sur la renaissance et l'art moderne*, éd. André CHASTEL, Paris, Gallimard, 1970 (Collection Tel, 83) 1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1963), p. 310-326.

<sup>313</sup> FOLIN, « L'architecture et la ville », dans BENTINI et AGOSTINI (dir.), *Une Renaissance singulière*, art. cit., p. 76.

<sup>314</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 95r : Francesco Bartoloni demande que « *remisit in providentia dicti magnifici [Corradi de Trinciis] qui intelligit et cognoscit talia laboreria* ». Il est suivi par Lorenzo di Pietro Nutilli qui ajoute que « [...] *dominus noster Corradus bene se intelligat de hedificiis et sumptibus edificorum et habet secum magistros peritus* » (fol. 96r).

<sup>315</sup> CORRADINI, « Il palazzo di Giulio Cesare », *Studi maceratesi*, vol. V, 1969, art. cit., doc. II, p. 218 : « *secundum designum factum per prefatum illustrem dominum* ». Voir *supra*, notes 114-115.

d'Este participant à la conception des monuments de Ferrare<sup>316</sup>, le seigneur de Camerino œuvre personnellement à la construction de son propre palais.

*Fra Ventura Camassei invente Trincio. Les racines locales d'une ville et d'une famille.*

En dépit de leur réputation d'architecte, les seigneurs ne peuvent ni édifier une ville *ex nihilo* ni donner naissance au corps civique dont ils aspirent à être la tête. Plusieurs d'entre eux situent l'acte fondateur rêvé dans un passé mythique<sup>317</sup>.

Dans l'entourage des Trinci, en Ombrie, deux récits au moins sont élaborés. Leur nature, leur finalité et leur contenu les distinguent mais quelques points communs méritent d'être relevés. La première de ces histoires est insérée dans la *Vie de Giacomo Bianconi* rédigée par fra Ventura Camassei, vraisemblablement entre 1394 et 1405 alors que ce dernier est prieur du couvent dominicain de Bevagna<sup>318</sup>. Fra Ventura raconte que Trincio, duc de Foro

---

<sup>316</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes, op. cit.*, p. 123. Ercole visite avec assiduité les principales réalisations architecturales de son temps, dessine et s'intéresse aussi bien aux questions théoriques que pratiques de l'architecture. Francesca BOCCHI, « La "Terranova" da campagna a città » dans Giuseppe PAPAGNO et Amadeo QUONDAM (dir.), *La corte e le spazio : Ferrara estense*, vol. I, Rome, Bulzoni, 1982 (« Europa delle Corti ». Centro studi sulle società di antico regime. Biblioteca del Cinquecento, 17), Biblioteca del Cinquecento, 17), p. 172-179 ; FOLIN, « L'architecture et la ville », dans BENTINI et AGOSTINI (dir.), *Une Renaissance singulière*, art. cit., p. 75-76.

<sup>317</sup> Les entreprises permettant au seigneur d'apparaître comme un véritable refondateur concernent surtout de tout petits centres urbains, comme Carpi, et peuvent viser à élever une *terra* au rang de cité. Donatella CALABI, « Il principe architetto, la città e il territorio nelle piccole signorie italiane tra Quattro e Cinquecento », dans CALZONA, FIORE, TENENTI et VASOLI (dir.), *Il principe architetto, op. cit.*, p. 229-256.

<sup>318</sup> Emore PAOLI, « La vita del beato Giacomo Bianconi scritta da Ventura da Bevagna : un testo ritrovato ? », *Hagiographica. Rivista di agiografia e biografia della società internazionale per lo studio del Medio Evo latino*, vol. 4, 1997, p. 277-278. Pour une présentation des manuscrits de la *Vita*, voir Ugolino NICOLINI, « Camassei, Ventura (Bonaventura) », *DBI*, vol. XVII, 1974, p. 84-85. Le bienheureux Giacomo est mort en 1301.

Le manuscrit autographe de fra Ventura est aujourd'hui perdu. Son contenu est connu à travers plusieurs réécritures postérieures. La plus ancienne, la plus proche de la version d'origine quant à la structure narrative selon Emore Paoli, est placée par un dominicain de Bologne, Girolamo Borselli († 1497), à la suite de sa *Cronica magistrorum generalium ordinis fratrum praedicatorum* (BUBol, ms. 1999, f. 339r-342r). Le texte appartient à une série de courtes biographies de saints dominicains. Il suit celles évoquant sainte Marguerite de Hongrie et la bienheureuse Hélène, du monastère Sainte-Catherine de Vesprim, et précède celle rapportant l'histoire de Vanna d'Orvieto, disciple de Giacomo Bianconi. Il s'agit d'une version abrégée de la *Vita* de Ventura Camassei. Un groupe de trois textes datant du premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle dérive d'une seconde réécriture de la même *Vita*. Celui daté de 1514 est le seul à faire référence aux circonstances de la rédaction par fra Ventura et à l'histoire de la ville, (PAOLI, « La vita », *Hagiographica*, vol. 4, 1997, art. cit., p. 261-263), ainsi qu'à citer les Trinci. Son auteur est un certain frère *Albertus de Alemannia*, qui le présente comme ayant été « réécrit et corrigé avec le plus grand soin » à partir de la *Vita* de fra Camassei (« à fratre autem Alberto de Alemannia renovatus, et correctus est summa cum diligentia Anno Domini 1514 ») puis qui conclut le récit par le paragraphe suivant : « *Hanc legendam, sive historiam Beati Jacobi ego frater Albertus Theutonicus non solum scripsi, sed et renovavi, stylum mutavi, correxi, et ad formam redegi [...].* » (BVR, ms. H. 29, fol. 253r-271v). Il faut ajouter que le texte d'Alberto d'Alemannia est conservé sous forme de copie. Un exemplaire de ce récit, daté de 1636, est inséré dans un ample recueil hétéroclite de vies de saints, les unes manuscrites, les autres imprimées, constitué dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et organisé selon l'ordre alphabétique. Il s'agit de celui, à peine cité, de la bibliothèque Vallicelliana. Un autre exemplaire, transcrit en 1801 par le père Carlo Ugolini, est décrit par son auteur comme une copie faite d'après le livre d'Alberto, extrait de l'urne-reliquaire du

Flaminio, trouve la mort en défendant sa ville contre les gens de Bevagna. Son fils Landolfo, devenu *dux Romanorum*, écrase ses ennemis et fonde une nouvelle cité sur les ruines de celle que dirigeait son père. Il lui donne pour nom Foligno, *Fulgineo*, en référence à « l'éclat resplendissant de ses armes et à la brillante victoire » remportée (« *dicta a fulgore claritatis armorum, vel a clara victoria supradicta* »<sup>319</sup>). Landolfo gouverne la ville qu'il a créée et fonde une lignée à l'intérieur de laquelle le pouvoir est ensuite transmis. Camassei indique qu'Ugolino Trinci en descend en droite ligne, ce que le nom de sa famille atteste<sup>320</sup>. Place forte stratégique, Bevagna est confiée par Grégoire XI à Trincia Trinci avant d'être dévastée, peut-être à plusieurs reprises, pendant la guerre des Huit saints (1375-1378) et les années qui

---

bienheureux Giacomo lorsque cette dernière fut ouverte en 1785. Le manuscrit du père Ugolini est aujourd'hui conservé à la bibliothèque communale de Bevagna (ms. 68), dont nous remercions très sincèrement l'archiviste, Antonio Lanari, pour son accueil chaleureux et sa grande disponibilité. Les comparaisons effectuées pour cette étude entre les manuscrits de Rome et de Bevagna ne portent que sur quelques passages mais elles ont laissé voir une quasi similitude des versions.

Le texte d'Alberto d'Alemannia commence par un prologue suivi d'un compendium de l'histoire de Bevagna dont les éléments concernant les Trinci analysés ici sont tirés. Les références aux seigneurs de Foligno sont reprises par DORIO, *Istoria della famiglia Trinci, op. cit.*, p. 14-15. L'historien cite sa source, *Fra Bonaventura da Bevagna*, et indique que la généalogie des Trinci est extraite de la « *vita [...] del beato Giacomo Bianconi [...] che si conserva manuscritta in carta membrana nel convento del suo ordine in Bevagna* ». Dorio synthétise deux passages en un seul paragraphe qu'il propose dans une traduction italienne assez libre, au contenu néanmoins identique à la réécriture d'Alberto d'Alemannia. C'est sans doute à cette dernière qu'il a eu accès, par l'intermédiaire de Lodovico Jacobilli. Après avoir été chancelier à la cure épiscopale de Foligno, Dorio est admis parmi les notaires de la cité en 1633. Il noue une étroite relation d'amitié et de travail avec Jacobilli, grand érudit de la ville et spécialiste de l'hagiographie ombrienne, qu'il remercie pour son aide dans sa monographie sur les Trinci et auquel il lègue à sa mort, en 1646, sa vaste bibliothèque. Jacobilli est justement l'auteur d'une *Vita del B. Giacomo da Bevagna dell'Ordine de' Predicatori descritta dal Sig. LODOVICO IACOBILLI da Foligno e dedicata al Sig. Capitano Propertio Antici*, parue à Foligno en 1644. Il y explique qu'il a tiré ses informations d'un ancien manuscrit de fra Ventura conservé à Bevagna, avant d'ajouter : « *E perché questo Codice era per la sua antichità molto scoretto, il P. F. Alberto da Germania del medesimo Ordine de' Predicatori, & habitante in detto Convento, lo rinovò, e corresse l'An. 1514* » (cité par PAOLI, « La vita », *Hagiographica*, vol. 4, 1997, art. cit., note 13, p. 256). À la même époque, Giovanni Battista Piergili puise abondamment dans l'œuvre de fra Ventura pour composer en italien une nouvelle biographie de Giacomo Bianconi. L'auteur désigne sa démarche comme une « *necessaria e corrispondente parafarasi* » et reprend des passages entiers du texte de « *fra Alberto tedesco* » qu'il dit avoir consulté au couvent San Domenico de Bevagna. Il développe en particulier l'épisode de la destruction de Bevagna par deux capitaines allemands et leurs mercenaires bretons, ordonnée par Corrado Trinci et citée à la date de 1375. Giovanni Battista PIERGILI, *Idea del perfetto religioso dimostrata sù gl'Anni Santamente spesi dal beato Giacomo Bianconi da Bevagna del Sacro Ord. De' Predicatori*, Todi, V. Galassi, 1662, p. 128-129 et p. 163-164.

La convergence des récits transmis par les copies manuscrites de Bevagna et de Rome d'une part, par le livre de Dorio de l'autre, permet de penser que le mythe de fondation étudié ici figurait bien dans la réécriture d'Alberto d'Alemannia. Ce dernier a pu insérer de nouveaux épisodes à la biographie écrite plus d'un siècle auparavant mais les ajouts concernent plus vraisemblablement l'histoire du saint que celle d'une famille seigneuriale disparue de la scène politique italienne en 1439. Fra Ventura aurait eu, semble-t-il, de bonnes raisons d'évoquer les Trinci dans sa *Vie du bienheureux Giacomo Bianconi*. Le développement que nous proposons repose en partie sur cette hypothèse et nous semble la conforter.

<sup>319</sup> BVR, ms. H. 29, fol. 259v ; BCB, ms. 68, p. 17. Nous soulignons.

<sup>320</sup> « *Fuit autem Dominus iste nobilis sanguine, sed nobilior moribus, dictus de Trinceis, cui nunc successit illustris Dominus Hugolinus Trinciae de Fulgineo regens patriam istam in pace, et equitate* », BVR, ms. H. 29, fol. 257v ; BCB, ms. 68, p. 13.

la suivent<sup>321</sup>. Foligno et ses seigneurs rétablissent ensuite leur contrôle sur la ville qu'ils doivent protéger contre des attaques extérieures. Conduite par Corrado II, frère de Trincia, la commune engage des dépenses pour le renforcement du château de Bevagna où elle place un châtelain, avant que Corrado et Ugolino III, son neveu, nomment le podestat de la ville<sup>322</sup>. En 1392, la *terra* figure parmi les villes et les lieux inclus dans le vicariat concédé par Boniface IX à Ugolino<sup>323</sup>. Un bas-relief de terre cuite portant ses armes et sa devise est encastré dans la façade du palais des consuls. Cette séquence précède immédiatement le retour de fra Ventura dans sa patrie<sup>324</sup>. Dans le prologue de la *Vita*, le bienheureux Giacomo Bianconi apparaît à Camassei pour lui ordonner de rentrer dans une Bevagna désolée et d'y secourir ses frères dominicains<sup>325</sup>. Le prieur est investi de la reconstruction matérielle et de la rénovation spirituelle du couvent, mission dont la biographie exemplaire du fondateur du monastère est un élément clef<sup>326</sup> et pour laquelle la bienveillance d'Ugolino Trinci est nécessaire. Le vicaire pontifical a pu apparaître aux dominicains de Bevagna comme un soutien efficace pour un projet encore plus précis. Autour de 1380, les frères ont tenté d'officialiser le culte rendu à Giacomo Bianconi mais leurs démarches en vue de sa béatification n'ont pas abouti<sup>327</sup>. A Foligno en revanche, la dévotion pour un saint homme de la ville, Pietro Crisci, est soutenue par les autorités civiques et les Trinci<sup>328</sup>. Dans les années

<sup>321</sup> Sur cette séquence et son traitement dans les chroniques du temps : DELZANT, « *Instaurator et fundator* », *BDSPU*, vol. CIX, 2012, art. cit., p. 280-282. Sur Bevagna à la fin du Moyen Age, voir Claudio REGNI (dir.), *Bevagna e il suo statuto dell'anno 1500*, Pérouse/Bevagna, DSPU, 2005 (Statuti comunali dell'Umbria, 3). Trincia est cité comme vicaire apostolique au temporel de Foligno et de Bevagna en août 1375 (MOLLAT, *Lettres secrètes & curiales du pape Grégoire XI (1370-1378) relatives à la France, extraites des registres du Vatican*, fasc. 4, Paris, De Boccard, 1955 (BEFAR, 3<sup>e</sup> série), n° 3733, col. 1183-1184).

<sup>322</sup> Le registre des entrées et des sorties de la commune pour la période mai-octobre 1381 consigne ces dépenses. ASCFol, *Priorale*, b. 581, n° 2. Il mentionne le châtelain et son chancelier (fol. 88r) ainsi que l'envoi d'armes et de matériaux de construction pour le renforcement de la *roccha* (fol. 78v, fol. 88v). Voir également NESSI, *I Trinci*, op. cit., doc. 45, p. 228 pour les dépenses ; p. 84 pour la nomination du podestat de Bevagna le 1<sup>er</sup> décembre 1383. Ces éléments ont été évoqués précédemment : voir *supra*, chap. 6, notes 201 et 243.

<sup>323</sup> M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, op. cit., vol. I, doc. VIII, p. 209.

<sup>324</sup> En 1379, Camassei est *lector* au couvent dominicain de Pise. Il est mentionné en 1382 à Pérouse avant de réapparaître à Pise entre 1388 et 1393-1394. Il obtient dans cette ville le grade de *magister* et y exerce la fonction de recteur au collège San Michele. Il est cité comme prieur du couvent de Bevagna en 1402, puis de celui de Saint-Dominique à Pérouse, en 1402 ou 1405. Il est encore désigné à Pérouse dans un document de 1413 et meurt vraisemblablement en 1414. NICOLINI, « Camassei », *DBI*, vol. XVII, p. 84-85 ; PAOLI, « La *vita* », *Hagiographica*, vol. 4, 1997, art. cit., p. 277-278.

<sup>325</sup> BVR, ms. H 29, fol. 253r-254v, BCB, ms. 68, p. 5-8.

<sup>326</sup> PAOLI, « La *vita* », *Hagiographica*, vol. 4, 1997, art. cit., p. 281-286.

<sup>327</sup> Guillaume CUYPERS, Jean PIEN et Jean STILTINGH (éd.), *Acta sanctorum Augusti Ex Latinis & Graecis, aliarumque gentium Monumentis, servata primigenia veterum Scriptorum phrasi, collecta, digesta, commentariisque & Observationibus illustrata a Joanne Pinio, Guilielmo Cupero, e Societate Jesu presbyteris theologis*, t. IV, Antverpiae, B.-A. van der Plassche, 1739, col. B, p. 720.

<sup>328</sup> M. SENSI, « Pietro Crisci, eremita urbano, beato della chiesa di Foligno, santo per la "reglione civica" », dans ID. et Fortuna FREZZA, *Pietro Crisci : beato confessore patrono di Foligno*, *BSCF*, supplément n° 8, 2010, p. 13-24. Sur le rôle des autorités civiques dans le culte des saints : VAUCHEZ, « Patronage des saints et religion civique dans l'Italie communale », dans ID., *Les Laïcs au Moyen Age. Pratiques et expériences religieuses*, Paris, Le Cerf, 1987 (1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1986), p. 169-186.

1390, ces derniers sont très proches de Boniface IX. Ugolino donne sa fille Agnese en mariage au propre frère du pontife romain, Andrea Tomacelli<sup>329</sup>, tandis que le cousin germain de son père est cité comme chapelain du pape en 1392<sup>330</sup>. En 1401, le seigneur de Mantoue, Francesco Gonzague, conscient de ces relations privilégiées, prie Ugolino d'intercéder auprès de Boniface en faveur du franciscain Bernardo da Carpi<sup>331</sup>. Une telle proximité n'est pas étrangère à l'attention que le pontife porte aux lieux de culte de Foligno. A la suite de son passage à Santa Maria *in campis* et sur la requête d'Ugolino Trinci, il accorde des indulgences à cette église en 1391 et 1392<sup>332</sup>. Le 11 mai 1400, une autre indulgence pontificale est accordée aux fidèles se rendant à la cathédrale à l'occasion de la fête de Pietro Crisci. Enterré dans l'*ecclesia matrix*, le défunt ermite voit son culte reconnu par les plus hautes autorités ecclésiastiques<sup>333</sup>. Quatre mois auparavant, l'église des Saints-Dominique-et-Jacques de Bevagna se voit concéder une indulgence *in festivitate sanctorum apostolorum Philippi et Jacobi*<sup>334</sup>. L'accumulation de faits ne vaut pas preuve mais la trame des événements est ici serrée. Lus en lien avec les références aux Trinci dont fra Ventura a émaillé la partie précédant le récit hagiographique proprement dit, ils laissent supposer que le dominicain pouvait espérer une aide du seigneur de Foligno afin d'obtenir du pape des avantages pour le couvent fondé par Giacomo Bianconi<sup>335</sup>. L'histoire de Landolfo constitue une *captatio benevolentiae* adroite car elle raisonne comme l'écho héroïsé d'épisodes récents, dans le récit desquels le rôle trouble des Trinci se trouve réinterprété. Selon Ventura, Bevagna a été

<sup>329</sup> Voir *supra*, chap. 5, note 152.

<sup>330</sup> D'après les archives de l'abbaye Santa Croce de Sassovivo. L'homme y est alors prieur, avant d'en être élu abbé deux ans plus tard. Le document est cité dans le regeste établi par NESSI, *I Trinci, op.cit.*, doc. 58, p. 230.

<sup>331</sup> Dans une lettre datée du 11 mars 1401, citée dans *Ibid.*, doc. 88, p. 234.

<sup>332</sup> Nous nous référons aux textes des indulgences tels qu'ils ont été publiés au XVII<sup>e</sup> siècle : JACOBILLI, *Cronica della chiesa e monastero di S. Maria in campis detta anco di S. Maria Maggiore fuori della città di Foligno...*, Foligno, 1653, rééd. par FALOCI PULIGNANI, Rome, D. Vaselli, 1887, p. 41-43. L'indulgence de 1392 est concédée par Boniface IX « *nec non ad humiles et devotas preces et supplicationes dilectissimi ac devotissimi eius filii Ugolini rocolendae memoriae quondam Domini Trinci de Trinciis de Fulgineo, Priorum Populi, et non nullorum Piorum Civium Civitatis [...]* ». Voir également M. SENSI, « La signoria dei Trinci », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci, op. cit.*, p. 11.

<sup>333</sup> La bulle est publiée dans FALOCI PULIGNANI (éd.), *Beati Petri Crisci de Fulgineo confessoris legenda*, Bruxelles, 1889 (*excerptum ex "Analectis Bollandianis"*, vol. VIII, 1889), p. 10-11. Ce fascicule est réédité dans M. SENSI et FREZZA (dir.), *Pietro Crisci : beato confessore compatrono di Foligno*, 8<sup>e</sup> supplément au *BSCF*, 2010, p. 25-77. Voir également M. SENSI, « Agiografia umbra tra Medioevo ed età moderna », dans Gian Domenico GORDINI (dir.), *Santità e agiografia*, actes du colloque (Terni), Gênes, Marietti, 1991 (Ricerche, studi e strumenti. Teologia, 24), p. 177 ; ID., « La signoria dei Trinci », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 9.

<sup>334</sup> La bulle d'indulgence du Siège apostolique, datée du 8 janvier 1400, est également éditée: PIERGILI, *Idea del perfetto religioso, op. cit.*, p. 182-183 et CUYPERS, PIEN et STILTINGH (éd.), *Acta sanctorum Augusti*, t. IV, *op. cit.*, col. C-F, p. 720. Les deux indulgences de 1400, pour Bevagna comme pour Foligno, se réfèrent à celle accordée aux fidèles à Saint-Marc de Venise, le jour de l'Ascension. Elles présentent en outre de très grandes similitudes de rédaction.

<sup>335</sup> Après un prologue présentant les motifs de la rédaction et un premier chapitre exposant la grandeur des saints dominicains, les chapitres II à VI présentent Bevagna, ses origines et son site. La vie de Giacomo est racontée à partir du chapitre VII.

détruite en 1377 par d'« éminents capitaines experts en armes » envoyés par « l'illustre seigneur de Foligno »<sup>336</sup>. Elle subit le juste châtement de la discorde et des dissensions qui y règnent, avant d'être restaurée par Corrado Trinci lorsqu'Ugolino (III) est « seigneur de la patrie<sup>337</sup> ». L'expédition de Landolfo n'était pas une simple vengeance, elle était elle aussi une punition méritée faisant suite aux « guerres intestines » et aux « discordes civiles » qui divisaient alors les gens de Bevagna<sup>338</sup>. Elle s'était également conclue par la reconstruction d'une ville<sup>339</sup>. Les allusions historiques de fra Ventura ne sont peut-être pas exactes<sup>340</sup> mais le sens qu'elles contribuent à construire est clair. L'action militaire des Trinci est justifiée par un précédent. Les seigneurs naturels de Foligno ont une nouvelle fois châtié une Bevagna dévoyée et ont rendu possible autant que nécessaire la *renovatio* du couvent entreprise par le prieur de San Domenico.

*Federico Frezzi offre Trincio comme fondateur. L'éclat troyen.*

Dans l'Italie de la fin du Moyen Age, la matière troyenne connaît un succès considérable. Elle est diffusée dans de larges couches de la population urbaine<sup>341</sup>. De nombreuses villes s'attribuent une origine prestigieuse et se réclament, telle Padoue d'Antéonor, d'un héros troyen. Les plus modestes s'inscrivent dans ce mouvement. Camassei

<sup>336</sup> « [...] *propter timorem vehementem, qui evenit mihi in excidio et ultima desolatione Terrae praedictae, quam occuparunt duo strenui milites, capitanei egregii et in armis experti, Gullelmus Fulginas et Petrus de Corona, missi tunc temporis ab illustri domino de Fulgineo, qui veluti duo ursi in eam irrventes, cuncta ferro, fame, flamma devasterunt* », BVR, ms. H. 29, fol. 253r ; BCB, ms. 68, p. 5.

<sup>337</sup> « *Jamdem à magnifico Domino Conrado reparata est sub Hugolino de dicta domo de Trinceis domino Patriae* », BVR, ms. H 29, fol. 259v ; BCB, ms. 68, p. 17.

<sup>338</sup> « *bella intestina* », « *discordia civilis* », BVR, ms. H 29, fol. 257v ; BCB, ms. 68, p. 13.

<sup>339</sup> BVR, ms. H 29, fol. 259v ; BCB, ms. 68, p. 17.

<sup>340</sup> Les mentions de l'action des Trinci faites par Camassei ne prennent sens que dans leur dialogue avec le mythe romain et tissent un récit centré sur Ugolino III. Le Corrado qui « rétablit » Bevagna est sans doute Corrado II, l'oncle d'Ugolino. Il exerce la seigneurie jusqu'à sa mort en 1386, conjointement avec son neveu, à la suite du meurtre de son frère Trincia en 1378. Mais il n'agirait alors pas « *sub Hugolino [...] domino Patriae* ». L'intervention de la hiérarchie permet d'antidater la prééminence d'Ugolino. Camassei pourrait aussi faire référence à Corrado III, fils d'Ugolino, mais un document pérugin le désigne comme encore enfant en 1381 (NESSI, *I Trinci, op. cit.*, p. 108). Des interventions édilitaires de sa part seraient bien précoces dans les années 1380-1390.

Nous renvoyons à DELZANT, « *Instaurator et fundator* », *BDSPU*, vol. CIX, 2012, art. cit., p. 280-282 pour quelques versions des épisodes de Bevagna dans les chroniques et les histoires du temps.

<sup>341</sup> Nous avons proposé un aperçu de ce phénomène : « D'un monde à l'autre. L'imaginaire troyen dans l'Italie de la fin du Moyen Age : transferts et échanges », dans *Camenuiae* [En ligne], n° 6, novembre 2010, URL : [http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/Delzant\\_revu-2.pdf](http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/Delzant_revu-2.pdf) Consulté le 21 novembre 2012.

Les épisodes troyens sont intégrés de longue date aux récits d'origine élaborés à travers l'Occident chrétien. Ils sont la matière de nombre d'entre eux depuis le Haut Moyen Age et ont notamment permis de doter les Francs et les Bretons d'origines troyennes. Voir l'étude de Magali COUMERT, *Origines des peuples. Les récits du Haut Moyen Age occidental (550-850)*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 2007 (Collection des études augustiniennes. Série Moyen Age et temps modernes, 42).

place Bevagna dans la lignée des Priamides après l'avoir dotée d'origines antérieures à celles de Rome. Il attribue sa dénomination à Énée. Le « Troyen venu d'Asie », qui a accepté l'alliance proposée par Bevagna<sup>342</sup>, ajoute son propre nom *Eneas*, ou *Nea*, à l'ancien toponyme *Mevalia*, ou *Meva*. L'association des deux mots conduit logiquement à *Mevanea*<sup>343</sup>. Le prestige de Troie n'est pas capté que par les villes, il est aussi utilisé par des familles à la recherche d'ancêtres glorieux. Contemporain de l'histoire esquissée par fra Ventura, un second mythe offre aux seigneurs de Foligno une ascendance bien plus éclatante que celle de Landolfo et de Trincio. Il est inséré en une courte narration dans le *Quadriregio* que Federico Frezzi, dominicain lui aussi, offre à Ugolino III. Le texte, on s'en souvient, est construit sur le principe d'un cheminement à travers les règnes de Vices et des Vertus, métaphore d'une conversion spirituelle. Les pas du narrateur le conduisent du royaume de l'Amour terrestre à celui de la Charité<sup>344</sup>. Après avoir été trompé par Cupidon, le personnage suit le conseil de la Justice et va trouver Ugolino, seigneur « *cortese e saggio*<sup>345</sup> ». Sur l'injonction de ce dernier, devenu personnage dans la diégèse, il décide de quitter le premier règne et prend Minerve pour guide. Le mythe troyen est développé au moment crucial du parcours, juste avant l'intervention d'Ugolino. Alors que la Justice fait route avec le narrateur, elle lui raconte que Foligno a été construite par Tros le Troyen, petit-fils du Tros fondateur de Troie. La cité a été baptisée *Flamminea* en hommage à « l'astre / qui n'a pas peu d'influence sur le cours des batailles », à la planète de l'étréscillant (« *flammeo* ») dieu de la guerre, « le féroce Mars »<sup>346</sup>. Selon Frezzi, le nom de *Flamminea* a ensuite été déformé en *Foligno* mais il sert toujours à désigner l'antique route qui passe à proximité de la cité, la voie *Flamminea*<sup>347</sup>. Cette persistance supposée vient renforcer la crédibilité du mythe. Il ne reste plus au dominicain

<sup>342</sup> Dans le récit de fra Ventura, la Bevagna antique est appelée tantôt *urbs*, tantôt *civitas*.

<sup>343</sup> Le nom latin de Bevagna est Mevania. Le passage sur la nouvelle dénomination de la ville est le suivant : « [...] *magnifici cives Mevanates miserunt legatos ad pium Eneam ipsum largis muneribus honorantes et in signum pacis aeternae foedera cum eo inierunt, amicitiam et protectionem ejus humiliter postulantes. Tunc pater Eneas ex nomine suo vocavit Mevaniam, accipiendo ex priori nomine civitatis Meva et ex nomine proprio Nea, quasi Meus Enea. Item Me interpretatur quasi merum vel mixtum in graeco.* » BVR, ms. H 29, fol. 256r ; BCB, ms. 68, p. 10.

<sup>344</sup> Voir *supra*, chap. 2, note 199 et chap. 4, notes 123-124 et 150-151.

<sup>345</sup> Ugolino est désigné à l'aide d'une devinette, suffisamment explicite pour être comprise des membres de la cour à laquelle l'ouvrage est destiné. La Justice présente ainsi le maître de Foligno : « *per U et go, e per quel nominollo / ch'a Pier fu nel papato più vicino.* » FREZZI, *Il Quadriregio, op. cit.*, livre I, chap. 18, v. 71-72, p. 92. Le pape le plus proche de Pierre n'est autre que son successeur, Lino, comme le rappellent Giustiniano Pagliarni et Giovanni Battista Boccolini : FREZZI, *Il Quadriregio o Poema de' quattro Regni, op. cit.*, note 9, col. 169.

<sup>346</sup> FREZZI, *Il Quadriregio, op. cit.*, livre I, chap. 18, v. 91-96, p. 92 : « *E questo Tros poi in quel tempo vecchio, / Flamminea pose al nome della stella, / che a battaglie influir non ha parecchio. / Flamminea chiamò la città bella, / ché 'flammeo' è chiamato Marte fero : / così l'astrologia ancor l'appella / [...].* »

<sup>347</sup> *Ibid.*, v. 100-105, p. 93 : « *La città il nome e 'l loco mutò anco ; / e fo Flamminea Foligno nomata, / perché l'antichità sempre vien manco. / Ed in quel loco anch'è la strada lata, la via Flamminea ed or detta Fiammegna : / così da' patriotti ora è chiamata.* »

qu'à utiliser l'homophonie initiale des deux noms pour montrer que les Trinci sont bien les descendants directs de Tros<sup>348</sup>.

Comme dans le récit de fra Ventura, le héros fondateur de la ville est à l'origine de la lignée des dirigeants de celle-ci. A nouveau, l'étymologie proposée renvoie à la lumière : la dénomination originelle de la cité annonce l'avenir brillant qui lui est promis sous la direction de ses seigneurs naturels. A nouveau, la fondation est placée sous les auspices de la guerre : les succès militaires des *condottieri* que sont les Trinci asseyent leur domination. L'espace urbain, identifié à la communauté civique elle-même, ne préexiste plus à ses gouvernants. Le mythe de fondation efface la délégation juridique faite au seigneur de l'autorité détenue par la commune. Il pose l'antériorité de ce dernier et son droit éminent sur la ville entière. Grâce à l'ancêtre commun, il établit un lien organique, voulu indissoluble, entre la cité et la famille qui la domine.

L'histoire de Tros racontée par Frezzi ne dote pas seulement les Trinci d'une origine plus prestigieuse. Prise avec la rencontre du narrateur et du seigneur, elle constitue un épisode bref rendu saillant par sa fonction dramatique, qui fonctionne comme une dédicace mise en abyme et réitère l'hommage initial de l'auteur au seigneur<sup>349</sup>. La louange de la part de celui qui va succéder en 1403 à Onofrio Trinci à la tête du diocèse de Foligno paraît appuyée<sup>350</sup> mais le mythe n'est pas pour autant une flagornerie creuse. Au prix d'une association audacieuse, Federico légitime l'expansion territoriale entreprise par Ugolino III, que la série de vicariats pontificaux transmissibles à ses héritiers est venue conforter précisément dans les

---

<sup>348</sup> *Ibid.*, v. 106-108, p. 93 : « *Da questo Tros vien la progenie degna / de' troian Trinci, ed indi è casa Trincia, / che anco ivi dimora ed ivi regna.* »

<sup>349</sup> De nombreuses copies du xv<sup>e</sup> siècle présentent une dédicace à Ugolino Trinci. Elles sont signalées dans CORBO, « Ozzervazioni sul titolo », *Rassegna della letteratura italiana*, vol. 89, 1985, art. cit., p. 448. Nous en avons consulté trois, parmi les plus anciennes. L'une d'elles est datée de 1430 et indique : « *Incipit liber de regnis ad magnificum dominum Ugolinum de Trinciis de Fulginio* » (BUBol, ms. 989, fol. 1v). Une autre annonce : « *Incomincia el libro de regni al magnifico et excelso signore Ugholino de Trinci di Fuligno diviso in quatro libri* » (Florence, Biblioteca Riccardiana, ms. 2716, fol. 1r). Un dernier exemple peut être donné avec un manuscrit daté de 1469. Comme le précédent, il est présenté par Gabriella Corbo comme dérivant directement de l'archétype (*ibid.*, p. 446). Il s'ouvre ainsi : « *Incomincia el libro de regni mandato al magnifico et exelso signore Ugolino de Trinci di Fulingno diviso in IIII libri* » (fol. 1r) et se clôt comme ceci : « *Qui finisce el quarto et ultimo libro de regni mandato allo illustrissimo et exelso signore Ugyolino de Trinci da Fulinono* ». (Florence, Biblioteca Mediceo-Laurenziana, ms. Ashburnhamiano 372, fol. 209r).

<sup>350</sup> Dans les années 1450-1460, Niccolò Tignosi compose son *De origine Fulginatum* qu'il adresse aux prieurs de Foligno (voir *supra*, note 235). Il raconte que la cité a été fondée avant la guerre de Troie par quatre chefs ombriens. Richinus, Elimon, Torolus et Calasses, désireux de délasser leur corps et leur esprit après les combats, ont choisi un emplacement agréable parmi des prés que traversent les rivières et que recouvrent les fleurs. En référence à ces dernières, ils ont appelé leur place forte *Flolileum*. De ce nom dérive celui de Foligno. Le savant dénonce le récit de Frezzi dont il ne lui a pas échappé qu'il a été écrit pour « applaud[ir] les tyrans » : « *Unde falsa est Federici sententia qua, ut tirampnis applauderet, dixit : "Troam fecisse Trevium, exinde Trincios progeniem suscepisse". Quomodo autem Trincii in Fulgineum venerunt, scripto potest publico demonstrari* ». Le traité est publié en annexe de M. SENSI, « Niccolò Tignosi », *Annali della facoltà*, vol. IX, 1971-1972, art. cit., p. 487-488 et p. 491 pour les passages cités.

années 1390<sup>351</sup>. Dans le *Quadriregio*, les alentours de Foligno se métamorphosent en un Orient miniature sur lequel la domination d'Ugolino est appelée à s'exercer naturellement, comme s'exerçait jadis celle des souverains de Troie sur les espaces voisins de leur royaume. La région tout entière a été appelée *Asia* par Tros en souvenir de son « *Asia grande* » d'origine. Assimilée à la ville proche de *Triève* (Trevi) et désignée comme étant elle aussi fondée par le héros troyen, une autre *Troia* est signalée par Frezzi. La *Persia* est quant à elle évoquée grâce à *Perugia* (Pérouse)<sup>352</sup>. La présence dans le voisinage de Foligno du mont *Soprasia*, sur les pentes duquel se dresse Assise, l'*Asisium* des textes antiques, parachève la démonstration et conforte le rapprochement avec le royaume troyen<sup>353</sup>. Avec virtuosité, Frezzi reconstitue une région mythique autour de Foligno, trouvant dans les toponymes des alentours et dans leur étymologie supposée les points d'attache de l'espace fascinant qu'il y projette. Son récit enracine le pouvoir d'Ugolino Trinci dans une géographie où les références empruntées à un environnement proche se mêlent à un ailleurs prestigieux, dans une durée qui inscrit l'histoire récente dans la continuité d'un temps légendaire. L'évocation est puissante car elle baigne dans la brume de l'incertain originel, de ce que l'on croît ou désire connaître. Elle fait surgir des constructions étayées par l'évidence des homophonies et des noms de lieux familiers, consolidées par les fragments réemployés d'une culture antique diffuse.

Pour étrange qu'il paraisse, l'hommage du *Quadriregio* doit être pris avec sérieux. Les études de Roberto Bizzochi ont souligné la façon dont la culture médiévale a reconstruit l'histoire universelle pour intégrer « toute la mémoire ancienne, mythique et historique des

<sup>351</sup> M. SENSI, « I Trinci tra storia », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, art. cit., doc. VII-VIII et XVI, p. 208-209 et p. 215-217.

<sup>352</sup> Si Pérouse a pu revendiquer des racines troyennes ou grecques, elle s'est également vue attribuer comme fondateur Persée, roi de Macédoine : *Perseo* a logiquement baptisé sa cité *Persia*, nom qui est facilement donné pour origine de *Perusia*. Dans son *Dittamondo*, Fazio degli Uberti (1301-1367) évoque la création de la ville par le souverain macédonien : « *Persus, che quivi sbandito s'indugia / per li Romani dopo molta guerra, / la nominò, s'alcun autor non bugia* », DEGLI UBERTI, *Il Dittamondo e le rime*, éd. Giuseppe CORSI, Bari, Laterza, 1952, vol. I, lib. III, chap. 10, v. 40-42, p. 212. Cette dernière référence est de nouveau empruntée à Pagliarni et Boccolini, dans FREZZI, *Il Quadriregio o Poema de' quattro Regni, op. cit.*, col. 177. Sur les mythes de fondation de Pérouse, voir William HEYWOOD, *A History of Perugia*, éd. Robert Langton DOUGLAS, Londres, Methuen, 1910, p. 3-5. Les origines mythiques de nombreuses villes italiennes sont évoquées par Fazio degli Uberti. Comme Frezzi, il compose en tierce rime et fait de son poème le récit à la première personne d'un long itinéraire didactique. Ayant pour guide le géographe antique Solin, le narrateur parcourt l'Europe, les côtes africaines et la Palestine, à la recherche de la *vertù*. En Italie, il aperçoit notamment « *Todi, Foligno, Ascesi e Rieti / Narni e Terni [...]*. » *Ibid.*, v. 76-77, p. 213.

<sup>353</sup> FREZZI, *Il Quadriregio, op. cit.*, livre I, chap. 18, v. 109-116, p. 93 : « *E costui anco tutta la provincia / Asia così chiamò dall'Asia grande, / com'uom che nuovo regno a far comincia. / E, se certezza di questo domande, / quivi è 'l monte Soprasia così detto, che sopra a quella patria più si spande. / Da questo scese il prence, a cui subbietto/ amor t'ha fatto [...]*. »

Pagliarni et Boccolini indiquent en note que le Chiascio, rivière se jetant dans le Tibre au sud de Pérouse après avoir coulé à quelques kilomètres d'Assise, était jadis appelé l'Asi. FREZZI, *Il Quadriregio o Poema de' quattro Regni, op. cit.*, col. 186. Le *monte Soprasia* s'appelle aujourd'hui mont Subasio.

classiques païens » à l'intérieur de la chronologie chrétienne. Elle a procédé, poursuit cet auteur, à une « *généalogisation* globale du monde » avec

l'intention de tout dire, tout expliquer et tout organiser, de trouver les rapports, les débuts et les causes de toute chose [...] [, cherchant] à concevoir l'histoire de façon unitaire, à lui trouver un sens cohérent [...].<sup>354</sup>

Les vastes généalogies familiales qui fleurissent dans l'Europe du bas Moyen Age et du début de l'époque moderne s'épanouissent dans ce cadre culturel partagé. Les écrits des auteurs ombro-marchésans étudiés ici ne se comprennent qu'à la lumière de cette façon de penser et de vivre le temps de l'histoire, façon qui leur permet d'être crédibles, si ce n'est d'être crus<sup>355</sup>.

Ces mythes font partie intégrante de l'identité des familles qui les construisent et de la conscience que leurs membres ont d'eux-mêmes. Pour Foligno, un cas intéressant d'onomastique nous semble pouvoir être vu comme un signe d'une adhésion personnelle aux récits des origines. Un des cousins germains de Trincia Trinci, Corrado di Corrado (I) entre au monastère bénédictin de Sassovivo en 1392. Il s'agit du personnage jouissant du titre de chapelain du pape, que nous avons évoqué il y a peu. Prieur de l'abbaye avant d'en être le père abbé grâce à l'intervention d'Ugolino III, en 1394, il a pris un nouveau nom lorsqu'il est devenu moine : il a choisi Troiano, « Troyen »<sup>356</sup>.

Un dernier élément peut être ajouté. L'efficacité de ces récits tient aussi à ce qu'en racontant la geste de leurs ancêtres, les familles nobles des cités italiennes édifient des « pans entiers de l'histoire de leur patrie ». Il est dès lors difficile de remettre en question ces généalogies sans porter atteinte à l'ancienneté et à la dignité de la ville elle-même<sup>357</sup>. La critique en est délicate car elle doit substituer une narration alternative au mythe attaqué. Il

---

<sup>354</sup> Roberto BIZZOCCHI, *Généalogies fabuleuses. Inventer et faire croire dans l'Europe moderne*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2010 (1<sup>re</sup> éd. : *Genealogie incredibili. Scritti di storia nell'Europa moderna*, Bologne, Il Mulino, 1995), p. 156-157 pour la citation et les éléments précédents. Les italiques sont de Roberto Bizzocchi. Nous remercions Benoît Schmitz qui nous a indiqué cette référence.

<sup>355</sup> La remise en cause des mythes des origines ne porte que sur le contenu du récit et non sur la pensée qui le structure. Des *duces Umbrorum* remplacent peut-être un *dux Romanorum* : les références à Troie ou à Énée perdurent à l'intérieur d'un « parcours historique conçu de façon unitaire et continue » (BIZZOCCHI, *Généalogies fabuleuses*, *op. cit.*, p. 171). Seules changent les preuves tirées de citations d'auteurs antiques ou liées aux exemples toponymiques.

<sup>356</sup> M. SENSI, « La signoria dei Trinci », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 7 ; NESSI, *I Trinci*, *op. cit.*, doc. 56, 58 et 62, p. 229-230. Durante Dorio indique qu'une des sœurs de Trincia, tante d'Ugolino III, est prénommée Polixène (*Polissena*), du nom de la plus jeune des filles du roi Priam (DORIO, *Istoria della famiglia Trinci*, *op. cit.*, p. 156 et p. 175). D'après les éléments avancés par le même auteur, la famille suit la vogue des prénoms antiques. Une cousine germaine d'Ugolino III se nomme Lucrèce et a pour frère un Giacomo, mort en 1442, dont les fils sont appelés Darius, Priam ou Diomède, ainsi que, pour faire bonne figure du côté des romans de chevalerie, Galéas (*Galeotto*) (*ibid.*, p. 195).

<sup>357</sup> Roberto Bizzocchi formule ces remarques à propos des histoires familiales écrites par les *gentes* romaines (*Généalogies fabuleuses*, *op. cit.*, p. 112-114). Selon lui, la *pietas* de Tite-Live envers sa patrie explique en partie que l'historien romain n'ait pris « d'attitude détachée [ni] vis-à-vis de l'ensemble de la tradition, laquelle montre que la grandeur de la Rome est fondée sur la *virtus* des pères » ni vis-à-vis de « généalogies nobiliaires qui fondaient l'histoire de sa patrie ».

n'est pas certain qu'une vingtaine d'années après l'élimination des Trinci, les prieurs de Foligno aient préféré adhérer à l'histoire de Niccolò Tignosi, qui fait dériver le nom de leur cité de petites fleurs des champs, plutôt qu'à celle de leur ancien évêque, qui associait Foligno au souvenir de Troie et à l'évocation de brillantes entreprises militaires. Le mythe de Niccolò permet pourtant de rompre le lien tissé par les Trinci entre les origines de la cité et celles de leur famille puisque la fondation et la délimitation de Foligno à l'intérieur de ses cinq portes primitives y sont antérieures à la guerre de Troie. Les enjeux de la redéfinition de l'espace civique originel sont liés à la réécriture de l'identité de la communauté qui s'identifie à lui. Ils apparaissent clairement au *magister* Tignosi. Selon lui, l'un des signes de la tyrannie des Trinci est précisément l'absence d'entretien des archives publiques, visant à la perte progressive de la mémoire de l'antiquité de la cité<sup>358</sup>.

*Des fondations de ville en écho. Troie, Rome et Foligno dans la loggia de Romulus du palais Trinci.*

La réécriture de l'histoire de la ville se lit à l'intérieur du palais Trinci. Les fresques de la loggia de Romulus qui y condensent plusieurs références établissent un jeu d'échos entre les histoires de Rome et de Foligno grâce à leur passé troyen commun.

Le mur Nord, à gauche, représente l'entreinte de Rhéa Silvia et de Mars dans une des nefes latérales du temple de Vesta<sup>359</sup>. Rhéa Silvia a été consacrée à la déesse par son oncle Amélius qui a renversé et emprisonné son père Numitor afin de s'emparer du trône d'Albe. Soucieux de priver de descendance la branche légitime de la famille royale, l'usurpateur a voué sa nièce à la chasteté. En vain cependant, puisque de l'amour de la jeune femme et du dieu de la guerre naissent les jumeaux fondateurs de Rome. L'épisode de la naissance et de l'enlèvement des deux enfants sur l'ordre d'Amulius occupe la seconde partie de la paroi. Il est remarquable que dès le début du cycle, la fille du roi déchu soit désignée par les quatrains peints sous les scènes comme Ilia et non, comme c'est plus fréquemment le cas, comme Rhéa Silvia :

L'une des chastes vestales se nommait  
Ilia, née du roi Numitor  
Laquelle, d'un amour ardent avec Mars,

---

<sup>358</sup> TIGNOSI, *De origine*, dans M. SENSI, « Niccolò Tignosi », *Annali della facoltà*, vol. IX, 1971-1972, art. cit., p. 495 : « *Et sub violentia tyrannorum usque ad nostros dies omnia tenebantur. Qui periture carthe numquam parcentes omnia iura publica neglexerunt, preter ea que ad ipsos modo aliquo pertinebant. Nec antiquitatum, ut videor, ulla superesset memoria, nisi Bartholi Tignosii vigilantia extitisset, cuius quidem littere nobis demonstrarunt. Ex quibus predictorum pars maxima notissima est et sparsim collecta simul de vetustate fulginatum aliquid ostendere.* »

<sup>359</sup> Illustrations 105-106.

Conçut les fondateurs de la noble Rome.<sup>360</sup>

Le choix du nom est riche de significations<sup>361</sup>. Il fait apercevoir clairement, derrière le personnage d'Ilia, la ville de Troie aussi appelée Ilion. La quasi-homophonie des deux mots met l'accent sur la cité d'Asie mineure et, partant, sur la généalogie de ses fondateurs et de ses rois. Ilion, lui-même fondateur de la ville qui porte son nom, a pour père Tros et pour descendant Enée dont est directement issue Rhéa Silvia, *alias* Ilia dont le nom signifie « la Troyenne ». Le mur Sud, en face, prolonge l'imaginaire de la fondation. Là, sur la surface aujourd'hui blanche, après la restauration de Numitor sur son trône<sup>362</sup>, était peinte la création de Rome. Les strophes transcrites le suggèrent, dans les deux épisodes qui représentaient la ville en construction ou déjà construite – une ville « magnifique et grande », « glorieuse et puissante », destinée à soumettre ses voisins – une large place devait être accordée aux murailles<sup>363</sup>. L'association du texte et de l'image ouvre ainsi un passage dans lequel se coulent les reminiscences des origines mythiques de Foligno et de ses seigneurs, la naissance sous le signe de Mars et la construction de remparts imposants par Tros ou par ses descendants<sup>364</sup>. De façon discrète mais répétée, les armes des Trinci reparaissent entre les rinceaux de la frise qui surmonte l'ensemble du récit<sup>365</sup>. Elles posent symboliquement la présence de la famille à l'intérieur de la surface picturale, bien que sur sa marge. L'espace où se déroule l'*istoria* de Rhéa Silvia et de ses fils est encadré par deux lignes rouges, délimité par deux bandeaux. Celui d'en haut porte leurs symboles et les désigne, celui d'en bas porte des textes peints et les évoque mais tous deux font place aux Trinci sur la bordure du récit. Ils

---

<sup>360</sup> Les cartels sont aujourd'hui presque tous perdus. Les textes en sont connus grâce à des transcriptions de l'époque moderne. Ils sont republiés par Marilena CACIORGNA, « *Sanguinis et belli fusor*. Contribuito all'esegesi dei titoli di Palazzo Trinci (Loggia di Romolo e Remo, Sala delle Arti e dei Pianeti, Corridoio) », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci, op. cit.*, p. 402 pour la citation : « *Intra Vestali virgini se noma / Ilia nata de re Nomitore, / La quale concepi i fondatori dell'alma Roma.* »

<sup>361</sup> Il n'y a pas de confusion entre deux personnages, comme a pu l'écrire Claire Vadée. Il est inutile d'expliquer l'usage du nom Ilia par une hypothétique tradition littéraire manuscrite perdue qui aurait insisté sur l'origine troyenne de la mère de Romulus. VADEE, « Gli affreschi di Palazzo Trinci e la pittura folignate tra Trecento e Quattrocento », dans *Signorie in Umbria, op. cit.*, vol. II, p. 414.

<sup>362</sup> Illustration 110.

<sup>363</sup> CACIORGNA, « *Sanguinis et belli fusor* », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 405 : « *Per haver la ciptade edificata, / La quale sia magnifica e capace, / Ciascun consiglia, sì come li piace, / Et ch'ella sia da Romol nominata* » ; « *Quivi vedete sì come se mura / l'alma ciptà gloriosa e possente, / Qual fece tributorie l'altra gente / Et quasi a tutto el mondo fe' paura.* »

<sup>364</sup> Etre fils de Mars ou né sous le signe du dieu de la guerre est somme toute chose assez commune chez les condottières. Les éloges des seigneurs usent et abusent de cette image. Cantalicio ne fait pas exception à la règle dans les *Epigrammata* qu'il dédie à Giulio Cesare.

<sup>365</sup> Illustrations 105 et 107. Cette présence n'est pas propre à la loggia. Un bandeau avec les armes ou les devises de la famille coiffe le cycle de la salle des *Imperatores* comme celui de la salle des Arts libéraux et des planètes. A l'intérieur d'une structure identique composée en plusieurs registres sur les murs peints, les motifs varient d'une pièce à l'autre. Les significations créées par la superposition des différents niveaux et par les interactions qui en découlent dépendent du contenu de chacun d'eux.

accroissent la porosité de cette dernière, facilitant les jeux d'association entre les personnages historiques peints et la famille dominante ainsi que la conjonction des époques.

Entre les murs Nord et Sud, la surface principale offre au regard la scène effrayante de la mort de Rhéa Silvia, condamnée par son oncle à être enterrée vive<sup>366</sup>. Autour d'elle, dans un paysage unifié qui sert de décor à de multiples épisodes, l'histoire de Romulus et Rémus se déroule du sauvetage des jumeaux par le berger Faustulus jusqu'au siège victorieux d'Albe la Longue. Le placement sous une arche en renforcement de l'exécution de la fille de Numitor isole l'épisode tout en lui réservant une large place. L'importance ainsi conférée à Ilia dans le récit de la fondation de Rome accentue la dimension troyenne du cycle.

La scène de l'assassinat permet en outre le déploiement d'un répertoire évocateur pour des seigneurs-condottières. Deux masses compactes de soldats, cavaliers et fantassins, sont disposées de part et d'autre de la fosse. L'espace n'est pas creusé par une perspective géométrique mais par un étagement de plans qui conduit à la juxtaposition des détails proliférants. Ces derniers sont encore mis en valeur par la pose des personnages, immobiles comme pour une inspection militaire. Les pièces de leur armement composent un catalogue de motifs variés avec soin, tels les plumets exhubérants des chevaliers<sup>367</sup>. L'œil parcourt la surface peinte et passe d'un détail à l'autre, des casques aux armures, des drapeaux aux boucliers, avec un plaisir d'autant plus grand que des techniques fastueuses font étinceler l'image. Les armes et les bannières brodées sont reprises par des rehauts de cire ou de mortier, travaillées avec des applications de fines feuilles de métal.

Habituel dans la peinture du temps qui campe les personnages de l'Antiquité dans des vêtements et au milieu d'édifices contemporains, ce mode de représentation facilite la rencontre des temporalités. Les épisodes de l'histoire de Rhéa Silvia et de ses fils offrent d'ailleurs des points de convergence avec l'histoire récente des Trinci. En 1377, Trincia a été assassiné, sa famille a été chassée puis son frère, Corrado II, et son fils, Ugolino III, ont repris la ville. Formulée autrement, la séquence peut être présentée ainsi : le maître de la cité a été renversé par un usurpateur, un meurtre ignoble a été commis mais deux héritiers ont restauré le pouvoir légitime<sup>368</sup>. Ils sont à l'origine d'une cité promise à un avenir glorieux. Il faut le redire : la représentation peinte de l'histoire ancienne n'est pas l'illustration de l'histoire récente. Ici, Romulus et Rémus ne symbolisent pas Corrado et Ugolino Trinci. Seulement, les modes de représentation du récit central, les thèmes choisis, la construction en registres de

---

<sup>366</sup> Illustration 108.

<sup>367</sup> Illustration 109.

<sup>368</sup> Illustration 110.

l'ensemble de la surface peinte, le dialogue, encore, du texte et de l'image, tous ces éléments offrent les conditions pour les associations d'idées et les interactions entre différents niveaux de lecture. Trois références se trouvent alors intriquées dans une même pensée de la fondation. L'histoire de Rome et de Romulus fait apparaître l'arrière-plan troyen, avec Troie et Tros auxquels se rattachent à leur tour Foligno et les Trinci. En même temps, les épisodes de la fondation de l'« *alma ciptà* » présentent des analogies avec la restauration du pouvoir d'Ugolino.

Les récits tirés du passé romain ne sont pas rares sur les murs des palais italiens à la charnière des Tre et Quattrocento<sup>369</sup>. La loggia des Trinci s'inscrit dans un ensemble d'images et de références culturelles diffusées, utilisées dans le processus de légitimation des groupes dominants. Dans le cas particulier, elle constitue également une admirable caisse de résonance au mythe des origines dont Federico Frezzi a donné un autre écho. A travers les fresques se renforcent les idées du lien consubstantiel entre le seigneur et la cité et du bien-fondé d'un pouvoir ancien transmis de façon héréditaire.

*Les da Varano à l'origine de la Camerino chrétienne. Deux témoignages plus tardifs.*

Avec le modèle réduit que le saint protecteur tient à la main dans tant de représentations peintes ou sculptées de la fin du Moyen Age, la cité est résumée par ses principaux édifices. L'image est métonymique : le mur d'enceinte, les clochers des principales églises et, parfois, quelques palais clairement identifiables matérialisent à eux-seuls la ville tout entière. Mais cette façon de représenter et de se représenter la cité n'est pas propre aux arts visuels. Tracer au sol le contours de la cité sur lequel se dresseront ses murailles, construire l'oratoire qui deviendra l'*ecclesia matrix* ou changer la dédicace d'un ancien temple païen pour en faire un lieu du culte de la Vierge Marie sont autant d'actes de fondation qui ont valeur, dans les mythes des origines, de création de la ville elle-même.

L'emploi d'un tel discours est attesté à la cour de Giovanni Maria da Varano, au début du XVI<sup>e</sup> siècle. La documentation dont nous avons connaissance ne nous permet pas

---

<sup>369</sup> Galvano Fiamma écrit que le jardin du château d'Azzone Visconti est orné de bas-reliefs racontant les guerres puniques : « *Ex uno latere fontis prominet claustrum pulcherrium, ubi sunt naves et alie figure punicum bellum designantes* (FIAMMA, *Opusculum de rebus gestis ab Azonis*, RIS<sup>2</sup>, t. XII, 4<sup>e</sup> partie, *op. cit.*, chap. XVIII, p. 17). A Vérone, les della Scala commandent à Altichiero la peinture d'épisodes des *Guerres juives* de Flavius-Josèphe (POESCHKE, *Fresques italiennes*, *op. cit.*, p. 31). Dans le château de Gradara, les Malatesta (probablement Malatesta « *dei Sonetti* ») font peindre des scènes de bataille menées par les Troyens ainsi que le duel d'Enée et de Turnus (Silvia GIORGI, « Pittura e miniatura del primo Quattrocento nei territori malatestiani », dans BELLOSI (dir.), *Le arti figurative nelle corti dei Malatesti*, *op. cit.*, p. 232-233).

d'affirmer qu'il soit une reprise de thèmes développés précédemment. Cependant, au vu du milieu culturel dans lequel se trouvent Camerino et Giulio Cesare à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, d'un milieu qui apparaît en syntonie avec celui de tant de cours seigneuriales contemporaines, il n'y a rien d'in vraisemblable à ce que l'argument ne soit pas une nouveauté. Quoi qu'il en soit, bien qu'il sorte de notre cadre chronologique, le propos s'inscrit dans la continuité immédiate de l'argumentation que nous développons. A ce titre, il mérite d'être abordé ici.

Les vingt-cinq années qui séparent l'élimination de Giulio Cesare da Varano, en 1502, de la mort de son fils Giovanni Maria, en 1527, sont riches en péripéties. Après un retour chaotique permis par la sortie de scène de la famille Borgia, Giovanni Maria obtient pour lui-même et pour ses descendants le titre de duc<sup>370</sup>. Guarino Favorino, évêque de Nocera et titulaire de la chaire de grec à la Sapienza, se rend à Camerino le 23 juin 1515 pour lui remettre la barrette qui symbolise son nouveau rang<sup>371</sup>. Le couronnement a lieu peu après, en présence du cardinal Innocenzo Cibo, neveu du pape et futur beau-frère du seigneur de la cité<sup>372</sup>. Des festivités somptueuses sont alors données et le contemporain, Pierantonio Lili note dans son *Diario* qu'il s'agit assurément du « plus grand triomphe qu'ait jamais reçu aucun membre de cette très illustre famille ». Le chroniqueur évoque en particulier le « beau théâtre, haut et circulaire<sup>373</sup> » à l'intérieur duquel le nouveau duc vient prendre place, entouré de l'envoyé du pape et du jeune cardinal puis d'une foule nombreuse. Malgré le titre ducal, Giovanni Maria ne jouit pas d'une légitimité incontestée. Son neveu Sigismondo, fils de son frère Venanzio, met en avant le principe de primogéniture et revendique le pouvoir. La menace est réelle car au lendemain de la mort de Léon X, en décembre 1521, Sigismondo s'empare brièvement de la ville<sup>374</sup>. Son assassinat quelques mois plus tard n'offre à Giovanni Maria qu'une sérénité relative car depuis son arrivée au pouvoir, le duc doit compter avec

---

<sup>370</sup> Ces événements ont été mentionnés *supra*, chap. 2, aux notes 25-31 auxquelles nous renvoyons pour la bibliographie. Cette dernière peut être complétée avec FALASCHI, « Lo Stato pontificio da Alessandro VI a Paolo III : la ricomposizione territoriale dall'osservatorio camerte », dans MORICONI (dir.), *Caterina Cybo*, *op. cit.*, p. 1-15.

<sup>371</sup> Massimo CERESA, « Favorino, Guarino (Varino, Guerino) », *DBI*, vol. XLIV, 1995, p. 475.

<sup>372</sup> Né en 1491, Innocenzo est un des neveux de Léon X de Médicis. Il est également le frère de Caterina Cibo, qui, promise en mariage à Giovanni Maria da Varano en 1513 alors qu'elle n'a que douze ans, épouse ensuite ce dernier.

<sup>373</sup> BITTARELLI, « Varino Favorino », *Studia Picena*, vol. XLIV, 1977, art.cit., p. 219, donne l'extrait suivant : « un grandissimo triunfo più che mai havesse alcuno di detta Illustrissima Casata [...] fu celebrato il 1 luglio in nello Marcatale sotto la Rocca, e fosse fatto un bello Theatro, tundo, alto, e bello ultra modum sopraeminente assai da terra [...] in nel quale theatro entrò l'Eccellenza del Duca con lo Vescovo de Nucera Commissario Apostolico in questo, col cardinale Cibo [...] ». La référence est la suivante : BCVCam, ms. 142, fol. 81r.

<sup>374</sup> LILI, *Istoria della città di Camerino*, *op. cit.*, t. II, p. 282-293. Sur la menace que représente Sigismondo, voir LAW, « Relazioni dinastiche tra i Della Rovere e i Varano », dans *I Della Rovere nell'Italia delle Corti*, actes du colloque (Urbano, 16-19 septembre 1999), vol. I : *Storia del Ducato*, dir. Bonita CLERI, Urbino, Quattroventi, 2002, p. 22-27.

d'autres prétendants<sup>375</sup>. Il s'agit des descendants de Rodolfo IV dont la disparition opportune en 1464 a permis à son cousin germain Giulio Cesare de jouer seul le premier rôle<sup>376</sup>. Ces oppositions conduisent Giovanni Maria à réaffirmer avec force sa légitimité dynastique. Le couronnement ducal ne donne pas lieu à la seule érection des structures éphémères éblouissantes. Il s'accompagne de la *renovatio* de la grande salle du palais seigneurial où les armes des ancêtres sont figurées à côté de celles des épouses de ces derniers<sup>377</sup>. Sous chaque paire d'emblèmes est peint un des *Elogia* que Guarino Favorino dédie pour l'occasion à Giovanni Maria et à ses ascendants<sup>378</sup>. Si la décoration de la pièce est aujourd'hui perdue, plusieurs copies manuscrites des textes ainsi que des descriptions de l'époque moderne permettent de la restituer partiellement<sup>379</sup>. Un « *quadro grande* » est placé en face de l'entrée. Il s'intitule « Origine des seigneurs da Varano » et raconte l'histoire des ancêtres mythiques du III<sup>e</sup> siècle et le début de celle de Gentile, l'aïeul du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>380</sup>. La série des armes et des écritures peintes ne commence vraiment, sur le même mur, qu'au *quadretto* suivant dédié à

<sup>375</sup> Sur les vicissitudes du jeune duché et les difficultés de Giovanni Maria da Varano, LAW, « The Ending of the Duchy of Camerino », dans C. SHAW (dir.), *Italy and the European Powers*, art. cit., p. 77-90.

<sup>376</sup> Les ambitions de la branche des da Varano dite de Ferrare, c'est-à-dire du fils de Rodolfo IV, Ercole, et de ses propres garçons Alessandro et Matteo sont clairement affirmées. Lorsque Giovanni Maria est emporté par la peste en 1527, il laisse une unique héritière, Giulia, promise à l'un des fils d'Ercole. Ce dernier essaye cependant de forcer le destin et tente, en vain, un coup de main sur la ville en 1528. LILI, *Istoria della città di Camerino*, op. cit., t. II, p. 314-315 ; CORRADINI, BOCCANERA (†), « Il ramo ferrarese dei Da Varano e due inventari del loro Archivio Privato », dans MORICONI (dir.), *Caterina Cybo*, op. cit., p. 17-19.

<sup>377</sup> Illustration 30. Éloges et emblèmes ont été recopiés ensemble au XVII<sup>e</sup> siècle dans plusieurs manuscrits dont la liste est donnée par BITTARELLI, « Varino Favorino », *Studia Picena*, vol. XLIV, 1977, art. cit., p. 225-226. Nous en proposons un aperçu ici. Ont été consultés pour cette étude les deux exemplaires de la bibliothèque Valentiniana (BCVCam, ms. 1 et 5), ainsi que la copie du XIX<sup>e</sup> siècle conservée à l'Archivio Comunale di Camerino (*Miscellanea dentro armadio*, Vv. 10). Les peintures copiées dans les manuscrits ne sont pas nécessairement le réflète fidèle des images de l'*aula magna*. Bien que la composition d'ensemble soit rendue de façon constante, on observe des différences d'un manuscrit à l'autre.

<sup>378</sup> Le texte consacré à Giovanni Maria a pu être rédigé en deux temps ou bien intégralement repeint en 1520 : il mentionne cette date, à laquelle le duc obtient de Léon X, à l'occasion de son mariage, le titre de préfet de Rome (BITTARELLI, « Varino Favorino », *Studia Picena*, vol. XLIV, 1977, art. cit., p. 221-222).

La grande salle est située au cœur de la partie ancienne de la résidence seigneuriale. Les inventaires du palais du début du XVI<sup>e</sup> siècle ne mentionnent pas sa décoration mais décrivent la plus grande pièce de l'édifice comme percée de huit grandes fenêtres et de deux petites, munie de deux cheminées. CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 120. Il s'agit probablement de l'*aula magna* de Giovanni Maria. Cependant, il faut indiquer un problème de source. Les mesures données (« *de longhezza cento vinti pedi et larga pedi quaranta et quattro* ») ne correspondent pas avec celles précisées par la description de 1584 (voir note suivante). Cette dernière rapporte que la salle est « *grande a piedi 44 longa et larga 20* ». Le nombre de cheminées est le même. Il n'est pas impossible que des erreurs aient été commises au fil des copies, le « 1 » de « 120 », par exemple, ayant pu tomber. Sans prétendre résoudre l'incohérence par cette astuce, il ne faut esquiver cette double difficulté : d'abord, la localisation ou l'identification des pièces à partir de l'inventaire reste très délicate, ensuite, les sources n'ont pas le bon goût de toujours converger. Cette incertitude ne nous paraît pas invalider notre analyse.

<sup>379</sup> Une seule description est utilisée ici. Il s'agit d'un texte daté de 1584, connu par une copie du XVII<sup>e</sup> siècle : BLJFol, ms. AA V. 11, fol. 52r-55v.

<sup>380</sup> *Ibid.*, fol. 52r : « *In faccia dell'entrata nel mura presso alli travi del tetto comincia un giro de quadri, ciascun quadro con l'arme de Varani à mano destra, et alla sinistra delle moglie, tutte in uno scudo, et alcune armi in due scudi, se sempre si siano le mogli, che siano state* ». La description se poursuit jusqu'à ce que soit évoqué un « *quadro grande in faccia dell'entrata* [...] Origo dominorum de Varano. »

« Gentile I<sup>er</sup> »<sup>381</sup>. Elle se poursuit, sur les autres parois, jusqu'à Giovanni Maria dont les emblèmes rejoignent le texte inaugural et closent le cycle<sup>382</sup>. En entrant dans la salle, le visiteur est mis face au texte proclamant les origines antiques de la famille, que flanquent l'écu de l'artisan d'une domination initiée près de trois cents ans auparavant et celui du duc fraîchement couronné, commanditaire du programme. La pièce entière est consacrée à l'exaltation du pouvoir familial et à la célébration de la continuité dynastique qui contribue à le légitimer. Elle reprend en cela le dispositif de la salle d'apparat située dans la résidence familiale d'Esanatoglia. Là, sur les murs de l'une des salles, court une théorie de cavaliers peints, en armes, identifiables pour certains grâce à un attribut personnel, pour d'autres grâce à une physionomie caractéristique. Elle représente la succession des Varano jusqu'à Giulio Cesare et, probablement, à Giovanni Maria<sup>383</sup>. Le cycle de Camerino se distingue de celui d'Esanatoglia par la substitution de l'emblème héraldique au portrait. Il permet une lecture immédiate de l'association des seigneurs et de leurs femmes, conformément à la nouvelle nature d'un pouvoir devenu héréditaire et transmissible par le sang. La disposition horizontale et continue des symboles évite en outre de faire apparaître les hasards d'une succession tortueuse, avec ses embranchements justement pointés par les prétendants au duché. Le programme constitue un véritable coup de force. Il réussit à proclamer la filiation du pouvoir, à donner l'illusion d'une succession linéaire stable et à occulter les tensions liées aux partages de la seigneurie ainsi que les luttes fratricides qui en ont découlé.

Les *Elogia* ne se contentent pas d'identifier les possesseurs des armes peintes. Ils contribuent à construire l'image du nouveau pouvoir. Lors du siège de 1502, une partie de la population de Camerino a rallié les assiégeants, les portes de la cité ont été ouvertes<sup>384</sup>. En réponse à ces événements, Favorino présente Giovanni Maria comme le détenteur d'un pouvoir organique, enraciné depuis toujours dans l'histoire de la ville et non entièrement soumis à une autorité extérieure. Le texte évoque par sa concision des inscriptions

---

<sup>381</sup> Le texte liminaire mis à part, ce sont dix-sept membres de la dynastie qui se succèdent, avec la strophe qui raconte leurs hauts faits, leurs emblèmes, écu et cimier, et ceux de leurs femmes lorsqu'elles sont connues. La description de 1584 mentionne par exemple, à côté des armes de Giovanni *alias* Brisefer (*Spacalferrus*) : « *arme della moglie in bianco che dice uxor ignorantur* » (*ibid.*, fol. 53r).

<sup>382</sup> *Ibid.*, fol. 52r : « *Queste pitture, et scritture furono fatte fare dall'ultimo dominatore di detta casa Varana, et pare fusse un prodigio della loro estinzione; poiche mancò in lui la signoria, et con l'arme sua fini d'empirsi quel giro de quadri interpartito giusto per empir quelle facciate [...].* » Ayant énuméré les signes héraldiques des ancêtres et cité des fragments d'*elogia* correspondants, l'anonyme dépeint les armes de Giovanni Maria et conclut sa description : « *qui finisce, et giunge il fino della sala nel principio del quadro grande che comincio* » (*ibid.*, fol. 55v).

<sup>383</sup> Illustrations 67-70. Pour une première présentation du cycle, PAINO et PARAVENTI, « Cavalli, cavaliere e simbolismi cortesi : i dipinti di Esanatoglia », dans PARAVENTI (dir.), *I da Varano e le arti a Camerino, op. cit.*, p. 79-84. Plus récemment, ARCANGELI, *I dipinti murali a soggetto, op. cit.*

<sup>384</sup> LILI, *Istoria della città di Camerino, op. cit.*, t. II, p. 258.

épigraphiques antiques<sup>385</sup>. Il place les ancêtres légendaires, Berardo et Commodo, à l'origine d'une nouvelle cité chrétienne. Ce sont eux qui ont transformé un temple dédié à Jupiter en une église placée sous le vocable de Marie, avant d'ériger le tombeau de marbre où sont conservés les ossements du martyr Venanzio<sup>386</sup>. Selon l'évêque de Nocera, la ville que les troupes de Manfred ont réduite à un tas de pierres, en 1259, a plus tard été remise à Gentile da Varano par Alexandre IV. Grâce à son action, Gentile apparaît comme le « *cathedralis ecclesiae instaurator* », celui qui « *urbem Camerinum reconditit* » et « *instauravit* »<sup>387</sup>. A deux reprises donc, les da Varano auraient refondé la cité et sa cathédrale. L'action prêtée aux ancêtres mythiques permet en outre à la famille de se présenter comme l'instigatrice de la dévotion au saint patron et la fondatrice du premier lieu de culte de ce dernier<sup>388</sup>. Ainsi, la dynastie dont le duc est issu a donné sens au corps civique et lui a offert la possibilité du salut, en lui permettant de se réunir autour de ses protecteurs, la Vierge et Venanzio. Les textes peints et les emblèmes du palais constituent une nouvelle manifestation de l'histoire généalogique déjà évoquée. A travers eux, le pouvoir héréditaire de Giovanni Maria paraît enraciné dans la cité, et l'histoire de sa famille inextricablement enchevêtrée avec celle de la ville.

Le texte présente une telle cohérence, en dépit de déformations historiques grossières et d'intentions encomiastiques évidentes, que les *Elogia* peuvent servir de base à des récits historiques postérieurs. Ils constituent un pan entier d'une chronique locale rédigée dans le second quart du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce texte composite mérite d'être brièvement mentionné car il

<sup>385</sup> Nous remercions Clémence Revest qui a attiré notre attention sur cet élément. Ce style renforce la véracité de faits placés dans l'Antiquité, que conforte encore l'usage d'un double système de datation: les années sont données à partir de la naissance du Christ après avoir été comptées à partir des Olympiades.

<sup>386</sup> BITTARELLI, « Varino Favorino », *Studia Picena*, vol. XLIV, 1977, art. cit., p. 226 : « *Sumpto principio non a tempore Gentilium quo Berardus et Comodus primi de Varanea stirpe, cum omni populo ad Christi fidem conversi sunt imperante Philippo Primo Imperatore christiano et Sisto II Pont. max. Anno IIII, CCLV Olimpiadis ; Anno vero Domini CCXLVIII. Qui Templum Iouis in honorem Beatae Mariae dicarunt, Anno Domini CCL. Ac Beati Venantii Mar. sub Decio Imperatores passi, ossa tumulo marmoreo condiderunt Anno III Olimpiadis CCLVII. Anno vero Domini CCLII.* »

<sup>387</sup> *Ibid.*, p. 226-227 : « *Sed post desolatam Urbem Camerinum per Manfredum Siciliae Regem, sedente Alexandro Pont. max. IIII anno Domini MCCLIX. Gentilis Primus Varanus, saxo sibi donato ad Alexandro Pont. IIII Urbem Camerinum instauravit Anno Domini MCCLX.* » L'éloge dédié à Gentile commence ainsi : « *Saxo donato ab Alexandro IIII Pont. Domino Gentili Varano qui Urbem instauravit, Gentilis primus Dominus et reconditor Urbis Camerini Cathedralis ecclesiae instaurator in Italia Capitaneus Alexandri IIII [...].* »

La réécriture de la mémoire civique fonctionne en développant et en réinterprétant des éléments tangibles, présents à l'esprit des contemporains. Pierantonio Lili recopie ainsi dans son *Diario*, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les fragments de chroniques relatifs aux destructions subies par Camerino au cours de la seconde moitié du Duecento. Les traces de l'implication de la famille seigneuriale dans la réédification de la cathédrale sont bien réelles mais c'est le nom de l'archidiacre Berardo da Varano, futur évêque de la cité, qui apparaît entre ceux de l'évêque Rambotto et du tailleur de pierre Guitone, sur l'autel de marbre blanc dont la consécration en 1295 conclut la rénovation de l'église. Aujourd'hui disparue, l'inscription a été transcrite par LILI, *Istoria della città di Camerino*, op. cit., t. II, p. 60.

<sup>388</sup> L'argument est complété par la référence au temple de Jupiter dans un récit postérieur. Voir *infra*, notes 390.

agrège les éléments grâce auxquels le seigneur associe, dans l'ordre de l'imaginaire, son pouvoir à l'espace de la ville : fondation et refondation par des ancêtres mythiques, agrandissement de l'espace civique, construction des édifices symboliques. Traduites en vernaculaire, les notices de Favorino constituent l'armature de l'histoire des da Varano que rapporte la chronique. La succession de brèves notices biographiques que poursuit le récit bien informé des événements allant de la mort de Giulio Cesare à la naissance de Virginia della Rovere, fille de Giulia da Varano, en 1543, est précédée d'un nouveau récit mythique<sup>389</sup>. Ce dernier permet que les fondations et refondations successives se fassent écho les unes aux autres et que les da Varano soient placés à l'origine véritable de la cité. Reculée au III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., la création *ex nihilo* de Camerino est attribuée à Camèse<sup>390</sup>. Son petit-fils Camerse, avec l'aide d'Hercule, délivre ensuite la ville qu'ont occupée des brigands. Il l'agrandit et lui donne son propre nom, après avoir eu un fils appelé Varro et avant de fonder le temple de Jupiter destiné à devenir la cathédrale Santa Maria. Le récit reprend ensuite les éléments déjà mentionnés, la christianisation puis l'action de Gentile au XIII<sup>e</sup> siècle.

*Fonder ou restaurer la ville ? Le choix des mots et l'orientation des récits.*

Sur un arc chronologique de près de cent cinquante ans, la propagande des seigneuries urbaines étudiées recourt à un répertoire assez stable, dont les termes orientent le discours dans deux directions distinctes bien que voisines. Ses principales composantes lexicales peuvent être brièvement analysées pour clore le troisième moment de ce chapitre. Dans un premier cas, la ville est créée par l'ancêtre mythique ou connaît une véritable refondation qui s'apparente à une seconde naissance. Fra Ventura Camassei présente Landolfo comme le bâtisseur de la cité des Trinci, l'*aedificator*. Le verbe « *aedifico* » souligne la nouvelle origine de la ville, Foligno venant se substituer à la Flaminia détruite. Le terme pointe également

<sup>389</sup> BAV, Borg. lat. 282, fol. 1r-25v. Il s'agit d'une copie du texte du XVI<sup>e</sup> siècle ouvert par ce paragraphe : « *In Dei nomine. Amen. Questo è un compendio de una parte della cronica di Diatrigo, dove si contengono molte cose, et maxime della Città di Camerino mirabili facti in nella edificatione, e gubernatione della Republica* ». (fol. 2r) Le mythe occupe les trois premiers chapitres du *compendio* (fol. 2r-4r).

<sup>390</sup> Avant cela, Camèse a fondé une première ville entre l'Aventin et le Capitole. Notre auteur suit la mythologie traditionnelle qui associe Camèse à Janus, fondateur d'une cité sur le mont qui prend le nom de Janicule. Parfois présenté comme le frère de Janus, Camèse est pour Macrobe, dans le premier livre des *Saturnales*, un roi indigène ayant partagé le pouvoir sur le Latium avec Janus et donné son nom à la région (*Camasena*). Voir Robert SCHILLING, « Janus. Le dieu introducteur. Le dieu des passages », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, vol. 72, 1960, p. 98. Quoi qu'il en soit, grâce à Camèse, Camerino « *fuit edificata per gran spatium di tempo havanti l'edificazione di Roma* » (BAV, cod. Borg. lat. 282, fol. 2r).

l'aspect concret de l'entreprise, la fondation et l'élevation d'édifices solides<sup>391</sup>. Chez Federico Frezzi, cette dernière dimension est absente, la cité n'est que rebaptisée. L'imposition d'un nouveau nom à une ville dépourvue de tout autre caractéristique qu'une beauté typique s'apparente cependant à un nouveau commencement et à l'instauration d'une filiation spirituelle avec Tros<sup>392</sup>. Le futur évêque prend bien soin de souligner la continuité qu'il suppose entre le nom de « *Flamminea* » et celui de la « *Foligno* » des Trinci<sup>393</sup>. Une autre orientation est possible, celle, moins radicale, des réaménagements successifs et des interventions sur les monuments symboliques de la ville. A la fin du xv<sup>e</sup> ou au début du xvi<sup>e</sup> siècle, l'auteur anonyme du récit du massacre des Chiavelli indique qu'Alberghetto a doté Fabriano de murailles et qu'il a fait « faire ou plutôt refaire » la fontaine de la grande place<sup>394</sup>. A la même période, dans ses *Elogia*, Guarino Favorino distingue clairement deux champs lexicaux. Le premier est celui de la restauration et de la reconstruction. Camerino préexiste à la lignée des da Varano et les interventions de ces derniers sur la ville s'inscrivent dans un cycle de renaissances successives qui permettent à la cité de se maintenir identique à elle-même, dans sa grandeur et son antiquité. Berardo et Commodo ne font que consacrer (*dicare*) l'ancien temple de Jupiter à la Vierge<sup>395</sup> et mille ans plus tard, Gentile ne fait que restaurer (*instaurare*) la ville détruite par Manfred. Le verbe *instaurare* est employé deux fois, la première dans le paragraphe liminaire, la seconde dans l'*elogium* proprement dit. Il est toujours complété par le même objet, la cité elle-même (*urbem*). A l'intérieur du paragraphe dédié à Gentile, le héros est présenté comme le « restaurateur de l'église-cathédrale de Camerino », le sème réapparaissant dans le substantif « *instaurator* ». Ce dernier mot redouble le « *reconditor* » de l'expression « *reconditor Urbis* » (refondateur de la cité) qui évite une troisième occurrence d'*instaurare* en quelques lignes<sup>396</sup>. Face à ce premier champ lexical employé dans les deux premiers paragraphes, deux mots seulement évoquent la véritable création *ex nihilo* : il s'agit du verbe *condere* et du nom *fundator*. Les deux ancêtres mythiques sont réputés avoir recueilli les os de saint Venanzio dans un tombeau de marbre après son martyre<sup>397</sup> et le verbe retenu par Favorino, parmi plusieurs acceptions, signifie tout

<sup>391</sup> « *et Landulphus dux exercitus Romanorum in loco civitatis suae Flamminea aedificavit Fulgineum* », BVR, ms. H 29, fol. 259v ; BCB, ms. 68, p. 17.

<sup>392</sup> « *Et questo Tros poi in quel tempo vecchio, / Flamminea pose al nome della stella, / [...] / Flamminea chiamò la città bella* », FREZZI, *Il Quadriregio*, op. cit., livre I, chap. 18, v. 91-92, 94, p. 92.

<sup>393</sup> Voir *supra*, note 347.

<sup>394</sup> Alberghetto « *fe' matonare la piazza, fare overo rifare la fonte delà piazza* », (SASSI, « Un' antica narrazione », *Studia Picena*, vol. VIII, 1932, art. cit., p. 9).

<sup>395</sup> Voir *supra*, note 386.

<sup>396</sup> Voir *supra*, note 387.

<sup>397</sup> BITTARELLI, « Varino Favorino », *Studia Picena*, vol. XLIV, 1977, art. cit., p. 226 : « *Ac Beati Venantii Mar[tiri] sub Decio Imperatore passi, ossa tumulo marmoreo condiderunt* ».

aussi bien mettre en sûreté et ensevelir qu'établir ou fonder une cité. Si le premier sens du mot est utilisé ici, le second n'en est pas moins présent pour le lecteur qui le retrouve ensuite, en écho, dans le « *reconditor Urbis* » du passage suivant. A la fin du cycle, la strophe dédiée à Giulio Cesare da Varano évoque ses grandes réalisations. Parmi elles, on s'en souvient, figure le nouveau palais seigneurial et sa belle cour à arcades, dont le père de Giovanni Maria est présenté comme le « *fundator*<sup>398</sup> ». L'emploi des mots relevés est bien discriminé et se conforme à l'usage le plus répandu. Les lexiques latins couramment utilisés du milieu du Moyen Age au début du XVI<sup>e</sup> siècle contrastent clairement les termes liés à *fundare* et ceux rattachés à *instaurare*. Les premiers concernent la mise sur pied matérielle d'un édifice nouveau et le creusement de ses fondations, les seconds une restauration à l'identique permettant à une chose de retrouver son état d'origine<sup>399</sup>. Favorino n'attribue pas la création de Camerino aux da Varano. Il évoque au contraire une cité à l'antiquité immémoriale et glorieuse, que le cycle de refondations entretenu par la dynastie régnante rend immuable. A mille ans d'intervalle, les deux restaurations menées par les aïeux de Giovanni Maria montrent que la permanence de la ville est dépendante du maintien de la famille qui la dirige. La durée cyclique qui sous-tend l'ouverture des *Elogia*, celle d'une ville refondée semblablement à elle-même, contrebalance l'écoulement linéaire de la succession dynastique. Dans la grande salle du palais, la disposition même des emblèmes héraldiques et des textes les accompagnant, en un cercle fermé qui commence et s'achève sur le même mur, confère l'illusion de la stabilité. L'organisation des textes et des images conjure ainsi le passage du temps. En outre, le thème de la refondation cyclique permet à Favorino de ne pas se frotter à la question épineuse d'une origine qui reste non située. L'exposition aux contradictions de mythes de création rivaux se trouve moins forte alors que le récit mis en forme par l'évêque de Nocera est plus aisément assimilable par la mémoire civique. Les entreprises de restauration, les interventions ponctuelles, sont la modalité d'intervention la plus fréquente des seigneurs dans leur ville. Le mythe s'entrelace alors avec les pratiques contemporaines observables comme avec les souvenirs de chantiers réels d'un passé plus ou moins proche. Mais qu'il procède ainsi ou qu'il rejette dans des temps héroïques une fondation *ex nihilo* par

<sup>398</sup> *Ibid.*, p. 229 : « *Palatii huius novi et Atrii fundator* ».

<sup>399</sup> Ainsi les *Derivationes* d'Uguccione da Pisa (voir *supra*, chap. 4, note 65) qui distinguent bien les deux groupes. Selon lui, « *fundo as, -avi, idest fundamentum facere: tunc domus fundatur cum eius fundamentum fit, quod domi est fundus; unde hoc fundamen – nis, et hoc fundamentum dictum sic quia fundus sit domui, et est ethimologia. Idem et cementum, dictum sic quia ceso crasso lapide surgat.* » En revanche, « *Unde instauro - as, facere simile priori, restituere, reficere, ad similitudinem prioris aliquid facere, reparare, quod componitur restauro – as proprie tertio reparare.* » UGUCCIONE DA PISA, *Derivationes*, éd. CECCHINI, t. II, *op. cit.*, F 64 [5]-[6], p. 476 et S 301 [56], p. 1170. Nous soulignons. Nous remercions Benoît Grévin pour les précisions qu'il a bien voulu nous apporter sur ces questions.

un héros de la lignée, le récit entremêle après coup le destin de la famille dominante à celui de la cité.

### **L'entretien de la mémoire monumentale de la commune, aveu de la dépendance seigneuriale.**

Avec la facilité que donne le recul historique, on pourra trouver bien présomptueuses les louanges des poèmes ou des récits de fondation ainsi que les prescriptions des lettres ou des traités adressées au seigneur. Nous les avons rassemblées ici afin de souligner le rôle dévolu à l'imaginaire de la construction dans la propagande seigneuriale. De façon cohérente, cette dernière subsume les pratiques anciennes de grands travaux et d'édification de palais ou d'églises sous des idées telles que la magnificence ou la fondation de la cité. Elle fait de ces entreprises l'apanage d'un pouvoir personnel qui affirme sa puissance en même temps que son soin de l'intérêt général. Le propos cependant, s'il est le seul à être tenu, est tonitruant. Irritant, il convainc peu. Il est tempéré par un autre discours, prononcé simultanément par le seigneur à travers l'entretien des constructions emblématiques de la commune. La conservation, voire l'embellissement de ces dernières attestent, en dernière analyse, un rapport complexe à l'espace urbain que la communauté civique en tant que telle, ainsi que les institutions qui prétendent la représenter, veulent elles-même préserver.

Ce chapitre s'est ouvert par un développement dédié à la construction de demeures seigneuriales reliées aux espaces et aux édifices de la commune. Il se referme avec l'attention que leur porte le maître de la ville, depuis son palais. Une telle circularité n'est pas seulement rhétorique, elle rend compte de la sourdine posée sur les trompettes de la propagande qui, alors, peut devenir audible.

\*  
\* \*

Parmi les constructions emblématiques de la cité, nous l'avons vu, les murailles civiques occupent le premier plan. L'investissement dont elles font l'objet de la part des seigneurs est connu<sup>400</sup>. Les Trinci, les Chiavelli et les da Varano ne font pas exception bien qu'à côté de certaines formes d'appropriation symbolique, nous l'avons vu, la gestion des

---

<sup>400</sup> Les exemples de la Milan des Visconti et de l'Arezzo de Guido Tarlati s'imposent. Pour un bref commentaire et quelques indications bibliographiques, nous nous permettons de renvoyer à DELZANT, « *Instaurator et fundator* », *BDSPU*, vol. CIX, 2012, art. cit., p. 289-290.

fortifications urbaines reste l'une des prérogatives d'instances communales en dehors desquelles le seigneur ne saurait agir<sup>401</sup>.

Ce lien de dépendance du maître de la ville envers les institutions civiques et le Popolo est tout aussi étroit lorsqu'il s'agit de la prise en charge de l'espace public et des monuments situés à l'intérieur de l'enceinte. La grande place de Fabriano, avec la fontaine à vasques polygonales et les palais des magistrats, est un monument à la gloire de la commune. L'admirateur anonyme des Chiavelli leur attribue des lourdes interventions sur cet espace symbolique puisqu'outre la reconstruction de la fontaine, il prête à Alberghetto le pavage de la *piazza*<sup>402</sup>. La mention évoque une récupération seigneuriale mais il n'est pas certain que l'opération, si elle a bien eu lieu, se soit déroulée ainsi. Réalisée alors que Tommaso Chiavelli domine la *terra* avec le titre de vicaire pontifical, seigneur et gouverneur général<sup>403</sup>, la rédaction du corpus normatif de 1415 laisse voir des citoyens soucieux de ne pas se laisser déposséder de leur ville. Ils préservent sa mémoire et ses espaces symboliques comme ils défendent ses institutions. La conservation des archives de la commune est assurée, les statuts protégés contre une nouvelle rédaction qui les dénaturerait ou contre toute annotation qui, dans les registres où ils sont copiés, en biaiserait la lecture<sup>404</sup>. La rubrique dédiée aux fontaines de la ville accorde une importance particulière à l'ouvrage hydraulique de la place principale, à sa protection et à son entretien<sup>405</sup>. Le podestat est chargé, aux frais de la commune, d'en faire élargir les orifices car l'eau doit s'en écouler librement. Les vasques doivent être réparées et les pierres, si elles viennent à être endommagées, remplacées à l'identique. Il est interdit à quiconque d'apporter la moindre modification au monument. Cette mesure peut viser les Chiavelli comme leurs rivaux potentiels, elle manifeste la volonté du corps politique de maintenir à l'intérieur de la mémoire de la commune les grandes réalisations de cette dernière.

Le palais communal est lui aussi l'objet des soins les plus attentifs. Les statuts ordonnent qu'aucun chantier n'y soit entrepris, ni par le podestat ni par les gens de Fabriano,

---

<sup>401</sup> Nous avons abordé la question de la défense de la ville précédemment, *supra*, chap. 6. L'attention a notamment porté sur les travaux de la porte Abbadia de Foligno, en 1425.

<sup>402</sup> SASSI, « *Un' antica narrazione* », *Studia Picena*, vol. VIII, 1932, art. cit., p. 8 : « [*Albergeto*] *fe' matonare la piazza, fare overo rifare la fonte dela piazza [...]*. »

<sup>403</sup> *Lo statuto comunale di Fabriano*, *op. cit.*, p. 32 : il est nommé dans l'invocation « *magnific[us] domin[us] Thome de Chiavellis, dicte terre Fabriani eiusque comitatus, fortie et districtus pro sancta Romana Ecclesia in temporalibus vicar[ius], domin[us] et gubernato[r] generalis [...]* ».

<sup>404</sup> *Ibid.*, livre I, rub. 77, p. 80 (application stricte des statuts par le podestat) ; rub. 92, p. 91 (conservation). La remarque vaut encore pour Camerino et Foligno. Voir par exemple : *Statuta comunis et populi civitatis Camerini*, *op. cit.*, livre I, rub. 124, p. 31 (conservation) ; *Statutum communis Fulginei*, *op. cit.*, 1<sup>re</sup> partie, rub. 18, p. 23-24 (réforme) ; rub. 71, p. 59 (annotation).

<sup>405</sup> *Lo statuto comunale di Fabriano*, *op. cit.*, livre V, rub. 2, p. 289-290.

sans une délibération préalable du conseil général. Le podestat et ses officiers ne doivent ni affaiblir l'édifice ni en changer l'agencement intérieur. Tous les mois, quatre bons hommes sont chargés de vérifier le respect de cette disposition. Ils sont élus par les prieurs des Arts et proviennent chacun de l'un des quatre quartiers de la ville<sup>406</sup>. Ils représentent le contrôle qu'entend exercer la communauté civique, définie une fois encore sur une base géographique, sur ses propres dirigeants. Le palais ne peut en principe pas être converti en une place forte sur laquelle un apprenti-tyran pourrait appuyer ses ambitions. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, Matteo Visconti était parvenu à transformer le *Broletto antico* de Milan en une forteresse privée, au cœur de la ville<sup>407</sup>. Le palais communal de Fabriano, lui, est protégé par la loi. Les statuts prévoient également sa restauration. Abîmés en certains endroits, ses murs, comme ceux de la tour et de plusieurs maisons de la commune, doivent être renforcés à l'aide de bonnes pierres, de sable et de chaux<sup>408</sup>. Avec ces mesures de conservation, d'autres travaux sont prévus pour « agrandir et améliorer » l'édifice. L'achat de deux maisons voisines, auxquelles il devra être relié, est planifié. Enfin, le podestat est tenu d'élaborer un projet pour le remplacement des colonnes de bois du palais par des colonnes de pierre, et celui des poutres du plancher par des arcs de pierre ou de brique<sup>409</sup>.

Si les archives de Fabriano ne permettent pas de suivre la mise en œuvre des mesures décidées par les statuts, celles de Foligno mettent ponctuellement en lumière la façon dont des seigneurs détenteurs à vie d'un pouvoir personnel étendu contribuent à restaurer les édifices symboliques du pouvoir communal. En tant que premier magistrat et en accord avec les prieurs, le gonfalonier de justice Corrado II Trinci ordonne les paiements des dépenses engagées par la commune de Foligno. En 1381, les principaux bâtiments publics de la grande place sont rénovés. Dans le palais du podestat comme dans la tour communale, de nombreuses portes et fenêtres sont refaites. L'escalier de pierre du palais des prieurs est remanié. Le paiement de ces travaux, des matériaux et de la main d'œuvre, est échelonné sur plusieurs mois<sup>410</sup>. Les *Riformanze* laissent voir d'autres interventions, d'une ampleur bien différente. En 1426, un pan de mur du palais communal risque de s'effondrer sur la grande place que domine l'édifice<sup>411</sup>. Le conseil de surveillance doit pallier la situation de toute urgence. Là où elle est le plus fragile, la structure pourrait être renforcée par des étais de bois.

---

<sup>406</sup> *Ibid.*, livre III, rub. 27, p. 222-223.

<sup>407</sup> BOUCHERON, *Le pouvoir de bâtir*, *op. cit.*, p. 117.

<sup>408</sup> *Lo statuto comunale di Fabriano*, *op. cit.*, livre V, rub. 307, p. 307.

<sup>409</sup> *Ibid.*, livre I, rub. 85, p. 87-88. La rubrique prévoit des mesures « *ad hoc ut palatium comunis manteneatur et perpetuo conservetur inlesum [...]* ». Les maisons voisines doivent être acquises « *pro augmento et melioramento dicti palatii* ».

<sup>410</sup> ASCFol, Priorale, b. 581, n° 2, notamment fol. 79r, fol. 85v, fol. 86r, fol. 88r.

<sup>411</sup> L'épisode a été mentionné *supra*, note 314. Nous l'étudions à présent plus en détail.

Les soutènements de la partie dangereuse pourraient par ailleurs être refaits à neuf mais les coûts des travaux seraient très élevés. Si elle était réalisée, la reconstruction du mur permettrait les adjonctions d'une loggia et d'un nouvel escalier conduisant à la grande salle du niveau supérieur. Les bons hommes du conseil sont invités à envisager les aspects esthétiques et financiers des projets et à choisir « ce qui est meilleur, plus utile et plus beau pour la commune et pour la cité<sup>412</sup> ». Au cours d'une délibération *a priori* technique d'où émerge un consensus en faveur des travaux les plus importants, un membre du conseil suggère que Corrado III intervienne directement dans la décision finale. Après tout, est-il rappelé, l'aspect du palais engage l'honneur de la commune aussi bien que celui du seigneur et les connaissances de ce dernier en matière de construction sont bien connues. C'est à ce moment que l'on ajoute que Corrado a des compétences en architecture et qu'il est entouré de maîtres artisans experts<sup>413</sup>. Par un vote secret sans ambiguïté, de dix-huit voix contre deux, l'organe consultatif recommande la proposition « la plus durable » et demande la participation du seigneur à l'entreprise, conjointement à celle des prieurs.

Deux points peuvent être soulignés parmi les éléments du contrat du 11 septembre 1426, qui procède de la délibération du conseil de surveillance et qui lie le gonfalonier de justice et les prieurs, d'une part, aux maîtres maçons et charpentiers, d'autre part<sup>414</sup>. La solution pérenne a bien été retenue. Des piliers et des voûtes de soutènement doivent être élaborés pour assurer la solidité du nouveau mur dont l'élévation entraînera, de fait, la reconstruction de la grande salle et la réalisation d'aménagements connexes. Suivant les recommandations des bons hommes, les dépenses sont contrôlées. Les matériaux de l'ancien mur et les encadrements des fenêtres, une fois démontés, devront être réutilisés. Le seigneur et les prieurs font preuve d'une gestion attentive, les sommes engagées sont importantes, nécessaires, mais pas somptuaires. Le réemploi des matériaux anciens permet en outre de maintenir inchangé l'aspect du palais. Il conforte l'image de stabilité des institutions qui y sont abritées. Comme pour les résidences familiales précédemment évoquées, ces travaux concernent des réaménagements et des restructurations au sein d'édifices préexistants. Loin de la magnificence édilitaire et de nouveaux palais errigés *ex nihilo*, de telles interventions entretiennent la continuité du tissu urbain et de l'histoire civique. Elles sont efficaces, bien que peu spectaculaires, car elles manifestent le soin accordé par le seigneur à des institutions

---

<sup>412</sup> ASCFol, *Riformanze*, 24, fol. 94r (8 septembre 1426) : « *Quid melius, utilius et pulcrius pro comuni et civitate* ».

<sup>413</sup> *Ibid.*, fol. 95r. La citation est donnée *supra*, note 314.

<sup>414</sup> *Ibid.*, fol. 97r-98v. Le jour même, le seigneur et les prieurs s'engagent à payer une somme totale de quarante-dix florins. La première moitié est versée trois jours plus tard, « *de pecunia superdicti magnifici domini Corradi* ».

dont il est la tête et le protecteur. Elles renforcent la légitimité du pouvoir héréditaire du gonfalonier de justice, tout en resserrant la dépendance de ce dernier à l'égard de la commune.

Cette lecture est confortée par un second élément. La participation du seigneur à la rénovation du palais est faite avec solennité et ostentation. Les travaux sont liés à la sécurité des habitants et à l'aspect de la place principale de la cité : Corrado Trinci doit agir de façon manifeste. Si elle ne peut s'afficher seule, son action est déterminante. Il est réputé avoir des connaissances en matière d'architecture, ce qui renforce le bien-fondé de son intervention alors que le conseil de surveillance qui lui est étroitement lié lui offre une porte d'entrée idéale sur le chantier<sup>415</sup>. Passé « *in nome del comuno di Fuligno* », le contrat de rénovation est souscrit à l'intérieur du palais communal, dans la chapelle des prieurs. Il engage la responsabilité de ces derniers et de Corrado. Tout en affichant la prééminence du seigneur, il prévoit une action concertée avec les prieurs. La localisation de l'escalier qui doit être construit le long de la tour de la chapelle pour desservir le lieu de culte sera fixée par les uns ou par l'autre. La *scala* sera « réalisée de telle sorte qu'elle soit couverte ou non, suivant ce qu'il plaira au dit Corrado, seigneur magnifique, et aux seigneurs prieurs<sup>416</sup> ». Désignation des parties contractantes et lieu de la signature doivent rappeler que les travaux sont conduits par les deux organes dirigeants de la commune. Visiblement pourtant, il revient au seigneur de fixer les grandes orientations du projet et de choisir les maîtres-artisans, qui s'avèrent tous résider à Foligno. Les maçons ne respectant sans doute pas leurs engagements, les prieurs font appel le 9 décembre à une nouvelle équipe qui doit compléter le travail de la première<sup>417</sup>. Il s'agit de suivre les directives posées deux mois plus tôt et le contrat inscrit dans le registre de la commune ne cite plus le nom de Corrado. Les deux maçons, Marco di Antonio de Côme et Ambrosio di Antonio de Milan, sont les hommes embauchés par les prieurs au mois d'août de la même année pour la construction de la barbacane de la *porta Abbadia*<sup>418</sup>. Pour la signature du contrat de décembre ainsi que pour celui d'août, le seigneur est absent et ne se fait pas représenter<sup>419</sup>.

---

<sup>415</sup> Corrado trouve là une belle opportunité pour intervenir en parfaite légalité. Sur le mode de désignation des membres du conseil et leur proximité avec le seigneur, voir *supra*, chap. 5, notes 205-208.

<sup>416</sup> *Ibid.*, fol. 97v : « *formata ad modo dessere coperta o scoperta secundo piacera al dicto magnifico signore Corrado et signori priori* ».

<sup>417</sup> *Ibid.*, fol. 115r-v. Les prieurs promettent de rémunérer les deux Lombards à hauteur de douze florins.

<sup>418</sup> *Ibid.*, fol. 86r-87r. Sur ce chantier, voir *supra*, chap. 6, notes 252-254.

<sup>419</sup> Les interventions de ce second contrat concernent de nouveau la grande salle. Pour autant qu'elles puissent être localisées, à l'intérieur d'un édifice ayant subi de profondes modifications, elles concernent principalement les côtés donnant sur la cour du palais (« *versus claustrum* ») et sur la rue (« *versus stratam* »). *Ibid.*, fol. 115r-v.

Comme pour les travaux de l'enceinte, la participation financière de Corrado III au chantier du palais public semble provenir de sa propre trésorerie<sup>420</sup>. Cela l'apparente à un don en faveur de la commune, d'une signification politique évidente. En ce qui concerne le financement public, un élément vient souligner la façon dont le seigneur s'efforce de rattacher le nom de sa famille aux institutions civiles. Un complot a coûté la vie à deux des trois frères Trinci en 1421<sup>421</sup>. Y ayant échappé, Corrado conduit une répression sanglante qui entraîne la mort de l'ancien homme de confiance devenu traître abject, ser Pasquale Vagnoli da Rasiglia, ainsi que celle de la famille et des proches de ce dernier<sup>422</sup>. Le fils d'Ugolino assume ensuite seul la direction de la cité et la commune confisque les biens du félon. En décembre 1427 et janvier 1428, des terres et des champs lui ayant appartenu sont vendus<sup>423</sup>. Les actes rédigés pour les transactions mentionnent laconiquement « le crime horrible et scélérat » à l'origine de la vente puis précisent que, « pour l'utilité de la commune », les sommes récoltées seront en partie affectées au financement des travaux du palais public<sup>424</sup>. Effectuées « au nom de la commune de Foligno », les transactions immobilières n'ont pu se faire sans l'approbation du gonfalonier de justice. Elles découlent de la mort des frères Trinci et aboutissent à l'entretien du siège du pouvoir communal. L'interprétation politique du meurtre de Niccolò Trinci, gonfalonier de justice de Foligno au moment de son assassinat, est confortée. La reprise en main du pouvoir par Corrado III peut être proposée aux yeux de tous comme une réaffirmation de l'autorité de la commune à la tête de laquelle se maintient la dynastie.

A Foligno comme à Fabriano, protection et embellissement des édifices de la commune sont décidés, puis réalisés, sous la direction du seigneur. Les statuts fabrianais de 1415 prévoient, une nouvelle fois, que le contrôle de l'espace et des édifices symboliques soit effectué par des magistrats élus assistés de représentants des différents quartiers, c'est-à-dire par le corps politique lui-même. Les messages qu'élaborent les nouveaux agencements des places communales à la suite de l'implantation des palais seigneuriaux ainsi que les interventions de la famille dominante sur les édifices symboliques se voient contrebalancés par l'attention que les seigneurs eux-mêmes doivent porter aux sièges du pouvoir de la commune dont ils sont le chef.

---

<sup>420</sup> Voir *supra*, chap. 6, note 253.

<sup>421</sup> Sur cet épisode et ses échos dans quelques chroniques du temps, DELZANT, « Les Trinci à Nocera », *Questes*, vol. 14, avril 2008, art. cit., p. 63-75.

<sup>422</sup> Sur la présence de Pasquale et de son fils aux côtés des Trinci, voir *supra*, chap. 4, note 221 et chap. 5, note 227.

<sup>423</sup> BCFol, ms. F. 257, fol. 4r-v, fol. 6r-v.

<sup>424</sup> *Ibid.*, fol. 4r : « *pro utilitate dicti communis* », fol. 6v : « *per sceleratum et orribilie mallum* ».

\*  
\* \*

Les grands travaux menés pour la construction du palais seigneurial comme ceux conduits en vue de l'embellissement de la ville et de ses principaux édifices sont placés au cœur de la propagande seigneuriale. Le chapitre que nous concluons maintenant s'est attaché à l'étude de ce phénomène. Parfois, les voix par lesquelles la propagande se fait entendre sont discordantes, parfois, elles s'harmonisent et se répondent. Elles restent plurielles. Il nous a semblé, pour en rendre compte, qu'il fallait tenter de les faire entendre ensemble, dans le flux qu'elles constituent, et qu'il fallait mettre en valeur les airs repris par les unes comme par les autres dans une composition jouant sur les reminiscences des motifs et sur leurs variations.

A Camerino, à Fabriano et à Foligno, les seigneurs construisent leur résidence urbaine principale au cœur de l'espace civique. Ils occupent les lieux de la mémoire de la ville et de la commune en s'enracinant dans le tissu urbain. Réinterprétés, ces espaces manifestent la prépondérance de la famille dirigeante tout en la rattachant à une forme d'organisation politique hors de laquelle elle ne peut gouverner. Loin d'éradiquer les symboles de la commune, les seigneurs sont astreints à l'entretien des signes monumentaux de la légitimité politique dont cette dernière est détentrice. Cela étant dit, les particularités de chaque situation ne doivent pas être abrasées. Il est certain qu'à la différence des Chiavelli et des Trinci, les da Varano érigent leur demeure hors du périmètre des palais publics, accroissant considérablement au fil du temps le poids politique de la place qu'ils dominent. Il n'en reste pas moins vrai que, d'une part, la commune et ses officiers participent à l'animation de ce pôle de gouvernement et que, d'autre part, le palais seigneurial est inscrit dans la trame continue des édifices de la ville. Là non plus, les seigneurs ne choisissent pas tant la rupture que l'insertion.

Cette dernière s'opère pourtant simultanément à l'affirmation d'une distinction présentée dans l'ordre du discours verbal comme dans celui du discours symbolique. Les textes de ses partisans formulent ce qu'énoncent ailleurs la pierre, les dessins et les couleurs : le seigneur domine parce qu'il possède les vertus dont ses réalisations sont l'expression. Par elles, il rejoint les héros antiques. Pour étayer un tel propos, la pensée de la magnificence qui s'élabore aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles articule en un nouvel ensemble cohérent des notions de philosophie morale avec les pratiques vivantes de l'urbanisme du temps. Comme les héros antiques, par ses grands travaux, le seigneur œuvre à l'intérêt général et à l'honneur de la ville. Une telle ligne de discours est redoublée par celle, voisine, des récits de fondation qui

resserrent un peu plus, grâce à un passé mythique, les liens organiques entre la ville et son seigneur.

A l'intérieur des palais, les grands cycles peints affinent l'image plurielle du pouvoir seigneurial qu'ils contribuent à construire. Plus spécifiquement que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, nous pouvons à présent porter notre attention vers eux.

## Chapitre 8 : Famille, gloire et vertu. Un pouvoir reconstruit par l'image

L'un des piliers de la domination seigneuriale est la pratique de la guerre. Elle offre les moyens humains et matériels du contrôle de la communauté, elle permet au seigneur de camper le rôle du protecteur de la ville, elle contribue à renforcer la cohésion du groupe qui s'y adonne, elle distingue le condottière du reste de la population<sup>1</sup>. La place de la guerre est centrale dans la péninsule de la fin du Moyen Age et il n'est pas surprenant de voir s'articuler autour d'elle deux des préoccupations des sociétés du temps, la Fortune et la Gloire. Ni l'une ni l'autre ne s'y réduisent et les développements que connaissent ces notions ne peuvent être entièrement décrits ici. En traitant successivement l'une puis l'autre, dans la première partie de ce chapitre, nous nous attacherons à souligner la façon dont elles sont interprétées au prisme du pouvoir seigneurial. Si la Renommée et la Gloire sont des remèdes contre la Fortune, les aléas du Temps s'effaçant devant l'éclatante instantanéité de la première ou dans l'intemporalité de l'au-delà de la seconde, les peintures murales des résidences construisent également dans l'ici et dans le maintenant la solidité du pouvoir. Cet aspect est examiné dans un second temps, à travers le gouvernement stable, sage et bon, du seigneur guidé par les vertus ainsi que le sont les institutions de la commune. Dans la seconde moitié du Quattrocento, les résidences urbaines et extra-urbaines des da Varano se prêtent à ces représentations qu'elles appuient cependant sur une mise en scène de la cour et de la famille seigneuriales. Elles témoignent d'un enracinement plus profond du pouvoir dans la personne, dans la lignée et dans l'entourage du seigneur. Cet aspect est traité dans la troisième partie ainsi que dans la quatrième qui souligne, en contrepartie, l'extension de la géographie du pouvoir seigneurial. L'espace parcouru, contrôlé et idéalisé est tout à la fois le lieu et la condition d'exercice de ce pouvoir, ainsi que le cadre de sa représentation. Afin d'élargir encore un peu le champ, dans un dernier moment, sont pris en compte certains des aspects des déplacements des fabricants de ces images entre les villes, au-delà des terres gouvernés par les seigneurs.

---

<sup>1</sup> Voir *supra*, chap. 6, notes 90-96.

## Le poids de la Fortune, l'aspiration à la Gloire.

### *Le mépris du monde, remède contre la Fortune ?*

A la fin du Moyen Age, la fortune fait partie des *loci communes*. Elle est, selon Florence Buttay-Jutier, « un lieu dans lequel se disposent des éléments de discours, pas toujours les mêmes », non pas « un concept mais une forme remplie de manière différente suivant son contexte »<sup>2</sup>. Mise en image, l'allégorie de *Fortuna* peut prendre deux significations distinctes, qui ne s'excluent pas. Elle évoque tantôt l'ordre du monde et celui de la nature, entretenant alors des liens étroits avec la Providence divine, tantôt l'ordre social, divisé et instable<sup>3</sup>. La roue qui apparaît à la fin du XI<sup>e</sup> siècle devient l'une de ses représentations fréquentes. Le palais communal de Fabriano l'offre un temps au regard des habitants de la *terra*<sup>4</sup>. Au cours du XV<sup>e</sup> siècle, le thème se développe progressivement dans le sens de la succession hasardeuse des événements. Cette lecture se surimpose aux précédentes. Le temps se fragmente, il est davantage perçu comme une suite d'instantanés qu'il importe de savoir mettre à profit pour diriger les affaires des hommes ainsi que pour construire sa renommée sur terre comme son salut, ou sa gloire, dans le ciel<sup>5</sup>.

Mais le poids de la Fortune reste écrasant et face aux aléas, la consolation est nécessaire. Les desseins de la Providence sont inconnus des hommes qui doivent endurer les épreuves grâce à l'exercice des vertus. Le succès considérable de la *Consolation de Philosophie* de Boèce, tout au long du Moyen Age, confirme s'il en est besoin la place de telles conceptions<sup>6</sup>. Une citation d'une autre *Consolation*, celle à *Polybe* écrite par Sénèque, est choisie par un notaire de Fabriano afin d'enrichir le petit florilège qu'il rassemble pour lui-même, vers 1400, à l'intérieur de la couverture de parchemin de l'un de ses registres. La voici :

*Non senthire mala sua non est hominis, non ferre non est viri.*<sup>7</sup>

---

<sup>2</sup> Florence BUTTAY-JUTIER, « *Fortuna* ». *Usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2008 (coll. Centre Roland Mousnier), p. 64-65.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 72-76.

<sup>4</sup> Illustration 81.

<sup>5</sup> BUTTAY-JUTIER, « *Fortuna* », *op. cit.*, p. 87-161.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 62-64.

<sup>7</sup> ASFab, *Notarile*, Agostino di Matteo, n° 37 (1397-1400). La phrase donnée ici sous la forme qu'elle prend dans le registre provient de Sénèque, *De consolatione ad Polybium*, XVII, 2. Texte consulté dans l'édition de la Loeb Classical Library : SENECA, *Moral Essays*, vol. II, trad. John W. BASORE, Cambridge (Mass.)/Londres, Harvard University Press, 1990 (1<sup>re</sup> éd. 1932) (LBL, 254), p. 406.

A la recherche de soutien moral pour surmonter ses difficultés, le notaire Agostino di Matteo emprunte aux autorités de la sagesse huit petites phrases qu'il garde devant les yeux et à l'esprit. Il les choisit dans les Proverbes ou chez Salomon, ou, avec une nette prédilection pour les auteurs classiques, chez Aristote, Virgile ou Sénèque. Elles lui parlent de la fuite du temps, du plaisir qui passe, de la force de l'âme. L'apophtegme du philosophe stoïcien est suivi d'une maxime célèbre tirée de l'*Enéide* : « *Superanda omnis fortuna ferendo est* ». Dans l'épopée, le conseil est donné par Nautès auquel Pallas l'a soufflé. Il doit reconforter le chef troyen dont la flotte vient d'être détruite par un incendie<sup>8</sup>.

Les héros et les grands hommes du passé ont eux aussi connu le poids de la Fortune, eux aussi ont connu la tentation du désespoir. Ils sont régulièrement présentés à la fin du Moyen Age comme un précédent exemplaire incitant à supporter les épreuves du temps. Pour consoler son interlocuteur de la perte d'un être cher, Sénèque citait les généraux, les consuls et les rois de jadis, tous disparus malgré leur grandeur. Il rappelait le sort de Scipion Emilien qui vit mourir deux de ses frères au moment où son père était honoré par un triomphe. « *Alio quidem atque alio tempore, omnes tamen in eundem locum tendimus*<sup>9</sup> ». Ce rappel, selon le stoïcien, doit apaiser la douleur. Il est une injonction à l'humilité et au renoncement à soi : comment ne pas accepter sa propre mort et celle des êtres aimés quand les plus grands de ce monde ont été confrontés à cette double épreuve ? En ramenant la finitude humaine à une condition universelle, par ailleurs, l'exemple doit briser l'enfermement néfaste créé par le sentiment qu'a tout endeuillé de l'incommensurabilité et de l'unicité de son propre chagrin.

Après la disparition violente des frères Trinci en 1421, Giovanni Sercambi compose un dictame à l'attention de la mère des seigneurs assassinés et de son troisième fils. Il adopte une rhétorique de la consolation semblable à celle que nous venons d'évoquer mais qu'il utilise dans une perspective chrétienne<sup>10</sup>. Le texte constitue une nouvelle *nota* et un nouveau chapitre des chroniques du Lucquois. Ses premières lignes proclament :

Plus fort frappe le sort (*fortuna*) sur les hommes, plus ces derniers, affligés, veulent être consolés par leurs amis pour ne pas sombrer dans le désespoir. Voilà pourquoi, à toi, dame Costanza et à toi, Corrado, seigneur de Foligno, est proposé l'apologue suivant,

---

<sup>8</sup> VIRGILE, *L'Enéide*, éd. Henri GOELZER, trad. André BELLESSERT, t. III (livres I-VI), Paris, Les Belles Lettres, 1925, livre 5, v. 710, p. 153-153 : « On peut toujours triompher de la fortune à force de constance ». Dans sa traduction de 1977, parue chez l'éditeur précédent puis reprise chez Gallimard, Jacques Perret préfère : « Il n'est pas de fortune dont on ne puisse triompher : il suffit de la supporter ».

<sup>9</sup> SENECA, *De consolatione ad Polybium* dans *Moral Essays*, *op. cit.*, XI, 4, p. 388-389 pour la citation ; XIV, 4-5, p. 398-399 pour les Scipions.

<sup>10</sup> Sur les relations, autour de 1420, entre les Giunigi et Lucques, les Trinci et Foligno, les da Varano et Camerino, voir *supra*, chap. 4, notes 220-222.

bien approprié, comme un exemple pour que, si vous nourrissiez quelque souci désespérant, vos tourments en devinssent moins pesants.<sup>11</sup>

La « *moralità perfecta* » est présentée comme la chanson qu'un convers augustin aurait élaborée puis interprétée sur la place de *Santo Michele in mercato*, à Lucques. Elle se compose de douze octains dont la dernière strophe, comme le refrain, fait de Dieu le remède de l'infortune. L'âme qui se tourne vers le Seigneur n'est pas sujette aux aléas du monde car elle ne s'attache pas aux biens terrestres. Le sort n'a pas prise sur elle. Les couplets évoquent sous la forme du *ubi sunt* les plus grandes gloires du passé. Issus de tous les répertoires héroïques, passent les souverains antiques, Nemrod, Assuérus ou Alexandre, les guerriers troyens, les preux que sont Tristan, Lancelot et « *li altri di Camelocto* » ou encore Saladin, mais aussi les plus belles femmes que la terre ait portées, Iseut ou Guenièvre, les sages comme Salomon, Hippocrate ou Gallien, les poètes et les philosophes, tels Aristote, Virgile ou Lucain<sup>12</sup>.

Combien grande fut la gloire  
Qu'eut la Rome triomphante,  
Et pourtant son souvenir  
A été éteint par la fortune changeante.  
A qui est-elle constante ?  
César et Pompée,  
Scipion et tant d'autres anciens  
Romains ne furent-ils pas avec tous les autres jettés à bas ?<sup>13</sup>

Sercambi associe avec délection des noms évocateurs et propose dans son poème une variation sur la gloire au fil des âges. Il peut ainsi contribuer à alléger la peine tout en prônant – car c'est là la fonction première qu'il revendique pour son texte – le *contemptum mundi* comme principe moral directeur d'une vie humaine qui serait autrement placée sous l'empire de la Fortune<sup>14</sup>. Le maître du chroniqueur devenu ici poète est, on s'en souvient, marié à une

---

<sup>11</sup> SERCAMBI, *Le croniche*, op. cit., vol. III, chap. 311, p. 274 : « *Quanto la fortuna più perchuote altri, tanto tali afflitti dalli amici vogliono esser consolati, acciò che la persona afflitta non si disperi. E pertanto si dicie, a te madonna Gostanza et a te Currado signore di Fulingno, ad exemplo la infrascripta moralità perfecta, acciò che aveste alcuno pensieri di disperatione, da quello pensieri ve ne dileviate et però si dicie : [...].* »

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 274-276.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 276 : « *Dè quanta somma gloria / Fu quella ch' ebbe Roma trionfante, / E già la sua memoria / A spenta la fortuna noverchante. / Donque chi ci è costante ? / Fu Cezari et Ponpeo, / Scipione e u' feo / Roman, con tucti li altri giti al fondo ?* »

<sup>14</sup> Florence Buttay-Jutier propose une typologie des textes dont la Fortune est le sujet. Après Boèce, la Fortune est une « figure du monde et des vicissitudes humaines », une « image de mémoire efficace pour enseigner les règles du monde (caducité, finitude etc.) et l'attitude morale à adopter face à lui : prudence et surtout *contemptum mundi* ». De cette fonction première partent deux branches : d'une part, le recueil d'*exempla*, organisé sous la forme d'une fresque historico-morale dont le *De casibus virorum illustrium* de Boccace est le prototype ; d'autre part, la déploration ou consolation. L'auteur distingue ensuite les traités philosophico-moraux, comme le *De remediis utriusque fortunae* de Pétrarque, qui peuvent prendre la forme de dialogue ; puis les traités philosophico-politiques traitant du libre arbitre et de la providence, ainsi que du rapport des dirigeants politiques à cette dernière. EAD., « *Fortuna* », op. cit., p. 479-507.

sœur de Corrado III, Jacopa. Paolo Guinigi fait dire une grande messe funèbre à Lucques en l'honneur de ses beaux-frères, en l'église San Francesco où des bannières aux armes des Trinci sont appendues pour l'occasion. A Foligno, il envoie trois ambassadeurs vêtus de noir « *per più honorare et condolersi della morte de' dicti signori* ». Sercambi, qui relate ces mesures, ne précise pas si les messagers apportent avec eux sa composition<sup>15</sup>.

*Des écrivains humanistes faiseurs de gloire.*

Les échos de la mort de Niccolò et de Bartolomeo Trinci sont nombreux dans les chroniques du temps<sup>16</sup>. Nombreuses sont également, selon toute vraisemblance, les lettres envoyées à Foligno pour pleurer la mort violente du vicaire apostolique traîtreusement assassiné. Elles doivent converger vers la cité ombrienne comme l'a fait quarante-cinq plus tôt, celle écrite par Catherine de Sienne après la fin brutale d'un autre Trinci, Trincia, grand-père de Corrado<sup>17</sup>. En 1421, l'une de ces missives arrive justement de Lucques, d'où Antonio Morici envoie ses condoléances et se rappelle aux bons souvenirs de son seigneur<sup>18</sup>. Depuis Florence, Giovanni Tinto Vicini s'adresse lui-aussi au nouveau maître de Foligno pour déplorer l'acte des *nephandissimi patricidæ* et pour lui apporter du réconfort<sup>19</sup>. Comme il se doit, il lui rappelle que les hommes les plus dignes et les nobles princes subissent les accidents de la Fortune. A l'opposé de mépris du monde prôné par Sercambi, il développe ensuite un des *topoi* qui assurent le succès des humanistes auprès de leurs employeurs et dont Pétrarque, dans la lettre à Francesco il Vecchio da Carrara que nous avons citée, a donné précédemment une formulation efficace<sup>20</sup>. L'homme passe, constate Vicini, mais le souvenir de ses actions lui survit :

C'est donc cette fin que l'on doit souhaiter, [...], celle à laquelle succèdent les louanges et la réputation d'œuvres illustres, d'où vient que se diffuse dans les siècles suivants le souvenir éminent d'une gloire immortelle, de la vertu et de l'humanité, et qu'en ce genre

<sup>15</sup> SERCAMBI, *Le croniche*, op. cit., vol. III, chap. 310, p. 273.

<sup>16</sup> On en trouvera un aperçu dans DELZANT, « Les Trinci à Nocera », *Questes*, vol. 14, avril 2008, art. cit.

<sup>17</sup> A la disparition de son époux, Giacomina d'Este reçoit une lettre de Catherine de Sienne. La mystique entend la réconforter en lui affirmant que Trincia a joui d'une faveur divine puisqu'en trouvant la mort pour l'Eglise romaine, il a assuré le salut de son âme. La révolte qui a eu raison de lui et qui a bénéficié du soutien des troupes de la Ligue de la liberté, pendant la guerre des Huit saints, est ainsi interprétée comme la conséquence du refus du vicaire au temporel de trahir le camp du pape en se joignant le camp de Florence. *Le lettere di santa Caterina da Siena ridotte a miglior lezione, e in ordine nuovo disposte*, éd. Piero MISCIATTELLI, Florence, Giunti/Barèra, 1970 (22<sup>e</sup> éd. ; 1<sup>re</sup> éd. de Niccolò TOMMASEO, Florence, Barbèra, 1860 ; 2<sup>e</sup> éd. de Piero MISCIATTELLI, Sienne, Giuntini e Bentivoglio, 1913), vol. IV, n° CCLXIV, p. 128.

<sup>18</sup> OTTO, « Eine Briefsammlung », *QFIAB*, vol. XI, 1908, art. cit., n° 6, p. 102-103.

<sup>19</sup> *Ibid.*, n° 2, p. 98-101. Giovanni Tinto Vicini est l'auteur du *De institutione regiminis dignitatum* déjà cité. Sur son parcours, voir *supra*, chap. 4, notes 165-171.

<sup>20</sup> Voir *supra*, chap. 7, note 243. Giovanni Tinto Vicini évolue de Fabriano et de Foligno, en passant par Pesaro, jusqu'à Florence et à Rome où il devient le chancelier de Gabriele Condulmer, futur Eugène IV.

de mort et à cet âge [*i. e.* la pleine maturité] la disparition, avouerais-je, aura été d'un plus grand prix<sup>21</sup>.

César, Hannibal et Caton ont eux aussi connu une fin brutale mais la mort qu'ils ont subie par la trahison, par l'ignominie ou par le suicide n'a finalement pas altéré leur gloire dans les siècles. A la fin de sa lettre, l'auteur appelle Corrado à tempérer sa douleur et à retenir son chagrin, puis il conclut logiquement par l'offre discrète de ses services au seigneur :

Et moi, qui ai honoré un homme de glorieuse mémoire, ton frère aîné, dont la douleur empêche le nom de sortir de ma bouche, j'ai le dessein remarquable de t'honorer de la même manière si tu juges bon d'accueillir à ton service mon dévouement fidèle.<sup>22</sup>

En même temps qu'elle prétend apporter le réconfort au frère des défunts par l'assurance que la gloire des grands hommes survit à leur mort, la lettre énonce que cette même gloire est cultivée par l'écrivain. Lequel peut encore employer son savoir-faire à promouvoir la réputation du seigneur au service de qui il se propose d'entrer.

\*  
\* \*

A la charnière des Tre et Quattrocento, pour Foligno, un tel cas n'est pas unique. Dans une lettre probablement rédigée au cours des années 1380<sup>23</sup>, Francesco da Fiano incite Ludovico di ser Romano di Benincasa à composer de nouveaux poèmes (*nova carmina*) en l'honneur de Costanza Orsini da Pitigliano. Les vertus de la femme d'Ugolino III, sa « sainte chasteté » en particulier, méritent d'être chantées<sup>24</sup> quand celles, viriles et guerrières, des seigneurs Trinci fournissent elles aussi une matière abondante aux écrivains qui en assurent la mémoire future. Ne conserve-t-on pas le souvenir des exploits militaires d'Achille grâce à l'œuvre de deux poètes<sup>25</sup> ? Ces recommandations sont adressées à un homme dont le parcours est celui des experts des questions administratives auprès des communes et des cours seigneuriales, qui sont aussi versés dans la production littéraire<sup>26</sup>. Ludovico commence sa carrière comme notaire à la chancellerie communale de Fabriano. Il rédige plusieurs actes

---

<sup>21</sup> OTTO, « Eine Briefsammlung », *QFIAB*, vol. XI, 1908, art. cit., n° 2, p. 99 : « [...] *is ergo exitus optandus est, [...], cui laudes famaue egregiorum operum gloriose succedunt, unde posteris immortalis glorie, virtutis et humanitatis monumentum celeberrimum propagatur, et in hoc genere mortis etateque plurimum fatebor intererit.* » Traduction de Clémence Revest.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 100-101 : « *Mihi autem, qui gloriose memorie virum colui, primorem germanum tuum, cuius nomen heret in faucibus pre dolore, propositum esse dinoscito, si meam fidem in servitium suscipere dignaberis, te itidem diligere.* »

<sup>23</sup> MONTI, « Una raccolta di "exempla epistolarum" », *Italia medioevale e umanistica*, XXVII, 1984, art. cit., p. 136-138. Nous avons mentionné cette lettre *supra*, chap. 4, note 189.

<sup>24</sup> BAV, Vat. lat. 51127, fol. 80v-82v, en part. fol. 81v. La copie porte en rouge le nom du destinataire : « *Lodovico da Fabriano* ». On se souvient que le bourg de Fiano est un des fiefs des Orsini et que Costanza a pu intervenir dans les relations se tissant entre l'humaniste Francesco et Ugolino III. Voir *supra*, chap. 4, note 186.

<sup>25</sup> *Ibid.*, fol. 81v-82r.

<sup>26</sup> Voir la notice biographique écrite par Anna FALCIONI, « Ludovico da Fabriano (Ludovico di Ser Romano) », *DBI*, vol. LXVI, 2006, p. 412-414.

pour cette dernière et tient un registre spécifique pour les transactions des Chiavelli dont il est, au début des années 1360, l'un des collaborateurs<sup>27</sup>. Il quitte ensuite Fabriano et devient chancelier de la commune de Città di Castello alors soumise à Pandolfo Malatesta, puissant seigneur et vicaire pontifical *in temporalibus* au service duquel se trouve Francesco da Fiano. La trace de Ludovico réapparaît enfin à Pérouse où, probablement, il meurt à la fin du siècle. Auteur de la *Tragedia de casu Cesene*, Ludovico est un des innombrables correspondants de Coluccio Salutati et un des destinataires, nous l'avons vu, des lettres de da Fiano. Il reste durablement lié aux Chiavelli puisqu'autour de 1380 sa sœur Nicolosa épouse Bartolomeo di Gualtiero, neveu du seigneur Guido le Napolitain<sup>28</sup>.

Nous ignorons si le haut fonctionnaire, originaire de Fabriano et apparenté aux seigneurs de la *terra*, échange finalement les produits de son talent avec les bienfaits des maîtres de Foligno. L'homme qui le lui a conseillé, de son côté, n'en manque pas l'occasion. L'étroitesse des liens de clientèle reliant da Fiano aux Trinci a été soulignée précédemment. Le spécialiste de l'écrit qu'est le premier assure à la curie pontificale le suivi des dossiers des seconds alors qu'en Ombrie, son frère Pepo est un des familiers d'Ugolino III. L'un des fils de Pepo, Antonio, reçoit de Federico Frezzi les ordres mineurs le 13 décembre 1411 puis, moins d'un mois plus tard, il est cité comme prieur de San Salvatore, une importante collégiale de la cité. Son propre frère Mattia reçoit la tonsure à Foligno puis, âgé de neuf ans, en 1413, succède à son oncle Francesco dans la jouissance de deux canonicats du diocèse. L'un est à San Salvatore, l'autre à San Giovanni *Foris Flamme*<sup>29</sup>. Les strophes que le scribe et abrégiateur apostolique compose pour le palais Trinci exaltent les vertus des *imperatores* romains. Si elles ne font pas explicitement référence à Ugolino Trinci, le seigneur dont les vertus militaires sont chantées par ses thuriféraires est naturellement associé aux grands hommes peints dans son palais, selon des modalités que nous préciserons ultérieurement. Pour l'heure, qu'il nous suffise de noter que l'éminente qualité littéraire des hexamètres dactyliques de facture classicisante composés par da Fiano explique, en partie, que cet ensemble soit l'une des compositions de leur auteur les plus diffusées parmi les contemporains de ce dernier<sup>30</sup>. Elle est le moyen de sa réputation et de sa reconnaissance

---

<sup>27</sup> Les actes du registre concernent avant tout Alberghetto et ses fils, dont Guido le Napolitain, et s'échelonnent entre le 17 septembre 1363 et le 10 mai 1364. SASSI, *Documenti chiavelleschi*, *op. cit.*, p. 21-31 et p. 55 (pour un autre registre).

<sup>28</sup> FALCIONI, « Ludovico da Fabriano », *DBI*, vol. LXVI, art. cit., p. 412.

<sup>29</sup> MESSINI, « Documenti per la storia », *Rivista d'arte*, n<sup>os</sup> 1-2, 1942, art. cit., p. 78-80, avec la publication de l'acte de renonciation de Francesco à ses prébendes en faveur de Mattia, le 17 décembre 1413, p. 79-80.

<sup>30</sup> Giuseppe BILLANOVICH, « Giovanni del Virgilio, Pietro da Moglio, Francesco da Fiano », *Italia medioevale e umanistica*, vol. VI, 1963, p. 215. Sur l'insertion des strophes de da Fiano dans le palais Trinci, voir les remarques et la bibliographie proposées par Clémence Revest dans DELZANT et EAD., « L'artiste, le savant et le

littéraires au sein du cercle fermé de l'humanisme du début du XV<sup>e</sup> siècle. Elle concourt en outre à la renommée du seigneur cultivé, supposé capable d'en apprécier la complexité érudite et d'en favoriser la production. Francesco da Fiano est un des promoteurs du modèle de Mécène. Il contribue au renouveau de l'idéologie antique du mécénat qui établit un lien de dépendance réciproque entre les puissants et les poètes à partir du modèle classique. L'aide financière apportée par ceux-là permet à ceux-ci de jouir de l'*otium* nécessaire à la création des grandes œuvres. En retour, par ces œuvres mêmes, ceux-ci apportent à ceux-là, qu'ils peuvent prendre pour sujet de leurs compositions, la gloire et l'immortalité<sup>31</sup>. Dans le *Contra oblocutores poetarum* qu'il rédige autour de 1400, da Fiano développe cette idée pour celui qui est son protecteur du moment et qui sera pape sous le nom d'Innocent VII, Cosmato Migliorati :

Puisque, [...] comme cela a été écrit ailleurs, il est « supérieur à toute la gloire du monde de vivre après la mort », tu ne dédaigneras pas d'honorer les poètes, de les vénérer de tout ton esprit et de les entourer constamment de marques amicales, en sorte que toi, que célèbreront leurs chants, tu vivras même après ta mort, puisque l'éclat de tes éminentes actions sera si grand, autant qu'un éclair de sainteté, que les vers homériques ou virgiliens sembleront dignes de ce panégyrique.<sup>32</sup>

Quelques lignes plus haut, l'humaniste affirme une nouvelle fois que les hauts faits d'Achille devant Troie, le périple d'Ulysse, Enée et Turnos, Œdipe et sa descendance, grâce à Homère, Virgile, Stace ou Sénèque le Tragique, et avec ces auteurs, « *eterna vivent secula fama* ». La poésie, seule, a un tel pouvoir car les monuments des architectes, fussent-ils de marbre, n'échappent pas ni à la ruine ni à l'oubli.

Horace n'a pas confié au savoir-faire de l'artisan un tombeau de marbre, fruit d'un dur et coûteux labeur, que, sans effort, la morsure du temps fuyant efface de la mémoire fragile et faillible des vivants.<sup>33</sup>

Au vu de la place qu'occupent autour des seigneurs des personnages tels que Francesco da Fiano, ses correspondants et les hommes qui se revendiquent du mouvement humaniste, qui contribuent à la mise en forme et à la diffusion de l'image du pouvoir

---

politique. Gentile da Fabriano et Francesco da Fiano au service d'Ugolino Trinci, seigneur de Foligno (début du XV<sup>e</sup> siècle) », *Questes. Bulletin des jeunes chercheurs médiévistes*, vol. 17 : *Les hommes illustres*, sous la direction de Marion CHAIGNE et Anne ROCHEBOUET, décembre 2009, p. 28-33.

<sup>31</sup> Nous avons présenté ce point *supra*, chap. 3, note 5.

<sup>32</sup> TAU, « Il *Contra oblocutores* », *Archivio italiano per la storia della pietà*, vol. IV, 1965, art. cit., p. 331 : « *Cum itaque, [...], sitque, ut alibi scriptum est, "supra omnem mundi gloriam post mortem vivere", non dedigneris poetas colere et illos tota mente venerari, eorumque firmas amicitias constanter amplecti, ut tu, carminibus celebrandus eorum, etiam post mortem vivas, siquidem prestantium gestorum tuorum tanta claritas, tam sanctus fulgor, ut homerici vel virgiliani cantus digna panegerico censeantur.* » Nous empruntons la traduction de Clémence Revest, donnée dans DELZANT et EAD., « L'artiste, le savant », *Questes*, vol. 17, décembre 2009, p. 32. La date du *Contra oblocutores poetarum* est discutée par Iginio Taù, art. cit., p. 264-267.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 330 : « *Marmoreum sepulcrum humano artificio operosum sumptuosumque, quod edax rubigo fugacis temporis de fragili et caduca memoria viventium faciliter abolet, componi sibi non fuit studiosus Horatius* ».

seigneurial, il faut accorder toute son importance aux possibilités qu'offrent aux dynasties gouvernantes l'argument de la gloire. Dans la lignée des développements de Pétrarque, il présente deux composantes. La première place la poursuite de la gloire dans l'au-delà, après la mort. La seconde élève l'homme glorieux au-dessus de la condition commune, à une distance irréductible du reste de ses congénères. L'éloignement est à la fois d'ordre temporel, puisque les actions réalisées par le héros ressortent d'un idéal éternel et ne sont pas caractéristiques d'une époque donnée, et d'ordre social puisqu'elles sont le propre des grands dirigeants que leur nature exceptionnelle conduit à assumer de hautes responsabilités<sup>34</sup>.

Sur ce point, en particulier, la magnificence et la gloire apparaissent comme deux notions complémentaires pouvant être mises au service de l'idéologie du pouvoir personnel. La gloire récompense la *virtus* dont la magnificence est une des expressions. Les écrits politiques que nous avons évoqués au chapitre précédent, ceux de Pétrarque y compris, associent fréquemment les deux mots. Lorsqu'il ne s'agit plus tant de promouvoir la dignité des lettres et le rang des lettrés que de louer le seigneur ou de lui donner des conseils de gouvernement, il est aisément admis que les constructions grandioses et durables contribuent à la gloire du dirigeant et à la perpétuation de sa mémoire<sup>35</sup>. Comme la magnificence, la gloire permet de maintenir dans une même pensée politique le personnel et le collectif. La grandeur singulière du gouvernant se manifeste de telle sorte que ses effets soient bénéfiques pour toute la communauté. Elle est un idéal de perfection à la fois individuelle, dès lors qu'elle incite chacun à rechercher le parfait épouissement de sa condition humaine, et collective, car c'est dans et pour la cité que cet épouissement a lieu. Le modèle intangible, propagé par les lettrés, de celui qui, après sa mort, est nimbé de la gloire, est offert à la communauté dans l'éternité de sa validité<sup>36</sup>. L'idée qu'un développement des potentialités humaines soit rendu possible par une aspiration à la gloire convenablement canalisée se retrouve au cœur des traités de pédagogie des humanistes du premier Quattrocento, tel le *De ingenuis moribus liberalibusque studiis* de Pier Paolo Vergerio qui connaît une très large diffusion<sup>37</sup>.

Qu'une formulation humaniste de la gloire puisse constituer un des axes du déploiement des significations créées par les fresques du palais Trinci nous semble confirmé par la représentation d'un lettré à l'extrémité est du passage couvert conduisant au complexe

---

<sup>34</sup> Carlo VAROTTI, *Gloria e ambizione politica nel Rinascimento. Da Petrarca a Machiavelli*, Milan, B. Mondadori, 1998, p. 117-137.

<sup>35</sup> La gloire est une autre de ces notions malléables que les auteurs tâchent de cerner mais dont le sens varie parfois à l'intérieur d'une même œuvre. Il serait réducteur d'en proposer une définition figée.

<sup>36</sup> VAROTTI, *Gloria e ambizione*, *op. cit.*, p. 134-135.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 145-151.

cathédral<sup>38</sup>. Assis dans un décor végétal, sur un tapis de mille-fleurs, un homme vêtu d'un long manteau dont le capuchon lui couvre la tête est plongé dans la lecture d'un livre et dans ses pensées. Sa position est celle d'une charnière entre les deux cycles qui se font face sur chacun des deux murs longs, les onze héros du passé sur l'un, les sept *Ages de la vie* sur l'autre. On ne peut ni exclure ni prouver qu'il s'agisse d'un portrait mais son identité, intrigante et insoluble, n'est peut-être pas l'essentiel. L'image expose un type et, derrière la personne, une personnification. L'homme qui surmonte la porte et occupe à lui seul une large partie du mur, isolé dans la solitude des lettres, est hors d'atteinte du temps destructeur. Le cycle des *Ages de la vie* se clôt sur la *Décrépitude*, un vieillard assis sur une chaise de bois car ses jambes ne le portent plus. Le contraste avec les soldats est saisissant. Eux se tiennent debout, droits, armés de pied en cap, animés par la *virtus* atemporelle. Leur immobilité n'est pas une rigidité mais une stabilité. Les arbres aux feuilles caduques séparant les allégories de l'écoulement de la vie humaine sont remplacés par la solide architecture de colonnes polygonales et d'arcs brisés, sous laquelle se tiennent les neuf Preux, Romulus et Scipion. Le fond naturaliste que creuse une perspective illusionniste accentuée par le départ des hauts végétaux au second plan, derrière les personnages, est substitué par un fond géométrique ornemental qui affiche sa planité derrière les colonnes dressées cette fois au premier plan. Le refus de la profondeur nie la narration et empêche la succession des épisodes. Ainsi la construction ostensiblement contrastée des espaces picturaux de part et d'autre du corridor établit l'opposition de l'écoulement de la vie terrestre et de l'éternité de la gloire à laquelle conduit la *virtus*. Le lettré tourne le dos à la première et oriente son profil vers la seconde. Il jouit de l'*otium* qu'il met à profit pour observer et célébrer la parfaite vertu guerrière des preux.

Quand les fresques de Foligno sont peintes, il existe au moins une autre figuration de lettrés associés aux guerriers incarnant la *virtus*. Il s'agit du cycle des hommes illustres dans le palais de Francesco il Vecchio da Carrara, à Padoue. Dans une même salle, sur les largeurs pour les uns, sur les longueurs pour les autres, les écrivains contemporains et les grands Romains sont représentés. L'ensemble pictural est commandé par le seigneur après que Pétrarque lui a dédié son *De viris illustribus*. Il est organisé suivant des lignes que l'écrivain a tracées avec son secrétaire Lombardo della Setta, en écho direct à la compilation de biographies commencée par le premier et achevée par le second. La réalisation est située dans

---

<sup>38</sup> Illustration 130.

les années 1370<sup>39</sup>. Plusieurs spécialistes pensent que le portrait de Pétrarque est ajouté après la mort de ce dernier et avant celle du vieux seigneur en 1388<sup>40</sup>. Cela ne modifie pas le sens de l'association des lettrés et des hommes de guerre autour de la notion de gloire. Parmi tant d'autres occurrences, le poète l'a résumée dans un sonnet qu'il dédie à Pandolfo Malatesta. Ce ne sont pas les œuvres du sculpteur qui ont assuré la réputation de Marcellus, de Paul Emile ou de Scipion l'Africain mais celles du poète : « *tout notre soin (studio) consiste en ceci : / rendre par leur renommée (fama) les hommes immortels*<sup>41</sup> ».

*Pétrarque, à côté ou au-delà. La gloire hors des cercles humanistes.*

La lecture que nous proposons des trois parties des fresques du corridor du palais Trinci, qui place donc le lettré en position de charnière, ne prétend pas réduire à elle seule l'interprétation des images. Elle n'entend pas plus faire de ces dernières une illustration des théories humanistes de la gloire telles qu'elles se développent, avec une intensité et une cohérence remarquables, dans la Florence du premier Quattrocento. Le contraste visuel entre les murs se faisant face est suffisamment net pour que la signification de l'opposition entre permanence des vertus et fugacité du temps soit lisible hors de la référence à une doctrine savante. La représentation du lettré n'offre qu'un surplus de sens. En outre, les Neuf preux ne sont pas un thème humaniste. Une fois encore, différents répertoires iconographiques sont combinés pour créer de nouveaux messages accessibles au-delà des cercles d'une élite culturelle restreinte<sup>42</sup>.

---

<sup>39</sup> Theodor E. MOMMSEN, « Petrarch and the Decoration of the *Sala virorum illustrium* in Padua », *The Art Bulletin*, vol. 34, n° 2, juin 1952, p. 95-116 ; DONATO, « Gli eroi romani tra storia ed *exemplum*. I primi cicli umanistici », dans Salvatore SETTIS (dir.), *Memoria dell'antico nell'arte italiana*, t. II : *I generi e i temi ritrovati*, Turin, Einaudi, 1985, p. 95-152. Sur l'intégration du portrait de Pétrarque dans ce cycle : Giovanni MARDERSTEIG, « I ritratti del Petrarca e dei suoi amici di Padova », *Italia medioevale e umanistica*, vol. XVII : *Per il VI centenario della morte di Francesco Petrarca (1304-1374)*, 1974, p. 260-263. A partir de l'étude de manuscrits enluminés du *De viris illustribus*, Julius von Schlosser suppose que la *regia carrarese* comportait également une fresque du Triomphe de la Gloire. VON SCHLOSSER, *L'arte di corte* (1<sup>re</sup> éd. : 1895), *op. cit.*, p. 58-67. Il est suivi, notamment, par MOMMSEN, *art. cit.*, p. 107-108, ou par Daniele Benati qui trouve là un élément confirmant l'intervention de Jacopo Avanzi dans la décoration du palais. BENATI, *Jacopo Avanzi nel rinnovamento della pittura padana del secondo '300*, Bologne, Grafis Edizioni, 1992, p. 76-83.

<sup>40</sup> MOMMSEN, *art. cit.*, p. 99-100 ; MARDERSTEIG, *art. cit.*, p. 261.

<sup>41</sup> Francesco PETRARCA, *Rime, Trionfi e poesie latine*, éd. Ferdinando NERI, Guido MARTELOTTI, Enrico BIANCHI et Natalino SAPEGNO, Milan/Naples, Riccardo Ricciardi, 1951 (La letteratura italiana. Storia e testi, 6), n° CIV, v. 9-14, p. 143 : « *Credete voi che Cesare o Marcello / O Paolo od African fossin cotali / Per incude già mai né per martello ? / Pandolfo mio, quest' opere son frali / al lungo andar / ma 'l nostro studio è quello / che fa per fama gli uomini immortali.* »

Les deux derniers vers sont mis en exergue de l'étude de Patrice ANGELINI, « Notes sur l'idéal de gloire à la Renaissance italienne », *Annales de la faculté des lettres et sciences humaines de Nice*, n° 42 : *Hommage à Louise Cohen. Langue et littérature italiennes*, 1982, p. 63.

<sup>42</sup> Cette remarque nous renvoie au problème insoluble de l'accessibilité et de la fréquentation des images par les contemporains. Le passage couvert ne doit pas être le lieu le plus fréquenté du palais.

Nous l'avons évoqué au chapitre précédent, la gloire est un des des thèmes centraux de la pensée politique qui se développe à partir XIV<sup>e</sup> siècle autour de la justification de l'exercice du pouvoir personnel, en lien avec l'exaltation des vertus individuelles. Elle est proposée aux seigneurs comme l'une des finalités de leur action sur terre, elle est le produit de la *virtus* qui les anime. L'usage qui est fait de la notion dans le contexte que nous étudions trouve sa place dans une réflexion de longue durée sur la gloire et sur la renommée, une réflexion revivifiée au XII<sup>e</sup> siècle puis considérablement développée au XIV<sup>e</sup>. A la fin du Moyen Age, la conception chrétienne de la gloire domine. La gloire est divine lorsqu'elle est vraie et lorsqu'elle est humaine, elle procède encore du ciel. Plus éclatante que la renommée, grâce à la louange et à l'honneur, la gloire est longtemps distinguée de cette dernière par sa nature même. Sur terre, elle est en premier lieu le lot des monarques et des plus grands chevaliers<sup>43</sup>. Mais un changement s'opère et les frontières de cette distinction tendent à s'estomper, en lien, notamment, avec la mise en avant de la conception antique de la gloire. Là où tout un courant de la pensée politique scolastique, telle celle de Gilles de Rome, se montrait réticente envers une gloire terrestre qui était suspectée d'être la parente de la vanité et dont les dirigeants devaient se tenir écartés, la *gloria* peut devenir un but à atteindre<sup>44</sup>. Le balancement lexical de la renommée et de la gloire, on s'en souvient, est utilisé par Pétrarque pour présenter au seigneur de Padoue les avantages qu'il retirera, selon lui, de ses conseils<sup>45</sup>. On ne saurait brosser en quelques lignes – ni même en quelques pages – l'histoire d'une notion devenue omniprésente dans les écrits du XV<sup>e</sup> siècle. Polysémique, elle est proposée aux membres de l'élite marchande florentine, pour eux-mêmes ou pour leur famille, de la même manière qu'elle est présentée aux grands condottières ou aux princes de la péninsule<sup>46</sup>. Les réflexions qui la prennent pour sujet et les compositions qui la citent ne se limitent pas aux textes que l'on s'astreint à composer dans un élégant latin cicéronien. Son usage est surabondant dans la production littéraire pléthorique que les écrivains de seconde, voire de troisième, catégorie dédient, en vernaculaire, aux puissants de la péninsule dont ils attendent faveurs, places ou rétributions.

---

<sup>43</sup> Bernard GUENEE, *Du Guesclin et Froissart. La fabrication de la renommée*, Paris, Tallandier, 2008, p. 19-30 et p. 102-103.

<sup>44</sup> SKINNER, *Virtù rinascimentali*, *op. cit.*, p. 159-161. Au sein de la production du premier humanisme, la gloire n'est pas l'objet d'une valorisation monolithique. S'appuyant sur saint Augustin, Coluccio Salutati dénonce la *gloriae cupido* comme une illusion mensongère, ombre de la vraie *virtus*. VAROTTI, *Gloria e ambizione*, *op. cit.*, p. 139-144.

<sup>45</sup> Voir *supra*, chap. 7, note 243.

<sup>46</sup> ANGELINI, « Notes sur l'idéal de gloire », *Annales de la faculté des lettres et sciences humaines de Nice*, n° 42, 1982, art. cit., p. 63-85. L'auteur donne l'exemple des *Libri della famiglia* écrits par Alberti en 1432, dans lequel, dit-il, le mot « *gloria* » est répété dix-sept fois en onze pages (p. 64).

Federico Frezzi permet ici d'appréhender le brassage des références qu'opère la culture du temps. Il atteste la présence dynamique et efficace d'une conception chrétienne de la gloire dans l'entourage d'Ugolino III, en lien avec celle mise en œuvre autour des hommes illustres. Les caractéristiques de la gloire humaine liée aux exploits guerriers – distance, clarté, éternité, hauts faits – sont replacées dans la perspective morale du christianisme tout en restant présentées à travers le motif des héros de l'Antiquité, *exempla* à la mode de la gloire terrestre. Lorsqu'au cours de sa pérégrination, le narrateur du *Quadriregio* chemine à travers le domaine de la Force, il assiste à la réunion autour du dieu Mars des dix-sept plus grands guerriers de l'histoire<sup>47</sup>. Un rai de lumière issu de la divinité guerrière tombe sur chacun d'eux. Il y a là, tout d'abord, Hercule et les trois païens des Neuf Preux dont la liste est fixée depuis le début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>48</sup>. Suivent les Romains, parmi lesquels Romulus et Scipion l'Africain, puis les trois preux chrétiens. L'énumération se conclut avec le plus grand des barons. Les Anciens, Grecs et Troyens, le couvrent de fleurs, lui dont le nimbe brille tant que, « tel le soleil / il ferait paraître la nuit semblable à l'heure de midi<sup>49</sup> ». Le héros, on l'aura reconnu, n'est autre que Trincia Trinci. La Force explique que le père du dédicataire a gagné cette place en versant son sang pour la vraie foi, lui qui a payé de sa vie sa fidélité maintenue à l'Eglise<sup>50</sup>. Elle achève à peine son propos que, dans une splendeur éblouissante, des anges emportent Trincia et ses trois homologues chrétiens vers le Paradis. *Primus inter pares* au milieu des héros antiques et des preux, le père devenu *exemplum* pour le fils montre qu'Ugolino est lui aussi appelé à la gloire. Frezzi recourt aux deux formes de gloire dont il conserve la hiérarchie, celle, païenne, des hommes illustres nimbés et celle, chrétienne, des martyrs auréolés appelés à la droite de Dieu.

Postérieur d'une quinzaine d'années, un second exemple issu de Foligno – et désormais bien connu – souligne l'importance du thème de la gloire dans l'entourage seigneurial. L'auteur de la *Légende de saint Félicien* attribue consciencieusement aux

<sup>47</sup> FREZZI, *Il Quadriregio*, op. cit., livre IV, chap. 7, p. 304-310. Nous avons proposé une étude de ce passage, dont nous reprenons quelques éléments ici, dans DELZANT, « La compagnie des hommes illustres : mobilisation et usage d'un thème au XV<sup>e</sup> siècle », dans Caroline CALLARD, Elisabeth CROUZET-PAVAN, Alain TALLON (dir.), *La politique de l'histoire en Italie. Arts et pratiques du réemploi*, actes du colloque (Paris, 16-17 octobre 2009), Paris, PUPS, 2013, p. 239-245.

<sup>48</sup> Par Jacques de Longuyon dans les *Vœux du Paon*, en 1312. DONATO, « Gli eroi romani », dans SETTIS (dir.), *Memoria dell'antico*, t. II, art. cit., p. 109. Le travail de référence sur ce thème reste Horst SCHRÖDER, *Der Topos der « Nine Worthies » in Literatur und bildender Kunst*, Göttingen, Vanderhoeck & Ruprecht, 1971.

<sup>49</sup> FREZZI, *Il Quadriregio*, op. cit., livre IV, chap. 7, v. 130-135, p. 308 : « - Chi è colui, che 'l raggio ha tanto adorno, / o dea Fortezza, che sí come 'l sole / faria la notte parer mezzogiorno, / e che di fiori, rose et di viole / li sargon sopra il petto e sopra il viso / sí come a' novi amanti far sí sòle ? »

<sup>50</sup> Les événements auxquels il est fait référence sont ceux de la révolte de 1377. L'interprétation de Frezzi doit prévaloir dans l'entourage des Trinci, elle est déjà celle proposée par Catherine de Sienne comme nous l'avons indiqué *supra*, note 17.

différents membres de la dynastie, pour lesquels il invoque la protection du saint patron de la cité, la *fama* sur la terre et la *gloria* dans le ciel. D'après Pierangelo Bucciolini, Trincia, chevalier plein de force (« *vigoria* ») a vu sa renommée (« *fama* ») se répandre dans toutes les provinces. Ugolino III et sa femme, Costansa Orsini, leur vie achevée, devraient tous deux jouir de la gloire céleste (« *superna gloria* »). Leur fils Bartolomeo, bien qu'encore « *seignor piccinio* » est recommandé à Félicien pour qu'il atteigne, « à la fin, la gloire infinie » (« *et poi alla fin la gloria infinita* »)<sup>51</sup>. La référence à la gloire est placée dans des strophes qui prennent la forme de prières. Si elle fait partie d'une intervention pour le salut de l'âme des membres de la dynastie – dont Pierangelo demande qu'elle « le reçoive toujours à bras ouverts, comme son serviteur » et que son chef Ugolino lui accorde toujours ses faveurs (« *gratia* »)<sup>52</sup> –, elle conclut des paragraphes énumérant les vertus de chacun des Trinci. Attributs typiques transformés en apanage familial, sagesse, puissance, prouesse et courtoisie sont les préalables de la gloire posthume des grands hommes selon les références romanesques<sup>53</sup> et les termes les plus courants de la rhétorique encomiastique. Cette dernière est le revers d'un texte auquel Bucciolini donne, à l'avant, la forme d'une oraison où la gloire est replacée dans un horizon eschatologique.

\*  
\* \*

Pierangelo Bucciolini semble avoir mené sa carrière politique à Foligno, dans l'entourage des Trinci et à l'intérieur des conseils de la commune. Pour leurs parcours professionnels, de nombreux hommes ne peuvent se prévaloir d'un ancrage local aussi fort et sont en quête des opportunités offertes par les puissants. Ce qui est vrai pour les hommes qui tentent leur chance en adoptant les pratiques humanistes l'est aussi pour la foule de ceux qui composent en vernaculaire. Après avoir évoqué les premiers à travers les exemples de Francesco da Fiano, Ludovico di ser Romano da Fabriano ou Giovanni Tinto Vicini, il nous

<sup>51</sup> BUCCIOLINI, *Legenda di San Feliciano*, op. cit., strophes CLXVI, CLXXII, CLXXIV, CLXXVIII, p. 68-71.

<sup>52</sup> *Ibid.*, strophes CLXXXIII (« *che sempre de Ugulin me dia la gratia* ») et CLXXXIX (« *Et fin ch'io vivo, Segnor, sempre faccia / cosa che piaccia alla sua signoria ; / per servedor me receva nelle braccia / de lui et chi da lui descendira* »), p. 72.

<sup>53</sup> Les références culturelles de la chevalerie et des romans courtois occupent une place importante dans l'entourage des Trinci, comme elles le font dans les grandes grandes cours du temps jusqu'à une date avancée (CROUZET-PAVAN, « A l'automne du Moyen Age en Italie du Nord : imaginaires chevaleresques et culture de cour », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions & belles lettres*, novembre-décembre 2008, p. 1727-1751). Dans le palais de Foligno, ces références s'associent sans heurt aux références humanistes. Le cycle de la salle des *Imperatores* avec les *tituli* de Francesco da Fiano est réalisé à quelques mètres de celui des *Neuf Preux*, dans le corridor. L'imaginaire chevaleresque est souvent associé au royaume de France d'où sont, par exemple, issus deux preux chrétiens, Charlemagne et Godefroy. On peut voir un signe de cet attachement dans les inscriptions en langue d'oïl des phylactères des *Sept âges de la vie* ou dans l'onomastique familiale. L'une des filles d'Ugolino III est nommée Drusolina, nom d'une reine héroïne des romans de la matière carolingienne. Le personnage apparaît notamment dans les *Reali di Francia* écrits en prose et en toscan par Andrea da Barberino au tournant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

est possible de traiter des seconds grâce à un autre personnage originaire de la *terra* des Chiavelli, Alberto Orlando.

Précisons notre démarche. Présenter successivement ces deux ensembles d'écrivains ne revient pas à les considérer comme des groupes hermétiques. Certes, les premières décennies du Quattrocento sont un moment décisif dans la structuration du mouvement humaniste, dans la constitution d'une « sphère commune de qualification et de reconnaissance, définie par des outils de distinction et de légitimation » spécifiques<sup>54</sup>. Mais la catégorie d'« humanisme » n'est pas le nom d'une tranche de réalité passée. Elle est, comme le sont les catégories du chercheur, une construction typique nécessaire à qui tente de rendre compte de la fluidité du réel. En un même moment, plusieurs temporalités culturelles coïncident et s'imbriquent, et les hommes qu'elles traversent ne sont pas tout à l'une ou tout à l'autre<sup>55</sup>. Aussi les développements qui précèdent ne doivent-ils pas porter à confusion. Nous ne faisons pas des lettrés humanistes les concepteurs d'une propagande seigneuriale reposant sur une gloire inspirée par les Anciens et construite par la littérature, même s'il est vrai que la cohérence du discours que les partisans des *studia humanitatis* proposent sur ce thème lui confère une attractivité certaine aux yeux des employeurs qu'ils cherchent à séduire. La place que les humanistes parviennent parfois à occuper auprès des seigneurs ne découle pas de leur capacité à inventer des solutions aux problèmes de légitimité posés par l'exercice personnel du pouvoir. Elle nous semble être davantage liée à leur capacité bruyamment proclamée à formuler des réponses structurées de manière originale à partir de références largement partagées.

Les écrits de Pétrarque sont l'une d'elles, ils constituent un jalon important dans l'effort réalisé à partir du XIV<sup>e</sup> siècle pour conférer aux affaires humaines une grandeur qui leur fasse dépasser une finitude issue de la chute originelle et qui permette le retour de l'âge d'or<sup>56</sup>. L'aspiration à la gloire participe de cette grandeur, affirme Pétrarque avec une grande force de persuasion. Son œuvre nourrit les humanistes du Quattrocento, qui voient en lui le grand précurseur et dont un homme comme Francesco da Fiano peut se revendiquer l'élève<sup>57</sup>.

---

<sup>54</sup> Voir la récente synthèse de Clémence REVEST, « La naissance de l'humanisme comme mouvement au tournant du XV<sup>e</sup> siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 68<sup>e</sup> année, n° 3, juillet-septembre 2013, p. 665-696, p. 674 pour la citation.

<sup>55</sup> Etienne ANHEIM, « Un évangéliste sur les bords du Rhône. La figure de saint Jean à la cour pontificale d'Avignon au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle », dans Cécile CABY et Rosa Maria DESSI (éd.), *Humanistes, clercs et laïcs dans l'Italie du XIII<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle*, Turnhout, Brepols, 2012 (Collection d'études médiévales de Nice, 13), p. 122-123. L'auteur formule ces remarques au sujet des catégories de scolastique et d'humanisme.

<sup>56</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, op. cit., p. 36-42.

<sup>57</sup> REVEST, « La naissance de l'humanisme », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 68<sup>e</sup> année, n° 3, 2013, art. cit., p. 685.

Elle jouit d'un succès qui dépasse de beaucoup les confins de ce mouvement culturel. A travers les *Triumphes*, notamment, elle offre à de nombreuses créations en vernaculaire du XV<sup>e</sup> siècle une inspiration formelle et thématique, ainsi qu'aux images des peintres et des miniaturistes leurs sujets<sup>58</sup>. Piero di Cosimo de Médicis commande une série des *Triumphes* qu'il fait illustrer par Matteo de' Pasti, lequel lui écrit en 1441 pour lui demander ses préférences concernant quelques détails iconographiques<sup>59</sup>. Frédéric de Montefeltre possède lui aussi un exemplaire des *Triumphes* richement enluminé, cette fois, par Bartolomeo della Gatta<sup>60</sup>.

Alberto Orlando est un des poètes pétrarquaisants qui abondent au dernier siècle du Moyen Age. Sa *Canzona sopra i Triomphi* est copiée dans plusieurs manuscrits contemporains à côté des *Triumphes* du maître<sup>61</sup>. En neuf strophes de treize vers et un congé, elle en reprend la structure pour présenter cinq tableaux allégoriques dont la succession marque un cheminement spirituel. Si Vénus et Cupidon commencent par triompher, ils doivent s'incliner devant la Pudeur, « *virtu divine* ». Tous cèdent ensuite devant la Mort qui frappe les hommes indifféremment mais qui est à son tour vaincue par la Renommée. En effet, affirme comme ses prédécesseurs Alberto, le « *prince de l'Olimpo novo* » veut que si « l'ouvrier meurt, l'œuvre vive toujours ». La mort, écrit le poète,

Réduit au silence nos vies de mortels  
Mais pas les nobles vertus  
Dont il appert qu'elles parlent et écrivent en leur propre faveur.  
Une glorieuse et divine renommée s'élève,

---

<sup>58</sup> Davide BANZATO et Caterina LIMENTANI VIRDIS, « La tradizione iconografica dei Trionfi », dans *Petrarca e il suo tempo*, volume publié après l'exposition (Padoue, 8 mai-31 juillet 2004), Milan, Skira, 2006, p. 107-134.

<sup>59</sup> Corrado RICCI, *Il Tempio malatestiano*, Milan/Rome, Bestetti & Tumminelli, 1925, p. 38 et note 13, p. 58 (avec, entre autres références, pour la publication de la lettre, l'indication suivante : Gaetano MILANESI, « Lettere di artisti italiani dei sec. XIV et XV », *Il Buonarroti*, 2<sup>e</sup> série, vol. IV, 1869, p. 78-79 (*non vidi*)).

La *fama* de Pétrarque est une notion plurielle, liée à autant à l'amour et à la création littéraire qu'à l'action des grands hommes, guerriers ou hommes de savoir. Elle est travaillée par un balancement entre l'idée positive d'une conquête grâce aux hauts faits et celle, négative, d'un dépérissement lié au passage du temps et à l'oubli. Les *Triumphes*, sur lesquels nous revenons dans la suite de notre développement, sont emblématiques de l'importance et de la plurivocité du thème dans l'œuvre du poète. Emilio PASQUINI, « Il *Triumphus Fame* del Petrarca : varianti testuali e costanti tematiche », dans Isa LORI SANFILIPPO et Antonio RIGON (dir.), *Fama e publica vox nel Medioevo*, actes du colloque (Ascoli Piceno, 3-5 décembre 2009), Rome, ISIME, 2011, p. 182-185.

<sup>60</sup> BANZATO et LIMENTANI VIRDIS, « La tradizione iconografica », dans *Petrarca e il suo tempo*, art. cit., p. 117.

<sup>61</sup> On trouvera une liste de ces manuscrits dans Ernesto LAMMA, « Rime inedite di Alberto Orlando », *ASMU*, vol. IV, fasc. 15-16, 1889, p. 496 et p. 508, ainsi que dans le *Census of the Petrarch Manuscripts in the United States*, sur le site internet de la Bancroft Library de l'université de Berkeley.

URL : <http://bancroft.berkeley.edu/digitalscriptorium/petrarch/WaltersW410.html> Consulté le 19 septembre 2013. Nous avons travaillé sur deux d'entre eux, entre lesquels existent des différences textuelles très importantes : BAV, Vat. Lat. 4787, fol. 179r-181r ; Baltimore, Maryland Walters Art Gallery, ms. W. 410, fol. 109r-111r. Nous proposons en annexe (doc. 5) une transcription du texte de Baltimore. Nous expliquons notre choix plus loin. La *Canzone* d'Orlando a fait l'objet de plusieurs publications à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sur des plaquettes éditées, comme l'usage était alors fréquent, à l'occasion de mariages. Elles sont devenues aujourd'hui presque inaccessibles. Nous n'avons pas connaissance d'édition récente.

Comme malgré elle, du sein du défunt.<sup>62</sup>

L'œuvre s'achève par le Triomphe du Temps et de l'Éternité, qui recouvrent d'oubli même les noms les plus éclatants. La banalité des thèmes repris dans cette chanson composée au premier tiers du Quattrocento est précisément ce qui retient notre attention. Car d'après le titre reporté sur un manuscrit conservé à Baltimore, la *Canzone* est écrite « à la demande du magnifique seigneur Berardo da Camerino<sup>63</sup> ».

Alberto Orlando nous semble être exemplaire du souci de la gloire qui travaille les seigneuries urbaines et la société d'alors. Les œuvres de circonstance qu'il compose sont un des signes de cette préoccupation. Alberto participe à une vogue littéraire dans laquelle une production poétique comme la sienne rencontre les intérêts des consommateurs que sont les dédicataires, les commanditaires et les membres de leur entourage. Certes, ses strophes peuvent paraître l'instrument émoussé d'une gloire dont l'éclat spécifique, à être tant et tant prêté, ternit. Chez les poètes dont il fait partie, l'exceptionnalité des vertus est chose commune et l'hyperbole, la figure de base. La *fama* perdant de son pouvoir distinctif, la *gloria* est plus facilement attribuée aux vivants. Mais pour les raisons que nous venons d'avancer, les textes ainsi produits n'en sont pas moins dignes d'intérêt. S'ils ne respectent pas nécessairement les définitions que les théoriciens posent et que nous aimerions parfois, par commodité, voir appliquées dans leur rigueur conceptuelle, ils sont l'écho d'un rapport difficile qu'entretient une société au temps, de la conscience attristée de son passage délétère comme de la volonté enthousiaste de le contrecarrer<sup>64</sup>. Sur ce dernier point, les Anciens ont enlevé une brillante victoire qu'en suivant leur exemple, hommes de pouvoir et lettrés du Quattrocento se proposent eux aussi de remporter. Comme nous avons tenu le fil d'Aristote dans notre tentative pour appréhender la notion de magnificence, nous suivons celui de Pétrarque et d'un de ses épigones pour discerner les problèmes et les solutions qui se dessinent autour du rapport au temps, à travers les développements sur la Fortune, la

---

<sup>62</sup> Baltimore, Maryland Walters Art Gallery, ms. W. 410, fol. 110r-110v : « *Ma vole il prince de l'Olimpo novo / Per dare al virtuoso piu salute / Che al hore compiute / Mora l'oprante et l'opra sia pur viva / Pero costei nimica de perdono / Le nostre mortal vite pu far mute / Ma non l'alme virtute / Che per se stesse par che parli et scriva / Surge una fama gloriosa et diva / A suo dispecto in meglio il morto seno / O felice et sereno / Che virtu ama che di secco et verde / Et questo e il quarto ove la morte perde.* »

Chez Pétrarque, le Triomphe de la *Fama* s'ouvre avec l'imposant défilé des guerriers de la Rome antique.  
<sup>63</sup> *Ibid.*, fol. 109r : « *Canzone composta per Alberto Orlando ad instantia del Magnifico signore Berardo de Camarino sopra y triumpho etcetera.* »

Les indications données par Ernesto Lamma à partir des manuscrits italiens qu'il a consultés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne lui permettent pas d'établir fermement le rapprochement entre le poète et le fils de Rodolfo III. Elles reproduisent une forme abrégée du nom du commanditaire : « [...] *la canzone [...] scritta ad istanza di Bardo da Camerino* ». (« Rime inedite », *ASMU*, vol. IV, 1889, art. cit., p. 494). Nous soulignons. L'auteur a cependant la bonne intuition et avance l'hypothèse du nom de Berardo da Varano (*ibid.*, note 1, p. 504-505).

<sup>64</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, op. cit., p. 36-42.

Renommée et la Gloire. La documentation que nous connaissons nous y invite et non l'idée que les écrits du poète né à Arezzo puissent constituer à eux seuls une matrice de comportements.

Revenons à Alberto Orlando. Lorsque Carlo Malatesta meurt au combat, en 1429, Battista Chiavelli commande au versificateur une chanson en l'honneur du défunt. Le seigneur de Fabriano, marié à Guglielma da Varano, l'une des sœurs de Berardo, choisit opportunément son faiseur de vers. Spécialisé dans le traitement du passage du temps, de la mort, de la renommée et de l'autoreprésentation de la création littéraire, ce dernier s'acquitte de sa tâche avec sérieux et parvient une fois encore à arranger ces thèmes dans sa composition<sup>65</sup>. Il montre aussi son savoir-faire dans le sonnet qu'il dédie à Sigismondo Pandolfo Malatesta, neveu de Carlo, gendre de Francesco Sforza et beau-père de Giulio Cesare da Varano<sup>66</sup>. Le maître de Rimini, « *invictibil signor victorioso* » est dit concentrer en lui les vertus militaires et civiles – générosité, piété et clémence – que la voix du poème invoque pour demander sa libération alors qu'elle prétend être incarcérée<sup>67</sup>. Ni la notion de gloire ni les Romains illustres ne sont cités mais l'association des vertus qui caractérisent typiquement celle-là comme ceux-ci suffit à les évoquer.

Le mode de la suggestion n'est pas, en revanche, celui qu'adopte Orlando dans les deux cent quatre-vingt-six vers de la chanson « *Uno splendor che ride* ». Cette dernière œuvre doit être mentionnée car elle nous permet d'affermir le trait que nous avons esquissé entre des familles seigneuriales semblablement préoccupées de leur gloire, trait que suit au long son carrière le poète de Fabriano<sup>68</sup>. Le texte est dédié à Bianca Maria Visconti, l'épouse de Francesco Sforza dont un des frères, Leone, épouse Marsobilla Trinci, fille de Corrado III, en 1435 et un autre, Alessandro, Costanza da Varano, sœur de Rodolfo IV, en 1444<sup>69</sup>. Au cours des décennies 1430-1440, Alberto Orlando est au service de Francesco Sforza : il apparaît comme son commissaire à Naples, à la cour d'Alphonse d'Aragon, en 1437 puis à Bologne,

---

<sup>65</sup> Le texte est publié par LAMMA, « Rime inedite », *ASMU*, vol. IV, 1889, art. cit., p. 509-514. Il n'est pas une apologie de Carlo Malatesta, un chant tout entier dédié à sa gloire mais prend la forme d'une méditation plus générale autour des thèmes que nous avons mentionnés.

<sup>66</sup> Sigismondo Pandolfo épouse Polissena, fille illégitime de Francesco Sforza en 1441 ou 1442. Il en a une fille, Giovanna, qu'il donne en mariage à Giulio Cesare da Varano, en 1451. Voir *supra*, chap. 6, notes 105-107.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 515, qu'il faut corriger avec les indications de Lodovico FRATI, *Le rime del codice isoldiano*, *op. cit.*, p. XVI.

<sup>68</sup> Le texte figure dans une anthologie de poèmes des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles que Sabadino degli Arienti compose avant de l'offrir à Giovanni II Bentivoglio. Le recueil est achevé après 1471, quand son auteur est secrétaire d'Ercole I<sup>er</sup> d'Este. FRATI, *Le rime del codice isoldiano*, *op. cit.*, p. VII-VIII.

<sup>69</sup> De ce mariage, on s'en souvient, naît Battista Sforza qui est prise comme épouse par Frédéric de Montefeltre. Nous l'avons également vu plus haut, dans les années 1440, Elisabetta Malatesta-da Varano, son fils Rodolfo IV et son neveu Giulio Cesare font partie des *recomandati* de Francesco et d'Alessandro Sforza. Voir *supra*, chap. 7, note 105.

en 1446<sup>70</sup>. Le poème qu'il consacre à la fille de Filippo Maria Visconti entreprend de louer une femme « pure et noble », la « seule à être, parmi les mortelles, bienheureuse et divine », « un temple qu'emplissent toutes les vertus resplendissantes », une femme, en un mot, qui est la « gloire des dames honnêtes et belles »<sup>71</sup>. L'avant-dernière strophe constitue un catalogue de déesses antiques et de femmes illustres, utilisé en un renversement admirable. Couramment, les conseils politiques et moraux proposent les grands personnages du passé comme des exemples à suivre, comme des miroirs de vertu. Ici, Diane et ses nymphes, suivies d'Iphigénie, de Lucrèce ou de Polixène se reflètent en l'épouse du condottière dont la « vie sereine » est « contemplée ainsi qu'une chose divine » par celles-là même à qui est donné un triomphe<sup>72</sup>. Bianca Maria est seule, désormais, à incarner les vertus. Devenue l'indépassable parangon, elle se substitue dans la gloire aux modèles de l'Antiquité.

Alberto recourt à un procédé dont il n'est pas rare de voir bénéficier, dans les éloges du temps, des seigneurs d'une importance moindre que celle des Visconti ou des Sforza. Pierangelo Bucciolini peut dire d'Ugolino III Trinci qu'il « dépasse Alexandre en majesté » et qu'« au-dessus de César il s'élève par sa magnanimité »<sup>73</sup>. A l'autre extrémité du siècle, Giambattista Cantalicio avance que Giulio Cesare da Varano a fait mieux que Démétrius Poliorcète en matière de génie civil<sup>74</sup>.

<sup>70</sup> Camillo MINIERI RICCIO, « Alcuni fati d'Alfonso I. di Aragona dal 15 Aprile 1437 al 31 di Maggio 1458 », *Archivio storico per le province napoletane*, anno VI, fasc. I, 1881, p. 6 (Alberto commissaire à Naples) ; FRATI, *Le rime del codice isoldiano*, op. cit., p. XV (Alberto commissaire à Bologne). Ernesto Lamma suppose que la chanson est écrite en 1442, à l'occasion du passage de Bianca Maria à Fabriano, et qu'elle vaut à son auteur d'entrer au service des Visconti et des Sforza (LAMMA, « Rime inedite », *ASMU*, vol. IV, 1889, art. cit., p. 499-502). Déjà fragile, cette hypothèse est invalidée par la mention napolitaine de 1437. La date de la composition de la chanson (comme, plus généralement, la carrière de son auteur), reste inconnue. Le manuscrit bolonais précise bien que la *canzone* est destinée à la « moglie de l'illustrissimo duca Francescho Sforza de Milano » mais la compilation étant réalisée après que Francesco a été fait duc, cela ne signifie pas que la rédaction du poème ait eu lieu après 1450. Lamma rappelle justement que Fabriano est sous la domination de Francesco Sforza de la chute des Chiavelli, en 1435, jusqu'en 1444. Sur ce dernier épisode, Antonio GIANANDREA, *Della signoria di Francesco Sforza nella Marca secondo le memorie e i documenti dell'archivio fabrianese*, Florence, Cellini, 1889 (consulté en tiré à part, extrait de l'*ASI*, 5<sup>e</sup> série, t. II-III, 1888-1889).

<sup>71</sup> FRATI, *Le rime del codice isoldiano*, op. cit., p. 104 : « Donna pura e gentile » (v. 34), « O sola tra' mortal beata e diva » (v. 38), « D'ogni clara virtù satiato templo » (v. 36), « La gloria de le donne honeste e belle » (v. 44).

<sup>72</sup> *Ibid.*, v. 259-270, p. 111 : « Già le nymfhe e Diana / In te si spechia, e non se volge altrove, / E drieto a loro, perchè san ben dove / Esser Kamilla, Ephigenia e Lavian / Penelope, Lucretia e Polixena. La toa vita serena / Contemplan quasi per cosa divina, / E cossi pelegrina / Sotto dolcezza d'alta simphonia / Vegio Rachele e Lia / Coronate sopra el carro felice Triumphando tra Damne e Beatrice. »

<sup>73</sup> BUCCIOLINI, *Legenda di San Feliciano*, op. cit., strophe CLXIX, p. 69. Nous avons donné cette citation précédemment, *supra*, chap. 4, note 227.

<sup>74</sup> Voir le chapitre précédent, *supra*, chap. 7, note 277.

*La renommée et la gloire de Giulio Cesare da Varano.*

Condottière, seigneur d'une cité et d'un vaste territoire, Giulio Cesare a toutes les raisons d'adhérer au modèle politique dominant. Les artistes et les lettrés qui trouvent à s'employer dans les cours de la péninsule et qui travaillent un temps pour lui n'ont guère de mal à l'ajuster à son attention. On ne s'étonnera pas de trouver les poèmes de Cantalicio lardés de références aux exploits militaires inspirés par Mars au maître de Camerino, à « la renommée éclatante de sa vie » (« *vitae candida fama tuae* ») parvenue au poète alors que ce dernier séjournait à Foligno, aux louanges conservant la mémoire de ses prouesses<sup>75</sup>. Ses *gesta* ont fait connaître son nom et, puisqu'il a commencé à les accomplir dès sa jeunesse, il dépasse son modèle homonyme dont les exploits ont été plus tardifs. Giulio Cesare da Varano est plus véritablement César que ne l'est Caius Julius Caesar car César il l'a été, lui, depuis son plus jeune âge.

Alors que César, aux origines troyennes, se rendait à Gadès  
Où en ce temps il était questeur de Rome,  
Affligé à la vue de la statue d'Alexandre le Grand, il dit :  
« Hélas, hélas, nos jours ont-ils coulé ainsi ?  
Celui-ci, jeune encore, avait mis toute la terre à ses pieds  
Et nous, nous n'avons rien accompli qui soit digne de renom. »  
De tels soupirs, César, n'affectent pas ton cœur,  
Toi qui fus vaillant dès ton jeune âge.  
Ton immense vertu fut par tes actions  
Illustrement connue lors de la guerre de Piccinino  
Que tu as soutenu, plein d'ardeur, de tes châteaux et de tes armes,  
Et revêtant ton casque de fer, tu étais un foudre de guerre.  
Que de bienfaits t'a apportés le nom de César !  
César tu es et Cesar depuis le premier jour tu as été.<sup>76</sup>

L'épisode du général en devenir se lamentant sur la petitesse qui est la sienne au regard de la grandeur du roi de Macédoine est bien connu des lettrés du XV<sup>e</sup> siècle. Cantalicio choisit de le lier à la contemplation d'une représentation du conquérant, comme le fait Suétone, et non, comme le fait Plutarque, à la méditation née d'une lecture<sup>77</sup>.

<sup>75</sup> CANTALICIO, *Epigrammata, op. cit.*, (V) ; ALLEVI, « Umanisti camerinesi », *AMDSPM*, 4<sup>e</sup> série, vol. II, 1925, art. cit., p. 193.

<sup>76</sup> *Ibid.*, (XV). Le texte original figure en annexe (doc. 3).

<sup>77</sup> Suétone place la statue d'Alexandre le Grand près d'un temple d'Hercule. SUETONE, *Vies des douze Césars*, éd. Henri AILLOUD, Paris, Gallimard, 2001 (1<sup>re</sup> éd. : 1975, d'après l'édition de la CUF, 1931), livre I : César, § 7, p. 38 : « César remarqua, près du temple d'Hercule, une statue d'Alexandre le Grand : il se mit alors à gémir et, comme écœuré de son inaction, en pensant qu'il n'avait encore rien fait de mémorable à l'âge où Alexandre avait déjà soumis toute la terre, il demanda tout de suite un congé pour saisir le plus tôt possible, à Rome, les occasions de se signaler ». Plutarque, qui dans les *Vies parallèles* place Alexandre en regard de César, écrit : « On raconte aussi qu'une autre fois, en Espagne, comme il était de loisir et lisait un ouvrage sur Alexandre, il s'absorba dans une méditation profonde et versa des larmes. Ses amis, surpris, lui en demandèrent la raison. « Ne pensez-vous pas que j'ai des raisons de pleurer ? A l'âge où Alexandre régnait sur tant de peuples, je n'ai encore

\*  
\* \*

Ce point appelle une remarque – qui anticipe le développement que nous consacrons à ce thème dans la suite de ce chapitre –. Peinte ou sculptée, l’image des grands hommes est une invitation à la *virtus*, un modèle mis devant les yeux des hommes pour les éperonner et pour les appeler aux grandes actions. Le rôle dévolu aux images de personnages exceptionnels est issu d’une longue tradition en Occident. Il connaît cependant une forte révalorisation en raison de la promotion de l’Antiquité opérée par les humanistes ainsi que du caractère exemplaire que confèrent ces derniers, à eux et, d’une manière de plus en plus restrictive, à eux seuls, aux grands hommes de la Rome ancienne. La référence à Pétrarque est là encore incontournable. Qu’il nous soit permis de ne citer qu’un des passages du *De remediis utriusque fortunae* consacrés à la sculpture. Face à *Gaudium* qui se délecte à la contemplation des statues dont « la dextérité fait plaisir aux yeux », *Ratio* avance que la valeur principale de ces objets profanes réside en ce qu’« il arrive qu’[ils] poussent et élèvent à la vertu en réchauffant les âmes tièdes par le souvenir des nobles exploits ». « Autrefois les statues servaient à mettre les vertus en évidence, maintenant [, déplore la Raison avant d’illustrer ce qui précède par des exemples de la Rome républicaine,] elles servent à charmer les yeux »<sup>78</sup>. La participation de Pétrarque à l’élaboration du cycle des *Hommes illustres* peint à l’intérieur de la grande salle du palais da Carrara à Padoue se comprend dans cette perspective de célébration et d’exemplarité. Le mode de représentation lui-même devait être une restitution de l’Antiquité puisque les héros apparaissaient semblables aux statues anciennes, en pied, accompagnés de scènes narratives imitant les bas-reliefs et de *tituli* adaptant les inscriptions épigraphiques que collectent alors les humanistes avec passion. La mise en scène des personnages sous des structures architecturales feintes recréant des petites niches creusées dans la profondeur des murs devait contribuer à la reconstitution évocatrice de la monumentalité antique, sur le même mode et avec le même effet que ceux prévalant dans la salles des *Imperatores* de Foligno où un dispositif comparable est adopté<sup>79</sup>.

---

accompli aucune action d’éclat ! » PLUTARQUE, *Vies parallèles*, dir. François HARTOG, Paris, Gallimard, 2001 (Quarto), Vie de César, § XI, 5-6, p. 1303.

<sup>78</sup> PETRARQUE, *De remediis utriusque fortunae*, dialogue XLI. Nous empruntons ici nos citations aux longs extraits choisis par Michael BAXANDALL, *Les humanistes à la découverte de la composition en peinture. 1340-1450*, trad. Maurice BROCK, Paris, Le Seuil, 1989 (1<sup>re</sup> éd. : *Giotto and the Orators. Humanist Observers of Painting in Italy and the Discovery of Pictorial Composition. 1350-1450*, Londres, Oxford University Press, 1971) (coll. Des travaux), p. 79-80.

<sup>79</sup> Nous tirons ces remarques sur les liens unissant, d’une part, les fonctions célébratives attribuées par Pétrarque et par les humanistes aux monuments antiques, d’autre part, l’association « *imagines et elogia* » et, enfin, la mise en scène des hommes illustres peints dans une structure architecturale spécifique, de DONATO, « Gli eroi romani », dans SETTIS (dir.), *Memoria dell’antico*, t. II, art. cit., p. 120-123.

La clarté et la lisibilité des ensembles peints sur le modèle des grands personnages alignés et debout contribuent à la vaste diffusion des cycles d'hommes et de femmes illustres dans l'Italie du xv<sup>e</sup> siècle<sup>80</sup>. Seigneuries, républiques ou communes plus modestes, corporations ou grands marchands, des régimes politiques et des groupes sociaux hétérogènes recourent à des dispositifs artistiques proches pour délivrer des messages propres à chacun d'eux<sup>81</sup>. Dans le palais ducal de Milan, pour Francesco Sforza et pour Bianca Maria Visconti, Bonifacio Bembo peint un cycle de dix-huit héros et héroïnes de l'Antiquité qu'accompagnent autant de prosopopées latines composées par Francesco Filelfo<sup>82</sup>. A Urbino, dans la salle *della Jole*, Giovanni Boccati exécute vers 1460-1465 une série d'hommes illustres. Le peintre originaire de Camerino représente pour Frédéric de Montefeltre, *a tempera grassa*, une vingtaine de personnages dont la plupart est aujourd'hui perdue. Ceux qui sont encore visibles apparaissent comme des hommes d'armes, un seul, Mucius Scaevola, est identifiable<sup>83</sup>. Les séries intègrent parfois des contemporains et se structurent fréquemment autour de l'opposition topique armes-lettres, permettant de rendre compte des activités humaines les plus prestigieuses dans lesquelles la cité s'est illustrée<sup>84</sup>. A Pérouse, Braccio Baglioni fait disposer dans sa demeure un cycle représentant les juristes et les condottières illustres de la ville, parmi lesquels les personnalités imminentes des familles Michelotti, Fortebracci ou Piccinino<sup>85</sup>. Il ne s'agit pas de proposer ici un panorama ne serait-ce que partiel des cycles qui se multiplient dans la péninsule. Les exemples retenus montrent que, si elles ont existé comme Camillo Lili l'affirme, les séries de personnages choisis par les da Varano pour les murs de plusieurs de leurs résidences sont une manifestation parmi tant d'autres de l'immense succès de la thématique. A Lanciano, selon l'érudit, Giovanna Malatesta aurait opté pour un

<sup>80</sup> Ils ne sont pas nécessairement figurés dans des niches autonomes. Ils peuvent apparaître, par exemple, devant une tapisserie en une file continue, comme à Urbino, ou regroupés sous une arche, devant un paysage, comme dans le collège des changeurs à Pérouse.

<sup>81</sup> ARASSE, « La fin du Moyen Age et la première Renaissance. Peinture et sculpture », dans ID., Philippe MOREL et Mario D'ONOFRIO, *L'art italien du IV<sup>e</sup> siècle à la Renaissance*, Paris, Citadelles & Mazenod, 1997 (L'art et les grandes civilisations), p. 247 ; Anna CAVALLARO (dir.), *Temi profani e allegorie nell'Italia centrale del Quattrocento*, Manziana, Vecchiarelli, 1995, p. 5-52.

<sup>82</sup> Francesco CAGLIOTI, « Francesco Sforza e il Filelfo, Bonifacio Bembo e "compagni" : nove prosopopee inedite per il ciclo d'antichi eroi ed eroine nella corte ducale dell'Arengo a Milano (1456-1461 circa) », *Mitteilungen des Kunsthistorischen Institutes in Florenz*, vol. XXXVIII, fasc. 2-3, 1994, p. 183-217.

<sup>83</sup> Fabio MARCELLI, « Uomini illustri dell'antichità », notice 13 de la section « Giovanni di Piermatteo Boccati », dans DE MARCHI (dir.), *Pittori a Camerino, op. cit.*, p. 257-263.

<sup>84</sup> DONATO, « Gli eroi romani », dans SETTIS (dir.), *Memoria dell'antico*, t. II, art. cit., p. 138-140.

<sup>85</sup> Laura TEZA, « *Fra ei poggi e l'aque al lago Trasimeno* ». *Pietro Vannucci, Maturanzio e gli Uomini Famosi nella Perugia dei Baglioni*, Pérouse, Quattroemme, 2008, p. 77-100.

L'une des filles naturelles de Giulio Cesare, Ringuarda, est donnée en mariage à Oddo di Carlo Baglioni. Les relations entre Baglioni et da Varano sont souvent difficiles. Giulio Cesare est soupçonné d'avoir participé au complot qui coûte la vie, en 1500, à plusieurs membres de la famille des seigneurs de Pérouse. Voir *supra*, chap. 1, note 25.

cycle de *Donne illustre*<sup>86</sup>. Dans la résidence urbaine de Camerino, son époux aurait fait représenter une série de plusieurs condottières dont les armes et les équipements auraient été, conformément à l'usage du temps, semblables à ceux utilisés au moment où les peintures auraient été réalisées<sup>87</sup>. Cet ensemble aurait été associé, à l'intérieur de la même salle, à un autre sur lequel seraient apparus les membres de la famille seigneuriale, par couple et avec leurs enfants<sup>88</sup>.

\*  
\* \*

Une troisième indication de Lili retient notre attention. Il s'agit de la description succincte d'une pièce que l'auteur nomme « *stanza della fortuna* », recourant à une appellation utilisée par les inventaires du début du XVI<sup>e</sup> siècle pour désigner, dans les *case nuove*, une grande salle avec une cheminée<sup>89</sup>. Les murs des maisons de Giulio Cesare, raconte l'historien, étaient ornées de peintures à fresque et à l'huile :

outre les portraits des princes et des guerriers de Camerino, outre les représentations des fables païennes, on voyait, peints selon la nature dans la salle de la Fortune, les deux grands guerriers qui donnèrent son éclat (« *i due grandi illustratori* ») à la chevalerie italienne, Francesco Sforza et Giacomo Piccinino. Celui-ci était figuré simplement mais celui-là apparaissait sur le char de la Renommée et de la Fortune, précédé des trois Parques qui ourdisaient les fils de sa vie.<sup>90</sup>

---

<sup>86</sup> LILI, *Dell'istoria di Camerino, op. cit.*, t. II, p. 241 : « *Giovanna Malatesta, come ch'emulasse il marito, faceva alzare intorno à quei tempi sù le sponde del fiume Potenza la Fortezza col Palazzo di Lanciano. Era questa formata da una gran corte principalmente, e da una gran sala ornata di pitture, e de' ritratti delle Donne Illustri.* »

<sup>87</sup> Ce qui ne veut pas dire que les guerriers aient été eux-mêmes des contemporains.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 213 : « [...] è degno di maraviglia, e d'osservatione il Palazzo di Giulio per le stanze historiate universalmente tutte con pitture, e co' ritratti di vari condottieri camerinesi, dipinti nella prima Sala à Cavallo, con l'armi, e con gli arnesi militari di quel secolo. Duolmi di non potere esplicare i nomi di essi, ò accennare l'impreses col valore. Frà i molti ritratti vi farà senza dubbio quello del sopraccennato Mariano, nome ritenuto, et usitato frequentemente da' Camerinesi per l'affetto alla fattione dell'antico Mario. Ve ne saranno ancora d'altri valorosi soggetti, che militarono sotto Giulio à favore de' sommi pontefici, delle città libere, dei rè di Napoli, e d'Ungaria, e della Serenissima republica di Venetia ; io però non posso esprimere nè i loro nomi, nè le loro famiglie. Hò però rinvenuto dalla stanza sopraccennata oltre à gli altri ritratti, quello di Rodolfo, e di Giulio, delle mogli, e de' figli. Ridolfo parmi vestito d'habito privato : hà per la mano Camilla d'Este in habito diversi degli altri habiti d'altre principesse. Ne' lati veggonsi i figli, e d'essi non riconosco che Fabritio vestito da chierico. Dopò Ridolfo segue il ritratto di Giulio, di Giovanna Malatesta, e di Camilla, che fù Suor Battista, di Ottaviano Cesare, e di Anibale, perche Venanzo solo de' legitimi trà maschi, non era ancor nato. Nel primo rame da inserirsi appresso è stato delineato Ridolfo, nel secondo Giulio, amendue con le mogli, e con le proli. »

Des gravures sur cuivre sont prévues par Lili pour accompagner le texte qui n'est pas publié de son vivant. Nous avons évoqué précédemment les problèmes méthodologiques posés par ces images : voir *supra*, chap. 3, note 45. Les estampes sont reproduites en annexe, illustrations 43-44.

<sup>89</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 91 : « *Item una Camera de la Fortuna in capo del dicto salotto uno uscio una fenestra lectera et cariola con lo suo cassono suffictata con lo suo camino* ».

<sup>90</sup> LILI, *Dell'istoria di Camerino*, t. II, *op. cit.*, « [...] oltre i ritratti de' Principi, e de' Camerinesi, et alle favole de' Gentili, veggonsi al naturale dipinti nella stanza della Fortuna i due grandi Illustratori della militia italiana Francesco Sforza, e Giacomo Piccinini, questi semplicemente, ma l'altro tirato sopra un carro dalla Fama, e dalla Fortuna con le tre Parche avanti, ch'ordiscono i stami della sua vita. »

Témoignage unique – à notre connaissance – et tardif des peintures murales du palais da Varano, la description de Lili s'avère pour nous aussi suggestive qu'embarrassante. Dans notre tentative d'appréhension de la propagande des petites seigneuries urbaines par l'image, il est difficile de l'ignorer mais il est, simultanément, impossible de l'utiliser comme une base solide pour nos analyses. Ignorant les critères – s'agit-il d'inscriptions, d'attributs ou d'emblèmes, de détails physiologiques ou morphologiques ? – sur lesquels il les établit, nous ne saurions, en particulier, considérer comme acquises les identifications avancées par l'érudit. Dès lors, que faire de ce texte ? Il nous faut nous résigner à le réduire à deux éléments de caractère général, qui nous paraissent avoir le mérite de la vraisemblance.

Le premier est le choix de la représentation d'un char de la Renommée ou de la Fortune, le second est celui de personnages contemporains. Tentons d'examiner ce que nous pouvons en retenir. Les entrées triomphales occupent, en Italie, une place croissante dans les cérémonies et les festivités urbaines de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Pour célébrer des grands de ce monde, de somptueux décors sont érigés dans les rues, des arcs à l'antique, éphémères, sont construits, des tableaux vivants sont disposés sur le trajet que parcourt, avec des chars portant des figures allégoriques, le héros fêté. Le modèle des triomphes de l'ancienne Rome s'impose progressivement alors que les fêtes se concentrent de plus en plus sur le prince ou sur le capitaine victorieux<sup>91</sup>. Il est retenu pour l'entrée d'Alphonse d'Aragon à Naples le 26 mars 1443, jalon incontournable pour le développement de ce phénomène<sup>92</sup>. Il est inclu parmi les manifestations de la magnificence par Giovanni Pontano, qui y voit un moyen d'inciter les citoyens à la vertu et à la gloire<sup>93</sup>. En des échanges réciproques qui permettent aux différentes composantes de se nourrir l'une l'autre, les mises en scène réelles peuvent s'appuyer autant sur la recherche antiquaire humaniste qui tente des reconstitutions

---

<sup>91</sup> C'est-à-dire que les emprunts formels à la Rome ancienne se font de plus en plus prononcés, conformément aux recherches de reconstitution de l'Antiquité. Mais ces festivités ne sont pas construites autour d'une seule référence. Elles puisent aux sources de la culture médiévale et chevaleresque, peuvent s'accompagner de tournois ou de cavalcades, comportent des tableaux allégoriques évoquant les miroirs des princes. Elles intègrent de nombreux éléments chrétiens. Le triomphe offert à Borso d'Este par la ville de Reggio, en 1453, comporte une représentation de la Victoire triomphant de l'Idolâtrie et une autre de César entouré des Vertus. Son point d'orgue est la remise d'une couronne de lauriers au duc de Modène et de Reggio, par un acteur qui joue le rôle de saint Prospero, patron de la cité. Gerardo DE SIMONE, « Feste, spettacoli, trionfi nell'Italia rinascimentale », dans FOLIN (dir.), *Corti italiane, op. cit.*, p. 242.

<sup>92</sup> Ces mises en scène se marient avec celles recourant aux catalogues d'hommes illustres de toutes les époques. L'Aquila offre ainsi à Alphonse d'Aragon, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, un *padiglione* orné de cinquante-quatre personnages accompagnés de tercets en vernaculaire. Le dernier proclame que si les corps des héros sont aujourd'hui sans vie, « *c'è per fama gloriosa vive* ». Pio RAJNA (éd.), *Il padiglione di re Alfonso*, Florence, Tipografia galileiana, 1904 (p. 16 pour la citation).

<sup>93</sup> PONTANO, *De magnificentia*, dans ID., *I libri delle virtù sociali*, éd. TATEO, *op. cit.*, chap. XVII, *De triumphis*, p. 208-209 : « *Triumphandi autem ratio tota videtur hinc suscepta, quod virtuti privati civis honos publice referendus esset, aliique exemplo ipso incendendi ad virtutem ac gloriam* ».

fidèles à partir des sources littéraires et des bas-reliefs antiques<sup>94</sup>, que sur les descriptions à succès des *Triumphes* de Pétrarque, abondamment illustrées, où dominent les allégories morales ou religieuses<sup>95</sup>. Venons-en au second point. Des images des grands hommes contemporains assis sur le char de la Renommée et couronnés par cette dernière existent bien<sup>96</sup>. Si elles ne sauraient être considérées comme des photographies des triomphes réels, elles présentent la même association de motifs classiques et d'« usage christiano-médiéval de l'allégorie<sup>97</sup> » que celle qui prévaut dans les rues où passent les cortèges. Il n'est que de citer Massimiliano Sforza, fils de Ludovic le More, sur une miniature de Giovanni Pietro di Girago<sup>98</sup> ou Frédéric de Montefeltre qui a pris place dans le char de la *Fama*, derrière les quatre vertus cardinales, sur l'avant du double portrait que peint Piero della Francesca du seigneur d'Urbino et de son épouse Battista Sforza. Au vu de l'importance de l'activité militaire de Giulio Cesare et des siens, des références culturelles qui s'observent à Camerino et des liens étroits qui unissent la famille aux grandes cours de la péninsule, le motif du char de la Fortune ou de la Renommée n'aurait rien d'incongru dans la cité marchésane.

De même, choisir Giacomo Piccinino et Francesco Sforza ne serait pas aberrant. Vers 1480, Cantalicio associe aux prouesses du jeune Giulio Cesare un condottiere de la famille Piccinino. Francesco Sforza, quant à lui, contribue au renforcement des positions des da Varano après le retour de ces derniers au milieu des années 1440 puis emploie Giulio Cesare comme mercenaire. Les Piccinino et les Sforza, qui apparaissent comme des acteurs de la renommée du maître de Camerino, sont eux-mêmes considérés comme des gloires militaires du Quattrocento. Les membres éminents des deux familles font partie de l'assemblée des guerriers les plus illustres de tous les temps réunie dans le temple de Mars, où, dans la vision

---

<sup>94</sup> Avec le cycle des *Triumphes* qu'il réalise pour les Gonzague, Andrea Mantegna offre un des exemples les plus éclairants de cette démarche. Sur ces tableaux et sur leur postérité, voir la neuvième section, « Les *Triumphes* de Mantegna : la forme et la vie », du catalogue de l'exposition dirigée par AGOSTI et THIEBAUT, *Mantegna. 1431-1506*, *op. cit.*, p. 362-403.

<sup>95</sup> Elvira GARBERO ZORZI, « La scena di corte », dans Sergio BERTELLI, Franco CARDINI et EAD. (dir.), *Le corti italiane del Rinascimento*, Milan, Arnoldo Mondadori, 1985, p. 159-162. Antonio Pinelli distingue clairement les deux traditions, celle des triomphes allégoriques du type de ceux de Pétrarque ou de Boccace, et celle des triomphes romains marqués par la préoccupation philologique de réintégration d'éléments antiques authentiques. Il parle ensuite d'« osmose iconographique » pour qualifier les interactions entre, d'une part, les représentations peintes des triomphes de l'une ou de l'autre tradition et, d'autre part, les cérémonies organisées dans les rues. PINELLI, « Feste e trionfi : continuità e metamorfosi di un tema » dans SETTIS (dir.), *Memoria dell'antico*, t. 2, *op. cit.*, p. 279-350 ; p. 305 pour la citation. Plusieurs triomphes réels de la fin du Quattrocento sont mis en scène en s'appuyant explicitement sur la référence pétrarquiste. Ainsi celui donné à Serafino Aquilano pour le duc de Mantoue, en 1495, avec un char de la *Fama* (*ibid.*, p. 307).

<sup>96</sup> Il est vrai que les exemples que nous citons sont exécutés selon des techniques et sur des supports qui ne sont pas ceux de la peinture murale.

<sup>97</sup> PINELLI, « Feste e trionfi » dans SETTIS (dir.), *Memoria dell'antico*, t. II, *op. cit.*, p. 328.

<sup>98</sup> GARBERO ZORZI, « La scena di corte », dans BERTELLI, CARDINI et EAD. (dir.), *Le corti italiane*, art. cit., p. 160-161.

qui s'achève par l'installation à la droite du dieu de la guerre d'un Frédéric de Montefeltre couronné par la *Fama*, Giovanni Santo raconte l'avoir observée<sup>99</sup>. Mais il nous faut nous arrêter ici car un raisonnement du même type justifierait la présence d'autres capitaines du XV<sup>e</sup> siècle sur les murs du palais da Varano. En l'absence de tout autre élément pouvant nourrir notre développement – la chronologie fait ici cruellement défaut –, il nous faut nous limiter à la conclusion suivante, dont on pouvait certes se douter *a priori* mais qu'il fallait bien tenter d'étayer. L'idéologie de la gloire qui se développe au Quattrocento dans les cercles des grandes seigneuries de la péninsule est reprise comme l'un des rouages de la propagande des da Varano. A la Fortune qui frappe aveuglément – et fort si l'on a à l'esprit la mort du père et de l'oncle de Giulio Cesare en 1433 –, aux menaces que font peser sur la domination familiale les complots intérieurs et les revendications des parents évincés, le seigneur oppose sa *virtus*. La Fortune donne son nom à une salle où elle peinte pour signifier qu'elle peut être défiée, grâce à la vertu. Et la vertu par excellence est celle de l'art militaire dont des illustres contemporains, Sforza et Piccinino peut-être, sont une incarnation. Giulio Cesare est leur pair. Ses exploits, en outre, le distinguent, ils le désignent comme un dirigeant d'exception à la ville comme sur le champ de bataille, un homme dont les actions sont dignes de mémoire, en son temps comme l'étaient, en le leur, celles des héros antiques qu'il égale voire qu'il dépasse<sup>100</sup>. Ses prouesses assurent sa renommée de son vivant et, après sa mort, sa gloire qui, rejaillissant sur ses héritiers, légitimera la perpétuation du pouvoir dynastique.

La réputation militaire de Giulio Cesare lui permet de figurer parmi les capitaines « *gloriosi* » auxquels Frédéric de Montefeltre, dans la *Vita* écrite par Giovanni Santi, adresse louanges et encouragements alors que ses troupes cantonnées à Monte San Savino sont mises en difficulté par les Florentins<sup>101</sup>. Le duc d'Urbino a la réputation d'être un maître dans l'art des discours enflammés qui galvanisent les soldats avant le combat. L'*oratione lunga* que lui

<sup>99</sup> Il s'agit du long préambule du poème biographique sur Frédéric que Giovanni Santi dédie à Guidobaldo de Montefeltre. Le passage offre d'intéressantes ressemblances formelles et thématiques avec celui de l'apothéose de Trincia Trinci. S'étant aventuré dans le temple de Mars, le narrateur trouve un guide bienveillant en la personne de Plutarque qui lui décrit l'assemblée des héros. Celle-ci est répartie en cercles concentriques autour du trône de la divinité qui fait tomber sur les guerriers les rayons de sa clarté. Le spécialiste de la biographie antique dresse le catalogue des personnages, de César, Alexandre et Romulus jusqu'à Braccio da Montone, Filippo Maria Visconti et Sigismondo Pandolfo Malatesta. A un moment, la foule s'écarte pour laisser entrer Frédéric de Montefeltre, couronné, flanqué d'Apollon et de Pallas, que Mars accueille en se levant et fait asseoir à sa droite. Le duc ne monte pas au ciel, la perspective de Santi n'est pas celle de Frezzi. Mais il y a entre les deux auteurs une forte ressemblance dans la manière de présenter la gloire du héros militaire. GIOVANNI SANTI, *La vita e le gesta di Federico di Montefeltro duca d'Urbino. Poema in terza rima (Codice Vat. Ottob. lat. 1305)*, éd. Luigi MICHELINI TOCCI, vol. I, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1985 (Studi e testi, 305), Préambule, p. 5-58.

<sup>100</sup> Sur ce point où se lient les problèmes du rapport au temps, de la Fortune, de la vertu et de la mémoire, voir CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes, op. cit.*, p. 376.

<sup>101</sup> Durant la guerre de Toscane (1478-1480). Frédéric est alors allié au duc de Calabre, dans le camp du pape, contre les Florentins. Nous avons mentionné ce conflit précédemment, *supra*, chap. 6, notes 78 et 86.

attribue le peintre-poète n'économise aucune des caractéristiques typiques du grand guerrier. A Giulio Cesare, Frédéric dit qu'il a en lui « des solides espoirs » (« *ferma speranza* ») avant d'ajouter :

Ton habileté, ta force et tes alertes vertus  
S'il fut jamais besoin d'en faire la preuve,  
L'heure a sonné de les rendre connues !<sup>102</sup>

Cependant, les talents du seigneur de Camerino ne suffisent pas à Giovanni Santi pour qu'il l'intègre à la cohorte des capitaines peuplant le temple de Mars. Il appartient à Giulio Cesare lui-même de construire et de faire construire sa gloire. Et le seigneur s'y attèle comme l'attestent les éléments que nous avons rassemblés, fragments d'un discours glorieux.

L'allocution prononcée devant Frédéric de Montefeltre par le gonfalonier Bartolomeo Scala, lors de l'accueil triomphal offert par Florence au chef de ses armées après la victoire sur Volterra, montre la façon dont de telles composantes peuvent converger en un seul flot célébratif. L'éloge assemble les thèmes de la *virtù* première qu'est la vertu militaire, des vertus politiques, de la Fortune, de la gloire, des triomphes antiques, de Pétrarque, de la récompense puis de la perpétuation des exploits. En voici les lignes principales. Du fait de la présence universelle du vice et de la très grande rareté de la vertu, déplore Bartolomeo, la réunion des hommes en société est sans cesse en danger. Pour défendre le peuple menacé mais aussi la foi et la justice, pour mettre fin à la confusion et à la violence, la vertu militaire est indispensable. Elle a une finalité politique car elle rend pérenne la communauté. Le grand capitaine, dès lors, ne possède pas seulement les qualités de l'homme de guerre – effort, habileté, vitesse ou désir de victoire –, il est doté de vertus proprement politiques : la foi, la religion, la constance, la tempérance, la patience, l'humanité et la bienveillance (*affabilità*)<sup>103</sup>. Devant une telle conjonction advenue en Frédéric, un homme dont l'art – la guerre – consiste justement à prévoir, « *la fortuna ha poca forza* ». Parce qu'il réunit ces vertus, le comte vainc Volterra<sup>104</sup>. Comment louer une telle action, se demande le gonfalonier ? Reconnaisant la *gloria militare* qu'ils avaient acquise, les Romains ont donné des triomphes à leurs généraux. Bartolomeo Scala rappelle que ces derniers pouvaient être couronnés de myrte ou de laurier et cite à cette occasion un vers de Pétrarque, référence commode pour l'argument. Les colonnes, les statues, les colosses ou les peintures servaient encore à célébrer la gloire, à « orne[r] une

---

<sup>102</sup> SANTI, *La vita e le gesta*, éd. MICHELINI TOCCI, *op. cit.*, vol. II, livre XIX, chap. 74, v. 80-90 ; v. 88-90 pour la citation : « *le industrie tue, le forze e virtù pronte / se mai bisogno fuor de dimostrare, / al farle note l'hore sono agionte !* ». L'adjectif « *gloriosi* » est utilisé au vers 95.

<sup>103</sup> Giovanni ZANNONI, « Il sacco di Volterra : un poema di N. Naldi e l'orazione di B. Scala », *Rendiconti della reale accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 5<sup>e</sup> série, vol. III, 1894, p. 239-244 pour l'orazione de 1472, p. 241 pour le passage résumé ici.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 242-243.

telle vertu »<sup>105</sup> mais Florence, conclut le magistrat, a d'autres usages. Elle offre au capitaine de si « grande renommée » (« *tanta celebre fama* ») un étendard et un casque au cimier d'Hercule.

\*  
\* \*

Ajoutons un dernier élément, attendu sans doute à l'intérieur d'un propos dédié à la renommée et la gloire. Giulio Cesare fait réaliser son portrait sur des plaques et des rondelles de métal. La tâche est confiée à Antonio Marescotti, médailleur issu de l'atelier de Pisanello, auquel est attribuée une médaille avec le portrait du maître<sup>106</sup>. Marescotti, qui représente sur un autre disque de bronze le jeune Galeazzo Maria Sforza, fils de Francesco et de Bianca Maria Visconti<sup>107</sup>, œuvre principalement à la cour des Este d'où est issue Camilla, fille naturelle du marquis Niccolò III et épouse de Rodolfo IV da Varano<sup>108</sup>. Deux versions sont connues du portrait de profil du seigneur de Camerino. Celle se trouvant sur une médaille n'est ornée qu'à l'avant, elle comporte une inscription qui vante la valeur militaire du sujet et son attachement à la paix : « *DIVUS IULIUS CAESAR VARANENSIS DUX BELLO ET PACE PRAECIPUUS*<sup>109</sup> ». Le binôme de la guerre et de la paix comme le choix de l'adjectif *divus* évoquant les empereurs romains sont typiques de telles représentations. La formule n'est pas sans rappeler celle adoptée pour une des médailles d'Alphonse d'Argon sorties de l'atelier de Pisanello, datée de 1449 : « *DIVUS ALPHONSUS REX TRIUMPHATOR ET PACIFICUS*<sup>110</sup> ».

---

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 243 : « *Le colonne, le statue et così [i] colossi, le picture et altre generationi di cose hanno qualche volta ornata tal virtù.* »

<sup>106</sup> Dominique CORDELLIER et Paola MARINI (dir.), *Pisanello. Le peintre aux sept vertus*, catalogue de l'exposition (Paris, 6 mai-5 août 1996), Paris, RMN, 1996, n° 1, p. 34. La médaille est en revanche donnée à Pisanello lui-même – ce qui en fait un autoportrait – dans Dillian GORDON et Luke SYSON, *Pisanello. Painter to the Renaissance Court*, ouvrage accompagnant l'exposition (Londres, 24 octobre 2001-13 janvier 2002), Londres, National Gallery/Yale University Press, 2001, n° 1. 2a-b, p. 1.

<sup>107</sup> En 1471, Giulio Cesare da Varano négocie avec Galeazzo Maria le mariage de l'aîné de ses fils naturels, Cesare, et de la dernière fille du duc, Maria. Un accord est trouvé mais le promis meurt avant que les noces soient célébrées. FELICIANGELI, *Sulla vita di Giovanni Boccati da Camerino, pittore del secolo decimoquinto*, Sanseverino-Marche, tipografia Francesco Taddei, 1906, note b, p. 46.

<sup>108</sup> L'attribution est due à FOVILLE, « La médaille de Jules-César », *Revue numismatique*, 4<sup>e</sup> série, t. 16, 1912, art. cit., p. 268-275. Elle est depuis généralement admise. Les éléments de la biographie de ce personnage sont peu nombreux : Barbara DI SABATINO, « Marescotti, Antonio », *DBI*, vol. LXX, 2008, p. 70-72.

<sup>109</sup> Voir la reproduction d'un dessin de la plaquette en annexe (ill. 40). Les mesures réelles de cette dernière, gravée sur une seule face, sont les suivantes : 54 x 44 mm. Un exemplaire de la médaille est conservé au Victoria & Albert Museum, à Londres. Il mesure 85 mm de diamètre. Une photographie et une description de la plaquette se trouvent dans George Francis HILL et Graham POLLARD, *Renaissance Medals from the Samuel H. Kress Collection at the National Gallery of Art. Based on the Catalogue of Renaissance Medals in the Gustave Dreyfus Collection*, Londres, Phaidon Press Ltd., 1967, n° 33, p. 12-13. On trouvera une photographie de l'avant de la médaille dans Valeria RIVOLA et Paolo VERDARELLI (dir.), *I volti di una dinastia. I da Varano di Camerino*, catalogue de l'exposition (Camerino, 21 juillet – 4 novembre 2001), Milan, Federico Motta, 2001, p. 18. Les indications complètes sur la médaille sont dans HILL, *A Corpus of Italian Medals of the Renaissance Medals before Cellini*, Londres, The British Museum, 1930, n° 88, vol. I, p. 24 ; vol. II, n° 88. Tous nos remerciements à Clémence Revest grâce à qui nous avons pu consulter cet ouvrage.

<sup>110</sup> GORDON et SYSON, *Pisanello, op. cit.*, n° 3. 44a-b, p. 125.

Le développement d'un nouvel art de la médaille s'opère en lien étroit avec l'intérêt porté par les humanistes aux monnaies antiques. Il doit beaucoup au travail de Pisanello et à la cour ferraraise de Leonello d'Este. Les inventions qui ont alors lieu, à la fin des années 1430 mais surtout au cours des décennies 1440-1450, sont décisives pour la fixation et pour la diffusion de ce type d'objet. L'homogénéité du corpus des médailles fondues au milieu du xv<sup>e</sup> siècle a retenu l'attention des historiens qui ont souligné les « choix communs en matière d'idéologie et de goûts », effectués « au sein d'une petite société » constituée d'abord par les cours de l'Italie septentrionale<sup>111</sup>. Il s'agit là d'une pratique bien connue dont il faut rappeler les caractéristiques principales, afin de saisir ce qu'a pu véhiculer la médaille de Giulio Cesare da Varano<sup>112</sup>.

La représentation de profil dérive de la numismatique. Pétrarque et Boccace collectionnent monnaies et médailles antiques<sup>113</sup>. Comme les lettrés qui leur succèdent, ils voient dans les portraits qui y figurent l'incarnation des vertus qu'il faut imiter. Au Quattrocento, les pièces antiques sont une des formes d'illustration d'une histoire conçue comme un réservoir d'exemples. Les recherches les concernant accompagnent celles menées dans le domaine littéraire de la connaissance historique. Pour lui permettre de mieux comprendre la *Roma instaurata* qu'il lui dédie, Flavio Biondo envoie à Leonello d'Este, en même temps que son œuvre manuscrite, une collection de monnaies anciennes<sup>114</sup>. Alphonse d'Aragon est un autre grand collectionneur de pièces antiques. L'un de ses biographes, Antonio Beccadelli dit le Panormitain, rapporte qu'il les emportait partout avec lui, qu'il se délectait à les regarder et qu'il se trouvait alors, sous leur effet, « agité par la passion de la vertu et de la gloire<sup>115</sup> ». Monnaies et médailles jouent un autre rôle, de célébration et de commémoration. Elles sont un instrument de la renommée et de la gloire, elles construisent l'immortalité. Grâce à elles, des siècles après leur mort, la valeur des empereurs romains est encore exaltée. Aussi les seigneurs soucieux de leur propre gloire en font-ils réaliser, adoptant

---

<sup>111</sup> Maria Grazia TRENTI ANTONELLI, « Il ruolo della medaglia nella cultura umanistica », dans DI LORENZO, MOTTOLA MOLFINO, NATALE et ZANNI (dir.), *Le muse e il principe, op. cit.*, vol. I : *Saggi*, p. 25.

<sup>112</sup> Et ce, qu'il en soit ou non le commanditaire.

<sup>113</sup> HILL, « Classical Influence on the Italian Medal », *The Burlington Magazine*, vol. XVIII, octobre 1910 – mars 1911, p. 259-260 (ainsi que pour plusieurs exemples du xv<sup>e</sup> siècle); De BENEDICTIS, *Per la storia del collezionismo, op. cit.*, p. 18.

<sup>114</sup> GORDON et SYSON, *Pisanello, op. cit.*, p. 109. Sur ce point de vue humaniste, voir encore la remarque prêtée à Leonello par Angelo Decembrio dans le *De politia Litteraria* : « *Tum Leonellus interdixit Nempe Caesarum ego vultus non minus singulari quadam admiratione aereis numis inspiciendo delectari soleo. (Nam idcirco ex aere frequentiores quam ex auro argentoue superferunt) : quam eorum staturas uti suetonii vel aliorum scriptis contempleri quod intellectu solo percipitur* ». BAXANDALL, « A Dialogue on Art from the Court of Leonello d'Este. Angelo Decembrio's *De Politia Litteraria* Pars LXVIII », *JWCI*, vol. XXVI, 1963, p. 325.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 124 et note 172, p. 247 où est donné l'extrait suivant : « *Quibus, quoniam alia eorum simulachra iam vetustate collapsa non extarent, mirum in modum sese delectari et quodammodo inflammari ad virtutem et gloriam inquebat* ».

une pratique qu'ils peuvent dire partager avec leurs modèles antiques<sup>116</sup>. Il leur est parfois conseillé d'en déposer dans les fondations et dans les murs de leurs palais, afin qu'elles y soient retrouvées quand le temps ou les hommes auront ruiné les constructions. Paul II fait procéder ainsi, comme le recommandent Filarete<sup>117</sup> ou Timoteo Maffei, l'auteur du texte précédemment cité sur la magnificence de Côme de Médicis<sup>118</sup>. Dans une lettre adressée en 1453 à Sigismondo Pandolfo Malatesta, ce chanoine originaire de la cité que dirigeaient jadis les della Scala écrit :

Puisque par son travail, Matteo de' Pasti de Vérone, homme habile s'il en est, œuvre à l'immortalité de ton nom, j'ai vu ses portraits ciselés dans le bronze, l'or et l'argent, presque innombrables, qui ont été jetés dans les fondations, placés l'intérieur des murs ou encore envoyés aux peuples étrangers. Elles ne contribueront pas peu, à l'avenir, à ta dignité et à ta distinction.<sup>119</sup>

Le seigneur de Rimini reste préoccupé par ces questions et utilise intensivement les médailles<sup>120</sup>. De lui-même et d'Isotta, la femme qu'il aime, différentes versions en sont fondues, en de multiples exemplaires distribués aux membres de la cour et expédiés à travers l'Italie<sup>121</sup>. Soucieux que les temps futurs conservent de lui une image conforme à celle qu'il s'efforce de fabriquer, Sigismondo ne se contente pas d'insérer les petits disques de bronze sculpté entre les pierres de ses constructions. Plusieurs d'entre eux sont placés dans son tombeau, sur lesquels son corps doit reposer. Parmi eux, il choisit celui où Matteo de' Pasti a représenté la façade du *tempio* que coiffe le dôme conçu par Alberti mais demeuré à l'état de projet<sup>122</sup>.

---

<sup>116</sup> Stephen K. SCHER, « *Immortalitas in nummis*. The Origins of the Italian Renaissance Medal », *Trésors monétaires*, supplément 2 : *Médailles et antiques*, 1989, p. 9-19.

<sup>117</sup> Voir l'extrait proposé par Eugène MÜNTZ, *Les arts à la cour des papes pendant le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. Recueil de documents inédits tirés des archives et des bibliothèques romaines*, 2<sup>e</sup> partie : *Paul II (1464-1471)*, Paris, Ernest Thorin, 1879 (BEFAR, fasc. 9), note 1, p. 7 : « *La cagione perchè io metto queste cose in questo fondamento si è, che, come ogni huomo sa, tucte le cose che hanno principio hanno a havere fine, quando sarà quel tempo, si troveranno queste cose, e per questo da loro saremo ricordati e nominati, come che noi nominiamo, quando o per cavamento o ruina si truova alcuna cosa degna, no' l'habbiamo cara, e piaceci haver trovato quella cosa che ci presenti antichità et nome de quegli che l'hanno fatto.* »

<sup>118</sup> Voir *supra*, chap. 7, note 244.

<sup>119</sup> RICCI, *Il tempio malatestiano*, *op. cit.*, note 11, p. 57 : « *Ad quandam tui nominis immortalitatem Matthaei Pasti Veronensis opera, industri quidem Viri, vidi aere, auro et argento innumeras, quasi caelatas imagines, quae vel in defossis locis dispersae, vel muris intus locatae, vel ad extras nationes transmissae sunt. Illae futurae sunt tibi decori et ornamento non parvo.* » (d'après l'édition de la lettre par Cesare CLEMENTINI, *Raccolta storica della fondazione di Rimini, e dell' origine e vite de' Malatesti*, t. II, Rimini, Il Simbeni, 1617, p. 386. *Non vidi*).

<sup>120</sup> Silvio MASIGNANI, « Le medaglie », dans BELLOSI (dir.), *Le arti figurative*, *op. cit.*, p. 440-467.

<sup>121</sup> En 1457, l'inventaire des biens meubles de Ludovico di Giovanni Mengozzi ne mentionne pas moins de sept exemplaires des médailles de Sigismondo et d'Isotta. L'une d'elles comporte une représentation de « *fortitudo recubans super ellephantes* », une image qui figure au revers d'une médaille fondue par Matteo de' Pasti en 1446. Voir l'extrait cité par RICCI, *Il tempio malatestiano*, *op. cit.*, note 11, p. 57.

<sup>122</sup> Elles sont retrouvées lorsque le tombeau est ouvert, le 21 août 1756. Un compte-rendu détaillé, bien illustré, est alors rédigé, dont de larges passages sont repris dans *ibid.*, p. 346-353.

La médaille dit la vérité de l'être. Elle conserve fidèlement son apparence par le profil de l'avvers, dont le caractère réaliste est apprécié au sein du petit groupe des connaisseurs comme une nouveauté plus que comme un progrès et qui présente, en raison des lectures physiognomoniques du temps, une dimension symbolique essentielle<sup>123</sup>. Le plus souvent, le sens construit par l'objet est complété par le revers qui dit autrement la personnalité du héros. L'emblème, la devise, la légende, la grande action ou la réalisation architecturale expriment, symboliquement elles-aussi, ses vertus<sup>124</sup>. La véracité des portraits de Pisanello est louée par ses contemporains<sup>125</sup>, comme l'est sa maîtrise technique de la fonte à la cire perdue par laquelle il s'apparente aux artistes de l'Antiquité. Dans le *De Politia Litteraria* écrit au cours des années 1450, Angelo Decembrio fait prononcer à Leonello d'Este un long monologue sur les arts. Le prince compare les mérites des artistes anciens et des modernes puis s'interroge sur la hiérarchie prévalant entre littérature et arts visuels. Il s'agit d'un sujet courant des débats humanistes<sup>126</sup>, que le seigneur tranche en faveur des poètes dont il dit que, à la différence des peintres exerçant une activité manuelle, ils sont animés par l'*ingenium*<sup>127</sup>. Une telle prise de position s'avère à contre-courant des développements qui tendent alors, non seulement, à reconnaître à la peinture, à l'architecture et à la sculpture le statut d'arts libéraux – expressions de l'*ingenium* de celui qui les pratique<sup>128</sup> – mais qui attribuent, encore, à ces activités le privilège longtemps revendiqué par la poésie pour elle-seule : dispenser la gloire<sup>129</sup>. Pisanello est le peintre que les humanistes du milieu du Quattrocento louent le plus<sup>130</sup> et cette faculté lui est reconnue, comme elle l'est, nous l'avons vu précédemment dans la lettre de Timoteo Maffei, à son élève Matteo de' Pasti. Basinio Basini compose sur Pisanello un poème autour de ce thème. L'humaniste parmesan, qui fait carrière à Ferrare

<sup>123</sup> CORDELLIER, « Le peintre aux sept vertus », dans ID. et MARINI (dir.), *Pisanello, op. cit.*, p. 18 ; PASTOUREAU, « Un peintre italien en son temps : nordique, héraldique, mélancolique », dans *ibid.*, p. 21-22.

<sup>124</sup> PASTOUREAU, « Un peintre italien », art. cit., p. 22.

<sup>125</sup> TRENTI ANTONELLI, « Il ruolo della medaglia », dans DI LORENZO, MOTTOLA MOLFINO, NATALE et ZANNI (dir.), *Le muse e il principe*, vol. I : *Saggi, op. cit.*, p. 27-28.

<sup>126</sup> BAXANDALL, « Guarino, Pisanello and Chrysoloras », *JWCI*, vol. XXVIII, 1965, p. 183-186 ; ID., *Les humanistes à la découverte, op. cit.*, p. 124.

<sup>127</sup> ID., « A Dialogue on Art », *JWCI*, vol. XXVI, 1963, art. cit., p. 325 : « *Atque hoc inquam est quod frequenter innuo : poetarum ingenia : quae ad mentem plurimum spectant : longe pictorum operare superare : quae sola manus ope declarantur.* »

<sup>128</sup> *Ibid.*, note 53, p. 320-321. Ghiberti et Alberti parlent sans difficulté de l'*ingegno* du peintre. Martin Warnke présente, à juste titre, comme lente une évolution qu'il s'attache à replacer dans le déroulement de XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Il lie l'affirmation de l'art comme activité libre à l'emploi des artistes dans les cours, où le service du prince ne saurait être que considéré comme libre. WARNKE, *L'artiste et la cour, op. cit.*, p. 45-58. Edouard Pommier adopte une perspective vasarienne qui nous paraît moins suggestive, recentrant le propos sur Florence et sur la charnière des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. POMMIER, *Comment l'art devient l'Art, op. cit.*

<sup>129</sup> Il ne s'agit pas, nous l'avons dit précédemment, d'un basculement subit et général. Guarino écrit en 1447 au roi Alphonse que la peinture et la sculpture ne peuvent propager la Renommée car elles sont *sine litteris*. BAXANDALL, « Guarino, Pisanello » *JWCI*, vol. XXVIII, 1965, art. cit., p. 189.

<sup>130</sup> ID., *Les humanistes à la découverte, op. cit.*, 118-120.

auprès de Leonello d'Este puis à Rimini auprès de Sigismondo Pandolfo Malatesta, est l'auteur d'un traité de prosodie latine dont le dédicataire, un Giulio Cesare, pourrait être le seigneur de Camerino<sup>131</sup>. Les vers qu'il consacre au peintre-médailleur chantent la façon dont ce dernier permet « aux hommes de vivre éternellement » lorsqu'ils sont « dignes d'une grande gloire ». Faisant « aux héros le don d'une renommée divine », le « plus grand des peintres » permet aux grands capitaines (*duces*) d'avoir « un nom éternel ».

Et toi aussi, Sigismondo, tu vivras à travers cette empreinte (*figura*) éternelle.<sup>132</sup>

### **Savoir, vertu et fuite du temps à Foligno. Un seigneur sage pour un pouvoir stable.**

Comme toute chose humaine, le pouvoir du seigneur est exposé aux hasards de la Fortune et au passage du Temps. Si la *virtus* qui caractérise les hommes illustres est un moyen de s'y opposer, la sagesse permet également d'y faire face. La large diffusion du thème et sa plasticité en font un passage obligé de la propagande seigneuriale. Cette dernière s'en empare pour le travailler selon des modalités que ce paragraphe propose d'éclairer. Les fresques du palais Trinci servent une fois encore de point de départ à l'argumentation.

#### *Le nombre restreint des possibles iconographiques et leurs associations.*

Avec une intensité particulière au cours des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, les cités italiennes développent une communication politique appuyée sur les images peintes. Les messages sont élaborés à partir d'un « véritable lexique politique visuel » composé de symboles et de figures allégoriques complexes, qui permet un déploiement du sens sur des multiples niveaux de significations<sup>133</sup>. Parmi les sujets les plus diffusés et s'offrant à une première lecture immédiate<sup>134</sup> se trouvent, outre les hommes illustres précédemment cités, les vertus, les astres

<sup>131</sup> Selon la proposition d'Augusto CAMPANA, « Basinio da Parma », *DBI*, vol. VII, 1965, p. 92.

<sup>132</sup> Nous citons le texte à partir de la strophe mise en exergue de MASIGNANI, « Le medaglie », dans BELLOSI (dir.), *Le arti figurative*, art. cit., p. 441 : « *Qui facis ingenuas rerum, pisane, figuras, / Qui facis aeternaos vivere posse viros, Optime pictorum, qui sunt quicumque fuere, / Quique etiam magnae gloria laudis erunt. / Tu facis heroas divinae munera famae, / Tu facis aeternum nomen habere duces. Mantua dum maneat, dum sit Gonzagia proles. / Karole, pisani munere notus eris. / Tu quoque, perpetua vives, Sismunde, figura [...].* »

Lequel emprunte le paragraphe à : CORDELLIER (dir.), « Documenti e fonti su Pisanello (1395-1581 ca.) », *Verona illustrata*, t. VIII, 1995, p. 134-140 (*non vidi*). Certains poèmes de Basinio Basini ont été republiés en volume au XX<sup>e</sup> siècle : *Le poesie liriche di Basinio (Isottaeus, Cyric, Carmina varia)*, éd. Ferruccio FERRI, Turin, G. Chiantore, 1925, p. 103-105 pour le texte cité (*non vidi*).

<sup>133</sup> DONATO, « Testi, contesti, immagini », *Annali dell'Istituto storico*, vol. XIX, 1993, art. cit., p. 306.

<sup>134</sup> Ce qui ne signifie évidemment pas une lecture simple et univoque. Le sens construit par l'image est pluriel mais pour être efficace, la communication politique utilise des éléments visuels clairement identifiables qui indiquent la signification générale de l'ensemble pictural.

ou les arts libéraux. Les thèmes sont souvent combinés, à l'intérieur d'un même ensemble ou dans des cycles dont la juxtaposition provoque l'élaboration d'un dialogue nourri.

Dans l'*Amorosa visione*, Boccace offre un exemple archétypal d'une telle disposition d'images, agencées par grands ensembles pour être lues suivant des jeux d'associations et d'oppositions. Certes, la littérature n'est pas un enregistrement du réel mais elle se confronte à ce dernier et le recompose pour, en retour, mieux l'éclairer. La vision allégorique développée par le poète florentin s'appuie sur une expérience que partagent le lecteur et l'auteur, qui donne son intelligibilité à l'univers inventé<sup>135</sup>. Les fresques placées par Boccace dans la grande salle du château de l'Amour s'organisent en quatre cycles, un sur chacun des murs, et offrent deux combinaisons possibles de couples antagonistes<sup>136</sup>. Le Christ en majesté devant une assemblée de saints peut être associé avec la Philosophie en trône entourée des Arts libéraux, ainsi que des philosophes et des poètes de l'Antiquité, pour s'opposer à la victoire de l'Amour suivi des amants célèbres et au triomphe de la Richesse et de la Renommée. Ce contraste de la Vérité (révélée et intellectuelle) et de l'Illusion (issue de l'amour et de la position sociale) peut être redoublé par celui de la relation à autrui (amour divin ou terrestre) et de l'orientation de la vie individuelle (contemplative et active)<sup>137</sup>.

Placés dans des lieux de pouvoir, les programmes allégoriques associant des séries d'hommes illustres, d'Arts libéraux, de Vertus ou de planètes se chargent de significations politiques<sup>138</sup>. Ce sont eux qui sont retenus pour décorer les grandes réalisations communales telles que le palais public de Sienne ou la fontaine majeure de Pérouse<sup>139</sup>. Ils sont utilisés par les communes populaires qui se consolident en développant un discours centré sur les vertus de leurs dirigeants, sur la sagesse qui serait la leur et qui leur permettrait de conduire la communauté civique tout en emportant son adhésion<sup>140</sup>.

---

<sup>135</sup> Avec les fresques de la *loggia nuova*, nous avons donné un autre exemple de ce principe combinatoire reposant sur des complémentarités et des oppositions thématiques telles que concorde-discorde, paix-guerre. Voir *supra*, chap. 4.

<sup>136</sup> C'est du moins ce qu'il nous semble à la lecture de la citation du passage faite par VON SCHLOSSER, *L'arte di corte*, *op. cit.*, p. 66-67.

<sup>137</sup> A côté de cette première salle du château de l'Amour se trouve une pièce, plus petite, décorée avec une représentation de la Fortune. *Ibid.*, p. 67.

<sup>138</sup> Nous reprenons ici les éléments présentés dans DELZANT, « Per l'onore della città, per l'onore del signore. Circolazione dei modelli politici e degli artisti tra le signorie cittadine del centro dell'Italia (sec. XV) », actes du colloque « Civiltà urbana e committenze artistiche al tempo del Maestro di Offida (secoli XIV-XV) », sous la direction de Luigi MORGANTI et Antonio RIGON (Ascoli Piceno, 1<sup>er</sup>-3 décembre 2011), Rome, ISIME, à paraître.

<sup>139</sup> Sur le palais public de Sienne, voir Cesare BRANDI (dir.), *Palazzo Pubblico di Siena. Vicende costruttive e decorazione*, Milan, Silvana, 1983. Sur la fontaine majeure de Pérouse, Giusta NICCO FASOLA, *La fontana di Perugia*, Rome, Libreria dello Stato, 1951 ; Kathrin HOFFMANN-CURTIS, *Das Programm der Fontana Maggiore in Perugia*, Düsseldorf, Rheinland-Verlag, 1968.

<sup>140</sup> Enrico ARTIFONI, « Retorica e organizzazione del linguaggio politico nel Duecento italiano », dans CAMMAROSANO (dir.), *Le forme della propaganda*, *op. cit.*, p. 157-182 ; CROUZET-PAVAN, *Enfers et paradis*, *op. cit.*, p. 181-182.

Si la thématique de la sagesse des gouvernants est exploitée par la propagande communale, elle n'en est pas l'apanage. Elle fonde l'exercice du pouvoir politique en Occident et les monarchies ne sont pas avares de son usage. En 1372, Jean Corbechon achève la traduction vernaculaire du *Livre des propriétés des choses* de Barthélémi l'Anglais. Portant sur l'une des encyclopédies médiévales les plus diffusées, le travail a été commandé par le roi de France Charles V. Le chapelain du monarque rappelle dans le prologue qu'il place en tête du texte du XIII<sup>e</sup> siècle que

la noblesse d'un cœur royal doit souverainement et en premier lieu désirer de régner et de gouverner ses sujets, selon le bien, l'honneur et la justice. Cela, il ne peut le faire sans sagesse et c'est pourquoi, il doit, après Dieu et avant toutes choses, aimer et désirer la sagesse.

Il rapporte ensuite :

Du glorieux roi de France Charles, nous apprenons qu'il étudiait plusieurs sciences et qu'il avait fait très richement peindre en son palais les sept arts libéraux afin que, lorsqu'il n'avait pas le temps de les voir en ses livres, il pût les contempler en peinture<sup>141</sup>.

Les Trinci ou les da Varano ne sont certes pas des Valois mais le texte de Corbechon nous semble exemplaire de la façon dont les allégories peintes des arts libéraux servent à la mise en scène d'un souverain qui entend fonder sa légitimité sur la sagesse. Cette dernière devient un des attributs du pouvoir monarchique et le monde des communes italiennes n'ignore, en retour, rien de ce thème qui se retrouve dans la sphère de la politique comme dans celle de la culture, et que les troubadours contribuent à diffuser au sein de la population urbaine. Un cantare dédié à la guerre de Troie raconte ainsi que les gens de Priam ont reçu le renfort du souverain de l'Asie, « *Epistropo, un re vechissimo, / Che tucte septe l'arti liberali / Seppe e fune mastro soctilissimo*<sup>142</sup> ». Hors des univers romanesques, le topos trouve sa place dans les œuvres encomiastiques dédiées aux seigneurs urbains. La sagesse est une autre des marques de la légitimité affichée par un pouvoir qui se voudrait dynastique bien qu'il se trouve profondément enraciné dans la délégation d'autorité consentie par la commune.

Dans le prologue du traité qui met en scène son dialogue avec Battista Chiavelli, Giovanni Tinto Vicini avance que le prince est « choisi parmi tous les hommes » parce qu'il est le plus sage d'entre eux<sup>143</sup>. Lorsque, dans la diégèse, il rencontre Ugolino III, le narrateur

---

<sup>141</sup> Bernard RIBEMONT (éd.), *Le Livre des propriétés des choses de Barthélémi l'Anglais. Une encyclopédie au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Stock, 1999 (Moyen Age), p. 53-54.

<sup>142</sup> Francesco Alfonso UGOLINI, *I cantari d'argomento classico con un'appendice di testi inediti*, Genève/Florence, Leo S. Olschki 1933 (Biblioteca dell'« Archivium Romanicum », 19), p. 194.

<sup>143</sup> Voir *supra*, chap. 4, note 175.

du *Quadriregio* sait se trouver face à un seigneur « *cortese e saggio*<sup>144</sup> ». « Sage » (« *savio* ») est aussi Corrado III, comme son frère Niccolò, selon l'un des nombreux adjectifs mélioratifs qu'accrole Pierangelo Bucciolini aux noms des deux hommes. Le courtisan loue surtout leur père, « *el possente signor decto Ugolino* », un puits de magnanimité, « de raison, de savoir et de prouesse », un « compagnon [...] de la suprême sagesse » qui « a revêtu les sept arts libéraux »<sup>145</sup>. Dans le palais familial, la thématique figure en bonne place. Elle occupe les murs d'une des plus grandes salles du second étage. Assises sur des trônes imposants, les allégories féminines des arts libéraux entourent une Philosophie couronnée qui porte un pendentif avec la devise du seigneur<sup>146</sup>. Elles font face, dans la même pièce, à sept figures condensant chacune en un personnage un astre, une divinité antique et un jour de la semaine, et à sept médaillons couplant un âge de la vie et une heure de la journée<sup>147</sup>. Comme celles mettant en scène les arts libéraux, les représentations des astres font partie du répertoire utilisé par les pouvoirs laïcs médiévaux pour affirmer leur légitimité<sup>148</sup>. Elles les font apparaître comme le résultat d'une configuration favorable des composantes de l'univers, qu'ils savent ensuite, en dirigeants capables, mettre à profit. La littérature souligne les usages politiques que les héros savent faire de telles images. Dans le *Roman d'Alexandre*, l'ekphrasis de la tente du roi macédonien s'attarde sur la représentation des planètes, des mois, des jours et des heures, indicateurs de la science et des ambitions du conquérant<sup>149</sup>. Ces programmes iconographiques ornent aussi les murs de nombreux lieux de pouvoir bien réels dans l'Italie de la fin du Moyen Age. Dans la *rocca* d'Angera, les dieux planétaires dominent les lunettes de la salle que l'évêque Ottone Visconti fait peindre quand il entreprend la construction d'une seigneurie personnelle, à la fin des années 1270<sup>150</sup>. A Sienne, les astres figurent dans

<sup>144</sup> FREZZI, *Il Quadriregio, op. cit.*, livre I, chap. 18, v. 121, p. 93. Nous avons donné cette citation précédemment, *supra*, chap. 7, note 345.

<sup>145</sup> BUCCIOLINI, *Legenda di San Feliciano, op. cit.*, strophe CLXVIII, v. 1-4, p. 68-69 : « *De magnanimità costui fo arca, / di senno, di sapere et di prodeççe, / et fo di cortisia carcata barca, / et fo fontana de piacevoeççe* » ; strophe CLXIX, v. 1 et v. 6, p. 69 : « *Vestise delle septe liberali* », « *compagno è della somma sapientia* ». (strophe citée dans son intégralité *supra*, chap. 4, note 227). Dans tout le portrait, sagesse et arts libéraux sont indissociables des autres qualités typiques du parfait seigneur : force et prouesse, vertus cardinales, générosité etc. Nous ne les distinguons que pour la clarté du propos.

<sup>146</sup> Cette partie de la fresque est aujourd'hui manquante mais elle est connue grâce aux dessins réalisés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par Lodovico Coltellini. Voir le folio 13r de ses *Appunti sopra la citta di Foligno*, reproduit dans LAMETTI, « Il manoscritto », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 439.

<sup>147</sup> Ainsi la planète Mars, le dieu de la guerre éponyme et le jour de mardi ou le Soleil associé au dimanche. Illustration 122.

<sup>148</sup> Sur ce thème, voir Dieter BLUME, *Regenten des Himmels. Astrologische Bilder in Mittelalter und Renaissance*, Berlin, Akademie-Verlag, 2000 (Studien aus dem Warburg-Haus, 3) ; WIRTH, *L'image à la fin du Moyen Age*, Paris, Cerf, 2011, p. 275-285.

<sup>149</sup> ALEXANDRE DE PARIS, *Le roman d'Alexandre*, éd. Laurence HARF-LANCNER, Paris, Le Livre de Poche, 1994 (Lettres gothiques), branche I, laisses 91-98, p. 195-205.

<sup>150</sup> BLUME, « Planetengötter und ein christlicher Friedensbringer als Legitimation eines Machtwechsels : die Ausmalung der Rocca di Angera », dans Hermann FILLITZ et Martina PIPPAL (dir.), *Akten des 25. Kongresses für*

l'encadrement du cycle du Bon Gouvernement. L'association de figures astrologiques et des allégories des Arts libéraux dans une même salle, au cœur du palais Trinci, fait de celle-ci un véritable lieu de pouvoir<sup>151</sup>. Ce dernier est représenté comme fondé sur la sagesse du seigneur, qui sait par ailleurs profiter des occasions offertes par la Fortune. Mais les aléas et l'instabilité, évoqués par la composition ondoyante des figures des Astres, des heures du jour et des âges de la vie, sont conjurés par la solidité que procure un savoir représenté par des personnages assis sur de robustes trônes architecturés.

Le contraste et la complémentarité des deux parties de la décoration de la *sala rosarum* sont soulignés par la disposition des images. Un repentir confirme l'attention portée à cette dernière. De diamètres variés, les disques dans lesquels sont représentés les âges de la vie sont disposés sur une ligne sinueuse évoquant le trajet fantasque d'une bulle de savon. L'importance du rythme de ce mouvement transparait dans le choix de décaler la représentation de l'Adolescence en amont de la série, dans l'angle sud-ouest de la salle, à cheval sur deux murs<sup>152</sup>. Le procédé évite que l'allégorie se retrouve sur la seule paroi Ouest où la sinopie indique qu'elle était originellement prévue. La construction picturale est préservée de la trop grande rigidité qui aurait vu le *tondo* de l'Adolescence faire face à celui de l'Enfance, sur le mur Est. Cette dissymétrie assure la fluidité du mouvement.

*Sculpture antique, sculpture médiévale : jeu de citations.*

Les gestes suspendus de Mercure en appui sur la jambe gauche et de Jupiter brandissant de la main droite les flèches de la foudre contribuent eux aussi au dynamisme de la représentation d'une temporalité que scandent les divisions en âges de la vie, en jours de la semaine ou en heures de la journée. Au début et à la fin de cette séquence de la *sala rosarum*, la Lune-lundi et le Soleil-dimanche sont les éléments décisifs de la figuration de la course du Temps. Ils se singularisent au milieu des autres astres-jours de la semaine car ils ne sont pas représentés sous la forme de simples personnages debout à même le sol. La première prend les traits d'une femme, le second ceux d'un homme mais tous deux sont dressés sur un char tiré par des coursiers fringants. Les deux chevaux cabrés, blancs, de la Lune amorcent une

---

*Kunstgeschichte*, t. 6 : *Europäische Kunst um 1300*, actes du congrès (Vienne, 4-10 septembre 1983), Vienne, Böhlau, 1986, p. 175-186.

<sup>151</sup> Les usages de cette salle sous les seigneuries d'Ugolino III et de ses fils sont aujourd'hui inconnus. Dieter Blume considère que les dimensions de la pièce et les thèmes choisis correspondent à une bibliothèque ou à un *studiolo*. BLUME, « Astrologia e antichità. Per una iconologia degli affreschi nel palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria, op. cit.*, vol. II, p. 445-446.

<sup>152</sup> Illustration 124.

impulsion qui connaît son entier développement avec les quatre coursiers, rouges, du soleil. Les animaux sont peints sur un étagement de plans décalés qui font apparaître pattes et têtes en un même alignement et, malgré la profondeur supposée, aux mêmes dimensions<sup>153</sup>. Ce mode de représentation est celui couramment adopté dans les mosaïques et dans les sculptures de l'Antiquité romaine. De fait, l'impression de vivacité que donnent les animaux bondissant sur les fresques médiévales a pu être renforcée, sur l'œil et dans l'esprit du spectateur du Quattrocento, par le souvenir d'une image probablement présente alors dans le palais<sup>154</sup>. Il s'agit d'un autre des bas-reliefs possédés par les Trinci, un sarcophage du II<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> du siècle après Jésus-Christ offrant au regard une course de quadriges dans le *Circus Maximus*<sup>155</sup>. Les chars lancés sur l'anneau du grand cirque de Rome évoquent la course rapide du temps cyclique. A l'intérieur d'un réseau diffus d'images littéraires et visuelles, ils servent à des auteurs anciens comme Tertullien de métaphore de la rapidité du passage de la vie<sup>156</sup>. Si c'est bien de cela qu'il s'agit, la reprise du motif sculpté sur la peinture murale est aussi efficace du point de vue formel, avec le rendu du mouvement, que du point de vue de la référence culturelle discriminante, pointée grâce à la spécificité de la représentation des deux allégories à l'intérieur du cycle<sup>157</sup>. Elle ouvre un espace pour un jeu d'échos entre les deux images. Elle

---

<sup>153</sup> Illustration 122.

<sup>154</sup> Illustration 123. Quelques mots gravés à la fin du Moyen Age sur le bas-relief sont rattachés par Luigi Sensi à un épisode survenu dans la résidence apostolique de Foligno au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Selon cet auteur, cela rend vraisemblable la localisation de la sculpture dans le palais à cette époque, une dizaine d'années après la chute de Corrado III. Pour le XVI<sup>e</sup> siècle, la présence du sarcophage est attestée avec une plus grande certitude. Marion LAWRENCE, « The Circus Relief at Foligno », dans *Ricerche sull'Umbria tardo-antica e preromanica*, actes du *II convegno di studi umbri* (Gubbio, 24-28 mai 1964), Pérouse, Centro di studi umbri presso la casa di Sant' Ubaldo in Gubbio/Facoltà di lettere e filosofia dell'Università degli studi di Perugia, 1965, p. 119 ; L. SENSI, « La collezione archeologica », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., p. 299.

<sup>155</sup> La surface sculptée a les dimensions suivantes : 130 x 55 cm. A partir de rapprochements stylistiques, Marion Lawrence date le sarcophage du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. LAWRENCE, « The Circus Relief », dans *Ricerche sull'Umbria tardo-antica*, art. cit., p. 120 et p. 134.

<sup>156</sup> Dans le *Phèdre*, Platon utilise l'image des auriges qui essaient de se dépasser et se renversent pour parler du mouvement des âmes tentant de suivre les dieux : « [...] entraînée dans la révolution circulaire, [l'âme qui s'élève] est à grand peine capable, dans l'embarras que ses chevaux lui causent, de porter les yeux sur les réalités [...]. C'est donc le tumulte, la lutte, les sueurs, tout cela à son comble, et, comme de juste, l'occasion pour beaucoup d'âmes, du fait de l'impétuosité des cochers, d'être estropiées [...] » (PLATON, *Phèdre*, éd. Léon Robin, dans *Œuvres complètes*, t. IV, 3<sup>e</sup> partie, Paris, Les Belles Lettres, 1933 (CUF), § 248 a-b, p. 39). Le Nouveau Testament, saint Paul notamment, utilise lui-aussi l'analogie de la course (*curro*, -is, -ere, *cursum*, « courir », dont dérive *currus*, -us, « le char ») et de la vie terrestre, bien que la première ne renvoie pas nécessairement au sport hippique. Voir par exemple : Ph 2, 16 ; Ga 2, 3 ; Ac 20, 24. (Nous avons consulté ces références à partir des indications de LAWRENCE, « The Circus Relief », dans *Ricerche sull'Umbria tardo-antica*, art. cit., p. 134-135). Luigi Sensi cite le *De Spectaculis* de Tertullien, qui présente les douze *carceres* du *Circus maximus* et les sept dauphins utilisés pour marquer le passage des sept tours de piste comme une référence au découpage de l'année en mois et de la semaine en jours. L. SENSI, « *Aurea quondam Roma* », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 224.

<sup>157</sup> Le *Museo Palazzo Trinci* conserve un autre bas-relief représentant une course de chars. Il s'agit cette fois de biges conduits par des amours potelés. Nous ne possédons pas d'information à son sujet, ni de date ni de provenance. Nous ne pouvons que le mentionner et souligner une proximité entre l'aspect de l'attelage du dernier putto et celui du char de la Lune.

procure le plaisir esthétique et la conscience satisfaisante de l'entre-soi, issus tous deux de la reconnaissance d'éléments antiques dont nous avons à plusieurs reprises souligné l'utilisation délibérée dans la décoration du palais. Elle peut permettre en outre le développement d'une glose érudite à partir des références aux écrits de l'Antiquité, que nos connaissances sur la cour des Trinci ne nous permettent cependant pas de préciser davantage.

\*  
\* \*

Tout aussi peu notée par la recherche, une seconde reprise est elle aussi remarquable : les allégories des Arts libéraux sont empruntées, pour la plupart, à la fontaine majeure de Pérouse<sup>158</sup>. La pose des figures féminines comme nombre de leurs attributs sont des citations directes des sculptures de Nicola et Giovanni Pisano, dont elles utilisent certaines des innovations iconographiques<sup>159</sup>. Achevée en 1278, la fontaine est un exploit technique et artistique réalisé pour l'honneur de la cité et pour celui du régime qui l'a fait construire, la commune populaire. Au début du xv<sup>e</sup> siècle, les dominations de Gian Galeazzo Visconti (1400-1402) puis du roi de Naples Ladislas (1408-1414) mettent fin à l'indépendance de Pérouse et de sa commune<sup>160</sup>. La fontaine majeure n'en continue pas moins de proclamer la grandeur passée de cette dernière et d'en faire perdurer la mémoire.

Les contrats passés pour la réalisation de fresques ou de retables dans l'Italie des xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles tendent à montrer que le commanditaire avait une idée assez précise de ce qu'il souhaitait obtenir et qu'il intervenait régulièrement au cours du processus de création<sup>161</sup>. Dans le cas du palais Trinci, aucun document ne permet de déterminer le degré d'implication d'Ugolino III dans la conception du programme, ni de dire si le choix de citer les Arts libéraux de Pérouse lui est imputable. Il est clair que le seigneur connaît la cité du griffon, sa voisine dont il est l'allié et le condottière dans la décennie 1380<sup>162</sup>. Ses fils y séjournent, et ce avec d'autant plus de facilité que les liens des Trinci et de Braccio da Montone sont très serrés à la charnière des années 1410-1420. Le grand capitaine compte aussi sur l'appui des da Varano<sup>163</sup>. En 1423, les principaux représentants des familles qui dominent Camerino,

---

<sup>158</sup> Anne Dunlop le remarque également mais ne le commente pas (*Painted Palaces, op. cit.*, p. 74).

<sup>159</sup> Illustrations 115-121. Voir l'étude de Fabio Stok, qui replace les sculptures des Pisano dans la longue durée de la représentation des Arts libéraux : STOK, « La raffigurazione delle Arti liberali », dans C. SANTINI (dir.), *Il linguaggio figurativo della fontana maggiore di Perugia*, actes du colloque (Pérouse, 14-16 février 1994), Pérouse, Calzetti-Mariucci, 1996 (Ex aere tabularia, 1), p. 291-312.

<sup>160</sup> MAIRE VIGUEUR, *Comuni e signorie in Umbria, Marche e Lazio, op. cit.*, p. 258-259.

<sup>161</sup> Michelle O'MALLEY, *The Business of Art. Contracts and the Commissioning Process in Renaissance Italy*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2005.

<sup>162</sup> Voir *supra*, chap. 6, notes 14-16.

<sup>163</sup> Sur ce point, voir *supra*, chap. 6, notes 66 et 166. Les alliances diplomatico-militaires sont scellées par des mariages qui unissent Braccio à ses plus proches capitaines. Elisabetta, fille de Niccolò Trinci, épouse Oddo, fils

Fabriano et Foligno se réunissent autour de celui qui est alors l'un des hommes les plus puissants d'Italie centrale, pour un événement extraordinaire. Chef des troupes de la reine de Naples, Braccio est récompensé de ses services par l'investiture du principat de Capoue. Dans le palais communal de Pérouse, devant une foule d'invités comptant les seigneurs de Camerino et de Fabriano, il reçoit une couronne d'or des mains de Corrado III que les souverains napolitains ont choisi comme leur représentant<sup>164</sup>.

Si Ugolino a probablement une expérience directe des bas-reliefs des frères Pisano, comme tant d'autres des puissants du temps amenés à séjourner dans la cité qui les conserve, il doit tout au moins savoir, et son fils Corrado après lui, que les figures de son palais font écho à l'une des réalisations grandioses des communes d'Italie centrale. Avec de telles images, il développe un discours condensant les aspects contrastés de sa domination sur la ville. Il détient un pouvoir devenu dynastique dont il trouve en sa personne le fondement, lui qui s'est « revêtu » des arts libéraux. Mais Ugolino est également, et avant tout sur le plan juridique, le premier magistrat d'une commune. Les fresques du palais Trinci témoignent d'un véritable jeu avec la mémoire visuelle de cette dernière, d'une assimilation des signes connus de l'idéologie toujours vivante sur laquelle ce type de régime politique s'est construit deux siècles auparavant.

*Hommes illustres, vertus atemporelles, gloire et bon gouvernement.*

De prime abord, le dispositif pictural utilisé pour mettre en scène les deux Romains et les Preux du corridor du palais Trinci est semblable à celui qui présente les grands hommes dans la salle des *Imperatores*. Les niches en trompe-l'œil évoquent la statuaire monumentale antique dont la fonction est d'exalter la vertu et d'appeler à la gloire. Elles sont en même temps, visuellement, le signe de la solidité durable de la *virtus* des Anciens qui se sont extraits de l'écoulement capricieux et destructeur du Temps. Il faut revenir sur ces points pour traiter plus spécifiquement la salle d'apparat du palais.

La nature exemplaire des personnages de la Rome antique, nous l'avons vu, est un lieu commun du discours politique. Dans les cycles peints, les hommes illustres sont

---

naturel de Braccio, probablement en 1418. Deux ans plus tard, Nicolina, veuve de Galeotto Belfiore Malatesta et sœur de Berardo da Varano, est donnée en mariage à Braccio lui-même.

<sup>164</sup> Giovanni Antonio CAMPANO, *Braccii Perusini Vita et Gesta ab anno MCCCLXVIII usque ad MCCCCXXIV*, éd. Roberto VALENTINI, *RIS*<sup>2</sup>, t. XIX, 4<sup>e</sup> partie, Bologne, Zanichelli, 1929, p. 191 ; Oscar SCALVANTI (éd.), « Frammenti di cronaca perugina inedita », *BDSPU*, vol. XI, fasc. 1-2, 1905, p. 601. La chronique péruvine anonyme du XV<sup>e</sup> siècle qui cite la présence des seigneurs de Camerino et de Fabriano à Pérouse n'indique pas de quels personnages il s'agit.

manifestement les incarnations de vertus atemporelles avant même qu'ils soient précisément identifiés. Il y a une perméabilité des deux thèmes, qu'accentue l'adoption de modes communs de représentation. Dans la *loggetta* du palais du cardinal Branda Castiglioni, parée d'images vers 1423, comme dans une salle du palais Beni de Gubbio, décorée au cours des années 1430, de hautes allégories des vertus et des vices apparaissent en pied, en série sous des arcades, comme le font ailleurs les personnages historiques dont la vie illustre ces mêmes vertus et ces mêmes vices<sup>165</sup>. Une expérience visuelle partagée unit les protagonistes du temps, qui facilite ces associations mentales par delà la possession des clefs d'interprétation savante. Beaucoup des grands acteurs évoluent à l'intérieur de cercles restreints et fréquentent les mêmes édifices ou, à défaut, des édifices construits et décorés selon des principes répandus. Les trois familles étudiées ne font pas exception. En juin 1419, Branda Castiglioni est chargé par Martin V, aux côtés du légat de la Marche d'Ancône et futur patron de Giovanni Tinto Vicini, Gabriele Condulmer, de confirmer la trêve décidée par le pontife entre la ville de Norcia et Berardo da Varano<sup>166</sup>. Ottaviano Nelli, quant à lui, peintre et fidèle des Montefeltre, connaît bien le palais Trinci où il réalise en 1424, dans la chapelle, les fresques de la *Vie de la Vierge*.

A l'intérieur de ces dispositifs, les représentations des vertus et des hommes illustres fonctionnent d'abord sur le mode de l'accumulation. L'impact produit par ces images repose sur un effet de masse auquel contribue la structure répétitive des arches identiques. La mise en série des grands hommes établit un rapport dialectique entre le groupe et l'individu. Dans le palais Trinci, les vers savants de da Fiano narrent les hauts faits du héros, uniques, qui lui permettent de rejoindre le groupe illustre mais c'est d'abord comme membre de ce groupe, de manière indistincte, qu'il est perçu par le spectateur qui peut ensuite lire son nom inscrit en lettres d'or à la hauteur de sa tête puis, éventuellement, l'histoire de sa vie à ses pieds. Du fait de ses dimensions, le cycle des *Imperatores* demande à être relu et re-connu, partiellement ou intégralement, à chacune des venues du visiteur.

Le procédé utilisé dans un ensemble d'images comme celui de la *sala imperatorum* n'est pas sans évoquer celui de la liste, dont la littérature fait un usage croissant au XIV<sup>e</sup> et au

---

<sup>165</sup> Alberto BERTONI, « “*Heroes picti in spicula alta.*” Il ciclo delle Virtù nella Loggetta », dans ID. et Rosangela CERVINI (dir.), *Lo specchio di Castiglione Olona. Il Palazzo del cardinale Branda e il suo contesto*, Castiglione Olona/Varese, Comune di Castiglione Olona/Liceo Artistico A. Frattini/Arterigere, 2009, p. 140-158 ; Francesco ROSSI, « Un ciclo di affreschi allegorici di Ottaviano Nelli », *Arte Antica e Moderna*, n<sup>os</sup> 34-36, avril-décembre 1966, p. 197-208. Nelli peint quatorze figures. Se reconnaissent aujourd'hui : la Liberalité, l'Avarice, l'Humilité, la Colère, la Tempérance, l'Espérance, la Foi, la Force et la Prudence.

<sup>166</sup> THEINER, *Codex diplomaticus*, vol. III, *op. cit.*, n<sup>o</sup> 169, p. 241.

xv<sup>e</sup> siècles<sup>167</sup>. Les énumérations de personnages sont la base des *Triumphes* de Pétrarque, elles abondent au début du Quattrocento chez des auteurs comme Frezzi ou, à Florence, comme Giovanni da Prato, elles se retrouvent plus tard, à Urbino, dans les écrits de Giovanni Santi. Sur le fond, la sélection des noms ne doit rien au hasard mais elle obéit également aux impératifs de la métrique et de la sonorité et leur défilé repose, pour une part, sur le principe de l'évocation. Les noms sont choisis « plutôt pour leur *teneur* que pour leur éventuelle perfection formelle et/ou conformité intrinsèque » à l'intérieur d'un discours persuasif<sup>168</sup>. Dans les textes concernés, leur succession rapide permet la concrétion du prestige dont ils sont porteurs et des vertus dont il est connu qu'elles sont celles des héros qu'ils désignent, sans que les causes précises de ces associations aient toutes à être clairement remémorées. Comme l'écrit Jacqueline Cerquiglini-Toulet, ces « listes de noms [...] sont des cristallisations de renom<sup>169</sup> » à une époque se développe précisément la réflexion sur la gloire liée à l'exercice des vertus.

La présentation sérielle des héros a une autre conséquence. L'effort d'identification est d'autant plus nécessaire que, comme c'est le cas généralement, la majorité des *Hommes illustres* du palais Trinci n'est pas identifiable visuellement par une physionomie particulière, par un geste spécifique ou par un accessoire typique. L'appréhension de l'ensemble, donc, procède par étapes, grâce aux deux formes d'écritures peintes, vers un dévoilement plus ou moins complet du cycle. Le premier moment reste celui d'un face-à-face impressionnant et d'un arrêt respectueux du spectateur introduit au beau milieu de la réunion des héros. La disposition des personnages par deux, tournés l'un vers l'autre comme s'ils étaient en train d'échanger des idées, animés, pour certains, par des gestes d'éloquence, accentue cet effet<sup>170</sup>. Elle construit l'idée d'un discours réel du seigneur avec des hommes illustres qui l'inspirent et qui forment son conseil. Intimidante, entretenue par la taille, le nombre, l'histoire particulière des personnages qui excèdent tous trois les capacités sensorielles et intellectuelles du spectateur, l'incertitude domine. Le seigneur, lui, est supposé avoir une connaissance précise de chacun des Romains de son palais. Le savoir et la proximité physique le rapprochent d'eux, font de lui un de leurs pairs et le distinguent du reste des hommes.

---

<sup>167</sup> Nous avons présenté les lignes directrices de ce paragraphe dans DELZANT, « La compagnie des hommes illustres », dans CALLARD, CROUZET-PAVAN, TALLON (dir.), *La politique de l'histoire*, art. cit., p. 229-231.

<sup>168</sup> Martin GOSMAN, « Le discours référentiel du *Quadrilogue Invectif* d'Alain Chartier », dans Willem Johan AERTS et ID. (dir.), « *Exemplum et Similitudo* ». *Alexander the Great and Other Heroes as Points of Reference in Medieval Literature*, Groningue, Egbert Forsten, 1988, p. 159-165. L'auteur souligne.

<sup>169</sup> Jacqueline CERQUIGLINI-TOULET, « A la recherche des pères : la liste des auteurs illustres à la fin du Moyen Age », *M. L. N.*, vol. 116, n° 4, septembre 2001, p. 636-637.

<sup>170</sup> Illustration 113.

\*  
\* \*

Dans son palais, le seigneur de Foligno ne prend pas seulement modèle sur les grands hommes du passé. Il habite le même lieu qu'eux et se situe avec eux dans le moment atemporel de la *virtus*. La projection du chef de la famille Trinci dans le lieu et dans le temps des héros est assurée par les transgressions du dispositif pictural, qui font vasciller sa cohérence première. La relation du sujet observant et de l'objet observé est troublée car ce n'est qu'au premier regard que les figures sont peintes comme des statues dans des niches, pour être contemplées puis imitées. A plusieurs reprises, les personnages outrepassent les seuils de la représentation. Ils mordent sur le cadre architectural en trompe-l'œil, sortent du lieu de la peinture et pénètrent dans l'espace du palais. Le pommeau de l'épée de Marcus Claudius Marcellus déborde de la niche fictive, le pan de la cape de Manius Curius Dentatus couvre une partie de la colonnade qui le sépare du réel, la pointe du pied de Scipion l'Africain empiète sur la bordure blanche du registre inférieur<sup>171</sup>. Il y a là un « écart de la limite avec elle-même », un « comble de la représentation » qui reconfigure les rapports spatiaux et temporels de l'image et de son spectateur<sup>172</sup>.

La fêlure provoquée par la sortie de l'objet représenté hors de son cadre est aggravée par la structure architecturale peinte en trompe-l'œil sur le mur Est<sup>173</sup>. L'unité des échelles y est rompue. Une matrone miniature appuyée sur la balustrade d'un balconnet saillant surplombe Marcus Cassius Scaeva tandis qu'au centre de la paroi, un homme et une femme d'une taille comparable discutent, accoudés au parapet ajouré d'une loggia fictive. De tels motifs ne sont pas rares, ils animent bien des fresques en introduisant l'anecdotique à la périphérie d'une scène principale<sup>174</sup>. Mais les homoncules de la salle des *Imperatores* ne sont pas situés aux marges de l'histoire, ils sont placés sur le bord du dispositif de présentation des Romains. Ils en dénoncent ainsi la fonction séparatrice. Leur position comme leur attitude contribuent au brouillage puisqu'ils semblent commenter les images peintes depuis l'intérieur de celles-là et regarder le spectateur, de l'intérieur des images vers leur extérieur.

---

<sup>171</sup> Illustration 114.

<sup>172</sup> Louis MARIN, « Les combles de la représentation », *Rivista di Estetica*, vol. XXV, n° 17, 1984, p. 12.

<sup>173</sup> Illustration 112. La décoration du mur Ouest était peut-être symétrique à celle du mur Est. Elle est aujourd'hui perdue.

<sup>174</sup> Une femme arrose des plantes sur un balcon de l'édifice où sainte Anne vient de donner naissance à la Vierge, sur la voûte de la chapelle peinte par Ottaviano Nelli.

Les transgressions des marges de la représentation accentuent l'effet de présence des hommes illustres, peints, à l'intérieur du palais réel<sup>175</sup>. Elles font du seigneur leur contemporain dans le moment éternel de la *virtus* militaire et des vertus qui leur sont reconnues. Cette intégration est essentielle car elle dit l'autonomie du pouvoir seigneurial, d'un pouvoir qui trouverait en son détenteur sa propre légitimité et qui, ce faisant, s'affranchirait de la délégation d'autorité du pape et de la commune. Les vertus dont le seigneur se revêt ou qu'il incarne à son tour lorsqu'il égale et dépasse les modèles antiques occultent cette dépendance. Le propos peut être vu comme l'une des facettes politiques du débat moral et social qui agite de longue date les penseurs de la péninsule autour de la notion de noblesse<sup>176</sup>. Nombreux sont les arguments avancés, depuis Bartolo da Sassoferrato ou Dante, pour dire que la vraie noblesse est celle qui repose sur la *sapientia* et sur la *virtu* de chaque homme, non celle qui se transmet par le sang et par le nom<sup>177</sup>. Dans le *De vera nobilitate*, Poggio Bracciolini les reprend et affirme que la *nobilitas* est atteinte par l'« ornement des vertus<sup>178</sup> ». Ces développements acquièrent une efficacité certaine à l'intérieur de la propagande seigneuriale où ils cohabitent non sans grincements avec le thème de la domination familiale fondée sur la succession et sur la durée. Les mythes des origines et l'institutionnalisation de la transmission héréditaire du pouvoir constituant, nous l'avons vu, un autre versant de la légitimation de la domination d'un homme et de sa famille. L'idée d'un passage des vertus à l'intérieur d'une même lignée ne résout que partiellement les tensions car le thème des hommes illustres ne répond pas à une logique générationnelle ou chronologique. La parenté du seigneur avec les grands hommes est une parenté idéale et choisie<sup>179</sup>.

\*

\* \*

L'oscillation entre deux formes de légitimités autonomes vis-à-vis des institutions, la lignée et l'ancienneté d'une part, la vertu personnelle et le positionnement hors des aléas du

---

<sup>175</sup> Il faut se souvenir ici, en outre, du jeu d'échos et de continuité établi entre la décoration peinte des arêtes réelles de la *scala gotica* et celle des arcades en trompe-l'œil de la salle des *Imperatores*. Voir *supra*, chap. 7, note 159 ; illustrations 102 et 112.

<sup>176</sup> Claudio DONATI, *L'idea di nobiltà in Italia (secoli XIV-XV)*, Rome/Bari, Laterza, 1988 (Collezione storica), p. 3-17.

<sup>177</sup> ARASSE, « Frédéric dans son cabinet », dans ID., *Le sujet dans le tableau*, art. cit., p. 25 ; CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, op. cit., p. 461-462 ; Guido CASTELNUOVO, « L'identità politica delle nobiltà cittadine (inizio XIII-inizio XVI secolo) », dans BORDONE (dir.), *Le aristocrazie*, op. cit., p. 215-236.

Bartolo distingue la noblesse liée au lignage de celle fondée sur la vertu puis propose de remplacer l'alternative par la tripartition de la noblesse accordée par Dieu, de la noblesse naturelle qui est une aptitude au commandement et de la noblesse conférée par la cité. Il évoque cependant une quatrième catégorie, la noblesse de ceux que la *fama* reconnaît comme nobles en raison de leur mode de vie.

<sup>178</sup> Poggio BRACCIOLINI, *De vera nobilitate*, éd. Davide CANFORA, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2002, § 7, p. 7.

<sup>179</sup> ARASSE, « Frédéric dans son cabinet », dans ID., *Le sujet dans le tableau*, art. cit., p. 25.

temps de l'autre, est redoublée par le va-et-vient qui fait passer de la célébration individuelle à la promotion de l'intérêt général. La question de la gloire, qu'il faut aborder sous un autre angle que précédemment, nous paraît éclairer ce point.

La dénomination de « *sala imperatorum* » est adoptée dès l'origine de la décoration de la vaste pièce<sup>180</sup>. Renvoyant à des personnages issus des deux périodes de la République et de l'Empire, elle indique que ce sont leurs qualités militaires mises au service de la patrie qui sont valorisées. *Imperatores*, ils le sont dans le sens de « généraux » et de « commandants », d'hommes de guerre qui défendent par les armes la communauté et les valeurs qui la fondent. Les strophes de Francesco da Fiano vantent le rôle de ces héros dans l'accroissement de la puissance de Rome et dans l'extension de sa domination. Le talent militaire doit être employé en vue de buts politiques élevés, Bartolomeo Scala le réaffirme quelques décennies plus tard dans le discours qu'il prononce en l'honneur de Frédéric de Montefeltre.

Certes, l'ambiguïté n'est pas absente et le terme « empereur » qui véhicule l'idée d'un pouvoir personnel fort s'entend aisément derrière « *imperator* ». Le glissement n'a pas du échapper à l'empereur Sigismond de Luxembourg lorsque, faisant halte à Foligno au cours de la descente vers la Cité éternelle qui lui permet de recevoir du pape sa couronne, il est accueilli en grande pompe dans le palais Trinci. Héritier de la Rome antique, empereur de chair au milieu des *imperatores* peints, il arme Corrado III Trinci chevalier et l'élève au rang de comte palatin<sup>181</sup>.

Mais un tel usage de la salle est unique, le programme de cette dernière n'a pas été pensé à cette fin et le message construit par la décoration peinte est chargé de bien d'autres significations. Les grands hommes de la Rome antique servent la propagande seigneuriale précisément en ce qu'ils se prêtent à un discours sur les vertus communes aux gouvernants et sur la défense de la patrie en même temps qu'ils permettent de distinguer spécifiquement un homme et de le rapprocher de héros hors du commun. Cette ambivalence conduit à la célébration, en une même personne, d'un individu unique, du chef d'une familles dont les membres se transmettent des vertus exceptionnelles et de la tête d'un corps politique organisé en commune. La gloire lui est d'ailleurs promise à ces divers titres, comme elle l'est aux hommes illustres dont il est appelé à devenir l'un des pairs. L'argument est utilisé par les régimes républicains aussi bien que par les régimes seigneuriaux, ce qui éclaire une fois

---

<sup>180</sup> Dans la quittance de paiement du 27 août 1411. Voir l'extrait de l'acte tel qu'il a été transcrit au XVIII<sup>e</sup> siècle, LAMETTI, « Il manoscritto », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 428.

<sup>181</sup> Niccolò, l'un des fils de Corrado, est fait chevalier peu de temps auparavant dans la cathédrale Saint-Félicien. Il reçoit lui-aussi un diplôme de *comes palatinus*. Sur la reconstruction de l'épisode et sur les sources le concernant, DELZANT, « La compagnie des hommes illustres », dans CALLARD, CROUZET-PAVAN, TALLON (dir.), *La politique de l'histoire*, art. cit., p. 233-235.

encore la plasticité d'une rhétorique politique partagée qui ne se rigidifie et ne se concentre sur quelques thèmes spécifiques qu'en des phases d'antagonismes exacerbés entre entités étatiques rivales. Au début de sa lettre à Francesco il Vecchio, Pétrarque exhorte le seigneur de Padoue à agir conformément à la vertu, en vue du bien de la communauté<sup>182</sup>. Il fait miroiter comme récompense la place qu'accorde Dieu dans le ciel à ceux qui gouvernent ainsi, conformément à Sa volonté. La référence sur laquelle s'appuie Pétrarque dans ce passage sur le bon gouvernement seigneurial est un extrait du *De republica* de Cicéron, un propos adressé à Scipion Emilien au sujet de la gloire céleste accordée aux héros de Rome :

« Pour être, Africain, encore plus empressé à te faire le tuteur de l'Etat, retiens bien ceci : tous ceux qui ont contribué au salut, à la prospérité, à l'accroissement de leur patrie, il est établi qu'ils disposent dans le ciel d'un endroit particulier où passer leur éternité dans la béatitude. Rien n'est en effet plus précieux aux yeux de ce dieu suprême qui gouverne le monde que ces rassemblements, ces réunions d'hommes juridiquement liés, que l'on appelle "cités". Ceux qui en assurent la direction et la sauvegarde viennent de cet endroit et y retournent. »<sup>183</sup>

Le motif est repris dans la Florence républicaine des années 1390, alors que les tensions avec Gian Galeazzo Visconti se font plus vives. Il est utilisé par Giovanni Gherardi da Patro, fervent partisan de la langue vernaculaire contre les promoteurs du latin humaniste, dans le chant *Dolcie mia patria* qu'il compose pour appeler ses concitoyens à la résistance face aux ambitions milanaïses. Après avoir évoqué les périls qui menacent la cité du lys, il invite cette dernière à défendre sa liberté et à prendre pour modèles les héros de la République romaine :

Ouvre les yeux et élève ton regard,  
 Tu verras Brutus, Publicola et Camille,  
 Horatius, Cincinnatus et Scipion, Marcellus, Fabius et Caton,  
 Torquatus et l'Africain qui paraît divin,  
 Fabrice et plus de mille autres en cette assemblée,  
 Qui pour trésor ne veulent que la liberté.<sup>184</sup>

L'extrait recourt au procédé de la liste où l'accumulation des noms est une évocation de la gloire, il reprend l'image des hommes illustres portés aux cieux. L'association du texte

<sup>182</sup> Il s'agit de la lettre de 1373, citée dans le chapitre précédent. Voir *supra*, chap. 7, notes 227 et suivantes.

<sup>183</sup> PETRARQUE, *Lettres de la vieillesse*, op. cit., livre XIV, lettre 1, [13], p. 238-239. Le passage est un extrait de CICERON, *De republica*, livre VI, chap. 13, § 13.

<sup>184</sup> Giovanni da Prato (Giovanni GHERARDI DA PRATO), « Canzona morale di patria e libertate » publiée dans ID., *Il Paradiso degli Alberti. Ritrovi e ragionamenti del 1389*, éd. Alessandro WESSELOFSKY, Bologne, Gaetano Romagnoli, vol. I, 2<sup>e</sup> partie, 1867 (réimpression photomécanique, Bologne, Forni, 1968), p. 440 : « *Apri la mente e alza su le ciglia, / Vedrai Bruto, Publicola e Camillo / Orazio, Cincinnato e Scipione, Marciel, Fabio e Catone, / Torquato e l'African divo a vederlo, / Fabrizio e più di mille in questo coro, / Che libertà sol vallon per tesoro.* »

Sur cet auteur, voir l'introduction et la note biographique d'Antonio Lanza dans Giovanni GHERARDI DA PRATO, *Il Paradiso degli Alberti*, Rome, Salerno, 1975 (I Novellieri italiani, 10), p. IX-LIII, ainsi que : LANZA, *Polemiche e berte letterarie nella Firenze del primo Rinascimento (1375-1449)*, Rome, Bulzoni, 1989 (nouvelle édition revue et corrigée ; 1<sup>re</sup> éd : 1971), p. 159-188. Giovanni da Prato est qualifié par Antonio Lanza de « chef de file » (*caposcuola*) du courant traditionaliste.

et de l'image peinte – avec sa disposition sérielle des héros – dans le vestibule de la chapelle du Palais public de Sienne est traversée par une pensée similaire. Peintes par Taddeo di Bartolo entre 1406 et 1408, des allégories de vertus y sont accompagnées de médaillons avec les bustes de grands hommes de la République. La Justice et la Magnanimité se distinguent car elles sont assorties chacune, au registre inférieur, à une triade de personnages illustres en pied, debout sous des arcades<sup>185</sup>. Comme dans le palais Trinci, ces six figures sont associées à des strophes en latin qui imitent les *elogia* gravés sous les statues romaines. La portée exemplaire du cycle est énoncée par le sonnet inscrit entre les trios, qui invite les dirigeants à se contempler à travers l'image des héros. A leur exemple, ils doivent poursuivre le bien commun par leurs conseils avisés et par l'usage juste de la force armée. Le premier tercet le leur affirme :

Vous serez plus forts si vous demeurez unis  
Et vous monterez au ciel resplendissants de toute gloire  
Comme le fit le grand peuple de Mars.<sup>186</sup>

Si la strophe liminaire de la salle des *Imperatores*, à Foligno, n'interpelle pas les membres du gouvernement mais tout visiteur, quel qu'il soit (« *quisquis* »), elle n'en demande pas moins selon le même *topos* rhétorique de porter les yeux sur les images peintes et de contempler ces dernières. Elle utilise la thématique de la guerre et de la paix, deux notions inséparables puisque la première doit *in fine* viser au rétablissement durable de la seconde. Elle assure que les grands hommes de la Rome antique se sont rendus célèbres par l'une comme par l'autre, grâce à leur « illustre vertu » (« *inclita virtus* ») qui leur a permis de s'élever vers les cieux<sup>187</sup>.

---

<sup>185</sup> Le couple de la Justice et de la Magnanimité est redoublé par celui de la toge (Cicéron, Caton d'Utique, Scipion Nasica) et des armes (Curius Dentatus, Furius Camillus et Scipion l'Africain). Il s'agit des deux moyens principaux, selon Cicéron repris par les humanistes florentins, de servir la patrie : la participation aux assemblées et l'action sur le champ de bataille. DONATO, « Gli eroi romani », art. cit., p. 137-139. Nicolai Rubinstein a vu l'influence de Leonardo Bruni sur la conception du programme de Sienne. RUBINSTEIN, « Political Ideas in Sienese Art : the Frescoes by Ambrogio Lorenzetti and Taddeo di Bartolo in the Palazzo Pubblico », *JWCI*, vol. XXI, 1958, p. 179-207 (repris dans ID., *Studies in Italian History in the Middle Ages and the Renaissance*, vol. I : *Political Thought and the Language of Politics. Art and Politics*, éd. Giovanni CIAPPELLI, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2004 (Storia e letteratura. Raccolta di studi e testi, 216), p. 61-98).

<sup>186</sup> Le texte est notamment publié par Gabriele BORGHINI, « La decorazione » dans Cesare BRANDI (dir.), *Palazzo Pubblico di Siena. Vicende costruttive e decorazione*, Milan, Silvana Editoriale, 1983, p. 251 : « *Sempre maggiori sarete insieme uniti / Et saglirete al cielo pieno d'ogni gloria / Si come fece il gran popolo di Marte [...]*. » Il figure également dans Aldo CAIROLA et Enzo CARLI, *Le « Palazzo pubblico » de Sienne*, Rome/Paris, Editalia/La Bibliothèque des arts, 1965 (1<sup>re</sup> éd. en italien, Rome, Editalia, 1964), p. 201, auquel nous empruntons la traduction.

<sup>187</sup> GUERRINI, « “Uomini di pace e di guerra” », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 375 : « *Quisquis ad ista moves fulgentia limina gressus, / Priscorum hic poteris venerandos cernere vultus, / Hic pacis bellique viros, quos aurea quondam / Roma tulit celoque pares dedit inclita virtus. / Grandia si placeant tantorum gesta virorum, / Pasce tuos inspectu oculos et singula lustra.* »

Au début du XV<sup>e</sup> siècle, à l'instar des dirigeants des régimes oligarchiques de Toscane, le seigneur de Foligno peut prétendre à la gloire que se sont vu promettre les hommes œuvrant au bien de leur patrie. Relié aux figures des hommes illustres et aux valeurs civiques, l'argument ignore les typologies institutionnelles rigides et acquiert une grande lisibilité. Cependant, le déploiement de la cohorte des héros romains « *in domibus consuete habitationis et residentie infrascripti magnifici domini*<sup>188</sup> » pose une proximité exclusive entre ce dernier et les *imperatores*. A son tour, la gloire est confisquée.

### **Eclats de dialogues et lambeaux de scènes courtisanes à Camerino. Le resserrement du pouvoir sur la cour et sur la lignée.**

Dans la salle des *Imperatores* de Foligno, le dialogue entretenu par les lettrés et par les hommes de pouvoir du XV<sup>e</sup> siècle avec les grands personnages du passé est mis en scène grâce au dispositif pictural qui énonce la copénétration de l'espace réel et de l'espace fictif. Il est encore, probablement, une composante de la décoration des demeures varanesques de Camerino<sup>189</sup>. Il faut le redire dès à présent : la plus grande partie des peintures murales de la salle A, réalisées dans les trois ou quatre dernières décennies du Quattrocento, est perdue<sup>190</sup>. Les parois verticales sont blanchies ou détruites, seules subsistent les images de la voûte organisées en plusieurs registres. Dans ces conditions, il serait absurde de prétendre donner une interprétation d'un programme dont on ignore jusqu'à la thématique générale. En revanche, il n'est pas inutile de formuler quelques remarques sur les fragments réapparus au milieu des années 1980.

La partie conservée laisse voir une conversation se déroulant sur deux plans. Le premier est celui des personnages contemporains. Par groupes de deux ou de trois, ils sont disposés dans les loggias en trompe-l'œil peintes sur les pendentifs de la voûte. Pour autant que l'on puisse le dire, ce registre supérieur est composé d'hommes, de différents âges et de différents statuts<sup>191</sup>. L'un d'eux a sur les épaules un manteau sombre assorti à son chapeau<sup>192</sup>,

---

<sup>188</sup> Selon la formule typique des actes notariés, notamment un du 26 novembre 1417 souscrit « *in sala imperatorum* ». Extrait cité par LAMETTI, « Palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, art. cit., doc. 57, p. 366.

<sup>189</sup> Illustrations 19 (salle A, côté Sud) et 22.

<sup>190</sup> Elles sont situées autour de 1465-1470 par MARCELLI, « Uomini contemporanei e dell'antichità », notice 21 de la section « Maestro dell'Annunciazione di Spermento (Giovanni Angelo d'Antonio ?) », dans DE MARCHI (dir.), *Pittori a Camerino, op. cit.*, p. 346-348.

<sup>191</sup> Il s'agit bien d'hommes. Aucun élément de la composition ou de l'iconographie ne nous semble soutenir l'hypothèse du récit du mariage de Giulio Cesare da Varano avec Giovanna Malatesta. Les différents compartiments ne nous paraissent pas correspondre à des séquences chronologiques distinctes, le personnage

les personnages les plus jeunes ont parfois la tête nue. La plupart de ces figures masculines porte des pourpoints ainsi que des mortiers rouges ou noirs, ou des bérêts, habits semblables à ceux qui vêtissent le marquis Lodovico III Gonzague et sa cour dans les fresques mantovanes d'Andrea Mantegna<sup>193</sup>. Les attitudes empruntées de dignité n'excluent pas une gestuelle vive, en des poses qui évoquent une conversation animée. Celle-là pourrait porter sur les livres que l'on distingue entre les mains de bien des personnages, comme celles de l'homme au regard baissé, sur la droite du trio central du mur Ouest<sup>194</sup>, ou celles des deux garçons du second compartiment du mur Est<sup>195</sup>. Le dialogue se poursuit dans les lunettes, au registre inférieur. Les trois fragments encore visibles montrent la même disposition de couples ou de trios, cette fois sous des voûtes en berceau feintes et en présence de femmes<sup>196</sup>. Entre les pendentifs, pris entre les deux niveaux des scènes contemporaines, apparaissent des pavillons. Leurs tentures écartées s'ouvrent sur des figures couronnées dont les accessoires et la vêtue, telles ces hautes coiffes coniques, renvoient à des temps ou à des espaces lointains<sup>197</sup>. L'unité thématique des images occupant les surfaces de même nature délimitées par l'architecture réelle est manifeste. L'emboîtement des espaces compartimentés est utilisé pour enchâsser les représentations des rois anciens au cœur de la mise en scène de la cour seigneuriale<sup>198</sup>. Les grands hommes sur les mérites desquels – et avec lesquels, ce qui constituerait le second niveau de la conversation – débat peut-être l'entourage peint de Giulio Cesare sont encastrés dans le présent des da Varano. En retrait sur les espaces concaves ménagés par la retombée de la voûte, insérés en dent de scie dans les interstices qui séparent les pendentifs, ils sont en position de soutenir le couvrement de la pièce.

---

identifié comme la fille du seigneur de Rimini promise au futur maître de Camerino est vêtu et coiffé comme un jeune homme (une jeune fiancée n'apparaîtrait pas en cheveux lors des présentations officielles ou de l'échange des consentements). Voir la présentation de cette lecture et des « *punti oscuri* » auxquels elle reste incapable de répondre dans PAINO et PARAVENTI, « Una rappresentazione cortese », dans TOMASSINI, (dir.), *Studi storici*, art. cit., p. 179-180.

<sup>192</sup> Illustration 22.

<sup>193</sup> Andrea Mantegna peint la Chambre des époux entre 1465 et 1474.

<sup>194</sup> Illustration 22.

<sup>195</sup> Illustration 23

<sup>196</sup> Sur le mur Est.

<sup>197</sup> Illustration 22.

<sup>198</sup> Il pourrait également s'agir d'une galerie de portraits de contemporains renommés, alliés et protecteurs, hommes de lettres et de science. Sans que l'on puisse écarter cette possibilité, il nous semble plus vraisemblable de voir là une image de la cour de Giulio Cesare. D'une part, la mise simple des personnages n'est pas celle d'une exposition solennelle. Elle correspondrait mal à la figuration d'hommes puissants ou célèbres, que le seigneur souhaiterait honorer ou de la présence desquels il s'honorerait. La représentation de nombreuses grandes figures poserait en outre un problème de hiérarchie spatiale et symbolique dans un décor qui multiplie, dans le haut de la salle, les seuls emblèmes du seigneur. D'autre part, la représentation du seigneur au milieu de ses courtisans connaît un grand succès autour de 1470, à Ferrare, à Mantoue ou à Milan. Ce moment correspond à celui de la réalisation des peintures murales de Camerino et il y aurait là une séquence à l'intérieur de laquelle ces dernières nous paraissent trouver leur place. Nous développons ce point dans la suite de ce chapitre.

La disparition du registre principal rend hasardeuse toute interprétation plus poussée de ces peintures murales. Deux éléments nous paraissent néanmoins pouvoir être retenus. Le premier est celui d'une mise en scène de la cour de Giulio Cesare, c'est-à-dire d'un regroupement, autour du seigneur, d'hommes choisis par ce dernier pour l'assister dans l'exercice du pouvoir dont il est le détenteur. Les manifestations de ce choix ne sont plus que partiellement visibles mais ses implications restent perceptibles. Le pouvoir n'est pas seulement représenté à travers les principes abstraits et les vertus qui en sont le fondement autant que la finalité, il est validé par son exercice même et par ceux qui l'administrent selon la volonté du seigneur<sup>199</sup>. L'accent mis sur les parents, les familiers, les officiers et les amis du maître de Camerino font des liens personnels de dépendance et de fidélité le cœur du pouvoir seigneurial. Comme un assemblage de miroirs, il démultiplie par la peinture les effectifs de la cour et, partant, le soutien à la domination familiale. La cour existe par le seigneur mais celui-là est « plus pleinement au milieu de sa cour<sup>200</sup> ». Les loggias peuplées de courtisans, en haut des pendentifs, le disent en supportant la voûte de briques et son appareil fictif qui présente en son centre le grand médaillon de Giulio Cesare. Le dispositif, en revanche, laisse dans l'ombre les autres piliers du gouvernement d'une cité qui est placée sous l'autorité pontificale, dont l'administration repose largement sur des structures communales persistantes et où une part de la légitimité politique réside dans les Arts<sup>201</sup>. Représentés vêtus à la mode du moment, leurs physionomies nettement distinguées, les personnages sont vraisemblablement des portraits des fidèles du seigneur qui est lui-même représenté, croyons-nous, dans l'angle nord-ouest de la pièce<sup>202</sup>. La présence physique de Giulio Cesare à l'intérieur du groupe de ses courtisans n'est pas pour surprendre. Elle répète sur le mode réaliste l'omniprésence symbolique qui découle de la répétition envahissante de ses armes et de ses emblèmes. Les plus visibles de ces dernières sont celles du médaillon monumental<sup>203</sup>,

---

<sup>199</sup> Nous nous inspirons de nouveau des analyses des fresques de Mantegna proposées par Daniel ARASSE, « Le programme politique de la Chambre des époux », dans ID., *Décors italiens*, art. cit., p. 97-108.

<sup>200</sup> La formule est d'Elisabeth CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, op. cit., p. 388.

<sup>201</sup> Voir *supra*, chap. 5, les exemples de la production et de l'authentification de la documentation publique (en 1464-1465, notes 136-142) ou celui de la délimitation du corps des citoyens (en 1474, notes 274-279).

<sup>202</sup> Illustration 26. Nous proposons cette identification sur la base de ce qui nous paraissent être des ressemblances marquées avec les autres portraits connus du seigneur, auxquels nous pensons qu'il faut ajouter l'avant-dernier cavalier de la théorie d'Esanatoglia (illustrations 38, 39, 40 et 70). Le portrait posthume de Giulio Cesare commandé par Giovanni Maria da Varano à Venanzio da Camerino est évoqué plus haut : voir *supra*, chap. 6, note 70).

<sup>203</sup> Illustrations 14 et 20.

au centre de la voûte, mais elles se retrouvent sur le fil continu de la frise d'encadrement<sup>204</sup> et, de manière discrète, sur la pointe inférieure des pendentifs<sup>205</sup>.

La pratique de l'autoreprésentation de la cour sur les murs peints des résidences seigneuriales est attestée par des ensembles célèbres, auxquels quelques familles princières doivent aujourd'hui une part de leur renommée. La *camera picta* de Mantoue, commencée en 1465 et achevée en 1474, a déjà été citée. Ludovico Gonzague, son épouse Barbara de Brandebourg et leurs enfants y sont peints « au naturel » accompagnés, notamment, du secrétaire du marquis, de ses officiers, de ses courtisans, de son cheval et de ses chiens. Les fresques de Mantegna sont un instrument que Ludovico utilise dans ses relations diplomatiques. Elles ne sont pas encore achevées qu'il les montre aux ambassadeurs du duc de Milan et fait apprécier à ces derniers la ressemblance des portraits de ses filles, Paulina et Barbara<sup>206</sup>. Les images sont très rapidement connues, admirées, enviées. Galeazzo Maria Sforza se plaint de ne pas figurer « dans la plus belle salle du monde », ce qu'un ambassadeur apprend au marquis de Mantoue qui trouve opportun de s'en excuser auprès du duc<sup>207</sup>. Ce dernier dicte lui-même les programmes de vastes ensembles décoratifs qui le présentent au milieu des siens et des personnalités les plus en vue de sa cour. Un grand nombre de ces scènes doit orner le château de Pavie à partir de la fin des années 1460<sup>208</sup>. Pour celui de Porta Giovia, à Milan, Galeazzo Maria rédige et corrige plusieurs listes des membres de son entourage dont les portraits doivent être peints à côté du sien. Datés de 1471-1472, ces programmes prévoient notamment l'agencement de plusieurs dizaines de personnes (de quarante, pour le premier, à cinquante-neuf, pour le troisième) dans une scène de chasse<sup>209</sup>.

\*  
\* \*

L'exemple des palais-forteresses des Sforza – une famille dont la place à l'intérieur de la seigneurie des da Varano, au cours du troisième quart du XV<sup>e</sup> siècle, a été soulignée précédemment – peut encore être développé. Sur deux autres points, il permet de replacer les

---

<sup>204</sup> Illustrations 21 et 28.

<sup>205</sup> Illustration 22.

<sup>206</sup> Les ambassadeurs rapportent l'épisode à leur maître dans une lettre du 10 avril 1470. Le texte est publié par Antonia TISSONI BENVENUTI, « Un nuovo documento sulla "Camera degli sposi" del Mantegna », *Italia medioevale e umanistica*, vol. XXIV, 1981, p. 358-359 : « [Soa signoria] fece mostrare una camera fa depingere, dove è retracta al naturale soa signoria, madonna Barbara soa consorte, domino Federico et tuti l'altri figlioli et figliole ; et parlando de queste figure ne fece venire le figliole tutte due [...] »

<sup>207</sup> COLE, *La Renaissance dans les cours italiennes*, op. cit., p. 152-153.

<sup>208</sup> Evelyn Samuels WELCH, « Galeazzo Maria Sforza and the Castello di Pavia », *The Art Bulletin*, vol. LXXI, n° 3, septembre 1989, p. 352-375. Ambitieux et très coûteux, le programme élaboré n'est probablement pas mené à son terme.

<sup>209</sup> EAD., « The Image of a Fifteenth-Century Court : Secular Frescoes for the Castello di Porta Giovia, Milan », *JWCI*, vol. LIII, 1990, p. 170-174.

restes des peintures murales du palais de Giulio Cesare à l'intérieur de la typologie des décorations peintes adoptées par les grandes familles de la péninsule. Parler d'imitation impliquerait la mise au jour d'une trame événementielle fine, d'une causalité et de mécanismes psychologiques qui nous échappent. En revanche, il nous paraît clair qu'il existe entre les familles seigneuriales un langage pictural partagé, avec des thèmes et des modes de représentation identiques, exprimant au-delà des situations institutionnelles propres à chacune d'elles, l'appartenance à une même élite dominatrice que traversent des conceptions voisines du pouvoir. De ce dernier, la cour que constitue l'entourage choisi par le seigneur est le lieu privilégié d'exercice, la famille son moyen de transmission et sa source de légitimité. Même au sein de la famille cependant, tendanciellement, le pouvoir ne se partage plus. L'évolution est notable au cours du Quattrocento, qui voit disparaître les formes collectives de la seigneurie au profit d'un seul homme et de sa descendance directe. Privés de leur père, les fils de Rodolfo III ont éprouvé les difficultés que pose une domination associative. Issu de l'un d'eux, Giulio Cesare n'est pas désireux de réitérer l'expérimentation. Les modes de représentation du pouvoir prennent acte de ces évolutions.

Pour compléter le commentaire des peintures des *case* seigneuriales de Camerino, un premier élément peut donc être indiqué. Le *castello sforzesco* conserve aujourd'hui encore, sur certaines pièces du rez-de-chaussée, les grandes décorations héraldiques avec armes et devises, dont le palais da Varano décline d'autres modalités<sup>210</sup>. Comme à Camerino, où elles sont accompagnées d'étoiles travaillées en relief puis dorées, elles peuvent se détacher sur des voûtes peintes en bleu. Un devis des officiers du duc de Milan, en 1472, désigne celles-là du terme de « cieux »<sup>211</sup>. Le second élément ne peut être qu'évoqué, il renvoie de nouveau aux cycles décrits par Lili au XVII<sup>e</sup> siècle et suggérés par des estampes du XVIII<sup>e</sup><sup>212</sup>. Au vu d'autres cours de la péninsule, des peintures murales représentant en pied, en des groupes distincts, les seigneurs, leur femme et leurs enfants n'auraient rien d'incongru. Traduisant le monopole sur le pouvoir que revendique une seule branche familiale et que renforce le principe de succession par ordre de primogéniture, d'importants programmes dynastiques sont conçus en Lombardie. Au début des années 1470, Galeazzo Maria organise pour son château milanais un cycle quadripartite reconstruisant la succession idéale sur laquelle il appuie la légitimité de

<sup>210</sup> Illustrations 16 et 137. L'association du motif héraldique et de l'emplacement des voûtes n'est en rien propre à la séquence chronologique que nous étudions. Elle se retrouve, par exemple, dans le portique de la cour du château de Cassano d'Adda, décoré avec les armes de Bernabò Visconti et de Regina della Scala.

<sup>211</sup> WELCH, « The Image of a Fifteenth-Century Court », *JWCI*, vol. LIII, 1990, art. cit., appendix IV, p. 184 : « *Item per depingere li celi de decta Sala, Saletta e dela camera ch'è sopra ale columbine, riservando la Camera dal Leone, faciendoli con le arme et divixie, secondo ordenarà la prefata vostra Signoria monterà ducati CCCC o circa.* »

<sup>212</sup> Illustrations 43-44. La localisation de ces images dans le palais ne peut être précisée.

son pouvoir et de son titre ducal. Gian Galeazzo et Filippo Maria Visconti, Francesco et Galeazzo Maria Sforza devaient apparaître tour à tour, chacun sur un mur, avec femmes, enfants, courtisans et officiers<sup>213</sup>. Dans ses trois rédactions, le programme prévoit que le fils héritier, Giovanni Galeazzo, apparaisse aux côtés de son père, « *tenuto per mano dal nostro illustrissimo Signore*<sup>214</sup> ». Les mêmes postures ont pu exister à Camerino<sup>215</sup>. Par ailleurs, les filiations recomposées sont un des arguments principaux des peintures murales des da Varano, en des associations thématiques comparables à celles voulues par les Sforza mais suivant des modalités visuelles diversifiées. Héraldique, le cycle rénové par le successeur de Giulio Cesare, au premier étage des demeures de Camerino, a été mentionné au chapitre précédent<sup>216</sup>. D'autres cas le sont dans la suite de notre développement.

\*  
\* \*

Avant d'en venir là, complétons l'analyse de la représentation de la cour dans la salle A des grandes demeures urbaines des da Varano. Pour traiter de l'imbrication de l'entourage seigneurial avec les personnages illustres, il faut mentionner brièvement un dernier élément. La référence aux monarques du passé et aux grands hommes de la Rome antique est très fréquente à Camerino comme elle l'est ailleurs, nous l'avons vu, dans la péninsule. La vertu militaire des héros est un des aspects du dévouement de ces derniers à la patrie, leur capacité à commander des troupes une des modalités de l'art de gouverner un peuple. Fabrizio da Varano, fils de Rodolfo IV devenu évêque de Camerino en 1482 grâce à – ou à cause de – l'insistance de son oncle, recourt naturellement à ces modèles prestigieux lorsqu'il compose, après la bataille de Fornoue, un chant en l'honneur de Francesco II Gonzague. Des références s'imposent pour louer celui qui a, à lui seul lui dit-on, défait le tyran français et ses barbares : le marquis réunit en lui, et les surpasse ainsi chacun, Furius Camillus qui vainquit les Gaulois, Fabius Maximus Cunctator qui affaiblit patiemment Hannibal l'envahisseur par des opérations de guérilla et Marcus Claudius Marcellus qui reçut un triomphe pour sa victoire sur le roi gaulois Britomartus et qui défit les Carthaginois sur le sol italien, à Nola<sup>217</sup>.

---

<sup>213</sup> Filippo Maria devait être peint sans aucune de ses deux femmes, dont il n'a pas eu d'héritier mâle.

<sup>214</sup> WELCH, « The Image of a Fifteenth-Century Court », *JWCI*, vol. LIII, 1990, art. cit., appendix I-III, p. 181-184.

<sup>215</sup> Illustration 44.

<sup>216</sup> Voir *supra*, chap. 7, notes 377-388.

<sup>217</sup> Le texte est publié par FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., appendice IV, p. 116-117. Le marquis de Mantoue est l'objet de nombreux éloges employant une rhétorique similaire. Le 7 juillet 1495, Alessandro De Baesio, l'un de ses compagnons d'armes, écrit à Isabelle d'Este qu'aucun exploit comme celui de Francesco n'a été vu depuis ceux d'Hector. Zirone Agnelli, membre d'une des grandes familles de Mantoue, dix jours plus tard, assure que ni Jules César ni Alexandre le Grand n'ont jamais rien réalisé de pareil. Hector, César et Alexandre forment tout de même le trio des preux païens. Voir David CHAMBERS, « Francesco II Gonzaga, Marquis of Mantua, "Liberator of Italy" », dans David ABULAFIA (dir.), *The*

Les valeurs des héros antiques sont commentées, les personnages sont comparés, classés en fonction de leurs mérites, ils sont le sujet de débats animés<sup>218</sup>. A ces discussions au sujet des personnages historiques s'ajoutent celles, imaginaires et mises en scène, que tiennent avec eux les dirigeants du temps et qu'ailleurs, les représentations peintes des hommes illustres donnent à voir dans l'association des guerriers contemporains aux guerriers du passé<sup>219</sup>. A Naples, à travers le soin qu'il attache ostensiblement à la qualité esthétique et philologique des manuscrits de sa bibliothèque, Alphonse d'Aragon entretient l'image du roi lettré discutant avec les auteurs antiques. Tite-Live dont le monarque dit qu'il se fait lire des passages de ses œuvres avant d'aller à la bataille est au premier rang de ces écrivains<sup>220</sup>.

L'état fragmentaire du décor de la salle A, dans le palais de Giulio Cesare da Varano, ne permet guère de formuler autre chose que des hypothèses de lecture. L'emboîtement régulier dans un seul registre, tête-bêche, des tentes royales et des loggias où discutent des personnages qui pour beaucoup tiennent des livres à la main, donne au spectateur l'impression d'assister à un dialogue à deux niveaux. L'un est très certainement constitué par la conversation vivante qui implique les figures en habits du xv<sup>e</sup> siècle. L'autre – qui communiquerait avec le précédent grâce aux gestes et aux regards associant les figures des deux registres – le serait par une discussion rêvée réunissant les membres de la cour et les rois exemplaires. Selon cette interprétation, les hommes illustres interviendraient, idéalement, comme participants, dans un échange de vues dont ils seraient, réellement, un des objets.

Quelle que soit la place qui revenait aux hommes couronnés dans l'économie générale du cycle, la représentation de l'entourage du maître de Camerino à la naissance de la voûte est celle d'une réunion d'hommes cultivés pratiquant posément l'art de la conversation. Cette activité est placée au cœur d'une sociabilité idéale qu'un nombre croissant d'écrits, au cours du Quattrocento, promeut comme modèle pour les cours seigneuriales. Un groupe aux contours sans cesse redessinés se forme autour du seigneur et se polarise sur lui. Espace

---

*French Descent into Renaissance Italy, 1494-1495. Antecedents and Effects*, Aldershot, Ashgate, 1995, p. 224-225. On se souvient que l'année précédente, Giulio Cesare est parvenu à recevoir la visite d'Isabelle d'Este (voir *supra*, chap. 7, notes 131-136). Sur les échanges épistolaires de Fabrizio et d'Isabelle, et, plus largement, des da Varano avec les Gonzague à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota E : Di alcuni rapporti dei Varano coi Gonzaga », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., p. 97-108.

<sup>218</sup> Scipion l'Africain et César, par exemple, sont comparés afin que l'on sache lequel des deux est le héros parfait. Pétrarque a posé les jalons d'une discussion que poursuivent Poggio Bracciolini et Guarino da Verona. Davide CANFORA, *La controversia di Poggio Bracciolini e Guarino Veronese su Cesare e Scipione*, Florence, Leo. S. Olschki, 2001, p. 21-51.

<sup>219</sup> Nous pensons en particulier à une miniature de Giovan Pietro Birago conservée aux Offices (inv. 4425). On y voit Francesco Sforza assis au centre d'une assemblée de huit hommes illustres, entre César et Hannibal qui lui serrent les mains. Voir la reproduction dans Luisa GIORDANO, « Milano : i Visconti e gli Sforza, 1359-1535 », dans FOLIN (dir.), *Corti italiane, op. cit.*, p. 124.

<sup>220</sup> DE VINCENTIIS, « Le don impossible. Biographes du roi et biographes du pape entre Naples et Rome (1444-1455) », dans CABY et DESSI (dir.), *Humanistes, clercs et laïcs, op. cit.*, p. 322-323 et p. 337.

ouvert placé sous de nombreuses influences, traversé par les intérêts différenciés de groupes hétérogènes issus de l'ancienne aristocratie militaire, féodale ou non, de la noblesse urbaine, des riches marchands de la ville ou des étrangers de passage<sup>221</sup>, la cour entend donner d'elle-même l'image d'une société de paix et d'équilibre<sup>222</sup>. Elle met en avant des activités et des modes de comportement, des valeurs et des références culturelles qui ne font pas tant d'elle – pensons-nous, à propos des petites seigneuries que nous étudions – un microcosme clos et nettement différencié sur le plan social, que le lieu d'une cohésion rêvée qui se réaliserait à travers la personne d'un seigneur exceptionnel. A Camerino, la vision idyllique d'une société pacifiée dont la cour serait une réduction exemplaire est celle que véhicule Lodovico Clodio peu après la chute de Giulio Cesare da Varano. Sous son gouvernement, écrit-il dans un extrait précédemment mentionné, « la cité se rendait à la cour ». Les gens de toutes conditions y venaient, en particulier, « pour entendre les nouvelles ou parler au seigneur »<sup>223</sup>. La concorde ne se dit plus, comme à Sienne un siècle et demi auparavant, sur le mode de l'allégorie mais sur celui, incarné, de la relation quotidienne entre les hommes. Et l'un des fils de cette *con-cordia* n'est autre que le fil de la conversation.

La manifestation privilégiée de tels échanges est la discussion cultivée. D'apparence informelle mais exigeant en pratique une formation discriminante, elle associe lettrés, dilettantes et seigneurs dont la culture et la sagesse sont des attributs typiques. La forme littéraire du dialogue, à laquelle les humanistes recourent abondamment, se prête bien à cette valorisation. Angelo Decembrio l'adopte dans son *De Politia Litteraria*<sup>224</sup>. Les considérations sur l'art qu'il y développe dans le sixième livre sont supposées être celles qu'échangent Niccolò et Tito Vespasiano Strozzi, Tommaso Morroni da Rieti, Feltrino Boiardo et Giovanni Gualengo avec Leonello d'Este, le prince autour de qui le petit groupe se réunit pour admirer camées, intailles, perles et pierres précieuses<sup>225</sup>. A l'extrémité de la période, la pratique d'une conversation à la fois savante, spirituelle et élégante est une des premières caractéristiques de la cour urbinata de Guidobaldo de Montefeltre, selon la description nostalgique qu'en fait Baldassare Castiglione quelques années après la mort du duc<sup>226</sup>. Le seigneur sage, ami et

<sup>221</sup> DEAN, « Le corti. Un problema storiografico », dans CHITTOLINI, MOLHO, SCHIERA (dir.), *Origini dello Stato*, art. cit., p. 432-438.

<sup>222</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, op. cit., p. 383-384.

<sup>223</sup> BITARELLI, « Lodovico Clodio », *Studi maceratesi*, vol. V, 1969, art. cit., p. 151. Voir *supra*, chap. 7, note 168.

<sup>224</sup> Voir *supra*, notes 127-129.

<sup>225</sup> BAXANDALL, « A Dialogue on Art », *JWCI*, vol. XXVI, 1963, art. cit.,

<sup>226</sup> Baldesar CASTIGLIONE, *Il libro del Cortegiano*, éd. Walter BARBERIS, Turin, Einaudi, 1998 (Biblioteca Einaudi, 40), livre I, chap. III-IV, p. 20-21 : « [...] seguendo il suo consueto stile, sopra ogni altra cosa [il duca Guido] procurava che la casa sua fusse di nobilissimi e valorosi gentilomini piena, coi quali molto familiarmente viveva, godendosi della conversazione di quelli : nella qual cosa non era minor il piacer che esso

protecteur des lettres, est celui que Giulio Cesare aime à paraître. Originaire de Camerino, secrétaire de Sigismondo Pandolfo Malatesta à Rimini où il est un interlocuteur de Basinio Basini, Tommaso Seneca renvoie au seigneur da Varano cette image à travers le poème qu'il lui adresse pour lui demander sa protection. Il y associe la guerre, la chasse et l'esprit<sup>227</sup>. Ce miroir est encore celui tendu par Cantalicio à Giulio Cesare quand il écrit de lui :

Lui seul, il recueillit les sœurs de Castalie<sup>228</sup>  
Lui seul, il jouit dans sa demeure de la présence de Minerve.<sup>229</sup>

Le seigneur, poursuit le poète, vit au milieu d'hommes experts en droit, de philosophes – « innombrables Platon » –, de médecins – « Archigène protecteurs de la santé<sup>230</sup> » – ou de poètes – « Virgile compagnons des Muses »<sup>231</sup>. Dans un autre texte, Cantalicio s'appuie sur le diptyque si prisé par les princes du temps, le couple de la guerre et des lettres. Après le fracas des armes et la compagnie de Mars, proclame-t-il, Giulio Cesare se délasse dans la quiétude du savoir, en présence des Muses et de Minerve<sup>232</sup>.

Esquissons quelques lignes conclusives à ce paragraphe. A l'intérieur du palais seigneurial de Camerino, le cycle de la partie sud de la salle A est réduit à l'état de fragments lourdement endommagés. Le sens de cet ensemble peint, irrémédiablement amputé de son registre principal – répétons-le –, demeure fuyant. Le registre conservé à la naissance de la voûte, cependant, présente une série de personnages contemporains évoquant très vraisemblablement l'entourage seigneurial. Ce sont des hommes en tenue civile, en temps de paix, engagés dans une de ces conversations vivantes que la pensée politique mise au service des seigneurs présente comme une forme idéale de sociabilité. Si dialogues il y a et si ces

---

*ad altrui dava, che quello che d'altrui riceveva, per esser dottissimo nell'una e nell'altra lingua, ed aver insieme con l'affabilità e piacevolezza congiunta ancor la cognizione d'infinita cose [...]* ». Les activités de l'esprit sont associées à celles du corps et aux exercices de la chevalerie, auxquels le duc ne peut s'adonner en raison de la goutte dont il souffre. Il regarde néanmoins les hommes de sa cour les pratiquer avec plaisir et en discute avec expertise. Castiglione poursuit : « *Erano adunque tutte l'ore del giorno divise in onorevoli e piacevoli esercizi così del corpo come dell'animo [...]. Quivi adunque i soavi ragionamenti e l'oneste facezie s'udivano, e nel viso di ciascuno dipinta si vedeva una gioconda ilarità[...].* »

Guidobaldo succède à Frédéric en 1482 et meurt en 1508. Castiglione commence sa carrière à la cour de Ludovic le More, au début des années 1490. Il entre ensuite au service des Gonzague, à Mantoue, en 1499, puis de Guidobaldo de Montefeltre, à Urbino, en 1504. Il exerce de hautes responsabilités auprès du successeur de ce dernier, Francesco Maria della Rovere. La première édition du *Livre du courtisan* date de 1528.

<sup>227</sup> ALLEVI, « Umanisti camerinesi », *AMDSPM*, 4<sup>e</sup> série, vol. II, 1925, art. cit., p. 170-172. Le texte est publié par Ernesto SPADOLINI, *Un poema inedito di Tommaso Seneca da Camerino*, Fano, A. Montanari, 1902 (*non vidi*).

<sup>228</sup> Les Muses.

<sup>229</sup> CANTALICIO, *Epigrammata*, *op. cit.*, (III) ; ALLEVI, « Umanisti camerinesi », *AMDSPM*, 4<sup>e</sup> série, vol. II, 1925, art. cit., p. 186-187 : « *Solus castalias fovet sorores, / Solus perfruitur domi Minerva / Hic iuris sapiens habet peritos / Illinc innumeros habet platonos / Illic archigenes habet salubres. / Illic sidera qui sciunt notantque / Illic pierios habet marones / Et miracula magna quis negabit ?* »

<sup>230</sup> Archigène est un médecin vivant dans la Rome de Trajan.

<sup>231</sup> Voir la référence précédente aux sœurs de Castalie, *supra*, note 228.

<sup>232</sup> CANTALICIO, *Epigrammata*, *op. cit.*, (XVI).

dialogues portent sur des questions philosophiques, politiques, morales, poétiques ou historiques, des questions pour lesquelles les hommes illustres du passé fournissent tant d'exemples, l'image que donne Giulio Cesare de lui-même au milieu de sa cour rencontre harmonieusement celle que lui proposent les écrivains à la recherche d'un patron.

### **Hors de la ville, des lieux de résidence prolongée. Forteresses et palais : autour de l'exemple des da Varano.**

*Un aperçu de l'itinérance des seigneurs. Gestion des biens et contrôle du territoire.*

L'attention accordée à la résidence urbaine des seigneurs ne doit pas faire perdre de vue un élément évoqué à plusieurs reprises au cours des chapitres précédents : la domination qu'exercent sur la ville les dirigeants de Camerino, de Fabriano et de Foligno s'appuie sur des propriétés foncières considérables dans le *contado* et au-delà. Là se trouvent les fondements économiques de la puissance familiale, dans les grosses exploitations agricoles que dirigent pour les da Varano, les Chiavelli et les Trinci des *fattori* de confiance, dans les moulins qui broient le grain et qui servent à produire le papier, dans les multiples terrains qui associent terres arables, vignes, colombiers et maisons d'habitation, grâce auxquels les seigneurs entretiennent leurs revenus et leurs clientèles<sup>233</sup>. Son enracinement dans une campagne pacifiée et riche, dont elle tire ses propres ressources mais dont la prospérité bénéficie à tous, permet encore à la famille seigneuriale d'apparaître comme un gestionnaire adroit. Le thème est représenté sur les peintures murales de plusieurs pièces du *piano terra* du château de Beldiletto. Dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, parmi plusieurs scènes agricoles, les da Varano y font représenter la transhumance d'ovins et de bovins<sup>234</sup>. Des actes comme le codicille du testament de Giovanni Brisefer règlent minutieusement le partage de très nombreux animaux entre les membres de la famille<sup>235</sup>.

---

<sup>233</sup> Il y a là l'objet d'une recherche qui reste à mener. Le travail que nous avons conduit dans les archives de Camerino, de Fabriano et de Foligno appuie en bien des points ce tableau trop vite esquissé. Pour un aperçu de la politique des Chiavelli en matière d'investissement foncier et de contrôle du territoire, nous nous permettons d'indiquer : DELZANT, « Crédit local, investissement foncier et archives privées. Les stratégies de Guido Chiavelli, dit le Napolitain (Italie, milieu du XIV<sup>e</sup> siècle) », *MEFRM*, 121/2, 2009, p. 361-376.

<sup>234</sup> Le transit des troupeaux des da Varano à travers les montagnes provoquent de nombreuses tensions avec les communautés locales. Les gens d'Ussita protestent en vain contre les dégâts que causent à leurs herbages les moutons de Rodolfo III. Pietro PIRRI, « La guàita d'Ussita », *AMDSPM*, 3<sup>e</sup> série, vol. I, 1916, art. cit., p. 108-109.

<sup>235</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 254v (mai 1385).

Ce sont parfois des villages entiers qui sont possédés, avec terrains et droits y afférents. En outre, ces propriétés sont un élément déterminant du poids politique et militaire qu'ils exercent sur leur cité car grâce à elles, les seigneurs occupent des positions stratégiques pour la défense du territoire, épaulant la commune dans cette tâche ou se substituant à elle<sup>236</sup>.

Dans les villes voisines que les Trinci et les da Varano parviennent à dominer pendant de longues périodes, principalement Montefalco pour les premiers, San Ginesio et Tolentino pour les seconds, des logiques comparables à celles déployées dans leur cité s'observent. Les da Varano disposent de grandes demeures à l'intérieur des *terrae* qu'ils ont reçues en fief du pape et possèdent tout autour de nombreuses terres.

\*

\* \*

Pour des raisons qui tiennent autant de la gestion de leur patrimoine et des impératifs militaires que de la bonne administration des communautés soumises ou du loisir, les seigneurs se déplacent très fréquemment à l'intérieur des territoires gouvernés. Ils parcourent les routes et les champs, traversent les villages et passent d'une résidence à l'autre, marquant également, au sein d'un espace fragmenté, une unité symbolique et politique momentanément instituée autour de leur personne<sup>237</sup>. L'index d'un livre de comptes de Rodolfo III mentionne les travaux financés, en 1405 et hors de Camerino, dans vingt-quatre « *fortezze et case de Varano*<sup>238</sup> ». Edifices militaires et lieux d'habitation, de gouvernement et de gestion des propriétés familiales, ces résidences sont donc nombreuses. Certaines sont de simples tours fortifiées, d'autres sont de véritables complexes capables d'accueillir une suite importante. Elles deviennent pour certaines des lieux de représentation du pouvoir. S'il est difficile d'apprécier le temps qu'y passent les seigneurs, une documentation fragmentée laisse penser qu'il est conséquent. La correspondance échangée entre les da Varano et la *terra* de Montecchio en est un premier signe. De cette liasse de documents écrits entre 1381 et 1426, nous ne faisons pas une lecture naïve. Ces lettres ne constituent pas un reflet fidèle des voyages des da Varano sur quarante ans. Elles sont écrites en des temps troublés exigeant des déplacements permanents, elles sont conservées en raison de l'importance qui leur a été accordée à un moment donné, elles sont, enfin, très inégalement réparties entre leurs deux

---

<sup>236</sup> Voir *supra*, chap. 6.

<sup>237</sup> Sur ce thème, voir le volume dirigé par Agostino PARAVICINI BAGLIANI, Eva PIBIRI et Denis REYNARD, *L'itinérance des seigneurs (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, actes du colloque (Lausanne, Romainmôtier, 29 novembre-1<sup>er</sup> décembre 2001), Lausanne, Université de Lausanne, 2003 (Cahiers lausannois d'histoire médiévale, 34), en particulier la contribution d'Isabella LAZZARINI, « L'itinérance des Gonzague : contrôle du territoire et résidentialité princière (Mantoue, XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », p. 249-274.

<sup>238</sup> SANTONI, « Sigillo di Rodolfo Varano », *Bullettino di numismatica e sfragistica per la storia d'Italia*, vol. II, n<sup>os</sup> 1-2, 1884, art. cit., p. 49.

bornes chronologiques puisqu'elles se concentrent à une écrasante majorité sur les années 1382-1384 et 1399-1400. Consciente de l'importance de ces biais, une lecture peut néanmoins être faite des localisations de ces quelques cent quarante-cinq lettres envoyées à la commune de Montecchio par Gentile III, par son neveu Rodolfo III et par les fils de ce dernier, Berardo III et Gentilpandolfo<sup>239</sup>. Une tendance se dessine alors, celle d'une importante présence des chefs de la famille à Camerino que tempèrent de multiples séjours hors de la cité. Moins d'un tiers de lettres est envoyé depuis la grande ville qui reste néanmoins, devant Tolentino, la provenance principale. Pour les missives de Rodolfo III, qui se regroupent autour de 1399-1400<sup>240</sup>, la proportion s'inverse : Tolentino représente le tiers des lieux de rédaction et Camerino le quart, tandis que, dans le district, le château de Beldiletto en concerne un peu plus de 10% et la *rocca* de Varano un peu plus de cinq<sup>241</sup>. Mais il est inutile de poursuivre ce jeu de chiffres dont la représentativité statistique ne peut être invoquée. D'autres éléments doivent être cités, confortant ce qui demeure une impression générale. En juillet 1404, les autorités communales de Camerino consultent le seigneur. Elles le savent à Beldiletto où elles lui écrivent et d'où il leur répond<sup>242</sup>. Ussita reçoit elle-aussi demandes, conseils et ordres que les da Varano lui adressent depuis leurs demeures extra-urbaines. Le petit *castrum* envoie vers celles-là ses émissaires. En 1396, ses ambassadeurs vont trouver Rodolfo III à Tolentino et à Serravalle. En mai 1415, ses représentants apportent huit chevreaux au dominus, à Beldiletto d'où, en juin 1417, le vieux seigneur prend des mesures pour l'approvisionnement en blé de la communauté. Quelques mois plus tard, en septembre, il s'adresse à cette dernière depuis Cesapalombo. En novembre 1422, c'est au tour de l'un des cadets de Rodolfo, Giovanni, d'écrire aux gens d'Ussita depuis la *rocca* de Beldiletto<sup>243</sup>. Dans les premières décennies du Quattrocento, la forme de domination seigneuriale qu'exercent durablement, ensemble, plusieurs membres de la même famille coïncide avec la dispersion dans l'espace de leurs lieux de résidence. En pleine campagne ou dans les villes de plus petite taille, ces dernières accueillent alternativement les uns et les autres. Le complexe

<sup>239</sup> MERIGGI, « *Honorabilibus amicis* », *op. cit.*, publie cent soixante-trois documents. Seuls cent cinquante-cinq sont des lettres signées par un des da Varano, parmi lesquelles dix n'indiquent pas le lieu où elles ont été rédigées.

<sup>240</sup> En gardant à l'esprit de nombreuses incertitudes de datation et le fait que dans cet intervalle, ses fils aînés associés au pouvoir donnent également, depuis d'autres lieux, des instructions à la *terra* voisine.

<sup>241</sup> Neuf lettres sont conservées, qui ont été envoyées à Montecchio par Rodolfo III depuis Beldiletto. Il faut noter que leur datation est loin de confirmer, pour cette période, l'idée souvent avancée que le château serait une résidence estivale de la famille. Une lettre y est écrite au mois de février (1394) et cinq au mois de mars (1400) pour deux au mois de mai (1400) et une au mois d'août (1402). MERIGGI, « *Honorabilibus amicis* », *op. cit.* La lettre de Giovanni à l'*universitas* d'Ussita, citée plus bas, confirme ce point : elle est écrite en novembre.

<sup>242</sup> ASFir, Ducato di Urbino, classe I, n° 13, inserto 3, fol. 136r.

<sup>243</sup> PIRRI, « La guàita d'Ussita », *AMDSPM*, 3<sup>e</sup> série, vol. I, 1916, art. cit., p. 70, p. 105, p. 115 et p. 123-124.

résidentiel matérialisant le poids et l'unité du groupe reste au cœur de l'espace civique, non loin de la cathédrale et du siège stable des organes de la commune. Au milieu du mois de janvier 1400, après avoir séjourné dans sa forteresse de Varano, Rodolfo III est à Tolentino d'où il envoie trois lettres, les 13 et 17, à Montecchio. Dans cet intervalle, le *castrum* reçoit des instructions datées du 15, du fils du seigneur, Gentilpandolfo, qui se trouve à Lanciano<sup>244</sup>. Simultanément présents en différents points du territoire, Rodolfo et ses fils se concertent et dirigent par correspondance les communautés qui leur sont soumises.

Construit dans la vallée du Chienti, le château de Beldiletto accueille la famille pour de longues périodes. En avril 1424, Giovanni et ses trois frères s'y réunissent pour conclure la *divisio* du pouvoir et du patrimoine familial que leur père approuve d'un codicille alors qu'il vit ses derniers moments. L'acte a de lourdes conséquences pour l'avenir de la cité, il est rédigé en toute solennité, en présence de l'évêque Giovanni et de son vicaire général. Malade, Rodolfo III achève sa vie retiré à Beldiletto où il a couché en 1418 le testament que ses fils, courant à leur perte, font modifier. La localisation indique que le texte a été écrit « dans la salle du seigneur munie d'une cheminée », située « près de la grande tour », « face au vieux jardin »<sup>245</sup>.

\*

\* \*

En ce début du xv<sup>e</sup> siècle, les Chiavelli possèdent également des résidences de campagne dont on peut penser qu'elles remplissent des fonctions semblables à celles des propriétés des da Varano, lieux de défense et d'agrément, centres d'exploitation agricole et points de contrôle du territoire. La liste des propriétés confisquées par la papauté, après 1435, avant d'être vendues à la commune de Fabriano, en 1457, brosse le tableau des possessions multiples des seigneurs à travers le *contado*. Elle comporte la mention de *domus* et d'un *palatium* avec des espaces extérieurs attenants dans le *castrum* de Belvedere, où la famille détient encore un terrain dit « le champ aux moulins »<sup>246</sup>. Belvedere a été mentionné

---

<sup>244</sup> MERIGGI, « *Honorabilibus amicis* », *op. cit.*, doc. 48-50, p. 71-73.

<sup>245</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 320v-322r pour le testament de Rodolfo III (« *in caminata prefati magnifici testatoris iuxta turrim grandem, que caminata est versus viridarium vetus* ». *Viridarium* peut désigner un verger, un jardin de plaisance ou une prairie artificielle destinée au fourrage) ; fol. 326r-327r pour la *divisio* ; fol. 327r-v pour le codicille de Rodolfo. L'évêque s'est déjà déplacé à Beldiletto en 1418, accompagné des principales personnalités du clergé de la cité.

A en croire un fragment recopié par Pierantonio Lili dans son *Diario* au début du xvi<sup>e</sup> siècle, la dépouille de Rodolfo est rapportée à Camerino : « *Dominus Rodolphus domini Gentilis de Varano decessit ad Beldelleto in 1424 die 2 maii, et fuit reportatus Camerinum.* » (BCVCam, ms. 142, fol. 87r) Cela est conforme à la volonté exprimée par le seigneur dans son testament (ASPa, *codice varanesco*, fol. 321r).

<sup>246</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 695, busta 9, fol. 18v (copie de l'époque moderne) : « *Item palatium, domos, plateas dicto palatio contiguas, positos in castro Belvideris iuxta vias publicas a tribus lateribus et alia latera. Item campum de molendinis positum in bayla Belvidaris in vocabulo molendinorum [...]* ». Le terme de *palatium* est utilisé ici pour désigner une résidence fortifiée ou un château dans la campagne. L'usage est attesté dans la

précédemment. Il se trouve aux confins de Fabriano et de Gualdo. Il marque l'une des limites de la juridiction communale et jouit à ce titre d'une attention particulière de la part des officiers de la *terra*<sup>247</sup>. Il est également un point d'appui du système de défense et bénéficie des interventions financières de la commune à ce titre<sup>248</sup>. Les demeures que possèdent là les Chiavelli sont une des bases de départ des grandes chasses auxquelles ils s'adonnent. Autour de 1400, les livres des dépenses mentionnent l'achat de chaînes pour les chiens de Battista ou de vêtements spécifiques pour les traques, dont une paire de chaussures destinée à Andrea de Cortone, familier du seigneur<sup>249</sup>. Pour ses chasses, en 1401, Chiavello fait venir des provisions depuis Fabriano jusqu'à Belvedere. Le page (« *fante di corte* ») Brunaccio, alors fréquemment employé comme coursier, apporte le pain requis. D'autres frais engagés pour l'occasion sont enregistrés comme des « dépenses de cour ».

\*  
\* \*

Lieux d'exercice et d'ostentation de la domination, associées à une pratique – la chasse – qui agit comme un puissant facteur de discrimination sociale et qui contribue à désigner les membres de l'aristocratie<sup>250</sup>, les résidences sub- et périurbaines occupent une place de plus en plus importante dans le fonctionnement des seigneuries italiennes dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Chez les Este, un « saut qualitatif » concernant la construction et le réaménagement d'édifices spécifiquement destinés au déploiement d'une vie de cour hors de

---

documentation notariée locale. Ainsi, en 1386, pour les voisins da Varano, dans l'acte d'acquisition de la *rocca* de Bisaccio. FELICIANGELI, « Di alcune rocche dell'antico Stato di Camerino », *AMDSPM*, nouvelle série, vol. I, fasc. I et II, 1904, repris dans *AMDSPM*, vol. C : *Tardo Medioevo nelle Marche*, 1995, p. 139 pour la citation. Voir également l'achat par Giovanni da Varano, en mars 1382, d'un terrain dans la *villa* de Mergnano, « *cum palatio et domibus* ». ASPa, *codice varanesco*, fol. 247r.

Quelques décennies auparavant, en 1372, Alberghetto Chiavelli et les siens se sont emparés par la force d'un *palatio* et des terrains sur le territoire de Belvedere. Il s'agit de propriétés du monastère de San Biagio in Caprile, auquel Alberghetto, Giovanni, Tommasuccio et Bertuccio *del fu* Crescenzo sont sommés de les rendre. Ugo PAOLI (éd.), *L'archivio storico del monastero di San Silvestro in Montefano di Fabriano. Inventario dei fondi della congregazione silvestriana*, Rome, Ministero per i beni culturali e ambientali, 1990 (Publicazioni degli archivi di Stato. Strumenti, CVII), p. 264.

<sup>247</sup> *Lo statuto comunale di Fabriano, op. cit.*, livre III, rub. 36, p. 226-227.

<sup>248</sup> *Ibid.*, livre I, rub. 122, p. 110. Voir *supra*, chap. 6, notes 235-236.

<sup>249</sup> ASCFab, *Clavellorum*, 690, fol. 46v ; 691, fol. 55r : le 8 janvier 1401 est réglé l'achat d'« *uno paio de scharpe dalla chaccia* », destiné à un certain Andrea. Il s'agit très probablement de l'« *Andra da Cortona, famillo* », cité à de nombreuses reprises dans le registre (en particulier fol. 13r, 21r, 30v, 32v, 44r). Tommaso consent d'importantes dépenses pour vêtir ses familiers.

<sup>250</sup> Au cours d'un procès à Padoue, en 1318, à la question : « qu'est-ce qu'être un *militaris vir* ? », un témoin répond : « se distraire avec des chevaux, des chiens et des oiseaux et chevaucher et chasser avec des chiens et des éperviers ». Cité par John Kenneth HYDE, *Padova nell'età di Dante. Storia sociale di una città-stato italiana*, Trieste, Lint, 1985 (1<sup>re</sup> éd. : *Padua in the Age of Dante*, Manchester/New York, Manchester University Press/Barnes & Noble, 1966), p. 103 (*non vidi*), et repris par Guido CASTELNUOVO, « L'identità politica delle nobiltà cittadine (inizio XIII-inizio XVI secolo », dans BORDONE (dir.), *Le aristocrazie*, 2004 (v.), p. 215.

la ville s'observe durant les années 1430<sup>251</sup>. Le château de Belriguardo en est un premier signe, bientôt suivi par celui de Belfiore où Leonello fait réaliser des grands travaux à partir de 1447. Dans la seconde moitié du siècle, Giulio Cesare da Varano s'appuie fortement sur le réseau de ses résidences temporaires qui sont, comme pour les Gonzague, « le symbole d'un nouveau modèle de vie courtisane<sup>252</sup> ».

Son héritier légitime, Venanzio, qui porte comme tant d'habitants de Camerino le prénom du saint patron de la cité, voit le jour dans le château de Pioraco<sup>253</sup>. L'épouse du seigneur, Giovanna, séjourne donc là quelque temps. A en croire une inscription épigraphique commandée au début du siècle suivant par son fils Giovanni Maria, la fille de Sigismondo Pandolfo Malatesta s'attache à la rénovation d'une autre résidence fortifiée du *contado*, la *rocca* de Lanciano que Giulio Cesare lui remet par donation en 1492<sup>254</sup>. Muni d'un portique, le château est orné de peintures murales parmi lesquelles Camillo Lili dit que se trouvait le cycle des *Femmes illustres* précédemment mentionné<sup>255</sup>. Pour autant que les fragments conservés le laissent voir, la méthode d'exécution et les motifs adoptés permettent de recouvrir d'images des larges surfaces, rapidement et à moindre coût. Les peintures doivent s'étendre sur la plus grande partie des murs, proliférer et envahir le champ de vision du visiteur. Les lieux de passage ne sont pas oubliés mais, dans l'anticipation d'une usure rapide de la matière picturale, des techniques encore plus économes sont utilisées pour eux<sup>256</sup>. S'il est bien un vestige de cette séquence décorative ramassée, le rinceau bleuté du premier étage du château montre aujourd'hui, cependant, que le double impératif de vitesse d'exécution et d'économie n'exclue pas les élégants jeux de courbes et de volumes<sup>257</sup>.

---

<sup>251</sup> Francesco CECCARELLI, « Palazzi, castalderie e delizie. Forme degli insediamenti estensi nel Ferrarese tra Quattrocento e Cinquecento », dans Marco BORELLA (dir.), *Il Castello per la città*, catalogue de l'exposition (Ferrare, 14 mars-13 juin 2004), Milan, Silvana, 2004 (Gli Este a Ferrara), p. 73-75 : « un salto di qualità ».

La construction du château de Belfiore commence en 1392.

<sup>252</sup> LAZZARINI, « L'itinérance des Gonzague », dans PARAVICINI BAGLIANI, PIBIRI, REYNARD (dir.), *L'itinérance des seigneurs*, art. cit., p. 264.

<sup>253</sup> D'après la compilation de Pierantonio Lili. BCVCam, ms. 142, fol. 48r : « *Magnificus dominus Venantius de Varano natus fuit 1476 die vero 19 octobris in castro Ploraci, et erat pestis.* » L'utilisation de Pioraco par le seigneur est l'objet de développements ultérieurs dans notre mémoire.

<sup>254</sup> FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota C : Lanciano », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., p. 69 : « *Illustrissima domina Ioanna Malatesta Varana filia principis Sigismundi Ariminensis et neptis ducis Francisci Sfortiae nupsit septimo aetatis anno illustrissimo Iulio Caesari Varano Camertium principi optimo et hanc arcem dirutam propriis pecuniis instauravit anno a natali christiano MCCCCLXXXVIII regnavit cum marito unum et L annos cum filio pientissimo Ioanne Maria novem obiit in festo omnium sanctorum inaudito dolore filii et totius populi MDXI.* »

<sup>255</sup> Voir *supra*, note 86.

<sup>256</sup> GHEROLDI, « Pitture su scialbo », dans DE MARCHI et FALASCHI (dir.), *I da Varano e le arti*, vol. I, art. cit., p. 462-463.

<sup>257</sup> Illustration 64.

*Beldiletto, Esanatoglia, Lanciano, Pioraco. Alliances familiales, continuité dynastique et présence à travers le territoire.*

Vrais cortèges et cavaliers peints.

Beldiletto est une pièce maîtresse du dispositif de représentation grâce auquel Giulio Cesare met en scène, hors de la cité, son pouvoir et la nature dynastique de ce dernier<sup>258</sup>. Ses ancêtres ont élevé la grande résidence fortifiée dans le dernier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle. Le 28 novembre 1378, Giovanni da Varano, arrière grand-oncle de Giulio Cesare, procède à l'acquisition de nouveaux terrains situés autour de l'édifice dont il est le propriétaire. L'acte est souscrit « *in curia castri plebis Boveliani districtus civitatis Camerini, in domibus magnifici militis domini Johannis domini Berardi de Camerino que vocatur Beldilecto, positus iuxta flumen Clentis et flumen Fornacis*<sup>259</sup> ». La physionomie générale du château semble fixée à cette époque, en dépit des réaménagements successifs qui sont effectués mais dont la chronologie reste inconnue<sup>260</sup>. Le *castrum* est composé de quatre corps de bâtiments laissant dégagée, au centre, une vaste cour intérieure. Il forme un quadrilatère régulier d'environ soixante-mètre de côté muni d'une tour à chacun de ses angles. L'aile septentrionale abrite une très grande écurie. A l'intérieur, le *cortile* est doté d'une arcade que surmonte une loggia<sup>261</sup>. Plantés dans le sol, des piliers octogonaux massifs soutiennent l'élévation des arches en ogive construites à la fin du Trecento. Les archivoltes de ces dernières sont taillées dans des blocs de pierre rose et blanche, et ornées de deux lignes de denticules enserrant une file de pointes de diamant. Proposant une alternance de vides et de pleins, elles accueillent, pour une sur deux d'entre elles, quatre médaillons. Dans l'alignement des piliers du premier niveau et des colonnes du second, la maçonnerie des écoinçons est aménagée de renforcements rectangulaires destinés à recevoir des plaques de pierre sculptée ou de terre cuite. Elles ont aujourd'hui disparu. L'une d'elles, de calcaire rouge, détachée en 1928 pour être vendue sur le marché des antiquités, représente un jeune saint Venanzio en pied portant un étendard et le modèle de sa cité<sup>262</sup>.

---

<sup>258</sup> Comme leur palais urbain, le château des da Varano est l'objet d'une bibliographie principalement locale, un peu étoffée mais assez inégale. Nous nous appuyons principalement sur Paolo CRUCIANI, « La Rocca Varanesca di Beldiletto presso Pievebovigliana. Indagine su un monumento da salvare », *Castella Marchiae*, n° 3, 1999, p. 32-46, et DE MARCHI et MAZZALUPI, « Prosopografie cortesi », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : i committenti*, art. cit., p. 657-672.

<sup>259</sup> ASPa, *codice varanesco*, fol. 228r.

<sup>260</sup> CRUCIANI, « La Rocca Varanesca di Beldiletto », *Castella Marchiae*, n° 3, 1999, art. cit., p. 38-40.

<sup>261</sup> Illustrations 47-49. Il n'existe plus aujourd'hui que sur les côtés Ouest et Sud.

<sup>262</sup> Cristina GALASSI, « Un bassorilievo inedito del castello di Beldiletto », dans DE MARCHI et FALASCHI (dir.), *I da Varano e le arti, op. cit.*, vol. I, p. 245-260. Le bas-relief a les dimensions suivantes : 96 x 65 cm.

L'emplacement du château dans la vallée du Chienti, sur les routes qui relient Rome à Ancône et Foligno à Civitanova, à travers la Marche, font de la résidence un lieu de halte, propice à l'accueil des hôtes de marque et à l'exhibition de la puissance familiale. Si les éléments manquent pour la fin du XV<sup>e</sup> siècle, à l'époque où une vaste campagne de décoration couvre de nouvelles peintures un grand nombre de murs de l'édifice<sup>263</sup>, le témoignage de Pierantonio Lili signale qu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, le bâtiment remplit pleinement ses fonctions de représentation.

Alors qu'il fait route vers la Cité éternelle, en décembre 1504, le légat du pape dans la province, Alessandro Farnèse, y est hébergé par Giovanni Maria da Varano. Le seigneur, selon les termes de circonstance, reçoit le cardinal « avec grand honneur »<sup>264</sup>. En septembre 1510, parti de Foligno à la tête d'une armée, Jules II s'arrête dans le territoire de Camerino. Il est à son tour accueilli par le fils de Giulio Cesare, qui organise des festivités et loge des membres de la suite pontificale dans ses propriétés<sup>265</sup>. Giovanni Maria peut se vanter d'être apparenté au pape della Rovere – sous les ordres duquel son père a servi jadis – puisque son frère aîné, Venanzio, était avant de mourir l'époux de Maria, une nièce de celui qui n'était alors que le cardinal Giuliano<sup>266</sup>. Au premier étage du château, la décoration de la salle des emblèmes célèbre cette alliance et en conserve la mémoire. Commandée par le père du seigneur, elle redevient pour un moment d'une actualité éclatante puisqu'elle démultiplie, au centre de chacun des compartiments d'un tissu d'entrelacs, le gland et les feuilles des della Rovere aux côtés du vair des da Varano et de Giulio Cesare<sup>267</sup>.

\*  
\* \*

---

<sup>263</sup> DE MARCHI et MAZZALUPI, « Prosopografie cortesi », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : i committenti*, art. cit., p. 661 : « [...] l'omogeneità della decorazione, pur con alcuni scarti di qualità, induce ad escludere l'ipotesi di più campagne, [...] e a riconoscere in sostanza un unico intervento, da collocare al tempo di Giulio Cesare da Varano [...] »

<sup>264</sup> BCVCam, ms. 142, fol. 51v : « 1504. A dì 16 di decembri lu legato della Marcha Cardinale Farnese tornò a Roma, et passò da Beldelletto, et lu signor Giovanni Maria fece grand'honore fece grand'honore [...] »

<sup>265</sup> *Ibid.*, fol. 58r : « 1510 a di 5 di settembre. Papa Giulio già chiamato S. Pietro in Vincolo Cardinale Pontifex Maximus et christianissimus passo per lu territorio di Camerino, et la mattina si partì da Foligni, et vienne à far collatione alla casa del Piano di Dignano del Signore et li ad la campagna in pie delle case fu fatta la cena con sette cardinali, et lo Ambasciatore de Veneziani da pie, et poi lu signor Giovanni Maria con grandissimo honore, la sera alloggio a Beldeletto con grandissimo apparato, et due, ò vero tre cardinali alloggiorono alla Muccia [...] »

<sup>266</sup> Maria est la fille de Giovanni della Rovere, seigneur de Pesaro, et la sœur de Francesco Maria qu'adopte Guidobaldo da Montefeltro. Nous avons évoqué les liens matrimoniaux entre les grandes familles qui dominent la Marche d'Ancône à la fin du Quattrocento – Malatesta, Montefeltro, della Rovere et da Varano – au chapitre précédent. Voir *supra*, chap. 7, notes 103-109.

<sup>267</sup> Illustrations 60 et 62 Voir également les reproductions et le schéma de composition dans DE MARCHI et MAZZALUPI, « Prosopografie cortesi », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : i committenti*, art. cit., n<sup>os</sup> 23-28, p. 664.

Les cortèges imposants du cardinal Farnèse et du pape della Rovere, qui marquent une étape à Beldiletto au début du XVI<sup>e</sup> siècle, rejoignent celui que Giulio Cesare a fait peindre sur les quatre murs de la grande salle, au premier étage du château. La cinquantaine de personnages que la pièce a dû compter occupait deux registres superposés. Ceux qui peuvent être observés aujourd'hui sont revêtus d'armures et coiffés de couronnes, ouvertes ou fermées, ils montent des palefrois dont les harnachements sont, pour plusieurs, de cuir rouge orné d'appliques métalliques travaillées<sup>268</sup>. Les crinières de certaines montures sont coiffées en tresses. Si la quasi totalité des tercets qui accompagnaient les personnages a disparu, quelques fragments désignent néanmoins les maîtres et rois de la Sicile normande, Guillaume Guiscard, Roger Borsa, Guillaume II le Bon ou Tancrede II<sup>269</sup>. A la fois précises et très lacunaires, ces mentions ne permettent pas de connaître le programme de la décoration de la grande salle. Il faut se limiter à faire deux observations. La première concerne la thématique de ces peintures murales. Comme dans la petite salle des cavaliers, dans l'aile Sud, où apparaissent d'autres hommes cuirassés à cheval que de nouveaux vers en vernaculaire identifient comme des Visconti<sup>270</sup>, mais également comme dans la résidence varanesque d'Esanatoglia<sup>271</sup>, le grand salon présente une succession dynastique masculine sous la forme d'une théorie de cavaliers sur leurs montures. La plus grande pièce de Beldiletto accueillait cinquante figures environ, l'autre, plus petite, environ vingt. La partie que les textes éclairent représente donc quelque chose entre un cinquième et un dixième de chaque ensemble : on ne saurait préjuger de l'unité ou de la continuité de séries qui ont tout à fait pu rassembler plusieurs sous-groupes familiaux, combinés ou non avec des individus juxtaposés. L'impression laissée par ces images entrelace trois aspects : tout d'abord, une stabilité liée à la succession ininterrompue des générations ; ensuite une forte cohésion unissant une même lignée masculine puis, entre elles, les différentes lignées qui constituent l'aristocratie seigneuriale ; enfin, la guerre, moyen d'expression d'une *virtus* partagée et d'acquisition de la *fama*<sup>272</sup>, instrument d'une domination légitime et apaisée. Bardés de fer, les Normands, les Visconti et les da Varano peints montent des chevaux calmes dans un décor arboré peuplé d'oiseaux. Ils ne portent à la main aucune arme mais des sceptres ou des bâtons de

<sup>268</sup> Illustrations 53 et 56.

<sup>269</sup> DE MARCHI et MAZZALUPI, « Prosopografie cortesi », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : i committenti*, art. cit., p. 663-667.

<sup>270</sup> Illustrations 57. *Ibid.*, p. 668-669.

<sup>271</sup> Illustrations 67 et 69.

<sup>272</sup> Les tercets de la petite salle emploient le lexique que nous avons évoqué au début de ce chapitre. Le dénommé Galeazzo Visconti est loué pour sa « *virtù* », son prédécesseur Giovan Fr[ancesco] a acquis une « *gran fama* ». Voir les propositions de transcription dans DE MARCHI et MAZZALUPI, « Prosopografie cortesi », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : i committenti*, art. cit., p. 669.

commandement, les signes de l'aptitude et de l'habitude en matière de gouvernement. Le mode de figuration retenu à Beldiletto et à Esanatoglia associe directement les seigneurs aux grands dirigeants, chefs de guerre et hommes d'Etat dont une des représentations caractéristiques en cette fin du xv<sup>e</sup> siècle est celle du portrait équestre.

La deuxième observation touche à la structure des images. Plus précisément, il s'agit de revenir en quelques mots sur la disposition des cavaliers en une série continue courant sur un ou sur plusieurs registres. Ce point a été évoqué précédemment au sujet des cycles d'hommes illustres. Plusieurs effets mentionnés sont de nouveau produits autour des da Varano, en raison d'une organisation comparable des peintures sur les murs. La construction des parois peintes suit la même organisation en registres qu'à Foligno : le plus bas est ornemental, le suivant accueille des écritures peintes, puis viennent le niveau central avec le sujet principal et le dernier bandeau, une frise décorative. S'il fallait pousser le parallèle, nous dirions que la suite de statues de héros debout dans leur niche a été remplacée par une série de statues équestres. Ce serait peut-être céder au goût de la formule et négliger des différences importantes. Néanmoins, l'accumulation des figures à cheval fonctionne sur le même mode que la juxtaposition des Romains à pied ou que, en littérature, l'énumération des noms<sup>273</sup>. La grande salle de Beldiletto est le lieu d'une nouvelle concrétion de *virtus* qui n'attend pas que soit reconnu chaque personnage dont elle émane pour rejaillir sur le seigneur.

En raison de l'importance des pertes, les implications politiques plus élaborées, plus fines ou plus immédiates découlant de chaque cycle nous échappent. Un premier niveau, lui, reste lisible. Avec des moyens visuels et des techniques de réalisation simples, les peintures murales des da Varano répètent efficacement, et se renvoient l'une à l'autre, la même image du pouvoir seigneurial. Ce dernier repose sur les mêmes fondements, les généalogies redessinées ou entretenues, la proximité avec les plus grandes familles, la victoire au combat qui apporte la paix.

Deux des thèmes décoratifs utilisés dans les résidences de Beldiletto, de Lanciano et d'Esanatoglia peuvent faire l'objet de remarques complémentaires. Le premier est celui des emblèmes personnels et familiaux, le second celui de la chasse.

---

<sup>273</sup> Voir *supra*, notes 168-169.

## Armes, devises et emblèmes. Pouvoir familial et domination aristocratique.

Les murs couverts d'emblèmes, de monogrammes ou de devises ne sont pas rares. Leurs traces se suivent tout au long du Quattrocento. A l'identique ou avec des variations lorsque plusieurs groupes ou plusieurs personnages sont évoqués, à l'intérieur d'une structure elle-même régulière de formes géométriques ou de rinceaux, la répétition du motif héraldique proliférant recouvre sans effort plusieurs dizaines de mètres carrés de parois. Elle marque les espaces et les édifices, à l'intérieur comme à l'extérieur. Elle participe efficacement à leur décor et à leur dignité<sup>274</sup>. Sans laisser d'échappatoire, sans jouer de l'ambivalence, elle assène la présence dominante du seigneur dans le champ visuel comme dans le champ social. Bien loin de nous l'idée que l'intensité et la signification d'une telle affirmation soient constantes. L'effet produit varie en lien avec la localisation de l'image et son environnement. Il n'est pas le même lorsque une tapisserie peinte réitérant la devise ou l'écu frappé de têtes de chevaux d'Ugolino III se déroule au dehors, sous la loggia familiale de la Place Vieille de Foligno<sup>275</sup>, ou lorsqu'elle apparaît sur les murs intérieurs d'une pièce accolée à l'abside de l'église San Francesco de Montefalco, dans une *terra* que les Trinci s'efforcent non sans efforts de contrôler durant le premier tiers du xv<sup>e</sup> siècle<sup>276</sup>. Mais il y a, avec cette forme de décoration couvrante, réalisée au pochoir sur un enduit sec pour les deux exemples liés aux maîtres de Foligno, une formule prête à l'emploi, immédiatement disponible à la demande du seigneur ou des hommes chargés de gouverner en son nom. Décliné ensuite en fonction du contexte, le sens premier de l'image reste indiscutable : le seigneur est présent à travers ses symboles.

Ce type d'ornementation trouve toute sa place dans les résidences nobiliaires, à la ville comme à la campagne<sup>277</sup>. A Urbino, dans la première moitié du Quattrocento, l'une des salles de la *palazzina della Jole* où réside le comte Guidantonio est tapissée d'innombrables aigles

---

<sup>274</sup> Voir *supra*, chap. 7, notes 187-190.

<sup>275</sup> Illustrations 92-93.

<sup>276</sup> Illustrations 134-135. Nous ignorons la nature et les usages de cet édifice. Prolongement fonctionnel de l'église ou construction laïque ajoutée sur son flanc, elle témoigne quoi qu'il en soit d'une présence affirmée des maîtres de Foligno, au plus près du cœur religieux de la communauté à laquelle ils tentent de s'imposer.

<sup>277</sup> Même lorsqu'ils conservent d'importants ensembles de peintures murales, les palais que nous étudions ne présentent pas la totalité du décor qui était le leur au xv<sup>e</sup> siècle. Si aucune trace ne permet de dire aujourd'hui que les tapisseries d'emblèmes des Trinci aient été adoptées à l'intérieur de la résidence urbaine de ces derniers, on peut penser qu'elles y auraient trouvé aisément une place comparable à celle qui était la leur, par exemple, à Urbino. Elles auraient tout aussi aisément perdu cette place sous les coups de la *damnatio memoriae* qui s'est traduite par la destruction des symboles de la dynastie déchue. Voir *supra*, chap. 2, notes 13-16.

Cette remarque n'a pas pour but d'imaginer une décoration aujourd'hui inexistante mais de rappeler la nature parcellaire de celle qui est conservée. Il n'y aurait aucun sens à prétendre, en une distinction réductrice, que l'affirmation personnelle et familiale effectuée par les emblèmes serait liée à un château supposé « privé » du *contado*, alors qu'un palais urbain serait orné de programmes plus complexes et supposés – à tort – plus politiques. On ne saurait poser le principe d'une adéquation stricte et *a priori* entre, d'une part, un bâtiment, son emplacement et ses fonctions, et, d'autre part, un type de décoration, sa thématique ou ses techniques d'exécution.

couronnés. Le signe héraldique des Montefeltre est régulièrement disposé à l'intérieur de compartiments que dessinent des phylactères portant une devise<sup>278</sup>. Les symboles peuvent être associés à ceux de la conjointe ou du fils du seigneur. La présence de ce dernier, alors, posée dans l'instant atemporel qui est celui de l'évidence de l'attribut, se fait plus pesante. Sur le mur des emblèmes, dans l'aile nord de Beldiletto, le tissu d'entrelacs se déploie entre des écus frappés du monogramme « C. V. » du seigneur et de la fleur des Malatesta, des lacs d'amour et des poires<sup>279</sup>. Le principe est repris mais redoublé dans l'aile Sud, avec les attributs des deux couples formés par les seigneurs et leur épouse respective. Le pouvoir apparaît sur des bases plus solides car il gagne de la profondeur dans le temps, du fait de la continuité dynastique à la fois assurée et promise par deux mariages dont le premier a déjà porté des fruits. Il gagne également en étendue, dans l'espace, grâce aux soutiens acquis par les alliances matrimoniales hors des terres gouvernées.

\*  
\* \*

La mise en avant de ces associations peut être faite à travers des dispositifs moins envahissants mais tout aussi explicites, tels que les rangées d'écus peintes en haut de murs. Les séries héraldiques occupent une place de plus en plus importante dans les systèmes décoratifs des demeures des élites occidentales, au cours de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Les murs ornés deviennent fréquemment le support d'armoiries affichant les identités collectives et, de façon de plus en plus appuyée, généalogiques<sup>280</sup>. L'abbaye Santa Croce de Sassovivo, point d'appui du pouvoir des Trinci sur la ville et sur son territoire à partir des dernières années du Trecento<sup>281</sup>, en offre un témoignage intéressant. Des chantiers de décoration conséquents y ont lieu au début du XV<sup>e</sup> siècle sous l'abbatiate de Giacomo Trinci, un proche parent des dirigeants de la cité avec lesquels ses relations s'avèrent souvent orageuses. À côté de la loggia du Paradis et de ses représentations allégoriques, mythologiques et religieuses<sup>282</sup>, une grande salle située au premier étage d'un des bâtiments du complexe est dotée d'un ample décor peint. Les registres horizontaux se superposent,

<sup>278</sup> GIANNATIEMPO LOPEZ, « Antefatti al palazzo di Federico : ritrovamenti, ipotesi », dans FIORE (dir.), *Francesco di Giorgio alla corte di Federico*, op. cit., vol. I, p. 147-166.

<sup>279</sup> Illustration 63.

<sup>280</sup> Hans-Rudolf MEIER et Sabine SOMMERER, « Von der kollektiven Identität zur individuellen Ahnenprobe : Heraldik in der spätmittelalterlichen Profanraumdekoration », dans Eckart Conrad LUTZ et Dominique RIGAUX (dir.), *Paroles de murs. Peinture murale, littérature et histoire au Moyen Age – Sprechende Wände. Wandmalerei, Literatur und Geschichte im Mittelalter*, actes du colloque (Grenoble, 23-24 avril 2004 ; Fribourg, 11-12 juin 2004), Grenoble, CRHIPA (Les Cahiers du CRHIPA, 10), 2007, p. 167-182.

<sup>281</sup> Sur le rôle du monastère dans le dispositif de défense du *contado* et sur le droit de patronage acquis par Ugolino III, voir *supra*, chap. 6, notes 246-251.

<sup>282</sup> Pour un premier aperçu de cet ensemble, Francesca CRISTOFERI, « Le decorazioni pittoriche » dans *L'abbazia di Sassovivo a Foligno*, op. cit., p. 139-145.

associant denticules, motifs géométriques, rinceaux et médaillons portant les deux têtes de cheval de la dynastie<sup>283</sup>. Là encore, la nature sérielle des motifs autorise un recours abondant au pochoir. Au centre d'encadrements polylobés, sur un fond rouge, le plus important des registres conservés exhibe une file d'écus parmi lesquels se reconnaissent ceux des Trinci, des Orsini da Pitigliano et des da Varano. Les trois familles sont alors étroitement unies par des alliances matrimoniales croisées. Outre le mariage d'Ugolino III et de Costanza di Aldobrandino Orsini, les noces de Gentilia di Rodolfo II da Varano, cousine germaine de Rodolfo III, avec Gentile Orsini, frère d'Aldobrandino, ont été célébrées. Dans les années 1400, Corrado III Trinci prend pour femme Tanza di Niccolò Orsini tandis que son frère Niccolò et sa sœur Viviana se marient avec Tora et Berardo da Varano, fille et fils de Rodolfo III. Le contexte précis de la commande de ces images aujourd'hui fragmentaires est inconnu, tout autant que le sont les usages d'une salle maintes fois remaniée. Clairement cependant, les emblèmes affichent la cohésion du groupe, la convergence de valeurs et d'intérêts des dominants par delà les tensions qui opposent sans cesse les groupes familiaux. Hors de la contingence de l'événement, les symboles juxtaposés invoquent la permanence et la stabilité d'un pouvoir qui cherche à s'appuyer, d'une part, sur l'unité d'une famille dont les dissensions disparaîtraient derrière l'unicité de l'emblème, et d'autre part, sur les solidarités interfamiliales que les mariages tentent d'instaurer et que les écus s'efforcent de mobiliser.

\*  
\* \*

Revenons au dispositif en tapisserie. Sa simplicité et son efficacité assurent sa pérennité. Il est prêt à être décliné par les Trinci à Foligno, dans les premières décennies du Quattrocento, comme par les da Varano à Beldiletto, dans les dernières années du siècle. L'usage persistant du semé d'emblèmes au sein d'un entrelacs est facilité par l'aisance avec laquelle les éléments qui structurent la surface picturale accueillant les symboles peuvent être mis au goût du jour. Aussi rigide dans son principe que claire dans son expression, la décoration s'adapte aux modes grâce aux variations ornementales qu'elle laisse possibles. La séparation des murs peints en registres superposés permet de multiples déclinaisons. Au XIV<sup>e</sup> et dans la première partie du XV<sup>e</sup> siècle, le bandeau inférieur, au plus près du sol, est fréquemment constitué en trompe-l'œil de plaques de marbres polychromes ou de parois ajourées<sup>284</sup>. Le feston à l'antique qui s'impose comme motif ornemental dominant au cours du Quattrocento peut sans difficulté être accueilli là. A Beldiletto, dans la petite salle des

---

<sup>283</sup> Illustrations 131-133.

<sup>284</sup> Cette composition qui a été décrite pour le deuxième étage du palais Trinci (voir *supra*, chap. 3, notes XXX) est employée pour les murs de San Francesco de Montefalco que nous commentons.

cavaliers, il envahit toute la moitié basse des parois<sup>285</sup>. Dans la salle des emblèmes, les grosses guirlandes de fruits et de feuillages servant de support à divers animaux, cerf bondissant, singe et oiseaux, sont placées au bas de la tapisserie d'emblèmes dont elles accentuent la portée célébrative<sup>286</sup>. Ailleurs, les festons se réitèrent sur des frises en hauteur, dans la partie supérieure des parois – ainsi des salles décorées à la fin xv<sup>e</sup> siècle dans le château des Orsini à Bracciano<sup>287</sup> –, ou dans les corniches feintes des voûtes – ainsi de celle des demeures urbaines des da Varano<sup>288</sup>. Les entrelacs eux-mêmes se prêtent à toutes les variations, autorisant la reprise de la structure décorative dans plusieurs pièces d'un même édifice sans risque de répétition. Dans la grande forteresse de Pievebovigliana, les tresses verticales de l'aile Sud cèdent la place, dans l'aile Nord, à des anneaux liés par quatre en un, aux bords écotés. Les rameaux taillés ainsi disposés apportent une tonalité végétale aux entrecroisements géométriques des cercles réguliers, à l'intérieur ou aux saillies desquels peuvent être suspendues les poires jaunes qui réapparaissent dans l'ensemble du château<sup>289</sup>.

*La campagne et la chasse. Quelques observations sur des formes anciennes et nouvelles de la présence seigneuriale à travers le territoire.*

La chasse est le second thème à examiner. Pratiquée à courre ou au vol, elle joue un grand rôle dans la cohésion des élites artistocratiques. Elle agit, nous l'avons souligné, comme un marqueur d'appartenance et contribue à l'entretien de bonnes relations entre les dirigeants. Des battues sont organisées pour honorer les hôtes importants tandis que rapaces et chiens de chasse sont fréquemment échangés entre cours seigneuriales, offerts ou vendus en dépit de leur rareté. Ainsi, au milieu du Quattrocento, les Médicis sollicitent-ils à de multiples reprises les Malatesta pour obtenir des chiens de leurs chenils<sup>290</sup>. Une traque est également l'occasion pour son organisateur de réunir autour de lui ses alliés. Berardo da Varano rejoint ses beaux-frères Trinci à Nocera, en 1421, pour une partie de chasse qui doit affirmer le statut social et

---

<sup>285</sup> Illustration 59.

<sup>286</sup> Illustrations 60-61.

<sup>287</sup> Anna CAVALLARO, « Il freggio dei "putti" », dans EAD., Almamaria MIGNOSI TANTILLO et Rosella SIGILATO (dir.), *Bracciano e gli Orsini nel '400*, catalogue de l'exposition (Bracciano, 27 juin-27 août 1981), Rome, De Luca, 1981 (Il Quattrocento a Roma e nel Lazio), p. 69-70.

<sup>288</sup> Illustration 21.

<sup>289</sup> Illustration 63. La branche écotée est un motif ornemental qui connaît un grand succès à la fin du xv<sup>e</sup> et au début du xvi<sup>e</sup> siècle. Evelyne THOMAS, *Vocabulaire illustré de l'ornement par le décor de l'architecture et des autres arts*, Paris, Eyrolles, 2012, p. 126.

<sup>290</sup> YRIARTE, *Un condottiere au xv<sup>e</sup> siècle*, op. cit., note 2, p. 212.

l'entente mutuelle des participants<sup>291</sup>. Mais la chasse est encore un attribut du pouvoir, un signe de souveraineté. Elle marque le contrôle du territoire parcouru par les cavaliers et par leurs meutes. Niccolò Trinci le sait bien, qui organise des traques dans la forêt de la Terminaria sur laquelle il tente de faire valoir ses droits, alors qu'elle est l'objet d'un conflit de juridiction avec la commune de Spolète. Le seigneur de Foligno y invite quelques citoyens importants de la cité voisine, lesquels ne peuvent qu'accepter mais font bonne mesure en organisant peu après, à leur tour, une autre chasse dans ces mêmes bois<sup>292</sup>. La pratique manifeste encore la maîtrise de la nature et de ses ressources, elle montre autant le courage, la force, l'endurance et l'adresse du chasseur que sa capacité à diriger les hommes qui l'accompagnent et les animaux. Elle est ainsi un instrument et une métaphore du gouvernement<sup>293</sup>. S'ajoutant à celles du lettré, du vainqueur ou du pacificateur, une autre des facettes de l'image qu'Alphonse d'Aragon a construite de lui est celle du roi chasseur<sup>294</sup>. A Milan, les Visconti comme les Sforza apparaissent également comme des passionnés de chasse. Après la rédition de Milan, Francesco Sforza entre triomphalement dans la ville avec chiens, faucons et fauconniers<sup>295</sup>.

Pratiquée et mise en scène, la chasse est utilisée par Giulio Cesare da Varano comme l'un des ressorts de sa domination. Au sanglier, au lièvre et au cerf, elle est incluse dans la liste des activités du bon seigneur typique qu'utilise, sans trop de risque, Cantalicio pour décrire la journée de celui dont il espère devenir le protégé<sup>296</sup>. Tommaso Seneca, louant le seigneur aux mêmes fins, attribue lui aussi, nous l'avons vu, la chasse, la guerre et les lettres au maître de Camerino<sup>297</sup>. La chasse au vol est encore l'un des traits grâce auxquels Lodovico

---

<sup>291</sup> DELZANT, « Les Trinci à Nocera », *Questes. Bulletin des jeunes chercheurs médiévistes*, vol. 14, avril 2008, art. cit., p. 65 et p. 68. Il s'agit du piège tendu aux seigneurs de Foligno par leur châtelain Pietro da Rasiglia. Berardo en sort indemne.

<sup>292</sup> NESSI, *I Trinci*, op. cit., p. 109-110.

<sup>293</sup> Giancarlo MALACARNE, *Le cacce del principe. L'ars venandi nella terra dei Gonzaga*, Modène, Il Bulino, 1998 (Il giardino delle Esperidi, 8), p. 15-19.

La chasse constitue un cadre propice à la manifestation des vertus typiques du bon dirigeant. Aux qualités mentionnées, ajoutons des vertus indispensables telles que la mansuétude qui peut être exprimée en laissant la vie sauve à une proie particulièrement brave, la magnificence qui est déployée dans l'organisation de parties coûteuses, la libéralité qui est exprimée lors du partage des animaux tués. La *Liberalitas Augusta* d'Alphonse d'Aragon est symbolisée sur une médaille de Pisanello par un aigle posé au sol et offrant sa prise aux rapaces qui l'entourent. Sur ce motif, voir WARNKE, « *Liberalitas principis* », dans ESCH et FROMMEL, (dir.), *Arte, committenza ed economia a Roma*, art. cit., p. 85-86. Pour la médaille : GORDON et SYSON, *Pisanello*, op. cit., n° 3. 44a-b, p. 125. Il s'agit du revers de la médaille précédemment citée qui représente, au droit, le profil d'Alphonse avec la légende « *rex triumphator et pacificus* ».

<sup>294</sup> Voir par exemple la médaille fondue par Pisanello vers 1449, dont le revers représente un jeune homme presque nu, armé d'une dague et assisté d'un chien, attaquant un sanglier. La légende est courte : « *venator intrepidus* ». GORDON et SYSON, *Pisanello*, op. cit., n° 3. 47a-b, p. 129-130.

<sup>295</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, op. cit., p. 379-380.

<sup>296</sup> Le texte est cité plus haut. Voir *supra*, chap. 7, note 268.

<sup>297</sup> ALLEVI, « Umanisti camerinesi », *AMDSPM*, 4<sup>e</sup> série, vol. II, 1925, art. cit., p. 170-172. Voir *supra*, note 228.

Clodio brosse, à l'attention des Borgia, le tableau de la cour de Giulio Cesare<sup>298</sup>. Dans les inventaires du début du XVI<sup>e</sup> siècle, les mentions de plusieurs volières à l'intérieur des demeures des da Varano confirment l'importance de l'activité, même si toutes n'accueillent pas des oiseaux de poing<sup>299</sup>. Certaines servent aux aiglons parfois dénichés sur les flancs des Apennins, qui, devenus grands, peuvent être envoyés en cadeau à des cours comme celle des Gonzague puis favoriser, en retour, l'obtention de présents comme ces chevaux élevés à Mantoue et désirés par les maîtres de Camerino<sup>300</sup>. Les nombreuses possessions des seigneurs à travers la campagne, dans les *castra* et les *villae* placées sous leur contrôle, servent de relais lors des chasses. Dans le district de Camerino, la *torre del Parco* fait probablement partie de ces points, parsemés dans l'espace dominé pour en assurer l'exploitation et la défense. Situé dans la vallée du Potenza, le complexe comporte une grande tour rectangulaire au pied de laquelle se blotissent plusieurs constructions basses et robustes. L'une d'elles comporte une vaste salle dont la voûte repose sur des piliers polygonaux. Si les « *Ragioni e descrizione del ducato di Camerino* » établis pour la famille d'Alexandre VI suggèrent que l'ensemble a bien une vocation agricole et militaire<sup>301</sup>, les quelques éléments de décoration extérieure évoquent les usages cynégétiques auxquels le lieu est destiné par son emplacement. La porte au sommet arrondi de l'un des édifices est surmontée d'une frise de carreaux de terre cuite<sup>302</sup>. Produits en série, ils répètent la scène d'un chien élané saisissant en plein course la croupe d'un cervidé<sup>303</sup>.

La fonction discriminante de la chasse comme pratique aristocratique associée à l'exercice du pouvoir transparaît à l'intérieur des cycles de Beldiletto et d'Esanatoglia. Dans les deux résidences de Giulio Cesare, des oiseaux en ombre chinoise voltigent à l'arrière-plan des théories d'hommes à cheval. Silhouettes noires rapidement esquissées, ils remplissent les grandes surfaces laissées blanches entre les cavaliers, animant de leurs courbes et de leurs dispositions irrégulières une composition basée sur la pose répétitive des personnages. L'adoption d'un mode de représentation différencié entre les animaux et le décor d'une part, les personnages et leur monture de l'autre, donne de la vivacité à l'ensemble sans troubler la clarté de la procession. Si elle ne se réduit pas à cela, la faune des peintures murales comporte

---

<sup>298</sup> Le passage a été donné précédemment. Voir *supra*, chap. 7, note 168.

<sup>299</sup> Voir *supra*, chap. 7, note 160.

<sup>300</sup> FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota E : Di alcuni rapporti dei Varano coi Gonzaga », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., p. 101-102.

<sup>301</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 81 : « *La Torre delo Parco con casali* ».

<sup>302</sup> Illustrations 75-76.

<sup>303</sup> Le relief de terre cuite est daté de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle dans le répertoire de PARAVENTI (dir.), *I da Varano e le arti a Camerino*, op. cit., « Camerino », n° 72, p. 229.

son lot de proies. Le bas du registre d'Esanatoglia est perdu mais au début du cortège, la tête d'un braque se dresse entre deux arbres<sup>304</sup>. A Beldiletto, dans la petite salle des cavaliers, le personnage surmontant la porte est suivi du cercle que forment, dans leur lutte, un rapace et sa victime<sup>305</sup>.

\*  
\* \*

Les représentations de la vénerie et de la fauconnerie dépassent de très loin des apparitions ponctuelles. Elles sont l'objet de vastes programmes iconographiques dans les résidences des seigneurs, à la ville comme à la campagne. La dimension politique de l'activité, les rapports hiérarchiques qu'elle implique à la nature, au territoire et aux hommes la font choisir par Galeazzo Maria Sforza pour son château milanais de Porta Giovia, au début des années 1470. Nous n'avons fait plus haut qu'évoquer un programme<sup>306</sup> sur lequel il faut apporter à présent quelques compléments. A l'étage noble, la plus grande salle de l'une des ailes de la résidence ducal doit être ornée de scènes d'une chasse au cerf. Il est prévu que le seigneur y soit figuré à la poursuite des animaux, avec ses chiens clairement individualisés en de véritables portraits et avec ses courtisans dont la liste sélective est modifiée à plusieurs reprises<sup>307</sup>. A la même époque, vers 1469-1470, le registre inférieur des fresques peintes par Francesco del Cossa dans le palais de Schifanoia juxtapose constamment les représentations de la cour, de la chasse et du territoire. A travers elles, Borso, marquis de Ferrare, y apparaît comme celui autour de qui se polarisent la cour, la population et l'espace géographique<sup>308</sup>. Les précédents thématiques de ces grandes entreprises décoratives ne manquent pas. A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le seigneur Alberto d'Este fait représenter dans la longue loggia du château rural de Belfiore des scènes le représentant « *con molti gentilhomini e dame a cavallo, ad venatione [...]*<sup>309</sup> ».

Si le traitement pictural du thème se prête à la mise en scène de la cour, il n'atteint pas nécessairement le degré d'élaboration qui voit la disposition hiérarchisée des fidèles et des serviteurs autour du seigneur. Plus généralement, la documentation écrite atteste l'importance

---

<sup>304</sup> Illustration 69.

<sup>305</sup> Illustration 57.

<sup>306</sup> Voir *supra*, note 209.

<sup>307</sup> WELCH, « The Image of a Fifteenth-Century Court », *JWCI*, vol. LIII, 1990, art. cit., p. 171-174 et *Appendix*, p. 181-184.

<sup>308</sup> Philippe MOREL, « Espace et paradoxe à Schifanoia », dans Danièle COHN (dir.), *Y voir mieux, y regarder de plus près. Autour d'Hubert Damisch*, actes du colloque (Rome, mai 1999), Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2003, p. 82-83.

<sup>309</sup> Les peintures sont décrites dans le *De triumphis religionis* dédié en 1497 à Ercole I d'Este par Giovanni Sabadino degli Arienti, auquel appartient la citation. Werner Leonard GUNDERSHEIMER (éd.), *Art and Life at the Court of Ercole I d'Este : the "De Triumphis Religionis" of Giovanni degli Arienti*, Genève, Droz, 1972 (Travaux d'humanisme et Renaissance, 127), p. 67-68.

du sujet dans la décoration peinte de la fin du Moyen Age. En 1380, Gian Galeazzo Visconti écrit à Ludovico Gonzague, seigneur de Mantoue, afin de lui demander que de bons peintres soient mis à sa disposition. Les *depictores* requis doivent maîtriser la représentation des personnages et des animaux car ils doivent décorer « *ad caxias* » certaines salles du château de Pavie<sup>310</sup>. Dans sa résidence mantovane, le fils de Ludovico, Francesco I<sup>er</sup>, dispose d'une pièce dite « des faucons ». En février 1400, il y reçoit les Malatesta de Rimini : Pandolfo di Galeazzo y entend la lecture de la bulle pontificale le confirmant dans sa charge de vicaire au temporel et son frère Carlo y est rappelé à son devoir d'obéissance envers l'Eglise romaine<sup>311</sup>. Laconiques, ces mentions ne précisent pas la portée de programmes qui peuvent être dédiés à la chasse en tant que telle, sans recourir à plus de spécification. A l'étage noble du palais des Castiglioni di Monteruzzo, à Castiglione Olona, entre le registre inférieur de faux marbre et la frise supérieure porteuse d'emblèmes héraldiques, chiens et rapaces poursuivent lapins et cerfs, canards et échassiers<sup>312</sup>. Avec un décor minimaliste d'arbres dressés devant les deux bandeaux de la prairie et du ciel, ces images réalisées par un atelier lombard, au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, ont une forte capacité couvrante. Ni ornementales, ni simplement allégoriques ou à proprement parler narratives, elles sont immédiatement lisibles, comportant en filigrane les pratiques et les valeurs évoquées précédemment. Lesquelles sont rappelées encore, sur le mode symbolique cette fois, par les écus peints en haut des murs, au-dessus des paysages.

\*  
\* \*

Aujourd'hui privé de sa partie haute, le large fragment situé dans une des salles du *piano terra* du château de Lanciano montre la reprise du thème dans des espaces dont les usages solennels sont moins évidents qu'à Castiglione Olona<sup>313</sup>. Avec le chien d'arrêt et le chasseur aux jambes moulées dans des chausses d'un rouge éclatant, avec le lièvre fuyant ventre à terre et le félin tâcheté à la pose flegmatique<sup>314</sup>, la paroi est le support d'une scène se déroulant dans une campagne semblable à un verger. Semées de fleurs, plantées d'arbustes fruitiers aux branches lourdement chargées, les collines y sont traversées de chemins larges et bien entretenus. Assurément, ce paysage n'est pas l'un des chefs-d'œuvre du Quattrocento finissant. La simplicité des techniques d'exécution et la gaucherie de la construction de

<sup>310</sup> OSIO, *Documenti diplomatici*, op. cit., vol. I, p. 212.

<sup>311</sup> ASV, Reg. Vat. 316, fol 325v-326r. Daté du 18 février 1400, l'acte est localisé « *in camera a falchonibus posita intra palatia residentie magnifici et excelsi domini Mantue et in civitate veteri Mantue [...]*. »

<sup>312</sup> Stefano BRUZZESE, « Nel giardino di Branda Castiglioni. Per un'introduzione al "Maestro del 1423" », dans BERTONI et CERVINI (dir.), *Lo specchio di Castiglione Olona*, op. cit., p. 183-185.

<sup>313</sup> Illustrations 65-66.

<sup>314</sup> Sa tête est perdue. L'animal est sans doute un guépard, parent de ceux que les Este utilisent dans certaines de leurs chasses. MALACARNE, *Le cacce del principe*, op. cit., p. 173-177.

l'image n'empêchent cependant qu'un double objectif soit atteint : tout d'abord, couvrir encore et toujours de lignes et de couleurs les murs des résidences seigneuriales ; ensuite, représenter dans un paysage une chasse reconnaissable.

Il faut mettre l'accent sur un élément. A l'intérieur de bien des pièces de leurs demeures, les da Varano introduisent les images de la nature extérieure. Les murs se couvrent de représentation des animaux et des végétaux qui entourent les édifices réels. Il ne s'agit pas seulement de motifs ornementaux, tels les festons, où les fruits et les feuillages sont assemblés artificiellement pour être intégrés à des architectures feintes. Stylisée et chargée de symboles, la nature est cependant représentée en elle-même, comme l'arrière-plan ou comme l'évocation des activités du seigneur. Sans qu'il faille en faire la traduction visuelle, cette stylisation nous semble faire écho à celle qui s'observe dans le domaine littéraire au cours du xv<sup>e</sup> siècle. Les élégies et les épigrammes composés alors sur les modèles d'Ovide, d'Hésiode ou de Virgile chantent la nature. Ils disent l'émotion devant le paysage et ses beautés<sup>315</sup>. La campagne est l'objet de l'attention des lettrés qui en donnent une vision idyllique. Elle devient, en outre, un *locus amoenus* où le seigneur peut mettre en scène son retrait et accueillir ses invités. Les poèmes dédiées à Giulio Cesare témoignent qu'autour de Camerino, cette construction s'opère bien. Dans une de ses églogues, le Florentin Girolamo Benivieni vante la beauté des prairies qui entourent Pioraco, résidence fortifiée des da Varano dans le *contado*, précédemment citée, où le poète qui se dit faible demande à être invité. Prés verts et fleuris, ruisseaux, bergers et *otium* sont les thèmes pastoraux typiques autour desquels la composition, comme ses semblables, est construite :

Sur les flancs les plus gracieux et les plus plaisants  
De l'agréable colline s'étend un pré  
Si beau que l'on peut à peine se l'imaginer.  
Là, au milieu de l'herbe et des fleurs enjouées, on voit  
Mille bergers qui nourrissent un loisir (*ozio*) sans danger,  
Un repos tranquille, une confiance sans ombre.<sup>316</sup>

Lodovico Lazzarelli rapporte qu'il est lui aussi passé par Pioraco. Précepteur de Fabrizio da Varano, le neveu de Giulio Cesare, il aurait commencé là la rédaction des *Fasti christianae*

---

<sup>315</sup> CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes*, op. cit., p. 279-281.

<sup>316</sup> Nous empruntons un passage du texte donné par FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota D : Piòraco », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., p. 87 : « Nella più vaga parte et più amena / Del dilettevol colle un prato siede / Bel sì ch'immaginar non puossi appena. / Ivi tra l'erba e i fior lieti si vede / Mille pastor che sicuro ocio pasce / Et riposo tranquillo e pura fede. »

Bernardino Feliciangeli indique que le poème figure dans les *Opere di Girolamo Benivieni fiorentino novissimamente rivedute*, Venise, Niccolò Zoppino, 1522, fol. 82r (*non vidi*).

*religionis* qu'il conçoit comme une réponse aux *Fastes* d'Ovide<sup>317</sup>. Le passage de l'œuvre dédié à saint Venanzio loue l'*ex voto* offert au martyr protecteur de Camerino par Giulio Cesare, en remerciement de la naissance de son premier héritier<sup>318</sup>. Lazzarelli est une nouvelle occurrence de la figure du lettré itinérant, poète, enseignant et courtisan, qui cherche une place et un protecteur auprès des cours seigneuriales. Comme ses confrères que nous avons mentionnés, il tente sa chance auprès de Giulio Cesare da Varano dans les années 1470 avant de partir pour Rome et pour Naples. Après que l'empereur Frédéric III l'a couronné de lauriers en 1468, il dédie ses œuvres à Frédéric de Montefeltre et aux souverains aragonais d'Italie. Ses *Fasti*, qu'il remanie sans cesse, sont initialement destinés à Sixte IV puis dédicacés à Matthias Corvin, aux rois napolitains et enfin à Charles VIII<sup>319</sup>.

Les quelques éléments égrenés au long de ce paragraphe sont insuffisamment étoffés et trop isolés. Nous ne pouvons prétendre nous appuyer sur eux pour tenter de décrire un phénomène aussi complexe que celui des rapports politiques et culturels établi par le pouvoir seigneurial avec la campagne. Quelques points saillants, cependant, attirent le regard. Au cours du dernier tiers du Quattrocento, Giulio Cesare et les siens lancent des nombreux chantiers de rénovation et de décoration de leurs résidences du *contado*. Ils en accroissent le confort et l'ornement, en font de nouveaux lieux de représentation de leur pouvoir. Plusieurs de ces complexes sont le centre de vastes domaines agricoles. Peu après la mort du seigneur, une « *lista de case del contà quali erano de Iulio Cesari da Camerino* » désigne à Pioraco les « *case dela Corte* », qu'elle situe autour d'un « *cortile* » et dit entourées d'un colombier, de jardins et de bassins piscicoles<sup>320</sup>. Non loin de là se trouvent des moulins appartenant aux da Varano et servant à la production de papier. Une autre liste mentionne Lanciano comme « *un casale con palazi et peschere et belle habitatione*<sup>321</sup> ». Ces entreprises se comprennent dans un mouvement de longue durée qui travaille la péninsule. Déjà manifeste au Trecento, il

<sup>317</sup> La mention figure déjà dans FELCIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », « Nota D : Piòraco », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., note 1, p. 86-87.

<sup>318</sup> Lodovico LAZZARELLI, *Fasti christianae religionis. Testo edito per la prima volta, corredato di apparato critico e di introduzione a cura di Marco Bertolini*, Naples, M. D'Auria editore, 1991 (Speculum. Contributi di filologia classica), livre XVI, v. 849-1038, p. 249-254. Lazzarelli achève le récit de la vie de saint Venanzio en affirmant que la cathédrale Sainte-Marie est construite sur l'emplacement d'un temple dédié à Jupiter. On retrouve là l'une des composantes du mythe de fondation de Camerino étudié au chapitre précédent. Voir *supra*, chap. 7, notes 386 et 390.

<sup>319</sup> Maria Paola SACI, *Ludovico Lazzarelli da Elicona a Sion*, Rome, Bulzoni, 1999 (Quaderni di storia della critica e delle poetiche. Collana minor, 21), p. 16-87 ; Angela FRITSEN, « Ludovico Lazzarelli's *Fasti christianae religionis* : Recipient and Context of an Ovidian Poem », dans Dirk SACRE et Gilbert TOURNOY (éd.), *Myricae : Essays on Neo-Latin Literature in Memory of Jozef Ijsewijn*, Louvain, Leuven University Press, 2000, p. 115-132.

<sup>320</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 86 : « *Item le case dela Corte sondo in Pioraco con lo cortile, palombara, orto et pesceria apresso la piazza de s.to Victorino, la via, lo fiume, lo monte et l'orto de socto.* »

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 81.

s'accélère dans la seconde moitié du Quattrocento, quand s'accroît le nombre de grandes villas entourées de parcs et de jardins aménagés, que font construire les grandes familles comme celle des Médicis, et quand s'intensifie l'usage des réseaux de châteaux ruraux et de *delizie*<sup>322</sup>. L'exploitation économique n'est pas la seule finalité de ces installations, le rapport à la nature lui-même évolue. Il y a là un important « fait de civilisation » qui voit l'affirmation de la campagne comme « lieu de repos et objet de jouissance »<sup>323</sup>. A l'intérieur de complexes dont la construction s'inspire parfois des villas antiques décrites par Pline le Jeune et dont certains usages se revendiquent de l'*otium* des Anciens, le rôle de la campagne comme lieu de développement de formes de sociabilité codifiées se fait plus marqué<sup>324</sup>. Elle offre des espaces où le seigneur met scène son repli méditatif<sup>325</sup> aussi bien que sa place au centre de sa cour ou ses liens avec les hôtes qu'il reçoit.

Les cadres réels se prêtent aux sublimes des peintres et des poètes. Beldiletto comme Belriguardo offrent leur plan carré avec la cour à portiques et les quatre tours d'angle aux relectures antiquisantes, bien que leur conception, plus ancienne, ne découle pas directement des principes défendus par Alberti<sup>326</sup>. Sous la plume de Benivieni, les alentours de Pioraco deviennent un décor bucolique voué à la pastorale virgilienne. Ils sont encore une verte colline qui accueille Lazzarelli et qui offre un lieu de séjour aux muses – n'est-il pas fréquent qu'elles choisissent de telles éminences ? – dont Cantalicio dit que Giulio Cesare est entouré. L'image du seigneur sage et lettré se diffuse par le canal de ces mises en scène poétiques, rendu plus efficace encore par la position de halte provisoire qu'occupent Camerino et sa campagne dans le parcours des lettrés qui traversent notre étude.

---

<sup>322</sup> Les seigneurs de Florence font construire ou reconstruire cinq grandes villas au XV<sup>e</sup> siècle : à Trebbio, Cafaggiolo, Careggi, Fiesole et Poggio a Caiano. Margherita AZZI VISENTINI, *Histoire de la villa en Italie, XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard/Electa, 1996 (1<sup>re</sup> éd. : *La villa in Italia. Quattrocento e Cinquecento*, Milan, Electa, 1995), p. 41-71. Sur les résidences périurbaines et de campagne des Este, l'une des études pionnières est celle de Gianna PAZZI, *Le « Delizie » estensi e l'Ariosto. Fonti e piaceri di Ferrara nella Rinascenza*, Pescara, Jecco, 1933. Elles sont l'objet d'un regain d'intérêt historique dont un des signes est le volume dirigé par CECCARELLI et FOLIN (dir.), *Delizie estensi : architetture di villa nel Rinascimento italiano ed europeo*, actes du colloque (Ferrare, 29-31 mai 2006), Florence, L. S. Olschki, 2009 (Ferrara, paesaggio estense, 4).

<sup>323</sup> Nous reprenons les termes et les conclusions d'Elisabeth CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes, op. cit.*, p. 282-283. Voir également Howard BURNS, « Castelli travestiti ? Ville e residenze di campagna nel Rinascimento italiano », dans CALABI et SVALDUZ (dir.), *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, vol. VI, *op. cit.*, 2010, p. 465-545. Le développement des villas est une des manifestations de cette tendance, elle n'en est pas le tout.

<sup>324</sup> CECCARELLI, « Palazzi, castalderie e delizie », dans BORELLA (dir.), *Il Castello per la città*, art. cit., p. 74-75.

<sup>325</sup> Laurent de Médicis célèbre dans ses textes le « *rusticano ozio* ». Le modèle de l'*otium*, proposé aux seigneurs par les humanistes à travers plusieurs déclinaisons, a été évoqué précédemment au sujet des écrits de Francesco da Fiano et Giovanni Tinto Vicini. Voir *supra*, chap. 4, notes 178 et 180 ; chap. 7, note 31.

<sup>326</sup> Sur cette structure idéale et sur les adaptations visant à s'en approcher, FROMMEL, « Abitare all'antica : il Palazzo e la Villa da Brunelleschi a Bramante », dans Henry MILLON et Vittorio MAGNAGO LAMPUGNANI (dir.), *Rinascimento da Brunelleschi a Michelangelo. La rappresentazione dell'architettura*, catalogue de l'exposition (Venise, 31 mars - 6 novembre 1994), Milan, Bompiani, 1994, p. 188-193.

\*  
\* \*

Féconde et transformée, la campagne accueille le délassement cultivé et les divertissements du seigneur. Il faut clore ce développement et évoquer pour cela une salle de la résidence varanesque d'Esanatoglia<sup>327</sup>. Située dans le diocèse de Camerino, la *terra* d'Esanatoglia fait partie des lieux sur lesquels, dès le milieu du Trecento, la domination des da Varano s'exerce<sup>328</sup>. Vers 1380, juste après le château de Beldiletto, elle est déclarée dans la liste de ceux que les seigneurs de Camerino reconnaissent comme leurs « *colligat[i], recomandat[i], subdit[i], adherentes, complices, fauctores et sequaces*<sup>329</sup> ». Si nous ignorons la chronologie et les modalités de l'implantation de la famille à l'intérieur de la petite ville, tout comme nous ignorons celles du contrôle de celle-ci par celle-là, les descriptions du début de l'époque moderne indiquent que les principales demeures possédées par Giulio Cesare sont situées au cœur de l'espace civique, « *apresso il palazzo del Potestà et le mura dela terra* ». Les *case* comportent des jardins et une grande cour (« *con gli orti et cortile* »)<sup>330</sup>. Le complexe qui abrite la cavalcade peinte des membres de la dynastie comporte encore, dans une de ses ailes, une petite pièce percée de baies arrondies<sup>331</sup>. A la fin du xv<sup>e</sup> siècle, elle était couverte de peintures. Les fragments conservés montrent avec les cavaliers voisins comme avec les images de Beldiletto une grande proximité de technique et de mode d'expression, laissant supposer que les membres d'une même équipe de peintres ont travaillé aux différents cycles. La position de commandement de l'édifice, sur le sommet d'une petite protubérance placée au débouché d'une vallée encaissée, lui permet de dominer vers le Nord-Est plus de la moitié de la *terra*. Suivant cette orientation, deux ouvertures percent un des murs de la petite salle pour donner d'abord sur le panorama urbain, puis sur la campagne montagneuse et boisée des alentours. Sur la partie haute de cette paroi, sur toute la longueur, une ville prospère est représentée, ceinte de ses remparts, hérissée de clochers et de tours crenelées<sup>332</sup>. La vue fictive qui surplombe les fenêtres réelles introduit la vue des constructions de briques et de tuiles. Elle pose la continuité des espaces intérieurs et extérieurs.

---

<sup>327</sup> Nous avons découvert cet ensemble de peintures murales au cours de notre enquête. A notre connaissance, il est inconnu de la recherche. Il est ignoré par l'*Atlante dei beni culturali di epoca varanesca* dirigé par Marta Paraventi, qui recense tous les témoins de la production artistique réalisée à l'époque des da Varano (PARAVENTI (dir.), *I da Varano e le arti a Camerino*, op. cit., p. 252-253 pour Esanatoglia).

<sup>328</sup> Voir *supra*, chap. 4, note 34.

<sup>329</sup> A l'occasion d'un accord de paix conclu avec Pérouse. ASPa, *codice varanesco*, fol. 233v.

<sup>330</sup> CORRADINI, « Camerino e i Borgia », dans TOMASSINI (dir.), *Studi camerti*, art. cit., p. 86.

<sup>331</sup> Illustration 71.

<sup>332</sup> Illustration 72.

La plus grande partie du décor est aujourd'hui perdue mais le bandeau conséquent du mur Nord-Est est prolongé sur le mur Sud-Est<sup>333</sup>, tandis que des notables portions peintes restent lisibles en haut des deux autres parois. Si la perte irrémédiable de la majorité des images ne permet pas de proposer une lecture globale de la pièce, une orientation au moins s'en dégage. Il nous faut tenter de l'éclairer. Il peut ne s'agir là que de l'un des sens élaborés par les images mais qu'il ait été ou non complexifié par d'autres éléments, il n'en a pas moins produit, croyons-nous, l'impression première que nous proposons d'évoquer. En haut des trois autres murs, la frise d'une partie de chasse à courre et au vol se déroule. De façon circulaire, se jouant des risques de rupture que sont les angles de la pièce et les saillies de l'architecture pour mieux afficher sa continuité, un cortège de chasseurs se déploie. On distingue un cavalier coiffé d'un chapeau à longue plume ainsi qu'un fauconnier, l'oiseau au poing. Hommes et animaux évoluent principalement de la droite vers la gauche, dans le sens anti-horaire. Ils s'éloignent de la ville par le mur Nord-Ouest puis s'en rapprochent par le mur Sud-Est. C'est avec ce dernier qu'apparaissent les dénouements de la séquence : le cerf appeuré tente encore de fuir mais le chien rejoint le lièvre, le rapace fond sur l'oiseau des marais, le mâtin plante enfin ses crocs dans la croupe de sa proie<sup>334</sup>. L'art cynégétique est pratiqué dans une nature présentée à travers l'herbe qui couvre le sol et les arbres qui scandent l'espace. Ce décor a pu se prolonger sur des très larges sections des murs, comme l'indiquent les vallons et le feuillu planté sur la cime d'une colline, au bas du tableau d'une porte aujourd'hui condamnée, dans l'angle ouest de la pièce.

Ces chasses n'ont pas lieu dans une nature hostile. Les reliefs ne sont pas agressifs, la végétation n'est ni profonde ni menaçante. Comme dans la salle inférieure de Lanciano, la campagne est régulée et contrôlée. Mieux, il se pourrait qu'elle soit en réalité réduite à un parc ou à une réserve de chasse. Quelques arbres, ainsi que ceux du cycle voisin des cavaliers, présentent des ramures et des feuillages étranges. Certains prennent l'apparence d'un fût que coiffe une superposition pyramidale d'anneaux de verdure. La forme artificielle donnée par le peintre est peut-être l'écho de la taille faite par le jardinier. A cela il faut ajouter une hypothèse. Le dispositif pictural est plus élaboré qu'il n'y paraît. Deux bandes horizontales traversent les parois. L'une, fine, est tracée en haut du mur, l'autre, plus large, dans la partie inférieure<sup>335</sup>. Elles sont d'un jaune veiné de brun clair qui leur fait prendre l'aspect de bois,

---

<sup>333</sup> Illustrations 73-74

<sup>334</sup> *Idem*. Le dernier de ces motifs est récurrent dans les scènes de chasse. Il permet de jouer harmonieusement sur les courbes et les contrecourbes des corps élancés. Sans que nous supposions une quelconque influence directe, nous rappelons que ce type de scène est celui des carreaux de la *Torre del Parco*.

<sup>335</sup> Illustration 73.

cernées d'un trait noir qui leur donne l'illusion de l'épaisseur. L'état des peintures ne permet pas de préciser les modalités de la mise en scène mais ces bandeaux introduisent un effet de distance entre l'observateur et la représentation. Ils sont peut-être l'évocation d'une pergola à partir de laquelle la traque serait regardée<sup>336</sup>. Cette dernière serait alors institutée en véritable spectacle et le témoin de la séquence en public et en spectateur.

Le thème de la représentation est la chasse, son sujet est la possession du territoire par le seigneur. La ville peinte est l'image de la ville du dehors, dont elle est contiguë. Elle est entourée par la nature idéalisée, cadre de la partie de chasse, comme la petite *terra* est cernée des champs, des prés et des montagnes parcourus par le seigneur. Il faut donc préciser une formulation précédente selon laquelle il y a continuité entre l'espace réel et l'espace fictive. Cette continuité est celle qui existe entre la chose et son reflet. Le mur Nord-Est percé de baies fonctionne comme la surface d'un miroir à l'intérieur duquel se projettent les alentours d'Esanatoglia. Leur représentation n'en fait pas le lieu de la prospérité de la communauté, où, pour le *pacificum et tranquillium statum*, se déroulent les travaux des champs et la circulation des marchandises. Ils sont réduits à un terrain de chasse enveloppant la ville de toutes parts. Dans cette mise en scène, la campagne n'est pas seulement dominée, elle est patrimonialisée

On ne saurait faire d'un programme pictural mutilé, ornant une pièce aux usages inconnus, à l'intérieur des demeures seigneuriales d'une petite *terra* du district, l'expression emblématique et triomphante de l'ambition seigneuriale. La file des portraits équestres peints dans une des grandes salles de la maison atteste néanmoins, sans ambiguïté, les intentions éminemment politiques qui sous-tendent la décoration peinte des résidences plus modestes du seigneur en dehors de sa cité. Associée aux scènes de chasse, elle révèle la volonté affirmée de faire des châteaux de la campagne comme des palais des *terrae* du *contado* des lieux à part entière de représentation du pouvoir.

\*  
\* \*

Ces édifices contribuent à façonner l'image du pouvoir, ils complètent, enrichissent et rééquilibrent celle qui s'élabore à travers les *case* historiques du centre de Camerino. Comme le sont ses composantes territoriales, institutionnelles ou familiales, l'image du pouvoir est éclatée. L'unité de ce dernier se manifeste dans la pratique du gouvernement du seigneur, elle est assurée par sa personne. La venue d'Isabelle d'Este à Camerino en 1494, exceptionnelle

---

<sup>336</sup> Il pourrait également s'agir d'une structure feinte destinée à suspendre des tapisseries en trompe-l'œil, sur lesquelles seraient représentées les scènes de chasse. Une organisation de ce type est adoptée dans la grande salle de l'étage noble de Malpaga, le château de Bartolomeo Colleoni. A Esanatoglia cependant, le dispositif de fixation des tapisseries sur l'armature de bois n'apparaît pas clairement.

sans doute tant par le rang de la voyageuse que par le témoignage qui en est conservé<sup>337</sup>, permet de réunir des fils que nous avons suivis séparément. Elle indique une façon de restituer par l'itinérance, au gré des stations, la cohérence d'une domination projetée, exercée et mise en scène à travers le territoire. Lors du voyage de la marquise, au fil des étapes dans les résidences familiales et jusqu'à ce que les imposantes demeures urbaines de Giulio Cesare soient atteintes, les terres du seigneur sont parcourues. L'épouse de Francesco Gonzague est accueillie à plusieurs kilomètres de la ville par Giulio Cesare et ses fils, près du château que les da Varano possèdent à Seravalle. Le cortège fait ensuite route vers la cité qu'il atteint après avoir été rejoint par Giovanna Malatesta. Reçue dans les demeures fraîchement agrandies et décorées, Isabelle est promenée dans les environs de la cité le lendemain de son arrivée. Le surlendemain, elle est conduite vers Pioraco. Chemin faisant, elle admire, raconte-t-elle à son mari, « un petit parc plein d'animaux sauvages ». Il s'agit sans doute d'une des réserves de chasse situées à Lanciano. Les Este disposent à Belfiore de semblables structures auxquelles recourt la marquise elle-même, lorsque sont organisées sur ses terres de chasse auxquelles elle assiste ou participe<sup>338</sup>. Dans sa lettre, Isabelle s'attarde à décrire le paysage de montagnes, qui environne les demeures de Pioraco. En des termes à l'emploi desquels Girolamo Benivieni ne se serait pas refusé, elle évoque « un lieu aussi agréable qu'il ait été donné à la nature de le faire » avec, au milieu de « deux montagnes très hautes », deux petits lacs et des îles en leur centre.

Ces choses [, *dit-elle*,] procurent un tel divertissement que l'on ne peut en imaginer de meilleur, et qui ne les a pas vues n'imaginerait jamais qu'entre deux montagnes si âpres la nature ait pu disposer un lieu si agréable<sup>339</sup>.

Par ces formules qui expriment une attention typée portée à la nature décrite comme *locus amoenus*, lieu de loisirs ou source du plaisir esthétique que procure la perception de contrastes harmonieux – la dureté des hauts reliefs associée à l'agrément des petits plans d'eau –, la marquise montre la façon dont une nature anthropisée ou contrôlée est devenue un cadre de la

---

<sup>337</sup> La visite de la marquise et le récit qui en fait dans sa correspondance sont mentionnés *supra*, chap. 7, notes 132-136.

<sup>338</sup> Entourée de chasseurs, Isabelle chasse également, comme le font à Milan les femmes des ducs Sforza. MALACARNE, *Le cacce del principe*, *op. cit.*, p. 128-130. Le « *parchetto* » mentionné par la marquise est situé à Lanciano par Bernardino FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., p. 7.

<sup>339</sup> FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., doc. IV, p. 18 : « *El lune me condusse al Pioraco loco tanto ameno quanto la natura havesse potuto fare, per havere prima, presso a due milia, uno parchetto pieno de salvatichi animali : poi, fra due altissimi monti, due laghetti separati et una pischera cum due isolette in mezzo de tanta recreazione ogni cosa che più non se poteria immaginare, et chi non li vedesse non crederia mai che fra dui asperimi monti la natura havesse insito loco tanto ameno. Disnai li et gli stetti tutto el giorno cum gran piacere. Questo loco ha una bona casa pur del signore et è presso Camerino cinque milia.* »

mise en scène du pouvoir. Les peintures murales d'Esanatoglia contribuent à cette dernière en même temps qu'elles en sont une représentation. Le soir du jour qu'elle a passé à Pioraco, le 7 avril 1494, Isabelle se voit donner un dîner dans les demeures varanesques d'Esanatoglia, avant qu'elle ne reparte pour Gubbio<sup>340</sup>.

### **Le seigneur et le fabricant d'images. Gérer les déplacements des peintres pour faire face à la demande.**

*Pour l'honneur de la ville, de la commune et du seigneur. Des peintres appelés, retenus ou favorisés.*

Les exemples étudiés au cours de ce chapitre ont rappelé l'étendue de la décoration peinte dans les palais seigneuriaux, à la ville comme à la campagne. Ils ont montré les rôles joués par les images dans la construction et dans la représentation du pouvoir. Quantitative et qualitative, l'importance des images pour la propagande seigneuriale se comprend à l'intérieur du cadre plus large de la communication politique développée de longue date dans les villes de la péninsule. Les régimes communaux font un usage intensif des décors peints et sculptés. L'attention portée à la *pulchritudo*, à la beauté de la ville née de l'ordonnement des rues, des places et des édifices a été mentionnée<sup>341</sup>. Pour achever notre réflexion, l'attention peut se porter sur les producteurs de ces images et sur les relations qu'entretient le pouvoir seigneurial avec des artistes dont il est reconnu que l'activité contribue à l'honneur de la ville ainsi qu'à celui du seigneur.

Précisons qu'une fois encore, la documentation conservée n'offre que des indices dispersés. Suggestifs, ces derniers ne rendent cependant pas possible l'écriture d'une histoire de l'artiste à la cour seigneuriale. Faisant ponctuellement sortir de l'ombre quelques exemples, ils permettent au mieux de suggérer quelques orientations, ce que nous nous proposons de faire à présent<sup>342</sup>.

\*  
\* \*

---

<sup>340</sup> FELICIANGELI, « L'itinerario d'Isabella d'Este », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, art. cit., doc. III, p. 16. Du moins est-ce le chemin prévu le 5 avril, d'après la lettre que la marquise adresse à son mari depuis Camerino.

<sup>341</sup> Voir *supra*, chap. 7, notes 175-201.

<sup>342</sup> Une partie des résultats qui suivent est présentée dans DELZANT, « Per l'onore della città, per l'onore del signore », actes du colloque « Civiltà urbana e committenze artistiche » dirigé par MORGANTI et RIGON, à paraître, art. cit.

La production des peintres occupe une place d'autant plus importante dans la vie publique des villes italiennes qu'elle concerne aussi – et peut-être d'abord si l'on s'attache au nombre et à la visibilité de ces images – les décors et les accessoires plus ou moins durables qui sont utilisés lors des festivités civiques et religieuses, que celles-là soient exceptionnelles ou qu'elles soient fixées par le calendrier.

Célébrations et réjouissances institutionnalisées rythment le temps des villes. A intervalles rapprochés, les dispositifs servant aux spectacles, aux cortèges, aux processions sont renouvelés pour permettre à des rituels à l'apparence immuable de proclamer la stabilité de l'ordre social et la cohésion de la communauté. A l'occasion de la fête donnée en l'honneur de saint Pierre, en l'année 1381, la commune de Foligno fait réaliser une nouvelle bannière dont elle paye le tissu et les pièces métalliques qui la composent. Elle fait également peindre les huit écus apposés sur autant de torchères et rémunère les trompettes qui accompagnent le défilé de clercs et de laïcs<sup>343</sup>. Pour célébrer un événement extraordinaire requérant l'apparat, de semblables objets sont exécutés. Les villes pavoisent quand la guerre prend fin et que la paix est retrouvée. Le notaire de Fermo Antonio di Nicolò rapporte que lorsqu'un accord est conclu entre le pontife romain et la ligue des cités marchésanes, en 1384, « on fit faire des étendards dans toutes les villes de la Marche, d'un bout à l'autre de la province<sup>344</sup>. » Lors de la venue de hauts personnages, des décors éphémères de bois et de tissus sont dressés, les emblèmes des différents pouvoirs sont peints sur les murs ou, s'ils y figurent déjà, voient leurs couleurs ravivées.

Un peintre comme Ottaviano Nelli reçoit fréquemment des commandes liées à de telles occasions. Il est commissionné en 1400 pour représenter les armes de Gian Galeazzo Visconti sur les édifices civiques de Pérouse après que la cité est passée sous le contrôle du duc de Milan. Onze ans plus tard, il est payé par la commune de Gubbio, une ville dont les Montefeltre sont seigneurs, pour la confection et la décoration de fanions à appendre à des trompettes<sup>345</sup>. Durant l'été 1433, alors que Sigismond de Luxembourg traverse la péninsule pour aller recevoir à Rome sa couronne d'empereur, la commune de Gubbio dispose des drapeaux à travers la ville pour la venue du monarque. Des *bandiere* fabriquées spécialement flottent sur les murailles et les autorités font élaborer par Nelli un baldaquin où le peintre doit

---

<sup>343</sup> ASCFol, *Priorale*, b. 581, n° 2, fol. 80v.

<sup>344</sup> DE MINICIS (éd.), *Cronache della città di Fermo*, op. cit., p. 12 : « *Et nissi fuisset pax facta prius obtenta, tamen laudetur Christus. Et dicta die fuit bannita, et facti fuerunt falones per universas terras Marchie, tam ex una quam ex aliis partibus eiusdem provincie.* »

<sup>345</sup> Francesco ROSSI, « Ottaviano Nelli : note per la biografia di un pittore di corte », *L'arte* (anciennement *Archivio Storico dell'Arte*), juin-septembre 1967, p. 6 (1400) et p. 26 (1411) : « *pro drappo et francijs et pictura penonum tubarum et sutura ipsorum* ».

réaliser les « peintures des armes du seigneur empereur, celles de notre seigneur le pape, celles de notre illustre seigneur [le comte Guidantonio de Montefeltre] et celles de la commune de Gubbio<sup>346</sup> ». C'est au cours du même voyage, peu de temps après, que Sigismond est reçu en grande pompe au palais Trinci<sup>347</sup>. Pour le roi des Romains, Foligno a sans doute déployé un appareil fastueux comparable à celui voulu par sa voisine.

A l'occasion de ces festivités, les gouvernements doivent disposer rapidement d'artistes au savoir-faire suffisant pour qu'ils n'aient pas à rougir des réalisations qu'ils leur confient. Les besoins en main-d'œuvre compétente sont, nous l'avons vu, tout aussi importants pour les entreprises durables de grande ampleur qui mettent encore en jeu la réputation de la ville. A Foligno, la commune accorde un régime dérogatoire aux maçons, les dispensant un temps du guet et de sa taxe. En mai 1430, un certain Antonio di Giovanni Cola revendique ce privilège car il est désormais, dit-il devant son seigneur, « *de numero magistrorum lapidum et pictorum* ». Corrado III accède à sa requête<sup>348</sup>. Une exemption de ce type peut traduire la façon dont un métier parvient à promouvoir ses intérêts au sein de la commune mais pour être acceptée, elle doit être justifiée. Les peintres ont peut-être argué de leur rôle dans la défense de l'honneur civique, là où les maçons réunis avec eux dans un même art ont pu mettre en avant la protection effective qu'ils offraient à la ville en entretenant ses remparts. La demande d'Antonio semble avoir été fondée et rien ne permet de dire que ses relations avec le seigneur lui aient permis de bénéficier d'une indulgence plus grande que celle qu'il était en droit d'attendre de tout représentant des pouvoirs publics, du fait de son appartenance à la corporation des peintres. Ces privilèges peuvent également être accordés individuellement, comme rétribution ou comme compensation d'une tâche effectuée pour le service de la ville. De longue date, les communes populaires ont pratiqué cette politique d'avantages envers les *pictores*, comme envers les autres artisans dont elles pouvaient avoir un besoin particulier. Après la chute des Trinci, les autorités de Foligno continuent à recourir à l'exemption de garde ou de la taxe qui lui est associée. En 1446, Andrea di Cagno adresse au Conseil des Quatre-Vingt-Dix une supplique demandant à ce dernier de lui verser l'argent qui lui est dû pour un travail déjà effectué. Andrea a réalisé des peintures murales aux portes de la cité, dans les demeures du défunt Corrado Trinci ainsi que dans le palais des prieurs du Peuple. Le montant réclamé, douze florins, est important et le maître propose adroitement une alternative : il renonce à toucher cette somme si la commune renonce elle-même à recouvrer

---

<sup>346</sup> *Ibid.*, p. 20 : « *picturas armorum domini Imperatoris, domini nostri Pape, Illustris domini nostri [comitis Guidantoni da Montefeltro] et Communis Eugubii* ».

<sup>347</sup> Voir *supra*, note 181.

<sup>348</sup> BCFol, ms. F. 257, fol. 91r ; BALDACCINI, « Il ms. F. 257 », *BSCF*, vol. XI, 1987, art. cit., n° 146, p. 50.

le montant des taxes qu'il doit au titre de la garde. Un accord est finalement trouvé : Andrea obtient une exemption durable mais il s'engage pour l'avenir à réaliser les peintures dont la commune aura besoin et à fournir pour cela les couleurs à ses frais<sup>349</sup>.

\*  
\* \*

Le seigneur dirige la communauté civique et doit veiller à la paix, à la prospérité et à l'honneur de la ville. Qu'elles soient vouées à être rapidement détruites ou à être conservées, les réalisations des *pictores* contribuent à l'utilité publique. C'est à ce titre que, comme les médecins ou les maîtres d'école, les représentants de cet art peuvent jouir individuellement ou collectivement de privilèges. Ces derniers marquent leur intégration au corps politique, les incitent à demeurer dans la cité pour y travailler ou, s'ils sont étrangers, les appellent à venir y habiter. Quand, en 1403, le comte de Montefeltre accorde à Giorgio di Giovanni *de Durrachio* une exemption fiscale pour faciliter son installation à Gubbio<sup>350</sup>, l'acte doit d'abord être placé dans cette perspective et non dans celle d'un supposé goût du seigneur pour les arts le conduisant à se poser en protecteur des artistes. La procédure implique les institutions de la commune. Adressée à Guidantonio, la supplique de Giorgio est accueillie avec bienveillance par le comte qui la fait marquer de son sceau, mais elle doit ensuite être présentée au conseil du Peuple de Gubbio qui fait enregistrer le document et lui-même lui-même effet.

Il serait cependant réducteur de détacher, comme si elles étaient de nature distincte, les prérogatives du seigneur au sein de l'administration de la domination personnelle et familiale qu'il exerce. Nous avons mis l'accent sur le rôle d'intermédiaire joué par le maître de la ville dans les relations avec l'extérieur et sur celui de protecteur qu'il assume dans le domaine militaire. De même, nous avons indiqué la place accordée aux résidences seigneuriales dans la fierté civique, tout comme le fait que ces dernières soient un élément du prestige familial en même temps qu'une composante de l'honneur urbain. Les interventions du seigneur en faveur d'un artiste présentent la même pluralité de niveaux de lecture. Lorsque le premier fait demeurer, venir ou revenir le second dans la ville, sans même qu'il ait nécessairement à lui passer en propre une commande, il œuvre à la beauté et l'utilité commune. Dans les tractations qui s'engagent alors, la position personnelle du seigneur, son réseau d'influence et ses propres ressources peuvent être déterminantes. Ce rôle est d'importance car les artistes

---

<sup>349</sup> Nous fondons ce propos sur un large extrait des *Riformanze* publié par Adamo ROSSI, « I pittori di Foligno nel secolo d'oro », *Giornale di erudizione artistica*, vol. I, fasc. 9, septembre 1872, art. cit., p. 293-294 (avec la référence suivante : ASCFol, *Riformanze*, 1444-1447, fol. 98r. *non vidi*).

<sup>350</sup> MAZZATINTI, « Documenti per la storia delle arti a Gubbio », *ASMU*, vol. III, fasc. 9-10, 1886, p. 28.

sont nombreux à se déplacer fréquemment<sup>351</sup> et les plus prisés sont l'objet de sollicitations multiples.

Les tractations infructueuses qui ont lieu entre Gentile da Fabriano et Tommaso Chiavelli en 1420, en vue d'un séjour prolongé de l'artiste dans sa *terra* d'origine, montrent la difficulté de l'entreprise. Le peintre dont la carrière se déroule presque intégralement hors de Fabriano jouit alors d'un grand renom. Il œuvre dans le palais ducal de Venise vers 1410 avant de travailler pour Pandolfo III Malatesta à Brescia. En 1419, il prend congé de ce seigneur auquel il dit vouloir rejoindre Martin V qui lui a demandé de venir le retrouver<sup>352</sup>. Entre les mois d'août et d'octobre de l'année suivante, Gentile est installé à Florence<sup>353</sup>. Sur le chemin qui le conduit de la Lombardie à la Toscane, il s'arrête dans sa ville natale. Dans la supplique qu'il adresse à Tommaso Chiavelli le 23 mars 1420, malgré la perspective de son engagement par le pape, il affirme être « prêt à vivre et à mourir dans la *terra* de Fabriano, et à pratiquer là son art, à l'ombre de [son] maître<sup>354</sup> ». En échange de quoi il demande à être exempté « *de omnibus honoribus communis tam realibus quam personalibus*<sup>355</sup> ». Il obtient cette grâce du seigneur mais en sollicite une seconde, qui traduit un accroissement du niveau de ses exigences et à laquelle il reçoit une nouvelle réponse favorable<sup>356</sup>. En dépit de cela et des bonnes dispositions qu'il a proclamées, Gentile part habiter sur les bords de l'Arno où il reçoit des commandes remarquables. Il achève sa grande *Adoration des mages* pour la chapelle Strozzi de l'église Santa Trinita en 1423<sup>357</sup>.

Autour de 1405 pourtant, sans doute depuis Venise, Gentile a travaillé pour la famille Chiavelli. A la demande de Chiavello, l'oncle de Tommaso, il réalise le polyptyque du

---

<sup>351</sup> Sur ce thème, voir les études de cas réunies dans CERUTTI et ROMANO (dir.), *L'artista girovago*, op. cit.

<sup>352</sup> Voir la demande de sauf-conduit adressée par Gentile à Pandolfo III : CHRISTIANSEN, *Gentile da Fabriano*, Ithaca, Cornell University Press, 1982, doc. IV, p. 160.

<sup>353</sup> DE MARCHI, *Gentile da Fabriano. Un viaggio nella pittura italiana alla fine del gotico*, Milan, Federico Motta Editore, 2006 (1<sup>re</sup> éd. : 1992) (Le Gemme), p. 162. Sur le peintre, outre le catalogue de LAUREATI et MOCHI ONORI (dir.), *Gentile da Fabriano and the Other Renaissance*, op. cit., (supra, chap. 3, note 117), voir CHRISTIANSEN, *Gentile da Fabriano*, op. cit.

<sup>354</sup> ASCFab, 693, s. f : « *Magister Gentilis Nicolai Iohannis Maxii supplicavit eo quare est dispositus vivere et mori et artem suam facere in terra Fabriani sub umbra de vestre dominatoris [...]*. »

La formule est forte mais typique. Giorgio di Giovanni *de Duracchio* a recours à une expression voisine dans sa supplique à Guidantonio da Montefeltro : « [...] *desideret in dicta civitate et sub domino M. do. Vestre suos finire dies [...]*. » MAZZATINTI, « Documenti per la storia », *ASMU*, vol. III, 1886, art. cit., p. 28.

Le recueil des grâces des Chiavelli est organisé par ordre alphabétique et chronologique. Gentile y figure logiquement à la lettre « G », au recto du quatrième folio, aux dates des 23 mars et 6 avril 1420. Les lettres ont été publiées à plusieurs reprises avec de légères erreurs de transcription, notamment par CHRISTIANSEN, *Gentile da Fabriano*, op. cit., doc. V, p. 160-161.

<sup>355</sup> *Ibid.*

<sup>356</sup> A la différence de la première, la seconde supplique cite explicitement l'exemption de tout service ou prélèvement en nature (*angaria*).

<sup>357</sup> Sur cette œuvre, voir l'étude complète de CHRISTIANSEN, « *L'Adorazione dei Magi* di Gentile da Fabriano », dans Alessandro CECCHI (éd.), *Gentile da Fabriano agli Uffizi*, Milan, Silvana, 2005, p. 10-40.

*Couronnement de la Vierge* que le seigneur destine à la chapelle où il pense se faire enterrer, dans l'église Santa Maria in Valdissasso, à Valle Romita<sup>358</sup>. En 1420, fort de cet antécédent familial et du pouvoir de grâce dont il est le détenteur<sup>359</sup>, Tommaso s'engage personnellement pour tenter de retenir celui qui est alors un peintre recherché<sup>360</sup>. Les exemptions extraordinaires et toujours plus conséquentes qu'il est amené à accorder – elles touchent à la fin toutes les formes de prélèvement pour une durée indéterminée, « présente et future » – montrent l'importance attachée par le seigneur à la présence du peintre dans la ville qui l'a vu naître. Au regard de l'ampleur des privilèges que le peintre a lui-même sollicités à deux reprises, son départ rapide pour la Toscane sonne comme un camouflet.

L'échec de Tommaso Chiavelli s'explique largement par l'incapacité de ce dernier à offrir à un artiste ambitieux en pleine ascension des perspectives comparables à celles promises par Florence et par la curie pontificale<sup>361</sup>. Un autre cas, plus réussi, éclaire encore l'intervention directe des seigneurs auprès des peintres et leur volonté de les tenir à leur disposition. Le 16 décembre 1432, à Foligno, quelques chanoines de San Salvatore se rassemblent dans le chœur de la collégiale. Il y a là Niccolò di Marco et Astor di Onofrio Trinci ainsi qu'Angelo di Agostino, vicaire d'un prieur qui n'est autre que l'un des fils de Corrado III, Rinaldo. Devant le notaire Tommaso di Angelo di Pietro, ils reconnaissent que le chapitre est débiteur de vingt-quatre florins à Bartolomeo di Tommaso. Cet argent est le solde de la somme due au peintre pour « *unius cone per ipsum facte et fabricate in dicta ecclesia ad*

---

<sup>358</sup> Sur le polyptyque de Valle Romita, CHRISTIANSEN, *Gentile da Fabriano, op. cit.*, cat. IV, p. 87-90 ; ainsi que Matteo CERIANA et Emanuela DAFFRA (dir.), *Gentile da Fabriano. Il politico di Valle Romita*, catalogue de l'exposition (Milan, 31 mars – 25 avril 1993), Milan, Charta/Soprintendenza per i Beni Artistici e Storici (Milano), 1993.

Les Chiavelli sont liés depuis plusieurs années au monastère extra-urbain qui comporte un petit ermitage, lorsque Chiavello, en 1405, y finance d'importants travaux afin d'y établir une communauté franciscaine de l'observance. Son épouse et lui élisent la chapelle comme lieu de sépulture. Sur cet épisode et la bibliographie y afférente, voir DE MARCHI, *Gentile da Fabriano, op. cit.*, p. 59-62.

Il faut revoir l'histoire du monastère. Il est couramment admis qu'il est acheté par Chiavello puis remis par lui aux *zoccolanti* en 1405. Les registres de la comptabilité familiale des années de 1398-1399 (ASCFab, *Clavellorum*, 690) indiquent des interventions plus anciennes en faveur « *dalla Romita* ». La mention de cet ermitage renvoie probablement à Santa Maria in Valdissasso, située dans le lieu dit « *Valle Romita* ». Des dons d'argent et de vêtements y sont faits (fol. 6r : « *per un paio de scarpe per frate Antonio dalla Romita* »), des matériaux de construction y sont envoyés et des travaux y sont effectués. Des versements sont réalisés « *a Bocchaccio fornacciaro per li choppi della Romita* » (fol. 3r) et « *allo monacho de Vanno uno fiorino a 36 bolognini disse Tomasso era per lavorio facto alla Romita* » (fol. 62r).

<sup>359</sup> Il ne s'agit pas d'un pouvoir absolu ou discrétionnaire dans tous les domaines mais, pensons-nous, de prérogatives qui concernent principalement le champ de la fiscalité ainsi que certaines questions judiciaires. Le 27 octobre 1421, un Patrignano d'Assise est grâcié après avoir été condamné pour blasphème.

<sup>360</sup> Gentile est installé à Venise lorsqu'il conclut avec Ugolino III Trinci le contrat pour la décoration du palais de Foligno. Les fresques sont réalisées par une équipe dépêchée sur place, le maître ne devant pas tenir à rester éloigné trop longtemps du prestigieux et fructueux marché de la lagune.

<sup>361</sup> Sur les stratégies économiques des artistes de la fin du Moyen Age, voir BOUCHERON, « L'artista imprenditore », dans Philippe BRAUNSTEIN et Luca MOLA (dir.), *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, vol. III : *Produzione e tecniche*, Trévise/Costabissara, Fondazione Cassamarca/Angelo Colla editore, 2007, p. 417-436.

*requisitionem et postulationem dictorum prioris et canonicorum* ». Le même jour, dans un second acte, les chanoines s’acquittent de la rémunération en louant pour huit ans un terrain à Bartolomeo, moyennant un loyer équivalant au montant de la dette<sup>362</sup>. La critique s’accorde pour voir dans cette image le polyptyque de la *Vierge à l’Enfant* exposé aujourd’hui au Museo della Città – Pinacoteca Comunale di Palazzo Trinci. A la suite des érudits du XVII<sup>e</sup> siècle, elle reconnaît dans le petit personnage agenouillé en prière aux pieds de Marie, à senestre, sur le panneau central, le prieur Rinaldo qu’elle désigne généralement comme le commanditaire de l’œuvre<sup>363</sup>. C’est le père de ce dernier, pourtant, qui joue un rôle déterminant dans la commande et dans le règlement des panneaux. Les chanoines disent s’être réunis le 16 décembre « à la demande et selon la volonté du magnifique et très haut seigneur Corrado Trinci, père dudit prieur » avant de déclarer que la location est consentie, de nouveau, « selon la volonté » de Corrado »<sup>364</sup>. La place occupée par ce dernier, la formule insistante qui rappelle que Rinaldo est son fils et la présence du vicaire Angelo se comprennent mieux à la lumière d’un autre document. En septembre 1430, Rinaldo renonce à deux prébendes, par un acte que rédige le notaire appelé en 1432 pour le règlement du polyptyque. Le texte précise que le fils du seigneur a alors plus de sept ans mais moins de quatorze<sup>365</sup>. Le jeune âge du prieur et les mentions de son père lors du règlement du polyptyque montrent que Corrado s’est impliqué personnellement dans la commande. Ils laissent penser qu’il a été en contact avec Bartolomeo, voire qu’il s’est trouvé associé dès le départ à la prise de décision et au choix d’un artiste originaire de Foligno, mais dont la présence est attestée à Ancône dès 1425<sup>366</sup>. L’ombre portée du seigneur marque les réalisations postérieures de son fils, devenu évêque de la cité à la fin des années 1430. Si les actes notariés cités ne permettent pas d’évaluer la part qui est la sienne dans l’initiative de la commande des panneaux dorés destinés à l’autel majeur de Saint-Sauveur, un document montre qu’après 1432, Bartolomeo

<sup>362</sup> Les éléments concernant cet épisode sont tirés des actes notariés partiellement publiés par M. SENSI, « Documenti per Bartolomeo di Tommaso da Foligno », *Paragone / Arte*, n° 325, mars 1977, doc. III-IV, p. 133-135. Comme l’exemption accordée par la commune en 1446, ce mode de règlement évite tout transfert en numéraire.

<sup>363</sup> Voir la notice de Francesca COLTRINARI sur ce triptyque, dans Eleonora BAIRATI et Patrizia DRAGONI (dir.), *Matteo di Gualdo. Rinascimento eccentrico tra Umbria e Marche*, catalogue de l’exposition (Gualdo Tadino, 21 mars – 27 juin 2004), Città di Castello, Electa/Editori Umbri Associati, 2004 (Catalogo regionale dei beni culturali dell’Umbria. Studi e prospettive), n° 21, p. 117-123.

<sup>364</sup> M. SENSI, « Documenti per Bartolomeo », *Paragone*, n° 325, 1977, art. cit., doc. III, p. 134 : « *de mantado et volumptate magnifici et excelsi domini Corradi de Trinciis, patris dicti prioris* » ; doc. IV, p. 135 : « *volumptate pefati magnifici domini Corradi* ».

<sup>365</sup> NESSI, *I Trinci*, op. cit., doc. 185, p. 251. Cette mention rend caduque l’identification du fils de Corrado III, prieur de San Salvatore élu évêque de la cité en 1438 avec le « *nobilem et egregium virum dominum Raynaldum Conradi de Trinciis de Fulgineo* », élu prieur de la cathédrale en 1400. FALOCI PULIGNANI, « I priori della cattedrale di Foligno », *BDSPU*, vol. XX, 1914, p. 332-336.

<sup>366</sup> M. SENSI, « Documenti per Bartolomeo », *Paragone*, n° 325, 1977, art. cit., doc. I-II, p. 132-133.

reste attaché à Corrado III. Le 31 mars 1434, le peintre signe un contrat à Fano pour la décoration de la façade et d'une chapelle de l'église Saint-Julien. Le texte prévoit que l'entreprise commence dès le mois suivant et, de façon traditionnelle, interdit à Bartolomeo d'œuvrer simultanément sur un autre chantier. Une exception est cependant prévue au cas où le « magnifique seigneur de Foligno » ferait appeler le peintre durant cet engagement, Bartolomeo étant alors autorisé à s'absenter quinze jours de Fano<sup>367</sup>. Une durée si courte ne lui permet pas de prendre part à un travail d'envergure. Si ce sont des affaires artistiques qui le font convoquer – mais les artistes exercent parfois simultanément différentes activités professionnelles –, il ne peut s'agir que de réalisations très ponctuelles, de conseils ou de projets. Comme Ottaviano Nelli, Bartolomeo di Tommaso est bien chargé de représenter des emblèmes sur des édifices ou des monuments. Il reçoit cinq ducats et dix *bolognini* en 1434 pour les « cinq écus échiquetés » peints à l'or fin « sur le tombeau du magnifique seigneur de bonne mémoire, messire Pandolfo ». La rémunération est versée à Fano, par les référendaires des Malatesta de la ville et de ceux de Rimini<sup>368</sup>.

Le contrat de Saint-Julien indique que Corrado se réserve la possibilité de solliciter un artiste en qui il a confiance, alors que peu de temps après le passage de l'empereur, il reste engagé dans une activité diplomatique et militaire qui exige une politique de représentation. Il rallie en 1434 le camp de Francesco Sforza qui vient de prendre pied dans le Duché de Spolète<sup>369</sup>. L'alliance est scellée par le mariage de la fille de Corrado, Marsobilia, avec le frère de Francesco, Leone. Les noces sont célébrées à Foligno à la fin du mois de janvier 1436 en présence de l'aîné des Sforza<sup>370</sup>. Il ne s'agit pas de rattacher la clause d'exception du contrat de Fano à un évènement spécifique mais de souligner qu'il ne manque pas d'occasions pour lesquelles les talents d'un peintre reconnu sont mis à contribution. Les commandes liées aux célébrations ne sont pas destinées à durer mais, complétant celles de peintures murales

---

<sup>367</sup> *Ibid.*, doc. IX, p. 138-140 : « *Salvo et reservato quod si Magnificus dominus Fulginei micteret pro dicto magistro Bartolomeo, tempore dicti laborerii, possit magister Bartolomeus ad ipsum Magnificum dominum ire et morari, in eundo, stando et redeundo solum per XV dies et non ultra et etiam pro minori spatio, si possibile erit, operando et solicitando eius reditum cum illo Magnifico domino quanto frequentius fieri poterit.* » Nous traduisons : « Dans le cas exceptionnel, et seulement dans ce cas, où le magnifique seigneur de Foligno fasse appeler maître Bartolomeo pendant qu'il travaille sur le chantier [de Fano], il est permis au dit maître Bartolomeo de se rendre et de demeurer auprès dudit seigneur magnifique, l'aller, le séjour sur place et le retour devant durer seulement quinze jours, et pas plus, et même un temps plus court, si cela est possible. Maître Bartolomeo devra alors se consacrer à son retour et le solliciter auprès de ce seigneur magnifique aussi souvent que possible. »

<sup>368</sup> *Ibid.*, doc. XII, p. 142-143 : « *per cinque arme a la schachiera, le qual de' fari su la cassa de la felici memoria del magnifico Signor messer Pandolfo, a oro fino et a tucte suo spixi* ». Pandolfo III Malatesta est l'employeur de Gentile da Fabriano dans la seconde moitié des années 1410. Il est enterré dans l'église San Francesco de Fano. Sept ans après sa mort, son monument funèbre n'est pas achevé.

<sup>369</sup> NESSI, *I Trinci*, op. cit., p. 163-164.

<sup>370</sup> *Ibid.*, p. 169 et doc. 146, p. 181.

monumentales, elles contribuent à la mise en scène du pouvoir et asseyent la position du seigneur. Celui-là accroît, à travers elles, son honneur comme celui de la cité. Pour pouvoir les passer, les seigneurs ont à leur disposition une gamme d'actions élargie leur permettant de s'assurer de la présence des peintres, qui va des privilèges catégorielles à l'instauration d'obligations personnelles.

*Recommander, faire diffuser une image de soi, employer comme intermédiaire : savoir utiliser les peintres à l'extérieur de la ville.*

L'importante mobilité d'artistes qui se déplacent d'une ville à l'autre au gré des chantiers et des opportunités de commande peut être observée autant comme un mouvement entrant, ainsi que nous venons de le faire, que comme un mouvement sortant, ce sur quoi nous nous penchons pour conclure ce chapitre de quelques remarques.

La diplomatie culturelle de Laurent le Magnifique, au dernier tiers du Quattrocento, est emblématique de la place donnée aux artistes dans les relations entre gouvernements. Elle ne doit pas faire oublier des précédents qui, pour être moins éclatants, n'en ont pas été moins efficaces. Aux côtés d'autres catégories telles que les hommes d'armes, les juristes, les techniciens du gouvernement ou les musiciens, les peintres et les sculpteurs ne sont qu'un des groupes professionnels que les dirigeants recommandent aux bons soins des puissants d'une autre ville où les intéressés tentent de poursuivre leur carrière<sup>371</sup>. Au fil du Quattrocento, en un mouvement qui s'accélère après le milieu du siècle, l'affirmation théorique de plus en plus répandue de la dignité de la peinture, la place faite aux artistes dans une sociabilité de cour qui utilise le divertissement en tant que moyen de distinction, le recours, enfin, comme critère d'appartenance à l'élite, à la double capacité de reconnaître et de protéger le talent d'une part, d'apprécier par les sens et par l'esprit une œuvre d'art singulière de l'autre, ménagent une place particulière aux artistes dans la pratique de la recommandation. En 1495, la duchesse Elisabetta Gonzague recommande un certain Adriano, florentin, à son frère Francesco II. Après avoir été au service du roi Ferdinand, l'homme est resté trois mois auprès de l'épouse de Guidobaldo da Montefeltro. Elisabetta l'a retenu, raconte-t-elle, car « [s]on instinct naturel [la] pousse à garder sous [sa] protection les hommes talentueux<sup>372</sup> ». De fait, Adriano ne semble pas manquer de talents, lui dont sa protectrice dit qu'il « est bon sculpteur, qu'il a

---

<sup>371</sup> Il va de soi qu'un même homme peut appartenir en même temps à plusieurs des catégories citées ici de façon non exhaustive.

<sup>372</sup> La citation est empruntée à LUZIO et RENIER, *Mantova e Urbino, op. cit.*, p. 84 où la lettre, datée de mai 1495, est intégralement transcrite : « *Essendo che per moi naturale instinto habbia in protectione li homini virtuosi, non posso fare che ne le lor occurentie quelli non mi siano recomendati [...]* ».

réalisé [là] quelques très belles médailles, que de plus il est adroit pour composer des sonnets et jouer de la lyre et qu'il improvise des textes de façon assez remarquable<sup>373</sup> ». Rodolfo IV et Giulio Cesare da Varano apparaissent eux-aussi comme des intermédiaires serviables et bienveillants dans ce domaine. Rodolfo recommande à Francesco Sforza son familier Giovanni Britti en raison de « ses vertus naturelles exceptionnelles » et « du don singulier qu'a ce dernier dans l'art de la musique<sup>374</sup>. »

\*

\* \*

Les hommes envoyés ou recommandés auprès d'autres villes resserrent les liens entre groupes dominants et leurs déplacements s'effectuent fréquemment sur des voies que des relations matrimoniales ont contribué à baliser. À partir de 1370, Ludovico Gonzaga, seigneur de Mantoue, envoie de multiples ambassades dans la péninsule. Il tente de prévenir des déséquilibres qui menaceraient sa position déjà fragilisée par des rivalités familiales, et parvient à se rapprocher de Bernabò Visconti dont il obtient, en 1375, que la fille épouse son fils. Mais les obstacles s'accumulent, le mariage n'est célébré qu'en 1381<sup>375</sup>. Dans l'intervalle, les liens entre les deux cours ne sont pas rompus. En 1380, Gian Galeazzo, neveu de Bernabò, écrit à Ludovico afin que ce dernier lui adresse « quatre ou six bons peintres » pour la décoration du château de Pavie. Le comte de Virtù dit effet savoir qu'« *in civitate [su]a Mantue esse bonos depictores*<sup>376</sup> ». La requête resserre la trame des relations diplomatiques. Elle les facilite car elle en assourdit les enjeux politiques immédiats, elle entretient les bonnes dispositions des acteurs les uns envers les autres par l'échange de services peu contraignants. Plusieurs étapes de la carrière d'Ottaviano Nelli se placent dans une telle perspective. Homme de confiance des Montefeltre, il exerce des responsabilités politiques dans la commune de Gubbio dès la première décennie du siècle. Vers la fin de sa carrière, en 1438-1439, il est membre du Conseil restreint que convoque le comte pour faire approuver des mesures financières<sup>377</sup>. Si, en 1434, il reçoit commande de la femme de

---

<sup>373</sup> *Ibid.* : « [...] *ell'è bon scultore e ha qui facte alchune medaglie molto belle, preterea è bon compositore de sonecti, bon sonatore di lire, dice improviso assai egregiamente* ».

<sup>374</sup> FELICIANGELI, *Sulla vita di Giovanni Boccati*, *op. cit.*, doc. II, p. 45 : « *Hora per le sue singolari et innate virtù de quali cumulatissimamente è insignito et si etiam per il singulare dono è in lui della arte musica della quale, come propria experientia la V. S. potrà vedere et intendere, ardisco porgere preghi ad epsa V. S. si per li sui naturali custumi et innata virtù quale habbiamo bene experimentata et de epsa nel tempo quale è stato appresso de nui receputi assai piaceri et si etiam per nostro intuito, se digne haverlo et tenerlo per comandato a ciò lui senta et trove el nostro scrivere possere denanti alli vostri piey alcuna cosa operare per nostri et benivoli et amici et ciò abscriveremo a nostro (sic) singulare piacere et dono.* »

<sup>375</sup> LAZZARINI, « Gonzaga, Ludovico », *DBI*, vol. LVII, 2001, p. 800.

<sup>376</sup> Il s'agit des peintres mentionnés plus haut, chargés de représenter des hommes et des animaux dans des scènes de chasse. Voir *supra*, note 310. OSIO, *Documenti diplomatici*, *op. cit.*, vol. I, p. 212.

<sup>377</sup> ROSSI, « Ottaviano Nelli : note », *L'arte*, juin-septembre 1967, art. cit., p. 4 et p. 16-17.

Guidantonio pour un portrait de son fils Oddantonio, « *nanti a Santo Rasimo, col fameglio e col cavallo*<sup>378</sup> », Nelli est actif à Urbino dès la fin des années 1410. Il effectue de fréquents allers-retours à Gubbio et se trouve employé dans d'autres villes, comme Foligno où il signe en 1424 le cycle de la *Vie de la Vierge* que Corrado III lui fait réaliser dans la chapelle de son palais. Les fresques recouvrent les quatre murs et la voûte d'une salle à la somptuosité affichée, laquelle devient un écrin éclatant de couleurs et de matériaux précieux, fourmillant de personnages et d'anecdotes. Au cœur de ses propres demeures, comme le font les prieurs en leur palais où une chapelle est également dédiée à Marie<sup>379</sup>, la famille seigneuriale apparaît comme un intermédiaire privilégié entre la communauté civique et les grands intercesseurs, la Vierge et les saints patrons de la cité, qui sont peints sur les murs et qui agissent auprès de Dieu pour la protection de la communauté<sup>380</sup>. Le comte d'Urbino avec l'accord de qui Nelli a pu se rendre à Foligno, est alors un des points d'appui extérieurs de Corrado III. La commande passée par le seigneur de Foligno à un artiste très proche des Montefeltre s'insère dans le cadre d'échanges amicaux et diplomatiques entre grandes familles. 1425 et 1426 sont deux années où les gens de Foligno élisent comme podestat un magistrat originaire des terres des Montefeltre : Giovanni di Adriano est originaire de Gubbio, Antonio Astrubali d'Urbino<sup>381</sup>. Il est notable qu'au cours de la décennie, Nelli et son atelier travaillent encore à Fabriano, bien que leur présence ne puisse être liée formellement aux Chiavelli. Ils peignent une *Vierge à l'Enfant* dans le complexe hospitalier de Santa Maria del Piangato autour de 1420<sup>382</sup> et réalisent à la même période les panneaux du cercueil-reliquaire du bienheureux Pietro Becchetti, destiné à l'oratoire du couvent de Sant'Agostino<sup>383</sup>.

L'existence d'une politique de recommandation des artistes déployée au service des relations entre familles seigneuriales ou entre villes voisines est éclairée par un second cas. L'atelier de Giovanni di Corraduccio domine le marché dans la Foligno de la première moitié

---

<sup>378</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>379</sup> FALOCI PULIGNANI, *Foligno et la Madonna*, éd. Luigi SENSI, 5<sup>e</sup> supplément au *BSCF*, 2006 (1<sup>re</sup> éd. des articles : 1891, 1928-1929), p. 6.

<sup>380</sup> Nous avons consacré une étude monographique à cette pièce et à sa décoration, à laquelle nous nous permettons de renvoyer : DELZANT, « La prière peinte : textes sacrés et propagande politique dans la chapelle du palais Trinci de Foligno (XV<sup>e</sup> siècle) », dans Mélanie ADDA (dir.), *Textes sacrés et culture profane : de la révélation à la création*, actes du colloque (Paris, 11-12 janvier 2008), Bern, Peter Lang, 2010 (coll. Recherches en littérature et spiritualité (Université de Metz)), p. 181-211.

<sup>381</sup> Sur les liens associant les Trinci aux Montefeltre et sur les deux podestats, voir *supra*, chap. 5, notes 214-217.

<sup>382</sup> La fresque est aujourd'hui visible via Cialdini. Voir les articles de Giampiero DONNINI parus dans *L'Azione* (22 mai 1993) et *Gubbio Arte* (avril 1993), repris dans ID., *Appunti d'arte tra Marche e Umbria*, Fermignano, Edizioni Centro Studi G. Mazzini, 2005 (La valle dorata, 5), p. 150-154.

<sup>383</sup> MARCELLI, *Pinacoteca Civica Bruno Molajoli*, Fabriano, Azienda di Promozione Turistica, 1997, p. 74.

du xv<sup>e</sup> siècle<sup>384</sup>. Avec ses collaborateurs, le maître travaille dans les principaux édifices politiques et religieux de la cité et de son district. Il œuvre notamment dans les monastères de Sant'Anna ou, à Sassovivo, de Santa Croce, deux établissements étroitement liés à la famille Trinci<sup>385</sup> qui détient le *juspatronato* sur le second depuis le milieu des années 1390<sup>386</sup>. Alors qu'Ugolino a renforcé sa position par une intense politique de mariages croisés avec les seigneuries des environs, en particulier celles de Fabriano et de Camerino, Giovanni di Corraduccio est employé dans ces deux villes. Dans les années 1410, pour la salle capitulaire des Olivétains de Santa Maria Nuova<sup>387</sup>, il réalise une *Crucifixion* où il faut vraisemblablement reconnaître, parmi la foule qui s'affaire au pied de la Croix, le personnage en orant suivi d'un écuyer chapeauté comme Rodolfo III da Varano<sup>388</sup>. Le seigneur, successeur et exécuteur testamentaire de Giovanni Brisefer sollicite à deux reprises, en 1404, des Capitaines des Arts et de leur conseil des « grâces spéciales » qu'il obtient, appuyant des demandes des bénédictins réformés<sup>389</sup>. Les moines blancs ont été installés là par la volonté de son oncle Giovanni, lequel a fondé en 1385, par un codicille à son testament, un monastère et un oratoire voué à la prière perpétuelle pour son salut de son âme. Il a laissé à cette fin des maisons qu'il possède au Borgo de San Venanzio. La plus importante des requêtes des frères consiste en la session au monastère d'une rue publique séparant les bâtiments conventuels d'une autre des constructions remises par Giovanni, que les frères veulent transformer en église. L'intervention de Rodolfo III auprès de la commune est décisive et confirme le rôle de protecteur que joue sa famille envers l'établissement. La commande passée à Giovanni di Corraduccio découle peut-être du chantier du nouveau lieu de culte, à moins qu'elle ne se rattache à l'installation d'une nouvelle communauté consécutive au départ des Olivétains vers

<sup>384</sup> Pietro SCARPELLINI, *Giovanni di Corraduccio*, catalogue de l'exposition (Montefalco, août 1976), Foligno, Ediclio, 1976 (Studi umbri, 1); Elvio LUNGI, « Pittori di Foligno e pitture a Foligno e dintorni », dans TOSCANO (dir.), *Pittura a Foligno 1439-1502. Fonti e studi. Un bilancio*, Foligno, Orfini Numeister, 2000, p. 171-226 ; Cristina RANUCCI, « Giovanni di Corraduccio », *DBI*, vol. LV, 2000, p. 781-783.

<sup>385</sup> Sur le premier édifice : Anna Clotilde FILANNINO (dir.), *Il monastero di Sant'Anna a Foligno. Religiosità e arte attraverso i secoli*, Foligno, Orfini Numeister, 2010 ; sur le second : *L'abbazia di Sassovivo a Foligno, op. cit.* L'emprise des Trinci sur Sassovivo a évoquée plus haut. Voir *supra*, chap. 6, notes 246-251.

<sup>386</sup> M. SENSI, « La signoria dei Trinci », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 7-8.

<sup>387</sup> Le monastère est ensuite dédié à Claire qui en devient la sainte éponyme.

<sup>388</sup> Sur cette fresque, voir dernièrement : DE MARCHI, « Pittori a Camerino », dans ID. (dir.), *Pittori a Camerino*, art. cit., p. 33-36 ainsi que notes 60 et 72, p. 90-91 ; M. SENSI, « Due “drammatiche” crocifissioni già sovrapposte a S. Chiara di Camerino », dans CLARISSES DE CAMERINO, Pietro MESSA et Massimo RESCHIGLIAN (dir.), *Un desiderio senza misura. Santa Battista Varano e i suoi scritti*, actes de la journée d'études (Camerino, 7 novembre 2009), Assise, Porziuncola, 2010, p. 307-334. Mario Sensi penche en faveur de cette identification. Les découvertes que nous avons faites dans les archives et que nous exposons ci-après nous semblent confirmer cette hypothèse que nous faisons notre.

<sup>389</sup> ASFir, Ducato di Urbino, classe I, n° 13, inserto 3, fol. 100r (27 avril) ; fol. 153v-154r (10 novembre).

1408<sup>390</sup>. L'histoire du monastère est lacunaire mais d'autres bénédictins, ceux de Sassovivo, implantés en ville de longue date dans le monastère de Sant'Angelo *in Platea*, interviennent dans la gestion de Santa Maria Nuova au plus tard à partir de 1455<sup>391</sup>. Sur la base de relations familiales et institutionnelles, le faisceau d'indices désignant l'appartenance du peintre de Foligno au circuit des seigneurs peut être épaissi. En avril 1415, maître Giovanni est à Fabriano. Il s'engage à peindre l'histoire de la Sainte Croix à l'intérieur de la collégiale San Venanzio, la principale église de la ville. Les fresques doivent en orner une des chapelles et sont financées sur un legs testamentaire<sup>392</sup>. La documentation connue ne permet pas de mettre la commande en lien avec les Chiavelli mais elle souligne l'importance des réseaux, notamment dans leur ville d'origine, qui permettent aux artistes d'obtenir des contrats hors de chez eux. Giovanni n'a peut-être pas été précédé par sa réputation à Fabriano, un des témoins appelés trouvant nécessaire de préciser « *cognoscere infrascriptum pictorem*<sup>393</sup> ». L'homme qui joue un rôle déterminant dans le choix de l'artiste est un chanoine de San Venanzio, Rainaldo di Cicco di Tommasuccio. Il définit les histoires à illustrer en plus de celles de la Croix et, trois mois plus tard, intervient en personne lors du paiement des peintures. Rainaldo est lié à Foligno : il y détient un canonicat et l'autel qu'il a fondé dans la collégiale San Venanzio est dédié au protecteur de la cité des Trinci, saint Félicien<sup>394</sup>.

Le droit de rappel que s'octroie Corrado Trinci sur Bartolomeo di Tommaso durant les années 1432-1434 pointe des relations qui perdurent entre peintres et seigneurs au-delà de la réalisation d'une commande. Appelés ou recommandés ailleurs, simplement autorisés à circuler, les artistes donnent une visibilité aux seigneurs qui les emploient ou les ont employés. Il faut se risquer à se représenter leur rôle lors de leurs déplacements, sans toujours le circonscrire à d'hypothétiques stratégies délibérées de leur part ou de celles des seigneurs. Leur mobilité, sans qu'elle soit nécessairement provoquée par leur employeur, peut profiter à ces derniers. La commande artistique a des effets induits. Au cours des voyages, rencontres et discussions se multiplient. A travers elles, la réputation d'un protecteur ou d'un seigneur bienveillant se tisse ou s'effiloche. En suivant ces chemins où les signes se font presque imperceptibles, l'historien doit redoubler de prudence mais non renoncer à interpréter des

---

<sup>390</sup> M. SENSI, « Due "drammatiche" crocifissioni », dans CLARISSES DE CAMERINO, MESSA et RESCHIGLIAN (dir.), *Un desiderio senza misura*, art. cit., p. 312-313 et p. 325. La séquence est mal documentée et reste à éclaircir.

<sup>391</sup> *Ibid.*, p. 323-324.

<sup>392</sup> D'après les mentions du regeste établi par FELICETTI, « Regesti documentari », dans MARCELLI (dir.), *Il maestro di Campodonico*, art. cit., n<sup>os</sup> 123-124, p. 218.

<sup>393</sup> *Ibid.*, n<sup>o</sup> 123, p. 218.

<sup>394</sup> SASSI, *Le pergamene dell'archivio domenicano di S. Lucia di Fabriano*, Ancône, DSPM, 1939 (Fonti per la storia delle Marche), n<sup>o</sup> 110, p. 31-32.

données suggestives. Le padouan Battista di Domenico, qui évolue dans l'entourage des Trinci depuis au moins 1411, est en mesure de diffuser la bonne image que les seigneurs tentent de donner d'eux-mêmes. Il fait partie du groupe des quatre maîtres qui, avec leurs aides et sous la supervision de Gentile da Fabriano, réalise les fresques commandées par Ugolino III<sup>395</sup>. Battista reste auprès de son commanditaire<sup>396</sup>, s'installe à Foligno et y prend épouse. Le contrat dotal est rédigé le 18 juin 1426, dans la salle des *Imperatores* du palais Trinci. Devant Corrado, en présence de plusieurs de ses officiers « *et multis aliis familiaribus prefati magnifici domini* », les parents de la jeune femme remettent les droits de divers biens immobiliers à Battista avant que les parties ne jurent de respecter leurs engagements réciproques, où qu'elles se trouvent. L'acte égraine alors les noms de Foligno, Naples, Rome et Padoue, en raison des activités que le maître est susceptible d'y conduire<sup>397</sup>.

Un dernier cas de figure peut être mentionné. Les peintres servent parfois d'intermédiaires dans des négociations politiques ou des transactions commerciales. Les seigneurs savent mettre la présence des artistes hors de leur territoire au service d'activités qui n'ont rien d'artistiques mais qui servent leurs propres intérêts<sup>398</sup>. Ces voyages entrepris à l'initiative des peintres ou sur ordre d'un puissant ne sont pas nécessairement liés à la peinture. Les missions qui sont confiées à des artistes peuvent tenir davantage à des relations de confiance personnelles, dont nous ignorons tout, qu'à des compétences proprement artistiques. Plus avant dans le siècle, Lucca di Paolo illustre ce cas de figure. Nommé en 1471 procureur et émissaire des Ottoni, seigneurs de Matelica, il est chargé de vendre une boutique possédée par ces derniers à Fabriano, puis envoyé à Florence pour quelque négoce<sup>399</sup>. Aucune de ces missions ne semble découler directement de son savoir-faire de peintre. Dans les années 1440, en revanche, Giovanni Angelo d'Antonio est bien présent en tant qu'artiste à Florence. Introduit auprès des Médicis, il reçoit un temps sa correspondance « *in casa di Cosimo* ». De retour à Camerino, il signe une lettre qu'il adresse à Giovanni di Cosimo de Médicis « *el vostro minimo servidore Iohanni Angelo d'Antonio dipintore da Camerino, qual*

---

<sup>395</sup> LAMETTI, « Il manoscritto intitolato *Appunti* », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, art. cit., p. 428.

<sup>396</sup> Il est cité comme premier témoin dans un acte notarié du 8 décembre 1412 qui enregistre la location d'un terrain que l'abbaye de Sassovivo possède dans Foligno. Le procureur de la communauté religieuse est l'abbé Giacomo Trinci. Le peintre apparaît ensuite dans plusieurs opérations impliquant à différents degrés des familiers des Trinci. FELICETTI, « Pittori forestieri », dans *Nuovi studi sulla pittura tardogotica*, vol. *Palazzo Trinci*, dir. CALECA et TOSCANO, art. cit., p. 114.

<sup>397</sup> *Ibid.*, doc. 21 p. 127-128.

<sup>398</sup> DE MARCHI, « L'area umbro-marchigiana », dans FOLIN (dir.), *Corti italiane, op. cit.*, p. 310.

<sup>399</sup> Sabina BIOCCO, « Un dipinto a Matelica e nuove acquisizioni su Luca di Paolo », dans DE MARCHI et FALASCHI (dir.), *I da Varano e le arti, op. cit.*, vol. I, doc. 2 et 3, p. 417.

*sonava de liotto* »<sup>400</sup>. Giovanni Angelo est un proche des da Varano. Elisabetta Malatesta, la mère de Rodolfo IV, lui demande d'accompagner son fils dans un voyage à Ferrare avant de lui commander la grande *Annonciation de Spermento*, vers 1455<sup>401</sup>. Elle et les siens mettent à profit les relations entretenues par le peintre avec les Médicis : en avril 1451, Giovanni Angelo est chargé de proposer à Giovanni di Cosimo d'épouser une « *magnificha fanzulla* » d'environ treize ans, cousine germaine de Rodolfo<sup>402</sup>. L'affaire reste sans suite mais elle montre comment les voyages des peintres et les liens tissés à cette occasion peuvent être utilisés, quelques années après, au service d'alliances ou d'amitiés politiques par leurs protecteurs.

\*  
\* \*

Il faut à présent conclure ce chapitre en en rappelant quelques éléments. Les pistes suivies ont été nombreuses mais par-delà leur diversité, elles ont permis de parcourir les champs du double rapport que le pouvoir seigneurial entretient, par son image, au temps et à l'espace. La violence des aléas de la Fortune rend plus critique encore la fragilité constitutive des formes de domination personnelle, soumises à la bonne entente des membres de la famille comme au bon déroulement de la transmission du pouvoir entre ses branches ou entre ses générations. Au lendemain de la mort de Gian Galeazzo Visconti, Coluccio Salutati a beau jeu d'écrire à Antonio Loschi que la commune ne peut mourir quand le duc de Milan, lui, est un homme mortel : la première perdure quand le deuxième voit disparaître avec lui ses Etats<sup>403</sup>.

Or les Vertus triomphent de la Fortune puis la Gloire vainc la Mort. D'abord promise, dans le Ciel, par Dieu aux hommes qui gouvernent, sur terre, Son peuple selon Ses principes et qui le rapprochent ainsi de la perfection de l'ordre voulu par le Créateur, la Gloire se fait progressivement plus accessible. Les poètes, puis les peintres, se posent comme ses dispensateurs ici-bas. Leurs réalisations, assurent-ils, offriront l'immortalité à leurs commanditaires. Seules, elles permettront qu'après leur disparition, la mémoire de leurs actions éclatantes soit conservée et que leur gloire vienne étayer la domination de leurs

---

<sup>400</sup> CICONI et DI STEFANO, « Regesto dei pittori a Camerino », dans DE MARCHI (dir.), *Pittori a Camerino*, art. cit., doc. 78, p. 455-456.

<sup>401</sup> *Ibid.*, doc. 56, p. 453. Giovanni Angelo reçoit à Florence une lettre datée du 17 mars, par laquelle Ansovino di Maestro Pietro lui demande de rentrer à Camerino : « *Como v'ò dicto, non manche tornate, che ve serà utile et contentarete chi ve vol bene, et anchi Madonna ci à dicto più volte avere auto charo fossi stato ecquà : volia facessate compagnia ad missere Redolfo in Ferrara, et serriate suto utele et honore.* » Pour l'*Annonciation* : illustrations 33-35.

<sup>402</sup> *Ibid.*, doc. 78, p. 455-456. Il s'agit d'une fille de Battista Chiavelli et de Guglielmina da Varano, sœur du mari d'Elisabetta. L'adolescente habite Camerino après l'extermination de son père et des siens à Fabriano en 1435. Elle devrait avoir au minimum seize ans.

<sup>403</sup> Ivan CLOULAS (dir.), *L'Italie de la Renaissance. Un monde en mutation 1378-1494*, Paris, Fayard, 1990, p. 43.

successeurs. Le temps passe, destructeur, mais la décoration du palais de Foligno associe à sa représentation, pour le conjurer, les vertus de la loggia, les Arts de la salle des roses et les Preux du corridor.

A côté de l'effritement du temps, la représentation du pouvoir fait face à l'émiettement de l'espace. Dans la résidence de Camerino, au milieu de la cour et de son redoublement peint, la centralité du seigneur au cœur de l'espace social est posée. Ailleurs, la démultiplication des emblèmes familiaux dessinent les contours d'une assise familiale élargie en même temps que ceux d'une succession dynastique resserrée. Emblèmes et cycles de cavaliers reconstruisent une continuité familiale. A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le pouvoir est pris dans la lignée. Le mouvement se poursuit, qui l'a vu passer de l'alternance des factions à une seule famille au sein de laquelle il était partagé, puis de la diversité des branches familiales à l'unicité d'une lignée. A travers le territoire et le réseau des demeures extra-urbaines, enfin, les déplacements du seigneur tissent autour de sa personne une autre unité. Unité de la famille, unité de la communauté civique autour du seigneur et des siens, unité du territoire : les édifices et leurs décorations chantent l'œuvre d'un Giulio Cesare qui peut grâce à cette cohérence retrouvée endosser le titre ambigu de *princeps* que lui donnent les poètes.

Mais la réalité ne se laisse pas si aisément façonner. Toute cette construction se fissure et s'effondre en très peu de temps, sous les coups de Cesare Borgia.

## Conclusion

Parvenu au terme de cette étude, il nous faut en rassembler les principaux éléments. Ils peuvent être présentés en deux ensembles successifs, le premier touchant aux dimensions documentaires et méthodologiques de notre travail, le deuxième tenant davantage aux nouveaux acquis de la connaissance du phénomène seigneurial.

\*

\* \*

Les résultats de l'enquête menée dans les archives de quelques petites villes des Marches et de l'Ombrie confirment la grande richesse des fonds de ces régions. Il y a là de formidables gisements qui, malgré le temps de familiarisation qu'ils requièrent et malgré leur réel émiettement, s'avèrent indispensables à la compréhension de l'histoire de la péninsule. Il y a tout à gagner à effectuer ce travail de terrain : le plaisir de la trouvaille documentaire, la découverte de nouveaux objets d'étude, le recours à un observatoire décentré, permettant un regard original sur des phénomènes le plus souvent étudiés à partir de quelques grands centres déjà bien connus. Dans notre cas, le point de vue a même été renversé puisque les seigneuries de l'Etat pontifical avaient été, auparavant, principalement étudiées depuis la curie et ses archives. Si l'on ne saurait niveler l'importance des acteurs et prétendre que Camerino ait eu un poids historique équivalent à celui de Florence ou de Milan, il faut en revanche accorder à ces villes une même dignité en tant qu'objet d'étude pour l'historien.

Concernant la production artistique, la démarche de terrain est là encore indispensable. Outre la nécessité impérieuse du face-à-face avec l'œuvre, de la prise à bras-le-corps à laquelle cette dernière appelle par sa matérialité, l'enquête a conduit à un enrichissement considérable des corpus. L'histoire qu'elle permet d'écrire n'est plus celle de quelques grandes œuvres réalisées par quelques artistes d'exception. C'est celle d'une production plus variée et plus répandue, plus modeste peut-être qualitativement et souvent anonyme, parfois simplement décorative mais belle elle-aussi, une production correspondant à une expérience visuelle plus largement présente pour les hommes et les femmes du temps. Pour être comprises et interprétées, ces images ne doivent pas être analysées dans la seule perspective d'une monographie de ville ou d'artiste, mais mises en relation avec d'autres productions, à de plus larges échelles.

De ce corpus mixte de textes et d'images, nous avons tenté des lectures croisées. Ces sources nous sont apparues comme véritablement complémentaires. Elles ne le sont pas au

sens où les écrits donneraient la clef des images et où celles-ci illustreraient ceux-là mais bien au sens où elles offrent, sur des phénomènes diffus, deux pensées distinctes, élaborées avec des moyens propres, qui permettent néanmoins de mieux rendre compte de l'épaisseur de l'objet étudié. Une telle approche pourrait, nous semble-t-il, être mise à profit dans d'autres terrains d'enquête historique.

\*  
\* \*

Quels ont été ses résultats dans le terrain qui était le nôtre, celui des seigneuries urbaines ? Elle permet de comprendre la façon dont, à l'intérieur des villes, les deux grandes demeures qui sont au cœur de notre étude, le palais Trinci de Foligno et le palais da Varano de Camerino, fonctionnent à la fois comme des instruments du pouvoir et comme des lieux de sa représentation. A près d'un siècle d'écart, ils sont tous deux l'objet d'importants travaux de construction, de reconstruction ou d'aménagement, ainsi que les supports de cycles étendus de peintures murales, en des moments où la domination seigneuriale se renforce autour de sa composante lignagère. Au début de la période pour l'un, à la fin pour l'autre, ils montrent que l'art et la culture sont conçus par Ugolino III Trinci et par Giulio Cesare da Varano comme des composantes de leur pouvoir. La mise en scène de ce dernier à travers un double discours théorique et visuel associant la richesse, le pouvoir politique et la beauté artistique donne un sens concret au titre de « magnifique » qui qualifie généralement les hommes les plus puissants du temps.

L'un des traits communs aux trois seigneuries étudiées est leur enracinement dans la ville et dans sa communauté ainsi que leur encastrement dans les institutions de la commune, du Peuple ou des Arts. Des Trinci qui s'emparent de la charge de gonfalonier de justice de leur cité dès le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle aux da Varano qui ne jouissent longtemps que du titre de seigneurs de leur ville, les différences institutionnelles sont importantes. Pour ces derniers dont la longévité est la plus grande, des changements de taille s'opèrent au cours du temps. Les formes collégiales du pouvoir dépérissent qui associaient, comme à Foligno et à Fabriano, les frères, l'oncle et le neveu ou encore le père et les fils. Non sans hésitations ni involutions momentanées, le pouvoir se fait dynastique.

Ce pouvoir est détenu et exercé, répètent les déclarations écrites ou en images, pour le bien de la communauté civique. Endossant les caractéristiques typiques du bon gouvernement, qu'il soit individuel ou collectif, les seigneurs disent défendre la paix, la tranquillité, la prospérité, l'utilité publique. Animés par les mêmes vertus que celles qui guident les dirigeants des communes et les monarques du temps, ils promeuvent la concorde au sein de

sociétés travaillées par la guerre et par les luttes de factions. Le thème a une forte portée légitimatrice dans les discours politiques d'alors. Sa reprise, en même temps qu'elle éloigne la figure repoussoir du tyran, marque une forte continuité idéologique entre la domination familiale et l'organisation antérieure de la commune.

Un tel mode de fonctionnement contribue à expliquer que nous n'ayons pas plus distingué des catégories telles qu'« art seigneurial » et « art de cour ». Intrinsèquement, les grands cycles du palais Trinci ne sont pas « seigneuriaux ». Ils parlent du pouvoir personnel et se chargent de sens spécifiques en raison de leur emplacement et de leurs associations les uns avec les autres. Il est vrai que la situation n'est plus la même avec les peintures murales de Giulio Cesare da Varano : la représentation de la cour ressort d'une typologie originale qui n'exclut pas, cependant, des combinaisons avec des thèmes et des formes répandus dans d'autres contextes sociaux et politiques.

La continuité idéologique qui prévaut durablement n'est pas seulement le signe d'une habileté politique consistant à masquer la profondeur des changements advenus derrière le maintien formel des structures et des discours de la commune. Lorsque les sources le permettent, on observe que, d'une part, les instances décisionnelles communales sont en partie peuplées de proches du seigneur, mais surtout, d'autre part, que le personnel de la commune, ses notaires, ses scribes et ses comptables, sont les techniciens sur lesquels les Trinci et les Chiavelli appuient leur gouvernement. Loin de disposer de façon précoce d'un appareil autonome leur permettant de traduire en des actes politiques une domination sociale, économique ou militaire, les seigneurs du premier XV<sup>e</sup> siècle apparaissent encadrés à l'intérieur de la commune. La situation ne reste pas inchangée au cours du siècle. Giulio Cesare da Varano met sur pied ses propres structures qui ont probablement tendance à redoubler, voire à court-circuiter, celles de la commune ou des Arts sans qu'elles puissent pour autant s'y substituer. Elles n'ont d'ailleurs pas intérêt à le faire, au vu de la fréquence et de la durée des déplacements du seigneur à l'extérieur de la ville. Loin dans le Quattrocento, une compétence symbolique aussi forte en termes d'autorité que celle de l'authentification des actes reste l'apanage des capitaines des Arts.

La défense de la ville et de son territoire est un domaine où l'ambivalence du pouvoir seigneurial se manifeste clairement. Pour les familles étudiées, la guerre est une activité professionnelle en même temps qu'un mode de vie et une caractéristique discriminante des identités individuelles et collectives. Elle offre au seigneur des moyens idéologiques et matériels du contrôle de la ville. Elle est une attribution et une charge en même temps qu'une prérogative et un moyen de pression.

Par son implantation, son mode de construction et sa décoration, la résidence de la famille seigneuriale dit l'appartenance dominatrice de cette dernière à la ville. De celle-ci, le seigneur et les siens partagent l'histoire, l'espace et les valeurs. A Foligno, le palais Trinci contribue activement à la définition du pouvoir seigneurial. Les cycles s'y juxtaposent ; peintes et sculptées, les images s'y accumulent. Les premières empruntent parfois aux secondes leur forme mieux évoquer, tantôt, les idéaux collectifs qui s'y attachent, tantôt, l'aura de l'Antiquité et de ses héros individuels que fait revivre le maître de la cité. Dans les *domus* qui sont celles d'Ugolino III puis de Corrado III, les murs sont recouverts de fresques dont les programmes sont ceux que les communes ont adoptés pour leurs palais. Mais la localisation de ces images ainsi que leurs structures internes et les techniques employées pour les réaliser ouvrent des espaces à l'adjonction de sens nouveaux. Modèles guidant l'action des dirigeants, les hommes illustres deviennent aussi des compagnons du seigneur. Les Arts libéraux, instruments et principes de gouvernement, des qualités qui lui sont spécifiques.

Les images et les palais qui les abritent ne servent pas seulement à construire le pouvoir et à mettre en forme, pour mieux les faire cohabiter, les tensions de la domination seigneuriale et des principes du système communal. Ils sont en eux-mêmes des actes de gouvernement qui accroissent l'honneur et la beauté de la ville en même temps qu'ils affirment la condition du seigneur. Définie comme une vertu propre au dirigeant, à son statut et à sa richesse, la notion de magnificence connaît un regain d'intérêt considérable dans le champ politique à la fin du Moyen Age. Elle offre un cadre conceptuel renouvelé aux pratiques antérieures des gouvernements communaux, dans la continuité desquelles les seigneurs s'inscrivent. En faisant de telles pratiques des activités réservées aux puissants en raison de leur situation, elle en bouleverse les significations puisqu'elle les présente comme l'expression d'une vertu individuelle exceptionnelle, tournée vers la communauté mais contribuant à légitimer un exercice personnel du pouvoir. La pratique quotidienne du gouvernement tempère cependant, opportunément, ce qui apparaît dans les écrits pro-seigneuriaux comme une affirmation univoque et bruyante de puissance. L'entretien des bâtiments communaux symboliques et des constructions liées à la mémoire collective implique le seigneur dans des entreprises cogérées par les magistrats de la commune ou du Peuple. Il montre la pleine appartenance du seigneur à la communauté et à ses représentants, ainsi que sa dépendance envers la légitimité dont ces derniers restent les seuls détenteurs.

Simultanément, d'autres ensembles de références sont à l'œuvre dans les images peintes des résidences seigneuriales. Ils rattachent les familles dominantes aux élites dirigeantes du temps, dans les réseaux desquels elles évoluent ainsi que les poètes et les

écrivains qui cherchent à être employés par elles. Grâce aux vertus extraordinaires qui leurs sont prêtées, les seigneurs se voient assurés de la Renommée et de la Gloire. Celles-là rejaillissent sur la famille tout entière, exaltant doublement un homme et sa lignée. Elles ouvrent des perspectives sur un futur rasséréiné où le pouvoir peut être transmis plus aisément. Le rapport dialectique du seigneur à son groupe familial mène à un second groupe centré sur sa personne, celui de la cour dont les structures et les hiérarchies se dessinent avec plus de netteté au cours du xv<sup>e</sup> siècle. C'est sur ces formes de regroupements liés au seigneur que se concentre une part importante des images peintes dans les résidences urbaines et périurbaines de Giulio Cesare da Varano. En même temps qu'il resserre pour les renforcer ses bases sociales et familiales, le pouvoir élargit l'espace de sa représentation à travers le territoire et les résidences qu'il y entretient.

Les ensembles d'images qui ne sont conservés que partiellement ne permettent pas de déceler des évolutions tranchées dans les conceptions du pouvoir ou dans ses représentations. Ils montrent en revanche, dans les petites seigneuries étudiées, un usage intensif de l'art au service d'un pouvoir qui utilise toutes les modalités expressives dont il dispose pour offrir de lui-même, aux autres et à lui-même, des images plurielles et parfois contradictoires. Cette auto-célébration est aussi un effort répété d'auto-appréhension de la part d'une domination politique originale qui tente de s'affirmer, un temps avec succès, au milieu de pouvoirs anciens institués. Pouvoir, art et culture se trouvent dès lors dans une relation d'étroite interdépendance. Les deux derniers sont dépendants du premier auprès duquel ils cherchent argent et protection mais, en retour, les images commandées par le seigneur sont le lieu où les contradictions constitutives de sa domination peuvent être exprimées et tenues ensemble sans avoir à être résolues. Autrement dit, à travers leurs représentations, les composantes du pouvoir seigneurial, antagonistes mais nécessaires ensemble au maintien de dernier, coexistent moins difficilement.

Il nous semble qu'il fallait, comme nous avons tenté de le faire, accorder attention à la pluralité des manifestations et des représentations du pouvoir pour mieux comprendre comment la seigneurie urbaine a pu constituer une forme d'organisation politique acceptée, capable de gérer la vie de communautés humaines nombreuses et complexes.



## Sources publiées et bibliographie

### Sources publiées

Accademia di conferenze storico-giuridiche, *Documenti inediti tratti dal "Regestrum recognitionum et iuramentorum fidelitatis civitatum sub Innocento VI" esistente nell'Archivio Vaticano*, Rome, Tipografia Vaticana, 1887.

ALBERTI, Leon Battista, *L'architettura (De re aedificatoria)*, éd. Giovanni ORLANDI et Paolo PORTOGHESI, 2 vol., Milan, Il Polifilo, 1966.

ALEXANDRE DE PARIS, *Le roman d'Alexandre*, éd. Laurence HARF-LANCNER, Paris, Le Livre de Poche, 1994 (Lettres gothiques).

ANGELUCCI, Angelo, « Spigolature militari dell'archivio comunale di Foligno », *ASMU*, vol. III, 1886, p. 465-500.

ANTONIN DE FLORENCE (saint, alias Antonino Pierozzi de Forcigliani), *Tertia pars Historiarum domini Antonini archipraesulis Florentini in tribus tomis discretarum...*, vol. III, Lugduni, Industria J. Myt, 1527.

ANTONIO DI NICOLÒ, *Cronaca della città di Fermo*, éd. Gaetano DE MINICIS, intro. et trad. Paolo PETRUZZI, Fermo, Andrea Livi, 2008 (Biblioteca storica del Fermano, 8).

ARISTOTE, *Politics, with an English Translation by H. Rackham*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1990 (Loeb Classical Library, 264) (1<sup>re</sup> éd. : 1932, revue en 1944).

–, *The Nicomachean Ethics, with an English translation by H. Rackham*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1990 (Loeb Classical Library, 73) (1<sup>re</sup> éd. : 1926, revue en 1934).

–, *Politique*, texte établi et traduit par Jean AUBONNET, 5 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1960-1989.

AVARUCCI, Giuseppe, « Un frammento di statuto della fine del secolo XIV e Gentile III da Varano », *Annali della facoltà di lettere e filosofia. Università di Macerata*, 16, 1983, p. 647-668.

– et PAOLI, Ugo (éd.), *Lo statuto comunale di Fabriano (1415)*, Fabriano, Città e comune di Fabriano, 1999.

AVERLINO, Antonio (alias IL FILARETE), *Trattato di architettura*, éd. Anna Maria FINOLI et Liliana GRASSI, Milan, Il Polifilo, 1972.

- AZZI VITELLESCHI, Giovanni DEGLI, *Le relazioni tra la Repubblica di Firenze e l'Umbria nei secoli XIII e XIV*, vol. I : *Dai carteggi*, Pérouse, Unione tipografica cooperativa, 1904.
- BALDACCINI, Feliciano, « Industria e disciplina alberghiera in Foligno nel sec. XIV », *Archivi. Archivi d'Italia e rassegna internazionale degli archivi*, vol. 22, fasc. 1-2, 1955, p. 55-84.
- , « Il collegio dei giudici e notai a Foligno e lo statuto del 1346 », *Archivi. Archivi d'Italia e rassegna internazionale degli archivi*, vol. 23, fasc. 2-3, 1956, p. 211-242.
- , « Il ms. F. 257 alla biblioteca comunale di Foligno : atti di Corrado Trinci (1427-1432) », *BSCF*, vol. XI, 1987, p. 39-54
- , « L'arte dei funari a Foligno e lo statuto del 1385 », *BSCF*, vol. XII, 1988, p. 43-102.
- et MESSINI, Angelo, *Statuta communis Fulginei*, vol. I : *Statutum communis Fulginei* ; vol. II : *Statutum populi*, Pérouse, DSPU, 1969 (Fonti per la storia dell'Umbria, 6).
- BARBI, Silvio Adrasto (éd.), *Storie pistoresi (MCCC-MCCCXLVIII)*, *RIS*<sup>2</sup>, t. XI, 5<sup>e</sup> partie, Città di Castello, Lapi, 1907.
- BARTOLO DA SASSOFERRATO, *Tractatus de tyranno*, dans Diego QUAGLIONI, *Politica e diritto nel Trecento italiano. Il "De tyranno" di Bartolo da Sassoferrato (1314-1357). Con l'edizione critica dei trattati "De Guelphis et Gebellinis", "De regimine civitatis" e "De tyranno"*, Florence, Leo S. Olschki, 1983 (Il pensiero politico. Biblioteca, 11)
- BAXANDALL, Michael, « A Dialogue on Art from the Court of Leonello d'Este. Angelo Decembrio's *De Politia Litteraria* Pars LXVIII », *JWCI*, vol. XXVI, 1963, p. 304-326.
- BENADDUCI, Giovanni, « Un'inedito documento storico del secolo XIV. Testamento di Rodolfo II Varano », *ASMU*, vol. III, fasc. XI-XII, 1886, p. 705-716.
- BERTALOT, Ludwig, « Humanistisches in der *Anthologia latina* », *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. LXVI, 1911, p. 56-80.
- BIANCIARDI, Patrizia et NICO OTTAVIANI, Maria Grazia (dir.), *Repertorio degli statuti comunali umbri*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 1992 (Quaderni del Centro per il collegamento degli studi medievali e umanistici nell'Umbria, 28).
- La Bible*, traduction œcuménique, Le Cerf/Société biblique française, Paris/Pierrefitte, 1989 (3<sup>e</sup> éd.)
- BITTARELLI, Angelo Antonio, « La "Passio sancti Venantii" nel Leggendario spoletino proveniente da S. Brizio », *BDSPU*, vol. LXIV, fasc. 1, 1967, p. 97-127.
- , « Varino Favorino e i suoi "Elogia" », *Studia Picena*, vol. XLIV, actes du colloque d'études historiques pour le 8<sup>e</sup> centenaire de la naissance de saint Silvestro 1177-1977 (3-4 juin 1977), 1977, p. 215-229.

- BIVIGLIA, Maria et LAURETI, Elena (dir.), *Il vescovo e il notaio. Regesti e trascrizioni dai protocolli (1404-1410) di Francesco d'Antonio, notaio del vescovo Federico Frezzi da Foligno*, Foligno, Centro studi Federico Frezzi, 2011.
- BOCCACE (BOCCACCIO, Giovanni), *Le Décameron*, trad. sous la direction de Christian BEC, Paris, Le Livre de Poche, 1994.
- BOCCANERA, Giacomo et BRANCIANI, Daniela, *Camerino. Biblioteca comunale Valentiniana. Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, vol. CVII, Florence, Leo S. Olschki, 1993.
- BONAINI, Francesco, FABRETTI, Ariodante et POLIDORI, Filippo-Luigi (éd.), *Cronache e storie inedite della città di Perugia dal MCL al MDLXIII seguite da inediti documenti tratti dagli archivj di Perugia, di Firenze e di Siena*, ASI, 1<sup>re</sup> série, t. XVI/1 (contient : *Cronaca della città di Perugia dal 1309 al 1491 nota col nome di Diario del Graziani*) et t. XVI/2, 1850-1851.
- BONINCONTRI, Lorenzo, *Chronicon sive annales Laurentii Bonincontrii miniatensis, ab anno MCCCLX usque ad MCCCCLVIII*, éd. Ludovico MURATORI, RIS, t. XXI, Mediolani, ex typographia societatis palatinae, 1782, col. 9-162.
- BRACCIOLINI, Poggio (*alias* LE POGGE), *De vera nobilitate*, éd. Davide CANFORA, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2002.
- , *Confabulationes*, éd. Stefano PITTALUGA et Etienne WOLFF, Paris, Les Belles Lettres-Bibliothèque italienne, 2005.
- BRANCA, Vittore (éd.), *Mercanti scrittori. Ricordi nella Firenze tra Medioevo e Rinascimento*, Milan, Rusconi, 1986.
- BRUNI, Leonardo, *Historiarum Florentini populi libri XII e rerum suo tempore gestarum commentarius*, éd. Emilio SANTINI et Carmine DI PIERRO, RIS<sup>2</sup>, t. XIX, 3<sup>e</sup> partie, Città di Castello, Lapi, 1914.
- BUCCIOLINI, Pierangelo di Angelo, *Legenda di San Feliciano. Poemetto in volgare degli inizi del secolo XV*, éd. Silvestro NESSI, 4<sup>e</sup> supplément au BSCF, 2003.
- CAMPANA, Augusto (éd.), « Poesie umanistiche sul castello di Gradara », *Studi romagnoli*, vol. XX, 1969, p. 501-520.
- CAMPANO, Giovanni Antonio, *Braccii Perusini Vita et Gesta ab anno MCCCLXVIII usque ad MCCCXXIV*, éd. Roberto VALENTINI, RIS<sup>2</sup>, t. XIX, 4<sup>e</sup> partie, Bologne, Zanichelli, 1929.
- CANTALICIO, Giovambattista, *Epigrammata Cantalycii et aliquorum discipulorum ejus*, Venise, s. e., 1493.
- , *Bucolica – Spectacula Lucretiana*, éd. Liliana MONTI SABIA et Giuseppe GERMANO, Messine, Editrice Sicania, 1996 (Edizione nazionale dei testi umanistici, 1).

- CANTU, Cesare (éd.), « Storia di Milano scritta da Giovan Pietro Cagnola, castellano della rocca di Sartirana dall'anno 1023 (omesso il Libro primo) sino al 1497 », *ASI*, 1<sup>re</sup> série, t. III, 1842, p. 1-215.
- CASACCA, Nazario et MAIOCCHI, Rodolfo, *Codex diplomaticus ord. E. S. Augustini Papiæ*, 3 vol., Pavie, C. Rossetti, 1906.
- CATHERINE DE SIENNE, *Le lettere di santa Caterina da Siena ridotte a miglior lezione e in ordine nuovo disposte*, éd. Piero MISCIATELLI, 4 vol., Florence, Giunti/Barbèra, 1970 (1<sup>re</sup> éd. : 1860).
- CASTIGLIONE, Baldesar, *Il libro del Cortegiano*, éd. Walter BARBERIS, Turin, Einaudi, 1998 (Biblioteca Einaudi, 40).
- CECCHI, Dante, *Gli statuti di Sefro (1423), Fiastra (1436), Serrapetrona (1473), Camporotondo (1475)*, Macerata, Topografia maceratese, 1971 (DSPM. Studi e testi, 7).
- CENSI, Cesare, *Documentazione di vita assisana 1300-1530*, 3 vol., Grottaferrata, Editiones Collegii S. Bonaventurae ad Claras aquas, 1974 (Spicilegium Bonaventurianum, X).
- CIAMPI, Ignazio (éd.), *Cronache e statuti della città di Viterbo* (contient: *Cronache di Viterbo e di altre città scritte da Niccola della Tuccia in due parti cioè nella prima di quanto è successo a Viterbo e luoghi vicini sino al 1476 e nella seconda di ciò ch'è avvenuto in Viterbo e in altre province del mondo dall'anno 1417 al 1468*), Florence, Cellini, 1872.
- CIAPPARONI, Fabrizio, *Statuta comunis et populi civitatis Camerini (1424)*, Naples, Jovene, 1977 (Pubblicazioni della Facoltà di Giurisprudenza dell'Università di Camerino, 14).
- CICCONI, Rossano et DI STEFANO, Emanuela, « Regesto dei pittori a Camerino nel Quattrocento », dans DE MARCHI (dir.), *Pittori a Camerino*, 2002 (v.), p. 448-466.
- COLINI BALDESCHI, Luigi, « Vita pubblica e privata maceratese nel Duecento e Trecento », *AMDSPM*, vol. VI, 1903, p. 104-336.
- COLUCCI, Giuseppe, *Treja antica città picena oggi Montecchio illustrata*, Macerata, Stampe di Luigi Chiappini ed Antonio Cortesi, 1780.
- , *Antichità Picene dell'abate Giuseppe Colucci patrizio camerinese*, 31 t., Fermo, dai torchi dell'Autore per Giuseppe Agostino Paccaroni, 1786-1797.
- COMPAGNONI, Pompeo, *La reggia picena, ovvero dei presidi della Marca. Historia universale degli accidenti di tempo in tempo della provincia ; non meno che de' varj suoi reggimenti*, 1<sup>re</sup> partie, Macerata, Nella Stamperia degli heredi di Agostino Grisei e Giuseppe Piccini, 1661.
- CONTI DA FOLIGNO, Sigismondo DEI, *Le storie de' suoi tempi, dal 1475 al 1510, ora la prima volta pubblicate nel testo latino con versione italiana a fronte*, 2 t., Rome, s. e., 1883.
- CORAZZINO, Giuseppe Odoardo (éd.), « Diario fiorentino di Bartolomeo di Michele del Corazza. Anni 1405-1438 », *ASI*, 5<sup>e</sup> série, t. XIV, 1894, p. 233-298.

- Corpus nummorum italicorum. Primo tentativo di un catalogo generale delle monete medievali e moderne coniate in Italia o da Italiani in altri paesi*, vol. XIII (Marche), vol. XIV (Umbria-Lazio (zecche minori)), Milan, Ulrico Hoepli, 1932-1933.
- CORRADINI, Sandro, « Camerino e i Borgia : cronistoria dell'occupazione e Inventario del Ducato (luglio 1502 – agosto 1503) », dans Giulio TOMASSINI (dir.), *Studi camerti in onore di Giacomo Boccanera*, Camerino, Università degli studi di Camerino, 1993, p. 57-103.
- Cronache dei secoli XIII e XIV*, dir. Carlo MINUTOLI (contient : *Diario d'anonimo fiorentino dall'anno 1358 al 1389*, éd. Alessandro GHERARDI, p. 207-588), Florence, Cellini, 1876 (Documenti di storia italiana, VI).
- Cronache malatestiane dei secoli XIV e XV (AA. 1295-1385 e 1416-1452)*, éd. Aldo Francesco MASSERA, *RIS*<sup>2</sup>, t. XV, 2<sup>e</sup> partie, Bologne, Zanichelli, 1924.
- Cronache senesi*, éd. Fabio IACOMETTI et Alessandro LISINI (contient : *Cronaca senese di Donato di Neri e di suo figlio Neri*, éd. Giosué CARDUCCI, Vittorio FIORINI et Pietro FEDELE, p. 566-685), *RIS*<sup>2</sup>, t. XV, 6<sup>e</sup> partie, Bologne, Zanichelli, 1931-1939.
- CUYPERS, Guillaume, PIEN, Jean et STILTINGH, Jean (éd.), *Acta sanctorum Augusti Ex Latinis & Graecis, aliarumque gentium Monumentis, servata primigenia veterum Scriptorum phrasi, collecta, digesta, commentariisque & Observationibus illustrata a Joanne Pinio, Guilielmo Cupero, e Societate Jesu presbyteris theologis*, t. IV, Antverpiae, B.-A. van der Plassche, 1739.
- DELLO SCHIAVO, Antonio di Pietro, *Il diario romano di Antonio di Pietro dello Schiavo dal 19 ottobre 1404 al 25 settembre 1417*, éd. Francesco ISOLDI, *RIS*<sup>2</sup>, t. XXIV, 5<sup>e</sup> partie, Città di Castello, Lapi, 1916-1917.
- DEGLI UBERTI, Fazio, *Il Dittamondo e le rime*, éd. Giuseppe CORSI, 2 vol., Bari, Laterza, 1952.
- DE MATTEIS, Carlo (éd.), *La guerra dell'Aquila. Cantare anonimo del XV secolo*, L'Aquila, Textus, 1996 (Bibliotheca aquilana, 1).
- DE MINICIS, Gaetano (éd.), *Cronache della città di Fermo*, Florence, Cellini, 1870 (Documenti di storia italiana, IV).
- Documenti inediti tratti dal Regestrum recognitionum et iuramentorum fidelitatis civitatum sub Innocento VI esistente nell'Archivio vaticano pubblicati per cura dell'Accademia di conferenze storico-giuridiche*, Rome, Tipografia Vaticana, 1887.
- DORIO, Durante, *Istoria della famiglia Trinci nella quale si narrano l'origine, genealogia, dominij, dignità, e fatti de' descendentij da essa*, Foligno, Agostino Alterij, 1638.
- DURAND, Ursin et MARTENE, Edmond (éd.), *Thesaurus novus anecdotorum*, t. III (contient : Guillaume DE LA PENNE, *Gesta Britonum in Italia sub Gregorio papa undecimo gallico idioma metrico scripta a Guillelmo de la Perene qui praefens aderat*, col. 1457-1502), Lutetiae Parisiorum, Bibliopolarum Parisiensium, 1717.

- FABRETTI, Ariodante, *Note e documenti raccolti e pubblicati da Ariodante Fabretti che servono ad illustrare le biografie dei capitani venturieri dell'Umbria*, Montepulciano, Angiolo Fiumi, 1842.
- FALOCI PULIGNANI, Michele, *Frammenti di cronaca folignate al XIII secolo*, Foligno, Campitelli, 1876.
- , « Il vicariato dei Trinci », *BDSPU*, vol. XVIII, 1912, p. 3-43.
- , *Inventario dei manoscritti della Biblioteca Jacobilli di Foligno. Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, vol. XLI, Florence, Leo S. Olschki, 1930.
- , *Fragmenta Fulginatis Historiae* (contient : *Cronaca di Benvenuto*, p. 3-26 ; *Memoriale degli Unti*, p. 27-40), *RIS*<sup>2</sup>, t. XXVI, 2<sup>e</sup> partie, Bologne, Zanichelli, 1933.
- (éd.), *Beati Petri Crisci de Fulgineo confessoris legenda* dans Mario SENSI et Fortuna FREZZA (dir.), *Pietro Crisci : beato confessore compatrono di Foligno*, 8<sup>e</sup> supplément au *BSCF*, 2010, p. 25-77 (1<sup>re</sup> éd. : dans *Analectis Bollandianis*, vol. VIII, 1889).
- FELICETTI, Stefano, « Regesti documentari (1299-1499) », dans MARCELLI (dir.), *Il maestro di Campodonico*, 1998 (v.), p. 214-227.
- , « Pittori forestieri a Foligno nel primo Quattrocento. Regesto documentario », dans *Nuovi studi sulla pittura tardogotica*, vol. *Palazzo Trinci*, dir. CALECA et TOSCANO, 2009 (v.), p. 113-132.
- FERRANTI, Pietro, *Memorie storiche della città di Amandola*, 2 t., Ripatransone (AP), Maroni, 1985 (1<sup>re</sup> éd. : 1891).
- FIAMMA, Galvano, *Gualvanei de la Flamma ordinis praedicatorum opusculum de rebus gestis ab Azonis, Luchino et Johanne Vicecomitibus ab anno MCCCXXVIII usque ad annum MCCCXLII*, éd. Carlo CASTIGLIONI, *RIS*<sup>2</sup>, t. XII, 4<sup>e</sup> partie, Bologne, Zanichelli, 1936.
- FINKE, Heinrich (éd.), *Acta concilii Constanciensis*, 4 vol., Münster, Regensberg, 1896-1928.
- FRATI, Lodovico (éd.), « Federico duca d'Urbino e il *Veltro* dantesco », *ASMU*, vol. II, 1885, p. 360-367.
- , *Il sacco di Volterra nel 1472. Poesie storiche contemporanee*, Bologne, Romagnoli, 1886.
- , *Le rime del codice isoldiano (Bologn. univ. 1739)*, vol. I, Bologne, Romagnoli/Dell'Acqua, 1913.
- FREZZI, Federico, *Il Quadriregio o Poema de' quattro Regni, con le annotazioni del P. M. Angelo Guglielmo Artegiani, le osservazioni storiche di Giustiniano Pagliarni e le dichiarazioni di alcune voci di Gio. Batista Boccolini, aggiuntavi in fine la dissertazione apologetica del P. Don Pietro Canneti*, Foligno, Pompeo Campana stampator pubblico, 1725 (rééd. Venise, Giuseppe Antonelli, 1839).
- , *Il Quadriregio*, éd. Enrico FILIPPINI, Bari, Laterza, 1914 (Scrittori d'Italia).

- GATARI, Andrea, *Chronicon patavinum italia lingua conscriptum ab anno MCCCXI usque ad annum MCCCCVI*, éd. Ludovico MURATORI et Filippo ARGELATI, 2 vol., *RIS*, t. XVII, Mediolani, ex typographia societatis palatinae, 1730.
- GATARI, Galeazzo et Bartolomeo, *Cronaca Carrarese confrontata con la redazione di Andrea Gatari (AA. 1318-1407)*, éd. Antonio MEDIN et Guido TOLOMEI, 2 vol., *RIS*<sup>2</sup>, t. XVII, Città di Castello, Lapi, 1909.
- GAYE, Giovanni, *Carteggio inedito di artisti dei secoli XIV, XV, XVI*, 3 t., Florence, G. Molini, 1839-1840.
- GHERARDI DA PRATO, Giovanni (*alias* Giovanni da Prato), « Canzona morale di patria e libertate » publiée dans ID., *Il Paradiso degli Alberti. Ritrovi e ragionamenti del 1389*, éd. Alessandro WESSELOFSKY, Bologne, Gaetano Romagnoli, vol. I, 2<sup>e</sup> partie, 1867 (réimpression photomécanique, Bologne, Forni, 1968).
- , *Il Paradiso degli Alberti*, éd. Antonio LANZA, Rome, Salerno, 1975 (I Novellieri italiani, 10).
- GIANANDREA, Antonio, *Della signoria di Francesco Sforza nella Marca secondo le memorie e i documenti dell'archivio fabrianese*, Florence, Cellini, 1889 (consulté en tiré à part, extrait de l'*ASI*, 5<sup>e</sup> série, t. II-III, 1888-1889).
- GIANNARDI, Giuliana (éd.), « Le “dicerie” di Filippo Ceffi », *Studio di filologia italiana. Bullettino della reale accademia della Crusca*, vol. VI, 1942, p. 5-63.
- GLENISSON, Jean et MOLLAT, Guillaume, *L'administration des Etats de l'Eglise au XIV<sup>e</sup> siècle. Correspondance des légats et vicaires généraux. Gil Albornoz et Androin de la Roche (1353-1367)*, Paris, E. De Boccard, 1964 (BEFAR, 212).
- GUASTI, Cesare, *I capitoli del comune di Firenze. Inventario e regesto*, t. I, Florence, Cellini, 1866.
- , *Commissioni di Rinaldo degli Albizzi per il comune di Firenze dal MCCCXCIX al MCCCCXXXIII*, 3 vol., Florence, Cellini, 1867-1873 (Documenti di Storia Italiana, 1-3).
- GUERRIERO DA GUBBIO, *Cronaca di ser Guerriero da Gubbio dall'anno MCCCL all'anno MCCCCLXXII*, éd. Giuseppe MAZZATINTI, *RIS*<sup>2</sup>, t. XXI, 4<sup>e</sup> partie, Città di Castello, Lapi, 1902 (1<sup>re</sup> parution due au même éditeur sous le titre « Cronaca di ser Guerriero di ser Silvestro de' Campioni da Gubbio », *ASMU*, vol. I, 1884, p. 194-217 et p. 385-448).
- GUERRINI, Roberto, « “Uomini di pace e di guerra che l'aurea Roma generò”. Fonti antiche e tradizione classica negli epigrammi di Francesco da Fiano per la Sala degli Imperatori (*Anthologia Latina*, Riese, 1906, 831-855<sup>d</sup>) », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, 2001 (v.), p. 375-400.
- GUNDERSHEIMER, Werner Leonard (éd.), *Art and Life at the Court of Ercole I d'Este : the “De Triumphis Religionis” of Giovanni degli Arienti*, Genève, Droz, 1972 (Travaux d'humanisme et Renaissance, 127).

- HILL, George Francis, *A Corpus of Italian Medals of the Renaissance Medals before Cellini*, Londres, The British Museum, 1930.
- et POLLARD, Graham, *Renaissance Medals from the Samuel H. Kress Collection at the National Gallery of Art. Based on the Catalogue of Renaissance Medals in the Gustave Dreyfus Collection*, Londres, Phaidon Press Ltd., 1967.
- JACOBILLI, Ludovico, *Cronica della chiesa e monastero di S. Maria in campis detta anco di S. Maria Maggiore fuori della città di Foligno...*, Foligno, 1653 (rééd. par FALOCI PULIGNANI, Rome, D. Vaselli, 1887).
- JASSEMIN, Henri, MIROT, Léon Marie et VIELLIARD, Jeanne, *Lettres secrètes & curiales du pape Grégoire XI (1370-1378) relatives à la France extraites des registres du Vatican*, Paris, E. de Boccard, 1942 (BEFAR, 3<sup>e</sup> série, VII, fasc. 3).
- LAMETTI, Laura, « Il manoscritto intitolato *Appunti sopra la città di Fuligno. Scritti da Lodovico Coltellini accademico fulginio. Parte nona. 1770-1780* », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, 2001 (v.), p. 427-446.
- LAMMA, Ernesto, « Rime inedite di Alberto Orlando », *ASMU*, vol. IV, fasc. 15-16, 1889, p. 494-517.
- LAZZARELLI, Lodovico, *Fasti christianae religionis. Testo edito per la prima volta, corredato di apparato critico e di introduzione a cura di Marco Bertolini*, Naples, M. D'Auria editore, 1991 (Speculum. Contribuiti di filologia classica).
- LILI, Camillo, *Istoria della città di Camerino di Camillo Lili istoriografo di Luigi XIV il Grande re di Francia, supplita da Filippo Camerini*, 2 vol., Camerino, Tipografia Sarti, 1835.
- MASSARI, Anna, « Regesto delle lettere di Giulio Cesare da Varano », *Studi maceratesi*, vol. X : *Documenti per la storia della Marca*, actes du colloque (Macerata, 14-15 décembre 1974), 1976, p. 288-318.
- MAZZALUPI, Matteo, « Documents in the Urbino Archives », dans CHRISTIANSEN (éd.), *From Filippo Lippi to Piero della Francesca*, 2005 (v.), p. 299-305.
- MAZZATINTI, Giuseppe, « Documenti per la storia delle arti a Gubbio », *ASMU*, vol. III, fasc. 9-10, 1886, p. 1-47.
- MERIGGI, Alberto, « *Honorabilibus amicis nostris carissimis* ». *Lettere inedite dei Da Varano di Camerino al Comune di Montecchio (Treia) (1381-1426)*, Camerino, Università degli studi di Camerino, 1996 (Per la storia dell'Università degli studi di Camerino. Studi e testi, 3).
- MESSINI, Angelo, « Documenti per la storia del palazzo Trinci di Foligno », *Rivista d'arte*, anno XXIV, n<sup>os</sup> 1-2, janvier-juin 1942, p. 74-98.
- , *Inventario della biblioteca comunale di Foligno. Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, vol. LXXXIII, Florence, Leo S. Olschki, 1959.

- MILANESI, Gaetano, *Documenti per la storia dell'arte senese*, 2 t., Sienne, Onorato Porri, 1854.
- MOLLAT, Guillaume, *Jean XXII (1316-1334). Lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican*, t. III, Paris, Albert Fontemoing, 1906.
- , *Lettres secrètes & curiales du pape Grégoire XI (1370-1378) relatives à la France extraites des registres du Vatican*, fasc. 4, Paris, E. De Boccard, 1955 (BEFAR, 3<sup>e</sup> série).
- MONTI, Carla Maria, « Una raccolta di “*exempla epistolarum*”. Lettere e carmi di Francesco da Fiano », *Italia medioevale e Umanistica*, vol. XXVII, 1984, p. 121-160.
- MUZZI, Andrea, TOMASELLO, Bruna et TORI, Attilio (dir.), *Sigilli nel museo nazionale del Bargello*, 3 t., Florence, Associazione Amici del Bargello, 1988.
- NICO OTTAVIANI, Maria Grazia (dir.), *Piediluco, i Trinci e lo statuto del 1417*, Pérouse, Protagon/ Regione dell'Umbria, 1988 (Archivi dell'Umbria. Inventari e ricerche, 13).
- NOVATI, Francesco, *Epistolario di Coluccio Salutati*, 4 vol., Rome, Forzani e C. tipografi del Senato, 1891-1911 (Fonti per la storia d'Italia. Epistolari, 15-18).
- NUZZO, Armando, *Lettere di Stato di Coluccio Salutati cancellierato Fiorentino (1375-1406). Censimento delle fonti e indice degli Incipit della tradizione archivistico-documentaria*, 2 vol., Rome, ISIME, 2008 (Nuovi studi storici, 77).
- OSIO, Luigi, *Documenti diplomatici tratti dagli archivj milanesi*, 3 vol., Milan, Giuseppe Bernardoni di Giovanni, 1864-1872.
- OTTO, Heinrich , « Eine Briefsammlung vornehmlich zur Geschichte italienischer Kommunen in der zweiten Hälfte des Mittelalters », *QFIAB*, vol. XI, 1908, p. 80-146.
- PACIARONI, Raoul (éd.), « La cronaca di Cola di Lemmo Procacci da Sanseverino (1415-1475) », *Studi maceratesi*, vol. X : *Documenti per la storia della Marca*, actes du colloque (Macerata, 14-15 décembre 1974), 1976, p. 266-287.
- PAOLI, Ugo (éd.), *L'archivio storico del monastero di San Silvestro in Montefano di Fabriano. Inventario dei fondi della congregazione silvestriana*, Rome, Ministero per i beni culturali e ambientali, 1990 (Pubblicazioni degli archivi di Stato. Strumenti, CVII).
- PAPA, Antonio (dir.), *Archivi privati in Umbria*, Pérouse, DSPU, 1981 (Fonti per la storia dell'Umbria, 14).
- PARENTI, Marco, *Ricordi storici, 1464-1467*, éd. Manuela DONI GARFAGNINI, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2001.
- PASERO, Carlo, *Incunabuli ed edizioni cinquecentesche nella biblioteca valentiniana e comunale di Camerino*, Camerino, Stab. Tip. Successori Savini-Mercuri, 1933.

- PELLINI, Pompeo, *Dell'istoria di Perugia di Pompeo Pellini, nella quale si contengono oltre l'origine e fatti della città, li principali successi d'Italia, per il corso d'anni 3525*, Venise, Giovanni Giacomo Hertz, 1664 (réimpression : 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> partie, Bologne, Forni, (Historiae Urbium et regionum Italiae rariores, XV, 1-2 ; 3<sup>e</sup> partie, Pérouse, DSPU, 1970 (Fonti per la storia dell'Umbria, 8)).
- PETRARQUE (PETRARCA, Francesco), *Rime, Trionfi e poesie latine*, éd. Ferdinando NERI, Guido MARTELOTTI, Enrico BIANCHI et Natalino SAPEGNO, Milan/Naples, Riccardo Ricciardi, 1951 (La letteratura italiana. Storia e testi, 6).
- , *Lettres de la vieillesse XII-XV – Rerum senilium XII-XV*, éd. Elvira NOTA, trad. Jean-Yves BORIAUD, prés. Ugo DOTTI, Paris, Les Belles Lettres, 2006 (coll. Les classiques de l'humanisme).
- PICCOLOMINI, Enea Silvio – Papa Pio II, *I commentarii*, éd. Luigi TOTARO, 2 vol., Milan, Adelphi, 2008 (1<sup>re</sup> éd. : 1984) (Gli Adelphi, 338).
- PIERGILI, Giovanni Battista, *Idea del perfetto religioso dimostrata sù gl'Anni Santamente spesi dal beato Giacomo Bianconi da Bevagna del Sacro Ord. De' Predicatori*, Todi, V. Galassi, 1662.
- PIRANI, Francesco, « *Informatio status Marchie Anconitane. Una inchiesta politica del 1341 nelle terre dello Stato della Chiesa* » [En ligne], URL : <http://www.rm.unina.it/iper/infomatio/pagine/edizione.htm>
- PIRRI, Pietro (éd.), « *Annali di ser Francesco Mugnoni da Trevi dall'anno 1416 al 1503* », *Archivio per la storia ecclesiastica dell'Umbria*, t. V, fasc. I-IV, 1921, p. 149-353.
- PLUTARQUE, *Vies parallèles*, dir. François HARTOG, Paris, Gallimard, 2001 (Quarto).
- PONTANO, Giovanni, *I libri delle virtù sociali*, éd. Francesco TATEO, Rome, Bulzoni, 1999 (Biblioteca del Cinquecento, 88).
- , *Eglogues – Eglogae*, éd. Hélène CASANOVA-ROBIN, Paris, Les Belles Lettres, 2011 (Les Classiques de l'Humanisme, 37).
- PREDELLI, Riccardo, *I libri commemoriali della Repubblica di Venezia, Regestri*, 8 vol., Venise, a spese della società, 1876-1914 (Monumenti storici pubblicati dalla Regia deputazione veneta di storia patria, 1<sup>re</sup> série. Documenti, vol. I, III, VII, VIII, X-XII, XVII) (réimp. : New York, Cambridge University Press, 2012).
- RAJNA, Pio (éd.), *Il padiglione di re Alfonso*, Florence, Tipografia galileiana, 1904.
- RANALLO, Buccio DI, *Cronaca aquilana rimata di Buccio di Ranallo di Popplito di Aquila*, éd. Vincenzo DE BARTHOLOMAEIS, Rome, Forzani, 1907 (Fonti per la Storia d'Italia, 41).
- REGNI, Claudio (dir.), *Bevagna e il suo statuto dell'anno 1500*, Pérouse/Bevagna, DSPU, 2005 (Statuti comunali dell'Umbria, 3).

- RIBEMONT, Bernard (éd.), *Le Livre des propriétés des choses de Barthélémi l'Anglais. Une encyclopédie au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Stock, 1999 (Moyen Age).
- ROSSI, Adamo, « I pittori di Foligno nel secolo d'oro delle arti italiane. Testimonianze autentiche raccolte ed ordinate », *Giornale di erudizione artistica*, vol. I, fasc. 9 et 10, septembre et octobre 1872, p. 249-280 et p. 281-307.
- SACCHETTI, Franco, *Il Trecentonovelle*, éd. Valerio MARUCCI, Rome, Salerno Editrice, 1996 (I novellieri italiani, 6).
- SALUTATI, Coluccio, *Lini Coluci Pieri Salutati Epistolarum ex cod. mss. nunc primum in lucem editae*, éd. Giuseppe RIGACCI, Florentiae, ex typographio Iohannis Baptistae Bruscaigi & Sociorum ad Insigne Centauri, pars prima & pars seconda, 1741.
- SANSI, Achille, *Documenti storici inediti, in sussidio allo studio delle memorie umbre* (contient : *Frammenti degli annali di Spoleto di Parruccio Zampolini dal 1305 al 1424*, p. 111-170 ; *Commentarium Thomae Martani MCCCCXXIV-MCCCCXL*, p. 171-194), 1<sup>re</sup> partie, Foligno, P. Sgariglia, 1879.
- SANTONI, Milziade (éd.), *I funerali di Giovanna Malatesta in Camerino. MDXI*, Camerino, Savini, 1881.
- , « Il Libro Rosso del Comune di Camerino (1207-1336) », *ASMU*, vol. II, 1885, p. 37-62.
- SANTI, Giovanni, *La vita e le gesta di Federico di Montefeltro duca d'Urbino. Poema in terza rima (Codice Vat. Ottob. lat. 1305)*, éd. Luigi MICHELINI TOCCI, 2 vol., Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1985 (Studi e testi, 305).
- SANUDO, Marino, *Vite de' duchi di Venezia*, éd. Ludovico MURATORI, Mediolani, ex typographia societatis palatinae, *RIS*, vol. XXII, 1732.
- , *Commentarii della guerra di Ferrara tra li Veniziani ed il duca Ercole d'Este nel MCCCLXXXII di Marino Sanuto per la prima volta pubblicati*, Venise, Giuseppe Picotti, 1829.
- , *I Diarii di Marino Sanuto*, éd. Nicolò BAROZZI, Guglielmo BERCHET, Rinaldo FULIN et Federico STEFANI, 4 t., Venise, édition à compte d'auteur (Tipografia del commercio di Marco Visentini), 1879-1880.
- SARACCO PREVIDI, Emilia (éd.), *Descriptio Marchiae anconitanae (da Collectoriae 203 dell'Archivio Segreto Vaticano). Seconda edizione riveduta e aggiornata*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, 2010.
- SASSI, Romualdo, « Documenti di pittori fabrianesi », *Rassegna Marchigiana*, anno II, fasc. 12, 1924 ; anno III, fasc. 2, 3 et 5, 1925 (consulté en tiré à part).
- , *Le pergamene dell'archivio domenicano di S. Lucia di Fabriano*, Ancône, DSPM, 1939 (Fonti per la storia delle Marche).

- SASSI, Romualdo, « Un'antica narrazione inedita dell'eccidio dei Chiavelli », *Studia Picena*, vol. VIII, 1932, p. 221-233 (consulté en tiré à part).
- , *Documenti chiavelleschi*, Ancône, DSPM, 1955 (Fonti per la storia delle Marche).
- , *Documenti sul soggiorno a Fabriano di Nicolò V e della sua corte nel 1449 e nel 1450*, Ancône, DSPM, 1955 (Fonti per la storia delle Marche).
- SENEQUE, *Moral Essays*, trad. John W. BASORE, 3 vol., Cambridge (Mass.)/Londres, Harvard University Press, 1990 (1<sup>re</sup> éd. : 1928-1935) (LBL, 254),
- SENSI, Mario, « Documenti per Bartolomeo di Tommaso da Foligno », *Paragone / Arte*, n° 325, mars 1977, p. 103-156.
- , « Lettere patenti di Corrado e Ugolino Trinci (1383-1384) », *BSCF*, vol. VII, 1983, p. 7-55.
- , « Vita quotidiana a Sassovivo nei frammenti notarili (secoli XIV-XV) », *BSCF*, vol. IX, 1985, p. 7-58.
- , « Gli statuti dei mercanti e degli artigiani, dei merciai e dei bambagiai di Foligno (secc. XIV-XV) », *BSCF*, vol. X, 1986, p. 130-166.
- SCALVANTI, Oscar, « Frammenti di cronaca perugina inedita », *BDSPU*, vol. XI, fasc. 1-2, 1905, p. 573-609.
- SCEVOLINI, Giovanni Domenico, *Dell'istorie di Fabriano di fra Giovanni Domenico Scevolini da Bertinoro dell'Ordine de' Predicatori colle annotazioni dell'editore*, 1607, repris dans COLUCCI, *Antichità picene* (v.), t. XVII, 1792.
- SERCAMBI, Giovanni, *Novelle inedite di Giovanni Sercambi tratte dal codice trivulziano CXIII*, éd. Rodolfo RENIER, Turin, Ermanno Loescher, 1889.
- , *Le croniche di Giovanni Sercambi lucchese pubblicate sui manoscritti originali*, éd. Salvatore BONGI, Lucques, Tipografia Giusti, 3 vol., 1892 (Fonti per la Storia d'Italia, 19-21).
- , *Novelle*, éd. Giovanni SINICROPI, 2 vol., Florence, Le Lettere, 1995 (Università degli studi di Torino/Fondo di studi Parini-Chirio. Filologia. Testi e studi, 5).
- SIMONETTA, Giovanni, *Rerum gestarum Francisci Sfortiae mediolanensium ducis. Commentarii*, éd. Giovanni SORANZO, *RIS*<sup>2</sup>, t. XXI, 2<sup>e</sup> partie, Bologne, Zanichelli, 1934.
- SINICROPI, Giovanni, « Giovanni Sercambi, *Nota ai Guinigi*, testo critico, introduzione e note », *Momus*, n° 3-4, 1995, p. 7-45.
- SOZOMENO DA PISTOIA, *Specimen historiae sozomeni presbyteri pistoriensis ab anno Christi MCCCLXII usque ad MCCCCX*, éd. Ludovico Antonio MURATORI, *RIS*, t. XVI, Mediolani, ex typographia societatis palatinae, 1730.

- SUETONE, *Vies des douze Césars*, éd. Henri AILLOUD, Paris, Gallimard, 2001 (1<sup>re</sup> éd. : 1975, d'après l'édition de la CUF, 1931).
- TAU, Igino, « Il *Contra oblocutores et detractores poetarum* di Francesco da Fiano (con appendice di documenti biografici) », *Archivio italiano per la storia della pietà*, vol. IV, 1965, p. 253-350.
- THEINER, Augustin, *Codex diplomaticus domini temporalis S. Sedis. Recueil de documents pour servir à l'histoire du gouvernement temporel du Saint-Siège extraits des archives du Vatican*, 3 vol., Rome, Imprimerie du Vatican, 1861-1862.
- TISSONI BENVENUTI, Antonia, « Un nuovo documento sulla “Camera degli sposi” del Mantegna », *Italia medioevale e umanistica*, vol. XXIV, 1981, p. 357-360.
- TITE-LIVE, *Histoire romaine*, éd. Annette FLOBERT, 6 vol. parus, Paris, GF Flammarion, 1993-1999.
- TRENTI, Giuseppe et ZANZUCCHI CASTELLI, Marisa (éd.), *L'estimo del sale di Parma del 1415*, Modène/Parma, Deputazione di storia patria per le antiche provincie modenesi, 1999 (Biblioteca, nuova serie, 157).
- TURCHI, Ottavio, *De Ecclesiae Camerinensis pontificibus libri VI*, Romae, Typis de Rubeis, 1762.
- UGUCCIONE DA PISA, *Derivationes*, éd. Enzo CECCHINI, 2 t., Florence, SISMEL/Edizioni del Galluzzo, 2004.
- VALENTINI, Roberto (éd.), *Cantari sulla guerra aquilana di Braccio di anonimo contemporaneo*, Rome, Tipografia del Senato, 1935 (Fonti per la Storia d'Italia).
- VICINI, Giovanni Tinto, *De institutione regiminis dignitatum*, éd. Pasquale SMIRAGLIA, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1977 (Temi e testi, 23).
- VILLANI, Giovanni, *Nuova Cronaca*, éd. Giuseppe PORTA, 3 vol., Parma, Fondazione Pietro Bembo/Guanda, 1991.
- VILLANI, Virginio (éd.), *Regesti di Rocca Contrada. Secoli XIV-XV. Spoglio delle pergamene dell'archivio comunale di Arcevia*, Ancône, DSPM, 1997 (Studi e testi, 18).
- VIRGILE, *L'Enéide*, trad. André BELLESSERT, 4 t., Paris, Les Belles Lettres, 1925-1948.
- ZAMPETTI, Tullia, « Documenti riguardanti Giulio Cesare da Varano tolti dall'Archivio di Stato di Firenze », dans EAD., *Giulio Cesare Varano signore di Camerino*, Rome, Unione Cooperativa Editrice, 1900, p. 77-173.
- ZONGHI, Aurelio, *Statuta artis lanae terrae Fabriani (1369-1674)*, Fabriano, Tipografia Gentile, 1880.

## Bibliographie

*L'abbazia di Sassovivo a Foligno*, Foligno, Cassa di Risparmio di Foligno, 1992.

AGAMBEN, Giorgio, *Le règne et la gloire. Pour une généalogie théologique de l'économie et du gouvernement (Homo sacer, II, 2)* Paris, Le Seuil, 2008 (coll. L'ordre philosophique) (1<sup>re</sup> éd. : *Il Regno e la Gloria. Per una genealogia teologica dell'economia e del governo*, Vicence, Neri Pozza editore, 2007).

AGOSTI, Giovanni et THIEBAUT, Dominique (dir.), *Mantegna 1431-1506*, catalogue de l'exposition (Paris, 26 septembre 2008-5 janvier 2009), Paris, Hazan, 2008.

ALLEVI, Luigi, « Umanisti camerinesi. Il Cantalicio e la corte dei Varano », *AMDSPM*, 4<sup>e</sup> série, vol. II, fasc. 2, 1925, p. 165-195.

AMBROSINI, Riccardo, « Per una rilettura del *Novelliere* di Giovanni Sercambi », *Atti dell'Accademia Lucchese di Scienze, Lettere e Arti*, nouvelle série, vol. XIX-XX, 1987, p. 165-189.

ANCONA, Clemente, « Milizie e condottieri », dans *Storia d'Italia*, vol. V : *I documenti*, t. 1, Turin, Einaudi, 1973, p. 642-665.

ANDENNA, Giancarlo, « Cavalcabò, Andreasio (Andrea de Cavalcabobus) », *DBI*, vol. XXII, 1979, p. 586-590.

—, BORDONE, Renato, SOMAINI, Francesco et VALLERANI, Massimo (dir.), *Comuni e signorie nell'Italia settentrionale : la Lombardia*, Turin, UTET (*Storia d'Italia*, vol. VI), 1998.

ANGELELLI, Walter, « Ghissi, Francescuccio di Cecco », *DBI*, vol. LIV, 2000, p. 74-75.

ANGELETTI, Paolo et REMIDDI, Gaia, « Le vicende urbane di Camerino nel Quattrocento », dans DE MARCHI et LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, 2002 (v.), p. 92-97.

ANGELINI, Patrice, « Notes sur l'idéal de gloire à la Renaissance italienne », *Annales de la faculté des lettres et sciences humaines de Nice*, n° 42 : *Hommage à Louise Cohen. Langue et littérature italiennes*, 1982, p. 63-85.

ANHEIM, Etienne, « Un évêguéliste sur les bords du Rhône. La figure de saint Jean à la cour pontificale d'Avignon au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle », dans Cécile CABY et Rosa Maria DESSI (éd.), *Humanistes, clercs et laïcs dans l'Italie du XIII<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle*, Turnhout, Brepols, 2012 (Collection d'études médiévales de Nice, 13), p. 121-171.

ANTAL, Frederick, *La pittura fiorentina e il suo ambiente sociale nel Trecento e nel primo Quattrocento*, Turin, Einaudi, 1960 (1<sup>re</sup> éd. : *Florentine Painting and its Social Background : the Bourgeois Republic before Cosimo de' Medici's Advent to Power (Fourteenth and Early Fifteenth Centuries)*, Londres, P. Kegan, 1947).

- ANZILOTTI, Antonio, « Cenni sulle finanze del Patrimonio di S. Pietro in Tuscia nel secolo XV », *Archivio della regia società romana di storia patria*, vol. 42, fasc. III-IV, 1919, p. 349-399.
- ARASSE, Daniel, « L'art et l'illustration du pouvoir », dans *Culture et idéologie*, 1985 (v.), p. 231-244.
- , *Le sujet dans le tableau. Essais d'iconographie analytique*, Paris, Flammarion, 1997 (Idées et recherches).
- , « La fin du Moyen Age et la première Renaissance. Peinture et sculpture », dans ID., Philippe MOREL et Mario D'ONOFRIO, *L'art italien du IV<sup>e</sup> siècle à la Renaissance*, Paris, Citadelle & Mazenod, 1997 (L'art et les grandes civilisations), p. 153-331.
- , « Frédéric dans son cabinet : le *studiolo* d'Urbino », dans ID., *Le sujet dans le tableau*, 1997 (v.) (1<sup>re</sup> éd. dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° XLVIII, automne 1993) p. 17-30.
- , *L'Homme en perspective. Les primitifs d'Italie*, Paris, Hazan, 2008 (1<sup>re</sup> éd. Genève, Famot, 1978).
- , « Le programme politique de la Chambre des Epoux ou le secret de l'immortalité », dans ID., *Décors italiens de la Renaissance*, Paris, Hazan, 2009 (1<sup>re</sup> éd. en italien dans *Quaderni di Palazzo Te*, n° 6, janvier-juin 1987), p. 90-131.
- , *Histoires de peintures*, Paris, Denoël, 2004.
- ARCANGELI, Francesca, *I dipinti murali a soggetto cortese nella signoria di Giulio Cesare da Varano*, s. l., CRACE/Comune di Pievebovigliana, 2009.
- ARCHETTI GIAMPAOLINI, Elisabetta, « Prassi economico-giuridiche e religiosità tra '200 e '300. La verifica in un centro della Marca. », *AMDSPM*, vol. XCII, 1987, p. 125-171.
- ARENDT, Hannah, « Le concept d'histoire. Antique et moderne », dans EAD., *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1989 (1<sup>re</sup> éd. : *Between Past and Future : Six Exercises in Political Thought*, Londres, Faber and Faber, 1961), p. 58-120.
- ARTIFONI, Enrico, « Retorica e organizzazione del linguaggio politico nel Duecento italiano », dans CAMMAROSANO (dir.), *Le forme della propaganda politica*, 1994 (v.), p. 157-182.
- , « Prudenza del consigliere. L'éducation del cittadino nel *Liber consolationis et consilii* di Albertano da Brescia (1246) », dans Carla CASAGRANDE, Chiara CRISCIANI et Silvana VECCHIO (dir.), *Consilium. Teorie e pratiche del consigliere nella cultura medievale*, actes du colloque (Pavie, décembre 2000), Florence, SISMEL/Edizioni del Galluzzo, 2004 (Micrologus' Library, 10), p. 195-216.

- ASCHERI, Mario, « Gli statuti : un nuovo interesse per una fonte di complessa tipologia », dans Giuseppe PIERANGELI et Sandro BULGARELLI (dir.), *Catalogo della raccolta di statuti, consuetudini, leggi, decreti, ordini e privilegi dei comuni, delle associazioni e degli enti locali italiani dal Medioevo alle fine del secolo XVIII*, vol. VII, Florence, La Nuova Italia, 1990, p. XXXI-XLIX.
- , « Agli albori della primavera statutaria », dans CONTE et MIGLIO (dir.), *Il diritto per la storia*, 2010 (v.), p. 19-33.
- AUTHENRIETH, Hans Peter, « Pittura architettonica e decorativa », dans Valerio TERRAROLI (dir.), *La pittura in Lombardia. Il Trecento*, Milan, Electa, 1993, p. 362-392.
- AZZI VISENTINI, Margherita, *Histoire de la villa en Italie, XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard/Electa, 1996 (1<sup>re</sup> éd. : *La villa in Italia. Quattrocento e Cinquecento*, Milan, Electa, 1995).
- BACCHELLI, Franco, « Francesco da Fiano », *DBI*, vol. XLIX, 1997, p. 747-750.
- BALESTRACCI, Duccio, « La politica della acque urbane nell'Italia comunale », *MEFRM*, t. 104/2, 1992, p. 431-479.
- , *La festa in armi. Giostre, tornei e giochi del Medioevo*, Rome/Bari, Laterza, 2001.
- , *Le armi, i cavalli, l'oro. Giovanni Acuto e i condottieri nell'Italia del Trecento*, Bari, Laterza, 2009 (1<sup>re</sup> éd. : 2003).
- BANZATO, Davide et LIMENTANI VIRDIS, Caterina, « La tradizione iconografica dei *Trionfi* », dans *Petrarca e il suo tempo*, volume publié après l'exposition (Padoue, 8 mai-31 juillet 2004), Milan, Skira, 2006, p. 107-134.
- BARLETTA, Laura, CARDINI, Franco, GALASSO, Giuseppe (dir.), *Il piccolo Stato. Politica, storia, diplomazia*, actes du colloque de San Marin (11-13 octobre 2001), San Marin, AIEP, 2004.
- BARONI, Costantino, « La scultura gotica », dans *Storia di Milano*, vol. V : *La signoria dei Visconti (1310-1392)*, Milan, Fondazione Treccani degli Alfieri per la storia di Milano, 1955, p. 727-812.
- BARRAL I ALTET, Xavier (dir.), *Artistes, artisans et production artistique au Moyen Age*, actes du colloque CNRS/Université de Rennes II-Haute Bretagne (2-6 mai 1983), 3 vol., Paris, Picard, 1986.
- BARRET, Sébastien, « “*Ad captandam benevolentiam*”. Stéréotype et inventivité dans les préambules d'actes médiévaux », dans ZIMMERMANN (dir.), *Auctor et Auctoritas*, 2001 (v.), p. 321-336.
- BARTOLI LANGELI, Attilio, « I documenti sulla guerra tra Perugia e Foligno del 1253-1254 », *BDSPU*, vol. LXIX, 1972, p. 1-44.

- , « La documentazione degli stati italiani nei secoli XIII-XV : forme, organizzazione, personale », dans *Culture et idéologie*, 1985 (v.), p. 35-55.
- BASCHET, Jérôme et SCHMITT, Jean-Claude (dir.), *L'image. Fonctions et usages des images dans l'Occident médiéval*, actes de l'atelier, (Erice, 17-23 octobre 1992), Paris, Le Léopard d'or, 1996 (Cahiers du Léopard d'or, 5).
- , « Les images : des objets pour l'historien ? », dans Jacques LE GOFF et Guy LOBRICHON (dir.), *Le Moyen Age aujourd'hui. Trois regards contemporains sur le Moyen Age : histoire, théologie, cinéma*, actes de la rencontre (Cerisy-la-Salle, juillet 1991), Paris, Le Léopard d'or, 1997 (Cahiers du Léopard d'or, 7).
- BAUTIER, Robert-Henri, « Chancellerie et culture au Moyen Age », dans Germano GUALDO (dir.), *Cancellaria e cultura nel Medioevo*, actes de la journée d'études de la Commission internationale de diplomatique (Stoccarda, 29-30 août 1985), Città del Vaticano, Archivio Segreto Vaticano, 1990, p. 1-75.
- BAXANDALL, Michael, « Guarino, Pisanello and Chrysoloras », *JWCI*, vol. XXVIII, 1965, p. 183-204.
- , *Les humanistes à la découverte de la composition en peinture 1340-1450*, Paris, Le Seuil, 1989 (1<sup>re</sup> édition : *Giotto and the Orators. Humanist Observers of Painting in Italy and the Discovery of Pictorial Composition 1340-1450*, Londres, Oxford University Press, 1971) (coll. Des Travaux) ; rééd. : *Giotto et les humanistes. La découverte de la composition en peinture 1340-1450*, présenté par Patrick BOUCHERON, Paris, Le Seuil, 2013 (coll. Points).
- BEC, Christian, *Les marchands écrivains : affaires et humanisme à Florence 1375-1434*, Paris/La Haye, Mouton, 1967 (Civilisations et sociétés, 9).
- BEJCZY, István, *The Cardinal Virtues in the Middle Ages. A Study in Moral Thought from the Fourth to the Fourteenth Century*, Leyde/Boston, Brill, 2011 (Brill's Studies in Intellectual History, 202).
- BELLOSI, Luciano (dir.), *Le arti figurative nelle corti dei Malatesti*, Rimini, Bruno Ghigi editore, 2002 (Centro studi malatestiani – Rimini. Storia delle signorie dei Malatesti, 13).
- BELTING, Hans, « The New Role of Narrative in Public Painting of the Trecento : *Historia and Allegory* », dans Herbert L. KESSLER et Marianna SHREVE SIMPSON (dir.), *Studies in the History of Art (National Gallery of Art, Washington)*, vol. 16 : *Pictorial Narrative in Antiquity and the Middle Ages*, actes du symposium (Baltimore, mars 1984), 1985, p. 151-168.
- , « Langage et réalité dans la peinture monumentale publique en Italie au Trecento », dans BARRAL I ALTET (dir.), *Artistes, artisans et production artistique au Moyen Age*, vol. III : *Fabrication et consommation de l'œuvre*, 1986 (v.), p. 491-509.
- , *Pour une anthropologie des images*, Paris, Gallimard, 2004 (1<sup>re</sup> éd. : *Bild-Anthropologie : Entwürfe für eine Bildwissenschaft*, Wilhelm Fink Verlag, Munich, 2001).

- BENAZZI, Giordana, (dir.), *Foligno A. D. 1201. La facciata della cattedrale di San Feliciano*, Milan, Silvana Editoriale, 1993.
- « La decorazione scultorea nella facciata “minore” di San Feliciano », dans EAD. (dir.), *Foligno A. D. 1201*, 1993 (v.), p. 31-61.
- , « I cicli pittorici del tempo di Ugolino e Corrado Trinci », dans EAD. et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, 2001 (v.), p. 459-494.
- et MANCINI, Francesco Federico (dir.), *Il Palazzo Trinci di Foligno*, Pérouse, Quattroemme, 2001.
- et LUNGI, Elvio (dir.), « *Nicolaus Pictor* ». *Nicolò di Liberatore detto l’Alunno. Artisti e botteghe a Foligno nel Quattrocento*, catalogue de l’exposition (Foligno, 29 mai-3 octobre 2004), Foligno, Orfini Numeister, 2004.
- Il bene comune : forme di governo e gerarchie sociali nel basso medioevo*. Actes du 48<sup>e</sup> colloque international (Todi, 9-12 octobre 2011), Spolète, Fondazione Centro italiano di studi sull’alto medioevo, 2012 (Atti dei Convegni del Centro italiano di studi sul basso medioevo – Accademia Tudertina, Nouvelle série, 25).
- BENELLI, Francesco, « Baccio Pontelli, Giovanni della Rovere, il convento e la chiesa di Santa Maria delle Grazie a Senigallia », *Quaderni dell’istituto di storia dell’architettura*, nouvelle série, fasc. 31, 1998, p. 13-26.
- , « Il palazzo ducale », dans DE MARCHI et LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, 2002 (v.), p. 273-274.
- , « Baccio Pontelli e Francesco di Giorgio. Alcuni confronti fra rocche, chiese, cappelle e palazzi », dans FIORE, *Francesco di Giorgio alla corte di Federico da Montefeltro*, vol. II, 2004 (v.), p. 517-556.
- BENEVOLO, Leonardo, « Il palazzo e la città », dans CERBONI BAIARDI, CHITTOLINI et FLORIANI (dir.), *Federico da Montefeltro*, vol. : *Le arti*, 1986 (v.), p. 9-29.
- BENTINI, Jadranka et AGOSTINI, Grazia (dir.), *Une Renaissance singulière. La cour des Este à Ferrare*, catalogue de l’exposition (Bruxelles, 3 octobre 2003 – 11 janvier 2004), Gand, Snoeck, 2003.
- BERTONI, Alberto « “*Heroes picti in spicula alta.*” Il ciclo delle Virtù nella Loggetta », dans ID. et CERVINI (dir.), *Lo specchio di Castiglione Olona*, 2009 (v.), p. 140-158.
- et CERVINI, Rosangela (dir.), *Lo specchio di Castiglione Olona. Il Palazzo del cardinale Branda e il suo contesto*, Castiglione Olona/Varese, Comune di Castiglione Olona/Liceo Artistico A. Frattini/Arterigere, 2009.
- BETTINI, Maurizio, BOLDRINI, Maurizio, CALABRESE, Omar et PICCINI, Gabriella (dir.), *Miti di città*, Sienne, Banca Monte dei Paschi di Siena, 2010.

- BILLANOVICH, Giuseppe, « Giovanni del Virgilio, Pietro da Moglio, Francesco da Fiano », *Italia medioevale e umanistica*, vol. VI, 1963, p. 203-234.
- BIOCCO, Sabina, « Un dipinto a Matelica e nuove acquisizioni su Luca di Paolo », dans DE MARCHI et FALASCHI (dir.), *I da Varano e le arti*, vol. I, 2003, p. 407-430.
- BITTARELLI, Angelo Antonio, *Pievebovigliana e il suo museo*, L'Aquila, Japadre, 1972.
- , « Lodovico Clodio scrittore e politico premachiavellico », *Studi maceratesi*, vol. V : *Civiltà del Rinascimento nel Maceratese*, actes du colloque (Recanati, 1969), p. 129-160.
- BIZZOCCHI, Roberto, *Généalogies fabuleuses. Inventer et faire croire dans l'Europe moderne*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2010 (1<sup>re</sup> éd. : *Genealogie incredibili. Scritti di storia nell'Europa moderna*, Bologne, Il Mulino, 1995).
- BLASIO, Maria Grazia, « Immagini di un condottiero : Braccio da Montone e l'occupazione di Roma nel 1417 », dans DEL TREPPO (dir.), *Condottieri e uomini d'arme*, 2001 (v.), p. 215-226.
- BLUME, Dieter, « Planetengötter und ein christlicher Friedensbringer als Legitimation eines Machtwechsels : die Ausmalung der Rocca di Angera », dans Hermann FILLITZ et Martina PIPPAL (dir.), *Akten des 25. Kongresses für Kunstgeschichte*, t. 6 : *Europäische Kunst um 1300*, actes du congrès (Vienne, 4-10 septembre 1983), Vienne, Böhlau, 1986, p. 175-186.
- , « Astrologia e antichità. Per una iconologia degli affreschi nel palazzo Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, 1989 (v.), p. 431-446.
- , *Regenten des Himmels. Astrologische Bilder in Mittelalter und Renaissance*, Berlin, Akademie-Verlag, 2000 (Studien aus dem Warburg-Haus, 3).
- BOCCANERA, Giacomo, « Antico folclore nella festa patronale di San Venanzio a Camerino », *AMDSPM*, série VII, vol. IX, 1954, p. 73-112.
- , « Civitanova e la signoria da Varano », *Studi maceratesi*, vol. XVI : *La fascia costiera della Marca*, actes du colloque (Civitanova Marche, 29-30 novembre 1980), 1982, p. 203-214.
- (†) et CORRADINI, Sandro, « Il ramo ferrarese dei Da Varano e due inventari del loro Archivio Privato », dans MORICONI (dir.), *Caterina Cybo*, 2005 (v.), p. 17-72.
- BOCCHI, Francesca, « La "Terranova" da campagna a città » dans Giuseppe PAPAGNO et Amedeo QUONDAM (dir.), *La corte e lo spazio : Ferrara estense*, 3 vol., Rome, Bulzoni, 1982 (« Europa delle Corti ». Centro studi sulle società di antico regime. Biblioteca del Cinquecento, 17), p. 167-192.
- BOLZONI, Lina, *La rete delle immagini. Predicazione in volgare dalle origini a Bernardino da Siena*, Turin, Einaudi, 2002.
- BONIFAZI, Gabor et CASCINI, Lucia, *Ma che bel castello*, Macerata, Biemmegraf, 1984.

- BONNE, Jean-Claude, « De l'ornemental dans l'art médiéval (VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle). Le modèle insulaire », dans BASCHET et SCHMITT, (dir.), *L'image. Fonctions et usages*, 1996 (v.), p. 207-240.
- , « Art ornemental, art environnemental : au-delà ou en deçà de l'image (art médiéval, art contemporain) », *Images Re-vues* [En ligne], n° 10 : *Inactualité de l'ornement*, 2012, URL : <http://imagesrevues.revues.org/2262>
- BORDONE, Renato, « Gli statuti di Asti fra sopravvivenza comunale e sottomissione principesca », dans Rolando DONDARINI, Gian Maria VARANINI et Maria VENTICELLI (dir.), *Signori, regimi signorili e statuti nel tardo Medioevo. Atti del VII convegno del Comitato italiano per gli studi e le edizioni delle fonti normative* (Ferrare, 5-7 octobre 2000), Bologne, Pàtron, 2003, p. 75-92
- (dir.), *Le aristocrazie dai signori rurali al patriziato*, Rome/Bari, Laterza, 2004 (Medioevo italiano. Manuali Laterza, 196).
- BORSI, Stefano, *Leon Battista Alberti e l'antichità romana*, Florence, Edizioni Polistampa, 2004 (Biblioteca della Nuova antologia, 14).
- BOSKOVITS Miklòs, « Osservazioni sulla pittura tardogotica nelle Marche », dans ID., *Immagini da meditare. Ricerche su dipinti di tema religioso nei secoli XII- XV*, Milan, Vita e pensiero, 1994 (Arti e scritture, 5), p. 233-307 (1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1977).
- BOUCHERON, Patrick, *Le pouvoir de bâtir. Urbanisme et politique édilitaire à Milan, XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Rome, EFR, 1998 (Coll. de l'EFR, 239).
- , « De l'urbanisme communal à l'urbanisme seigneurial. Cités, territoires et édilité publique en Italie du Nord (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », dans CROUZET-PAVAN (études réunies par), *Pouvoir et édilité*, 2003 (v.), p. 41-77.
- , « *Non domus ista sed urbs*. Palais princiers et environnement urbain au *Quattrocento* (Milan, Mantoue, Urbino) », dans ID. et Jacques CHIFFOLEAU (études réunies par), *Les palais dans la ville. Espaces urbains et lieux de la puissance publique dans la Méditerranée médiévale*, actes de la table ronde (Avignon, 3-5 décembre 1999), Lyon, PUL, 2004 (Coll. d'histoire et d'archéologie médiévale, 13), p. 249-284.
- , « “Tournez les yeux pour admirer, vous qui exercez le pouvoir, celle qui est peinte ici.” La fresque du Bon Gouvernement d'Ambrogio Lorenzetti », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 6, novembre-décembre 2005 (60<sup>e</sup> année), p. 1137-1199.
- , « L'artista impreditore », dans Philippe BRAUNSTEIN et Luca MOLA (dir.), *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, vol. III : *Produzione e tecniche*, Trévise/Costabissara, Fondazione Cassamarca/Angelo Colla editore, 2007, p. 417-436.
- , « Politisation et dépolitisation d'un lieu commun. Remarques sur la notion de Bien Commun dans les villes d'Italie centro-septentrionale entre commune et seigneurie », dans LECUPPRE-DESJARDIN et VAN BRUAENE (dir.), *“De Bono Communi”*, 2010 (v.), p. 246-251.

- , *Conjurer la peur. Sienne, 1338 : essai sur la force politique des images*, Paris, Le Seuil, 2013.
- BOUDON-MACHUEL, Marion, BROCK, Maurice et CHARRON, Pascale (textes réunis par), *Aux limites de la couleur. Monochromie et polychromie dans les arts (1300-1600)*, actes du colloque (Tours, 12-13 juin 2009), Turnhout, Brepols, 2011 (Etudes renaissantes).
- BOURNE, Molly, « Mantegna's *Madonna della Vittoria* and the Rewriting of Gonzaga History », dans NELSON et ZECKHAUSER (dir.), *The Patron's Payoff*, 2008 (v.), p. 167-183.
- BRANDI, Cesare (dir.), *Palazzo Pubblico di Siena. Vicende costruttive e decorazione*, Milan, Silvana, 1983.
- BRAUDEL, Fernand, « Histoire et Sciences sociales. La longue durée », dans ID., *Ecrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969 (1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1958), p. 41-83.
- BRUNELLI, Giampiero, « Ferdinando II (Ferrandino) d'Aragona, re di Napoli », *DBI*, vol. XLVI, 1996, p. 189-194.
- BRUNET, Jacques-Charles, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, 6 t., Paris, Firmin Didot Frères, 1860-1865 (et *Supplément*, 1878).
- BRUZZESE, Stefano, « Nel giardino di Branda Castiglioni. Per un'introduzione al "Maestro del 1423" », dans BERTONI et CERVINI (dir.), *Lo specchio di Castiglione Olona*, 2009 (v.), p. 180-185.
- BUC, Philippe, *The Dangers of Ritual. Between Early Medieval Texts and Social Scientific Theory*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2001.
- BUENO DE MESQUITA, David Meredith, « Bussone, Francesco, detto il Carmagnola », *DBI*, vol. XV, 1972, p. 582-587.
- BURCKHARDT, Jacob, *La civilisation de la Renaissance en Italie*, 2 vol., Genève, Gonthier, 1963 (1<sup>re</sup> éd. : *Die Kultur der Renaissance in Italien, ein Versuch*, Bâle, Schweighauser, 1860).
- BURKE, Peter, *La Renaissance européenne*, Paris, Le Seuil, 2000 (Faire l'Europe) (1<sup>re</sup> éd. : *The European Renaissance : Centres and Peripheries*, Oxford, Blackwell, 1998).
- BURNS, Howard, « Castelli travestiti ? Ville e residenze di campagna nel Rinascimento italiano », dans CALABI et SVALDUZ (dir.), *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, vol. VI, 2010 (v.), p. 465-545.
- BUTTAY-JUTIER, Florence, « *Fortuna* ». *Usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2008 (coll. Centre Roland Mousnier).
- CACIORGNA, Marilena, « *Sanguinis et belli fusor*. Contributo all'esegesi dei titoli di Palazzo Trinci (Loggia di Romolo e Remo, Sala delle Arti e dei Pianeti, Corridoio) », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, 2001 (v.), p. 401-426.

- CAFERRO, William, *John Hawkwood. An English Mercenary in Fourteenth-Century Italy*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2006.
- CAGLIOTI, Francesco, « Francesco Sforza e il Filelfo, Bonifacio Bembo e “compagni” : nove prosopopee inedite per il ciclo d’antichi eroi ed eroine nella corte ducale dell’Arengo a Milano (1456-1461 circa) », *Mitteilungen des Kunsthistorischen Institutes in Florenz*, vol. XXXVIII, fasc. 2-3, 1994, p. 183-217.
- CAIROLA, Aldo et CARLI, Enzo, *Le « Palazzo pubblico » de Sienne*, Rome/Paris, Editalia/La Bibliothèque des arts, 1965 (1<sup>re</sup> éd. en italien, Rome, Editalia, 1964).
- CALABI, Donatella et SVALDUZ, Elena (dir.), *Il Rinascimento italiano e l’Europa*, vol. VI : *Luoghi, spazi, architecture*, Trévise/Costabissara, Fondazione Cassamarca/Angelo Colla editore, 2010.
- Camilla Battista da Varano e il suo tempo*, actes du colloque du 5<sup>e</sup> centenaire du monastère des clarisses de Camerino (Camerino, 7-9 septembre 1984), Camerino, Centro Stampa ORAC XXX, 1987.
- CAMMAROSANO, Paolo, *Le forme della propaganda politica nel Due e nel Trecento*, actes du colloque (Trieste, 2-5 mars 1993), Rome, EFR, 1994 (Coll. de l’EFR, 201).
- CAMPANA, Augusto, « Basinio da Parma », *DBI*, vol. VII, 1965, p. 89-98. CAMPBELL, Stephen J. (dir.), *Artists at Court. Image-Making and Identity, 1300-1550*, actes du symposium (2 mars 2002), Boston, Isabella Stewart Gardner Museum, 2004 (Fenway Court, 31).
- , et MILNER, Stephen J. (dir.), *Artistic Exchange and Cultural Translation in the Italian Renaissance City*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.
- CAMPBELL, Thomas P. (dir.), *Tapestry in the Renaissance. Art and Magnificence*, catalogue de l’exposition (New York, 12 mars – 19 juin 2002), New Haven, Yale University Press, 2002.
- CANFORA, Davide, *La controversia di Poggio Bracciolini e Guarino Veronese su Cesare e Scipione*, Florence, Leo S. Olschki, 2001.
- CAPITANI, Ovidio, « Dal comune alla signoria », dans ID., Raoul MANSELLI, Giovanni CHERUBINI, Antonio Ivan PINI, Giorgio CHITTOLINI (dir.), *Comuni e signorie : istituzioni, società e lotte per l’egemonia*, Storia d’Italia, vol. IV, Turin, UTET, 1981, p. 135-175.
- CARVALE, Mario, « Lo Stato pontificio da Martino V a Gregorio XIII », dans ID. et Alberto CARACCILO, *Lo Stato pontificio da Martino V a Pio X*, Storia d’Italia, vol. XIV, Turin, UTET, 1978, p. 1-371.
- CARDINI, Franco, « Note sul torneo », dans ID., *Guerre di primavera. Studi sulla cavalleria e la tradizione cavalleresca*, Florence, Le Lettere, 1992 (1<sup>re</sup> éd. :1984), p. 237-258.
- , « Condottieri e uomini d’arme nell’Italia del Rinascimento », dans DEL TREPPO (dir.), *Condottieri e uomini d’arme*, 2001 (v.), p. 1-10.

- CAROCCHI, Sandro, « Governo papale e città nello Stato della Chiesa. Ricerche sul Quattrocento », dans Sergio GENSINI (dir.), *Principi e città alla fine del Medioevo*, actes du colloque (San Miniato, 20-23 octobre 1994), Ospedaletto (Pisa), Pacini, 1996 (Pubblicazioni degli Archivi di Stato. Saggi, 41), p. 151-224.
- , « Feudo, vassallaggi e potere papale nello Stato della Chiesa (metà XI sec.-inizio XIII sec.) », *Rivista storica italiana*, n° 112, 2000, p. 999-1035.
- , *Vassalli del papa. Potere pontificio, aristocrazie e città nello Stato della Chiesa (XII-XV sec.)*, Rome, Viella, 2010 (I libri di Viella, 115).
- , « The Papal State », dans GAMBERINI et LAZZARINI (dir.), *The Italian Renaissance State*, 2012 (v.), p. 69-89.
- CARPEGNA FALCONIERI, Tommaso DI, « Montefeltro, Guidantonio di », *DBI*, vol. LXXVI, 2012, p. 61-64.
- CASCIOLA, Cristina, « Origine e sviluppo della Biblioteca “Ludovico Jacobilli” in Foligno », dans Maria DURANTI (éd.), *Ludovico Jacobilli, erudito umbro del '600*, actes des journées d'études (Foligno, 17 avril et 18 mai 1999), Foligno, Biblioteca Jacobilli, 2004 (I Quaderni delle Biblioteca Jacobilli), p. 59-81.
- CASTELNUOVO, Enrico, *Un pittore italiano alla corte di Avignone. Matteo Giovannetti e la pittura in Provenza nel secolo XIV*, Turin, Einaudi, 1962.
- CASTELNUOVO, Guido, « L'identità politica delle nobiltà cittadine (inizio XIII-inizio XVI secolo) », dans BORDONE (dir.), *Le aristocrazie*, 2004 (v.), p. 195-243.
- et MATTEONI, Olivier (dir.), *Chancelleries et chanceliers des princes à la fin du Moyen Age*, actes de la table ronde (Chambéry, 5-6 octobre 2006), Université de Savoie, Chambéry, 2011 (Sociétés, religions, politiques, 19).
- , « Introduction », dans ID., *Chancelleries et chanceliers des princes*, 2011 (v.), p. 7-12.
- CAVALLARO, Anna, « Il fregio dei “putti” », dans EAD., Almamaria MIGNOSI TANTILLO et Rosella SIGILATO (dir.), *Bracciano e gli Orsini nel '400*, catalogue de l'exposition (Bracciano, 27 juin-27 août 1981), Rome, De Luca, 1981 (Il Quattrocento a Roma e nel Lazio), p. 69-70.
- , (dir.), *Temi profani e allegorie nell'Italia centrale del Quattrocento*, Manziana, Vecchiarelli, 1995.
- CECCARELLI, Francesco, « Palazzi, castalderie e delizie. Forme degli insediamenti estensi nel Ferrarese tra Quattrocento e Cinquecento », dans Marco BORELLA (dir.), *Il Castello per la città*, catalogue de l'exposition (Ferrare, 14 mars-13 juin 2004), Milan, Silvana, 2004 (Gli Este a Ferrara), p. 73-83.
- et FOLIN, Marco (dir.), *Delizie estensi : architetture di villa nel Rinascimento italiano ed europeo*, actes du colloque (Ferrare, 29-31 mai 2006), Florence, Leo S. Olschki, 2009 (Ferrara, paesaggio estense, 4).

- CECCHI, Dante, « Compagnie di ventura nella Marca », *Studi maceratesi*, vol. IX, actes du colloque (Portorecanati, 10-11 novembre 1973), 1973, p. 64-136.
- CECCHINI, Giovanni, « Boldrino da Panicale », *BDSPU*, vol. LIX, 1962, p. 43-96.
- , « Fra Bevignate e la guerra perugina contro Foligno », dans *Storia e arte in Umbria nell'età comunale*, actes du colloque (Gubbio, 26-30 mai 1968), Gubbio/Pérouse, Centro di studi umbri/Facoltà di lettere e filosofia dell'Università degli studi di Perugia, 1971, vol. II, p. 353-362.
- CENGARLE, Federica, « Le arenghe dei decreti viscontei (1330 ca.-1447) : alcune considerazioni », dans GAMBERINI et PETRALIA (dir.), *Linguaggi politici*, 2007 (v.), p. 55-87.
- , « La signoria di Azzone Visconti tra prassi, retorica e iconografia (1329-1339) », dans VALLERANI, (dir.), *Tecniche di potere*, 2010 (v.), p. 89-116.
- , CHITTOLINI, Giorgio et VARANINI, Gian Maria (dir.), *Poteri signorili e feudali nelle campagne dell'Italia settentrionale fra Tre e Quattrocento : fondamenti di legittimità e forme di esercizio*. Actes du colloque (Milan, 11-12 avril 2003), Florence, Firenze University Press, 2005 (Quaderni di Reti Medievali Rivista, 1).
- CERBONI BAIARDI, Giorgio, CHITTOLINI, Giorgio et FLORIANI, Piero (dir.), *Federico di Montefeltro*, 3 vol. : *Lo Stato, Le arti, La cultura*, Rome, Bulzoni, 1986 (« Europa delle Corti ». Centro studi sulle società di antico regime. Biblioteca del Cinquecento, 30). [ma intendi tutti e tre i volumi ? o solo il III quello dedicato alla cultura ?]
- CERESA, Massimo, « Favorino, Guarino (Varino, Guerino) », *DBI*, vol. XLV, 1995, p. 474-477.
- CERESATTO, Alessandro et FOSSATI, Marco, « Dai Visconti agli Sforza », dans Giancarlo ANDENNA, Renato BORDONE, Francesco SOMAINI et Massimo Vallerani, *Comuni e signorie nell'Italia settentrionale : la Lombardia*, Storia d'Italia, vol. VI, Turin, UTET, 1998, p. 573-636.
- CERIANA, Matteo, « Note sull'architettura e la scultura nella Camerino di Giulio Cesare da Varano », dans DE MARCHI et GIANNATIEMPO LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, 2002 (v.), p. 98-115.
- , « Fra Carnevale and the Practice of Architecture », dans CHRISTIANSEN (éd.), *From Filippo Lippi to Piero della Francesca*, 2005 (v.), p. 97-135.
- et DAFRA, Emanuela (dir.), *Gentile da Fabriano. Il politico di Valle Romita*, catalogue de l'exposition (Milan, 31 mars – 25 avril 1993), Milan, Charta/Soprintendenza per i Beni Artistici e Storici (Milano), 1993.
- CERQUIGLINI-TOULET, Jacqueline, « A la recherche des pères : la liste des auteurs illustres à la fin du Moyen Age », *M. L. N.*, vol. 116, n° 4, septembre 2001, p. 630-647.

- CERUTTI, Damien et ROMANO, Serena (dir.), *L'artista girovago. Forestieri, avventurieri, emigranti e missionari nell'arte del Trecento in Italia del Nord*, actes du colloque (Lausanne, 7-8 mai 2010), Rome, Viella (Etudes lausannoises d'histoire de l'art, 14 ; Studi lombardi, 1), 2012.
- CHAMBERS, David, *Patrons and Artists in the Italian Renaissance*, Londres/Basingstoke, Macmillan, 1970.
- , « Francesco II Gonzaga, Marquis of Mantua, “Liberator of Italy” », dans David ABULAFIA (dir.), *The French Descent into Renaissance Italy, 1494-1495. Antecedents and Effects*, Aldershot, Ashgate, 1995, p. 217-229.
- CHASTEL, André, *Histoire du retable italien des origines à 1500*, Paris, Liana Levi, 2005 (1<sup>re</sup> éd. : *La Pala ou le retable italien des origines à 1500*, Paris, Liana Levi, 1993).
- CHERUBINI, Giovanni, *L'Italia rurale del basso Medioevo*, Rome/Bari, Laterza, 1985.
- CHIFFOLEAU, Jacques, « Dire l'indicible. Remarques sur la catégorie du *nefandum* du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 45<sup>e</sup> année, n° 2, mars-avril 1990, p. 289-324.
- , « Sur le crime de majesté médiéval », dans *Genèse de l'Etat moderne en Méditerranée. Approches historiques et anthropologiques des pratiques et des représentations*, actes de la table-ronde, (Paris, 25-27 septembre 1987 et 18-19 mars 1988), Rome, EFR, 1993 (Coll. de l'EFR, 168), p. 183-213.
- , *La Chiesa, il segreto e l'obbedienza*, trad. du français par Massimo Vallerani, Bologne, Il Mulino, 2010 (Saggi, 728).
- CHITTOLINI, Giorgio, « Alcune considerazioni sulla storia politico-istituzionale del tardo medioevo : alle origini degli stati regionali », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, vol. II, 1976, p. 401-419.
- , « La crisi delle libertà comunali e le origini dello Stato territoriale », dans ID., *La formazione dello Stato regionale e le istituzioni del contado. Secoli XIV-XV*, Turin, Einaudi, 1979 (1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1970), p. 3-35.
- , « Ricerche sull'ordinamento territoriale del dominio Fiorentino agli inizi del secolo XV », dans ID., *La formazione dello Stato regionale e le istituzioni del contado*, Turin, Einaudi, 1979 (Piccola biblioteca Einaudi, 375) (1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1978), p. 292-352.
- , (dir.), *La crisi degli ordinamenti comunali e le origini dello Stato del Rinascimento*, Bologne, Il Mulino, 1979.
- , « Su alcuni aspetti dello Stato di Federico », dans CERBONI BAIARDI, CHITTOLINI, FLORIANI (dir.), *Federico di Montefeltro. Lo Stato*, 1986 (v.), p. 61-102.
- , « “Quasi-città”. Borghi e terre in area lombarda nel tardo medioevo », *Società e storia*, anno XIII, 47, janvier-mars 1990, p. 3-26.

- CHITTOLINI, Giorgio, « “Crisi” e “lunga durata” delle istituzioni comunali in alcuni dibattiti recenti », dans Luigi LACCHÈ, Carlotta LATINI, Paolo MARCHETTA et Massimo MECCARELLI (dir.), *Penale, giustizia, potere. Metodi, ricerche, storiografie. Per ricordare Mario Sbriccoli*, Macerata, Edizioni Università di Macerata, 2007, p. 125-154.
- , « Ascesa e declino di piccoli stati signorili (Italia centro-settentrionale, metà Trecento – inizi Cinquecento). Alcune note », *Società e storia*, anno XXXI, n° 121, juillet-septembre 2008, p. 473-498.
- , MOLHO, Anthony et SCHIERA, Pierangelo (dir.), *Origini dello Stato. Processi di formazione statale in Italia fra Medioevo ed età moderna*, Bologne, Il Mulino, 1994.
- CHOJNACKI, Stanley, « La formazione della nobiltà dopo la Serrata », dans Girolamo ARNALDI, Giorgio CRACCO, Alberto TENENTI (dir.), *Storia di Venezia. Dalle origini alla caduta della Serenissima*, vol. III : *La formazione dello Stato patrizio*, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, 1997, p. 641-725.
- CHRISTIANSEN, Keith, *Gentile da Fabriano*, Ithaca, Cornell University Press, 1982.
- (dir.), *From Filippo Lippi to Piero della Francesca. Fra Carnevale and the Making of a Renaissance Master*, catalogue de l'exposition (Milan, 13 octobre 2004-9 janvier 2005 ; New York, 1<sup>er</sup> février-1<sup>er</sup> mai 2005), New York/Milan, The Metropolitan Museum of Art/Olivares, 2005.
- , « L'Adorazione dei Magi di Gentile da Fabriano », dans Alessandro CECCHI (éd.), *Gentile da Fabriano agli Uffizi*, Milan, Silvana, 2005, p. 10-40.
- CIAPPARONI, Fabrizio, « Giovanni Maria Varano duca di Camerino », dans *Camilla Battista da Varano e il suo tempo*, 1987 (v.), p. 39-118.
- CIARDI DUPRE DAL POGETTO, Maria Grazia, « Per la ricostruzione di un'illustrazione libraria a Camerino nel Rinascimento », dans DE MARCHI et GIANNATIEMPO LÓPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, 2002 (v.), p. 78-83.
- CLARK, Kenneth, *Le nu*, 2 vol., Paris, Hachettes, 1998 (1<sup>re</sup> éd. : *The Nude : a Study in Ideal Form*, New York, Pantheon Books, 1956 (Bollingen Series, 35-2)).
- CLERI, Bonita et DONNINI, Giampiero (dir.), *Le cappelle gotiche in Sant'Agostino e in San Domenico di Fabriano*, Fabriano, Fondazione Cassa di Risparmio di Fabriano e Cupramontana, 2006.
- CLOUGH, Cecil H., « Federigo da Montefeltro's Patronage of the Arts (1468-1482) », dans ID., *The Duchy of Urbino in the Renaissance*, Londres, Variorum Reprints, 1981, p. 129-148.
- COLE, Alison, *La Renaissance dans les cours italiennes*, Paris, Flammarion, 1995 (Tout l'art) (1<sup>re</sup> éd. : *Virtue and Magnificence. Art of the Italian Renaissance Courts*, Londres, Calmann and King Ltd., 1995).

- COLLIVA, Paolo, *Il cardinale Alborno, lo Stato della Chiesa, le "Constitutiones aegidianae" (1353-1357)*, Bologne, Publicaciones del Real Colegio de España, 1977 (Studia albornoiana, 32).
- COLTRINARI, Francesca, notice 21 sur le polyptyque de Bartolomeo di Tommaso pour l'église Sans Salvatore de Foligno, dans Eleonora BAIKATI et Patrizia DRAGONI (dir.), *Matteo di Gualdo. Rinascimento eccentrico tra Umbria e Marche*, catalogue de l'exposition (Gualdo Tadino, 21 mars – 27 juin 2004), Città di Castello, Electa/Editori Umbri Associati, 2004 (Catalogo regionale dei beni culturali dell'Umbria. Studi e prospettive), p. 117-123.
- CONTAMINE, Philippe, *Guerre, Etat et société à la fin du Moyen Age. Etudes sur les armées des rois de France, 1337-1494*, Paris/La Haye, Mouton/EPHE, 1972 (Civilisations et Sociétés, 24).
- CONTE, Emanuele et MIGLIO, Massimo (dir.), *Il diritto per la storia. Gli studi giuridici nella ricerca medievistica*, actes du colloque (Rome, 21-22 mai 2007), Rome, ISIME, 2010 (Nuovi studi storici, 83).
- CORBO, Gabriella « Osservazioni sul titolo originale del poema di Federico Frezzi », *Rassegna della letteratura italiana*, 89, série 8, n<sup>os</sup> 2-3, mai-décembre 1985, pp. 444-451.
- CORDELLIER, Dominique, « Le peintre aux sept vertus », dan ID. et MARINI (dir.), *Pisanello*, 1996 (v.), p. 15-18.
- et MARINI, Paola (dir.), *Pisanello. Le peintre aux sept vertus*, catalogue de l'exposition (Paris, 6 mai-5 août 1996), Paris, RMN, 1996.
- CORRADINI, Sandro, « Il Palazzo di Giulio Cesare Varano e l'architetto Baccio Pontelli », *Studi maceratesi*, vol. V : *Civiltà del Rinascimento nel Maceratese*, actes du colloque (Recanati, 1969), 1969, p. 186-220.
- CORTESE, Ennio, « Cittadinanza (Diritto intermedio) », dans *Enciclopedia del diritto*, vol. VII, Milan, Giuffrè, 1960, p. 132-140.
- CORVINI, Maria Nadia, « Condottieri ed eserciti permanenti negli Stati italiani del XV secolo in alcuni studi recenti », *Nuova rivista storica*, anno LXIX, fasc. III-IV, mai-août 1985, p. 329-352.
- , *L'esercito del duca. Organizzazione militare e istituzioni al tempo degli Sforza (1450-1480)*, Roma, ISIME, 1998 (Nuovi studi storici, 42).
- COSNET, Bertrand, « Les personnifications dans la peinture monumentale en Italie au XIV<sup>e</sup> siècle : la grisaille et ses vertus », dans BOUDON-MACHUEL, BROCK et CHARRON (textes réunis par), *Aux limites de la couleur*, 2011 (v.), p. 125-132.
- , *L'imagerie morale italienne (v. 1315-v. 1415) : figurer et personnifier les vertus selon les ordres mendiants et les communes toscanes*, thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Maurice Brock, soutenue le 24 septembre 2011 à l'université François-Rabelais, Tours, PUFR, à paraître.

- COSTA, Pietro, “*Civitas*”. *Storia della cittadinanza in Europa*, 3 vol., Rome/Bari, Laterza, 1999 (Collezione Storica).
- COTTRET, Monique, *Tuer le tyran ? Le tyrannicide dans l’Europe moderne*, Paris, Fayard, 2009.
- COUMERT, Magali *Origines des peuples. Les récits du Haut Moyen Age occidental (550-850)*, Paris, Institut d’études augustiniennes, 2007 (Collection des études augustiniennes. Série Moyen Age et temps modernes, 42).
- COVINI, Maria Nadia, « Castelli, fortificazioni e difesa locale : le strutture difensive degli stati regionali nell’Italia centro-settentrionale fra XIV e XV secolo », *Castrum*, vol. 3 : *Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Age*, dir. André BAZZANA, actes du colloque (Madrid, 24-27 novembre 1985), Madrid/Rome, Casa de Velázquez/EFR, 1988 (Publications de la Casa de Velázquez – série archéologie, fasc. XII ; Coll. de l’EFR, 105), p. 135-141.
- , « Milano e Bologna dopo il 1455. Scambi militari, condotte e diplomazia », dans DEL TREPPO (dir.), *Condottieri e uomini d’arme*, 2001 (v.), p. 165-214.
- CRISTOFERI, Francesca « Le decorazioni pittoriche » dans *L’abbazia di Sassovivo a Foligno*, Foligno, Cassa di Risparmio di Foligno, 1992, p. 135-154.
- CROCE, Benedetto, *Uomini e cose della vecchia Italia*, 2 vol., Bari, Laterza, 1956 (1<sup>re</sup> éd. 1926) (Scritti di storia letteraria e politica, XX).
- CROUZET-PAVAN, Elisabeth (études réunies par), *Pouvoir et édilité. Les grands chantiers dans l’Italie communale et seigneuriale*, acte des rencontres (Rome, 12 décembre 1994, 22 janvier 1996, 20 janvier 1997, 26 janvier 1998), Rome, EFR, 2003 (Collection de l’EFR, 302).
- , « “Pour le bien commun...” A propos des politiques urbaines dans l’Italie commune », dans EAD. (études réunies par), *Pouvoir et édilité*, 2003 (v.), p. 11-40.
- , « Gênes et Venise : discours historiques et imaginaires de la cité », dans CAMMAROSANO (dir.), *Le forme della propaganda politica*, 1994 (v.), p. 427-453.
- , *Venise triomphante. Les horizons d’un mythe*, Paris, Albin Michel, 1999.
- , *Enfers et paradis. L’Italie de Dante et de Giotto*, Paris, Albin Michel, 2001.
- , *Renaissances italiennes. 1380-1500*, Paris, Albin Michel, 2007.
- , « A l’automne du Moyen Age en Italie du Nord : imaginaires chevaleresques et culture de cour », *Académie des inscriptions & belles lettres. Comptes rendus des séances de l’année*, fasc. IV, novembre-décembre 2008, p. 1725-1751.
- , *Les villes vivantes. Italie, XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2009.

- CRUCIANI, Paolo, « La Rocca Varanesca di Beldiletto presso Pievebovigliana. Indagine su un monumento da salvare », *Castella Marchiae*, n° 3, 1999, p. 32-46.
- CRUCIANI, Vladimiro, *La Chiesa e il convento di San Giacomo a Foligno. "In itinere Sancti Iacobi"*, Foligno, Orfini Numeister, 2005.
- Culture et idéologie dans la genèse de l'Etat moderne*, actes de la table ronde (Rome, 15-17 octobre 1984), Rome, EFR, 1985 (Coll. de l'EFR, 82).
- CULTRERA, Giuseppe, « Il palazzo Vitelleschi in Corneto Tarquinia », *Ausonia. Rivista della Società italiana di archeologia e storia dell'arte*, vol. X, 1921, p. 260-297.
- CUTOLO, Alessandro, *Re Ladislao d'Angiò Durazzo*, Naples, Arturo Berisio, 1969 (1<sup>re</sup> éd. : 1936).
- DACOS, Nicole, *La découverte de la Domus Aurea et la formation des grotesques à la Renaissance*, Londres/Leyde, The Warburg Institute (University of London)/Brill, 1969 (Studies of the Warburg Institute, vol. 31).
- DAL POGETTO, Paolo (dir.), *Piero e Urbino, Piero e le corti rinascimentali*, catalogue de l'exposition (Urbino, 24 juillet-31 octobre 1992), Venise, Marsilio, 1992.
- DEAN, « Le corti. Un problema storiografico », dans CHITTOLINI, MOLHO et SCHIERA (dir.), *Origini dello Stato*, 1994 (v.), p. 425-447.
- DE ANGELIS, Maria Antonietta, « Restauri e nuove acquisizioni nel palazzo dei da Varano a Camerino. I. Contributi alla conoscenza ed al recupero del "palazzo ducale" », dans PEDROTTI (dir.), *L'Orto Botanico e il verde a Camerino*, 1989 (v.), p. 17-29.
- DE BENEDICTIS, Cristina, *Per la storia del collezionismo italiano. Fonti e documenti*, Florence, Ponte alle Grazie, 1998 (1<sup>re</sup> éd. : 1991).
- DEGLI AZZI, Giustiniano « Spigolature di storia politica e artistica folignate nell'Archivio delle Riformazioni di Firenze e nell'Archivio Mediceo avanti il Principato », *BDSPU*, vol. X, 1904, p. 515-520.
- DEL TREPPO, Mario, « Sulla struttura della compagnia o condotta militare », dans ID. (dir.), *Condottieri e uomini d'arme*, 2001 (v.), p. 417-452.
- , (dir.), *Condottieri e uomini d'arme nell'Italia del Rinascimento*, Naples, Liguori, 2001 (Europa Mediterranea Quaderni, 18).
- DELZANT, Jean-Baptiste, « Les Trinci à Nocera. Mise en scène et construction de la violence dans une seigneurie italienne du premier Quattrocento », dans *Questes. Bulletin des jeunes chercheurs médiévistes*, vol. 14 : *Violences médiévales*, dir. Léonard DAUPHANT, avril 2008, p. 63-75.

- DELZANT, Jean-Baptiste, « Au cœur de la cité. Construction et élaboration des palais seigneuriaux en Italie centrale : les exemples de Foligno et de Camerino (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », dans Vanessa OBRY et Clotilde DAUPHANT (dir.), *Rêves de pierre et de bois. Imaginer la construction au Moyen Age*, actes de la journée d'études (2 juin 2007), Paris, PUPS, 2009, p. 33-46.
- , « Crédit local, investissement foncier et archives privées. Les stratégies de Guido Chiavelli, dit le Napolitain (Italie, milieu du XIV<sup>e</sup> siècle) », *MEFRM*, 121/2, 2009, p. 361-376.
- , « D'un monde à l'autre. L'imaginaire troyen dans l'Italie de la fin du Moyen Age : transferts et échanges », dans *Camenuiae* [En ligne], n° 6, novembre 2010, URL : [http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/Delzant\\_revu-2.pdf](http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/Delzant_revu-2.pdf)
- , « La prière peinte : textes sacrés et propagande politique dans la chapelle du palais Trinci de Foligno (XV<sup>e</sup> siècle) », dans Mélanie ADDA (dir.), *Textes sacrés et culture profane : de la révélation à la création*, actes du colloque (Paris, 11-12 janvier 2008), Bern, Peter Lang, 2010 (coll. Recherches en littérature et spiritualité (Université de Metz)), p. 181-211.
- , « *Instaurator et fundator*. Costruzione della signoria urbana e presenza monumentale del Comune (Italia centrale, fine del Medio Evo) », *BDSPU*, vol. CIX, fasc. I-II, 2012, p. 271-338.
- , « *Instaurator et fundator* : édification de la seigneurie urbaine et construction de la ville (Italie centrale, fin du Moyen Age) », dans Marc BOONE et Martha HOWELL (dir.), *The Power of Space in late Medieval and Early Modern Europe : the Cities of Italy, Northern France and the Low Countries*, actes du colloque (New York, 11-12 mars 2010), Turnhout, Brepols, 2013 (Studies in European Urban History, 30), p. 97-122.
- , « La compagnie des hommes illustres : mobilisation et usage d'un thème au XV<sup>e</sup> siècle », dans Caroline CALLARD, Elisabeth CROUZET-PAVAN, Alain TALLON (dir.), *La politique de l'histoire en Italie. Arts et pratiques du réemploi*, actes du colloque (Paris, 16-17 octobre 2009), Paris, PUPS, 2013, p. 211-251.
- , « Per l'onore della città, per l'onore del signore. Circolazione dei modelli politici e degli artisti tra le signorie cittadine del centro dell'Italia (sec. XV) », actes du colloque « Civiltà urbana e committenze artistiche al tempo del Maestro di Offida (secoli XIV-XV) », sous la direction de Luigi MORGANTI et Antonio RIGON (Ascoli Piceno, 1<sup>er</sup>-3 décembre 2011), Rome, ISIME, à paraître.
- , et REVEST, « L'artiste, le savant et le politique. Gentile da Fabriano et Francesco da Fiano au service d'Ugolino Trinci, seigneur de Foligno (début du XV<sup>e</sup> siècle) », *Questes. Bulletin des jeunes chercheurs médiévistes*, vol. 17 : *Les hommes illustres*, dir. Marion CHAIGNE et Anne ROCHEBOUET, décembre 2009, p. 24-49.
- DE MARCHI Andrea (dir.), *Pittori a Camerino nel Quattrocento*, Jesi, Banca delle Marche, 2002.
- , « Pittori a Camerino nel Quattrocento : le ombre di Gentile e la luce di Piero », dans ID. (dir.), *Pittori a Camerino*, 2002 (v.), p. 24-99.

- , « Maestro di Baregnano », dans ID. (dir.), *Pittori a Camerino*, 2002 (v.), p. 410-413.
- , *Gentile da Fabriano. Un viaggio nella pittura italiana alla fine del gotico*, Milan, Federico Motta Editore, 2006 (1<sup>re</sup> éd. : 1992) (Le Gemme).
- , « L'area umbro-marchigiana », dans FOLIN (dir.), *Corti italiane*, 2010 (v.), p. 308-325.
- et FALASCHI, Pier Luigi (dir.), *I da Varano e le arti*, actes du colloque (Camerino, 4-6 octobre 2001), 2 vol., Ripatransone, Maroni, 2003.
- et GIANNATIEMPO LOPEZ, Maria (dir.), *Il Quattrocento a Camerino. Luce e prospettiva nel cuore della Marca*, catalogue de l'exposition (Camerino, 17 juillet-17 novembre 2002), Milan, Federico Motta, 2002.
- et MAZZALUPI, Matteo, « Prosopografie cortesi per i Da Varano, nel castello di Beldiletto », dans QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : i committenti* (v.), 2011, p. 657-672.
- DEPAULIS, Thierry, *Tarot, jeu et magie*, catalogue de l'exposition (Paris, 17 octobre 1984 - 6 janvier 1985), Paris, Bibliothèque nationale, 1984.
- DE SIMONE, Gerardo, « Feste, spettacoli, trionfi nell'Italia rinascimentale », dans FOLIN (dir.), *Corti italiane*, 2010 (v.), p. 242-247.
- DESSI, Rosa Maria, « La giustizia in alcune forme di comunicazione medievale. Intorno ai protesti di Giannozzo Manetti e alle prediche di Bernardino da Siena », dans GINETTA AUZZAS, GIOVANNI BAFFETTI et CARLO DELCORNO (dir.), *Letteratura in forma di sermone. I rapporti tra predicazione e letteratura nei secoli XIII-XVI*, Florence, Leo S. Olschki, 2003 (Biblioteca di "Lettere Italiane". Studi e testi, 60), p. 201-232.
- , « Pratiche della parola di pace nella storia dell'Italia urbana », dans *Pace e guerra nel basso Medioevo*, actes du colloque (Todi, 12-14 octobre 2003), Spolète, CISAM, 2004 (Atti dei Convegni del Centro italiano di studi sul basso medioevo – Accademia Tudertina e del centro di studi sulla spiritualità medievale, 17), p. 270-312.
- , « Pratiques de la parole de paix dans l'histoire de l'Italie urbaine », dans EAD., (dir.), *Prêcher la paix et discipliner la société. Italie, France, Angleterre (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Turnhout, Brepols, 2005 (Collection d'études médiévales de Nice, 5), p. 245-278.
- , « Il bene comune nella comunicazione verbale e visiva. Indagini sugli affreschi del "Buon Governo" », dans *Il bene comune* (v.), 2012, p. 89-130.
- DE VERGOTTINI, Giovanni, « Note per la storia del vicariato apostolico durante il secolo XIV » dans ID., *Scritti di storia del diritto italiano*, éd. Guido ROSSI, Milan, Giuffrè, 1977 (1<sup>re</sup> parution de l'article cité : 1939) (Seminario giuridico della Università di Bologna, LXXIV<sup>2</sup>), p. 585-612.
- DE VINCENTIIS, Amedeo, « Le signorie angioine a Firenze. Storiografia e prospettive », *Reti Medievali Rivista* [En ligne], II/2, juillet-décembre 2001.

- DE VINCENTIIS, Amedeo, « Politica, memoria e oblio a Firenze nel XIV secolo. La tradizione documentaria della signoria del duca d'Atene », *ASI*, n° 596, fasc. II (avril-juin), anno CLXI, 2003, p. 209-248.
- , « Le don impossible. Biographes du roi et biographes du pape entre Naples et Rome (1444-1455) », dans CABY et DESSI (dir.), *Humanistes, clercs et laïcs*, 2012 (v.), p. 319-363.
- DIDI-HUBERMAN, Georges, *Devant l'image*, Paris, Les Editions de Minuit, 1990.
- DI LORENZO, Andrea, MOTTOLA MOLFINO, Alessandra, NATALE, Mauro et ZANNI, Annalisa (dir.), *Le muse e il principe. Arte di corte nel Rinascimento padano*, 2 vol., catalogue de l'exposition (Milan, 20 septembre-1<sup>er</sup> décembre 1991), Milan/Modène, Museo Poldi Pezzoli/Franco Cosimo Panini, 1991.
- DI SABATINO, Barbara, « Marescotti, Antonio », *DBI*, vol. LXX, 2007, p. 70-72.
- DONATI, Claudio, *L'idea di nobiltà in Italia (secoli XIV-XV)*, Rome/Bari, Laterza, 1988 (Collezione storica).
- DONATO, Maria Monica, « Gli eroi romani tra storia ed *exemplum*. I primi cicli umanistici », dans Salvatore SETTIS (dir.), *Memoria dell'antico nell'arte italiana*, t. 2 : *I generi e i temi ritrovati*, Turin, Einaudi, 1985, p. 95-152.
- , « Testi, contesti, immagini politiche nel tardo Medioevo: esempi toscani. In margine a una discussione sul “Bon Governo” », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, vol. 19, 1993, p. 305-355.
- , « “Cose morali, e anche appartenenti secondo e' luoghi” : per lo studio della pittura politica nel tardo Medioevo toscano », dans CAMMAROSANO (dir.), *Le forme della propaganda politica*, 1994 (v.), p. 491-517.
- , « I signori, le immagini e la città. Per lo studio dell'immagine monumentale dei signori di Verona e di Padova », dans Andrea CASTAGNETTI et Gian Maria VARANINI (dir.), *Il Veneto nel Medioevo. Le signorie trecentesche*, Vérone, Banca popolare di Verona/Arnoldo Mondadori, 1995, p. 379-454.
- , « Il pittore del Buon Governo : le “opere politiche” di Ambrogio in Palazzo Pubblico », dans Chiara FRUGONI (dir.), *Pietro e Ambrogio Lorenzetti*, Florence, Le Lettere, 2002, p. 201-255.
- , « Il *princeps*, il giudice, il “sindaco” e la città. Novità su Ambrogio Lorenzetti nel Palazzo Pubblico di Siena », dans Francesca BOCCHI et Rosa SMURRA (dir.), “*Imago urbis*”. *L'immagine della città nella storia d'Italia*, actes du colloque (Bologne, 5-7 septembre 2001), Rome, Viella, 2003, p. 389-416.
- , « Dal *Comune rubato* di Giotto al *Comune sovrano* di Ambrogio Lorenzetti (con una proposta per la “canzone” del Buon governo) », dans Arturo Carlo QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : immagini e ideologie*, actes du colloque (Parma, 23-27 septembre 2002), Milan, Electa, 2005 (I convegni di Parma, 5), p. 489-509.

- DONNINI, Giampiero, *Appunti d'arte tra Marche e Umbria*, Fermignano, Edizioni Centro Studi G. Mazzini, 2005 (La valle dorata, 5).
- DUNLOP, Anne, *Painted Palaces. The Rise of Secular Art in Early Renaissance Italy*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 2009.
- ERCOLE, Francesco, « Comuni e signori nel Veneto (Scaligeri Caminesi Carraresi). Saggio storico-giuridico », *Nuovo archivio veneto*, nouvelle série, t. XIX, 2<sup>e</sup> partie, 1910, p. 255-337.
- , « Il “Tractatus De Tyranno” di Coluccio Salutati » dans ID., *Da Bartolo all'Althusio. Saggi sulla storia del pensiero pubblicistico del Rinascimento italiano*, Florence, Vallecchi, 1932, p. 219-389.
- ESCH, Arnold, *Bonifaz IX. und der Kirchenstaat*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1969.
- , « Brancaccio, Carlo », *DBI*, vol. XIII, 1971, p. 767-769.
- , « Brandolini, Brandolino », *DBI*, vol. XIV, 1972, p. 30-31.
- , « Broglia (Broglia), Cecchino, detto Broglia da Trino o da Tridino », *DBI*, vol. XIV, 1972, p. 425-426.
- et FROMMEL, Christoph Luitpold (dir.), *Arte, committenza ed economia a Roma e nelle corti del Rinascimento 1420-1530*, actes du colloque (Rome, 24-27 octobre 1990), Turin, Einaudi, 1995 (Piccola biblioteca Einaudi, 630).
- ESPAGNE, Michel, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, vol. 17, 1994, p. 112-121.
- FAGIOLI VERCELLONE, Guido, « Faloci Pulignani, Michele », *DBI*, vol. XLIV, 1994, p. 489-492.
- FAIETTI, Marzia, « Maestro Ferrarese. Tarocchi Sola-Busca » dans DI LORENZO, MOTTOLA MOLFINO, NATALE et ZANNI (dir.), *Le muse e il principe*, vol. II : *Il catalogo*, 1991 (v.), n<sup>os</sup> 71-71bis, p. 262-277.
- FALASCHI, Pier Luigi, « Berardo I da Varano signore di Camerino », *Studi maceratesi*, vol. XVIII : *Camerino e il suo territorio fino al tramonto della signoria*, actes du colloque (Camerino, 13-14 novembre 1982), 1982, p. 9-76.
- , « Chiavelli, Alberghetto », *DBI*, vol. XXIV, 1980, p. 633-636.
- , « La signoria di Giulio Cesare da Varano » dans *Camilla Battista da Varano e il suo tempo*, 1987 (v.), p. 15-38.
- , « Il Palazzo ducale dei Varano di Camerino e i giardini rinascimentali », dans PEDROTTI (dir.), *L'Orto Botanico e il verde di Camerino*, 1989 (v.), p. 5-15.

- FALASCHI, Pier Luigi, « Intorno al vicariato *in temporalibus* », *AMDSPM*, vol. CIII : *Istituzioni e società nelle Marche (secc. XIV-XV)*, actes du colloque (Ancône-Camerino, 1<sup>er</sup>-3 octobre 1998), 1998, p. 157-199 (repris dans Italo BIROCCHI, Mario CARAVALE, Emanuele CONTE et Ugo PETRONIO (études réunies par), *A Ennio Cortese*, t. II, Rome, Il Cigno Galileo Galilei, 2001, p. 1-26).
- , « La signoria dei Chiavelli », dans Andrea DE MARCHI, Laura LAUREATI, Lorenza MOCHI ONORI (dir.), *Gentile da Fabriano. Studi e ricerche*, Milan, Electa, 2006, p. 85-95.
- , « Lo Stato pontificio da Alessandro VI a Paolo III : la ricomposizione territoriale dall'osservatorio camerte », dans MORICONI (dir.), *Caterina Cybo*, 2005 (v.), p. 1-15.
- FALCIONI, Anna, « Ludovico da Fabriano (Ludovico di Ser Romano) », *DBI*, vol. LXVI, 2006, p. 412-414
- , « Malatesta (de Malatestis), Roberto detto Roberto il Magnifico », *DBI*, vol. LXVIII, 2007, p. 103-107.
- , « Mostarda da Strada », *DBI*, vol. LXXVII, 2012, p. 337-340.
- FALOCI PULIGNANI, Michele, « *Le arti e le lettere a la corte dei Trinci* », *ASMU*, vol. IV, 1888, p. 113-260.
- , « I priori della cattedrale di Foligno », *BDSPU*, vol. XX, 1914, p. 213-504.
- , *I marmorarii romani a Sassovivo presso Foligno*, Pérouse, Unione Tipografica Cooperative, 1915 ; repris dans *Santa Croce di Sassovivo. Il chiostro, le chiese dipendenti, gli abati*, Foligno, Diocesi di Foligno, 2001, p. 16-66.
- , *Foligno et la Madonna*, éd. Luigi SENSI, 5<sup>e</sup> supplément au *BSCF*, 2006 (1<sup>re</sup> éd. des articles : 1891, 1928-1929).
- FATTORINI, Gabriele, « “*Signis potius quam tabulis delectabor.*” La decorazione plastica del tempio malatestiano » dans BELLOSI (dir.), *Le arti figurative nelle corti dei Malatesti*, 2002 (v.), p. 259-393.
- FAUGERON, Fabien, « L'art du compromis politique : Venise au lendemain de la conjuration Tiepolo-Querini (1310) », *Journal des savants*, juillet-décembre 2004, p. 357-421.
- FAVIER, Jean, *Les finances pontificales à l'époque du Grand Schisme d'Occident, 1378-1409*, Paris, E. de Boccard, 1966 (BEFAR, 211).
- FELICETTI, Patrizia, « I cicli pittorici di Palazzo Trinci : le tecniche e il restauro », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, 2001 (v.), p. 565-594.
- FELICETTI, Stefano, « Per una documentazione archivistica sugli affreschi di Palazzo Trinci a Foligno. Il contratto con i pittori Ugolino di Gisberto e Polidoro di maestro Bartolomeo del 1477 », *BSCF*, vol. XX-XXI, 1996-1997, p. 811-822.

- FELICIANGELI, Bernardino, *Notizie e documenti sulla vita di Caterina Cibo-Varano duchessa di Camerino*, Camerino, Tip. Savini, 1891 (rééd. anastatique, Camerino, 2005).
- , « Intorno ai rapporti tra il comune di Camerino e Francesco Sforza signore della Marca (1433-1443) », *AMDSPM*, vol. I, 1895, p. 43-63.
- , « Di alcune rocche dell'antico Stato di Camerino », *AMDSPM*, nouvelle série, vol. I, fasc. I et II, 1904, repris dans *AMDSPM*, vol. C : *Tardo Medioevo nelle Marche*, 1995, p. 249-346.
- , *Sulla vita di Giovanni Boccati da Camerino, pittore del secolo decimoquinto*, Sanseverino-Marche, tipografia Francesco Taddei, 1906.
- , « Delle relazioni di Francesco Sforza coi Camerti e del suo governo nella Marca », *AMDSPM*, vol. V, fasc. III-IV, 1908, p. 311-462.
- , « Notizie della vita di Elisabetta Malatesta-Varano (Contributo alla storia della famiglia Varano) », *AMDSPM*, nouvelle série, vol. VI, 1909-1910, p. 171-216.
- , « L'itinerario d'Isabella d'Este Gonzaga attraverso la Marca nell'aprile del 1494 », *AMDSPM*, vol. VIII, 1912, p. 3-119.
- , *Ricerche sull'origine dei da Varano signori di Camerino*, Rome, Tipografia poliglotta vaticana, 1919 (1<sup>re</sup> éd. dans *L'Arcadia. Atti dell'Accademia e scritti dei soci – a. 1918*).
- FILANNINO, Anna Clotilde (dir.), *Il monastero di Sant'Anna a Foligno. Religiosità e arte attraverso i secoli*, Foligno, Orfini Numeister, 2010.
- FIORE, Francesco Paolo, « Interventi urbani in una signoria territoriale del Quattrocento a Urbino e Gubbio », dans MAIRE VIGUEUR (éd.), *D'une ville à l'autre*, 1989 (v.), p. 407-437.
- , (dir.), *Francesco di Giorgio alla corte di Federico da Montefeltro*, actes du colloque (Urbino, 11-13 octobre 2001), 2 vol., Florence, Leo S. Olschki, 2004 (Biblioteca dell'« Archivium Romanicum », 317).
- FOA, Simona, « Frezzi, Federico », *DBI*, vol. L, Rome, 1998, p. 520-522.
- FOLIN, Marco, « L'architecture et la ville au XV<sup>e</sup> siècle », dans BENTINI et AGOSTINI (dir.), *Une Renaissance singulière*, 2003 (v.), p. 73-85.
- , « La dimora del principe negli Stati italiani », dans CALABI et SVALDUZ (dir.), *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, vol. VI, 2010 (v.), p. 345-365.
- , (dir.) *Corti italiane del Rinascimento. Arti, cultura e politica, 1395-1530*, Milan, Officina Libraria, 2010.
- FORTINI BROWN, Patricia, *La Renaissance à Venise*, Paris, Flammarion, 1997 (1<sup>re</sup> éd. : *The Renaissance in Venice. A World Apart*, Londres, Calmann and King Ltd., 1997).

- FOVILLE, Jean de, « La médaille de Jules-César Varano seigneur de Camerino », *Revue numismatique*, 4<sup>e</sup> série, t. 16, 1912, p. 268-275.
- FRANCASTEL, Pierre, *La figure et le lieu. L'ordre visuel du Quattrocento*, Œuvres, vol. III, Paris, Denoël/Gonthier, 1980 (Coll. Grand format médiations) (1<sup>re</sup> éd. : Paris, Gallimard, 1967).
- FRANCE, John (dir.), *Mercenaries and Paid Men. The Mercenary Identity in the Middle Ages*, actes de la conférence (Swansea, 7-9 juillet 2005), Leyde/Boston, Brill, 2008.
- FRASER JENKINS, A. D., « Cosimo de' Medici's Patronage of Architecture and the Theory of Magnificence », *JWCI*, vol. XXXIII, 1970, p. 162-170
- FRENZ, Thomas, *L'introduzione della scrittura umanistica nei documenti e negli atti della curia pontificia del secolo XV*, Città del Vaticano, Scuola Vaticana di Paleografia, Diplomatica e Archivistica, 2005 (Littera Antiqua, 12).
- FREY, Carl, *Die Loggia dei Lanzi zu Florenz. Eine quellenkritische Untersuchung*, Berlin, W. Hertz, 1885.
- FRITSEN, Angela, « Ludovico Lazzarelli's *Fasti christianae religionis* : Recipient and Context of an Ovidian Poem », dans Dirk SACRE et Gilbert TOURNOY (éd.), *Myricae : Essays on Neo-Latin Literature in Memory of Jozef Ijsewijn*, Louvain, Leuven University Press, 2000, p. 115-132.
- FROMMEL, Christoph Luitpold, « Abitare all'antica : il Palazzo e la Villa da Brunelleschi a Bramante », dans Henry MILLON et Vittorio MAGNAGO LAMPUGNANI (dir.), *Rinascimento da Brunelleschi a Michelangelo. La rappresentazione dell'architettura*, catalogue de l'exposition (Venise, 31 mars - 6 novembre 1994), Milan, Bompiani, 1994, p. 183-203.
- FRUGONI, Arsenio, *Arnaldo da Brescia nelle fonti del secolo XII*, Rome, ISIME, 1954 (Studi storici, fasc. 8-9).
- FUBINI, Riccardo, « Classe dirigente ed esercizio della diplomazia nella Firenze quattrocentesca », dans *I ceti dirigenti della Toscana del Quattrocento*, actes des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> congrès du Comitato di studi sulla storia dei ceti dirigenti in Toscana (Florence, 10-11 décembre 1982 ; 2-3 décembre 1983), Florence, Francesco Papafava, 1987, p. 117-189 (repris dans ID., *Quattrocento fiorentino. Politica, diplomazia, cultura*, Pacini, Ospedaletto (Pise), 1996 (Percorsi, 9), p. 11-98).
- , « Congiure e Stato nel secolo XV », dans Glauco Maria CANTARELLA et Francesco SANTI (dir.), *I re nudi. Congiure, assassini, tracolli ed altri imprevisti nella storia del potere*, actes du colloque (Certosa del Galluzzo), Spolète/Florence, CISAM/Fondazione Ezio Franceschini, 1996 (Quaderni di cultura mediolatina, 12), p. 143-161.
- GALASSI, Cristina, « Un bassorilievo inedito del castello di Beldiletto », dans DE MARCHI et FALASCHI (dir.), *I da Varano e le arti*, vol. I, 2003 (v.), p. 245-260.
- GALASSO, Giuseppe, *Il Regno di Napoli. Il Mezzogiorno spagnolo (1494-1622)*, Turin, UTET (Storia d'Italia, vol. XV, t. 2), 2005.

- GALLETTI, Anna Imelde, *Mitografie della memoria urbana*, dans Carla FROVA, Gabriella SEVERINO et Fiorella SIMONI (dir.), *Storiografia e poesia nella cultura medievale*, actes du colloque (Rome, 21-23 février 1990), Rome, ISIME, 1999 (Nuovi Studi Storici, 35), p. 299-324.
- GAMBERINI, Andrea et PETRALIA, Giuseppe (dir.), *Linguaggi politici nell'Italia del Rinascimento*, actes du colloque (Pise, 9-11 novembre 2006), Rome, Viella, 2007 (I libri di Viella, 71).
- , GENET, Jean-Pierre et ZORZI, Andrea (dir.), *The Languages of Political Society. Western Europe, 14<sup>th</sup>-17<sup>th</sup> Centuries*, actes du colloque (Milan, 30 septembre-2 octobre 2010), Rome, Viella (I libri di Viella, 128), 2011.
- et LAZZARINI, Isabella (dir.), *The Italian Renaissance State*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.
- GARBERO ZORZI, Elvira « La scena di corte », dans Sergio BERTELLI, Franco CARDINI et EAD. (dir.), *Le corti italiane del Rinascimento*, Milan, Arnoldo Mondadori, 1985, p. 127-187.
- GARGANO, Maurizio, « Alessandro VI e l'Antico : architettura e opere pubbliche tra *Magnificentia* e *Liberalitas* », dans Maria Chiabò, Silvia MADDALO et Massimo MIGLIO (dir.), *Roma di fronte all'Europa al tempo di Alessandro VI*, actes du colloque (Cité du Vatican-Rome, 1<sup>er</sup>-4 décembre 1999), vol. II, Rome, Ministero per i beni e le attività culturali, Direzione generale per gli archivi, 2001 (Pubblicazioni degli Archivi di Stato. Saggi, 68), p. 549-570.
- GARGIULO, Marina, « Pace e guerra negli affreschi medievali dei palazzi pubblici in Italia settentrionale : fra ideologia laica e affermazione del libero comune », dans *Pace e guerra nel basso Medioevo*, actes du colloque (Todi, 12-14 octobre 2003), Spolète, Fondazione CISAM, 2004 (Centro di studi sul basso Medioevo – Accademia tudertina, 40), p. 347-373.
- , « Programmi politici dei palazzi comunali in Italia settentrionale », dans Arturo Carlo QUINTAVALLE (dir.), *Medioevo : la Chiesa e il Palazzo*, actes du colloque (Parme, 20-24 septembre 2005), Milan, Università di Parma/Electa, 2007 (I convegni di Parma, 8), p. 350-356.
- GARIBALDI, Vittoria et MERCURELLI SALARI, Paola, *Galleria Nazionale dell'Umbria. Guida storico-artistica*, Milan, Silvana Editoriale, 2006.
- GARIN, Eugenio, « La fortuna dell'*Etica* aristotelica nel 400 », dans « Notarelle sulla filosofia del Rinascimento », *Rinascimento. Rivista dell'Istituto nazionale di studi sul Rinascimento*, 2<sup>e</sup> année, n<sup>os</sup> 3-4, décembre 1951 (repris dans ID., *La cultura filosofica del Rinascimento italiano. Ricerche e documenti*, Florence, Sansoni, 1961), p. 319-336.
- GAUVARD, Claude « De grace especial ». *Crime, Etat et société en France à la fin du Moyen Age*, 2 vol., Paris, Publications de la Sorbonne, 1991.
- GHEROLDI, Vincenzo, « Pitture su scialbo di tema profano per i da Varano », dans DE MARCHI et FALASCHI (dir.), *I da Varano e le arti*, vol. I, 2003 (v.), p. 459-476.

- GIALLUCA, Bruno, « Osservazioni sugli *Appunti sopra la città di Fuligno. Scritti da Lodovico Coltellini accademico fulginio. Parte nona. 1770-1780* », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, 2001 (v.), p. 447-457.
- GIANANDREA, Antonio, *Della signoria di Francesco Sforza nella Marca secondo le memorie e i documenti dell'archivio fabrianese*, Florence, Cellini, 1889 (consulté en tiré à part, extrait de l'ASI, 5<sup>e</sup> série, t. II-III, 1888-1889).
- GIANNATIEMPO LOPEZ, Maria, « Antefatti al palazzo di Federico : ritrovamenti, ipotesi », dans FIORE (dir.), *Francesco di Giorgio alla corte di Federico da Montefeltro*, 2004 (v.), vol. I, p. 147-166.
- GIANSANTE, Massimo, « I lupi e gli agnelli. Ideologia e storia di una metafora », *Nuova rivista storica*, anno LXXXIII, fasc. II, mai-août 1999, p. 215-224.
- GILBERT, Creighton, « The Fresco by Giotto in Milan », *Arte lombarda. Rivista di storia d'arte*, n<sup>os</sup> 47-48, 1977, p. 31-72.
- GILBERT, Neal W., « A Letter of Giovanni Dondi dall'Orologio to Fra' Guglielmo Centucri : a Fourteenth Century Episode in the Quarrel of the Ancients and the Moderns », *Viator. Medieval and Renaissance Studies*, vol. VIII, 1977, p. 299-346.
- GILLI, Patrick, « La fonction d'ambassadeurs dans les traités juridiques italiens du XV<sup>e</sup> siècle : l'impossible représentation », *MEFRM*, t. 121/1, 2009, p. 173-187.
- GINATEMPO, Maria et SANDRI, Lucia, *L'Italia delle città. Il popolamento urbano tra Medioevo e Rinascimento (secoli XIII-XVI)*, Florence, Le Lettere, 1990.
- GIORDANO, Luisa, « Il trattato del Filarete e l'architettura lombarda », dans GUILLAUME (dir.), *Les traités d'architecture de la Renaissance*, actes du colloque (Tours, 1<sup>er</sup>-11 juillet 1981), Paris, Picard, 1988, p. 115-128.
- , « Edificare per magnificenza. Testimonianze letterarie sulla teoria e la pratica della committenza di corte », dans Arturo CALZONA, Francesco Paolo FIORE, Alberto TENENTI et Cesare VASOLI (dir.), *Il principe architetto*, actes du colloque (Mantoue, 21-23 octobre 1999), Florence, Leo S. Olschki, 2002 (Ingenium, 4), p. 215-227.
- , « Milano : i Visconti e gli Sforza, 1359-1535 », dans FOLIN (dir.), *Corti italiane*, 2010 (v.), p. 112-141.
- GIORGI, Silvia, « Pittura e miniatura del primo Quattrocento nei territori malatestiani », dans BELLOSI (dir.), *Le arti figurative nelle corti dei Malatesti*, 2002 (v.), p. 163-258
- GIRGENSOHN, Dieter, « Maramaldo (Maramauro) », *DBI*, vol. LXIX, 2007, p. 404.
- GORDON, Dillian et SYSON, Luke, *Pisanello. Painter to the Renaissance Court*, ouvrage accompagnant l'exposition (Londres, 24 octobre 2001-13 janvier 2002), Londres, National Gallery/Yale University Press, 2001.

- GOSMAN, Martin, « Le discours référentiel du *Quadrilogue Invectif* d'Alain Chartier », dans Willem Johan AERTS et ID. (dir.), « *Exemplum et Similitudo* ». *Alexander the Great and Other Heroes as Points of Reference in Medieval Litterature*, Groningue, Egbert Forsten, 1988, p. 159-191.
- GOTTLÖB, Adolf, *Aus der Camera apostolica des 15. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Geschichte des päpstlichen Finanzwesens und des endenden Mittelalters*, Innsbruck, Verlag der Wagner'schen Universitäts-buchhandlung, 1889.
- GRABAR, Oleg, *L'ornement. Formes et fonctions dans l'art islamique*, Paris, Flammarion 1996 (Idées et Recherches) (1<sup>re</sup> éd. : *The Mediation of Ornament*, Princeton, Princeton University Press, 1992 (The A. W. Mellon Lectures in the Fine Arts, 1989. Washington, D. C., The National Gallery of Art)).
- GREEN, Louis, « Galvano Fiamma, Azzone Visconti and the Theory of Magnificence », *JWCI*, vol. LIII, 1990, p. 98-113.
- GREVIN, Benoît, « Les mystères rhétoriques de l'Etat médiéval. L'écriture du pouvoir en Europe occidentale (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 63<sup>e</sup> année, n° 2, mars-avril 2008, p. 271-300.
- , *Le parchemin des cieux. Essai sur le Moyen Age du langage*, Paris, Le Seuil, 2012 (L'Univers historique).
- GRIMAL, Pierre, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 2002 (1<sup>re</sup> éd. : 1951).
- GROSSI, Paolo, *L'ordine giuridico medievale*, Rome/Bari, Laterza, 1995.
- GUENEE, Bernard, *Un meurtre, une société. L'assassinat du duc d'Orléans, 23 novembre 1407*, Paris, Gallimard, 1992 (Bibliothèque des Histoires).
- , *Du Guesclin et Froissart. La fabrication de la renommée*, Paris, Tallandier, 2008.
- GUERREAU, Alain, « Fief, féodalité, féodalisme. Enjeux sociaux et réflexion historique », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 45<sup>e</sup> année, n° 1, janvier-février 1990, p. 137-166.
- , « Féodalité », dans Jacques LE GOFF et Jean-Claude SCHMITT (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, p. 387-406.
- GUERRINI, Paola et LATINI, Francesca, *Foligno : dal municipium romano alla civitas medievale. Archeologia e storia di una città umbra*, Spolète, Fondazione CISAM, 2012 (Biblioteca del Centro per il collegamento degli studi medievali e umanistici in Umbria, 24).
- GUERZONI, Guido, « *Liberalitas, Magnificentia, Splendor* : the Classic Origins of the Italian Renaissance Lifestyles », dans Neil DE MARCHI et Craufurd D. W. GOODWIN (dir.), *Economic Engagements with Art*, Durham/Londres, Duke University Press, 1999 (supplément annuel du vol. 31 de *History of Political Economy*), p. 332-378.

- GUYOTJEANNIN, Olivier, « Ecrire en chancellerie », dans ZIMMERMANN (dir.), *Auctor et Auctoritas*, 2001 (v.), p. 17-35.
- HEERS, Jacques, « En Italie centrale : les paysages construits, reflets d'une politique urbaine », dans MAIRE VIGUEUR (éd.), *D'une ville à l'autre*, 1989 (v.), p. 279-322.
- HEULLANT-DONAT, Isabelle, « L'historiographe, le faussaire et la truffe. Les falsifications d'Alfonso Ceccarelli sur les chroniques de Fra Elemosina », dans Danièle BOHLER et Catherine MAGNIEN SIMONIN (éd.), *Ecritures de l'histoire (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, actes du colloque (Bordeaux, 19-21 septembre 2002), Genève, Droz, 2005 (Travaux d'Humanisme et de Renaissance, 406), p. 219-237.
- HEYWOOD, William, *A History of Perugia*, éd. Robert Langton DOUGLAS, Londres, Methuen, 1910.
- HILL, George Francis, « Classical Influence on the Italian Medal », *The Burlington Magazine*, vol. XVIII, octobre 1910-mars 1911, p. 259-268.
- HOCQUET, Jean-Claude, *Le Sel et le Pouvoir. De l'An mil à la Révolution française*, Paris, Albin Michel, 1985.
- HOFFMANN-CURTIS, Kathrin, *Das Programm der Fontana Maggiore in Perugia*, Düsseldorf, Rheinland-Verlag, 1968.
- HOFMANN, Walther VON, *Forschungen zur Geschichte der kurialen Behörden vom Schisma bis zur Reformation*, 2 vol., Rome, Loescher & C°, 1914 (Bibliothek des Kgl. preußischen historischen Instituts in Rom, XIII).
- HOLLERBACH, Eduard et JASZAI, Géza « Greif », dans Engelbert KIRSCHBAUM (dir.), *Lexikon der Christlichen Ikonographie*, vol. II : *Allgemeine Ikonographie « Fabelwesen » bis « Kynokephalen »*, Rome/Fribourg/Bâle/Vienne, Herder, 1970, p. 202-203.
- HRUZA, Karel, « Propaganda, Kommunikation und Öffentlichkeit im Mittelalter », dans ID. (dir.), *Propaganda, Kommunikation und Öffentlichkeit (11.-16. Jahrhundert)*, actes du colloque (Vienne, 20-21 janvier 2000), Vienne, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2002 (Forschungen zur Geschichte des Mittelalters, 6), p. 9-25.
- LANZA, Antonio, *Polemiche e berte letterarie nella Firenze del primo Rinascimento (1375-1449)*, Rome, Bulzoni, 1989 (nouvelle édition revue et corrigée ; 1<sup>re</sup> éd : 1971).
- JAMME, Armand, « Renverser le pape. Droits, complots et conceptions politiques aux origines du Grand schisme d'Occident », dans François FORONDA, Jean-Philippe GENET et José Manuel NIETO SORIA (dir.), *Coups d'Etat à la fin du Moyen Age ? Aux fondements du pouvoir politique en Europe occidentale*, actes du colloque (Madrid, 25-27 novembre 2002), Madrid, Casa de Velázquez, 2005 (Collection de la Casa de Velázquez, 91), p. 433-482.

- , « De la banque à la chambre ? Naissance et mutations d'une culture comptable dans les provinces papales entre XIII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle », dans ID. et Olivier PONCET (études réunies par), *Offices, écrit et papauté (XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, actes des tables rondes (Paris, 25-26 novembre 2003 ; Avignon, 21-23 octobre 2004), Rome, EFR, 2007 (Coll. de l'EFR, 386), p. 97-251.
- , « De la République dans la monarchie ? Genèse et développements diplomatiques de la contractualité dans l'Etat pontifical (fin XII<sup>e</sup>-début XVI<sup>e</sup> siècle) », dans François FORONDA (dir.), *Avant le contrat social. Le contrat politique dans l'Occident médiéval. XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, acte du colloque (Madrid, 2008), Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, p. 37-79.
- et ROUCHON-MOULLERON, Véronique, « Construction et destruction des mythes de fondation chez Giovanni Villani », dans Véronique LAMAZOU-DUPLAN (dir.), « *Ab urbe condita* ». *Fonder et refonder la ville : récits et représentations (seconde moitié du Moyen Age – premier XVI<sup>e</sup> siècle)*, actes du colloque (Pau, 14-16 mai 2009), Pau/Toulouse, PUPPA/Méridiennes, 2011, p. 207-240.
- JANSEN, Philippe, *Démographie et société dans les Marches à la fin du Moyen Age. Macerata aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Rome, EFR, 2001 (Coll. de l'EFR, 279).
- , « La territorialité des villes marchésanes à la fin du Moyen Age, d'après les ambassades », dans Dominique BARTHELEMY et Jean-Marie MARTIN (études réunies par), *Liber Largitorius. Etudes d'histoire médiévale offertes à Pierre Toubert par ses élèves*, Genève, Droz, 2003 (Hautes études médiévales et modernes, 84), p. 195-218.
- JONES, Philip, *The Malatesta of Rimini and the Papal State. A Political History*, Londres, The Cambridge University Press, 1974.
- , *The Italian City-State. From Comune to Signoria*, Oxford, Clarendon Press, 1997.
- , « Communes and Despots : the City State in Late-Medieval Italy », dans LAW et PATON (dir.), *Communes and Despots*, 2010 (v.) (1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1965), p. 3-24.
- JOUHAUD, Christian et MERLIN, Hélène, « Mécènes, patrons et clients. Les médiations textuelles comme pratiques clientélares au XVII<sup>e</sup> siècle », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe* [En ligne], n° 21 : *Liens de pouvoir ou le clientélisme revisité*, 1993, URL : <http://terrain.revues.org/3070>.
- JULIEN, Elise « Le comparatisme en histoire. Rappels historiographiques et approches méthodologiques », *Hypothèses*, 2004/1, p. 191-201.
- KAEPPELI, Thomas, *Scriptores Ordinis Praedicatorum Medii Aevi*, 4 vol., Romae ad S. Sabinae, Typis polyglottis Vaticanis, 1970-1993.
- KEMPERS, Bram, *Peintres et mécènes de la Renaissance italienne*, Paris, Gérard Monfort, 1997 (1<sup>re</sup> éd. : *Kunst, macht en mecenaat. Het beroep van schilder in sociale verhoudingen 1250-1600*, Amsterdam/Anvers, De Arbeiderspers, 1987).

- KEMPSHALL, Matthew S., « The Language of the Common Good in Scholastic Political Thought », dans *Il bene comune* (v.), 2012, p. 15-34.
- KIESEWETTER, Andreas, « Ladislao d'Angiò Durazzo, re di Sicilia », *DBI*, vol. LXIII, 2004, p. 39-50.
- KIRSHNER, Julius, « *Civitas sibi faciat civem*. Bartolus of Sassoferrato's Doctrine on the Making of Citizen », *Speculum. A Journal of Medieval Studies*, vol. 48, n° 4, octobre 1973, p. 694-713.
- KLEIN, Robert, « L'urbanisme utopique de Filarete à Valentin Andreae », dans ID., *La forme et l'intelligible : écrits sur la renaissance et l'art moderne*, éd. André CHASTEL, Paris, Gallimard, 1970 (Collection Tel, 83) 1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1963), p. 310-326.
- KOHL, Benjamin G., *Padua under the Carrara, 1318-1405*, Londres/Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1998.
- KREYTENBERG, Gert, « Firenze. Scultura. Secolo 14° », dans *Enciclopedia dell'arte medievale*, vol. VI, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1995, p. 234-243.
- KRISTELLER, Paul, *Andrea Mantegna*, Berlin/Leipzig, Cosmos, 1902.
- LABBE, Yves, « Réflexions philosophiques sur la comparaison », dans François BÆSPFLUG et Françoise DUNAND (dir.), *Le comparatisme en histoire des religions*, actes du colloque (Strasbourg, 18-20 septembre 1996), Paris, Editions du Cerf, 1997, p. 23-43.
- LACLOTTE, Michel et MOENCH, Esther, *Peinture italienne. Musée du Petit Palais. Avignon*, Paris, RMN, 2005.
- LAMETTI, Laura, « Palazzo Trinci : origine, struttura, storia e stile di una dimora signorile dell'inizio del XV secolo », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, 1989 (v.), p. 307-402.
- , « Alcune riflessioni sul duomo di S. Feliciano a Foligno », *BSCF*, vol. XIV, 1990, p. 79-116.
- , « Il palazzo : dalle preesistenze all'Unità d'Italia », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, 2001 (v.), p. 51-104.
- LANZA, Antonio, *Firenze contro Milano. Gli intellettuali fiorentini nelle guerre contro i Visconti, 1390-1440*, Rome, De Rubeis, 1991.
- LARNER, John, *Culture and Society in Italy 1290-1420*, Londres, B. T. Batsford Ltd., 1971 (Studies in Cultural History).
- LATTANZI, Bernardino, « Monete e misure a Foligno negli ultimi ventitré secoli », *BSCF*, vol. XVI, 1992, p. 205-244.
- LAUREATI, Laura et MOCHI ONORI, Lorenza (dir.), *Gentile da Fabriano and the Other Renaissance*, catalogue de l'exposition (Fabriano, 21 avril-23 juillet 2006), Milan, Mondadori/Electa, 2006.

- LAW, John Easton., « City, Court and *Contado* in Camerino, c. 1500 », dans Trevor DEAN et Chris WICKHAM (dir.), *City and Countryside in Late Medieval and Renaissance Italy. Essays presented to Philip Jones*, Londres/Ronceverte, The Hambledon Press, 1990, p. 171-182.
- , « Giovanni Vitelleschi : “prelato guerriero” », *Renaissance Studies. Journal of the Society for Renaissance Studies*, vol. XII, n° 1, mars 1998, p. 40-66.
- , « Relazioni dinastiche tra i Della Rovere e i Varano », dans *I Della Rovere nell’Italia delle Corti*, actes du colloque (Urbania, 16-19 septembre 1999), vol. I : *Storia del Ducato*, dir. Bonita CLERI, Urbino, Quattroventi, 2002, p. 21-34.
- , « The Da Varano Lords of Camerino as *condottiere* Princes », FRANCE (dir.), *Mercenaries and Paid Men*, 2008 (v.), p. 89-103.
- , « The Ending of the Duchy of Camerino », dans Christine SHAW (dir.), *Italy and the European Powers. The Impact of War, 1500-1530*, Leyde/Boston, Brill, 2006 (History and Warfare, 38), p. 77-90.
- , « Communes and Despots : The Nature of “Diarchy” », dans ID. et PATON (dir.), *Communes and Despots*, 2010 (v.), p. 161-175.
- , et PATON, Bernadette (dir.), *Communes and Despots in Medieval and Renaissance Italy*, Farnham, Ashgate Publishing, 2010.
- LAWRENCE, Marion, « The Circus Relief at Foligno », dans *Ricerche sull’Umbria tardo-antica e preromanica*, actes du *II convegno di studi umbri* (Gubbio, 24-28 mai 1964), Pérouse, Centro di studi umbri presso la casa di Sant’Ubaldo in Gubbio/Facoltà di lettere e filosofia dell’Università degli studi di Perugia, 1965, p. 119-135.
- LAZZARINI, Isabella, « Gonzaga, Ludovico », *DBI*, vol. LVII, 2001, p. 797-801.
- , « L’itinérance des Gonzague : contrôle du territoire et résidentialité princière (Mantoue, XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », dans PARAVICINI BAGLIANI, PIBIRI, REYNARD (dir.), *L’itinérance des seigneurs*, 2003 (v.), p. 249-274.
- , « Materiali per una didattica delle scritture pubbliche di cancelleria nell’Italia del Quattrocento », *Scrineum Rivista* [en ligne], n° 2, 2004, p. 1-85.
- , « Manfredi, Guido Antonio », dans *DBI*, vol. LXVIII, 2007, p. 706-709.
- , (dir.), *Scritture e potere. Pratiche documentarie e forme di governo nell’Italia tardomedievale (XIV-XV secolo)*, *Reti Medievali Rivista* [En ligne], n° IX, 2008/1.
- , « Pratiques d’écriture et typologies textuelles : lettres et registres de chancellerie à Mantoue aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles », dans CASTELNUOVO et MATTEONI (dir.), *Chancelleries et chanceliers des princes*, 2011 (v.), p. 77-110.
- LAZZARONI, Giovanni, *I Trinci di Foligno. Dalla signoria al vicariato apostolico*, Bologne, Forni, 1969 (Biblioteca storica della antica e nuova Italia, 14).

- LECANU, Auguste, *Histoire des évêques de Coutances depuis la fondation de l'évêché jusqu'à nos jours*, Coutances, J. V. Voisin et Compagnie, 1839.
- LECUPPRE-DESJARDIN, Elodie et VAN BRUAENE, Anne-Laure (dir.), "*De Bono Communi*". *The Discourse and Practice of the Common Good in the European City (13<sup>th</sup>-16<sup>th</sup> c.)*, Turnhout, Brepols, 2010 (Studies in European Urban History (1100-1800), 22).
- LEVEROTTI, Franca, « Cancellaria e amministrazione negli stati italiani del Rinascimento », *Ricerche storiche*, anno XXIV, n° 2, mai-août 1994, p. 275-423.
- LINDOW, James R., *The Renaissance Palace in Florence. Magnificence and Splendour in Fifteenth-Century Italy*, Aldershot/Burlington, Ashgate, 2007.
- LOISEL, Catherine et TORRES, Pascal, *Les premiers ateliers italiens de la Renaissance de Finiguerra à Botticelli*, catalogue de l'exposition (Paris, 7 juillet-8 octobre 2011), Paris, Musée du Louvre/Le Passage, 2011 (Coll. Edmond de Rothschild au musée du Louvre).
- LOZZI, Carlo, *Biblioteca storica della antica e nuova Italia. Saggio di bibliografia analitico comparato e critico*, 2 vol., Imola, Galeati e figlio, 1883-1886 (rééd. anast. : Bologne, Forni, 1963).
- LUGANO, Placido, *Le chiese dipendenti dall'abbazia di Sassovivo presso Foligno ed un Elenco del Card. G. Rusticucci (1586)*, Rome, Santa Maria Nuova, 1912 ; repris dans *Santa Croce di Sassovivo. Il chiostro, le chiese dipendenti, gli abati*, Foligno, diocesi di Foligno, 2001, p. 67-117.
- LUNGI, Elvio, « Pittori di Foligno e pitture a Foligno e dintorni », dans Bruno TOSCANO (dir.), *Pittura a Foligno 1439-1502. Fonti e studi. Un bilancio*, Foligno, Orfini Numeister, 2000, p. 171-226.
- LUTZ, Eckart Conrad et RIGAUX, Dominique (dir.), *Paroles de murs. Peinture murale, littérature et histoire au Moyen Age – Sprechende Wände. Wandmalerei, Literatur und Geschichte im Mittelalter*, actes du colloque (Grenoble, 23-24 avril 2004 ; Fribourg, 11-12 juin 2004), Grenoble, CRHIPA (Les Cahiers du CRHIPA, 10), 2007.
- LUZIO, Alessandro et RENIER, Rodolfo, *Mantova e Urbino. Isabella d'Este ed Elisabetta Gonzaga nelle relazioni famigliari e nelle vicende politiche*, Turin/Rome, L. Roux e C., 1893.
- LUZZATTO, Gino, « Per la storia delle relazioni fra città e contado nel Medioevo », dans ID., *Per una storia economica delle Marche. Scritti e note in "Le Marche". 1902-1908*, éd. Paolo GIANNOTTI, Urbino, QuattroVenti, 1988, p. 85-89 (1<sup>re</sup> éd. : *Le Marche. Archeologia, storia, territorio*, vol. 2, 1902, p. 52-55).
- MAIRE VIGUEUR, Jean-Claude, « Féodalité montagnarde et expansion communale : le cas de Spolète au XIII<sup>e</sup> siècle », dans *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranée (X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles). Bilan et perspectives de recherches*, actes du colloque (Rome, 10-13 octobre 1978), Rome, EFR, 1980 (Coll. de l'EFR, 44), p. 429-438.

- , *Comuni e signorie in Umbria, Marche e Lazio*, dans *Comuni e signorie nell'Italia nordorientale e centrale : Lazio, Umbria e Marche*, Lucca, Storia d'Italia, vol. VII, t. 2, Turin, UTET, 1987.
  - (éd.), *D'une ville à l'autre. Structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes européennes (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, actes du colloque (Rome, 1<sup>er</sup>-4 décembre 1986), Rome, EFR, 1989 (Coll. de l'EFR, 122).
  - , (dir.), *I podestà dell'Italia comunale*, 1<sup>re</sup> partie : *Reclutamento e circolazione degli ufficiali forestieri (fine XII sec. – metà XIV sec.)*, 2 vol., Rome, EFR/ISIME, 2000 (Coll. de l'EFR, 268/Nuovi studi storici, 51).
  - , *Cavaliers et citoyens. Guerre, conflits et société dans l'Italie communale, XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Editions de l'EHESS, 2003 (Civilisations et Sociétés, 114).
  - , « Le rivolte cittadine contro i “tiranni” », dans Monique BOURIN, Giovanni CHERUBINI et Giuliano PINTO (dir.), *Rivolte urbane e rivolte contadine nell'Europa del Trecento. Un confronto*, Florence, Firenze University Press, 2008 (Biblioteca di Storia, 6), p. 351-380.
  - , « La parola agli storici », dans Enrico FAINI et ID., *I sistema politico dei comuni italiani (secoli XII-XIV)*, Milan, B. Mondadori, 2010 (Campus, Il Medioevo attraverso i documenti), p. 5-109.
  - , *L'autre Rome. Une histoire des Romains à l'époque communale (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Tallandier, 2010.
  - , « Comuni e signorie nelle province dello Stato della Chiesa », dans ID. (dir.), *Signorie cittadine*, 2013 (v.), p. 105-172.
  - , (dir.), *Signorie cittadine nell'Italia comunale*, actes du colloque (Rome, 10-13 octobre 2012), Rome, Viella, 2013 (Italia comunale e signorile, 1).
- MALACARNE, Giancarlo, *Le cacce del principe. L'ars venandi nella terra dei Gonzaga*, Modène, Il Bulino, 1998 (Il giardino delle Esperidi, 8).
- MALLET, Michael Edward, *The Borgias. The Rise and Fall of a Renaissance Dynasty*, Londres, Paladin, 1971 (1<sup>re</sup> éd. : 1969).
- , *Signori e mercenari : la guerra nell'Italia del Rinascimento*, Bologne, Il Mulino, 1983 (1<sup>re</sup> éd. : *Mercenaries and their Masters : Warfare in Renaissance Italy*, Londres, Bodley Head, 1974).
- MANCINI, Francesco Federico, « “Regno desiderabilis debet esse tranquillitas” Per una interpretazione delle immagini miniate dello statuto di Piediluco », dans Maria Grazia NICO OTTAVIANI (dir.), *Piediluco, i Trinci e lo statuto del 1417*, Pérouse, Protagon/Regione dell'Umbria, 1988 (Archivi dell'Umbria. Inventari e ricerche, 13), p. LI-LXXXIX.
- , « La Loggia delle Virtù, allegoria di un governo illuminato », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, 2001 (v.), p. 303-336.

- MARCELLI, Fabio, *Pinacoteca Civica Bruno Molajoli*, Fabriano, Azienda di Promozione Turistica, 1997.
- (dir.), *Il maestro di Campodonico. Rapporti artistici fra Umbria e Marche nel Trecento*, Fabriano, Cassa di risparmio di Fabriano e Cupramontana, 1998.
- , « Uomini illustri dell'antichità », notice 13 de la section « Giovanni di Piermatteo Boccati », dans DE MARCHI (dir.), *Pittori a Camerino*, 2002 (v.), p. 257-263.
- , « Uomini contemporanei e dell'antichità », notice 21 de la section « Maestro dell'Annunciazione di Spermento (Giovanni Angelo d'Antonio ?) », dans DE MARCHI (dir.), *Pittori a Camerino*, 2002 (v.), p. 346-348.
- MARDERSTEIG, Giovanni, « I ritratti del Petrarca e dei suoi amici di Padova », *Italia medioevale e umanistica*, vol. XVII : *Per il VI centenario della morte di Francesco Petrarca (1304-1374)*, 1974, p. 251-280.
- MARIGO, Aristide, *I codici manoscritti delle "Derivationes" di Ugucione Pisano. Saggio d'inventario bibliografico con appendice sui codici del "Catholicon" di Giovanni da Genova*, Rome, Istituto di studi romani, 1936.
- MARIN, Louis, , « Les combles de la représentation », *Rivista di Estetica*, vol. XXV, n° 17, 1984, p. 11-33.
- MASIGNANI, Silvio, « Le medaglie », dans BELLOSI (dir.), *Le arti figurative nelle corte dei Malatesti*, 2002 (v.), p. 440-467.
- MAUSS, Marcel, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », dans ID., *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1999 (1<sup>re</sup> éd. aux PUF : 1950 ; 1<sup>re</sup> parution de l'Essai dans *Année sociologique*, 2<sup>e</sup> série, t. I, 1923-1924), p. 143-279.
- MAZZALUPI, Matteo, « Tra pittura e scultura. Ricerche nell'Archivio notarile di Camerino », dans Pierluigi MORICONI (dir.), *Storie da un Archivio : frequentazioni, vicende e ricerche negli archivi camerinesi*, actes de la conférence (Camerino, 8 avril 2006), Camerino, La Nuova Stampa, 2006, p. 1-32.
- , « Mercanti, nobili, sacerdoti, notai : appunti d'archivio sui committenti di Carlo Crivelli a Camerino », dans Emanuela DAFFRA (dir.), *Crivelli e Brera*, catalogue de l'exposition (Milan, 26 novembre 2009-28 mars 2010), Milan, Mondadori/Electa, 2009, p. 74-92.
- , « Risarcimento di Girolamo di Giovanni », dans Alessandro MARCHI et Barbara MASTROCOLA (dir.), *Girolamo di Giovanni. Il Quattrocento a Camerino. Dipinti, carpenterie lignee, oreficerie e ceramiche fra gotico e rinascimento*, catalogue de l'exposition (Camerino, 10 mai - 29 septembre 2013), Camerino, Artelito, 2013, p. 39-59.
- MEIER, Hans-Rudolf et SOMMERER, Sabine, « Von der kollektiven Identität zur individuellen Ahnenprobe : Heraldik in der spätmittelalterlichen Profanraumdekoration », dans LUTZ et RIGAUX (dir.), *Paroles de murs – Sprechende Wände*, Grenoble, CRHIPA, 2007 (v.), p. 167-182.

- MELFI, Eduardo, « Collenuccio (Coldonese, da Coldenose), Pandolfo », *DBI*, vol. XXVII, 1982, p. 1-5.
- MENANT, François, « Un lungo Duecento (1183-1311) : il comune fra maturità istituzionale e lotte di parte », dans Giancarlo ANDENNA (dir.), *Storia di Cremona*, vol. II : *Dall'Alto Medioevo all'età comunale*, Azzano San Paolo (Bergame), Bolis, 2004, p. 282-363.
- MENESTÒ, Enrico (dir.), *Il complesso della chiesa e del convento di S. Francesco di Foligno*, actes de la journée d'étude (Foligno, 7 juin 2003), Spolète, Fondazione CISAM, 2004 (Quaderni del Centro per il collegamento degli studi medievali e umanistici in Umbria, 45).
- , « L'Umbria nel XIII secolo », dans ID. (dir.), *L'Umbria nel XIII secolo*, Todi/Spolète, Centro italiano di studi sul basso medioevo/Accademia Tudertina/Fondazione CISAM, 2011 (Uomini e mondi medievali, 30), p. 1-43.
- MERCKEN, H. Paul F. (éd.), *The Greek Commentaries on the Nicomachean Ethics of Aristotle in the Translation of Robert Grosseteste, Bishop of Lincoln († 1253)*, Leiden, Brill, 1973 (*Corpus latinum commentariorum in Aristotelem graecorum*, VI, 1).
- MEZZANA, Corrado, « Il cofano argenteo di S. Venanzio a Camerino », *Rivista di archeologia cristiana*, anno XX, n<sup>os</sup> 1-4, 1943, p. 317-327.
- MICHEL, A., « Vertu », dans Alfred VACANT, Eugène MANGENOT et Emile AMANN (dir.), *Dictionnaire de théologie catholique contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire*, t. XV, 2<sup>e</sup> partie, Paris, Letouzet et Ané, 1950, coll. 2739-2799.
- MIETHKE, Jürgen, « Propaganda politica nel tardo Medioevo », dans ID. (dir.), *La propaganda politica nel basso Medioevo*, actes du colloque (Todi, 14-17 octobre 2001), Todi/Spolète, Centro italiano di studi sul basso Medioevo/Accademia Tudertina/CISAM, 2002 (Atti dei Convegni del Centro italiano..., 15), p. 1-28.
- MIGLIORINO, Francesco, « *Fama et infamia* ». *Problemi della società medievale nel pensiero giuridico nei secoli XII e XIII*, Catagne, Giannotta, 1985.
- MILANI, Giuliano, « Banditi, *malesardi* e ribelli. L'evoluzione del nemico pubblico nell'Italia comunale (secoli XII-XIV) », *Quaderni fiorentini per la storia del pensiero giuridico moderno*, vol. 38 : *I diritti dei nemici*, dir. Pietro COSTA, t. I, 2009, p. 109-140.
- , « Le ragioni dell'esclusione : definire il nemico pubblico nei comuni italiani », dans Fabio DI GIANNATALE (dir.), *Escludere per governare. L'esilio politico fra Medioevo e Risorgimento*, actes du colloque (Teramo, 7-8 octobre 2009), Milan, Mondadori, 2011, p. 17-31
- , « Pittura infamante e *damnatio memoriae*. Note su Brescia e Mantova », dans Isa LORI SANFILIPPO et Antonio RIGON (dir.), *Condannare all'oblio. Pratiche della damnatio memoriae nel Medioevo*, actes du colloque (Ascoli Piceno, 27-29 novembre 2008) Rome, ISIME, 2010, p. 179-199.

- MINARDI, Mauro, « Sotto il segno di Piero : il caso di Girolamo di Giovanni e un episodio di pittura cortese a Camerino », *Prospettiva. Rivista di storia dell'arte antica e moderna*, n<sup>os</sup> 89-90, janvier-avril 1998, p. 16-39.
- MINIERI RICCIO, Camillo, « Alcuni fatti d'Alfonso I di Aragona dal 15 Aprile 1437 al 31 di Maggio 1458 », *Archivio storico per le province napoletane*, anno VI, fasc. I-III, 1881, p. 1-36, p. 231-258, p. 411-461.
- MINEO, Ennio Igor, « Cose in comune e bene comune. L'ideologia della comunità in Italia nel tardo medioevo », dans GAMBERINI, GENET et ZORZI (dir.), *The Languages of Political Society*, 2011 (v.), p. 39-67.
- MIRETTI, Monica, « La documentazione sul Ducato di Urbino nell'Archivio di Stato di Firenze » [En ligne], URL : [http://www.uniurb.it/storia/edocs/ducato\\_di\\_urbino.pdf](http://www.uniurb.it/storia/edocs/ducato_di_urbino.pdf)
- MIROT, Léon, *Sylvestre Budes (13 ??-1380) et les Bretons en Italie*, Paris, Picard, 1898 (extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LVIII-LIX, 1897-1898).
- MOLAJOLI, Bruno, « Affreschi riminesi in S. Agostino di Fabriano », *Rivista d'arte*, vol. XVI, 1934, p. 319.
- , *Guida artistica di Fabriano*, Fabriano, Rotary Club, 1990 (3<sup>e</sup> éd. revue et augmentée par Giancarlo CASTAGNARI, Giampiero DONNINI et Pio RICCIONI ; 1<sup>re</sup> éd. : 1956).
- MOMMSEN, Theodor E., « Petrarch and the Decoration of the *Sala virorum illustrium* in Padua », *The Art Bulletin*, vol. 34, n<sup>o</sup> 2, juin 1952, p. 95-116.
- MOREL, Philippe, *Les grotesques. Les figures de l'imaginaire dans la peinture italienne de la fin de la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1997 (Idées et Recherches).
- , « Espace et paradoxe à Schifanoia », dans Danièle COHN (dir.), *Y voir mieux, y regarder de plus près. Autour d'Hubert Damisch*, actes du colloque (Rome, mai 1999), Paris, Editions Rue d'Ulm, 2003, p. 75-84.
- MORICI, Medardo, *La famiglia di Pandolfo Collenuccio*, Pistoia, Flori et Biagini, 1896.
- MORICONI, Pierluigi (dir.), *Caterina Cybo duchessa di Camerino (1501-1557)*, actes du colloque (Camerino, 28-30 octobre 2004), Camerino, Dipartimento per i beni archivistici e librari/Fondazione Cassa di risparmio della provincia di Macerata/Archivio di Stato di Macerata, Sezione di Camerino, 2005.
- MOSTO, Andrea DA, « Ordinamenti militari delle soldatesche dello Stato romano dal 1430 al 1470 », *QFIAB*, vol. V, 1903, p. 19-34.
- , *L'archivio di Stato di Venezia*, t. I : *Archivi dell'amministrazione centrale della repubblica veneta e archivi notarili*, Rome, Biblioteca d'arte editrice (Bibliothèque des « Annales institutorum », V), 1937.

- MÜNTZ, Eugène, *Les arts à la cour des papes pendant le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. Recueil de documents inédits tirés des archives et des bibliothèques romaines*, 2<sup>e</sup> partie : *Paul II (1464-1471)*, Paris, Ernest Thorin, 1879 (BEFAR, fasc. 9).
- NAPIONE, Ettore, *Le arche scaligere*, Venise, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, 2009.
- NELSON, Jonathan K. et ZECKHAUSER Richard J. (dir.), *The Patron's Payoff. Conspicuous Commissions in Italian Renaissance Art*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2008.
- NESSI, Silvestro, « Il carteggio del cardinal Giovanni Vitelleschi con il comune di Terni », *BDSPU*, vol. LXXXIII, 1986, p. 111-159.
- , « *Legenda di san Feliciano. Poemetto in volgare degli inizi del secolo XV* », *BSCF*, vol. XX-XXI, 1996-1997, p. 111-124.
- , *I Trinci signori di Foligno*, Foligno, Orfini Numeister, 2006.
- NICCO FASOLA, Giusta, *La fontana di Perugia*, Rome, Libreria dello Stato, 1951.
- NICOLINI, Ugolino, « Camassei, Ventura (Bonaventura) », *DBI*, vol. XVII, 1974, p. 84-85.
- NOVATI, Francesco, « Un umanista fabrianese del sec. XIV. Giovanni Tinti », *ASMU*, vol. II, 1885, p. 103-157.
- Nuovi studi sulla pittura tardogotica*, 3 vol. : *Intorno a Gentile da Fabriano*, dir. Andrea DE MARCHI ; *Palazzo Trinci*, dir. Antonino CALECA et Bruno TOSCANO ; *Intorno a Lorenzo Monaco*, dir. Daniela PARENTI et Angelo TARTUFERI, actes du colloque (Fabriano-Foligno-Florence, 31 mai-3 juin 2006), Livourne, Sillabe, 2007 et 2009.
- O'MALLEY, Michelle (dir.), *The Business of Art. Contracts and the Commissioning Process in Renaissance Italy*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2005.
- ORLANDI, Giovanni, « Le prime fasi nella diffusione del Trattato architettonico », dans Joseph RYKWERT et Anne ENGEL (dir.), *Leon Battista Alberti*, catalogue de l'exposition (Mantoue, 10 septembre-11 décembre 1994), Milan/Ivrea, Olivetti/Electa, 1994, p. 96-105.
- ORTALLI, Gherardo *La peinture infamante du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gérard Monfort, 1994 (1<sup>re</sup> éd. : *La pittura infamante nei secoli 13.-16.*, Rome, Jouvence, 1979).
- PALOZZI, Luca, *L'arca di Sant'Ansovino nel duomo di Camerino. Ricerche sulla scultura tardo-trecentesca nelle Marche*, Cinisello Balsamo, Silvana Editoriale, 2010 (Biblioteca d'arte, 27).
- , « Una congiuntura romana nella Marca di fine Duecento? Il vescovo francescano Rambotto Vicommani e la cattedrale di Santa Maria Maggiore a Camerino », *Porticvm. Revista d'Estudis Medievals* [En ligne], n° 3, 2012, p. 56-71.

- PAINO, Fiorella, « The Palazzo of the da Varano Family in Camerino (Fourteenth-Sixteenth Centuries) : Typology and Evolution of a Central Italian Aristocratic Residence », dans Cordelia BEATTIE, Anna MASLAKOVIC et Sarah REES JONES (éd.), *The Medieval Household in Christian Europe, c. 850-c. 1550. Managing Power, Wealth, and the Body*, actes du congrès (Leeds International, 2001), Turnhout, Brepols, 2003 (International Medieval Research, 12), p. 335-358.
- , « Il Palazzo ducale di Camerino : storia, architettura, ambienti e decorazioni pittoriche », dans Marta PARAVENTI (dir.), *I da Varano e le arti a Camerino e nel territorio. Atlante dei beni culturali di epoca varanesca*, Recanati, Regione Marche/Comune di Camerino, 2003, p. 55-77.
- et PARAVENTI, Marta, « Una rappresentazione cortese : i dipinti murali del Palazzo Ducale di Camerino », dans TOMASSINI, (dir.), *Studi storici*, 2001 (v.), p. 175-196.
- et PARAVENTI, Marta, « Cavalli, cavalieri e simbolismi cortesi : i dipinti di Esanatoglia », dans PARAVENTI (dir.), *I da Varano e le arti a Camerino*, 2003 (v.), p. 79-84.
- PALMA, Beatrice, *I Marmi Ludovisi : storia della collezione*, dans Antonio GIULIANO (dir.), *Museo nazionale romano. Le sculture*, t. I, vol. 4, Rome, De Luca, 1983.
- PANELLA, Emilio, « Dal bene comune al bene del comune. I trattati politici di Remigio dei Girolamo », *Memorie domenicane*, vol. XVI, 1985, p. 1-198.
- PAOLI, Emore, « La vita del beato Giacomo Bianconi scritta da Ventura da Bevagna : un testo ritrovato ? », *Hagiographica. Rivista di agiografia e biografia della società internazionale per lo studio del Medio Evo latino*, vol. 4, 1997, p. 253-299.
- PAOLOZZI STROZZI, Beatrice (dir.), *Monete fiorentine dalla repubblica ai Medici*, Florence, Museo nazionale del Bargello, 1984.
- PARAVICINI BAGLIANI, Agostino, PIBIRI, Eva et REYNARD, Denis (dir.), *L'itinérance des seigneurs (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, actes du colloque (Lausanne, Romainmôtier, 29 novembre-1<sup>er</sup> décembre 2001), Lausanne, Université de Lausanne, 2003 (Cahiers lausannois d'histoire médiévale, 34).
- PARENT, Sylvain, *Dans les abysses de l'infidélité. Les poursuites judiciaires contre les rebelles et les ennemis de l'Eglise (Italie du Nord et du centre, 1<sup>re</sup> moitié du XIV<sup>e</sup> siècle)*, thèse de doctorat en histoire sous la direction de Jacques Chiffolleau, soutenue le 26 novembre 2010 à l'université Lumière-Lyon 2, à paraître.
- PARKS, Tim et SEBREGONDI, Ludovica (dir.), *Denaro e Bellezza. I banchieri, Botticelli e il rogo delle vanità*, catalogue de l'exposition (Florence, 17 septembre 2011-22 janvier 2012), Florence, Giunti, 2011.
- PARTNER, Peter, *The Papal State under Martin V. The Administration and Government of the Temporal Power in the Early Fifteenth Italy*, Londres, The British School at Rome, 1958.
- , *The Lands of Saint Peter. The Papal State in the Middle Ages and the Early Renaissance*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1972.

- , « L'Umbria sotto Martino V e Eugenio IV », dans *Storia e cultura in Umbria nell'età moderna (secoli XV-XVIII)*, actes du colloque (Gubbio, 18-22 mai 1969), Gubbio/Pérouse, Centro di studi umbri/Facoltà di lettere e filosofia dell'Università degli studi, 1972, p. 89-98.
- PASQUINI, Emilio, « Il *Triumphus Fame* del Petrarca : varianti testuali e costanti tematiche », dans Isa LORI SANFILIPPO et Antonio RIGON (dir.), *Fama e publica vox nel Medioevo*, actes du colloque (Ascoli Piceno, 3-5 décembre 2009), Rome, ISIME, 2011, p. 173-187.
- PASQUINI, Laura, « La rappresentazione del bene comune nell'iconografia medievale », dans *Il bene comune*, 2012 (v.), p. 489-515.
- PASTOUREAU, Michel, « Un peintre italien en son temps : nordique, héraldique, mélancolique », dans CORDELLIER et MARINI (dir.), *Pisanello*, 1996 (v.), p. 19-23.
- , « Programme. Histoire d'un mot, histoire d'un concept », dans Jean-Marie GUILLOUËT et Claudia RABEL (études réunies par), *Le programme. Une notion pertinente en histoire de l'art médiéval ?*, Paris, Le Léopard d'or, 2011 (Cahiers du Léopard d'or, 12), p. 17-25.
- , « Noir, gris, blanc. Trois couleurs en mutation à la fin du Moyen Age », dans BOUDON-MACHUEL, BROCK et CHARRON (textes réunis par), *Aux limites de la couleur*, 2011 (v.), p. 15-23.
- , *Bestiaire du Moyen Age*, Paris, Le Seuil, 2011.
- PATETTA, Luciano, « Mecenati e protettori degli artisti oppure ricchi committenti ? », dans Luisa SECCHI TARUGI (dir.), *Mecenati, artisti e pubblico nel Rinascimento*, actes du congrès (Pienza-Chianciano Terme, 20-23 juillet 2009), Florence, Franco Cesati Editore, 2011 (Quaderni della Rassegna, 68), p. 25-37.
- PAZZI, Gianna, *Le « Delizie » estensi e l'Ariosto. Fonti e piaceri di Ferrara nella Rinascenza*, Pescara, Jecco, 1933.
- PEDROTTI, Franco (dir.), *L'Orto Botanico e il verde di Camerino*, actes de la rencontre (Camerino, 7 mai 1988), Camerino, Università degli studi, 1989 (« L'uomo e l'ambiente ». Studi di conservazione della natura, ecologia e cultura naturalistica, 11).
- PELHAM, Georgina, « Reconstructing the Programme of the Tomb of Guido Tarlati, Bishop and Lord of Arezzo », dans Joanna CANNON et Beth WILLIAMSON (dir.), *Art, Politics, and Civic Religion in Central Italy. 1261-1352. Essays by Postgraduates Students at the Courtauld Institute of Art*, Aldershot, Ashgate, 2000 (Courtauld Research Papers, 1), p. 71-115.
- PEQUIGNOT, Stéphane, « Les diplomaties occidentales, XIII<sup>e</sup> -XV<sup>e</sup> siècle », dans Marie-Céline ISAIA et Armand JAMME (éd.), *Les relations diplomatiques au Moyen Age. Formes et enjeux*, actes du congrès (Lyon, 3-6 juin 2010), Paris, Publications de la Sorbonne, 2011 (Histoire ancienne et médiévale, 108), p. 47-66.
- PERNIS, Maria Grazia et SCHNEIDER ADAMS, Laurie, *Federico da Montefeltro and Sigismondo Malatesta. The Eagle and the Elephant*, New York/Washington

- D. C./Baltimore/Bern/Francfort-sur-le-Main/Berlin, Peter Lang, 2003 (Studies in Italian Culture. Literature and History, 20) (1<sup>re</sup> éd. : 1996).
- PETROCCHI, Stefano, « Giovanni d'Ambrogio », dans *Enciclopedia dell'arte medievale*, vol. VI, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1995, p. 698-700.
- PETRUCCI, Armando, « Ceccarelli, Alfonso », *DBI*, vol. XXIII, 1979, p. 199-202.
- PETRUCCI, Franca, « Colonna, Antonio », *DBI*, vol. XXVII, 1982, p. 267-270.
- , « Della Rovere, Giovanni », *DBI*, vol. XXXVII, 1989, p. 347-350.
- PICCIALUTI, Maura, « Bartolomeo da Novara », *DBI*, vol. VI, 1964, p. 740-741.
- PICCHIARELLI, Veruska « Prima di Gentile : alcune ipotesi sui monocromi della *Loggia Nova*, l'identità di Paolo Nocchi e l'attività di Francesco da Fiano », dans *Nuovi studi sulla pittura tardogotica*, vol. *Palazzo Trinci*, dir. CALECA et TOSCANO, 2009 (v.), p. 161-189.
- PIERI, Piero, « Attendolo, Muzio (Giacomuccio), detto Sforza », *DBI*, vol. IV, 1962, p. 543-545.
- La pinacoteca Vaticana. Catalogo dell'esposizione*, Città del Vaticano, Musei vaticani, 2008.
- PINELLI, Antonio, « Feste e trionfi : continuità e metamorfosi di un tema », dans Salvatore SETTIS (dir.), *Memoria dell'antico nell'arte italiana*, t. 2 : *I generi e i temi ritrovati*, Turin, Einaudi, 1985, p. 279-350.
- PIRANI, Francesco, « Medioevo marchigiano e identità storica. Una verifica attraverso la recente storiografia », *Quaderni medievali*, 42, décembre 1996, p. 73-103.
- , « L'inchiesta legatizia del 1341 sulle condizioni politiche della Marca », *AMDSPM*, vol. CIII : *Istituzioni e società nelle Marche (secc. XIV-XV)*, 1998, p. 199-228.
- , *Fabriano in età comunale. Nascita e affermazione di una città manifatturiera*, Florence, Nardini, 2003.
- , « Memoria e tradizione civica nella cronaca di Fermo del notaio Antonio di Nicolò (metà XV secolo) », dans Giuseppe CAPRIOTTI et PIRANI (dir.), *Incontri. Storie di spazi, immagini*, Macerata, Eum, 2011 (Quaderni del dipartimento di beni culturali, 2), p. 331-368.
- PIRRI, Pietro, « La guàita d'Ussita dall'origine del castello ai giorni nostri », *AMDSPM*, 3<sup>e</sup> série, vol. I, fasc. 1, 1916, p. 69-133.
- PIVA, Edoardo, *La guerra di Ferrara del 1482*, 2 vol., Padoue, Draghi, 1893-1894.
- POESCHKE, Joachim, *Fresques italiennes du temps de Giotto 1280-1400*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2003 (1<sup>re</sup> éd. : *Wandmalerei der Giottozeit in Italien, 1280-1400*, München, Hirmer Verlag GmbH, 2003).

- POMIAN, Krzysztof, « L'histoire des structures », dans Jacques LE GOFF, Roger CHARTIER et Jacques REVEL (dir.), *La Nouvelle histoire*, Paris, Retz/CEPL, 1978, p. 528-553.
- POMMIER, Edouard, *Comment l'art devient l'Art dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Gallimard, 2007 (Bibliothèque illustrée des histoires).
- POPE-HENNESSY, John, *The Portrait in the Renaissance*, New York, Bollingen Foundation, 1966 (The A. W. Mellon Lectures in the Fine Arts, 12 ; Bollingen Series XXXV-12), 1966.
- Il potere, le arti, la guerra. Lo splendore dei Malatesta*, catalogue de l'exposition (Rimini, 3 mars-15 juin 2001), Milan, Electa, 2001.
- PRODI, Paolo *Il sacramento del potere. Il giuramento politico nella storia costituzionale dell'Occidente*, Bologne, Il Mulino, 1992 (Annali dell'Istituto storico italo-germanico. Monografia, 15).
- PROSPERI VALENTI, Maria Virginia, « Corrado Trinci ultimo signore di Foligno », *BDSPU*, vol. LV, 1958, p. 5-185.
- , « Due Trinci podestà di Firenze nel XIV secolo », *BSCF*, vol. II, 1978, p. 115-142 (Corrado Trinci) ; vol. III, 1979, p. 25-42 (Trincia de' Conti).
- QUAGLIONI, Diego, « The Legal Definition of Citizenship in the Late Middle Ages », dans Anthony MOLHO, Kurt RAAFLAUB et Julia EMLEN (dir.), *City States in Classical Antiquity and Medieval Italy. Athens and Rome. Florence and Venice*, actes du colloque (mai 1989), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1991, p. 155-167.
- QUINTAVALLE, Arturo Carlo (dir.), *Medioevo : i committenti*, actes du colloque (Parme, 21-26 septembre 2010), Milan, Electa, 2011 (I convegni di Parma, 13).
- RADI, Lanfranco, « Il restauro della “scala gotica” nel palazzo Trinci a Foligno (1963) », *BSCF*, vol. XI, 1987, p. 219-259.
- RANUCCI, Cristina, « Giovanni di Corraduccio », *DBI*, vol. LV, 2000, p. 781-783.
- RAO, Riccardo, *Signori di Popolo. Signoria cittadina e società comunale nell'Italia nord-occidentale. 1275-1350*, Milan, FrancoAngeli, 2011.
- RAPONI, Angelo (dir.), *Camerino, città e cultura*, catalogue de l'exposition (Camerino, octobre 1977), Camerino, Università di Camerino, 1977.
- RAVEGGI, Sergio, « Appunti sulle forme di propaganda nel conflitto tra magnati e popolani », dans CAMMAROSANO (dir.), *Le forme della propaganda politica*, 1994 (v.), p. 469-489.
- REMIDDI, Gaia, « Nuove cose nelle vecchie stanze del Palazzo », dans *Le pietre del Palazzo*, catalogue de l'exposition (Camerino, 30 janvier – 14 février 1993), Camerino, Università degli studi di Camerino, 1993 (Camerino, città e cultura), s. p.
- , « Il palazzo da Varano di Giulio Cesare », dans DE MARCHI et FALASCHI (dir.), *I da Varano e le arti*, vol. I, 2003 (v.), p. 93-104.

- REVEST, Clémence, « La naissance de l'humanisme comme mouvement au tournant du XV<sup>e</sup> siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 68<sup>e</sup> année, n° 3, juillet-septembre 2013, p. 665-696.
- , “*Romam veni*”. *L'humanisme à la curie de la fin du Grand Schisme, d'Innocent VII au concile de Constance (1404-1417)*, thèse de doctorat en histoire sous la direction d'Elisabeth Crouzet-Pavan et Jean-Claude Maire Vigueur, soutenue le 16 juin 2012 à l'université de Paris-Sorbonne, à paraître.
- REYDELLET-GUTTINGER, Chantal, *L'administration pontificale dans le Duché de Spolète*, Florence, Leo S. Olschki, 1975.
- RICCI, Corrado, *Il Tempio malatestiano*, Milan/Rome, Bestetti & Tumminelli, 1925.
- RICCIARDELLI, Fabrizio, « Lupi e agnelli nel discorso politico dell'Italia comunale », dans GAMBERINI, GENET et ZORZI (dir.), *The Languages of Political Society*, 2011 (v.), p. 269-285.
- RICCIOTTI BRATTI, Daniele, « I cavalieri di san Marco », *Nuovo Archivio Veneto*, t. XVI, 2<sup>e</sup> partie, 1898, p. 321-349.
- RICŒUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000.
- RICOTTI, Ercole, *Storia delle compagnie di ventura in Italia*, 2 vol., Turin, Unione Tipografica editrice, 1893.
- RINALDI, Rinaldo, « Scrivere in corte », dans FOLIN (dir.), *Corti italiane*, 2010 (v.), p. 63-74.
- RINGBOM, Sixten, *De l'icône à la scène narrative*, Paris, Gérard Monfort, 1997 (1<sup>re</sup> éd. : *Icon to Narrative. The Rise of the Dramatic Close-up in fifteenth-century Devotional Painting*, Åbo, Åbo Akademi, 1965).
- RIVOLA, Valeria et VERDARELLI, Paolo (dir.), *I volti di una dinastia. I da Varano di Camerino*, catalogue de l'exposition (Camerino, 21 juillet – 4 novembre 2001), Milan, Federico Motta, 2001.
- ROETTGEN, Steffi, *Fresques italiennes de la Renaissance, 1400-1470*, Paris, Citadelles & Mazenod, 1996 (1<sup>re</sup> éd. : *Wandmalerei der Frührenaissance in Italien*, vol. I : *Anfänge und Entfaltung, 1400-1470*, München, Hirmer Verlag GmbH, 1996).
- ROMANO, Giacinto, « Niccolò Spinelli da Giovinazzo diplomatico del secolo XIV », *Archivio storico per le province napoletane*, anno XXVI, fasc. IV, 1902, p. 471-542.
- ROMITI, Antonio, « Il palazzo signorile e il palazzo comunale a Lucca nel XIV secolo : problemi, strutturali e funzionali », dans Isa BELLI BARSALI (dir.), *Il palazzo pubblico di Lucca : architetture, opere d'arte, destinazioni*, actes du colloque (Lucques, 27-28 octobre 1979), Lucques, Maria Pacini Fazzi Editore, 1980, p. 37-47.

- ROSENBERG, Charles M. , « The Bible of Borso d'Este. Inspiration and Use », dans *Cultura figurativa ferrarese tra XV e XVI secolo. In memoria di Giacomo Bargellesi*, Venise, Corbo e Fiore, 1981 (Arte e Grafica, 1), p. 51-73.
- Vdir.), *The Court Cities of Northern Italy. Milan, Parma, Piacenza, Mantua, Ferrara, Bologna, Urbino, Pesaro, and Rimini*, New York, Cambridge University Press, 2010, (Artistic Centers of the Italian Renaissance).
- ROSSI, Adamo, « Memorie sulla cattedrale di Foligno raccolte ed annotate dal professor A. Rossi », *Giornale di erudizione artistica*, vol. VI, fasc. 11-12, 1877, p. 337-366.
- ROSSI, Francesco, « Un ciclo di affreschi allegorici di Ottaviano Nelli », *Arte Antica e Moderna*, n<sup>os</sup> 34-36, avril-décembre 1966, p. 197-208.
- , « Ottaviano Nelli : note per la biografia di un pittore di corte », *L'Arte* (anciennement *Archivio Storico dell'Arte*), juin-septembre 1967, p. 3-33.
- ROSSI, Luigi, « I prodromi della guerra in Italia del 1452-1453, i tiranni di Romagna e Federico da Montefeltro », *AMDSPM*, vol. C : *Tardo medioevo nelle Marche*, 1995 (1<sup>re</sup> éd. : *AMDSPM*, nouvelle série, vol. II-III, 1905-1906), p. 551-813.
- ROSSI, Roberto, « Considerazioni cronologiche e politiche sulle monete di Giulio Cesare Varano », *Studi maceratesi*, vol. XVIII : *Camerino e il suo territorio fino al tramonto della signoria*, actes du colloque (Camerino, 13-14 novembre 1982), 1982, p. 113-124.
- ROVERSI MONACO, Francesca, « Bene comune ed esperienza signorile », dans *Il bene comune*, 2012 (v.), p. 419-445.
- RUBINSTEIN, Nicolai, « Political Ideas in Sienese Art : the Frescoes by Ambrogio Lorenzetti and Taddeo di Bartolo in the Palazzo Pubblico », *JWCI*, vol. XXI, 1958, p. 179-207 (repris dans ID., *Studies in Italian History in the Middle Ages and the Renaissance*, vol. I : *Political Thought and the Language of Politics. Art and Politics*, éd. Giovanni CIAPPELLI, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2004 (Storia e letteratura. Raccolta di studi e testi, 216), p. 61-98).
- RUSSO, Daniel, « Iconographie et publics en Italie à la fin du Moyen Age (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », dans Raymonde MOULIN (dir.), *Sociologie de l'art*, actes du colloque (Marseille, 13-14 juin 1985), Paris, La Documentation française, 1986, p. 297-305.
- , « Imaginaire et réalités : peindre en Italie aux derniers siècles du Moyen Age », dans BARRAL I ALTET (dir.), *Artistes, artisans et production artistique au Moyen Age*, (v.), vol. I : *Les hommes*, 1986, p. 353-380.
- RUSSO, Daniel, « Couleur de temps, fragments d'histoires. Introduction à l'étude des peintures murales en Bourgogne et ailleurs à l'époque du Moyen Age » dans ID. (dir.), *Peintures murales médiévales, XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. Regards comparés*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2005 (Art & Patrimoine), p. 5-8.
- SACI, Maria Paola, *Ludovico Lazzarelli da Elicona a Sion*, Rome, Bulzoni, 1999 (Quaderni di storia della critica e delle poetiche. Collana minor, 21).

- SANTONI, Milziade, *Della zecca e delle monete di Camerino*, Florence, M. Ricci, 1875.
- , « Sigillo di Rodolfo Varano da Camerino », *Bullettino di numismatica e sfragistica per la storia d'Italia*, vol. II, n<sup>os</sup> 1-2, 1884, p. 45-52.
- SASSI, Romualdo, *Il coro dei Chiavelli. Le origini, gli artefici, la spesa*, Fabriano, Arti Grafiche Gentile, 1942.
- , « L'anno della morte di Alberghetto II Chiavelli », *AMDSPM*, 6<sup>e</sup> série, vol. III, 1943, p. 1-30.
- , « La data e l'artefice perugino della fontana maggiore di Fabriano », *AMDSPM*, 7<sup>e</sup> série, vol. IV, 1949, p. 71-82.
- , « Un altro documento per la storia della fontana romanica nella piazza maggiore di Fabriano », *AMDSPM*, 7<sup>e</sup> série, vol. VI, 1951, p. 41-44.
- , *Le chiese di Fabriano. Brevi cenni storico-artistici*, Fabriano, Arti Grafiche Gentile, 1961.
- SAVY, Pierre, *Seigneurs et condottières : les Dal Verme. Appartenances sociales, constructions étatiques et pratiques politiques dans l'Italie de la Renaissance*, Rome, EFR, 2013 (BEFAR, 357).
- SBRICCOLI, Mario, « Crimen laesae maiestatis. » *Il problema del reato politico alle soglie della scienza penalistica moderna*, Milan, Giuffrè, 1974 (Per la storia del pensiero politico moderno, 2).
- , « Giustizia negoziata, giustizia egemonica. Riflessioni su una nuova fase degli studi di storia della giustizia criminale », dans Marco BELLABARBA, Gerd SCHWERHOFF et Andrea ZORZI (dir.), *Criminalità e giustizia in Germania e in Italia. Pratiche giudiziarie e linguaggi giuridici tra tardo medioevo ed età moderna*, actes du colloque (Trente, 21-23 octobre 1999), Bologne/Berlin, Il Mulino/Duncker & Humblot, 2001 (Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento. Contributi, 11), p. 345-364.
- , « La benda della Giustizia. Iconografia, diritto e leggi penali dal medioevo all'età moderna », dans "Ordo iuris". *Storia e forme dell'esperienza giuridica*, Milan, Giuffrè, 2003, p. 41-95.
- SCARPELLINI, Pietro (dir.), *Giovanni di Corraduccio*, catalogue de l'exposition (Montefalco, août 1976), Foligno, Ediclio, 1976 (Studi umbri, 1).
- SCHER, Stephen K., « *Immortalitas in nummis*. The Origins of the Italian Renaissance Medal », *Trésors monétaires*, supplément 2 : *Médailles et antiques*, 1989, p. 9-19.
- SCHILLING, Robert, « Janus. Le dieu introducteur. Le dieu des passages », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, vol. 72, 1960, p. 89-131.

- SCHLOSSER, Julius VON, *L'arte di corte nel secolo XIV*, éd. Gian Lorenzo MELLINI, Milan, Edizioni di Comunità, 1965 (1<sup>re</sup> éd. : « Ein veronesisches Bilderbuch und die höfische Kunst des XIV. Jahrhunderts », *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen der allerhöchsten Kaiserhauses*, t. XVI, 1895, p. 144-230) (Raccolta Pisana di saggi e studi, 15).
- SCHRÖDER, Horst, *Der Topos der « Nine Worthies » in Literatur und bildender Kunst*, Göttingen, Vanderhoeck & Ruprecht, 1971.
- SCHUBRING, Karl, « Die Trinci und die “neuen Mauern” von Foligno », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, 1989 (v.), p. 527-559.
- , « Foligno e le sue mura civiche dal Duecento fino ai nostri giorni », *BSCF*, vol. XVII, 1993, p. 7-18.
- SCHUMACHER-WOLFGASTEN, Renate, « “Anticappella” del palazzo Vitelleschi », *Bollettino. Società tarquiniense di arte e storia*, vol. XIV, 1985, p. 73-90.
- SENSI, Luigi, « La collezione archeologica dei Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, 1989 (v.), p. 291-304.
- , « Memorie trinciane », *BSCF*, vol. XVIII, 1994, p. 429-433.
- , « Aurea quondam Roma », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, 2001 (v.), p. 217-228.
- SENSI, Mario, « Niccolò Tignosi da Foligno. L'opera e il pensiero », *Annali della facoltà di lettere e filosofia. Università degli studi di Perugia*, vol. IX, 1971-1972, p. 359-495.
- , « Una società commerciale tra i Trinci ed i Varano agli inizi del sec. xv », *AMDSPM*, vol. LXXXIII, 1978, p. 179-192.
- , « Castellari e castelli dirimpettai : l'esempio di Talogna-Landolina tra Umbria e Marche », dans ID., *Vita di pietà e vita civile di un altopiano tra Umbria e Marche (secc. XI-XVI)*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1984 (Storia e Letteratura. Raccolta di Studi e Testi, 159), p. 3-49.
- , « Porta Ancona, già porta Loreto, a Foligno. Note sui rapporti economici e religiosi con le confinanti Marche (secolo xv) », *BSCF*, vol. IX, 1985, p. 105-134.
- , « I Trinci tra storia, storiografia ed erudizione », dans *Signorie in Umbria*, vol. I, 1989 (v.), p. 171-238.
- , « Agiografia umbra tra Medioevo ed età moderna », dans Gian Domenico GORDINI (dir.), *Santità e agiografia*, actes du colloque (Terni), Gênes, Marietti, 1991 (Ricerche, studi e strumenti. Teologia, 24), p. 175-198.
- , « Le cattedrali di Foligno », dans BENAZZI (dir.), *Foligno A. D. 1201*, 1993 (v.), p. 89-110.

- SENSI, Mario, « Religione civica e patronati. L'esempio di sant'Ansovino, vescovo di Camerino », dans TOMASSINI, (dir.), *Studi storici*, 2001 (v.), p. 127-136.
- , « Pietro Crisci, eremita urbano, beato della chiesa di Foligno, santo per la “religione civica” », dans ID. et Fortuna FREZZA, *Pietro Crisci : beato confessore compatrono di Foligno*, 8<sup>e</sup> supplément au *BSCF*, 2010, p. 13-24.
- , « Due “drammatiche” crocifissioni già sovrapposte a S. Chiara di Camerino », dans CLARISSES DE CAMERINO, Pietro MESSA et Massimo RESCHIGLIAN (dir.), *Un desiderio senza misura. Santa Battista Varano e i suoi scritti*, actes de la journée d'études (Camerino, 7 novembre 2009), Assisie, Porziuncola, 2010, p. 307-334.
- et SPERANDIO, Bernardino, « La loggia dei Trinci sul Palazzo già municipale e pretorio, il cosiddetto palazzo del podestà », *BSCF*, vol. X, 1986, p. 385-412.
- SESTAN, Ernesto, « Le origini delle signorie cittadine : un problema storico esaurito ? », *Bollettino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo e Archivio Muratoriano*, vol. LXXIII, 1961, p. 41-70.
- SETTIS, Salvatore, « Artisti e committenti fra Quattro e Cinquecento », dans ID., *Artisti e committenti fra Quattro e Cinquecento*, Turin, Einaudi, 2010 (1<sup>re</sup> éd. dans *Annali della Storia d'Italia*, vol. IV : *Intellettuali e potere*, Turin, Einaudi, 1981), p. 3-88.
- SHAW, Christine, « The Roman Barons and the Security of the Papal States », dans DEL TREPPO (dir.), *Condottieri e uomini d'arme*, 2001 (v.), p. 311-325.
- Signorie in Umbria tra Medioevo e Rinascimento : l'esperienza dei Trinci*, actes du colloque (Foligno, 10-13 décembre 1986), 2 vol., Pérouse, DSPU, 1989.
- SIMEONI, Luigi, *Studi su Verona nel Medioevo*, 4 vol., Vérone, Istituto per gli studi storici veronesi, vol. II, 1959 (Studi storici veronesi, X).
- SISMONDI, Jean-Charles Léonard Simonde de, *Histoire des républiques italiennes du Moyen Age*, 8 vol., Zurich, H. Gesner, 1807-1809 (rééd. : *Storia delle Repubbliche italiane*, Turin, Bollati Boringhieri, 1996).
- SKINNER, Quentin, *Virtù rinascimentali*, Bologne, Il Mulino, 2006 (Saggi, 644) (1<sup>re</sup> éd. : *Visions of Politics*, vol. II : *Renaissance Virtues*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002).
- SORANZO, Giovanni, « Collegati, raccomandati, aderenti negli Stati italiani dei secoli XIV-XV », *ASI*, anno XCIC, vol. I, 1941, p. 3-35.
- SOURNIA, Bernard et VAYSETTES, Jean-Louis, *Villeneuve-lès-Avignon : histoire artistique et monumentale d'une villégiature pontificale*, Paris, MONUM/Éditions du Patrimoine, 2006 (Cahiers du Patrimoine, 72).
- STOK, Fabio, « La raffigurazione delle Arti liberali », dans Carlo SANTINI (dir.), *Il linguaggio figurativo della fontana maggiore di Perugia*, actes du colloque (Pérouse, 14-16 février 1994), Pérouse, Calzetti-Mariucci, 1996 (Ex aere tabularia, 1), p. 291-312.

- STORTI, Claudia, « Gli statuti tra autonomie e centralizzazioni nel Medioevo », dans CONTE et MIGLIO (dir.), *Il diritto per la storia*, 2010 (v.), p. 35-52.
- STRNAD, Alfred A., « Carrillo De Albornoz, Alfonso », *DBI*, vol. XX, 1977, p. 753-758.
- SWENNEN RUTHENBERG, Myriam, « Telling Lies, Telling Lives. Giovanni Sercambi between *Cronaca* and *Novella* », dans Gloria ALLAIRE (études réunies par), *The Italian Novella. A Book of Essays*, communications présentées au congrès de Kalamazoo (35<sup>e</sup> et 36<sup>e</sup> sessions, 2000-2001), New York/Londres, Routledge, 2003 (Routledge Medieval casebooks), p. 69-80.
- TABACCO, Giovanni, « La storia politica e sociale. Dal tramonto dell'Impero alle prime formazioni di Stati regionali », dans *Storia d'Italia*, vol. II : *Dalla caduta dell'Impero romano al secolo XVIII*, Turin, Einaudi, 1974, p. 5-274.
- , « L'Italia delle signorie » dans *Signorie in Umbria*, vol. I, 1989 (v.), p. 1-21.
- TADDEI, Ilaria, « Du secret à la place publique. L'élection de la seigneurie à Florence (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », dans Gilles BERTRAND et EAD. (dir.), *Le destin des rituels. Faire corps dans l'espace urbain, Italie-France-Allemagne*, actes du colloque (Rome, janvier 2005), Rome, EFR, 2008 (Coll. de l'EFR, 404), p. 117-141.
- , « Between Rules and Ritual : the Election of the *Signoria* in Florence in the Fourteenth and Fifteenth Centuries », dans Samuel COHN JR, Marcello FANTONI, Franco FRANCESCHI et Fabrizio RICCIARDELLI (éd.), *Late Medieval and Early Modern Ritual. Studies in Italian Urban Culture*, Turnhout, Brepols, 2013 (Europa Sacra, 7), p. 43-64.
- TAGLIACOLLO, Emma, « Il palazzo da Varano nella prima metà del Cinquecento : ricostruzione attraverso due inventari », dans DE MARCHI et GIANNATIEMPO LOPEZ (dir.), *Il Quattrocento a Camerino*, 2002 (v.), p. 270-272.
- TATARKIEWICZ, Wladyslav, « L'idée de l'Art : de l'Antiquité à la Renaissance », dans *Homo*, V. *Annales publiées trimestriellement par la Faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse*, nouvelle série, t. II, fasc. 2, mars 1966, p. 7-27.
- TAU, Igino, « Il *Contra oblocutores et detractores poetarum* di Francesco da Fiano (con appendice di documenti biografici) », *Archivio italiano per la storia della pietà*, vol. IV, 1965, p. 253-350.
- TEODORI, Brunella, « Restauri e nuove acquisizioni nel palazzo dei da Varano a Camerino. II. Dipinti murali nella residenza di Giulio Cesare Varano. Recupero ed ipotesi », dans PEDROTTI (dir.), *L'Orto Botanico e il verde di Camerino*, 1989 (v.), p. 31- 50.
- TEZA, Laura, « La decorazione di Palazzo Trinci nel XV e XVI secolo », dans BENAZZI et MANCINI (dir.), *Il Palazzo Trinci*, 2001 (v.), p. 537-564.
- , « *Fra ei poggi e l'acqua al lago Trasimeno* ». *Pietro Vannucci, Maturanzio e gli Uomini Famosi nella Perugia dei Baglioni*, Pérouse, Quattroemme, 2008.

- THOMAS, Evelyne, *Vocabulaire illustré de l'ornement par le décor de l'architecture et des autres arts*, Paris, Eyrolles, 2012.
- TOMASSETTI, Giuseppe, « Sale e focatico del Comune di Roma nel Medio Evo », *Archivio della regia società romana di storia patria*, vol. XX, 1897, p. 313-368.
- TOMASSINI, Giulio (dir.), *Studi storici per Angelo Antonio Bittarelli*, Camerino, Università di Camerino, 2001 (Camerino, città e cultura).
- TÖNNESMANN, Andreas, « Le palais ducal d'Urbino : humanisme et réalité sociale », dans Jean GUILLAUME (études réunies par), *Architecture et vie sociale. L'organisation intérieure des grandes demeures à la fin du Moyen Age et à la Renaissance*, actes du colloque (Tours, 6-10 juin 1988), Paris, Picard, 1994 (coll. *De architectura*), p. 137-153.
- TOSCANO, Bruno, « Un pittore per i Varano fuggiaschi », dans DE MARCHI et FALASCHI (dir.), *I da Varano e le arti*, vol. I, 2003 (v.), p. 527-543.
- TRENTI ANTONELLI, Maria Grazia, « Il ruolo della medaglia nella cultura umanistica », dans DI LORENZO, MOTTOLA MOLFINO, NATALE et ZANNI (dir.), *Le muse e il principe*, vol. I : *Saggi*, 1991 (v.), p. 25-35.
- TRINCI, Alessandro, « Gli stemmi superstiti di casa Trinci », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, 1989 (v.), p. 561-576.
- TURCHETTI, Mario, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, PUF, 2001 (Fondements de la politique).
- TURCHI, Laura, « *Liberalitas Estensis* : le declinazioni del linguaggio politico in un domino signorile », dans GAMBERINI et PETRALIA (dir.), *Linguaggi politici*, 2007 (v.), p. 215-241.
- UGOLINI, Francesco Alfonso, *I cantari d'argomento classico con un'appendice di testi inediti*, Genève/Florence, Leo S. Olschki 1933 (Biblioteca dell'« Archivium Romanicum », 19).
- VARANINI, Gian Maria, « Della Scala, Alberto », *DBI*, vol. XXXVII, 1989, p. 370-374.
- , « Propaganda dei regimi signorili : le esperienze venete del Trecento », dans CAMMAROSANO (dir.), *Le forme della propaganda politica*, 1994 (v.), p. 311-343.
- , « Aristocrazie e poteri nell'Italia centro-settentrionale. Dalla crisi comunale alle guerre d'Italia », dans BORDONE (dir.), *Le aristocrazie*, 2004 (v.), p. 121-193.
- , « I notai e la signoria cittadina. Appunti sulla documentazione dei Bonacolsi di Mantova fra Duecento e Trecento (rileggendo Pietro Torelli) », *Reti Medievali Rivista* [En ligne], IX, 2008/1 : LAZZARINI (dir.), *Scritture e potere*, 2008 (v.), p. 1-55.
- , « La documentazione delle signorie cittadine italiane tra Duecento e Trecento e l'*Eloquium super arengis* del notaio veronese Ivano di Bonafine de Berinzo », dans CASTELNUOVO et MATTEONI (dir.), *Chancelleries et chanceliers des princes*, 2011 (v.), p. 53-76

- VADEE, Claire, « Gli affreschi di Palazzo Trinci e la pittura folignate tra Trecento e Quattrocento », dans *Signorie in Umbria*, vol. II, 1989 (v.), p. 403-427.
- , « Note sugli affreschi della cappella di Palazzo Trinci a Foligno », *BSCF*, vol. XIV, 1990, p. 183-198.
- VALLERANI, Massimo, « L'arbitrio negli statuti cittadini del Trecento », dans ID. (dir.), *Tecniche di potere*, 2010 (v.), p. 117-147.
- , (dir.), *Tecniche di potere nel tardo medioevo. Regimi comunali e signorie in Italia*, actes du séminaire (Turin, 21 mai 2009), Rome, Viella, 2010 (I libri di Viella, 114).
- VANNI ROVIGHI, Sofia, « S. Tommaso d'Aquino », dans Luigi FIRPO (dir.), *Storia delle idee politiche, economiche e sociali*, vol. II : *Ebraismo e Cristianesimo. Il Medioevo*, t. 2 : *Il Medioevo*, Turin, UTET, 1983, p. 479-485.
- VAROTTI, Carlo, *Gloria e ambizione politica nel Rinascimento. Da Petrarca a Machiavelli*, Milan, B. Mondadori, 1998.
- VAUCHEZ, André, « Patronage des saints et religion civique dans l'Italie communale », dans ID., *Les Laïcs au Moyen Age. Pratiques et expériences religieuses*, Paris, Le Cerf, 1987 (1<sup>re</sup> éd. de l'article : 1986) , p. 169-186.
- VENTRONE, Paola, « Cerimonialità e spettacolo nella festa cavalleresca fiorentina del Quattrocento », dans *La civiltà del torneo (sec. XII-XVII). Giostre e tornei tra Medioevo ed età moderna*, actes du colloque (Narni, 14-16 octobre 1988), Narni, Centro studi storici di Narni, 1990, p. 35-53.
- VERGANI, Alfredo, *L'arca di Bernabò Visconti al Castello Sforzesco di Milano*, Milan, Silvana Editoriale, 2001.
- VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1971.
- VILLANI, Virginio, *Per una storia della metrologia agraria medievale. L'area umbro-marchigiana e la Marca d'Ancona*, Serra de' Conti, Comune di Serra de' Conti/Biblioteca comunale, 1982.
- VILLARD, Renaud, *Du bien commun au mal nécessaire. Tyrannies, assassinats politiques et souveraineté en Italie, vers 1470-vers 1600*, Rome, EFR, 2008 (BEFAR, 308).
- WARNKE, Martin, *L'artiste et la cour. Aux origines de l'artiste moderne*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'Homme, 1989 (1<sup>re</sup> éd. : *Hofkünstler : zur Vorgeschichte des modernen Künstlers*, Cologne, DuMont Buchverlag, 1985).
- , « *Liberalitas principis* », dans ESCH et FROMMEL (dir.), *Arte, committenza*, 1995 (v.), p. 81-92.
- WELCH, Evelyn Samuels, « Galeazzo Maria Sforza and the Castello di Pavia », *The Art Bulletin*, vol. LXXI, n° 3, septembre 1989, p. 352-375.

- WELCH, Evelyn Samuels, « The Image of a Fifteenth-Century Court : Secular Frescoes for the Castello di Porta Giovia, Milan », *JWCI*, vol. LIII, 1990, p. 163-184.
- WIERUSZOWSKI, Helene, « Art and the Commune in the Time of Dante », *Speculum. A Journal of Medieval Studies*, vol. XIX, n° 1, janvier 1944, p. 14-33.
- WIRTH, Jean, *L'image médiévale. Naissance et développements, VI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1989.
- , *Sur le statut de l'objet d'art au Moyen Age*, Genève, Haute école d'art et de design, 2007 (coll. « n'est-ce pas ? », 7).
- , *L'image à la fin du Moyen Age*, Paris, Cerf, 2011.
- YRIARTE, Charles, *Rimini. Un condottière au XV<sup>e</sup> siècle. Etudes sur les lettres et les arts à la cour des Malatesta d'après les papiers d'Etat des archives d'Italie*, Paris, J. Rothschild, 1882.
- ZANNONI, Giovanni, « Il sacco di Volterra : un poema di N. Naldi e l'orazione di B. Scala », *Rendiconti della reale accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 5<sup>e</sup> série, vol. III, 1894, p. 224-244.
- , « Il Cantalicio alla corte d'Urbino », *Rendiconti della reale accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 5<sup>e</sup> série, vol. III, 1894, p. 485-507.
- , « I due libri della *Martiados* di Giovan Mario Filelfo », *Rendiconti della reale accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 5<sup>e</sup> série, vol. III, 1894, p. 650-671.
- ZIMMERMANN, Michel (dir.), *Auctor et Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale*, actes du colloque (Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 14-16 juin 1999), Paris, Ecole des Chartes, 2001 (Mémoires et documents de l'Ecole des Chartes, 59).
- ZORZI, Andrea, « Scrivere le regole : l'Italia degli statuti », dans Sergio LUZZATTO et Gabriele PEDULLÀ (dir.), *Atlante della letteratura italiana*, vol. I : *Delle origini al Rinascimento*, dir. Amedeo DE VINCENTIIS, Turin, Einaudi, 2010, p. 48-54.
- , *Le signorie cittadine in Italia (secoli XIII-XV)*, Milan, B. Mondadori, 2010.
- , « Bien Commun et conflits politiques dans l'Italie communale », dans LECUPPRE-DESJARDIN et VAN BRUAENE (dir.), « *De Bono Communi* », 2010 (v.), p. 267-290.
- , « L'angoscia delle repubbliche. Il "timor" nell'Italia comunale degli anni trenta del Trecento », dans GAMBERINI, GENET, ZORZI (dir.), *The Languages of Political Society*, 2011 (v.), p. 287-324.
- ZUCCHINI, Stefania (dir.), *I capitani di ventura. Guerra e società nell'Italia centrale del Trecento*, actes du colloque (Pérouse, 5 mai 2006), Pérouse, Ugucione Ranieri di Sorbello Foundation, 2006 (Working papers of the Ugucione Ranieri di Sorbello Foundation, 8).

## Table des matières

<b>REMERCIEMENTS .....</b>	<b>3</b>
<b>LISTE DES ABREVIATIONS.....</b>	<b>5</b>
<b>PROLOGUE .....</b>	<b>7</b>
<b>PREMIERE PARTIE : MAIS COMMENT FAIRE ? HISTORIOGRAPHIE, SOURCES ET METHODES. ....</b>	<b>11</b>
<b>CHAPITRE 1 : LES SEIGNEURIES URBAINES D'ITALIE CENTRALE DURANT LES DERNIERS SIECLES DU MOYEN AGE.....</b>	<b>13</b>
OBJETS ET ESPACES. LES CADRES DE LA RECHERCHE .....	13
APERÇU DES ETUDES ANTERIEURES ET ORIENTATIONS DE NOTRE RECHERCHE. LA SEIGNEURIE CONTRE LA COMMUNE ?.....	16
LES RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE LA SEIGNEURIE : REVANCHE DU CONTADO, ABOUTISSEMENT DE LA CRISE DU SYSTEME COMMUNAL, CONSTRUCTION DE L'ÉTAT TERRITORIAL.....	22
ORIGINALITES D'UNE FORME DE POUVOIR ET EXPERIMENTATIONS POLITIQUES. ....	26
LA COMMANDE ARTISTIQUE, ELEMENT CONSTITUTIF D'UN PROCESSUS DE LEGITIMATION EN ACTES.....	30
L'« ART DE COUR », UNE NOTION PEU ADAPTEE A L'ETUDE DES SEIGNEURIES URBAINES.....	32
<b>CHAPITRE 2 : UNE ETUDE COMPAREE DES SEIGNEURIES DES TRINCI, DES CHIAVELLI ET DES DA VARANO. LES SOURCES TEXTUELLES ET LEUR EXPLOITATION.....</b>	<b>35</b>
QUELQUES REMARQUES AUTOUR DE LA COMPARAISON ET DU MODELE. ....	35
LE DESTIN TUMULTUEUX DES SEIGNEURIES ET DE LEURS ARCHIVES.....	36
UNE SITUATION DOCUMENTAIRE PARADOXALE, ENTRE MANQUE ET TROP-PLEIN. ....	43
LE CHOIX FACE AUX FONDS DES NOTAIRES.....	47
DES SOURCES MANUSCRITES EPARPILLEES DANS DE MULTIPLES FONDS. ....	48
<i>Camerino</i> .....	49
<i>D'autres fonds pour les da Varano : Florence et Parme</i> .....	52
<i>Fabriano</i> .....	53
<i>Foligno</i> .....	55
<i>Quelques élargissements autour de Foligno : Montefalco et Bevagna</i> .....	57
<i>Un détour par le Vatican et les archives de la papauté</i> .....	58
LES SOURCES EDITEES.....	61
<i>Sources d'archives, sources normatives</i> .....	62
<i>Sources narratives</i> .....	63
<b>CHAPITRE 3 : L'ETUDE DES TEXTES CROISEE AVEC CELLE DES IMAGES. PRESENTATION DU CORPUS ICONOGRAPHIQUE ET PRINCIPES POUR LE LIRE. ....</b>	<b>71</b>
MECENAT, PATRONAGE, COMMANDE ARTISTIQUE OU COMMANDE D'IMAGES ? CHOIX DE TERMES ET ORIENTATION DE LA RECHERCHE.....	71
RECOURS AUX IMAGES, PREOCCUPATION DE SON IMAGE. UNE MESAVENTURE DE RODOLFO II DA VARANO A FLORENCE. ....	75
LES VILLES ITALIENNES A LA FIN DU MOYEN AGE, UN MONDE SATURE D'IMAGES. CIRCONSCRIRE UN CORPUS POUR L'ETUDE DE LA COMMANDE SEIGNEURIALE.....	78
AUTOUR DES DA VARANO ET DE CAMERINO.....	84
<i>Les résidences urbaines des da Varano à Camerino. Une grande décoration presque perdue</i> . 84	84
<i>Châteaux et résidences hors de la cité : fragments sauvés et cycles préservés</i> .....	88
<i>Deux témoignages d'une peinture murale religieuse</i> . ....	93
LES TRINCI AU-DEDANS ET AU-DEHORS DE LEUR CITE.....	95
<i>Le palais des Trinci à Foligno. Une résidence familiale, cœur du pouvoir politique</i> .....	95
<i>L'abbaye Santa Croce de Sassovivo et l'église San Francesco de Montefalco : des scènes profanes et deux témoignages inédits</i> .....	99
AUTRES SUPPORTS ET AUTRES MATERIAUX. LA PLACE DES AUTRES IMAGES DANS L'ETUDE.....	101

SUR LA LECTURE DES IMAGES. LES GRANDES LIGNES DE LA METHODE SUIVIE. ....	104
<i>Les notions de « privé » et de « public » : quelle pertinence pour l'étude proposée ?</i> .....	104
<i>L'iconographie traditionnelle et ses limites. Deux élargissements méthodologiques.</i> .....	105
<i>Messages recomposés et sens nouveaux donnés : deux cas d'appropriation et de réinterprétation des images dans les villes italiennes à la fin du Moyen Age.</i> .....	108
<i>Questions autour de la réception : « public » et « propagande ».</i> .....	111
<b>DEUXIEME PARTIE : PARMIS LES ELITES URBAINES. DISCOURS SUR LE POUVOIR ET PRATIQUES DU GOUVERNEMENT</b> .....	<b>115</b>
<b>CHAPITRE 4 : TYRAN VICIEUX OU SEIGNEUR VERTUEUX. REJETER L'ACCUSATION DE TYRANNIE ET PROMOUVOIR LE BON GOUVERNEMENT.</b> .....	<b>117</b>
TRAQUER LES MARQUES DU TYRAN DERRIERE LES ACTES DU DIRIGEANT. BARTOLO DA SASSOFERRATO ET LA QUALIFICATION DU GOUVERNEMENT TYRANNIQUE. ....	117
« LE SEIGNEUR-TYRAN VERSUS LA CITE ET LA COMMUNE » OU « LE SEIGNEUR A LA TETE DE LA CITE VERSUS LE TYRAN » ? LA RECOMPOSITION DES ANTAGONISMES IDEOLOGIQUES.....	121
<i>La tyrannie, une accusation portée à travers une documentation variée. Quelques lignes de recherche.</i> .....	121
<i>L'accusation de tyrannie. Modalités et finalités d'une dénonciation dans l'enquête pontificale de 1341 (et dans deux situations postérieures).</i> .....	124
<i>Retour au milieu du Trecento et à Fabriano. Quelques testaments, signes du rejet d'une seigneurie assimilée à la tyrannie.</i> .....	131
<i>L'enquête de 1341, fin du propos et prolongement. Des condamnations pontificales répétées.</i> .....	132
<i>Paix, tranquillité, concorde... Des signes d'un gouvernement bon et légitime repris par le seigneur, par la commune et par le pape.</i> .....	135
CORRADO DEGLI ANASTASI ET SA MEMOIRE SOUS LES TRINCI. LA CONSTRUCTION DE LA FIGURE DU TYRAN DE FOLIGNO.....	143
<i>Maintenir un rival à l'écart, annuler ses actes mais se souvenir de ses crimes. Les fonctions de la catégorie de tyran dans les normes statutaires.</i> .....	144
<i>Permanence ou résurgence ponctuelle, la figure de Corrado degli Anastasi, tyran ennemi du Peuple, dans la poésie courtisane de Pierangelo di Bucciolino.</i> .....	147
LE DEVELOPPEMENT D'UNE PENSEE POLITIQUE CENTREE SUR L'EXERCICE DU POUVOIR PERSONNEL ET SUR LES VERTUS DES DIRIGEANTS.....	151
<i>Le tyran, son action, ses vices et sa mort méritée selon Federico Frezzi (Foligno, début du XV<sup>e</sup> siècle).</i> .....	151
<i>Le seigneur, son action et ses vertus selon le même Federico Frezzi.</i> .....	158
<i>Les seigneurs au miroir de l'humanisme. Giovanni Tinto Vicini et Francesco da Fiano.</i> .....	161
LES VERTUS PERSONNIFIEES. VERTUS PEINTES OU SCULPTEES, SEIGNEURS VERTUEUX. ....	167
INTERMEDE LUCQUOIS. LES CONSEILS DE GIOVANNI SERCAMBI POUR ASSURER LE POUVOIR SEIGNEURIAL ET UN EXEMPLE DE REVENDICATION INAPPROPRIEE DES VERTUS CARDINALES. ....	173
LA LOGGIA NUOVA DES TRINCI. VERTUS, CONCORDE ET BON GOUVERNEMENT. ....	177
<b>CHAPITRE 5 : ENRACINEMENT COMMUNAL ET TRANSMISSION FAMILIALE. REGARDS SUR DEUX FACETTES DU POUVOIR SEIGNEURIAL.</b> .....	<b>191</b>
EXPERIENCES DU POUVOIR PERSONNEL ET JUSTIFICATION DU POUVOIR DYNASTIQUE. L'EXEMPLE DE FOLIGNO AU XIV <sup>e</sup> SIECLE.....	193
LE VICARIAT PONTIFICAL AU TEMPOREL, UNE AUTRE LEGITIMATION DE LA TRANSMISSION DU POUVOIR A L'INTERIEUR DE LA FAMILLE SEIGNEURIALE.....	200
UNE IMAGE A ENTREtenir. UN POUVOIR APPUYE SUR L'AUTORITE DELEGUEE ET SUR LA VOLONTE EXPRIMEE PAR LA COMMUNE, LE PEUPLE OU LES ARTS. ....	205
LA COMMUNE AUX COTES DU SEIGNEUR ET DE SA FAMILLE. LES MOTS ET LES GESTES.....	212
LA PRODUCTION DOCUMENTAIRE, SIGNE DE L'ENCASTREMENT DE LA SEIGNEURIE DANS LA COMMUNE.....	218
<i>L'effet de trompe-l'œil des fragments isolés ?</i> .....	218

<i>Enregistrer, copier, authentifier, conserver : la production documentaire et le personnel de la commune.....</i>	221
<i>Percevoir, enregistrer et reverser les recettes fiscales. Le camerlingue de la commune au travail pour les seigneurs.....</i>	230
LES HOMMES DU SEIGNEUR. PRIEURS DU PEUPLE ET PODESTATS, CONSEILLERS, SYNDICS ET NOTAIRES...	236
LE SEIGNEUR, « HONNETE COURTIER » DE LA COMMUNE ET DE LA VILLE DANS LES RELATIONS EXTERIEURES ? .....	242
<b>CHAPITRE 6 : LE METIER DES ARMES.....</b>	<b>255</b>
SERVICES DUS OU VENDUS. LA GUERRE HORS DES LIMITES DE LA VILLE, UN PREMIER APERÇU.....	258
<i>Les Trinci, un long engagement guelfe d'abord au service d'intérêts régionaux.....</i>	259
<i>Les Trinci, suite et fin. Marginalisation et perte de pouvoir face à la montée des grandes puissances.....</i>	261
<i>Les Chiavelli, des petits chefs de guerre dans l'ombre des grands.....</i>	262
<i>Les da Varano et Rodolfo II. D'importants commandements militaires durant la seconde moitié du Trecento.....</i>	263
<i>Berardo da Varano, un capitaine recherché par le pape et le roi de Hongrie.....</i>	265
<i>Rome, Milan ou Venise ? Hésitations et retournements, des années 1420 à la chute des fils de Rodolfo III.....</i>	267
<i>Giulio Cesare da Varano. Réussites et demi-succès d'un capitaine oublié.....</i>	269
TITRES ET CHARGES ET AFFIRMATION DE LA SUPERIORITE SOCIALE.....	273
SERVICES REMUNERES ET SERVICES AUX FRAIS ASSUMES. DEUX LOGIQUES DIFFERENTES QUI COEXISTENT. ..	281
PILLER ET RANÇONNER, DEUX ACTIVITES ORDINAIRES POUR TOUT GUERRIER.....	288
QUELS REVENUS PERÇUS, QUELLES CONTREPARTIES OBTENUES ? .....	291
FORTIFICATIONS ET GARNISONS. LA DEFENSE DE LA VILLE ENTRE AUTORITE PONTIFICALE, PREROGATIVE COMMUNALE ET INTERVENTION SEIGNEURIALE. ....	298
PROTECTION DE LA CITE ET DEFENSE DU CONTADO. ....	305
<i>Un partage inégal des frais et des prérogatives.....</i>	305
<i>Protection des cités et défense des communautés du contado. Des titulatures différenciées ? .....</i>	315
EN L'ABSENCE DE MOYENS, DEUX RECOURS : PREVENIR DU DANGER, CEDER AUX EXTORSIONS.....	318
<b>TROISIEME PARTIE : UN POUVOIR CONSTRUIT, EXERCE ET RECONSTRUIT A TRAVERS SON IMAGE.....</b>	<b>327</b>
<b>CHAPITRE 7 : DE LA CONSTRUCTION DU PALAIS A LA FONDATION DE LA CITE. AMENAGEMENT DES RESIDENCES URBAINES, REAMENAGEMENTS DE LA VILLE ET RECITS DE FONDATION. ....</b>	<b>329</b>
L'AFFIRMATION SEIGNEURIALE AU CŒUR DE LA VILLE. LA CONSTRUCTION DU PALAIS. ....	330
<i>La place de la commune, lieu d'implantation privilégié du palais seigneurial.....</i>	331
<i>Des palais ouverts et enracinés dans la ville.....</i>	356
UN PALAIS POUR L'HONNEUR DU SEIGNEUR ET POUR L'HONNEUR DE LA VILLE.....	364
<i>Honneur, beauté, plaisir de l'œil et de l'esprit. Quelques mots sur les palais de la commune. 364</i>	
<i>La demeure seigneuriale, un des grands travaux liés à la magnificence.....</i>	370
FONDER ET CONSTRUIRE LA VILLE POUR LA CONTROLER. LE PASSAGE PAR LE MYTHE. ....	392
<i>Le seigneur-architecte.....</i>	392
<i>Fra Ventura Camassei invente Trincio. Les racines locales d'une ville et d'une famille.....</i>	395
<i>Federico Frezzi offre Trincio comme fondateur. L'éclat troyen.....</i>	399
<i>Des fondations de ville en écho. Troie, Rome et Foligno dans la loggia de Romulus du palais Trinci.....</i>	404
<i>Les da Varano à l'origine de la Camerino chrétienne. Deux témoignages plus tardifs.....</i>	407
<i>Fonder ou restaurer la ville ? Le choix des mots et l'orientation des récits.....</i>	412
L'ENTRETIEN DE LA MEMOIRE MONUMENTALE DE LA COMMUNE, AVEU DE LA DEPENDANCE SEIGNEURIALE. ....	415
<b>CHAPITRE 8 : FAMILLE, GLOIRE ET VERTUS. UN POUVOIR RECONSTRUIT PAR L'IMAGE</b>	<b>423</b>

LE POIDS DE LA FORTUNE, L'ASPIRATION A LA GLOIRE. ....	424
<i>Le mépris du monde, remède contre la Fortune ?</i> .....	424
<i>Des écrivains humanistes faiseurs de gloire.</i> .....	427
<i>Pétrarque, à côté ou au-delà. La gloire hors des cercles humanistes.</i> .....	433
<i>La renommée et la gloire de Giulio Cesare da Varano.</i> .....	442
SAVOIR, VERTUS ET FUITE DU TEMPS A FOLIGNO. UN SEIGNEUR SAGE POUR UN POUVOIR STABLE. ....	454
<i>Le nombre restreint des possibles iconographiques et leurs associations.</i> .....	454
<i>Sculpture antique, sculpture médiévale : jeu de citations.</i> .....	458
<i>Hommes illustres, vertus atemporelles, gloire et bon gouvernement.</i> .....	461
ECLATS DE DIALOGUES ET LAMBEAUX DE SCENES COURTISANES A CAMERINO. LE RESSERREMENT DU	
POUVOIR SUR LA COUR ET SUR LA LIGNEE. ....	469
HORS DE LA VILLE, DES LIEUX DE RESIDENCE PROLONGEE. FORTERESSES ET PALAIS : AUTOUR DE L'EXEMPLE	
DES DA VARANO. ....	478
<i>Un aperçu de l'itinérance des seigneurs. Gestion des biens et contrôle du territoire.</i> .....	478
<i>Beldiletto, Esanatoglia, Lanciano, Pioraco. Alliances familiales, continuité dynastique et</i>	
<i>présence à travers le territoire.</i> .....	484
<i>La campagne et la chasse. Quelques observations sur des formes anciennes et nouvelles de la</i>	
<i>présence seigneuriale à travers le territoire.</i> .....	491
LE SEIGNEUR ET LE FABRIQUANT D'IMAGES. GERER LES DEPLACEMENTS DES PEINTRES POUR FAIRE FACE A	
LA DEMANDE. ....	503
<i>Pour l'honneur de la ville, de la commune et du seigneur. Des peintres appelés, retenus ou</i>	
<i>favorisés.</i> .....	503
<i>Recommander, faire diffuser une image de soi, employer comme intermédiaire : savoir utiliser</i>	
<i>les peintres à l'extérieur de la ville.</i> .....	511
<b>CONCLUSION</b> .....	<b>519</b>
<b>SOURCES PUBLIEES ET BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>525</b>
SOURCES PUBLIEES .....	525
BIBLIOGRAPHIE .....	538



## Résumé en français

Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, la plupart des villes d'Italie centrale expérimente des gouvernements seigneuriaux. Camerino passe sous la domination des da Varano, Fabriano des Chiavelli et Foligno des Trinci. Ces familles obtiennent de la commune la reconnaissance de leur pouvoir et du pape d'importantes délégations d'autorité. A côté de ces piliers de leur légitimité, elles en construisent un troisième ne dépendant que d'elles-mêmes. Le pouvoir devient dynastique, il repose sur des qualités individuelles et familiales.

Les seigneuries développent une véritable politique de communication. L'urbanisme, l'architecture, la peinture mais aussi la littérature sont les médias principaux qu'elles utilisent pour élaborer l'image de bons dirigeants. Cette dernière est d'abord étudiée, ici, à partir des peintures murales des résidences familiales. De telles réalisations ne sont pas le reflet déformé d'une domination, elles sont des actes de gouvernement qui contribuent au bien commun et à l'honneur de la ville. Elles sont encore un instrument de renommée et l'expression de vertus singulières, telle la magnificence, qui justifient le pouvoir personnel.

La commande artistique place la famille dominante au cœur de l'histoire de la ville. Elle la situe dans la continuité des institutions communales dont elle reste dépendante. En ville et dans le *contado*, les images présentent également une hégémonie de plus en plus enracinée dans la succession dynastique et appuyée par une cour restreinte. Elles parviennent ainsi à faire cohabiter les légitimations contradictoires d'un pouvoir patrimonialisé mais présenté comme conforme aux traditions et aux intérêts de la communauté.

Mots-clefs : seigneuries urbaines, institutions communales, commande artistique, mécénat, propagande, urbanisme, Italie de la Renaissance, Etat pontifical.

Titre : *Magnificus dominus*. Power, Art and Culture in Urban Lordships (Central Italy, 14<sup>th</sup>-15<sup>th</sup> c.)

## Résumé en anglais

In the 14<sup>th</sup> and 15<sup>th</sup> centuries, most cities in Central Italy fell under the rule of powerful families. Camerino saw the rise of the Varanos, Fabriano of the Chiavellis, and Foligno of the Trincis. As communal authorities ended up acknowledging their power, the Popes also agreed to handing out to them significant delegations of their legal authority. While the two most important foundational aspects of their legitimacy laid there, these families were able to build on a third one that depended on themselves and on themselves alone. Their power became dynastic and relied on individual and family talents.

Urban lords developed genuine communication policies. Town planning, architecture, commission of paintings as well as of literary works were the most useful tools in the building up of their image as good leaders. This study first explores this achievement by examining wall-paintings in family residences. Such works should not be regarded as mere distorted reflections of domination, but rather as acts of government perceived as contributions to the common good and honor of the city. As instruments of fame, they manifested singular virtues – such as munificence – and thus justified the exercise of a personal power.

Artistic commissions situated leading families at the heart of their city's history. They created a sense of continuity with the traditional urban authorities upon which the new rulers still depended. Within the city walls as well as throughout the *contado*, images were meant to display an hegemony that came to be more and more deeply grounded in dynastic succession and that was supported by the gathering of a small and select court. While the different sources of legitimacy of such patrimonialised power may have been contradictory, images managed to accommodate these contradictions. They made new styles of ruling suitable to the claims of customs and to the communities' self-interests.

Key-words : urban lordships, communal authorities, artistic commission, patronage, town planning, Renaissance Italy, Papal States.

## Discipline : Histoire du Moyen Age

ED I : Mondes anciens et médiévaux  
28 rue Serpente 75006 Paris